ŒUVRES

MÉDICO-PHILOSOPHIQUES ET PRATIQUES

DE

G. E. STAHL.

II

MATIÈRES CONTENUES DANS CE IIIe VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

1o Du Vitalisme animique, Études générales, par le docteur T. Blondin.

2o Argument sur la Physiologie de Stahl, par M. le professeur L. Boyer.

3o TRAITÉ COMPLET DE PHYSIOLOGIE MÉDICALE. — Traduction et Notes du docteur T. Blondin.

DEUXIÈME PARTIE.

1o Réflexions et commentaires sur la Physiologie de Stahl, par M. le professeur L. Boyer.

2o Appendice : corrélation dynamique entre le corps et l'ame, par M. le professeur Jh Tissot.

ŒUVRES

MÉDICO-PHILOSOPHIQUES ET PRATIQUES

DE

G. E. STAHL

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE HALLE, ETC.,
PREMIER MÉDECIN DE S. M. FRÉDÉRIC-GUILLAUME Ier, ROI DE PRUSSE;

TRADUITES ET COMMENTÉES

PAR

T. BLONDIN,

DOCTEUR EN MÉDECINE, LAURÉAT DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER,
MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES
FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES;

AUGMENTÉES

d'Arguments, de Réflexions et de remarquables Travaux inédits,

PAR MM. LES PROFESSEURS BOYER, BOUISSON, TISSOT,
ET AUTRES SAVANTS COLLABORATEURS.

VRAIE THÉORIE MÉDICALE.

Ire PARTIE

PHYSIOLOGIE.

TOME III

PARIS	MONTPELLIER	STRASBOURG
J.-B. BAILLIÈRE ET FILS	PATRAS, LIBRAIRE,	TREUTTEL ET WURTZ
Libr. de l'Acad. de méd.	rue du Gouvernement	Libraires
rue Hautefeuille 19.	et Grand'-Rue.	rue de Lille 19.

1860

DU VITALISME ANIMIQUE

CONSIDÉRÉ

AU POINT DE VUE HISTORIQUE, PHILOSOPHIQUE ET PHYSIOLOGIQUE.

ÉTUDES GÉNÉRALES

devant servir d'Introduction

A LA PHYSIOLOGIE DE G.-E. STAHL,

PAR LE DOCTEUR T. BLONDIN,

MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES, ETC., TRADUCTEUR ET COMMENTATEUR DES OEUVRES DE STAHL.

I. Ainsi que nous le disions naguère dans notre Préface au Tome II de notre publication des *Œuvres médico-philosophiques et pratiques* de G.-E. Stahl (constituant le I[er] de notre traduction), les travaux du Professeur de Halle, généralement méconnus, souvent défigurés ou mal appréciés, malgré ce qu'en ont dit bien des savants philosophes et médecins modernes et contemporains, les travaux de Stahl portent en eux un cachet spécial qui les distingue profondément de tous les écrits médicaux, philosophiques et pratiques, qui ont paru depuis Hippocrate. Ce caractère spécial et propre trouve sa raison d'être : 1° dans le génie de l'auteur; 2° dans la méthode qu'il a constamment suivie; 3° dans le but, particulièrement médical, qu'il s'est efforcé d'atteindre dans un siècle où le *matérialisme*, le *mysticisme* et le *philosophisme* avaient envahi de toutes parts le sanctuaire de la science de l'homme, et avaient ébranlé, jusqu'en leurs fondements, les vraies doctrines Hippocratiques.

D'après cette idée générale, les travaux de Stahl ont été divisés par nous en CRITIQUES, DOGMATIQUES et JUSTIFICATIFS,

d'une part; en PHILOSOPHIQUES, DIDACTIQUES et PRATIQUES, d'autre part. La Préface de notre Tome II a été presque exclusivement consacrée à la revue et à l'appréciation des OEuvres de Stahl se rapportant aux trois premiers genres de productions. Nous nous sommes spécialement appliqué, en cette circonstance, à montrer comment l'illustre Professeur, avec l'esprit supérieur qui le caractérisait, a procédé pour accomplir sa mission régénératrice. Nous avons fait connaître ses idées larges et généreuses, lorsque, contractant avec la saine philosophie chrétienne une alliance indissoluble, il chasse du temple les profanes qui y trafiquaient de la science et de la sagesse; lorsque, après avoir purifié les abords du sanctuaire, il pénètre majestueusement dans les secrets de la nature inconnus en ces temps de révolte contre la science et la raison, au nom même de la raison et de la science; et, poursuivant jusqu'au bout notre entreprise difficile, nous avons enfin mis au grand jour le secret de cette intelligence d'élite, qui, guidée par la vraie méthode philosophique expérimentale et rationnelle, monte, s'élève et pénètre, degré par degré et sans secousses jusqu'au fond du mystère étrange qui enveloppe la nature de l'homme, son origine, sa vie et ses destinées futures.

Là se sont arrêtées nos recherches du moment; et, une fois que nous avons eu proclamé Stahl comme la plus grande et la plus riche personnification du Spiritualisme médical des temps modernes, une fois que nous avons eu prouvé, par des arguments positifs et inébranlables, que Stahl est le premier et le seul inaugurateur du Vitalisme animique, notre tâche a été remplie; aller plus loin, c'aurait été anticiper sur nos travaux postérieurs, et faire un mélange de mots et de pensées qui n'aurait abouti à rien.

Aujourd'hui donc, reprenant notre œuvre là où nous l'avions laissée, nous venons traiter une question plus importante encore; car nous allons (fidèle à notre plan primitif)

étudier Stahl au point de vue *philosophique* et *dogmatique*, ne nous attachant, sous ce dernier rapport, qu'à l'appréciation de ses œuvres *physiologiques*, et réservant pour un prochain travail l'examen sérieux de ses œuvres *pathologiques* et *pratiques*.

Nous comprenons la difficulté qu'il y a à traiter un pareil sujet, après ce qu'en a déjà dit M. le professeur Lemoine et surtout à côté des réflexions de notre honorable collaborateur M. le professeur Boyer; mais, donnant à notre travail un cachet d'originalité propre exigé par les circonstances, et bornant notre étude à des considérations générales, nous croyons parvenir ainsi plus aisément à notre but, sans aller nous égarer dans des détails inutiles; nous éviterons, du reste, par ce moyen, des répétitions fastidieuses et même nuisibles à une œuvre de cette importance.

II. Les conceptions erronées auxquelles les savants se sont livrés de tout temps, au point de vue de la science de l'homme, tirent principalement leur origine de la méthode vicieuse qu'ils ont suivie dans leur étude de l'Être humain, et de l'interprétation exagérée ou irrationnelle qu'ils ont donnée des phénomènes observés dans cette machine si merveilleusement organisée et miraculeusement liée à une puissance intelligente et libre. Ces erreurs sont, du reste, d'autant plus grossières et révoltantes, que leurs auteurs sont plus évidemment éloignés des dogmes de la philosophie Mosaïque ou de la philosophie Chrétienne ; en un mot, des enseignements de la Révélation, dont on rencontre néanmoins çà et là quelques traces chez les grands génies du paganisme, et qui marquent au coin les grandes œuvres anciennes et modernes qui ont vu le jour depuis l'avènement glorieux du Christ.

Sans doute que l'étude approfondie de l'homme offre bien des écueils au savant, philosophe ou médecin, qui, épris

d'un charme irrésistible pour une science aussi noble, se livre spontanément et sans relâche à la recherche minutieuse des secrets d'une si admirable organisation; mais aussi est-ce pour ce motif que l'on doit apporter la plus grande réserve dans l'appréciation des faits qui sont du domaine des sens et de l'intelligence, et que l'on doit user, dans ce travail consciencieux, de toute la prudence dont est capable quiconque sait se tenir à l'abri de tout préjugé mesquin et systématique.

Il arrive, en effet, le plus souvent, que les uns, éblouis par les étonnants détails de la machine animale, par l'ordre, l'harmonie et la régularité des fonctions organiques, demeurent en extase devant ce chef-d'œuvre divin, et, bornant leur admiration à l'excellence de cette matière vivante, se laissent aveugler par les prodiges que leur œil voit, que leur main touche, que leur faible raison dévoile : les malheureux ! ils nient même l'existence de l'âme qui échappe aux curieuses investigations de leur grossier scalpel, et, n'élevant jamais leur pensée jusqu'à l'AUTEUR de cette mystérieuse existence, ils insultent impunément à la souveraine majesté de Dieu, dont ils méconnaissent la grandeur, la puissance et l'infinie bonté, en attribuant à cette matière corporelle et vivante une vie propre et réelle, la puissance de se conserver, de se mouvoir, de sentir, de *penser* même!... Dans leur langage insensé, ils ont prétendu que c'est l'*estomac* qui *digère*, le *muscle* qui *meut*, le *nerf* qui *sent*, le *cerveau* qui *pense* : la vie humaine comparée à celle de l'animal n'est pour eux qu'un jeu plus ou moins compliqué de liquides, de solides et de gaz; l'intellect est une sécrétion cérébrale, de même que la bile est le résultat d'une sécrétion hépatique; l'âme, substance imaginaire et insensible, n'est plus qu'un rêve incommode, un cauchemar accablant; et, dans leur folie, ils ont osé croire et enseigner que la matière est *éternelle !...* Dans cette catégorie doivent se

ranger les athées et les matérialistes de toutes nuances, disciples fervents d'Épicure et de Lucrèce. — Disons cependant qu'on a généralement tort de confondre les partisans d'aussi déshonorantes aberrations avec les physiologistes, qui, voulant que l'organisation se suffise à elle-même, expliquent la vie par la vie, admettant, pour l'accomplissement de ce jeu surprenant, de simples propriétés corporelles que quelques-uns parmi eux élèvent au rang de facultés, de forces. Ceux-ci tournent, il est vrai, sans cesse et toujours dans un même cercle vicieux, depuis déjà deux mille ans, sans vouloir reconnaître une force vitale unique, un principe de vie *un* et *identique*, cause efficiente et réelle de tous ces phénomènes et actes vitaux particuliers; mais ils acceptent du moins l'existence d'une âme immatérielle, immortelle, création immédiate d'un Dieu tout-puissant et éternel!... Aux partisans éclairés d'une semblable théorie, il ne manque qu'un peu plus de logique et un peu moins de prévention en faveur des sens et de la matière organisée...

Les autres, au contraire, contemplant cet organisme si merveilleux où la matière seule semble être mise en jeu, et le comparant ensuite à l'immobilité et à l'insensibilité des masses inertes du règne inorganique, sont saisis d'une telle surprise, que, dans l'exaltation de leur enthousiasme, ils rapportent à Dieu, à Dieu seul, la puissance magique de mettre en mouvement cette machine vivante qu'ils appellent divine, et le droit exclusif de veiller incessamment sur la conservation, l'accroissement, l'ordination de cette même machine, ainsi que de provoquer et de maintenir, *par un miracle perpétuel*, l'exécution des actes vitaux et animaux et des phénomènes si remarquables qui s'accomplissent durant cette vie dans le corps humain..... Sans doute que nous devons nous humilier et nous incliner profondément devant la bonté providentielle du Créateur, source éternelle de vie et de mouvement, *en qui tout est, se meut et vit*,

comme le dit l'Apôtre ; mais n'est-ce point au moins téméraire, sinon impie, que de vouloir astreindre Dieu à un acte incessant et immédiat sur ses créatures? Sans doute qu'il n'existe point en ce monde d'autres lois, d'autres forces que celles que le Tout-Puissant a établies et imposées de toute éternité ; mais ne serait-il pas plus prudent et plus raisonnable, en matière anthropologique surtout, d'admettre que l'âme humaine, *anima vivens*, *image* et *ressemblance* de son Dieu créateur, puissance de vie et d'entendement, cause seconde à laquelle l'Éternel a dévolu la vie et la raison en partage, est le seul principe en vertu duquel tous les phénomènes vitaux, moraux et intellectuels, s'exécutent dans le microcosme humain?... Une telle opinion est plus près de l'orthodoxie religieuse et scientifique; elle évite, au surplus, bien des objections et bien des embarras, tant en matière théologique et psychologique qu'en matière physiologique et médicale. Telles ont été cependant les assertions soutenues par des philosophes très-éminents et des médecins recommandables.

A côté de cette même catégorie, l'on doit ranger encore l'École idéaliste, dont le chef, Berkeley, a poussé l'erreur jusqu'à nier l'existence absolue de la matière. Cette doctrine, aussi absurde que les utopies matérialistes qu'elle était destinée à réfuter, compta parmi ses adeptes des hommes distingués qui modifièrent grandement les principes posés par leur maître.

Vient en troisième lieu une série respectable de savants observateurs, qui, tout en accordant l'existence d'une âme intelligente et consciente, et en reconnaissant l'union intime de l'âme avec le corps, ainsi que le pouvoir relatif de cette substance spirituelle sur la matière organisée, nient, mais sans fondement, il est vrai, son action directe, réelle et permanente sur l'économie corporelle, s'appuyant sur cette opinion, que l'esprit ne saurait agir sur la matière. L'assertion est

forcée, sans doute; car il faudrait alors nécessairement refuser à Dieu, pur esprit, sa puissance, sinon créatrice, du moins conservatrice, directrice, etc., sur le monde matériel. La simple raison nous indique cependant qu'il n'en saurait être ainsi pour le souverain Créateur, conservateur et ordonnateur de tout ce qui existe dans le vaste univers soumis à ses divines lois.

C'est pourquoi, pour expliquer la vie et le mouvement, c'est-à-dire toutes les fonctions, tant vitales et organiques qu'animales et instinctives, les représentants de cet ingénieux système invoquent une troisième force, principe ou substance de nature inconnue et partant suspecte, un certain *medium,* qui, tenant du matériel par sa nature (bien qu'impondérable et insaisissable), et de l'immatériel par sa virtualité et sa puissance sur l'organisme corporel (suivant l'hypothèse), n'est cependant ni esprit ni matière : c'est un je ne sais quoi de subtil, d'éthéré, à qui le Créateur aurait donné la connaissance profonde, innée et bien certaine de l'organisation humaine, le pouvoir de former le corps, de le conserver et de le guérir ; c'est, suivant l'heureuse expression de M. le professeur Lordat, une *force égoïste, sensible, une,* possédant la *faculté de conception* (*des modes morbides*), une *puissance de réaction,* une *personnalité vitale*, une *activité,* une *spontanéité,* une *affectibilité,* un *instinct*, des *habitudes*, une espèce de *conscience,* etc.; c'est encore un esprit vital ou animal émanant de la plus pure portion du *sang* ou du *fluide nerveux;* c'est une *archée,* une *monade*, un *principe,* une *âme de seconde majesté* enfin, d'une essence toute particulière, pleine de prévoyance et de sollicitude, mais à l'abri de toute erreur, car elle agit *fatalement* dans le corps et sur le corps. Et qu'on n'aille pas croire que j'exagère quand je prononce ici le nom d'*âme:* tout le monde ne sait-il pas, en effet, que ce *medium,* cette *force vitale,* ce *principe* n'est autre chose que ce

que les anciens et quelques philosophes du moyen-âge nommaient *anima vegetativa*, et que Barthez lui-même a dit à ce propos : « Il est à peu près indifférent qu'on donne au principe vital les noms de *nature*, d'*archée*, d'*âme*, etc. [1] » Or, comme l'illustre Chancelier distingue cette *âme principe de vie* de l'*âme pensante*, au point d'en faire deux choses bien distinctes, il est évident que nous devons l'appeler avec les anciens *âme inférieure*, ce qui signifie dans notre langage moderne *âme de seconde majesté* [2]. Telles sont les idées qu'ont professées, sauf quelques variantes parfois fondamentales, les partisans des archées, des esprits vitaux et animaux, Paracelse, Van-Helmont, et que la célèbre École médico-philosophique de Montpellier enseigne encore sous le nom nouveau de doctrine du double dynamisme, après les avoir mûrement épurées au creuset de la philosophie expérimentale et inductive.

Qu'il me soit permis cependant, avant de passer outre, de déclarer ici que c'est à l'École de Montpellier et à ses représentants que l'Europe est redevable, en grande partie, de la propagation des doctrines Hippocratiques et de la conservation du dogme spiritualiste qui a toujours été le plus bel apanage de son enseignement, malgré les orages que le *mécanicisme*, le *sensualisme* et l'*organicisme* ont provoqués de temps à autre dans son sein.

Viennent enfin, et en quatrième lieu, les spiritualistes du monodynamisme vitalique, qui, sans négliger d'approfondir les mystères de la machine organique, remontent sagement à la cause efficiente de tous les actes et mouvements qui s'exécutent *dans*, *sur* ou *par* cette organisation appelée *vivante*; en vertu d'une substance *unique*, essentiellement

[1] *Nouvel. mécan. des mouv. de l'homme et des anim.*, pag. 2 et 3. Disc. prélim.

[2] *Voy.* ci-après nos développements à ce sujet, dans l'article *École de Montpellier.*

spirituelle, et possédant seule originairement, en puissance et en acte, la vie, qu'elle communique au corps dont elle est la *forme* et le principe actif.

Les points les plus saillants de cette doctrine peuvent se réduire à quelques propositions dogmatiques, renfermant d'une manière implicite tous les préceptes philosophiques, physiologiques et pratiques de cette théorie la plus complète et la plus exacte de toutes; les voici:

1° L'Être humain, c'est-à-dire l'homme, considéré à part de tous les autres êtres vivants et animés qu'il domine par l'excellence de son origine, de sa nature et de sa fin; l'homme, dis-je, est une créature composée d'un *corps organique* convenablement fabriqué et d'un principe *spirituel* appelé *âme raisonnable*, mystérieusement uni à ce corps dont il *forme*, *pénètre*, *conserve* et *vivifie* toutes les parties constituantes.

2° L'âme humaine est une *substance immatérielle, intelligente* et *immortelle,* créée à l'image et à la ressemblance du Dieu vivant, et possédant, en dehors de son intellect pur, c'est-à-dire de la vie intellectuelle qui lui est propre, une puissance vivifiante qu'elle communique à l'organisme afin de le rendre apte au libre exercice de ses facultés dans ses rapports avec le monde extérieur, et des fonctions organiques nécessaires à la conservation de la vie corporelle elle-même et de la santé.

3° Le corps, *machine* merveilleusement organisée dès le principe par le souverain Créateur, est une substance matérielle dont le *germe* est transmissible par voie de *génération,* et qui est destinée à servir d'instrument à l'âme pour l'accomplissement de ses actes, tant de la vie organique que de la vie animale ou de relation.

4° Bien qu'il n'y ait dans l'homme qu'une seule substance possédant la vie en puissance et en acte, néanmoins cette vie devient acte incessant, aussitôt qu'elle pénètre le germe

destiné, après son entier développement, à constituer la machine humaine.

5° Une fois cette union accomplie, le corps et l'âme deviennent solidaires en quelque sorte dans la perpétration des actes vitaux et animaux; dès ce moment tout est vie dans le corps de l'homme, mais à la condition que l'âme soit toujours *puissance de vie et d'entendement, pendant* comme *après* cette union providentielle, tandis que le corps ne peut être dit *vivant* que tout autant que l'harmonie qui préside à cette union n'est pas rompue.

6° L'âme raisonnable et immortelle possède le privilège d'accomplir trois ordres de fonctions éminemment distinctes, quoique profondément liées et assimilables sous un certain point de vue. Je m'explique : l'esprit de l'homme peut d'abord (et ce sont là ses attributions distinctives et propres), à l'aide de la pensée, s'élever aux plus hautes conceptions de l'intellect, soit en se mettant en rapport avec Dieu, soit en se repliant sur lui-même pour découvrir les secrets de son essence et de ses facultés, soit enfin en exerçant son jugement et son raisonnement sur des faits de l'ordre métaphysique : on doit classer dans ce premier ordre tous les actes d'intelligence, de raison pure, de réflexion, de conscience et de raisonnement, ainsi que les faits moraux qui sont sous la dépendance directe de la volonté ; tous les actes vraiment psychiques, en un mot, s'exerçant avec ou sans l'intervention directe et immédiate des sens. En second lieu, l'âme pensante, destinée à habiter pour un temps cet organisme qu'elle anime, ne saurait éprouver des sensations et des appétits à l'égard des objets sensibles et ne pourrait se mettre en rapport avec ces mêmes objets du monde extérieur ; il lui serait même impossible d'acquérir une connaissance positive et raisonnée de la forme, de la dimension, du volume et des qualités physiques des solides et des liquides qui composent son propre corps, sans l'intervention

directe des sens et leur application sérieuse à l'étude de ces objets ou faits sensibles. De cette espèce sont d'abord certains phénomènes moraux ou affectifs de l'âme humaine, et ensuite les faits de raison expérimentale et de l'ordre physique : ce sont eux qui tiennent le milieu entre ceux du premier et du troisième ordre. De cet ordre sont encore tous les phénomènes physiologiques et pathologiques (hygides et morbides) de sentiment et de sensibilité que l'âme ne peut percevoir qu'à l'aide de l'appareil nerveux du grand sympathique, transmettant directement au cerveau toutes les impressions organiques par ses nombreuses anastomoses avec le centre nerveux cérébro-rachidien ; tous les actes vitaux synergiques, métastatiques, critiques et médicateurs, tendant à préserver ou à délivrer l'économie des fâcheux effets de la maladie. Ici se placent tous les actes conservateurs, perturbateurs et curateurs, naturels ou artificiels, provoqués dans le corps en vue de maintenir la vie et la santé. En troisième lieu, enfin, l'âme, en tant que liée au corps, accomplit sans participation du *moi conscient* une autre catégorie de fonctions qui, par opposition aux premières de l'ordre purement spirituel, peuvent être appelées vitales et animales. De ce nombre sont : la circulation du sang ; la respiration ; la nutrition en général ; les sécrétions et les excrétions naturelles, périodiques ou habituelles ; le mouvement tonique et vital ; le mouvement local et volontaire ; les sensations ; le sommeil et les veilles ; la génération ; les actes morbides curateurs ou préservateurs, etc.

7° L'âme humaine, en fonction d'intellect pur, n'a nullement besoin de l'intervention directe des sens ni des organes corporels, puisque, faite à l'image de son Créateur, c'est elle et elle seule qui *pense*, qui *comprend* et qui *veut* en tant que substance spirituelle et essentiellement intelligente et libre ; tandis que, pour accomplir les fonctions de l'ordre moral et affectif, elle a déjà besoin, tout en exerçant sa *mémoire* et

son *imagination,* de l'intervention et de l'application immédiate des sens ainsi que des organes préposés à la sensibilité; sans quoi la *passion* n'aurait pas lieu, soit qu'on considère le fait comme se passant dans l'*âme inconsciente* ou à l'aide de la sensibilité interne, s'exerçant par l'appareil sympathique, soit qu'on le considère dans le *moi conscient* ou s'effectuant à l'aide de la sensibilité externe, en rapport direct avec les objets sensibles par les sens et les appareils nerveux moteurs et sensitifs. Nous dirons enfin que, pour ce qui regarde les actes vrais de la vie animale et de la vie organique, non-seulement l'âme a besoin des organes pour les accomplir, mais encore elle ne peut les exécuter, les provoquer ou même les entreprendre s'il n'existe dans les appareils qui composent le corps, et dans les diverses espèces de tissus et d'éléments matériels qui composent ces appareils, une disposition, une harmonie, une aptitude et une puissance réelles pour accomplir ces actes. En deux mots, l'âme, cause motrice, sensitive, conservatrice et vivifiante du corps, ne peut exécuter normalement les mouvements, éprouver des sensations, conserver la vie et la santé si l'instrumentation est vicieuse, et s'il y a dans la machine une lésion radicale qui mette un obstacle insurmontable à l'exécution naturelle, spontanée ou volontaire de ces actes animaux ou vitaux.

8° Il faut donc nécessairement qu'en dehors de l'action incessante et vivifiante que l'âme exerce sur le corps, celui-ci jouisse, comme tous les corps organisés, vivants et animés, et même à un plus haut degré d'excellence, des capacités et des propriétés physiques indispensables à la libre perpétration de la vie corporelle animale ou vitale. Ces conditions sont : la *solidité*, la *porosité*, l'*élasticité*, la *contractilité*, la *motilité*, la *tonicité*, la *capillarité*, l'*impressionnabilité*, l'*irritabilité*, etc..., pour les parties *solides* de l'organisme ; la *fluidité*, la *ténacité*, la *viscosité*, la *ténuité*, etc..., pour les *fluides* ou *humeurs* répandus ou circulant dans le corps ;

la *caloricité*, l'*électricité* et la *corruptibilité* enfin, inhérentes à tous les tissus et à toutes les liqueurs qui constituent la machine.

9° L'acte spécial et immédiat à l'aide duquel l'âme, *en fonction de vitalité*, exécute les phénomènes vitaux et animaux, c'est le *mouvement*, qu'il faut bien se garder de confondre avec la *tonicité*, l'*irritabilité* et la *contractilité*, qui ne sont autre chose que de simples conditions physiques des tissus vivants. Il importe peu, en outre, de savoir si l'âme, *cause efficiente* (seconde) de tout ce qui se passe en nous, agit sur le corps d'une manière immédiate (à l'aide du mouvement de nature immatérielle, incorporelle), ou si elle n'agit sur lui que par l'intermédiaire d'agents impondérables, mais de nature physique, tels que le fluide *électro-magnétique* ou *électro-nerveux* (*esprits vitaux* et *animaux* des anciens et du moyen-âge). Ce qu'il y a d'essentiel à savoir et à constater ici, c'est que la *vie phénoménale*, la vie *effet*, comprend tous les états de notre être, *corporels* et *spirituels*, et qu'ils sont dus à une *cause* unique, à un *principe* particulier, à un principe *substantiel*, *immatériel* et *incorporel*, à l'AME en un mot, à laquelle il est logiquement nécessaire d'accorder aussi la puissance ou force *organisatrice*.

10° Enfin, il résulte de ce qui précède que la VIE corporelle (nutrition, sensation, mouvement, etc.) et que l'INTELLIGENCE sont du domaine exclusif du MOI, c'est-à-dire de l'*âme*, soit en fonction de vitalité *(vitaliter agens)*, soit en fonction d'intellect pur, c'est-à-dire exerçant ses facultés d'*intelligence*, de *pensée* et de *volonté* avec ou sans conscience; car, en dehors des actes vitaux *instinctifs*, *spontanés* et *fatals*, il est aussi d'autres actes de *raison pure*, de *mémoire*, d'*imagination*, de *sensibilité* et même de *raison expérimentale*, dont l'âme ne peut avoir parfois conscience. L'objection de *conscience obligatoire*, touchant les actes vitaux, n'en est donc plus une maintenant, surtout

après les travaux de MM. Lélut, Tissot et Bouiller. Nous reviendrons cependant sur cette importante question dans le cours de ce travail.

Tels sont les principaux dogmes fondamentaux qui constituent la doctrine du Spiritualisme médical, de l'Animisme appliqué à la médecine: je veux dire du *Vitalisme animique;* doctrine la plus pure, la plus conforme à l'expérience et à la raison, nous fournissant des moyens sûrs et des arguments inébranlables pour donner une explication satisfaisante de tous les phénomènes intellectuels, moraux, vitaux, animaux et organiques, qui se passent dans l'homme considéré dans la simplicité de son être, c'est-à-dire dans les attributs de sa personnalité....... Toutes les découvertes trouvent place dans cette théorie la plus large, la plus fertile et la plus orthodoxe. Désormais, l'histoire naturelle peut scruter les secrets de la vie chez les êtres vivants et animés, en s'extasiant devant l'adresse de ceux-ci, la finesse de ceux-là, la cruauté et la voracité des uns, la douceur et la faiblesse des autres, la fécondité ou la stérilité de telles ou telles espèces; l'anatomie peut diriger hardiment son scalpel investigateur dans les tissus organiques, et se livrer à ses travaux minutieux et compliqués pour surprendre la nature sur le fait et découvrir les secrets de l'organisation; la physiologie peut suivre dans tous leurs détails les plus circonstanciés les phénomènes de la nutrition, des sécrétions et des excrétions du mouvement et de la sensibilité; la psychologie elle-même peut s'élever sans crainte aux hautes conceptions de l'intelligence et de la raison; désormais, dis-je, aucun problème ne demeurera insoluble. C'est à l'aide de l'expérimentation que la science peut prétendre d'arriver un jour à ce degré de perfection où la nature si excellente de l'homme l'appelle: oui, et je ne crains pas de le dire, ce ne sera que lorsqu'il ne restera plus rien d'inconnu ou d'incertain dans l'organisme humain, que l'anthropologie médicale et philosophique

aura atteint ce but désiré. Plus nos connaissances microscopiques, physiques, chimiques, seront étendues et positives, plus nous acquerrons des notions exactes sur les éléments organiques de nos tissus et sur les fonctions réelles que les instruments divers doivent exécuter dans la machine animale; plus on perfectionnera enfin l'étude de l'organisme, et plus faciles deviendront les explications des phénomènes qui se passent en lui. Aussi est-ce dans ce sens que nous dirons ici que les travaux des modernes, et particulièrement ceux de MM. Flourens, Longet et Lélut, seront on ne peut plus avantageux au progrès de la physiologie humaine.

Quant à nous, telle ne sera pas notre tâche en ce moment; et, pour ne pas empiéter sur les réflexions de M. le professeur Boyer, dans lesquelles il passe en revue toutes les questions qui peuvent se rapporter à la physiologie, pour ne pas anticiper sur les problèmes résolus par M. le professeur Tissot, et touchant de près ou de loin aux corrélations intimes et réciproques qui existent entre les phénomènes psychiques d'une part et les phénomènes organiques d'autre part, nous allons parler d'une question générale qui intéresse au plus haut degré la médecine, tant au point de vue philosophique qu'au point de vue physiologique.

Qu'on ne s'imagine pas cependant que j'aille examiner dans leur détail les avantages que la médecine peut retirer de l'étude des faits séparés que nous présente l'expérimentation, et que j'énumère une à une les preuves en faveur de notre procès; non, car ce travail ne saurait trouver ici sa place. Nous allons en quelque sorte ouvrir une enquête et invoquer le témoignage de la science et de l'histoire, afin de pouvoir être en droit de conclure que Stahl est réellement le vrai disciple d'Hippocrate, le plus grand médecin philosophe des temps modernes, le vrai continuateur des travaux du divin Vieillard.

Pour cela, il est indispensable que nous mettions sous les

yeux des juges compétents les pièces venant à l'appui de cette cause, dont nous nous constituons le défenseur, et que nous jetions un regard en arrière afin de démontrer, à l'aide de documents historiques irrévocables : 1° que l'Animisme a toujours été la doctrine médico-philosophique la plus pure ; 2° que cette doctrine a eu des représentants dans tous les temps et chez tous les peuples ; 3° enfin, que Stahl en a été le plus illustre et le plus sincère représentant depuis Hippocrate.

Pour arriver à ce triple résultat, il nous faudra donc, en premier lieu, examiner, d'une manière exacte, bien que concise, les théories philosophiques et physiologiques enseignées par les diverses Écoles qui ont paru sur la scène depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ; faire ressortir ensuite, et à mesure qu'elles se présenteront, quelles ont été celles qui ont mérité le plus de considération, tout en nous permettant une appréciation critique sur les opinions des savants modernes et contemporains ; terminer, enfin, par un ingénieux rapprochement, en démontrant, à l'aide de preuves irrécusables, que la doctrine du Vitalisme animique possède sur ses rivales une supériorité positive, et que Stahl en est le véritable inaugurateur.

Tel est le plan que nous nous sommes tracé, et le but que nous nous sommes proposé, dans ce travail destiné à servir d'introduction générale aux œuvres physiologiques de l'illustre Professeur de Halle.

Que si nous demeurons au-dessous de notre entreprise, et qu'il nous soit impossible de nous élever à la hauteur d'un pareil sujet, il ne faudra en accuser que la faiblesse de notre intelligence et notre réelle infériorité à traiter une question qui touche de si près aux problèmes les plus ardus de l'histoire médicale et de la science de l'homme.

III. Temps primitifs. — *Révélation, écrits Mosaïques.* Les livres Mosaïques étant les seuls documents sur lesquels nous puissions nous appuyer dans cette étude de l'homme au point de vue de la Révélation, nous en invoquerons l'autorité dans le cours de ce paragraphe. Un pareil genre de recherches n'est pas commun, je le sais, en matière anthropologique; mais pourquoi, à côté de preuves si multiples en faveur du Vitalisme animique, tirées des auteurs profanes, philosophes et médecins, pourquoi ne nous serait-il pas permis de consacrer quelques lignes afin de montrer quelle est la coïncidence qui existe entre les dogmes révélés, source de toute vérité, et les saines doctrines philosophiques, fruit de l'imagination et de la raison humaine?

Lorsque le souverain Ordonnateur eut tiré du néant toutes les choses visibles et invisibles; lorsque, se complaisant dans ses œuvres, il eut façonné de sa main divine cette planète qui devait servir de piédestal au roi de la Création, et qu'il eut embelli ce séjour des plus grandes merveilles, afin de lui rendre son exil moins pénible et plus attrayant; lorsque, de sa pensée féconde, il eut donné à tous les êtres qui peuplent ce vaste univers la *vie* et le *mouvement*; lorsque, de son bras puissant, il eut tracé aux fleuves et aux rivières leur lit majestueux; lorsqu'il eut élevé les montagnes, adouci les collines et creusé les abîmes destinés à recevoir les grandes mers; lorsque, dans l'effusion de son amour infini, il eut peuplé cet Éden terrestre de toutes les variétés de végétaux et d'animaux, signe indélébile de sa gloire et de sa toute-puissance; alors Dieu, *voyant que tout ce qu'il avait fait était bon*, dit : « Faisons l'homme à notre image et » ressemblance; qu'il commande aux poissons de la mer, » aux oiseaux du ciel, aux bêtes, à toute la terre, et à tous » les reptiles qui s'y meuvent[1]. »

[1] *Voy.* la Genèse, liv. 1, chap. I, v. 26.

Il est encore dit dans le Livre sacré « que, Dieu ayant pris du limon de la terre, il en forma le corps de l'homme, et qu'ayant ensuite répandu sur son visage son souffle divin, il lui donna une âme vivante : « *Formavit igitur Dominus » Deus hominem de limo terræ, et inspiravit in faciem ejus » spiraculum vitæ, et factus est homo in animam viven- » tem*[1]. » Faisons remarquer ici, en passant, que pour la création des plantes et des animaux Dieu ne procéda pas de la même manière, car il est écrit : « Dans le principe, Dieu » créa le ciel et la terre ; la terre était informe et nue, » les ténèbres couvraient la face de l'abîme, et l'Esprit » de Dieu était porté sur les eaux : *Et Spiritus Dei fere- » batur super aquas*[2]. » Or, c'est de ce souffle divin, qui planait dans les ténèbres, que la terre et les eaux reçurent la faculté de produire toutes les espèces vivantes de végétaux et d'animaux ; et c'est en vertu de ce souffle fécondateur que les premiers êtres reçurent la vie, et avec elle, une force plastique innée capable de reproduire des espèces semblables : « *Germinet terra herbam virentem et facientem » semen*[3]. » Et la terre fut aussitôt couverte de végétaux ; et tous, depuis l'humble hyssope jusqu'au cèdre superbe du Liban, possédèrent en eux la vertu de faire des fruits contenant la graine propre à reproduire de semblables espèces.....

Pour ce qui est des animaux, il est écrit : « *Creavit Deus » cete grandia et omnem animam viventem atque motabi- » lem, etc.*[4] » Et plus bas : « *Dixit quoque Deus : Producat » terra animam viventem, in genere suo, jumenta et repti- » lia, et bestias terræ, etc.*[5] »

Puis il dit, s'adressant à ces derniers : « *Crescite et mul-*

[1] *Voy.* la Genèse, liv. 1, chap. 1, v. 22.
[2] *Ibid.*, chap. 1, v. 24.
[3] *Ibid.*, liv. 1, chap. I, v. 21.
[4] *Ibid.*, liv. 1, chap. II, v. 7.
[5] *Ibid.*, liv. 1, chap. 1, v. 1, 2.

» *tiplicamini* [1], Croissez et multipliez-vous. » Et Dieu mit en eux non-seulement une vertu *germinatrice*, mais encore une puissance *reproductrice*, *procréatrice* en quelque sorte, une âme capable de donner la *vie* et le *mouvement*, *animam viventem et motabilem*, une *force* non plus fatale et simplement végétative, mais exécutant déjà des actes *instinctifs* et *appétitifs*, je dirai même *sensitifs* et *volontaires*, et toujours en rapport avec les besoins et le degré de perfection de l'animal. ..

Que d'enseignements renfermés en quelques lignes ! Et, qu'on nous permette de le dire, combien auraient été grands et positifs les progrès de la science de l'homme si, ainsi que l'a dit un écrivain religieux et très-spirituel de ce siècle (M. H. Delaage), « avant de s'aventurer sur les mers » inexplorées du progrès, elle eût pris pour boussole l'Évan- » gile, pour carte routière la Révélation, et qu'elle eût » considéré le progrès comme la gravitation incessante de » l'humanité vers Dieu ! »

Le texte sacré nous enseigne que Dieu donna aux végétaux la vertu de croître et de se reproduire espèce par espèce. C'est là toute une doctrine de physiologie végétale; et, malgré leurs recherches minutieuses, les savants les plus éminents n'ont jamais pu découvrir rien de plus, si ce n'est quelques détails d'organisation et de physiologie descriptive et pratique, dans lesquels Moïse ne pouvait et ne devait pas entrer; bien heureux encore, lorsqu'après avoir assujéti leur cœur, leur esprit et leurs sens pendant une vie entière à des travaux infructueux, ils ne se sont point laissés entraîner dans un scepticisme humiliant ou dans une incrédulité plus déshonorante encore, en reconnaissant et en enseignant publiquement dans nos universités et nos académies qu'il n'y a là que matière, et que le végétal n'est qu'un minéral

[1] *Voy.* la Genèse, liv. 1, chap. I, v. 2.

plus parfait, une production plus compliquée de la nature ou âme universelle du monde, et, selon d'autres, du hasard.

Si des végétaux nous remontons ensuite aux animaux et que nous prenions au sérieux les paroles de la Genèse, nous trouvons encore là tout un ordre d'idées admirables et toujours supérieures à tous les enseignements humains qui ne sont point fondés sur la Révélation. Ce qu'il y a, en effet, de bien saillant ici, c'est que le Créateur donne à tous les êtres animés : poissons, oiseaux, reptiles et animaux terrestres, 1° une âme vivante, 2° le mouvement, 3° la faculté génératrice.... L'*âme* des animaux n'est plus ici une simple force plastique, n'ayant en puissance et en acte qu'une vie végétative se bornant à des phénomènes de *nutrition* et d'évolutions organiques *(vis vegetativa, nutritiva, germinativa)*: c'est une substance réelle, production *médiate* du souffle divin; car nous avons déjà vu que ce fut du sein de la *terre* et du fond des eaux que sortirent tous les animaux créés : « *Et Spiritus Dei ferebatur super aquas* » Et le souffle fécond de Dieu, donnant l'*être* et la *vie* à tout ce qu'il effleure et touche, était errant sur les abîmes, imprégnant de sa vertu créatrice la terre et les eaux. L'*âme* des animaux, qu'il ne faut point révoquer en doute comme l'ont fait bien des savants parfois si recommandables, est donc capable de *vie*, de *mouvement* et d'*instinctivité*, attendu que pour *animer* un corps, le *mouvoir* et *reproduire* par voie de génération sexuelle, il faut de plus grandes aptitudes que pour accomplir les fonctions simplement nutritives des végétaux. L'âme des animaux est donc non-seulement *végétative*, mais encore *sensitive, appétitive, irascible, concupiscible*, et, partant, plus parfaite et en rapport avec les besoins naturels simplement physico-moraux de chacune des espèces animales; dès-lors, une organisation plus compliquée devient absolument nécessaire chez eux.

Mais nous ne voyons nulle part dans les livres saints que

Dieu ait uni au corps de l'animal une substance d'un ordre supérieur, un *principe intelligent* et *raisonnable*. L'âme de la bête est sans doute un principe *simple* et *immatériel* (puisqu'il est le produit médiat du souffle divin), ayant en puissance et en acte l'*animation* bestiale, c'est-à-dire la *vie*, et, de plus que les plantes, le *mouvement*, la *sensibilité*, des *appétits*, une *détermination* et une *volition* fatalement liées à une organisation plus ou moins parfaite..... Mais jamais, jamais l'observation la plus exacte des faits ne pourra trouver, chez l'animal, des actes au-dessus des phénomènes *physico-moraux*, c'est-à-dire au-dessus de ceux qui sont comme le résultat de l'harmonie qui existe entre le physique de l'animal et son âme bestiale;... jamais, dis-je, la science ne pourra démontrer chez lui des *faits de raison pure*, des *faits de conscience*; il n'y a pas, en un mot, chez l'animal, un *moi* réel, capable de *conscience*, de *réflexion raisonnée* et de *libre arbitre*. Tout ce que l'étude sérieuse philosophique et physiologique peut découvrir chez les bêtes, c'est une sorte d'*intuition fatale* que Dieu a placée en elles, et qui suffit aux besoins d'une vie purement instinctive et sans finalité évidente et révélée. Mais jamais on ne sera pour cela en droit de conclure, avec certains philosophes modernes, que l'animal est une pure machine, et que tout chez lui n'est qu'un simple jeu de l'organisation.

Les partisans d'une semblable théorie ne se sont pas aperçus qu'en niant une *force* de nutrition et d'accroissement qui constitue une sorte de vie chez les végétaux, la *vie*, le *mouvement* et la *sensibilité* chez les animaux, non-seulement ils livraient leur esprit à tous les dangers du matérialisme le plus cynique, mais encore ils semblaient insulter à la puissance infinie du Dieu créateur, en méconnaissant la majesté de ses œuvres, et en révoquant en doute sa parole révélée.....

D'après cette esquisse, légèrement tracée, il ne faut point craindre de proclamer ici que la vérité des choses a été primitivement écrite dans les Livres sacrés, et que se refuser à en méconnaître l'autorité, c'est vouloir faire preuve d'une ignorance et d'un orgueil dont l'histoire, la raison et la foi font définitivement justice. Aussi ne saurait-on trop louer ces hommes éminents qui, voyant enfin la vanité et la stérilité des conceptions humaines, s'efforcent de reconstituer la science du Vitalisme universel sur les dogmes du vrai Spiritualisme et de l'Animisme, puisant directement sa source dans les dogmes révélés.

Que si maintenant de ces notions élémentaires et primitives, nous nous élevons jusqu'à l'homme et que nous l'étudions au sortir des mains de son Créateur, la première chose que nous contemplerons en lui, ce sera sa vie, son intelligence, sa raison, et nous le saluerons roi de l'univers; attendu qu'il a pour apanage exclusif l'*intellect*, la *raison* et la *conscience*, et que, par son origine toute céleste, il atteste qu'il est le trait d'union entre la terre et les cieux, l'anneau qui unit le monde visible au monde invisible.

Lié en quelque sorte à la terre par son corps, il peut dire à la *corruption* : « *Tu es mon père* », et aux *vers* : « *Vous êtes ma mère et mes sœurs* [1] »; tandis que par la nature spirituelle de son âme il tient presque de la Divinité : les Anges sont ses frères, et son père est Dieu lui-même. C'est par la puissance, en effet, de ce principe immatériel, production directe du Verbe créateur, que l'homme domine la nature, assujétit les animaux les plus féroces, et, de sa main puissante, maîtrise, enchaîne et dirige à son gré l'électricité et la vapeur, ces deux reines du monde destinées à porter d'un pôle à l'autre la religion chrétienne, et avec elles la science, le commerce et la civilisation; car il est écrit : « *Crescite et multiplicamini, et replete terram,*

[1] Job, chap. 17.

» *et subjicite eam, et dominamini piscibus maris, et volatilibus cœli, et universis animantibus quæ moventur super* » *terram. Dedi vobis herbam et cuncta animantia terræ,* » *ut sint vobis in escam, etc.*[1] »

Le voilà donc cet Être si excellent que la science a parfois osé assimiler à la bête, le voilà tel que la Révélation nous le montre : d'une part, principe intelligent, esprit vivant et vivifiant ; et, d'autre part, matière, machine merveilleusement organisée, il est vrai, mais n'ayant la vie qu'*en puissance*, jusqu'à ce que Dieu, source infinie de vie, d'intelligence et d'amour, ait, de son souffle divin et par la vertu de son Verbe créateur, donné à ce corps une vie réelle et subjective, en l'unissant d'une manière miraculeuse à une substance spirituelle, puissance de vie et d'entendement : « *Et inspiravit Deus in faciem ejus spiraculum* » *vitæ, et factus est homo in animam viventem.* » Or, il faut regarder ici le souffle de Dieu comme un acte de sa *volonté*, dont l'expression nous est ainsi manifestée par un emblème accessible à nos sens. « Par cette volonté toute-puissante, Dieu crée l'âme après avoir tiré de la terre ce corps qui doit lui servir de sanctuaire, de vêtement ; et l'esprit humain sort de Dieu aussitôt que le corps destiné à devenir son asile est sorti du limon, afin que de ce mélange si mystérieux de l'*intelligible* et du *sensible* provienne un Être, à la fois esprit et matière, qui rapproche sans cesse l'univers tout entier de son éternel principe, en devenant médiateur entre le monde et le Créateur qui l'a produit[2]. »

Nous savons bien que plusieurs physiologistes de la doctrine du double dynamisme ont vu dans l'acte créateur deux temps et deux mouvements, ainsi que dans la vision

[1] Genèse, liv. 1, chap. 1, v. 29 et 30.
[2] L'abbé Frère, *L'homme connu par la Révélation*, T. I, p. 193, 2e édition, 1837.

d'Ézéchiel de la résurrection des enfants d'Israël, c'est-à-dire deux actes distincts; mais nous prouverons, en son lieu, que cette explication est contraire aux faits et à la raison, et, de plus, que les textes cités sont inexacts et mal interprétés.

Il est encore rapporté dans les saintes Écritures que, tant que l'homme sut observer les lois de justice et d'obéissance qui avaient été imposées à lui et à sa compagne, leur âme eut l'étonnant privilège de connaître et de savoir tout ce que sa nature pouvait connaître et savoir; l'harmonie qui existait dans son être ne fut jamais rompue...... Et, pour parler un langage physiologique, nous dirons que l'âme d'Adam possédait une intelligence très-nette de toutes choses, qu'elle dirigeait avec la plus grande sagesse les fonctions de l'économie humaine; ses sensations étaient agréables, ses perceptions claires et sa sensibilité exquise; la souffrance et la maladie n'avaient pas eu accès sur le corps, attendu que, la vie venant de l'âme, tant que celle-ci sut conserver son innocence, le corps ne pouvait déroger aux lois vitales qui n'étaient point du domaine de son administration directe; et les secrets, les plus intimes secrets de la nature n'auraient été pour l'homme qu'un simple jeu de l'imagination, s'il n'eût souillé son âme si pure au souffle empoisonné de l'orgueil et de la désobéissance [1].

C'est donc depuis cette heure fatale, si mémorable, que l'homme, déchu de sa puissance intellective et de sa raison, fut désormais soumis à tous les efforts de son entendement et de son imagination pour se mettre en rapport avec Dieu, et acquérir quelques connaissances, le plus souvent mensongères et fugitives, sur sa nature et sur celle des êtres qui l'environnent.

L'homme n'eut plus alors à son service qu'un esprit obscurci, une raison caduque et des sens exposés à toutes les

[1] *Voy.* l'*Hist. antédiluv.* de Rienmann.

erreurs de leur faible et grossière organisation ; nécessité lui fut donc d'invoquer désormais à son aide l'observation médiate ou immédiate, directe ou inductive, subjective ou objective des faits, que son intelligence, aidée des sens et de la raison, pouvait saisir dans ce chaos effrayant où l'avait plongé son erreur primitive. Mais Dieu ne déshérita pas l'enfant de ses prédilections, et, après avoir lavé le vieux monde de ses iniquités, il fait paraître sur la scène une nouvelle lumière capable d'éclairer les siècles, et promet aux enfants de son peuple chéri de lui envoyer son VERBE pour régénérer l'homme, en lui ouvrant le chemin des cieux.

A la mort du grand Législateur, la vérité altérée ne trouve plus que de faibles échos; et, malgré les nombreux avertissements des Prophètes, la nation privilégiée, se livrant à l'idolâtrie et perdant peu à peu la lumière reçue d'En-Haut, n'eut plus pour guide que la philosophie naturelle, seule lumière que les païens avaient en leur possession.

L'étude que nous venons de faire de l'homme suivant les données de la Révélation, nous fait connaître trois choses on ne peut plus précieuses et importantes pour l'anthropologie, savoir : 1° que l'homme est une créature intelligente et raisonnable composée d'un corps matériel et corruptible, et d'une âme essentiellement immatérielle donnant la vie, la sensibilité et le mouvement au corps qui devient sa demeure et son instrument direct ; 2° que l'âme, pur esprit, d'essence quasi divine et dans toute sa pureté, avait une domination illimitée (dans les bornes de sa nature cependant) sur le corps, et possédait une connaissance bien plus nette tant de Dieu que de ses facultés propres, ainsi que des fonctions vitales qui s'exécutent dans l'organisme durant cette union mystérieuse ; 3° enfin, que dès le moment que l'âme se fut séparée de Dieu, lumière des intelligences, aussitôt après ses notions devinrent obscures, son cœur se corrompit, ses sens ne se tournèrent plus que vers la chair et la

matière, et l'âme raisonnable soumise à l'animalité perdit ce type angélique dont le doigt puissant du Créateur l'avait marquée.

Tel est, en peu de mots, le résumé de la doctrine révélée appliquée à la science ; et certes, si elle était l'œuvre de l'homme, combien devrait-il s'enorgueillir de conceptions aussi nobles, aussi pures et aussi claires ! L'antiquité savante, avec ses travaux admirables, et l'histoire des peuples modernes et contemporains ne nous montrent rien de plus grand, rien de plus exact, rien de plus complet ; je dirai même qu'aucune doctrine, aucune théorie ne s'est acquis une juste célébrité que tout autant qu'elle a porté en soi un caractère apparent ou caché la rapprochant de la pureté des dogmes de la Révélation. Notre XIX[e] siècle lui-même, avec son horreur de tout ce qui ne se démontre point le microscope à la main ou à l'aide de la cornue du chimiste, notre XIX[e] siècle manifeste une tendance instinctive vers le Spiritualisme en philosophie et vers le Vitalisme animique en médecine. Ce fait, qui a pour nous une grande signification, montre évidemment que les savants de notre époque, fatigués de se voir envahis de tous côtés par la matière, ont hâte de s'élever dans une sphère supérieure, où leur esprit dégagé de ses chaînes pourra se livrer à la contemplation des plus hauts problèmes de la science de l'homme.

Dans les paragraphes qui vont suivre, nous allons continuer nos recherches sur la même question, et examiner tout d'abord quelles ont été les opinions des anciens peuples idolâtres [1], au point de vue de Dieu et de l'homme. Nous y constaterons avec satisfaction que plus nous avancerons dans la civilisation des siècles, plus nous verrons la doctrine du Spiritualisme médical se dépouiller des entraves de l'igno-

[1] S. Paul, *ad Eph*, v. 8 : « *Eratis aliquandò tenebræ.* »

rance et concorder de plus près avec les dogmes du Mosaïsme et de la Révélation, au milieu des erreurs du panthéisme, du polythéisme et de l'idolâtrie, qu'engendraient inévitablement chez eux l'amour du merveilleux (faute de mieux), et parfois les croyances superstitieuses que leur ignorance du vrai Dieu enfanta d'une manière si prodigieuse.

IV. Temps antiques. — *Écoles Indienne, Chinoise, Égyptienne, Chaldéenne et Persane.* — Après avoir ainsi amplement constaté que le Vitalisme animique est la conséquence immédiate et rationnelle des dogmes révélés appliqués à l'anthropologie, nous allons démontrer, par des preuves incontestables puisées dans l'histoire du génie des peuples antiques, que cette même doctrine a été enseignée par ceux d'entre les philosophes et les médecins dont le nom seul est devenu une autorité.

A.—Écoles Indienne, Chinoise, Égyptienne, Chaldéenne et Persane. — Ainsi que nous venons de le faire observer, nous n'aurons guère à constater chez les anciens peuples, chez les Orientaux surtout, que des croyances plus ou moins erronées et tendant au réalisme ontologique, au polythéisme ou même au panthéisme, plutôt qu'à la notion raisonnée et abstraite de Dieu, principe de tout et des causes secondes qu'il a placées dans la nature pour animer, diriger et régler les êtres créés. C'est là ce que l'on retrouve toujours, en première ligne, dans l'histoire des peuples et des nations peu civilisées et soumises à l'influence de la philosophie naturelle.

Tel fut le cachet de la philosophie orientale primitive chez l'Indou et le Chinois, qui, donnant un libre cours à leur imagination poétique (*maya*), regardaient la nature (*pacriti*) et le génie (*paruscha,*) ou âme universelle du monde, comme ayant donné naissance au *corps* et à l'*âme* de l'homme.

α. La philosophie *Indienne* compte sept systèmes ou

idées-mères, d'où sont issues toutes les Écoles orthodoxes ou hétérodoxes qui ont paru dans ce pays.

Ce sont : 1° le système *Sankhya*, c'est-à-dire *calcul*, imaginé par KAPILA (1100 avant J.-C.), qui enseignait qu'il y a un double principe des choses : l'un *matériel, actif* et *créateur*, bien que dépourvu d'intelligence ; l'autre *spirituel, passif* et *stérile*, était appelé âme intelligente. Kapila croyait, du reste, à la multiplicité des âmes : de l'union de ces deux principes résultait la production de tous les êtres. La science était le seul moyen d'acquérir le bonheur ici-bas[1].

2° L'*Yoga* de PATANDJALI (1060), qui, tout en admettant la théorie de Kapila sur l'origine et la formation des êtres, reconnaissait l'existence d'un Être suprême qui gouverne et dirige tout. Patandjali avait la notion de Dieu, esprit infiniment parfait, distinct des autres esprits, sans principe ni fin, et connaissant toutes choses ; il enseignait, en outre, que notre âme, même durant cette vie, était absorbée dans la Divinité, et que là était son vrai bonheur, d'où le nom d'*yoga*, qui signifie *union intime*, *joug*, *lien*, donné à cette conception philosophique[2]. Ces deux systèmes, qu'il ne faut pas confondre avec celui des *Vedas*, sont, comme on le voit, fort ingénieux ; ils étaient regardés comme orthodoxes, et, si ce n'eût été l'influence des mœurs, du climat et des croyances populaires, il est à présumer que Patandjali aurait eu les idées philosophiques les plus pures. Il ne tombe dans le panthéisme que par excès de spiritualisme. Le plus léger souffle d'esprit Mosaïque aurait fait de ses erreurs la plus belle et la plus harmonieuse des doctrines. Dans ces systèmes, la vie était absorbée dans la matière sans cesse en action, et l'âme, dans sa béatitude par son union indissoluble en l'Être suprême (Brahma), n'avait rien à faire qu'à jouir de ce bonheur.... Il est évident qu'ici nous ne pouvons

[1] Isvara-Crishn. I ; Colebrooke, I, pag. 27.

[2] Colebr. I, pag 37. Humboldt, Bhagavad-Ghîta.

trouver des notions positives sur un principe de vie, attendu qu'il n'est parlé nulle part de la vie, à moins qu'on ne prenne pour tel la *nature universelle,* que ces deux philosophes regardaient tantôt comme *cause,* tantôt comme *effet* du monde matériel.

3° GOTAMA, qui fut le créateur du système *Nyaga* signifiant *raisonnement*, forma une école qui voulait tout pouvoir à l'aide du syllogisme, et fit beaucoup de sophistes.

4° Le *Vaisechika*, qui veut dire *distinction, différence*, fut une méthode philosophique que KANADA imagina pour parvenir à la découverte des éléments primitifs ou qualités des choses: c'est ainsi qu'il arriva à reconnaître et à distinguer entre elles la *substance*, la *qualité*, *l'action*, la *communauté*, la *propriété* et la *relation*. Pour ce qui est de la matière considérée dans un sens absolu, Kanada enseignait qu'elle n'était qu'un composé de particules ou d'atomes indivisibles et homogènes, dont l'agrégation constitue les corps, non par le simple effet du hasard, mais en vertu de lois invariables posées par un Être suprême [1].

D'après cet ingénieux système supérieur à bien des utopies modernes, l'âme aurait la puissance d'animer le corps auquel elle est unie, et pourrait s'en séparer par la pensée et s'élever même à la connaissance de l'Être infini et d'elle-même, son seul et vrai bonheur. Il reconnaissait que l'âme qui avait bien vécu avait droit à des récompenses, et que celle qui avait péché était soumise à la métempsychose [2] (ou loi de transmigration). Si une pareille doctrine n'était considérée qu'au point de vue simplement anthropologique, nous pourrions dire que Kanada a été le premier chez lequel on puisse trouver des germes d'un vitalisme animique, ou du moins d'un animisme vrai qui, appliqué à la médecine,

[1] Colebr., T. I, p. 98.
[2] Colebr., T. I, p 99.

aurait donné naissance à la doctrine dont nous cherchons à établir l'origine et l'histoire.

L'atomisme de Kanada, en admettant pour cause première un Être suprême qui soumet la matière à des lois invariables, est bien au-dessus de celui de Démocrite et surtout d'Épicure qui niaient cette action divine.

5° La philosophie des *Vedas* eut deux principaux représentants : 1° DJAIMINAS, qui créa la théorie ; MIMANSA, dont le but était d'expliquer les livres sacrés, ainsi que la doctrine des *Vedas*, et d'indiquer les devoirs moraux et religieux de l'homme ; 2° VYASA, qui, adoptant les principes de Djaiminas, les soumit néanmoins à un examen philosophique, duquel résulta la consécration exclusive du Brahmanisme se résumant à ces quelques points doctrinaux : *a.* que la Divinité est répandue dans toutes les choses existantes ; *b.* que Dieu (Brahma) est tout, bien que distinct de chaque Être ; *c.* qu'il a tiré le monde de sa substance, en qui tout doit rentrer un jour ; *d.* que cet acte est incessant et éternel [1]. De là naquit l'idéalisme ontologique dont nous avons parlé plus haut, qui donna nécessairement naissance à un panthéisme inhérent à la doctrine de l'émanation des âmes : c'est un *fatalisme* écrasant.

Néanmoins, si l'on veut bien se donner la peine d'examiner sérieusement cette doctrine, on peut y reconnaître les germes d'un vitalisme qui, épuré au contact des idées chrétiennes, pourrait prendre une place distinguée parmi nos systèmes. L'âme, en effet, d'après l'hypothèse (abstraction faite des erreurs sur son origine), est destinée à animer les corps dont la mort n'est due qu'à son absence. Il ne faudrait rien plus que remplacer l'idée de l'émanation par celle de la création des âmes : de là découlerait le *mérite* et le *démérite* de cette vie, et partant l'immortalité. Ce n'est

[1] Coleb., T. II, p. 13.

que de cette manière, je le répète, que cette idée philosophique pourrait fournir de bons résultats au point de vue de l'anthropologie.

6° Vient enfin (vers l'an 600) le *Bouddhisme,* qui signifie *sagesse.* Ce système philosophique fut adopté par SAKIA ou SAKIA-MOUNI[1], surnommé *Bouddha* (sage), pour réfuter la doctrine des Brahmanes et l'autorité des Vedas. Mais l'histoire rapporte que l'auteur ne réussit qu'en partie, et que ses disciples furent dispersés dans diverses contrées de l'Asie, où elles importèrent les croyances superstitieuses du Bouddhisme.

Ce qui ressort évidemment de ces diverses considérations, c'est que le naturalisme, d'une part, et le panthéisme, de l'autre, résumaient les systèmes de la philosophie indienne. Et cependant la contradiction est bien manifeste. Comment, en effet, se peut-il qu'une force universelle soit *une* par son sujet et *multiple* par ses attributs? Que cette force soit appelée *nature* ou *Dieu* peu importe, si tous les êtres, fractions innombrables de cette Divinité ou force, sont des réalités existantes. Il est bien positif que chacune de ses parties constitue un être à part; mais celle-ci ne subsiste néanmoins qu'en vertu de l'action perpétuelle et incessante de cette force. Ce sont là, je le répète, tout autant d'idées, de systèmes et de doctrines qu'il faut connaître et étudier, mais auxquelles il a manqué l'élément le plus indispensable, la lumière des dogmes Mosaïques.

6. Les anciennes doctrines philosophiques des *Chinois* peuvent se réduire à deux, représentées : 1° par l'École métaphysique de LAO-TSEU (604 avant J.-C.), et 2° par l'École morale de KOUNG-TSÉE ou TSEU (Confucius) (550).

L'histoire rapporte que Lao-Tseu, après avoir parcouru l'Asie occidentale et l'Assyrie, revint en Chine, où il publia

[1] *Mouni* veut dire *solitaire.*

son livre : *De la raison suprême*, etc. (*Tao*), qui renferme des enseignements fort remarquables, en ce sens que l'auteur y émet en principe que l'âme est distincte de Dieu (du moins pendant la vie de ce monde); et s'il admet qu'elle rentre dans le sein de Dieu après la mort, c'est par influence de la philosophie indienne, dont il avait reçu les principes lors de ses premières études. Lao-Tseu reconnut néanmoins le libre arbitre de l'âme et son absolue puissance sur le corps sans aucun intermédiaire *surnaturel* ou *physique*.

Confucius (Koung-Tsée) est regardé chez les Chinois comme le chef et le plus savant des philosophes; ses ouvrages s'occupent spécialement de morale et de politique; il n'effleure pas même les questions religieuses qu'il avait traitées en revisant les livres sacrés (King). Cette doctrine est on ne peut plus vague en philosophie et nulle en anthropologie; aussi n'y insistons-nous pas plus long-temps.

B.— Pour ce qui est de la philosophie des Égyptiens, des Chaldéens et des Perses, en dehors des croyances superstitieuses sur *Isis* (principe matériel) et *Osiris* (principe immatériel), ou bien sur *Ormuzd* (principe de bien et de lumière) et *Ahriman* (principe de mal et de ténèbres), il n'existe aucune conception philosophique réelle (bien authentique du moins) touchant *Dieu* et l'*âme*. Tout ce que nous savons à cet égard, c'est que les idées saines le plus généralement répandues chez ces peuples venaient de la tradition des dogmes *révélés;* tradition néanmoins plus ou moins corrompue par les aberrations du paganisme auquel toutes ces nations idolâtres étaient abandonnées, et chez lesquelles les sciences, la médecine et la philosophie surtout étaient la propriété exclusive d'une caste privilégiée.

V. Philosophie grecque. — Si nous nous transportons maintenant vers les premières époques de la Grèce, alors que la civilisation n'avait pas encore policé les peuples,

nous verrons un rayon de la poésie indienne refléter sur les systèmes primitifs. C'est ainsi que les premières conceptions philosophiques admettent en principe, dans l'homme, 1° une *âme*, fantôme *incorporel*, *insaisissable* comme une ombre, un son, mais n'étant pas un être, une substance réelle; 2° un *corps*, matière harmonieusement organisée et donnant naissance à l'*âme*, comme à un produit direct et naturel de la substance la plus pure de son être, comme un son émanant d'une lyre : ce n'était là qu'une reproduction grossière de l'invention poétique de Kapila. Homère et Hésiode nous donnent çà et là quelques aperçus sur cette sorte de matérialisme mal déguisé, que Lucrèce a professé quand il a dit :

Sensum animi certâ non esse parte locatum,
Verum habitum quemdam vitalem corporis esse... (Lucr., III, 98.)

« L'âme n'a qu'une existence factice et dépendante du corps dont elle est une simple manifestation vitale. »

Viennent ensuite les opinions de ces sectes, dont les doctrines superstitieuses portent le vrai cachet du polythéisme païen, et qui enseignent qu'après la mort le Tartare ou les Champs-Élysées recevaient l'ombre de l'homme qui avait vécu; mais une ombre (matérielle sans doute et tangible) qui n'était ni l'âme ni le corps en réalité, et qui laisse beaucoup de doutes sur l'idée des anciens à cet égard.

Quoi qu'il en soit, nous dirons que ce ne fut guère que vers la fin du VIe siècle, avant l'ère chrétienne, que l'idée d'âme et de corps devint un sujet d'étude distincte et séparée de celle des corps organiques et bruts. Mais avant d'entamer ce nouveau genre d'études, qu'on nous permette de dire un mot seulement sur les diverses étymologies des locutions *esprit* et *âme*, afin que nous puissions désormais bien comprendre la portée des nombreuses dénominations et applications que les Grecs, philosophes et médecins, en ont faites.

Le mot hébreu qui correspond aux mots *anima vivens*

de la Genèse, est celui de *nischemath*, qui signifie *souffle, principe de vie, âme pensante*. La langue hébraïque possède encore les mots *néphes* et *rouach*, signifiant plus particulièrement *souffle, vent, esprit*..... C'est du mot *néphes* que le Chaldéen a fait *naphesh* (souffle, vie); le Syriaque, *nephash* (respirer) et *nephesh* (âme, vie); que l'Éthiopien et le Samaritain ont dit *naphash* (souffle, vie); que l'Arabe ou le Persan ont fait les mots *nephs* (âme, esprit de vie).

Les Grecs créèrent les locutions πνεῦμα, νοῦς et ψυχή pour exprimer trois idées différentes, bien que se rapportant à une substance spirituelle toujours une et toujours la même : ainsi, le mot πνεῦμα seul veut dire *vent, souffle*, et, joint au mot ἅγιος, il signifie spécialement l'Esprit-Saint (le Saint-Esprit).

Ψυχή se prend plus particulièrement pour l'âme, en tant qu'unie au corps,... c'est-à-dire pour l'âme humaine. Νοῦς indique l'âme en fonction d'entendement.

Πνεῦμα correspond directement au *spiritus* des Latins et à l'*esprit* des Français;... νοῦς, à l'*animus* ou *mens*, et à l'*âme* pensante, intelligente et libre;... ψυχή répond enfin à *anima*, à l'*âme* en fonction de vitalité (âme végétative, appétitive et sensitive des anciens).

Cela posé, il nous sera plus facile de comprendre les interprétations et les diverses significations que les savants philosophes et médecins ont données à ces locutions, soit par extension, soit dans le sens radical du mot.

THALÈS, le premier des philosophes grecs, admit l'existence réelle de l'âme qu'il appelait une nature, une force autonome et se mouvant d'elle-même[1] : or, comme partout il voyait le mouvement, il supposa non-seulement que toute la matière était animée, mais encore que l'âme n'avait formé

[1] Plut., *Opin. des phil.*, T. IV, p. 2.

la matière que pour manifester sa présence et sa puissance. Ce qu'il y a d'important à noter ici, c'est que le Père de la philosophie grecque reconnaissait la préexistence nécessaire d'une cause spirituelle, invisible, incorporelle, seule capable de donner la vie et le mouvement. Comme on le voit, Thalès, négligeant la matière, s'appliqua surtout à étudier les forces du monde; et c'est dans ce sens que, comme nous l'avons déjà fait remarquer ailleurs, ce philosophe était, à quelques égards, plus profond psychologue que Pythagore, regardé, en général, comme le chef de l'École spiritualiste. — ANAXIMANDRE fut presque nul, attendu que, prenant le contre-pied de Thalès, il matérialisa en quelque sorte l'esprit, en prétendant qu'il est la portion la plus subtile de l'éther. Il faut reconnaître cependant qu'Anaximandre, aussi bien que DIOGÈNE, enseignait que l'*âme* est le principe du *mouvement* dans la matière organisée.

PYTHAGORE définissait l'âme un *nombre* se mouvant de lui-même [1], et distingua en elle une partie *raisonnable* (*altera rationis particeps*) et une partie *irraisonnable* (*altera rationis expers*) : c'était l'âme supérieure et l'âme inférieure de quelques philosophes qui l'ont imité. La pensée du chef de la secte Italique était grande et belle, attendu que l'on pourrait y reconnaître déjà l'âme en fonction de *raison pure* et d'intellect, et l'âme en fonction de vitalité durant toute la vie du corps, et, en tant que telle, étant, comme l'âme des bêtes, susceptible de passions charnelles, de colère, de cupidité, etc... « *In parte expertæ rationis* » *ponit Pythagoras motus turbidos, tunc iræ, tunc cupiditatis* » *contrarios et inimicos rationis* [2]. » Mais ce qui devint un obstacle à cela, c'est que Pythagore a regardé l'âme humaine,

[1] Plut., *De placit. philos.*
[2] Cic., *Q. Tusc.* IV, 5.

tantôt comme une fraction, une émanation de l'âme universelle (*αποσπάσμα αἴθερος*) ainsi que Xénophante l'avait déjà fait lui-même, et tantôt comme une simple abstraction mathématique (*ἀρὶθμος αὐτοκίνητος*)[1], c'est-à-dire *un nombre ayant la faculté d'agir et de se mouvoir* par lui-même.

Empédocle définit l'âme : « une sorte de sang qui entoure le cœur[2] », où il semble la localiser ; il la faisait émaner du *σφαῖρος* ou âme du monde. Ce philosophe avait puisé cette doctrine panthéiste dans les traditions orientales qu'il avait étudiées pendant ses voyages dans certaines contrées de l'Asie.

Anaxagore considérait l'âme comme un composé d'air; il la subordonnait au corps, en faisant dépendre l'excellence de l'homme de la forme de celui-ci. C'est ce philosophe qui a dit le premier : *Φρονιμότατον των ζώων* (en parlant de l'homme), parce qu'il a des mains, et que, selon lui, c'est de la forme de celles-ci que l'industrie lui vient. Malgré ces préventions, on doit reconnaître que c'est Anaxagore qui a commencé à bien distinguer le *νοῦς* de la *ψυχή* ; l'un indiquant l'âme en fonction d'intelligence et de raison, l'autre nommée par lui âme sensitive ou vitale.

Héraclite appelle l'âme une étincelle d'essence sidérale ; c'est la cause (de nature ignée) de la chaleur naturelle de l'homme, des animaux et des plantes. Cette doctrine a eu plus tard une espèce de retentissement en médecine, où, comme on le sait, plusieurs savants ont regardé la chaleur corporelle et celle du sang, en particulier, comme une émanation du feu céleste, comme une petite flamme renfermée dans le cœur.

[1] L'École médicale Pythagoricienne produisit des médecins appelés *périodeutes* (ambulants), parce que, dit-on, leur principale occupation était de donner des soins aux malades, sans être affiliés à la caste des Asclépiades.
[2] Plut., *De placit. philos.*, IV, 5.

Cette âme, atome de nature ignée, était pour Héraclite quelque chose d'insaisissable, et c'est en développant le même système que LEUCIPPE et DÉMOCRITE regardèrent cette même âme comme un *atome-principe* unique et incorporel, tandis qu'ÉPICURE en fit un mélange réel et matériel d'atomes subtils composés d'air, de feu, de vent et d'un quelque chose auquel il donne la qualification de force sensitive localisée dans le cœur[1]. Pour Épicure, il n'y a rien de *spirituel,* et bien qu'il reconnaisse dans l'homme des fonctions animales et des fonctions de sensibilité, comme il résume tout dans ce mot *sentir,* il prétend que la force sensitive (matérielle) est le centre de toutes les opérations.

SOCRATE, le puissant accoucheur des esprits, et dont la devise était: *Γνωθί σεαυτον*, a consacré sa vie entière à étudier l'homme, son origine, sa nature et sa destinée future. Il est bien positif pour nous que Socrate avait des notions sur la tradition des dogmes Mosaïques, et on ne peut révoquer en doute qu'il ait reconnu l'existence d'un seul Dieu, créateur de l'univers. L'homme était pour lui un être raisonnable composé d'un corps matériel et d'une âme intelligente: rien ne prouve (en nous basant sur les documents que Platon et Aristote nous ont laissés de lui) qu'il n'ait pas reconnu, comme Hippocrate, son contemporain, que l'âme humaine préside aux opérations vitales. Il avait, du reste, beaucoup d'estime pour les médecins et la médecine, et il ne serait pas étonnant qu'il eût émis à l'égard de l'union de l'âme avec le corps des opinions conformes aux dogmes de l'Animisme. Voici ce que dit à cet égard Xénophon, de qui nous tenons de si précieux détails sur ce philosophe: « Socrate se refusait d'admettre sur la nature de Dieu les idées des Pythagoriciens et des Éléates.... Il niait le hasard et attribuait à un Être

[1] Lucrèce, III, pag. 95-138, etc.

infini en puissance et en bonté tout ce qui existe, et l'homme surtout, comme étant son œuvre la plus parfaite.» Il croyait à l'existence d'une âme raisonnable, seule capable d'adorer Dieu et de le connaître. «L'homme, disait-il, est un Dieu parmi tous les autres animaux; il est fait pour leur commander, à cause de l'excellence de la conformation de son corps et de la supériorité de son âme.» Au point de vue de la morale, personne n'ignore que le fait principal de sa doctrine était, que nous devons écouter la voix de notre conscience (Dieu inspirateur)... On sait quel usage fit Anytus de cette déclaration, pour perdre Socrate. Homme pratique par-dessus tout, il sut donner l'exemple des maximes qui sortaient de sa bouche. Profondément convaincu de l'immortalité de l'âme [1], Socrate exhortait ses disciples à pratiquer la vertu: sa croyance était même si vive à cet égard, qu'il dit à ses amis au moment de sa mort: «Criton s'imagine que je suis celui qu'il verra mort dans quelques instants; mais ne sait-il donc pas qu'aussitôt après que j'aurai pris le poison, je m'en irai habiter le séjour qu'habitent les âmes fortunées?» Ce fait est saillant; et, comme on ne trouve nulle part dans les écrits de Platon, d'Aristote ou de Xénophon, rien qui puisse faire préjuger que son opinion sur la nature de l'homme fût contraire à la nôtre, nous comptons, jusqu'à preuve contraire, Socrate parmi les fondateurs de ce Spiritualisme qui, appliqué à la science médicale, engendre le Vitalisme animique.

Hippocrate [2] doit être considéré comme le véritable inaugurateur d'une nouvelle ère philosophique et le créateur de la médecine. Il possédait à fond la science de l'homme, car il avait les deux qualités éminemment nécessaires pour arriver à ce but: il était philosophe et purement spiritualiste, il était médecin, et l'observation minutieuse des phénomènes

[1] Phédon, *Entret. avec Clinias.*
[2] Né en 460, mort en 356 avant J.-C.

anthropologiques (hygides et pathologiques) le fait, à bon droit, regarder comme le plus profond scrutateur de la nature dans les temps antiques.

La haute réputation qu'Hippocrate s'était acquise dans toute la Grèce et l'Asie-Mineure, était due à la sagesse de ses enseignements et de ses paroles, aussi bien qu'au don merveilleux qu'il possédait de connaître les secrets de la nature et de guérir les maladies les plus désespérées: c'est donc avec raison que tous les siècles l'ont regardé non-seulement comme le père de la médecine, mais encore comme le plus grand philosophe de son siècle.

Cela dit, nous allons étudier la Doctrine d'Hippocrate au point de vue philosophique et physiologique [1], c'est-à-dire sous le rapport des opinions que professait le Vieillard de Cos sur la *divinité*, la *nature* et l'*homme*.

Hippocrate semble avoir pris dans Socrate quelques-unes de ses idées philosophiques, de la même manière que le philosophe d'Athènes a puisé dans le médecin de Cos des enseignements utiles au point de vue de l'histoire naturelle de l'homme; avec cette différence que Socrate était un philosophe ayant quelques légères notions en médecine, tandis qu'Hippocrate avait sur ce dernier l'avantage d'être aussi grand médecin que naturaliste distingué et profond philosophe. L'observation raisonnée des faits était surtout préconisée par lui, et l'on peut dire, sans crainte d'erreur, que c'est à tort qu'on attribue à Bacon la gloire d'avoir été le premier à diriger la science dans cette voie à l'aide de la philosophie expérimentale et inductive, dont l'honneur de l'invention revient seule à Hippocrate, qui, 1800 ans avant Bacon, avait dit: «L'entendement guidé par l'observation de la nature marche ensuite vers la vérité [2].»

[1] *Voy.*, à cet égard, une excellente brochure publiée par M. Chauvet: *Philosophie d'Hippocrate*, 1855.

[2] *Préceptes.*

De même que le philosophe d'Athènes avait inauguré le principe de l'observation de l'homme spirituel, considéré dans la vie pratique ; de même aussi le médecin de Cos inaugura, à son tour, le principe de l'observation de l'homme vivant, guidée par l'autorité traditionnelle qu'elle justifie, à l'aide d'une expérience appuyée sur la seule vérité des faits.

L'induction, telle fut la méthode que l'oracle de Cos imagina : elle consistait pour lui dans l'observation exacte des faits en tous leurs détails, et puis dans leur classification d'après les rapports naturels les plus saillants, afin de pouvoir ainsi remonter à la loi, force ou cause qui les régit. Cette méthode, appliquée à l'étude des phénomènes physiologiques et pathologiques, devait produire ses fruits, et aurait infailliblement amené les plus heureux résultats, sans les nombreux écarts de ceux qui n'ont pas sagement commenté sa pensée. On peut même ajouter que la méthode inductive, moins bien maniée par les successeurs d'Hippocrate qui se sont laissés aller dans la théorie des quatre humeurs ou éléments, n'est devenue enfin, de nos jours, qu'un simple moyen d'expérimentation bornée aux apparences ou signes visibles des faits. Hippocrate, comme Stahl, avait horreur de l'hypothèse, et ce n'était qu'à un point de vue purement explorateur qu'il consentit parfois à la mettre en usage. Les dogmatiques en abusèrent plus tard et commirent ainsi bien des erreurs.

Hippocrate, quoique païen, avait la plus haute idée de la Divinité, et il paraît, comme le constate le docte M. Chauvet, que la pensée de Socrate et du Médecin de Cos était la même à cet égard : aussi quelle morale et quels préceptes dans ses enseignements ! « C'est surtout la connaissance de » la Divinité qui doit être profondément gravée dans l'esprit » du médecin, car ses secours ne sont pas inutiles dans notre » art... Soyez sages, prudents, honnêtes, tempérants ; évitez » tout ce qui est oiseux et fantastique ; fuyez soigneusement

» l'intempérance, la bassesse, l'avarice, la convoitise, la » cupidité et l'impudeur... Par ces moyens, vous saurez allier » la sagesse (philosophie) à la médecine, et vous serez sem- » blables à des dieux... » Certes, on ne peut point accuser un païen d'affectation lorsqu'il parle des vertus civiques (je dirai presque chrétiennes) que doit avoir un médecin; mais ce langage honorerait bien davantage la science, si ses adeptes ne l'avaient pas banni de son sein.

Écoutez encore ces deux magnifiques *sentences*: « L'âme » se consume comme une chandelle allumée, dans les plaisirs » illicites de ce monde... Celui qui souhaite une longue vie » à son âme, doit la priver, *dans ce monde-ci*, de tout ce » qui peut l'abréger... La science représente l'esprit ; ses » opérations, le corps, etc. »

Pour donner à présent une notion de la pensée d'Hippocrate sur l'âme humaine et le principe de vie, nous n'avons qu'à jeter un coup-d'œil rapide sur son analyse des facultés de l'entendement, et sur les assertions qu'on lui attribue touchant le feu, l'éther et la nature.

C'est dans son traité intitulé Παραγγελίαι (*Préceptes*) que nous trouvons ces précieux documents : « La santé de » l'homme réside dans une force spéciale, naturelle, et » pouvant se passer d'un agent ou moteur étranger. Elle » entretient surtout une harmonie constante entre le souffle » vital (πνεῦμα), la chaleur et l'élaboration des humeurs » *(précept. 4)*. Est-ce clair ? Et peut-on dire qu'Hippocrate admettait un principe de vie intermédiaire entre l'âme et le corps? Mais n'anticipons pas, et poursuivons nos recherches.

Selon Hippocrate (*Préceptes*), tout phénomène ou acte de l'intelligence dérive de la *sensation* prise dans le sens le plus étendu : pour lui, il n'y a pas d'*idée innée;* mais la sensation qui doit fournir les matériaux de la pensée ne devient *perception* ou *idée nette* que par une sorte de travail de l'entendement. La sensation (αἴσθησις) est regardée par lui

comme l'éclaireur (ἀναπομπός) de l'intellect, qui, à l'aide de sa force ou puissance naturelle (δυνάμις), arrive à découvrir la vérité. Les sens sont l'intermédiaire à l'aide duquel l'âme parvient à percevoir les objets extérieurs : telle est l'idée qu'il émet dans son introduction *de l'officine*. Une fois ce travail des sens opéré, il dit : « C'est ainsi que l'on parvient à » connaître tous les objets sensibles, lorsque les sens en ont » transmis la perception à l'entendement. » Concluons donc ici que le père de la médecine reconnaissait à l'âme : 1° la puissance vitale (πνεῦμα); 2° la faculté de percevoir ou de ressentir les impressions externes ou internes, la sensibilité en un mot (αἴσθησις); 3° la mémoire (μνήμη); 4° l'imagination (φαντασία); 5° l'entendement en général (νούς); 6° la simple raison (λὸγος); 7° la réflexion (διάνοια), et 8° enfin, le raisonnement ou comparaison (λογισμός). C'est à l'aide de ces facultés que l'âme, qu'il appelle aussi *nature*, préside aux recherches les plus minutieuses par l'observation directe des faits et l'application inductive des opinions que l'esprit s'est formées à leur égard.

Amoreux rapporte, dans ses Notes à l'*Histoire de la médecine* de Leclerc, que l'éther regardé plus tard par Aristote comme la *quintessence* des éléments, comme la substance du ciel et des astres, etc., était pour Hippocrate, περί σαρκῶν, le principe de la chaleur, immortel, connaissant tout, voyant tout, sentant tout, sachant le présent et l'avenir ; c'était même pour lui (païen) cette âme du monde à laquelle ont cru et croient encore certaines gens.

Tous les philosophes et les médecins ont généralement émis des opinions fort différentes touchant la *nature*. Ce mot a eu tant d'acceptions, qu'il serait bien temps qu'on se fixât à la plus raisonnable, soit qu'on veuille exprimer par là l'harmonie des lois de l'univers, ou seulement l'harmonie des êtres qui la composent.

Les panthéistes de toutes les époques ont pris la nature

pour Dieu lui-même ; mais c'est là une erreur que tous les spiritualistes, M. de Bonald surtout, ont repoussée comme absurde et athée. Buffon en fait une description des plus belles quand il dit : « La nature est le système des lois établies » par le Créateur pour l'existence des choses et pour la suc» cession des êtres, etc. » Hippocrate appelait le médecin ministre de la nature, et Lepecq de la Clôture, d'après les maximes de l'École de Cos, nous dit : « La nature est pour » nous l'agrégat de tout cet ensemble par quoi l'homme est » formé, naît, vit, s'accroît, exerce ses fonctions, décroît » et meurt enfin...... C'est cette force active et conserva» trice, cette vertu organique, *dépendant du premier » moteur*, qui existe dans toute partie irritable et sensible ; » qui le fait se mouvoir, se contracter et agir *même sans » le concours de sa volonté*. C'est une *faculté* innée, qui » semble vouloir éloigner et rejeter ce qui est nuisible aux » organes, qui leur communique pour ainsi dire à chacun » un goût propre ; qui excite un mouvement salutaire ; qui » fait effort (*ενορμον*, *impetum faciens*) par une sorte de » commotion générale pour se débarrasser de tout corps » étranger, ennemi de son harmonie[1]. » Ces paroles sont imitées de ce que dit Hippocrate sur le même sujet dans de nombreux passages.

Cependant le texte Hippocratique est quelquefois si vague sur cette matière, qu'on l'a accusé d'athéisme[2]. Mais le spirituel Tissot le lave de cet odieux reproche dans son *Traité de la santé des gens de lettres* (2e édit., 1769, p. 3) : « On attaque sans raison, dit-il, la religion d'Hippocrate, et » l'on pourrait prouver, avec Stephano (médecin de Venise), » que ses dogmes, ainsi que ceux de Platon, d'Aristote et de

[1] Lepecq de la Clôture, Disc. prélim., p. xviij.

[2] *Voy. Grundling*, *Otia*, 1706, p. II, III, où ce jurisconsulte de Halle accuse Hippocrate de confondre Dieu avec la matière, ou avec l'éther, élément du feu.

» Galien, sont en parfait accord avec les dogmes chrétiens. »

Lussand de Poitiers, Drelincourt (1688), dans une harangue en grec; Stahl (G.-E.), dans plusieurs dissertations et discours; Goelicke, dans son *Histoire de la médecine;* Triller, dans une dissertation latine; J. Leclerc, frère de l'historien, dans sa *Bibliothèque ancienne et moderne;* J.-A. Schmid, dans une dissertation ayant pour titre *Théologie d'Hippocrate;* Fabri, dans des remarques au 13e volume de sa *Bibliothèque grecque,* et surtout F. Heister, dans son opuscule *Apologia pro medicis* (1736), ont prouvé la futilité de ces fausses imputations contre la doctrine du Médecin de Cos; si bien qu'il n'est plus permis aujourd'hui de révoquer en doute sa pureté. Partout où ce grand médecin parle de la Divinité, il ne le fait qu'avec le plus grand respect, et il ajoute, à ce propos: « Qui mieux que le médecin doit la vénérer? » Il existe un livre intitulé : *Examen de la doctrine d'Hippocrate,* etc., sorti de la plume d'un médecin appelé Lapoterie (Brest, 1785); l'auteur passe en revue, dans cet intéressant travail, les idées d'Hippocrate concernant la nature des êtres animés et le principe du mouvement et de la vie suivant les périodes de la durée de l'existence. « Hippocrate, dit-il, regarde la vie comme un cercle qu'il » divise en plusieurs degrés, c'est-à-dire en différentes époques, dont l'intervalle est de sept années, et qu'il appelle » les *années climatériques;* époques auxquelles le *tempérament* change, ainsi que les *opinions,* et qui s'annoncent » par des besoins nouveaux, par une nouvelle et différente » manière de *végéter,* de *sentir* et de *penser,* qui distingue » chaque époque. Il fixe à 33 ans la grande année climatérique. »

Nous ne suivrons pas ce spirituel auteur dans les commentaires curieux qu'il établit touchant la doctrine d'Hippocrate, et nous ferons observer qu'en tout et par tout l'opinion, la conception Hippocratique se réduit à celle-ci: « que

la puissance de vie et d'entendement appartient à une seule et même substance. » Il nomme πνεῦμα, νοῦς ou ψυχή le principe intelligent, φυσίς la nature en général et en particulier la nature de l'homme, c'est-à-dire l'ensemble des lois naturelles qui président à sa vie, tant intellectuelle que morale et organique, et désigne plus particulièrement sous le nom de πνεῦμα le principe organique ou souffle vital [1]....

Mais sont-ce là des preuves suffisantes pour juger la Doctrine Hippocratique et conclure en faveur du Vitalisme animique? Non, et nous ne croyons pas inutile de joindre à ces arguments de nouveaux documents tirés des sentiments qu'avait le Vieillard de Cos sur la question qui nous intéresse.

Les notions le plus souvent erronées qu'Hippocrate avait sur la nature des tissus organiques et l'anatomie générale du corps humain, font qu'il a professé des opinions peu admissibles au point de vue de la *respiration*, de la *circulation*, de la *nutrition* et de la *génération*.

On lit dans Dutens [2] qu'Hippocrate connaissait la circulation du sang; Van der Linden, Hartmann, Barra, Ch. Patin, Heister, Noël Falconet, etc., en ont dit autant. Mais nous pensons que Dutens exagère, attendu qu'il prétend avoir cru trouver des traces de cette connaissance dans les écrits de Platon, d'Aristote, de J. Pollux, d'Apulée et de Némésius [3], ce qui est positivement invraisemblable.

On doit donc penser raisonnablement qu'Hippocrate ne connaissait pas la circulation du sang. Pitcarn dit que la circulation décrite par Hippocrate ne doit être considérée

[1] *Voy.* J. Matt. Gesner, Mém. lu à l'Acad. des scien., Berlin, T. I, 1746 : *Sentim. d'Héracl. et d'Hipp. sur les âmes.*

[2] T. II. p. 39, 46, etc.

[3] Il est positif, en effet, que Michel Servet et André Césalpin ont été les premiers à la connaître. . Haller prétend même que A. Césalpin a été le premier à décrire cette fonction animale. D'après Léonicénus, ce serait P. Sarpi qui en serait le véritable inventeur, et celui-ci l'aurait communiquée à Fabrice d'Aquapendente, qui, à son tour, l'aurait transmise à Harvey son disciple.

que comme un flux et reflux qui se passerait dans les mêmes vaisseaux (les veines), attendu qu'avec ses contemporains et ses devanciers il pensait que les artères servent à transporter l'air dans le corps, et non le sang. La fausseté de cette théorie entraînait nécessairement une opinion erronée sur la respiration, et *vice versâ*.

Mais il n'en est pas de même des connaissances de ce grand médecin touchant les vésicules séminales et les nerfs, dont il avait des notions positives. Portal déclare qu'Hippocrate connaissait l'anatomie des organes génitaux de l'homme et de la femme (mais imparfaitement). Au point de vue de la génération en elle-même, il paraît, d'après Reiger, qu'il avait des idées si vraies et si philosophiques qu'elles ont été renouvelées même de nos jours. C'est ainsi que, dans son livre *De naturâ pueri,* Hippocrate est persuadé que, « lorsque, dans la copulation, la semence de l'homme » domine en quantité ou en *énergie,* il en naît un garçon; » si c'est, au contraire, celle de la femme, il en résulte une » fille [1]. » Tout le monde sait que Buffon a adopté cette opinion; elle est, certes, bien préférable à ces théories invraisemblables qu'ont imaginées certains auteurs.

D'après l'historien Dacier et quelques médecins, Hippocrate aurait enseigné (dans son *Traité de l'aliment)* que le *cerveau* est l'origine des nerfs, que le *foie* est la source des veines, et que les artères sortent du *cœur;* il disait encore que les veines correspondent avec le cœur et s'y insèrent, mais n'en viennent pas. Pour ce qui est des nerfs, il est reconnu aujourd'hui qu'il donnait ce nom même aux tendons.

Cette ignorance en anatomie pourrait être un motif d'accusation contre Hippocrate de la part des mécaniciens et des organiciens modernes; mais pour nous, animistes et vitalistes, ce n'est point là une raison suffisante, à côté

[1] C'est là aussi, à peu près, l'opinion émise par Stahl (*voy.* Génération).

de tant d'autres qualités si éminentes, nous dirons même si rares de nos jours. C'est pourquoi, malgré ces erreurs, forts des documents que nous venons de recueillir, nous pouvons dire et reconnaître qu'Hippocrate, qui, en grande partie, avait puisé ses idées religieuses dans les traditions Mosaïques et à l'école de Socrate, reconnaissait l'existence d'une Divinité toute-puissante et infinie en perfections; toutefois ses conceptions à cet égard ne pouvaient qu'être un peu altérées, quant aux apparences du moins, par le polythéisme païen dont il empruntait souvent la forme et le langage.

Il est évident, en effet, que, bien qu'il ait reconnu, en physiologie expérimentale, que rien ne peut parvenir à notre intelligence avant d'avoir préalablement passé par les sens: « *Nihil esse in intellectu quod priùs non fuerit in sensu* »; il est évident que ses vertus toutes chrétiennes, et en opposition flagrante avec les enseignements païens et les doctrines sensualistes de tous les temps, devraient l'absoudre de toute imputation de sensualisme, attendu que ces vertus ne pourront jamais s'acquérir que par une lutte incessante contre les sens, contre la chair, et par une série de longues et sérieuses méditations. Ses conseils sont de la plus haute moralité; et, joignant l'exemple au précepte, le noble Vieillard pratiquait lui-même toutes ces vertus, qui en firent un des premiers sages de la Grèce; car, disait-il souvent, le médecin philosophe ressemble à un Dieu: « Ἰσόθεος, ἰητρος φιλόσοφος [1]. »

Hippocrate, disons-nous, est le fondateur de la philosophie médicale; c'est lui qui a reconnu que la méthode empirique, guidée par la raison, est le plus puissant moyen d'arriver à la vérité [2].

[1] *Voy*. notre T. II, *Philosophie d'Hippocrate*.

[2] MM. les professeurs Puccinotti, de Pise, Franceschi, de Bologne, et F. Savi, de Rome, sont d'accord avec tous les Hippocratistes français sur ce point, quand ils disent: « *Ippocrate è il vero fondatore del metodo » razionale imperico, che risolvesi nella logica universale e Baconiana.* » (F. Savi, *Studi Ippocr.*)

Ce mode d'investigation, si précieux à une époque surtout où la médecine et la philosophie sortaient à peine de leurs langes; cette méthode, dis-je, la même que Bacon a ressuscitée au XVI[e] siècle, eut des conséquences immédiates fort importantes pour ces deux sciences, et montre jusqu'à quel point leurs intérêts sont communs en matière anthropologique, combien sont évidents et nombreux leurs points de contact. Cette manière de philosopher découvrit, en effet, d'un seul coup à Hippocrate une voie sûre : 1° pour établir sa théorie sur les facultés de l'entendement procédant à la notion positive des objets sensibles, et 2° pour parvenir à la découverte de la cause efficiente, une et identique, des phénomènes intellectuels, moraux et vitaux.

C'est ainsi que ce grand génie, en élucidant et en rectifiant les opinions de ses devanciers, a créé une doctrine presque complète, et qu'il a classé dans des catégories bien distinctes les faits psychiques, tant de la raison que de l'imagination, de la mémoire, de la sensibilité et du raisonnement, et les phénomènes physiologiques s'accomplissant, soit à l'aide des sens et de la volonté, soit à l'aide de l'organisme vivant.

Or, nous découvrons, en outre, de la manière la plus évidente, dans Hippocrate, et contrairement à ce qu'ont pu écrire quelques auteurs, des preuves certaines qu'il admet une seule cause active, *impetum faciens*. Cette cause, c'est l'âme (ψύχη), de laquelle il dit : « C'est elle qui dans le corps humain commande, et c'est la nature (φύσις) qui obéit [1]. » « La première, dit-il ailleurs, est un être *immortel*, provenant des choses célestes (c'est-à-dire d'origine divine), et qui connaît, qui comprend, qui conçoit, qui voit tout et se retire dans les sublimes demeures [2]; tandis que la seconde est soumise à la destruction... [3] »

[1] *Livre du cœur*, édit. Foës, pag. 279.
[2] *Livre des principes*, pag. 171.
[3] *De l'aliment*, pag. 381.

Or, qui ne voit dans ces quelques lignes les premières bases d'une médecine spiritualiste, la consécration du dogme de l'immortalité de l'âme, et la déclaration la plus formelle de la soumission de l'organisme aux lois de la corruption, une fois qu'il est séparé du principe qui le vivifie. Révoquer en doute la vérité de ces faits, c'est vouloir vraiment nier le soleil en plein midi; c'est nier le fait et la puissance de la parole, alors que nos adversaires emploient leur temps à si bien dénaturer l'esprit et la lettre des œuvres du Maître.

Suivant leurs diverses manières d'étudier la substance spirituelle de l'homme, les philosophes grecs ont été dans l'obligation de lui donner des noms différents : c'est ainsi que l'on a imaginé les mots de νοῦς, λογικὴ δύναμις, νόησις, διάνοια, πνεῦμα, αἰθήρ, τὸ ἔμφυτον θερμὸν, φύσις, ψυχὴ, etc., et toujours pour représenter la même âme, selon le point de vue sous lequel on la considérait.

Une chose utile à noter ici et que peu de médecins ont fait ressortir, c'est la connaissance profonde qu'Hippocrate avait des rapports du physique avec le moral, dont il parle au long en plusieurs endroits de ses œuvres. Le passage suivant de Galien prouve qu'Hippocrate avait divisé les facultés de l'âme en celles qui proviennent de sa *raison pure* et de son intellect, et celles qui se rattachent de plus près à son alliance avec le corps, c'est-à-dire à ses divers états affectifs qui surexcitent en elle des sentiments de joie, de colère, de plaisir, de peine, de volupté, de souffrance, etc.... Il avait déjà, par ce moyen, ouvert la marche à cette division des facultés de l'âme, en supérieure et inférieure, adoptée plus tard par Aristote, S. Thomas lui-même et la plupart des physiologistes dans les XVe, XVIe et XVIIe siècles.

Hippocrate, rapporte Galien, enseigne « que toutes les » facultés de l'âme, tant celles qui tiennent de sa partie » *irascible* ou *concupiscible*, que celles qui se rapportent à

» la *raison pure* ou partie *rationnelle*, sont les compagnons » inséparables des divers modes de tempéraments auxquels » elles correspondent par les rapports les plus intimes [1]. »

Quant aux quatre éléments qu'Hippocrate reconnaissait être la base de la mixtion organique chez l'homme et les animaux, je n'ai rien à en dire ici au point de vue de notre étude, si ce n'est que ce médecin considérait le *feu* et l'*eau*, c'est-à-dire le *chaud* et l'*humide*, comme les conditions les plus essentielles de la vitalité et de l'accroissement du corps.

Depuis Thalès, chacun des philosophes grecs avait regardé l'âme comme une substance matérielle plus ou moins subtile, composée d'eau, de terre, d'air ou de feu..., n'importe; Parménide surtout, peu avant Héraclite, avait insisté sur la condition éthérée de l'âme, qu'il nommait une essence de terre et de feu. Ce langage avait été consacré encore par Héraclite, et Hippocrate lui-même eut à subir le joug du langage philosophique de ses devanciers et de ses contemporains; mais il épura la pensée de ses prédécesseurs, et, précisant son enseignement, il ouvrit par ce moyen la voie aux beaux travaux de Platon et d'Aristote, ses disciples en doctrine anthropologique.

C'est pourquoi nous lisons dans le livre I[er] *Du régime*, que c'est en vertu du chaud et de l'humide que tout vit et s'engendre dans les corps animés.

Le point essentiel est donc de savoir ce que l'auteur entend par ces mots: *calidum innatum* (τὸ ἔμφυτον θερμὸν), la chaleur innée, et par ceux-ci: *humidum* (τὸ ὑγρὸν) l'humide.

[1] « Ἱπποκρατης μέν οὖν ἐπιδείξας (έν ὅλῳ τῷ περὶ ὑδάτων καὶ ὡρῶν » κρασεος συγγράμματι), σώματος κράσει ἕπεσθε τὰς της ψυχῆς δυνάμεις, » ού μόνον ὅσαι κατὰ τό θυμοειδὲς ἤ ἐπιθυμητικὸν αὐτῆς εἰσίν, αλλα » καὶ τας κατά λογιστικὸν ἀπάσας, ἀξιοπιστότατος ἔστὶ μάρτυ.. etc. » (Galien, 2. *De ratione vict. in acut.* tex. 10. — Hipp., *De aquar. et tempor. anni temperat.*)

Or, Galien assure [1], et nous certifions nous-même qu'Hippocrate, dans son livre *De corde*, regarde ce *calidum innatum* comme l'*esprit vital*, l'*éther*, le πνεῦμα, le πύρ, qui porte la vie dans tout l'organisme et a son siège dans le *ventricule gauche* du cœur. Ailleurs, le Père de la médecine dit que cet *esprit vital*, cette *chaleur innée* n'est autre chose que la nature; ailleurs enfin, il avoue que ce τὸ ἔμφυτον θερμὸν est réellement l'âme humaine elle-même, c'est-à-dire le résultat de sa puissance vivifiante sur et dans le corps [2], l'effet direct et immédiat de sa présence dans l'organisme. Sans chaleur point de vie, disait-il, sans l'âme point de chaleur; c'est par le *feu* que tout se fait dans le corps : πυρὶ ἐργάζεται πάντα; ou bien, ainsi que le dit bientôt après Aristote, τὸ θερμὸν τὸ ἔν ἡμῖν, ἔστιν ὥσπερ ζῶον [3], et comme Zénon, Antipater, Possidonius et Laërce l'ont encore écrit, πνεῦμα ἔνθερμον ἔιναι την ψυχὴν [4].

Il est si positif enfin que dans la bouche d'Hippocrate et de ses disciples les mots de τὸ θερμὸν ἔμφυτον entraînent une idée d'activité ne pouvant se rapporter qu'à l'âme, que, comme le prouve Scaliger [5], l'on attribuait ordinairement à ce principe de calorique des facultés *formatrices, directrices*, conservatrices, etc. — δημιουργὸν, κύριον, σωτήρα, οἰκόνομον, — qui ne peuvent appartenir qu'à un

[1] Liv. 4, aphor. 37.

[2] Galien, liv. 5, aphor. 22, et liv. *De marcore*, chap. 2.

[3] Arist., sect. 20, probl. 10.

[4] On trouve chez les poètes et les historiens latins des traces de ces croyances.

Varron fait dire à Zénon (Citricus) et à Ennius :

« *Istic est*, inquit, *de cœlo sumptus ignis, isque*
Mentis est. »

Pacuvius (*in Chrysc.*) a dit après lui :

« *Mater est terra, ea parit corpus, animam æther adjugat.* »

Lucrèce enfin a dit (liv. 3):

Est igitur calor, inquit, *ac ventus vitalis in ipso*
Corpore. qui nobis moribundos deserit artus.

[5] In cap. 4, lib. 1 *De caus. plant. theop.*

principe intelligent. Aussi assurons-nous, en dernier lieu ici, que ce que nous venons de dire est une preuve on ne peut plus concluante que le Vieillard de Cos était bien pénétré de cette grande vérité du Vitalisme animique, et qu'à travers l'obscurité de son langage on peut toujours découvrir l'idée sans cesse renaissante de *spiritualiser* toutes les forces préposées à la formation, à l'accroissement et à la conservation de la machine humaine, et de les rapporter à la nature, c'est-à-dire à l'âme pensante chargée de toutes les opérations de l'intelligence et de la direction des fonctions corporelles.

Sous cette locution, *τὸ ὑγρὸν*, *l'humide*, nous devons comprendre toutes les liqueurs animales qui arrosent nos tissus. Hippocrate appelait cet élément ou principe corporel *πρωτόγονον καὶ αρχήγονον*; c'est-à-dire primordial et radical; il le regardait comme la souche ou la racine de la vie, attendu qu'ayant pris son origine au moment même où le germe humain est formé, il devient le siége de la chaleur vitale chargée de veiller à sa conservation. Il lui donnait le nom de *radical*, parce qu'il disait : De même que la plante se fixe et s'attache au sol au moyen de ses radicules, de même aussi l'humide doit être regardé comme le lien (*δέμα*) naturel entre l'âme et le corps, comme la partie organique par l'intermédiaire de laquelle l'âme, à l'aide de la chaleur qu'elle répand par sa présence et entretient jusqu'au fond de l'organisme, se lie en quelque sorte d'une manière indissoluble avec le corps. L'humide était enfin pour Hippocrate le *τὸ δέμα*, *quasi τὴν ψυχὴν τῷ σώματι δεόμενον* (*animam corpori alligans*).

Ce sont là tout autant d'idées aussi ingénieuses que remarquables, en ces temps surtout où il n'existait que des systèmes incohérents et erronés sur la doctrine médicale; mais ce sont là aussi tout autant d'arguments irrévocables et concluants tendant à prouver ce que nous avons déjà répété

plusieurs fois, savoir : qu'Hippocrate, fondateur de la vraie méthode philosophique expérimentale (empirique) et rationnelle, doit être aussi considéré comme le créateur de la doctrine du Vitalisme animique, que nous allons voir s'épurer entre les mains de ses disciples, et qui doit recevoir enfin sa dernière sanction dans l'École Hippocratique moderne dont Stahl est l'illustre chef.

Pour Hippocrate, déjà tout est vie dans le corps humain ; il n'est pas même jusqu'aux derniers atomes de la mixtion organique qu'il ne considère comme vivants, attendu que la *chaleur vitale* (τὸ ἔμφυτον θερμὸν) et conservatrice les pénètre, et que *l'humide* (τὸ ὑγρὸν πρωτόγονον καὶ αρχήγονον) y fixe à jamais ce principe de chaleur, effet direct du πνεῦμα, φύσις ou ψυχὴ, principe de vie et d'intelligence, qui a son siège au cerveau [1] en tant qu'intellective, et au cœur [2] en tant que vitale.

Concluons donc, en dernier ressort, que l'on a beau tourmenter et pressurer de toutes parts les textes Hippocratiques, jamais on n'en fera sortir la doctrine du double dynamisme [3], tel que Barthez l'a soutenu et enseigné. Jamais, lorsque Hippocrate aura dit d'une manière formelle (*de Carnibus*) que « l'âme est une substance spirituelle, immortelle, sachant et comprenant tout, etc., que cette âme n'est autre chose que la nature de l'homme, et que celle-ci peut aussi s'appeler *chaleur innée, éther,* πνεῦμα, etc. ; que

[1] Liv. *De morb. sacro, ad finem.*

[2] *Loc. cit., suprà.*

[3] Élevé dans les idées de Barthez et les principes du double dynamisme, nous ne nous en sommes séparé que relativement, c'est-à-dire que si nous sommes heureux et fier d'appartenir à l'École médicale de Montpellier, dont le cachet spécial est le Vitalisme spiritualiste, nous avons dû, par suite d'études plus consciencieuses et plus approfondies, renoncer à la théorie de la dualité du dynamisme humain, qui, du reste, n'a jamais été et n'est pas même aujourd'hui la doctrine généralement et exclusivement admise et enseignée dans cette ancienne et illustre École : c'est là ce que nous prouverons dans le cours de ce travail.

l'humide n'est pour lui que le lien (δέμα) entre le corps et l'âme vitale et intelligente, etc. » ; jamais, dis-je, il ne peut y avoir de sophiste assez habile, de logicien assez captieux, de médecin assez superstitieux, pour oser prétendre que la pensée d'Hippocrate se résume en entier dans la dualité du dynamisme humain. A celui qui élèverait quelque doute à cet égard, je répondrais qu'Hippocrate a encore formellement enseigné que « *l'âme est* UNE *et qu'elle est munie de facultés diverses, ses servantes.* »

Ce qui démontre définitivement l'orthodoxie de la conception Hippocratique au point de vue du Vitalisme monodynamique (mais non *monothéliste*, comme on l'insinue habilement), c'est sa théorie on ne peut plus ingénieuse sur la synergie des actes vitaux, et non des organes qui ne sont pas actifs, mais seulement les instruments de l'âme. Voilà dans quel sens M. le professeur Lordat aurait raison de dire, à ce sujet, que « si, pour exprimer la cause synergique, on » emploie le mot *conspiration*, on est exposé à faire croire » que les organes sont censés doués d'âmes pensantes qui » s'entendent pour un projet [1]. » Certes, je le répète, la science doit être reconnaissante envers l'École de Montpellier, qui a travaillé avec tant de persévérance à corriger les *incongruités scientifiques;* mais on ne peut point, ici, appeler *incongru* le langage d'Hippocrate, quand il dit que *tout conspire dans le corps;* et je ne vois pas sur quel principe peut s'appuyer M. Lordat, lorsqu'il prétend qu'Hippocrate a enseigné le double dynamisme, et qu'il dit ensuite que « les imperfections de son langage ne sont que des vices de rédaction [2] » : vraiment, une telle partialité est incompréhensible, surtout chez un homme aussi éminent que M. le professeur Lordat. Après les explications que nous venons de donner,

[1] M. Lordat, *Réponse à des objections sur la dualité du dynamisme humain.* Introd., p. XVII. Montpellier, 1854.

[2] *Ibid.*, p. XVII.

la pensée du Père de la médecine ne peut être obscure désormais et incompréhensible que pour ceux qui voudront lui donner une tournure qu'elle n'a jamais eue dans l'esprit du Maître.

Disons, en finissant, que le plus grand mérite d'Hippocrate, c'est, dans son alliance de la philosophie et de la médecine, d'avoir su séparer, à l'aide de la méthode expérimentale inductive, les faits de l'ordre psychique d'avec ceux de l'ordre vital et organique, tout en les attribuant à une seule et même substance active, l'âme. Par ce moyen, en effet, il a l'insigne honneur d'avoir découvert l'unique préservatif contre le matérialisme, le naturalisme et le panthéisme de ses prédécesseurs; j'ajouterai même contre le mysticisme oriental et païen, qui a une si grande affinité avec le panthéisme et le matérialisme.

Découvrir la vérité au milieu de tant d'erreurs et poser les bases d'une doctrine médico-philosophique, en traçant les voies à suivre et la méthode à employer, est l'œuvre immense accomplie par l'oracle de Cos, et qui lui a acquis des droits sacrés à la reconnaissance éternelle des nations et des hommes !... Athènes décerna une couronne civique au grand Hippocrate; notre XIXe siècle doit le saluer le roi de la vraie doctrine philosophique appliquée à la médecine.

PLATON, imbu des doctrines Socratiques auxquelles il était profondément initié, et possédant les notions précises sur les idées d'Hippocrate touchant l'homme physique et moral, établit une distinction bien tranchée entre l'âme et le corps. «L'âme, dit-il, préside à tous les actes du corps humain dont elle est le nautonnier [1].» Dans son *Timée,* il considère l'âme comme étant la forme du corps humain ; elle est l'Automédon du char corporel qu'elle dirige et lance à son gré du haut de son siége, qui est au *cerveau.* C'est dans ce sens que ce

[1] *Républ.*, liv. VII.

philosophe a dit que le corps est l'instrument de l'âme : *ὀργάνον τής ψυχής*, ainsi que le dirent plus tard Aristote, S. Thomas, Stahl et toute l'École spiritualiste, avec M. de Bonald, dont on a si profondément dénaturé la pensée lorsqu'il a dit : « *L'homme est une intelligence servie par des organes* [1]. » Oui, et nous sommes autorisé à dire et à assurer que l'illustre adversaire du matérialisme moderne n'a jamais eu dans son esprit qu'on pût raisonnablement admettre qu'entre l'âme et le corps il existât un principe vital *actif, archée, monade* ou autre, auquel Dieu eût dévolu la *formation*, la conservation et la direction de la machine humaine. Pour feu M. de Bonald (ainsi que nous le prouvons plus catégoriquement dans un autre travail), l'âme intelligente préside à toutes les fonctions intellectuelles, morales et vitales, qui s'accomplissent : c'est un fait on ne peut plus positif. Ce n'était donc pas sans raison que le R. P. Ventura attaquait cette définition interprétée dans le sens du double dynamisme.

Or, d'après Platon, qui regardait, disons-nous, le *corps* comme un instrument de l'âme, non-seulement celle-ci en est distincte, s'en sert et le domine, mais encore elle précède l'organisme [2], auquel elle imprime sa forme et sur lequel elle commande, en siégeant à la tête (cerveau), qui est la partie la plus divine de toutes les parties du corps humain. Ce grand philosophe pensait même que toutes les âmes avaient entre elles certaines différences [3].

[1] Dans le courant du mois de janvier 1859, j'eus l'honneur de voir (à Rome) Son Éminence Mgr. de Bonald, cardinal-archevêque de Lyon. Nous parlâmes longuement de la doctrine médicale de Stahl et de celle de Barthez. Le vénérable prélat me manifesta le plus grand respect pour la conception Stahlienne, et m'assura à plusieurs reprises que son illustre père n'avait jamais eu la moindre sympathie pour la doctrine du double dynamisme de Barthez. « Mon père, me dit le pieux vieillard, mon père était spiritualiste, et s'il eût eu à se prononcer entre Stahl et Barthez, il n'aurait jamais hésité ; son affection aurait été pour le premier. »

[2] Phédon, *des Lois*, X.

[3] *Ibid.*

Platon, malgré l'opinion préconçue de certains auteurs, était donc animiste et comme anthropologue; il appartenait au vitalisme monodynamique. Il dit, en effet[1] : « Si, lorsque l'âme a soif, quelque chose l'arrête dans l'impétuosité de son désir, ce sera un principe différent de celui qui excite en elle la soif et l'entraîne comme une brute vers le boire; car le *même principe* ne peut produire à la fois et par lui-même deux effets opposés sur le même objet. » Mais il ajoute encore plus loin : « Ce principe, qui défend aux hommes de boire, ne vient-il pas de la *raison?* Celui qui les y porte et les y entraîne ne vient-il pas à la suite de la souffrance et de la maladie? » Platon conclut en disant qu'il faut appeler *raisonnable* la faculté avec laquelle elle *raisonne*, et *déraisonnable* celle par laquelle elle manifeste ses désirs, ses voluptés, sa colère, etc. C'est dans ce sens qu'il distingue ψυχὴ, âme, principe de vie, de νοῦς, intelligence..... Mais bien certainement Platon avait trop de bon sens et de logique pour admettre deux âmes ou deux principes immatériels quelconques;... car enfin, s'il est vrai qu'il ait dit que l'âme *concupiscible* et *irascible* est *mortelle*, c'est qu'il entendait par là qu'après la mort l'âme, pur esprit, ne pouvait plus (par le fait de sa séparation du corps) avoir des sensations, des passions charnelles et des idées sensibles. Mais personne ne voudra sans doute faire dire à Platon que cette âme irascible (faculté périssable) soit *matérielle;* et cependant ce serait là une conséquence nécessaire de l'hypothèse, car il n'y a que le matériel qui meure, le spirituel étant immortel par nature.

On a dit et répété beaucoup trop souvent que Platon admettait l'existence de trois âmes bien distinctes : la sensitive (ἐπιθυμία), l'appétitive (θυμὸς) et la raisonnable (λόγος)[2]. Mais, je le demande, ne serait-il pas plus sensé

[1] *Républ.*, T. IX, édit. Cousin.
[2] Tennem, *Gründr. der Gesch. der Philosoph.*, p. 120.

de dire que Platon, ainsi qu'Aristote et toute l'École scholastique le firent à leur tour, regardait ces trois éléments, ces trois manifestations comme les parties essentielles, ou, pour parler un langage plus correct, comme les trois facultés constitutives de l'âme humaine.

Lorsque, dans les VIIe et IXe paragraphes de son *Timée,* Platon reconnaît que les végétaux n'ont que l'âme *végétative* et les animaux les deux âmes *végétative* et *sensitive,* voudrait-on lui faire dire encore ici qu'il met une distinction réelle entre ces facultés ou puissances, surtout quand il les porte à trois chez l'homme, qui possède de plus la raison et l'intelligence? S. Augustin, S. Thomas et tous les Pères ne parlent pas autrement, et personne n'oserait, j'espère, douter de leur orthodoxie. Je le répète donc une fois pour toutes, et c'est ici le moment de rappeler notre étude physiologique sur la Genèse; je le répète, qu'on ne s'y méprenne pas, le végétal n'ayant besoin de rien autre chose que d'une faculté ou force de *végétation,* le Créateur a mis en lui un principe *unitaire* et simple qui exécute fatalement toutes les fonctions nécessaires pour parvenir à cette fin désirée, la *vie végétative,* simple force de *nutrition;* l'animal né pour *vivre, se mouvoir,* éprouver des *appétits* et se *reproduire,* avait besoin pour cela non-seulement d'un corps vivant, mais encore il lui fallait un principe capable de mouvement, de sensibilité, de détermination instinctive, et Dieu, en créant toutes les espèces animales, leur a donné à chacune une âme propre *sui generis,* capable de *vie,* de *mouvement* et de *sensibilité;* l'homme enfin, avec la *vie,* la *sensibilité* et le *mouvement,* a reçu un caractère de plus, celui de sa *divinité,* de son *immortalité.* La *raison* et la *liberté* ont été données à l'âme humaine, parce que seule elle est destinée à jouir de la vue de son Dieu, parce qu'elle devait dominer le monde entier, et que la perfectibilité, sous l'égide de la foi et

de la raison, devait lui faire reconquérir une patrie perdue, le Ciel... Mais voudrait-on, pour ces mêmes motifs, enlever à l'âme humaine le pouvoir et la faculté de vivifier, de former et de conserver le corps? C'est là, vraiment, une subtilité que je ne puis admettre, tant qu'on ne me donnera pour accomplir ces actes si difficiles qu'une puissance *aveugle,* mais qui *voit* et *prévoit* tout; qu'une force *matérielle,* mais capable d'*instinctivité,* de *motilité,* de *sensibilité;* qu'une substance, en un mot, dont l'origine, la nature et la fin sont et demeurent inconnues.

Nous sommes donc autorisé, d'après les documents positifs que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur, à conclure que le divin Platon, disciple de Socrate et d'Hippocrate, le plus pur des Spiritualistes de son siècle, était en anthropologie un sincère représentant du Vitalisme monodynamique.

Aristote, esprit moins subtil, mais aussi profond et plus hardi que son maître Platon, après avoir sérieusement étudié et commenté les systèmes philosophiques qui avaient paru jusqu'à lui, s'appliqua spécialement à débarrasser les idées de Thalès, de Pythagore, d'Anaxagore et d'Empédocle, du voile qui les couvrait. La pensée qui le poursuivit plus particulièrement fut de démontrer l'immatérialité de l'âme humaine [1]; puis, appliquant son esprit à l'étude des êtres vivants et de l'homme, il parvint à découvrir quatre ordres de faits bien distincts: 1° de nutrition, 2° de sensibilité, 3° de mouvement, 4° d'intelligence.

De conséquence en conséquence, le philosophe de Stagyre fut ainsi entraîné à admettre d'abord une âme *végétative* (force plastique des végétaux, qu'il appela aussi *âme*), capable de vie à l'aide de l'acte incessant de la nutrition; ensuite une âme *sensitive* et *appétitive* ou bestiale, sensible,

[1] *De animâ*, I, II, § I.

motrice et concupiscible; en dernier lieu, enfin, une âme ayant la *vie*, la *sensibilité*, l'*intelligence* et la *raison* en partage, c'est-à-dire l'âme humaine; mais dans l'un comme dans l'autre cas cette force substantielle est UNE et *immatérielle*, l'*immortalité* n'étant l'apanage que de l'âme raisonnable seule. Pour nous, nous sommes dès à présent porté à penser qu'Aristote reconnaissait que, dans l'ordre le plus élevé des êtres, la vie organique n'est point due à un principe spécial, ainsi qu'on a voulu le lui faire dire bien souvent, mais qu'il est le simple effet d'une âme unique. En un mot, Aristote partageait, d'après nous, l'opinion du Vitalisme animique. Quelques citations, prises çà et là dans les œuvres de ce grand philosophe, suffiront pour étayer nos assertions et faire ressortir la vérité de ce que nous avons avancé : « Tout animal, dit-il, diffère de ce qui n'est point animé, en ce qu'il possède en sus le mouvement et la sensibilité [1]. » «L'âme est une substance spirituelle et indivisible : elle est tout entière dans tout le corps ainsi qu'en chacun de ses organes [2]. » «L'âme peut agir, dans sa pensée, indépendamment du corps [3].» «Elle peut comprendre et exercer ses facultés en dehors des sens; ce qui prouve que, seule dans le corps, elle est spirituelle et d'origine divine [4]. » Mais Aristote va plus loin, en soutenant que le corps n'est que l'effet de l'âme, qu'il appelle sa cause informante... « *Anima quæ corpus nostrum informat, illique esse tribuit et vitam, duo in illo munera exercet; quorum primum est corpus informare et animatum constituere; aliud verò eodem ut informato et animato uti ad operandum* [5]. » D'après ces quelques exemples, il

[1] Ἀριστ., βιβλ. I, κεφ. I : Το ἔμψυχον δέ τοῦ ἀψυχου δυοῖν μαλίστα διαφέρειν δοκεῖ, κινήσει τε καὶ τῳ αἰσθανεσθαι.

[2] Arist., *lib.* 2, *De gener. anim.*, cap. 3.

[3] *Lib.* 1, *De anim.*, tex. 12 et 15.

[4] *Lib.* 2, *De gener. anim.*, cap. 1.

[5] *De part. anim.*, cap. 5. — Zarabella et Mérindol, *Ars med.*, part. 1, *De facult. et act.*, pag. 143, cap. 3.

paraîtrait donc que l'âme forme le corps et puis s'en sert et le dirige comme son propre instrument : la vie a donc commencé avec l'organisation, et c'est l'âme qui en est le principe et la cause efficiente [1]. En dernière analyse, Aristote appelle l'âme ἡ ἐντελεχέια τοὺ σώματος (l'entéléchie du corps) c'est-à-dire sa cause finale.

On n'en finirait pas si l'on voulait pénétrer plus avant la doctrine d'Aristote au point de vue du monodynamisme humain ; mais, le plan que nous nous sommes tracé ne nous permettant pas d'entrer dans de plus longs détails, nous renvoyons le lecteur à notre Tome Ier, où nous faisons une étude détaillée de la pensée du grand philosophe de Stagyre, sur ce qu'il enteud par forme, âme, corps, vie (βίος), force (βία) [2] et nature.

Contentons-nous en ce moment de reconnaître et de constater qu'Aristote professe à l'égard du Vitalisme le même sentiment qu'Hippocrate, son maître en physiologie ; qu'il a été bien plus loin encore que Platon dont il a perfectionné l'enseignement philosophique, dans les applications directes qu'il en a faites à la théorie de la science de l'homme. Aristote et Stahl n'en feront plus désormais qu'un ; c'est-à-dire que Stahl se retrouve tout entier dans le chef de l'École péripatéticienne, de même qu'il se rattache par plus d'un point à Platon lui-même.

Il est, au surplus, très-erroné que le Stahlianisme soit l'Aristotélisme renversé, ainsi que l'ont dit quelques écri-

[1] Εστι δὲ ἡ ψυχὴ τοῦ ζῶντος σώματος αἰτία καὶ αρχὴ (Arist., *De anim.*, cap. 2-3.)

[2] Discours préliminaire, T. I. Dans ce travail, qui est comme la clef de voûte de nos études sur le Vitalisme animique, nous ne laissons rien passer inaperçu, et, texte en main, nous appuyant tant sur la théologie que sur la philosophie et la physiologie, nous démontrons, d'une manière définitive, que la doctrine Stahlienne est la plus complète (sauf les perfectionnements dont elle est susceptible) de toutes les théories philosophiques, physiologiques et médico-pratiques.

vains, et comme l'ont répété après eux d'autres médecins [1] qui n'ont pas voulu comprendre la doctrine du Professeur de Halle: il est, surtout, on ne peut plus contraire à la vérité de prétendre d'abord que Stahl ait enseigné que c'est l'AME PENSANTE (c'est-à-dire *consciente* et *libre*) qui dirige tous les phénomènes de l'économie (vitale) humaine, et d'insinuer ensuite qu'Aristote ait dit que cette *âme pensante* ou intellect pur n'est qu'une simple faculté du principe qui *anime* les végétaux et les animaux [2]. » C'est là une méprise impardonnable, attendu qu'il est évident, d'après Aristote et tous ses commentateurs éclairés et non prévenus : 1° que l'âme est la *cause* efficiente de l'organisation [3] ; 2° qu'elle en est la *forme* (*forma dat esse rei*); 3° que le principe intérieur de tout changement des corps vivants, c'est (comme l'avait déjà dit Hippocrate) la nature, c'est-à-dire le principe de la chaleur et de la vie, en un mot l'âme [4]; 4° que le corps, animé par la nature, est l'instrument immédiat de l'âme [5]; 5° que l'âme n'est pas seulement une substance, mais bien positivement la forme d'un seul et unique corps dont elle constitue l'individualité. L'âme n'est pas le corps, mais elle est quelque chose du corps vivant; ce quelque chose n'est ni la *figure,* ni le *mouvement,* ni un *accident* quelconque, mais la *forme* même de la vie et l'activité spécifique qui détermine l'essence de tous ses accidents [6]; 6° que l'âme est l'acte d'un corps naturel organisé qui a la vie en puissance, et qu'elle est enfin la première forme, le premier acte du corps humain, etc. : *Ἀναγκαῖον ἄρα τήν ψυχὴν οὐσίαν εἶναὶ ὡς εἶδος τοῦ σῶματος φύσικοῦ δυνάμει ζώην ἔχοντος · ἡ δ' ούσιά ἐντελέχεια · τοιοῦτου ἄρα σῶματος ἐντελέχεια* [7].

[1] Girbal, *Étude médicale sur Aristote*, pag. 81.
[2] *Ibid.*, pag. 82.
[3] Arist., *de anim.*, II, 3.
[4] Arist., *Physiq.*, VIII, *de part. anim.*, I, 5.
[5] *De animâ*, II, 4.
[6] *De animâ*, I, 2, I, 3.
[7] *De animà*, II, 1

Mais c'est trop long-temps insister sur un fait aussi manifeste et aussi notoire, maintenant surtout que nous avons mis au grand jour l'idée et les paroles du philosophe de Stagyre, et que nous avons appuyé nos assertions sur des documents inébranlables, Il est à déplorer que nous ayons à redresser de pareilles erreurs, que nous voulons bien croire involontaires; mais elles n'en sont pas moins la preuve certaine que si la marche de la science médicale a été souvent enrayée, la première et principale raison c'est qu'on a beaucoup trop négligé la méthode historique, et que l'on a trop librement altéré la pensée des anciens et même des modernes, en dénaturant leur conception ou en mal interprétant leur texte.

Il demeure donc positif et indubitable pour tous aujourd'hui qu'Aristote, comme Stahl, enseignait la doctrine de l'Animisme, c'est-à-dire cette idée vraie, large et orthodoxe de l'empire de l'âme sur le corps. La pensée du philosophe péripatéticien peut se réduire à trois chefs principaux, savoir: 1° que l'âme, substance spirituelle, est la *forme* (non la figure) du corps, dont elle est distincte par sa nature, bien qu'inséparable de l'organisme durant cette vie; 2° que l'âme est immortelle, une, possédant d'une part la vie intellectuelle, et d'autre part la puissance vivifiante; 3° enfin, qu'elle est la cause efficiente du corps, son principe vivifiant (*αἰτία καὶ ἀρχή*) et sa cause finale ou entéléchie.

MM. Cousin et Barthélemy Saint-Hilaire [1] n'avaient donc pas tort de dire que Stahl se rattachait de bien près, d'un côté à la philosophie de Platon, et d'un autre à la conception péripatéticienne. Osons le dire cependant, Stahl est encore plus complet que ces deux grands génies; plus complet, disons-nous, en ce qu'il a mieux saisi la constitution de l'homme et qu'il a plus nettement analysé, au point de vue

[1] Cousin, *Traduct. de Plat.*; et Bart. Saint-Hilaire, *Traduct. d'Arist.* — Paris, 1846.

physiologique et médical, la doctrine du Spiritualisme, de laquelle il a tiré le premier le vrai Vitalisme animique.

L'École de PYRRHON et de TIMON, avec son scepticisme, ne pouvait engendrer qu'erreur sur erreur, attendu que, malgré leur indifférence apparente, ces hommes étaient forcés d'opter pour une idée presque toujours fausse, à cause d'un examen insuffisant. Bien des modernes doivent, sans s'en douter, leurs systèmes erronés à une semblable philosophie.

Nous ne nous arrêterons pas long-temps sur l'opinion d'ÉPICURE touchant l'âme et l'homme, attendu que nous en avons déjà dit un mot et que nous n'avons rien d'important à y ajouter. Pour ce philosophe, comme on le sait, l'âme n'était plus l'atome simple et un de Leucippe et de Démocrite; c'était un mixte, un composé matériel de molécules sphéroïdes se mouvant par elles-mêmes, principes très-déliés d'*air,* de *vent,* de *feu* et d'un quelque chose d'*inconnu* qui donne la *sensibilité*. L'âme sensible, selon Épicure, a son siége dans la poitrine. Cette doctrine subversive et qui a introduit tant d'erreurs en médecine, regardait l'âme humaine comme une substance corporelle, ayant en puissance et en acte le *mouvement,* etc., comme toute matière organisée, et finissant avec la destruction de l'organisme.

L'École stoïque, représentée par ZÉNON, admettait deux principes, l'un actif et l'autre passif. Dieu, principe actif, résidait dans la matière, de laquelle il était inséparable; Dieu était répandu dans tout l'univers matériel, de même que notre corps est imprégné de l'âme dans tous ses atomes. De là, cette théorie enseignant que Dieu donne la vie à toutes choses par son union avec elles. C'est ainsi que Dieu, raison générale de tout et principe de la vie universelle, est appelé *destin* (*fatum*), à la puissance duquel sont soumis tous les êtres raisonnables ou irraisonnables [1]. D'après les Stoïciens, l'âme

[1] Cic., *De nat. deor.* I. — Plutarq. L., *De stoic.*, rep.

humaine est corporelle comme tous les êtres, car, ajoutent-ils, elle ne peut être unie à la matière qu'à cette seule condition[1]. Conséquemment ils niaient son immortalité.... Quelques-uns cependant ont cru que l'âme humaine survit au corps jusqu'au moment où tout rentrera dans le sein de Dieu[2]. La soumission de la volonté au destin universel détruit le libre arbitre, inaugure la doctrine du *fatalisme* et entraîne après elle une *morale* aussi absurde que désastreuse, en imposant à l'homme d'agir suivant l'impulsion de sa nature. Les notions physiologiques issues de ce système sont obscures, erronées, et mènent au scepticisme et au matérialisme, malgré le soin qu'on a mis d'appeler λογιστικόν l'âme raisonnable que Zénon et son École plaçaient dans le cœur.

Écoutons, en finissant, un des derniers représentants de la philosophie grecque, Nicolas Damascène, disciple d'Aristote, contemporain d'Andronique, de Possidonius et de Cicéron. C'est de son livre *De l'âme* que j'emprunte ces paroles, lorsque, après avoir défini l'âme à la manière d'Aristote, l'auteur dit : « La distinction que nous établissons à l'égard des âmes intellective, appétitive et végétative, porte sur la qualité et non sur la quantité, c'est-à-dire que ce sont là tout autant de facultés que possède l'âme humaine pour produire tel ou tel acte moteur, sensitif, intellectif, appétitif, volontaire ou instinctif, etc. » Ces paroles sont, je crois, on ne peut plus explicites, et enlèvent désormais tout doute sur les sentiments de Nicolas de Damas.

Ici s'arrêtent nos considérations sur les opinions émises par les Écoles grecques médicales philosophiques, touchant Dieu, l'âme, la nature et le principe de vie qui anime le corps humain. De cette étude esquissée à grands traits, il ressort trois vérités incontestables: 1° qu'avant Socrate et

[1] Nemes., *De nat. hom.*

[2] Diog. L.; Plut., *De stoic.*, rep

Hippocrate, la science dont les principaux représentants ont été Thalès, Anaximandre, Xénophane, Pythagore, Anaxagore, Empédocle et Héraclite, n'a émis rien de précis et de bien déterminé sur la question que nous agitons en ce moment; quoique l'on puisse dire que, malgré le voile qui couvrait les sentiments de ces médecins et de ces philosophes éminents, on voit néanmoins chez eux une tendance générale très-évidente vers le spiritualisme philosophique et le vitalo-animisme physiologique; 2° que Socrate et surtout Hippocrate doivent être regardés comme les vrais fondateurs de cette double doctrine à laquelle devaient adhérer les plus grands génies du monde philosophique et médical; 3° que Platon et Aristote, auxquels on peut donner le nom de philosophes Hippocratistes à raison de la direction particulière qu'ils donnèrent à leurs études vers l'anthropologie, doivent, avec raison, être regardés comme les continuateurs des principes posés par ces deux génies de la Grèce antique. Aristote, surtout, a élucidé la question, et posé les bases des théories qui subjuguèrent le monde savant pendant près de dix-huit siècles, bien que Dycéarque, Théophraste et Straton, ses élèves, se soient de plus en plus éloignés de sa doctrine par une fausse interprétation des idées de leur maître sur l'union intime de l'âme avec le corps, et sur la matière.

Quant aux autres médecins ayant moins de célébrité et qui ont vécu depuis Thalès jusqu'à Possidonius, qui termine la série des hommes illustres qu'a donnés la Grèce antique, nous dirons que tous, tant Phérécyde, Ogimius et Euryphon, que Thessalus, Dracon, Polybe, Dioclès et Praxagore, demeurèrent plus ou moins fidèles à la doctrine médico-philosophique d'Hippocrate, et qu'il n'y eut guère que l'École de Cnide qui, ayant horreur du raisonnement et s'arrêtant à l'observation froide et nue des faits, demeura plongée dans l'organicisme et l'empirisme le plus absolu, sans jamais s'élever à la connaissance des forces ou de la

cause efficiente présidant aux actes tant physiques que vitaux qui s'accomplissent dans le corps humain.

Viennent ensuite comme s'étant le plus particulièrement rapprochés de la vraie doctrine du monodynamisme spiritualiste : HÉROPHILE l'anatomiste, ÉRASISTRATE, ARCHAGATUS, PHILIPPE, THÉMISON, JÉSUS fils de SIRAC, médecin distingué et auteur illustre de l'*Ecclésiastique,* ANT. MUSA, ASCLÉPIADE que nous allons voir partager les mêmes sentiments que le célèbre orateur romain.

VI. ÉCOLES GRÆCO-ROMAINE OU LATINE ET GRÆCO-ORIENTALE OU ALEXANDRINE. — Nous voici arrivé à l'appréciation des deux grandes Écoles qui relient l'ère chrétienne avec l'ère païenne, les temps antiques avec le moyen-âge et les temps modernes : nous y verrons d'une part Rome, héritière de la grandeur et de la puissance d'Athènes, être aussi le dépôt des sciences, des arts et de la civilisation, et d'autre part Alexandrie, le point de rendez-vous des savants de l'Orient.

A. — L'École *græco-Romaine* ou *Latine* comprend cinq divisions principales : 1° l'académie nouvelle, représentée par Cicéron et Asclépiade ; 2° l'Épicurisme, dont Lucrèce se montre le plus fervent défenseur ; 3° le Stoïcisme, que représentent Sénèque, Épictète et l'empereur Marc-Aurèle ; 4° la vieille académie (*péripatéticienne, cynique, Pythagoricienne*), dans laquelle on compte Plutarque, Alcinoüs et Galien ; 5° enfin, le nouveau Scepticisme, représenté par Sextus Empiricus.

Ce n'est point ici le lieu de passer en revue toutes les idées émises par ces savants philosophes, médecins ou naturalistes, et nous nous contenterons de dire un mot sur les opinions les plus recommandables, au point de vue de ce qui fait l'objet principal de notre étude, le Vitalisme animique. Disons seulement par anticipation que les Romains se sont généralement partagés, sauf quelques rares exceptions, entre

l'Épicurisme et le Stoïcisme, et que plus d'une fois ils ont penché vers le Matérialisme.

Cicéron, néanmoins, manifeste l'idée la plus nette et la plus grande de Dieu et de ses attributs infinis : il reconnaît un Être suprême. Pour ce qui est de l'âme, il émet d'abord des opinions sujettes à controverse, car il hésite pour savoir si on doit reconnaître qu'elle est immortelle ou non [1]. En suivant de près la pensée du savant orateur philosophe, on voit qu'elle s'épure ; peu à peu il finit par croire que l'âme humaine, de nature et d'origine spirituelle et divine, doit nécessairement être immortelle [2] ; poussé par la force des choses, il dit dans ses traités *De senectute* et *De amicitiâ,* et il confirme de nouveau ailleurs son sentiment d'une manière positive à cet égard. Mais Cicéron va plus loin, et il enseigne avec les Platoniciens et les Hippocratistes : « *Humani animi ea pars quæ sensum, motum* » *et appetitum habet, non est ab actione corporis sejuncta;* » *quæ autem pars animi rationis atque intelligentiæ est* » *particeps, ea tantùm maximè viget quùm plurimùm abest* » *corpore* [3]. » Il pousse enfin son idée jusqu'à ses dernières limites, et dit quelque part [4] que le corps procède de l'âme : « *appendix animi corpus.* » Nous possédons à ce sujet bien des documents précieux ; mais c'en est bien assez pour prouver que Cicéron, d'abord sceptique, devint peu à peu spiritualiste, presque chrétien, et finit enfin par prendre place parmi les vitalistes de l'Animisme.

Asclépiade, ami et contemporain de Cicéron, médecin et philosophe distingué, avait les mêmes sentiments que le grand orateur romain, sur Dieu, l'âme et le principe de vie. L'histoire de la médecine rapporte sur ce savant médecin,

[1] Cicéron, Acad., II.
[2] *Id.*, Tusc., I.
[3] *Id.*, *De Divinitate*, I, 32.
[4] Cic., *ad Hortens.*

des détails curieux qui trouveront place ailleurs dans nos travaux sur le Stahlianisme.

LUCRÈCE, propagateur des idées épicuriennes à Rome, consacra toute sa vie à chanter la matière, niant même dans son poème *De rerum naturâ* l'existence réelle de l'âme, et surtout son pouvoir sur le corps, qu'il disait être doué d'une faculté vitale propre. C'est ainsi qu'il a dit :

« ...... *Neve putes oculorum clara creata*
Ut videant, sed quod natum est, id procreat usum [1]. »

« Ne pensez pas que nos yeux aient été faits pour voir » les objets ; mais leur existence telle qu'elle est a produit » l'usage auquel nous les employons. » Quelle philosophie, quelle morale, quelle anthropologie !...

PLINE L'ANCIEN et LUCIEN professèrent des opinions identiques à celles de Lucrèce. Diogène de Laërce et Celse (Aurélius), célèbre médecin contemporain de Galien, furent les derniers partisans de ce matérialisme dégradant qui, fermant à l'esprit humain tous les abords du progrès, faisait, de la médecine surtout, la plus aride et la plus stérile des sciences, en ne permettant point à l'intelligence de s'élever au-dessus de la sphère grossière des sens et des appétits brutaux.

PLUTARQUE et plus tard MACROBE, sans s'être occupés spécialement de la question présente, ont beaucoup parlé des travaux d'Aristote sur la nature de l'âme. C'est principalement dans son traité *De placitis philosophorum* [2], que Plutarque parle de ces matières, et dans son *In somnio Scipionis* [3] que Macrobe traite la même question.

SÉNÈQUE de Cordoue peut être regardé comme le plus pur stoïcien de l'École italique. Il ne disait pas comme Possidonius :

[1] Ch. 3, 98.
[2] Liv. IV, chap. 2.
[3] Liv. I, ch. 14.

« Κόσμος η ὁσιά ἔμψυχος καὶ αἰσθητική; *Mundus est natura animata et sentiens, id est Deus.* » Car, comme Platon, il appelle Dieu : « *Ens* INCORPOREUM, *ἀσώματον, mens Universi, totum quod videmus, in quo nulla pars extrà animum*[1]. » En philosophie, il avait pris pour adage ces paroles de Socrate : Γνῶθι σέαυτὸν, *Connais-toi toi-même*[2]. Ensuite, avec le juif Philon, il appelait l'homme « un petit monde. » Il ne partageait pas les opinions erronées de Zénon sur la transmission des âmes par la génération ; et sans en donner une explication plausible, il admirait le phénomène qu'il attribuait à la *puissance* et à l'*intention* des parents[3]. Sénèque pensait, en outre, que l'âme est produite par un esprit céleste[4], c'est-à-dire des constellations et des étoiles. Pline[5] pensait du reste la même chose à ce sujet, ainsi qu'Épictète, qui avait du reste à cet égard les mêmes sentiments que Patandjali et Kapila. Sénèque regardait enfin l'âme comme ayant 1° une partie plus excellente qu'il appelait τὸ ἡγεμονικὸν avec les Grecs[6] et *principatum* avec Cicéron ; il donna lui-même à cette partie le nom de *principale* ou λογισμὸς, c'est-à-dire *ratiocinatio*, et 2° une partie moins noble et se mêlant des affaires de la vie physique, λόγος, *ratio, seu pars quæ cum rationali continet irrationale*[7]. Il place avec Hippocrate la première faculté dans le cerveau et la seconde dans le ventricule gauche ; la première commande à l'autre.

Ainsi qu'on le voit, l'École stoïcienne de Cicéron et de Sénèque était bien loin déjà de l'École de Zénon, mais encore il est impossible de reconnaître dans celle-ci des preuves évidentes d'un Spiritualisme à l'abri de tout reproche ; néanmoins, on ne peut soupçonner, d'après les opinions émises de ces philosophes, qu'entre le corps et l'âme ils aient admis une force, une puissance quelconque de vie,

[1] I. *Quæst. in præf.* — [2] *Consol. ad Mar.*, cap. 11. — [3] II. *Quæst.*, cap. 6. — [4] *Ad Helu.*, cap. 6. — [5] II, cap. 26. — [6] Plut. IV, *De placit.*, cap. 21. — [7] *De benef.* III, cap. 9.

de mouvement et de sensibilité. Cicéron, avons-nous dit, est très-explicite et appartient au Vitalisme animique ; le fait n'est plus douteux. Mais en scrutant jusqu'au fond la pensée de Sénèque, nous trouverions aussi des arguments qui nous autoriseraient à mettre également ce philosophe au nombre des défenseurs de la cause du Spiritualisme vitalique : c'est là ce que nous avons fait dans le Discours préliminaire de notre Tome Ier.

Galien, de Pergame (surnommé l'Hippocrate latin), est classé au nombre des philosophes qui composaient la *vieille académie*. Sa doctrine tient un peu de toutes les Écoles, mais il paraît cependant avoir suivi les idées Platoniciennes dans plusieurs de ses traités; malgré cela, comme il a été regardé par certains comme stoïcien, et que dernièrement M. le professeur Chauvet [1] a insinué contre lui une accusation capitale de matérialisme conduisant naturellement au fatalisme, nous allons tâcher d'élucider la question au moyen de quelques textes importants pris çà et là dans ses divers traités.

Peu fidèle en ceci aux traditions d'Hippocrate et de Platon dont il a été le commentateur, Galien définit Dieu : « *animal rationale immortale* [2]. » Il ne faudrait pas cependant prendre ces paroles pour un acte d'impiété ; car, s'il n'a pas de la Divinité une plus haute idée, c'est que la philosophie sceptique avait déjà fait une longue brèche dans son esprit. Il connaissait pourtant les écrits Mosaïques, puisqu'à la page 278 de son traité *De usu partium, lib. XI*, il dit en parlant de Dieu : « *Nostra opinio à Mose dissidet, etc.* » Il reconnais-

[1] Chauvet, *Mém. sur le trait. de Gal.*, etc. Caen, 1857.

[2] *De method. med.*, lib. I, p. 841. A ce propos, peut-on raisonnablement accuser Galien d'athéisme, ainsi que l'ont fait certains auteurs; lui qui a prouvé mille fois pour une l'existence d'un Dieu, jusque par la seule disposition anatomique du pouce; lui qui, après avoir décrit l'admirable structure du corps humain, s'écriait : « Je viens de chanter le plus bel hymne en l'honneur de la Divinité »? (*Voy.*, sur ce blâme, dont il a été disculpé, l'*Apologie pour les médecins accusés d'athéisme*, par Heister le fils.)

sait néanmoins que Dieu est éternel, et répète avec Platon : « *Deum non genitum fuisse, sed ab æternitate existere* [1]. »

Pour ce qui est de la *nature*, Galien dit : « *Natura et* » *anima nihil aliud quam calidum innatum* [2]. » Il dit ensuite ailleurs : « *Quidem facultatibus utitur natura illa, quæ* » *particulas effingit, easque sensìm adauget, atque omninò* » *est per eas totas extensa* [3]. » Ceci indique évidemment qu'il confond sous les noms de *calidum innatum*, de *natura et* de *anima*, l'âme elle-même en fonction de vie. Mais voyons de mieux préciser sa pensée à cet égard. C'est ainsi que pour exprimer l'union intime qui existe entre le corps et l'âme, il dit : « *At dùm corpus ipsum naturalem servat suam consti-* » *tutionem, nunquàm fieri posse crediderim ut ab illo anima* » *secernatur* [4]. — L'âme destinée à conserver le corps dans » son intégrité ne peut en être séparée. » — Jusqu'ici, on ne voit dans ces textes rien de défavorable à l'Animisme.

Galien distingue non trois âmes, mais trois facultés différentes dont il place le siège en des organes différents : le *foie* est pour lui le siège de l'âme *appétitive* et *concupiscible* (comme l'avait déjà fait ressortir Platon); le cœur, celui de l'âme *irascible*, et le cerveau, l'organe où réside l'âme *rationnelle* [5]. Platon et Galien accordent ensemble l'immortalité à cette dernière faculté.

Mais que veut dire Galien par ces paroles? Prétend-il réellement matérialiser ces facultés, du moins les deux premières? Le contraire ressort de ses paroles mêmes, attendu qu'il dit formellement qu'à chacune de ces facultés (et non *âmes*) est inhérente une puissance ou force particulière. Il dit en effet [6] : « *Animæ facultatibus singulis unam vim, virtutem*

[1] *De anim. mor. et corp.*, p. 72.
[2] *De tremore, palpit, convul.*, p. 714.
[3] *De natural. facult.*, lib. XI, p. 77.
[4] *De natural. facult. subst.*, p. 90.
[5] *Temp. mut. conseq.*, p. 69.
[6] *De placit. Hipp. et Plat.*, lib. VII.

» *inesse, quia verò alia vis ratiocinatrix, alia irascibilis,* » *alia denique appetitoria existit : eam igitur quæ in ratio-* » *cinatrice est, sapientiam, aut prudentiam, aut scientiam* » *appellare licebit : eamque in irascibili rursùs habetur, forti-* » *tudinem, aut virilitatem ; sicuti et eam quæ in appetitoriâ* » *oritur, appellare poteris temperantiam, etc.* » Or, comment se peut-il que M. Chauvet puisse accuser maintenant Galien de matérialisme ? Le médecin romain ne prétend pas que l'âme soit composée matériellement de trois parties : ce sont trois facultés, possédant chacune une puissance propre et relative à une attribution particulière. C'est ainsi que la partie raisonnable ou la faculté par laquelle l'âme exerce sa raison pure, ne constitue pas l'âme à elle seule, et n'est pas confondue avec la concupiscible et l'irascible. Mais ce qu'il y a de positif, c'est que Galien a dit en réfutant l'idée de Chrysippe sur la raison : Il ne faut pas confondre l'âme avec la raison, qui n'en est qu'une faculté : « *Quippe non idem est anima et ratio quùm hæc in eâ contineatur* » ; et puis il dit à propos de ces facultés : « *Non particulas animæ, sed actiones animæ dicere oportet.* — Il ne faut pas appeler ces facultés des parties de l'âme, mais des actes qui lui sont propres [1]. »

Or, il est bien évident maintenant que, lorsque Galien a dit [2] que les forces de l'âme suivent le tempérament des organes, et *vice versâ*, il a voulu dire que, pour que l'âme pût exercer ses fonctions *intellectuelles, sensitives, motrices* ou *appétitives,* il fallait nécessairement qu'il y eût une parfaite harmonie entre l'agent et l'instrument, entre l'organe et la cause *motrice*, intelligente ou *sensible,* l'âme. Quant à nous, qui regardons ici la question sous un point de vue plutôt physiologique que philosophique, nous pouvons dire que Galien n'est pas matérialiste, encore moins fataliste, mais qu'il a

[1] *De placit. Hipp. et Plat.*, lib. V.
[2] *Temp. mut. conseq.*

le vice commun à son temps et aux écoles régnantes : c'est l'obscurité dans l'expression.

Quelques mots de plus enlèveront cependant, je crois, tout doute à ce sujet, et me permettront de conclure que Galien pensait que l'âme agit d'elle-même et qu'elle a néanmoins besoin des organes pour exécuter ses actes, tout comme l'ouvrier a besoin de son instrument et le musicien de sa lyre, bien qu'on ne soit pas en droit pour cela de dire que c'est l'instrument qui fait le génie de l'artiste : «*Manus quippe ipsæ sunt artium organa, sicuti lyra musici et forceps fabri. Ut igitur lyra non docuit musicum, nec forceps fabrum, sed est uterque ipsorum artifex, per eam quâ prœditus est, rationem agere autem non potest ex arte absque organis : ità et unaquælibet anima facultates quasdam à suâ ipsius substantiâ obtinet; efficere autem ea quæ nata efficere, sine organis nequaquam potest. Quòd autem corporis particulæ animam non impellat aut timidam, aut strenuam, aut sapientem fieri, etc.*» L'âme possède donc en elle trois facultés pour agir et exécuter tous les actes possibles en ce monde ; elle ne reçoit aucune puissance du corps, dont les molécules ne vont pas surexciter sa sensibilité. L'action de l'âme est donc *libre* et *raisonnée* en certains cas ; *concupiscible* et *voluptueuse* en certains autres cas ; *irascible* et *appétitive* enfin, en d'autres circonstances ; mais toujours elle agit comme substance incorporelle et immatérielle. Galien dit que les facultés *concupiscible* et *appétitive* cessent avec le corps ; mais cela s'entend comme les paroles de Platon, d'Aristote et de S. Thomas, et veut dire que l'âme ne peut exercer ces facultés que tant qu'elle est unie à un corps organique ; dégagée de la matière, elle rentre dans l'ordre spirituel et n'a plus aucune fonction de ce genre à accomplir. Ce qui prouve enfin, d'une manière définitive, que Galien ne matérialise pas l'âme, mais qu'il appelle de ce nom l'esprit humain en fonction vitale ou du moins dans ses

rapports avec le corps, c'est qu'il dit, en parlant du *moi* ou *âme consciente*: « *Cùm nimirum mens ipsa, aut voluntas* » *(sive in cerebro, sive in corde posueris), quœlibet instru-* » *menta, etiam longissimè sita, actutùm movere possit, nihil* » *ex intervallo, ad celeritatem, impedimenti recipiens*[1]. » Ces dernières paroles prouvent, pour nous, que non-seulement Galien n'était point matérialiste, mais encore qu'il appartient de droit à l'École Hippocratique dont il a contribué à propager les idées. Galien, disons-le enfin, enseigne la doctrine du Vitalisme animique.

Un point saillant et qui paraît avoir échappé à l'esprit perspicace de M. le professeur Chauvet, c'est que Galien avait imaginé un *esprit vital* qui se trouve dans le cœur, un *esprit naturel* qui a son siège dans le foie, et un *esprit animal* qu'il localise dans le cerveau. Ces esprits sont pour Galien la partie la plus subtile du sang ou des nerfs, et c'est par eux que l'âme est intimement unie aux organes : ces esprits sont soumis à l'empire absolu de l'âme et du moi, et constituent en quelque sorte la fleur de la crâse organique (κρᾶσις). Le tempérament d'un organe dépend principalement de la capacité à exécuter tous les actes; et plus l'harmonie est grande et soutenue, plus le physique a des rapports intimes avec le moral. Un obstacle mécanique, d'un côté, comme une cause perturbatrice de l'ordre vital, moral, ou d'intellect pur, d'un autre côté, rompt l'état normal de la nature et occasionne des troubles graves : c'est ainsi que Galien entend les choses.

Nous nous réservons le droit d'examiner plus tard jusqu'à quel point sa doctrine est plus ou moins avantageuse au point de vue de la pathologie et de la clinique médicale; pour aujourd'hui, contentons-nous de tirer cette dernière conséquence: qu'à travers les nombreuses contradictions ou locutions vicieuses qui peuvent se trouver dans les œuvres de

[1] *De placit. Hipp. et Plat.*, lib. II, p. 323.

Galien, nous avons pu constater une chose par-dessus toutes, c'est que nulle part il n'admet un principe vital séparé de l'âme, c'est que pour lui l'âme pensante (*mens*, νοῦς), d'un côté, et *anima* (πνεῦμα ζωικόν), de l'autre, exécute sous le nom collectif d'âme (ψυχὴ) tous les actes intellectuels, moraux et vitaux qui se passent dans l'économie humaine. Il dit, en effet, de la manière la plus explicite : « *Vita est actio animæ*[1]. — La vie est un acte immédiat de l'âme. » Je n'ai vu, du reste, nulle part dans les œuvres du médecin de Pergame qu'il ait dit que l'âme soit regardée comme une substance corporelle; je citerai au contraire, en finissant, deux propositions démontrant péremptoirement que Galien appartient réellement à l'École Platonicienne et a professé le Vitalisme animique : « *Apparet autem, animam utentem » particulis, nôsse ipsarum utilitatem, ut quæ ipsa illas con- » struxit et non ab alio factis utatur*[2]. — *Temeraria igitur » sententia est, quæ asserit dormientium animam quiescere, » etc.*[3] » Ces deux propositions prouvent, en effet, trois choses de la plus haute importance, à savoir : 1° que pour Galien, il n'existe aucun agent ou principe vital intermédiaire entre l'âme et le corps, qu'elle forme et construit elle-même; 2° que l'âme est une substance éminemment active, même pendant le sommeil; 3° enfin, qu'elle exerce un empire réel sur tous les actes conscients et inconscients du corps humain.

Pour ce qui regarde sa théorie des tempéraments et des rapports intimes qui existent entre le physique et le moral, voici ce que nous pensons à ce sujet. Nous avouerons d'abord, avec MM. Chauvet et Daremberg, que Galien identifie si bien l'âme au corps et le corps à l'âme, que bien souvent on peut se laisser aller à une supposition de maté-

[1] *De sanit. tuend.*, p. 484.
[2] *De fœtuum format.*, p. 125.
[3] *De mot. muscul.*, lib. II.

rialisme de la part de l'auteur ; mais en fixant de plus près encore son attention sur le texte de Galien , et en analysant sa pensée, on est forcément amené à conclure que Galien, anatomiste et physiologiste, a beaucoup trop consacré au corps et n'a pas suffisamment développé sa doctrine au point de vue philosophique. Voici ses propres paroles [1] : « *Quemadmodùm ex cibo et potu, necnon ex quotidianis exercitationibus, bonam corporis conciliamus temperiem, sic etiàm ex hâc ad virtutem animæ comparandam , non nihil emolumenti attulerimus.* » Voilà qui est on ne peut plus évident; car tout le monde sait très-bien que la médecine tire de bien riches indications du genre de vie, des habitudes, des aliments et des boissons qui influent infiniment sur les mœurs de l'âme. Mais, poursuivons; Galien dit encore : « *Quocircà tot facultatibus substantiam animæ, quot etiam actionibus, esse præditam dicimus... In universum autem, animæ species (facultates) tres sunt : rationalis scilicet, irascibilis et appetitoria.* » L'âme-substance possède autant de facultés qu'elle est susceptible de modes divers d'actions. En général, on lui reconnaît trois facultés ou espèces. Ici, Galien est très-clair, et sa pensée ne saurait donner lieu à la moindre fausse interprétation; il distingue trois âmes, c'est-à-dire trois facultés primordiales, mais non trois êtres, trois forces distinctes ; lisez plutôt : « *Quarum quidem illa prima (quam etiam intellectricem vocamus) veritatis, scientiæ, etc., desideratrix est. Irascibilis, quam etiam animosam appellant, libertatis, potentiæ, honoris,... flagrat libidine. Tertia verò, illa quæ (a Platone per excellentiam) appetitoria appellata est, veneris, esculentorum, potulentorum, etc., perfrui desiderat.* » La première, douée d'intelligence et de raison, préside à tous les actes transcendants de l'esprit. La seconde, irascible et concupiscible,

[1] Galen. Perg., *De anim. mor. et corpor. temp. mut. conseq. l. unus*, p. 68. — *Op. omn.*, in-f°. 1630.

est cette faculté par laquelle l'âme est soumise aux grandes passions morales. Par la troisième, enfin, l'âme est étroitement liée à la chair; c'est celle-ci qui, dans ses rapports intimes avec les organes corporels, est le trait d'union entre le physique et le moral: je dirai même plus, cette faculté de l'âme est tellement liée au corps, qu'elle ne semble se manifester que conformément au tempérament de ce dernier. La faculté irascible, bien que moins subordonnée à l'organisation physique, est encore, non sous la dépendance, mais sous l'influence immédiate et directe du tempérament ou de la constitution organique, c'est-à-dire de la proportion réciproque des éléments qui composent la crâse des tissus et des liquides animaux. Or, que vous les nommiez *chaud, humide, froid* et *sec*, ou que vous leur donniez le nom d'*oxygène, hydrogène, carbone, azote, soufre*, etc., peu importe; ce qu'il y a de bien positif, c'est que, en dehors des transformations que l'éducation, les préceptes de la morale et de la religion peuvent opérer, l'homme suit d'une manière presque fatale les impulsions instinctives inhérentes à son tempérament, c'est-à-dire à la constitution de sa crâse organique. Ce sont là des faits si évidents par eux-mêmes, qu'il est presque inutile de s'y appesantir plus long-temps.

Ce qu'il importe de faire bien ressortir ici, c'est que Galien n'est ni matérialiste ni fataliste, et que, s'il est allé parfois jusqu'à l'exagération, c'est que l'observation médicale clinique lui a fourni des phénomènes nombreux, sur l'interprétation desquels il a pu errer quelquefois; mais de là à une confusion entre le tempérament et l'âme, il y a loin... Galien dit, en outre, que les âmes végétative, appétitive, sensitive et irascible meurent avec le corps, et en cela, avons-nous dit, il est d'accord avec Platon, Aristote, S. Thomas et une infinité d'autres savants philosophes et médecins. Mais pourquoi se méprendrait-on encore sur ces paroles,

lorsque l'auteur reconnaît d'un autre côté que l'âme est immortelle? Ce n'est pas, en effet, l'âme qui meurt, ni une partie de l'âme (car Galien n'admet pas des parties réelles dans l'âme), ce n'est pas même une faculté qui meurt; c'est la mise en acte des facultés appétitive et irascible, qui, devenant impossible après la séparation de l'âme avec le corps, disparaît et meurt, pour ainsi dire; mais l'âme, principe de vie et d'intelligence, reste toujours la même, et, par une nouvelle union avec son corps organique, elle pourrait reprendre ses facultés en affectant les mêmes rapports avec lui.

C'est donc dans ce sens, et dans ce sens seulement, qu'il faut entendre, avec Galien, que les mœurs de l'âme suivent le tempérament du corps, et *vice versâ*. Les réflexions que M. le professeur Boyer a jointes à la *Physiologie* de Stahl, et l'appendice de M. le professeur Tissot, prouvent d'une manière irréfragable cette influence on ne peut plus positive de l'âme sur le corps et du corps sur l'âme. Déclarons, enfin, que lorsque Galien a écrit : « *Spiritus animalis est propria materia animæ* »[1], il a voulu dire que l'instrument direct sur lequel agit l'âme et qui influe sur elle, c'est cette partie *ignée* et *éthérée* de la matière organique. Comme nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet dans notre Introduction au volume de *Pathologie*, nous arrêterons ici nos considérations à ce sujet, et nous conclurons en dernier lieu que Galien, accusé par les uns de panthéisme, par les autres de matérialisme et de fatalisme, par d'autres enfin d'athéisme, était véritablement de l'École Hippocratique, et appartenait à la doctrine du Vitalisme monodynamique.

B. La Philosophie *græco-Orientale* ou *Alexandrine* donna naissance à trois Écoles célèbres, dont les idées se rattachent de plus en plus aux traditions Mosaïques et à la

[1] *Loc. cit.*

philosophie chrétienne enfin, qui a produit cette longue série d'hommes éminents dont la vie et les écrits sont des modèles de science et de sagesse.

1° L'École Judaïque, qui vit éclore dans son sein bien des illuminés et des hérétiques, peut compter cependant au rang de ses plus grandes gloires PHILON d'Alexandrie, qui, par la profondeur de ses écrits, mérita le nom de *Platon juif*. Ce philosophe médecin eut le rare mérite de fondre et de concilier entre elles les notions philosophiques qu'il avait puisées chez les Grecs avec les doctrines des Livres sacrés. C'est ainsi qu'en imitant Platon, il fait de l'âme cette définition exagérée : « *In animâ nostrâ equi » sunt et auriga vel adscensor. Equi duo, irascens et con- » cupiscens : ille velut mas, hæc femina. Ille gestiens, » solutus et liber esse vult; iste servilis, humilis, vafritie » gaudens, domi desidet et pascitur, sed et pascit devoratque* » (οἰκόσιτος, καὶ οἰκοφθόρος). *Auriga autem animus est, si » prudentiam quidem et rationem audit; si non audit, » adscensor tantùm, sive* ἀναβάτης [1]. » Il dit ensuite ailleurs : « *Homini animum eximium dedit Deus, aliam animæ » animam, et velut pupulam in oculo: aliud est quo vivimus, » aliud quo cogitamus* [2]. »

Philon appartient donc à la doctrine du monodynamisme par ses idées philosophiques de l'École Platonicienne, et surtout par ses larges notions des écrits Mosaïques.

2° On trouve encore chez les Alexandrins quelques traces de la philosophie spiritualiste de Platon, mais ensevelie dans un mysticisme qui la rend parfois méconnaissable, en admettant des opinions beaucoup trop subtiles sur Dieu et l'âme, bien que néanmoins quelques-uns parmi eux aient admis des idées assez nettes à ce sujet.

PLOTIN, avec Varron, philosophe stoïque, disait : « *Tres*

[1] *De agricult.*
[2] *De opif. mund.*

» *sunt animæ gradus : unus, qui omnes partes corporis,*
» *quæ vivunt, transit: et non habet sensum, sed tantùm ad*
» *vivendum valetudinem (potentiam). Hæc vis in nostro*
» *corpore permanet ad ossa, capillos, etc... Secundum gra-*
» *dum dicit in quo est sensus; hæc vis pervenit in oculos,*
» *aures, etc..... Tertius gradus animæ est summus, qui*
» *vocatur animus, in quo intelligentia præeminet, etc.....*
» *Anima autem est incorporea.* » (Ennéades.)

Porphyre, de son côté, a fait preuve de spiritualisme quand il a dit: « *Anima partibus caret, tamen partibus constanter est indita, ac varias ejus partes variis functionibus occupat, et eo respectu partes habet. Neque enim eadem functio caput tenet, et pectus, et jecur* » (apud Stob.)

Mais, en général, ces trois philosophes admettaient cinq facultés dans la même âme, savoir: τὸ σῶμα, principe de la corporéité; τὸ ζῶον, principe de l'animalité; ἡ ψυχὴ, l'âme proprement dite, principe de l'imagination, de la mémoire, etc.; ὁ νοῦς, principe de l'intelligence; τὸ θεῖον enfin, principe divin, ou faculté à l'aide de laquelle l'âme peut se mettre en contemplation et s'élever jusqu'à Dieu. Cette distinction n'est que conditionnelle et apparente, mais elle a beaucoup contribué à faire dévier leurs partisans de la voie de la vérité, en matière physiologique surtout, où l'observation des faits anthropologiques demande et plus de netteté et plus de simplicité. Cependant on peut dire que, malgré sa propension bien marquée vers le panthéisme, l'École néo-platonicienne enseignait la doctrine du monodynamisme, et que, si l'on en eût fait de plus sages applications, on en aurait retiré de meilleurs enseignements; il faudrait bien se garder néanmoins de rien préjuger sur l'étude analytique que Philon, Plotin, Porphyre et Jamblique ont faite des facultés de l'âme, qui peuvent toujours se réduire aux trois facultés de Platon et d'Aristote; car, comme on vient de le voir d'après la déclaration de Porphyre, l'âme est indivisible

malgré la multiplicité des fonctions corporelles, vitales, animales et intellectuelles qu'elle a à remplir[1].

Ce n'est point ici le lieu de faire ressortir les principales erreurs de la philosophie des Néo-platoniciens au point de vue de Dieu, de l'origiue des choses, de leur système d'émanation qui conduit au panthéisme, ainsi que de l'unification de notre âme avec l'unité absolu et leurs théories mystiques; non, et qu'il nous suffise de dire que les Alexandrins n'admettaient qu'une seule âme (*animal en puissance* de Plotin), raisonnable, capable de former, de produire même son corps et de le façonner à sa ressemblance. AMMONIUS SACCAS allait même jusqu'à dire que « l'âme c'est la vie. S'il n'en était pas ainsi d'ailleurs, que signifierait la présence de l'âme dans le corps? » Plotin et Porphyre, ses disciples, enseignèrent les mêmes idées, et nous pouvons assurer sans crainte d'errer que ARÉTÉE de Cappadoce, SEXTUS EMPIRICUS, SERISONIUS LARGUS, RUFUS d'Éphèse, PHILINUS et SÉRAPION d'Alexandrie, les plus grands médecins qui aient vécu dans les trois premiers siècles, ont partagé les idées des philosophes des Écoles græco-Orientale, Latine ou Alexandrine. Nous possédons, à cet égard, des documents historiques que nous ferons paraître en leur temps.

VII. PÈRES DE L'ÉGLISE. — Dans le même temps que la philosophie græco-orientale trouvait des hommes qui étudiaient et commentaient la pensée des maîtres, la religion du Christ, rayon bienfaisant de la lumière descendue d'En-Haut, avait pénétré le cœur et l'esprit de quelques hommes d'élite, dont l'intelligence marquée du sceau du génie édifiait le monde entier par de savantes conceptions. Rome la Païenne immolait tous les jours à la fureur de ses tyrans des milliers de vierges et de martyrs, et des flots de sang

[1] Voy. traduct. Bouillet, p. 92, Ennéades.

qui inondaient son Colysée et ses forums jaillissaient ces étincelles de vie qui devaient ranimer le vieux monde et asseoir sur le trône des Césars les successeurs de Pierre. Tout l'Orient retentissait des bruits de la science et des vertus des Clément et des Augustin, et bientôt parurent au grand jour les œuvres étonnantes des premiers Pères de l'Église, qui doivent être regardés comme les derniers et les plus grands représentants de l'École d'Alexandrie, et les propagateurs des dogmes de la philosophie chrétienne.

Si le temps et le lieu le permettaient, nous pourrions mettre sous les yeux du lecteur la série la plus riche des témoignages les plus importants en faveur du Vitalisme animique; mais, comme cette matière est longuement traitée dans le Discours préliminaire du Tome I de nos œuvres, nous ne ferons qu'exposer ici les principaux dogmes de ces vénérables auteurs, dont nous esquisserons à grands traits les idées et les sentiments.

Un mot seulement, avant d'entamer cette nouvelle étude; un mot sur la pensée de S. Paul, si souvent mis en avant par M. le professeur Lordat. Le grand Apôtre dit formellement: « Vous n'êtes qu'un esprit et qu'un corps[1] », et lorsqu'il écrit ailleurs: « Aimez Dieu de tout votre cœur, de toute » votre âme, de tout votre esprit », il n'a jamais voulu dire autre chose que d'aimer Dieu de toute la puissance de notre être. Y voir autre chose, c'est errer....

Clément d'Alexandrie professait, sur la nature et les attributions de l'âme humaine, la même doctrine qu'Aristote, avec la seule différence que, la conception païenne disparaissant peu à peu, le dogme du monodynamisme devient de plus en plus intelligible dans cette série de sept siècles honorablement remplis de gloire et de richesses anthropologiques. Clément enseignait, avec l'Église, que l'âme est immatérielle

[1] S. Paul, *ad Ephes.*, chap. IV, v. 4.

et immortelle ; il distingue en elle deux facultés générales qu'il nomme, l'une *corporelle* et l'autre *incorporelle*, et assigne à chacune des fonctions spéciales : « *Per animum, » seu corporeum spiritum, homo sentit, concupiscit, lœtatur, » irascitur, alitur, augetur : quinetiam per eum actiones » aggreditur convenienter ei quod mens (spiritus incorpo- » reus) cogitârit et conceperit*[1]. »

« L'esprit commande et la chair obéit », a dit TERTULLIEN[2]. « Or, comme toute matière inférieure participe aux qualités » de ce qui est au-dessus, de même la substance corporelle » participe à la vertu de la substance spirituelle, d'autant » plus que celle-ci peut aisément, à cause de sa subtilité, » pénétrer et animer celle-là. — Nous ne sommes hommes » que par notre âme, sans elle nous ne sommes rien, et, une » fois l'âme séparée, ce qui reste n'est plus qu'un cadavre.... » La nature de l'âme est de sentir,... il n'y a pas de sens sans » âme, et, pour m'exprimer plus fortement, le sens est l'âme » de l'âme[3]. — L'âme, par sa présence dans le corps, le fait » participer à l'excellence de sa nature. N'est-ce pas, en effet, » par le ministère de la chair que l'âme jouit de tous les dons » de la nature, de tout ce que le monde a de richesses, etc. ? » N'est-ce pas par elle qu'elle se sert de tout cet appareil des » sens naturels, de la vue, de l'ouïe, du goût, de l'odorat et » de l'attouchement ? N'est-ce pas par elle qu'elle produit » des effets d'une puissance toute divine ?... La chair donc, » en tant qu'elle prête son ministère et son service à l'âme, » est appelée à la possession de ses biens, etc.[4] » ... Nous ne nous étendrons pas davantage sur les textes sans nombre fournis par Tertullien à l'appui de la doctrine du monodynamisme ; mais nous tenions à ne pas laisser passer ce nom

[1] *Strom.*, lib. VI.
[2] Trait. du Bapt., IV.
[3] Trait. de la ch. de J.-C., XII.
[4] Trait. de la Résur. de la chair, VII.

respectable sans le mettre en scène, attendu que bien des physiologistes du double dynamisme n'ont pas craint de soutenir que Tertullien, comme bien d'autres Pères de l'Église, et S. Paul lui-même, partageaient des idées favorables à l'existence d'un principe de vie séparé de l'âme.

Tertullien est explicite. L'homme n'est tel que par son âme; sans elle, son corps de limon n'est que pourriture, et ce limon, par la présence de l'âme, est converti en chair vivante[1]. Pour ce qui est de S. Augustin, de S. Grégoire de Nysse, nous prouverons aussi que ces deux célèbres docteurs de l'Église, profondément versés en anthropologie, ont tous, mais tous sans exception, professé la doctrine du Vitalisme animique, c'est-à-dire de la puissance réelle et immédiate de l'âme (*vitaliter agens,* comme le dit Stahl) sur le corps.

Origène. Ce grand et profond philosophe, ce génie extraordinaire de l'Église primitive (considéré en dehors de son opinion sur la préexistence des âmes) admet, comme chose positive, que l'âme humaine a été unie à un corps organique (pour se purifier, selon Origène, et laver la tache du péché); mais nulle part, dans les écrits que j'en ai lus, je n'ai vu la moindre trace d'une force, puissance ou substance intermédiaire entre le corps et l'esprit

L'historien Lactance est aussi explicite que les Pères de l'Église à cet égard; il dit, en effet[2] : « *Non est idem mens » et anima; aliud est enim quo vivimus, aliud quo cogitamus; » animam autem humanam constituunt hæ duæ facultates.* » Ensuite il ajoute[3] : « *Anima non est aër ore conceptus, quia » multò priùs gignitur anima, quàm concipi aër ore possit. » Non enim post partum insinuatur in corpus, ut quibusdam » philosophis (nempe stoicis) videtur, sed post conceptum*

[1] Trait. de la Résur. de la chair, VII.
[2] *Div. inst.*, chap. 9, et ailleurs.
[3] *De opif.*, chap. 17.

» *protinùs, cùm fœtum in utero necessitas divina formavit.* »
Il est donc impossible maintenant de douter de l'orthodoxie de Lactance en matière de vitalisme, bien qu'il n'ait pas directement traité ces matières ; toujours est-il qu'aucun de ses écrits ne porte la trace d'un double dynamisme dans l'homme.

Némésius enseignait comme Saccas, le fondateur de l'École Alexandrine, que « l'âme c'est la vie » ; et puis il ajoutait [1] : « Ce n'est point le corps qui commande à l'âme, c'est » l'âme, au contraire, qui commande au corps. Elle n'est pas » dans le corps comme dans un vase ou dans une outre, c'est » plutôt le corps qui est en elle [2]. » Némésius appartenait donc aussi à l'École spiritualiste du monodynamisme.

Le très-excellent archevêque de Césarée, S. Basile, surnommé le Grand, nous fournit les exemples les plus concluants en faveur du monodynamisme humain, et ses paroles sont d'un poids considérable. Le saint docteur dit, en effet, en parlant de l'homme : « C'est par les lumières de la raison que nous sommes l'image de Dieu, et c'est par les affections du cœur que nous devons lui ressembler [3]. » Il dit ensuite ailleurs : « *Animæ humanæ duplex vis inest.... Duplicem » enim ego arbitror vim esse animæ, cùm ipsa una et eadem » existat, alteram corpus animantem, alteram verò rerum » speculatricem, quam etiam rationalem nominamus* [4]. — » *Anima admirabili modo ad corpus colligatur... perpende, » quomodò corpus quidem vitam ab animâ recipiat, anima » verò dolores à corpore* [5]. » Il dit enfin : « *Jam verò propterea » quod conjuncta est corpori anima, ei suaptè naturâ ob eam » conjunctionem, non autem voluntate, facultatem imper-*

[1] *Voy* Bouillet, Enn. trad., T. I, p. XCVI.
[2] *Ibid.*, p. XCVII.
[3] S. Basile, *App. de struct. hom.;* éd. Coign., T. 1. Paris, 1721.
[4] *Ibid.*, T. II, p. 541, *e*.
[5] *Ibid.*, p. 23, *b*.

» *titur*[1]. » Les textes de S. Basile sont d'autant plus précieux, qu'ils portent en eux une déclaration expresse en dehors du pouvoir réel de l'âme sur le corps, savoir : que l'acte vital exercé par l'âme n'est pas sous l'empire direct de la volonté, c'est-à-dire qu'il est inconscient.

S. Grégoire de Nazianze, ami intime et compatriote de S. Basile, partagea les mêmes opinions que ce dernier sur l'homme et sa nature : l'âme présidait à tous les actes intellectuels et vitaux. Je crois donc inutile de m'arrêter à la vérification de ses écrits à ce sujet.

S. Ambroise, l'illustre et saint évêque de Milan, se prononce aussi ouvertement pour le monodynamisme, et distingue dans l'âme deux facultés ou puissances primordiales, l'une *intellective*, l'autre *vitale* : « *Anima nostra* διμερὴς *est, hoc* » *est, bipertita et rationale habens et irrationale*[2]. » Puis il ajoute : « *In eo autem quod est irrationale, sensus sunt : ergò* » *cognati sunt partis rationalis, hoc est, mentis*[3]. » Mais voici qui est encore plus explicite et en même temps plus probant : « *Non ergò sanguis anima (ut Critias dixit),* » *quia carnis est sanguis; neque harmonia (ut Philolaüs),* » *quia et hujusmodi harmonia carnis est; neque aër (ut* » *Anaxagoras), quia aliud est flatilis spiritus, aliud anima;* » *neque ignis est anima (ut Parmenides et Hipparcus);* » *neque* ἐντελέχεια *(ut Aristoteles voluit), sed anima est* » *vivens* (Genes. 27) *quia factus est Adam in animam* » *viventem; eo quod insensibile atque exanime corpus anima* » *vivificet et gubernet*[4]. » Les autres traités de S. Ambroise que nous avons sous les yeux, pullulent de textes de plus en plus riches ; mais nous nous bornerons à dire, en terminant ici nos citations de ce savant Père de l'Église, que sa pensée

[1] *Ibid.*, p. 542, *a*.

[2] *S. Ambr. oper.*, édit. Coign. Paris, 1686, *de Abrah.*, lib. II, p. 283, 4. c., cap. 2.

[3] *Ibid.*, cap. 1, p. 314, *a*. 2.

[4] *Ibid.*, p. 357. 4.

est on ne peut plus en harmonie avec la nôtre, quand nous avons dit, à propos de la philosophie orientale et grecque, qu'il ne manquait à ces théories que le souffle de la raison chrétienne. Et l'on voit combien cette définition de l'âme s'accorde avec la science et la raison, une fois qu'elle a passé par le creuset du Christianisme.

Quant à S. Grégoire de Nysse, que M. le professeur Lordat a si souvent rangé parmi les partisans du double dynamisme [1], nous citerons quelques passages prouvant de la manière la plus évidente que l'illustre Professeur de physiologie de Montpellier s'est mépris sur le vrai sens des paroles de ce docte évêque et père de l'Église. Nous lisons, en effet, dans son dialogue *De animâ et resurrectione*: « *Anima » est essentia generata, essentia vivens, intellectualis, cor- » poreis sensuum instrumentis vivendi, atque quæ cadunt sub » sensus percipiendi facultatem ac vim per se suggerens et » immittens, quamdiù capax earum rerum natura constare » videatur* [2].» Mais l'Animisme de S. Grégoire est encore plus nettement prononcé dans ce qui suit, que je traduis littéralement afin de le rendre plus intelligible : « Lorsque j'ai » déjà dit que l'homme possède une triple vie, à savoir : l'une » végétative dépourvue de sensibilité ; l'autre sensitive et végé- » tative, mais sans intelligence ni raison ; la troisième enfin, » raisonnable et complète, en ce sens qu'elle est aussi végéta- » tive et sensitive ; on ne doit pas conclure qu'il y ait en nous » trois âmes différentes. L'âme humaine, seule vraie en nous, » est *une, spirituelle,* dégagée de tout principe matériel, » quoique unie à la matière par les sens [3]... »

S. Grégoire ne croit donc pas faire dégénérer l'âme en la faisant participer aux fonctions animales et organiques les

[1] Rép. à des obj. contre le principe de la dualité du Dynam. humain; Introd., p. 285 et suiv.

[2] S. Greg. Nys., *Dial. de anim. et resurrect.*, T. III, p. 183.

[3] *Ibid.*, *De homin. opif.*, T. I, chap. 14, p. 110.

plus humbles de la vie; et, suivant le saint docteur, c'est fort bien l'âme qui pense, qui sent, qui meut tout dans le corps, c'est encore elle qui construit ce même corps et le forme apte à exécuter toutes les fonctions pour lesquelles il doit entrer en part; et je ne vois pas, je le répète, pourquoi, dans le but de rehausser une idée, une doctrine, on invoque le témoignage d'une si grande autorité, on ne peut plus opposée à la cause de la dualité du dynamisme humain.

S. Jérôme, ami de S. Grégoire de Nazianze et de S. Basile, avait sur l'âme les mêmes sentiments que ces deux grands docteurs. Il connaissait à fond les opinions des Orientaux et des Grecs, et empruntait à ces diverses écoles ce qu'elles avaient de bon : c'est pourquoi il reconnaît avec Platon trois états, trois facultés (*tres passiones*) dans l'âme : 1° *τὸ λογικὸν*, le raisonnable; 2° *τὸ θυμικὸν*, l'irascible; 3° enfin, *τὸ ἐπιθυμητικὸν*, le concupiscible [1]. Cette division, ajoute-t-il, est en tout conforme à la doctrine évangélique. Hippocrate, Platon, Aristote et Galien, avaient déjà enseigné une semblable doctrine d'une manière moins nette, il est vrai, mais à peu près dans les mêmes termes. S. Jérôme, du reste, avait le plus grand respect pour Hippocrate et pour Galien qu'il cite souvent; il n'admettait dans le corps qu'une seule substance active, capable d'intelligence et de vie : c'est l'âme humaine.

S. Jean Chrysostôme, évêque de Constantinople, avait les mêmes idées que S. Grégoire sur le sujet qui nous occupe; et dans ses nombreux écrits, remplis de la pureté de la philosophie chrétienne, on rencontre à tous les pas des preuves positives sur l'opinion de S. Jean touchant l'*unité* de l'âme et sa puissance sur le corps. Mais comme je n'ai jamais vu nulle part qu'on éleva le moindre doute sur le fond de la pensée du saint évêque, je ne m'appesantirai pas plus long-

[1] Comm. p. 57.

temps sur les documents qui pourraient être fournis à cet égard, et j'arrive à l'examen de la doctrine du grand docteur d'Hippone.

S. AUGUSTIN, dit M. Lordat [1], avec S. Paul, Sénèque et Albert le Grand, a professé la doctrine de la dualité du Dynamisme humain. A cela, nous répondrons avec tout le respect que nous devons au maître et au savant : S. Paul et Sénèque n'ont jamais partagé une semblable opinion ; nos recherches historiques et l'étude critique que nous avons faite ci-dessus, démontrent, au contraire, que S. Paul, avec les Écritures, a publiquement soutenu une thèse contraire, c'est-à-dire l'opinion d'un seul principe immatériel dans le corps ayant le double privilège de l'intelligence et de la vitalité... Quant à Sénèque, nous avons prouvé par les textes qu'il appartient à l'école du Vitalisme animique, bien qu'il n'eût pas, comme les Stoïciens, des opinions bien nettes sur Dieu, la nature et l'âme. Or, il en est bien autrement pour S. Augustin ; car, s'il y a du doute pour Sénèque et que l'on ne soit pas édifié pour S. Paul, il ne peut pas en être de même du saint évêque d'Hippone. Nous nous contenterons de quelques textes pris au hasard : « *Anima vita est quâ vivimus* [2]. *Vita triplex est : seminalis,* » *sensualis, intellectualis* [3]. *Anima dolet cum corpore,* » *sola in corpore et extrà corpus* [4]. *Animæ motus omnes* » *nihil aliud quàm voluntates sunt* [5]. *Per se movetur et* » *est vita corporis* [6]. *Anima est administratio corporis, vis* » *quædam quâ corpus vivificatur* [7]. *Anima sensualis et ratio-* » *nalis una est ; in essentiâ simplex, in officiis multiplex* [8]. » *Est tota in corpore toto et in quâlibet ejus parte* [9]. *Quinque* » *sensus sunt nuntii per quos anima sentit et cognoscit* [10].

[1] Ouv. cit., p. 288, etc.

[2] T. IV, *g.* 1526. in-f°. — [3] T. VII, *b.* 126. — [4] T. VII, *e.* 619. — [5] T. VII, *f.* 254. — [6] T. VI, I, *c.* 3. *a.* 476. — [7] T. VI, *d.* 3. — [8] T. VI, 48, *f.* 60. — [9] *De Trinit.* VI, *b.* — [10] T. I, *b.* 174.

» *Frustrà patent si absit anima*[1]. *Sensus per se non esn-*
» *tiunt, sed alius est intùs qui per eos sentit*[2]. *Sensibus*
» *nihil percipitur, nisi mens adsit*[3]. *Anima non tantùm*
» *vivens, sed vita, etc.*[4]. »

De ces diverses citations il résulte que S. Augustin, profond admirateur et commentateur de Platon, admet, plus explicitement encore que le philosophe grec, une seule âme immatérielle et immortelle chargée d'accomplir tous les actes vitaux et intellectuels de la machine humaine. Le corps vit par l'âme, l'âme se sert du corps comme d'un instrument que Dieu lui a donné pour se mettre en rapport avec le monde extérieur; mais, sans l'âme, rien dans le corps n'a ni *vie*, ni *sentiment*, ni *mouvement*; c'est elle en outre qui, seule parmi toutes les âmes, possède la raison. L'âme de la bête n'est que végétative, sensitive et appétitive; l'âme humaine a de plus en partage la raison et le libre arbitre. Je le demande donc maintenant bien sérieusement, sera-t-il désormais possible de douter de la doctrine de S. Augustin en matière anthropologique, et sera-t-il permis d'écrire que le grand docteur ait professé une opinion identique à la conception Barthézienne touchant le double Dynamisme humain? Un retour sur des documents historiques pris à une bonne source était indispensable en pareille occasion : nous avons accompli ce devoir, qu'on ne nous en veuille donc pas d'éclairer la science et de chercher la vérité là où elle est.

Mamert Claudien, contemporain de S. Augustin, parlait à peu près dans le même sens que lui sur l'âme et ses fonctions, en tant qu'unie au corps; c'est ainsi qu'il a dit : « L'âme est la vie du corps où elle est tout entière[5]. » Et ailleurs il a dit encore : « *Incorporalis omnis est anima, et illocalis* » *atque indeprehensa vis quædam, quæ sine spatio capax,*

[1] T. V, *f.* 369.—[2] T. V, *d.* 308.—[3] T. II, *a.* 489.—[4] T. VI, *a.* 50.
[5] *Op. omn.*, lib. III, cap. 14, 2.

» *corpus haurit et continet* [1]. » Mamert Claudien, comme on le voit, n'admettait qu'une substance spirituelle, une, et possédant la puissance de pourvoir aux nécessités vitales, tout en accomplissant les actes de son domaine pur, l'intelligence et la raison. Mamert Claudien était Platonicien et peut être rangé parmi les vitalo-animistes.

BOËCE, comme tous les Néo-platoniciens, admettait également trois facultés dans l'âme et non trois âmes, ainsi que quelques-uns l'ont prétendu [2]. L'opinion de Boëce est si peu suspecte en pareille matière, que S. Jean de Damas promulgua sa pensée et la transmit ainsi au moyen-âge, où nous retrouverons Abélard lui-même rendant justice au philosophe romain, en disant : « Quand Boëce parle des trois âmes végétative, sensitive et intellective, il ne faut pas croire qu'il y ait en nous plusieurs âmes : ces paroles n'indiquent que des facultés ou des puissances [3]. » Pour nous, Boëce, qui connaissait Hippocrate, Platon, Aristote et les Pères de l'Église, est justement considéré comme le trait d'union le plus solide et le plus autorisé entre l'École Grecque et la Philosophie du moyen-âge. Il n'est pas savant, en effet, qui ne le cite et ne le commente. En résumé, Boëce appartient à l'École Platonicienne, et a mérité, par ses œuvres, de compter parmi les propagateurs de la doctrine du Vitalisme animique; car, entre autres choses remarquables, il dit : « *Vita et anima non convertantur, sed unum* » *et idem sunt* [4]. »

Les médecins qui se sont le plus distingués dans cette période de sept siècles sont ORIBAZE, MARCUS EMPIRICUS, S. CÔME, S. DAMIEN, ALEXANDRE DE TRALLES, PSYCHRESTUS, et ALEXANDRE D'APHRODISÉE surtout, qui était fort avancé

[1] *Ibid.*, lib. II, cap. 9.
[2] Boëce, *De divis.*, p. 646.
[3] Abélard, *Dialect. ad caus.*, p. 472.
[4] Boëce, *Sap. elench. soph. Arist.*, cap. 4.

dans ses idées vitalistes; car il écrivait: « *Organicum corpus,* » *organicum esse ab animâ et animam præexistere orga-* » *nisationi* [3]. »

VIII. Moyen-age. — Ici se déroule encore à nos yeux une longue série de savants, de génies, de philosophes et de médecins, dont nous n'invoquerons que les principales autorités, afin de bien montrer, l'histoire à la main, quelle a été la doctrine médico-philosophique adoptée par ces hautes intelligences qui ont légué à la postérité tant et tant de richesses.

Alcuin, dans ses nombreuses et savantes études, n'oublie pas la question de l'âme, et se range du parti de Boëce et de S. Jean Damascène. Après lui, Scot Érigène, habile et profondément versé dans la philosophie grecque, alla jusqu'à professer que l'âme produisait son corps, et que c'était là une punition de Dieu depuis le jour de la prévarication [2].

Avicenne (*Abou-Ibn-Sina*) et Averrhoës (*Ibn-Rochd*) furent deux médecins arabes très-renommés. Le premier eut, dès le début de sa vie médicale, les plus saines idées sur la doctrine Hippocratique, et fut recommandable par les principes qu'il professait; mais la vie de débauche qu'il mena à la fin de ses jours fit oublier ses mérites. Il était Spiritualiste, et les divers documents que j'en connais me permettent d'apprécier qu'il était dans les mêmes idées que Platon et Boëce, cités par lui. Averrhoës, qui a été le premier traducteur et commentateur d'Aristote en arabe, nous a laissé des travaux qui nous assurent que, fidèle à la pensée du maître, il enseignait lui-même à Cordoue la doctrine Hippocratique du Vitalisme animique.

Le religieux Hugues de Saint-Victor nous dit, avec sa

[1] Lib. I, *Quæst. natural.*, cap. 25.
[2] *Voy.* la thèse de M. Saint-René Taillandier.

franchise habituelle, que l'âme n'a été ainsi appelée que parce qu'elle donne la vie au corps. Cette substance immatérielle prend le nom d'*esprit* lorsque c'est sa raison qui s'exerce, et d'*âme* quand elle agit par sa faculté vitale [1] : « *Corpus animalitatem, nisi ab animâ habere potest.* »

ABÉLARD, à son tour, professe publiquement dans sa dialectique, ainsi qu'Alcuin l'avait déjà fait, l'unité de l'âme et la diversité de ses fonctions. Ce profond génie enseigne que cette substance spirituelle est la seule cause de la vie organique, du développement du corps, des sensations, du mouvement et de l'intelligence; il va même jusqu'à combattre l'hypothèse de deux âmes, ou d'une âme et d'un principe de vie autre qu'elle, et il donne le nom de *figmentum alienissimum à veritate* à une si grossière supposition [2]. Abélard était franchement de la doctrine du monodynamisme et appelait l'âme la vie du corps, avec Hugues de Saint-Victor.

S. ANSELME et S. BERNARD (le dernier des Pères) professèrent, à leur tour, la même doctrine que S. Augustin et S. Jérôme. Pour eux, fidèles à la tradition, l'âme possède trois facultés primordiales : 1° la faculté végétative, par le moyen de laquelle l'âme, principe de vie, communique cette vie au corps et le fait se développer par la nutrition; 2° la faculté *appétitive* et *sensitive*, à l'aide de laquelle l'âme désire ce qui est utile et avantageux au corps, sent ce qui lui est agréable ou désagréable, recherche ou repousse ce qui peut être bon ou mauvais pour la conservation de cette organisation qui est son instrument immédiat; 3° la faculté intellective, par laquelle l'âme, soit à l'aide des organes, soit sans leur intervention directe, peut agir, c'est-à-dire penser, vouloir et réfléchir... « *Anima est vita, vivens quidem sed* » *non aliundè quàm seipsâ. Ac per hoc non tàm vivens quàm*

[1] Amiot, *op.*, T. I, p. 328, c.
[2] Dial., p. 475.

» *vita*[1]. *Habet quippè anima tria facere in corpore : vivi-» ficare, sensificare et regere*[2]. » C'est ainsi que S. Anselme et S. Bernard ont parlé presque en même temps : leurs paroles sont une glorification continuelle du Vitalisme animique, qui s'honore de compter jusqu'ici dans ses rangs tout ce que la philosophie et la médecine ont possédé de grand et de vénérable.

A cette époque d'études et de vertueux efforts vers la recherche de la vérité, l'Animisme était la seule doctrine généralement adoptée ; mais, dans l'usage qu'on en fit pour l'explication des phénomènes physico-moraux, les philosophes séparèrent trop leurs recherches de la médecine, et la physiologie ne leur était pas suffisamment connue ; aussi voyons-nous peu à peu l'amour du merveilleux s'emparer des intelligences et créer des utopies bien regrettables.

ALBERT LE GRAND, dont les vastes connaissances ont donné lieu à des suppositions plus ou moins incohérentes, professa, à son tour, la même doctrine que Boëce, que S. Anselme et que S. Bernard. Il admit, comme Aristote, les trois âmes (facultés) végétative, sensitive et intellective, ne formant qu'une seule et même puissance qu'il appelle *substantia una, anima una, actus unus*[3]. Pour lui, en un mot, le principe *pensant* était le même que celui qui sent, qui fait mouvoir et croître le corps. Albert le Grand, le plus fécond polygraphe de tous les siècles, flottait entre le Platonisme et l'Aristotélisme ; mais jamais il ne dévia de ses principes, que nous allons voir, du reste, se reproduire avec plus de netteté dans S. Bonaventure et S. Thomas surtout.

JEAN DE FIDENZA, appelé plus tard S. Bonaventure, s'exprime de la manière la plus explicite sur l'âme humaine, qu'il nomme l'essence, la forme du corps vivant, imitant en cela

[1] *In cant. serm.*, pag. 1550.
[2] *Ibid.*, pag. 1205.
[3] *Tract. de homine*, pag. 51.

la définition d'Aristote qui appelait l'âme la quintessence du corps, sa forme, son entéléchie... Sa pensée, entièrement identique à l'opinion de tous les Pères de l'Église, peut être classée au nombre de celles qui viennent se confondre dans la doctrine du Vitalisme animique.

S. Thomas d'Aquin fut le plus grand représentant du Spiritualisme au moyen-âge. En matière anthropologique, il professait non-seulement l'*unité* de l'âme, mais encore l'unité de l'homme, car il disait : « *Homo est anima utens corpore* », de même que M. de Bonald et Platon avaient dit: «L'homme est une intelligence servie par des organes.» Mais la pensée de S. Thomas est beaucoup plus complète, car par âme il entend non-seulement l'intellect et la raison, mais encore les facultés sensitive, appétitive et végétative ; tandis que, avec un peu de bonne volonté, on peut aisément faire dire à l'illustre philosophe moderne que, pour servir l'intelligence (non l'âme), il faut un corps, non-seulement organique, mais vivant et administré par une puissance vitale douée d'une force capable de vie, de sensibilité, de mouvement et d'une sorte de volonté consciente... Mais, hâtons-nous de le répéter ici, telle n'a jamais été la pensée de M. de Bonald.

Insister sur la doctrine de S. Thomas, que nous avons si souvent invoquée déjà, et sur laquelle M. Boyer, notre collaborateur, a tant de fois appuyé sa pensée, serait chose superflue; aussi croyons-nous devoir nous borner à réduire à quelques propositions fondamentales les dogmes sur lesquels repose le haut enseignement chrétien du très-savant commentateur d'Aristote.

1° « *Anima est substantia immaterialis, incorporea et* » *subsistens.* — L'âme est une substance immatérielle, » incorporelle, et subsistant par soi [1]. »

[1] *Summa theologica.*

2° « *Anima est forma corporis cui dat esse, et quo utitur* » *ad operationes extrinsecas; prædita est tribus facultati-* » *bus: vegetativa, appetitiva vel sensitiva, et intellectiva.* » — L'âme est la forme du corps, auquel elle donne la vie, » et dont elle fait son instrument pour exécuter les opérations » externes et se mettre en rapport avec les objets du monde » extérieur [1]. »

3° L'union hypostatique de l'âme et du corps ne fait de l'homme qu'une substance unique dont les actes sont appelés humains : l'âme seule, en effet, ne perçoit plus alors de sensations et n'imprime plus de mouvements, comme lorsqu'elle habitait le corps;... le corps lui-même, sans l'âme, non-seulement ne se meut plus et ne sent plus, mais encore il est livré à la corruption et se rend en pourriture.

4° De ces deux substances vivantes réellement dans l'homme, il y en a donc une qui donne la vie et l'autre qui la reçoit. Mais il existe entre elles deux des conditions de services réciproques tels, que l'âme ne peut rien accomplir en ce monde à l'égard des objets sensibles sans l'intermédiaire des organes, et que le corps seul, sans l'âme, est impropre à tout service humain; il n'est plus rien et ne peut subsister un instant, tandis que l'âme est immortelle.

5° Il n'existe aucune puissance intermédiaire entre le corps et l'âme, si ce n'est les conditions physiques résultant des lois auxquelles est soumise toute la nature organisée. Mais ces conditions ne sont ni des forces ni des facultés; ce sont de simples propriétés inhérentes à tous les tissus organiques, ne pouvant recevoir la vie et le sentiment que d'une substance supérieure à la matière, incorporelle, intelligente même et libre chez l'homme : « *Anima intellec-* » *tiva continet in suâ virtute quidquid habent anima sensitiva* » *brutarum et nutritiva plantarum* [2]. »

[1] *Summa cont. Gent.*
[2] *Quæst.* 76, art. 3.

6° La pensée du docteur angélique se résume en entier dans ces deux propositions : « *Anima est actus corporis organici, est potentia vitam habens* [1]. »

Le corps est sous une telle dépendance de l'âme, d'après S. Thomas, que c'est elle qui donne à la matière organisée toutes les aptitudes propres à son service durant la vie. C'est donc à juste titre que nous concluons que S. Thomas, commentateur du philosophe de Stagyre, est le grand représentant de l'Animisme de son siècle, et que, par lui, Stahl se rattache directement à Aristote et à Hippocrate, son maître en physiologie. Disons seulement, en finissant, que sous Clément V, la doctrine de S. Thomas fut reconnue comme la seule vraie dans le concile de Vienne (en Dauphiné), où il fut solennellement déclaré « que l'on devrait regarder désormais comme hérétique quiconque serait assez hardi pour oser avancer et soutenir opiniâtrément que l'âme raisonnable ou intelligente n'est pas en soi et essentiellement la forme du corps humain. »

Le Franciscain Roger Bacon, J. Duns Scot et G. Occam finissent cette longue suite de savants, de philosophes et de médecins que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur. Ils doivent être regardés, à juste titre, comme les dignes successeurs de leurs devanciers, et comme préparant au XIV[e] siècle une ère nouvelle, en soumettant au creuset de l'expérience et de la raison les dogmes que l'antiquité et le moyen-âge n'avaient établis que sur des appréciations purement logiques et philosophiques. Roger Bacon, d'un côté, par ses profondes études mathématiques, physiques et chimiques, ouvrit une large voie aux sciences positives pour l'explication des phénomènes naturels et vitaux ; à ce titre, on doit le regarder comme le précurseur du baron de Vérulam.... D'un autre côté, Duns Scot, en luttant

[1] *Quæst.* 76, art. 4.

contre la doctrine de S. Thomas, qu'il ne parvint point à ébranler par ses subtils arguments, surexcita dans l'École des disputes qui tendirent à éclairer la science... Hâtons-nous de dire cependant que ni Roger Bacon ni Duns Scot ne professèrent, à l'égard de l'âme et de son union avec le corps, aucune opinion faisant supposer qu'ils admissent un principe intermédiaire entre le corps et l'âme, et nous les classons, jusqu'à preuve du contraire, au nombre des défenseurs de l'unité du dynamisme humain. G. Occam, enfin, clot dignement cette série de grands hommes, en luttant avantageusement contre la doctrine des Réalistes, qui prenait de plus en plus de l'accroissement : il défendit avec gloire l'unité du principe pensant, dans sa double fonction d'intelligence et de vie, et prouva, d'une manière décisive, qu'il est on ne peut plus subversif de multiplier inutilement les êtres : «*Entia non sunt præter necessitatem multiplicanda.*» Il fut imité en cela par J. Buridan, J. Gerson et Raymond de Sébonde, illustre médecin de Barcelone, qui proclama bien haut le dogme du monodynamisme.

Nous ne dirons rien touchant les observations de Raymond Lulle, qui contribuèrent tant à faire dévier de sa véritable route la science, en la poussant dans des conceptions imaginaires, ne pouvant diriger l'esprit que dans des études illusoires.

Les médecins qui illustrèrent la science pendant le moyen-âge et qui prirent part à l'établissement de la doctrine du Spiritualisme médical, outre ceux qui ont été déjà nommés, furent : en Grèce, Tribunus, Paul d'Égine, Théophane, Myrepsus et Actuarius; chez les Arabes, Sérapion et Avenzoar; en Espagne, Berthier, Garioponthus, et les deux Platearius; en France et en Italie, Cophon, Gordon (Montpellier), Arnaud de Villeneuve (Montpellier), Balescon (Montpellier), Guy de Chauliac (Montpellier), J. Pitard (Paris), Lanfranc et Mundini enfin (Milan).

Tous ces médecins, ayant joui d'une juste célébrité, n'ont pas cependant pris manifestement part à la lutte scientifique du moyen-âge Néanmoins, nous pouvons avancer ici qu'en scrutant la pensée de la plupart de ces savants médecins ou professeurs dans les grandes universités d'Alexandrie, de Salerne, de Milan, de Montpellier et de Paris, nous retrouvons partout l'idée d'un vitalisme animique. Nous reviendrons ailleurs sur cette matière. Proclamons, en attendant, que jusqu'ici nous n'avons généralement rencontré que des champions de l'unité du dynamisme humain parmi les illustrations des siècles passés. L'étude que nous allons entreprendre maintenant, en nous rapprochant de notre époque, va nous fournir des documents non moins intéressants, attendu qu'ici comme avant, c'est toujours l'Hippocratisme qui sort victorieux des luttes incessantes livrées entre l'expérience, la raison et l'aveuglement systématique.

IX. RENAISSANCE. — Si nous faisons remonter l'époque de la renaissance vers le commencement du XVe siècle, c'est que, au point de vue philosophique et médical, on doit faire remonter à G. Occam la nouvelle ère scientifique.

En première ligne paraissent MICHEL SAVONAROLE, célèbre médecin philosophe de Padoue, professeur à Ferrare, qui, imbu des idées philosophiques d'Hippocrate et d'Aristote, et fidèle disciple d'Averroès et d'Avicenne, soutint dans tous ses écrits [1] la doctrine de l'unité du dynamisme humain. Viennent ensuite NICOLAS DE CUS, philosophe Pythagoricien; MARSILE FICIN, médecin aussi distingué que philosophe recommandable, lequel étudia à fond les idées de Platon, de Plotin et de Jamblique, qu'il traduisit en latin. Il fut un zélé défenseur de la doctrine du double dynamisme.

PIC DE LA MIRANDOLE, génie supérieur, qui, dans son

[1] F. Vallériola a joint à ses œuvres divers traités du savant Italien (*De febribus, de pulsibus, de urinis, etc.*)

livre : *De omni re scibili*, énonce des propositions parfois très-hasardées, mais bien souvent vraies, était de l'École du monodynamisme.

JULES-CÉSAR SCALIGER, philologue très-érudit de Padoue, professa les mêmes opinions que Savonarole son compatriote. Il reproduisit la doctrine des saints docteurs du moyen-âge, et eut une entière connaissance des anciens. J.-C. Scaliger était non-seulement monodynamiste, mais encore il enseignait avec Aristote que c'est l'âme qui exécute toutes les fonctions organiques, qui fait pousser les poils et les ongles, qui préside à la circulation, à la digestion, à la nutrition enfin, en même temps qu'elle dirige les fonctions de l'entendement : elle exécute tout cela en vertu de lois (*præcepta*) inhérentes à son essence. Voici ses propres paroles : « *Anima sibi fabricat dentes..... ad vitam tuen-* » *dam ; iis utitur et scit quæ sit utendum modo;..... qui* » *animam fecit, præceptis eam ornavit quæ pertinent ad* » *unionem suam cum corpore conservandam*[1]. »

Le savant ÉRASME et THOMAS MORUS ont peu fait dans le sens de la science de l'homme ; mais les travaux qu'ils ont laissés, Érasme surtout, dénoteraient chez eux une propension vers l'unité du dynamisme humain.

Le spirituel FRACASTOR, animiste dans le fond, adopta la théorie des esprits animaux, afin de pouvoir mieux expliquer les phénomènes de la vie.

Vient ensuite PARACELSE avec sa doctrine des *archées*, petits architectes impalpables ayant leur domicile dans le corps, fabricant et coordonnant, suivant un type convenu, les molécules constitutives de l'organisme. D'après cet étonnant médecin-philosophe, l'archée principal (*archæus princeps*) logeait à l'estomac, et les archées subalternes dans le reste de l'économie animale étaient sous la dépen-

[1] *Exerc. cont. Cardan.*, 307, 5, p. 928.

dance directe de l'archée *princeps*. Paracelse ne professa ce système que parce qu'il s'était livré à l'étude de l'homme sous l'influence de la philosophie cabalistique de l'école néo-platonicienne et des excentricités de Raymond Lulle : tant il est vrai que les doctrines médicales et philosophiques sont liées entre elles par des rapports intimes, indissolubles même ! En outre de ses archées, Paracelse admettait la nécessité d'esprits vitaux et animaux qui communiquaient directement avec l'archée principal et avec le cerveau où siégeait l'âme. Cette hypothèse des esprits trouva un écho très-grand chez bien des médecins qui vinrent après. Les théories physiologiques et chimiques surtout de Philippe-Aurèle-Bombast DE HOHENHEIM, dit *Paracelse,* lui acquirent une réputation considérable dans toute l'Allemagne. BOEHME et VAN-HELMONT partagèrent jusqu'à un certain degré les idées de cette imagination excentrique, et les propagèrent avec quelques modifications.

VÉSALE, le père de l'anatomie, professa les opinions de Galien sur l'âme, son siège et ses trois facultés, *irascible, concupiscible* et *intellective* [1] ; il reconnut, comme le médecin philosophe de Pergame, un esprit vital et un esprit animal chargés de porter à l'âme les impressions des organes : il enseignait, en outre, que l'esprit vital vient au secours de l'esprit animal dans le phénomène des sens. Mais, de même que Vésale enseignait avec Galien que ces esprits sont matériels, c'est-à-dire comme la partie la plus subtile de l'essence du sang et des nerfs ; de même aussi il admit avec le médecin de Pergame que l'âme, substance spirituelle, avait la prédominance sur tous les actes vitaux, animaux et intellectuels. Vésale, comme on le sait, avait poussé très-loin ses études spéciales en anatomie : si nous en parlons ici, c'est pour faire savoir à nos lecteurs que, plus raisonnable que

[1] Voy. *De hum. fabric.*, lib. VI, p. 460.

bien des modernes, il a dit : « Toutes les sensations sont transmises à l'âme par les nerfs » ; et il ajoute d'une manière explicite : « *Nervi non sentiunt*. — Ce n'est pas l'organe nerveux qui sent. »

Montaigne et Charron, son disciple, furent beaucoup plus précis que Scaliger et que Vésale surtout. Ces deux philosophes appellent l'âme une force substantielle et vivifiante, capable de vie intellectuelle et de vie végétative. Charron surtout distingue le λόγος (raison) qu'il donne aux animaux, du λογισμὸς (raisonnement) qu'il n'accorde qu'à l'homme. Dans son livre : *De sapientiâ* (T. VIII), il s'exprime à ce sujet d'une manière catégorique, en disant : « La pluralité d'âmes chez l'homme me semble bien étrange » et absurde en philosophie. » Il écrit encore dans le même traité : « Lorsqu'on dit que l'homme possède la vie intellec- » tuelle, la vie sensitive et la vie végétative, il ne faut pas » croire qu'il y ait trois âmes, car ce sont là trois facultés en » une seule substance ; et quand je dis que les deux dernières » meurent, il ne faut pas penser qu'il y ait mort réelle ; » non : cela veut dire simplement qu'après la mort l'âme » immortelle, qui leur survit, n'aura plus lieu d'exercer ces » deux facultés et d'accomplir les fonctions qui leur sont » inhérentes..... »

Le célèbre père jésuite Suarez n'a pas été moins explicite que ce dernier, et en répétant avec Aristote et S. Thomas : « *Anima est forma corporis, corpus hominis actuans et* » *principium vitalium actionum* », il a tout dit, car c'est là le résumé de toute la doctrine spiritualiste du monodynamisme ; et lorsqu'il ajoute : « *Anima est actus corporis* » *physici organici, in potentiâ vitam habentis* », il n'a fait que nous confirmer dans nos convictions, et prouver une fois de plus que la doctrine du monodynamisme compte dans ses rangs les plus grands génies de tous les siècles.

Juste-Lipse le Stoïcien, dans son traité : *Physiologia*

stoïcorum [1], partage l'opinion des anciens stoïciens qui regardaient le monde ou la nature comme un animal raisonnable et doué d'une âme immortelle, de laquelle était tirée l'âme des hommes. C'est ainsi qu'avec Trismégiste il dit : « *Mundus* » *primum animal ; secundum ab illo, homo.... Mundus est* » *animal rationale ; anima ex eo avulsa est.* [2] » Mais il reconnaît ensuite [3] que l'âme a trois facultés : végétative, sensitive et appétitive, d'accord en cela avec Varron, Porphyre et Lactance. Il déclare avec Sénèque qu'il y a dans l'âme deux parties distinctes : 1° λογικὴ *seu rationalis, quæ rectâ ratione utitur* ; 2° ἄλογος *sive irrationalis, cum errore agens.* Il appelle λογισμὸς ce que les anciens appelaient νοῦς et les Latins *mens* ou *animus*, et λόγος ce qu'Hippocrate appelait *natura* ou *anima*, et Aristote *anima vegetativa et appetitiva*. Il disait enfin avec Cicéron : « L'homme est composé » d'un corps et d'une âme ; mais Dieu, voulant que le » corps fût mortel, l'a tiré de la terre [4]. — L'âme, disait-il, » simple de sa nature, vient de Dieu même ; elle a été faite » à son image [5]. »

Juste-Lipse était donc de l'École du monodynamisme.

Foës, traducteur d'Hippocrate, a émis dans ses remarques sur le Père de la médecine, des opinions qui mettent hors de doute son orthodoxie en matière physiologique, et nous pouvons dire qu'il appartient à la doctrine de l'Animisme médical.

Nous avons lu, dans une notice fort curieuse d'Amoreux, que Joubert et Ranchin, professeurs célèbres en l'université de Montpellier, enseignaient la doctrine d'Aristote et de Suarez. Les documents nous manquent à cet égard ; mais nous avons tout lieu de croire à la véracité des paroles de

[1] *Lib. II*, *Dissert.* 10, 11, etc.
[2] *XI. Metaphys.*, *cap.* 10.
[3] *Ibid.*, *lib. III*, *dissert.* 16, 17, 18.
[4] *De consol.*, 35.
[5] *Ibid.*

l'érudit Amoreux, dont nous possédons un précieux manuscrit inédit.

FERNEL, SANTA-CRUZ et RAMIREZ (BRAVO DE SOBREMONTE) pensent avec Suarez que l'âme est la forme du corps; qu'elle est une substance immatérielle possédant la double faculté de vie et d'entendement. Ils accordent avec Galien la division de l'âme en irascible, concupiscible et rationnelle; ils disent avec Aristote qu'il y a dans l'homme trois âmes ou puissances végétative, sensitive, intellective; mais ils concluent que comme ce qui est de l'ordre vital, animal et naturel, se trouve séparé de ce qui est du domaine de l'intelligence, ils proposent d'admettre dans l'âme deux facultés distinctes: l'une intellectuelle, l'autre vitale [1]. Ces trois auteurs, des plus respectables, professaient donc la doctrine du monodynamisme humain; mais comme ils reconnaissaient aussi l'existence de trois espèces d'esprits vitaux, animaux et naturels, il est important de dire un mot à ce sujet.

Fernel, Santa-Cruz et Ramirez, disons-nous, étaient vitalo-animistes et n'admettaient pas les esprits comme intermédiaires entre l'âme et le corps, attendu que, pour eux, ces esprits n'étaient autre chose qu'une évaporation, une subtilité matérielle provenant soit du sang, soit des nerfs, soit des tissus organiques eux-mêmes; ces esprits ne font que remplacer les fluides impondérables de quelques modernes. Nous n'avons rien à répondre à une pareille théorie, si ce n'est que l'âme n'a pas besoin d'intermédiaire éthéré, subtil ou grossier: elle pénètre le corps jusqu'en ses derniers replis moléculaires; sa présence vivifie toutes les parties organiques, et si le mystère de la vie consiste réellement dans l'union inconcevable de la matière avec l'esprit, il vaut toujours mieux n'admettre que ces deux substances que d'en multiplier le nombre, attendu que par ce moyen on ne ferait qu'embar-

[1] Ramirez, *De facult.*, s. I, r. 11, p. 121, etc.

rasser la question. Mais n'oublions pas que nous sommes en plein XVI[e] siècle, et que l'anatomie physiologique avait fait encore peu de progrès.

FR. BACON paraît ; sous son influence la science change de face ; la méthode philosophique expérimentale inductive, tant prônée, il y avait dix-huit siècles, par le Vieillard de Cos, est tirée de l'oubli ; et, avec cette arme redoutable, il tente de faire une révolution scientifique, qui ne portera ses fruits que cent ans plus tard, car l'Aristotélisme règne en maître dans l'École et la lutte sera laborieuse.

Bacon travaillait pour l'avenir, mais il eut tort de vouloir jeter un voile trop épais sur un passé qui avait laissé de si glorieux souvenirs. Il rompt avec l'École, et, esprit plus subtil que profond, il ne fait qu'effleurer en physicien ce qu'Hippocrate, Platon et Aristote avaient établi en philosophes et médecins. Il ne veut et ne voit que des causes physiques ; aussi en met-il partout, et va même jusqu'à inventer des esprits dans les corps tangibles ; il les distingue ensuite si peu des esprits des corps organisés, qu'on les confond bientôt, et cependant il accorde à ces derniers une puissance organisatrice (force aveugle et matérielle [1]).

Son imagination féconde et pointilleuse l'emporte sur le raisonnement, et s'il n'eût fait que bannir le syllogisme de sa méthode, c'eût été peu ; mais il en bannit trop souvent la métaphysique, et sa science n'a parfois consisté qu'à contrôler des faits arides et sans résultat... En effet, à quoi peut servir sa distinction de dix-neuf espèces de mouvements [2] et de *ses forces* multipliées à l'infini ? A quoi bon pour la science sa fameuse théorie des *fantômes de races* [3] ?... Je le dis donc avec conviction : malgré son intention de protester contre tout ce qui avait été fait avant lui, le lord de Vérulam

[1] *Nov. org.*, lib. II, § 40.
[2] *Ibid.*, lib., II, § 47.
[3] *Ibid.*, lib. I, § 35 à 60.

se laisse entraîner (et c'est là par où pèche sa méthode) dans la théorie des esprits vitaux; car, s'éloignant insensiblement d'Hippocrate son maître en philosophie expérimentale inductive, reniant surtout Aristote, Suarez et Scaliger, il admet un esprit vital (substance matérielle subtile) chargé de toutes les affaires du corps organique : c'est le régulateur de la vie. Mais l'erreur le gagne, et voilà qu'il prête la vie, la sensibilité et le mouvement à la matière : « *Non est virtus » aliqua, aut energia, aut entelechia, aut nugæ; sed planè » corpus tenue, invisibile, attamen locatum, dimensum, » reale* [1].... » C'est précisément de cette idée si fausse, si invraisemblable, que sont nées toutes les théories de principe, force ou esprit intermédiaire entre l'âme et le corps; et cependant ce n'était pas là la pensée de Bacon. Mais, en supposant même que Bacon soit absolu dans son langage et qu'il se prononce ici en faveur du double dynamisme, Barthez ne serait pas pour cela d'accord avec lui, attendu que la nature de son *principe vital* est et demeure inconnue.

J'ai hâte d'arriver à son opinion sur l'âme humaine et ses facultés, afin de pouvoir mieux asseoir notre jugement et déterminer d'une manière positive de quel côté penche la théorie Baconienne. C'est dans le quatrième livre de son traité *De la dignité et de l'accroissement des sciences*, que nous tirons les principaux documents que nous allons mettre » sous les yeux des lecteurs. «La philosophie de l'humanité, » dit-il, se compose de parties toutes semblables à celles » dont l'homme lui-même est composé, savoir : des sciences » qui se rapportent au *corps*, et de celles qui se rapportent » à l'*âme* [2]. »

Bacon entend par science de l'*alliance* celle qui mène à la découverte du lien qui unit l'*âme* au *corps*. C'est pourquoi, après avoir démontré combien est grande la puissance

[1] *Hist. vit. et mort.*, p. 521, 522.
[2] Dign. et accr. des scienc., liv. IV, ch. 1, p. 244; trad. F. Rioux, 1852.

de l'âme sur le corps, et les étonnants prodiges de la volonté et de l'imagination sur l'organisme; après avoir dit quels sont les rapports intimes et surprenants qui existent entre le physique et le moral; après avoir enfin déclaré avec Hippocrate, Galien et tous les médecins de son temps, que le tempérament suit les affections de l'âme et *vice versâ*, l'auteur assure que la doctrine de l'*alliance* a cela de précieux: « C'est » d'apprendre à connaître les dispositions de l'esprit par les » dispositions du corps, et réciproquement les dispositions du » corps par les états divers de l'âme (passion et perception) [1]. » Jusqu'ici l'âme agit directement sur le corps, et celui-ci influe d'une manière évidente sur l'âme sans intermédiaire aucun.

Mais il continue et dit [2]: « Le corps humain est la plus fermentée des substances, tandis que l'âme est la plus simple de toutes. » L'auteur compare ensuite la structure si délicate du corps à un instrument de musique duquel il sort des sons harmonieux. Il convient donc d'observer minutieusement les faits qui s'y passent, à l'aide d'une bonne méthode philosophique; car, disait-il, toute doctrine médicale qui n'est point fondée sur la philosophie est bien peu de chose: « *Medicina* » *autem in philosophiâ non fundata, res informis est* [3]. » Bacon invoque le témoignage de la physique, de l'anatomie pathologique, des vivisections, afin de pouvoir arriver à la connaissance complète de l'homme [4]. Plus loin, il appelle le corps *l'habit et la chaussure de l'âme*, et enfin il en arrive peu à peu à sa théorie des esprits, qui, par leur *activité*, leur *vigueur* et leur *faiblesse* ou *inertie*, entretiennent la santé, les forces, ou provoquent l'atrophie et la caducité du corps [5]. Mais que sont ces esprits pour Bacon, et qu'entend-il défini-

[1] Dign. et accr. des scienc., liv. IV, ch. 1, p. 244 à 250.
[2] *Ibid.*, p. 251.
[3] Bac., *De augm. scient.*, lib. IV.
[4] Dign. et accr. des scienc., liv. IV, ch. 1. p. 251 à 262.
[5] *Ibid.*, de la page 263 à p. 264.

tivement par cette locution? Laissons-le répondre lui-même. « La science de l'âme humaine a deux parties : celle qui traite » de l'âme *rationnelle* (qui est divine), l'autre de l'âme *irra-* » *tionnelle* (qui nous est commune avec les brutes)... *L'âme* » *rationnelle* ou *souffle vital* est celle qui préside à l'intelli- » gence et qui donne la vie au corps ; *l'âme irrationnelle*, au » contraire, n'est qu'un *simple organe* de l'âme rationnelle. » C'est là ce que Bacon, avec quelques philosophes, appelle *l'âme sensible*. Pour lui, c'est un fluide tenant de l'air et du feu, devenant *invisible* par atténuation (en vertu de la chaleur naturelle du corps). Cette dernière, de nature éthérée, est composée des parties huileuses et aqueuses des tissus organiques, et a son siège principal au cerveau, d'où elle parcourt les nerfs et les artères.

Nous ne suivrons pas Bacon dans ses détails, souvent incomplets, sur les sensations, les sentiments et les perceptions ; contentons-nous de contrôler ses paroles, et hâtons-nous de déclarer ici que Bacon peut être compté au nombre des vitalo-animistes, attendu que jamais il n'a admis un agent *autonome*, intermédiaire entre l'âme et le corps, et que l'esprit vital ou les esprits vitaux ne sont pour lui, comme pour Galien, Scaliger, Suarez et tous les animistes de son temps, que la portion la plus subtile des humeurs et des solides sur laquelle l'âme agit d'une manière plus spéciale.

Que si nous avons si longuement insisté sur Bacon, c'est que nous tenions à démontrer trois choses principales : 1° qu'il n'a pas été toujours exempt d'erreurs avec sa méthode inductive, alors surtout que, faisant table rase des idées émises jusqu'à lui et ayant horreur de l'inconnu, il a marché d'hypothèse en hypothèse et s'est trompé bien souvent sur des choses logiquement démontrées avant lui ; 2° qu'il n'admet pas dans l'homme un intermédiaire *immatériel et capable de tout faire sans l'avoir jamais appris*, car, ainsi qu'il le dit lui-même, son esprit vital n'est autre chose qu'une matière

subtile, invisible, mais ayant une existence réelle et douée d'étendue ; 3° enfin, qu'il a ignoré les lois métaphysiques les plus simples qui président à l'existence des êtres organisés, de l'homme surtout, et que, partant, sa théorie des perceptions et des sensations est défectueuse.

Cette étude nous facilitera la conception des systèmes physiologiques qui s'appuient sur la méthode Baconienne, et nous permettra de mieux juger les théories qui en naîtront jusqu'à notre XIXe siècle.

André Du Laurens, chancelier de l'université de Montpellier et premier médecin de Henri IV, fut le contemporain de Bacon ; mais soit qu'il ne connût pas ce philosophe réformateur, soit que ces théories eussent peu convenu à son esprit Hippocratique, Du Laurens demeura fidèle à la tradition des maîtres de la science.

Voici ce que pense l'illustre professeur de l'École de Montpellier : « L'âme », dit-il, « qu'Hippocrate appelait *calidum* » *innatum*, nature invisible, *éther*, *ενορμον*, est une substance » spirituelle créée à l'image et à la ressemblance de Dieu; » elle est indivisible, immatérielle, incorporelle, approchant » de la nature des anges ; c'est elle qui régit et administre » tout dans le corps humain ; c'est encore elle qui, envoyée » au moment de la conception, construit le corps et *se forme* » *un domicile* apte à faire ses fonctions [1]. » Prenant ensuite au sérieux les trois âmes d'Aristote, il s'écrie : « Non, il n'y a » qu'une seule âme dans l'homme, mais qui, ornée de diverses » facultés, a besoin d'organes divers pour faire ses fonctions : » c'est donc l'âme seule qui *sent*, qui *meut* et qui fait *accroître* » le corps [2]. » Ce n'est pas le nerf qui *sent*, mais bien l'âme par les divers appareils nerveux [3].

Du Laurens avait reconnu le mouvement tonique comme

[1] A. Du Laurens, *Précept. génér. d'anat.*, ch. I et II, p. 1 et 2.
[2] Ibid., *Des os*, liv. II, quest. 3.
[3] Ibid., *Des nerfs*, liv. IV, quest. 8.

Stahl, avec la seule différence que l'anatomiste de Montpellier ne l'admettait que dans le tissu musculaire, au lieu que Stahl le mit partout : c'était pour lui, comme pour le professeur de Halle, le dernier acte de la vie organique. Galien lui-même avait très-bien reconnu ce mouvement, quand il dit « que les muscles agissent, même en repos. » Comme on le voit, les anciens n'ignoraient pas toutes ces choses; peu importe le nom qu'on leur donne. Du Laurens, néanmoins, ne peut s'exempter de l'idée de l'*esprit naturel;* il le définit: « un corps très-subtil, perpétuellement mobile, » engendré du sang et de la vapeur pour être le véhicule » et le charriot des facultés de l'âme [1]. » Mais qu'on y fasse bien attention, c'est toujours l'âme qui agit, et cet esprit naturel ne serait autre chose que la partie la plus subtile de l'organisme; c'est l'acte vital, le mouvement de Stahl, de Suarez et d'Aristote. Pour qu'on ne s'y méprenne pas, en effet, il dit: « L'esprit naturel est le premier et le plus prochain instrument de l'âme [2]. » Quoi qu'il en soit, c'est toujours l'âme qui est la cause efficiente, formatrice et finale du corps.

Ce n'est donc pas sans raison que nous dirons qu'André Du Laurens était animiste et défenseur du monodynamisme.

Thomas Campanella, de l'ordre des Prêcheurs et savant médecin, était spiritualiste et de l'école vitalo-animiste. Ses écrits médicaux portent un cachet tout particulier; car, à propos de la question la plus simple, il s'élève à des théories métaphysiques, parfois en dehors du sujet. Il distingue dans l'âme deux principes, *mens* et *spiritus* : le premier a les fonctions de l'intellect en partage ; le deuxième est chargé des affaires de la vie, c'est lui qui préside aux sensations, aux mouvements et aux actes vitaux [3]. Sa théorie sur les

[1] A. Du Laurens, *Des part. natur.*, liv. VI, controv. anat.
[2] *Ibid.*, *Hist. anat. de la générat.*, cap. 5.
[3] *Ibid.*, *Medicinal*, lib. I, cap. 1, art. 1 et

impressions organiques et leur transmission au cerveau, est la même que celle d'André Du Laurens, avec cette différence que l'*esprit*, suivant Campanella, est immatériel et n'est qu'une faculté de l'âme, *animæ humanæ facultas*.

F. VALLÉRIOLA, de Montpellier, professeur à l'université de Turin, peut être compté parmi les plus dignes défenseurs du monodynamisme. L'âme, pour lui, est la cause et le principe du corps : « *Anima est viventis corporis causa et* » *principium*[1]. » « *Vita autem est permansio et mora vege-* » *tatricis animæ calido nativo subnixæ in corpore*[2]. » Puis, faisant allusion aux rapports du physique et du moral, il dit, avec Hippocrate et Galien : « *Facultates animæ omnes* » *temperaturæ corporis comites sunt.* » Selon Vallériola, c'est l'âme qui forme le corps et le dirige durant toute la vie. Tels étaient aussi les principes de la célèbre université de Montpellier au XVI[e] siècle.

Mais arrêtons-nous un instant sur un des médecins les plus illustres de l'Allemagne : DUNCAN (Liddel-Scot), écossais d'origine et professeur à l'université de Helmstadt; il vivait vers la fin du XVI[e] siècle, et fut un célèbre représentant de l'Animisme médical.

Nous avons sous les yeux ses œuvres médico-philosophiques[3], et, après une sérieuse étude des principes qui en constituent le fondement, voici quels sont les passages que nous croyons devoir invoquer pour prouver la vérité de notre assertion ci-dessus. L'âme, d'après Duncan (Liddel-Scot), est la cause première et finale du corps organique, qu'elle forme et dispose pour son propre service, etc. : « *Anima* » *propriè est* ἐντελεχεία *prima corporis physici, potentiâ* » *vitam habentis, et talis, cujus partes sunt organa. Ab ani-* » *mâ autem vita proficiscitur; illaque vitam habere dicuntur,*

[1] *Enarrat. medicin.*, lib. IV, p. 283.
[2] *Ibid.*
[3] Duncani (Liddelli-Scoti), *Opera omnia.* Lugd., 1634, in-4°.

» *quæ vegetantur, quæ sentiunt, quæ loco moventur et quæ* » *intelligunt : quibus veluti gradibus animata inter se dis-* » *tinguuntur. Quare horum fons et principium est anima, et* » *id quo alimur, sentimus, intelligimus et movemur primò.* » *Hæ diversæ in homine à diversis facultatibus* UNIUS ANIMÆ » *proficiscuntur, quæ diversæ animæ non sunt, nam* UNA » *in quovis vivente anima est, quæ in partes natura discre-* » *pantes non dividitur. Sunt autem facultates* VIRES *quas* » *anima de se promit ad numerum functiones, hæ in uno-* » *quoque vivente originaliter in unâ animâ sunt, à quâ* » *promanant, ut diversæ operandi rationes et agentis con-* » *ditiones, sive proprietates, sed in corpore, ut in subjectis* » *recipiuntur*[1]. » Cette déclaration est des plus franches et des plus complètes ; elle n'est en défaut sous aucun rapport. Mais continuons : « *Anima duo præstat : primò informat,* » *complet et perficit corpus organicum, sive animatum in* » *esse specifico constituit ; deindè utitur corpore jàm infor-* » *mato et animato tanquàm organo : utrique actui corpus* » *aptum actionibus animæ, habile esse debet*[2]. » Voilà donc l'âme qui forme et vivifie le corps, qui le rend apte à toutes les fonctions devant s'accomplir en lui et par lui, et cela à l'aide de l'*esprit vital, faculté* ou force vitale, acte immédiat de l'âme elle-même : « *Facultas vitalis est vis animæ* » *residens in substantiâ cordis....*[3] »

Nous répèterons donc, sans poursuivre plus loin des recherches devenues désormais inutiles, que Duncan (Liddel-Scot) a été un des plus puissants défenseurs de l'Animisme, et qu'il a contribué pour beaucoup à la rénovation des dogmes Hippocratiques, épurés au contact de l'expérience et de la raison.

J.-B. VAN-HELMONT, dont nous avons déjà parlé plusieurs

[1] *Op. cit.*, p. 33.
[2] *Op. cit.*, p. 32.
[3] *Op. cit.*, p. 73.

fois, a émis sur l'âme et le principe de la vie des idées peu connues et difficiles même à découvrir, attendu qu'il a multiplié les êtres et les forces ou agents matériels et immatériels. C'est ainsi qu'il distingue dans l'homme le *mens*, l'*animus*, l'*anima*, l'*archæus*, le *blas* et le *spiritus vitalis*.

Je ne dirai que quelques mots ici sur la théorie Van-Helmontienne, me proposant d'en faire le sujet d'un travail particulier. Le *mens*, ou esprit, est une substance intelligente, mais non raisonnable; elle est immortelle et liée à l'*âme* sensitive, de laquelle elle se sépare à la mort du corps; elle siége au cerveau. L'*anima*, ou âme végétative, est une lumière inconnue qui joue le rôle d'aide ou d'agent secondaire envers l'esprit; c'est par elle que le *mens* reçoit les impressions organiques; c'est encore elle qui préside à la nutrition, aux diverses sécrétions du corps, et qui est la force médicatrice dans les maladies. L'âme comprend *(intelligit)* sans avoir conscience; elle a son siége au centre gastrique, où réside aussi le grand archée.

Blas représente, dans l'idée de Van-Helmont, la faculté *motrice* et *sensitive* de l'âme; il préside au mouvement et à la sensibilité organique et animale; il a son siége au pylore.

L'*archée* est appelé par l'auteur le portier de l'âme *(janitor animæ)*; c'est la faculté qui préside à la vie, et, par son intermédiaire, l'âme exécute les fonctions vitales de la circulation, de la respiration, etc. C'est le trait d'union immédiat entre l'âme et le corps; il est constitué par la quintessence de nos organes; c'est sur lui qu'agissent directement les moyens thérapeutiques que l'on dirige contre les affections morbides.

Comme on le voit, les opinions émises par Van-Helmont sont extrêmement vagues. On ne peut pas logiquement le classer parmi les monodynamistes; mais ce serait téméraire que de le mettre au nombre des didynamistes. Quant à nous, nous ajournerons notre jugement jusqu'à ce que nous ayons

saisi à fond la pensée de l'auteur, et ce n'est pas chose facile. Van-Helmont n'est pas un illuminé, mais il se ressent beaucoup de la cabale, et son mysticisme nuit à l'exposition de sa doctrine.

D. Sennert adopte complètement les idées d'Aristote et de Scaliger sur l'âme, et dit : « *Anima est actus primus perfectioque corporis naturalis, potentiâ vitam habentis, et cujus partes sunt instrumenta* [1]. » En d'autres termes : « *Anima est* ἐντελεχεία ἡ πρώτη, *id est actus seu forma substantialis per quam corpus animatum reverà est tale, hoc est, per quam insitam vim et facultatem habet omnes vitæ actiones obeundi* [2]. » J'arrête ici toute considération ultérieure, attendu qu'après une pareille définition, on doit, sans plus d'examen, conclure que le professeur de Witemberg appartenait à l'école de l'Animisme médical. Sa doctrine sur les sensations, sur le mouvement et la génération, sont conformes à celles de Stahl, dont nous allons bientôt étudier les importants travaux.

Zacutus-Lusitanus, esprit subtil autant que profond, soutient la doctrine du Vitalisme animique dans toute sa pureté. C'est ainsi qu'il dit : « *Anima rationalis cœlestis est, et angelicæ substantiæ, est enim immortalis; anima est causa prima omnium actionum corporis nostri* [3]. » Et plus loin : « *Anima sine aliquâ potentiâ mediâ animali vitam præstat. Ergò non est necessaria potentia vitalis*, etc. [4] — *Anima vegetativa virtualiter in sensitivà continetur et ista continentia virtualis duplex* [5]. — *Spiritus* (vitalis et animalis) *non vivunt, sed subjectum sunt inhæsionis.... sunt facultatum delatores* [6]. » Ces quelques

[1] *De anim.*, lib. VI, cap. 1, p. 88.
[1] *Loc. cit.*, seq.
[2] *De medic. princip. hist.*, lib. V, p. 798.
[3] *Ibid.*, quest. 35, p. 882.
[4] *Ibid.*, p. 881, c. 1, e.
[5] *Ibid.*, p. 600, 802.

citations suffisent pour faire connaître la pensée du savant Portugais. Sa doctrine est pure ; et, malgré cette adoption des esprits vitaux et animaux, il les rend si subordonnés à l'empire de l'âme, que l'on doit se hâter de reconnaître que Zacutus-Lusitanus est un sincère représentant de l'Animisme médico-philosophique.

MÉRINDOL, savant professeur de l'université d'Aix (en Provence), profondément versé dans la connaissance de la philosophie orientale, grecque et moderne, traita d'une manière fort remarquable la question qui nous occupe. C'est pourquoi, après avoir épluché une à une toutes les théories des anciens sur l'âme et ses facultés, il dit : « *Hominis ergò » forma substantialis ejus est anima*[1]; *est actus primus » corporis organici in potentiâ vitam habentis*[2]. » Disciple fervent d'Hippocrate et d'Aristote, il donne à l'âme en fonction vitale le nom de *nature;* mais, à l'exemple de S. Thomas, de S. Athanase et de J.-C. Scaliger, il dit : « *Anima » corpus movet, et ipsa per se movetur; anima propriam » aliquam actionem à corpore independentem est sortita; » hæc quæ in nobis est anima, vitæ author et suâ præsentiâ » conservatrix*[3] : *anima corpus nostrum informat, illique » esse tribuit et vitam*[4]. »

Pour Mérindol, les trois âmes des anciens ne sont autre chose (on ne saurait le comprendre autrement) que trois genres d'actes, trois facultés de l'âme pensante, que d'autres élèvent jusqu'au nombre de cinq, ainsi que l'ont fait quelques médecins avec le savant professeur d'Aix : ce sont les facultés ou puissances végétative, sensitive, appétitive, locomotive (ou motrice) et intellective[5]. Ce physiologiste distingué dit enfin : L'âme, faite à l'image de Dieu, est

[1] *Art. med. pars I*, p. 139.
[2] *Ibid.*, p. 140.
[3] *Ibid.*, p. 140.
[4] *Ibid.*, p. 143.
[5] *Ibid.*, p. 140.

répandue dans tout le corps.... *Anima per totum corpus diffusa...*; mais elle a choisi divers organes comme le siège où elle doit exécuter des fonctions spéciales. C'est ainsi qu'il répète, avec Hippocrate, Platon, Aristote, Galien, etc., que l'âme intellective réside au cerveau, que l'âme concupiscible ou appétitive a son siège au cœur, et que le foie est l'organe de l'âme irascible... : ce qui veut dire que par le cerveau l'âme exerce ses fonctions de motilité, de sensibilité et d'intellectivité; que le cœur et l'estomac sont le centre de la vie organique et les organes auxquels correspondent le plus directement les phénomènes de la sensibilité interne, la concupiscence et les appétits physiques et moraux; que le foie, enfin, est considéré comme étant la partie du corps le plus en rapport avec les sentiments de haine, de colère, etc.

On le voit donc, Mérindol avait les idées les plus justes sur les phénomènes de la vie et de l'intelligence; il peut être rangé parmi les plus éminents défenseurs du Vitalisme animique: seulement, comme tous les physiologistes de son temps, il fait remarquer que si l'âme a une action directe sur le corps, c'est par l'intermédiaire des esprits répandus dans toutes les parties de l'économie. Il en distingue de deux espèces: 1° les *naturales* ou *fixi;* ce sont ceux dont l'âme se sert pour les fonctions de la vie organique: ils viennent de la fleur du sang; 2° les esprits *influentes,* qu'il subdivise en vitaux et animaux, instrument premier des facultés sensitive, appétitive et intellective de l'âme raisonnable (*princeps animæ facultatum instrumentum*). Mais, bien qu'il reconnût avec Scaliger que les *esprits* naturels, vitaux et animaux n'étaient que les simples instruments de l'âme [1],

[1] Scaliger (*exercit.* 280, *num.* 2): « *Spiritus sunt animæ corpus moventis instrumentum, atque ideò medium inter movens et motum, sed inter animam informantem et corpus informatum nihil potest esse medium quod non sit informatum et animatum.* »

de laquelle ils tenaient même l'animation et la vie, un semblable langage était vicieux et ne pouvait qu'engendrer de nombreuses méprises; car certains physiologistes, attribuant à ces vapeurs organiques, à ces fluides impondérables, une existence propre et indépendante, ont fini, les uns, par récuser l'utilité de l'âme dans les actions de la vie corporelle, et ont créé le système du double dynamisme humain; les autres, niant même jusqu'à l'action réelle de l'âme, en ont rejeté l'existence comme superflue.

Alph. A Caranza et P. Zacchias, médecins remarquables et jurisconsultes les plus érudits de Madrid et de Rome, composèrent presqu'en même temps un livre précieux sur les questions les plus délicates ayant trait à la médecine légale. L'ouvrage d'A Caranza a pour titre : *De partu naturali et legitimo,* et traite avec une justesse d'esprit et un talent hors ligne les questions les plus délicates se rapportant à ce sujet : c'est un livre extrêmement précieux, qui devrait être mis entre les mains des jeunes médecins. Celui de Zacchias, plus complet, traite toutes les questions de médecine légale : c'est encore là un ouvrage qui devrait avoir cours dans nos Facultés, à cause des hautes conceptions qu'il contient. Pour ce qui nous regarde, nous dirons seulement que ces deux illustres jurisconsultes-médecins sont, sans arrière-pensée, les défenseurs de l'Animisme appliqué à la médecine. Leurs œuvres sont un cours complet d'histoire de la médecine légale (chacun sous son point de vue), et l'érudition qu'y montrent les deux savants légistes est des plus admirables, aujourd'hui surtout où la méthode historique semble reprendre un peu de faveur dans la science.

En ce qui regarde Gassendi, serons-nous aussi exclusif qu'on l'a été généralement envers lui, et le classerons-nous définitivement, entre Hobbes et Locke, à côté d'Épicure? Non, positivement non; et, bien que nous ayons traité au

long cette question dans un commentaire spécial [1], nous dirons ici, en ce qui concerne la pureté de ses dogmes en anthropologie, que Gassendi, accusé de sensualisme et de matérialisme par les adversaires des doctrines catholiques, professait des opinions en tout conformes à celles de l'Église. M. Mandon, dans une thèse pour le doctorat ès-lettres, s'est largement acquitté de cette tâche au point de vue philosophique et théologique. Notre commentaire XCVIII est entièrement consacré à prouver que Gassendi (bien que faisant une large part aux sens) appartient à l'École de l'Animisme anthropologique et de l'unité du principe intelligent, sentant et mouvant. Disons seulement, pour confirmer notre thèse, que les objections que Gassendi oppose à Descartes sur l'âme, sa nature et ses attributions, prouvent sans réplique que ce philosophe a enseigné que « *l'âme humaine est le principe interne par lequel l'homme vit, se meut et entend* [2]. »

Le Vitalisme animique compte encore dans son sein Cardan, Bruno, Baillou, J. Vanini, Libavius et Guill. Harvey, ainsi que beaucoup d'autres médecins éminents qui ont vécu dans les XVIe et XVIIe siècles, mais dont on a souvent dénaturé et mal interprété la pensée.

Arrive enfin Descartes, ce génie transcendant qui vient clore d'une manière si honorable cette longue suite de médecins et de philosophes [3].

Descartes, dans la méthode qu'il adopta, avait besoin de bien déterminer les bases sur lesquelles il devait faire reposer la *certitude*. En conséquence de ces principes, il ne reconnut d'abord dans l'homme que deux substances : l'esprit ou âme pensante et consciente (le *moi*), et la matière organisée soumise à des lois mécaniques invariables et indépendantes, soit de l'âme, soit de tout autre agent.

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. XCVIII.
[2] *Voy.* Descartes, trad. J. Simon; 5e object., p. 269, etc.
[3] Descartes, né en 1596, est mort en 1667.

Il confondit donc : 1° l'*âme* avec le *moi*, c'est-à-dire les phénomènes de conscience avec ceux qui sont en dehors de celle-ci ; 2° le corps mixte avec le corps vivant,... 3° l'organisme avec le mécanisme. Dans l'état, Descartes limita beaucoup trop l'activité et la puissance de l'âme, en la reléguant dans la glande pinéale, et donna beaucoup trop de prérogatives à la matière, en lui attribuant la faculté de vivre et de sentir indépendamment de tout principe supérieur. Cette nouvelle théorie confirma de plus fort l'opinion des esprits vitaux et animaux, qui, de simples corps subtils, intangibles, invisibles, mais instruments directs de l'âme, furent regardés comme de véritables agents capables de sensibilité et de mouvement. L'adoption d'un pareil système ne vint que de l'hypothèse erronée de l'impossibilité de l'action et de la réaction de l'âme sur le corps, et *vice versâ*.

Descartes se contenta néanmoins des esprits animaux, c'est-à-dire de ceux qui circulaient dans les filaments nerveux et qui correspondaient tous au centre commun, le cerveau, où Descartes avait logé l'âme. Néanmoins, peu à peu ces esprits animaux jouèrent le rôle des anciens esprits *naturels* et *vitaux*, et l'on voit même aujourd'hui des physiologistes professer ces idées. Quelques propositions tirées du texte reproduiront beaucoup mieux la pensée du maître. Descartes dit [1] : « Dieu forma le corps du premier homme » semblable à l'un des nôtres, sans mettre en lui au commen- » cement aucune *âme raisonnable*, ni aucune autre chose » pour y servir d'âme *végétante* ou *sensitive*, sinon qu'il » excita en son cœur un de ces feux sans lumière, de même » nature que celui qui échauffe le foin lorsqu'on l'a enfermé » avant qu'il ne fût sec, ou qui fait bouillir les vins nouveaux » lorsqu'on les laisse cuver sur la râpe ; car, examinant les » fonctions qui pouvaient en suite de cela être en ce corps,

[1] Descartes, *Disc. de la méthod.*, p. 31 ; édit. J. Simon, trad. 1855.

» j'y trouvai exactement toutes celles qui peuvent être en » nous sans que nous y pensions, ni par conséquent que notre » âme, c'est-à-dire cette partie distincte du corps, dont la » nature n'est que de penser, y contribue, et qui sont toutes » les mêmes; en quoi on peut dire que les animaux sans » raison nous ressemblent. » Pour ce qui est des fonctions du corps humain, Descartes les réduisait toutes aux phénomènes mathématiques de la statique, de l'hydraulique et de la physique en général. Cette doctrine engendra un grand schisme médical, et donna naissance aux diverses écoles matérialistes qui ont inondé les XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles. Pour ce philosophe, tout est passif dans les sensations, ainsi que dans les sentiments de faim, de douleur, de soif, etc.[1]

« Cependant », dit-il plus loin, « je sens que mon âme » n'est pas simplement logée dans le corps ainsi qu'un pilote en » son navire; outre cela, elle (le *moi*) lui est conjointement, » très-étroitement unie, et se trouve tellement confondue » et mêlée avec lui, que nous ne faisons ensemble qu'un seul » et même tout.... Les sentiments de faim et de soif ne sont » donc autre chose que de certaines façons confuses de penser, » qui proviennent et dépendent de l'union comme du mélange » de l'esprit avec le corps[2]. » La contradiction devient on ne peut plus flagrante; et si Descartes eût bien voulu pousser la chose un peu plus loin, il se serait aisément aperçu qu'à cause même de ce *mélange* intime de l'esprit avec le corps, il ne peut se faire autrement que tout soit actif dans l'économie animale, et que c'est l'âme (non consciente) qui exerce et produit (non par sa pensée et sa volonté réfléchie) tous les phénomènes tant moraux que vitaux et animaux qui s'y passent.

Descartes dit en parlant du mouvement[3] : « Ce n'est pas

[1] *Médit.* 6e, p. 119, 120.
[2] *Ibid.*, p. 120.
[3] *Rép. aux quatr. object.*, p. 242.

» l'esprit (ou l'âme) qui meut immédiatement les membres » extérieurs, mais seulement il peut déterminer le cours de » cette liqueur fort subtile qu'on nomme les *esprits animaux.* » ...Il en est de même des autres mouvements organiques » qui se font sans que nous y pensions, ainsi que du marcher, » du chanter, etc. » Or, c'est ici où l'erreur se montre d'une manière manifeste. Quoi! l'âme, répandue dans tout le corps (bien qu'ailleurs il la relègue dans un point du cerveau) et *mêlée* aux molécules organiques, ne peut mouvoir les organes à cause que l'esprit ne saurait agir sur la matière, et vous enseignez que l'action de cette âme s'exerce directement sur les esprits animaux! Mais quelle est donc la nature de ces derniers? Et prenez-bien garde que, s'ils sont immatériels, vous admettez (contre votre hypothèse) deux principes immatériels dans l'homme, et s'ils sont matériels, ils ne peuvent avoir aucun rapport avec l'âme, malgré leur état de subtilité problématique et non avérée. La théorie des esprits animaux ne sert donc qu'à compliquer la question et à faire naître l'incertitude, le scepticisme et l'erreur dans la question qui nous occupe. Car enfin, le rôle que vous faites jouer à ces esprits (matière), présuppose chez eux un instinct, ou du moins une action fatalement soumise à des lois prises en dehors de l'organisation [1].

Disons, en terminant, que Descartes, en déclarant que les esprits animaux sont une sorte de sécrétion du sang artériel qui se rend au cerveau [2], c'est-à-dire une séparation des parties les plus subtiles du reste de la crâse du sang, Descartes avoue que « ces esprits ne sont que des corps », et, partant, pure matière; ce qui détruit toute sa théorie,

[1] Le philosophe Gassendi a adressé sur ce point des objections fort sérieuses à Descartes, et je n'ai trouvé les réponses de ce dernier aucunement concluantes, surtout en ce qui concerne les actes de non-conscience, et fort bien accomplis par le *moi* pendant la vie intrà-utérine, dans le sommeil, dans la léthargie, et en bien d'autres circonstances de la vie humaine.

[2] *Pass. de l'âme*, p. 528.

plaçant l'homme entier dans le *moi*, et tombant dans le matérialisme le plus grossier en attribuant à la matière la puissance de s'organiser, de sentir et d'agir.

X. Temps modernes. — L'époque que nous venons de parcourir est des plus mémorables dans l'histoire de la science et de la médecine. Elle a vu, en effet, paraître sur la scène les hommes les plus éminents qui aient illustré la France, l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne et l'Allemagne au XVe et au XVIe siècle, et même durant la moitié du XVIIe. Dans cette période de près de trois siècles, nous avons vu surgir des hommes de science et de génie, dont les uns, guidés par la foi, la science et la raison, ont transmis à la postérité les dogmes que l'antiquité et le moyen-âge leur avaient légués, et dont les autres, voulant tout soumettre à la lumière de leur propre raison et secouant trop hardiment le joug de la Tradition, en ont méconnu les bienfaits.

Que si Bacon eût mieux connu Hippocrate, Aristote et les Pères de l'Église, et si Descartes n'eût pas mis une barrière presque insurmontable entre l'esprit et la matière organisée, entre l'âme et le corps, ils auraient l'un et l'autre rendu des services autrement précieux à la philosophie et à la médecine; car aujourd'hui, malgré la révolution faite dans les esprits par ces deux puissantes intelligences, le XIXe siècle se sent porté, par un attrait presque irrésistible, vers les idées de l'Hippocratisme, de l'Aristotélisme et du Thomisme.

Les doctrines que nous allons avoir à vérifier dans ce paragraphe, ne sont en général que la conséquence des idées philosophiques de Bacon et de Descartes : c'est une sorte de revue historique des luttes incessantes et curieuses qui eurent lieu, pendant les XVIIe et XVIIIe siècles, entre la raison absolue et l'expérience raisonnée des faits, entre le Spiritualisme pur et le Matérialisme sous toutes ses formes,

et desquelles rejaillira, comme un phare étincelant sur la mer orageuse des systèmes, l'auguste vérité, de la bouche du grand et immortel Stahl, la plus illustre personnification des saines doctrines chrétiennes et philosophiques appliquées à la science de l'homme.

La première moitié du XVII[e] siècle fut presque entièrement entraînée dans le Cartésianisme. Bacon, peu connu à cette époque, même en Angleterre, ne pouvait opposer une digue à ce torrent envahisseur; et, si ce n'eût été quelques hommes qui surent résister à cette funeste influence, l'Europe entière aurait été subjuguée par le Mécanicisme, l'Iatrochimisme, le Matérialisme et le Panthéisme.

Les principaux promoteurs des théories cartésiennes furent Borelly, chef de l'école iatromathématique (à Naples), et Spinosa, chef de l'école panthéiste (en Hollande). Ceux-ci trouvèrent en France et en Angleterre de nombreux échos parmi les médecins; et l'art de guérir serait infailliblement tombé au pouvoir des sectes dissidentes, si quelques hommes courageux de l'École de Montpellier, et presque toutes les Universités d'Allemagne, n'eussent conservé, malgré de nombreuses agitations, le dépôt sacré des doctrines hippocratiques.

Les philosophes et les médecins qui résistèrent avec le plus de courage et de gloire à ce dangereux envahissement, furent le P. Sénault, qui attribue d'une manière explicite à l'âme humaine la triple faculté de *penser* (faculté angélique), de *sentir* (faculté animale) et de *présider* à la formation, à l'accroissement et à la conservation du corps (faculté végétative) [1]; le P. Fabry, qui professait à peu près la même doctrine, un peu altérée néanmoins par le Cartésianisme, surtout au point de vue de l'âme des bêtes [2];

[1] *Voy.* son livre *De l'usage des passions*, dédié à Richelieu.
[2] Voy. *De plant. et gener. animal.* 1666.

SUAREZ, dont nous avons déjà parlé par anticipation; le grand BOSSUET, dont on a eu tort de comparer la doctrine anthropologique à celle de Descartes, attendu qu'en admettant l'*âme des bêtes*, l'illustre évêque de Meaux se séparait de la théorie cartésienne et rentrait dans la doctrine animiste, car Bossuet n'a jamais parlé de *principe vital*, force intermédiaire entre le corps et l'âme; R. CUDWORTH, qui, moins explicite que le P. Sénault et mettant toute l'âme dans le *moi* (comme Descartes), fut forcé d'admettre, pour expliquer les phénomènes organiques, une certaine *force plastique* de nature équivoque et indéterminée, n'agissant pas automatiquement, mais simplement d'une manière *sympathique*, *magique* et *fatale*.... C'est un pas du Cartésianisme vers le Vitalisme animique; c'est là, de plus, une protestation énergique contre le Matérialisme de l'époque; mais c'est aussi une étrange complication introduite dans la physiologie et la philosophie anthropologique. Car, enfin, à quoi bon multiplier ainsi les forces et admettre comme intermédiaire entre le corps et l'âme une puissance inutile, je dirai même superflue, alors surtout que l'expérimentation des faits nous démontre que cette force doit nécessairement être d'une nature incorporelle, immatérielle, et, partant, bien connue de tous? C'est dans Cudworth que Barthez paraît avoir rencontré les éléments de son système du double dynamisme, bien que les réticences du Chancelier de Montpellier mettent en évidence l'incertitude de son scepticisme.

Le P. MAIGNAN, NICOLE et ARNAULT le Janséniste, quoique professant des idées différentes et fort vagues à quelques égards, combattirent contre le Mécanicisme et le Matérialisme. Si le Vitalisme animique n'est pas autorisé à les compter parmi ses défenseurs, on peut dire néanmoins qu'ils ne s'éloignaient pas de cette théorie, dont ils ne firent pas, du reste, une étude spéciale.

Le célèbre professeur d'anatomie de l'université d'Oxford,

Willis, disciple fervent et direct de Gassendi, admet dans l'homme une âme intelligente, pensante et libre, chargée de donner aussi la vie au corps par sa présence, et opérant tout en lui, mais par l'intermédiaire de l'âme corporelle, instrument immédiat de l'âme raisonnable : « *Super* » *hoc*, cum *doctiss. Gassendo*, dicendum arbitror, animæ » rationalis *subjectum immediatum esse animam corpoream*, » *cujus illa*, cùm actus, *perfectio, complementum et forma* » *existit etiam per ipsam, anima rationalis corporis humani* » *forma et actus efficitur*[1]. » Mais Willis se sépare du Vitalisme monodynamique, lorsqu'il dit, d'une part, que l'*âme corporelle*, petite flamme matérielle et divisible transmise par les parents dans l'acte générateur, est douée d'une certaine faculté de connaître qu'il appelle *phantasia, seu imaginatio*[2]; et que, d'autre part, il attribue à cette âme le pouvoir de coopérer aux sensations avec l'âme raisonnable[3]. Mais comme l'âme raisonnable n'avait aucun instrument pour accomplir les actes animaux, c'est-à-dire moteurs, Willis avait admis, comme Descartes, les esprits animaux, qui, logés au cerveau et dans toutes les ramifications nerveuses, étaient les fidèles messagers de l'âme pensante. Ces esprits animaux sont, d'après cet ingénieux auteur, d'une nature spiritueuse et non spirituelle : c'est une vapeur subtile, une émanation directe de la partie la plus subtile et volatile du sang, etc.... Une pareille doctrine, bien que tenant du Spiritualisme par quelques points, est trop près du Matérialisme pour que nous nous exposions à nous l'assimiler. Disons seulement que s'il est regrettable que Willis soit si obscur et si mystique parfois, nous devons lui rendre justice pour le mérite avec lequel il a étudié la question de l'*âme*

[1] Willis, *Anim. brut. cum ration. comparat*, cap. VII, p. 61. — *Opera omnia*. 1680.
[2] *Loc. cit.*, p. 57.
[3] *Ibid.*, p. 60.

des bêtes; traité sur lequel nous nous proposons de revenir plus amplement dans un travail spécial.

Sydenham, entièrement adonné à la pratique médicale ainsi que l'ont fait plus tard Baglivi et Baillou, n'a pas pris une assez large part aux questions théoriques, pour que nous puissions voir nettement à quelle école ce grand médecin appartenait; néanmoins nous pouvons dire que Sydenham, Hippocratiste, c'est-à-dire profond observateur, regardait la nature (ensemble des lois établies dans le corps par le Créateur) comme la cause, l'agent spécial de tous les actes organiques; seulement, il soutenait que la volonté de Dieu est la cause motrice de nos organes, etc., et tombait ainsi dans le système de Malebranche [1]. A ces idées il mêlait l'opinion de l'existence des *esprits animaux,* seuls intermédiaires entre l'âme et le corps; il est allé même jusqu'à dire que « la force de l'âme dépend principalement des esprits, etc. [2] » Mais il accorde, d'autre part, à l'âme une puissance très-grande sur l'organisme.

Disons donc, en nous résumant, que ces trois grands représentants de l'art médical, absorbés par les soucis d'une carrière où ils ont largement cueilli les lauriers de la renommée, ont eu pour guide la méthode philosophique expérimentale et rationnelle, et qu'ils ont toujours su se tenir à l'abri des utopies matérialistes imaginées par les mécaniciens, les chimistes et les physiciens de leur siècle. Quoi qu'il en soit, une conduite aussi honorable indique la prédilection toute particulière, de la part de ces hommes si éminents, pour les doctrines vitalistes épurées de toute conception matérialiste.

Mathias de Llera, digne successeur de G. Bravo-Sobremonte-Ramirez, aussi bon chrétien (bien qu'il ne fût pas membre de la Sainte Inquisition) et plus versé dans les

[1] Sydenh., *Méd. pratiq.*, trad. de Jault, p. 104.
[2] *Ibid.*, p. 489.

sciences médicales que le fameux F. Valles dont nous parlerons bientôt; Mathias de Llera, disons-nous, savant commentateur de Galien, reconnaît que l'âme raisonnable (*animus* ou *anima rationalis*) est l'acte du corps physique et organique de l'homme : « *Anima rationalis est actus corporis* » *physici et organici*. » Mais comme c'est l'âme en fonction de vitalité (*natura* ou *calor nativus*) qui construit et anime le corps, il dit, comme S. Thomas, que l'âme raisonnable vient après, c'est-à-dire vers le trente-cinquième jour, ou, physiologiquement parlant, lorsque l'appareil nerveux cérébro-rachidien a une forme et peut servir d'instrument [1]. Le savant de Llera professait, du reste, la même doctrine que les RR. PP. Ant.-Enric del Vayo et F. Mich.-Loys de Argueta, G.-R. de Sobremonte-Ramirez, Mich. de Halva, Fr.-Henr. de Villa-Costa et J.-B. Carniena; ses amis et collègues, etc.

Spinosa, avons-nous déjà dit, contribua pour beaucoup à établir le Matérialisme dans les écoles médicales; sa théorie consiste à n'admettre qu'une seule substance, principe unique à forme double. Le chef de l'École panthéiste moderne regardait Dieu comme un être pensant, éternel et infini, mais doué d'étendue : de là, la confusion inévitable de l'esprit avec la matière : « *Anima est idea corporis; corpus verò est objectum animæ* [2]. » Telles sont les opinions de Spinosa sur l'homme; mais il dit aussi que tout ici-bas possède une âme, et qu'il n'y a aucun être qui n'ait son idée en Dieu. Pour lui, le corps est un effet de l'âme : jusque-là, l'erreur n'est évidente qu'en ce qui regarde l'étendue comme attribut divin; mais ce qui montre le côté dangereux de la doctrine de ce philosophe, c'est que l'âme a aussi l'étendue en partage et n'est qu'un mode de cette

[1] *Voy.* D. Math. de Llera, *Comment. Galen.*, in-fol., p. 13, 132, 214, 228, etc. 1674.

[2] *Ethic. prop.* 21, 23.

substance unique, et que, par son union étroite avec le corps, son instrument direct, il n'y a plus de distinction possible, attendu que l'âme ne peut, selon lui, rien imaginer, rien faire dans son intellect sans le corps, qui n'est, à son tour, qu'une partie de l'infinie étendue de Dieu. Qui plus est, l'âme ne peut rien accomplir dans ce corps qu'elle produit : *«Sibi faciens instrumenta vi nativâ»*, sans l'intervention de l'âme universelle, qui agit continuellement sur elle. Ce système, tout au plus digne des Écoles Indienne et Chinoise de Patandjali ou de Confucius, est la source du panthéisme moderne et inaugure le fatalisme le plus aveugle. Il est une conséquence directe du Cartésianisme mal interprété ; il tient le milieu entre ce dernier et le Malebranchisme. Toute théorie médicale basée sur de pareils principes serait subversive et en flagrant délit contre le bon sens et la science.

Je ne vois donc pas comment M. le professeur Lordat a pu se croire autorisé, dans bien des circonstances, à jeter à la face des médecins qui partagent les convictions du monodynamisme Stahlien, l'épithète tant soit peu gracieuse de Matérialistes et de Spinosistes[1]. C'est là un fait bien étrange, surtout de la part d'un homme aussi remarquable que le savant Professeur de physiologie. Nous avons tout lieu d'espérer aujourd'hui que, connaissant beaucoup mieux la doctrine du Professeur de Halle, on ne l'assimilera désormais plus aux utopies Spinosistes et au langage *incongru* des Matérialistes des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles.

Le P. MALEBRANCHE, Cartésien par conviction, admit avec son maître les esprits animaux comme seul moyen de rapport direct entre l'âme et le corps, dans l'exécution des mouvements volontaires. Mais pour ce qui est des actions vitales et organiques, il enseigna qu'elles s'accomplissent en

[1] Lordat, ouv. cit. ; introd.. p. cx et ailleurs.

vertu d'une action incessante ou continue de la puissance divine. Par cette hypothèse, il a détruit toute influence réciproque et réelle de l'âme sur le corps et du corps sur l'âme ; il a créé le système des *causes occasionnelles*. Ces deux premières erreurs firent tomber ce grand métaphysicien dans une troisième, bien plus grave encore, celle de l'*optimisme;* système non moins exagéré qu'inconséquent.

Leibnitz, esprit aussi vaste que profond et original, voulut trouver un moyen terme pour résoudre la question de l'*alliance;* mais, Baconien en ce qui regarde l'autorité de l'expérience, et Cartésien pour ce qui est de la séparation absolue de l'âme avec le corps, le philosophe allemand ne donna point une solution satisfaisante au problème de la vie. Nous ne saurions trop nous étendre sur ses opinions, sans anticiper sur ce que nous en dirons, à propos de sa polémique avec Stahl, dans notre tome VI, exclusivement réservé au compte-rendu de ce monument historique de la philosophie médicale. Quelques mots seulement pour ne pas être incomplet :

Leibnitz, comme on le sait déjà, avait créé le système de la monadologie (reproduction infidèle des trois facultés végétative, sensitive et intellective des anciens), dans lequel il admet trois espèces de monades, auxquelles il donne aussi le nom d'*âmes,* d'entéléchies ou *formes primitives,* de *formes substantielles* ou de *substances simples* [1]. Les premières, douées de *perception* simple, sans *sensation* ni *aperception*, ce sont les monades ou particules indivisibles corporelles; les autres, *avec perception suivie de sensation,* mais sans conscience ou aperception, c'est l'âme en fonction de vie corporelle, c'est l'âme bestiale de toute espèce. (Les animaux spermatiques, suivant ce philosophe, possèdent chacun une âme sensitive, et ce sont ces mêmes

[1] *Voy.* Leibnitz (Théod.), *part. III*, 396 : *Ess. sur la bonté de Dieu.*

âmes sensitives qui, après la conception vraie, sont élevées au rang d'âmes pensantes [1].) Les dernières enfin, qu'il nomme *monades primitives* ou *monades des monades*, ayant l'aperception en partage, ce sont les âmes humaines proprement dites. Or, qui ne voit là-dedans une sorte de reproduction de la théorie de Platon, d'Aristote et de S. Thomas, défigurée et profondément altérée? Mais ce qui rend la conception physiologique de Leibnitz complètement inadmissible, c'est que tant sa théorie des monades que celle de l'harmonie préétablie sont remplies d'hypothèses et détruisent la liberté individuelle, attendu que l'action et la réaction réciproque de l'âme sur le corps et du corps sur l'âme est forcée... Qu'y a-t-il de plus étrange, par exemple, que la supposition de la préexistence de tous les germes dans nos premiers parents, celle de la direction de l'économie par la monade primitive agissant, suivant des lois établies et invariables, sur les monades de second ordre qu'il nomme *forces actives;* lesquelles, à leur tour, dirigent les monades de troisième ordre, simples forces originelles et fondamentales, mais purement corporelles, bien qu'ayant le don de la perception simple? Cette théorie est presque un double dynamisme, mais si obscur qu'on ne peut réellement en conclure rien de positif en faveur de qui que ce soit: c'est là ce que nous verrons bientôt. Sa doctrine sur les protoplastes de chaque espèce, sur la préexistence des âmes dans la semence et sur leur transmission par la génération, est des plus incompréhensibles [2].

Les vieilles traditions s'en allaient; la foi et la science, remplacées par le scepticisme et détrônées par la raison, s'étaient enfuies dans les monastères et dans quelques âmes pieuses qui leur avaient ouvert un sanctuaire impénétrable

[1] *Monadologie.* 82. — Mieux vaut cent fois la théorie de Van-Helmont.
[2] Leibnitz (Théod.), *La cause de Dieu*, 81.

aux hardies conceptions d'un siècle indocile à son déclin, et qui allait voir éclore l'époque la plus honteuse de l'humanité ; époque dont l'histoire n'a tracé qu'en frémissant les tristes et lamentables pages.

La science de l'homme surtout avait eu ses écarts et ses révolutions comme les empires et le Christianisme ; les systèmes que l'esprit humain avait engendrés dans ses égarements rongeaient la société médicale ébranlée jusqu'en ses bases. La chimie, devenue aussi superstitieuse que l'astrologie, aussi absolue que le mensonge, aussi envahissante que l'esprit de révolte et d'insubordination, absorbait de toute part l'École, et, de concert avec ses sœurs, la physique et la mécanique, elle voulait renverser la théorie médicale et détruire l'observation raisonnée des faits, ainsi que leur explication à l'aide de la vraie méthode philosophique. Tout n'était plus désormais dans l'homme qu'un jeu naturel et mécanique de solides et de liquides chimiquement composés et mathématiquement arrangés pour l'exécution de phénomènes d'un ordre purement physique.

Les noms d'Hippocrate et de Galien n'étaient plus respectés que par un petit nombre, et les dogmes de la vieille École de Cos étaient remplacés dans la science par un langage de carrefour tout au plus intelligible aux alchimistes et aux physiciens. L'art médical se bornait à quelques formules banales et d'apparat ; la médecine n'était plus cette science large, féconde et homogène, embrassant tout, connaissant tout, s'adressant à tous : dans son divorce avec la philosophie, elle s'était affaiblie, et, au lieu de cette doctrine spiritualiste et vivifiante que le divin Vieillard avait léguée à ses disciples, l'anthropologie médicale n'était plus qu'un *naturisme* isolé sans méthode, un navire sans boussole, que des pilotes trop timides ne savaient plus gouverner. Comme le dit si bien notre savant collaborateur M. le professeur Boyer, « la médecine était un arbre sans racines,

» vivant d'une vie éphémère et ne portant plus de fruits.
» Aussi, sous le souffle puissant du mécanicisme et du chi-
» misme, cet arbre ébranlé se penchait de plus en plus vers
» le sol, et le moment était venu où sa chute inévitable
» allait se consommer [1]; » si Dieu, qui veille sur la vérité scientifique comme sur toute vérité, n'eût suscité un de ces hommes privilégiés qui, ainsi que l'écrit Cabanis, sont destinés à régénérer le monde.

Stahl paraît, et, philosophe profond, il rend à la science de l'homme sa vraie méthode; médecin éminent, il rétablit les dogmes Hippocratiques sur leurs bases naturelles et légitimes; architecte ingénieux, il reconstruit l'édifice qui s'écroule; habile nautonnier, il saisit hardiment le timon; sous sa puissante main, la mer orageuse des systèmes apaise ses flots, la tempête se dissipe et la vague docile dirige triomphalement vers le port le vaisseau qui porte dans son sein le salut des peuples.... L'arbre antique replonge ses racines dans les profondeurs du sol, son tronc redressé relève fièrement ses rameaux naguère desséchés par le vent de l'erreur, une fécondité jusqu'alors inconnue les couvre des fruits les plus délectables.

Stahl, esprit *rénovateur* et *créateur,* renverse d'un seul coup les utopies de son siècle et prépare ainsi aux générations futures une ère de gloire et de progrès indéfinis. Méconnaître plus long-temps la grandeur de cette œuvre de régénération eût été pour l'humanité une faute incalculable dans ses fâcheux résultats.

Depuis tantôt un siècle et demi que la doctrine du Vitalisme est venue ranimer la science médicale et la ramener aux temps de sa splendeur primitive, le nom de Stahl a fait tressaillir plus d'un cœur, rallumé plus d'une intelligence éteinte au contact des doctrines matérialistes; il n'est pas

[1] *Voy.* notre T. II, Réflex. du prof[r] Boyer, p. 121.

même un philosophe, un médecin, un savant qui n'ait salué avec joie l'heureuse rénovation opérée par ce génie extraordinaire.

Quelle est donc l'œuvre si grande accomplie par le Professeur de Halle? En quoi consiste sa doctrine médico-philosophique? C'est là ce que nous allons mettre sous les yeux du lecteur avec toute l'impartialité dont nous sommes capable. Notre admiration pour la pensée du Maître ne saurait nous faire dévier du chemin de la vérité. Nous serons exact, minutieux et véridique dans nos recherches et dans nos appréciations; d'ailleurs, la pensée de Stahl ne peut que gagner à être mise au grand jour, et c'est avec raison que ce professeur avait pris pour devise : « *Illo* (sole) *splendente levabor* » : c'est lorsque la lumière de la science et de la raison aura éclairé les siècles, que ma doctrine sera exaltée et dignement appréciée..... De cette étude doit résulter, en effet, le triomphe du Spiritualisme médical, la glorification de la doctrine du Vitalisme animique enseignée par Hippocrate et épurée au creuset de la philosophie chrétienne, de l'expérience et de la raison.

Depuis que la doctrine du Vitalisme spiritualiste a paru sur la scène du monde médical, rien ne lui a manqué, l'éloge comme le blâme, mais l'un et l'autre avec un excès démesuré. La chose la plus significative en cette affaire, c'est qu'il n'y a guère plus aujourd'hui que les matérialistes et certains esprits prévenus qui se refusent à faire bon accueil à l'apparition nouvelle de cette grande doctrine. De tous côtés, savants, philosophes, littérateurs et vitalistes sont jaloux de pouvoir juger par eux-mêmes de la valeur des travaux de Stahl; tâchons d'en faire une revue consciencieuse, au double point de vue philosophique et physiologique.

Ce qu'ont dit du Professeur de Halle les admirateurs de sa théorie médico-philosophique, pourrait suffire sans doute

pour le juger d'une manière générale, et l'on pourrait croire qu'il reste peu à dire après les travaux de M. E.-C. Lasègue et de M. le professeur A. Lemoine. Mais, pour porter sur le Stahlianisme un jugement bien assis, il convient d'entrer dans bien des détails omis par ces deux écrivains ; il faut surtout accompagner une semblable étude de considérations philosophiques et de documents historiques pouvant seuls élucider la question jusqu'en ses profondeurs.

Stahl, élève de Wedel et de Crause, qui enseignaient à Iéna la doctrine Hippocratique un peu altérée par la conception Helmontienne ; Stahl sentit, bien jeune encore, l'imperfection d'un pareil dogme, et s'efforça de le purifier en le soumettant à toutes les rigueurs d'une étude approfondie des anciens et des modernes. Hippocrate devint principalement pour lui le sujet de méditations journalières, si bien que de bonne heure il en avait commenté les plus riches écrits [1].

A. Doctrine générale de Stahl. — Ainsi que l'a dit fort bien M. Lemoine, « la clef de la doctrine de Stahl, le » secret de sa force et de sa vérité, sont dans la méthode » qui a présidé à sa construction [2]. » C'est là ce qui caractérise les hautes conceptions et les grands génies. Hippocrate, Platon, Aristote, Bacon et Descartes n'avaient pas opéré différemment, et, à l'exemple de ces rares intelligences dont il connaissait la sublimité et les erreurs, Stahl, dont la mission

[1] *Voy*. Stahl, *Program. quo vindici; Theor. ver. medic. à surfl. alien.*, etc. Halle, 1694. — *De synerg. naturæ*. 1695. — *De autocrat. natur*. 1696. — *De histor. med. practicâ*. 1698 (dans ce travail il cite cinquante auteurs de premier ordre dont il vérifie les opinions). — *De morbis contumacibus*. 1698. — *De æstimat. part. et læsion*. 1698. — *De abstin et naus. carn*. 1698. — *De empeiriâ*. 1699. — *De αλλκφαγία*. 1700. — *Aristot. error. circ. definit. natur*. 1700. — *De facie morb. indic*. 1700. — *De differentià λόγοῦ et λογισμοῦ*. 1701. — *De visit. ægror*. 1703. — Περι φύσεος ἀπαιδεύτοῦ. 1703. — *De empeir. ration*. 1703. — *De philosoph. Hippocrat*. — *De incurab. affect*. 1705. — *De arte longâ*. 1705, etc., et une masse d'autres traités que nous aurons l'occasion de citer dans le cours de notre publication.

[2] *Voy*. M. A. Lemoine, *Stahl et l'Animisme*, p. 32.

était de renverser l'erreur et de proclamer le règne de la vérité expérimentale, s'était créé une méthode philosophique, guide indispensable de tout réformateur sensé. Pour lui, la vérité n'était pas tout entière dans Hippocrate païen, et son but, en démontrant la spiritualité de l'âme ainsi que son autocratie sur le corps, était d'allier la tradition religieuse avec l'histoire philosophique et médicale. Parfois il a erré à son tour, et, malgré ses bonnes intentions, il a laissé bien des questions à élucider : mais il a ouvert la marche, il a tracé la voie, il a indiqué la méthode à suivre ; à nous maintenant de bien comprendre sa pensée, de la redresser, de la perfectionner et même de la compléter.

Le Mysticisme, le Matérialisme et le Philosophisme avaient alors envahi le domaine de la science ; qu'y a-t-il donc d'étonnant que, pour repousser des ennemis aussi redoutables, Stahl ait exagéré sa pensée et ne l'ait pas toujours rendue nettement? Jamais on ne pourra néanmoins lui reprocher d'avoir dévié de ses principes, et c'est toujours à la clarté de l'expérience, de la raison et de la foi, qu'il a lutté contre les utopies de son siècle.

Stahl, collègue et rival de F. Hoffmann, avait d'autres armes à lui opposer que le vague d'une abstraction ; et, tout en reconnaissant l'obscurité de son langage, je dois aussi repousser toute imputation de mysticisme, que bien des auteurs et M. Lemoine [1] lui-même lui reprochent, surtout vers la fin de sa vie ; car ce fut à cette époque mémorable de son existence qu'il a écrit cinq livres, chefs-d'œuvre de pensée, de tact médical, de verve et de méthode. Ce sont : 1° son *Negotium otiosum, seu schiamachia*, etc., dans lequel brillent l'esprit et l'assurance du savant convaincu de la vérité qu'il avance et soutient : c'est son triomphe sur Leibnitz ; 2° son *Collegium casuale*, fonds

[1] *Voy.* M. Lemoine, *Stahl et l'Animisme*, p. 27.

inépuisable de richesses cliniques, qui, dans les détails, ne trouve de pareil que dans les œuvres du Vieillard de Cos, et qui, par ses vues générales, surpasse tout ce que les anciens et les modernes ont fait en ce genre; 3° son *Ars sanandi*, œuvre de fine et solide critique contre Gédéon Harvée, et contre ceux qui lui reprochaient et lui reprochent encore sans le connaître, de demeurer les bras croisés devant le malade, laissant le soin de la guérison à la *nature* ou *âme vivante;* 4° son fameux traité: *De hæmorrhoïdibus*, adressé sous forme épistolaire à son élève le professeur Michel Alberti; 5° enfin, ses *Fundamenta chymiæ dogmaticæ et experimentalis*, ouvrage fécond en enseignements, et dont l'idée dogmatique a subjugué, ainsi que ledit Fourcroy, la science pendant plus de cinquante années.

Ce qu'il y a de certain et de conforme à la vérité, c'est que l'Université médicale de Halle avait deux catégories d'auditeurs: 1° ceux qui étaient particulièrement portés vers les sciences naturelles et physiques; 2° ceux, au contraire, qui, outre ce goût inhérent à quiconque étudie la médecine, aimaient à nourrir leur âme et à retremper leur esprit dans des enseignements élevés: ceux-ci étaient admirateurs du génie de Stahl; ceux-là se plaisaient à entendre la parole agréable et douce du savant mécanicien Hoffmann. On ne pourrait néanmoins reprocher sans injustice à Stahl d'avoir partagé les erreurs de Paracelse et de Van-Helmont; car, plus conséquent que Bacon et ses devanciers, il repoussait la théorie des archées et des esprits vitaux; il répudiait surtout la pensée de Descartes touchant l'absolue séparation de l'âme et du corps, bien que résidant l'un en l'autre, et n'admettait pas les esprits animaux. M. Barthélemy Saint-Hilaire a pensé peut-être avec raison que le Professeur de Halle a puisé sa doctrine dans Aristote; mais ce que personne n'a vu encore, c'est que Stahl doit toute sa pensée médicale et philosophique à Hippocrate, qui lui-même a été le maître d'Aristote.

Oui, Stahl et Aristote sont en parfaite communion d'idées ; mais il serait injuste de borner la conception Stahlienne à la pensée d'Aristote. Depuis le philosophe de Stagyre, bien des systèmes avaient envahi la science, et la philosophie chrétienne avait illuminé le monde de ses rayons bienfaisants. Le seul et unique secret de Stahl est tout dans l'alliance sage, raisonnée et expérimentale, de la science avec la raison et la foi ; car, s'il semble parfois avoir subi l'influence des idées de Bacon et de Descartes, de Paracelse et de Van-Helmont, ce n'est que pour réagir contre elles ; il voulait consolider l'édifice médical qui s'écroulait : certes, il a noblement atteint son but.

Ainsi que le dit M. Lemoine (p. 32) : « L'œuvre de Stahl » est le résultat de l'expérience et de l'induction. » Oui, Stahl a été un observateur patient, et ce ne fut que lorsqu'il eut contrôlé dans tous leurs détails et un à un tous les phénomènes de la machine humaine, qu'il conclut et parvint insensiblement à déterminer quel en est l'agent. L'hypothèse fut pour lui une chose contre laquelle il lutta durant toute son existence, et lorsqu'il disait à ses élèves de chercher à savoir : « *Non quod fieri debeat, sed quod fieri soleat* », il leur indiquait par ces paroles que l'observation seule des faits doit les guider dans l'appréciation des actes de la nature humaine.

L'idée fixe de son esprit fut la *vie*, qu'il s'efforça continuellement de bien distinguer de tout ce qui n'est pas elle. Puis, étudiant sérieusement l'agrégat matériel, il découvrit, comme l'avaient déjà fait Hippocrate, Platon et Galien, que la matière, bien qu'organisée, n'a la vie qu'en puissance, et que la force qui préside à tous les mouvements de la machine devait être nécessairement une cause active, *une*, *égoïste*, possédant elle-même la sensibilité et le mouvement. Admettre comme principe de cette vie une force de nature inconnue était pour lui chose impossible, attendu que, pour

donner la vie et le mouvement à un corps, il faut préalablement jouir soi-même de pareilles prérogatives. Son étude des forces générales de la nature universelle et des forces individuelles dans les êtres organiques lui fit donc naître dans son esprit, non une hypothèse, mais une idée vraie, lorsqu'il professe que le végétal n'a qu'une simple force plastique nécessaire à sa vie de nutrition; que l'animal jouit d'un principe supérieur qu'il appelle, avec Aristote et S. Thomas, *âme sensitive et appétitive;* et que l'homme, le plus parfait de tous les êtres terrestres, a une âme intelligente et libre, capable d'exécuter aussi tous les actes nécessaires à la formation du corps, à son accroissement et à sa conservation, c'est-à-dire à la vie.

Stahl n'a jamais dit que c'est l'âme pensante, c'est-à-dire en fonction d'intelligence, qui exécute les fonctions vitales et organiques; non, car toujours et partout il distingue si bien l'*anima* de l'*animus*, qu'il appelle la première simplement *âme, principe vital* ou *nature* (comme Barthez), et qu'il donne au second le nom d'*âme pensante et consciente*, d'*esprit*, de *moi*. Mais il n'en fait pas deux substances différentes: ce sont pour lui, comme pour Hippocrate, Platon, Aristote, Galien, Cicéron, S. Paul, S. Augustin, S. Thomas, J.-C. Scaliger, Vallériola, Du Laurens, etc., deux facultés, deux états, deux modes différents de l'âme. C'est ainsi qu'il devient le chef de l'École vitaliste du monodynamisme, c'est-à-dire le créateur de l'Animisme médical : je dis créateur, car, bien qu'avant Stahl il y eût eu des Animistes, cette doctrine n'avait jamais été appliquée à l'art médical.

Ainsi donc, en deux mots, pour Stahl, l'âme, esprit de vie et d'entendement, est une substance spirituelle, immortelle, créée à l'image de Dieu et chargée de la double fonction intellectuelle et vitale. L'âme pense, veut, compare, réfléchit par son *moi conscient;* elle veille aux actes organiques et vitaux en vertu de sa puissance vitale dirigée par le *moi*

inconscient. « C'est là une doctrine forte, homogène, complète même, comme le dit encore le savant M. Lemoine, poussant de tous côtés des conséquences rigoureuses et ingénieuses, recevant les applications les plus diverses et les plus particulières, répondant, suffisant à tout, à la pratique comme à la théorie, à la pathologie, à la thérapeutique comme à la physiologie, à la psychologie et à la métaphysique comme à la médecine [1]. »

B. Doctrine physiologique et philosophique de Stahl. — Bien que Stahl, ainsi qu'il l'exprime lui-même au début de son traité : *De differentiâ λόγοῦ et λογισμόῦ*, éprouvât une certaine répugnance à s'occuper de subtilités métaphysiques, il ne craignait pas parfois d'aborder les plus grandes difficultés. C'est ainsi que dans ce petit opuscule il démontre *quelle est la différence qu'il y a entre la raison* (λόγος) *et le raisonnement* (λογισμὸς), *c'est-à-dire entre les actions vitales et animales exécutées chez l'homme au moyen et en vertu de ces deux facultés de l'âme.* Son but est principalement d'éclairer une question importante de pathologie.

Dans le cours de cet intéressant travail, il dit : « Pour ce qui est de la vie, il est notoire que l'âme en est le principe et l'administre avec une méthode, dans une proportion et en vue d'une fin telles, qu'elles paraissent évidemment être en tout point parfaitement réglées et sciemment subordonnées d'après une droite raison (λόγος, simple connaissance); toutefois, il ne faudrait pas croire que ces actes exercés conformément à la raison, soient effectués par cette raison, et encore moins qu'ils soient la raison elle-même. Ces actes sont éminemment différents de ceux provenant du raisonnement (λογισμὸς), pris pour l'acte et l'exercice immédiat et dernier de la raison, c'est-à-dire pour la faculté

[1] Lemoine, *Stahl et l'Animisme*, p. 35 et 36.

simple et absolue de raisonner. Les objets sur lesquels porte le λόγος, sont du domaine interne et organique; ceux, au contraire, sur lesquels s'exerce le λογισμὸς ou le raisonnement, sont hors de nous. Néanmoins, nous disons et nous répétons que, dans l'exercice de ces diverses fonctions, l'âme humaine est toujours *une, identique et unique agent* [1]. »

On le voit, Stahl attaque franchement la question et n'établit pas son système sur des hypothèses; il est d'accord avec les traditions Mosaïques; il est d'accord avec Hippocrate, Platon et Aristote; il est d'accord avec tous les Pères de l'Église et tous les Spiritualistes, médecins et philosophes arabes et du moyen-âge. Voyons si dans les détails il conserve son harmonie dogmatique.

Dans son idée d'âme vitale *(anima vitaliter agens)*, Stahl comprend toutes les hypothèses d'*ether*, de *calidum innatum* (termes employés par le Père de la médecine pour exprimer le principe de vie en fonction corporelle); d'*esprits vitaux*, d'*esprits animaux*, de *blas*, d'*archée*, de *monade*, de *principe vital*, de *force vitale* (en tant que distincts de l'âme et du corps); de *propriétés vitales*, de *sensibilité*, d'*irritabilité*, de *contractilité* (considérées comme causes de la vie organique); et il arrive d'un seul coup à l'explication du phénomène complexe de la vie et de l'intelligence. Stahl a ainsi résolu le problème posé plus tard et d'une manière surérogatoire par Barthez lui-même. C'est au nom de l'expérience et de la raison qu'il a découvert que l'on doit rapporter à un seul et même principe tous les phénomènes de la personne humaine, tant les faits intelligents, conscients et libres *(l'âme-moi)*, que les faits animaux, vitaux et simplement organiques *(l'âme-non-moi* ou en fonction de vitalité).

Les uns, avons-nous déjà dit, exaltent Stahl outre

[1] Stahl, *De differentiâ* λόγου et λογισμοῦ. Halle, 1701.

mesure, même ses adversaires; les autres, n'ayant jamais saisi sa pensée, le traitent d'insensé, d'illuminé, de mystique, de matérialiste, et l'assimilent à Spinosa, à Cabanis, à Broussais, et, si l'on osait, à Épicure lui-même. Tâchons d'écarter toutes ces accusations, aussi fausses qu'invraisemblables. Quelques passages pris çà et là dans les divers écrits du médecin philosophe de Halle suffiront pour prouver quel est le peu de valeur des imputations qui lui ont été faites.

Après avoir dit, dans son traité *Du mécanisme et de l'organisme*, que l'âme humaine, être *immatériel*, existe dans le corps et avec le corps auquel elle donne la vie, le mouvement et la sensibilité, attendu qu'elle seule *vit, meut* et *sent* [1], Stahl prouve ensuite que les *sensations*, qui tiennent le milieu entre les actes purs de l'intelligence et les actes organiques, ne peuvent avoir lieu sans une action réelle de l'âme pensante et sans l'intervention directe des sens [2]. C'est l'âme, dit-il encore, qui dirige les mouvements tant vitaux qu'animaux [3]; mais sa véritable fonction c'est l'exercice de son entendement [4]. C'est à l'aide du mouvement que l'âme agit sur le corps et dans le corps; il ne doit jamais être séparé de l'agent ou moteur [5]. L'âme, enfin, est si bien liée au corps, que c'est elle qui le forme, le conserve, préside à son accroissement et veille à la réparation de ses parties altérées [6]. Stahl parle ensuite de la correspondance directe qu'il y a entre l'âme de la mère et celle de l'enfant; mais jamais il n'a dit, ainsi que l'avance M. Lemoine à la page 81 de sa brochure, que «l'âme de la mère fabrique le germe...» L'âme de la mère exerce une grande influence sur celle de l'enfant, le fait est évident; ainsi qu'on peut s'en assurer par l'exemple des éphélides congéniales et par les innombrables variétés des effets produits par des impressions maternelles, à

[1] § 48, 51, 57, 58, 69, 71, etc. — [2] § 59, 58, 60, 71, 72, 73, 74, etc. — [3] § 81, 82. — [4] § 74, 83, etc. — [5] § 86. — [6] § 88.

la suite desquelles il survient des phénomènes épigénésiques plus ou moins graves, parfois même incompréhensibles [1].

Or, ceci ne peut s'expliquer que par la réaction de l'âme de la mère sur celle de son fœtus; car, si l'âme, principe de vie et d'action dans le corps humain, cesse d'agir, tout est arrêté en lui [2]; et c'est là la seule explication que l'on puisse donner raisonnablement des vices de conformation pendant la vie intrà-utérine. Tout mouvement spontané ou volontaire vient de l'âme, contrairement à ce que soutient Leibnitz, qui prétend que tout mouvement actuel est amené par le mouvement qui précède [3]. À l'objection que Leibnitz adressait à Stahl touchant le mouvement comme ne venant pas de l'âme et étant une simple affection du corps, Stahl répond : « Toute conception de mouvement dans le corps ou par le corps porte le trouble dans la conception réelle et propre de l'état d'une substance corporelle, par nature immobile et insensible; et, quoi qu'il advienne, il ne peut se mouvoir que par une puissance qui lui est étrangère, ayant en soi la faculté de mouvoir : on ne peut concevoir, en outre, que le corps puisse posséder un état *interne* affectif et propre à le mouvoir, les lois physiques et mécaniques s'y opposent [4]. »

Stahl, afin de mieux démontrer que le mouvement est l'effet d'une cause motrice et active, autonome, reconnaît huit conditions nécessaires pour l'énergie motrice, et dit, en terminant ce § 21, que c'est l'âme immortelle qui *comprend*, qui *veut* et qui *imprime* tous les mouvements dans le corps : c'est son droit, c'est là le double but qu'elle est chargée d'atteindre. Après avoir réfuté la théorie des monades, de l'énergie motrice de l'entéléchie et de l'harmonie préétablie, Stahl dit ailleurs : « D'après tous ces faits, l'âme possède et exerce elle-même la puissance d'agir sur le corps

[1] Voy. *Neg. otios.*, § 1, rép. 5 de Stahl à Leibnitz. — [2] *Neg. otios*, § 4, rép. 2. — [3] § 16. — [4] § 21, 6, 7.

qu'elle anime, et de poursuivre ces mouvements avec ordre et proportion, avec connaissance et convenance vers un but réel et à venir, c'est-à-dire pour des fins qu'elle juge ou du moins qu'elle croit utiles à la conservation du corps ; d'où il est naturel de conclure qu'il est on ne peut plus absurde (ainsi que le veulent certaines gens) d'accorder à l'âme la puissance d'exécuter seulement les mouvements animaux et volontaires, et de lui refuser la direction et la coordination des mouvements vitaux [1]. »

A propos de la sensation, Stahl dit (§ 5) : « L'âme seule est sensible et peut percevoir les sensations ; mais la sensation peut avoir lieu sans qu'il y ait *perception ;* il peut même y avoir impression organique sans que la sensation se fasse. » On le voit donc, Stahl n'est pas sensualiste, il est spiritualiste pur ; il sait faire la part des organes ; mais la seule cause naturelle de tout acte dans le corps, c'est toujours l'âme. Deux instruments, continue-t-il, sont indispensables pour la sensation : 1° l'objet sensible ; 2° l'élément nerveux ou l'organe sensoriel, chargé de transmettre l'impression au cerveau, organe immédiat de l'âme, pour se mettre en rapport avec les objets externes. En un mot, la sensibilité appartient seule à l'âme, et l'ébranlement de l'organe sensitif peut avoir lieu sans que l'impression arrive jusqu'à l'âme indifférente à ces sollicitations. Dans sa réplique à la cinquième fin de non-recevoir de Leibnitz, Stahl ajoute, en effet : « Lorsque l'âme ne prête pas son attention, il n'y a que des perceptions confuses. » Au § 21 enfin, Stahl enseigne, contre Leibnitz, qui finit par s'avouer vaincu, « non-seulement que l'âme meut le corps et le fait vivre, mais encore qu'elle peut, en vertu d'un acte habituel et incessant, qu'elle doit même en diriger tous les mouvements vers des fins réelles et propres, parce que seule elle est intéressée à la conservation de ce

[1] Aperçu sur les objections de Leibnitz.

corps qui lui appartient en propre, attendu qu'il lui a été donné ici-bas comme l'instrument direct propre à le mettre en rapport avec le monde extérieur; aussi est-ce pour cela que l'âme, puissance de vie et d'intelligence, est la cause efficiente de tous les mouvements animaux, vitaux et organiques, qui s'accomplissent dans le corps. » C'est ainsi que, empruntant un langage poétique, il dit ailleurs : « La puissance intellective est *l'œil droit* de l'âme, et la puissance vitale en est *l'œil gauche* [1]. »

Serait-il possible, après des documents pris à si bonne source, de laisser passer les injustes accusations de matérialisme que Leibnitz, tant d'autres, et notamment M. le docteur Garreau, ont dirigées contre Stahl ? Pour ce qui est de Leibnitz, qu'il nous suffise de dire que, vaincu dans sa polémique avec Stahl, son attaque tombe d'elle-même [2]. Quant à M. Garreau, nous dirons, avant tout, que la réfutation de ses accusations se trouve dans cette déclaration qu'il fait lui-même lorsqu'il dit : « Stahl est le père de l'Animisme. » Car, bien que nous n'acceptions pas cette assertion dans tout ce qu'elle renferme d'anachronisme philosophique, nous prenons acte de cet aveu, et nous faisons ressortir la contradiction de ces paroles avec ce passage où M. Garreau écrit : « Stahl matérialise l'esprit [3]. »

Avant Stahl, il y a eu des animistes; il y a eu des philosophes et des médecins qui ont enseigné la doctrine du monodynamisme substantiel ; mais Stahl doit être appelé le créateur, le père du vrai vitalisme monodynamique dépouillé de toutes ces complications, de chaleur innée, de nature (mal comprise), de facultés végétative, sensitive, appétitive, irascible, concupiscible, d'esprits naturels, vitaux ou animaux, d'archées, de monades, d'entéléchies, de blas, etc. C'est lui

[1] *Voy.* Stahl, *Du sentiment de la nature*, etc., dissert. acad., 1706.
[2] *Voy.* T. VI de notre traduction, *Negot. otios.*
[3] *Voy.* notre T. II, p. 320, 334, note 1.

le premier qui, épurant le langage philosophique de l'École, a admis une âme toujours identique, immatérielle et possédant en elle deux puissances, à l'aide desquelles elle accomplit ses fonctions d'intellect pur et de raison par son *moi* conscient, ainsi que les fonctions animales, vitales et organiques, au moyen des parties corporelles, dont le mécanisme, primitivement établi par le Créateur, est si admirable de justesse, d'harmonie et de régularité, en vertu de lois immuables primitivement posées à cette matière organisée ne possédant la vie qu'en puissance.

Ni Hippocrate, ni Platon, ni Aristote, ni Galien, ni Sennert, ni Télésius, ni J.-C. Scaliger, ni Wammerdamm, ni Cl. Perrault, ni Wedel, ni Crause, ses maîtres, n'avaient professé la théorie du Vitalisme animique, telle que Stahl l'a donnée dans toute sa pureté. Cette doctrine, malgré les vives attaques dont elle a été l'objet depuis 150 ans, alors que presque aucun médecin ne la défendait ouvertement, a été néanmoins l'objet de profondes études de la part de quelques philosophes modernes et contemporains : aujourd'hui surtout, la philosophie, tendant à la médecine une main généreuse, semble se complaire à la défense du grand dogme du Spiritualisme médical, qu'elle résume dans la Doctrine Stahlienne, c'est-à-dire dans le Vitalisme animique. De ce nombre et au premier rang sont MM. Cousin, Franck et Lélut (de l'Institut), l'abbé Gratry, Jourdain, Tissot, Bouillier, Chauvet, Lemoine, Jeannel, etc. Les philosophes ont souvent reproché aux médecins de ne pas avoir assez de connaissances psychologiques ; les médecins, à leur tour, ont regardé comme intrus quiconque n'avait pas fait de sérieuses études médicales : c'était justice de toutes parts ; mais aujourd'hui, dans le rapprochement qui s'opère entre ces deux grandes sciences, les efforts redoubleront de chaque côté, et bientôt, tendant vers un même but, la médecine et la philosophie proclameront comme la seule vraie, la seule

possible, la seule orthodoxe et d'accord avec toute raison expérimentale, la doctrine du Monodynamisme Stahlien.

Pour ce qui regarde les reproches adressés par M. Lemoine à Stahl, nous n'avons fait que les effleurer en leur temps, vu le peu de place que nous avons pu accorder à la critique de ce travail remarquable. Disons seulement, en passant, que l'honorable professeur de philosophie a trop légèrement jugé Stahl au point de vue philosophique, et qu'il n'a pas été juste envers lui dans ses considérations physiologiques. Nous reviendrons bientôt sur cette œuvre estimable.

Il serait presque inutile maintenant de répondre aux attaques dirigées contre le Professeur de Halle pour insinuer qu'il proscrivait de la médecine l'étude de l'anatomie, de la physique et de la chimie ; cependant, comme plusieurs hommes sérieux ont avancé et que d'autres ont souvent répété une semblable erreur, nous opposerons à ces fausses accusations la parole même du maître, si injustement calomnié.

« L'étude spéciale de la physique générale, dit Stahl, » renfermant l'*anatomie* et même la physiologie humaines, » établit le fondement de la théorie médicale, et même de la » thérapeutique... Personne, du reste, à moins d'une témé» rité poussée jusqu'à l'impudence, n'osera refuser à l'étude » de la physique les éloges et l'estime dont elle est digne, » ni rabaisser le prix des divers avantages qu'on en retire... » Ne serait-ce pas, d'ailleurs, une chose injuste et contraire » à la vérité, que de tourner en dérision et de flétrir *comme* » *une frivolité* l'étude exacte et complète de l'anatomie? » Cette science révèle, en effet, des *vérités* que l'*ignorant* » *seul méprise*... Mais ce qui fait vraiment le malheur de la » science, c'est que la plupart de ceux qui s'appliquent avec » tant de soin à des opérations *chimiques*, ignorent le plus » souvent les éléments de la science et ne méritent pas le » nom de chimistes [1]. »

[1] *Ars sanandi*, chap. 1 et 2, trad.

En parcourant une brochure de M. Girbal[1], j'y ai lu un titre assez étrange à la page 58, chap. 5 : *Animisme de Stahl comparé au dualisme anthropologique de Platon*, etc. Il n'est pas juste, en effet, en matière médicale, d'appeler la doctrine de Stahl d'un autre nom que celui de *Vitalisme animique*; il est encore plus incorrect et contraire à la vérité des faits de donner à penser que Platon était pour la dualité du dynamisme humain (si ce n'est dans le sens que nous l'entendons nous-même) : ce que nous en avons dit prouve que cette proposition est pour le moins forcée, sinon prétentieuse. D'après un pareil titre les conséquences ne pouvaient qu'être erronées. Deux mots seulement à ce sujet : nous lisons à la page 59 : « Le Professeur de Halle attribue à l'ac-» tion de l'âme tous les phénomènes physiologiques et patho-» logiques (*Transeat*)... Dans son *système*, le corps, c'est-» à-dire l'assemblage des organes, *passif* et *inerte* par lui-» même, n'est que l'instrument de l'âme. C'est elle qui le » *forme*, qui l'*entretient*, qui le *répare*; elle est la suprême » directrice de la santé et de la maladie... Cette opinion » n'est pas nouvelle. »

Cette période si courte contient en elle bien des contradictions, bien des erreurs, et prouve que son auteur ignore ce qui constitue réellement le caractère de l'École Stahlienne. Le grand Stahl n'avait pas un esprit assez étroit pour définir le corps humain un *agrégat inerte*, attendu qu'il est positif, au contraire, qu'il l'a défini « une machine mer-» veilleusement organisée dès le principe par le Souverain » Créateur, possédant la vie en puissance et douée des pro-» priétés physiques, chimiques et mécaniques, nécessaires » pour l'exécution de tous les mouvements de cette machine. » Tout est en puissance de vie dans le corps, et la présence seule de l'âme suffit pour mettre en jeu cet organisme non

[1] Girbal, *Étude méd. sur Plat. et Arist.*, 1854.

inerte, mais *passif*, c'est-à-dire n'agissant pas de lui-même, mais apte à supporter l'action d'un agent réel, supérieur à la matière organisée, et possédant en lui la vie qu'il est chargé de transmettre, de communiquer à cette matière.

« *Ce corps n'est que l'instrument de l'âme* », dites-vous : certes oui, le corps n'est que l'instrument de l'âme, et parler autrement serait faire preuve d'ignorance, attendu que, depuis Hippocrate jusqu'à M. Lordat lui-même, *le corps est l'organe, l'instrument immédiat de l'âme pensante.* Platon, Aristote, Galien, S. Augustin, S. Thomas, Scaliger, Stahl, Barthez et toute l'École de Montpellier ne l'ont jamais entendu autrement... L'auteur n'admettrait-il pas, lui aussi, la définition Bonaldienne, qui revient toujours à celle-ci : « *Corpus est* ὀργάνον *animæ* », grande et sublime pensée de tous les temps, de tous les siècles, de toutes les écoles spiritualistes ? Mais ce n'est pas là où se trouve le malentendu, il est ailleurs... « Cette opinion n'est pas nouvelle », écrivez-vous enfin ; mais nous l'entendons bien de cette manière, et c'est là aussi ce qui fait la grandeur de la conception Stahlienne... Prenez donc garde, M. le Docteur, car c'est maintenant vous-même qui tombez dans une grossière erreur philosophique et physiologique.

Noblesse oblige, dit un vieil adage, et lorsqu'on compte comme Stahl parmi ses aïeux Moïse, Thalès, Pythagore, Socrate, Hippocrate, Platon, Aristote, Cicéron, Sénèque, Galien, S. Paul, S. Augustin, S. Grégoire et tous les plus illustres médecins philosophes du moyen-âge et des temps modernes, on sent dans ses veines un sang généreux qui pousse comme malgré soi à défendre l'héritage qu'ont légué quarante siècles de foi traditionnelle, de science et d'honneur. Stahl, héritier direct et légitime d'Hippocrate et d'Aristote, n'a rien inventé de nouveau, il n'a fait que perfectionner ; et si nous avons dit qu'il a été rénovateur, créateur même, c'est

qu'il a exhumé de la poussière de l'oubli la parole du Père de la médecine, que des langues vénales avaient corrompue et altérée. Oui, la Doctrine Stahlienne n'est pas nouvelle, et c'est précisément parce qu'elle se rattache à tout ce qu'il y a de plus illustre dans la science médicale et philosophique, qu'elle doit occuper le premier rang. Ce qu'il y a pourtant de vraiment nouveau pour nous et d'inconnu jusqu'à Stahl, c'est l'étude du principe en ses détails; jusqu'à lui on n'avait fait que ramasser des matériaux épars. A lui seul le mérite d'avoir écarté des abords du sanctuaire tout ce qui pouvait en souiller la pureté; à lui seul l'honneur d'avoir élevé un monument indestructible, contre lequel ne sauraient prévaloir les erreurs, les sarcasmes et les puérilités de ses détracteurs et adversaires!... M. Girbal n'est donc pas en droit de conclure contre la Doctrine Stahlienne, pas plus que quiconque ne l'a jamais étudiée. Ses textes sont trop vagues et ses preuves sont nulles : il a tort, en outre, de se permettre de critiquer M. Cousin, dans l'appréciation qu'il fait de Stahl en rapprochant sa conception de la pensée Platonicienne. M. Cousin a approfondi la question, et il est juge compétent en pareille matière : les adhésions qu'il a trouvées dans d'illustres collègues et philosophes prouvent d'ailleurs, mieux que tout raisonnement, que le grand philosophe est dans le vrai quand il apppelle Stahl *le colosse médical de la Germanie,* et que nous n'exagérons pas nous-même quand nous le nommons *le rénovateur du vrai Spiritualisme anthropologique*.

Nous verrons dans nos études pathologiques (Tom. IV) combien est féconde en enseignements la doctrine du monodynamisme. La pathologie de Stahl ne consiste pas en une exposition froide et sèche de symptômes et de causes morbides plus ou moins problématiques; non, car à côté de l'étude détaillée des causes prochaines et éloignées, générales et spéciales des affections morbides et des symptômes

particuliers à chacune d'elles, le savant Professeur entre dans des appréciations scientifiques qui élèvent l'âme, tout en éclairant et satisfaisant l'esprit : il n'est point de doctrine aussi uniforme, aussi pure et aussi exacte que la sienne.

Pour qu'il ne reste plus aucun doute sur la pensée de Stahl touchant la distinction des facultés, tant vitales qu'intellectives et de raison pure, inhérentes à l'âme humaine, nous allons encore exposer aux yeux du lecteur son opinion personnelle à cet égard.

« Dans tout corps animal », dit-il au chapitre 2 de son traité *De la sanguification*, « il y a deux actes spéciaux à » distinguer : d'abord, celui de *nutrition vitale* ou de restau- » ration successive des parties qui composent le tout : c'est en » vertu de cet acte vital que l'organisme vivant est *conservé*, » est *maintenu* en santé, et est *rétabli* dans son intégrité ; » deuxièmement, le *mouvement local* et la sensation, qui » complètent la raison formelle de l'animalité ; mais chez » l'homme se manifeste un troisième et dernier acte, exclu- » sivement réservé à lui seul, et en rapport direct avec son » origine, sa nature et sa destinée future : c'est l'intellect » et le perfectionnement progressif de la raison qui lui ont » été donnés en partage sur cette terre d'épreuves [1]. » Cet opuscule renferme les aperçus les plus remarquables au point de vue de la physiologie expérimentale et médicale ; nous en ferons une étude détaillée en son temps.

C'est donc par l'âme, et seulement par elle, que l'homme peut être dit vivant, intelligent et libre ; elle est le principe unique d'animation qu'il y ait dans notre corps. C'est l'âme seule qui agit *dans*, *sur* et *par* le corps ; c'est elle qui le dirige vers les objets extérieurs qui nous entourent ; c'est par elle que nous *sentons* les impressions venues du dehors ; c'est elle qui éprouve les passions et fait de l'homme un être

[1] Stahl, Dissert. médico-physiolog. *de Sanguificatione*, cap 2, *ad init.*

humain ;.... en un mot, c'est l'âme qui est en nous le principe d'action par excellence :

Plus notre *esprit* est fort, plus il faut qu'il agisse ;
Il meurt dans le repos, il vit dans l'exercice :
C'est par les passions que l'homme est excité,
L'*âme* en tire sa force et son activité :.....
La raison que du Ciel nous eûmes en partage,
Devient notre boussole au milieu de l'orage :.....
De leurs combats divers résultent des accords,
Qui forment l'union et de l'âme et du corps [1].....

Stahl, le fondateur du Vitalisme moderne, n'a jamais professé que l'*âme-moi* connût toutes les parties qui composent l'organisme, qu'elle les mît en jeu sciemment et avec délibération. Il répète trop souvent dans ses écrits que l'*anima,* faculté vitale et vivifiante de l'âme, est distincte de l'*animus,* faculté intellective et volontaire, pour qu'il soit possible de s'y méprendre ; il ne confond jamais l'une avec l'autre, et partout où le *moi* paraît, c'est l'*animus* ou *mens* qui est mis en scène, tandis que là où il y a un acte vital et organique à remplir, c'est l'*anima,* le *principium vitale* qui agit;.... c'est, en un mot, l'âme en acte vital.

Une grande objection que les Vitalistes du double dynamisme ont adressée à la doctrine du monodynamisme, c'est que l'âme, être simple, ne peut exercer dans le corps deux ordres de fonctions, attendu, disent-ils, que « cette simplicité paraît impossible à concilier avec la multiplicité immense de mouvements et de sentiments qui existent dans » l'homme à chaque instant de la vie, et avec les oppositions » que l'homme trouve trop souvent en lui-même entre les » volontés de son âme raisonnable et d'autres tendances *spontanées* auxquelles il est déterminé [1]. »

De semblables objections sont vraiment incroyables,

[1] Pope, *Essais sur l'homme*, T. II, ép. 2, p. 107.
[2] Barthez, *Nouv, élém. de la science de l'homme*, T. II, p. 90, § 31

après tout ce que nous venons de dire ; elles sont incompréhensibles, surtout lorsque c'est Barthez qui les formule, lui qui est si fréquemment en contradiction avec lui-même dans ses écrits : qu'on nous permette d'en citer ici quelques exemples.

L'opposition faite ci-dessus au pouvoir vivifiant et actif de l'âme sur le corps suppose nécessairement l'existence d'une autre cause, faculté ou principe, chargé de présider aux actes organiques ; sans quoi la matière aurait vie, sensibilité et mouvement en elle, ce que l'hypothèse Barthézienne doit rejeter avec raison. Or, nous allons voir le chef des Vitalistes modernes émettre les opinions les plus contraires et les plus contradictoires à ce sujet, et renier enfin le titre de réformateur qu'on lui octroie : le scepticisme ne pouvait conduire à un autre résultat... C'est ainsi qu'après avoir dit au commencement du chapitre 3, et répété souvent ailleurs, qu'il considère le *principe vital* comme une simple abstraction, Barthez se contredit à chaque instant lorsqu'il écrit ensuite : « Il peut y avoir dans l'homme un principe de vie *subsistant* » par lui-même et distinct de l'âme pensante [1].... Les déterminations du principe vital ne sont pas plus variables que » les volontés de l'âme [2].... On ne peut s'empêcher d'admettre un principe sensible et moteur accomplissant dans » l'homme tous les mouvements vitaux [3].... Le principe vital » peut produire dans le même organe des actes en sens » opposés [4].... C'est le principe vital qui *anime* l'organisation » du corps [5].... Quelle que soit la manière d'*exister* du principe de la vie, il est très-vraisemblable qu'il a une existence » distincte de celle du corps qu'il anime [6].... Peu importe » qu'on attribue ou qu'on refuse une existence particulière » et propre à cet ÊTRE que j'appelle *principe vital* [7].... Il me » paraît essentiel de reconnaître un principe vital propre et

[1] Barthez, § 37, p. 98. — [2] § 30. p. 88. — [3] § 29, p. 86. — [4] § 33, p. 93. — [5] § 39, p. 101 et *passim*. — [6] § 42, p. 106. — [7] § 43, p. 107.

» personnel[1].. L'UNITÉ du principe de la vie qui est répandu » dans le corps de l'animal, me semble donc pouvoir être bien » établie[2].. » Mais après avoir fait une pareille dépense de suppositions inhérentes à sa manière de philosopher, Barthez, moins conséquent que Stahl qui va toujours droit à la vérité, avoue, contrairement à ses principes, que « s'il est utile de » distinguer le principe vital de l'âme, ce n'est que relative- » ment: cette distinction est essentielle (en médecine), soit » qu'on les regarde comme deux substances distinctes, soit » qu'on suppose qu'ils existent comme attributs d'une seule » et même substance, l'âme, si l'on veut[3]... » Après ces contradictions et cette concession, prouvant déjà l'incertitude de ses convictions, l'auteur ajoute dans ses *notes* à ce troisième chapitre : « On est allé au-delà des faits en » affirmant que ce principe de vie a une existence propre et » individuelle... On ne peut pas dire que j'aie favorisé cette » opinion, car j'ai constamment manifesté mon scepticisme » absolu et invincible sur la nature essentielle du principe » vital de l'homme.... On m'a désigné comme le chef de la » secte des vitalistes ; mais il est infiniment loin de ma pensée » de vouloir faire une secte[4]. » Que penser d'un homme qui contredit à tout propos la pensée faisant l'unique base de son enseignement et toute la grandeur de son œuvre ? Que dire d'un savant qui se pose partout et à juste titre comme un grand réformateur, et qui, en face de la moindre opposition, biaise et renie son passé, je dirai même son présent ?....

Contre l'homme nous n'avons rien à répondre, attendu qu'il a toutes nos sympathies ; mais contre le savant et sa théorie, nous ne pouvons qu'opposer une vive résistance, et déplorer que le XVIIIe siècle, avec son rationalisme et

[1] Barthez, § 44, p. 108. — [2] § 45, p, 109. — [3] § 34, p. 94 et 95.
[4] *Ibid.*, T. II, p. 98 et 99.

son indifférence, ait eu une si grande influence sur un génie médical aussi supérieur que celui de Barthez. Tant d'hésitation prouve que le chef de l'École vitaliste moderne n'était pas convaincu de la vérité de ce qu'il avançait; et que le scepticisme, avec son doute absolu, n'a jamais fait un philosophe ni un chrétien sincère : c'est l'arme des esprits forts et des incrédules, gardons-nous bien d'en user. Notre XIXe siècle a soif de vérités, et si parfois il hésite à se prononcer, c'est parce qu'on ne parle qu'à sa faible raison et jamais à son cœur. La seule doctrine où les faits soient d'accord avec la foi, la raison et l'expérience, c'est la doctrine du Monopsychisme substantiel et de la Dualité de son Dynamisme animique; c'est le Vitalisme animique enfin;.... lui seul peut préparer à la science la conquête de l'avenir !....

Le généreux élan que la conception Stahlienne venait de donner aux sciences naturelles et à la philosophie médicale, en les retrempant dans la vraie méthode inductive expérimentale rationnelle ne fut point stérile, et la puissante voix du Professeur de Halle trouva en Europe de fidèles échos. Stahl avait renversé l'hydre, et le Matérialisme aux abois ne présentait plus aux regards des savants observateurs que des lambeaux épars d'une doctrine surannée. Depuis cette époque si mémorable, grâce au scepticisme cynique du Vieillard de Ferney, le sensualisme, l'incrédulité et l'irreligion s'efforceront en vain d'élever de nouvelles redoutes et d'armer leurs forts. La philosophie chrétienne a tout renversé de son bras formidable, et le XIXe siècle peut espérer de voir s'ouvrir devant lui cette ère de progrès et de science vraie, que la foi, d'accord avec la raison éclairée au flambeau de l'expérience, est enfin appelée à inaugurer au nom du Spiritualisme médical.

En Allemagne, les Universités de Iéna, de Leipsig, de Wittemberg et de Halle, adoptèrent en grande majorité la

théorie Stahlienne; mais l'altération qu'apportèrent dans ses dogmes quelques-uns de ses élèves, jointe aux difficultés opposées par les opinions généralement répandues dans un siècle incrédule et matérialiste, contribuèrent pour beaucoup à diminuer le prestige de la gloire du maître. Néanmoins, quelques voix amies osèrent se faire entendre en faveur de l'Animisme, et les Écoles médicales de Paris, de Strasbourg et de Montpellier, eurent l'honneur de trouver dans leur sein des hommes assez courageux pour professer hautement la doctrine du Vitalisme animique. En dehors même du corps médical le plus intéressé en cette affaire, les XVIIe et XVIIIe siècles virent enfin d'illustres plumes prendre la défense de Stahl et de sa doctrine, si peu connue et si mal interprétée encore de nos jours.

Les plus redoutables adversaires du Stahlianisme furent dans la suite Martin Nagg et P. Burgmann, qui, dans des ouvrages spéciaux, s'opposèrent violemment à la propagation de la doctrine spiritualiste de Stahl.

Mais l'homme qui a le plus ardemment lutté contre l'établissement de la doctrine de l'Animisme et son application à la théorie de la science de l'homme, fut, du vivant de Stahl, et dans la même Faculté, Fr. Hoffmann père, son ami et collègue en l'université de Halle. Celui-ci, dont les principaux élèves furent P. Wolff, Bassius, J.-F. Becker, Cassebohm, P. Boehmer et son propre Fils, s'occupa d'une manière toute particulière à répandre les doctrines Cartésiennes, de sorte que l'on entendait simultanément du haut de la même chaire retentir les discours éloquents et habiles du défenseur de l'Iatrochimisme et du Mécanicisme, et les mâles accents de l'inaugurateur du Vitalisme animique moderne, écho fidèle de l'Hippocratisme, épuré au contact de la foi, de la philosophie expérimentale et de la raison scientifique. Vint ensuite Boerhaave, célèbre professeur hollandais, qui enseigna aussi des idées en faveur du Cartésia-

nisme, et pour lui, comme pour le philosophe français, le corps de l'homme n'était qu'une simple machine. Cette théorie eut un grand retentissement en France et même en Italie, malgré l'heureuse influence de la doctrine spiritualiste d'ALPH. BORELLI, enseignant que l'âme est aussi le principe de la vie, et les efforts qu'avaient faits ses élèves pour répandre les idées du grand médecin-philosophe de Naples.

Ceux qui résistèrent avec le plus d'énergie par leurs enseignements et leurs écrits à cette invasion du Mécanicisme en Italie, furent à cette époque PIÉTRO VERRI, ANTONIO GENOVÉSI, BAGLIVI et LANCISI.

D'un autre côté, les médecins les plus recommandables parmi les partisans du Vitalisme Stahlien furent, en Allemagne, D. GOHL, AND. GOHELICKE, MICHEL ALBERTI, D. COSCHWITZ, P. GERICKE, J. JUNCKER et J.-H. SCHULZ; en France, J.-P. NENTER de Strasbourg, SAUVAGES, BORDEU, GRIMAUD, ROUSSEL, etc., de Montpellier.

J.-D. GOHL, médecin distingué de Berlin, attaqua vivement les théories matérialistes issues du Cartésianisme; il dirigea principalement ses armes contre l'hypothèse des esprits animaux, à la place desquels il admit une puissance, une faculté formatrice et active, espèce d'âme agissant d'après des idées innées, sans participation du *moi* ou *conscience ;* mais Gohl ne se sépara pas des vrais principes, en ce sens que cette puissance n'était qu'une faculté de l'âme pensante, qui seule est capable d'avoir des idées et d'accomplir les actes vitaux moraux et intellectuels.

A. GOHELICKE a beaucoup écrit, mais en exagérant beaucoup trop la pensée de son maître.

ML. ALBERTI, disciple et successeur de Stahl à la chaire de physiologie, fut un esprit transcendant; mais la métaphysique, qu'il voulut trop allier à la médecine, absorba bientôt cette dernière, et cet homme éminent devint mystique, superstitieux même dans ses enseignements. On doit

dire néanmoins que dans ses traités *De origine animæ humanæ* et *De term. animat. fœt. human.*, il émet des idées très-sensées au milieu des licences métaphysiques qu'il se permet ; c'est ainsi qu'il dit dans ce dernier traité, § V et VI, p. 10 et 11 : « L'animation est le fait propre de » l'âme, qui est une *substance*, un *principe*, un *être incor-* » *porel, immatériel, spirituel, raisonnable*, vivifiant un » corps *organico-mécanique* et le *rendant* capable d'exécuter » des mouvements qui correspondent à leurs rapports mu- » tuels. » (§ V.) « Il n'y a en nous qu'*une seule âme*, dont » la vie *végétative, sensitive* et *intellective* sont des *fonctions* » *propres*... » Est-il vrai, dit-il ensuite, qu'Aristote ait admis trois âmes, en parlant de ces trois *fonctions?* « Certes » non ; c'est une absurdité que de le penser, attendu que » *dans un seul et même corps* il ne peut y avoir qu'une » *seule* et *unique forme*. Il ne faut donc pas confondre » la *substance propre* de l'âme avec ses diverses *facultés* ou » *puissances*. » (§ VI.)

Alberti, disons-nous, a fini par errer en s'écartant de la voie tracée par son illustre maître, et c'est surtout dans ses *Nova paradoxa* que, donnant un libre cours à son imagination, il tombe évidemment dans des conséquences où ne le conduisait pas la pensée de Stahl.

J. Juncker est, parmi les autres disciples de Stahl, celui qui a le mieux saisi l'enseignement du maître, et pourtant on l'inculpe d'avoir compromis quelquefois le Vitalisme animique. Ce qu'on lui reproche surtout, c'est d'avoir dit que l'âme raisonnable, intelligente et libre, peut agir sans conscience dans le système vivant, « et faire cependant tout en prévision d'un but unique, la conservation du corps » ; chose difficile à concilier. Évidemment que s'il eût parlé ainsi, il aurait commis une erreur grossière mais involontaire, et à laquelle il lui était, du reste, bien difficile de se soustraire, alors que, pressé de toutes parts, il devait sans cesse invo-

quer les faits pour répondre aux objections : il avait mal interprété les phénomènes [1].

Mais ce qu'il y a de bien positif, c'est que l'on trouve dans J. Juncker des documents extrêmement précieux qui doivent l'absoudre des fautes qu'il peut avoir commises. En voici quelques-uns, pris çà et là dans son traité de physiologie : « *Vitæ causa efficiens est ipsum principium incorporeum, rationale, seu* ANIMA HUMANA, *arctissimè cum corpore unita, ad vivificandum et conservandum illud à summo Creatore destinata* [2]... » « *Tunc,* hoc respectu, anima, *quia mater est vitæ naturalis,* NATURA *quoque appellari solet*...... Aristoteles nempe dixit : *Quod natura sit principium motûs et quietis, in quo sit primum per se et non per accidens* [3]. » Mais J. Juncker critique sagement cette définition qui est incomplète.

« L'âme, dit Juncker, faite à l'image de Dieu est toute vie, et c'est pour cette raison qu'elle doit être considérée sous un triple rapport, suivant qu'elle a la faculté de se mettre en rapport avec Dieu et tout ce qui appartient à l'ordre surnaturel; suivant qu'elle peut se réfléchir sur elle-même et agir consciemment dans ses rapports avec le monde extérieur, et suivant enfin qu'elle agit *dans, sur* ou *par* le corps qu'elle anime ou vivifie [4]. » L'âme, ajoute-t-il [5], est l'agent moteur du corps sous dix points de vue principaux, et sa division est on ne peut plus d'accord avec les vrais principes philosophiques, physiologiques et médicaux.

Quelques physiologistes ayant accusé J. Juncker d'avoir pensé que les âmes sont propagées *ex traduce* et non créées

[1] Hist. des scienc. natur., T. XI, p. 190.
[2] Voy. *Conspect. physiol.* Halle, 1735, p. 118.
[3] *Ibid.*, p. 118.
[4] Pag. 134, 136.
[5] J. Juncker, *loc. cit.*, p. 50, 52.

au moment de la conception vraie, il est de notre devoir de dire qu'il a malheureusement partagé cette opinion erronée lui venant de la doctrine Leibnitzienne, qui avait grande vogue à cette époque. Mais soyons juste en tout, et, pour atténuer cette accusation première lancée contre lui, disons qu'il a très-bien distingué les sensations et les faits d'*intelligence raisonnée* (λογισμὸς), dont la connaissance est acquise à l'aide des sens, d'avec les faits de *raison simple* (λόγος), dont le sens vital est l'instrument direct.

Quoi qu'il en soit, au milieu des exagérations dont J. Juncker a entouré l'exposé de la doctrine Stahlienne, on découvre des éléments de vérités incontestables; et, en dehors de son opinion bizarre de la transmission des âmes par voie de génération, il émet des idées raisonnables, surtout en ce qui regarde la partie purement physiologique et véritablement médicale.

Ce n'est point ici le lieu de nous occuper des idées émises et débattues simultanément par les écoles sensualistes, idéalistes et rationalistes, des philosophes du XVII[e] et du XVIII[e] siècle qui ont le plus influé sur les doctrines médicales et les systèmes qui ont pris naissance à cette époque; mais nous mentionnerons simplement, en passant, les noms de VOLTAIRE, J.-J. ROUSSEAU, CONDILLAC, HELVÉTIUS, D'HOLBACH, CLARKE, BERKELEY, HUME, REID et même KANT comme étant les plus grands représentants des diverses idées philosophiques qui aient exercé les plus fâcheuses influences sur la philosophie médicale moderne et contemporaine. Nous renvoyons donc le lecteur à notre Discours préliminaire du Tome I[er] de notre publication, où rien n'est passé sous silence dans l'étude que nous y faisons de toutes les doctrines théologiques, philosophiques et médicales. Contentons-nous, pour le moment, d'examiner quels furent à cette époque les savants qui, en France, suivirent l'impulsion donnée par le célèbre Professeur de Halle.

Paraît en première ligne le célèbre NENTER de Strasbourg, disciple modèle de Stahl, dont il n'a jamais en rien altéré, ni l'esprit ni la lettre. Son style, concis et clair, ajoute au mérite de cet auteur si précieux. C'est pourquoi il définit l'homme : « une créature composée d'un corps organique » et d'une âme raisonnable qui le pénètre, le forme et le » vivifie [1]. » « L'âme, dit-il après, est un esprit créé, intelligent, immortel, lié à un corps organique qu'il anime et vivifie par sa présence. — Le corps est une machine merveilleusement fabriquée par le Créateur, et composée de parties ou organes, instrument direct de l'âme raisonnable : lui seul est reproduit par voie de génération [2]. — La nutrition est un acte vital qui, à l'aide d'aliments convenablement élaborés, porte dans toutes les parties du corps (au moyen des artères) les sucs nourriciers capables d'entretenir et de faire accroître les organes [3]. — L'appétit est un stimulant naturel qui nous pousse à chercher la nourriture ou ce qui peut nous plaire. — On appelle *vie* la conservation du corps à l'abri de la corruption organique, à l'aide de mouvements convenables, de l'excrétion des choses inutiles, et de l'assimilation des choses utiles à l'harmonie des fonctions : c'est ce dernier résultat qu'on nomme *santé* [4]. — On doit entendre par sensation le résultat d'une commotion faite sur l'âme à la suite d'une impression organique interne ou externe, à l'aide des divers appareils nerveux ganglionnaire et cérébro-spinal...... Il y a quatre sens internes : le *sens commun*, l'*imagination*, la *mémoire* et le *sens vital*; les sens externes sont : la *vue*, l'*ouïe*, l'*odorat*, le *goût* et le *tact* [5]. » Nenter entend par mouvement volontaire celui qui s'exécute sous l'influence directe de la volonté; il le distingue du mouvement *tonique vital*, en ce que ce dernier ne provoque aucune sensation, et est produit sans l'intervention de la

[1] Nenter, *De Physiolog.*, tabul. 1, pag. 2. — [2] *Ibid.*, pag. 2. — [3] *Ibid.*, pag. 8. — [4] *Ibid.*, pag. 9. — [5] *Ibid.*, pag. 12.

volonté : c'est l'acte suprême de la vitalité... Comme on le voit, la doctrine physiologique de Nenter est des plus pures et des plus nettes. Cet auteur traite toutes les questions de la même manière, et établit les faits d'une manière logique, presque mathématique. Nous reviendrons sur ce savant auteur, dans notre prochain travail sur les œuvres pathologiques de Stahl et de son École.

Cullen, professeur à Édimbourg, n'admettait aucun intermédiaire actif entre l'âme et le corps; mais il liait si étroitement l'âme au système nerveux, que son âme immatérielle était la servante obligée des nerfs, comme ceux-ci sont les instruments directs de l'âme. Cullen a fort bien distingué les faits de conscience d'avec les phénomènes inconscients; mais il recule devant toute explication, et il se tait. Il admet en principe l'*irritabilité* Hallérienne [1].

F. Boissier de Sauvages, professeur distingué de l'université de Montpellier, partageait pleinement toutes les idées du médecin philosophe de Halle. Mais ce ne fut guère que lorsqu'il eut vu les abus des doctrines mécaniciennes, qui à cette époque envahissaient les Ecoles et qui avaient même plusieurs représentants à Montpellier, qu'il adopta la Théorie Stahlienne, « comme étant le sentiment qui s'accorde le mieux avec la foi, les Saints Pères et la raison scientifique [2]. »

Nous ne rapporterons ici que quelques fragments de son Discours préliminaire à la *Nosologie méthodique* (1772), pour confirmer la vérité de nos assertions.

« 1° On doit entendre par *force* tout ce qui contient une raison suffisante d'action [3]... 2° Toute force, dit-il, suppose une faculté; car, là où il n'y a ni puissance ni faculté, il n'y

[1] *Voy.* Gullen, *Physiologie*, trad. de Bosquillon, 31, 36, 37, 81, 82, etc. Paris, 1715.

[2] Pouget, *Catéch. de Montp.*, chap. 2.

[3] *Voy.* F.-B. de Sauvages, *Nosol. méthod.*, pag. 216.

a pas d'action; l'action, néanmoins, n'est pas une conséquence nécessaire de la faculté..... 3° Entre les facultés de l'homme, il y en a qui lui sont communes avec les végétaux, et d'autres avec les animaux [1]. 4° C'est à tort que les modernes ont banni les *facultés* des écoles de médecine pour leur substituer une *matière* subtile. 5° L'expérience journalière nous montre que l'*âme* est le principe de l'*entendement*, du *mouvement musculaire*, du *mouvement du cœur et de la respiration* [2]... Telle est l'opinion adoptée par Rivière, Du Laurent, Baglivi, Lancisi, et plusieurs autres médecins et mathématiciens modernes, tels que Hunter, Cheyne, Portefield, etc.; Sauvages aurait pu ajouter Pringle, G. Shell, F. Nichols et Robert Whytt, que les travaux de Cudworth avaient préparés à recevoir l'idée Stahlienne. Disons, en effet, que ces divers auteurs anglais, et notamment G. Shell dans son livre *De naturâ fibræ*, et F. Nichols dans un traité plus spécial *De animâ medicâ prælectio*, ont suivi ponctuellement l'idée du maître. 6° C'est l'âme seule qui *connaît, désire, sent* et *meut*, etc.»

Nous arrêtons donc ici nos observations sur Sauvages, bien que très-superficielles [3]; mais nous ne voulons pas le quitter sans exprimer un regret poignant que nous a inspiré le dédain qu'a fait de cet illustre professeur M. Lordat, quand il dit, en parlant du Stahlianisme :

« Cette opinion arbitraire, si opposée à notre sens intime, » n'a pas pu entrer dans l'enseignement de notre Faculté, » *quoique certains individus*, tels que Sauvages et Roussel, » l'aient favorisée [4]. »

M. Lordat aurait bien pu, ce nous semble, joindre à ces deux noms, qui ne lui paraissent pas de poids suffisant,

[1] *Voy*. F.-B. de Sauvages, *Nosol. méthod.*, pag. 217. — [2] Pag. 219.

[3] *Voy*. notre Discours préliminaire, où la doctrine de Sauvages, avec celle de tous les professeurs de Montpellier, est soigneusement étudiée et analysée au point de vue médical surtout.

[4] *Voy*. M. Lordat, *Dual. du dynam. hum.*, 35.

ceux de RIVIÈRE, DU LAURENT, PECQUET, GRIMAUD, etc., et sans doute qu'alors le célèbre professeur de physiologie aurait trouvé digne de son respect des collègues en aussi bonne compagnie, au sein même de l'École de Montpellier.

Disons, en passant, un mot sur un philosophe suédois peu connu en médecine, WENDENBORG, qui déjà, du vivant de Stahl, avait adopté les idées de ce grand médecin. Porté naturellement vers le mysticisme, son esprit fut heureux de trouver toute prête une théorie qui semblait lui ouvrir la voie pour arriver à ce qu'il cherchait. Mais le contraire eut lieu, car la pensée Stahlienne le ramena vers la bonne route, et il finit par professer ouvertement que « l'âme est la » cause première du corps, que c'est elle qui le vivifie, et » que ce dernier enfin (suivant l'expression Baconienne) lui » sert de chaussure et d'habit. »

L'élan donné par Stahl et imité par Sauvages trouva de nombreux imitateurs à Montpellier; et, bien qu'il soit vrai que la savante École ait toujours gardé en elle un élément Hippocratique, ce dernier avait été si souvent mêlé à des théories étrangères, qu'il avait besoin de passer par de nouvelles épreuves pour acquérir une gloire ternie par de fréquentes erreurs. Lorsque Sauvages professa à Montpellier le Vitalisme animique, celui-ci trouva parmi ses élèves et ses confrères de chaleureux appuis. C'est ainsi que Bordeu, après avoir imité d'abord, modifié ensuite et défiguré même quelquefois la pensée de Stahl, n'a pu s'empêcher d'admirer la profondeur de son esprit et de dire : « Le génie éclate » jusque dans ses écarts;..... c'est là que le corps vivant est » considéré, non comme une masse froide et inanimée, mais » comme une substance vivifiée par un *esprit recteur* qui » domine toutes les fonctions et le fait sortir de son existence » passive et corporelle. Stahl m'*entraîne* avec une mâle » vigueur jusque *dans le sanctuaire d'Hippocrate*: Boërhaave » me laisse à la porte avec des ouvriers qui ramassent des

» matériaux et qui ne se mettent jamais à l'œuvre..... Stahl » a renversé la barrière qui séparait la médecine de la philo- » sophie; son système doit à jamais laver les médecins de » l'imputation de matérialisme; il est le plus orthodoxe, le » plus vrai, le plus simple et le plus conforme aux faits. » Ailleurs, le même auteur dit encore : « D'après Stahl, l'es- » tomac digère au moyen de la chaleur, des ferments, de sa » force vitale digestive; le foie, les glandes salivaires, etc., » sécrètent en vertu d'éléments physiques et chimiques, et » par leurs forces vitales sécrétantes. L'âme immortelle régu- » larise, surveille, éclaire, excite ces actes de chimie vivante; » elle pense à l'aide de ses facultés intellectuelles, en s'ap- » puyant sur le cerveau comme sur un instrument[1]..... » Avec tout cela cependant, et malgré cette admiration, on voit que Bordeu, même dans ses éloges, se sépare de Stahl pour se rapprocher de Van-Helmont; car il fait dire au professeur de Halle que chaque organe a sa force vitale particulière. Quant à lui, il pousse bien plus loin la conception Helmontienne lorsqu'il donne à chaque partie organique une sensibilité particulière, je dirai même individuelle: c'est ainsi qu'il a, sans s'en douter, ouvert la voie aux théories modernes sur la sensibilité organique préconisée par Bichat, Richerand, Bérard et plusieurs contemporains distingués. Bordeu s'est surtout séparé de Stahl lorsqu'il a enseigné que le mouvement involontaire et les actes de sensibilité organique sont inhérents à la fibre animale vivante, et n'est pas l'effet d'un agent spécial ,.... âme proprement dite en acte vital, ou principe vital, distinct du corps et de l'âme. Il a vraisemblablement erré en ceci, puisqu'il a pris l'effet pour la cause, etc. Que si Bordeu a été plus tard assez inconséquent pour devenir injuste envers Stahl, il ne faut en accuser que l'instabilité des convictions humaines. Bordeu

[1] Bordeu, *Méd. théor. et prat.*, par Minvielle.

n'a-t-il pas même critiqué le double dynamisme de Barthez? Il ne faisait en cela que suivre l'exemple de DE LAMURE.

ROUSSEL, dont nous ne dirons qu'un mot en passant, était profond admirateur de Stahl, et n'a jamais dérogé à ses principes. Cette seule proposition qui suit, extraite de la page 48 de son traité *Du physique et du moral*, indique assez qu'il connaissait le côté vraiment faible du créateur de la doctrine du Vitalisme animique. « Stahl aurait, sans contredit, subjugué toute la médecine, si, plus complaisant pour ses lecteurs, il eût pris soin de polir ses ouvrages. » Voilà le grand mot !... Mais est-ce là un motif suffisant pour altérer la pensée d'un auteur et flétrir sa mémoire ?..... La tournure germanique des écrits de Stahl rend son idée obscure ; mais, encore une fois, est-ce une raison pour conspuer et l'auteur et ses œuvres ?... Roussel a consacré sa vie entière à défendre le dogme Stahlien, et il est bien à regretter que l'École de Paris n'ait pas été alors prête pour cette grande révolution médicale. Espérons que le XIXe siècle portera ses fruits, et que l'heure de la grande rénovation morale et scientifique n'est pas éloignée.

CABANIS, qu'il ne convient pas d'appeler toujours athée et matérialiste, Cabanis, une fois revenu de ses erreurs, a professé une telle vénération pour le grand rénovateur du Vitalisme Hippocratique, qu'il s'écrie : « Stahl était un de ces » génies extraordinaires que la nature semble de temps en » temps destiner au renouvellement des sciences. Elle l'avait » doué tout à la fois de cette sagacité vive qui pénètre en » quelque sorte les objets, et de cette retenue qui s'arrête » à chaque pas pour les considérer sous tous leurs aspects..... » Stahl entreprit de faire de la médecine ce qu'il avait déjà » fait pour la chimie. Il était nourri de la doctrine Hippo- » cratique, et personne ne savait mieux que lui ce que les » observations et les vues philosophiques des modernes pou- » vaient y ajouter..... Mais la pensée de Stahl a été géné-

» ralement mal interprétée, on peut même dire presque » également défigurée par les critiques et par les admirateurs » de ce grand médecin, *le plus grand,* à mon avis, qui ait » paru depuis Hippocrate [1]. » Quant à nous, animiste par conviction, nous prenons ces belles paroles de Cabanis comme la plus complète manifestation du mérite personnel de Stahl, et de la supériorité de sa doctrine sur toutes celles qui ont paru..... Cabanis laisse à désirer dans sa profession de foi; mais qu'importe, si au milieu de ses aberrations il reconnaît la source du vrai, du beau et du bon? Ce qui fait surtout la haute valeur de ces éloges si mérités, c'est que Cabanis n'a jamais été franchement animiste..... Mais, de ce qu'un matérialiste et un athée exalteraient l'immortalité de l'âme,... faudrait-il pour cela appeler matérialistes et athées ceux qui auraient enseigné que l'âme est immortelle? Et pourtant c'est ce que quelques écrivains ont fait sans réflexion, et M. le professeur Lordat lui-même n'a pas craint d'accuser, à plusieurs reprises, Stahl de matérialisme, et d'appeler même les Animistes du nom assez étrange de Cabanisiens [2]. Nous tenons donc pour bien acquises les louanges données par la science à la vérité, n'importe leur source.

Du reste, comment ne pas accepter un tel langage de la part des admirateurs de l'Animisme médical, lorsqu'à côté du langage enthousiaste d'un ami, d'un disciple sincère ou non, on trouve des déclarations non moins flatteuses de ceux qui étaient même ses adversaires? Écoutez DÉZEIMÉRIS, bien connu de tous pour son peu de sympathie pour la doctrine Stahlienne : « Le Stahlianisme n'est qu'une forme par» ticulière de l'Animisme, et l'Animisme est bien loin de » constituer tout entière la vaste et profonde doctrine du » Professeur de Halle.... Il y a de l'Animisme dans cette

[1] Cabanis, *Coup-d'œil,.....* p. 145, 146.
[2] M. Lordat, *Dual. du dynam. hum., passim.*

» doctrine, mais il y a bien autre chose encore. » Dézeiméris avait raison, il y a bien autre chose que de l'Animisme dans le Vitalisme animique de Stahl ; car ce n'est pas seulement à l'aide de la psychologie que le Médecin allemand veut constituer sa doctrine vraiment médicale. La doctrine de Stahl, que l'on a trop souvent appelée *hypothèse*, a horreur de tout ce qui n'est point prouvé par les faits, démontré par une expérimentation raisonnée ; l'*induction* ne saurait lui suffire, et, vaste comme tout le vaste domaine de la science de l'homme, sa théorie repose également sur l'*analogie* et sur la *déduction analytique*. C'est ainsi qu'appuyée sur ces bases inébranlables, tantôt elle s'élève du simple au général, des faits particuliers aux principes généraux qui les dominent, et tantôt elle descend de ces principes généraux aux faits isolés qu'elle étudie sous toutes leurs faces, et les distribue habilement dans la catégorie qui leur convient. Dézeiméris avait bien jugé la doctrine Stahlienne ; et, s'il n'a pas eu assez de conviction pour y adhérer sincèrement, du moins a-t-il eu le courage de reconnaître la grandeur de cette œuvre gigantesque de l'esprit humain.

Ch. Bonnet, qu'il faut bien se garder de prendre pour un rêveur, fut un zélé propagateur de la doctrine Stahlienne. Le sage Tissot suivit la même voie, et Spallanzani, à Pavie, enseignait les mêmes dogmes que Bonnet et Tissot.

Barthez, contemporain de Sauvages et de Bordeu, n'adopta point les idées de ses collègues, et l'École de Montpellier possédait, à cette époque, dans son sein, des *mécaniciens*, des *animistes*, des *helmontiens* et des *sensibilistes*.

Lorsque Barthez commença à propager ses idées sur le double dynamisme, il trouva beaucoup d'adversaires parmi ses confrères et collègues. La théorie animiste de Sauvages régnait en souveraine à Montpellier, et Bordeu, de son côté, animiste en théorie, se séparait peu à peu de cette doctrine par une exagération de l'importance qu'il accordait aux faits

de sensibilité ; on peut dire même qu'il tomba dans l'Helmontisme, en remplaçant néanmoins la théorie de l'archée par celle de la sensibilité locale, plus conforme avec les faits, mais exagérée quant à la pensée doctrinale. Barthez, esprit vaste et peu docile à la voie tracée par ses devanciers, se livra à l'étude des faits physiologiques; poussé ensuite par l'idée erronée que le spirituel ne peut rien avoir de commun avec le corporel, il admit en principe que la puissance qui donne la vie à l'organisme, ne peut être l'âme consciente, le *moi*, et, interprétant à sa manière l'idée de Bacon, il adopta la pensée d'une *force vitale* distincte de l'âme et supérieure à la matière. Mais de quelle nature se trouve cette *force*, cette *puissance*?.... Enseignera-t-il qu'elle est spirituelle? Il ne le peut, suivant son hypothèse. Avouera-t-il qu'elle est formée d'une matière subtile et éthérée (esprit vital ou animal)? La raison s'y oppose, attendu que la matière n'est point active, et que, si cela était, les organes n'auraient besoin que d'eux-mêmes pour vivre et se mouvoir.... Que fera-t-il donc? Il inaugurera une idée nouvelle, il créera une abstraction de plus, en imaginant une force, une puissance, je dirai même un principe qui n'est ni esprit ni matière, et qu'il assimilera aux forces *attractive*, *répulsive*, *électrique*, etc. ; seulement, pour vouloir paraître d'accord avec les traditions de l'École, il empruntera la formule Hippocratique, et dira que cette force vitale, que ce principe vital *sait* tout sans avoir jamais rien appris, qu'il *forme* le corps et le *dispose* pour être son instrument, qu'il *administre* enfin les actes vitaux de *nutrition*, de *sécrétion*, d'*excrétion*, de *restauration*, de *guérison*, et tout cela non fatalement, mais avec une sorte d'intelligence ; car cette force possède la mémoire, l'imagination, la sensibilité, et même une espèce de conscience. Nous avons toujours désiré, et nous avons demandé bien souvent à Barthez une réponse catégorique à ce sujet ; mais nous n'avons trouvé nulle part chez lui que

scepticisme et incertitude. Cependant, poussé par notre insistance, il a fini par nous dire : « Il pourrait bien se faire » que l'âme et la force vitale ne fussent qu'une double ma- » nifestation d'un seul et même principe » (spirituel sans doute). Cette concession est bien grande sans doute, car elle fait espérer un retour plus ou moins éloigné, très-prochain peut-être ; mais en poursuivant nos recherches, nous obtiendrons des déclarations plus précises [1].

Barthez était sévère sur la méthode philosophique et sur l'acception exacte des mots ; en cela il avait raison, sans quoi la science de l'homme devient une confusion de langage dans lequel il est impossible de se reconnaître. Nous serons donc aussi sévère que lui, nous en avons le droit.

Les locutions *cause* et *faculté* n'ont jamais signifié la même chose en bonne philosophie naturelle, et cependant Barthez confond parfaitement ces deux mots. Voici son texte : « La bonne méthode de philosopher dans chaque » science naturelle, y fait admettre des CAUSES générales » occultes, et doit y fixer le nombre de ces *causes* suivant » l'état actuel de la science. Les noms de ces FACULTÉS (pris ici » pour causes, sans doute) occultes étant alors employés. [2] » Or, nous trouvons cette manière vague de parler très-peu logique et capable d'engendrer des quiproquos fréquents. Il dit ensuite plus bas : « Il est à peu près indifférent qu'on » donne au principe vital les noms de *nature*, d'*archée*, » d'*âme*, de *principe vital*, de *force vitale*... » Certes, nous le voulons bien, nous aussi ; mais, enfin, faut-il au moins s'entendre sur la valeur de ces termes et sur leur signification vraie. Prenez donc bien garde que s'il est positif que vous

[1] La doctrine du principe vital, distinct de l'âme, est trop bien connue de tout le monde, surtout depuis les remarquables travaux de M. le professeur Lordat ; aussi croirions-nous inutile d'agiter ici des questions de second ordre. Nous tenons seulement à montrer que la méthode philosophique de Barthez pèche en bien des points qui font néanmoins la base de son système.

[2] *Nouvel. mécan. des mouv. de l'hom. et des anim.*, p. II, disc. prélim.

accordiez avec Hippocrate l'immortalité à la *nature* humaine, qu'il appelait lui aussi *âme*, dès-lors, que devient votre théorie ? Votre hypothèse ne peut subsister un instant.

C'est ainsi qu'abusant de cette confusion, Barthez dit à la page 4 : « Les forces du principe vital sont inhérentes » à chaque partie du corps [1].... » Les vitalistes du double dynamisme refusent aujourd'hui une âme aux bêtes, et ne leur accordent qu'un principe de vie en tout semblable à la *force vitale* de l'homme, tandis que Barthez a dit formellement : « Il est un grand nombre d'*animaux* chez » lesquels on peut reconnaître, de la manière la plus sensible, » que les affections habituelles de leur AME, ou du principe » du sentiment et de la volonté, reçoivent l'empreinte des » modifications que la conformation particulière de leurs corps » donne à leurs mouvements [2]. » Et plus loin : « Je passe à » des exemples plus connus, qui établissent la corrélation » manifeste que les caractères de l'âme ont avec les formes et » les mouvements du corps, chez les animaux, etc. [3] » Après de pareilles déclarations, est-il désormais permis de demeurer dans le doute sur la nature du principe vital de l'homme, puisqu'il est semblable à l'âme des bêtes. Dès le moment que Barthez déclare que les âmes des bêtes ont le sentiment et la volonté en partage, elles doivent nécessairement posséder l'imagination, la mémoire. Or, je le demande à l'illustre Chancelier et à toute son École : Quel nom donner à cette *chose* qui *sent*, qui *veut*, à cette *force*, à ce *principe* qui se forme des *images*, des *idées*, et qui se *souvient ?* Certes, je n'hésiterai pas plus que lui, et je l'appellerai *âme*, mais non de nature inconnue et tenant un certain milieu fictif entre l'esprit et la matière. Cette âme est bestiale,

[1] On le voit, Barthez, malgré sa propension à multiplier les forces, conserve l'unité de son principe vital et reconnaît une véritable âme (*sui generis*) aux bêtes.

[2] Ouvr. cit., p. 131, § 21.— [3] Ouvr. cit., p. 133, § 22.

c'est vrai, sans *raison* ni *conscience,* mais immatérielle par sa nature; attendu qu'il est impossible de comprendre et de démontrer l'existence d'une *force* physique possédant les facultés sus-énoncées... L'aveu est difficile à faire, mais il est forcé, et un silence absolu serait une condamnation tacite; mieux vaut un retour sincère, et, suivant la pensée première du maître, se rendre à l'évidence des faits.

Les principales objections que Barthez et ses disciples ont faites à la doctrine du Vitalisme monodynamique, c'est que : 1° l'âme doit avoir conscience de tout ce qu'elle fait, et 2° qu'il y a un antagonisme permanent entre les fonctions supérieures (de l'intellect) de l'âme et les phénomènes de l'ordre vital et organique.

Mais à cela il y a une réponse des plus simples, la voici: 1° On trouve à chaque instant de la vie des actes volontaires de mémoire, d'imagination, de perception externe et de raison expérimentale dont on ne saurait avoir conscience[1];

2° L'antagonisme qu'on prétexte, n'est qu'un simple antagonisme de fonctions, et non de faculté, de puissance; car, enfin, il n'a jamais été démontré qu'une substance capable d'intelligence, de volonté et de sentiment, ne fût point capable de vie corporelle, tout aussi bien qu'une autre substance simplement volontaire et sensible comme l'âme des bêtes. Nous dirons, en outre, que l'on peut trouver de l'antagonisme même entre les facultés de l'*âme consciente,* du *moi :* c'est ainsi que l'*activité* est opposée à la *passivité,* l'activité *instinctive* ou *spontanée* à l'activité *réfléchie;* il y a encore opposition entre l'*intellect* et la *faculté du sens,* entre la *raison* et l'*imagination,* etc.

Il n'y a qu'à réfléchir pour comprendre l'inanité de ces assertions et la stérilité des objections à l'adresse du Vitalisme animique, attendu qu'elles n'ont plus pour elles

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. XCIX.

ni l'autorité de l'histoire, ni les préventions d'une doctrine appuyée sur des bases philosophiques à l'épreuve de la logique et de la raison.

Ce qui a porté Barthez à se refuser d'accepter l'âme comme cause des actes organiques, c'est la fausse idée qu'il s'est faite de l'âme et de ses facultés; erreur bien commune à cette époque où le Cartésianisme régnait en despote, même chez les Vitalistes qui ne connaissaient l'âme que par cet axiôme : *Cogito, ergò sum;* je pense, donc j'existe; je ne suis et je n'existe que par ma *pensée,* par mon MOI.

De là découlent une masse de malentendus fâcheux sur les phénomènes de sensibilité, les sensations, les sentiments, les perceptions, etc. L'erreur filtre à travers la pensée du grand physiologiste ; il n'est pas même jusqu'à son scepticisme touchant la nature de son principe vital qui ne doive être regardé comme inconcevable. Tantôt, en effet, il lui accorde l'*immatérialité,* la *volonté,* le *sentiment,* l'*activité spontanée,* etc., et le rend conséquemment insaisissable et inattaquable ; tantôt il lui refuse ces facultés et le matérialise, en pensant, avec FIZES, que certains poisons subtils ainsi que la fièvre peuvent l'altérer, le détruire même... N'est-ce pas là un langage incompréhensible? Et, si toutefois il est d'accord avec l'exactitude des faits, ne faut-il pas conclure, chose étrange ! que le principe vital est matériel?... Ce serait là, je l'avoue, le pire de la chose ; certes il n'aurait pas valu la peine de faire preuve de tant d'esprit, d'érudition et de science, pour arriver à une pareille conséquence ; mais, pour l'honneur du Vitalisme Barthézien, je suppose que son auteur s'est trompé sur un autre point, et que sa faute a été d'avoir reculé devant la vérité, lorsqu'il avait déjà déclaré que le principe vital pouvait bien n'être qu'une faculté primordiale de l'âme pensante ; son scepticisme l'a précipité dans cette erreur, qu'il aurait pu aisément éviter.

Barthez, comme Stahl, a travaillé avec ardeur à élever une digue au matérialisme envahisseur du XVIII[e] siècle; mais il a trop transigé avec lui, il n'a bâti que sur un terrain mouvant; et, comme sa doctrine ne doit sa puissance et son prestige qu'au caractère spiritualiste qu'elle porte en soi, nous pensons qu'il viendra un moment où, reconnaissant l'identité du principe pensant avec le principe vivifiant, l'École Barthezienne moderne arborera franchement le drapeau du Vitalisme monodynamique; par ce moyen tant de trésors ne seront point perdus pour la science. Nous faisons les vœux les plus sincères pour que ce jour heureux ne soit point éloigné. C'est même pour nous une consolante conviction; et, dès-lors, nous aussi, nous pourrons dire avec orgueil: « une seule Église, un seul pasteur [1]. »

Dans ces mêmes temps parurent FOURCROY et LAVOISIER, esprits transcendants, et qui, reprenant en sous-œuvre une catégorie isolée des travaux de Stahl, refirent la science chimique sur des bases nouvelles. Néanmoins, ils reconnurent les grands services de celui dont la conception philosophique avait long-temps dominé la science. La théorie du *Phlogistique*, et les aperçus nouveaux qu'il avait apportés dans l'étude de la chimie organique, avaient fait de Stahl le premier chimiste de son siècle, de même que sa doctrine du Vitalisme animique et sa renommée de profond praticien lui avaient mérité le nom sublime d'HIPPOCRATE MODERNE.

C'est dans ce dernier sens que l'historien TOURTELLE, professeur recommandable de Strasbourg, parle, presqu'à la même époque, de Stahl et de sa doctrine dans les termes les plus dignes et les plus flatteurs.

« Dans le temps, dit-il, où Boërhaave répandait ses dogmes dans toute l'Europe, un homme de génie *bien*

[1] *Voy.*, pour plus amples détails, ci-après M. Lordat et les conclusions. — *Voy.* surtout notre Disc. prélim., T. I.

supérieur au sien travaillait pour la gloire du Vieillard de Cos. Le grand STAHL, de Halle, devenu par la suite premier médecin du roi de Prusse, *s'attacha à observer* les divers phénomènes de la *nature*, et vérifia, *par sa propre expérience*, les aphorismes du Père de la médecine. *C'est dans l'observation* qu'il a puisé les principes d'une *théorie lumineuse*, confirmée par les faits de pratique... Rebuté *des principes faux du mécanicisme*, il crut nécessaire de remonter à un premier mobile qui agît spontanément, et qui a toujours en vue la conservation de l'individu qu'il anime [1] »

Tout converge donc vers un point saillant : la glorification du principe du Vitalisme animique, et ce sont presque toujours des voix désintéressées, sinon hostiles, qui viennent reconnaître la grandeur de l'œuvre Stahlienne, que la sagesse humaine voulait enfin mettre à la place des faux dieux créés par le sensualisme et le matérialisme médical dans un moment de coupable aberration.

Pendant que toutes ces luttes envahissaient les écoles de l'Europe, une masse d'hommes éminents, bien que suivant une route différente, travaillaient, presque à la même époque, pour le triomphe de la vérité : c'étaient surtout PINEL en France, BROWN en Angleterre, HUFFELAND en Prusse, ZIMMERMANN en Allemagne et STOLL en Autriche, se recommandant à notre attention, malgré certaines tendances systématiques vers l'étude des indications pratiques fondées sur la connaissance de la nature humaine ; c'étaient encore REID, qui distingue les phénomènes de conscience d'avec ceux de la sensibilité externe, FARR et PRIESTLEY dirigeant leurs études vers le principe immatériel et spirituel de la pensée et des mouvements vitaux, VAN-SWIÉTEN, tour-à-tour matérialiste, vitaliste et enfin animiste, commentant et corrigeant son maître Boërhaave, SOLANO DE LUCQUES et

[1] Tourtelle, *Hist. philos. de la méd.*, T. II, pag. 146.

SANCHEZ propageant dans la péninsule espagnole les doctrines vitalistes de Stahl ; c'étaient FRANKLIN , MESMER , HAHNEMANN et GALVANI enfin, ces quatre piliers du monodynamisme, et dont les conceptions ingénieuses et profondes, mais trop souvent méconnues de nos jours, sont destinées cependant à assurer au Spiritualisme médical un triomphe des plus éclatants sur les tendances matérialistes..... L'*électricité*, le *magnétisme*, la *théorie des semblables* (prise dans le sens le plus large et non systématique) et le *galvanisme*, appliqués à la science de l'homme, ne sont-ce pas là des moyens que l'étude a fournis aux savants pour arriver à la découverte des plus grands secrets de la nature humaine, je dirai même de la vie, en dévoilant les rapports intimes et secrets qu'il y a entre le corps vivant et le principe immatériel, qui seul possède l'intelligence, le sentiment et la vie en partage.

Vient enfin une dernière série de savants écrivains, médecins et philosophes, qui peuvent être considérés comme le point de contact, le trait d'union entre le XVIII[e] et le XIX[e] siècle, entre les modernes et les contemporains; ce sont : CHAUSSIER, le vitaliste; DUMAS, le spirituel doyen de Montpellier; BLUMENBACH, BURDACH et MULLER, SŒMMERING et PROCHASKA, qui attaquèrent hardiment les questions les plus élevées de l'anthropologie; le grand BICHAT; FODÉRÉ, le savant auteur de la *Physiologie positive* ; GRIMAUD, VICQ-D'AZYR et BROUSSAIS, le célèbre auteur du *Système de l'irritation*.

Les opinions de ces divers auteurs, si recommandables d'ailleurs, ne furent pas identiques, il est vrai, mais elles combattirent toutes contre le Matérialisme; plusieurs même de ces savants arborèrent le drapeau du Vitalisme animique. Nous allons jeter un coup-d'œil rapide sur la doctrine des principaux d'entre eux.

BLUMENBACH, ne voulant pas s'astreindre à étudier les

causes des phénomènes de reproduction, de nutrition, de réparation et de conservation, eut recours à une cause-effet qu'il nomma *nisus formativus,* sorte de force vitale qu'il ne veut pas que l'on confonde avec le principe vital (*vis vitalis*), ni avec l'âme ; car, dit-il, cette étude est entourée des mystères les plus obscurs. Or, c'est cette méthode de se borner à la connaissance des faits physiques, qui a engendré plus tard tant d'erreurs chez les physiologistes, voulant expliquer la vie par la vie ou par le simple jeu des organes.

Néanmoins, BURDACH poussa plus loin ses recherches, en soutenant que les mouvements vitaux, de *nutrition,* etc., sont accomplis dans un but arrêté et raisonnable ; aussi conclut-il que l'agent ne doit pas demeurer inconnu, attendu qu'il y a du danger à le confondre avec la matière organisée [1], dont la variété de configuration, de volume, de consistance et de disposition, n'empêche pas les fonctions de s'exécuter dans toute la série des êtres vivants. De là, il arrive, de conséquence en conséquence, à dire que c'est le *principe de vie* qui préexiste à l'organisation, qui la forme et la dispose, qui la crée, en quelque sorte, et établit chaque partie dans le lieu qui lui est propre pour devenir son instrument dans toutes les fonctions de l'économie. A l'imitation de Stahl, il invoque des forces physiques et chimiques inhérentes aux organes et aux tissus [2]. Mais Burdach finit par errer en rapportant la vie du règne organique à la vie planétaire, qui elle-même subsisterait comme membre d'un tout supérieur. Une harmonie préétablie préside enfin, d'après lui, à tous ces phénomènes naturels et vitaux [3]. Cette doctrine serait presque une sorte de panthéisme résultant de la monadologie et de l'harmonie préétablie de Leibnitz.

MULLER, bien que paraissant incliner vers l'explication des phénomènes vitaux et de la force organisatrice elle-même,

[1] Burdach, *Physiq.*, T. IX, p. 691-692. — [2] *Ibid.*, p. 693. — [3] *Ibid.*, p. 701.

à l'aide d'une certaine combinaison, d'un certain mélange d'éléments matériels primitifs, finit par admettre « qu'une force organique préside à la formation des organes, à leur ensemble et à leur conservation par la nutrition [1]. » Il dit enfin, comme dernière sanction de sa doctrine, que ce principe qui préside à tous ses actes n'a pas de siège spécial dans l'organisme, et qu'il est un vrai principe vital effectuant l'idée typique [2], c'est-à-dire qui forme l'embryon et les organes devant servir d'instrument direct à l'âme pensante et consciente; mais il finit par s'égarer dans ces détails, et subordonne trop la pensée à l'organisme.

Nous ne suivrons donc pas plus loin Müller dans ses études sur le *germe* et sur la *semence;* qu'il nous suffise de savoir que, oubliant l'avis d'Occam : « *Entia non sunt multiplicanda præter necessitatem* », le philosophe allemand s'est laissé entraîner à admettre trois principes de vie différents dans l'homme : 1° l'un qui produit et anime le germe; 2° l'autre qui forme et construit l'embryon; 3° le troisième qui est l'âme elle-même, substance intelligente et raisonnable. Contrairement aux principes posés d'abord par lui, son vitalisme n'est plus unitaire et perd dès-lors toute sa valeur philosophique [3]; tant il est vrai que l'esprit humain doit se tenir en garde contre l'erreur et ne pas se laisser guider par une méthode vicieuse !

Bichat, anatomiste habile et célèbre physiologiste expérimentateur, de l'École de Paris, que la mort a de trop bonne heure ravi à la science, se laissant entraîner dans l'appréciation exclusive des faits sensibles, sans remonter à leur cause première; Bichat admit deux *vies*, la vie *organique* et la vie *animale*, ayant toutes les deux une source diffé-

[1] Müller, *Manuel de physiol.*, T. I, 226. — [2] *Ibid.*, T. II., p. 484.

[3] En effet, Müller, d'erreur en erreur, va jusqu'à soutenir que non-seulement le principe vital est divisible, mais encore que l'âme humaine elle-même est aussi divisible. (*Man. de phys.*, T. I, p. 713; cf. T. II, p. 483, etc.)

rente : c'est dans ce sens que nous disons que son langage est vicieux et que, par sa négligence à procéder à la recherche du principe de ces phénomènes, il a admis implicitement deux forces vitales, deux principes vitaux. Nous reconnaissons, sans doute, avec Dézeiméris et M. Raige Delorme, que Bichat a contribué pour beaucoup à répandre la doctrine vitaliste en France; mais nous ne pouvons nous empêcher de dire aussi que cette doctrine, bien que luttant contre l'Organicisme, ne devait engendrer que des conséquences erronées, attendu que, exclusivement basée sur la méthode expérimentale employée dans les sciences physiques, cette théorie des propriétés vitales confondait sans cesse les *facultés* d'un principe réel avec les simples propriétés physiques des corps inorganiques, et celles-ci avec les lois générales ou les forces qui président à la vie des corps organisés et vivants.

Que, si nous voulons maintenant examiner les choses avec l'impartialité du philosophe et de l'anthropologue, nous dirons que l'on doit refuser logiquement le nom de *doctrine* à la conception Bichatienne. Doit-on et peut-on, en effet, honorer de ce titre une idée, un enseignement qui se borne à admettre la *sensibilité* et la *contractilité* animales et organiques, et la *contractilité organique* insensible, comme les bases d'une théorie physiologique et qui ne daigne pas dire un mot de ce qui constitue réellement la *vie humaine?* N'est-ce pas restreindre la science à la connaissance de quelques faits isolés et ne pouvant satisfaire les exigences d'une véritable théorie de la science de l'homme ? C'est donc avec raison que M. Lélut a repoussé comme illusoires et métaphoriques les opinions émises par Bichat sur la sensibilité et la contractilité.

Reconnaissons cependant, avant d'en finir sur ce grand physiologiste contemporain qu'il est à regretter qu'une fin prématurée soit venue mettre un terme aux recherches curieuses et aux expérimentations vers lesquelles il avait

dirigé ses études ; car on était en droit d'espérer qu'avec le génie qui caractérisait cette jeune et puissante intelligence, la science aurait eu à contrôler des faits qu'elle attend encore; tout le monde doit, en effet, admirer avec CUVIER l'habileté de Bichat pour les expériences concluantes et décisives. La seule chose qu'il y ait à déplorer chez lui, c'est l'aridité de ses observations et l'imperfection de ses travaux ; c'est là aussi ce que nous reprocherons à quelques éminents expérimentateurs contemporains, tant qu'ils négligeront de remonter à la cause réelle des phénomènes anthropologiques, et qu'ils rapporteront à l'organisme seul la faculté, la puissance qui n'est due qu'à l'agent ou principe unique de la vie et de l'intelligence.

F.-E. FODÉRÉ, médecin profond, savant physiologiste[1] et légiste remarquable, était initié aux études de Bordeu, de Barthez, de Müller et de Bichat sur la vie et la sensibilité; mais il ne se rangea pas du côté de Bordeu et encore moins de celui de Barthez. Il était psychologue à la mode de Müller et physiologiste de l'école vitaliste de Bichat. Il distinguait trois espèces de sensibilité, suivant qu'elle est *absolue, organique* ou *de conscience;* puis, rappelant ce dogme consacré par Hermès, Pythagore, Socrate, Hippocrate, Platon, Aristote, Épictète, etc., que l'homme est une étincelle divine revêtue d'une enveloppe mortelle : « *Homo est anima utens corpore ut instrumento* », opinion du côté de laquelle il ne se rangea pas néanmoins, il critiquait l'abus qu'on en avait fait, et blâmait surtout ceux qui, par un travers ordinaire à l'esprit humain, prenant le contrepied de ces principes, enseignèrent que la matière seule possède les propriétés et les facultés attribuées à l'âme; faisant uniquement dépendre l'excellence de l'homme de la supé-

[1] Fodéré était très-avancé dans l'expérimentation ; outre les nombreuses et savantes expériences qu'il a faites sur le système nerveux, il avait démontré que le périoste peut reproduire l'os (p. 17).

riorité de son organisation, et soutenant que l'intelligence est en rapport direct avec l'étendue du cerveau, la diversité d'arrangement de ses parties et la configuration des os du crâne, etc. [1]

« Les passions, dit-il, sont absolument le résultat des facultés de l'âme, et n'ont rien de commun avec les propriétés organiques; elles sont en rapport avec l'activité de l'âme et la santé du corps [2]. » Ailleurs, Fodéré dit que le mal de son époque c'est de confondre l'homme physique avec l'homme moral et l'homme intellectuel, c'est-à-dire la vie organique avec le sentiment et la pensée. Il propose donc d'appeler *âme*, la force qui préside à la vie, et *intelligence*, celle qui préside aux opérations de l'esprit ; ou bien de donner à la première le nom d'*instinct* et à la seconde le nom d'*âme* [3]. Fodéré n'était cependant pas franchement vitalo-animiste, encore moins vitaliste du double dynamisme ; il était spiritualiste, et penchait vers la doctrine des propriétés vitales organiques, auxquelles il ne reconnut jamais d'autre cause que la vie elle-même. Il porta néanmoins cette étude plus loin que ne l'avait fait Bichat, en admettant l'influence réciproque et directe de l'âme sur le corps et du corps sur l'âme. Fodéré, en un mot, était *semi-animiste*.

Le médecin physiologiste et philosophe de l'École de Montpellier, qui, dans ces derniers temps, se soit le plus rapproché de la doctrine de Stahl, c'est GRIMAUD, un des plus illustres soutiens de la gloire traditionnelle des dogmes Hippocratiques. Tous ses efforts tendirent, on le sait, à propager la conception Stahlienne au sein de l'École de Montpellier, au moment même que Barthez y établissait sa théorie du double dynamisme. Mais son mérite ne se borne point là ; et ce qui constitue surtout à rehausser les services qu'il a rendus à la science, c'est d'avoir apporté dans le Stahlia-

[1] Fodéré, *Essai de physiol. posit.*, de p. 375 à 384.
[2] *Ibid.*, p. 392-393.— [3] *Ibid.*, p. 399.

nisme de nombreux perfectionnements en rapport avec les progrès qu'avait déjà faits la physiologie expérimentale. « Le principe de vie est *un* » ; mais, ajoute-t-il en faisant allusion aux forces vitales de Bichat, « c'est à l'aide de forces qu'il est impossible de déterminer d'une manière absolue, que ce principe de vie, la nature ou l'âme, se trouve présent dans toutes les parties du corps, les conserve et les maintient en santé[1]. » C'est peut-être avec raison qu'on peut lui reprocher de s'être un peu trop rapproché de Bichat ; mais on ne saurait élever le moindre doute sur ses opinions vitalo-animistes, qu'il met si souvent en évidence dans son grand et précieux *Traité des fièvres*, où il prend à chaque instant Stahl à témoin, et dans lequel il dit, en parlant des effets de l'habitude[2], que « les phénomènes de ce genre ne peuvent se rapporter qu'à une cause immatérielle. » Le mérite vrai de Grimaud, c'est d'avoir voulu compléter la pensée du maître, et c'est là le but vers lequel doivent tendre tous nos efforts, en conciliant la Physiologie expérimentale moderne, poussée si loin de nos jours, avec les principes de l'Animisme médical.

Certes, nous ne saurions donner Stahl comme un type parfait ; la perfection n'étant pas de ce monde : mais nous le présentons et nous le regardons comme le meilleur parmi les bons maîtres. Il doit être considéré par nous comme le modèle à suivre et à imiter, comme le promoteur de tous les progrès et l'inaugurateur de la véritable méthode expérimentale et raisonnée. C'est donc en ce sens que les travaux de Grimaud ont une importance réelle, même dans les écarts que ce grand médecin aurait pu commettre....

C'est enfin vers le commencement de ce XIXe siècle que parut sur la scène du monde médical le fameux système de l'*irritation*, l'antithèse la plus éclatante du *Brownisme*.

[1] Grimaud, *Leçons de physiol.*, T. I, p. 2, etc.
[2] Grimaud, *Trait. des fièvr.*, T. I, p. 113.

Broussais, esprit emporté et subtil, se laissant entraîner par le feu de son imagination et faisant table rase de tout ce qui avait été fait avant lui, soutient le dogme le plus invraisemblable, auquel il donne le nom de *Doctrine physiologique*. Ce système, venu dans un moment où les vrais principes commençaient à demeurer dans l'oubli, fit fortune, et, durant dix ans à peu près, il exerça sur la médecine un empire presque tyrannique, en jetant dans l'erreur les intelligences les plus généreuses, et en préparant au Matérialisme un triomphe éphémère, il est vrai, mais qui devait faire pâlir l'éclat des vrais dogmes vitalistes.

Inutile de rappeler ici que Broussais, digne élève de la philosophie matérialiste de Destutt de Tracy et digne ami de Cabanis, alors qu'il n'avait point encore abjuré ses erreurs, n'a point voulu reconnaître de substance spirituelle. « L'âme » n'existe pas », disait-il, « et la perception, le jugement, » la volonté, la mémoire, les idées, les affections morales ne » sont autre chose que le résultat immédiat de l'action du » cerveau, ou mieux des modes différents de l'excitation du » système nerveux; les appétits, les désirs et les passions, » enfin, ne sont aussi que des modifications des viscères » perçues par le cerveau, dont elles déterminent les mou- » vements [1]. » Disons seulement que, grâce à l'opposition qu'a toujours faite l'École de Montpellier à cette doctrine subversive, grâce surtout au bon sens des disciples les plus fervents de cette utopie, le système de Broussais est aujourd'hui abandonné à sa propre destinée, et désormais va s'ouvrir devant nous une nouvelle ère de progrès, où le Monodynamisme psychique, exhumé de ses cendres, va planer de nouveau sur le monde savant.

XI. Philosophes et Physiologistes contemporains. — Le tableau que nous venons de dérouler aux yeux du

[1] Broussais, *De l'irrit. et de la folie*, p. 156, etc.

lecteur sera pour la science un précieux document, en découvrant quelles ont été les innombrables péripéties par lesquelles la médecine et la philosophie sont passées dans cette période de près de deux cents ans. Le moyen-âge n'est presque plus reconnaissable dans les utopies qu'engendre l'esprit humain durant cette époque de transition, et la renaissance, avec tous ses travaux, ne s'y retrouve que dans ce qu'elle avait enfanté de plus systématique.... Bacon et Descartes surtout règnent en despotes, Aristote et la Scholastique sont dépossédés de leur puissance, Hippocrate lui-même est oublié, et désormais l'imagination de l'homme peut tranquillement s'ébattre dans cette arène devenue le rendez-vous des utopistes et des libres penseurs... Dieu, pourtant, qui ne veut point que la vérité succombe et que le mensonge règne à sa place, Dieu suscita dans ces temps de décadence quelques esprits supérieurs; astres radieux dont l'éclat devait illuminer les intelligences, et qui, dans une lutte corps à corps avec le Matérialisme, devaient faire mordre la poussière aux adversaires aveugles du Vitalisme spiritualiste.

Le premier et le plus puissant athlète que nous ayons vu paraître à cet héroïque tournoi scientifique, c'est le grand et redoutable STAHL, exhumant de l'oubli les vraies Doctrines Hippocratiques en les revivifiant dans le baptême de la Philosophie chrétienne, et terrassant d'un seul coup le Mécanicisme, l'Iatrochimisme, qui, au nom de l'expérience, avaient voulu implanter l'étendard des dogmes Cnidiens sur les ruines de l'Hippocratisme. Une fois l'élan donné, un grand nombre d'imitateurs au cœur généreux, à l'âme ardente, ont accouru de toutes parts, et de ce combat à outrance, qui continue encore, doit résulter infailliblement la consécration solennelle du dogme du Vitalisme animique... Ainsi, s'il est vrai de dire que le XVIIIe siècle a bouleversé le monde moral et savant, il n'est pas moins vrai de dire qu'à côté de ce mal se trouvait un baume salutaire que ce même

XVIII[e] siècle nous a aussi légué en retirant des ténèbres les saines doctrines médico-philosophiques, et en les propageant avec courage au milieu d'une société perverse, qui, ne connaissant plus pour Divinité ici-bas que la RAISON, inaugurait publiquement le vice, l'imposture et l'impiété à la place des grandes vérités religieuses, philosophiques et médicales!...

Honneur donc, à jamais honneur au grand Stahl! Honneur à son École! Mais gloire aussi et honneur à tous les savants, philosophes et médecins, qui, malgré leurs opinions personnelles sur la nature du principe de vie, ont pris part à ces débats, en consacrant leur vie et leur intelligence à la défense du Spiritualisme médical et des dogmes Hippocratiques!

Tout ce que les sciences naturelles ont fait de progrès physiques pendant le XVIII[e] siècle, a servi pour répandre le plus grand jour sur la pureté et l'authenticité des principes posés dans la doctrine du Vitalisme anthropologique. L'esprit, plus sûr et plus hardi encore, qui préside aux recherches de nos savants expérimentateurs contemporains, surtout en ce qui regarde la microscopie, l'embryogénie et la physiologie du système nerveux, est appelé à démontrer, d'une manière définitive, la supériorité de la conception Stahlienne, et à ramener vers ce foyer commun tant d'intelligences que le scepticisme empoisonnait de sa stoïque froideur. Par une sorte de contraste providentiel, c'est dans notre siècle, presque au lendemain d'un jour mémorable pour l'Académie de médecine, où l'un de ses plus illustres membres s'écriait : « NON, IL N'EXISTE PAS DE PHILOSOPHIE MÉDICALE! » c'est dans notre XIX[e] siècle, disons-nous, que la philosophie est appelée à faire une alliance indissoluble avec la médecine. Un grand évènement se prépare dans la science ; et, du jour où physiologistes, psychologues et naturalistes marcheront de front à la recherche de la vérité, il n'est plus aucune résistance qui puisse être opposée à la puissance de leurs

communs efforts, de leur sollicitude et de leur ferveur.... C'est l'œuvre du XIX[e] siècle, et c'est nous qui sommes les enfants de l'avenir!...

Les hommes dont les travaux relient plus spécialement le XVIII[e] siècle à l'époque présente, sont ceux dont nous allons faire d'abord une appréciation critique, afin d'arriver graduellement ainsi à l'étude des théories le plus généralement enseignées de nos jours, et aux conséquences présumables que nous sommes en droit de tirer de la direction actuelle des esprits.

H. Fouquet, professeur recommandable de l'École de Montpellier, élève de Bordeu, contemporain et ami de Barthez et de Grimaud, ne professa point la même doctrine que ses deux collègues. Barthez, comme nous l'avons vu, créateur du système du double Dynamisme humain, penchait positivement vers l'Animisme, malgré ses nombreuses protestations; loin de là, Grimaud, animiste de cœur et par conviction, aurait voulu allier Stahl avec Barthez et Bichat, bien que cette tendance ne l'empêchât pas de demeurer fidèle au Vitalisme monodynamique. Fouquet, au contraire, successeur de Bordeu et héritier de son opinion sur la sensibilité, s'efforça de la répandre au sein même de l'école où elle avait pris naissance; mais elle n'y trouva qu'un bien faible écho: ses idées eurent cours principalement à Paris, où elles comptent encore aujourd'hui des approbateurs.

Fouquet, franchement vitaliste, à sa manière, mais non Barthézien ni Stahlien, s'arrogeait le titre de fondateur de la nouvelle école des Sensibilistes. Il appelait *nature* ce principe actif sous l'empire duquel se trouve le système organique[1]; puis, accordant une activité individuelle à chaque organe, il expliquait tous les phénomènes de la vie organique à l'aide de la *sensibilité*, qu'il appelait indifféremment *âme sensitive*,

[1] H. Fouquet, *Disc. sur la cliniq.*, p. 21 et 22.

principe sensitif (avec les anciens), ou *principe vital* et *âme* (avec Van-Helmont, Bonhius, Stahl et Barthez): c'était pour lui un produit, une émanation de la *nature humaine* [1]. Ailleurs, il donne les raisons pour lesquelles il emploie la dénomination de *sensibilité*, de préférence à celle de *principe vital*, comme exprimant plus proprement les affections des corps vivants et animés [2]. H. Fouquet, disons-nous, n'était point animiste, mais il penchait plus vers cette doctrine que vers celle de Barthez. Il disait, avec Hippocrate, Galien, Rhazès, etc., que l'âme a des idées indépendantes de l'organisation, qu'elle est active dans les sensations et que celles-ci ne sont réelles que lorsqu'il y a perception [3]. Mais peu à peu l'auteur va plus loin, et dit encore avec Hippocrate : « L'âme voit, connaît, entend et agit, même dans les songes » et pendant le sommeil, comme dans toutes les autres » circonstances; et, sentinelle vigilante du corps qui férie » dans la plupart de ses actes, elle en parcourt tous les ré» duits, excite, réveille dans certains organes les impressions » que peuvent y avoir laissées les sensations, soit diurnes ou » venant du dehors, soit intérieures ou produites par une » cause interne; ce qu'elle exécute d'autant plus librement » qu'elle est pour lors comme allégée du fardeau du corps : » *Mens sine pondere ludit*, comme s'exprime Pétrone. »

Ce qu'il y a de plus concluant, enfin, c'est que Fouquet dit encore, avec Hippocrate, que « l'âme voit, mais obscurément, » les différentes manières dont le corps est affecté : *Qualia* » *patitur corpus, talia videt anima, visione licet occul*» *tatâ* [4]. » Ainsi, comme on le voit, si Fouquet n'était pas sincèrement vitalo-animiste, il était encore moins partisan du double dynamisme; mais ce qu'il y a d'évident, c'est qu'il était spiritualiste, et que, si ce n'eût été son engouement pour le *sensibilisme*, pour la *sensibilité*-principe, il aurait

[1] H. Fouquet, *Disc. sur la cliniq.*, p. 23 et 24.— [2] *Ibid.*, p. 74, note 5. — [3] *Ibid.*, p. 76. — [4] *Ibid.*, p. 76 et 77.

positivement appartenu à l'école du Vitalisme animique. Il aurait fallu pour cela qu'il regardât la *sensibilité* comme une faculté de l'âme pouvant être surexcitée par une impression organique interne ou externe, ou par une affection de l'ordre moral : il eût été dans le vrai. Mais les hommes sont ainsi faits, et la mode étend son pouvoir absolu même sur la science.

On avait passé de l'*irritabilité* de Glisson et de Haller à la *contractilité* de Blumenbach, et puis on avait quitté celle-ci pour courir à la *sensibilité* de Bordeu, qu'on abandonna enfin pour se jeter dans le *sensibilisme* exagéré de Fouquet ; tant il est vrai que, comme le dit La Fontaine et le répète à cette occasion M. Flourens,

« Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde ! »

Aujourd'hui surtout, cette sentence est on ne peut plus vraie pour certains esprits systématiques et étroits, qui, ne voulant jamais remonter jusqu'à la cause première des phénomènes vitaux, prennent les simples propriétés des tissus vivants pour une force, une faculté, un principe actif :... erreur qu'avaient déjà commise les grands physiologistes que nous venons de nommer, malgré la profondeur de leur esprit.

Maine de Biran, que M. Cousin a appelé « le premier métaphysicien de son temps » et que Royer-Collard nommait « notre maître à tous [1] » ; Maine de Biran, esprit infatigable et volant sans relâche à la recherche du vrai, doit être reconnu comme un des phares étincelants à la lueur desquels le XIXe siècle est appelé à reconquérir toutes les vérités anthropologiques sous l'égide de la philosophie chrétienne dont Stahl avait reconnu la puissance, et que Maine de Biran regarde comme le seul moyen d'arriver à la découverte de tous les mystères de la vie humaine. Disons cependant que

[1] *Voy.* R. P. Gratry, *De la conn. de l'âme*; Préf. p. I.

ce n'est pas sans de profondes luttes avec sa raison qu'il est arrivé à l'acquisition du vrai : ce profond psychologue, en effet, a long-temps varié dans ses opinions ; mais, nous dit le P. Gratry, « cette âme altérée de la vérité parvint enfin à son » but, par la grâce de Dieu, par sa droiture, ses efforts, » sa prière, et en s'élevant de la philosophie à la religion. » Écoutez Maine de Biran lui-même ; voici ses propres paroles[1] : « Il n'y a pas seulement deux principes opposés dans » l'homme, il y en a trois ; car il y a trois vies et trois ordres » de facultés[2]. » Mais poursuivons, et voyons quelles sont franchement les idées de ce grand philosophe en matière anthropologique. « Les forces vivantes, dit-il, ou les vies que » l'expérience extérieure apprend à distinguer et que le sens » intime ne permet pas de confondre, sont TROIS et non pas » une SEULE, quoiqu'il n'y ait *logiquement* qu'*un* seul homme, » et physiologiquement qu'un *moi unique*... La première » division de mon travail comprendra donc les phénomènes » de la *vie animale*... La deuxième renfermera les faits relatifs *à la vie propre* de l'homme, sujet sentant et pensant » soumis aux passions de la vie animale, et en même temps » libre d'agir par sa propre force, et, en vertu de cette force » seule, personne morale, MOI qui se connaît et connaît les » autres choses... La troisième partie, enfin, la plus importante de toutes, est celle que la philosophie (rationaliste) » a cru jusqu'à présent devoir abandonner aux spéculations » du mysticisme, quoiqu'elle vienne se résoudre aussi en faits » d'observation[3]...... » Belle et grande conception philosophique qui résume, comme le disait S. Augustin, « ce que » l'âme peut dans le corps, ce qu'elle peut en elle-même et » ce qu'elle peut en Dieu : *Quid anima in corpore valeret,* » *quid in ipsâ, quid apud Deum*[4]. »

[1] *Voy.* R. P. Gratry, *De la conn. de l'âme*; Préf. p. VII.
[2] Maine de Biran, *Journal intime*; Septemb. 1823.
[3] R. P. Gratry, *ibid.*, p. V, XII. Communic. de M. Ern. Naville, etc.
[4] R. P. Gratry, *ibid.*, p. 14.

Cela suffit, je pense, pour prouver deux choses importantes, savoir : que Maine de Biran s'est occupé de l'importante question du principe vital, puisqu'il a fort bien distingué dans l'homme l'*organisme vivant* de l'*âme pensante,* considérée, en outre, par lui au point de vue *moral* et au point de vue *surnaturel;* c'est-à-dire que, comme S. Paul et S. Augustin, il a reconnu dans l'homme une *âme* prenant les noms d'*anima,* d'*animus* ou *mens* et de *spiritus,* suivant qu'elle est en fonction de *vitalité,* suivant qu'elle exerce ses fonctions intellectuelles sur des objets de ce monde, ou en se repliant sur elle-même, et suivant qu'elle se met en rapport avec Dieu, etc. Or, ces faits ne prouvent point dans la bouche de Maine de Biran, pas plus que dans celle du saint Apôtre et dans celle du grand Docteur, qu'il y ait dans l'homme un principe de vie distinct de l'*âme.*

Maine de Biran n'a pas hésité à se prononcer; il est vitalo-animiste, et pour lui il n'y a qu'une seule puissance immatérielle qui accomplit toutes les fonctions vitales, animales et spirituelles. Disons, en terminant, qu'il y a entre Maine de Biran et Stahl ce rapprochement bien grand : c'est que, pour l'un comme pour l'autre, tous les actes organiques et vitaux sont accomplis sans conscience par l'âme. Les ennemis du Stahlianisme et les intéressés dans la cause contraire au Vitalisme animique ont bien souvent reproché à Stahl d'affirmer que l'âme participe avec conscience, volonté et intelligence, aux opérations organiques; mais ce reproche est aussi immérité que si on l'adressait à Maine de Biran lui-même : il est donc inutile de revenir maintenant sur cette accusation fausse et irréfléchie, après ce que nous avons dit à ce sujet dans notre esquisse de la Doctrine Stahlienne.

Mais, nous dira-t-on, Maine de Biran n'a pas toujours partagé les mêmes opinions que Stahl. A cela je répondrai que, s'il en a été réellement ainsi dans les premières œuvres

du philosophe, ses dernières publications, celles dont nous avons extrait nos citations, se rapprochent complètement de la pensée du médecin philosophe d'Anspach. Du reste, qu'y a-t-il d'étonnant qu'un fervent disciple de Descartes n'ait pas d'abord sacrifié à son maître? On n'a qu'à lire, en effet, ses *Nouvelles considérations,* p. 89, et ses *Œuvres philosophiques,* T. I, II et III, *passìm,* pour s'assurer que Maine de Biran a demeuré long-temps à séparer l'âme pensante du principe de vie. Mais, je le répète, Maine de Biran appartient désormais et pour toujours au Vitalisme animique, et ses derniers travaux sont de précieux monuments pour le Spiritualisme anthropologique. Ce philosophe était arrivé au même résultat qu'Hippocrate dans son analyse des facultés de l'âme.

Nous avons eu déjà l'occasion de dire que ce n'avait pas été sans raison que le R. P. Ventura avait blâmé la définition Bonaldienne, interprétée dans le sens du double dynamisme par des hommes éminents dans la science; maintenant, non-seulement nous déclarons persister dans notre première assertion, mais encore nous allons démontrer en quelques mots que le texte du grand philosophe spiritualiste a été mal compris, et que l'auteur de cette définition, bien que imparfaite aujourd'hui : « *L'homme est une intelligence servie par des organes* », était aussi pur spiritualiste que le divin Platon, aussi bon chrétien que S. Augustin et aussi sincère défenseur du vitalo-animisme que Stahl lui-même.

M. de Bonald, homme supérieur par son savoir, et dont le cœur avait saigné à l'aspect des folies et des écarts qui avaient couronné les aberrations d'un siècle que M. de Maistre nomme « *une des plus honteuses époques de l'esprit humain* »; M. de Bonald, après avoir lutté contre l'envahissement des systèmes matérialistes pendant une vie des plus honorables, voulut doter l'anthropologie d'un de ces livres qui font l'honneur d'un peuple, en retirant la science

et la vérité philosophique et religieuse de la fange où la vautraient les cannibales de la pensée. Sa plume chrétienne et féconde mit au jour son fameux ouvrage des « *Recherches philosophiques sur les premiers objets des connaissances morales* », et c'est dans le IIe tome de cet excellent et consciencieux travail que nous puiserons les documents venant à l'appui de notre triple thèse.

L'idée généreuse qui avait inspiré à M. de Bonald ce précieux livre, c'est la réfutation des opinions incohérentes et absurdes émises par quelques physiologistes, organicistes et matérialistes, qui avaient écrit vers la fin du XVIIIe siècle ou au commencement du XIXe, pour soutenir avec Lamétrie, Diderot, Destutt de Tracy, Cabanis et Broussais (avant leur abjuration), que « *notre âme est non un être, mais une* » *simple faculté de notre organisation, ou plutôt que notre* » *âme est une organisation elle-même, que les opérations de* » *l'intelligence et de la volonté se trouvent confondues à leur* » *origine avec les autres mouvements vitaux, tels que la* » *digestion*, etc. »

Comme on le voit, la tâche que s'était imposée l'illustre M. de Bonald était grande et belle. Voyons, sans entrer dans les détails de la discussion entamée par lui à ce sujet, quels sont les textes qu'il donne dans le cours de son travail en faveur de la question qui nous intéresse.

L'auteur commence d'abord par établir que tout ce qui s'appelle *mouvement* dans l'étude physique des faits, prend le nom d'*acte*, d'*action* en métaphysique ; il déplore ensuite que tous les physiologistes n'aient pas imité en cela les Stahl, les Haller, les Charles Bonnet, ces maîtres de la science de l'homme physique [1]. « Nous savons bien, continue-t-il, » qu'on trouve parmi les physiologistes contemporains, des » opposants à la doctrine des matérialistes, et qui, loin de

[1] De Bonald, *Recherch. philosoph.*, etc., p. 4.

» professer que l'organisation soit la cause productive de la » pensée, ne la regardent elle-même que comme une *abstrac-* » *tion*, une *qualité*, une *force occulte* ou *imaginaire*, avec » laquelle on ne peut même pas rendre raison des fonctions » purement matérielles de nos organes et des mouvementse » vitaux. Le docte Barthez, défenseur du *système* du principe » vital, et qui *prétend* que sa doctrine diffère essentielle » ment de toutes les autres, s'élève aussi contre celle que » nous combattons [1]. » On peut déjà voir par cette première citation que M. de Bonald place Stahl parmi les maîtres de la science et Barthez parmi les systématiques vitalistes de son temps, bien que sa théorie combatte le Matérialisme. Mais continuons nos recherches.

A la page 16 de son livre, l'auteur appelle, avec les Spiritualistes, « le *cerveau* le PREMIER MINISTRE DE L'AME, » mais non l'*organe de la pensée*, car cette faculté est indé- » pendante des organes. — Le cerveau, dit-il (page 32), est » l'instrument premier dont l'âme se sert dans l'exercice de » cette faculté et dans l'expression, même intérieure, de la » pensée pour laquelle le ministère du cerveau paraît néces- » saire. — Notre *âme*, continue M. de Bonald, est cette » lumière, cette flamme immortelle qui éclaire et illumine » tout l'organisme; et, une fois persuadés que le corps est » l'instrument nécessaire de l'âme, qui, comme le dit Stahl, » ne peut rien faire sans son ministère : *Anima nihil agere* » *potest sine corporeorum organorum ministerio* [2], nous ne » pouvons cependant pas conclure la mortalité de l'âme de » la dissolution des organes. » A ces paroles, que « *l'homme* » *est une masse organisée* pour penser, une machine pen- » sante, de même que l'horloge est une machine à marquer

[1] De Bonald, *ibid.*, p. 5.

[2] Tous nos lecteurs savent que Stahl dit cela pour les actes que l'âme accomplit dans ses rapports avec le monde extérieur ; M. de Bonald le comprend aussi dans ce sens.

» les heures », M. de Bonald répond : « J'accepte la comparaison bien que forcée : cette machine artificielle qu'on » appelle *horloge* n'est que le *moyen*, l'*instrument* dont l'*in-* » *telligence* de l'ouvrier s'est servie pour marquer les divisions » du temps. *Cette intelligence est réellement et constamment* » *présente à la machine*, quoique *le corps de l'ouvrier en* » *soit éloigné*; ELLE en ANIME les ressorts, elle en règle le » mouvement, et peut seule le rétablir s'il est arrêté ou dé- » rangé.—Toute mécanique, quel qu'en soit l'usage, consi- » dérée sous cet aspect, *n'est jamais qu'un moyen de l'in-* » *telligence humaine*, un nouvel organe qu'elle se donne, » un corps artificiel dont elle s'est revêtue : c'est encore ici » UNE INTELLIGENCE SERVIE PAR DES ORGANES [1]. »

Que faut-il de plus pour démontrer que la pensée de M. de Bonald était en tout conforme à celle de Stahl, et que jamais ce profond spiritualiste n'a jamais eu la moindre sympathie pour la théorie du principe qu'il considère comme une *abstraction*, une *qualité*, une *force imaginaire?* Pourquoi donc affecter de s'appuyer toujours et partout sur une proposition, sur une pensée, la plus spiritualiste de toutes en fait d'anthropologie, pour vouloir expliquer la doctrine du double dynamisme humain et prouver son orthodoxie?

« L'âme n'est pas l'organisation, mais elle en est le mo- » teur et l'ordonnateur. Le corps humain est une machine » merveilleuse dans sa structure, étonnante dans ses fonctions, » au-dessus de toute imitation même dans le plus grossier de » ses instruments; et cette machine est animée par une *intel-* » *ligence* distincte de ses ressorts [2]. » Est-ce clair? L'organisme humain est distinct de l'âme qui l'anime et le meut; cela est si vrai, dit notre spirituel auteur, que c'est l'âme qui, par sa volonté, commande au corps, et que, dans cette incessante activité de l'âme, où *la lame finit par user le fourreau,*

[1] De Bonald, *ibid.*, p. 46. — [2] Pag. 46-47.

l'homme intérieur commande à l'homme extérieur dont la faiblesse n'est que trop évidente : *Spiritus quidem promptus est, caro autem infirma* [1]. « Le cerveau, continue-t-il, peut » se lasser de recevoir des impressions et de servir l'âme dans » l'opération de la pensée ; mais l'âme ne se lasse jamais de » vouloir. Si les organes refusent de servir l'âme, l'âme n'en » conserve pas moins l'indéfectible énergie de sa volonté, » même lorsqu'elle ne peut accomplir les actes, parce que la » volonté est l'âme elle-même ; et que c'est pour agir et non » pour vouloir qu'elle a besoin d'organes [2]. »

« L'âme, dit-il plus loin, est distincte du corps, et » exerce sur lui un empire absolu [3]. » Mais voici une déclaration bien plus directe encore en faveur du Vitalisme monodynamique : « Ainsi, dans notre hypothèse de *l'in-* » *telligence servie par des organes*, l'âme détruit le corps » ou le laisse se détruire, et elle exerce ainsi sur le corps » l'empire naturel du fort sur le faible, de la *cause* sur » l'*effet*. » On le voit, pour M. de Bonald, l'âme n'est pas seulement une intelligence se servant d'organes, c'est une *cause* qui se sert de son *effet*. « Il y a, dit-il enfin, deux êtres dans l'homme : l'un est fort et l'autre faible, l'un *actif* » et *moteur*, l'autre *passif* et recevant le *mouvement* du » premier qui lui est supérieur [4]... — C'est l'âme seule qui » connaît, qui imagine, qui sent [5], etc. »

M. de Bonald reconnaît dans ce monde une seule *cause première*, qui est Dieu, et une *cause seconde*, qui est l'Homme ; et, comme tout l'univers a été créé pour lui, tous les autres *agents matériels*, regardés parfois aussi, mais à tort, comme des causes secondes, ne sont autre chose que les moyens, les instruments de cette cause. C'est ainsi que son âme *intelligente*, qui constitue tout l'homme, a pour instrument direct les organes corporels [6].

[1] De Bonald, *ibid.*, p. 51. — [2] Pag. 53. — [3] Pag. 59-60. — [4] Pag. 70. — [5] Pag. 104. — [6] Pag. 238, 239.

M. de Bonald ne croit pas à la *génération spontanée*, et avec raison, car il n'y a pas d'effet sans cause; surtout, lorsque pour arriver à cette conséquence il faut nier l'harmonie de la Création et la parole divine qui a assigné à chaque espèce vivante des moyens propres de reproduction. Penser autrement, c'est tomber dans les erreurs des Diderot, Lamétrie et autres matérialistes, partisans de la gravitation vitale, qui ont soutenu que la matière organisée pouvait se suffire à elle-même et que l'homme n'est qu'un animal plus parfait.

L'auteur termine enfin par conclure qu'il ne peut y avoir deux forces dans le même individu [1], et que tout mouvement spontané a sa cause; chez l'homme, elle est intelligente [2]. Se rangeant enfin du côté du Vitalisme animique, il dit que puisqu'il n'y a pas d'effet sans cause, de mouvement sans moteur et de cause sans intelligence, le corps ne peut se mouvoir de lui-même, et que c'est l'âme qui est l'agent de toutes les actions ou fonctions corporelles.

En voilà bien assez pour prouver ce que nous avons avancé et soutenu. Que si nous avons insisté sur ce fait en dehors des mesures que comporte notre sujet, c'a été seulement pour prouver la vanité des prétentions de ceux qui, s'appuyant sans cesse sur la définition que feu M. de Bonald père a donnée de l'homme, en font le point d'appui de la doctrine du double dynamisme. L'illustre philosophe est explicite; il ne veut dans le corps humain que l'*intelligence* (âme humaine) et la *matière*...... Il n'admet nulle part la coexistence d'une troisième *substance*, d'un troisième *être*, imaginaire et purement *abstrait*, ainsi qu'il le dit lui-même.

Qu'il nous soit cependant permis, en finissant de parler du père, de dire un mot sur le sentiment de son noble fils, M. le vicomte DE BONALD, ancien recteur de Montpellier

[1] De Bonald, *ibid.*, p. 289. — [2] Pag. 294.

et philosophe chrétien, qui, lui aussi, a voulu participer à la lutte commencée par M. V. de Bonald contre les utopies matérialistes de ce siècle.

Or, à cette première question qu'il s'adresse à lui-même : « L'intelligence, la sensibilité et le mouvement peuvent-ils » naître de la matière [1] ? »

L'auteur répond négativement, attendu, dit-il avec Cicéron, que « les éléments n'ont rien qui produise la mé» moire, l'intelligence, la réflexion, et qui puisse rappeler » le passé, prévoir l'avenir, embrasser le présent. — C'est » l'*esprit* substance immatérielle qui pense, qui sent et com» munique le mouvement [2]. — Cette puissance est simple, » indivisible, active, indestructible et naturellement immor» telle [3]. » Telle est la pensée bien arrêtée de M. de Bonald fils. Puis il dit en passant : « Il est à propos de dire un mot » d'une opinion ancienne, long-temps abandonnée, mais re» nouvelée de nos jours, d'après laquelle on reconnaîtrait dans » l'homme, outre le principe intelligent, un autre principe » qui en serait tout-à-fait distinct, qui donnerait la vie au » corps et présiderait à toutes les opérations matérielles qui » échappent à l'empire de la volonté : c'est ce qu'on appelle » le *principe vital*. » Puis l'auteur cite un passage où Lactance se demande si l'*anima* et l'*animus* constituent une seule et même chose, et finit cette réflexion en disant : « Il faut remar» quer toutefois que si on reconnaît l'existence de ce principe » vital, il faut admettre son *immatérialité ;* autrement, ce » serait une erreur extrêmement grossière, attendu que » toute cause est nécessairement immatérielle [4]. » L'ancien recteur de l'Académie de Montpellier devait cette mention à l'École Hippocratique du midi de la France, au sein de laquelle il a si long-temps vécu ; mais il ne fait pas l'honneur à ce système de se ranger de son côté ; et pourtant M. de

[1] *Voy.* V. de Bonald, *Les vrais principes opposés aux erreurs du XIXe siècle*, p. 40. — [2] Pag. 49. — [3] Pag. 50. — [4] Pag. 60.

Bonald l'eût fait bien sincèrement, s'il eût cru que là fût la vérité. Pour ce qui est de Lactance, nous avons vu qu'il n'a pas toujours été dans le doute, et qu'il s'est fort bien prononcé pour l'*animisme* pur et le monodynamisme; car, pour l'historien philosophe, il était positif que si l'*anima* avait été une force substantielle distincte de l'*animus*, c'aurait été non-seulement une puissance immatérielle, mais encore spirituelle, ce qui était pour lui un fait inadmissible.

L'auteur des *Vrais principes* dit ensuite avec Thomas[1]:

« L'homme vit par son âme, et l'âme est la pensée; »

et, s'arrêtant un instant sur l'union merveilleuse de l'âme, substance spirituelle, avec la matière, substance étendue, il dit que l'organisme est fait pour obéir à l'âme, qui seule possède les facultés intellectuelle et sensitive; car c'est elle qui voit, qui entend, qui éprouve des sensations, conserve l'impression des objets sur les sens, se les rappelle ou les *imagine*, etc.[2].... L'âme est conséquemment une intelligence servie par des organes (qu'elle anime elle-même), soit dans les fonctions matérielles, soit dans les opérations de la pensée[3].

M. Jouffroy, philosophe de l'École éclectique, avec MM. Cousin et Damiron, a pris part à la question anthropologique vers la fin de ses jours. On lit, en effet, dans ses *Nouveaux fragments philosophiques*, p. 230 : « Des » deux éléments que nous distinguons dans l'homme, l'un » est l'*effet* de l'autre. Le corps que nous voyons est l'effet; » la force vitale que nous ne voyons pas est la cause. Cet » effet n'est produit et ne subsiste que par la lutte de la vie, » dont il émane contre les forces de la nature auxquelles » toute matière est habituellement soumise. » Mais les idées émises par cet éminent penseur sont trop vagues en anthro-

[1] V. de Bonald, *ibid*, p. 78. — [2] Pag. 88. — [3] Pag. 93.

pologie médicale, pour que nous cherchions à en faire un sujet d'étude particulier en ce moment [1].

Dans ce même temps, et vers le commencement de ce siècle, florissait à Padoue le fameux TOMASSINI, le défenseur de la doctrine Rasorienne, dans laquelle il introduisit de grandes modifications. Tomassini était vitaliste du monodynamisme, et sa doctrine, comme en France, forme encore aujourd'hui la base de l'instruction médicale à Padoue, Bologne, Ferrare et Florence. MM. les professeurs PUCCINOTTI, FRANCESCHI et ANGÉLINI, commentateurs de la doctrine Tomassinienne, sont tous animistes et marchent franchement dans la voie du monodynamisme. Quant à BUFFALINI, sa doctrine tient de l'humorisme et de l'animisme qu'il a cherché vainement à concilier, ainsi que des hommes remarquables l'avaient déjà tenté en France au commencement de ce siècle.

Il y a environ quarante ans, un médecin aussi distingué par ses qualités morales que par sa science, leva franchement le drapeau du Spiritualisme au milieu des bruits et des triomphes de la doctrine organicienne, dont l'écho avait déjà envahi la France entière. M. CAYOL continuait à Paris même la publication d'un journal destiné à défendre les principes du Vitalisme animique. Ce journal, qui a pour titre la *Revue médicale,* est aujourd'hui rédigé par M. le docteur SALES-GIRONS, dont les idées à cet égard ne sauraient être suspectées par nous, attendu que son drapeau, qui est le même que le nôtre, est celui d'Hippocrate et de Stahl.

M. le professeur CAYOL, qui a partagé pendant longtemps les opinions de la doctrine du physiologisme Broussaisien, ne se sépara de l'École organicienne que vers 1822; et ce fut à cette époque que, prenant la *direction* de la *Revue médicale* fondée par BÉRARD, DUPAU, BESTIEU, MIQUEL, BOUSQUET, FLOURENS, etc. (tous élèves de l'École

[1] *Voy.* Disc. prélimin., T. I, art. *Jouffroy.*

de Montpellier), il embrassa d'abord les idées doctrinales professées dans ce journal, qu'il ne modifia que plus tard [1]. M. Cayol fut souvent et trop souvent même injuste envers l'École de Montpellier, en méconnaissant les services immenses qu'avaient toujours rendus et que rendent encore à la science les hommes illustres qui, depuis huit siècles, luttent sans cesse contre les fausses doctrines matérialistes de toute nuance. C'est ainsi que M. Cayol a prétendu avoir donné à la France la véritable Doctrine Hippocratique, et cependant les faits prouvent : 1° qu'il n'a pas toujours été Vitaliste; 2° qu'il n'a jamais professé sincèrement la doctrine du double dynamisme; 3° que sa doctrine vitaliste était parfois si obscure, surtout lorsqu'il disait que la *force vitale* est une faculté propre à tout corps organisé, une loi de la vie [2], qu'on pourrait convaincre l'auteur de matérialisme; car, s'il était vrai que la force vitale fût innée aux corps organisés, dès-lors ce ne serait plus une puissance ayant la faculté d'agir et de diriger, mais une simple condition de la matière organique; 4° enfin, que ce n'a été que beaucoup plus tard que M. Cayol est rentré franchement dans le sein de la doctrine du Vitalisme spiritualiste.

Peu à peu, disons-nous, M. le professeur Cayol revint à l'Animisme, mais ce n'est qu'en passant par le mysticisme qu'il y arriva : il fut un temps, en effet, où, soutenant toujours sa première thèse touchant la force vitale, effet ou loi des corps organisés, il fit intervenir Dieu comme la cause directe des lois organiques et comme l'agent immédiat sur les corps vivants. C'est pourquoi nous dirons que, dans son heureuse tendance vers l'Animisme médical, M. Cayol fut entraîné vers cette doctrine sous l'heureuse influence de son élève, collaborateur et ami, M. SALES-GIRONS, rédacteur actuel de la *Revue médicale*.

[1] *Voy.* Alquié, *Protest. en fav. de l'École de Montp.*, 1845, etc.
[2] *Revue méd.*, p. 400, 1854.

C'est donc ainsi que M. Cayol finit par admettre la doctrine du Monodynamisme, telle que Stahl la professait. Ajoutons même que depuis ce moment il se montra le digne défenseur de l'Animisme, et qu'il ne cessa un seul moment de combattre pour la cause que nous défendons aujourd'hui nous-même; avec cette différence cependant, que, pour nous mettre à l'abri du reproche adressé à notre honorable confrère de tout sacrifier à l'autorité de la foi, nous voulons étayer nos preuves et nos recherches en faveur du Monodynamisme, tant sur l'histoire et la science que sur la foi et la raison. En matière philosophique, anthropologique et médicale, la foi est inséparable de l'expérience et de la raison, attendu que celles-ci, sagement dirigées par l'observation des faits, sont appelées à sanctionner les décisions de la science : les séparer, ce serait vouloir condamner l'esprit humain à renoncer à cette perfectibilité progressive pour laquelle Dieu l'a créé. Nous n'en dirons pas davantage sur ce savant médecin, car nous ne saurions approuver les exagérations dans lesquelles il est tombé ; et, tout en reconnaissant l'importance de ses travaux, nous applaudirons plus spécialement à la ligne que suit franchement aujourd'hui notre estimable confrère M. Sales-Girons.

Dumas, dont nous ne dirons qu'un mot en passant, beaucoup plus porté à l'exagération et plus hardi que son maître, d'après le témoignage de ceux qui l'ont connu ; Dumas, dit Pétiot, suivit quelquefois la manière de philosopher de Barthez; mais, le plus souvent, entraîné par le sensualisme moderne, il s'efforça de débarrasser le langage philosophique de quelques abstractions que les esprits, même les plus élevés, ont une certaine tendance à réaliser; et, moins sceptique sur la cause de la vie que son illustre maître, il parut avoir quelques penchants à soumettre la physiologie à un vrai matérialisme. M. le professeur Lordat a eu, plus tard, le mérite de ramener les esprits à la vraie considération de l'*unité vitale*.

Fr. Bérard, homme transcendant, dont le mérite a éprouvé tant d'opposants, même au sein de la famille médicale qu'il devait illustrer bientôt; Bérard, frappé de la divergence qui existait entre les idées doctrinales de Stahl, Sauvages, Lecaze, Bordeu, Decèze, Robert, Fouquet, Grimaud, Barthez, Dumas et M. Lordat, s'efforça de découvrir le secret de cette division dogmatique, qui, par le fait, n'était qu'apparente; car, presque tous d'accord, quant au fond, dans le but de détruire le matérialisme médical, ces maîtres de la science ne diffèrent que dans les détails. Aussi, bien qu'il fût Stahlien par conviction et Barthézien de cœur, il ne partagea point d'une manière exclusive les idées ni de l'un ni de l'autre. Il croyait, avec Barthez, qu'un jour viendrait sans doute où « le principe vital et l'âme pensante seront *essentiellement* confondus dans un troisième principe plus général » ; mais, vivant à une époque où l'expérimentation des faits n'avait pas atteint assez de perfection pour fixer les esprits, et ayant à lutter contre l'École organicienne qui ne voulait rien voir que dans la matière, se méprenant sans cesse sur la cause vitale et les phénomènes organiques, Bérard fut encore plus timide que Barthez et que M. Lordat surtout : c'est pourquoi il crut devoir modifier le langage physiologique en en faisant disparaître l'expression de *principe vital*, comme personnifiant, individualisant une force qui n'est point une *substance réelle*, ni un *être*, ainsi que l'avait donné à penser Barthez, et comme l'ont enseigné depuis lors MM. Lordat, Kühnholtz, Jaumes, et avec eux, d'autres maîtres et élèves de l'École de Montpellier. Voici comment s'exprime Frédéric Bérard à ce sujet :

« Le mot de *principe vital* répand dans le langage physiologique *une très-grande obscurité*; il détourne l'attention » de l'observation des phénomènes et de leur comparaison » analytique. Si l'on donnait une nouvelle édition des *Éléments de la science de l'homme*, en retranchant complè-

» tement cette expression et lui substituant celle de *force* » *vitale*, en se servant même de celle-ci aussi peu que pos» sible, et en se contentant d'exprimer plus simplement les » différentes classes de phénomènes, la doctrine de Barthez » ne pourrait qu'y gagner [1]. »

Il dit ensuite ailleurs : « Les forces vitales ne sont pas » pour moi des moyens d'explication ; ce ne sont que des » moyens de classification de phénomènes et d'actions. La » force, en général, n'est que l'action même, considérée » dans sa plus grande pureté possible et dans le simple » principe de causalité ; abstraction faite de toute explication » du mode d'action et de la nature intime de cette cause. » D'après ces principes, la véritable science médicale, physio» logique, pathologique et thérapeutique, est obligée de » *s'arrêter aux organes agissants et aux forces correspon*» *dant* à leurs actions différentes : toute science qui va au» delà s'égare au premier pas [2]. »

Nous ne pousserons pas plus loin des considérations inutiles, et reconnaissons que le spirituel Bérard, qui a répété bien souvent qu'on ne peut être médecin si on ne possède Hippocrate et Stahl, a été beaucoup trop timide dans ses élans si généreux. Mais, s'il ne s'est point prononcé pour l'Animisme monodynamique, il est vrai de dire aussi qu'il n'a jamais été pour la dualité absolue du dynamisme humain.

M. Virey, auteur aussi érudit que physiologiste et philosophe subtil, a beaucoup contribué à faire renaître dans certains esprits la théorie de l'Animisme. Mais cet animisme tient un peu du mysticisme, sinon du panthéisme, en voulant soumettre la puissance de vie chez l'homme, je ne sais à quelle influence sidérale, à une espèce d'âme du monde que l'auteur ne confond pas cependant avec *l'âme*

[1] *Doctrine médic. de l'École de Montpel.*, 1819.
[2] *Rép. de Bérard à Boisseau*, p. 2-3, 1823.

universelle des Stoïciens, ni avec les anciennes conceptions orientales. Les œuvres de M. Virey portent un cachet particulier d'élévation, de piété et de solide instruction qui les rendront toujours recommandables. Dans son livre *De la puissance vitale,* et dans celui intitulé : *Art de perfectionner l'homme,* l'auteur montre un esprit élevé dans ses conceptions vitalistes, où l'on reconnaît des traces positives de Stahlianisme. Mais c'est surtout dans son excellent livre intitulé : *De la physiologie dans ses rapports avec la philosophie,* que le spirituel auteur donne un libre cours à son imagination, et qu'après avoir émis sur la nature, l'âme, la sensibilité, le sommeil et l'intellect, les opinions les plus ingénieuses, bien que parfois exagérées, il prend soin, afin d'éloigner tout soupçon légitime sur sa doctrine, de terminer son livre par ces paroles :

« Ainsi, par la vie universelle, en toutes les sphères, » Dieu se manifeste tout entier, quoique nous ne puissions » révéler qu'une bien petite partie de son ineffable omnipo- » tence. Or, cette *vie,* cette *sensibilité* qui régit la matière, » en est séparable par la mort et l'état inorganique ou » minéral ; ce qui montre qu'elle n'est pas matérielle, et que » nous repoussons le dogme monstrueux du panthéisme ou » de l'identité de la substance dans l'univers. »

Malgré cette déclaration formelle, on adresse généralement à ce respectable médecin philosophe le reproche de tendre vers le panthéisme.

L'École de Montpellier, qui occupe depuis huit siècles une place des plus distinguées parmi les plus célèbres Écoles médicales d'Europe, a eu, parmi ses représentants contemporains, des hommes éminents dont les noms ont retenti dans toutes les contrées du monde savant. Le plus digne, le plus respectable et le plus justement vénéré entre tous, est celui de M. le professeur Lordat, dont les vastes con-

naissances et le génie incontestable ont prouvé, pendant plus d'un demi-siècle, aux antagonistes de l'illustre École, combien est puissante toute doctrine qui s'appuie sur le Spiritualisme médical.

M. Lordat, digne élève et successeur du grand Barthez, a été l'héritier direct des richesses que ce physiologiste avait léguées à la postérité, et, sous sa main, ce dépôt sacré a produit des moissons abondantes; car, poussant plus loin que son maître la conception du double Dynamisme, il a doté l'anthropologie de travaux dont la grandeur et l'utilité ont été trop long-temps méconnues. Avant donc d'entamer l'appréciation critique des œuvres du savant Professeur, reconnaissons hautement que les études qu'il a faites dans le but de bien séparer les actes vitaux instinctifs et inconscients qui se passent dans l'économie, seront un jour mises à profit par les Monodynamistes, et serviront même à rallier sincèrement, sous un même drapeau, tous les disciples du Spiritualisme médical, en renversant à jamais le mur de séparation qui les a tenus jusqu'à ce jour, faute de s'entendre, éloignés les uns des autres. La vérité est une, et son triomphe n'est pas éloigné!...

Le reproche principal que nous devons adresser aux partisans absolus de la théorie du double Dynamisme, c'est, tout en disant que l'hypothèse ne doit point servir de base à la doctrine anthropologique, c'est de poser en principe une proposition insoutenable et purement fictive, lorsqu'ils enseignent que « la *force vitale* est une puissance qui forme » l'agrégat vivant, et qui opère dans cet agrégat le phéno» mène de la vie : cette force n'est connue que par ses » effets [1]. » Fort bien! Mais lorsque nous demanderons à Barthez ou à M. Lordat : Qu'entendez-vous philosophiquement par cette prétendue *force*, qui forme, qui opère, qui dirige,

[1] Gruyer, *Essais philosophiques*, T. IV, pag. 531, citation de M. Lordat.

qui conserve et qui guérit?.... Est-ce un être réel, une substance, ou bien n'est-ce qu'une simple condition vitale et organique? Barthez m'a répondu, et nous avons démontré que, malgré lui, il accordait que c'est l'âme qui dirige tout le corps. Quant à M. Lordat, bien que tout le monde sache qu'il ne veut en aucune manière que l'âme humaine participe en quoi que ce soit aux fonctions corporelles, du moins en ce qui regarde les fonctions de la vie organique, nous allons tâcher de prouver que le vénérable Professeur de physiologie n'est pas aussi éloigné du Stahlianisme qu'il le paraît réellement.

Ce qui a surtout fait hésiter M. Lordat à se prononcer sur la nature et les facultés positives du principe vital ou force vitale, c'est que, sachant, d'une part, qu'une substance est indéfectible, c'est-à-dire qu'elle ne peut disparaître après avoir existé, il ne peut admettre que la force vitale soit une substance réelle, attendu qu'il avoue fort ingénument qu'il ne sait ce que cette *force* devient à la mort; et, d'autre part, prévoyant la conséquence incalculable où l'entraînerait une concession de matérialité (pour si subtile qu'on la suppose), il n'a jamais pu consentir à penser que la force vitale fût un élément, un principe matériel.

Dans cette perplexité, M. Lordat persiste à dire : « En » continuant les recherches de Barthez, le résultat a été que » la dissemblance entre le *principe vital*, le *corps* et l'*âme*, » n'a fait qu'augmenter, et que, de jour en jour, nous nous » rapprochons davantage de la nécessité d'énoncer *sans* » *retenue* que la *force vitale* n'est décidément ni de la nature » du *corps* ni de la nature de l'*âme pensante*, mais qu'elle est » entre ces dernières comme une ligne asymptote[1]. » Mais que signifie cette condition asymptotique de la part du principe vital? Est-ce de la nature de l'âme que ce principe tend à

[1] *Rappel des princip. doctrin. de la constitut. de l'homme.*, etc., p. 65, in-8°, 1857.

se rapprocher sans pouvoir jamais y arriver, ou bien est-ce vers la nature matérielle qu'il dirige ses tendances?... Cette dernière supposition semble être plus facilement admise par le vénérable Professeur, lorsqu'il dit que la force vitale meurt avec le corps. Mais nous lisons ailleurs : « Les forces » vitales sont divisibles et caduques : donc, elles ne sont pas » de l'ordre intellectif ; elles sont spontanées, contingentes » et douées de finalité : elles ne sont donc pas corporelles[1]. » Toujours même doute, toujours même incertitude, et pourtant M. Lordat, dans le tableau comparatif qu'il fait du *sens intime* et de la *force vitale*, attribue formellement à cette dernière l'*unité*, l'*égoïsme*, la *personnalité*, l'*activité*, la *spontanéité*, l'*instinct*, la *force de conception*[2].... Conciliez donc maintenant, s'il est possible, la *divisibilité*, et par conséquent l'*étendue* avec l'*unité* et la force de conception... De deux choses l'une : ou cette force vitale est réellement *divisible* et caduque, et elle est matérielle ; ou elle est *une*, *active* et capable de *conception* et d'*idées* (morbides), et alors elle est indivisible et, partant, immatérielle ; j'ajoute même nécessairement spirituelle : un juste milieu est inadmissible. Ce serait, comme le dit M. de Bonald, une *abstraction* incompréhensible et une hypothèse purement imaginaire ; ou, comme l'enseignait le sublime Abélard, un *figmentum alienissimum à veritate* (une grossière et bien fausse supposition).

Nous sommes donc amenés logiquement à dire que la foi de M. Lordat au Vitalisme didynamique est plutôt négative que positive, et que sa définition du principe de vie n'est pas assez nette pour entraîner dans ses convictions quiconque voudra se donner la peine de peser sérieusement les choses. Nous tirerons enfin cette conséquence surérogatoire que tôt ou tard l'École de Montpellier doit nécessai-

[1] *Dualité du dynam. humain*, 1854. Introduction, p. CCXVIII.
[2] Voy. notre T. II, p. 548. Réfl. du prof. Boyer.

rement se ranger du côté de la doctrine du Monodynamisme, la seule qui puisse donner une explication des actes vitaux et animaux, en tant que soumis à la direction, à l'activité d'une puissance, UNE, ÉGOÏSTE, etc., ou admettre définitivement dans l'homme deux principes immatériels, spirituels, etc., chose qu'elle ne fera jamais vu son horreur pour tout ce qui sent l'hérésie. Quel parti choisira-t-elle? Nous l'ignorons. Quant à nous, accomplissons notre tâche jusqu'au bout, toute pénible qu'elle soit, et efforçons-nous de convaincre par les faits et la force du raisonnement.

M. Lordat paraîtrait s'être rangé du côté de VALLES, dont il invoque le témoignage en matière de dynamisme. Mais Dieu garde l'honorable Professeur de Montpellier des aberrations philosophiques et physiologiques du médecin de Philippe II! Car, outre que ce médecin philosophe, justement tourné en ridicule par ses compatriotes A. Caranza, Valleriola, de Villa-Costa et J.-B. Carmena, prétendait que la *force vitale* est une cause *corporelle,* matérielle, il enseignait encore que l'âme, transmise par la semence, se trouvait même dans les testicules avant l'acte vénérien : « *In semine ipso ante* » *conceptum, quin et in testibus parentum, præexistenti* » *animam inesse* [1]. » Certes, M. Lordat ne souscrira jamais ni à l'une ni à l'autre de ces opinions; elles sont trop éloignées de la raison, de l'orthodoxie et de la science, pour qu'il leur accorde la moindre valeur.

Il en est de même de l'explication donnée par ce même médecin (dans une traduction très-incorrecte), touchant la vision d'Ézéchiel de la résurrection des enfants d'Israël. N'est-il pas évident, en effet, en dehors de l'acte miraculeux que la PUISSANCE INFINIE DE DIEU peut SEULE opérer, n'est-il pas évident qu'à ce moment suprême il n'y aura en présence que l'*esprit* et la *matière* : la matière organisée qui,

[1] Vallesius, lib. 2. controv., cap. 9.

par le fait de la volonté divine et de la fécondité de son VERBE, reprendra ses formes corporelles *ayant la vie en puissance*, mais qui sera gisante et inanimée jusqu'à ce que l'esprit vivificateur vienne donner la vie, le mouvement et l'intelligence à ces monceaux de cadavres? Le texte d'Ézéchiel est formel à cet égard; nous ne saurions y insister. La raison seule nous indique que Dieu ne crée rien en vain : or, que devient ici cette force de vie *principe;* s'il est esprit, il est immortel et doit arriver dans le corps en même temps que l'*âme;* s'il est matière, il doit se retrouver dans les éléments corporels reprenant la forme humaine, et attendre la vie de l'âme comme le corps lui-même; mais si ce principe n'est ni matériel ni spirituel et que sa présence soit indispensable pour reconstituer la vie, il faudra évidemment une nouvelle création, et la simple raison se refuse à croire que Dieu fasse de nouvelles créations au jour du jugement..... Il ne reste plus qu'une supposition en faveur de l'existence possible de ce principe de vie distinct de l'âme et du corps : c'est qu'il ne soit qu'une loi organique ou l'ensemble des lois qui président à l'organisation. Et alors, que devient le système? Il disparaît, et tout l'édifice croule de lui-même. Une loi, une condition n'a jamais été qu'un effet, qu'une contingence, et non une cause, une force, une substance réelle, un être!.... Vainement chercherait-on à éluder l'argument; il est direct, et nous ne pouvons y voir une solution possible en faveur du double Dynamisme substantiel.

Je ne vois pas, en outre, pourquoi M. Lordat, qui parfois se refuse à admettre l'autorité des noms, cherche à ranger dans son camp Hippocrate, Platon, S. Paul, Cicéron, Sénèque, S. Grégoire, S. Augustin, Albert le Grand, Bacon, Buffon, M. de Bonald, etc. [1], attendu que, comme on l'a vu dans le cours de ce travail, il est bien positif

[1] *Rappel des princip. doctr.*, 1857, p. 16, leçon I.

que tous ces hommes éminents, philosophes, médecins, théologiens et naturalistes, sont diamétralement opposés à la doctrine de la dualité du dynamisme, telle qu'elle est enseignée à Montpellier depuis Barthez seulement. Pour ce qui regarde M. de Bonald, sur lequel M. Lordat revient si souvent, il est constant, certain et positif que le grand philosophe n'a jamais admis un principe de vie distinct de l'âme ; et tous les documents que l'illustre adversaire du R. P. Ventura peut avoir opposés à ce dernier, n'infirment en rien mes assertions, car elles portent sur des faits et des textes dont l'exactitude ne peut point être révoquée en doute.

En matière philosophique, la précision des termes fait toute la valeur des dogmes et de la pensée ; un langage diffus, et donnant aux mots une acception autre que celle généralement reçue, porte, au contraire, une confusion funeste dans les idées, et compromet l'enseignement de toute science qui s'appuie nécessairement sur cette terminologie philosophique.

M. Lordat dit dans un de ses derniers travaux : « Barthez » travailla à rappeler dans l'enseignement de Montpellier la » dualité de l'animation de l'homme, etc.[1] » J'aimerais bien que M. Lordat s'expliquât sur cette expression de *double animation*. Admettrait-il deux âmes dans l'homme, ou bien un seul principe ayant une double faculté animatrice, ou bien enfin assimilerait-il l'âme à la force vitale en leur donnant à toutes les deux les mêmes attributions ?

A la page 26 (note), l'illustre Professeur dit encore : « La » *connaissance* de l'animal est une *notion sensoriale; l'intel-* » *ligence* est une *notion abstraite*. » Vraiment ! Se pourrait-il que M. Lordat confondît une faculté de l'âme avec une notion qui est pour le moins le résultat d'une opération intellec-

[1] Voy. *Répons. à des object.*, etc. *passim*......

tuelle, simple ou complexe? Je crois, en outre, que l'auteur erre lorsqu'il dit, à la page 25, que « dans la question de » l'intelligence des bêtes, la raison fait partie intégrante du » mot *intelligence*. » Les bêtes peuvent sans doute être douées d'une âme intelligente, *sui generis;* mais il faut bien se garder de l'assimiler à celle de l'homme, car la raison appartient exclusivement à l'homme seul. M. Lordat n'exagère-t-il pas ensuite lorsque, à la page 11, il écrit : « La cause vitale a » la faculté de tout faire aussi bien que l'intelligence, même » sans avoir rien appris » ?

Voilà certes une chose bien surprenante; et si une semblable *force* ou *cause* n'est point classée désormais au nombre des causes immatérielles, je dirai même intelligentes (car elles seules peuvent avoir des notions intuitives), la science anthropologique n'est plus qu'un jeu de mots; surtout lorsque, à côté de ces paroles, je lis (page 65, leçon III, du même livre) ces paroles de Barthez : « Les » différentes sectes de philosophes et de médecins ont tou- » jours été partagées sur cette question fondamentale, con- » cernant la nature du *principe vital* de l'homme, savoir : » s'il est ou non un être distinct du corps et de l'âme; et » que nous ignorons même si ce principe est une *substance*, » ou seulement un *mode* du corps humain vivant. » Cet aveu naïf du grand fondateur de la doctrine du double dynamisme aurait dû éclairer ses successeurs et les ramener à cette vérité fondamentale, savoir : que la matière, incapable de vie, de sensibilité et de mouvement, ne peut recevoir ces attributs que d'une puissance qui les possède naturellement en elle. Cette puissance peut-elle être autre chose qu'une réelle substance immatérielle, et Barthez lui-même n'avait-il pas pensé ou pour le moins senti que les choses ne pouvaient se passer autrement?

A la page 151, M. Lordat prétend que « *l'inintelligence* » *des livres de Barthez n'est que le fait de l'ignorance d'un*

» *lecteur incompétent.* » Mais, bien que nous ne prenions pas cela pour nous qui avons lu, relu et bien compris Barthez, et qui avons su admirer tout ce qu'il y a de beau, de grand, de sublime dans les œuvres du maître comme dans celles de ses élèves, nous ne pouvons nous empêcher de trouver ce langage surprenant; car, s'il est bien positif qu'il y ait quelque chose d'inintelligible dans l'hypothèse Barthézienne, c'est parce que, au fond, malgré toute la franchise de ses admirateurs, la doctrine du double dynamisme ne laisse dans l'esprit que doute, incertitude et scepticisme. Voulez-vous attirer à vous la science et les savants, posez vos dogmes sur des principes inébranlables, et, par voie déductive rigoureuse, concluez à la détermination précise de la nature de votre force vitale; dites-nous ce qu'elle est, et non pas seulement ce qu'elle n'est pas. Le XIXe siècle a le droit d'exiger cela de vous, et jusqu'à ce qu'on ait atteint ce but, on ne bâtira que sur du sable, et l'édifice s'écroulera de lui-même.

Barthez avait prévu la possibilité de découvrir que le *principe vital* et l'*âme pensante* ne sont autre chose que deux facultés d'un seul et même principe: or, c'est vers ce *desideratum* de la science anthropologique qu'auraient dû tendre tous les travaux si grands et si précieux des maîtres actuels de la Cos moderne; et depuis long-temps, avec le génie qui les caractérise, ils auraient doté la philosophie et la médecine des plus riches trésors, et l'École de Montpellier, cette reine des Écoles spiritualistes, aurait acquis une nouvelle gloire devant laquelle se seraient inclinés les siècles à venir!....

Si, comme M. Lordat en manifeste le désir dans sa 13e leçon, la science anthropologique parvenait à être séparée de la zoologie générale et qu'on formât un quatrième règne de l'*homme*, la physiologie médicale n'aurait qu'à y gagner; car, dès ce jour, cessant de comparer l'homme aux animaux, la doctrine du Vitalisme prendrait un caractère

plus chrétien, et le Spiritualisme deviendrait la seule doctrine de toutes les écoles.

Dans sa 20e leçon, après s'être efforcé de prouver que l'antique Hippocratisme de Cos était une doctrine anthropique rudimentaire qui a trouvé son développement dans l'École Barthézienne, chose que nous admettons en partie, M. le professeur Lordat s'appesantit un peu trop sur le monothélisme Stahlien, contre lequel il lance quelques traits ironiques que nous ne pouvons laisser passer; car, si nous acceptons de plein gré, non en hypothèse, mais en réalité, l'idée d'un double dynamisme humain, ce n'est que comme émanant d'un principe unique, l'*âme humaine,* et nous rejetons comme fausse l'assertion tendant à insinuer que la puissance vitale et la puissance intellective sont deux puissances de nature différente. Pour nous, en effet, la force vitale (*anima vitaliter agens*) et la pensée (*animus*) l'*âme-moi* ne sont autre chose que les facultés cardinales de l'âme, esprit de vie et d'entendement, qui, par le fait de son union avec un corps organique, doit manifester sa double puissance vitale et intellective à l'aide de facultés inhérentes à sa qualité d'âme humaine. Il y a donc, par le fait, en nous deux puissances, deux forces provenant d'une même substance, et il n'est pas exact de dire que le principe de la dualité dynamique ait été une *pierre d'achoppement* pour le monodynamisme (et non monothélisme) Stahlien.

L'illustre Professeur de Halle ne parle jamais autrement, et en cent endroits de ses œuvres l'on trouve ces expressions de *principe vital* et de *principe intelligent* de l'âme. Stahl n'a-t-il pas dit, en effet, contre Leibnitz : « *Anima humana* » *prædita est tàm movendi, quàm intelligendi facultate* [1] » ?

Disons enfin qu'il est bien plus rationnel de rapporter à une substance intelligente tous les actes de la vie que de les

[1] Stahl, *Negotium otiosum*, in-4°, p. 198. Voy. notre T. VI.

attribuer à une force aveugle, et qui, contradictoirement à sa nature inconnue, sait tout, voit tout, etc..... Comment peut-il se faire qu'on assigne à une pareille cause la puissance motrice, active, vivifiante, végétative, sensitive, instinctive, appétitive, discrétive, etc.?... La vie, le mouvement et l'intelligence ne peuvent être le propre que d'une force, d'une substance possédant en puissance et en acte la vie physique, la vie morale, la vie intellective et la vie rationnelle. Ils ne peuvent donc être rapportés qu'à l'âme humaine faite seule à l'image de son Créateur, source infinie de vie, d'amour, d'intelligence et de raison!....

M. le professeur JAUMES est, parmi les honorables collègues du vénérable Professeur de physiologie, celui qui a adopté avec moins de réserve et défendu avec le plus de vigueur la conception Barthézienne, qu'il a poussée bien plus loin que ses maîtres. L'honorable professeur de pathologie et de thérapeutique générales se bornait à dire, dans sa Thèse : « La cause qui nous fait vivre *n'est pas l'âme;* » *elle n'est pas la matière : elle est ce qu'elle est,* ce qu'in» diquent les expressions phénoménales. On fausse la con» ception de cette cause, quand on veut savoir davantage. » Les hypothèses *matérialistes, animistes, panthéistes,* sont » ainsi écartées d'un seul coup, et la métaphysique médicale » est déterminée d'une manière définitive. » Le lecteur intelligent comprendra tout d'abord que cette exposition pèche en ce qu'elle ne remplit pas les conditions qui caractérisent une bonne définition.

Le principe de vie n'est ni matériel ni immatériel, ni corps ni esprit; il est ce qu'il est..... C'est bien! Mais qu'arriverait-il si, en philosophie, en logique, en mathématiques, en médecine même, on adoptait ce mode d'argumentation et de définition? Il est bien évident que la netteté, la concision et la réciprocité, qualités requises en pareil cas, n'existent point ici; et que lorsqu'on aura répété à satiété à un élève

une semblable proposition, son esprit ne sera nullement satisfait. Mais poursuivons, et nous verrons bientôt M. Jaumes nous dire nettement lui-même ce que c'est que le principe vital. Dans son excellente *Étude sur la distinction des forces,* le savant professeur écrit (pag. 3) : « Une cause est ce qu'il » y a d'essentiellement agissant dans une généalogie de phé» nomènes, dans toute production;.... son activité est invi» sible » ; voilà pour la *cause*. A la page 4, il dit ensuite : « La cause est quelque chose d'immatériel. » Est-ce clair? Et je conclus: donc, le principe vital est la cause immatérielle de la vie humaine : voilà qui est un peu plus explicite ; car, une fois l'immatérialité accordée, il est naturel de tirer cette autre conséquence que le principe vital est *un*, *autonome;* et, rapportant ensuite à cette *force,* à ce *principe* tous les actes accomplis par lui dans le corps, on découvrira qu'il préside à la formation du fœtus, à la respiration, à la circulation, à la nutrition, à l'accroissement du corps, aux sécrétions, aux excrétions, aux synergies, aux sympathies, aux sensations internes surtout, à la conservation du corps et à la guérison des affections morbides.

Or, nous le demandons, se peut-il raisonnablement qu'une cause *(animatrice)* soit immatérielle, motrice, sensible, active, etc., sans qu'elle n'ait pas une nature déterminée? Ou il en est ainsi, ou cette cause n'est par le fait qu'un simple effet, une loi qu'il faudra rattacher à une cause réelle, substantielle; et c'est précisément ce que ne veut pas M. Jaumes quand il dit que c'est vouloir s'égarer dans de fausses conceptions si l'on veut approfondir davantage la question. Tout le mode peut-il se contenter de cette fin de non-recevoir, à une époque surtout où l'expérimentation, d'une part, et la philosophie ontologique, de l'autre, ont le droit d'exiger que l'on précise les faits et que l'on détermine la nature des êtres, des causes, etc.?

A la page 11, M. Jaumes dit : « Les modes d'action des

forces vivantes sont des *facultés.* » A merveille, voilà une puissance qui n'est ni corps ni âme, et qui a des facultés!... Mais, à la page 13, il va encore plus loin lorsqu'il écrit : « Il existe dans le corps deux forces animatrices, l'AME et » la FORCE VITALE. » Voilà l'antagonisme bien posé; il en résulte nécessairement la *duplicité* du dynamisme humain : d'un côté, le MOI ou âme consciente; d'un autre côté, la force vitale, substance réelle. Mais faut-il donc toujours revenir à ce *moi* et à cette *conscience?* Où sont-ils donc l'un et l'autre, chez le fœtus pendant la vie intra-utérine, chez l'enfant à la mamelle, chez l'idiot, chez le cataleptique, chez le somnambule, etc.? Et cependant le fœtus, l'enfant, l'idiot et le somnambule surtout possèdent parfaitement leur âme, leur *moi*... Mais où sont chez eux les faits de conscience? Cette objection n'en est plus une et n'improuve rien contre le Monodynamisme. Nous lisons encore plus loin : « La force vitale est douée de sensibilité » (pag. 15); or, toute bonne philosophie se refusera à enseigner qu'une puissance autre qu'une âme puisse sentir. L'auteur dit ailleurs que le principe de vie s'use, s'altère et meurt; mais comment se peut-il qu'une cause, une force *immatérielle* et *une* puisse vieillir et s'altérer, ainsi que l'enseigne M. Jaumes? C'est là vraiment pour nous quelque chose d'incompréhensible!...

A la page 22, nous trouvons une proposition assez surprenante. M. Jaumes admet, avec M. Lordat, que les animaux ne possèdent qu'une force vitale et non une âme; car le mot *âme* porte avec lui le sens de substantialité, et M. Jaumes n'en veut que conditionnellement. L'auteur se demande donc sérieusement : « *Les animaux ont-ils une âme » de même nature que la nôtre, et n'en diffère-t-elle que par » le degré?* » et il répond : « Cette question a paru jusqu'ici » insoluble. » Nous n'avons rien à ajouter à une semblable argumentation, si ce n'est notre grand étonnement...

Nous ne suivrons pas plus loin M. le professeur Jaumes

dans ses études intéressantes sur l'instinct des animaux et dans les conséquences qu'il tire de ses ingénieuses considérations au point de vue physiologique et médical ; mais, arrêtant ici nos réflexions, nous répèterons que la doctrine absolue du double dynamisme substantiel offre les plus grands dangers en philosophie et en anthropologie médicales ; car cette théorie, poussée jusqu'en ses derniers retranchements, se résume ou à l'existence de deux âmes dans l'homme, ou à la négation de l'âme elle-même, comme inutile à la vie humaine. Cette funeste conséquence serait, hélas ! le beau idéal d'une certaine classe de gens. Mais tels ne sont pas, nous pouvons l'assurer, le désir et l'intention de nos respectables maîtres MM. Lordat et Jaumes...

Les écrits émanés depuis quelques années de la plume de plusieurs professeurs de l'École de Montpellier, portent en eux à peu près le même cachet, avec des couleurs plus ou moins variées ; seulement il est à regretter que ces honorables médecins aient pris à tâche de citer, sans le connaître et toujours en mauvaise part, Stahl et ses œuvres, surtout au point de vue clinique. Les preuves pullulent à cet égard ; mais nous nous abstenons de toute citation, attendu que notre œuvre est une œuvre de conciliation et non de haine et de diatribes. Mais aussi pourquoi dire à chaque instant et sans raison : « Stahl prohibait l'étude de l'anatomie, de la » physique et de la chimie. La pathologie du professeur de » Halle est pitoyable, et sa thérapeutique nulle. » Nous le répétons, un tel langage est faux, injuste, et doit désormais être banni des livres sérieux. Nous regrettons d'autant plus ces attaques injustes, que nous pouvons assurer qu'il n'y a rien de plus complet, de plus riche et de plus pratique que la pathologie et la thérapeutique du Professeur de Halle.

A côté de cette observation, constatons cependant un fait consolant : c'est que le Vitalisme animique compte déjà comme adhérents au sein des diverses Écoles médicales

européennes, des hommes très-éminents par leur science, même parmi ceux qui s'en croient très-éloignés : leur nombre s'accroît tous les jours, et nous espérons en un avenir des plus brillants pour le Spiritualisme médical. Bien des Universités allemandes et italiennes, avec lesquelles nous avons des rapports quotidiens, sont aussi, nous pouvons l'assurer, dans la voie de l'Animisme, et de toutes parts nous recevons journellement les plus honorables adhésions !....

En dehors des Vitalistes du double dynamisme, notre XIX[e] siècle a fourni encore bien d'autres systèmes philosophiques et physiologiques, qu'il suffira d'énumérer ici, attendu qu'ils sont déjà pour nous un sujet d'études sérieuses et critiques dans notre Discours préliminaire du Tome I[er], et dans nos Commentaires du Tome VIII, où tous les travaux des modernes et des contemporains sont consciencieusement passés en revue.

L.-J. Bégin, l'un des grands défenseurs de la doctrine physiologique de Broussais, digne élève de Locke et de Condillac, fut sensualiste et matérialiste au fond. Il ne s'est jamais élevé jusqu'à l'étude d'une cause vitale, se bornant à indiquer comme telle les *propriétés vitales* inhérentes à nos tissus organiques : ces propriétés sont, dit-il, la seule cause, le principe et la source de toutes les actions organiques [1]. C'est ainsi que, se bornant à l'*irritabilité* Hallérienne, il répudie les doctrines d'Hippocrate, de Stahl, de Barthez et de Bichat même, son maître, dont il trouve le sentiment trop arbitraire (pag. 4). Mais, poussant plus loin son esprit de système, et abandonnant Haller, il prend rang dans l'école Broussaisienne. Avec F. Glisson et J. Gorter, il admet d'abord que l'*irritabilité* est la cause générale de tous les mouvements organiques, et couronne enfin son œuvre éphémère par cette définition absurde : « *L'irritabilité est*

[1] Bégin, *Principes génér. de physiol. pathol.*, chap. I, p. 1.

» *une aptitude que certains corps ont à recevoir l'impression* » *des corps qui leur sont étrangers et à se mouvoir à l'oc-* » *casion de cette impression. L'irritabilité est une qualité,* » *une condition, une propriété inhérente à toute matière* » *douée de vie* » (pag. 5 et 6). Ces pensées sont si incohérentes, si peu dignes du langage médical et philosophique, qu'elles ne méritent pas que nous nous y appesantissions plus long-temps. Que dire, en effet, d'un système, d'un homme qui enseigne d'abord, en thèse générale, que l'irritabilité est la seule cause des mouvements organiques et partant de la vie du corps, et qui dit ensuite que cette cause n'est qu'une aptitude, une simple condition organique des corps vivants? O vanité de l'esprit humain ! combien sont grandes tes aberrations lorsque, abandonnant le sentier de la foi, de la raison et de l'expérience, tu ne suis que les inspirations de tes sens !....

Une telle théorie, expliquant la vie par la vie, regardée tantôt comme cause, tantôt comme condition ou simple effet des phénomènes organiques, est révoltante et subversive, et c'est à une telle conception qu'on doit justement adresser ces paroles : « *Mentita est iniquitas sibi.* » L'erreur n'engendre que mensonges et contradictions. En trouvera-t-on jamais une plus grande, après ce qu'on vient de lire? L'auteur dit, à la page 9 : « Le mot *irritabilité* me semble donc » devoir être conservé, en fixant invariablement les idées qu'il » convient d'y attacher : 1° parce qu'il NE SIGNIFIE RIEN par lui-» même, et qu'il ne peut, par conséquent, entraîner à aucune » erreur; 2° parce que, depuis long-temps admis dans le lan-» gage médical, il est en quelque sorte le radical de plusieurs » expressions, à l'aide duquel on désigne les modifications » dont l'exercice de la force vitale est susceptible. » Or, nous le demandons, peut-on voir quelque chose de plus hideux qu'un système qui se base non sur une idée, mais sur un mot qui *ne signifie rien;* peut-on lire des propositions aussi

révoltantes? Oui, nous le disons sérieusement, la doctrine du Physiologisme fut une aberration dégradante pour l'art et pour l'humanité!

A côté de cette utopie scandaleuse, nous placerons une opinion plus respectable, mais exagérée néanmoins : c'est du *théovitalisme* de M. Gruyer que nous voulons parler. C'est pourquoi, après avoir vivement attaqué l'École de Montpellier dans une brochure ayant pour titre : *Coup-d'œil sur le vitalisme*, et nié la doctrine Stahlienne comme impossible, sans s'enquérir, par l'expérience et le raisonnement, s'il est incontestable que l'âme ne puisse rien faire dans le corps en dehors du *moi conscient*, ce médecin philosophe admet en dernier ressort, avec les Malebranchistes, que Dieu agit immédiatement *dans* et *sur* l'animal, et en dirige tous les mouvements vitaux. Comme s'il était impossible que l'âme raisonnable et pensante possédât une faculté instinctive à l'aide de laquelle elle accomplit, ainsi que l'âme des bêtes qui n'a ni *raison* ni *liberté*, les actes mécanico-organiques et animaux du corps. Certes, on aurait pu pardonner cette erreur aux philosophes des premiers âges et aux physiologistes de l'antiquité dont les connaissances n'étaient pas assez positives pour arriver à la découverte d'une cause seconde; mais il n'est pas concevable qu'au XIXe siècle un homme de sens et de raison fasse intervenir Dieu dans des affaires purement humaines, je dirai même corporelles: c'est vouloir refuser à la tradition l'autorité qui lui revient; c'est refuser à la sciense expérimentale le fruit de ses découvertes; c'est nier à la raison humaine son droit à la lumière; c'est avilir enfin la Divinité en l'astreignant à des actes pour le moins incompatibles avec la dignité suprême de son infinie puissance!... En un mot, c'est un mysticisme plus incompréhensible encore que les aberrations de ces vitalistes qui veulent que la matière organisée se régisse elle-même. Ce sont là deux erreurs bien regrettables, attendu que les uns,

éblouis par l'harmonie, l'ordre, la régularité des actes organiques, prennent l'effet pour la cause, le phénomène pour le principe, et finissent par nier l'existence de l'âme ; tandis que M. Gruyer niant, dans sa théorie, toutes les lois organiques, toutes les propriétés physiques et chimiques de nos liquides et de nos tissus, l'existence même d'une force vitale ou des propriétés vitales (en puissance) inséparables de l'organisme humain, se jette dans le système le plus incompréhensible et le plus éloigné de tout enseignement physiologique, ne pouvant produire dans ses conséquences que le panthéisme ou le fatalisme.....

La pensée de Bichat, altérée, d'un côté, par le physiologisme de Broussais et tendant, d'un autre côté, à se rapprocher du double dynamisme, a finalement produit un autre système professé par quelques physiologistes modernes expliquant directement la vie par la vie, qui, par une incessante pétition de principe, ne voulant pas sortir de l'observation physique des faits, s'en tiennent à une simple interprétation de ce qu'ils voient, et s'obstinent à dire que là est la vérité, la seule réalité. Cette catégorie de physiologistes comprend : 1° tous les vitalistes par système ou les organiciens qui veulent cacher leurs aberrations sous des mots sans portée, qu'ils n'adoptent eux-mêmes que parce qu'ils *ne signifient rien* (ainsi que Bégin l'avoue) ; 2° les *positivistes,* c'est-à-dire ceux qui, s'arrêtant aux faits sensibles, ne voient rien de réel en dehors de leur sphère ; 3° les expérimentateurs, qui, sous le prétexte de chercher la vérité, ne veulent accepter aucune autre preuve et n'admettent l'existence d'aucune cause ; 4° enfin, les physiologistes semi-vitalistes, qui confondent la *vie* avec le *principe vital* ou la force vitale, inséparable, disent-ils, du corps organique. C'est ainsi que l'un des représentants de cette dernière idée dit : « Il n'y a pas plus d'*attraction* ou de » *force attractive* distincte et séparée des corps qu'il n'y

» a de *vie* ou de *force vitale* séparée de l'être vivant : » attraction et force attractive sont identiques, comme vie » et force vitale [1]. » C'est là une de ces pensées qui n'ont pas besoin d'interprétation ; car il y a évidemment confusion ici entre la cause et la puissance, entre la *vie corporelle effet* et la *force vitale* principe de cette vie. Toute réfutation en est donc inutile, après tout ce que nous avons déjà dit sur tous ces systèmes erronés que la raison humaine, livrée à ses élucubrations, a pu inventer d'invraisemblable et d'incohérent... Comment est-il possible, en effet, de s'aveugler au point de soutenir que Sydenham, Baillou, Houllier, Duret-Fernel, Bordeu, Torti, Stoll, Fouquet, etc., ont adopté de semblables opinions?.....

En ce qui regarde GALL, SPURZHEIM et leur École, tout le monde connaît aujourd'hui combien grandes ont été leurs erreurs en anthropologie. Pour eux, la physiologie humaine et la psychologie se résument à la connaissance de l'organisme et du cerveau surtout, dont la spontanéité organique constitue la vie et l'intelligence. Deux mots seulement pour appuyer notre assertion : « Les *forces vitales,* dit Gall, et toutes les espèces de forces dont on nous étourdit en pure perte, ne sont et ne peuvent être que les divers actes de la spontanéité organique. La force vitale des végétaux, que Blumenbach a appelée *nisus formativus,* n'est autre chose qu'une spontanéité de nutrition..... En dernier résultat, la spontanéité ou la tendance native du cerveau pour saisir les rapports des objets extérieurs avec l'unité *idéale,* appelée le *sensorium commun* ou le *moi,* est préétablie dans l'arrangement primitif de ses fibres, etc. [2]... » N'est-ce pas là, je le demande, avec toutes les conditions pour arriver au vrai (car Gall était profondément versé dans les sciences naturelles), aboutir au résultat le plus négatif?

[1] P.-E. Chauffard, *Lettres sur le vitalisme*, p. 115, 1846.
[2] Gall, *Physiologie intellectuelle*, p. 54, 55, etc.

Que manquait-il donc à cet esprit inquiet et désireux de la vérité? Un peu moins de condescendance pour la raison, un peu plus de foi, et une méthode philosophique un peu plus en accord avec les enseignements d'Hippocrate et de Stahl. Avec ces conditions, en effet, Gall aurait pu être compté comme un des chefs les plus honorables de l'École expérimentale contemporaine, si bien représentée par MM. Lélut, Flourens, Bouillaud, Longet et Cl. Bernard, dont on a si obstinément méconnu les travaux et les intentions. La science n'aurait pas eu à déplorer, du reste, les égarements de Spurzheim et de l'École physiologiste moderne.....

Un des plus ardents défenseurs du Vitalisme animique que compte le XIXe siècle, c'est l'honorable M. Blaud, dont la modestie relevait encore mieux la haute intelligence. Écrivain plein de mérite et praticien distingué, il a laissé dans la science d'aussi glorieux souvenirs que de sincères regrets parmi ceux qui l'ont connu. On lui a reproché parfois de montrer trop de déférence pour l'autorité de la foi; mais nous ne saurions partager absolument cette opinion; et personne n'ignore que, profondément versé dans les sciences médicales, il a toujours travaillé pour la vérité, et ne s'est servi de cette autorité que pour combattre ouvertement les doctrines matérialistes et panthéistes. Néanmoins, disons-le, il a poussé trop loin les choses lorsque, ne faisant pas assez la part des propriétés et des forces inhérentes aux organes vivants, il a conclu que le *moi* ou l'*âme pensante* fait tout dans le corps avec intelligence [1]; attendu qu'il est positif et avéré que si c'est véritablement l'âme, en fonction vitale, qui règle, administre et dirige les phénomènes de l'organisation, il n'est pas moins évident que ces actes sont inconscients et que l'âme ne peut nullement s'en rendre compte. Les fonctions de la vie organique sont tout instinctives, ce

[1] Blaud, *Revue médicale*, T. I, pag. 328, 409; 1854.

dont M. Blaud convient; mais, de plus, dans cette activité spontanée, on ne doit voir qu'une sorte d'intuition latente veillant à ce que les fonctions s'exercent en nous d'après une harmonie mystérieuse entre l'instrument et l'agent, et en vertu de lois établies par le souverain ordonnateur. — Ce qui n'implique rien de défavorable à l'idée admise par les animistes, savoir : que c'est l'âme seule qui veille à ce que tout se passe d'une manière normale et régulière. — Mais M. Blaud ne s'est pas borné à étudier les faits au simple point de vue spéculatif, et il a appuyé ses assertions sur des documents puisés tant dans la morale et l'hygiène que dans la pathologie et la thérapeutique. Une chose à laquelle il s'est surtout appliqué, c'est à combattre la dualité du dynamisme humain, s'étayant sur cette grande vérité : que tout agent intermédiaire qui n'est ni esprit ni matière, ne peut être qu'une force, un être imaginaire et chimérique.

M. Prosper Lucas, de l'École de Paris, se prononce catégoriquement en faveur de la doctrine du Monodynamisme dans son traité *De l'hérédité naturelle*. Ce nom respectable est même regardé par nous comme devant faire autorité dans la science; car l'École de Paris semble, en grande partie, vouloir adhérer au fond de la pensée du savant physiologiste. Nous voulons dire que, du même instant qu'elle a fait abdication des théories Broussaisiennes, ainsi que des idées de Bichat et de Richerand, elle doit entrer franchement dans le sein de l'École spiritualiste, où il ne reste plus qu'un choix à faire entre le Monopsychisme didynamique Stahlien, très-bien connu aujourd'hui, et le double Dynamisme Barthézien, généralement repoussé.

« Pour nous, dit M. Lucas, la force vitale et le sens » intime sont indivisibles. La seule différence que nous » admettions, au point de vue de la vie, entre ces deux » ordres d'attributs généraux du dynamisme humain, est » celle que nous avons exprimée, en disant que les uns

» sont sensibles et les autres insensibles au principe de notre » être[1]..... Burdach, Brischoff et tous les savants physio-» logistes de l'Allemagne pensent comme nous à cet égard. » Ces dénominations, *force vitale* et *sens intime*, ne re-» présentent, en fait, que deux formes d'activité de l'unité » radicale de l'organisation : la première soumise, la seconde » soustraite à la conscience de l'être[2]..... » On ne doit pas douter un seul instant que cet agent si puissant ne soit l'âme humaine. M. Lucas est explicite à cet égard ; car, pour lui, non-seulement l'âme est la puissance vivifiante, conservatrice et directrice de la machine animale organisée, mais encore elle lui est antérieure et en est la force organisatrice naturelle, laquelle ne saurait simplement se résumer aux propriétés physiques du corps humain et aux lois universelles inhérentes à l'organisation des êtres vivants et animés. Ce principe est donc spirituel, et pour M. P. Lucas, répétons-le, c'est l'âme humaine qui, sans intermédiaire aucun, accomplit les fonctions de l'intelligence et de la vie.

Disons, à côté de ces réflexions, que bien des physiologistes et médecins de l'École de Paris ont suivi M. Lucas dans la marche honorable qu'il s'est tracée ; et, pour ne parler que de quelques-uns d'entre eux, nous citerons MM. Trousseau, Pidoux et Piorry, qui, malgré certaines nuances, disparaissant au grand jour, semblent vouloir pleinement souscrire à la doctrine de l'unité du Dynamisme humain.

Parmi les physiologistes que ces derniers temps ont vu paraître, quelques-uns méritent une mention toute spéciale ; ce sont : MM. Magendie, Milne-Edwards, Lélut, Flourens, Bouillaud, Longet, Carus et Claude Bernard.

Magendie prétend que la *vie* n'est autre chose que l'effet direct d'un principe vital, manifestant sa présence et sa puissance dans le corps par l'action nerveuse, c'est-à-dire par

[1] P. Lucas, *Hérédité naturelle*, T. I, p. 451. — [2] *Ibid.*, p. 452.

une sorte de vibration imprimée à un *fluide* purement hypothétique qui se distribue dans toutes les ramifications des deux systèmes nerveux ganglionnaire et cérébro-rachidien. Si Magendie eût été spiritualiste et qu'il eût admis la suprématie de l'âme sur le corps, ce n'eût été qu'une demi-erreur ; mais comme pour lui tout se passe dans l'organisme, qui ne vit que par ce moyen physique, ce physiologiste en est nécessairement arrivé à localiser les facultés vitales, nous dirons même sensitives et motrices dans les appareils nerveux, et enfin l'intelligence dans le cerveau.

L'erreur est évidente pour tous ; aussi, malgré l'autorité qu'impose le grand nom du professeur du Collège de France, nous devons blâmer cette tendance à matérialiser les forces motrices chez l'homme. Nous préférons la voie que s'est tracée dans ses expérimentations son honorable successeur M. CL. BERNARD, qui, sauf erreur de notre part, peut être compté d'ores et déjà dans les rangs des Monodynamistes.

Deux hommes célèbres, ROBERT BROWN et MILNE-EDWARDS, ont suivi l'idée de Magendie et sont tombés dans des erreurs bien plus grossières encore, en disant que les molécules primitives de nos tissus sont des animalcules (particules vivantes et organisées), ayant $^{3}/_{1000}$ ou $^{5}/_{1000}$ de pouce. Ces atomes ou monades (Leibnitziennes) se trouvent ainsi vivantes, non-seulement dans l'homme, son sang, sa bile, ses humeurs et ses solides, mais encore chez tous les animaux et même dans toutes les substances végétales ; les substances huileuses, grasses et résineuses exceptées.

D'après ces théories vraiment dignes du paganisme épicurien, chaque particule ou monade aurait son centre d'action en elle-même, et, qui plus est, une sorte d'intelligence, une force organisatrice individuelle ; et alors, que devient l'unité de l'âme humaine, l'unité de la force vitale, que deviennent enfin la foi, la raison et la science?

M. CÉRISE, auteur d'un ouvrage très-recommandable,

ayant pour titre : *Des fonctions et des maladies du système nerveux,* nous paraît avoir émis, dans ce travail couronné par l'Académie de médecine, ainsi que dans ses autres travaux postérieurs, des idées se rapprochant beaucoup du Monodynamisme psychique, à tel point que, suivant nos impressions personnelles, nous ne craignons pas d'avancer que ce savant médecin physiologiste est franchement Stahlien, c'est-à-dire qu'il rejette toute idée de principe intermédiaire entre l'âme et le corps; attendu que pour lui c'est même l'âme pensante qui exécute tout dans le corps, bien que M. Cérise laisse percer parfois des expressions douteuses à cet égard, et fasse craindre qu'il ne tombe dans le double dynamisme, dont il paraît d'ailleurs redouter les conséquences.

M. Lélut, philosophe, médecin et physiologiste distingué, a consacré tous les instants de sa vie scientifique à l'étude du sujet qui nous occupe en ce moment. Nous ignorons si jamais ce savant a hésité dans sa pensée (comme on le dit); mais ce qu'il y a de certain et d'avéré, c'est que dans toutes les œuvres de l'éminent Académicien nous n'avons jamais vu et saisi autre chose qu'un ardent et sincère amour pour la découverte et l'étude de la vérité.

Les nombreux travaux de M. Lélut ont le précieux mérite d'avoir franchement attaqué une question trop souvent négligée en médecine, celle de la séparation des actes *conscients* et des actes *inconscients*: tâche dont s'est déjà parfaitement acquitté notre vénérable maître M. le professeur Lordat, et que M. Lélut a complétée dans ses *Recherches sur la physiologie de la pensée,* où il pose d'une manière très-explicite les conditions organiques de l'intellect et les conditions également organiques de la vie [1]. Nous craignons cependant que le savant académicien ne soit allé trop loin, lorsque, avec Malebranche, il entend par pensée « tout ce qui,

[1] *Recherches sur la physiol. de la pensée*, p. 8.

» dans la personne humaine, n'est pas son corps, ses organes, » sa vie et toutes leurs sortes de mouvements [1]. » Entraîné peu à peu à mettre une différence entre les actes conscients (volontaires) et les actes inconscients (involontaires), il a démontré non-seulement que ces derniers sont en dehors de l'empire direct de la volonté, mais encore que, parmi les faits ou actes de l'ordre intellectuel, il y en a une foule dont nous avons conscience, bien que néanmoins ils soient indépendants de la volonté. « Le *moi*, dit-il, n'est pas exclusivement la volonté. » Attaquant ensuite la question de la VIE, le savant physiologiste se demande s'il existe réellement en nous un principe vital distinct de l'âme et du corps, et si ce principe communique la vie, le mouvement et la sensibilité à ce corps qu'il est dit animer.... Avant d'arriver à la solution de ce double problème, M. Lélut jette en passant un blâme sur la théorie des forces vitales de Bichat et de Broussais, et fait répondre affirmativement l'École de Montpellier; mais puis, se séparant de cette dernière, et conséquent avec les vrais dogmes philosophiques, le célèbre physiologiste dit que ce principe de vie, de mouvement et de sensibilité ne peut être qu'intelligent; « ce qui n'empêche pas, ajoute-t-il, de mettre un très-grand rapprochement entre Stahl et Barthez. »

A propos de la sensibilité, il rejette toutes les théories tendant à la localiser, « attendu, dit-il, qu'on peut tenir » pour assuré que, dans une pareille *anarchie de moi organiques*, l'homme serait continuellement malade, soit du » *corps*, soit de l'*âme*, et qu'il serait même bientôt mort... » Aussi, ajoute-t-il, il n'y a qu'une manière d'en finir avec » cette *anarchie de petits moi* : c'est de les soumettre au » *despotisme d'un seul moi*, du grand *moi*, du VRAI MOI; » à peu près comme le fait Stahl, en mettant à la réforme

[1] *Recherches sur la physiol. de la pensée*, p. 20.

» tous ces ministres muets, aveugles et sourds qu'on a voulu » donner à l'âme humaine sous les noms divers d'*archée*, de » *principe vital*, etc [1]. » La déclaration est on ne peut plus formelle ; l'illustre Académicien physiologiste partage en tout point la doctrine vitaliste du Professeur de Halle. De nouveaux détails bien que précieux seraient superflus, vu les limites imposées à ce travail et l'évidence formelle des faits : nous ne pensons pas, du reste, nous tromper lorsque nous rangeons M. Lélut au nombre des médecins animistes [2].

M. FLOURENS, l'illustre continuateur des travaux des CUVIER, des BLAINVILLE, des GEOFFROY SAINT-HILAIRE, des MECKEL et des MAGENDIE, a imprimé de bonne heure une direction toute particulière à ses travaux philosophiques, ainsi qu'à ses études médicales, et, pareil en ceci à Stahl, il a fait de la VIE l'objet de ses intéressantes recherches. Disons cependant que la méthode expérimentale employée par ce savant Professeur porte en soi un cachet d'originalité qui la distingue de toutes celles suivies jusqu'à nous. M. Flourens s'est appliqué à démontrer que la *vie* et l'*intelligence* ont chacune un siège différent, et le langage tout exceptionnel qu'il emploie en cette circonstance pourrait facilement faire planer un soupçon de matérialisme sur la doctrine du Professeur de l'Institut, si son spiritualisme sincère n'était connu de tout le monde : ce qui veut dire simplement que, à notre avis, M. Flourens pèche par la forme sinon par le fond, et que ses formules physiologiques et philosophiques ne sont pas assez nettement exprimées pour écarter tout doute dans l'esprit du lecteur. Quelques citations prises çà et là dans son dernier livre : *De la vie et de l'intelligence*, suffiront pour faire comprendre notre pensée et justifier nos scrupules. Je trouve, par exemple, à la page 27, ces paroles surprenantes : « Les propriétés ou forces du système nerveux sont

[1] *Mém. sur les phénom. et les princip. de la vie*, p. 17.
[2] Voy. T. I. Disc. préliminaire; Études à ce sujet.

» au nombre de cinq : 1° la *sensibilité*, 2° la *motricité*, 3° le » principe de vie, 4° la *coordination* des mouvements, » 5° enfin l'*intelligence* [1]. » Mais se pourrait-il véritablement que M. Flourens eût voulu localiser dans la matière et confondre ensemble les propriétés organiques, les forces qui y président et l'intelligence elle-même ? Certes non, et nous, qui comprenons le but de l'illustre Professeur, nous ne pouvons qu'applaudir personnellement aux expériences minutieuses auxquelles il consacre de si précieux moments. Mais, dans l'intérêt de la pureté des dogmes de la science anthropologique, nous condamnons un langage qui donne prise à de fâcheuses imputations : car il n'y a réellement qu'un principe immatériel et spirituel qui puisse avoir la vie, la sensibilité, la motricité et l'intelligence en puissance et en acte ; elle seule est vivante, vivifiante, sensible, motrice, pensante et raisonnable.... Toute autre force inhérente ou supposée existante dans le corps n'est qu'un effet de la présence de ce principe animique, et le résultat de la mise en acte de certaines propriétés organiques, incompréhensibles sans cet agent coordonnateur.

C'est pourquoi il n'est pas plus juste de dire que la *sensibilité* et le *sentiment* sont une propriété spéciale des branches ou *racines postérieures*, qu'il n'est logique de soutenir que le mouvement est localisé dans les racines *antérieures* de la moelle épinière ; la vérité, c'est que, l'âme humaine, principe de vie et d'intelligence, ayant besoin d'organes (à cause de son intime union avec le corps) pour manifester ses besoins, ses sensations, ses douleurs, etc., le Créateur lui a donné tous les moyens possibles et nécessaires, subtils ou grossiers, tangibles ou invisibles, sensibles ou insaisissables à nos sens, pour manifester et accomplir les actes indispensables à la vie ; c'est ainsi qu'il faut concevoir

[1] P. Flourens, *De la vie et de l'intellig.*, chap. I, p. 27.

que l'âme pensante, consciente et libre, peut exercer certaines fonctions d'intellect pur et de raison sans le concours obligatoire de l'organisme, mais que, pour éprouver des sensations, pour se passionner, pour mouvoir un objet ou exercer sa pensée sur le monde extérieur, elle a absolument besoin d'un organisme et d'instruments sains. C'est donc en ce sens et seulement en ce sens qu'on doit dire que le cerveau est l'organe immédiat de l'âme dans l'exercice de son intelligence, mais non le siège absolu de la pensée, attendu que l'ablation du cerveau n'enlève pas l'intelligence et que la destruction de l'instrument n'entraîne pas avec elle la destruction de la faculté, mais bien seulement porte obstacle à l'actuation ou mise en acte de cette faculté.... Nous disons donc, avec M. Flourens, que les nerfs sont les instruments directs de la sensation, du mouvement, de la sensibilité, tant interne qu'externe, ainsi de suite; mais nous ne répèterons jamais avec lui que l'*intelligence réside* au cerveau, et que « la *vie* a son » siège à la pointe du V de la substance grise, 3 millimètres » au-dessus du point vital », pas plus que nous n'avons accordé que le sentiment et le mouvement sont de simples propriétés des nerfs... L'intelligence, la vie, la motricité et la sensibilité sont des facultés de l'âme pensante, de l'âme en fonction de *vie* ou d'*intellect;* rien de plus, rien de moins.

M. Maurice Raynaud parle donc un langage incorrect, lorsqu'il dit (pag. 39) de sa *Critique sur les derniers ouvrages de M. Flourens,* etc. : « Si l'intelligence n'est pas » seule dans le cerveau, du moins elle y est tout entière. » Nous le savons, M. Maurice Raynaud est aussi franchement spiritualiste que M. P. Flourens; mais le langage philosophique et physiologique exige beaucoup de précision, et de telles expressions ont une trop grande ressemblance avec le sentiment de Cabanis, de Broussais, de Gall et de Spurzheim, pour que nous puissions l'accepter sans restriction.

Personne n'admire plus que nous la richesse des expérimentations du savant Professeur de l'Institut, personne n'a plus de passion que nous pour la découverte des secrets qui enveloppent l'union mystérieuse de l'âme et du corps ; car nous avons, nous aussi, consacré bien des veilles à de semblables travaux : mais, nous le répétons, il ne faut pas que le langage expérimental heurte trop brusquement la pensée philosophique, sans quoi la confusion serait grande et les progrès nuls ; il convient de conserver aux mots leur signification propre et logique, afin qu'ils soient intelligibles à tous et qu'ils servent aux progrès de la science.

En matière anthropologique les extrêmes se touchent, et nous craignons fort que le savant physiologiste allemand, M. Carus, ne soit tombé dans un excès contraire en annihilant le corps dans l'âme. Nous savons que M. Carus professe ouvertement le Vitalisme animique ; mais il est à craindre que, comme les Néo-Platoniciens purs, il n'aille trop loin en faisant absorber le corps dans l'âme, sa cause : son animisme a des points de contact et de ressemblance très-marquée avec les Écoles spiritualistes, mais il nous semble exagéré à la fin. En effet, après s'être montré d'abord Hippocratiste et Platonicien, M. Carus adopte ensuite les *espèces* ou *formes* des Scholastiques, et tombe enfin dans l'idéologisme absolu d'Hégel. D'après ce savant physiologiste et philosophe, l'âme est une IDÉE active qui emprunte le service du corps pour se rendre manifeste [1]. Dans ce travail psychique, il y a deux effets typiques de l'âme humaine : « 1° l'idée psychique, c'est-à-dire la *pensée* proprement dite, ou la manifestation spirituelle et consciente de l'âme ; 2° l'*idée vitale* et organisatrice, ou la manifestation corporelle de la cause immatérielle, agissant *dans*, *sur* et *par* l'organisme [2]. Désormais ces deux fonctions de l'âme vont de pair, avec la

[1] *Revue germaniq.*, 31 janvier 1859, art. de M. Dolfus.
[2] *Voy.* T. I, Disc. préliminaire.

seule différence que l'une est consciente et l'autre ne l'est pas. Cette conception hardie effraie tout d'abord ; mais, une fois accoutumé à la tournure de cet esprit éminent, nous nous sentons plus à l'aise et nous admirons ses élans, tout en reconnaissant que M. Carus est un des plus honorables défenseurs de la Doctrine Stahlienne.

Comme on le voit, cette théorie de la vie et de l'intelligence, double faculté inhérente à l'âme pensante, est le contre-pied des travaux de M. Flourens. Les travaux du physiologiste allemand s'appuient, en effet, sur l'étude analytique des facultés de la puissance psychique qui absorbe l'organisation ; tandis que les études du physiologiste français, se bornant en apparence à l'organisation, semblent tendre à faire absorber l'esprit dans la matière et à confondre la cause avec l'effet.... Il y a évidemment exagération de toute part dans le langage ; mais il est bien manifeste que les recherches de ces deux hommes éminents doivent aboutir au triomphe du Vitalisme animique, qui ne redoute ni l'analyse de la pensée ni l'expérimentation raisonnée des phénomènes organico-vitaux, bien que pourtant les vivisections ne puissent jamais donner le véritable dernier mot à ce sujet.

Outre les physiologistes dont nous venons de parler, nous allons encore mentionner certains auteurs ayant acquis une renommée justement méritée, et se rapprochant plus ou moins du vrai Vitalisme monodynamique.

Tels sont, par exemple, ceux qui, à l'instar de M. le docteur Murat, ont enseigné que c'est réellement l'âme qui fait tout dans et sur le corps, mais simplement d'une manière médiate en ce qui regarde les actions vitales. Or, le moteur ou agent matériel qui serait intermédiaire entre l'âme et le corps, c'est le *fluide électro-nerveux;* théorie en tout semblable à celle des esprits vitaux, animaux et naturels des anciens. De cette théorie erronée peuvent résulter trois conséquences également fâcheuses : ou l'on

accordera plus de puissance à l'âme, et l'électricité rentrera au niveau des autres instruments et sera regardée comme le produit direct de l'âme ; ou bien, contrairement à ceci, on rejettera tout sur le compte de ce fluide, et l'âme deviendra inutile, en substantialisant ce prétendu agent intermédiaire ; ou bien enfin, on accordera que ce fluide est un véritable agent capable de recevoir les idées de l'âme, et, dès-lors, on en fait un *principe de vie* analogue à celui de Barthez et même supérieur, attendu qu'il se prête, on ne peut mieux, aux moindres états affectifs de l'âme. Cette théorie soulève une masse d'objections et de réflexions, qui sont amplement traitées et réfutées dans le Discours préliminaire de notre Tome Ier ; nous croyons donc, pour cette raison, arrêter ici toute considération qui serait superflue [1].

Exprimons, en terminant, notre regret de ne pouvoir nous appesantir davantage sur un sujet aussi intéressant, et de passer sous silence des noms recommandables à tous égards, et des travaux infiniment précieux ; mais, comme nous avons presque dépassé les limites que nous nous étions imposées, nous ne rappellerons ici les noms de MM. Buisson, Legallois, Bouillaud, Velpeau, Brachet, Pidoux, P. Chauvin, Ribes, Kühnholtz, Franck, Gratry, Branchereau et Jourdain, que pour ne pas être incomplet.... Plusieurs d'entre eux, en effet, se rapprochent de plus en plus de l'animisme, et ont travaillé, chacun dans sa sphère spéciale, aux progrès de la physiologie humaine, à laquelle quelques-uns ont apporté de bien riches matériaux. Nous donnerons à leur égard d'intéressants détails dans un autre traité plus spécial.

Ici s'arrêtent donc nos considérations historiques, physiologiques et philosophiques sur la doctrine du Vitalisme

[1] En outre de notre Discours préliminaire, l'électricité (fluide nerveux ou électro-magnétique) est le sujet d'études particulières dans divers Commentaires de notre Tome VIII.

animique, nous réservant de combler les lacunes dans des travaux postérieurs. Ce genre d'étude, presque inconnu et beaucoup trop oublié de nos jours, suffira sans doute pour jeter une vive lumière sur des documents historiques devenus aujourd'hui indispensables à quiconque veut scruter les secrets de la science de l'homme. Nous avons accompli un devoir pénible, mais consciencieux : notre but unique a été d'éclairer une route dans laquelle il était facile de s'égarer, ainsi que l'ont fait de grandes et belles intelligences dont nous ne cesserons de déplorer les écarts!...

XII. Conclusions. — Quelles sont maintenant les conséquences légitimes qu'on est en droit de déduire de l'étude détaillée que nous venons de faire au point de vue de la doctrine du Vitalisme spiritualiste ? Quels sont surtout les avantages que la physiologie médicale peut en retirer ? Telle est la double question qu'il convient de résoudre en terminant nos études générales sur le Vitalisme animique.

S'il est vrai que le consentement général et presque unanime des peuples et des hommes soit une puissante autorité en matière morale et scientifique, il est évident que les renseignements que nous venons de puiser dans l'histoire des siècles doivent nous fournir des documents précieux pouvant servir de base inébranlable à l'inauguration du dogme spiritualiste. Eh! que serait donc l'histoire, si elle n'avait le privilège de proclamer la vérité toujours et en tout temps? Que serait-elle, sinon le tombeau de l'esprit humain?....

L'homme, né pour la vérité et le bonheur qu'il chercherait vainement ici-bas, possède en lui tous les éléments du monde inorganique, toutes les propriétés des substances végétales, toutes les facultés du règne animal, et devient, par l'excellence de son intellect, l'anneau mystérieux qui rattache l'univers à son Créateur. Ange par sa partie supérieure, il sent en son être une force surnaturelle qui l'élève

sans cesse vers les régions célestes.... Animal par sa partie inférieure, il est attaché à la terre dans ses affections, ses souffrances et sa vie corporelle... Homme par sa nature toute spéciale, il est l'expression admirable, le symbole vivant de la toute-puissance divine qui en a fait l'objet de toutes ses complaisances, en lui donnant pour attributs indélébiles de sa royauté l'intelligence, la volonté et la raison!...

C'est ainsi que l'histoire vient de présenter à nos yeux le tableau le plus étonnant et le plus varié dans l'appréciation critique des travaux de l'esprit humain, toujours grand jusque dans ses aberrations; grand par son génie, grand par la hardiesse de ses conceptions, grand même dans la témérité de ses élans et dans les écarts de sa raison voulant tout connaître, tout comprendre, tout apprécier..... Et n'est-ce pas là le type exclusif de son humanité, qui le distingue de tous les êtres de la Création? Les uns, en effet, invariablement soumis aux lois éternelles de la pesanteur, de la gravitation, de l'attraction, de la répulsion, de la cohésion et de la dissolution mécaniques, n'ont en réalité qu'une existence moléculaire et matérielle; les autres, nécessairement fixés au sol, leur mère commune, ne possèdent que les premiers éléments de la vie organique absolument soumise et liée à des fonctions nutritives et assimilatrices, bien qu'on puisse déjà découvrir chez eux une sorte de respiration, de circulation, de sécrétion et d'excrétion; les autres enfin, depuis le ciron jusqu'à l'éléphant, depuis le polype jusqu'au singe, immense trait d'union entre le végétal et l'homme, doués d'un principe animateur autonome et inconscient, mais présidant d'une manière active à tous les actes organiques et animaux de la machine, à la conservation de laquelle il est chargé de veiller, les autres, dis-je, ne connaissant d'autre raison de vie et de perfectibilité qu'une immuable instinctivité, un appétit bestial, une passion brutale, n'ont pour tout moyen d'exécution qu'une longue série d'actes

spontanés, irréfléchis et inconscients, et sont éternellement condamnés à ne point dépasser les bornes posées par le souverain Maître de l'univers, qui, dans l'effusion de son amour, et de son souffle vivificateur, a fait de l'homme un être à part, ne pouvant et ne devant jamais être assimilé aux autres êtres, même les plus parfaits de la Création.

Si donc nous jetons un regard rétrospectif sur le drame scientifique qui vient de se dérouler à nos yeux, et que nous voulions nous rendre compte de la cause positive de toutes les erreurs des savants, des philosophes et des physiologistes dans cette longue période de près de quarante siècles, nous la trouverons : 1° dans l'ignorance où l'homme a toujours été de ce qui constitue son être, 2° dans l'indifférence qu'il a manifestée pour la révélation divine, et 3° dans l'affectation presque universelle qu'on a mise à confondre l'*animalité* avec l'*humanité*. Le *minéral* est un, le *végétal* est un, l'*animal* est un, l'homme aussi est *un;* mais l'*homme* ne peut pas plus être compris dans le règne animal, qu'il ne peut et ne doit être confondu avec le règne angélique (qu'on nous passe l'expression) : l'homme c'est homme, et ce n'est point sans danger que l'on voudrait trouver un rapport absolu entre lui et les autres êtres.

Connais-toi toi-même! avait enseigné le grand Socrate; et sa parole, méconnue, tronquée, mal interprétée, a passé d'âge en âge comme un souffle bienfaisant que l'ouragan emporte et dissipe..... Si Socrate eût été chrétien, il aurait certes été plus catégorique, et sa doctrine ne se serait pas bornée à ce froid enseignement.

Nous avons vu depuis l'antiquité la plus reculée, le philosophe et le médecin scruter les secrets de la nature et de l'homme; mais toujours et partout nous avons vu l'erreur à côté de la vérité, le vice à côté de la vertu, la soumission à l'autorité traditionnelle à côté de la superstition, l'expérimentation raisonnée des faits à côté de l'em-

pirisme absolu. Nous avons vu Moïse faisant connaître aux peuples la sagesse et la grandeur des actes divins, et répandant dans les esprits la connaissance du code humanitaire. Partout où sa voix n'a pas été entendue, l'erreur a régné en souveraine ; partout où elle a pénétré, la vérité s'est fait jour et l'esprit des ténèbres s'est dissipé... Les Écoles Indiennes et Chinoises doivent, on le sait, leurs vérités symboliques et douteuses à la pensée Mosaïque ; leurs aberrations étaient inhérentes à leur superstitieuse idolâtrie, au Paganisme en un mot. L'Égypte, la Chaldée et la Grèce ont dû toute leur gloire aux Asclépiades orientaux et grecs, affiliés de bien près aux dogmes féconds du Mosaïsme. Hippocrate, Platon et Aristote, les grands chefs de l'École Grecque, n'ont point puisé ailleurs leur morale, leur admiration pour la grandeur des œuvres de Dieu et leurs profondes connaissances en Médecine, en Physiologie humaine. Cicéron lui-même, et toutes les illustrations des Écoles Latine et Alexandrine, se rattachent directement à ces traditions, en dehors desquelles nous n'avons jamais vu que panthéisme, scepticisme, sensualisme et matérialisme.

Le genre humain, retrempé dans un nouveau baptême, régénéré par le CHRIST au Calvaire, prit un nouvel essor, et le génie du mal aux abois s'arma de toutes pièces pour arrêter l'esprit de l'homme dans sa marche triomphale vers la recherche de la vérité en toutes choses. Chaque découverte vient en son temps, et c'est à mesure que la science progresse que nous avançons vers la conquête du vrai bonheur de l'homme ici-bas, son perfectionnement moral et intellectuel.

Il n'est pas de siècle qui n'ait apporté sa large part de matériaux à l'édifice scientifique, et si la médecine et la philosophie, fidèles à leur union indissoluble par nature, ne se fussent jamais quittées, l'esprit humain aurait, à l'heure qu'il est, acquis les connaissances les plus vastes et les plus

solides. Pendant les premiers siècles du Christianisme et même jusqu'au moyen-âge, la médecine spéculative a fait d'assez grands progrès, et la philosophie a pris une forme plus régulière, surtout entre les mains des Pères de l'Église, qui, absorbés par la grandeur du dogme religieux, ont peu sacrifié à l'anthropologie. Depuis ces temps heureux jusqu'à nos jours, que de folies ! Mais aussi que de grandes et belles conceptions ont pris naissance !... Il n'est pas une seule question pour ou contre la vérité qui n'ait été traitée et résolue de cent façons différentes ; il n'est pas de proposition qui n'ait été soutenue et réfutée presque en même temps... Si bien que, dans ce conflit de la pensée, on aurait dit qu'il ne restait plus à l'homme qu'à se prononcer pour tel ou tel parti ; toute nouvelle étude étant désormais inutile... Mais le XVIIIe siècle, si fécond en excentricités, nous a légué avec ses utopies une doctrine, la seule vraie en principe, qui ne limite point le génie de l'homme, et invoque, au contraire, le jugement des générations futures, appelées à porter dans son vaste sein leur contingent d'études et de travaux....

Stahl, venu à une époque où l'esprit indocile ne reconnaissait plus aucune règle, Stahl opposa une digue au torrent ; et, proclamant par tout le monde sa doctrine du Vitalisme animique, il convoqua tous les savants de son siècle à coopérer à son œuvre. Nos pères étaient en quête de lumières métaphysiques, et la recherche des causes absorbait toute leur existence : notre XIXe siècle est en quête de faits, et vole sans relâche à leur découverte. Mais ce qu'il y d'inconcevable c'est que, deux mille ans après qu'Hippocrate a inventé la philosophie inductive, expérimentale et rationnelle, et a préconisé son application exacte et directe à l'anthropologie médicale, il est inconcevable, dis-je, que la science n'ait pas encore suffisamment colligé de faits pour en déduire des conséquences vraies, absolues, incontestables.

Stahl, le créateur du Vitalisme animique, a ouvert une

large voie à la double expérimentation des faits psychiques et des phénomènes vitaux; et c'est par ce moyen, nous le répétons ici afin que M. Lordat, d'une part, et M. Sales-Girons, de son côté, ne s'y méprennent pas, c'est par ce moyen que Stahl, en enseignant le Monopsychisme substantiel, a reconnu qu'il y a dans l'âme un double dynamisme potentiel, se manifestant d'un côté par l'intellect et la raison, de l'autre par les fonctions organico-vitales et animales.

Ainsi que le dit si bien le R. P. Gratry avec Maine de Biran, l'homme a trois vies : la première est celle qui, comme la plante et l'animal, l'attache à la terre, c'est la vie *organique* et *animale;* la deuxième, qui constitue sa vie *morale, consciente* et *libre,* est celle qui lui donne son type d'homme et le distingue de tous les êtres; la troisième enfin, qui est la vie *surnaturelle,* le relie par l'élan de la pensée à Dieu, son souverain créateur...

On le voit, la foi, la science et la raison sont désormais inséparables, et sans qu'il soit utile, à tout propos, de citer tel ou tel texte plus ou moins orthodoxe, en s'appuyant sur une doctrine aussi large, aussi fertile, on ne peut qu'arriver à la découverte de toutes les vérités accessibles à notre esprit. Notre XIX[e] siècle, avec son ardeur pour la science et l'expérimentation des faits, semble donc être appelé à accomplir les plus étonnantes transformations dans la science médicale, à la condition qu'il apportera dans l'appréciation des phénomènes physico-organiques, vitaux et moraux, une logique consciencieuse à l'abri de toute prévention nuisible. Mais il ne faut pas que cette passion d'acquérir des trésors devienne stérile pour la science, et que l'on ne s'arrête plus désormais à constater un fait sans remonter aussitôt à sa cause naturelle connue ou présumable. En physiologie, en pathologie et en thérapeutique, c'est là un procédé indispensable, et ce qui a toujours fait la supériorité de l'analyse clinique dans telle ou telle école médicale, ancienne ou

moderne, c'est qu'elle a enseigné des dogmes spiritualistes, et qu'elle ne bornait pas ses aperçus à de simples signes matériels qui ne peuvent jamais rendre un compte suffisant des phénomènes, soit hygides, soit morbides surtout.

S'il est vrai, comme le dit M. Biot, que « l'existence des » forces de l'univers se découvre ou plutôt se constate par » l'observation des mouvements qu'elles communiquent à la » matière inerte, dépourvue de sentiment et de spon- » tanéité [1] »; à plus forte raison devons-nous dire que l'observation et la constatation des phénomènes, tant de l'ordre psychique que de l'ordre organico-vital, qui se passent en nous, doivent jeter le plus vif éclat sur la *Vraie Théorie Médicale,* c'est-à-dire sur la physiologie, sur la pathologie et sur la thérapeutique expérimentales et rationnelles.

Les travaux immenses des Magendie, des Longet, des Lélut, des Flourens et des Cl. Bernard, que seraient-ils, si, froids et nus, ils se montraient seuls à notre observation? Une théorie basée sur la seule constatation des faits, n'a jamais fait que des sceptiques et des empiriques; une expérimentation raisonnée peut seule agrandir le champ scientifique, en rapportant l'effet à sa cause, le phénomène à l'agent, la fonction à son principe actif; elle seule peut, en mettant une sage réserve dans ses appréciations, et en déterminant d'une manière définitive le sens des mots et l'acception des choses, forcer le scepticisme et l'erreur à rentrer dans le sein de l'École spiritualiste vraie. Barthez, avec son hésitation et sa foi sceptique à tout ce qu'il dit sur son principe vital, ne pouvait point produire une école homogène; la preuve évidente en est dans ce que l'histoire nous a montré, lorsque nous avons vu l'illustre Chancelier renier son principe vital, son titre de réformateur, et ne faire simplement de son système qu'une idée didactique

[1] Biot, *Disc. de récept. à l'Acad. franç.*, 5 février 1857.

passagère; lorsque nous avons vu Bordeu et Fouquet tantôt sensibilistes, tantôt semi-animistes; Fr. Bérard, vitaliste timide, penchant ou vers les forces vitales de Bichat ou vers le spiritualisme de Stahl; M. Lordat, tranchant la difficulté et déclarant aujourd'hui la substantialité du principe de vie, après avoir déjà condamné ceux qui ont prétendu qu'il existe un agent intermédiaire entre l'âme et le corps; M. Jaumes, enfin, ne mettant plus aucun doute sur sa spontanéité, son unité et son immatérialité.... Mais s'il est présumable que nous soyons arrivés à un siècle de réconciliation et de progrès, pourquoi ne se rendrait-on pas devant l'évidence des choses, et, sans répudier un passé honorable, pourquoi n'accepterait-on pas avec franchise toute la vérité, d'où qu'elle vienne, quelle qu'elle soit? — Le Spiritualisme doit donc désormais régner seul en maître sur la Science Médicale; c'est là son droit: Expérimentateurs, Physiologistes, Psychologues et Cliniciens sont appelés à apporter leur part à l'œuvre de régénération universelle qui se prépare; coupable sera celui qui, par froideur, par indifférence ou par mauvaise volonté, ne participera point à la rénovation des dogmes fondamentaux de la science de l'homme!

Ici finit notre tâche du moment [1]; nous avons franchement et courageusement travaillé pour la science, aimant les hommes comme des frères, mais dévoilant, poursuivant à outrance et combattant l'erreur partout où elle se trouve. Nul ne saurait blâmer nos efforts!

[1] Dans le Tome IV, nous étudierons la même question au point de vue pathologique.

RÉFLEXIONS

SUR L'INTRODUCTION DE M. BLONDIN A LA PHYSIOLOGIE DE STAHL,

PAR LE PROFESSEUR A.-L. BOYER. *

I. L'introduction de M. Blondin, écrite par lui quand la traduction de la Physiologie Stahlienne avec ses notes, notre argument et notre commentaire étaient imprimés, doit être considérée comme contenant l'idée fondamentale, le résumé des opinions de M. Blondin sur la physiologie de Stahl. L'auteur a eu le soin d'y développer, comme nous avions commencé à le faire jusque-là, d'un commun accord, ce dogme principal. « Le monopsychisme dynamique, emprunté à la tradition Mosaïque, forme la base de l'anthropologie hippocratico-socratique du Platonisme, de l'Aristotélisme, du Galénisme, des grandes Écoles Alexandrines, de même qu'il constitue, en s'agrandissant et en s'épurant, le *principe législateur* de l'anthropologie chrétienne, depuis son origine jusqu'à nos jours. »

Afin d'éviter des répétitions tout au moins inutiles, M. Blondin s'est appuyé sur de nouveaux textes, qui avaient été mis en réserve, et qui donnent plus de force et de précision à la pensée générale que nous poursuivons tous les deux : les travaux de M. Tissot conduiront au même résultat, en suivant une autre direction. Cette méthode est celle qu'adopteront toujours nos collaborateurs : unité de vues dans l'ensemble et les tendances définitives; variété dans les détails, les moyens et les procédés, pour arriver au résultat final.

MM. Sales-Girons et Bussemaker, dans un examen dont nous reconnaissons les intentions bienveillantes, ont paru craindre que, par un amour extrême de laconciliation, nous ne soyons conduits à identifier des doctrines que l'on regarde, *à tort*, comme radicalement antagonistes, par exemple le Platonisme et l'Aristotélisme. Hâtons-nous de les rassurer : nous sommes convaincus (et nous espérons le démontrer irrécusablement) que les doctrines de l'Académie et du Lycée, différentes sous certains rapports, sont tout-à-fait semblables au point de vue des idées principales puisées aux mêmes sources, dans la révélation primitive et dans la conscience intime de l'humanité, c'est-à-dire dans cette double lumière divine qui nous éclaire tous au-dehors et au-dedans. Si l'on croit généralement le contraire, c'est que l'on compare habituellement le faux

Platon avec le faux Aristote. Dès qu'on leur arrache le masque sous lequel la plupart des traducteurs et des commentateurs nous les ont cachés, surtout pendant le XVIIIe siècle (dont nous avons trop longtemps subi l'influence), l'erreur se dissipe et la vérité brille de tout son éclat. Pour le démontrer, il suffit d'invoquer le témoignage de ces deux grands philosophes eux-mêmes, bien traduits sur leurs textes et bien interprétés; il suffit de recourir aux chefs de la haute scholastique, de la renaissance, du XVIIe siècle; il suffit, en un mot, de substituer l'histoire à des romans historiques plus ou moins ingénieux dont on nous berce encore, comme si nous n'étions que de vieux enfants. Parmi les nombreux auteurs de premier ordre qui ont reconnu les liens intimes qui unissent Aristote et Platon, nous n'en citerons que deux en ce moment, Cicéron et S. Thomas.

« *Platonis autem auctoritate, qui varius et multiplex et copiosus fuit, una et consentiens duobus vocabulis philosophiæ forma instituta est, Academicorum et Peripateticorum, qui rebus congruentes, nominibus differebant,.. utrique Platonis ubertate completi. Quæ quidem erat duobus primò, ut dixi, nominibus una. Nihil enim inter Peripateticos et illam veterem Academiam differebat. Abundantiâ quâdam ingenii præstabat, ut mihi videtur Aristoteles; sed idem fons erat utrique, et eadem rerum expetendarum fugiendarumque partitio* [1]. » L'opinion de Cicéron serait, comme on le voit, bien absolue, si on l'acceptait dans toute sa rigueur.

Écoutons maintenant S. Thomas: « *Aristoteles plerùmque quandò reprobat opiniones Platonis, non reprobat illas quantùm ad opiniones Platonis, sed quantùm ad sonum verborum ejus. Omnia enim Plato figuratè dicit, et per symbola docet, intendens aliud per verba quàm sonent ipsa verba : ideò ne aliquis propter ipsa incidat in errorem, Aristoteles disputat contrà eum quantùm ad id quod verba ejus sonant* [2].…

« Quand Aristote semble combattre Platon (dit le docteur angélique qui avait tant étudié ces deux beaux génies), il attaque seulement le plus souvent sa forme, son élocution, plutôt que le fond de sa pensée : c'est qu'en effet, Platon se sert ordinairement d'un style figuré, de métaphores, de symboles qui voilent sa pensée même; c'est pour que ses lecteurs ne s'y trompent point, qu'Aristote a le soin de combattre ces expressions, ces formes vicieuses, afin de les rectifier. »

[1] Cicéron, *Academ*, lib. 1, cap. 9.

[2] S. Thomas, Comment. sur le traité *De animâ* d'Aristote, *lib.* 1, *lectio* 8, t. III des œuv. complèt. in-fol., 2e part., p. 21.

La doctrine de Platon est difficile à comprendre parce qu'il est trop ample, trop poétique, trop symbolique, trop figuré; parce qu'il met des personnages en scène sans que l'on découvre aisément quel est celui qui parle en son nom; parce qu'enfin ses théories fragmentées ne résultent que de l'ensemble de ses écrits. Aristote, de son côté, est concis, obscur, nerveux; il fait mille détours pour éclaircir à fond chaque sujet, et ne conclut définitivement qu'après avoir démontré; souvent un mot, insignifiant en apparence, éclaire seul toute sa pensée. L'antagonisme radical que l'on a cru trouver entre ces deux génies législateurs, tient à ce qu'on n'a pas suffisamment lutté contre ces difficultés, dont on peut, sans trop de peine, donner la clef aux hellénistes versés dans l'histoire de la philosophie. Cette clef se trouve surtout dans Albert le Grand et S. Thomas comparés aux Coïmbrois, à Marsile Ficin et à ses disciples, à Bossuet. Cette clef, une fois découverte, peut être beaucoup simplifiée; alors on est étonné de l'accord qui règne entre eux dans les profondeurs de leur pensée, et des immenses trésors que l'on peut y puiser à pleines mains; alors aussi la philosophie moderne et l'histoire humanitaire s'éclairent de vives lumières, que l'on commence à entrevoir aujourd'hui, et l'on comprend pourquoi chacune de nos écoles philosophiques a un Platon et un Aristote qui ressemblent médiocrement à ceux d'une autre école (quand ils n'en diffèrent pas tout-à-fait), parce qu'ils ressemblent peu aux véritables modèles. Nous espérons, dans la suite de notre travail et surtout dans des études spéciales, faire partager à nos lecteurs nos profondes convictions.

Ces réflexions s'appliquent à beaucoup d'autres auteurs, philosophes et médecins. Nous les plaçons ici afin que l'on ne se hâte point de croire que nos tendances conciliatrices sont une entreprise neuve et téméraire qui ne repose sur aucun document positif. Elles ont pour elles l'autorité traditionnelle des plus grands esprits trop long-temps méconnue, des textes irrécusables, et les lois mêmes de la nature humaine. Quand il s'agit d'idées législatrices, il y a toujours entre les génies du premier ordre de larges surfaces de contact, de même qu'entre les axiomes vrais il se trouve constamment un rapport intime, même quand ils semblent contradictoires. Le but suprême de la science progressive consiste à trouver le lien, le moyen de transition, malgré les résistances et les réclamations de ceux qui en nient l'existence par cela seul qu'ils ne l'aperçoivent pas.

II. M. Blondin affirme avec nous que Platon n'admet chez l'homme qu'une âme unitaire douée de plusieurs facultés. Cette doctrine est évidente quand on médite Platon; la doctrine opposée,

quoique dominante depuis plus d'un siècle, ne soutient point un examen approfondi. Aux textes cités par M. Blondin, nous pourrions en ajouter beaucoup d'autres: bornons-nous aux suivants qui sont démonstratifs. « Καθάπερ εἴπομεν πολλάκις ὅτι τρία ψυχῆς τριχῆ ἐν ἡμῖν εἴδη κατῴκισται..... » (*Timée* de Platon). « Ainsi que nous l'avons répété souvent, il y a dans notre âme trois forces ou facultés (εἴδη); chacune a ses mouvements, ses forces motrices; il y a ainsi dans notre âme trois sphères, trois régions, τούς τρεῖς τόπους τῆς ψυχῆς. Chacune des facultés de l'âme agit particulièrement sur une région centrale du corps: l'encéphale, la poitrine, le système abdominal. De ces facultés, l'une est raisonnable et raisonnante (λογιστικὸν), elle est ἀρχὴν ψυχῆς ἀθάνατον, le principe immortel, inaltérable; l'autre est ἀλογιστικὸν, ἐπιθυμητικὸν, instinctive, concupiscible (c'est la plus inférieure); la troisième (moyenne) est le θυμὸς, θυμοειδὴς, placée entre les deux. » Cette doctrine est surtout bien développée dans le quatrième livre *De la république*[1]. Platon découvre d'abord dans l'âme deux facultés diverses: l'une, source de la raison et du raisonnement, de la pensée; l'autre, source des désirs, des besoins corporels (par celle-ci nous avons soif, faim, etc...); ces deux facultés, il les nomme bien δύο ἡμῖν εἴδη ἐν ψυχῇ ἐνόντα (pag. 367). La troisième faculté θυμὸς est aussi pour lui un εἶδος ou ἀρχὴ τῆς κινησεως, une faculté ou force principe de mouvement. Les textes de Platon n'offrent aucune ambiguité. Le chef de l'Académie, objecte-t-on, dit quelquefois ψυχῆς μέρη des parties de l'âme. Mais il dit souvent μέρη καὶ εἴδη, des parties ou facultés, et Aristote, dont le monopsychisme n'est pas douteux, s'appuie sur Platon, admettant τριμεροῦς δέ τῆς ψυχῆς λαμβάνομένης κατὰ Πλάτωνα....... Dans son traité *De placitis Hippocratis et Platonis*, Galien dit que la doctrine d'une seule âme douée de trois facultés est commune à Hippocrate et à ses deux disciples Platon et Aristote; il emploie μέρη (parties) comme synonyme d'εἴδη et ἀρχαι, c'est-à-dire de facultés et principes. Remarquons d'ailleurs que Platon met toujours ψυχῆς au singulier: « Il y a trois parties, facultés, principes de mouvement dans notre âme unitaire. » On dit encore: Pourquoi Platon assigne-t-il à ces facultés un siège corporel différent? On veut qu'un spiritualiste donne à une faculté incorporelle un siége matériel, et l'on prête à Platon une pareille énormité! Pourtant, la pensée du philosophe grec est bien claire; chaque faculté a, dans le corps, un siége principal d'action, un instrument, et non pas une habitation où elle est matériellement fixée. Qu'un

[1] Voy. *De republicâ*, lib. 4, Bitonti, T. VI, p. 360 et suiv.

matérialiste attache la pensée, l'amour, etc... à un point matériel, cela est très-logique pour lui, puisque c'est une partie du cerveau qui pense, une autre qui aime, une troisième qui se souvient, etc.; mais imposer cette doctrine à un spiritualiste, c'est une aberration qui ne saurait s'expliquer que par les vices de la doctrine matérialiste même, hérissée de contradictions, et partout en opposition avec l'expérience la plus simple, la raison la plus commune, la morale la plus vulgaire. S. Thomas explique très-bien le sens du mot *partes animæ*. « Potentiæ animæ *dicuntur* partes ipsius : *tres partes* animæ *communiter assignantur, scilicet* anima *vegetabilis, sensibilis et rationalis*[1]. — Les *virtualités* de l'âme sont nommées ses parties; il y a donc dans l'âme trois parties : l'âme végétative, l'âme sensitive, l'âme intellective..... » Ainsi, quand on dit l'âme végétative, sensitive, intellective, c'est comme si l'on disait la partie ou virtualité ou faculté végétative, sensitive..... Dès-lors, sa conclusion, dont les termes ont prêté à divers abus, devient claire : « *Quinque distincta sunt potentiarum animæ genera, vegetativum, sensitivum, appetitivum, motivum secundùm locum, intellectivum; tres animæ, vegetativa, sensitiva, intellectiva; quatuor modi vivendi, vegetativum, sensitivum, motivum secundùm locum, intellectivum.* »

III. Le passage de Barthez que nous avons cité[2] prouve combien notre illustre Chancelier trouvait étrange qu'on plaçât entre l'âme pensante et le corps, une seconde *âme substantielle*, moitié spirituelle moitié corporelle, servant d'intermédiaire entre les deux. Un pareil être serait semblable à la chimère antique. Rien, au contraire, de plus logique, de plus naturel, que d'admettre dans l'âme unitaire une faculté vivifique servant à unir au corps les facultés intellectuelles et morales, et constituant ainsi le lien du physique et du moral. Telle est la pensée exprimée dans la Genèse et développée par les Pythagoriciens, Hippocrate, Platon, Aristote, etc.

Dans la tradition judaïque, la vie (la faculté vivifique) se manifeste surtout dans le sang, qui, par là, est un des grands liens entre l'âme et le corps : c'est précisément ce que dit Hippocrate : « Le sang est le lien (δέμα) entre l'âme et le corps »; aussi, ajoute-t-il : « *Sanguis facit desipere.* — Les altérations du sang et des fonctions vasculaires produisent la folie. » C'est en poursuivant la même idée qu'Aristote regarde le cœur comme jouant un grand rôle dans l'exercice des facultés sensitive et intellectuelle ; mais cette action

[1] *Summ. theol. prima pars*, quest. 88, art. 1er.
[2] *Voy.* Réflexions et Commentaires sur la physiologie, T. II, p. 551.

du cœur, ainsi qu'il le fait remarquer, n'est point immédiate. Pour Galien, qui accepte cette doctrine, les facultés vitales (dont l'action se rattache spécialement au système vasculaire et à l'hématose), servent de lien aux facultés naturelles (celles de la vie nutritive) et aux facultés animales (de la vie de relation). Ces idées fondamentales du Mosaïsme, de l'Hippocratisme, du Christianisme, étendues et perfectionnées dans le sein de notre École depuis son origine, forment une des bases du Stahlianisme. Notre Grimaud a très-bien compris l'importance du Monopsychisme mosaïco-hippocratique de Montpellier et de Stahl : « Ce beau génie (Stahl) avait bien vu, comme Hippocrate et tous les philosophes théistes, que la raison d'*individualité* d'un être vivant ne pouvait se trouver que dans l'*unité* du principe qui l'anime[1].... »

Du reste, M. Lordat a cru long-temps, ainsi que Barthez, que la substantialisation de la force vitale est une hypothèse, aussi bien que l'animisme, et qu'il faut s'en tenir à l'unité vitale, comme un fait, sans chercher à l'expliquer. « C'est cette unité et cette harmonie qui ont de tout temps frappé les médecins, et pour l'explication desquelles ils ont souvent admis *des causes hypothétiques, telles que des êtres d'une nature intermédiaire entre l'âme et le corps, ou l'action immédiate, non réfléchie et non sentie, de l'être pensant*[2]. »

Nous croyons que le Monopsychisme didynamique de Stahl, auquel on peut ramener aisément le double Dynamisme de M. Lordat, peut servir de base à la théorie médicale la plus satisfaisante, en ajoutant encore quelque chose à la circonspection dont Stahl nous a donné l'exemple, après Hippocrate et les Hippocratistes de Montpellier. M. Lordat, avec les qualités éminentes qui le distinguent, a répandu dans l'anthropologie une foule de vues lumineuses dont nous devons profiter.

[1] Grimaud, *Physiol.*, chap. 4, pag. 326.

[2] M. Lordat, *Conseils sur la manière d'étudier la physiologie*, 1813, pag. 121.

ARGUMENT

DE LA PHYSIOLOGIE DE STAHL,

PAR A.-L. BOYER,

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER,
MÉDECIN EN CHEF DE L'HOSPICE SAINT-ÉLOI.

I. Le but principal du médecin dans sa mission spéciale étant la conservation de la vie et de la santé, il doit avoir, de l'une et de l'autre, une idée vraie, exacte, précise.

II. La *vie* considérée *phénoménalement*, et dans un individu par rapport à lui-même, est cet ensemble de fonctions ou d'actes propres aux êtres vivants qui les font subsister et les conservent pendant un temps déterminé : celui-ci mesure la durée de cette vie. Quand on définit la vie *dynamiquement*, c'est l'ensemble des *forces*, des *facultés* spéciales des êtres vivants, qui servent à l'accomplissement des actes vitaux.

Chez les végétaux et les animaux, la vie est purement corporelle : elle est organique et végétative pour les premiers, végétative et sensitive pour les seconds.

L'homme seul, sur notre terre, joint à la vie végétative et sensitive une vie supérieure, la vie intellectuelle et morale (vie humaine spécifique), qui, dans ses plus hauts degrés, s'élève jusqu'à la vie spirituelle et religieuse.

La vie végétative est le fondement de la vie sensitive : l'une et l'autre (vie corporelle) sont la base de la vie intellectuelle et morale : le corps et ses fonctions vitales sont faits pour l'esprit et ses fonctions intellectuelles, morales, religieuses, qui constituent la vie de l'esprit.

III. L'agent instrumental de ces trois formes ou degrés de la vie, c'est le mouvement et la force motrice. Son *agent substantiel*, c'est l'âme *immortelle*. Celle-ci est donc d'abord un *principe moteur* qui donne l'impulsion aux forces motrices propres au corps et qui les

dirige pour un but ; l'âme est le principe moteur et directeur des mouvements propres à la vie végétative, à la vie sensitive, à la vie intellectuelle, morale, religieuse. Mais pour mouvoir et diriger, il faut un acte supérieur, il faut des sensations, des sentiments, des idées, des volontés : l'âme doit donc avoir tout cela, se rapportant à ces modes de la vie ; elle doit être partout sensitive, intellectuelle, volitivite (ou voulante). On trouve, en effet, dans l'âme une sensibilité, une intellectivité, une volonté innées, et tout cela est triple : sensibilité, intellectivité, volonté vitales ou végétatives ; sensibilité, intellectivité, volonté sensuelles ou animales ; sensibilité, intellectivité, volonté intellectuelles ou humaines.

L'intellectivité et la volonté intellectuelles constituent l'intelligence et la volonté libre, la véritable volonté : l'intellectivité vitale et sensuelle, la volonté vitale et animale sont le *vis æstimativa*, de simples appétits. C'est par analogie, par métaphore, qu'on a donné le nom d'intellectivité, de volonté (vitales ou sensuelles) à ces facultés purement instinctives ou intuitives, et aux actes qui s'y rapportent.

Dans tous ses actes, l'âme agit tantôt par ses forces propres, tantôt sous l'impulsion de son corps impressionné et mis en mouvement de manières diverses ; elle est à la fois active et passive. Dans les diverses fonctions constitutives des trois vies, nous retrouvons la part de la sensibilité, de la motilité, de la plasticité.

IV. L'essence et le but de la *vie corporelle*, c'est la conservation du corps : la *vie végétative* le conserve dans sa crâse et sa constitution intimes ; la *vie sensitive*, dans sa texture, sa charpente, ses formes extérieures. Aux actes fondamentaux de la vie végétative se rapportent surtout la sensibilité vitale des sens internes et les mouvements toniques ; aux actes de la vie sensitive se rattachent les sensations externes et les mouvements locomoteurs.

V. De la vie végétative en général. — § 1er. *Considérations sommaires*. — On y distingue trois fonctions conservatrices : la circulation, les sécrétions et les excrétions, la nutrition. Nous avons déjà reconnu, dans les écrits précédents, l'indispensable nécessité de ce travail conservateur incessant ; il repose sur ce fait, que toutes les parties du corps vivant sont et doivent être,

pour leurs fonctions, dans un état constant de corruptibilité imminente, sans tomber dans la corruption : c'est la vie végétative qui, par sa lutte, maintient un juste équilibre.

La fonction vitale fondamentale est donc la *conservation de la crâse* (de la mixtion) corporelle.

Le corps humain, en vue de son exquise sensibilité, avait surtout besoin de flexibilité ; sa texture et sa crâse devaient, avant tout, être molles, flexibles ; l'élément mucido-gras[1] y domine, principalement dans les parties délicates ; il se rencontre aussi dans les parties plus dures, qui acquièrent une consistance plus grande par l'adjonction de principes plus solides.

Cet élément aquoso-mucido-gras est, chimiquement, fort disposé à la fermentation, à la dissolution, à la séparation de ses parties constitutives : cette tendance est favorisée par une humidité considérable et une chaleur modérée ; les fonctions et la force vitale conservatrices sont les agents qui maintiennent partout cette consistance, cette texture, cette corruptibilité en puissance (au degré nécessaire dans les divers points), tout en empêchant cette dissolubilité de dépasser certaines limites et de devenir une véritable dissolution ou corruption.

Les fonctions conservatrices sont des mouvements qui s'opposent à ce que les parties les plus déliées, les plus fermentescibles, ne se livrent à leurs tendances, de manière à entraîner les autres avec elles : la force vitale dirige et surveille ces mouvements, afin de maintenir en tout lieu la mixtion ou crâse normale.

Le sang est la partie la plus disposée à la dissolution corruptive, parce que la mixtion mucido-grasse y est très-prononcée ; aussi les actes conservateurs s'y observent au plus haut degré. Le sang conserve sa texture et sa crâse, par la circulation, les sécrétions, les excrétions, etc. ; il se débarrasse et débarrasse ainsi, pendant son cours, tous les organes des matières qui sont ou pourraient être nuisibles ; car la nature (ou force vitale) travaille avec prévoyance pour le présent et pour l'avenir.

[1] L'élément muqueux de Stahl correspond à ce qu'on nomme aujourd'hui la protéine (albumine, fibrine, gélatine), l'élément gras répond aux principes graisseux et féculents.

La nature s'occupe, avec une grande sollicitude, des parties les plus vivantes dont la texture et la crâse délicates sont exposées à une corruption imminente très-marquée, et chez lesquelles la limite peut aisément être franchie à chaque instant. Les actes vitaux y sont plus rapides, plus actifs; la surveillance est plus vigilante: ceci est manifeste pour le sang et le système nerveux.

Les tissus exsangues ou plus durs (membraneux, tendineux, ligamenteux, osseux, etc.,) ont moins de vitalité. Les tendances corruptives sont plus obscures et d'un autre genre; on y observe plutôt un travail lent et ulcératif. Les efforts conservateurs généraux et locaux sont moins actifs, plus chroniques: cela tient à leur texture, à leur crâse où l'élément séroso-salin l'emporte sur l'élément mucoso-gras.

La crâse précède la contexture et la tient sous son empire. La force vitale dispose généralement bien toutes les molécules vivantes; si elles sont normales, il y a ordinairement peu de danger. Ce qu'il y a de plus grave, c'est la production de principes corrompus, corruptibles, se détruisant aisément et entraînant aussi la destruction des autres.

La nature règne en souveraine dans l'œuvre qui préside à l'arrangement des tissus. Il n'en est plus de même pour leur composition intime, leur crâse: là elle partage son empire avec les forces macrocosmiques ou physico-chimiques; quand celles-ci l'emportent sur la force ou les actes vitaux (microcosmiques), la ruine commence et le domaine de la vie s'affaiblit de plus en plus.

La force vitale, qui construit et conserve le corps, a une connaissance intuitive non-seulement de la crâse des parties, mais aussi de leur structure, considérée dans ce qu'elle a de plus intime. Ce qu'il y a de plus admirable, ce n'est point la figure extérieure, la charpente que les yeux aperçoivent; c'est la disposition moléculaire (insaisissable pour la vue) des fibrilles élémentaires, de leurs interstices, cavités, méats, pores, etc.; le nombre des molécules est compté avec une rigoureuse justesse, leur situation, leurs rapports sont mesurés avec précision, et cela, depuis le commencement de la vie jusqu'à la fin, en s'accommodant aux variations des âges, des sexes, en vue d'un but compliqué qui est atteint. Ce ne sont point

des forces physico-chimiques aveugles qui disposent tout cela avec cet ordre mathématique si flexible et si rigoureux.

Tous les systèmes qu'on a imaginés pour transformer, même au point de vue organique, les animaux en de simples machines, s'évanouissent devant la contemplation de ces faits.

Passons maintenant à l'étude spéciale des trois grandes fonctions conservatrices de la vie végétative.

§ 2. *De la circulation et du sang.* — La circulation porte le sang dans tous les organes pour y entretenir la chaleur, la sensibilité, la motilité, et concourir aux diverses fonctions; mais elle est aussi un acte conservateur. Elle maintient le sang dans sa température, sa fluidité, sa constitution physique, chimique, vitale, normale : 1° en débarrassant l'organisme des matériaux nuisibles, vieillis, usés (excrémentitiels), 2° en recevant et élaborant des matériaux nouveaux (récrémentitiels). En entretenant ainsi le sang dans son mode physiologique, elle rend le même service à tous les organes.

Le sang est formé de trois parties : 1° sang proprement dit, corpuscules arrondis, rouges; 2° lymphe plastique ou nourricière, élément nutritif; 3° sérum constitué par divers produits qui doivent être rejetés. Le sang est un fluide mucoso-gras, contenant de plus une grande quantité d'eau et de sels.

Le sang tout entier, ou sa partie lymphatico-séreuse, pénètre partout (cœur, artères, veines capillaires, tissu spongieux ou parenchymateux général).

Ces tissus possèdent la sensibilité vitale ; le cœur et les gros vaisseaux ont la motilité animale involontaire; les capillaires et le tissu spongieux, la tonicité. Les gros vaisseaux sont les réservoirs où les capillaires et le tissu spongieux puisent le fluide sanguin; la force vitale se sert de la tonicité pour le distribuer aux diverses parties dans une juste mesure.

Le sang, poussé par le cœur et les vaisseaux artériels, est repris par les capillaires veineux qui le ramènent, par les veines, au centre circulatoire; il parcourt un véritable cercle complet, ainsi que l'ont démontré les travaux modernes. Mais il ne faut pas croire, avec les iatromécaniciens, que le mouvement circulatoire s'accomplisse en-

tièrement par l'impulsion mécanique du cœur et des gros vaisseaux, distendus ou même stimulés par le sang; la force tonique intervient, et l'âme exerce son influence en vertu de sa sensibilité et de sa volonté vitales : c'est ainsi que le sang est répandu dans tous les tissus en proportion variable, selon les besoins de l'organisme.

Au moment où une sécrétion doit s'opérer, le sang afflue en plus grande quantité vers l'organe sécréteur, et cet afflux s'accroît avec l'activité de la sécrétion. Pendant la menstruation, la gestation, la lactation, le sang se porte en abondance vers l'utérus et les glandes mammaires, et l'intensité de ce mouvement est sans cesse en harmonie, dans son degré comme dans sa durée, avec le but qu'il faut atteindre sans le dépasser. C'est une idée vitale qui se poursuit et se réalise régulièrement dans ses moindres détails.

Quand l'âme se livre à une méditation profonde, à un travail intellectuel énergique, le sang se dirige vers le cerveau où la circulation s'active : on peut faire la même remarque pour tous les organes des sens, quand ils se concentrent long-temps et attentivement sur un objet. La circulation générale et locale se modifie sous l'influence des passions et suivant leur caractère : on rougit de honte et de colère, on pâlit de terreur ; le pouls de l'homme qui poursuit une pensée profonde, n'est pas celui du poète entraîné par une inspiration rapide. Dans tout cela, la sensibilité, l'intellectivité jouent un rôle que l'on a trop oublié : il y a autre chose qu'une impulsion mécanique et grossière.

Pendant que le mouvement circulatoire s'accomplit, et sous son influence, le sang est soumis à des décompositions, des recompositions, des élaborations, des transformations successives qui coopèrent à sa conservation constante. Le chyle perfectionné devient du sang avec ses globules et sa lymphe nourricière ; la lymphe et les globules s'usent, se changent et se mêlent au sérum; les matériaux vieillis ou nuisibles disparaissent pour faire place à des matériaux jeunes et utiles ; les parties épaissies se fluidifient par l'introduction de parties plus liquides; le calorique perdu est renouvelé par des actes calorifiques, parmi lesquels la respiration occupe le premier rang ; car on commet une erreur grave quand on soutient, avec nos médecins du XVII[e] siècle, que la respiration rafraîchit le sang.

§ 3. *Des sécrétions et des excrétions.* — Le système vasculaire uni au système lymphatico-chylifère est un vaste appareil sécréteur et excréteur sanguin : le sang est sécrété au moyen du chyle et de la lymphe, qui produisent par leur élaboration et leur évolution la lymphe nourricière plastique et les globules, tandis que le sérum est une véritable excrétion.

Toutes les sécrétions et les excrétions s'opèrent par le même mécanisme. Les organes chargés de ces fonctions choisissent dans le sang les matériaux nécessaires à l'œuvre qu'ils accomplissent, et les soumettent à leur élaboration spéciale; les sécrétions récrémentitielles s'emparent des principes utiles ; les sécrétions excrémentitielles saisissent les principes inutiles ou nuisibles, qui sont ensuite portés au-dehors.

Les actes mécaniques sont secondaires ; les actes fondamentaux sont vitaux. Il y a une action élective qui démontre des sensibilités spéciales, une sorte de tact, de sagesse ; tout se fait avec un ordre, une mesure, des compensations, des accords synergiques, qui supposent un régulateur unitaire pesant et proportionnant tout de manière à atteindre un but définitif (la conservation de la constitution du sang et des fluides) qui est obtenu au milieu d'une infinité de détails. Quand une sécrétion se modifie dans ses qualités ou ses quantités, des modifications nouvelles s'établissent dans les autres sécrétions de manière à établir l'équilibre.

Stahl insiste sur ce fait fondamental; il donne une théorie générale des sécrétions et des excrétions, qui est tout au moins fort ingénieuse, et examine ensuite ce qu'il y a de spécial dans la sécrétion de la lymphe, du lait, de la salive, de la bile, du sperme, etc.

§ 4. *Nutrition.* — *A.* Dans la circulation il y a : 1° *un mouvement progressif du sang*, 2° *des sécrétions et des excrétions;* et tout cela concourt à un acte végétatif conservateur. — *B.* Dans les sécrétions et les excrétions, on observe aussi : 1° *l'acte sécréteur et excréteur,* 2° *un mouvement progressif;* ce sont encore des fonctions conservatrices : les unes et les autres se rapportent aux fluides. — *C.* La nutrition présente aussi : 1° *des phénomènes locomoteurs*, 2° *des actes sécréteurs et excréteurs*, qui s'appliquent aux solides. Les organes se

réparent au moyen de matériaux nouveaux (récrémentitiels); ils s'épurent en se débarrassant des éléments usés ou dangereux (excrémentitiels) : ces deux ordres d'éléments se meuvent et se mêlent au sein des courants afférents et efférents du tourbillon nutritif.

La nutrition embrasse dans ses phases successives : 1° la digestion dans le tube alimentaire ; 2° la sécrétion de la matière nutritive extraite du tube digestif, et son élaboration ultérieure ; 3° l'assimilation, c'est-à-dire le choix des principes réparateurs qui conviennent à chaque partie, leur sage distribution, leur application à chaque organe, de manière que tout se renouvelle en restant sans cesse semblable à lui-même.

Dans la digestion, l'homme a une connaissance nette de ses besoins ; il exécute d'abord des actes volontaires : la sensibilité animale, les mouvements voulus apparaissent en première ligne ; plus tard, ou simultanément, la sensibilité vitale, la motilité involontaire, enfin la tonicité se mettent en jeu : l'estomac se livre à des élections vitales, à des mouvements en harmonie avec son choix ; il a des sympathies et des antipathies instinctives, intuitives, pour les substances qui ne conviennent point à l'organisme ; il conserve le souvenir de celles qui ont causé des dommages, même lorsqu'elles flattent le goût.

C'est surtout dans l'acte assimilateur que la force vitale déploie le mieux sa sensibilité élective, et qu'elle poursuit avec une admirable constance l'exécution du type, de l'idée (εἶδος, ἰδέα), qui conserve partout la crâse, la texture, la forme des organes. Le cerveau, le foie, les reins, les muscles, les os, etc., reçoivent la quantité de substance voulue ; la matière nerveuse, musculaire, osseuse, est saisie par les appareils nerveux, musculaire, osseux, etc. ; la quantité de matériaux à enlever ou à remplacer est pesée et mesurée avec une minutieuse rigueur ; chaque molécule se dépose dans le lieu qu'elle doit occuper, et se cimente avec les molécules voisines, etc. Ces actes ne sont point mécaniques ; mais ils se modifient sans cesse en s'accommodant aux âges, aux sexes, etc., et s'adaptent avec prévoyance à une foule de circonstances éventuelles qui sembleraient imprévues.

VI. De la vie sensitive ou animale. — § 1er. *Sensations.* —

La *vie végétative*, la *sensibilité* et la *motilité vitales*, avec tout ce qui en découle, ont pour but, comme nous venons de le voir, de conserver le corps dans sa constitution et sa texture intimes par des actes subtils et déliés. La *vie sensitive*, la *sensibilité animale*, la *motilité volontaire* ont pour objet de défendre le corps contre des agents plus externes, plus volumineux, plus grossiers, au moyen d'actes plus évidents, en rapport avec la nature de ces agents. Certainement, les sensations avec conscience fournissent des matériaux à la pensée, les mouvements volontaires sont les exécuteurs des ordres de l'intelligence; mais *leur fin première*, c'est la conservation du corps : l'âme, pour penser, vouloir et agir, s'occupe avec sollicitude de l'instrument dont l'intégrité est nécessaire pour l'accomplissement régulier de ces délicates fonctions. C'est surtout à ce point de vue que nous étudierons la sensation avec conscience et la locomotion.

La sensation est-elle active ou passive? Est-elle une action ou bien un acte passif, une impression faite sur l'âme? Elle présente ces deux modes. Quand nous voulons examiner un objet, nous tendons l'organe qui s'en occupe, pour que rien ne lui échappe; nous dirigeons l'œil, l'oreille et toutes leurs parties pour recueillir et concentrer les rayons lumineux, pour saisir le son le plus faible; l'âme est comme l'araignée ou l'oiseleur qui tendent leur toile ou leurs filets. Le soldat s'endort au milieu du bruit le plus violent qui se passe dans son camp; il veille quand il est inquiété par les bruits lointains d'une troupe ennemie: si, dompté par la fatigue, il succombe au sommeil, son âme veille encore, et l'arrache au repos dès que le bruit se rapproche ou devient plus intense. L'âme est passive lorsqu'un objet extérieur impressionne les organes ou les tend à son tour; elle perçoit cette impression, mais elle peut l'affaiblir ou la rendre plus vive, selon qu'elle lui refuse ou lui accorde son attention.

Quand l'âme a imprimé à un organe sensoriel ou à ses nerfs un certain degré subtil de tension, et qu'une impression de dehors vient le modifier, l'âme s'aperçoit de cette modification, et la perception qu'elle en a constitue la sensation. Celle-ci est instantanée; une sensation prolongée se compose d'une série de perceptions de ce

genre, ne durant qu'un seul instant. L'âme, pour percevoir, réagit sur l'impression d'origine extérieure, et ne saurait, rigoureusement, être regardée comme passive. Son activité se révèle d'ailleurs par l'étendue, le degré, la concentration, la direction, etc., volontaires qu'elle donne à la sensation, par les actes ultérieurs d'attention, de jugement, d'élection, etc.

La doctrine de la passivité de l'âme dans la sensation a introduit une foule d'erreurs qui obscurcissent cette vérité fondamentale : « Le corps vivant est l'instrument et le laboratoire de l'âme raisonnable. » Ainsi, l'on a dit : 1° que la sensation s'opère automatiquement, mécaniquement, sans le concours actif de l'âme ; 2° que la sensation résulte de l'impression des particules visibles, tangibles, odorantes, sonores, etc., émanées des corps, qui laissent des empreintes ineffaçables sur la substance molle du cerveau, d'où résulte le souvenir ; 3° que la sensation, ainsi effectuée d'une manière absolue, inévitable, en vertu de la structure mécanique des parties, n'a aucun but déterminé ; 4° que l'âme ne joue aucun rôle dans la direction des actes sensitifs ; qu'elle ne s'en sert point pour remplir ses intentions, pour satisfaire ses besoins ou ses désirs. Tout cela est en opposition avec la raison et l'expérience. Comment concevoir cette masse de traces permanentes dans le cerveau sous les impressions subtiles et passagères de tant d'odeurs, saveurs, etc. ? Comment se conservent-elles dans des molécules cérébrales plusieurs fois renouvelées par la nutrition, etc. ?

Ce qu'il y a de vrai, c'est que l'âme, dans les actes de la vie animale conservatrice, dirige activement ses organes sensoriels vers les objets externes, pour les étudier, pour juger ceux qui lui sont agréables et utiles ou désagréables et nuisibles, afin de se servir des premiers, de repousser les seconds ou de s'en éloigner. A la perception sensitive succède la comparaison, le jugement, le choix, actes qui ne sont ni mécaniques ni organiques, mais dynamiques (inorganiques), et qui résultent de l'action directe, immédiate, spécifique, de l'âme pensante.

Tout cela s'opère rapidement et suppose dans l'âme des sentiments antipathiques, sympathiques, instinctifs, innés, en harmonie avec les rapports d'utilité ou de nocuité des corps qui nous environnent :

ces sentiments primitifs sont irréfléchis d'abord, institués en nous par l'ordonnateur suprême, pour la conservation de notre corps.

Les jugements de ce genre s'opèrent avec une rapidité merveilleuse : nous discernons des milliers d'odeurs, de saveurs, dans leurs plus légères nuances, sans méditation profonde, sans analyse compliquée; nous nous les rappelons sans pouvoir les représenter sous des images figuratives, pour en fixer le souvenir. Cette promptitude, cette puissance de jugement, de détermination volontaire que possède l'âme relativement aux objets de cette espèce, sans le secours de l'imagination, d'une comparaison grossièrement figurative, d'une longue réflexion, révèle dans l'âme une puissante disposition pour cette œuvre. Il nous semble voir là une trace, un léger rayon de cette splendeur intellective, de cette appréhension instantanée et lumineuse par laquelle le premier homme, avant la chute, reconnaissait au premier coup-d'œil les propriétés intimes de tout ce qui l'entourait, et donnait à chaque chose un nom en harmonie avec ces propriétés mêmes. Cette trace, qui se trouve dans ces *jugements sensitifs* conservateurs, est encore plus marquée dans la *volonté sensitive* correspondante, relative aux objets agréables, désagréables ou indifférents.

§ 2. *Mouvement locomoteur.*— Ce mouvement est appelé à juste titre mouvement volontaire, parce que la volonté le dirige pour nous approcher ou nous éloigner des objets, une fois que le *jugement* ou la *faculté estimative* nous ont appris que ces objets nous conviennent ou ne nous conviennent point. Ce mouvement est institué pour exécuter les intentions de l'âme et les directions qu'elle désire imprimer aux membres, dans le but de connaître les objets extérieurs et d'agir sur eux afin de s'en servir surtout pour les besoins de son corps : ce mouvement est surajouté au mouvement tonique, avec lequel il a les plus grandes relations. Le *sens* du mouvement (sens musculaire) est, comme les autres *sens*, un point capital qui mérite une sérieuse étude.

C'est d'après les sentiments de plaisir et de peine, etc., communiqués à l'âme par ce *sens du mouvement*, que celle-ci se décide dans les actes moteurs volontaires, dans leur direction, leur degré, etc. On a eu tort de croire que l'âme ne préside point à tout

cela, d'après ses sentiments, ses sensations, ses idées, ses lois primordiales, etc. Les raisons que l'on donne pour réfuter cette proposition si vraie, sont plus spécieuses que solides : L'âme, dit-on, possédant la réflexion et le souvenir, doit les appliquer à toutes les fonctions; or, elle ne le fait point pour tous ces actes intimes; donc ce n'est pas elle qui les opère. Mais on ne remarque point qu'il est une foule d'actes appartenant à l'âme raisonnable qui échappent à sa réflexion, à son analyse, à son souvenir. Ainsi, quand nous visons un objet avec une pierre, nous savons que nous voulons jeter la pierre près ou loin; et cependant avons-nous une connaissance intime, claire, précise, adéquate, de toutes les combinaisons corporelles instrumentales que nous mettons en jeu ? Par habitude nous visons juste, presque sans réflexion, analyse, souvenir.

Il y a dans notre âme raisonnable beaucoup d'actes qui s'opèrent sans conscience parfaitement distincte, sans raisonnement suivi, sans souvenir; elle agit souvent par des sympathies ou des antipathies instinctives. Nous trouvons dans notre âme une *sagesse*, une *raison non raisonnante*, sensitive, intuitive, qu'il ne faut pas toujours dédaigner, bien qu'elle soit sujette à se tromper. Parfois elle a une aversion extrême pour le mouvement ou certains mouvements, dans des circonstances déterminées, dont la pathologie retire d'utiles enseignements. Cette *raison non raisonnante*, dans son action générale ordinaire d'ensemble, procède avec plus de simplicité, de constance, de certitude, que la *raison raisonnante*. C'est ce que l'on voit particulièrement dans la direction de l'économie vitale : de là, cette aversion pour certains aliments, pour les médicaments, qui nous donne plus d'une fois des avertissements dont il faut tenir compte. Le raisonnement s'efforce d'en triompher, il arme contre elle la volonté raisonnée; et cependant la victoire, achetée par une longue lutte, finit souvent par se déclarer en faveur de la raison qui ne raisonne pas. Le sens vital est une faculté spéciale de l'âme que le médecin doit examiner avec une grande attention : c'est une source précieuse de connaissances théoriques et pratiques.

VII. Du sommeil. — Le repos est la cessation des actes locomoteurs volontaires; le sommeil est la suspension des actes sensitifs externes et de la pensée. Si l'âme est tout à la fois active et passive

dans ces deux fonctions, mais que l'activité y domine, comme nous l'avons démontré, on doit en conclure qu'elle se montre de même dans le sommeil, et que celui-ci a lieu quand elle ne veut plus sentir ou penser, quand elle ne tend plus ses organes pour accomplir ces deux fonctions. Cette proposition peut se prouver aussi directement par l'observation. Quand l'âme est agitée par des sentiments vifs, par des passions, le sommeil est difficile et troublé ; la crainte, la tristesse, les désirs ardents l'éloignent ou l'empêchent entièrement, ainsi que les méditations profondes. Les sujets peu intelligents, insouciants, à imagination froide, dorment beaucoup ; les personnes dont l'esprit est vif, l'imagination ardente, se livrent aisément au sommeil dans leurs moments de calme et de paresse. Le sommeil est court, léger, inquiet chez les bilieux et les mélancoliques ; il est prolongé, profond, tranquille chez les sanguins et les phlegmatiques.

L'enfant, dont les sensations et les pensées sont superficielles, dort beaucoup et souvent; il sent que le temps ne lui manquera pas. Le vieillard, plus soucieux, plus méditatif, repose peu; il veut profiter des quelques instants qui lui restent et de ce présent qui n'a presque pas d'avenir.

Les rêves sont un demi-sommeil, composé de lambeaux de sensations, de souvenirs, d'imaginations, de pensées, mal associés ensemble parce que le travail synergique des diverses facultés de l'âme ne vient plus en maintenir et en assurer l'harmonie.

Ce qui prouve encore l'activité de l'âme dans le sommeil, c'est le réveil à une heure précise, lorsqu'une volonté forte l'a commandé pendant la veille. L'âme compte et mesure le temps avec exactitude, sans que l'homme *ait conscience* de ce travail sourd et de cet effort continu. Cette œuvre cesse d'être pénible par l'effet de l'habitude : on se réveille alors chaque jour à une heure fixe, sans un ordre formel et réitéré de la volonté.

On doit reconnaître, néanmoins, qu'il y a aussi dans le sommeil un élément passif dans lequel les causes matérielles viennent montrer leur influence; mais celles-ci agissent probablement sur l'âme et la vie intellectuelle et morale plus encore que sur le corps et la vie corporelle. On peut le constater dans l'ivresse somnolente, dans

le sommeil par narcotisme : alors l'âme entreprend une lutte pendant laquelle on la voit tour-à-tour reprendre et perdre une action affaiblie ou désordonnée; son activité se porte vers des idées bizarres, mal coordonnées, sur lesquelles elle se concentre : de là, ces hallucinations, ces pensées et ces actes étranges et confus qui se prolongent jusqu'au moment où ce sommeil éveillé, mélange de deux états contraires, est complètement dissipé.

L'assoupissement qui suit un repas copieux est une preuve nouvelle de l'activité de l'âme dans le sommeil : nous sentons alors le besoin de concentrer toutes nos forces sur le travail digestif qui est pénible, et l'âme cède volontiers, sans effort, sans résistance, à cette utile et salutaire sollicitation.

VIII. Génération. — C'est une fonction plastique du même *genre* que la nutrition; mais elle a des caractères spécifiques. La force génitale plastique a été attribuée surtout au sperme du mâle, à ses esprits vitaux, génitaux, soit innés et inhérents, soit incurrents et influents; on leur a donné ainsi de l'intelligence, de la science, etc. Il est plus naturel de rattacher à l'âme cette force plastique *intellective*, motive, directrice, qui construit le corps pour l'approprier à ses usages. Quelques physiologistes ont accordé aux agents intermédiaires imaginés par eux la force motive impulsive, et à l'âme sa direction.

On a soulevé à propos de la génération une foule de questions qu'on ne peut résoudre scientifiquement, c'est-à-dire rigoureusement et démonstrativement. Quels sont dans l'acte plastique formateur le rôle de la mère, du père, du principe animateur de l'enfant? Comment ce principe animateur s'introduit-il avec la semence? Pour tout cela, nous sommes réduits à des conjectures. Stahl combat diverses hypothèses physiques, métaphysiques, l'action exclusive directe de Dieu, etc.; il décrit ensuite, expérimentalement, les phénomènes de l'évolution fœtale; puis il émet les propositions suivantes:

1° L'homme est constitué par un corps (agrégat matériel) et par une âme immortelle, douée de sentiment, d'intuition, de raison et de raisonnement, qui dirige immédiatement tous ses actes vitaux, animaux, intellectuels et moraux, en se servant de ce corps comme d'un instrument.

2o Cette âme a une connaissance intuitive ou instinctive, sans conscience, innée, des actes nécessaires pour le construire dans une matière convenable qui lui est donnée, pour le développer, le conserver, le nourrir.

3o Reste à savoir à quelle source l'âme humaine fœtale puise sa matière corporelle première, ses forces motives, ses idées directives innées. Ici surtout apparaissent les conjectures, les opinions; voici celles que Stahl regarde comme les plus probables.

A. La mère fournit la matière première en entier et les premiers matériaux nutritifs; *B*. elle imprime, de plus, dans une proportion notable, le cachet, l'idée typique de la configuration; *C*. le père a aussi sa part sous ce rapport, mais c'est lui qui donne surtout l'impulsion motive, l'étincelle; *D*. l'âme du fœtus formée par Dieu en reçoit l'intelligence et tout ce qui s'y rapporte. Quand elle a pénétré dans la matière fournie par la mère et excitée par l'impulsion paternelle, elle profite de ces cachets, de ces idées typiques materno-paternelles pour construire les rudiments fondamentaux de son corps, le développer, etc. Cela fait, l'évolution ultérieure rentre dans les actes plastiques de la simple nutrition.

Les deux grands appareils fondamentaux sont le système nerveux et le système vasculaire.

IX. De la vie intellectuelle. — L'homme a été créé pour la vie intellectuelle; il est sorti des mains de Dieu *une intelligence servie par des organes*. Mais, abusant de sa liberté, il a été frappé par la chute, et la vie corporelle est devenue pour lui si difficile, la vie intellectuelle si pénible, que la plupart des hommes ne sont plus que des *organismes servis par une intelligence qu'ils asservissent le plus souvent*. L'homme d'aujourd'hui n'est que l'ombre, le fantôme de l'homme primitif, du protoplaste; il ne présente que des traces fugitives et presque effacées de ses splendeurs premières, physiques, intellectuelles, morales, et l'on ne parvient qu'avec beaucoup d'efforts et d'attention à reconnaître le véritable homme dans l'homme tel qu'il s'est fait maintenant. Le rayon divin primitif qui nous illuminait d'abord s'est tellement affaibli et se perd au milieu de si profondes ténèbres, qu'il parvient à peine à en éclairer quelques parties. La région obscure et inférieure de l'âme a si bien envahi la portion

claire et supérieure, que la conscience humaine, altérée, renfermée dans d'étroites limites, ne rend chez la plupart des hommes que des témoignages sourds et indécis; que la volonté libre, incertaine, énervée, chancelante, subit mollement, ou après une lutte courte et sans énergie, tous les jougs que la volonté sensuelle vient lui imposer à chaque instant.

L'homme était un organisme admirable dans lequel la vie corporelle servait de base à la vie intellectuelle qui en formait le couronnement; l'édifice a été ébranlé depuis son sommet jusqu'à sa base; la vie corporelle a pris le dessus sur la vie animale; le physique a dominé le moral; l'animal a dominé l'homme. La psychologie vitale et animale (si l'on veut nous permettre cette métaphore) a troublé, altéré, affaibli, effacé presque et dénaturé la psychologie humaine.

X. Des passions.—Les passions n'appartiennent pas exclusivement à la vie raisonnable et intellectuelle, elles se rattachent aussi à la vie corporelle; si elles se rapportent aux actes raisonnants et sensitivo-rationnels, elles exercent de même une influence évidente sur les fonctions vitales les plus générales et les plus spéciales. Cette influence des passions présentes n'est point superficielle ou précaire, car elle produit la défaillance ou les plus graves excès dans les mouvements vitaux, comme le prouvent les variations du pouls dans la joie, la terreur, etc. Les esprits les plus simples, les enfants, les femmes, les hommes dont la raison manque d'exercice ou de fermeté, nous montrent cette action de la manière la plus manifeste.

La vie corporelle, à son tour, les fonctions vitales agissent vivement sur la vie intellectuelle, sur les mouvements de l'âme, de telle sorte que l'esprit est plein de vigueur ou languit suivant les dispositions du corps. L'intelligence subit des troubles en harmonie avec la nature et la gravité des lésions corporelles, ainsi qu'on le voit dans les divers délires, surtout dans les délires maniaques.

J'éprouve de la répugnance à rappeler les fables misérables au moyen desquelles nos modernes ont voulu expliquer ces faits remarquables : ainsi, l'on a dit que les objets physiques externes, au moyen de rayons lumineux, de vibrations sonores, de chatouillements sensitifs, mettaient en jeu les esprits (vitaux et animaux) qui imprimaient mécaniquement sur le cerveau, comme le feraient un

cachet ou un poinçon, des images visuelles, sensitives, olfactives, etc., représentant les qualités de ces objets mêmes, et l'on a fait reposer là-dessus toute la théorie des sensations et des actes psychologiques.

J'examinerai seulement, en passant, la doctrine de ceux qui soutiennent que les effets des passions sur les actes vitaux s'expliquent aisément par la perturbation des esprits : l'âme troublée et chancelante imprime, suivant eux, des mouvements désordonnés et tumultueux aux esprits intellectuels, qui répandent une perturbation correspondante dans la légion entière des esprits (vitaux, animaux, etc.), et ceux-ci altèrent de même toutes les fonctions auxquelles ils président. Cette théorie, spécieuse quand on se borne à un examen superficiel et général, tombe d'elle-même en ruines dès qu'on essaie de l'appliquer aux faits particuliers, aux détails. Dans le désordre même des passions, on découvre encore certaines lois, certaines tendances de l'âme qui, sous leur influence pathétique, cherche à imprimer à ses actes et à ses mouvements une direction synergique en rapport avec les sentiments dont elle est agitée.

Dans les passions, l'âme travaille rapidement et sans une élaboration droite et convenable sur les impressions sensitives ou sur les souvenirs qu'elle puise dans son imagination : de là, des conclusions intempestives et prématurées qui ne sont point accompagnées d'une appréciation convenable de toutes les circonstances, ou du moins des circonstances fondamentales qu'il faudrait examiner et peser par une estimation raisonnée et morale, plutôt que par un sentiment et un jugement brusque et purement sensuel. De ces conclusions brutes et précipitées résultent des intentions ou des volontés intempestives, qui entraînent des mouvements réellement volontaires correspondant à ces intentions et offrant le même caractère. Ainsi, dans la colère, nous voyons des efforts impétueux pour saisir, repousser, arracher, dompter ; le sang se porte vers les parties extérieures, vers les muscles, dont les trépidations toniques de plus en plus puissantes et rigides préparent le corps au développement d'une force et d'une vigueur plus grandes pour exécuter les mouvements volontaires les plus énergiques et les plus violents ; les mouvements convulsifs sont parfaitement en rapport avec ces luttes impétueuses

que les hommes entraînés par une vive colère soutiennent contre ceux qui veulent les retenir ou s'opposer à leurs efforts. La colère assouvie selon les désirs de l'âme, quand elle n'est pas suivie de repentir, ne nuit point au corps; s'il arrive, au contraire, qu'elle soit comprimée sans être satisfaite, elle laisse dans l'esprit, lorsqu'elle est violente, un long ennui, une longue inimitié, et entraîne dans le corps des actes digestifs et nutritifs vicieux, des langueurs et du marasme dans les fonctions vitales, du délire et des convulsions. Ces exemples, et cent autres du même genre, démontrent l'accord et l'harmonie des intentions, des tendances morales et vitales, ainsi que le lien qui les unit.

XI. Des tempéraments.—Le tempérament est physique ou moral: chaque homme a, dans les actes de sa vie corporelle et de sa vie intellectuelle et morale, un mode spécial, un type général qui le caractérise; ce type constitue son tempérament. Le tempérament *physique* représente le caractère de sa force vitale, le tempérament *moral* celui de sa force intellectuelle et morale : or, ces deux tempéraments ont l'un sur l'autre une si grande influence, ils sont liés par des rapports si étroits, que l'un d'eux peut servir à juger l'autre. Ceci, du reste, est facile à concevoir : le tempérament physique détermine la quantité, la direction, les qualités, etc., des mouvements que la force vitale imprime à l'organisme vivant; il donne donc à la force vitale ses habitudes, ses tendances, son type; celui-ci se réfléchit sur la force pensante, qui prend un type correspondant. Aussi l'on peut affirmer, avec les anciens, que les habitudes et les mœurs de l'âme suivent les tempéraments et sont en harmonie avec eux.

Cette proposition, qui s'établit naturellement *à priori*, se démontre parfaitement au moyen de l'observation directe.

Il y a deux types fondamentaux de tempéraments, qui donnent naissance aux quatre tempéraments cardinaux: le sanguin, le lymphatique, le bilieux, le mélancolique. Ces tempéraments se moulent sur la crâse du sang, qui détermine aussi celle des solides.

Dans le tempérament sanguin, les principes aquoso-salins, fibrineux, sulfuro-gras, sont dans de bonnes proportions; le sang riche, délié, florissant, convenablement fluide, pénétré d'une douce chaleur, coule facilement dans des vaisseaux suffisamment amples

à travers des tissus spongieux et parenchymateux aisément perméables ; toutes les fonctions s'exécutent régulièrement, sans effort; le pouls est large, sans trop de plénitude, libre, exempt de tension.

Chez les phlegmatiques (lymphatiques), le sang est trop aqueux, manque de chaleur et tend à la dégénération saline; il coulerait sans peine dans des vaisseaux étroits et des parenchymes lâches, si ces organes avaient un ton assez grand; mais il éprouve des embarras parce que ce ton fait défaut et que ces parties sont chargées de sérosité; le pouls est lent, mou, faible; il y a peu de chaleur, d'ardeur, d'activité; la graisse devient abondante.

Les bilieux ont un sang fibrineux où l'élément sulfuro-gras, inflammable, prédomine; les vaisseaux sont amples et tendus, les tissus denses et serrés; néanmoins le sang bien coulant se répand dans tous les points qu'il doit parcourir, grâce à sa constitution même, au ton des parties, à l'excitation qu'il produit. Aussi le pouls est-il vif, plein, fort, la chaleur élevée ; tout se fait et a besoin de se faire avec une activité soutenue. Le sang tend à s'échauffer et à subir des fermentations corruptives plus vives et plus profondes.

Le sang des mélancoliques ou atrabilaires est surchargé de matières terreuses, tandis que le principe sulfuro-gras existe dans une proportion relativement trop petite : ce liquide, noirâtre, peu dilué, visqueux, tendant à s'épaissir, coule difficilement à travers un tissu spongieux aride et compact; une impulsion puissante est nécessaire pour vaincre ces obstacles; aussi le pouls, plein et très-fort, offre néanmoins de la lenteur.

Les tempéraments moraux qui correspondent à ces tempéraments physiques, sont tout-à-fait en harmonie avec eux.

Ainsi, chez les sanguins, où la force vitale remplit les fonctions corporelles avec facilité, l'âme se complaît dans les jouissances qui en résultent et s'habitue à ne se livrer qu'à de médiocres efforts; aussi les sanguins ont l'esprit libre, ils sont gais, voluptueux, insouciants, amoureux de l'abondance et des plaisirs sensuels qu'ils apprécient avec intelligence; bien qu'ils se complaisent dans une douce indolence, ils aiment la gloire et les honneurs faciles; ils se montrent ouverts, peu rusés, peu défiants, troublés en présence de l'imprévu, pleins d'anxiété en face des obstacles subits, graves et

présentant quelque apparence de danger ; manquant de toute résolution, et même désespérés dans les périls véritables et pressants, ils deviennent vains et glorieux quand l'orage est passé et qu'ils ont eu le bonheur de lui échapper ; s'ils ont été forcés de supporter quelque lutte, ils sont pleins de faconde pour célébrer leur courage ; l'expérience des plus légers périls les rend timides, mais lorsque rien ne les menace, ils savourent avec délices les charmes du loisir et de la sécurité.

Stahl établit de même les relations qui se trouvent entre chaque tempérament physique et moral. L'âme, dans ses facultés psychiques, prend des habitudes d'ardeur, de sollicitude, de persévérance, etc., ou de faiblesse, d'indolence, d'incurie, selon que sa faculté vivifique, d'après les soins que réclame le corps à cause de sa constitution, offre des habitudes de ce genre.

XII. Des ages.—L'homme, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, présente une série d'évolutions soumises à des lois assez fixes pour qu'on puisse les diviser en périodes : celles-ci prennent le nom d'*âges*, marqués par des mutations importantes, et établissant la double échelle ascendante et descendante que nous parcourons pendant notre existence.

Les différences physiques et morales qui caractérisent les âges, tiennent aux variations de l'activité vitale. En vertu d'une loi primordiale, elles sont soumises à la septennalité. C'est par suite des lois qui lui sont propres que l'âme déploie, pendant chaque âge, des modes spéciaux appropriés à la texture des parties, à l'état des fluides, aux actes qu'il faut accomplir, au but qui doit être atteint. Ce principe donne la clef des phénomènes qui se manifestent dans les divers âges. Il y a là un plan, un type, une idée générale que l'âme réalise, en réglant sur elle les quantités, les qualités, les directions de ses forces sensitives et motrices.

On distingue six périodes principales, qui peuvent elles-mêmes se subdiviser : l'enfance, la jeunesse, l'adolescence, la virilité, la vieillesse et la décrépitude.

La vie corporelle (nutritive et sensitive) qui sert de base et de support à la vie intellectuelle et morale et qui la précède, est celle dont l'âme doit s'occuper spécialement dans l'enfance ; les systèmes

nutritif et sensitif sont alors les centres d'une grande activité. Les appareils digestifs (bouche, estomac, intestins, glandes correspondantes, vaisseaux lymphatiques, chilifères, organes sécréteurs, la peau, etc.) d'une part, les organes des sens de l'autre, deviennent le siége d'un travail considérable et incessant; aussi est-ce vers la tête, l'abdomen, etc., que se dirigent les mouvements fluxionnaires. L'enfant mange, sent et dort pour développer son corps, se mettre en rapport avec le monde extérieur et réparer par le sommeil cette fatigue de la veille. Le tourbillon nutritif et sensitif est considérable; le pouls est rapide sans être fort, parce que les fluides sécréteurs ont besoin de traverser promptement toutes les parties, et qu'ils le font sans effort, au milieu de tissus tendres, lâches, aréolaires, d'une extrême perméabilité. Les systèmes moteur et sensitif présentent le même caractère: l'impressionnabilité est vive, prompte, mais inconstante et superficielle; les mouvements, très-multipliés, ont peu d'énergie, peu de persistance, ils sont incertains et mal déterminés; les excrétions sont abondantes et actives, comme les sécrétions et la nutrition; la mémoire et l'imagination se développent successivement et dans un temps assez court; mais ces facultés sont, avant tout, sensitives. L'enfant saisit vite et se rappelle aisément, mais il réfléchit à la hâte et ne creuse pas.

Ceci nous explique toute la physiologie des enfants et leur pathologie; ses maladies ont surtout pour siége la tête et la face (l'encéphale, les yeux, les oreilles, la bouche, etc.), les systèmes digestif et lymphatique, la peau, les muqueuses, etc. Le caractère de ses affections est, de plus, nerveux, spasmodique, convulsif.

XII. Du sexe. — La femme diffère de l'homme: 1° par une sensibilité physique et psychique plus grande; 2° par la disposition de ses tissus plus molle, plus délicate, moins serrée, plus faible, qui lui donne un tempérament plus humide, plus aqueux; 3° par une prédominance des forces nutritives et plastiques; 4° par la spécialité de ses organes reproducteurs, gestateurs, et le but auquel ils sont destinés; 5° par les fonctions menstruelles. Toutes ces propositions sont simples et évidentes; arrêtons-nous sur la prédominance des actes nutritifs et hémato-poiétiques, et sur la direction spéciale du sang vers l'utérus. Ce dernier point se rapporte à la fonction dominante finale

de la femme, la nutrition du fœtus : cette fonction laisse partout son empreinte.

Le sang est surabondant chez les femmes, ainsi que le prouvent la nécessité de l'évacuation menstruelle et les troubles qui accompagnent les dérangements de cet acte d'excrétion sanguine, le seul normal, le seul naturel dans l'espèce humaine. Il fallait que cela fût ainsi; car la femme, depuis le moment de la puberté, étant toujours prête à concevoir, porter, nourrir, allaiter des enfants, devait avoir constamment pour cet objet un excédant de sang en réserve ; aussi la menstruation cesse pendant la gestation, diminue durant l'allaitement et reparaît ensuite avec sa régularité accoutumée [1].

La femme, lymphatico-sanguine, avec des vaisseaux médiocrement volumineux, doués, ainsi que le cœur, d'une force qui n'est pas très-grande, avait besoin de présenter partout une texture molle et spongieuse, pour que le sang pût traverser les organes sans effort et y être contenu sans peine, malgré son abondance. Chez elle, nous voyons abonder les tissus cellulaire et spongieux où se ramifie un vaste réseau de vaisseaux capillaires fins, déliés, largement anastomosés entre eux. Les systèmes lymphatique et nerveux capillaires présentent la même disposition. Cette texture est en harmonie avec l'exquise sensibilité de la femme et avec le rôle qu'elle doit remplir. C'est à elle qu'on doit rattacher sa fraîcheur, son éclat, la rondeur, la suavité, la grâce de ses mouvements, de ses formes, le caractère spécial de sa sensibilité physique, etc. Celle-ci se rapporte au désir et à la nécessité de plaire; elle s'accommode, dans l'occasion, aux commotions vitales, rapides et intenses qui sont quelquefois nécessaires pour faire face aux obstacles et aux dangers des distributions et des progressions vitales insolites du sang. La femme présente aussi dans sa nature psychologique des modes sensitifs et pathétiques (passionnels) qui lui sont spéciaux : nous noterons surtout le désir de plaire, la timidité, la disposition à une vie oisive plutôt que laborieuse et pénible, l'inconstance. On pourrait en

[1] Cette remarque permet d'expliquer naturellement l'existence de la menstruation si exclusive à la femme, qu'elle ne se retrouve point ailleurs. La menstruation est la cause plus encore que l'effet du détachement de l'ovule, qui a lieu chaque mois : s'il en était autrement, les femelles des ovipares devraient avoir une menstruation quotidienne.

trouver la cause éloignée dans sa véritable destination finale, la conservation de l'espèce. Le désir et les moyens de plaire lui sont donnés pour inspirer de l'amour; la méticulosité, la sollicitude lui étaient nécessaires, puisqu'il lui faut de la vigilance non-seulement pour elle, mais aussi pour un être plus délicat auquel les objets du dehors peuvent porter des atteintes graves ou fâcheuses qu'il importe de prévoir avant même qu'elles n'aient agi; enfin, l'inconstance, la mobilité la disposent à répandre son affection sur plusieurs enfants qui viendront l'entourer, dont elle sera le premier instituteur, le gardien et l'appui.

XIV. De la mort.—La mort est naturelle (par vieillesse) ou accidentelle (par maladie, par une grande violence physique). La mort naturelle est bien plus rare chez l'homme que chez les animaux, surtout chez les bêtes féroces vivant à l'état sauvage. Il est cependant un certain nombre d'hommes qui meurent par les progrès de l'âge, et l'on est en droit de se demander: Pourquoi meurent-ils dans ce moment plutôt que dans un autre? Puisqu'ils ont pu vivre pendant si long-temps, pourquoi ne continuent-ils pas encore à conserver l'existence?

Bien des médecins qui ne peuvent pas expliquer la vie, s'imaginent qu'ils expliquent parfaitement la mort; mais leur théorie ne supporte point un sérieux examen, car ce dicton populaire: « Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se casse », et tout ce qui lui ressemble, ne constitue point une démonstration scientifique.

On dira que la mort naturelle est due à l'altération successive des instruments matériels, suite de l'âge; que l'on voit, en effet, peu à peu les rides de la peau, la chute des cheveux et des dents, l'affaiblissement des muscles, etc.; que le temps et le service usent les organes, etc. Mais à tout cela on répondra: 1° Pourquoi jusqu'après trente ans les organes acquièrent-ils plus de force et de développement, au lieu de s'user? Pourquoi un exercice convenable, loin de produire cette usure, détermine-t-il en eux un accroissement de volume et d'énergie? (Ici, nous sommes certes bien loin des lois et des nécessités mécaniques.) Pourquoi tant de vieillards, avec une apparence caduque, continuent-ils à vivre et à jouir d'une bonne santé? Pourquoi, dans les maladies chroniques,

l'existence se maintient-elle malgré de très-graves lésions matérielles ? Pourquoi celui-ci résiste-t-il avec des altérations de ce genre, tandis qu'un autre succombe à des lésions bien moins considérables ?

Il ne faut donc point s'arrêter simplement à des considérations mécaniques absolues et à l'examen du matériel de l'organisme ; on doit remonter jusqu'aux fonctions, aux facultés, à l'activité, à la force vitales. C'est là ce qui règle, dans l'ensemble et dans les détails, l'accroissement et le dépérissement graduel qui se termine par la mort. L'énergie impulsive et conservatrice de la force vitale a une durée limitée, après laquelle elle décroît et puis s'éteint. On sait d'ailleurs que l'âme partage avec les forces macrocosmiques l'empire qu'elle exerce sur la crâse de nos parties, et qu'elle peut être plus ou moins vaincue dans la lutte qu'elle doit soutenir. « On ne meurt point parce que l'on est malade, mais parce que » l'on vit : le même danger nous menace encore après la guérison. » *Morieris non quia œgrotas, sed quia vivis : ista te calamitas etiam sanatum manet.* (Sénèque.)

VRAIE THÉORIE MÉDICALE.

INTRODUCTION

A LA VRAIE THÉORIE MÉDICALE.

Au bien-aimé Lecteur, salut !

On lit dans le traité de Plutarque sur les rhéteurs célèbres, qu'un certain Corinthien fit afficher un jour qu'il s'engageait à guérir toutes sortes d'affections morbides à l'aide seulement de consultations orales ; mais l'auteur ne dit pas quels furent le succès et l'issue de ces prétentieuses promesses.

Certes, personne n'ignore que des paroles et des conseils prononcés avec une prudente réserve, et portant en soi le caractère d'un langage sincère et véridique, peuvent être d'une très-grande efficacité dans ces sortes d'affections, qui semblent être basées plutôt sur une simple appréciation de l'esprit que sur une juste vérification des faits, j'en conviens. Mais se borner à de semblables médications, c'est-à-dire à de simples consolations, lorsqu'on aurait affaire à une véritable lésion ou altération corporelle, serait

une chose aussi vaine qu'inutile et préjudiciable, attendu qu'il est avéré que nous avons une nombreuse quantité de moyens thérapeutiques possédant une efficacité incontestable, et qui, par leur vertu toute physique, peuvent agir d'une manière avantageuse sur les souffrances corporelles, les soulager, et opérer même de puissantes cures radicales.

Il importe donc de se prémunir sérieusement contre cette funeste pratique, et de prendre bien garde de ne point intervertir l'ordre des choses, c'est-à-dire de négliger, d'une part, l'administration des remèdes d'une efficacité connue, pour se borner, d'autre part, à porter par de vains mots, la persuasion dans l'esprit des malades, ou, comme on le dit proverbialement, *à ne donner que des paroles.*

Bien que je sache pertinemment que personne n'osera jamais révoquer en doute la justesse et la valeur de cette proposition, je suis intimement convaincu cependant qu'il se trouvera des gens qui traiteront mes conseils de vains et de superflus, prétextant qu'il est impossible de rencontrer un homme qui prétende sérieusement employer de simples *discours* contre des choses d'une si haute importance, ou, en d'autres termes, assez peu sensé pour *opposer* de simples *paroles* à des *maux* réels.

Néanmoins, les faits se passent tout autrement, et cela se pratique précisément de la manière que je le rapporte dans mon assertion ci-dessus : la preuve en est, d'un côté, dans cette foule de sentiments divers émis touchant les modes de conception ou *diagnostic* et la curation ou *traitement* des différentes maladies qui affligent le corps humain, sentiments qui semblent se multiplier encore de nos jours ; d'un autre côté, dans les opinions contradictoires de la plupart des médecins consultés sur un seul et même genre

de maladie, et, d'autre part enfin, dans certaines préparations tant vantées par le public, et qui, appréciées sans prévention, sont d'un effet si douteux, si faible, je dirai même le plus souvent d'un danger si funeste, qu'on n'en obtient presque jamais rien de vrai, rien de positif, rien de stable, rien de constant, rien qui soit le moins du monde actif, efficace et qu'on ne puisse d'ailleurs obtenir, avec plus de succès encore, de plusieurs autres manières, soit en observant, en épiant les mouvements spontanés de la nature, soit en les suivant, en leur obéissant même, soit enfin en les aidant dans leur marche.

Or, puisque c'est véritablement là le fait qui, par-dessus tout, mérite de fixer de la manière la plus absolue l'attention du médecin, il convient de se tenir en garde contre toute détermination irraisonnable, et de bien considérer qu'en appliquant d'une manière ridicule et téméraire, aux besoins pressants de notre corps, de simples médications orales, s'éloignant de leur but par la nature même des choses, nous pouvons nous laisser abuser et négliger l'emploi de moyens plus puissants et vraiment efficaces, alors que, fascinés par le charme de ces prétendues curations, nous ne craignons pas de laisser de côté les remèdes auxquels nous devrions accorder une juste préférence.

Pline le Naturaliste [1] me semble adresser un violent reproche aux hommes, quand il leur dit que « rien ne » devrait tant leur plaire que l'étude de la nature même » des choses. »

Que pouvons-nous, que devons-nous, en effet, misérables mortels, trouver ici-bas de vrai, de constant et de positif, si, ne pouvant dévoiler les beautés secrètes de la nature,

[1] *Hist. nat.*, lib. XIX.

ses actes et ses mystérieuses opérations, nous en négligeons du reste et nous en dédaignons la précieuse recherche ! Persister dans une pareille voie, ne serait-ce pas, je le demande, renoncer de propos délibéré à l'étude des choses vraies et d'une existence non équivoque, pour se jeter imprudemment dans de pures fictions et dans des rêves creux de l'imagination ?

Quiconque n'approuverait pas ces raisons devrait, du moins, s'en rapporter à cet avis si précieux de Sénèque, enseignant que « l'homme réellement sage est celui qui » sait étudier attentivement la nature, et qui est assez pru- » dent pour revenir à la vérité lorsque, par erreur ou par » mégarde, il s'en est éloigné. »

Les affections morbides qui affligent l'économie animale constituent évidemment les écarts, les erreurs de la nature qui font sortir cette économie de l'intégrité parfaite de son état normal. Dans cet état de choses, où s'arrêtera la nature ; comment résistera-t-elle ; par quel chemin pourra-t-elle revenir; quelle voie, quelle direction prendra-t-elle, quelle issue lui sera-t-il permis d'espérer ? Certes, ce serait bien inutilement qu'on irait chercher ces divers moyens en dehors des analogies que je viens d'établir ci-dessus, c'est-à-dire en dehors des ressources si efficaces que présente la nature elle-même.

Là est donc la véritable voie que je crois digne d'être suivie, et que l'on doit choisir toutes les fois qu'on veut ramener dans sa vraie et normale intégrité l'organisme que de violents ébranlements ont fait sortir de son état naturel : jamais il ne convient de s'écarter en rien de cette route, la plus simple, la plus naturelle de toutes.

Laissant donc de côté *ce que d'autres recherchent* avec

tant d'avidité, et continuant paisiblement la tâche que je me suis imposée, je déclare ici que, dans le présent ouvrage, tous mes efforts tendront à indiquer la véritable route à suivre pour arriver à la connaissance réelle des moyens médicateurs, vraiment appropriés et conformes à la marche et à la *méthode* que suit la *nature*. Je montrerai quel est le véritable moyen méthodique de maîtriser, de régulariser, non pas tant le *corps* lui-même, que les *mouvements conservateurs* de ce même corps, capables de le préserver de tout dommage, triomphant des atteintes qui lui viennent du dehors, protecteurs vigilants et réparateurs puissants de tout ce qui lui appartient en propre : cette méthode nous permet aussi, en usant d'une très-grande prudence, de venir en aide d'une manière certaine à tous ces divers mouvements, si toutefois il reste encore quelque espoir de salut.

Cher Lecteur, ingénieux investigateur des secrets de la nature, je me propose, dans cet ouvrage, de mettre sous vos yeux et d'étudier avec vous la PHYSIOLOGIE, cette partie de la science médicale qui traite de toutes les opérations appartenant au domaine administratif de la nature humaine, c'est-à-dire étant le propre de ce PRINCIPE DE MOUVEMENT ET DE REPOS qui préside à toutes les fonctions du corps humain. Je tâche d'y démontrer les actes et les phénomènes spéciaux que produit ce *principe* et qui sont tout-à-fait *distincts*, dans leur nature, *de ceux qui appartiennent au corps, considéré dans ses modes purement organiques et matériels*. J'y explique ce que c'est que la VIE, quelle est la STRUCTURE de nos organes et quel est leur USAGE; j'y traite, au point de vue de ces trois choses et de

l'ACTIVITÉ *incessante* du corps vivant et de la NÉCESSITÉ de cette *action;* nécessité que je ne considère pas comme *physique* simplement, à cause de la *matière* ou du *corps*, en tant que tel, mais bien comme nécessité *morale,* c'est-à-dire *finale*, à cause de son *usage,* non au point de vue des *organes corporels* ou dans un but *d'utilité* pour ces mêmes organes, mais au point de vue de l'AME comme exerçant son *intelligence* et sa *volonté* sur des objets aussi variés que nombreux.

C'est par cette même voie toute royale que je pénètre ensuite dans le sanctuaire de la PATHOLOGIE.

Dans cette seconde partie de mon œuvre, ce qui fait le sujet de mon étude et de mes recherches, ce ne sont pas tant les altérations, les lésions, les dérangements fréquents et innombrables qui peuvent atteindre incessamment le corps dans sa *mixtion* et sa *structure,* mais je m'applique surtout à bien démontrer tout ce qui peut militer contre la VIE ; je tâche de mettre en relief tout ce qui lui oppose des difficultés et des obstacles, qui, au milieu des opérations ordinaires, incessantes et nécessaires de l'économie vivante, lui suscitent de nouveaux embarras, et exigent, de la part de l'agent qui préside à cette vie, des *détours pleins de vigilance et de sollicitude,* c'est-à-dire des *actes* SALUTAIRES au corps, ou du moins s'efforçant évidemment de tendre vers ce but, et provoqués d'une manière convenable et presque toujours *proportionnée* à la grandeur des obstacles, de manière à conspirer vers l'obtention d'une *fin* nécessaire.

C'est dans cette même partie de mon ouvrage que j'expose et que j'examine d'une manière générale quelles sont les *habitudes*, les *caprices*, les *incertitudes* de la nature étudiée au point de vue de ses actes pathologiques.

Or, je pense et j'espère avoir découvert ici, ce qui d'ailleurs constitue, sans contredit, le *vice principal* de l'AME RAISONNANTE, *depuis sa chute* : BONNE INTENTION d'une part, MAUVAISE INVENTION de l'autre.. : dans le genre, dis-je, BONNE VOLONTÉ, BONNE INTELLIGENCE ; dans l'espèce, l'une et l'autre *sujettes à l'erreur, instables, inconstantes,* notablement *irrésolues,* et même suivant l'écriture *téméraires* et *méticuleuses* [1] (*Ein trobig und verzagt Ding*).

J'ai la ferme conviction d'avoir indiqué quels sont les avantages que la THÉORIE et la PRATIQUE peuvent retirer de ce principe et jamais d'aucune autre source. Tel est le but que je m'étais proposé, ma tâche est remplie.

C'est pourquoi je rends à Dieu de solennelles actions de grâces de ce qu'il a daigné jusqu'à ce jour, dans sa bonté infinie, m'inspirer de saines idées et soutenir mes forces.

Je me mets, du reste, peu en peine du jugement des hommes, d'autant que je ne suis plus un enfant et que je me rappelle que bien jeune encore j'ai ri du coq d'Ésope.

Quant à vous, cher Lecteur, joignez vos prières aux miennes afin que Dieu nous accorde le contentement dans la vérité : *ut nobis largiatur* ἐν ἀληθείᾳ ἀυτάρκειαν. Les dons du Ciel sont si bons et si durables!... Que dans le cours de votre vie tous vos efforts tendent sans cesse à mériter l'accomplissement du vœu que je viens de former, et suivez toujours ce sage conseil d'Homère :...

Αλκιμος (ἄξιος) ἔσσ' ἵνα τὶς σε καί ὀψγόνων ἔυ εἴπῃ.

Voulez-vous de vos fils mériter les suffrages?...
Soyez honnêtes, bons, justes, prudents et sages!...

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. XLVIII.

AVANT-PROPOS.

Bien que les personnes vraiment érudites et douées d'une raison exercée conçoivent aisément en quoi , soit la *doctrine universelle,* soit la *science* elle-même de la *théorie médicale,* diffèrent de la *pratique ,* je veux dire de l'*art* et de *son exercice ;* cependant il m'a paru indispensable de donner ici mon avis touchant cette matière , attendu que , contre toute attente et toute opinion préalable , il arrive bien souvent que le véritable exercice de l'art médical pèche par plus d'endroits qu'on ne pense en général , et dans la perception , et dans la transmission de la notion de cet art et de ses dogmes ; à tel point que , à cause même de cette défectuosité , une semblable doctrine éprouve des obstacles et se trouve directement attaquée par des dogmes opposés qui la font tomber dans un discrédit complet.

Il est généralement admis dans le monde médical que « *le médecin commence là même où le physicien finit.* » Mais comme les véritables limites de la physique n'ont point encore été nettement fixées, il s'ensuit que jusqu'à ce jour ce sentiment est demeuré sans résultat, et, qui plus est même, qu'on n'a su retirer aucun avantage réel de ce sage avis d'Hippocrate, alors qu'il veut que le médecin soit aussi physicien ; car, par une application contradictoire, on a donné à ces paroles un sens tout opposé à la pensée du Père de la médecine.

Ce dernier, en effet, nous avertit fort judicieusement que «son enseignement n'est point à la portée des personnes

» qui sont accoutumées à entendre parler de la nature tout » autrement qu'il ne convient à l'art médical ; » de plus, dans son livre *De vetere medicinâ,* Hippocrate proteste énergiquement contre les médecins et les sophistes qui prétendent qu'on ne peut connaître la médecine « que tout autant que » l'on sait *ce qu'est l'homme , comment* il a été *créé* et » *produit,* comment il a été *plastiqué, formé* et *construit.* » Mais le Vieillard de Cos opine, à ce sujet, qu'une pareille connaissance n'est pas plus indispensable au médecin qu'au peintre [1] ; il pense, au contraire, que « la principale affaire » du médecin est de savoir quelle est la NATURE de l'homme, » comment celui-ci se trouve disposé à supporter bien ou » mal les choses qu'il prend sous forme d'aliment et de » boisson... » etc., etc.

Cependant, malgré le triple appel qu'Hippocrate fait à la nature dans ce même livre, ces sophistes n'en continuent pas moins de se borner à l'étude de la science des rapports ou de l'assemblage des diverses parties du corps et à l'opinion qu'ils se forment touchant une crâse ou constitution matérielle, si admirable d'ailleurs dans ses variétés et ses moindres détails; laissant entièrement de côté les phénomènes les plus simples de fluidité et de corruptibilité putride, et regardant enfin comme une chose complètement étrangère à leur étude tout ce qui se rapporte à la NATURE, à cette *activité,* à cette *puissance,* à cette *force végétative* qui fait que le corps vit (φύεται), se fortifie *(vigoratur),* se meut *(actuatur)* convenablement et d'après certaines directions sagement

[1] *Protestatur (Hippocrates) contrà medicos et sophistas, qui putent non posse medicinam cognoscere eum cui exploratum non sit « quid sit homo, » et quomodò primùm factus atque* συνεπάγη *compactus sit, et constructus,» quam tamen notitiam* ille *medicinæ non magis utilem esse arbitretur quàm pictoriæ.* (Lib. de vet. med.)

administrées, exécute et accomplit organiquement (*organicè exercet et subit*) certains mouvements qui ne se produisent pas seulement pour manifester leur existence, mais qui, en s'exécutant, ont surtout une tendance évidente, directe et positive, tant pour accomplir séparément des effets et servir à des usages divers et intermédiaires, que pour se diriger dans leur ensemble vers un seul et unique but final, comme aussi pour atteindre un résultat absolument nécessaire; c'est-à-dire, non-seulement pour réaliser ainsi la conservation du corps entier, mais encore pour favoriser les opérations de l'âme et le plein exercice de son activité[1]. Le corps, en effet, n'existe pas purement et simplement pour exister ou être, « *ut sit, seu existat* », mais bien pour devenir et constituer le véritable *organe* ou *instrument* de *l'âme*, « *verum organon animæ* », soit dans la *perception* des objets *intelligibles* ou *sensibles* et distinctement *perceptibles*, soit pour l'*exécution* libre de la *volonté* à l'égard de ces mêmes objets: « *tàm ad percipienda objecta intelligibilia, quatenùs distinctè perceptibilia, quàm ad exequendam voluntatem circà hæc eadem*[2]. »

Mais toutes les considérations simplement physiques des modernes à cet égard n'ont que des rapports très-éloignés avec la science médicale. Elles ne renferment en elles-mêmes rien de vrai ni de positif, surtout en ce qui concerne la crâse des humeurs, et ne peuvent atteindre à la connaissance, bien loin de parvenir dignement à la hauteur d'une démonstration et d'une preuve déductive au point de vue de l'état normal et de la disposition naturelle de ces mêmes humeurs. De telles considérations ne sauraient, du reste, en aucune

[1] *Voy*. T. VIII, Comment. XLIX.
[2] *Voy*. T. VIII, Comment. L.

manière, indiquer et fixer les limites de la véritable et réelle physique, de telle sorte que la médecine, partant de ces limites nettement indiquées, puisse, à son tour, par droit et par devoir, convenablement fixer les bornes de son vaste domaine. C'est pourquoi il me paraît utile, sinon absolument nécessaire (ainsi que je vais bientôt le démontrer en faveur de la vraie théorie médicale), de tracer avant tout ces limites d'une manière franche et nette, afin que le jalon qui indique le point de contact entre la physique et la médecine, devienne plus apparent et plus réel.

Pour ce qui regarde les phénomènes des corps vivants, il se présente d'abord à l'esprit cette antique définition, *qui regarde la nature comme le principe du mouvement et du repos*, etc... Cette définition, plus ancienne qu'Aristote, a été reproduite et faussement appliquée par ce philosophe [1]. Or, aussitôt qu'on aura à s'occuper d'une chose de l'ordre physique et touchant la nature, il faudra pour conditions fondamentales et nécessaires une *disposition* habituelle au *mouvement*, ainsi qu'une raison et une *proportion* essentielle de ce mouvement, comme si l'action lui était éminemment inhérente et qu'il y eût à cet égard une sollicitude et une persistance au-dessus de tout autre soin.

Mais, de même que l'analogie ou la proportion des mouvements a pour triple objet : 1° les conditions ou lois et la raison qui président à l'organisme entier, 2° les conditions ou lois et la raison de la matière qui doit être mue par les organes, 3° enfin, les lois ou conditions d'une fin, d'un but, devant atteindre un résultat particulier au moyen

[1] Stahl a consacré un travail particulier à la preuve de l'assertion qu'il avance ici. Il est intitulé : *Obs. Aristot. error circà definitionem naturæ correctus*. Halle, 1700, in-4°.

d'un pareil mouvement de la matière et des organes ; de même ce triple objet trouve sa raison d'être dans l'appareil et la mise en jeu des mouvements d'un principe, d'une nature vitale, animale et vivifiante, « τῆς φύσεος ζωικῆς, καί ζωοποῖου, *vitalis, animalis, vivificæ* », qui, guidée par un simple instinct de proportion dans ses actes administrateurs, *anime* réellement tout ce qui entre en participation des mouvements tendant à l'accomplissement régulier de tout acte vivificateur.

C'est pourquoi, comme la constitution du corps animé, la consistance des humeurs, la structure des méats et des canaux, ainsi que leur mutuelle proportion et leur état réciproque, exigent, de la part des mouvements eux-mêmes, des actes différents en vue d'usages particuliers ; comme, dis-je, toutes ces choses sont telles que non-seulement elles méritent, sous plusieurs rapports, d'être examinées attentivement et bien comprises dans leurs vrais rapports de connexité, mais qu'elles semblent même exiger de notre part un sérieux examen, il me paraît indispensable de donner au sujet qui nous occupe le plus complet développement, afin que, par une sévère déduction, on puisse découvrir ce point de connexité que *cette considération toute physique* peut avoir avec la *science médicale*, et savoir de quelle *utilité* elle peut lui être.

Il faut veiller d'abord à ce que, par suite d'une profonde ignorance de toute méthode dogmatique, et par la confusion qu'on en fait avec la pratique elle-même et tout ce qui s'y rapporte d'une manière immédiate et directe, les choses qui ne doivent être regardées que comme de simples auxiliaires à la théorie et ne sauraient jamais constituer la théorie elle-même, non-seulement ne soient pas indistinctement et injustement confondues avec la théorie, mais

encore et surtout que, par des explications et des interprétations absurdes, ces choses, purement accessoires, ne soient témérairement substituées à la vraie science médicale, à l'art et même à la pratique.

Les énormes inconvénients qui pourraient résulter d'une telle hardiesse, seraient en tout semblables aux erreurs qui suivraient des discours ou des harangues prononcées au milieu d'une assemblée dans un langage et avec des termes tout-à-fait étrangers et inconnus aux auditeurs. Par la même raison, ne serait-ce pas s'exposer à commettre une semblable erreur, que de vouloir ramener dans telle ou telle voie quiconque est incapable d'en connaître et d'en suivre aucune autre que celle où sa témérité l'a imprudemment entraîné, et dans laquelle une chute impétueuse l'a inévitablement poussé et retenu.

Mais ceux qui sont capables de faire une juste appréciation du véritable rapport qui existe entre la *constitution physique de l'économie animale*, l'*observation pathologique* et le *traitement médical*, apercevront bien plus clairement l'analogie qu'il y a entre cette économie et les *lésions* ou dommages auxquels elle se trouve *réellement* exposée ; bien mieux encore, ils reconnaîtront l'analogie de cette même économie avec les moyens et les procédés méthodiques en vertu desquels elle doit et peut s'affranchir de ces diverses lésions et être rétablie dans sa parfaite intégrité une fois lésée.

D'après ces faits, lorsque le mot *économie animale* est légitimement employé et convenablement compris, il ne peut en aucune façon exprimer et signifier ni sa simple constitution matérielle, — au point de vue de la crâse, — ni l'assemblage spécial de ses éléments constitutifs, je veux

dire sa plus intime structure, ni même sa naturelle disposition purement mécanique au mouvement, ni enfin les mouvements qui ont lieu dans le corps, considérés en eux-mêmes et d'une manière absolue.

On ne saurait nier cependant que, de tous et de chacun de ces faits, deux faits principaux relatifs à l'économie et capables de nous apprendre ce qu'elle est en réalité sont encore couverts d'un voile ténébreux, savoir : 1° Quelle est la vraie et directe disposition naturelle de la crâse matérielle du corps humain à contracter des lésions qu'il subit réellement, et dont l'existence en entraîne d'autres après elles ? 2° Quelle est la raison d'être et l'harmonie de ces mouvements qui, au moyen de la structure mécanique du corps, s'exécutent, je le répète, d'une manière organique et sont d'une si grande utilité, tant pour la conservation du corps lui-même que pour l'exercice de l'intelligence et de la volonté ?

Néanmoins, de même qu'il serait inconvenant et ridicule de vouloir faire une application simple et directe à la pratique médicale de toutes ces considérations, pour si exactes qu'elles soient ; de même il serait on ne peut plus indigne du médecin de ne pas accorder une importance réelle à ces mêmes considérations théoriques, et de se refuser à leur reconnaître une véritable signification, une importance et une valeur réelles ; en un mot, une expression et un symbolisme à l'aide desquels on peut parvenir à reconnaître, à approfondir, à juger, à provoquer et à modérer cette proportion qui procède et résulte dans une juste mesure de l'ensemble des rapports éloignés de ces faits, aussi bien que de leurs effets et de leurs usages réciproques et nécessaires.

Ne sachant pas d'ailleurs que d'autres se soient occupés avant moi d'une pareille étude, je me suis efforcé, dans ce présent traité de physiologie, d'établir une distinction indispensable entre la pathologie médicale et la simple étiologie physique des altérations que paraît pouvoir subir et que subit effectivement le corps animal : l'objet de la première est de considérer non-seulement les lésions et les maladies qui ont habituellement lieu, et leur véritable mode d'existence, mais encore et surtout ce que l'art de guérir paraît évidemment devoir faire de plus rationnel et de plus direct pour le traitement et la guérison de ces lésions, de ces maladies.

Tant s'en faut cependant que je néglige, en leur lieu et dans l'ordre voulu, l'étude des causes physiques qui semblent ouvrir la voie à la vraie pathologie ; quiconque oserait me le reprocher pourrait être facilement convaincu que je tombe peut-être dans un vice tout-à-fait contraire, car je ramène dans l'ordre des faits médicaux bien des faits purement physiques et réputés étrangers au domaine médical : je parviens à ce résultat par une sévère distinction entre la *méthode* et la *théorie*[1]. Une semblable méthode n'est-elle pas exigée, du reste, soit par une bonne et régulière observation des faits, soit même par la nature de l'observation, qui veut chaque chose à sa place, par cela même qu'elle nous montre les moyens qui conduisent à une bonne pratique, et nous fait connaître à fond cette pratique elle-même, à l'aide de ces moyens qui en sont comme les rudiments et la simple esquisse?

La médecine, comme art, exige une aptitude naturelle et

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. LI.

effective secondée d'une saine raison : mais qu'on se garde bien de faire consister cette raison dans l'action qui produit l'acte ; elle consiste seulement dans ce, selon quoi l'action est propre à produire directement son acte ou effet. Dès-lors, il est hors de doute que l'on doit ramener au domaine de la pratique tous ces moyens divers, qui, quoiqu'ils ne constituent pas la pratique elle-même, ne laissent pas d'en être réellement et l'âme et le guide.

Or, ainsi que je l'ai dit plus haut, en ma qualité d'auteur, ami passionné de la médecine, la première pensée qui m'est venue à l'esprit en écrivant ce livre, c'a été de discerner, à l'aide de certains caractères distinctifs, les faits qui sont plutôt de l'ordre physique que du domaine de la science médicale : je l'ai fait dans le but de permettre à mes Lecteurs de se livrer avec plus de fruit à l'étude de la connaissance de la distinction essentielle, qui existe entre la *théorie* purement *physique* et la *vraie théorie médicale*.

Par suite des grandes et nombreuses obligations que ma profession de médecin et une position toute spéciale ont sans cesse réclamées de moi, n'ayant pu apporter à mon travail tout le soin dont il était digne et la perfection que j'aurais désiré lui donner, je le recommande à la sagacité, à la bienveillance et à la sollicitude de tous les savants ; mais ce que je recommande d'une manière toute particulière, c'est l'étude sérieuse et la connaissance approfondie de mon œuvre, en vue de l'utilité que l'on peut en retirer.

Ire PARTIE.

PHYSIOLOGIE.

SECTION Ire.

DE LA VIE ET DE LA SANTÉ.

§ Ier. Le véritable but de l'Art médical étant non-seulement de maintenir la Vie et la Santé du corps humain dans une parfaite intégrité, d'éloigner par de sages conseils, des soins vigilants et une active intervention, les lésions qui sans cesse le menacent, mais encore de rétablir la santé une fois ébranlée, et de ramener la vie, déjà altérée, à son état le plus normal et au libre exercice de toutes ses fonctions : il est de la plus grande importance que le médecin connaisse parfaitement tout ce qui concerne la constitution et la nature des objets dont il se fait un devoir de prendre soin, je veux dire de toute l'économie du corps humain, afin que, en se basant sur cette connaissance, il puisse sagement déterminer le choix et l'emploi des moyens analogues et convenables, tant à la nature qu'à la constitution de tous ces mêmes objets sur lesquels il a fixé son étude.

§ II. Une pareille science est on ne peut plus indispensable au médecin, afin qu'il puisse de bonne heure saisir, *à priori*, ce qui peut être utile ou nuisible à une constitution de telle ou telle nature, et comprendre ensuite à quel état précis il doit ramener la vie et la santé, alors que

celles-ci s'écartent de leur vraie et normale constitution. Or, si le médecin n'avait une juste et parfaite connaissance de la véritable et nécessaire constitution du corps humain, il lui serait désormais impossible de bien apprécier le caractère et le degré réel des écarts auxquels la vie et la santé sont exposées.

§ III. Il convient donc, avant tout, de savoir *ce que c'est que la* Vie, en quoi elle consiste *formellement;* quelles sont les opérations, les fonctions à l'aide desquelles elle s'exécute et se maintient, tant au point de vue *matériel* ou *subjectif* que *final* et *objectif;* quelle est son *utilité* et même sa nécessité pour le *corps,* quels sont les avantages qu'elle lui offre, jusqu'à quel point elle lui est *utile* ou même absolument *nécessaire.*

Il importe de bien savoir au fond *ce que c'est que la* Santé, et ce qu'on entend par ce mot quand on dit du corps qu'il *jouit* de la santé... Il faut en bien déterminer toute la signification, afin que l'on puisse facilement la reconnaître; bien établir ensuite quels sont les *actes,* quel est l'*état* qui la constituent, et déterminer, enfin, *quand* et *comment* l'art pourra lui venir en aide.

§ IV. Cela posé, la première chose qui se présente à notre observation, c'est que le corps humain, à cause de sa *mixtion,* a une propension très-grande à la corruption, et que sa *structure, spécialement* destinée à l'accomplissement des *actions* de l'espèce humaine, est profondément exposée à un dépérissement absolu, inévitable : et cependant la nature même de ces actes, propres à notre espèce, exige une longue conservation de cette structure. Il est donc évidemment nécessaire qu'il y ait en nous une *force conservatrice;* sa présence est même indispensable pour empêcher que la mixtion corporelle de l'agrégat ne tombe

actuellement en *corruption.* Or, comme cette disposition naturelle du corps à la corruption n'est pas seulement *légère*, ni *transitoire*, ni *accidentelle* ou *adventice*, mais bien au contraire *intrinsèque, intimement inhérente* et liée à la nature même de l'organisme et à jamais inséparable de sa mixtion, il est convenable et rationnel, par conséquent, que cette *force* conservatrice, qui s'oppose à la corruptibilité, soit *durable* et permanente dans ce même corps.

§ V. Nous dirons donc que, dans le langage ordinaire, on doit proprement entendre par ce mot, VIE: la *conservation* même d'un corps éminemment *corruptible*, la *faculté* ou *force* à l'aide de laquelle ce corps est mis à l'abri de l'*acte corrupteur*: c'est en raison de cette considération que nous distinguons contradictoirement ici le corps simplement *mixte* d'avec le corps *vivant*[1].

Mais, bien que cette conservation trouve son accomplissement dans un acte *formellement mécanique*, elle s'obtient et s'exécute cependant d'une manière *instrumentale* à l'aide de *machines corporelles*: ce n'est, en effet, qu'après une longue série d'actes *successifs, simultanés* et *synergiques* qu'il résulte un acte suprême, *unique* et *formel*, la *conservation* du corps.

Or, comme ces *organes corporels* ont été confectionnés, fabriqués avec les *formes* et dans les *proportions* les plus

[1] Dans un travail spécial sur la vie (Halle, 1701, *De vitâ*), Stahl s'exprime ainsi: « Le nom de VIE est celui que les anciens avaient déjà donné à cette » condition dans laquelle se trouve le corps vivant tant que sa mixtion est » conservée et maintenue à l'abri des agents corrupteurs qui tendent à la » dissoudre. Cette conservation a lieu à l'aide d'un PRINCIPE incarné au corps, » évidemment *incorporel*, se manifestant par des actes incorporels aussi.... » Ce PRINCIPE éminemment *actif* administre la *vie* dans le corps par ses propres » actes, c'est-à-dire par des mouvements qu'il imprime, tantôt d'une manière » *spontanée* et *inconsciente*, tantôt d'une manière réfléchie, libre et *consciente*, » aux organes corporels qu'il anime; perdant peu à peu l'énergie temporelle » qu'il exerce sur eux, et les abandonnant enfin à la décomposition putride, » jusqu'au grand jour de la *résurrection* où il viendra les *ranimer*. »

propres à l'usage *mécanique* auquel ils sont destinés, il est certain aussi que ces actes *intermédiaires, simultanés* et *synergiques,* dont l'*effet commun* et *final* est la VIE, doivent, *à priori,* être administrés et mis en jeu dans le plus grand ordre et avec la plus minutieuse régularité.

§ VI. D'autre part, nous ajouterons que cette *conformation,* en tout si convenable et si naturelle des parties organiques du corps ; cette intégrité, cette liberté de ces mêmes parties, cette harmonieuse *disposition* enfin, tant *particulière* que *synergique* et propre à leurs usages, aussi bien que cette *administration si convenable, pleine de sagesse et d'ordre, suffisamment active,* toujours et partout *proportionnée,* tant dans chaque acte *pris séparément* qu'en général, *dans la synergie universelle* des actes ; cet ensemble constitutif, disons-nous, tant des *parties* que des *actions,* est ce que nous devons appeler SANTÉ.

§ VII. L'on dit communément que la *santé* doit être définie de préférence : comme étant la *puissance* d'exercer légitimement des actions, bien que celles-ci ne soient pas toujours mises en *acte;* ce que l'on prouve au moyen des actions *animales.*

Mais comme les actions *vitales* ont la priorité de *temps* et d'*ordre* sur les actions *animales,* et que, de plus, elles doivent être et sont habituellement exercées par un acte *incessant* et perpétuel, il s'ensuit que la *santé* est plus naturellement définie, comme consistant simultanément, tant dans la véritable intégrité des *parties* elles-mêmes que dans une administration convenable des *actions.*

§ VIII. Quoiqu'il soit réellement constant et vrai que les parties *organiques* du corps doivent posséder une conformation mécanique, nécessaire et convenable sous tous les rapports, et que cette conformation mécanique présuppose

une *proportion* incontestable à l'égard des *mouvements* qui doivent être exécutés par ces mêmes parties, il n'est cependant pas absolument *nécessaire* que, d'une part, ces actes se passent *absolument* et *indispensablement* dans ces organes, et que, d'autre part, ces *seuls* mouvements, et non d'autres, *puissent* naturellement se manifester dans ces mêmes organes et ne s'accomplir que par eux. Cette supposition toute fictive, touchant la *nécessité* strictement et simplement *mécanique* des actions dans les parties organiques et par le moyen de ces parties, n'est-elle pas, d'ailleurs, futile et même contraire à tout témoignage phénoménal? Comme si, dans le fait, ces mêmes parties *ne pouvaient pas* non-seulement *ne pas agir,* mais encore comme si elles *ne* pouvaient agir *autrement* que ne le comporte leur *proportion mécanique!*

Il n'est, d'ailleurs, au monde rien de plus vulgaire et de plus évident que ce fait, savoir : que nos *actions* peuvent bien *ne pas avoir lieu* même dans des parties parfaitement *saines* et *intègres,* ou bien que ces actions peuvent être accomplies *contrairement à leur manière* et usage habituels.

Ce que prouve surtout et surabondamment l'influence des *passions violentes de l'âme* sur les divers mouvements du corps [1].

CHAPITRE Ier.

DU BUT FINAL DU CORPS.

§ Ier. Ce qui démontre et confirme aussi, non pas tant la *nécessité* d'un pur et simple *mécanisme* organique, que celle de la *direction* des actes corporels vers des FINS certaines et

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. LII.

des USAGES non douteux, c'est surtout la considération du véritable usage et de la fin réelle du corps humain, ainsi que des actions tant *vitales* qu'*animales*. Ce qui le démontre et le confirme encore, c'est, au point de vue des actions qui s'exécutent dans notre corps, leur libre harmonie avec ces destinations mêmes et ce but final dont nous parlons ici.

Contradictoirement, en effet, il n'existe absolument aucune connexion ni aucune espèce de rapport d'une telle énergie purement mécanique, au moyen de laquelle le corps devrait, ainsi naturellement, subsister d'une manière purement mécanique, sans aucune *fin* et sans *but* réel.

§ II. Quelle est la chose qui vit en nous? *Comment* et *pourquoi* surtout vit-elle? Telles sont les trois questions que nous allons traiter séparément pour en rendre la conception plus facile. Mais comme il serait trop long et trop vague (à cause de la variété d'un très-grand nombre d'actes *simultanés et du deuxième ordre*) de considérer COMMENT et par quelle raison *instrumentale* la vie *est* et se maintient en vigueur, nous préférons suivre la méthode accoutumée des philosophes; et comme cette méthode reconnaît tout d'abord un rapport *de finalité* à chaque cause, — c'est-à-dire ce qui *pousse, amène* à entreprendre *l'acte efficient* —, nous devons, par conséquent, considérer ici quelle est la *fin* évidente et réelle du CORPS, et quelle est sa véritable *destination*.

§ III. Ce qui mérite avant tout de fixer sérieusement notre attention, c'est que *l'*AME HUMAINE *ne peut naturellement et absolument rien sans le corps,* à l'égard de ces choses qui, dans ce monde, appartiennent *directement* à l'*initiative* de son *acte* principal [1].

[1] Que le lecteur fasse attention qu'ici Stahl parle de l'âme tant en exercice des fonctions animales qu'en fonction de puissance vitale, et qu'il ne la considère nullement au point de vue de son intellect pur; il veut dire

L'âme ne peut, en effet, avoir aucun *sentiment* d'une chose, et par conséquent aucune *pensée* ou *connaissance* à l'égard d'un objet sensible *présent*, sans l'intermédiaire des organes *sensoriaux;* elle ne peut non plus *effectuer un acte*, ou exécuter *sa volonté*, sans l'aide des organes corporels.

§ IV. En outre, l'âme ne peut en aucune manière se passer *absolument* de ces mêmes organes; mais au contraire elle en réclame le secours durant un *long espace de temps*, attendu que, par elle-même, en ce qui la concerne, l'âme ne peut rien *effectuer*, rien contracter *en habitude*, sans se livrer à des actes *successifs*, qui sont même quelquefois d'une certaine *lenteur*, et que, d'après *sa propre nature*, elle exige un espace de *temps* proportionné à l'accomplissement de l'acte.

A cette considération il convient d'en ajouter une autre non moins vraisemblable, savoir : que l'âme *humaine* n'a pas été destinée simplement et absolument à *manifester* son énergie *une seule fois*, par hasard ou pendant *un court espace* de temps, mais bien au contraire à *l'exercer* pendant *un assez long temps*, et à déployer sa puissante faculté de *penser* et de *raisonner*. Voilà pourquoi, sous ce rapport même, l'âme doit avoir *plus long-temps* à sa disposition les *organes corporels*.

§ V. Puisqu'il est de toute nécessité que non-seulement le *corps existe*, mais encore qu'il *subsiste* avec toutes ces conditions et tous ces rapports, il s'ensuit qu'il a une *fin* excellente et *d'absolue nécessité*, fin pour laquelle il doit exister.

En outre, comme le corps entier dans l'ensemble de sa constitution est tout particulièrement occupé et utilement

que l'âme ne peut rien percevoir au-dehors sans le secours des sens : en un mot, Stahl soutient, avec raison, que l'âme pensante, dans son commerce avec le monde extérieur, ne peut rien sans une *perception préalable* à l'aide des sens.

employé à la production de ces deux *effets*, savoir : 1° sa propre *conservation* par les actions *vitales* ; 2° son intervention dans les *sensations*, les *mouvements locaux*, et la *pensée* elle-même [1], il me semble dès-lors très-évident que c'est là proprement la *fin* pour laquelle le corps a été ainsi organisé et construit.

§ VI. De sorte que cette opinion, que le corps n'existe absolument que POUR LUI-MÊME, doit être nécessairement regardée comme absurde et insoutenable; car, d'après cette hypothèse, le corps n'aurait aucune *utilité*, puisqu'il a été réellement fait, au contraire, et fabriqué pour l'incessant et le véritable *service de l'âme*. Cela est si vrai, que bien loin d'être *son propre maître*, le corps est évidemment sous *la dépendance* d'un autre *principe*, d'une autre *force* que lui-même, je veux dire *de l'âme*, et se trouve *subordonné* à l'acte de *l'intelligence*, de *la pensée* et de *la volonté*: et cela, d'ailleurs, DURANT LONG-TEMPS. Il serait, en effet, impossible de trouver un *motif* et une *raison* plausibles de la *durée* du corps et de son *mode* d'existence, si ce n'était pour une tout autre FIN que celle supposée ci-dessus, attendu que l'on est forcé d'avouer qu'il n'en possède *aucune* en lui-même.

§ VII. Or, comme il est déjà suffisamment démontré que le *corps* existe de toute *nécessité* pour l'âme, nous pouvons encore fournir une autre preuve non moins capable de confirmer aussi, *à priori*, ce même fait, savoir : que ce qui *conserve* le corps dans son intégrité, ce qui favorise et accomplit en lui l'exercice de l'âme,... est une *chose réelle, bien différente du corps* par *son essence* et *toute*

[1] Quand Stahl dit que *le corps est utilement employé* par l'âme à la *pensée* elle-même, il ne veut pas dire que l'âme pense à l'aide des organes corporels, mais seulement que l'âme ne saurait se faire une idée des objets extérieurs sans le secours et l'intervention de ces mêmes organes.

sa nature, mais ayant *un double rapport*, une double parenté avec *l'essence* et *le caractère* absolu et bien naturel de l'âme [1]. D'une part, en effet, cette chose, cette *force* est *immatérielle* comme *l'âme* elle-même ; et, d'autre part aussi, elle exerce comme *l'âme, dans le corps* et *sur le corps*, une *puissance* et une *activité* on ne peut plus réelles et positives [2].

Outre cela, il est bien évident que *ce* quelque chose de puissant et d'actif *sert* effectivement l'âme, non-seulement dans *ses nécessités*, pendant *l'existence* et toute *la durée* du corps, mais encore et surtout la seconde et lui obéit dans *l'exercice* de ses actes, et même *dans ses intentions pures, simples* et *directes*.

Cela est si vrai que, dans les actes les plus nobles, les plus *éminents* et de la plus grande activité de ce genre, l'âme exerce évidemment un *pouvoir absolu* sur ce principe en question ; à tel point que c'est toujours elle qui, en pareil cas, *gouverne, dirige, accroît* et *diminue* d'une manière absolue l'action de ce principe, qu'elle *meut* et *maîtrise* selon son libre arbitre [3].

Qui plus est, enfin, ce principe est si naturellement et si *nécessairement propre aux actes immédiats* de l'âme, que tout ce que celle-ci a *d'essentiel* et *de propre* à exécuter

[1] « *Nimirùm* illud, *quod et totum corpus* conservat *et* animæ usus *in* » *corpore præstat et absolvit*, *est* RES, *à corporis ipsius* essentiâ *et* universâ » indole *quidem* alienâ. *Interim* animæ essentiæ *atque indoli absolutæ et* » *planè geminæ gemina; nempè in se quidem* incorporea, ut ipsa etiam » ANIMA », etc.

[2] La pensée de Stahl est ici on ne peut plus claire et dépouillée de prévention, etc. Barthez n'a jamais parlé autrement. Hippocrate, Platon, Aristote, toute l'École stoïcienne et toutes les Écoles médicales vitalistes modernes ne sauraient s'exprimer d'une autre manière.

[3] Cette assertion de Stahl est encore admissible et vraie, surtout pour ce qui regarde les actes volontaires et même bien d'autres actes appelés demi-volontaires, demi-vitaux, c'est-à-dire qui peuvent s'exécuter et s'exécutent habituellement sans la volonté *consciente* et libre de l'âme pensante, mais qui peuvent aussi avoir lieu par la volonté *conscientieuse*, réfléchie et directe de l'âme. Qu'on suive avec attention la progression.

et à perfectionner, elle l'accomplit par cet *intermédiaire*, je veux dire *au moyen* de cette *puissance* même, comme avec son véritable *instrument*.

L'âme ne se sert pas seulement de cette puissance comme de son propre *instrument,* mais elle s'en sert comme de son principe actif générique, de son intermédiaire direct, plutôt que comme d'un simple principe purement instrumental [1].

§ VIII. Ce principe n'est autre en lui-même que le MOUVEMENT ; car c'est *par le mouvement* seul que l'âme accomplit ses actes.

On sait, en effet, que la *raison* ne se manifeste que par une suite de *comparaisons,* par une *transition,* par un *passage,* une *promenade* [2] perpétuelle *d'une chose à une autre,* et par un exercice *discursif* parmi plusieurs *objets,* c'est-à-dire par un véritable *mouvement* continuel.

Mais, d'un autre côté, la conservation entière du corps, son usage sensorial et locomoteur sont mis en plein exercice, non-seulement d'une manière générale par des mouvements, mais même très-spécialement par des mouvements proportionnés et analogues tant à l'exigence des diverses fins qu'aux *destinations de l'âme*.

Or, cette convenance, cette harmonie d'une essence toute *immatérielle* et d'une réelle activité *dans* le corps et *sur* le corps, convient *également* à la *raison* et au *mouvement*.

Rien ne sied mieux, en effet, à la saine et pure *raison,* c'est-à-dire à l'âme raisonnable, que ce MOUVEMENT regardé comme le *vrai* et *immédiat instrument,* propre à produire ses actes et ses effets immédiats, et comme utile à la conservation du corps, au point de vue de ses propres effets immédiats.

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. LIII.

[2] Allusion à l'expression d'Aristote, etc.

De semblables *effets* ne sauraient être, du reste, assignés à une plus vraie et plus digne *cause* que l'âme.

En examinant d'ailleurs franchement et convenablement le fait en lui-même, nous voyons que toutes les actions qui se passent dans le corps, et qui regardent tant sa structure que la conservation de sa mixtion, sont entreprises par l'âme elle-même, pour son avantage et sa propre fin, avec cette justesse de proportion et de raison qui convient à cet usage et à cette fin : au reste, ces actions sont ingénieusement et convenablement dirigées et accomplies par l'âme au moyen de cet acte, c'est-à-dire au moyen du *mouvement, immatériel* en lui-même, attendu qu'il est d'une nature tout-à-fait *semblable* à celle de l'âme.

Ce mouvement, en effet, est non-seulement *incorporel*, mais il est encore dirigé avec un discernement et une régularité qui conviennent tant à la nature des sujets matériels, qu'aux plus simples et aux plus directes intentions générales de l'âme, ainsi qu'on l'observe dans toutes les autres *affections* de l'âme, et plus spécialement dans la *nausée*.

§ IX. J'ose penser qu'après de pareilles considérations, on ne doit plus douter que, considéré au point de vue de sa propre *conservation* et de sa *durée*, ainsi que de *sa structure spéciale*, et surtout de ses propres MOUVEMENTS manifestes et dirigés vers des *fins* éminemment nécessaires, le corps humain en entier n'ait reçu une destination réelle pour les usages *d'un autre* que lui,... de telle sorte qu'on ne peut affirmer, soit qu'il existe *pour* lui-même ou qu'il ait une *subsistance* propre et durable, soit aussi qu'il ait été *organisé* ainsi pour lui-même, ou qu'il soit enfin soumis à de tels mouvements pour son avantage exclusif.

Je puis donc évidemment conclure ici, que c'est l'âme elle-même qui dispose habituellement le corps pour son propre usage, et qui le rend apte à un service auquel seul

le corps est astreint, et qu'enfin c'est l'âme qui *dirige, excite et meut directement et immédiatement* ce même corps, sans l'intervention ni le concours d'un autre *agent* [1].

§ X. Les fictions des anciens à ce sujet, et les capricieuses inventions des modernes, viennent perpétuellement compliquer la question présente, en admettant gratuitement la prétendue existence de certains autres *agents* ou *actions*, qui, en dehors de l'*âme raisonnable*, meuvent et *régissent* le corps sans son intervention, sous le seul et unique prétexte que l'âme, substance *immatérielle*, se trouve *impropre* à un tel acte.

Mais on peut, à cet égard, soulever cette insurmontable difficulté : Comment l'âme peut-elle *conspirer* et *coopérer* avec ces agents supposés intermédiaires ? De cette opinion il résulte en effet cet *éternel* et insoluble dilemme, capable d'épouvanter nos jeunes rhéteurs : — « Ou ces *autres agents* » *moteurs* sont *immatériels*, et dès-lors ils n'ont *aucun pou-* » *voir* sur le *corps* ; ou bien ces *mêmes agents* sont *maté-* » *riels*, et dès-lors l'*âme immatérielle* ne peut rien sur eux, » et, par leur *intermédiaire*, elle ne peut exercer *aucun* » *empire* sur le *corps* ; elle ne saurait même en obtenir » *aucun service* [2]. »

§ XI. Mais n'est-ce point là une chose absurde et indigne d'un homme d'esprit, que cette distinction entre une matière *grossière* et une autre matière *plus subtile*, accordant à cette dernière une justesse, une *convenance*, un *rapport* plus intime et plus direct avec une substance *immatérielle* ?

[1] La conséquence est assez juste et plausible. Stahl aurait pu à ce sujet donner d'autres preuves; mais la physiologie expérimentale n'était point assez avancée de son temps. Nous nous proposons nous-même de développer ces démonstrations et de les rendre inattaquables; nous en puiserons les preuves les plus irréfragables dans les expériences si intéressantes de MM. Magendie, Saint-Hilaire, Claude Bernard, Longet, etc.—*Voy.* T. VIII, Comment. LIV.

[2] *Voy.* T. VIII, Comment. LV.

Un pareil système suppose encore dans ces agents non-seulement une nouvelle *puissance intelligente* qui les rend capables d'agir, *en tout et en tout point, sciemment et convenablement;* mais il y suppose encore, à bien juger la chose, une intelligence bien *supérieure* à celle de l'*âme raisonnable* elle-même.

D'après une pareille hypothèse, en effet, ces agents *sauraient* d'une manière précise ce qu'ils doivent faire, et auraient une pleine connaissance du *mode*, du *temps* et de la *mesure* de leurs actions. De plus, ils *comprendraient* toutes les fantaisies de l'âme; ils *saisiraient* les plus subtils *modules* des *proportions* même les plus spéciales que l'*âme* désire, et seraient censés les exécuter précisément comme l'âme les *conçoit*, les *pense* et les *veut;* tandis, au contraire, que l'*âme raisonnable*, plus directement *intelligente* et *pensante*, ne pourrait à son tour *rien connaître* ni *rien percevoir* à l'égard de *ces actions*, de *ces raisons*, de *ces proportions*, de *ces rapports* dont *ces prétendus agents* sont supposés s'occuper [1].

Cependant, ce qu'il y a de certain et de bien positif, c'est que l'âme a le droit d'employer à son service toutes ces choses; et, pour peu qu'on y réfléchisse, ce qu'il y a de bien évident, c'est que toutes ces choses, je veux dire le corps en entier, avec tous ses *agents*, toutes ses *actions*, ses *proportions* et ses *puissances*, n'ont été expressément faits que pour le *service de l'âme* elle-même, qu'ils ne se *conservent* et ne sont constamment *administrés* que pour ces mêmes *usages* et *fins*.

§ XII. Les interprétations des modernes, à cet égard, ne sont pas plus près de la vérité quand elles supposent que les *mouvements* qui s'opèrent dans le *corps* pour le *service de l'âme* ne sont point effectués et dirigés par quelque *agent*

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. LVI.

ou *moteur* réel, mais qu'ils ont lieu et s'exécutent dans le corps d'une *manière abstraite*, et qu'ils possèdent en eux une *harmonie* de rapports concréée et immuable, à moins toutefois qu'ils ne soient troublés par le concours de certains autres mouvements naturels de choses purement *corporelles*.

Or, d'après cette hypothèse des modernes, les choses ne se passent ainsi dans le corps vivant que par une *détermination* et *assignation* expresse de la volonté absolue de Dieu.

Cependant, comme on n'aperçoit ici aucune *connexion* avec les caprices de *l'âme raisonnable*, pour lesquels les mouvements du corps non-seulement paraissent parfaitement *disposés*, mais encore et surtout semblent avoir été *faits et destinés*, dans l'acte *sensitif et locomoteur;* de même, dans les actes de *l'ordre vital* (dans lesquels l'âme est censée ne pouvoir s'opposer en rien à ces mouvements absolus), une expérience bien manifeste nous prouve au contraire qu'il se passe dans le corps *déjà consistant* quelque chose de bien différent, provenant tant des *affections de l'âme* que des *impressions* naturelles sur un corps en voie de formation, et même sur un corps déjà parfaitement *formé,* mais pouvant subir une transformation quelconque.

§ XIII. Comme ce n'est point ici le lieu de nous occuper de ces inextricables complications, nous devons passer rapidement sur bien d'autres assertions particulières très-obscures et toutes issues de ces mêmes idées générales qui, sous le nom commun d'ESPRITS, mettent en scène ces sortes d'agents auxquels on a recours pour expliquer tous les phénomènes vitaux.

Il suffira donc, pour se faire une idée exacte et précise de ces choses, d'exposer simplement et en peu de mots les *jugements divers* des auteurs qui traitent de ces matières,

et de dire rapidement en quoi consiste la *différence* de leurs assertions.

§ XIV. Une ancienne opinion, celle qui donne au corps humain, outre l'*âme raisonnable*, d'autres *agents* différents, a imaginé l'existence d'autres *âmes*, assignant à chacune d'elles des fonctions respectives, savoir : l'*âme végétative* et l'*âme sensitive*. La première préside à la *nutrition* et à la *vie*; la seconde exerce sa puissance sur les *sens* et sur le *mouvement local*[1].

De ces trois âmes des anciens, celle qui est *strictement* appelée *âme humaine*, possède seule, selon eux, l'*intellect* comme apanage exclusif.

Ces philosophes accordent en même temps à l'*âme végétative* et à l'*âme sensitive* la faculté d'une connaissance certaine (γνῶσιν); faculté à l'aide de laquelle ces âmes peuvent administrer leurs affaires privées, avec une *justesse*, un *ordre* et une *proportion* vraiment remarquables.

§ XV. D'autres philosophes, selon toute apparence *plus anciens* que les premiers, s'appuyant sur cet adage : *Qui peut le plus peut le moins*, ont pensé que c'est uniquement dans le domaine de l'*âme humaine*, appelée *raisonnable* à cause de la *spécifique* et *noble* énergie qui la distingue, qu'on peut, à côté de sa puissance si *noble* et d'un ordre *supérieur* (l'entendement), placer d'autres facultés moins *nobles* et d'un ordre *inférieur* (la vie et la sensibilité).

Cependant cette antique propension à multiplier témérairement les abstractions dans les idées jetait de l'obscurité sur cette opinion, d'ailleurs assez plausible, par l'admission et l'interprétation inopportune des facultés diverses de l'âme, qu'ils regardaient comme tout autant de FORCES SUBSTANTIELLES.

[1] *Voy*. T. VIII, Comment. LVII,

Ils caressèrent et exagérèrent si bién dans leurs discours cette manière d'interpréter les facultés de l'âme, que bientôt ils ne parurent plus s'occuper d'une seule et unique puissance.

Mais en ne mentionnant qu'une simple *qualité* très-active (ποιότητος), ils paraissaient mettre en scène une certaine *puissance d'action* réellement *active* et *positivement efficiente,* qui, sous les auspices de l'âme, entreprend et accomplit ce que, dans leur système, ils attribuaient déjà à l'âme elle-même.

§ XVI. De ce vice radical et fâcheux de *multiplier* des conceptions aussi stériles que vides de sens, surgirent plus tard ces nombreuses discussions sur les *esprits*, qui ne servirent qu'à augmenter les complications. Mais, comme par suite de cette *première erreur* (πρῶτον ψεῦδος) basée sur cet absurde précepte « qu'entre l'*esprit* et la *matière* il n'existe aucun rapport réel », on portait évidemment une grave atteinte à l'*immatérialité* de l'*âme raisonnable* [1], les médecins entreprirent aussitôt de faire cesser ce scandale, et en interposant le terme fictif d'*esprits*, ils tâchèrent d'apaiser, par de bruyants discours et de vaines théories, les moines toujours prêts à lancer leur *grappin* plutôt que leurs *faulx* sur toute production en dehors du champ de la science.

Car, bien que les hommes les moins experts reconnaissent jusqu'où peut conduire cette difficulté *indéfiniment* progressive, touchant cette fiction des esprits qui oblige à admettre un nombre infini d'intermédiaires ; cependant,

[1] Je fais remarquer que Stahl, contrairement à des accusations sans nombre qu'on lui a adressées, croyait à l'*immatérialité* et à l'*immortalité* de l'âme; il l'a écrit et prouvé, du reste, en bien d'autres endroits. Cette profession de foi ne saurait trop s'accorder avec les accusations qu'on a sans cesse dirigées contre lui, toujours sans le connaître, quand on a osé l'accuser de matérialisme.

comme il était dangereux d'irriter et de voir sortir de leur calme ceux qui se reposaient complaisamment sur l'existence de ces *prétendus esprits*, et qui prétendaient être seuls capables de juger de la véritable nature des substances *spirituelles*, les médecins de l'époque firent certes très-bien d'apaiser ces hommes par ces explications, laissant ainsi après eux une voie facile vers des idées plus saines.

§ XVII. En effet, on *assujétit* dès-lors absolument et simplement ces prétendus esprits à l'âme; de telle sorte qu'elle ne s'en servait que comme d'*un pur instrument*, lequel ne *pouvait* et ne *devait* certes jamais agir *par lui-même* et *de son propre mouvement*.

Dans cette nouvelle *destination* qui venait de lui être proprement assignée, cet instrument ne pouvait effectivement rien par lui-même, mais il était *établi, dirigé, gouverné, mis en mouvement* et *en action* immédiatement par l'âme d'une manière *absolue* et *naturelle*, pour l'accomplissement de tout ce que celle-ci aurait, dans son intelligence, jugé *nécessaire* ou *utile* à ses propres intérêts.

§ XVIII. La division ou *distribution* des esprits en *insinués* et en *naturels* se prêta singulièrement à l'éclat de cette nouvelle scène : à l'aide de cette supposition, en effet, on paraissait pouvoir expliquer cette grande activité qui, à cause de sa transmission plus qu'instantanée, ainsi que par son énergique et soudaine opération, semblait n'appartenir qu'à l'âme.

Les partisans d'un pareil système auraient pu facilement éviter cette difficulté, s'ils eussent pris comme siége des esprits le système nerveux[1] qu'ils ne regardaient que comme leur simple conducteur, car enfin toute chose *pleine* porte en soi une raison suffisante de continuité; ils auraient dû

[1] *Voy*. T. VIII, Comment. LVIII.

considérer les nerfs comme toujours *remplis* de ces esprits. Ils auraient fait disparaître ainsi les difficultés d'une mission lointaine, comme quand il s'agit, par exemple, de la transmission d'un mouvement du *cerveau* à *un doigt du pied*, afin que celui-ci soit mu *au même instant* que l'âme le veut.

A cette occasion, d'autres ont sottement employé la *comparaison du mouvement lumineux*; car, disent-ils, il n'est pas si incroyable que les *esprits* puissent se mouvoir avec autant de vitesse, puisque la *lumière* nous montre un pareil exemple d'un mouvement si prompt et si étonnant.

D'autres ne comprenant pas cette interprétation, et pensant que la *comparaison* déjà établie n'était alléguée que pour confirmer l'*identité* de tout le fait, poussèrent leur méprise jusqu'à croire que les esprits ne sont *lucides* que pendant l'acte [1].

§ XIX. Mais comme les résultats de nos études ne sauraient être identiques, surtout dans les sujets naturellement difficiles, la mauvaise interprétation de ces divers systèmes en fit naître un nouveau, plus obscur encore, celui de l'ARCHÉE, qui, selon tout ce qu'on peut en dire, n'est autre chose que l'*âme végétative* des anciens.

Cependant, se fondant toujours sur l'hypothèse des *esprits*, l'archée de Van-Helmont devint *multiple*, et son auteur admit l'existence fictive d'un esprit *naturel*, d'un esprit *insinué* et même de plusieurs esprits *innés* propres à chaque membre et doués d'une faculté toute *spécifique*. Telle était aussi la description de l'*âme végétative* des anciens: cette âme, toujours nommée *esprit*, était appelée tantôt esprit *vital* [2], tantôt esprit *animal*; attendu qu'en effet, on accordait à ces

[1] C'est là ce qu'on a appelé plus tard l'action ou opération innervatrice.

[2] Cette expression, employée par les anciens, a été renouvelée par M. Lordat lui-même dans son dernier livre, intitulé : *Rappel des principes doctrinaux*, etc. 1858, Montpellier-Paris.

deux substances, à l'*archée* et à l'*esprit*, une parfaite connaissance (γνῶσις) de leurs actions, et la faculté innée d'exécuter dans le plus grand ordre tous leurs actes.

On accordait, en outre, à cette *âme végétative* et à cet *archée*, la *puissance* absolue d'agir d'eux-mêmes et par eux-mêmes sans l'intervention de l'*âme raisonnable*, de telle sorte que celle-ci était, par le fait, *exclue* de l'acte, sans pouvoir y participer en aucune manière[1].

§ XX. Mais lorsqu'au contraire on allègue l'influence de l'énergie des *affections de l'âme* sur le mouvement du *pouls*, sur les mouvements *spasmodiques* et *involontaires*, et, qui plus est, sur la *formation* même du corps; les uns se contentent d'appeler étonnants ces phénomènes, sans les expliquer; d'autres, prétextant certains *troubles* dans les esprits, avancent des assertions tout-à-fait étranges, vu que dans tous ces phénomènes rien n'est l'*effet* ni la *conséquence d'un trouble*, et que, contrairement à ces opinions, tout se passe assez évidemment suivant certaines intentions et directions: ce qui est clairement prouvé par les *éphélides congéniales* et par le *vomissement* après la *nausée*.

§ XXI. Les fauteurs d'une pareille doctrine objectent, à leur tour, que l'*âme raisonnable*, abstraction faite de son *immatérialité*, leur paraît néanmoins, *à posteriori*, ne rien administrer de toutes ces choses, attendu qu'elle n'en a ni *conscience*, ni *réminiscence*, ni *mémoire*, conditions qui leur paraissent indispensables.

Quant à nous, nous pensons qu'il convient de distinguer la *raison* d'avec le *raisonnement* (λόγον et λογισμὸν), c'est-à-dire la simple *intelligence* ou *conception* des choses les *plus simples* et les plus subtiles, d'avec le *raisonnement* et la *comparaison* touchant *un plus grand nombre* de

[1] L'archée de Van-Helmont, tel qu'il est ici représenté, ne serait autre chose que le principe vital de Barthez.

choses connues, surtout au moyen de circonstances *sensibles, visibles* et *tangibles*, même les plus grossières [1].

§ XXII. En effet, il est évident, d'une part, pour les esprits sérieux, qu'à l'exclusion des choses *d'une apparence sensible*, rien n'est jamais du ressort du *raisonnement* formel, et surtout principalement et absolument du domaine de la *mémoire*; et que, d'autre part au contraire, un bien plus grand nombre de choses tombent sous l'empire de l'*entendement*, seul capable de *connaître*, de *discerner* et de *définir* légitimement, sans aucune participation du *raisonnement*, dans l'acception vulgaire du mot, comme sans aucune intervention spéciale et toute *réminiscence* de la part de la *mémoire*.

La vérité de ces faits est suffisamment démontrée, du reste, par la subtile distinction que nous faisons des *odeurs*, des *saveurs*, des *couleurs*, des *sons*, et même du *tact* si formellement varié.

Ce serait donc en vain qu'on prétendrait formuler des raisonnements, soit sur la différence de toutes ces choses, puisqu'elles ne nous apparaissent pas sous d'autres formes, soit sur la manière d'expliquer quelle est leur forme réelle. Il n'existe, en effet, ici aucun signe préfiguratif pour la mémoire, puisque les odeurs, les saveurs, etc..., n'ont ni forme ni figure sous lesquelles on puisse les rappeler et les *représenter* de nouveau à l'esprit, ce qui est le propre de la *mémoire*.

§ XXIII. Que si nous scrutons plus *profondément* les mystères de la pensée, nous y découvrirons que, dans les actes mêmes qui appartiennent d'une manière absolue et

[1] Stahl a fait sur cette question une petite dissertation spéciale, que nous nous proposons de publier incessamment; elle est intitulée : *De λόγου et λογισμου differentiâ*, etc., Halle, 1701.

propre à la *raison,* ainsi que dans la *détermination* suprême, *spécifique* et *formelle,* prise enfin et arrêtée par la *raison* à l'égard de ces actes, l'âme ne paraît pas plus *raisonner* ni *comparer,* qu'elle ne paraît avoir quelque conscience de *ce* qu'elle *fait,* du moins du *pourquoi* elle le *fait,* pas plus qu'elle ne paraît *se souvenir* de *quelle manière* elle *a fait,* ce que néanmoins elle *fait réellement.*

Combien peu d'hommes, en vérité, pensent-ils actuellement à ce qu'ils *pensent!* Ou, du moins, combien de fois cela leur est-il arrivé?

Quel est celui qui peut découvrir, par sa *raison, comment il pense?* Tant s'en faut même qu'il se souvienne *de la manière qu'il a pensé*[1] *!*

§ XXIV. Ainsi, dans les actes DE PURE VOLONTÉ, tels que le jet pour franchir une *distance* donnée, l'*intensité* du mouvement volontaire pour atteindre à un certain degré d'*énergie,* l'élan *proportionné* donné aux pieds selon la hauteur des marches, etc., de même que dans l'appréciation du PLAISIR ou de la PEINE, quel est le rôle que joue le *raisonnement?* Quelle part y prend-il? Quelle *conscience* avons-nous de la plupart de ces choses, alors même qu'elles s'exécutent d'une manière distincte?

Mais, nous le répétons encore, quelle *pensée,* quelle *conscience,* quel *souvenir* l'âme peut-elle avoir touchant les actions qui lui sont *propres,* pour ne pas dire d'elle-même (de sa nature, de son essence)? Quelle pensée, quelle conscience, quel souvenir peut-elle avoir surtout de son *état,* de sa *manière d'être,* de ses *actes,* soit à l'égard du corps simplement, soit à l'égard des différentes fonctions que des opinions systématiques se plaisent à lui assigner

[1] Stahl ici n'est pas d'accord avec bien des philosophes qui n'ont pas voulu se donner la peine de chercher à comprendre sa pensée; elle est bien nette cependant : nous la développons dans son entier au T. VIII, Comment. LIX.

ou à lui accorder? Quelle pensée, quelle conscience, quel souvenir enfin l'âme raisonnable peut-elle avoir des rapports, des proportions, des forces ou puissances, de l'ordre et du mode de succession qui président à ses actes intellectuels ou vitaux?

§ XXV. Or, puisqu'il est suffisamment démontré, par les exemples précédents, que l'*intelligence* diffère naturellement du *raisonnement* portant sur des objets matériels ou des images sensibles, il nous paraît peu nécessaire d'ajouter que ce qui est du domaine du *raisonnement* et de la *réminiscence* consiste dans des objets non-seulement *externes* ou existant en dehors du corps, mais tombant aussi plus grossièrement sous nos *sens*, possédant principalement des *dimensions* qui se présentent d'elles-mêmes aux organes de là *vue* et du *tact*. Mais nous dirons, en finissant, que l'*intelligence* ne peut ni *percevoir*, ni *saisir* clairement par le *raisonnement* tout objet *externe* qui ne lui est pas présenté sous une forme sensible, ou qui n'est pas susceptible d'être retracé *matériellement*.

Nous arrêtons ici toute considération touchant la FIN respective tant de la *constitution* que de la *conservation* du corps humain, convaincu que nous sommes d'avoir traité à fond cette matière.

CHAPITRE II.

DE LA DISPOSITION MATÉRIELLE DU CORPS A LA VIE.

§ Ier. Puisque la vie n'est autre chose que la *conservation de la mixtion* du corps, on comprendra facilement, dès-lors, combien il est nécessaire, pour que cette conservation ait ainsi lieu et se perpétue *indéfiniment*, d'avoir une pro-

fonde connaissance de la constitution *matérielle* du corps et de sa disposition propre *à la durée*, surtout au milieu des circonstances qui lui sont non-seulement ordinaires, mais même pour la plupart nécessaires et inséparables.

§ II. Pour que les mouvements ordinaires des organes, et ceux plus exquis encore des sens, puissent s'exécuter dans le corps, il est indispensable que ce dernier soit doué dans son entier d'une *souplesse* très-grande; aussi toute matière d'une trop grande *rigidité* aurait-elle été impropre à une telle consistance. C'est pourquoi il a fallu le concours d'une matière qui, bien que d'une certaine *ténacité*, fût propre à cette *souplesse* ou *flexibilité* requise.

Telle est la *mixtion mucido-adipeuse*[1] dont se trouvent pourvues toutes les parties flexibles du corps, et dont les moins souples ont aussi leur part.

§ III. Comme cette mixtion *mucido-adipeuse*, surtout dans son état de *flexibilité* requise, se trouve d'une nature *aqueuse*, et que, comme on le sait, l'*eau* et la *graisse* n'ont entre elles aucune affinité durable, mais qu'elles sont au contraire sujettes à une prompte désagrégation *fermentescible;* il en résulte que cette mixtion du corps animal porte en elle ce même caractère, et qu'elle se trouve entièrement exposée à une intime *dissolution putride*.

Dès-lors, quoique la véritable raison d'être du corps animal ne dépende pas tant de sa mixtion que de la *structure* particulière des organes (en sorte que le corps ainsi construit exige une matière propre, soit à l'*acte* même de sa construction, soit même à l'*usage* pour lequel il a été destiné); s'il se manifeste néanmoins une profonde *dissolution* dans chacun des *infiniment petits atomes* qui forment et constituent cette *masse* ainsi mélangée, il en résulte

[1] Mucido-adipeuse, c'est-à-dire composée de graisse et de mucus, etc.

évidemment, par le fait, la ruine entière de toute la *structure* du corps.

§ IV. Toutefois, si, outre cette intime et *matérielle* aptitude du corps humain à une *dissolution* destructive, on prend en considération les dispositions naturelles de la *matière*, on s'apercevra qu'il existe une *double* circonstance directement capable de favoriser et de hâter le développement d'une semblable dissolution, c'est-à-dire une *extrême humidité* et une *chaleur médiocre* [1].

Nous prouverons en temps et lieu que la première de ces conditions, l'*humidité*, par l'influence particulière d'un concours plus *formel*, s'attache plutôt à un effet contraire à la *dissolution*, c'est-à-dire à l'acte même de la *conservation*. Pour ce qui est de la nécessité de la *chaleur*, il paraît très-vraisemblable que, d'un côté, elle oppose une efficacité émolliente modifiant une trop grande *ténacité*, ainsi qu'une trop abondante humidité ; et que, de l'autre côté, cette chaleur concourt à l'effet *conservateur*, par la raison qu'en débarrassant le corps de ses parties les plus *subtiles*, les plus *agiles* et même les plus *propres à l'évaporation*; elle contribue, par ce moyen, à la *durée* vitale des autres parties.

§ V. Cependant, de même que cette *corruption* à laquelle est sujet le corps animal est non-seulement fermentative dans son genre, mais encore d'une *intime*, subtile et profonde *putrescibilité* dans son espèce; de même ses *progrès* sont d'une étonnante *rapidité*, lorsqu'une fois elle commence à prendre un libre accroissement.

Aussi, il est absolument indispensable non-seulement de combattre, par un moyen quelconque, son *apparition*,

[1] J'ajouterai même, pour compléter l'idée de Stahl, que cette *adhésion*, si peu intime, des molécules qui composent l'agrégat est nécessaire pour faciliter le travail de la nutrition.

mais même et surtout de s'opposer à ses *ravages* et de les *prévenir* avant même qu'elle n'apparaisse ou qu'elle ne prenne de l'accroissement, d'autant mieux que la *méthode* à laquelle on a ordinairement recours dans cette occasion devient tout-à-fait inutile et inefficace, alors qu'on se trouve en présence d'une corruption déjà sensiblement en acte.

§ VI. Le vrai moyen méthodique que la nature emploie ordinairement pour *s'opposer* à la dissolution et pour la *prévenir,* consiste dans les *mouvements* et les subtiles *transitions* qui s'opèrent jusque dans les plus profonds replis de l'organisme; de telle sorte qu'alors, au moyen des *perturbations* qu'ont subies ces particules *subtiles,* celles-ci se trouvent *éliminées* par ce *mouvement* rapide, et, dans leur déplacement, elles sont *entraînées* par l'*acte* hors du vrai point de leur intime *cohésion;* tandis que les autres parties saines demeurent dans leur intégrité parfaite et conservent leur mode primitif de *cohésion* et de mixtion, aussi bien qu'elles conservent leur propre *structure* et leur mode de cohésion constitutive naturelle.

Mais si, cependant, les progrès incessants de cette corruption sont d'une rapidité telle que les éléments organiques soient en pleine dissolution, et ne puissent plus laisser une place à ces mouvements abstersifs naturels ainsi qu'à ces subtiles *transitions,* il arrivera que de telles masses organiques ainsi corrompues, désagrégées et sans espoir d'un secours ultérieur de conservation, non-seulement continueront à s'épuiser profondément et peu à peu, mais encore communiqueront aux parties voisines le plus rapprochées un semblable mouvement de *fermentation intérieure* et de *rapide corruption.*

§ VII. Or, les choses se passant réellement ainsi et ayant lieu dans le corps absolument de la manière que nous

venons de l'indiquer, il est bon de faire observer ici qu'il existe des parties qui sont plus sujettes et plus promptes à s'altérer et à se corrompre les unes que les autres.

Tel est au premier rang le *sang*, qui est par lui-même un incontestable type, un remarquable spécimen de cette corruptibilité, aussi bien que de la grande délicatesse de cette mixtion essentiellement mucido-adipeuse.

C'est pour cette raison, en effet, que le sang est de toutes les parties du corps celle qui est la plus exposée à subir une très-prompte putréfaction, et, par cela même aussi, celle qui a le plus grand besoin de l'acte *conservateur*.

En faisant exécuter au sang un si merveilleux mouvement, le souverain Créateur, dans l'admirable sagesse de son art divin, a veillé non-seulement avec une extrême sollicitude à la conservation du sang, mais encore et avec une égale prévoyance à la conservation de toutes les autres parties *par celle du sang lui-même;* si bien, qu'au moyen de l'acte avantageux et nécessaire de la *circulation,* le sang, à l'aide des mouvements qu'il exécute dans les organes, *purifie* en passant et *chasse* dans sa *marche* progressive tout ce qui, dans ces diverses parties, se trouve prêt et destiné naturellement à une prochaine *élimination*.

§ VIII. Ces faits, comme nous l'avons prouvé ailleurs par quelques exemples, se manifestent pareillement dans le phénomène capital et bien évident de l'*inflammation*.

Dans ce cas, en effet, une *salutaire circulation* devenue plus active et plus rapide suffit seule pour empêcher que le sang, *s'arrêtant* dans la partie enflammée, ne tombe franchement en *putréfaction* et puis en *suppuration*. Mais il est essentiel de bien se tenir en garde et de veiller à ce que, par l'intervention continuelle de ces mouvements *abstersifs*, les particules corrompues les plus légères disparaissant d'un moment à l'autre, il n'arrive que le sang, dans cet

accroissement d'activité intérieure et d'indéfinie extension, n'aille porter plus loin les principes *gangréneux* et *putrides* d'une corruption progressive.

Non-seulement le moyen curatif naturel que nous venons d'indiquer peut être en réalité *suffisant* et bien propre au but désiré, mais encore il est *le seul et unique* moyen qui soit au pouvoir de la nature, c'est-à-dire de l'économie animale livrée à elle-même.

Nous avons traité ce sujet en plusieurs endroits de notre *Pathologie* et dans une *Dissertation sur l'inflammation considérée à son vrai point de vue pathologique* [1].

§ IX. Plus la *mixtion* et le *tempérament* d'une partie du corps sont éloignés d'une plus franche invasion putride (suppuration), moins cette partie est exposée aux atteintes d'une corruption périlleuse; mais, en revanche, elle est plus sujette aux dissolutions et aux *corruptions* lentes, ulcéreuses et languissantes.

L'économie animale n'effectue pas, du reste, à propos de *pareilles* ulcérations, des mouvements aussi empressés et aussi soigneux dans *telle ou telle* partie du corps qui en est atteinte, que dans *le reste du système*.

De ce genre sont tous les organes *exsangues*, tels que les *membranes*, les *tendons*, les *glandes*, les *ligaments*, les *os* et les *cartilages*.

En effet, bien que ces parties organiques une fois séparées du cadavre soient sujettes de toute manière à la corruption putride; comme, néanmoins, elles possèdent dans leur *composition intime* bien moins de substance *adipeuse* que de matière *muqueuse* et cartilagineuse plus solide, et qu'en outre, cette *humidité* qui pénètre les méats les plus étroits de ces parties, y existe sous forme de liquide *séroso-salin*: il arrive, ou que ces parties sont détruites par le

[1] Stahl, *Disp. de inflammat. verâ pathol.* Halle, 1690-1705.

concours de cette humidité, ou bien encore que les faibles portions sulfuro-adipeuses qui s'y trouvent disparaissent entièrement et de très-bonne heure; quant aux autres parties simplement muqueuses, elles tombent dans une complète *colliquation*.

§ X. Qu'il nous soit permis cependant par anticipation, et pour jeter un peu de clarté sur cette expression que nous venons d'employer, de *mouvements anxieux*, *soigneux* (*anxii*), d'exposer brièvement que ce *concours vital* lui-même, cet exercice et cette direction particulière du mouvement vital qui s'opère *vers* la partie affectée et *autour* d'elle, a lieu non-seulement *intentionnellement* et avec une sorte de *sollicitude*, mais encore avec d'autant plus de *crainte* qu'il y a plus de *difficulté* et plus de *travail*. Qui plus est, cette direction vitale s'exerce parfois d'une manière si fugitive, que dans des cas très-difficiles les mouvements anxieux sont entièrement et intempestivement *enrayés, à priori*, surtout chez l'homme.

Voilà comment il arrive que l'organe malade se trouve naturellement exposé à une *libre corruption*.

Tandis qu'au contraire, lorsque cet influx vital, trouve et conserve constamment son droit d'exercice, l'on voit ces simples corruptions *ulcéreuses* être resserrées, même pour un long temps et d'une manière étonnante, dans d'étroites limites, et suspendre leurs progrès ultérieurs.

§ XI. On doit, du reste, avoir sans cesse devant les yeux cette *priorité d'ordre*, par laquelle la *mixtion* précède toujours la *structure*; de telle sorte que l'on ne découvre jamais dans le corps aucune trace de *texture* ou de structure, qui ne présuppose un arrangement spécial de la part de tous ces infiniment petits atomes qui, par leur juxta-position, constituent ce corps lui-même.

D'où, comme par une *conséquence* aussi simple que légitime, on doit inférer que, si en particulier chacun de tous ces petits corpuscules qui servent à constituer un certain tout, tombent entièrement en dissolution, en désagrégation, ce même tout doit aussi, par là même, dans les profondeurs les plus intimes de toute sa structure, dépérir tout-à-fait, et, par cette raison, subir une complète *destruction*.

On peut encore conclure de là que les *simples* lésions immédiates de la structure offrent rarement un danger direct pour la vie; qu'elles sont même tolérées assez patiemment, et assez promptement réparées.

Tandis qu'au contraire, si c'est une partie dépendante de la mixtion qui se trouve ébranlée, lésée ou profondément offensée, il se déclare et se manifeste aussitôt un concours bien plus grand de mouvements vitaux spéciaux pleins de délicatesse. Mais si ces mouvements cessent leur action, ou s'il arrive que leur réaction se fasse trop long-temps attendre, ou bien enfin si ces mouvements sont impuissants à atteindre leur but, vu l'urgence, dès-lors il survient la *ruine* inévitable et la *mort* de l'organe affecté.

§ XII. La *nature,* la force vitale, en effet, tient sous sa puissance absolue la structure; tandis qu'au contraire, elle n'a pas une action directe sur la mixtion, elle partage son empire sur elle avec les altérations macrocosmiques putréfiantes [1].

C'est pourquoi, aussitôt qu'il y a suspension dans le libre exercice de tous les mouvements *sécrétoires, excrétoires* et *supplétoires propres* à la nature vivante, dès-lors est acquis soudain le droit libre des *mouvements macrocosmiques* (des lois inorganiques) de *chaleur* et *d'air,* qui, par leur union (συζυγία) avec l'*humidité,* provoquent dans les parties du

[1] Les lois universelles qui régissent la matière organique.

corps encore vivant, où les mouvements sont suspendus, une altération aussi intense et aussi énergique que si ces mêmes parties étaient séparées du reste du corps vivant, ou que si ce même corps était complètement privé de vie; car, en pareil cas, ces parties seraient aussi privées de tout *influx vital*[1].

Afin d'éclairer d'une manière suffisante ce qui reste à dire sur un pareil sujet, nous pensons qu'il est convenable et même utile d'en faire un exposé *général*.

CHAPITRE III.

DE LA STRUCTURE DU CORPS EN GÉNÉRAL.

§ Ier. En parlant de la mixtion animale, nous avons déjà dit que, *telle* surtout qu'elle nous apparaît, elle nous semble avoir été indispensable pour la formation du corps, tant en ce qui regarde sa souplesse, qu'au point de vue surtout d'une consistance toute particulière.

C'est ici le lieu de faire observer, à propos de la *structure*, que, pour arriver à son convenable confectionnement, il lui faut non-seulement le *choix* d'une matière *spécialement appropriée* à chaque partie du corps (de telle sorte que les *os*, les *ligaments*, les *tendons*, les *diverses membranes*, les *fibres charnues*, etc....., aient leur matière *propre)*; mais encore, chose qu'on ne doit pas perdre de vue, il faut prendre en considération cette *position* toute particulière et spéciale de ces parties, d'après laquelle chacune d'elles, comme il est naturel que cela soit, prend une *forme* spéciale qui, par la suite, se *développe* et *s'accroît*.

[1] C'est-à-dire que ces parties organiques tomberaient alors sous l'empire des lois physiques, chimiques, etc., qui régissent le règne inorganique.

§ II. En pareil cas, cependant, il ne s'agit pas tant de considérer la conformation des organes selon leur apparence extérieure, superficielle et tout-à-fait sensible, que d'en étudier de préférence les parties les plus intimes, telles que les *fibrilles*, les *méats*, les *porules*, et tout ce qui peut échapper à nos sens; car il existe entre ces parties une harmonie vraiment providentielle, harmonie, du reste, dont ces parties ne pourraient se passer.

§ III. Quoiqu'il ne nous appartienne pas, à nous médecins, de nous occuper avec trop de prolixité de ce fait, savoir : si cette cause, je veux dire cet ÊTRE ACTIF, cet *agent* qui distribue et ordonne avec tant d'harmonie chacune des parties de la structure du corps humain qu'*il construit* réellement, doit être regardé aussi comme ayant établi et formé cette mixtion elle-même; nous pouvons dire, néanmoins, que ce qu'il y a de réel et de conforme à la raison, c'est que cette *cause* doit avoir une si profonde *connaissance* de cette *mixtion*, qu'elle n'applique jamais à une partie quelconque des particules constituantes autres que celles qui ont une destination convenable et légitime par rapport à la propre nature de cette partie.

§ IV. Une importante considération, qui échappe aux yeux des observateurs ordinaires, et qui néanmoins mérite une attention sérieuse, c'est la présence de cette *mixtion* commune qui, chez tous les *végétaux*, se développe et se succède si abondamment avec *tant de promptitude* et en *si peu de temps*.

N'est-il pas positif, encore, que dans les individus du règne végétal, au moment même de l'acte de leur *construction*, chacune de leurs *espèces* reçoit un cachet distinctif et particulier dans cette mixtion, dont on ne saurait trouver la pareille dans le monde entier? On ne saurait, en effet,

rencontrer ailleurs que chez les végétaux une semblable mixtion, non-seulement au point de vue de son *abondance*, mais encore et surtout au point de vue de son *espèce* particulière, et principalement de sa *qualité* même.

C'est bien là réellement cette *mixtion adipeuse* qui, comme nous l'enseignons ordinairement ailleurs[1], est l'œuvre de ce PRINCIPE PLASTIQUE, chargé de la formation et de la fabrication des végétaux. Cette opération, du reste, se fait en fort peu de temps, avec profusion, abondance et promptitude.

§ V. Ce n'est pas absolument du sein de la *terre* que les végétaux tirent leur principe d'alimentation, puisque ceux d'entre eux qui contiennent le plus de matières graisseuses et résineuses, tels que le *pin*, le *sapin* et tous les *arbres résineux*, non-seulement se plaisent en des lieux très-arides et sablonneux, mais encore, au lieu d'avoir de profondes racines, ces végétaux les ont presque à la surface du sol.

Nous pensons donc qu'il est plus vraisemblable que cette substance, cette matière *adipeuse* soit fournie par *l'atmosphère* elle-même, modifiée surtout par *la chaleur des rayons solaires*. D'où nous concluons, enfin, que lorsque ces sortes de végétaux croissent dans un lieu *très-ombragé* et peu exposé au grand *air*, ils prennent un *développement* vraiment considérable, mais éphémère, et sont dépourvus, sinon entièrement, du moins en très-grande partie, de leur principe *végéto-adipeux*, etc.

Néanmoins, comme cette matière se trouve en dehors de notre sujet, nous n'entrerons pas dans de plus longs

[1] Stahl, professeur d'histoire naturelle médicale, avait étudié cette question avec l'esprit philosophique qu'il avait coutume d'apporter dans toutes les études sérieuses : nous y reviendrons au volume de Thérapeutique.

détails, convaincu d'ailleurs que cette courte digression n'a pu nuire à notre sujet.

§ VI. Puisqu'il est démontré que, nulle part, *ni dans l'air, ni dans la terre*, on n'a jamais pu découvrir la moindre trace des molécules composant cette mixtion *adipeuse en acte*, et qui de là, par leur assimilation, doivent sans doute se transformer naturellement et constituer la *crâse végétale*, n'est-il pas plus probable que cette *mixtion* soit l'œuvre de cet AGENT PLASTIQUE qui doit nécessairement posséder, ou du moins se procurer, s'il ne l'a pas à sa portée, et élaborer cette *matière* propre à sa structure?

§ VII. Dès-lors, si, d'après cette dernière considération, on jette un regard attentif sur le règne *végétal*, on y découvrira une *diversité* manifeste et sensible d'*odeur* et de *saveur*, qui caractérise tant de milliers d'espèces, et qui prend son origine surtout dans ce principe adipeux convenablement chargé de sels; si ensuite on considère le règne *animal*, on y découvrira plus facilement encore, dans chaque *espèce*, et même dans chaque *individu*, cette même diversité d'*odeur* et de *saveur*. Qui ne sait, en effet, que les *chiens* suivent les traces de leurs maîtres *à l'odeur*, et que les *petits* des animaux, les *agneaux* par exemple, savent fort bien reconnaître leurs mères au milieu d'immenses troupeaux, tout aussi facilement qu'ils en sont reconnus sans aucune erreur?

Prétendre, à cause de cette diversité, assigner les déterminations les plus spéciales des *mixtions* à cette *panspermie aérienne*, qu'on prône tant, et d'après laquelle de telles matières, *formellement* présentes dans l'air, pourraient être assimilées, ce serait là un fait difficile à concevoir, quoique ayant en lui-même quelque chose qui parle aux sens.

Cette considération, cependant, augmente encore la difficulté de cette question, savoir : sous quel nom, pour quelle cause, sous quel aspect et par quelle puissance instinctive tel ou tel corps prend, reçoit ou acquiert de quelque manière telle ou telle particule qui lui est *spécialement* propre et différant absolument de toute autre.

§ VIII. Malgré les nombreuses difficultés qu'éprouve l'esprit humain à concevoir ces choses, si l'on suppose l'existence occulte soit d'une *agrégation de libre choix* et comme *arbitraire*, ainsi que d'une attraction *assimilatrice* particulière bien différente des autres, soit enfin d'une *nouvelle mixtion* ou *composition* de même espèce devant être convenablement modifiée par la suite, les faits paraîtront d'une plus facile conception que si l'on admettait que de tels corpuscules atomiques d'une pareille mixtion vont précipitamment s'assimiler à chaque individu de telle ou telle espèce, et, qui plus est, dans toute la *structure*, avec cet *ordre*, cette *proportion numérique* et même cette position toute spéciale, dont on sent ensuite l'à-propos et la *convenance*.

§ IX. Or, de même qu'il n'existe aucune analogie entre ce but intentionnel et l'hypothèse prétendant qu'au moyen de *pores* d'une invisible et incroyable exiguité dont seraient profondément empreints les végétaux déjà formés, ces corpuscules destinés à être absorbés, se trouvant en parfaite coïncidence, dans une exacte et absolue proportion, avec ces mêmes pores, subiraient l'effet d'une assimilation intime; de même aussi ce système purement fictif est entièrement renversé par un exemple universellement reconnu vrai chez tous les animaux et principalement chez l'homme, savoir : que la structure du corps reçoit dans sa forme une prompte modification sous l'influence d'une simple et frivole imagi-

nation de la mère qui se passionne pour un objet. Cette modification a lieu non-seulement d'une manière tout autre qu'il ne convient à toute l'espèce, mais encore elle se trouve en parfaite harmonie avec l'*intention* ou *imagination* de la mère au moment même qu'elle a lieu.

§ X. Le *choix* d'une mixtion convenable dans le genre, et de chacune des particules d'un mélange nécessaire dans l'espèce, même *la plus particulière,* pour la formation d'une partie quelconque du corps, petite ou grande, méritant de notre part une juste appréciation, quelque origine que l'on suppose à la matière qui subit ce travail de formation; nous devons considérer, avec une attention non moins sérieuse, tant le *nombre* que la *situation* de ces particules, qui, par leur apposition, concourent à la structure des diverses parties du corps.

Pour ce qui est du nombre, il est positif que cette apposition des corpuscules qui servent à la formation du corps se fait par des *infiniment petits,* et par la connexion intime d'*un seul* atome imperceptible avec un autre atome; ce qui devient surtout évident d'après l'accroissement si bien proportionné de chacune des parties au *système universel* du *tout,* que ces parties conservent mutuellement entre elles, tant individuellement que collectivement, une exacte proportion dans leur étendue.

Quant à la *situation,* il convient de la regarder comme étant *propre* à telle ou telle partie, ainsi qu'à la configuration spéciale de celle-ci; de sorte que les particules constituantes de chaque partie du corps sont *de point en point* si bien disposées, que non-seulement c'est lorsque ces particules ont acquis leur plus grand volume, leur plein développement, leur dernière proportion, que les organes prennent leur forme naturelle; mais encore, dès le début même de la formation, quel qu'ait été le développement

organique, chaque partie affecte et conserve, d'une manière invariable, cette forme naturelle, ce *type* qui lui est propre et qui doit persister même au-delà du terme de son *dernier accroissement*.

§ XI. La *situation d'ensemble* des particules qui constituent les organes, et la position respective de chacune d'elles, présentent une analogie beaucoup plus minutieuse et plus exacte encore. Cette analogie, cette proportion consiste réellement et toujours dans ce susdit dernier accroissement de *chacune* de ces particules, en rapport avec le *tout*.

Cette proportion existe d'une manière bien plus spéciale, plus exacte et plus délicate, dans la disposition toute singulière qui établit le rapport entre le côté *droit* et le côté *gauche*.

Or, pour peu qu'on soit doué de discernement et qu'on veuille y prêter son attention, on se gardera bien de confondre toutes ces choses, et chacune d'elles en particulier, dans une même catégorie, et de leur assigner certaines causes très-générales et grossières.

§ XII. Il est, certes, très-important de considérer avec la plus grande attention tous ces divers phénomènes; mais il importe encore bien plus d'observer sérieusement dans ces mêmes faits l'*analogie proportionnelle* toute spéciale de structure, indispensable aux fonctions *organiques*.

Car, de même qu'un *instrument* quelconque devient inutile et ne mérite pas ce nom s'il n'est parfaitement *conforme* à l'usage *mécanique* auquel on le destine, pareillement il convient de prendre en plus sérieuse considération cet acte par lequel ces *instruments* organiques sont si habilement construits et si bien appliqués à leurs *usages* tout spéciaux, que certainement il ne serait pas permis de

soupçonner, soit dans le nombre, soit dans la disposition des matières, rien qui fût exécuté avec plus de délicatesse et plus de perfection.

De l'ensemble de toutes ces circonstances, nous devons enfin conclure que la *structure* du corps humain n'a d'autre agent régulateur qu'une *puissance* évidemment et tout particulièrement privilégiée.

§ XIII. A ces divers faits se rattache cette juste considération déjà mentionnée, savoir : que cet *agent* qui se trouve habituellement en rapport avec ces organes pour l'exécution de ses actes et opérations particulières, doit certainement avoir, selon toute vraisemblance conforme à la raison, une *notion* exacte des proportions mécaniques de ces mêmes organes, destinés à exécuter des actes ou *mouvements* propres à telles ou telles *fins*[1].

De là nous devons penser que ce concours et cet ensemble de circonstances peuvent fournir une preuve assez naturelle, ou plutôt un système de preuves qui permet de conclure d'une manière péremptoire que c'est l'AME elle-même qui est ce principe *actif, concevant, réglant* tous ses mouvements d'action, ainsi que chacun d'eux en particulier, *gérant* même l'action tout entière et l'*exécutant* enfin selon ses vues finales.

Pour ce qui nous reste à dire de plus spécial à ce sujet, nous nous proposons d'en donner un plus ample développement alors que nous traiterons de la *nutrition*.

[1] Évidemment Stahl exagère ici. *Voy.* à ce sujet, T. VIII, Comment. LX.

CHAPITRE IV.

DES LOIS ORGANIQUES QUI PRÉSIDENT A LA CONSERVATION VITALE.

§ Ier. C'est ici le lieu d'étudier et de décrire ce mode, aussi remarquable que varié, par lequel l'acte vital s'exécute *instrumentalement.*

Ce mode consiste en *trois* appareils suprêmes de *mouvement,* dont chacun constitue séparément un système particulier d'opérations diverses.

Le *premier* d'entre ces appareils, c'est l'incessant et universel mouvement progressif et circulatoire de la masse universelle des humeurs, vulgairement appelée *sang,* et d'où résulte ce mouvement dont je veux parler, c'est-à-dire la *circulation du sang.*

§ II. Il est incontestablement vrai et certain que les anciens, à cause de l'ignorance où ils étaient de ce mouvement progressif, furent dans l'impossibilité absolue d'arriver à une plus parfaite théorie, soit de la *physiologie*, soit de la *pathologie*: je veux dire à une plus exacte connaissance de l'*histoire* et de l'*étiologie* médicales.

Mais ce qui est aussi d'une évidence frappante, c'est que la science n'a encore retiré aucun profit réel de l'emploi légitime et de l'examen comparatif de cette découverte, quelque heureuse qu'en ait pu paraître d'ailleurs la bonne fortune.

Et cela est si peu douteux, que si nous établissions ici certaine comparaison, on verrait que, par cela même qu'ils n'ont ni mieux *compris,* ni mieux *expliqué,* ni mieux *appliqué* leur propre invention, les *modernes* ont bien moins

de mérite que les *anciens*, à qui l'on ne peut nullement imputer la négligence ultérieure d'un phénomène qu'ils ont totalement ignoré.

Il est évidemment incontestable encore que la négligence d'une considération ultérieure de l'application du phénomène découvert est, *à posteriori*, une preuve que ce phénomène de la circulation du sang doit sa découverte plutôt *au hasard* qu'à la sagacité et au *génie investigateur* des *modernes*.

§ III. Mais avant d'aborder l'étude directe de la circulation, je pense qu'il est convenable d'en donner, au préalable, un aperçu *historique*.

Les anciens pensaient que le sang est enfermé dans ses vaisseaux, de telle manière qu'il ne jouit du mouvement dû à sa *fluidité* naturelle qu'à l'instar des eaux *stagnantes* des marais[1]; mais ils ne croyaient pas que, dans son mouvement progressif, constant et habituel, le sang se portât dans toutes les parties du corps; à moins, disaient-ils, que par suite des nécessités de ces diverses parties, et selon que la chose l'exige, *l'âme n'en dirige* çà et là les mouvements avec plus d'extension.

C'est en de pareilles circonstances qu'ils soutenaient, en principe, que l'âme, par le ministère des *esprits vitaux*, peut *diriger* d'une manière spéciale ce mouvement, ou, comme ils le disaient, remplir ces diverses et spéciales missions.

Ce qui contribua surtout à les maintenir dans cette opinion, ce fut l'observation remarquable qu'ils firent à l'occasion de cet afflux sanguin vers les parties atteintes d'une vive et sensible *irritation* externe, mouvement que l'on observe journellement s'opérer d'une manière si prompte et si puissante, par exemple : dans les cas de *piqûres d'épines*, dans les *blessures par instruments piquants ou contondants*

[1] C'est-à-dire, à l'aide d'un simple mouvement d'oscillation.

accompagnées d'un profond sentiment de *douleur,* dans les brûlures, et même encore dans les simples cas de *stases sanguines* de peu d'importance.

C'est ainsi qu'ils furent encore amenés à résoudre cette autre difficulté, savoir : comment il se fait que le sang, regardé par les médecins les plus éclairés comme dépérissant et *se consumant* peu à peu, pouvait être *restauré* par la nourriture, et comment cette nourriture pouvait parvenir jusque dans les vaisseaux sanguins. Ils arrivèrent à ce résultat en supposant qu'il s'opérait une sorte d'*attraction,* ou *succion*, au moyen de laquelle les vaisseaux sanguins eux-mêmes *sucent* et *absorbent* les humeurs nécessaires à la nutrition.

Or, comme les anciens avaient assigné aux esprits vitaux ces susdites *missions,* ainsi que la *consistance* intime et naturelle du sang et la *conservation* surtout tant de sa *fluidité* que de sa *crâse* tout entière; ils crurent devoir attribuer aussi à ces mêmes esprits médiateurs et les *sécrétions* et les *excrétions,* tant des *humeurs superflues* que de celles qui *ont déjà fait leur service* et de celles qui sont *étrangères* à l'économie.

§ IV. Les modernes ont paru néanmoins comprendre toutes ces choses d'une autre manière, depuis qu'ils sont parvenus à découvrir le mouvement *progressif* et perpétuel du sang, d'abord du cœur dans les vaisseaux et ensuite de ces derniers vers le cœur.

Ils ont dû très-évidemment cette découverte à *deux* phénomènes principaux constatés par eux, l'un dans le corps *vivant* et l'autre dans le *cadavre.*

Le premier de ces phénomènes résulte de l'expérience faite sur les corps *vivants* par la *ligature* des vaisseaux encore pourvus du mouvement vivifiant du sang. En pareil cas, en effet, tant que le cœur bat avec sa force et sa

vigueur naturelles, les *artères liées* se gonflent dans leur partie qui se trouve entre le cœur et la ligature, tandis qu'elles se vident, à partir du point de la ligature, jusqu'à leurs dernières ramifications, et conséquemment jusqu'à l'extrémité des organes. De ce fait il a résulté pour eux la preuve, qu'en sortant du *cœur*, le sang est poussé au moyen des *artères* vers toutes les parties du corps.

Contrairement à ce qui précède, les modernes ont aussi constaté qu'en cas de ligature des *veines*, celles-ci se vident dans l'espace compris entre la ligature et le cœur, tandis qu'elles se gonflent et se gorgent de sang depuis cette même ligature jusqu'à leurs dernières divisions ; ce qui prouve évidemment que le sang, par le moyen des veines, *reflue de toutes les parties du corps vers le cœur*.

Quant à la seconde preuve de ce mouvement du sang dans tout le corps, ils l'ont tirée des phénomènes qui se passent à l'occasion des *valvules*[1], ainsi appelées à cause de leur usage, et dont la présence peut être constatée dans *les plus petites* des ramifications, tout aussi bien que dans le *cœur* lui-même, ainsi qu'*à l'orifice* des gros vaisseaux.

D'une part, en effet, dans les *artères*, ces valvules sont destinées à faciliter l'entrée et le *passage* du sang du cœur dans ces mêmes artères, ainsi qu'à s'opposer au *retour* de ce même sang des artères dans les cavités du cœur, et cela, au moyen d'une simple occlusion et interception.

D'autre part, au contraire, par le fait d'une disposition et d'un effet tout opposés, les valvules, dans les veines, laissent au sang un libre *accès* dans les cavités du cœur, et lui servent d'*obstacle* pour qu'il ne puisse point *refluer* du cœur dans ces mêmes veines.

On rencontre même çà et là dans les veines ces sortes de valvules, auprès, surtout, des anastomoses et de leurs ramifications, afin de s'opposer et de mettre un obstacle

[1] *Valvæ*, battants de porte.

mécanique au *retour* du sang *des plus grandes* veines dans *les plus petites*.

Eh quoi ! puisque le *cœur*, à chaque *diastole*, reçoit dans ses ventricules une certaine quantité de sang qui, à son tour, en est expulsé à chaque *systole* subséquente ; la raison ne démontre-t-elle pas que, dans un tel mouvement de *succession* et de *progression* qui s'exécute dans une proportion *une* et *identique*, il existe autre chose qu'un simple et aveugle *flux* et *reflux* de sang?

§ V. C'est avec juste raison que les modernes ont appelé non-seulement *progressif*, mais encore *circulaire*, ce mouvement du sang.

Il est dit progressif parce que, en vertu d'une *fluidité* et d'une *chaleur* spéciales et propres, le sang conserve son mouvement *naturel*; il est dit *circulaire* enfin, en ce que, moralement parlant, le sang décrit réellement un *cercle* dans son cours. On appelle, en effet, *circuler* ou tracer une ligne circulaire, le mouvement que l'on fait lorsque, partant d'un point donné, on s'en éloigne indéfiniment pour y revenir par une autre voie.

ARTICLE Ier.

De la circulation des humeurs avec le sang.

§ Ier. Afin de rendre plus évident le caractère *spécial* de ce fait, c'est-à-dire du mouvement *progressif* du sang, nous devons considérer : 1° la masse humorale qui est entraînée dans la circulation ; les *conditions* nécessaires que ces humeurs doivent apporter pour que ce mouvement circulaire puisse s'effectuer, ainsi que les effets que cette même masse *peut* et *doit* même obtenir ordinairement de ce mouvement progressif et circulaire ; 2° la manière d'être des *instruments* au moyen desquels ce mouvement est évidemment

mis en jeu ; l'état habituel des parties *vers* et *à travers* lesquelles ce mouvement est dirigé, exécuté et *transféré*, ainsi que la participation organique et motrice de ces mêmes parties ; 3° enfin, nous devons considérer le véritable *usage* et l'*effet* réel de ce mouvement progressif aussi évident *à posteriori* que nécessaire *à priori*, non-seulement d'une manière toute spéciale pour la crâse des humeurs, mais aussi d'une manière générale pour toute l'économie *vitale*.

§ II. Et d'abord, pour ce qui regarde la masse humorale, nous dirons que le sang, qui, à cause de son mouvement circulaire, a donné lieu à cette expression commune de *circulation du sang*, n'est autre chose qu'un liquide composé d'éléments *hétérogènes* provenant de *trois* genres de *fluides*.

Le premier de ces fluides, le *sang* proprement dit, est une substance de *couleur rouge*, très-apte d'elle-même à la *siccité*, plus même que les autres liquides qui concourent avec lui à former la masse humorale. Cette aptitude du sang est telle, que dans la masse des autres fluides il ne paraît s'y rencontrer que *sous la forme d'une très-subtile poussière*, *bouillonnant* légèrement dans *ces liqueurs* à travers la crâse *sous-muqueuse*. C'est pourquoi à l'aide d'un bon microscope le sang paraît être une liqueur diaphane, avec des globules rouges nageant dans la masse, et qui ne sont autre chose que ces corpuscules strictement appelés *sanguins* [1].

§ III. La *lymphe nourricière* concourt avantageusement en *deuxième* ligne à former la masse humorale ; elle n'est autre chose qu'une liqueur légèrement *gélatineuse*, contenant un épais mélange de corpuscules de même nature,

[1] Stahl ne parle ici que du *cruor*, constitué par les globules sanguins nageant dans la masse humorale : c'est le *plasma*.

qui concourent, à l'état libre, à former dans chaque partie du corps une mixtion proportionnée avec ces mêmes parties, et avec lesquelles elle ne doit se trouver que plus tard en état de connexité ou de mélange réel.

Or, cette lymphe paraît provenir plus immédiatement du *chyle,* qui, avant d'être métamorphosé en lymphe, coule en état de mélange dans un milieu grossier et humide, jusqu'à ce que peu à peu et d'une manière graduelle il devienne lymphe nourricière.

§ IV. Le *troisième,* enfin, des fluides qui constituent la masse des humeurs (communément appelée *masse sanguine*), c'est le *sérum.*

Celui-ci n'est autre chose qu'un nouveau mélange d'humeurs, qui, par leur constant usage, par leur concours matériel, ou, comme on le dit, par leur introduction dans l'économie, ne prennent aucune part à la nutrition et ne sont d'aucune utilité pour la formation, soit du corps ou de ses parties, soit du sang ou de la lymphe, mais qui, au contraire, sont très-propres à *appesantir* le corps, et sujettes à subir différentes décompositions pouvant facilement se communiquer aux autres parties.

C'est pourquoi ce *sérum,* par le mode d'agrégation des éléments qui le composent, étant inutile et pouvant même devenir dangereux pour le corps, a reçu le nom d'*excrémentitiel.*

Le sérum, en effet, au lieu d'être *retenu* dans le corps, bien loin de lui être de quelque *utilité* ultérieure, est, tout au contraire, destiné à une prochaine *excrétion.*

Ce fluide tire son origine en grande partie des aliments que l'on prend, et ensuite du sang lui-même qui a déjà éprouvé un commencement de *dissolution* et d'*épuisement* dans sa *mixtion.*

Il est *très-aqueux* de sa nature, et renferme quelques cor-

puscules *très-agiles*, faciles à être *vaporisés* dans leurs *mouvements excrétoires*, *fermentescibles*, *salins*, *mucilagineux* et enfin *oléagineux*.

Les corpuscules qui constituent ce mélange, sont, suivant l'ordre que je viens d'indiquer, dans une proportion de plus en plus grande, bien que l'eau y soit le principe dominant.

§ V. C'est là cette *masse universelle* et *confuse* des humeurs, qui, par suite d'*un mouvement intérieur* et perpétuel, constitue et représente un seul et même *mélange* (κραμα) *homogène*. Quelquefois cependant il se manifeste uue *séparation* spontanée, légère et sensible dans les éléments constitutifs de ces humeurs.

C'est ainsi, en effet, que cette *humidité séreuse* se sépare promptement et subitement, soit quand le sang s'échappe d'une manière spontanée et goutte à goutte de quelque partie du corps [1], soit lorsqu'il y a une émission de sang opérée d'une manière quelconque, et cette sérosité surnage en d'autant plus grande quantité que l'émission de sang est plus abondante; tandis qu'au contraire, lorsque le sang tombe goutte à goutte sur un *linge* grossier ou sur un *papier-brouillard* un peu épais, on voit alors cette portion séreuse du sang s'imbiber et s'étendre en surface autour de ces gouttes, abandonnant peu à peu et laissant à part la portion la plus compacte composée de *cruor* ou de *gélatine*.

Or, si par suite de cette séparation subite et spontanée

[1] Chose que j'ai vue souvent, surtout chez Grès, notaire de Montpeyroux, alors à Cette. Chez cet intéressant malade, en effet, atteint d'une affection extrêmement grave de la poitrine, il se déclarait deux ou trois fois par jour une hémorrhagie nasale assez abondante. Frappé par la pâleur du sang qui s'écoulait du nez, j'engageai le malade à recevoir le liquide dans un vase,... et puis sur un linge. Dans le premier cas, 100 grammes de liquide ne purent fournir que 10 grammes de caillot,... et le linge imbibé, une fois sec, laissait à peine apercevoir quelques traces de *cruor*,... tant la partie aqueuse du sang était abondante !

opérée dans les parties qui constituent la masse sanguine, on obtient la dessiccation de la substance *rouge* et *gélatineuse*, qui reste seule, par l'évaporation ou la distillation de cette substance au moyen d'une chaleur douce qu'on augmente peu à peu; il n'en reste à la fin qu'une très-minime partie, vu la réduction de cette substance à la *neuvième* et même à la *dixième* partie de son poids et de son volume primitifs.

Le reste de la masse humorale, au contraire, réduite en simple substance *aqueuse*, suit les lois *ordinaires* de l'évaporation et s'échappe dans une légère transpiration.

§ VI. Cette masse confuse et fluide, qui a reçu communément le nom de *masse sanguine*, prend, dans son mouvement, une direction circulaire, de sorte qu'après s'être répandue du cœur dans toutes les régions du corps, elle est sans cesse ramenée, par son mouvement circulatoire, de ces mêmes régions vers le cœur.

Le sang *artériel* renferme en général une plus grande proportion de tous ces éléments, comparativement au sang *veineux*, à celui surtout qui provient des *viscères internes* et principalement à celui qui reflue des viscères *abdominaux*.

En effet, dans les diverses parties du corps, et notamment dans le système viscéral, il s'opère une séparation d'une partie de la lymphe qui se trouvait en trop grande abondance dans sa mixtion avec le sang artériel, et qui, par une voie différente de celle que suit le sang veineux, est entraîné plus près du cœur dans des vaisseaux qui lui sont propres.

Cette séparation s'opère cependant de telle sorte qu'il en reste une quantité notable dans le sang *veineux*.

§ VII. La crâse ou constitution matérielle du sang proprement dit contient beaucoup de matière *oléagineuse*, vulgairement nommée *sulfureuse*, et, dans sa *mixtion*, le sang

renferme une plus grande proportion de cette substance que toutes les autres parties du corps, la *graisse* exceptée.

On ne saurait donner une raison plausible et suffisante de l'*usage* et de la *cause* toute spéciale d'une pareille mixtion ; à moins qu'on ne veuille invoquer la vraisemblance apparente de cette double raison, savoir : 1° au point de vue de cette crâse, la disposition particulière du sang à acquérir de la *chaleur;* 2° l'aptitude naturelle des éléments *sulfureux* et de la *chaleur* à produire et à conserver le phénomène de consistance des parties molles du corps, à les maintenir dans leur état normal de *ténacité* et à les garantir et les préserver de l'influence émolliente d'une trop grande *humidité,* à laquelle cette consistance paraît être d'ailleurs singulièrement exposée.

§ VIII. Quoique nous ne puissions donner de la *chaleur actuelle,* d'ailleurs si remarquable, du sang, une raison suffisamment démonstrative sur sa *crâse* ou sur son *mouvement,* il est assez probable cependant qu'une matière capable de s'échauffer très-facilement et même de s'enflammer par le mouvement, il est probable, disons-nous, qu'une telle matière, que l'on rencontre dans toutes les substances propres à acquérir directement de la *chaleur,* et qui en constitue chez elles le principal *sujet* immédiat, n'est autre que le *soufre,* et que c'est sa présence dans le sang qui y produit un effet identique.

§ IX. L'expérience vulgaire et journalière prouve clairement que c'est par son *mouvement* que le sang acquiert de la *chaleur*. N'est-ce point, en effet, au moyen d'un exercice forcé que tout le corps et le sang en entier acquièrent une chaleur proportionnée à la force et à la rapidité du mouvement? Et, qui plus est encore, quoique toutes les parties du corps se trouvent dans le *repos* le plus complet, lorsque le sang, par suite d'une très-vive impulsion, est

emporté plus rapidement dans sa circulation, ne voit-on pas une *augmentation* proportionnelle de chaleur accompagner inévitablement ses mouvements précipités ?

§ X. Quoique confuses, vagues et perplexes, les opinions des anciens nous sont néanmoins bien connues à ce sujet. Ils ne pensaient certes pas que ce fût la *chaleur,* mais bien le *chaud* qui fût inné chez l'homme.

Ils considéraient, en effet, le chaud ou calorique comme une substance physique particulière qui, par son efficacité sur le corps comme sur le sang, excite en eux, y constitue même la chaleur, et qui, par sa mixtion intime et permanente, par son intervention et même par son agitation intérieure, produit tout à la fois dans le sang la fluidité et la ténuité qui lui sont propres, ainsi que la chaleur qui lui convient.

De là, ils attribuèrent à une différente quantité de calorique et à son influx divers une température différente et des degrés variés de chaleur, dans les diverses parties du corps et presque dans chacune d'elles.

S'il est quelqu'un, du reste, qui ait assez de loisir, de patience et de sagacité surtout, pour faire un sérieux examen de ces notions et de ces rapports métaphysiques, nous le renvoyons aux œuvres de Gasp. Hoffmann[1]. On verra dans son *Traité du chaud inné et des esprits* comment les savants de cette époque ont si diversement échoué, en cherchant à comprendre ce point douteux et à peine ébauché de la physiologie, et en s'efforçant d'en donner une explication convenable.

Mais Hoffmann lui-même, que fait-il de ce *calorique* inné, sinon proprement des esprits? Si les choses devaient se passer réellement ainsi, à quoi bon toutes ces dénominations superflues et perplexes, ainsi que cette confusion et

[1] Gasp. Hoffmann, *De calid. innat. et de spiritib.*

cette multiplicité inutile de conceptions, réelles ou non, qui en sont la conséquence?

§ XI. Nous traiterons plus tard ce sujet; mais, pour le moment, nous devons déclarer et soutenir notre opinion, juste selon nous, bien que contraire à celle des autres écoles médicales, touchant l'influence de la respiration à l'égard de la chaleur.

L'école ancienne, de laquelle ne se sont point séparés les modernes, a constamment enseigné que le sang est si positivement et si essentiellement chaud, qu'il a besoin d'une certaine condition qui vienne le tempérer et même le refroidir.

Tous les anciens s'accordent à reconnaître que la chaleur est principalement renfermée dans le cœur; la plupart lui donnent pour principe les *esprits vitaux,* dont le siége est le cœur lui-même.

Willis, professant ces mêmes idées, établit dans le cœur (ceci soit dit sans équivoque) une véritable petite flamme ardente, dont l'attribut n'est pas tant d'échauffer le sang que d'y introduire, abstraction faite de toute métaphore, certaines étincelles incandescentes, etc.

Les anciens pensaient encore que le sang échauffé dans la rapide impétuosité de son mouvement progressif doit être *refroidi* jusqu'à un certain point, afin qu'il ne nuise pas aux organes; ils croyaient même que du sang s'exhalent librement au-dehors certaines vapeurs fuligineuses, prétendant que ce phénomène s'opère par la respiration ou l'attraction d'un air plus froid.

§ XII. Un phénomène tout contraire m'a paru bien plus vrai, savoir: que, pendant son passage dans les poumons, le sang acquiert plus de chaleur que dans toute autre partie du corps; nous pouvons le prouver de plusieurs manières, tant *à priori* qu'*à posteriori.*

En premier lieu, il est impossible que, dans son passage plus difficile à travers les parties du corps non-seulement plus tendues, mais même plus agitées par un mouvement volontaire, le sang poussé avec plus de force et de vitesse qu'à l'ordinaire ne s'échauffe pas plus que de coutume. Ce qu'il y a encore de certain, c'est que le mouvement respiratoire des poumons est aussi intense que celui de tout autre organe : en effet, l'intensité motrice de l'organe pulmonaire est aussi considérable que celle qui résulterait de l'effort commun de plusieurs muscles pour soulever un poids de 100 livres (50 kil.).

Outre cela, il est vrai de dire que la force impulsive du cœur considérée dans le ventricule droit, qui est le plus faible si l'on tient compte de la brièveté du parcours, ne le cède en rien à l'énergie du ventricule gauche, dont les puissants effets s'étendent si loin : ce qui prouve évidemment que les résultats d'actions en tout égales sont égaux entre eux.

En second lieu et *à posteriori,* d'après une expérience bien connue des personnes qui y ont apporté quelque attention, les orateurs, les chanteurs et les déclamateurs éprouvent un échauffement aussi positif qu'évident, à la suite d'un exercice prolongé et pénible, par les efforts d'une respiration aussi profonde que soutenue, bien que le reste du corps jouisse d'un parfait repos.

A propos de cela, non par une pétition de principe, mais pour donner une démonstration plus vraie du fait, nous attestons, comme preuve et même comme principe doctrinal de notre assertion, que tout animal qui respire a le sang chaud. Mais on ne saurait accepter cette conversion : Tout animal à sang chaud respire ; c'est-à-dire pour se refroidir.

§ XIII. Ce ne serait point assez de citer les exemples

pris soit dans les cas de *fièvres,* soit dans ceux où le sang échauffé par une *rapide circulation* ou par des *mouvements précipités* et *pénibles* occasionne ordinairement une respiration plus vite et plus fréquente ; car, lorsque la respiration vient se joindre à un sang échauffé d'ailleurs, elle doit alors contribuer davantage à sa réfrigération, puisque, en effet, échauffé par une autre cause que la respiration, le sang s'échaufferait encore plus. Mais nous signalerons ici la diversité de ces circonstances que subit la circulation du sang, et qui se rapportent à sa chaleur : ainsi, lorsque toute la masse du sang est emportée par les mouvements rapides de la circulation, ce fluide, à son passage à travers les poumons, doit augmenter proportionnellement de vitesse, vu que c'est là la source et comme l'origine du reste de la circulation.

Or, comme le passage du sang dans les poumons serait impossible s'ils ne se dilataient suffisamment par le seul acte de la respiration, il faut donc certainement que, dès que toute la circulation est en jeu et que le sang va passer par les poumons, la respiration augmente de vitesse et de force.

§ XIV. Pour donner de ce fait une raison plus évidente et plus logique, il suffit de bien apprécier que l'*augmentation* qui a lieu en pareil cas dans la respiration en provoque la *fréquence,* et non une *violence* en rapport. En effet, la chaleur intime du sang dans tout le corps ne provient pas d'un léger mouvement quelconque du sang, mais bien d'autres mouvements plus forts et plus rapides ; car, dans cette vitesse, les parties solides se contractant avec plus d'énergie repoussent le sang non-seulement avec plus de violence vers les pores des autres parties, mais encore, en agitant plus fortement le sang dans ces parties rigides par une espèce de frottement, lui font acquérir un

mouvement intérieur qui en augmente la chaleur. C'est là aussi ce qui se passe dans les poumons alors que, par leur moyen, le sang s'échauffe d'autant plus qu'ils sont plus profondément et plus vivement gonflés, et que, étant ainsi plus souvent et plus violemment agités, ils fouettent le sang avec plus d'énergie et d'intensité.

D'après ces faits, on comprendra que, dans les exemples cités ci-dessus de la précipitation de la respiration observée dans les fièvres surtout, et même après une course, la respiration est dite *fréquente* dans l'un et l'autre cas, mais elle est aussi *courte* et non *profonde;* de sorte que, les poumons ne prenant pas toute leur ampleur, l'acte respiratoire se fait avec plus de raideur et d'une manière saccadée, et ce médiocre développement de l'organe pulmonaire est moins propre à pousser profondément le sang qu'à lui faciliter simplement le passage. Il est évident, d'après cette raison et sous de telles conditions, que la respiration satisfait à l'accroissement de la circulation du sang; mais elle n'est point en rapport direct avec une plus forte intensité particulière de chaleur. La respiration n'augmente donc pas sensiblement la chaleur du sang, et conserve son degré ordinaire d'efficacité; tandis que quand la respiration devient plus *fréquente,* elle perd d'un autre côté son *énergie* et son impétuosité : c'est néanmoins dans cette fréquence que consiste proprement, au moyen d'un mouvement *plus intense,* cette énergie virtuelle de la chaleur du sang.

§ XV. Il nous reste encore quelques observations, plutôt physiques que médicales, touchant la circulation du sang dans les régions du cœur et celles des poumons.

Disons, en premier lieu, que le sang ne se précipite nullement dans les ventricules, mais qu'il y est poussé avec une certaine mesure; car il est d'abord reçu dans les oreillettes, et de là repoussé dans le cœur proprement dit.

Après être sorti du ventricule droit au moyen de l'artère pulmonaire, le sang est ramené vers le ventricule gauche du cœur au moyen de la veine pulmonaire, où il est d'une couleur plus *vermeille* qu'il n'était, soit dans la *veine cave*, soit même dans le *ventricule droit*, soit enfin dans l'*artère pulmonaire* elle-même. Cette vive couleur rouge du sang lui vient de ce que la lymphe dans une plus intime agitation s'est épurée dans toute sa substance.

La véritable spumescence du sang est vulgairement attribuée, d'après l'exemple des autres écumes, à la simple mixtion de l'air, et c'est pour cela qu'on attribue à cette spumescence l'affaiblissement de la chaleur dans le corps.

Mais quoique nous n'ayons pas l'intention de nier ici d'une manière absolue qu'une faible partie d'air pénètre dans le sang au moyen de la respiration, nous ne pourrions néanmoins trouver, que nous sachions, AUCUNE RAISON SUFFISANTE pour reconnaître un tel et si grand phénomène de l'air.

Depuis quelque temps, certaines personnes (ainsi que cela arrive aujourd'hui) soutiennent la même opinion que nous avons déjà émise il y a vingt-deux ans, savoir : que la respiration échauffe le sang; mais elles veulent rejeter le mode purement mécanique que nous avons imaginé, pour y substituer un mode physique. Ainsi, ces personnes prétendent que l'*éther* [1], séparé de l'air par l'acte de la respiration, sert ainsi à augmenter matériellement la chaleur du sang. Mais ce fait-là n'est pas une démonstration *à priori*; il nous semble au contraire que, *à posteriori*, il est tout réfuté, par cela même que, dans une partie quelconque du corps, telle que les bras, l'humérus et l'omoplate faisant,

[1] L'oxygène ne fut découvert qu'en 1774 par Priestley, et ce ne fut guère qu'à cette époque que la théorie de la respiration fut bien étudiée.

Les anciens physiciens appelaient *éther*, une matière subtile et fluide qu'ils supposaient répandue dans l'espace et formant une sorte d'atmosphère dans laquelle se meuvent les corps célestes.

par un effort commun, fonctionner une scie, avec la main serrée, les muscles fortement tendus et vivement agités, la même chaleur se fait soudain sentir dans ces parties : c'est là une expérience dont chacun peut facilement vérifier l'exactitude.

C'est pourquoi, de l'identité simplement mécanique des mouvements, et de leurs effets dans les autres parties quelconques du corps, nous pouvons inférer, par une conséquence aussi juste que logique, la même identité de mouvement et d'effet mécanique dans le jeu des poumons ; car, pour attirer cette sorte d'éther, nous n'avons nul besoin d'aspirer un air grossier.

Nous croyons digne de remarque et d'une juste observation cette circonstance de l'évaporation d'une certaine quantité d'humidité rejetée dans l'air à chacune de nos expirations. Mais la raison peut-elle attribuer ce phénomène d'un changement immédiat en eau, à quelques parties de l'air lui-même, par le simple acte de l'expiration ?

Néanmoins, nous ne croyons pas moins digne d'une sérieuse observation ce moyen de rejeter les impuretés vaporeuses ou parties récrémentitielles réduites en vapeurs, surtout alors que ce rejet a lieu continuellement, sans diminution et par la même voie.

ARTICLE II.

De l'organisme du mouvement des humeurs.

§ Ier. Après avoir suffisamment parlé du caractère du mouvement des humeurs, abordons maintenant l'étude de tout ce qu'il est nécessaire de savoir touchant son organisme. Ce mouvement s'opère à travers le cœur, les artères, les parties poreuses du corps, et enfin à travers les veines. Nous devons aux savantes recherches de l'anatomie moderne cette précieuse découverte, que le cœur

est un muscle ; mais sa force est de beaucoup plus considérable qu'on ne le croit vulgairement. On sera convaincu de la vérité de ce fait par l'observation sérieuse qu'on peut faire de ce mouvement que le battement du cœur imprime dans tout le système du corps.

§ II. Cette énergie est spécialement évidente dans ce profond mouvement *impulsif* que fait le sang en s'échappant *par jet* des artères blessées, et elle ne l'est pas moins dans ce phénomène remarquable : « Lorsque, par exemple, » un homme assis appuie le jarret d'une jambe sur le genou » de l'autre, de manière que le rameau principal de l'artère » crurale — l'artère poplitée — soit comprimé entre le » genou et le jarret, alors, en effet, on peut voir clairement » comment chaque pulsation a une assez grande énergie » pour que toute la jambe et le pied ainsi suspendus, — » offrant par cela même la résistance d'un poids énorme, » —reçoivent une secousse sensible, correspondant à chaque » pulsation et devenant plus manifeste au moment même » du gonflement de l'artère poplitée. »

§ III. Ce serait en vain que nous rechercherions l'*origine* et la *cause* des mouvements immédiats du cœur.

On dit vulgairement que ce sont les *esprits* qui impriment ce mouvement au cœur ; mais cette assertion, comme tant d'autres, est bien loin d'être à la portée de l'*intelligence*. On en dit autant de toute autre *espèce* de mouvement *mécanique* du cœur. En effet, tandis que celui-ci est enveloppé comme dans *un tourbillon* par la disposition naturelle de ses fibres circulaires, il est ainsi entraîné dans *un mouvement* s'exerçant en quelque sorte par *torsion*.

On ne saurait ici invoquer cette grande énergie du mouvement du cœur que nous avons déjà mentionnée, lorsque nous nous sommes entretenus de la raison pour laquelle il

s'exécute ainsi, *ad* τὸ ὅτι; attendu que la *cause réelle* (τὸ διότι) de cette énergie ne saurait trouver une explication suffisante dans aucune de ces considérations générales.

§ IV. Tout ce que nous pouvons dire ici, c'est que la *systole* ou *contraction* du cœur est, à vrai dire, le mouvement propre et naturel de cet organe; tandis que la *diastole* est plutôt une *suspension de ce mouvement,* pendant laquelle le cœur devient *flasque* et comme abandonné au simple mouvement de *son propre poids.*

On doit considérer comme absolument fausse cette opinion qui considère la diastole comme un mouvement positif du cœur, qui servirait à puiser le sang comme au moyen d'une pompe aspirante; chose absolument fausse en elle-même. Certes, ce mouvement de diastole ne serait d'aucune utilité, puisque le cœur n'a pas besoin de puiser quelque part, de sucer, ou, pour parler plus simplement, d'attirer le sang, attendu que le sang est jeté, poussé et introduit dans les cavités du cœur.

§ V. Ce phénomène a lieu au moyen des *oreillettes,* qui jouissent aussi de ce mouvement propre de *systole* ou de contraction, et qui sont remplies pendant la *diastole* ou dilatation *par le sang qui leur arrive avec abondance de tout côté;* de sorte qu'il n'est ni utile ni nécessaire aux oreillettes de jouir d'*aucun mouvement propre vraiment diastaltique et positivement dilatatoire,* avec la faculté de la *succion.*

§ VI. Tout le sang qui est arrivé dans les oreillettes pendant la diastole, est poussé par le cœur au moment de la systole dans les artères, qui, alors gonflées, sont dites battre sous le doigt de celui qui les touche.

C'est pourquoi on est dans l'habitude d'appeler *pulsation* ou *pouls* le gonflement d'une artère provenant de

l'afflux du sang dans cet organe par suite de la contraction du cœur ; d'où l'on voit que la *diastole des artères* correspond à la *systole du cœur*.

§ VII. Mais si les *pulsations artérielles* ne sont autre chose qu'un mouvement de *diastole passive* provoqué par l'introduction du sang venant d'ailleurs, il est positif néanmoins que les artères possèdent un mouvement de *systole* qui leur est propre. Mais cette *systole* artérielle, *paisible* et *légère*, n'est pas à comparer pour le *temps* et la *force* à l'*énergie* de la *diastole* de ces mêmes artères, et elle a besoin pour s'exécuter du concours tonique des autres parties environnantes.

§ VIII. Bien des gens professent à ce sujet des opinions différentes ; selon eux, le mouvement des artères qu'on appelle *battement* ou *pouls* leur est propre : ce qui leur fait dire que *les artères battent*.

Ces auteurs, en effet, prenant habituellement pour *battement* des artères chaque nouvelle dilatation causée par l'introduction du sang dans ces vaisseaux au moyen d'un puissant mouvement du cœur, ne peuvent évidemment regarder comme un mouvement propre des artères la *systole* si douce et si faible de ces organes, qu'ils se refusent à compter comme un véritable mouvement à cause de son peu d'énergie.

§ IX. C'est là ce qui a complètement jeté dans le discrédit cette façon de parler de quelques modernes, que dans les fièvres (quoique le pouls soit plus fréquent) le mouvement progressif du sang devient plus lent : en effet, supposant que le sang trop épais se trouve coagulé, ils s'imaginent que les artères battent plus fréquemment, et font un suprême et inutile effort d'*énergie* et d'*activité*.

Car, comme ce qu'ils appellent avec tout le monde

battement n'est autre chose que la dilatation de l'artère, et que cette forte dilatation évite et élude les ligatures, à moins qu'elles ne soient fortement appliquées et n'exercent une énergique constriction, il n'est venu dans l'idée à personne d'attribuer cet effet au propre mouvement des artères.

§ X. Nous voudrions bien ne pas nous étendre aussi longuement sur cette matière; mais comme nous y trouvons du doute et de l'incertitude, même de la part de ceux dont on ne devrait attendre rien de tel, il convient d'invoquer en témoignage le phénomène mécanique le plus simple pour réfuter d'aussi gratuites suppositions.

Si la *dilatation* des artères provenait de leur *propre mouvement*, elles devraient alors *aspirer* le sang, ou bien préparer pendant cette diastole un espace suffisant pour recevoir le sang, qu'elles repoussent de nouveau dans la systole et qu'elles chassent hors de leur cavité.

Quand une artère *est lésée* ou complètement *coupée*, alors le sang, au moment même de la *pulsation* ou de la *diastole* artérielle, est expulsé — à travers la solution de continuité — par un *jet* saccadé et remarquable.

Vouloir attribuer un pareil effet à la *propre* diastole des artères, ce serait commettre une erreur aussi grave en *mécanique* que contraire à toute saine *logique*.

§ XI. Nous ne saurions prendre au sérieux cette assertion qui considère comme provenant d'un *esprit vital*, c'est-à-dire d'une certaine *propriété spiritueuse* du sang artériel, le *jet* subit et saccadé du sang à sa sortie des artères, ainsi que cette prompte *dilatation artérielle* qu'on nomme *pulsation*, phénomène purement passif à l'égard de l'artère.

Mais, en acceptant même cette hypothèse, personne ne pourra parvenir à expliquer comment cette énergie de

spirituosité se manifeste aussi par *intervalle* et d'une manière *saccadée*. Si on prétendait que cela se passe de la sorte par l'expulsion du sang *au-dehors du cœur* et par son *passage à travers cet organe*, on comprendrait certes très-aisément comment il se fait qu'une telle spirituosité ne se manifeste qu'à chaque *pulsation*, et ne dure qu'un *très-court instant*; mais, une fois ce moment passé, que devient cette énergie? Pourquoi *disparaît-elle* aussitôt et *s'évanouit-elle*, de telle sorte qu'il soit nécessaire qu'elle soit à chaque instant *rétablie* et reconstituée par une *nouvelle* émission de sang provenant du cœur?

Mais laissons là de semblables futilités.

§ XII. *Poussé* ainsi *en une quantité* telle, que les *oreillettes* le distribuent avec mesure et proportion dans les ventricules, le sang est *chassé* dans les artères, et tout d'abord naturellement dans l'*aorte* elle-même comme tronc primitif et commun à toutes les autres artères. Alors la distribution du sang se fait dans tous les rameaux artériels, avec d'autant plus d'uniformité que la quantité proportionnée de ce liquide, ainsi poussé, passe nécessairement dans toutes les innombrables et très-petites ramifications artérielles, à la suite de ce simple et uniforme mouvement impulsif, qui presse également toute la masse liquide et la chasse en avant *comme par continuité* dans les ramuscules veineux.

De là provient le *gonflement* des artères, qui se désenflent ensuite légèrement; et ce dernier état persiste d'une manière sensible plus long-temps que le gonflement lui-même n'avait duré.

§ XIII. C'est ainsi que le sang retenu quelque temps dans les artères en sort et retourne dans les veines à travers les pores des organes. Mais voici à ce sujet une nouvelle contradiction élevée par les modernes.

Ils ne veulent point admettre que le sang se répande des artères dans les tissus à travers leurs pores, et se plaisent à supposer que les artères, après s'être rapetissées et avoir diminué de calibre dans leurs nombreuses ramifications capillaires, acquièrent spontanément et de nouveau une ampleur de plus en plus grande, jusqu'à ce qu'enfin, par leurs anastomoses fréquentes, elles aillent former les principaux troncs veineux, et constituent par ce moyen tout le système général des veines. Bien plus, les modernes, poussant plus loin leurs sentiments à ce sujet, prétendent que les artères arrivées au milieu de leur course progressive en formant des plexus d'une ténuité vraiment inconcevable, en se repliant sans cesse et formant des *circonvolutions* aussi multiples qu'étonnamment variées, vont *former les glandes* et se transformer en veines à leur sortie de ces labyrinthes inextricables.

§ XIV. Quant à nous, lorsqu'il s'agit de supposer ou d'admettre des choses de cette nature, nous avons pour principe de dire que toute opinion arrêtée qui ne porte point en soi *à priori* un caractère de nécessité ou même d'utilité, et au moyen de laquelle on ne peut pas, *à posteriori*, d'après les phénomènes du fait, conclure soit ce qui se passe réellement, soit ce qui peut ou doit se passer de cette manière, une semblable hypothèse est pour nous aussi absurde qu'inadmissible.

C'est pourquoi nous dirons que, toutes les fois qu'on peut donner d'un phénomène une raison évidente et facile à concevoir d'une manière générale, sinon dans tous ses détails, on ne doit pas chercher à donner de ce phénomène d'autres raisons d'être d'une conception difficile et même bien souvent douteuse.

Il serait, du reste, bien embarrassant d'admettre de telles suppositions touchant la continuité non interrompue des

artères dans les veines, et cela, tant au point de vue des diverses *sécrétions* naturelles que par rapport à la guérison radicale de toute blessure grande ou petite.

Nous ne manquerons pas d'indiquer en son lieu, dans le cours de cet ouvrage, ce qui nous reste à dire à ce sujet; nous en recommandons, en attendant, la sage appréciation à la sagacité du lecteur.

§ XV. Les variations du pouls consistent dans le *mouvement*, le *rhythme* et le *nombre* des pulsations, l'un et l'autre relativement comparés avec le temps.

Les divers états affectifs du *mouvement* du pouls consistent, sous le rapport du temps, dans ses divers degrés d'*énergie* et de *violence*, dans sa *durée simple* et sa *proportion* exacte avec la *fin* à laquelle le mouvement doit se conformer. De cette manière de considérer le battement du pouls résultent la *mesure* des mouvements successifs et l'*ordre* invariable qui y préside : c'est là ce qu'on appelle vulgairement *rhythme*.

Sous le premier point de vue, le mouvement est dit *fort* ou *faible*, *prompt* ou *lent*, *serré* et *dur* ou *mou;* il peut encore être appelé *serratile*, c'est-à-dire comme provenant d'un *tremblement* particulier ou d'un certain *frémissement*.

Considéré au point de vue de son rhythme, le pouls est *fréquent* ou *rare*, *égal* ou *inégal*, *intermittent*, *caprisant* et *chevrotant*, etc.

§ XVI. Il est on ne peut plus curieux de consulter à cet égard les fragments des traditions chinoises touchant le pouls; l'Europe en doit la communication au savant Cleyer [1].

[1] André Cleyer, célèbre médecin et botaniste hollandais, né en 1645, explora la Chine et le Japon en qualité de médecin de la Compagnie des Indes; il fit dans ce pays de curieuses observations sur les végétaux de ces contrées, et publia quelques ouvrages de missionnaires sur la médecine des Chinois. On a de lui des lettres publiées par Bernard Valentin, et des mémoires imprimés dans les *Éphémérides des curieux de la nature*.

Il n'est pas moins curieux encore de lire le mémoire que nous a laissé le même auteur sur cette exquise et profonde connaissance pratique des Chinois touchant les merveilleuses et innombrables variétés du pouls, que le seul toucher leur fait saisir et apprécier.

§ XVII. Or, quoique la pulsation du cœur, livrée à elle-même, s'exécute régulièrement dans un corps en santé sans que nous nous en doutions nullement (ce qui fait penser à certaines personnes que cet acte principal de la vie est, par ce fait même, généralement distinct des actes animaux qui se conforment en tout à la pensée, à l'intention, à la volonté), il est cependant fort à propos de faire remarquer ici que, quand nous y pensons, cet acte du battement du cœur s'altère facilement et de diverses manières. Cela arrive, en effet, non-seulement lorsque, livrés à des pensées vagues, nous éprouvons un sentiment de *terreur*, de *crainte*, de *colère*, et que nous sommes vivement émus par une idée de joie ou de plaisir, de regret, de désir, etc., mais encore lorsque notre pensée s'occupe du fait même du pouls : chose qui est familière et parfaitement connue à ceux qui sont sujets à la palpitation du cœur ; ces malades, en effet, ressentent des battements plus forts toutes les fois qu'ils y pensent.

§ XVIII. Faisons observer particulièrement la parfaite coïncidence de cette *variation* du pouls et de sa *marche* avec le *caractère*, c'est-à-dire l'intention et le but essentiellement moral de ces pensées que nous avons coutume d'entretenir sous l'influence des passions de notre esprit [1].

[1] L'observation de Stahl est des plus judicieuses. Nos modernes d'aujourd'hui, presque exclusivement portés à l'observation des faits purement organiques, étude qui, bien qu'elle ait son mérite, ne fera jamais faire un pas à la vraie science clinique; nos modernes, dis-je, feraient bien mieux de fixer leur attention sur l'étude du pouls, et de ne pas regarder

La puissance de cette énergie, qui se manifeste dans l'acte vital du pouls en suivant d'une manière régulière les diverses modifications de la pensée, peut facilement être reconnue à ses effets bien déterminés et même fâcheux : comme, par exemple, lorsqu'une grande terreur subite suspend toute pulsation artérielle et l'activité même de toutes les autres fonctions de la vie. Il se peut même que cette activité disparaisse pour long-temps dans certaines parties ; il n'est pas rare de voir et l'on a vu même quelquefois la mort s'ensuivre.

§ XIX. Nous devons encore faire remarquer ici et considérer avec attention cette énergie réciproque du mouvement du pouls, c'est-à-dire de l'entrée et du passage du sang à travers toutes les parties poreuses du corps, sur la pensée elle-même, ou disposition naturelle de l'âme à penser.

Cette énergie était déjà connue des anciens ; mais ni les écoles médicales ni les physiciens ne lui ont jamais accordé l'importance qu'elle mérite. Les physiognomistes seuls s'en occupèrent plus tard par manière de simple expérimentation.

Les physiciens et les physiologistes ont désigné cette énergie sous la dénomination incertaine et perplexe de *tempéraments ;* nous avons donc jugé à propos et convenable de traiter immédiatement ici cette question.

ARTICLE III.

Des tempéraments.

§ Ier. Parmi les opinions traditionnelles des anciens se présentent en foule des raisonnements tronqués et étran-

cette partie de la physiologie pathologique comme purement spéculative et peu significative. Les études faites par l'École de Montpellier sur le pouls la placent une fois de plus au premier rang des écoles médicales. Il y a dans cette partie de la séméiologie une source intarissable de précieuses indications.

gers même au sujet, mais qui, considérés soigneusement, nous fourniront souvent un puissant argument, nous dirons même un précieux document qui nous initiera à la connaissance des observations et des considérations diverses des anciens sur la physique et la médecine : cette connaissance, embrassant à son tour des choses plus évidentes et plus utiles, nous fera concevoir et admettre plus aisément les choses moins importantes.

§ II. De ce nombre est la doctrine des anciens touchant les *tempéraments*, autrement dit touchant les complexions, pour parler le langage des auteurs des siècles derniers qui ont écrit selon l'esprit et le sens des Arabes.

Ceux qui se sont servis du mot *tempérament* ont entendu désigner, par cette expression, des *qualités* vulgairement appelées *élémentaires*, telles que le *froid*, le *chaud*, l'*humide* et le *sec*. Ils ont cherché des conditions dans le *sujet* lui-même, en partie dans les *humeurs*, en partie dans les *solides*; ils les ont cherchées ensuite, mais par une simple curiosité très-frivole, dans *chacune des parties* solides *en particulier*, auxquelles ils assignaient toutes ces *différences* de tempérament; ils sont allés enfin jusqu'à faire application de ces mêmes conditions *physiques*, *corporelles* et *constitutionnelles* à la *disposition naturelle de l'esprit*. C'est ainsi que ces auteurs ont réellement prétendu que l'esprit est *chaud* ou *ardent*; *froid*, *paresseux* et *engourdi*; *humide*, *relâché*, *flexible* et *mou*; ou bien enfin qu'il est *sec*, *dur*, *pesant*, *ferme* et *stable*.

§ III. La plus grande partie de cette doctrine, principalement en ce qui concerne les tempéraments des divers *organes* du corps, se trouvant tout-à-fait stérile et dénuée de tout fondement, l'opinion de ceux qui admettent une raison universelle de *tempérament* ou de *complexion*

générale du corps, c'est-à-dire embrassant la *disposition naturelle du corps entier,* est extrêmement invraisemblable aussi bien que les opinions ordinaires sur les *diverses manières d'être particulières de l'esprit,* comme *conséquences* de ces dites conditions physiques ou corporelles de l'organisme.

On ne saurait nier cependant que les diverses parties du corps possèdent une *structure* différente, l'*autopsie* cadavérique en rend un témoignage éclatant; tout le monde sait encore que le *moral*, chez l'homme, varie suivant la *diversité* de la texture des tissus organiques. Aussi, quoique l'on ne puisse se refuser à penser ici, avec les anciens, qu'en de pareilles circonstances la *mixtion* particulière des *humeurs* joue réellement un rôle important, il est, néanmoins, bien évident que l'on doit prendre en sérieuse considération cette vérité relative, savoir : que, d'après la *comparaison raisonnée des parties solides avec les fluides* qui composent *toute l'économie corporelle,* on peut dire, en parlant des *dispositions naturelles* du corps, qu'il est *plus humide* ou *plus sec, plus chaud* ou *plus froid.*

§ IV. Mais comme il reste encore quelques observations à établir sur cette constitution des humeurs, que les anciens n'ont pas suffisamment étudiée et démontrée, nous pensons qu'il faut, avant tout, faire à ce sujet un exposé et une appréciation convenables.

Les *humeurs* sont connues sous le nom générique de *sang;* elles peuvent être constituées de quatre manières différentes au point de vue du mélange de leurs éléments. 1° En effet, les humeurs qui contiennent une quantité notable de matière *sulfureuse* dans leur composition, non-seulement sont *légèrement fluides* et très-aptes à un prompt échauffement, mais encore elles sont très-propres à contracter d'une manière violente et subtile toute espèce de *fermentation*

corruptive. 2° Contrairement à ce qui précède, les humeurs dites *aqueuses* sont beaucoup plus fluides, et ne sont presque pas sujettes, ni aux *violentes inflammations*, ni même aux *fermentations*; tandis qu'elles sont singulièrement prédisposées à toute *dégénérescence saline* et *putride*. 3° Les humeurs peuvent, en conservant un *terme moyen* entre ces deux modes, se trouver dans un état de *fluidité* convenable et jouir d'une *vivacité*, d'une *couleur* et d'une douce *chaleur* naturelles. 4° Enfin, lorsque les humeurs du corps acquièrent ou possèdent une *trop grande consistance*, elles *s'épaississent*, *perdent* de leur fluidité normale, sont *moins sulfureuses* et deviennent plus *terreuses* et plus *inertes*.

Dans le premier de ces cas, le *tempérament* ou *mélange des humeurs* est dit *colérique* ou *bilieux*; dans le second, il est appelé *phlegmatique*; dans le troisième, *sanguin*; dans le quatrième, enfin, il est dit *mélancolique*.

§ V. Voici le moment de parler d'une manière toute spéciale de l'état général du corps touchant sa texture, c'est-à-dire considéré à l'état solide; car cet état varie aussi suivant les différences du *tempérament*, ou selon la variété de la constitution matérielle des *humeurs*.

C'est ainsi que les personnes d'un *tempérament sanguin* sont douées d'une *structure* et d'une *texture lâche*, extrêmement *poreuse* et *spongieuse*. Cette *structure*, en effet, est d'une texture si *spongieuse* et si délicate dans les parties solides ayant une certaine mollesse (comme le tissu charnu par exemple), que le sang, bien qu'abondant, circule *à son aise* et avec la plus *grande liberté* dans les mailles d'un tissu lâche et diffus. C'est pourquoi les corps construits dans de telles conditions et ayant de pareilles dispositions naturelles *possèdent* un *système vasculaire* de petit calibre, de telle sorte que le sang, occupant un très-grand espace

dans l'*étendue* de ces parties *poreuses,* doit être contenu en moins grande quantité dans les *vaisseaux* mêmes.

Et comme le sang, dans les corps ainsi constitués, est naturellement *très-fluide,* il résulte de cette espèce de *mobilité* proportionnelle du sang s'harmonisant si bien avec la facilité des voies à parcourir, une prompte et favorable progression du mouvement circulatoire, qui se maintient et dure assez long-temps. C'est pour cela que chez les individus sanguins et chez lesquels il existe une parfaite analogie mutuelle entre les humeurs et les parties, non-seulement la circulation ou mouvement progressif des humeurs s'accomplit tranquillement et librement, mais encore les sécrétions et les excrétions, ainsi que l'acte universel de la vie, s'opèrent de la manière la plus régulière et la plus satisfaisante.

§ VI. Chez les sujets doués d'un tempérament *colérique* ou *bilieux*, la *texture* corporelle est comparativement plus *serrée,* plus *consistante,* moins diffuse, moins lâche, moins épaisse et moins spongieuse dans les parties charnues surtout. Voilà d'où vient que ces parties paraissent *plus amaigries,* quoiqu'elles soient cependant *assez pleines* et d'une couleur quelque peu *vermeille.*

Mais comme le sang des personnes bilieuses est extrêmement subtil et légèrement fluide, une petite capacité des pores et des méats suffit à son mouvement et à sa circulation. Du reste, une impulsion plus forte du sang à l'aide d'une plus énergique contraction du cœur propre à ce genre de tempérament, supplée à cette étroitesse des voies circulatoires; d'ailleurs, en pareil cas et avec une semblable constitution, les vaisseaux sanguins ont une capacité plus grande; c'est-à-dire que, la masse sanguine occupant chez ces individus une moins grande étendue dans toutes les parties du corps, il faut nécessairement qu'il soit contenu

en plus grande quantité dans les vaisseaux eux-mêmes. Toutes les fonctions vitales se passent du reste assez régulièrement dans de pareilles constitutions, et tout ce qui s'éloigne du type normal est aussitôt réparé par un acte vital d'autant plus énergique qu'il est ordinaire et même propre et particulier à ce genre de tempérament; en sorte que le mouvement du pouls reçoit effectivement une nouvelle et plus énergique impulsion.

§ VII. Chez les sujets *lymphatiques*, dans lesquels le sang est *mêlé* à une substance *plus aqueuse* et est par conséquent *léger* et peu *consistant*, il arrive aussi que tous les autres tissus *solides* sont d'une *mollesse* telle, que par elle on peut aisément comprendre quel est l'*accord*, le rapport *intime* et naturel qui existe entre les parties *solides* et les *fluides*. En effet, quoique ceux qui ont pour partage une fluidité trop aqueuse du sang aient aussi tout le reste de l'économie corporelle d'une texture extrêmement lâche et très-poreuse, de telle sorte que les voies soient largement ouvertes à la matière fluide; il arrive cependant, en de pareilles circonstances, que les tissus de ces mêmes parties sont doués d'une mollesse intime et particulière, en vertu de laquelle les fibres qui composent ces tissus sont profondément et abondamment imbibés d'une humidité aqueuse. Voilà d'où vient que, lorsque de pareils tissus se gonflent, ils conservent une sorte de mollesse toute particulière, et que ces parties dans un tel état de gonflement, *se comprimant* les unes avec les autres, offrent au passage du sang épaissi une résistance d'autant plus grande que le gonflement est plus marqué. Or, c'est là ce qui procure à ces personnes lymphatiques, outre ce gonflement, cette mollesse des tissus, cette diminution de la *chaleur* naturelle du corps, ainsi que cette couleur *pâle* si remarquable qui est si commune et comme propre et particulière à ces sortes de tempéraments.

De pareilles constitutions *organiques* ont des vaisseaux sanguins *étroits* et *resserrés;* et, chose vraiment remarquable qu'on ne doit pas oublier ! une pareille *crâse* sanguine et une semblable structure et texture du corps favorisent, beaucoup plus que tout autre genre de tempérament, une abondante collection de la graisse, c'est-à-dire l'*embonpoint.*

§ VIII. Les sujets dits *mélancoliques* ont les tissus de leurs organes *plus épais* et à l'abri de toute espèce de *mollesse,* soit *physique,* soit *morale* ou vitale. Les parties poreuses, plus denses que dans tout autre tempérament, offrent un aspect *plus serré,* ou, comme on le dit vulgairement, une constitution *plus sèche* et comme *plus amaigrie.* C'est précisément pour ce motif que les individus doués d'un pareil tempérament paraissent avoir les chairs *plus denses* et *plus fermes* et les os plus développés que les autres personnes.

En outre, la *consistance* et la densité des tissus se refuse à laisser circuler aussi facilement et aussi profondément le sang déjà *trop consistant* par lui-même ; à peine pénètre-t-il jusque dans les mailles *étroites* de la peau, mais non pas suffisamment pour lui communiquer une couleur tant soit peu vermeille. Aussi, voilà pourquoi les mélancoliques sont généralement d'un teint pâle, livide, tombant même sur le noir.

En revanche, les individus qui ont une pareille constitution, sont doués, en dédommagement d'une texture *si dense,* d'une *capacité considérable des vaisseaux;* leur *pouls* est un peu *lent,* mais *énergique* et *très-développé.*

§ IX. Ces *quatre* genres de tempéraments sont généralement indiqués et admis par les auteurs comme étant les principaux types de la constitution corporelle; ils se présentent, du reste, parfois dans toute leur simplicité et

dans un parfait état de pureté, mais on les observe le plus souvent comme mélangés entre eux chez le même individu, et l'on voit un tempérament donné se mêler à un type approchant : c'est ainsi que des sujets chez lesquels *le tempérament sanguin prédomine* peuvent acquérir peu à peu une tout autre constitution. Ce n'est cependant pas à tort qu'on appelle ce tempérament *sanguin*, puisque, s'il a mérité de recevoir ce nom, c'est parce que c'est lui qui s'accommode le mieux aux *mutuelles nécessités* de l'économie corporelle et qu'il constitue la disposition matérielle *la plus naturelle à l'homme;* c'est-à-dire, parce qu'il a été regardé comme répondant véritablement et comme étant *le plus en rapport* direct avec la nature du corps humain.

D'où il est évident que ce genre de tempérament correspond fort bien à l'ordre naturel des choses corporelles, en sorte qu'il y *prédomine* le plus souvent; et, pour parler d'une manière plus catégorique, ce n'est que très-rarement qu'*il subit certaines modifications,* en affectant un caractère différent.

Quoi qu'il en soit, on ne peut nier qu'il y ait des enfants qui jouissent en naissant, et d'une manière assez manifeste, des apparences ordinaires des individus doués d'un tempérament sanguin; mais bientôt après, à mesure que leur corps prend de l'accroissement, ils se rapprochent de plus en plus de la constitution de leurs parents, et par cela même ils contractent peu à peu dans la suite le caractère de leurs propres parents, comme conséquence naturelle de leur similitude dans la *texture* ou constitution matérielle.

§ X. S'il est vrai de dire que les anciens n'étaient point à même d'apprécier franchement cette chose, c'est-à-dire la proportion réciproque qu'il y a entre les humeurs et les voies et méats du corps, ainsi que leur marche progressive plus ou moins précipitée à travers ces conduits naturels (et

cela d'autant mieux qu'ils ignoraient complètement la *circulation* ou *mouvement progressif* du sang); il n'est pas moins réel que les *modernes* ne possèdent à cet égard aucune *connaissance* positive, puisqu'en général ils ont regardé la doctrine universelle touchant les tempéraments comme n'offrant rien de vrai et d'utile sous aucun point de vue, et qu'ils l'ont repoussée comme une invention purement *fictive* et imaginaire. Il résulte inévitablement de là que les *physiciens* et les *médecins,* aussi bien que les *physiognomonistes,* n'ont pu assujétir leur esprit à l'étude et à l'appréciation d'un fait *si curieux,* si commun par lui-même, d'une application si utile et si variée. Ce qui revient à dire que les modernes considérant d'une manière légère et indifférente la question des tempéraments, ne pouvaient parvenir à comprendre et à découvrir *quelle est la conspiration* qu'il y a réellement dans les proportions qui existent entre les humeurs et les méats; proportions ou rapports qui constituent les tempéraments proprement dits et que l'on saisit parfaitement bien; rapports et proportions, enfin, *indiquant toujours* et d'une manière invariable la relation qui existe entre les *mœurs de l'esprit* et les *divers modes de tempéraments*, c'est-à-dire les *diverses manières d'être proportionnelles des humeurs et des méats.*

On ne saurait trop louer et trop vanter encore aujourd'hui le zèle infatigable et éclairé de Galien, en ce qu'il a su déjà de son temps bien apprécier la chose en elle-même, qu'il en a bien observé *le pourquoi,* et qu'il a transmis à la postérité ses idées à cet égard. Mais, en revanche, on ne pourrait jamais blâmer assez la négligence de ceux qui sont venus après lui, et auxquels on peut reprocher plutôt une insouciance volontaire qu'un simple oubli à l'égard de cette question si intéressante des tempéraments et de la mutuelle réciprocité de rapports entre les humeurs et les voies du corps, etc.

§ XI. Les personnes sanguines, dont il est ici question, ont des *mœurs* bien variées, qu'elles empruntent aux divers autres tempéraments, mais qui sont néanmoins comme propres au tempérament sanguin; en voici le type.

Les sujets *sanguins* jouissent d'une *liberté complète d'esprit;* ils sont naturellement *gais, calmes, voluptueux;* ils *aiment à se procurer abondamment* les choses qui leur sont *agréables*, et savent se les *ménager* habilement; ils aiment le *repos;* ils sont parfaitement aptes aux affaires de peu d'*importance, avides d'honneurs*, recherchant la *gloire*, surtout quand ils peuvent l'acquérir sans trop de *difficultés;* naturellement *sincères, francs, sans ruse* ni *astuce*, ils ne sont ni *portés* ni *propres* à la *dissimulation;* ils sont les défenseurs de l'*équité* et de l'*égalité; impropres* aux *affaires difficiles*, et *hésitant* devant les choses qui demandent une prompte décision, ils manifestent même de la *crainte* et de l'*inquiétude* en face d'*obstacles subits* et *graves*, desquels peuvent surgir certains dangers; *incapables* de donner *un sage avis* dans les moments pressants qui font pressentir un *péril imminent*, ils se livrent au *désespoir* aussitôt qu'il se présente; mais ils sont tout *rayonnants* de *gloire* et de *bonheur* s'ils peuvent se sortir d'une mauvaise affaire. En d'autres termes, ils exaltent avec *emphase* leur *habileté* et leur *valeur* une fois qu'ils ont *surmonté* une *difficulté;* mais ils sont d'une *timidité* extrême lorsqu'ils éprouvent la moindre *contrariété*, tandis que, aussitôt après que le danger s'est dissipé, ils *prônent* bien haut leur génie et sont complètement *rassurés*.

§ XII. Les personnes à tempérament *bilieux* jouissent aussi le plus souvent du *libre essor* de leurs *facultés intellectuelles;* ils sont même assez *calmes* pour ne pas manifester de la *crainte* au moment du danger, et *attendent* avec assez de *résignation* ce qui peut leur arriver de *fâcheux;*

aussi sont-ils *vigilants, alertes* et *vifs;* ils sont *aptes* et *prompts* aux affaires, et manifestent surtout dans leur administration une *vivacité,* une *adresse* et une *habileté* sans exemple; *peu patients* quand il surgit des *embarras, emportés* et *violents* par nature, ils sont toujours prêts *à résister* et *à lutter avec opiniâtreté* contre tout obstacle qui vient *renverser* ou *contrarier* leurs *projets; intrépides* dans le *danger,* ils sont *ardents* et *fougueux* dans l'emploi des moyens propres à le dissiper; ils sont *actifs* et *laborieux* dans le *besoin,* et si parfois il leur survient quelque chose de très-fâcheux, ce n'est pas là pour eux un motif de devenir *timides :* ils acquièrent au contraire de l'*audace,* ils deviennent même *téméraires,* et portés à trouver une *excuse* de leur *défaite* dans la *grandeur* des *dangers* qu'ils *s'exagèrent* plutôt que *de ne pas en tenir compte.* Ils sont, par cela même, *glorieux, fiers, méprisant* et *dédaignant* facilement les autres; naturellement courageux, ils ont en horreur l'*oisiveté;* toujours prêts *à agir,* ils persistent *résolûment* dans leurs entreprises, jusqu'à ce qu'ils aient atteint le but qu'ils se sont proposé.

§ XIII. Les sujets *phlegmatiques,* au contraire, sont *indolents, lâches* et *engourdis;* ils *jouissent* sans doute des *plaisirs* et des *biens* qu'ils possèdent, mais en manifestant à cet égard une satisfaction *des plus insignifiantes,* provenant évidemment, non d'une *profonde appréciation,* d'un *sentiment intime* du peu d'importance de ces objets, mais bien certainement plutôt d'un *jugement froid* et d'une *sensibilité* complètement *engourdie.*

Ils poussent l'*esprit de sécurité* et l'*amour du repos* jusqu'à l'*oisiveté* et à l'*engourdissement* le plus absolu; ils sont *lents, apathiques* et *négligents* dans toutes leurs actions; généralement ennemis du *travail, se dégoûtant* facilement de leurs travaux ordinaires, et se montrant enfin *languis-*

sants et *exténués* de fatigue à la moindre *occupation; impropres à toute affaire*, ils sont *sans soucis, avares* pardessus tout, dans la crainte principalement qu'en perdant les *biens présents*, ils ne soient forcés de se livrer à de *nouveaux travaux*.

Ils sont *méticuleux, timides* et *inquiets* à la moindre *difficulté* qui surgit dans leurs affaires; se livrant facilement au *désespoir* dans les *dangers* pressants, ils affectent une plus *parfaite tranquillité d'âme* dans les moments extrêmes (comme par exemple à l'instant de la mort) que dans les *épreuves dangereuses* moins *graves*, mais par lesquelles ils sont si profondément impressionnés.

§ XIV. Les *mélancoliques*, d'ordinaire assez *confiants* et *rassurés* à l'égard des choses *présentes*, sont continuellement dans le *doute* pour l'*avenir*, dont ils *se défient* sans cesse, car ils sont naturellement *défiants* et *soupçonneux*.

Ils *pèsent* et *apprécient* les choses avec *justesse* et *discernement, sans haine* et *sans passion;* ils font preuve d'un *jugement droit* et *sain* dans l'*estimation* des choses *utiles* et *agréables, fâcheuses* ou *contraires, incertaines* et *dangereuses*, à moins que leur esprit ne soit absorbé et sans cesse attentif à ce qui peut leur arriver *de pire* que le mal qu'ils *éprouvent* déjà et dans lequel ils *sont tombés*.

Voilà pourquoi ils sont *circonspects, vigilants, prévoyants* et *pensifs*; d'une *assiduité* rare, ils sont toujours prêts à des travaux *modérés*, et *attentifs* à ceux qui sont *nécessaires; industrieux, soucieux,* pleins de *sollicitude* et de *vigilance*, ils sont *infatigables*, à moins que la *crainte* et le *tremblement* qui en est la conséquence ne viennent, dans les choses dont les *résultats* sont *douteux*, abattre et saper leurs forces. Dans les *évènements sérieux* et hérissés de grandes difficultés, ils sont *moins faciles à se désespérer*, que *prompts* à prendre une *détermination extrême* en vue

des maux qui leur paraissent d'une imminente gravité, et qu'*attentivement* appliqués à parvenir à leur but. Les sujets mélancoliques sont, en outre, *fermes* dans leurs *résolutions,* attendu surtout qu'ils n'entreprennent jamais rien sans raison valable et majeure, mais alors seulement que la chose leur a paru très-importante. Ils sont *ennemis de la fraude,* si ce n'est lorsqu'ils croient nécessaire d'user de ruse et d'adresse; amis de la *justice* et de l'*équité,* ils abhorrent par cela même la *fourberie* et la *dissimulation* lorsqu'ils connaissent franchement la vérité d'un mensonge. *Véridiques* autant qu'il est donné à l'homme de l'être, ils sont généralement des *juges intègres* et *incorruptibles;* ils sont de *sincères* et *fidèles amis,* mais difficiles à *se laisser aller* et peu *confiants.* Généralement *équitables* et *bons,* ils ne sauraient avoir, à leur tour, *confiance* en la justice des autres; car ils sont naturellement *soupçonneux,* et voient toujours les évènements sous un aspect fâcheux.

§ XV. Nous pensons qu'on doit rapporter la *cause* de tous ces phénomènes à cette *proportion organique* qui existe entre les *méats* et les *humeurs,* ainsi qu'au *mouvement* également *analogue* et *proportionné* à ces conditions organiques selon lesquelles il est *convenablement* réglé et administré. Comme le mouvement du pouls et de la circulation du sang est continuel, incessant, qu'il n'a aucune espèce d'interruption et doit être regardé comme le mouvement par excellence par son rang et sa dignité, il est essentiel que le *corps existe* et soit même *vivant,* avant que l'*âme* puisse agir soit *sur* lui, soit *en* lui, soit enfin *par* lui : — « *Quandoquidem esse priùs, et vivum* » *quidem esse utiquè debet corpus, quàm* ANIMA *sive in illo,* » *sive per illud agere usquàm possit* [1]. » Il résulte de là que

[1] Stahl émet ici une pensée qui, révoquée en doute par ceux-ci, rejetée par les autres, est admise par quelques-uns. Quant à nous, nous croyons

la *nature*, d'après cet acte *important* et *primordial* qu'elle exécute pour la première fois, et sur la *notion* de la *proportion* nécessaire qu'elle en acquiert, se forme un TYPE auquel elle s'habitue et se familiarise dans la mesure *proportionnée* de toutes ses autres *actions*, afin sans doute qu'elle conforme tous ses actes à ce même *type* de proportion selon lequel elle *a commencé* et *s'est accoutumée* d'exercer ce *mouvement vital primordial* et *perpétuel* qu'elle ne doit plus désormais cesser d'accomplir; ou, en d'autres termes, afin que la nature accomplisse et ne cesse d'exercer ses fonctions d'après ce *type* primitif, c'est-à-dire d'après ce prototype de *proportion* à l'aide de cet *acte* et de ce *mouvement vital*.

§ XVI. De là vient, par exemple, que l'on appelle *sanguins* les individus dont le *sang* est *extrêmement fluide*, et qui possèdent, en outre, des vaisseaux et des méats aussi étendus que nombreux et libres. Chez de pareils sujets, non-seulement il suffit d'une médiocre impulsion pour obtenir des résultats satisfaisants et avantageux; mais encore, dans un pareil ordre de choses, il n'y a rien à craindre de *fâcheux* pour l'*avenir*, à moins qu'il ne survienne du dehors ou d'autre part quelque chose de subit et d'inattendu.

De telles personnes appliquent un pareil type, c'est-à-dire suivent un *mode analogue d'action*, tant dans toutes leurs autres *intentions* d'agir que dans tous les divers

que primitivement l'âme a été unie à un corps ayant la vie *en puissance*, c'est-à-dire pouvant exécuter toutes les fonctions vitales et animales, en vertu de lois, de conditions physiques, chimiques et organiques qui lui sont propres et inhérentes, lois et conditions posées et mises primitivement en jeu par le Créateur, et maintenues en acte durant toute la vie à l'aide d'une force supérieure à ce corps. En effet, au moment où Dieu eut plastiqué tous les organes du corps humain, ce dernier jouissait d'une vie propre que le souffle et la puissance de Dieu soutenaient, et que l'âme fut destinée à maintenir en veillant à l'exécution des fonctions possibles et nécessaires à la vie.

procédés et *moyens* qu'elles emploient dans les actes de leur vie.

Les personnes qui jouissent de ce tempérament sont habituellement douées du libre exercice de leurs facultés intellectuelles ; elles se font remarquer par une *sécurité* et une *égalité* d'humeur toutes particulières, ne regardant jamais les choses que sous leur point de vue aisé et facile ; *elles n'ont aucun souci de l'avenir,* et, loin de *s'inquiéter* de tous les *obstacles* et des *difficultés* qui peuvent surgir dans les affaires, elles n'y *pensent* même pas.

§ XVII. Les sujets *bilieux* ayant un sang *vermeil* ont aussi, pour cette raison, des *vaisseaux* et des méats *moins amples* et moins ramifiés, mais plus *étroits* et plus resserrés que les individus sanguins ; aussi ont-ils besoin, pour réparer cette défectuosité naturelle, d'une plus puissante *énergie* dans l'*impulsion* imprimée aux humeurs, résultat généralement obtenu avec le plus grand succès vu la *fluidité* remarquable de la masse humorale.

Cependant, comme il pourrait arriver que, par l'effet d'une trop lente et trop faible impulsion, le sang, retenu quelque part *en stase* à cause de l'*étroitesse* des méats, ne finît par *s'y corrompre,* il était entièrement indispensable que la nature *prévînt* ces funestes inconvénients, et *leur vînt en aide* au moyen d'une *vigilante* et *incessante* énergie impulsive, particulière à ce tempérament.

A ce *type spécial* des mouvements vitaux *correspond,* comme d'une manière inévitable et nécessaire, un *état moral* particulier, c'est-à-dire un autre *type* spécial aussi, *intentionnel* et *proportionné* à l'égard des *actions morales* de l'individu. C'est ainsi que les personnes à tempérament bilieux sont *promptes* à agir, *vigilantes, actives, alertes, laborieuses* et pleines de *circonspection ;* ne *doutant* jamais de rien et n'ayant aucune *crainte* au point de vue du succès de leurs

entreprises; toujours *prêtes* à *tenter la fortune* et à scruter l'avenir, et cela, plutôt par des *déterminations* et des *actions promptes* et *vigoureuses* que par de *lentes spéculations* et de *tardives réflexions*.

§ XVIII. Les *mélancoliques* offrent un mode contraire dans leur action vitale : chez eux, en effet, l'*étroitesse* des vaisseaux se joignant à l'*épaississement du sang*, cette circonstance particulière requiert une direction toute spéciale dans le mode d'impulsion, ou, si l'on veut, une *pression* assez *puissante* et assez *énergique*. Quoique tout s'exécute naturellement ainsi, il existe néanmoins chez ces sujets des dangers imminents qui menacent continuellement l'économie, à la faveur surtout de cette constitution *intime* du sang, toujours disposé à cet *épaississement*. Cette constitution est singulièrement favorisée à son tour par le prompt et funeste concours de causes externes propres à augmenter cet épaississement de la masse sanguine, à faciliter les *fâcheux résultats* des *stases* et à produire enfin la *corruption* et la *mort*.

Si nous étudions maintenant ces sujets au point de vue moral, nous verrons qu'ils sont extrêmement *méticuleux* et *craintifs*, qu'ils redoutent beaucoup l'avenir; ils sont *soupçonneux* et *défiants* dans toutes leurs *actions*. *Actifs* et propres à tous les travaux, ils s'appliquent néanmoins et persistent avec plus d'*assiduité* et plus de complaisance quand il s'agit de perfectionner leurs propres ouvrages, qu'ils ne le font quand il est question d'une *entreprise de peu d'importance*; ils sont indifférents pour les choses *difficiles*, *embarrassées* et *frivoles*, n'aimant pas d'ailleurs de s'occuper de plusieurs choses à la fois. Les mélancoliques, enfin, réfléchissent long-temps et sérieusement sur les choses qui peuvent être faites; ils sont extrêmement *méfiants* au point de vue de *leurs* propres affaires et de *leur propre personne*;

ils aiment la *modération* et la *régularité* en toutes choses ; ils recherchent le *certain* et le *positif* avant tout. Dans les affaires difficiles, périlleuses et embarrassées, ils ne s'alarment pas devant une médiocre difficulté, mais ils sont épouvantés quand le péril ou l'embarras est très-grand.

§ XIX. Le sang des individus doués d'un tempérament *lymphatique* est, en général, extrêmement *ténu* et d'une *faible consistance;* et, comme cet état de fluidité favorise singulièrement la circulation, il n'est ni *nécessaire* ni même *utile* que la nature déploie en cette occasion une *force impulsive* trop grande.

Quoiqu'un pareil sang soit exposé à la *corruption* par suite d'une *trop grande viscosité,* ou d'une profonde disposition à une facile *dissolution,* on a cependant rarement à craindre une semblable conséquence, attendu que l'invasion ultérieure de la *fermentation corruptive* n'est point aussi *prompte,* aussi *active* et autant à redouter dans ce cas pour l'économie corporelle que dans une autre circonstance et avec un autre tempérament.

Une contexture aussi *molle* et aussi *lâche* offrirait, du reste, à cause de la trop grande humidité aqueuse des parties organiques, un *double* et grave inconvénient à l'action d'un *mouvement plus énergique,* parce que 1° pour imprimer un mouvement rigoureux à des parties *flasques* et *lâches* il faudrait un degré d'impulsion bien plus fort que quand il s'agit de parties un peu *raides* et *consistantes;* parce que 2° une telle constitution matérielle serait bientôt *ruinée* et détruite par suite d'un mouvement et d'un usage trop violents.

Il n'est donc pas surprenant que de pareils sujets soient naturellement *nonchalants,* aimant le *repos* et la *tranquillité, sans soucis* et confiants sur leurs propres affaires pour lesquelles ils ne *se mettent jamais en peine ;* ils sont tous en

général ennemis des *mouvements violents* et *pénibles*, ils en sont bien plus vite *fatigués* que d'autres; leurs *forces physiques* s'épuisent facilement, et ce n'est que par un *repos* indispensable qu'ils peuvent parvenir à les réparer.

§ XX. Voilà bien suffisamment démontrées, nous l'espérons, d'une manière catégorique et claire, l'existence réelle et la véritable importance de l'identité proportionnelle qui règne entre les *actes* tant *vitaux* et *animaux* que *moraux*. Ces sortes de rapports entre le physique et le moral de l'homme ne sauraient avoir d'autre raison que cette *idée* fixe et invariable que l'âme intelligente se fait du TYPE ou MOUVEMENT des humeurs à travers des méats d'une certaine dimension proportionnée; type imposé d'abord à l'ACTION *vitale première* et *fondamentale*, *primordiale*, *perpétuelle*, *incessante*, et que l'âme prend à son tour comme le prototype *fondamental* de toutes les *actions* qu'elle doit désormais exécuter *dans* le corps, *sur* le corps et *par son intermédiaire*. Dans toutes ses actions *vitales*, *animales* et *morales*, l'âme est si fidèle à ce type primitif, elle le suit avec tant d'ordre, de mesure et de précision, qu'elle le regarde comme le type par excellence, le premier entre tous, dans l'usage *incessant* qu'elle en fait, et qu'il est toujours présent à son *intention*, comme faisant l'unique objet de son *idée fixe* et invariable (idée véritablement *intellectuelle*, mais non *remémorable* et ne pouvant être *représentée*)!... « *Ut.... hâc ratione jugiter in intentione et velut immobili idæâ (intellectuali nimirùm, non memoriali aut figurabili) habeat.* »

§ XXI. La connaissance réelle et approfondie des *tempéraments* offre encore un très-grand avantage au praticien en lui apprenant à savoir bien distinguer les *dispositions* particulières et variables des individus aux nombreuses et diverses affections qui proviennent habituellement, tant d'un défaut

ou vice de mesure, ou d'une trop grande abondance d'une matière se prêtant difficilement au mouvement, que d'une *ataxie* réelle ou d'une véritable confusion survenue dans l'*impétuosité,* l'*ordre,* la *marche,* la *continuité* et l'*issue* naturelle des mouvements eux-mêmes.

CHAPITRE V.

DE L'ACTIVITÉ VITALE.

§ Ier. Bien que, à l'occasion des tempéraments, nous ayons déjà parlé de cette particulière variété de proportion plus ou moins constante de l'*activité vitale,* et que nous ayons exactement fait observer en cette circonstance jusqu'à quel point elle est modifiée suivant l'état particulier, *à posteriori,* des organes et des matières, il ne sera pas hors de propos d'ajouter ici quelques mots à ce sujet, et de corroborer ce qui vient d'être dit par quelques considérations touchant le caractère naturel et la constitution propre, *à priori,* de cette *énergie* ou *activité vitale.*

§ II. Il convient de savoir, avant tout, que les actions qui s'accomplissent dans le corps humain, ainsi que celles qui s'exécutent dans chacune des espèces animales, ont une certaine analogie, un rapport intime avec la mesure particulière du temps; de telle sorte que la plupart de ces actions prennent et suivent certaines proportions plus restreintes de temps, ou affectent une période universelle et générale, au terme de laquelle elles sont comprises et limitées. Cette période générale des actions vitales n'est autre chose que la *durée* spéciale de la *vie entière,* dont jouissent plus ou moins long-temps tous les animaux en général et l'homme en particulier.

§ III. Comme nous n'avons pas à nous occuper ici des autres animaux, nous dirons simplement, en parlant de l'homme, qu'on ne saurait jamais assigner ou déterminer une limite précise à laquelle il puisse et doive parvenir. Ce qu'il y a de bien démontré cependant, c'est qu'il n'y a qu'un très-petit nombre d'individus qui atteignent l'âge de 100 ans et qu'un plus petit nombre parvient à le dépasser, tandis que la majeure partie n'arrive certainement pas à ce terme. Ce qui fait qu'on ne peut rien dire de précis touchant le sens qu'on doit donner à cette expression si souvent répétée dans les Saintes-Écritures, et dont l'interprétation n'est certes pas sans difficultés : « *Centum viginti* » *anni dies ejus* — La vie de l'homme ne pourra désormais » aller au-delà de 120 ans » ; expression que Luther regarde fort judicieusement comme le *délai* que Dieu, dans sa miséricorde, avait accordé aux hommes avant le déluge universel pour leur donner le temps de se repentir.

Il est néanmoins assez évident que, sur *plusieurs milliers d'hommes*, il y en a *à peine* un seul qui arrive à l'âge de *100 ans*.

§ IV. La durée exacte et déterminée de cette période universelle de la vie est d'autant plus incertaine, qu'il est plus positif au contraire qu'une autre mesure de temps un peu moins générale s'est réellement délimitée par la circonscription même de la durée certaine de l'énergie vitale, dans ses diverses évolutions ou périodes d'accroissement, de permanence ou de décroissement. C'est ainsi, en effet, que la cinquantième année de la vie humaine, complément du septième septénaire, est l'âge auquel l'énergie vitale cesse manifestement sa période d'accroissement : c'est là un fait qui acquiert toute son évidence dans l'exemple du sexe féminin, qui, à cette époque de la vie, perd habituellement toutes ses facultés génératrices. Il en est, du

reste, à peu près de même chez l'homme; car c'est aussi à cet âge qu'il sent, d'une manière moins sensible peut-être, son énergie vitale diminuer, surtout au point de vue des mêmes fonctions de la génération.

§ V. C'est encore à l'âge de 50 ans que s'arrête le développement de tout le corps de l'un et de l'autre sexe, et que s'affaiblissent d'une manière sensible les forces du corps et son aptitude tant aux travaux, aux fatigues et aux épreuves physiques, qu'à sa participation aux fonctions intellectuelles; car, bien que par un long exercice et une constante habitude les vieillards aient acquis plus de jugement et de réflexion que les hommes moins avancés en âge, ils ne sauraient cependant les surpasser dans la mesure de l'énergie et de l'activité de l'esprit.

§ VI. Ces sortes de variations de l'énergie vitale sont tout-à-fait évidentes, selon qu'on la considère au point de vue de telle ou telle division particulière du temps : c'est ce qu'on est convenu d'appeler les divers degrés des âges; tels sont : l'*enfance*, la *jeunesse*, la *puberté*, l'*adolescence*, l'*âge viril*, la *vieillesse* et la *décrépitude*.

Le premier âge de la vie ou enfance comprend depuis la naissance jusqu'à la 7e année; la jeunesse, depuis 7 ans jusqu'à 12 ou 15. L'adolescence s'étend depuis la 12e ou 14e jusqu'à la 25e année à peu près. L'âge viril est habituellement compris entre 25 et 50 ans; mais il existe à ce sujet plusieurs interprétations. Pendant le septième septénaire, en effet, c'est-à-dire dès la 42e année, il existe chez l'homme une décroissance si sensible, que la raison sur laquelle on s'appuie pour appeler cette époque de la vie l'*âge consistant* présente une inconstance remarquable. C'est à tort qu'on a prétendu vouloir faire commencer la vieillesse à 50 ans pour la faire finir à 60, à moins

cependant que l'on n'admette sérieusement qu'à 50 ans l'homme se fait vieux et qu'il l'est réellement à 60.

§ VII. Nous venons de prononcer le mot de *septième septénaire* : c'est là que finit la 49e année et que commence immédiatement la 50e. Cette manière de compter par *septénaires* embrasse les moindres et les plus petites époques de la vie humaine.

C'est ainsi, en effet, que la structure du corps est achevée au 7e mois de la vie intra-utérine et que le fœtus est prêt à recevoir le jour, c'est-à-dire qu'à cette époque de la vie fœtale la structure du corps est complète et le fœtus viable; mais elle n'a pas encore néanmoins toute la consistance et la fermeté voulues.

C'est à 7 ans que les premières dents commencent à tomber, et c'est dans l'espace de ce second septénaire, de 7 à 15, que toutes les dents tombent et renaissent successivement.

C'est vers la fin du second septénaire que la puberté s'annonce ordinairement, et que chez les jeunes personnes du sexe se manifeste l'éruption des menstrues par les organes génitaux.

C'est, enfin, à cette même époque que chez les jeunes gens *la voix mue;* c'est-à-dire, éprouve des changements remarquables, et devient souvent grave et forte, de faible et aiguë qu'elle était.

§ VIII. Durant le cours du troisième septénaire, il ne s'opère dans le corps aucun changement notable; mais vers la 24e ou 25e année, c'est-à-dire vers le milieu du troisième au quatrième septénaire, ou bien encore au milieu des *sept septénaires*, il y a une remarquable cessa tion de développement organique : ce qui veut dire que, quoique le corps ait, jusqu'à cette époque, crû principa-

lement en *longueur,* et qu'il ait acquis une certaine complexion et une constitution florissante, il cesse, dès ce moment, de prendre un nouvel accroissement. Cependant le corps acquiert encore un certain développement, dans ce sens que ses tissus deviennent plus *consistants,* plus *fermes,* plus *solides,* qu'ils prennent surtout plus d'énergie, plus de force, et que le système osseux devient plus compacte : or, tous ces phénomènes se passent principalement du milieu à la fin du septième septénaire, c'est-à-dire au terme de la *quarante-neuvième* année. Faisons observer cependant qu'il faut comprendre ici toute la période entière du septième septénaire comme époque de cet accroissement intrinsèque, et non simplement la *dernière* année de ce septénaire; puisque, ainsi que nous l'avons déjà dit plus haut, c'est à cette époque que commence la période de *décroissement successif* de l'*énergie vitale,* qui va désormais en s'affaiblissant.

§ IX. La preuve la plus *précise,* mais peut-être la plus remarquable et la plus solennelle, de la durée de l'*énergie vitale* chez l'homme, se trouve dans les *crises fébriles,* c'est-à-dire dans l'expulsion vitale, à une époque déterminée, des matières morbides nuisibles au corps.

Ces sortes de phénomènes se passent ordinairement à un moment donné et précis, que l'on fixe en général, soit au quatrième jour, soit de préférence et plus exactement *au milieu du troisième jour,* soit enfin et principalement *vers le milieu du septième jour.*

§ X. Il peut paraître oiseux et inutile à certaines personnes de chercher à découvrir quelles sont les causes les plus prochaines de ces phénomènes vitaux; et cependant il nous semble que, s'il était possible d'en découvrir la raison, ceci pourrait jeter un nouveau jour sur le *pronostic*

des maladies *aiguës*. Personne, néanmoins, n'a encore entrepris de rien déterminer à cet égard, les *astrologues* exceptés, dont les traditions, bien que n'étant pas fondées au premier aspect sur des faits démonstratifs et probants, ne sauraient être rejetées d'une manière absolue, car elles ont du moins un certain caractère de *vraisemblance admissible*. Nous laissons donc les choses là où elles sont; jugeant néanmoins cette question digne de la sollicitude, des recherches et de la plus scrupuleuse attention de la postérité, nous faisons des vœux ardents et sincères pour que ces études, sagement dirigées par un esprit juste et profond dans ses appréciations, parviennent un jour à dissiper toute espèce d'incertitude et de perplexité touchant la *constante* et éclatante vérité des faits.

Nous espérons que personne ne se laissera gagner par les raisons *contraires* qu'on pourrait alléguer ici *à priori*; attendu qu'il est même assez certain que jamais on ne connaîtra clairement les raisons d'être, *à priori*, des choses qui se passent devant nos yeux et que nous foulons, pour ainsi dire, à nos pieds.

§ XI. De toutes ces considérations il résulte un fait bien remarquable, savoir : qu'on ne saurait vraisemblablement prouver *pourquoi l'homme est naturellement mortel*, ni même démontrer pourquoi il éprouve les *vicissitudes d'une si courte période*. De même, en effet, qu'il est très-inconvenant et peu raisonnable d'alléguer continuellement cette vulgaire tradition que, *si l'homme meurt et est malade*, cela n'est dû, *à posteriori*, qu'à la constitution vicieuse de la *matière* et des *organes matériels* de son corps (attendu que, même d'après cette hypothèse, on comprend que les vices ou altérations organiques peuvent être entièrement restaurés, et les parties *successivement rétablies* dans leur intégrité parfaite); de même aussi ce

qu'il y a de vrai et de certain en ceci, c'est que ces vices en question paraissent plutôt provenir, *à priori,* des limites imposées à la *puissance* de l'*énergie vitale ;* bien qu'il soit impossible de prétexter ici aucune raison vraisemblable qui démontre pourquoi cet acte vital *conservateur,* qui se maintient et subsiste pendant 50, 70 et même 100 ans, ne peut point manifester perpétuellement sa puissance.

La *matière*, en effet, ne saurait posséder *jamais* aucune prérogative ; car il est bien positif que, dès les premiers jours comme dès les premières années de son existence, elle possède une aptitude tout aussi naturelle à une prompte et facile corruption qu'à l'âge de 100 et même de 1000 ans.

§ XII. C'est donc à ces circonstances et à ces phénomènes particuliers qui se rattachent aux mutations dues aux âges, que peut se rapporter cette visible altération de la texture solide du corps ; de sorte que, en s'appuyant sur cette simple raison, l'on peut ordinairement, au seul aspect, juger de l'âge d'une personne, et apprécier que tel est plus jeune ou plus vieux que tel autre.

Or, le degré de l'âge n'est pas toujours en rapport avec la stature et la force du corps, attendu qu'on rencontre à chaque instant des jeunes gens et surtout des adolescents aussi grands et aussi robustes que des hommes mûrs ; tandis que ces derniers et les vieillards surtout sont de petite taille et d'une corpulence frêle et délicate.

De même, en effet, que les *rides* indiquent par leur apparition la *vieillesse* chez l'homme ; de même aussi, reconnaissant pour cause le décroissement successif et naturel du corps, elles sont l'indice d'une certaine *atonie* des parties, qui jadis, recevant une plus grande quantité de sang, jouissaient d'un meilleur embonpoint.

§ XIII. Nous avons déjà dit un mot, à propos de la

diversité des âges, de cette aptitude si remarquable mais passagère de l'homme à la *propagation de l'espèce;* nous allons maintenant nous occuper particulièrement de ce qui se passe plus spécialement chez la femme au point de vue de cette même aptitude génératrice.

Nous avons déjà dit que c'est dans le cours du septième septénaire, c'est-à-dire de la 42e à la 50e année, que s'arrête et cesse, d'une manière sensible, l'accroissement de la structure du corps humain. Chacun peut observer, en effet, que lorsque la texture du corps a souffert quelque dommage sérieux difficile à restaurer, il arrive que chez les personnes de cet âge la nature agit avec beaucoup plus de lenteur, et même qu'une fois la restauration des parties lésées accomplie, il existe en elles beaucoup plus de *faiblesse* que chez les sujets jeunes, chez les plus jeunes surtout.

Mais comme il est nécessaire, pour que la *gestation* et la *nutrition* du fœtus s'accomplissent normalement dans le sein de la mère, que l'*utérus* de la femme et que les *vaisseaux* qui l'arrosent surtout éprouvent une *expansion* très-considérable dans leur texture; comme, d'un autre côté, toutes les autres parties du corps impriment au sang une plus forte impulsion, afin que le fœtus reçoive une quantité suffisante de *lymphe nourricière;* il est entièrement indispensable, pour que ces choses aient leur naturel accomplissement, qu'il y ait une *direction spéciale* qui préside à ces actes (pour ne pas parler ici des autres relations et liaisons obscures qu'il y a entre le corps et l'esprit de la *mère* et du *fœtus*).

De tout cela on peut induire raisonnablement qu'on ne doit nullement s'étonner de ce que dans un tel corps (celui de la mère), qui ne s'occupe déjà plus de *sa propre structure* ultérieure[1], il y ait désormais aussi abstention de

[1] L'auteur veut parler ici de la femme de 42 à 50 ans qui, en général, ne fait plus d'enfants. C'est l'époque, en effet, où le développement du corps humain s'arrête, et dès-lors il devient naturellement impropre à la génération, etc.

toute *association* de travail, de tout *concours* pénible, de tout *labeur* tendant à participer d'une manière active à la *structure* de tout corps qui n'est pas lui, mais qui cependant doit être *engendré, formé, nourri et conservé* en lui-même.

§ XIV. L'on doit prêter à ce phénomène de l'*affaiblissement* de l'*énergie* du corps une attention d'autant plus sérieuse, que l'on peut aussi constater, d'un autre côté, que l'*énergie de l'esprit* varie sensiblement suivant les âges. Nous disons même non-seulement que l'énergie de l'*esprit* diffère suivant l'âge, mais encore qu'elle contracte et entretient avec la structure et l'administration de l'*économie corporelle* un accord, une *conspiration* manifeste. Tout le monde sait, en effet, que dans son *jeune âge* l'enfant possède moins d'aptitude et de *facilité* d'esprit pour *comparer et raisonner* que le vieillard ou du moins les personnes plus avancées en âge.

Il y en a qui mettent en avant et prennent pour prétexte l'aptitude insuffisante, c'est-à-dire l'insuffisance des organes; mais c'est là une absurdité révoltante, attendu qu'il ne s'agit point ici de l'*espèce*, mais bien du *nombre* des choses à concevoir; de sorte que si les enfants, jusqu'à l'âge de 7 ans, comprennent certaines choses, mais n'en comprennent pas un *aussi grand nombre*, ce n'est pas seulement par défaut d'exercice, mais c'est encore et surtout par un vice de méthode, inhérent à cet âge, dans la manière de procéder *avec netteté*, ou d'*attaquer plusieurs* choses à la fois, ou bien enfin par un manque de réflexion.

§ XV. Qui oserait prétendre que c'est là un acte purement *organique?* Tout le monde ne sait-il pas que chez les enfants qui *s'animent plus vivement* et se livrent à la *gaîté* surtout avec une sorte de *plaisir,* il existe et on remarque facilement l'indice *prématuré* d'un génie supérieur,

d'un *esprit éminent,* quoique personne ne puisse jamais croire que, par une *énergie* propre et une puissance quelconque de la volonté, les organes corporels aient pu recevoir de si bonne heure la forme et la vigueur *nécessaires* pour accomplir ces sortes de phénomènes au-dessus de leur aptitude naturelle. On devrait évidemment soutenir le *contraire,* attendu que chez les enfants qui exercent sérieusement leur jeune intelligence *de trop bonne heure,* on voit, à mesure qu'ils avancent et *progressent* dans ce genre d'exercice, la *texture* de leur corps *s'affaiblir et dépérir;* son accroissement devient *plus languissant,* et cet usage même prématuré de la raison provoque dans le corps une espèce de *dépérissement* et de ruine pour le reste de sa durée. Un tel exercice prématuré de l'intelligence, outre qu'il altère le corps, entraîne après lui un affaiblissement de la mémoire et de l'imagination, bien loin d'être une preuve de l'existence supposée d'une aptitude *organique* précoce.

§ XVI. L'on ne peut du reste s'empêcher de reconnaître quelle est la puissance et l'énergie de l'esprit sur l'*arrêt* ou l'*empêchement* du libre et prompt accroissement du corps, alors qu'il est en proie à un violent *chagrin* mêlé d'un *désir* ardent : ce que les Germains appellent vulgairement *Sehnen oder Sehn-Sucht.*

La vérité de ce fait nous est démontrée par un grand nombre d'exemples chez les jeunes enfants, quand on les envoie de chez eux chez des étrangers où ils ne peuvent s'habituer; on les voit alors, en effet, ne prendre aucun embonpoint, ils demeurent bien souvent dans un état de *maigreur* alarmante et *dépérissent* de jour en jour; mais une fois qu'ils reviennent au milieu de leur famille, on s'aperçoit aussitôt qu'avec le retour de leur *gaîté* naturelle d'*esprit* reparaît aussi l'*accroissement* subit et remarquable du *corps.*

On pourrait en dire de même des *envieux* et de ceux qui sont prompts à *s'emporter*, poussés par un sentiment quelconque d'*envie* ou de *méchanceté*. Tout le monde connaît à cet égard ce vieux proverbe allemand : « *Es seye ein grâ- » misches, mistsgünstiges Gemüth, und Könne vor Reid und » Gram nicht gedeyen, noch zunehmen.* — C'est un cœur » morose et chagrin, la tristesse et l'ennui l'empêchent de » prendre du développement et de l'embonpoint » ; ainsi que cette antique expression du poëte :

« *Invidus alterius macrescit rebus opimis* .... »
L'homme envieux, jaloux, au sein de l'abondance,
Languit, maigrit et meurt rongé par la souffrance....

Nous dirons, enfin, que l'esprit est ordinairement plus propre à l'exercice de la *mémoire* pendant la jeunesse, tandis qu'il est plus apte à l'exercice du *jugement* dans l'âge viril et la vieillesse.

§ XVII. Il est incontestablement vrai de dire qu'un trop grand *abus du luxe affaiblit*, *énerve* le corps et le fait *vieillir* avant son temps ; il est on ne peut plus positif aussi que la *tempérance* assure à l'homme une longue *vieillesse* à l'abri des souffrances et des ennuis de cet âge.

Ce qui est bien remarquable enfin, c'est que les individus qui pendant leur vie se livrent à des *travaux modérés* et même *pénibles* jusqu'à un *certain âge*, sont assurés de parvenir jusqu'à une extrême *vieillesse*, possédant encore beaucoup d'*agilité* et de vigueur ; tandis, au contraire, que ceux qui passent leur vie dans la *mollesse* et les *plaisirs*, ne parviennent que péniblement à une *vieillesse* chargée de *misères et d'infirmités corporelles*. Ce qui fit dire à un ancien auteur : « *Iners et luxuriosa juventus effœtum corpus tradit » senectuti.* »

Et l'on voit constamment une molle jeunesse
Préparer aux humains une triste vieillesse.

CHAPITRE VI.

DE LA SÉCRÉTION ET DE L'EXCRÉTION, VÉRITABLE DERNIER ACTE FORMEL ORGANIQUE DE LA VIE.

§ Ier. L'acte vital qui accompagne et suit de plus près la circulation du sang, c'est la perpétuelle et incessante *sécrétion* des diverses humeurs que nous avons déjà signalées plus haut, de la *lymphe* surtout, et des différentes parties du *sérum* qui s'en sont séparées.

La lymphe, en effet, tire si bien sa principale origine du sang et de son *sérum excrémentitiel* desquels elle se sépare, que, après un certain séjour dans la substance corporelle, elle revient à sa *pureté naturelle* pendant ce laps de temps remarquable après lequel elle se mêle encore avec le sang lui-même, et rentre *de nouveau* dans le torrent de la *circulation*, pour être charriée avec lui dans toutes les parties du corps.

§ II. Signalons ici les circonstances particulières d'après lesquelles cette *sécrétion de la lymphe* du reste de la masse sanguine peut s'opérer, c'est-à-dire le *mécanisme* vraisemblable à l'aide duquel s'effectue cette sorte de séparation, et le *but final* en vue duquel la nature entreprend cet acte important. L'on peut d'abord raisonnablement considérer ce *mécanisme* spontané et naturel de la sécrétion des humeurs comme un acte vital *général*, et même comme un acte *plus spécial*.

Au point de vue de la constitution générale de ce mécanisme, se présente ici une opinion paradoxale admise par quelques médecins, savoir : que toutes les *sécrétions* humorales qui ne sont pas destinées à subir d'une manière directe

et naturelle une *excrétion* complète et successive de l'économie corporelle, comportent avec elles une séparation habituelle de la partie la plus consistante des humeurs d'avec leur partie la plus subtile et la plus ténue ; de telle sorte que la portion la plus épaisse de ces humeurs est censée être reçue et se retirer à travers des conduits excessivement étroits dans des organes destinés à les contenir, tandis que ce qu'il y a de plus dégagé et de plus subtil en elles paraît être exclu de ces méats, comme impropre à être reçu dans ces organes.

Quant à nous, nous pensons que c'est là un véritable paradoxe *mécanique,* attendu qu'il est plus aisé de comprendre et plus en rapport avec les principes de la vraie science *mécanique,* que les parties *subtiles* des humeurs doivent pénétrer plus *facilement* et plus *promptement* dans des *voies étroites* et resserrées, que les parties plus consistantes qui en doivent être *exclues,* au contraire, d'une manière absolue.

§ III. Dans le but de résoudre et d'aplanir les nombreuses difficultés de cette opinion purement hypothétique, l'on a eu recours à divers moyens aussi difficiles à *apprécier* qu'incompréhensibles dans leurs modes d'*exécution.*

C'est ainsi qu'on a voulu assigner à chacune des *particules humorales les plus petites,* et à chaque méat ou *pore* livrant passage à ces humeurs, certaines *formes déterminées et spéciales,* de telle sorte que la *capacité* de ceux-ci *correspondrait* d'une manière invariable et absolue à la dimension et à la proportion exactes des particules humorales. Avant de démontrer ce qu'il y a d'absurde et d'inadmissible dans ces sortes d'opinions, nous allons tâcher de faire comprendre comment la *sécrétion* des humeurs s'accomplit ordinairement sans gêne, sans difficulté réelle et même avec une convenance remarquable.

§ IV. Ce qu'il y a de bien notoire d'abord, c'est que, dans le perpétuel et incessant mouvement progressif des humeurs, les vaisseaux et les méats sont continuellement dans un certain état de *plénitude;* de telle sorte qu'il n'existe pas un libre et direct passage entre l'extrémité capillaire des *artères* et les dernières ramifications veineuses, de manière à faire communiquer par ce moyen les troncs veineux avec les dernières divisions artérielles. Mais il y a en cette circonstance un certain *retard* et un certain *effort de résistance,* jusqu'à ce que, par le *retrait* d'une *quantité* quelconque de sang de l'extrémité des dernières ramifications veineuses, il soit permis à une nouvelle quantité d'humeurs de *pénétrer* dans la cavité de ces petits vaisseaux veineux et de rentrer ainsi dans le torrent de la circulation; de manière que ces humeurs, — entraînées *avec le sang*, — après avoir subi entre les extrémités artérielles et veineuses une espèce de balancement, trouvent *enfin* accès dans les extrémités capillaires des veines.

Durant cet intervalle de temps, les humeurs, *secouées* et comprimées entre les parties molles poreuses et criblées de méats, ont pu facilement devenir de plus en plus *légères et subtiles,* et aptes à s'échapper à travers les *méats* extrêmement exigus des parties plus compactes. Alors, une fois que ces humeurs se sont *ainsi distribuées çà et là*, le reste du sang, quand il est enfin *poussé* dans les veines, a acquis nécessairement un plus haut degré de *consistance;* ce qui démontre d'une manière très-évidente la raison naturelle de ce phénomène énoncé ci-dessus sous forme paradoxale.

§ V. On pourrait certainement appliquer ce même mode de sécrétion aux autres humeurs, comme par exemple à la sécrétion de la *lymphe,* du *sperme,* du *lait,* etc.; mais il

convient, avant tout, de considérer ici la raison *mécanique* et naturelle à l'aide de laquelle ce phénomène de sécrétion s'accomplit avec une aussi grande facilité. En effet, bien que l'on puisse supposer que ces diverses liqueurs secrétées, la *lymphe* surtout, ne sont pas plus légères et plus ténues que le sang, il est clairement démontré cependant, par leur propre consistance se rapprochant de la *diaphanéité,* que le fait contraire a lieu.

De là, ces humeurs, légèrement épaisses, s'introduisent dans les réservoirs qui leur sont propres, *sous une consistance assez fluide et délayée,* c'est-à-dire mêlées avec une assez notable quantité de sérosité aqueuse. Mais, comme elles n'y pénètrent pas en traversant les tissus avec une violence et une impétuosité arbitraires, et que la nature apporte dans cet acte une *lenteur* remarquable, jusqu'à ce que ces humeurs, après avoir traversé certains méats, parviennent dans leurs conduits propres et naturels; c'est alors, et uniquement par ce moyen, que s'opère une *nouvelle séparation* d'une humeur *plus ténue* d'avec les parties les plus épaisses.

§ VI. Ce qui démontre de la manière la plus évidente la réalité de ces faits, c'est 1° la si petite quantité des *humeurs épaisses* relativement à la quantité des autres humeurs; 2° la *délicatesse* de texture des *vaisseaux lymphatiques,* telle qu'au travers des mailles qui forment leur tissu, une certaine quantité d'humidité *aqueuse* et légère peut encore se séparer des parties les plus épaisses de la *lymphe* par une sorte de *transpiration;* 3° l'observation exacte de la vraie consistance du lait, telle que l'expérience nous la présente. Il est évident et certain, en effet, que lorsque l'on tire *trop abondamment* ou *trop souvent* le *lait,* ou que l'on ne met pas un assez long espace de temps entre ces fréquentes émulsions, il devient de plus en plus *ténu et aqueux;* tandis

qu'il est d'autant plus épais et consistant qu'on met un *plus long intervalle* entre ces mêmes opérations.

§ VII. L'on peut encore trouver des preuves évidentes de ces mêmes faits dans les exemples des substances excrémentitielles, attendu qu'il est démontré que lorsque l'éjection de l'*urine* a lieu bientôt après l'absorption de liquides, elle est beaucoup plus *abondante* et plus *limpide;* tandis que lorsqu'elle s'effectue long-temps après que l'on a bu, elle est alors en bien plus petite quantité, plus *consistante* et plus chargée en couleur.

Nous pourrions répéter les mêmes preuves en nous appuyant sur la nature des *excréments* eux-mêmes, et dire qu'ils sont d'autant plus *liquides* que les selles sont *plus souvent* répétées; tandis que la dureté de ces matières correspond toujours à un retard plus ou moins prolongé de la défécation, à tel point qu'elles ne sont rejetées qu'avec peine et sous forme de petites *boules* dures et *sèches* après un long séjour.

Ces faits sont si bien connus, qu'on peut en faire l'application aux *légers* cours de ventre dans lesquels on rend par les selles des matières fluides : dans ces cas, en effet, si l'on parvient à arrêter les évacuations alvines pendant un certain temps, ces mêmes matières s'épaississent peu à peu et se durcissent même quelques heures après.

§ VIII. De même que la vérité de l'acte sécréteur ressort pleinement, *à posteriori,* des faits mêmes; de même aussi il devient aisé de concevoir, même *à priori,* le mode d'*exécution* et de *succession* de ces phénomènes, lorsqu'on connaît la capacité naturelle des méats et des réservoirs dans lesquels les particules les plus épaisses peuvent être entraînées, délayées et humectées à l'aide d'une humidité beaucoup plus ténue; tandis que, dans leur long trajet et dans les nombreux

détours qu'elles suivent, les parties humides et plus légères progressent lentement dans leur marche directe, opèrent ainsi leur exsudation dans tous les sens à travers la texture extrêmement ténue des vaisseaux, s'insinuent et se répandent enfin par ce moyen dans d'autres réservoirs propres, en abandonnant peu à peu et livrant à elles-mêmes les portions humorales plus consistantes, de sorte que c'est dans cet état d'épaississement naturel qu'elles s'avancent vers le lieu de leur excrétion.

Cette méthode de sécrétion se recommande par la grande simplicité, par l'excellence et surtout par l'extrême facilité avec laquelle la nature procède en cette circonstance, puisque, ainsi que le prouvent la facilité et la simplicité actuelles de ce même phénomène, la méthode invoquée ci-dessus ne s'appuie, *à priori*, sur aucune espèce de nécessité, et que de nombreuses difficultés se présentent dans son exécution.

§ IX. En effet, si ces sécrétions devaient être accomplies en vertu de cette absolue *proportion réciproque* et purement hypothétique des *particules humorales* et des *pores* colateurs, il faudrait nécessairement :

A. Que les *particules* d'une humeur quelconque passassent absolument et simplement *une à une* à travers les pores de leurs conduits naturels. Il découlerait de cette supposition que si plusieurs particules pouvaient passer en même temps par le même méat, il serait absurde et inutile d'alléguer la *configuration* spéciale des *matières* et des *voies*, attendu que, si l'on suppose l'*ouverture* des pores d'une *dimension deux fois* plus grande, cette *forme* particulière qu'on avait assignée à ces méats destinés à livrer passage à chacun des *corpuscules*, cette *forme*, disons-nous, devient dérisoire et sans usage réel.

Du reste, cette première hypothèse se trouve d'abord en opposition flagrante avec le *caractère* et le *mouvement* de la

fluidité même ; car, puisque le caractère essentiel et propre de la fluidité est que les parties qui constituent tout fluide forment un véritable *agrégat*, il est évident qu'il serait bien difficile de comprendre comment le mouvement et la marche progressive des particules humorales pourraient s'effectuer *une à une* et séparément. Cette séparation supposée des particules *une à une* ne saurait s'accorder avec le *temps* ordinaire consacré aux diverses sécrétions, ce que prouvent d'une manière péremptoire les exemples de *diabétès*, de *diarrhée* et de *sueurs*, etc.

§ X. B. Dans le précédent paragraphe, nous venons de signaler une difficulté tirée du *nombre* des particules humorales ; dans celui-ci, nous devons en faire remarquer une autre non moins sérieuse, fondée sur la *situation* ou *position* de ces mêmes particules par rapport aux méats. En effet, il serait absolument nécessaire, d'une part, que, suivant la forme *angulaire* ou *oblongue* des particules, les méats affectassent à leur tour une variété pareille, au moment où par une sorte de conspiration *mutuelle* ils devraient livrer passage aux humeurs ; d'autre part, il serait également indispensable, pour que l'opération s'accomplît normalement, que les *aspérités angulaires* des *corpuscules* correspondissent d'une manière exacte et constante à l'*extrémité angulaire* des *pores* colateurs, dans leur *position* respective.

Mais n'est-ce point là une chose invraisemblable, et ne s'éloigne-t-on pas de toute probabilité mécanique quand on suppose que, dans le mouvement naturel et *si précipité* des humeurs, ces phénomènes puissent avoir ainsi lieu simplement en vertu d'une condition absolument *mécanique ?* — Qui pourrait jamais croire, en effet, que, parmi les nombreuses *espèces* des *innombrables* corpuscules, si dissimilaires, réunis sous forme d'*agrégat* fluide, *chacun* de ces corpuscules, d'une espèce différente, pût

naturellement et par un mouvement précis et *direct* progresser, agir ou faire des efforts ? Chacun pensera avec nous, au contraire, qu'il est bien plus vraisemblable que le fluide suive un *mouvement* simplement fortuit, et qu'irrésistiblement entraînée, chacune de ses particules suive l'impulsion qui lui est propre.

Il serait indispensable, dans l'hypothèse, d'admettre la présence d'un *être* nouveau, capable d'imprimer *à tout moment* à chacune de ces particules une *direction* particulière, si bien proportionnée à la capacité et à la forme des *pores,* que, dans son incessant mouvement, chaque particule humorale devrait exactement coïncider avec la forme des pores, *angle à angle, sommet à sommet,* etc. Si les choses ne se passaient pas réellement ainsi, il pourrait arriver qu'une particule quelconque, arrêtée à l'ouverture d'un pore par suite d'une fausse manœuvre, d'une impulsion vicieuse et d'une mauvaise direction, en obstruerait l'entrée, et pourrait ainsi enrayer la circulation totale et ultérieure de la masse humorale. Or, si, par une nouvelle multiplication d'*êtres ,* on plaçait *à l'entrée de chacun des petits pores* un agent directeur particulier de même nature que celui ci-dessus, — car ce serait trop exiger que de vouloir charger le *même* du soin de la direction de *chaque particule,* — cette multiplicité d'agents serait la cause d'un nouveau retard, occasionné par le *ralentissement* nécessaire *à l'entrée de chacun des innombrables* petits conduits répandus dans tout le corps, pour que chaque corpuscule en particulier pût pénétrer à travers l'ouverture qui lui est propre ; et ce *retard* serait si grand, qu'il ne pourrait correspondre, *à posteriori,* à la marche successive et évidente de toutes les sécrétions.

§ XI. *c.* Ici se présente encore une nouvelle difficulté, découlant de cette même hypothèse. D'après cette suppo-

sition purement mécanique, il serait, en effet, absolument *nécessaire* que, par ses prétendus pores, il ne passât jamais d'autres particules ayant une *forme différente*, étant d'une *autre espèce*, et ne pouvant pas surtout trouver d'issue à travers tels ou tels pores : tels seraient, par exemple, les atomes de forme *conique*, *pyramidale* et *cubique* qui devraient passer en *diagonale*, etc.

Cette difficulté nécessiterait l'intervention d'un *directeur nouveau* chargé d'empêcher l'approche des corpuscules *étrangers*, ou bien nanti d'une énergie inconnue capable de diriger les corpuscules *appropriés*; elle exigerait aussi un autre agent, différent du premier, ayant la puissance d'écarter immédiatement les corpuscules *étrangers*, à moins qu'il ne veuille s'exposer à entreprendre un travail bien plus pénible encore pour *chasser* de nouveau les particules qu'il avait laissé s'approcher par négligence.

§ XII. D. De ce que toute *figure* qui s'écarte de la forme des *polyèdres ronds* est impropre à tout mouvement *fluide*, et que toute forme *plane* est tout-à-fait incapable de se prêter à ce même mouvement, il s'élève ici une *autre* difficulté contre cette hypothèse.

En effet, puisque l'on doit regarder avec raison l'entrée des pores comme formant une surface plane quelconque, et que les *polyèdres sphériques* n'ont leur plus grande étendue que dans leur *section* exactement diamétrale, — les polyèdres n'ayant pas toujours en ce cas une forme parfaitement sphérique; — comme, d'un autre côté, tous les autres *segments*, du moins ceux qui sont *parallèles* au *diamètre* et qui n'ont rien de commun avec la raison exacte de la *figure* qui correspond au grand *segment*, ont une étendue beaucoup *moindre*, nous ne devons pas nous en occuper ici.

Que si, cependant, dans ces sortes de *polyèdres sphé-*

roïdaux, on concevait une *section* à l'aide d'une autre ligne *diamétrale divergente*, c'est-à-dire s'éloignant du *diamètre*, ou si l'on supposait simplement l'*inclinaison* d'un corps sphéroïde, il y aurait par cela même un changement dans la *figure;* il s'ensuivrait, dans ce cas, la nécessité d'un nouveau genre de *direction*, qui devrait pousser vers l'ouverture du pore, ainsi *proportionnée* à tel *polyèdre sphéroïde* quelconque qui se présente dans cette *position diamétrale très-spéciale*, la seule qui, entre mille autres positions différentes, — pour un seul et même corps et même pour plusieurs autres, — puisse convenir uniquement et simplement à l'ouverture du pore.

D'après l'ensemble de ces conditions, on voit clairement qu'il serait absolument nécessaire ici de la présence d'un *agent* directeur *très-spécial*, ainsi que d'une très-sage et habile direction *élective*.

§ XIII. E. Une cinquième et très-grande difficulté se présente encore ici sous forme d'un simple paralogisme : elle est tirée de la figure des globules proportionnellement à leur *dimension*. Dans l'hypothèse, en effet, les corpuscules choisis comme convenables à une forme particulière de pores devront affecter la même forme que ces derniers et avoir la même *grandeur*, soit dans un sens *diamétral*, soit dans un sens *diagonal*, ou bien avoir une forme et une grandeur *différentes*. S'ils sont d'une égale *dimension*, tous les corpuscules polyédriques qui auront peu de faces pourront passer à travers les pores destinés aux corpuscules *polyédriques*, et ceux-ci à travers les pores des corpuscules *sphéroïdaux*. Si, au contraire, ils sont d'un moindre volume, avec une forme semblable, les corpuscules plus petits pourront pénétrer à travers les ouvertures destinées aux *plus grands;* tandis que des corpuscules *plus grands* ne pourront pas, à leur tour, être introduits dans les méats

réservés aux petits, non à cause de leur *figure* propre, qui est semblable, mais bien à cause seulement de leur *dimension*, qui est plus grande.

§ XIV. *F*. Mais pour que le *paralogisme* que nous venons d'énoncer puisse facilement faire disparaître les *ingénieuses* difficultés soulevées, nous allons citer un fait *pratique* connu de tous et capable d'éclairer la question.

D'après cette hypothèse forcée, il serait tout-à-fait indispensable qu'il ne se séparât du sang, dans l'acte de la sécrétion, que des humeurs homogènes. Cependant on peut dire, contrairement à cette supposition, que, pas plus dans un cas que dans l'autre, il n'existe dans aucune des humeurs du corps aucune espèce d'homogénéité ; à tel point que l'on a fort bien reconnu que, même dans les *excréments*, on rencontre une assez notable quantité d'humeurs les plus *précieuses* à l'économie animale.

§ XV. Rejetant donc ces vains et inutiles travaux et ces hypothétiques opinions, il est bien plus convenable de se rendre à l'évidence et à la certitude d'autres faits fondés sur une différence réelle dans la *dimension* des divers *méats* ou conduits sécréteurs du corps. Cette différence peut seule nous faire comprendre comment certains pores ou méats peuvent servir de passage aux corpuscules *les plus ténus*, et d'autres aux seuls corpuscules *les plus consistants;* car, de même que la diversité de *consistance* des humeurs sécrétées concorde parfaitement avec une opération vitale spéciale, de même aussi, basés sur cette distinction, nous pourrons acquérir plus aisément la conception de cette *méthode* naturelle indiquée ci-dessus, et à l'aide de laquelle les portions subtiles de nos humeurs sont séparées des plus épaisses. L'expérience, avons-nous dit, confirme ce fait *à posteriori*. Il est on ne peut plus vrai, en effet, que la

lymphe est réellement *moins consistante* que le *sang*, et que le *sérum* est beaucoup plus *ténu* que la *lymphe*; que la *salive* et le *crachat* sont moins *épais* et *consistants* que la *bile*; que le *mucus* intestinal est encore plus *clair* que la *bile* elle-même, et que l'*urine*, d'une consistance très-variable d'ailleurs, est néanmoins plus *dense* que la *sueur*, etc.

Pour ce qui est, enfin, du *lait* et du *sperme*, bien que ces liqueurs animales paraissent suffisamment consistantes, nous ferons remarquer cependant qu'elles sont entraînées dans les conduits qui leur sont propres sous une apparence plus *liquide* et plus *délayée*, et que là, par une *soustraction* successive des parties qui leur servaient de *véhicules* et qui se *portent* vers d'autres points, ces liqueurs animales acquièrent et subissent un plus haut degré de consistance.

§ XVI. Parmi toutes les circonstances qui se rapportent à l'acte vital des sécrétions, nous placerons au premier rang celle du *temps*; nous ferons également observer cette autre circonstance particulière, que les *organes* divers contenant une liqueur sécrétée destinée à être *excrétée* sont, pour la plupart, d'un *très-petit volume*, et qu'ils accomplissent néanmoins des *évacuations* assez fréquentes et assez abondantes.

Une chose vraiment remarquable encore au point de vue du petit volume de ces organes sécréteurs, c'est qu'ils accomplissent habituellement leurs fonctions *sécrétoires* avec *lenteur*, d'une manière *successive*, et opèrent aussi de rares *excrétions* : ce qui démontre la corrélation intime qu'il y a entre la mesure du *temps* et la proportion de ces actes successifs de sécrétion.

Cependant, pour expliquer comment il se fait que, dans un *très-court espace de temps*, une *très-grande* quantité de matières est sécrétée par des organes *aussi petits*, — tels que par les *reins* sous l'influence d'une copieuse *boisson* insolite et dans le *diabétès*, ainsi que par les glandes *intes-*

tinales dans les cas de diarrhée, — il faut considérer, d'une part, le *relâchement* spécial de la *tonicité* des parties affectées *en ce moment* à ces sortes d'actes d'abondante sécrétion, et, d'autre part, il convient de fixer son attention sur la *ténuité* des matières ainsi *sécrétées* et *excrétées*, bien différente de la consistance que ces mêmes matières ont *habituellement*.

Cependant, comme le *peu de volume* de l'organe sécréteur ne suffit pas pour expliquer la véritable raison d'une *sécrétion tardive*, on pourrait invoquer à l'appui la proportion des vaisseaux, qui, sous une telle constitution et une semblable proportion des parties, sont *trop peu nombreux* et *trop petits* pour permettre un afflux considérable, et fournissent une raison à la nécessité d'un plus long espace de temps, qui permet ainsi à la matière sécrétée de se former peu à peu à travers les longs et nombreux détours que fait le sang.

C'est ainsi que les choses se passent au point de vue de la structure et de la proportion anatomique des organes sécréteurs affectés à ces matières, qui n'en disparaissent jamais *complètement* et qui n'en sont jamais chassées *définitivement*, mais qui s'y produisent d'une manière successive et qui ne nuisent jamais, soit naturellement, soit par leur trop prompte *arrivée;* en sorte qu'il suffit à la nature d'en *diminuer* la quantité pour en empêcher la trop grande affluence : il n'est jamais nécessaire d'en épuiser la source par un *court* et *violent* procédé.

§ XVII. Il nous reste encore un mot à dire de cette opinion systématique de certains modernes touchant le système *mécanique*, comme ils l'appellent, d'après lequel ils supposent que les matières qui doivent être séparées à l'aide de la sécrétion, provoquent, par leur *configuration*, dans les organes sécréteurs, une *irritation* telle, que ces organes,

subissant par ce moyen une espèce de constriction, *expulsent* et *chassent* ainsi au-dehors ces mêmes matières.

Mais, outre que cette absurde supposition d'un pareil genre d'irritation ne saurait trouver une application *mécanique* raisonnable, l'expérience, de son côté, prouve que les choses se passent d'une manière tout opposée.

C'est ainsi, par exemple, non-seulement que l'*urine*, infiniment *plus ténue* après une abondante boisson et différant à peine de la limpidité de l'*eau*, est *promptement et largement* sécrétée, mais encore, et contrairement à l'hypothèse des *mécaniciens*, que lorsque, comme cela se passe chez les sujets *hydropiques* atteints de fièvre lente, elle se trouve plus chargée de sels, elle est sécrétée en quantité bien moindre.

Nous croyons devoir ne pas nous appesantir sur cette prétendue translation des *médicaments purgatifs* à travers les *intestins*, alors que ceux-ci ont été introduits dans la *circulation* par un moyen simplement chirurgical, et nous ne saurions nous arrêter sur ces sortes d'*habitudes* coupables, de provoquer ces évacuations à certaines heures du jour et de la nuit, soit que les matières existent en plus ou moins grande quantité, soit qu'on les suppose plus ou moins saturées et capables ou incapables d'éveiller une irritation quelconque.

Il n'existe, en effet, aucune espèce de corrélation entre ces faits et les hypothèses que nous avons signalées.

CHAPITRE VII.

ARTICLE Ier.

Sécrétion de la lymphe.

§ Ier. Après avoir ainsi établi des généralités sur la *raison organico-mécanique* des sécrétions, revenons maintenant à l'étude spéciale de l'appareil sécréteur de la *lymphe*.

Par le même motif que les anciens n'ont eu aucune connaissance de la *lymphe*, de même ils n'ont jamais pu avoir la moindre idée ni de la *nature*, ni de l'*usage* réel du système *glandulaire* qui préside à ce genre de sécrétion. C'est aux modernes que l'on est redevable de cette découverte; ce sont eux qui, les premiers, ont sérieusement observé, ou, comme on le dit, qui ont, *à posteriori* et véritablement par un pur hasard, *découvert* l'existence de ces organes et leurs fonctions particulières.

C'est Th. Bartholin qui, le premier, a fait publiquement la description des *vaisseaux lymphatiques du mésentère;* après lui, Warthon dota la science d'un travail plus complet sur l'*adénographie,* c'est-à-dire sur les *glandes lymphatiques* de cet organe; plus tard, Pecquet découvrit le *canal thoracique,* réservoir qui porte aujourd'hui son nom; et Asellius, enfin, fit à son tour des recherches intéressantes sur les animaux touchant la principale glande centrale du *mésentère.*

§ II. Mais comme toute invention humaine ne peut, dès son principe, atteindre à la perfection, cette découverte resta long-temps au simple état rudimentaire, et la science attend encore aujourd'hui que de nouvelles investigations et des travaux consciencieux et intelligents viennent jeter un nouveau jour sur une question aussi intéressante [1].

Th. Bartholin, et plusieurs autres anatomistes après lui, établirent une différence bien évidente entre les *vaisseaux lymphatiques* qui se distribuent dans le *mésentère* et les *vaisseaux lactés* que l'on observe dans cette même partie et dont l'existence était déjà connue de leur temps. C'est à peine si plus tard on a sérieusement observé cette mutuelle communication des mêmes *vaisseaux lymphatiques* qui, des-

[1] Les travaux de nos grands anatomistes modernes ont comblé ce vide, et nous pouvons dire, à l'heure qu'il est, que la science a fait à cet égard des progrès immenses.

cendant du *foie*, vont porter leur liqueur vers le canal thoracique, en se dirigeant vers le centre du mésentère, ou mieux encore en *traversant* cet organe vers sa partie centrale.

Dans la suite, Ruysch et Rudbeck ont découvert une multitude de ces mêmes *vaisseaux lymphatiques* dans presque toutes les parties du corps, et en ont décrit exactement les nombreuses ramifications.

§ III. L'appareil organique particulièrement destiné à la *sécrétion de la lymphe* et à recevoir cette humeur déjà sécrétée, se compose d'abord de *glandes* et puis de vaisseaux spéciaux, qui, pour ce motif, ont reçu le nom de *vaisseaux lymphatiques,* nom consacré par l'usage.

Un nouveau travail incombe encore ici aux spéculateurs modernes, puisqu'ils prétendent vouloir faire remonter plus haut cette antique opinion, que les glandes ont une *structure* semblable à celle des *éponges* qui pompent les substances liquides et légères. Ils soutiennent que toutes les glandes en général, et chacune d'elles en particulier, peuvent être comparées à des *pelotons* de fil, composées de petits tubes filiformes et très-déliés repliés une infinité de fois sur eux-mêmes par mille *tours et détours* et roulés sous une forme sphéroïdale, de telle sorte que celle des deux extrémités qui commence à pénétrer la glande soit l'extrémité d'une *artère* quelconque qui, diminuant de plus en plus de calibre et acquérant une extrême ténuité, prend la forme d'un tube capillaire très-long qui se pelotonne sur lui-même par un nombre infini de contours et constitue ainsi la *glande*. Quant à l'autre extrémité de ce tube délié, c'est de là que partent ces vaisseaux dits *lymphatiques* qui, d'une consistance très-délicate, vont en se développant de plus en plus et sont chargés enfin de transporter et de charrier la véritable lymphe.

§ IV. Quoiqu'on puisse trouver une certaine preuve de l'opinion des modernes, soit dans une certaine analogie de structure des *testicules de l'homme*, soit même dans celle des testicules des gros rats de notre pays (l'on voit, en effet, dans ces deux cas, que le canal *déférent* n'est autre chose que la continuation des vaisseaux ou conduits *séminifères efférents*), il serait cependant bien téméraire de prendre, sans réflexion, une *ressemblance* générale pour une vraie et absolue *identité*, alors surtout qu'il n'existe aucune raison nécessaire capable de persuader et de convaincre de la certitude de tous ces faits.

Dans l'affaire qui nous occupe présentement, la simple conception d'une consistance *spongioso-poreuse* suffit, au point de vue des *glandes*, pour rendre plus facile et plus aisée l'intelligence de la *séparation* de la *lymphe* plus *ténue*, du *sang* plus *épais* qu'elle, et de la sécrétion du *sérum* plus *ténu* encore de la lymphe plus consistante que lui.

Ce n'est pas cependant que nous voulions en cette occasion faire un procès à qui que ce soit, mais nous tenons à faire remarquer qu'il n'est pas improbable (bien loin qu'on puisse le nier absolument) que la structure des glandes soit telle que nous venons de l'indiquer. Néanmoins, abstraction faite de la similitude qui nous porte à penser qu'il en est ainsi, il n'y a pas plus de raison de *probabilité*, qu'il n'existe une réelle *nécessité* d'établir ainsi notre croyance.

Nous ne pensons pas, d'ailleurs, qu'il soit bien important pour le médecin de trop se préoccuper de ces sortes de choses, attendu qu'il suffit simplement de savoir *pourquoi* (τὸ ὅτι) les glandes sont des organes destinés à la sécrétion de la *lymphe*, afin d'être capables ensuite de reconnaître l'*influence fâcheuse réciproque* de la *lymphe* sur les *glandes* et des *glandes* sur les *humeurs*[1].

[1] *Voy*. T. VIII, Comment. LXI.

§ V. La structure des vaisseaux lymphatiques nous est beaucoup plus connue : il y a ici, en effet, deux circonstances bien remarquables, savoir : la grande *délicatesse* de leur texture, et la *multiplicité* de leurs *valvules*.

La ténuité et la délicatesse des vaisseaux lymphatiques est vraiment si grande, que si on les dépouillait avec soin des enveloppes que forment autour d'eux les tissus à travers lesquels ils se divisent, le plus léger attouchement du *doigt* pourrait les altérer.

Cependant, comme malgré leur étonnante délicatesse, ces vaisseaux ne sont pas moins étroitement annexés aux parties consistantes du corps, il se présente ici une double considération particulière et bien remarquable.

Cette disposition anatomique fait clairement comprendre, en effet, d'une part, comment il arrive que la *rupture* des vaisseaux lymphatiques, d'ailleurs si probable, est si *rare* en elle-même ; en second lieu, elle nous fait comprendre aussi la raison pour laquelle ces vaisseaux *sont d'une contexture si frêle et si délicate ;* l'on peut concevoir, enfin, quelle est l'admirable et véritable convenance toute spéciale qui concourt dans cette exquise et si étonnante délicatesse de structure.

§ VI. Néanmoins, au point de vue de cette première considération, la constitution toute spéciale de ces vaisseaux chez l'homme donne lieu à une nouvelle réflexion particulière, savoir : que, quoique les vaisseaux lymphatiques soient, dans l'espèce humaine plus que chez la brute, consolidés par l'enveloppe fibreuse d'autres tissus, cependant l'*hydropisie*, que l'on croit généralement provenir de la *rupture* de ces vaisseaux, est bien plus fréquente chez l'homme que chez la bête. C'est pourquoi, mettant de côté pour un instant cette dernière considération hypothétique, nous sommes autorisés à conclure que cette *délicatesse,* partout égale,

des vaisseaux lymphatiques, paraît avoir été positivement faite pour la *sécrétion* ultérieure d'une sérosité *aqueuse plus déliée,* plutôt que pour toute autre fin éventuelle.

§ VII. D'après cela, que penser de cette manière de raisonner de ceux qui prétendent que, si les vaisseaux lymphatiques ont une texture aussi délicate, c'est parce qu'ils sont suffisamment consolidés par la texture *fibreuse et membraneuse* qui les enveloppe, et que, par conséquent, ils n'ont nullement besoin d'une force de consistance à eux propre? En effet, si, comme nous l'avons fait observer déjà, la remarquable délicatesse de ces vaisseaux a été ainsi établie plutôt d'après une juste et sage intention de la nature que par l'effet d'un oubli ou d'une *négligence* réelle, et si cette conformation est vraiment le *résultat* admirable d'un *acte positif* plutôt que celui d'un *oubli;* ne devons-nous pas aussi voir en cela un véritable avantage en rapport avec les fonctions qu'ont à accomplir ces vaisseaux, et ne sommes-nous pas en droit de conclure que notre opinion, à ce sujet, est beaucoup plus vraisemblable que ne l'est le système de ceux qui voient là dedans une négligence coupable, un vice réel dans la structure de ces vaisseaux?

§ VIII. A dire vrai, le phénomène universel de la *lymphe* n'est pas pour la médecine d'une importance assez directe pour que, ou la lymphe elle-même, ou les altérations qu'elle peut éprouver, deviennent l'objet de profondes *méditations* et réclament un *secours direct* de la part du médecin.

Car l'étendue du système lymphatique en lui-même n'a pas des rapports aussi immédiats avec la vraie *pathologie médicale* qu'avec la *pathologie naturelle* ou *physique,* c'est-à-dire avec l'*étiologie,* capable peut-être de nous initier à la connaissance des divers modes de production des maladies de

ces parties organiques, plutôt que de nous fournir de véritables indications médicales et d'éclairer notre jugement.

Nous ne nous appesantirons donc pas sur ce sujet, et nous croyons plus convenable de nous occuper de la lymphe au point de vue de l'utilité de la continuation régulière de sa sécrétion.

§ IX. Il est certain que, comme la lymphe a une consistance peu épaisse, gélatineuse et presque muqueuse, qui, avec le sérum de nature saline et bilieuse, peut produire une substance muqueuse ressemblant à de la glu, il importe de prendre garde à ce que ces sortes de matières, par leur commerce perpétuel et leur inséparable communication, ne tendent à dégénérer mutuellement. C'est là ce que fait la nature qui, par une incessante et constante séquestration ou séparation des éléments, prévient et éloigne ce fâcheux résultat qui pourrait naître d'un inévitable et continuel mélange de ces matières.

Nous avons de ce fait des preuves *à posteriori*, lorsque dans le *foie*, dans le *mésentère* ou dans la *peau*, les *glandes* sont toutes conjointement et successivement *obstruées*: dans ce cas, en effet, ne communiquant plus naturellement entre elles et la séparation des humeurs étant impossible, l'*hydropisie* en est la conséquence. Il y a alors un épanchement manifeste d'une *mucosité* aqueuse, lymphatico-séreuse, moins *gluante* et moins *tenace* que *pulpeuse*, semblable à ce qu'on obtient par une légère *solution de gomme adragante* dans l'eau.

Il est donc bien certain que, par cette alternative et incessante sécrétion des humeurs, la nature prévient leur *épaississement*, et fait par là que la lymphe devenant peu à peu plus pure reprend pour ainsi dire son état normal et se renouvelle; tandis que les parties du sérum qui pendant ce temps pourraient se dissoudre profondément, sont expul-

sées de toute part à l'aide des divers émonctoires propres à cet effet.

§ X. En outre, abstraction faite de la capacité toujours croissante des vaisseaux lymphatiques, depuis leur partie la plus étroite jusqu'à leur extrémité la plus large, si l'on en excepte encore les *valvules* qui empêchent le retour des humeurs des vaisseaux *les plus grands* vers *les plus petits;* si l'on met enfin de côté ce mouvement *tonique* universel par lequel, à l'aide d'une certaine pression, les humeurs contenues sont forcées d'avancer, il faudra bien convenir que la *pulsation des artères* est elle-même un très-grand auxiliaire pour opérer le retour de la lymphe vers les parties profondes de l'économie corporelle à travers les conduits ou vaisseaux qui lui sont propres. Pour faire concevoir l'utilité de cette pulsation, nous devons faire observer que les vaisseaux lymphatiques, par un artifice d'autant plus admirable qu'il est simple et ingénieux, non-seulement sont apposés à côté des artères dans tout leur cours, mais encore sont toujours placés à côté et le long de fibres membraneuses solides, ou renfermés par les membranes plus ou moins résistantes qui enveloppent les artères : ils y sont étroitement resserrés afin qu'à chaque pulsation artérielle ils soient fortement frappés, et que la lymphe qu'ils contiennent soit, au moyen de cette pression, chassée par la voie qui s'ouvre devant elle, c'est-à-dire qu'elle revienne ainsi en arrière vers les organes intérieurs du corps.

ARTICLE II.

Sécrétion du sérum.

§ Ier. Nous allons nous occuper dans le présent article de la sécrétion du *sérum*. Comme nous l'avons déjà dit, le sérum est le résultat du mélange de diverses substances

liquides; il ne saurait donc être le fait de la sécrétion d'un seul et même organe, mais bien au contraire le produit de l'élaboration de plusieurs et différents organes, selon les divers éléments qui le constituent.

Afin de faciliter l'intelligence de ce fait, nous suivrons, dans cet exposé, un ordre méthodique, et nous procèderons du plus au moins, passant des éléments qui s'y trouvent en plus grande quantité à ceux qui y sont en quantité moindre. Nous parlerons: 1° de sa portion *aqueuse* et très-ténue; 2° de sa partie *plus consistante* et mêlée à une substance saline; 3° de sa portion *plus épaisse* et de nature *visqueuse;* 4° enfin, de la matière *bilieuse, âcre* et *sulfureuse* qui concourt à sa composition. Nous ferons remarquer aussi, qu'avec sa partie aqueuse très-déliée, il s'exhale une certaine quantité de matière s'approchant de la nature halitueuse et orgastique.

§ II. Ainsi que nous l'avons dit dans le chapitre précédent, les organes à travers lesquels passent les matières à sécréter se trouvent en parfait rapport avec ces dernières, par la capacité ou la grandeur naturelle de leurs pores: nous avons une preuve évidente de ce fait dans ces conduits colateurs et dans ces émonctoires qui sont destinés à la sécrétion et à l'excrétion de la partie la plus ténue de l'humeur séreuse.

Qui oserait nier, en effet, que la peau, dans sa texture, ne soit le plus dense de tous les organes à travers lesquels doit s'écouler une certaine quantité de liquide aqueux, ou chargés de transmettre au-dehors une évacuation immédiate? N'est-ce pas précisément à travers la peau que s'opère la séparation des substances liquides et légères d'avec celles qui sont plus épaisses? N'est-ce point par elle que s'accomplit peu à peu l'émission plus prompte, l'excrétion immédiate de la partie aqueuse la plus déliée des humeurs du corps?

§ III. Ce n'est pas cependant que la peau, considérée en général, laisse uniquement et absolument un libre passage à ces humeurs aqueuses si déliées; attendu que l'on sait, par l'exemple quotidien d'une trop forte scarification, comment à la surface de la partie ainsi scarifiée transpire à travers la peau une humeur gélatinoso-lymphatique assez vite et assez abondamment pour qu'il s'y forme une croûte épaisse et dure.

Mais il existe une cause principale, au moins de cette dernière excrétion organique, dans l'épiderme, c'est-à-dire dans la dernière couche du tissu cutané formant sa voûte et sa partie la plus dense. Il n'est cependant pas douteux que tout le reste de peau — le derme et le corps muqueux réticulaire — ne contribue aussi à l'acte sécréteur, et ne prépare même le dernier degré d'une dernière excrétion très-légère ; comme aussi, d'après ce phénomène de scarification, il est permis de conclure que, à moins d'une plus profonde incision, il ne transpire par la peau qu'une simple substance limpide, alors surtout que l'on n'aura touché qu'à la superficie de l'*épiderme*.

§ IV. Il est incontestable que la peau possède dans l'épaisseur de sa texture un très-grand nombre de petits vaisseaux sanguins extrêmement ténus, ainsi qu'une énorme quantité de glandes d'un volume excessivement délié. Or, de même que ces vaisseaux capillaires servent au passage des humeurs desquelles la partie séreuse doit se séparer, et que très-vraisemblablement les petites glandes sont destinées à recevoir la partie de la lymphe qui doit être ramenée dans le réservoir commun ; de même aussi il est tout-à-fait probable que le reste du tissu cutané, dans toute son épaisseur, est destiné à une simple et naturelle émission de cette substance aqueuse si déliée qui transpire à la surface de la peau, et cela cependant de telle manière, que toute cette partie

de la contexture de la peau reçoit des humeurs tout ce qu'il y a de plus ténu et de naturellement plus fluide une fois séparé des parties les plus épaisses, jusqu'à ce qu'enfin les parties les plus déliées et les plus subtiles puissent s'échapper au-dehors à travers les membranes fines et déliées de la peau.

§ V. Il est bon cependant de faire remarquer que l'excrétion du sérum ne se fait pas habituellement et pour l'ordinaire sous une consistance fluide, mais bien plutôt sous une forme halitueuse, c'est-à-dire par une sorte d'évaporation, ou, comme on le dit vulgairement, par une transpiration insensible. Il peut, néanmoins, facilement et assez fréquemment survenir que, à l'occasion de légères commotions capables d'augmenter la chaleur des humeurs et des organes, cette excrétion du sérum s'exécute avec tant d'abondance, qu'elle conserve réellement une consistance aqueuse fluide et constitue la sueur, qui, lorsqu'elle s'accomplit assez tranquillement, a l'apparence d'une humeur aqueuse très-légère.

§ VI. La *sueur* possède en elle un caractère de mobilité et de volatilité telles, que, sous une atmosphère chaude, le linge imbibé de sueur se sèche beaucoup plus promptement que tout autre linge imbibé d'*eau*. Quand la sueur coule plus vite et plus abondamment, on peut facilement constater qu'elle entraîne avec elle un mélange de substances salines, en raison de ce qui s'en trouve dans le sang de la personne.

Il arrive encore quelquefois que, par le relâchement anormal des méats sudorifères, la sueur entraîne avec elle des matières plus épaisses, telles que de la lymphe gélatineuse, une substance jaune, bilieuse, ictérique, etc.; mais ce n'est pas ici le lieu de traiter de ces matières.

§ VII. Or, bien que les voies et les organes de la sécré-

tion et de l'excrétion du sérum s'étendent bien loin sur toute la surface du corps humain et sur tous ses points, on les rencontre encore et principalement dans les parties *charnues* qui se trouvent sous la peau, et desquelles émergent les nombreux vaisseaux sanguins qui vont se distribuer dans l'organe cutané. Ce n'est pas là néanmoins la seule voie de sécrétion et d'excrétion de cette espèce d'humeur aqueuse et déliée ; car elle trouve un passage et une issue à travers une autre *surface*, certainement très-spacieuse si l'on veut se donner la peine de considérer la chose avec une sérieuse attention.

§ VIII. Je veux parler ici de ces surfaces internes des *vésicules pulmonaires*, possédant une extension assez remarquable si on les considère dans leur étendue réelle. C'est, en effet, à travers ces petites membranes fines, délicates et pourtant résistantes, que transpire doucement cette humeur si subtile. Non-seulement cette sorte d'humidité transpire et est séparée des autres humeurs plus denses, mais encore elle est excrétée sous forme de vapeur, non en petite quantité, mais bien au contraire en une quantité assez notable dans son incessante et perpétuelle émanation.

§ IX. Ce mode de *transpiration* possède certaines prérogatives ayant une grande différence avec les conceptions *anatomico-mécaniques* modernes. En effet, il n'y a, selon ces dernières théories, de convenable et de réel pour l'excrétion du sérum, que les méats et conduits ordinaires par lesquels les humeurs sont transportées, à travers les vaisseaux, vers ces parties au sein desquelles elles coulent directement; et c'est de là seulement que peut se former toute espèce d'*écoulement ultérieur*. Nous disons donc, pour ce qui regarde la nature constitutive de cette trans-

piration, qu'elle possède le privilège de pouvoir s'exhaler en certaines parties dans une simple direction transversale et de se rendre en vapeurs.

Ce fait est prouvé particulièrement par l'exemple des lésions non naturelles. En effet, lorsque, dans une *fissure du crâne,* on pose sur la partie affectée une légère couche de *limon* qui puisse se sécher après une ou deux heures ; quand on enlève ensuite ce limon, on le voit tout-à-fait *sec,* même en la partie qui touchait immédiatement au crâne ; mais, dans toute la longueur de la fissure et dans toute la dimension de cette fente, on aperçoit sur ce limon même une empreinte linéaire d'humidité.

Mais d'où provient donc ce phénomène, sinon de ces *exhalations humides* qui ont pénétré directement la tunique épaisse des téguments de la tête, ou qui du moins dans leur cours rapide ont fourni et provoqué ce même phénomène.

§ X. Ces sortes d'effets se manifestent aussi dans certaines affections de la poitrine, alors surtout que, chez des individus sensibles, un refroidissement extérieur et direct occasionne une oppression humide de la poitrine. On peut voir encore, chez les jeunes enfants, l'application d'une substance visqueuse sur la peau de la poitrine produire, en obstruant les pores de cette partie, une semblable humectation assez copieuse dans l'intérieur de l'organe pulmonaire.

De même et pareillement, les lotions et les frictions avec une substance graisseuse sur les téguments de l'abdomen peuvent provoquer un état d'humidité ou de fluidité dans l'intestin, etc. Cette sorte d'effusion et cette exhalation de substances aqueuses subtiles ne s'exécute donc pas seulement et uniquement à travers la surface extérieure du corps ; mais elle a aussi lieu sur toute la surface interne de

telles ou telles parties qui n'ont pas entre elles le moindre rapport de *connexité* dans leurs fonctions : telles sont la *poitrine* et l'*abdomen*.

Il n'est donc pas étonnant que toutes ces parties du corps se sentent mutuellement et sans cesse imbibées et saturées d'une *moiteur* perpétuelle, qui s'étend sur toute leur surface muqueuse.

§ XI. Nous avons une autre preuve de la réapparition, ou, comme par droit de retour, de l'insinuation nouvelle de cette sorte d'humeur déjà évacuée, soit dans l'acte de sa transsudation interne, soit également dans sa résorption réitérée par le système veineux commun, véritable véhicule du sang. On voit encore un exemple de ce fait dans les *eaux des hydropiques*, qui peuvent être transvasées en assez grande quantité ; puisqu'en effet, ces eaux, à l'aide de spécifiques et puissantes purgations, sont parfois simultanément et une fois pour toutes résorbées par les vaisseaux et transférées dans les *intestins* ou dans la *vessie* par de puissants *diurétiques :* ce qui prouve combien est puissante et grande la force de résorption de ces organes.

L'autre substance qui se *sécrète* conjointement avec cette matière aqueuse très-ténue, s'éliminant sous une forme tout-à-fait halitueuse, s'en sépare d'une manière successive, car elle est véritablement de nature *halitueuse* et *vaporeuse;* si bien que c'est sous cette forme subtile qu'elle s'était d'abord insinuée dans l'intérieur du corps, ce qui arrive le plus souvent dans les cas de fièvres *contagieuses*. Nous avons une preuve de ce fait dans les odeurs qui s'exhalent ordinairement avec la sueur ou avec toute autre transpiration abondante. C'est ainsi, du reste, lorsque les choses se passent régulièrement, que, dans les exhalations halitueuses, des maladies contagieuses ont lieu par les mêmes voies des évacuations inappréciables aux sens.

§ XII. Or, quoique dans un corps sain et bien constitué tous les phénomènes de la vie aient une marche tranquille, uniforme et régulière, afin que les évacuations des matières s'exécutent d'une manière convenable sur tous les points de l'économie corporelle, nous devons néanmoins faire remarquer la direction particulière qu'imprime la nature à ces évacuations dans les fièvres *contagieuses malignes*. Alors, en effet, dans le but de provoquer une évacuation convenable et de pousser la matière maligne, dans le plus bref délai, avec la masse universelle des humeurs, vers cette voie de transpiration, la nature *resserre* avec une plus grande sollicitude les *méats intérieurs*, principalement les conduits accoutumés à recevoir une plus grande quantité de matières séreuses impures, les intestins surtout ; et cela, afin que, toute issue se trouvant ainsi fermée, l'évacuation ne puisse s'accomplir que vers ce seul point.

§ XIII. C'est principalement dans les *reins* qu'est sécrétée une portion *aqueuse* du sérum un peu plus épaisse, ou du moins rendue plus consistante par le mélange d'une plus grande quantité de particules *salines sous-muqueuses*.

Nous croyons donc qu'il ne sera pas hors de propos de tracer ici une courte description de cet organe : je veux dire des *reins*.

C'est par la partie médiane de l'organe rénal, de forme presque ovale, que s'irradient, comme d'un point central, les vaisseaux sanguins qui en pénètrent la substance et vont se porter après de nombreuses subdivisions jusqu'au dessous de sa surface externe ; et c'est de là, sous la pression habituelle du sang qui y passe, que les parties *ténues salino-aqueuses* du sang sont de nouveau poussées par une sorte de filtration vers le centre de cet organe *semi-ovale*. Il est aisé de se convaincre de cette consistance épaisse

de la *texture rénale*, qui depuis la surface externe de l'organe va toujours en augmentant de plus en plus jusqu'à la partie médiane ; de telle sorte que les reins ayant une consistance *moindre* à l'extérieur, à cause de leur contexture plus *molle*, perdent de plus en plus cette flaccidité, en gagnant vers leur point central où ils acquièrent une *densité* et une *consistance* réelles.

Il est donc plus qu'évident que les parties *les plus ténues* se séparent *des plus épaisses* par les conduits, qui *se rétrécissent successivement* et insensiblement de plus en plus.

§ XIV. L'*urine*, considérée au point de vue de sa convenable et naturelle consistance, est un liquide composé d'une grande quantité d'*eau* légèrement *saline*, abondamment saturée d'une substance *mucido-adipeuse* de nature *saline*.

Dans son état le plus normal, l'urine est d'une couleur *jaune citrin*, limpide et transparente. Chez les individus d'une constitution saine, robustes et doués d'une chaleur vitale plus marquée, accoutumés même à des boissons copieuses et tempérantes, l'urine se conserve aussi *claire* et *limpide* qu'au moment de son émission, et ne se décompose entièrement qu'au bout de quelques jours; tandis que chez ceux qui sont habitués à manger beaucoup, qui ne possèdent pas une grande chaleur vitale et qui sont enfin d'un tempérament lymphatique, on observe le plus souvent que l'urine se trouble peu de temps après son éjection et laisse au fond du vase un dépôt appelé, pour cette raison, *sédiment*. Cependant, malgré ces divers modes de décomposition, l'urine conserve toujours sa couleur citrine et sa limpidité naturelle, depuis le moment de son *émission* jusqu'à ce qu'elle perde sa *chaleur*.

§ XV. Néanmoins, lorsque l'urine au moment de son

éjection est d'un aspect *trouble*, c'est-à-dire qu'elle n'est point transparente et limpide comme à l'ordinaire, suivant la nature et la variété de l'affection morbide, non-seulement elle dépose une matière plus abondante, mais encore le sédiment qu'elle laisse au fond du vase est beaucoup plus épais une fois qu'elle s'est refroidie. D'où l'on peut conclure, avec connaissance de cause, que les *méats des reins* ne conservent pas toujours le même *mode* de *constriction* qu'ils présentent dans leur état naturel.

On voit aussi d'autres cas extraordinaires dans lesquels il arrive qu'à travers les méats des reins rendus *plus étroits* par une sorte de condensation du parenchyme de l'organe, il est sécrété une liqueur aqueuse et très-ténue, bien différente de la consistance naturelle de l'urine, soit par la consistance qui lui est propre alors, soit par la teinte pâle de sa couleur.

Il ne saurait donc être douteux que les reins se prêtent à un mouvement par lequel s'opèrent à propos, et leur *dilatation*, et leur *constriction*, et la *condensation* de leur parenchyme.

§ XVI. Nous avons déjà fait connaître plus haut quelles opinions se sont fait la plupart des physiologistes modernes relativement aux *pores servant de couloirs* au passage des humeurs, et nous avons signalé en même temps ce qu'il y a d'absurde dans ce système.

D'autres médecins ont encore, à ce propos, établi une autre supposition : ils ont imaginé, en effet, une sorte de *ferment* particulier qui, par une simple transmutation, produirait quasi directement l'urine et lui fournirait ses éléments si remarquables d'*odeur* et de *consistance*.

Bien qu'il soit évident que l'urine est naturellement portée à fermenter et à entrer en putréfaction, tant s'en faut néanmoins que ces novateurs soient d'accord sur la manière

dont ce mode de fermentation doit s'accomplir, et si l'urine provient réellement et immédiatement de cet acte fermentatif; si elle en provient d'une manière immédiate, et si le phénomène se passe dans les reins eux-mêmes. Nous ne saurions néanmoins douter que le phénomène universel du sérum et de toutes les parties qui le composent provienne d'un certain concours général d'un acte, d'une sorte de mouvement intérieur de fermentation; mais il n'est pas question ici de ces phénomènes singuliers qu'un seul homme peut éprouver individuellement et observer dans son urine comme dans tout le système de ses autres humeurs.

Quoi qu'il en soit donc à cet égard, nous avons sous la main des preuves évidentes que de semblables transmutations spéciales s'accomplissent dans toute la masse confuse des humeurs, et qu'il serait dès-lors absurde de leur imputer dans *telle ou telle autre partie du corps* quelque chose de *spécial* et de *distinct,* comme quand on parle des *chiens habiles à trouver par l'odorat la piste de leur maître.*

§ XVII. C'est par un mouvement vital incessant et non interrompu que s'accomplit la sécrétion des urines, qui des reins est transportée jusque dans la vessie au moyen des uretères. Ces derniers sont des conduits membraneux, assez étroits par leur structure naturelle; leurs fibres denses et consistantes peuvent néanmoins subir une certaine dilatation et acquérir parfois aussi une capacité assez considérable.

Un fait bien digne de l'attention du médecin au point de vue *physico-mécanique,* c'est le mode d'insertion des uretères dans la vessie, en vertu duquel il est absolument impossible que la plus légère quantité du liquide contenu dans la vessie puisse refouler dans ces conduits.

Cette intéressante découverte est due aux recherches des anatomistes modernes. Les uretères pénètrent d'abord à

travers les fibres charnues et fortes de la tunique postérieure et externe de la vessie, et, après un certain trajet, vont traverser sa tunique interne et membraneuse pour s'ouvrir enfin dans la cavité de cet organe, en formant en cet endroit un petit *mamelon,* de telle manière cependant que cette papille possède une petite vésicule qui la surmonte et qui est percée d'une très-petite ouverture. Or, cette vésicule, légèrement élastique, se comprime aussitôt par l'effet de la moindre pression exercée de l'intérieur de la *cavité vésicale,* à tel point que rien ne peut jamais refluer de la vessie dans les uretères; tandis que le liquide qui coule de haut en bas des uretères dans la vessie, en distendant ces conduits, se fraie facilement un libre passage à travers ce pertuis et se répand ainsi peu à peu et goutte à goutte dans la vessie.

Cette structure des uretères est entièrement semblable à celle du *canal cholédoque* chargé de déverser la *bile* dans le *duodénum.*

§ XVIII. Certaines personnes, bien portantes d'ailleurs, mais qui ont absorbé de copieuses boissons le soir, éprouvent de profondes douleurs tensives depuis la *région lombaire* jusqu'aux *os des îles* et au *pubis,* lorsque, soit pendant un profond sommeil, soit même par paresse, elles ne satisfont pas à un besoin pressant d'uriner: ce sentiment de plénitude et de tension des parties se calme et cesse dès le moment qu'il y a une large émission d'urine.

Un pareil phénomène démontre pleinement que, dans ces sortes de cas, la vessie se trouvant complètement remplie, et les uretères étant également distendus par l'abondance de l'urine qui se distille des reins et qui ne peut point parvenir jusque dans la vessie, il se produit un sentiment profond de malaise, provenant de la tension des organes occasionnée par la présence d'une trop grande quantité d'urine.

§ XIX. Faisons remarquer cependant, qu'en pareil cas, il survient un singulier relâchement dans la tonicité des fibres des parties chargées de servir de *réservoir* aux humeurs sécrétées, et notons spécialement ici, l'atonie de la vessie, au point de vue de l'urine qu'elle doit recevoir et garder.

Ce que nous avons dit plus haut d'une manière générale est donc parfaitement applicable au cas présent; c'est-à-dire que la vessie elle-même, dans un plus long espace de temps, peut toujours laisser filtrer à travers ses parois une assez grande quantité d'une substance aqueuse très-ténue, qui est de nouveau absorbée par les vaisseaux veineux, ne laissant dans la vessie que la partie la plus consistante de l'urine.

§ XX. De même qu'avec l'urine (eu égard à l'économie interne du corps) se sécrète aussi la substance *saline du sérum*, de même aussi un pareil phénomène a lieu pour les substances chargées de principes salins qui nous servent de nourriture et que l'estomac digère.

Nous avons un exemple de ce fait chez les enfants encore à la mamelle; car, lorsque les nourrices se gorgent d'aliments trop salés, non-seulement l'urine de leurs nourrissons est fréquente et copieuse, mais encore elle est âcre, saline, et corrode la peau tendre de leurs cuisses[1].

L'on peut en dire autant des substances huileuses et âcres: en effet, de même que l'on rencontre dans l'urine une matière *bilioso-oléagineuse*, de même aussi il arrive que les parties oléagineuses et âcres des aliments sont sécrétées par les *voies urinaires* et sont enfin rejetées au-dehors. Ce qui rend ce fait plus évident encore, c'est que l'huile de

[1] C'est là un fait que j'ai souvent observé dans ma pratique médicale, principalement chez les enfants appartenant aux familles où règne l'abondance, et où les nourrices, tenues dans une complète inaction, sont littéralement gorgées de mets trop succulents. Ces enfants ont rarement une bonne santé, et l'on ne saurait trop veiller à l'hygiène des nourrices.

succin et de *térébenthine* prise à haute dose, non-seulement stimule la miction et provoque une large émission d'urine, mais encore imprime à cette occasion une odeur particulière de violette, alors même qu'elle est prise en très-petite quantité[1]. Contrairement à ces faits, nous savons enfin, par l'usage des amandes, que les substances légèrement oléagineuses calment l'acrimonie des urines, tandis que celles qui sont un peu âcres l'augmentent : le premier effet est produit par les amandes douces, le second est le fait des amandes amères.

§ XXI. Nous dirons, enfin, qu'il existe dans les reins mêmes un certain *mouvement tonique,* capable tantôt de resserrer ces organes, tantôt de les dilater; ce qui est prouvé par l'exemple de la *néphrite,* où il y a non-seulement une grande diminution, mais même souvent une notable suppression d'urine. Dans cette espèce de phlegmasie locale, il n'y a guère qu'un seul rein d'affecté, et c'est plus particulièrement le rein gauche; tandis que, par une sorte de *consensus,* l'autre comprimé et épaissi par un resserrement tonique ne fournit que peu ou point d'urine, sans qu'il subisse pour cela aucune autre espèce de lésion.

ARTICLE III.

Sécrétion du mucus.

§ I[er]. Le *mucus,* substance d'un aspect *mucilagineux,* doit être excrété lorsqu'il est inutile et même *incommode* au corps. Cette humeur devient intolérable dans l'économie lorsque, ayant perdu sa nature *déliée, gélatineuse* et *fluide* ainsi que sa consistance *molle,* elle passe à un état de *viscosité tenace.* Alors, en effet, au lieu d'être *utile* et *favorable*

[1] L'absorption par l'odorat suffit même pour cela.

aux *sécrétions,* elle devient un obstacle fâcheux à leur libre et naturel accomplissement.

§ II. Le mucus est ordinairement sécrété par les *glandes* et les villosités intestinales, ou du moins par l'un de ces deux organes. Voilà pourquoi la surface interne de la muqueuse intestinale est sans cesse *lubrifiée* par la présence de cette humeur : c'est cette lubrifaction qui protège la surface intestinale contre les atteintes des substances dures et grossières auxquelles elle peut livrer passage, et qui favorise encore la circulation successive de ces mêmes substances. En outre, le mucus pénètre ces matières, s'y incorpore, et, par ce moyen, contribue à rendre leur consistance plus grande, les fait *adhérer* entre elles et les *colle* pour ainsi dire ensemble ; tandis que, d'un autre côté, c'est encore lui qui les conserve dans le même état de *mollesse,* les empêche de se sécher et de durcir.

§ III. Ce n'est que fort rarement, et certes non sans danger, que l'on voit cette sécrétion du mucus s'élaborer ailleurs, comme, par exemple, dans le fond du *larynx,* dans la *trachée-artère* et surtout dans les *vésicules pulmonaires* elles-mêmes, nous dirons même dans les *narines,* dans l'*infundibulum* et même dans le *pharynx* au moyen des *amygdales*. En effet, quoique cette sécrétion soit facile et abondante dans ces parties, elle ne saurait cependant y avoir lieu sans incommodité et même sans un danger réel, dans la *poitrine* surtout.

§ IV. L'urine est chargée d'une certaine quantité de cette substance *muqueuse,* attendu que la *surface interne* de la vessie s'en trouve continuellement enduite, et c'est ce liquide qui, par sa nature onctueuse et lubrifiante, protège cet organe contre l'action irritante de l'urine.

§ V. Ce qu'il y a d'extrêmement remarquable en ceci, c'est cette énergie efficace et cette très-grande utilité que la nature sait tirer avec tant de simplicité et de sagesse de la sécrétion de cette matière. En effet, c'est au moment même où cette substance *excrémentitielle* (le mucus) est sur le point d'être rejetée du corps comme lui étant inutile et même intolérable, qu'il est si avantageusement utilisé; car alors il sert merveilleusement à faciliter l'expulsion d'autres matières *plus grossières,* dont l'excrétion serait d'ailleurs si pénible et si dangereuse même sans l'intervention de cette mucosité lubrifiante. Or, ce n'est pas seulement à prévenir et à dissiper les inconvénients qui pourraient résulter de la présence et du passage des matières fécales que se borne l'utilité de ce mucus, soit en humectant et lubrifiant les résidus des substances alimentaires, soit en se mêlant intimement à eux et en conservant leur état de *mollesse,* afin d'éviter par là qu'ils ne se dessèchent et ne durcissent; mais cette sorte d'humeur met encore les intestins à l'abri de toute influence fâcheuse de l'âcreté naturelle de la *bile,* qui, en pénétrant trop profondément dans la tunique intestinale interne, fournirait occasion à *diverses irritations* particulières, et entraînerait après elle des constrictions et divers états spasmodiques de ces parties.

§ VI. On voit un exemple frappant de ce fait dans le corps des petits *enfants,* alors qu'ils sont encore dans le sein maternel. En effet, comme chez eux la bile se sécrète aussi du sang et va se déposer, suivant sa voie ordinaire, contre les parois *intestinales;* de même, quelque inoffensive qu'elle pût être, elle aurait certainement toujours une force d'action suffisamment stimulante proportionnellement à la faiblesse des intestins de ces pauvres petites créatures, si le mucus n'intervenait à propos pour y mettre obstacle.

Cependant, comme le mucus, qui doit, lui aussi, être *sécrété* dans les intestins eux-mêmes pour en être *excrété* plus tard, ne trouve pas en ce moment une voie ouverte à cette *sécrétion*, il sert, pendant le temps qu'il séjourne dans l'intestin, à tempérer l'*acrimonie* de la *bile*, afin qu'elle puisse être tolérée sans danger aucun dans l'intestin, jusqu'à ce qu'enfin le fœtus venant au monde expulse au-dehors ce *résidu* ou *magma* auquel on a donné le nom de *méconium*, et qui n'est, en réalité, qu'un résidu composé de *bile* et de *mucus excrémentitiel*.

ARTICLE IV.

Sécrétion de la bile.

§ I[er]. Les hommes de notre époque, s'étant appliqués à répandre quelques opinions nouvelles sur tout ce qui a rapport à l'économie du corps humain, n'ont pas manqué de propager certaines idées singulières touchant la *bile*.

Quelques-uns même ont osé prétendre que ce fluide n'est nullement le produit d'une sécrétion particulière du sang, faite pour subir une excrétion ultérieure ; assurant, au contraire, qu'il n'est autre chose que la partie immédiate la plus subtile, la plus pure et la plus vive des aliments, qui, par le canal *cholédoque*, passe dans la *vésicule du fiel*.

§ II. Personne cependant ne sera assez peu raisonnable pour penser que la bile, cette matière si pure dans sa nature, puisse s'exprimer ainsi de la masse confuse des aliments à peine broyés, et qu'elle se sépare par un certain conduit du fond de cette masse, au lieu de subir une véritable sécrétion. Tout ce vain système s'évanouit devant la structure réelle du canal cholédoque au lieu de son insertion à l'intestin. Ce conduit, en effet, avant de se faire jour dans la cavité du duodénum, pénètre dans sa tunique externe, et

descend, dans un trajet d'un pouce environ, en rampant entre les fibres de sa tunique musculeuse ou externe et sa tunique interne ou muqueuse, recouverte de villosités au milieu desquelles il vient s'ouvrir; cet orifice est muni d'une petite *vésicule* de forme sphérique, percée d'un petit trou à sa partie médiane. C'est pour cela que lorsqu'il y a un *épanchement* de bile venant de la vésicule du fiel, le canal cholédoque en entier et la petite vessie qui se trouve à son extrémité intestinale s'emplissent, et la matière contenue s'échappe ainsi peu à peu par cette petite ouverture.

§ III. D'après ces dispositions anatomiques, il est donc de toute impossibilité qu'une substance quelconque puisse jamais pénétrer de l'intestin dans le canal cholédoque et remonter par ce moyen jusqu'à la vésicule du fiel.

Ce canal, en effet, à moins qu'il ne reçoive quelque liquide qui vienne d'en-haut, a ses parois comprimées dans son trajet entre les deux tuniques duodénales, au moment surtout où la cavité intestinale se trouve dilatée par les sucs alimentaires, et que la membrane muqueuse, refoulée en dehors par cette dilatation, comprime le conduit biliaire contre la surface interne des fibres musculaires, qui, dans leur distension, exercent sur les parois de ce canal une compression telle que tout passage y est complètement obstrué, et que rien ne peut s'y introduire, à moins que ce ne soit un liquide qui vienne de la partie supérieure.

§ IV. A cette occasion, Sylvius établit une supposition qui, pendant long-temps, a prévalu parmi la plupart des médecins : il disait que la bile descend directement de la vésicule du fiel, mais il ne la considérait pas tant comme un liquide *excrémentitiel* que comme une substance devant servir à de grandes et nécessaires fonctions, c'est-à-dire à provoquer la séparation du *chyle* utile à la nutrition du

corps d'avec les autres parties des aliments grossiers et inutiles à cette même fin.

Mais, comme cette interprétation tombe aussitôt d'elle-même, attendu que, dans le corps humain, la bile, se mêlant d'une manière immédiate avec le *suc pancréatique* avant de parvenir dans l'intestin et avant de se mêler successivement avec les matières alimentaires, perd ainsi par ce mélange toute cette vertu purement hypothétique de *précipitation ;* de même aussi nous voyons tomber toute l'importance et la force qu'il y avait au fond de cette opinion, sur laquelle nous nous proposons de revenir plus tard quand nous traiterons de l'*élaboration du chyle.*

§ V. D'autres physiologistes, prenant la bile pour un *baume* particulier du corps, prétendent que, de sa vésicule, elle se répand dans l'intestin, moins pour se mélanger avec les excréments que pour se mêler de nouveau avec le chyle et se répandre dans la masse des humeurs.

Mais cette hypothèse renferme, tant *à priori* qu'*à posteriori,* diverses contradictions. Et d'abord, *à priori,* ces physiologistes prétendent que cette vertu balsamique de la bile consiste principalement à préserver les humeurs d'un épaississement muqueux ou d'une corruption exhalante qu'ils considèrent comme le principe de l'*hydropisie* et de l'*œdème.*

Or, la *chlorose,* cette affection si commune chez les jeunes femmes, réfute et renverse cette opinion, puisqu'elle marche très-ordinairement de concert avec une constitution *cachectique,* c'est-à-dire avec un léger gonflement *œdémateux;* et cependant on ne saurait douter, dans ce cas, de la constitution bilieuse de la maladie, à en juger seulement par la couleur jaunâtre et pâle de la peau.

Au surplus, on ne voit jamais dans l'*ictère,* dans celui surtout qu'on nomme *ictère noir,* se manifester cette prétendue puissance de la vertu balsamique de la bile sur les autres

humeurs; phénomène qui, d'après l'hypothèse, devrait cependant avoir lieu d'une manière nécessaire et proportionnée aux besoins.

§ VI. Les partisans de ces opinions ne distinguent pas assez bien si c'est toute la bile, ou seulement une certaine partie de cette matière, qui soit propre et destinée à cet effet; car ils n'ont jamais nié que ce ne fût pas la plus faible portion de la bile qui est rejetée au-dehors avec la *défécation*.

Ils n'ont jamais supposé, ces hommes savants et érudits, qu'il y eût dans la bile deux substances bien distinctes, dont l'une, *inutile*, est purement et simplement excrémentitielle, et l'autre, vraiment *utile*, selon l'hypothèse, constitue la partie balsamique.

Et cependant ils ne démontrent logiquement nulle part que toutes les parties de la bile jouissent de cette perpétuelle énergie balsamique et peuvent se prêter à cet usage, ou bien qu'elles peuvent indifféremment servir, soit à cet usage, soit même à une simple excrétion. C'est précisément sous ce point de vue que cette opinion donne lieu irrévocablement à de véritables implications difficiles à résoudre.

§ VII. Ce qu'il y a de vrai néanmoins, c'est que la bile donne aux excréments la couleur qu'ils ont, et qu'elle est expulsée avec eux. Ce fait devient évident par le défaut ou absence de la bile, lorsque, à l'occasion de l'obstruction du canal cholédoque, les excréments sont de couleur blanchâtre comme ceux des chiens; ou bien encore par l'excès de cette humeur, ou par son état de corruption : de là ces déjections alvines bilieuses de différente nature, tantôt jaunes et gluantes comme les jaunes d'œuf, tantôt prenant la couleur du vert de gazon ou du vert-de-gris ou enfin celle du bronze, comme si ces matières étaient imprégnées de cette couleur

bleue qu'on extrait de cette plante nommée *pastel* pour teindre en couleur d'azur.

§ VIII. Outre que c'est là un phénomène très-remarquable et commun chez les jeunes enfants, on peut prouver aussi, par une triple raison, que la teinte verdâtre de leurs excréments provient, aussi bien que celle du méconium, de la présence de la bile. 1° Il est certain que chez les enfants les *âcretés putrides* de la bile sont engendrées par une violente colère de leurs nourrices; circonstance qui, chez les jeunes gens, occasionne aussi une trop abondante effusion ou épanchement de bile. 2° On peut, par une imitation toute artificielle, produire ces altérations de couleur de la bile, en mêlant, par exemple, des acides avec cette humeur — en dehors des conditions naturelles; — mais, comme le lait des nourrices s'aigrit de lui-même, ainsi que cela arrive aussi ordinairement aux personnes qui usent de lait, voilà pourquoi, *fermentant* avec la bile, il doit lui communiquer une acidité très-prononcée, manifestée par une odeur particulière et caractéristique. 3° Il est généralement reconnu par tout le monde que les chiens qui mangent avec avidité les excréments des enfants à la mamelle, n'éprouvent jamais ces symptômes d'affections bilieuses.

Nous avons encore des exemples de ces aigreurs acides des excréments bilieux dans ces ardeurs (καῦσεις), ces *arrosions*, ces *excoriations* de l'anus qui, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, font éprouver de si vives souffrances aux jeunes enfants dans la défécation, à tel point que le seul contact des langes est aussi intolérable à ces parties que si elles étaient imbibées de substances corrosives.

§ IX. Nous devons cependant rendre hommage au sentiment de ceux qui enseignent que la bile, par son effusion dans les intestins, les dispose jusqu'à un certain point et

les excite à l'excrétion normale et régulière des matières fécales, dernier résidu des aliments.

En effet, de ce que la bile possède en général une propriété irritante qui stimule fortement les intestins, et que, d'autre part, les lavements pris avec la bile des animaux facilitent et excitent la défécation, il est très-raisonnable de penser que la bile humaine produit dans les intestins un effet proportionnellement semblable, dans ses conditions ordinaires de sécrétion et d'excrétion.

ARTICLE V.

Des matières fécales.

§ I[er]. Les diverses espèces d'excrétions dont nous avons parlé jusqu'ici, non-seulement s'exercent sur les matières *domestiques* et propres à l'économie corporelle, mais encore elles agissent sur les matières *étrangères* au corps, en tant qu'elles lui sont inutiles, et en raison de la nécessité actuelle : c'est là ce que nous démontrent journellement et nous enseignent les phénomènes de la vie organique, tels qu'ils se produisent naturellement.

Les matières de ce dernier genre les plus remarquables et les plus grossières sont les matières *excrémentitielles,* c'est-à-dire celles qui demeurent dans les intestins, une fois que les parties nutritives les plus subtiles ont été séparées des parties les plus grossières et solides de nos aliments.

§ II. Ces sortes de matières ne sont soumises à aucune espèce de travail sécréteur, si ce n'est d'une sécrétion *privative,* en vertu de laquelle tout ce qu'il y a encore d'utile et de bon en est séparé pour être charrié dans le torrent des humeurs; opération qui rend plus facile leur excrétion naturelle.

Cette sécrétion a lieu à l'aide d'un mouvement intestinal, auquel on a donné le nom de *mouvement péristaltique*; c'est-à-dire, par un mouvement qui s'exerce de haut en bas, et par une compression des intestins se faisant de la périphérie vers la partie interne, de manière à resserrer l'espace contenant ces matières et à les chasser au-dehors.

Mais il ne faut pas perdre de vue la modération avec laquelle s'exécute ce mouvement particulier; elle est telle, en effet, que ce même mouvement n'est ni altéré ni changé par la présence de substances qui n'ont pu être digérées, et qu'il conserve dans toutes les circonstances son mode ordinaire de *progression*. Cette action progressive du mouvement péristaltique s'accomplit de manière que, dans les 24 heures, le résidu des aliments absorbés est rendu par les selles.

§ III. Le mouvement *successif* d'expulsion des matières fécales dans toute la longueur des intestins, qui chez l'homme est assez considérable, — bien qu'il soit beaucoup plus grand encore chez les *herbivores*, — se fait avec la plus étonnante régularité, d'une manière douce et tranquille, ne provoquant aucune espèce de sensation dans les organes chargés d'exécuter ces fonctions.

Néanmoins ce mouvement est exposé aux variations de l'*habitude*, ce qui fait que chez les uns l'excrétion des matières fécales a lieu *une* ou même *deux fois par jour*, et chez les autres, au contraire, à peine *une fois* tous les *deux jours*.

Ce qui contribue beaucoup à faciliter ce genre de fonction, c'est une suffisante boisson délayante et un mouvement modéré du corps; tandis, au contraire, qu'une vie sédentaire et oisive empêche et arrête le libre cours des selles, tout aussi bien qu'une privation et une négligence volontaire d'un régime quelque peu stimulant.

§ IV. Les matières fécales ne sont pas rejetées au-dehors dans le même état que sont les substances alimentaires au moment de leur absorption; mais elles subissent, au contraire, une réelle et notable altération, ce qui est prouvé surtout par l'odeur fétide que répandent ordinairement les excréments, et qui ne tient pas simplement à la putridité. Ce phénomène est encore démontré par le fait journalier que nous pouvons observer dans les diversités de couleur, d'odeur, etc., des matières fécales de l'*homme*, du *chien*, du *chat*, du *porc*, bien qu'ils se nourrissent à peu près tous de *pain* et d'*eau*. Tout le monde, nous le pensons, a pu constater la grande différence qu'il y a dans la *couleur*, l'*odeur* et la *consistance* de ces matières suivant l'espèce animale.

§ V. Il est vraisemblable que la *bile* contribue pour quelque chose à cette diversité des matières fécales, attendu qu'il n'est point irraisonnable de penser que le *soufre* est la base principale de ces odeurs et de ces saveurs; ce qui nous porte à soutenir qu'il est de la plus grande absurdité et tout-à-fait irraisonnable de vouloir que ces sortes de variétés proviennent d'une certaine fermentation ordinaire des matières *stercorales*, et de supposer qu'un ferment particulier se trouve toujours présent dans l'intestin pour modifier ainsi et non autrement les déjections alvines.

Ce sont là des opinions complètement inadmissibles, et il est plus naturel de penser que ces différences ne sont dues qu'à certaines prédispositions éloignées et spéciales, en sorte que telle ou telle dernière corruption des matières fécales n'est due à aucune cause essentielle et directe, mais bien à la simple conséquence naturelle des choses.

§ VI. Il nous semble que, tant au point de vue *physique* qu'au point de vue *médical*, ce fait ne mérite pas

d'être pris en sérieuse considération ; aussi devons-nous peu nous préoccuper du siége et du lieu précis où s'élabore cette espèce de ferment supposé. A ce propos, il convient de dire cependant que l'intestin *cœcum,* même chez les animaux où il est extrêmement développé, ne semble participer en rien à ce phénomène de diversité stercorale, et ne paraît uniquement réservé qu'à retenir les aliments, afin de favoriser par un dernier retard *leur digestion* complète.

C'est ce que l'on observe encore chez tous les *herbivores* et les *granivores,* chez ces derniers surtout qui ont un *double cœcum,* dont la capacité dépasse, à lui seul, toute la partie supérieure de l'intestin. D'après ces circonstances, il ne paraît pas possible d'attribuer avec quelque raison et d'assigner d'une manière absolue des effets si différents, soit à l'influence d'un seul et même cœcum chez les unes, soit à la présence de plusieurs cœcums chez les autres espèces animales.

§ VII. Nous avons déjà parlé plus haut, en traitant de la sécrétion, de cette facilité avec laquelle les matières prêtes à subir une prochaine excrétion peuvent encore perdre quelque chose de leur substance trop liquide, qui est de nouveau absorbée et est reçue dans le reste de la masse des humeurs, pour être rejetée plus tard par une autre voie d'excrétion. Ce fait est encore prouvé par l'exemple réciproque d'un flux diarrhoïque trop violent ; attendu que dans cette affection, où l'émission de l'urine est si rare, il arrive fréquemment que ce liquide est chassé par les selles avec les matières séreuses abondantes qui sont rejetées dans ce flux morbide.

§ VIII. On ne saurait nier qu'une administration tout-à-fait providentielle préside avec une extrême sagesse au grand phénomène des mouvements vitaux à l'aide desquels

s'opère l'excrétion des matières fécales contenant des substances solides qu'avalent habituellement, non sans danger, certains individus, tels que ces *mangeurs de verre*, que l'on rencontre assez souvent ; tels encore ceux qui avalent les *noyaux entiers de pruneaux*, etc....., sans qu'il leur survienne presque jamais le moindre accident dans les gros intestins.

§ IX. A côté de ces faits, nous devons faire remarquer ici une variété d'action dans la modération de ce mouvement, en vertu de laquelle non-seulement le phénomène peut s'accomplir ou s'exécute communément avec violence ou lenteur, mais encore il peut être complètement interverti, selon la diversité des sujets. C'est ainsi, en effet, qu'au lieu de se diriger comme à l'ordinaire de haut en bas, le mouvement a lieu, au contraire, de bas en haut, ainsi que cela se passe et dans le vomissement ordinaire et surtout dans le vomissement *iliaque* : c'est là ce qu'on est convenu d'appeler mouvement *anti-péristaltique*.

Certains exemples de *diarrhées* et de *dysenteries* prouvent aussi que ce mouvement excréteur peut en très-peu de temps éprouver des perturbations vers les parties inférieures ; car il n'est pas rare de voir dans ces sortes d'affections que les boissons que l'on prend sont rejetées par les selles dans moins de demi-heure.

§ X. On ne doit jamais oublier d'ailleurs que ces sortes d'excrétions s'opèrent à l'aide de mouvements, c'est-à-dire qu'elles sont accompagnées de contractions et de compressions des intestins : d'où nous paraît fort étrange le langage de l'ancienne École, alléguant en pareil cas une faculté rétentrice affaiblie, tandis qu'ici il faudrait, suivant leur manière ordinaire de parler, accuser une propriété expulsive par surexcitation.

Convient-il, en effet, d'accuser, dans ces cas de perturbation des parties inférieures des intestins, la faiblesse des organes, ou de dire, comme quelques-uns, qu'ils sont trop relâchés, légers et glissants? Et ne doit-on pas préférablement y reconnaître une trop grande sensibilité ou *hypéresthésie* [1] locale et actuelle, d'où dérive réellement la précipitation de ce mouvement excréteur? Qu'on ne s'y méprenne pas cependant, nous n'entendons pas parler ici de cette *sensibilité* physique qui va jusqu'à la *douleur;* car tout le monde sait très-bien qu'on peut éprouver des douleurs intestinales sans que ces mouvements déréglés se manifestent, et, *vice versâ,* que ces derniers peuvent avoir lieu sans que le patient ressente la moindre douleur.

ARTICLE VI.

De la sécrétion du sperme.

§ Ier. Il nous reste encore à parler de la sécrétion du *sperme* et du *lait;* mais nous ne pouvons dire que fort peu de chose en ce qui concerne la raison *instrumentale* de ces deux fonctions. En effet, quoique nous ne devions témoigner aucun dédain pour les observations anatomiques des modernes sur la structure des *testicules,* qu'ils regardent

[1] Ce passage démontre que Stahl, clinicien avant tout, tire des conséquences pratiques de l'observation la plus légère. La physiologie pour Stahl ne consiste pas dans l'étude des phénomènes hygides observés sur l'homme ou les animaux, non; toujours les faits morbides placés en regard de ceux qui se passent en état de santé deviennent pour lui une source féconde et inépuisable d'indications pathologiques et thérapeutiques. C'est dans ce sens que nous avons déjà avancé que Stahl est le fondateur de l'analyse clinique; car, avant lui, on ne trouve chez aucun auteur des traces d'énumération de phénomènes pathologiques devant servir de jalon, de guide pour fonder un diagnostic certain. Comme on le voit ici, Stahl distingue l'*hypéresthésie* de la *douleur,* la *sensibilité* vitale de la sensibilité physique et inflammatoire. Nos pathologistes et nos physiologistes modernes surtout devraient bien réfléchir sur cette impulsion donnée à la science il y a déjà 150 ans.

comme une agglomération de petits *filaments, creux* sans doute, se repliant sur eux-mêmes par mille tours et détours ; nous dirons cependant que nous ne voyons aucune connexité, aucun trait d'analogie, aucun rapport réel entre cette liqueur et ce mode de *sécrétion,* d'élaboration ou de modification, quel qu'il soit. La difficulté ne fait qu'augmenter, attendu que l'on ne peut avoir aucune notion précise sur la consistance naturelle et propre du *sperme,* et que l'on n'aperçoit aucun rapport réciproque, ni aucune espèce d'analogie entre cette liqueur et l'organe destiné à le sécréter[1].

§ II. C'est pourquoi tout ce que nous avons à faire à l'égard de cette sécrétion, c'est d'en retracer l'*historique,* en commençant par signaler d'abord l'*époque* de sa *première apparition.* C'est à l'âge de la *puberté* que les testicules, demeurés jusque-là en quelque sorte inutiles, fournissent ordinairement, d'après l'observation des faits, la liqueur spermatique, et que, une fois pour toutes, les voies sont ouvertes à cette sécrétion. Ce phénomène remarquable se manifeste vers la fin du *second septénaire,* ainsi que nous l'avons indiqué ci-dessus, à l'*âge de 14 ans* environ.

C'est à cette même époque que, par une sorte de coïncidence avec l'apparition du sperme, l'on voit survenir un développement remarquable, tant dans toutes les parties du corps que dans les systèmes *glandulaire* et *pulmonaire.*

Il survient surtout à cette époque de la vie deux changements notables, savoir : chez le *garçon,* dans la *voix,* devenant *plus pleine* et *plus forte,* de *criarde* et *aiguë* qu'elle était; chez la *jeune fille* (qui a usé pour la première fois du coït avec un grand ébranlement des parties et des

[1] *Voy.* T. VIII. Comment. LXII.

humeurs génitales), dans un certain gonflement particulier du *cou ;* ce qui avait fait dire jadis au poëte :

« ... *queat hesternum collum circumdare filo.* »

Ah! que le fil d'hier puisse entourer ton cou !...

La tradition n'en dit pas davantage.

§ III. De la même manière que la *liqueur séminale* de l'homme diffère essentiellement des humeurs génitales de la femme simplement destinées à lubrifier les organes génitaux externes et appropriées à l'acte extérieur de la génération, puisque se présentant seulement *à la vulve,* c'est-à-dire *à l'entrée des organes sexuels* ou *dans l'intérieur du vagin,* cette humeur paraît plutôt être naturellement utile à la *cohabitation* qu'aux effets ultérieurs de l'acte copulateur; de même et pareillement il se présente chez les *mâles,* surtout dans l'espèce *bestiale,* une circonstance particulière qui mérite à tous égards une mention spéciale, ne serait-ce que pour servir à la vérité *historique* du phénomène en question.

§ IV. D'après une vieille tradition, dont nous ne connaissons point la véritable origine, la femme aurait un tempérament plus froid et plus lymphatique que l'homme. Ce qu'il y a de bien réel en cela et ce qu'atteste d'ailleurs l'expérience, c'est que les humeurs de la femme et la consistance universelle de sa texture sont d'une crâse naturellement plus aqueuse que chez l'homme, dont la contexture organique est plus visqueuse (*magis* γλίσχρον) et d'une consistance un peu plus épaisse, plus compacte et de nature *sub-mucido-gélatineuse,* c'est-à-dire d'un aspect sous-muqueux et gélatineux.

Ce fait est évident et tombe clairement sous les yeux par une double raison expérimentale.

Ce qu'il y a de bien réel, d'abord, c'est que les viandes

des animaux *mâles* sont visiblement plus *rouges* que celles des femelles, et qu'elles sont, tant *à l'œil* qu'*à la main*, plus *vermeilles* et plus *lubrifiées*. C'est ce dont on peut s'assurer du reste et d'une manière incontestable par le simple examen, soit des viandes des TAUREAUX *entiers* que l'on conserve pour la reproduction des troupeaux, soit de celle des *boucs* et des *chevreaux* appartenant à la race oville, soit même de celle de nos *coqs* domestiques. C'est principalement à l'aide du *goût* qu'on peut découvrir dans ces viandes cette *viscosité* (*illa* γλισχρότης) si fortement prononcée.

En effet, de même que les chairs des taureaux entiers *(Bullochsen fleisch)*, des boucs et des chevreaux, ne sont recherchées par personne, même par le menu peuple, à cause d'une certaine viscosité qui paraît déplaire au goût, et qu'on éprouve même, en général, de la répugnance pour les coqs de basse-cour; de même aussi, le contraire a lieu pour les viandes des femelles; à tel point que si la viande de vache est en mauvaise réputation, c'est parce qu'elle se dessèche trop en perdant son aquosité: « *Es schrumpfe ganz » zusammen, laufe ganz ein* », et qu'elle ne laisse au goût qu'une insipidité coriace et sans suc; ce qui fait ainsi éclater d'indignation les Allemands: « *Es sey altes zähes kuhe-fleisch, » das weder kraft noch saft innen, seye nicht anders, als » wann man sägespäne im munde hatte.* — C'est de la chair » dure d'une vieille vache qui n'a ni force ni suc, de sorte » que l'on croirait n'avoir dans la bouche que des tranches » de bois scié. »

§ V. Bien que l'on ne puisse pas nier que cette différence dans la consistance de la texture et dans la crâse des humeurs existe réellement dès les premières époques de la vie, suivant que l'individu est mâle ou femelle (ainsi qu'on peut facilement s'en assurer en appréciant avec

une sérieuse attention la différence de saveur plus ou moins visqueuse de la viande du veau, suivant son sexe; il est incontestable néanmoins que l'apparition du sperme, et le changement matériel survenu à cette occasion dans tout le corps, peuvent avoir une influence notable sur cette différence organique indiquée ci-dessus. Ce qui en est une preuve irrécusable, c'est, d'après toutes ces circonstances, la différence réelle qu'il y a entre les *mâles entiers* et ceux qui ont subi la *castration*.... Qui pourrait jamais confondre en effet, au simple aspect, un taureau avec un bœuf *châtré* et un *bélier* avec un *mouton?*

Mais, outre ces faits, il existe encore des différences bien remarquables d'*odeur* et de *forme* entre ces animaux mâles ou femelles. D'une part, en effet, pour ce qui est de l'odeur, il est généralement reconnu que les *boucs* exhalent une odeur *puante très-forte,* et que les *béliers* en exhalent une semblable, à un degré moindre cependant, mais qu'on chercherait en vain dans la *chèvre,* la *brebis,* et même dans le *mouton.* Pour ce qui est de la forme *extérieure* de la *structure* universelle du corps, il est constaté qu'il y a une grande distinction à établir entre les formes et l'allure des *bœufs* châtrés et celles des *taureaux* entiers, aussi bien qu'entre le *chapon* et le *coq;* attendu que les bœufs et les chapons acquièrent des formes plus gracieuses et plus délicates, ainsi qu'un développement et un embonpoint beaucoup plus grand.

Quant à ce qui concerne la race humaine, l'Italie nous fournit des exemples assez nombreux, qui prouvent que les sujets qui ont subi la *castration,* dès leur bas-âge, n'éprouvent pas cette mutation indiquée plus haut dans le *timbre de la voix* et n'ont jamais de *barbe*[1]. Les cheveux deviennent chez eux aussi longs que chez la femme; et, ainsi

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. LXIII.

qu'Hippocrate l'a fait observer lui-même, les *eunuques* ne sont pas sujets à la *calvitie*.

§ VI. Une chose bien digne de remarque, au point de vue d'une disposition naturelle particulière à la sécrétion *séminale*, c'est que, quoique la sécrétion du sperme s'élabore continuellement, son excrétion peut bien cependant ne pas avoir lieu et souffrir un certain retard. Un fait non moins important, c'est de considérer comment il se fait que, dans ce genre de sécrétion seulement, les choses se passent ainsi, contrairement à ce qu'on observe dans toute autre fonction de ce genre.

Qui croirait, en effet, que le *sperme*, une fois sécrété dans les testicules, y séjourne et y est même retenu, souvent pendant un très-long espace de temps? Comment donc et de quelle manière rentre-t-il, par *résorption*, dans la masse universelle des humeurs? Comment y épuise-t-il insensiblement sa vertu, et comment, par sa propre *dissolution*, vient-il augmenter la quantité de *sérum?* Voilà bien de quoi méditer profondément, alors surtout que, comme nous l'avons déjà fait observer, ce phénomène est le seul en son genre qui se passe ainsi dans l'économie vitale du corps humain.

§ VII. Il arrive néanmoins, rarement à la vérité, que la rétention trop prolongée du sperme occasionne de fâcheux résultats, soit dans les mouvements vitaux, soit même dans l'*imagination*, et peut être suivie de *convulsions* et de *délire*.

Mais ce sont là heureusement des phénomènes extrêmement rares et qu'on n'observe presque jamais, à moins qu'une *commotion spéciale*, un *ébranlement* particulier ne provoquent une très-grande *surexcitation* à une prochaine excrétion, soit que l'*impression* ait été primitivement *charnelle*

ou *corporelle*, soit qu'elle ait eu pour point de départ une *intention réelle*, un *désir ardent de coït*, provoqué par des *idées lascives et voluptueuses* [1].

§ VIII. On constate cependant quelquefois que, dans l'état normal, c'est-à-dire dans une disposition assez conforme à la nature, des hommes sains d'ailleurs et jouissant pleinement de la vie et du repos, mais entretenant complaisamment leur esprit dans des *pensées érotiques* et *libidineuses*, ont des éjaculations spontanées et des *pollutions nocturnes*, alors que, pendant le sommeil, leur *imagination* se livre à des *rêves lascifs* et à des *désirs amoureux*.

Un exercice *pénible* du corps peut, il est vrai, modifier grandement ces sortes d'éjaculations chez les personnes oisives; mais il peut aussi arriver que de telles fatigues corporelles ne changent en rien cette espèce de disposition chez les hommes naturellement *vifs* et *actifs*; il arrive même que, chez ces individus, l'agitation du sang devient une nouvelle cause d'*excitation* des organes génitaux.

Nous n'insisterons pas plus long-temps sur une matière sur laquelle nous devons revenir plus tard, d'une manière plus spéciale, quand nous traiterons de la génération.

§ IX. Ainsi que nous l'avons déjà dit, il serait absurde, ridicule et même *impossible* d'émettre quelque chose de satisfaisant touchant l'*essence* de la *liqueur séminale*. C'est pourquoi l'on doit regarder comme non avenu tout ce qu'ont imaginé les anciens à cet égard [2]. Leur opinion, en effet, était que la semence dérive de chacune des parties de tout le corps, c'est-à-dire que chacune de ces parties contribue à fournir sa part de liqueur *spermatique*. Nous savons, au contraire, ainsi que nous l'enseigne l'expérience de chaque

[1] *Voy.* T. VIII, Commentaire LXIV.
[2] *Voy.* T. VIII, Comment. LXV.

jour, que des individus *mutilés* ont engendré des enfants qui avaient tous leurs membres ; tandis que, par l'effet de la seule imagination maternelle, il peut se faire néanmoins que le fœtus soit privé d'un ou de plusieurs de ses membres, ou bien que des parties déjà formées soient détruites en entier, remplacées par de nouvelles, soit même par des parties ayant des formes *étrangères* au corps humain.

Et cependant, selon l'hypothèse des anciens, il serait bien plus aisé et moins pénible, dans le premier cas, de réduire simplement à néant ou du moins de dissoudre complètement la liqueur prolifique, alors qu'elle n'est encore que dans un état *rudimentaire,* que lorsqu'elle a acquis déjà un certain développement ; cela serait encore bien plus facile que d'engendrer de nouveaux éléments séminaux propres à la structure de l'organe nouveau.

§ X. Nous pourrions citer encore à cet égard les sentiments divers émis par quelques auteurs modernes, dont les principaux sont Leeuwenhœck, Malpighi et Sturm[1].

Le premier[2] attribue à la semence spermatique du *mâle* non-seulement une abondance de matière plastique devant constituer le futur fœtus, mais même et surtout accessible aux sens, une sorte de *vie* actuelle, de *mouvement* et d'*action* à ce germe rudimentaire ; et cela avec une telle prodigalité de la nature, que dans un seul jet de sperme on doit penser, selon lui, qu'il existe une grande quantité de globules séminaux[3] d'une forme unique de corps.

[1] *Voy.* T. VIII, Commentaire LXVI; travaux des modernes à ce sujet.

[2] Leeuwenhœck (Antoine) était un célèbre naturaliste, né à Delft en 1602. Il inventa des microscopes d'une délicatesse admirable, qui lui servirent pour faire des expériences parfois suspectes. Le principal ouvrage qu'il ait produit est intitulé : *Arcana naturæ detecta.* Delft, 1695, in-4°; Leyde, 1719-1722. Leeuwenhœck dut lui-même cette découverte à un étudiant en médecine hollandais nommé Hans qui observa le premier ce phénomène.

[3] Animalcules spermatiques ou spermatozoïdes de Prévost, Dumas, Wagner, Bischoff, Barry, etc.

Leeuwenhœck va jusqu'à prétendre qu'il avait aperçu lui-même dans *une seule goutte*, et même dans une petite portion de cette goutte, plusieurs de ces animalcules ou globules spermatiques. Un peu plus tard vint Delempace [1], qui, se flattant d'y voir plus clair que Leeuwenhœck, eut l'effronterie d'assurer qu'il avait aperçu dans le tourbillon de ces corpuscules *vermiculaires*, — animalcules spermatiques, — *le corps humain entièrement formé*. Tout le monde connaît la description qu'il en a faite.

§ XI. Malpighi [2], au contraire, affirme que ces premiers éléments matériels du corps humain, qui, se développant d'une manière progressive et sensible, finissent par former toute la texture du corps, sont adhérents à l'organe spermatique de la femme ; de sorte qu'il assure qu'on trouve, par exemple, dans les *œufs des ovipares*, ce corps *rudimentaire* sous la forme d'un *filament* primitif, à la conception et à l'éclosion duquel le *mâle* ne participe en rien.

§ XII. Il convient surtout de porter une sérieuse attention à la troisième de ces opinions, émise par Sturm [3] à ce sujet. Cet ingénieux auteur prétend que dans toute l'étendue de l'atmosphère sont répandues des quantités innombrables de petits corpuscules vivants et *entièrement formés* de toutes

[1] Delempace fut de ces hommes systématiques assez peu consciencieux pour sacrifier la science à une imagination mensongère : ces idées donnèrent lieu à une ou deux petites brochures aussi impertinentes qu'absurdes, et dont nous donnerons un aperçu.

[2] Malpighi (Marcel), premier médecin d'Innocent XII, grand anatomiste, né à Crémone en 1628 ; il a fait de grandes recherches sur l'organisation de l'embryon et du fœtus chez l'homme et chez les animaux. (*Opera omnia*. Londres, 1686, 2 vol. in-f°; Leyde, 1687, 2 vol. in-4°.)

[3] Sturm (J. Christophe) est sans doute celui que cite Stahl. Né en 1635 à Hilpolstein (principauté de Neubourg), il se consacra au ministère évangélique, fut nommé ensuite professeur de physique et de mathématiques à l'académie d'Althorf, et reçut plus tard le nom pompeux de Restaurateur des sciences physiques en Allemagne..... (*Collegium experimentale*, etc. Nuremberg, 1676.)

les espèces d'êtres *animés*, étant d'une *exiguité* microscopique. Sturm pense, en outre, que tout ces petits atomes *vivants* et *animés*, dans leur perpétuelle agitation, ne peuvent s'arrêter et être retenus que dans un *seul* compartiment propre, tel que, par exemple, dans l'*utérus* de la femelle, où, *par l'union fécondante du mâle*, ces animalcules microscopiques prennent une *forme* spéciale, ou du moins y *subissent le développement* auquel était destinée depuis sa création cette infiniment petite structure.

Nous nous abstenons ici de toute espèce de réflexion sur ces misérables spéculations hypothétiques de l'esprit humain; car il est évident que toutes ces élucubrations, bien que fort ingénieuses, arrêtent le progrès de la science par le doute, bien loin d'ouvrir la voie à la vérité [1].

§ XIII. Comme d'après l'idée conçue de ces prétendues causes, si *extraordinaires* surtout, de la formation du corps humain, suivant la conception imaginaire de quelques *esprits inquiets* étrangers à ces matières, il est évidemment peu urgent qu'il existe certains linéaments et certains rudiments matériels dans la semence du mâle ; il n'est besoin ici que d'une seule condition, sous l'influence de laquelle et par laquelle cette force d'activité en question se communique réellement et substantiellement au *germe séminal*. Or, d'après ces hypothèses, on serait naturellement amené à conclure que ce qu'il y aurait de plus probable en ceci, c'est qu'*un être actif serait véritablement transmis par voie de génération*.

[1] Au point de vue de l'essence de la génération, toutes ces opinions, pour la plupart fausses ou du moins très-exagérées, ne feront jamais que multiplier les difficultés. Les savants, à cet égard, ont toujours été divisés en deux camps; et rien, si ce n'est la raison et la foi, ne pourra les ramener vers des sentiments modérés et plus en rapport avec la vérité des faits, à l'aide d'une prudente interprétation des phénomènes microscopiques, sur lesquels on s'abuse et dont on abuse trop.

Mais il ne faudrait pas supposer avec certains auteurs que ce principe actif se trouve aussitôt présent et inhérent d'une manière matérielle à la *semence* du mâle dans l'acte même de la copulation : on pourrait plutôt supposer et dire que ce n'est qu'à l'occasion du seul *acte générateur,* par la réunion des deux sexes, que ce principe actif et moteur est *imprimé* et *mis en jeu* dans le nouvel être qui peut résulter de cette mystérieuse conjonction.

Nous croyons fermement, du reste, qu'il serait bien difficile, sinon impossible à l'homme, d'avoir en ces matières des notions plus claires, plus probantes et plus étendues, vu le voile ténébreux qui enveloppe ces faits et leur obscurité naturellement et à jamais impénétrable à notre faible imagination.

ARTICLE VII.

De la sécrétion du lait.

§ Ier. Bien que la sécrétion du lait se fasse dans un organe assez ample, assez développé, c'est-à-dire dans la capacité des nombreuses glandes qui constituent les deux *mamelles,* nous ne pouvons pas cependant nous flatter encore de posséder une connaissance bien précise et nette tant du développement proportionné de ces glandes, tel qu'il existe spécialement pour la sécrétion de cette sorte de liqueur, que de la raison progressive de cette humeur toute particulière et de sa sécrétion proportionnée.

§ II. Au point de vue historique de ce phénomène, il convient de savoir avant tout que, dans l'état ordinaire, les mamelles ne sont nullement le siége d'une sécrétion lactée; car, bien que l'on observe chez les enfants nouveau-nés que leurs petites mamelles gonflées rendent, sous une forte pression, une substance liquide et trouble, et quoiqu'il soit bien démontré que les mamelles d'une *jeune fille adulte*

peuvent fournir quelquefois du lait, tant à l'aide d'une suffisante pression que par la succion, on sait très-bien cependant que rien de tout cela n'arrive réellement quand les choses se passent d'une manière normale, et que le corps suit sa marche naturelle et progressive.

§ III. La sécrétion du lait et sa tendance à l'excrétion se manifestent, soit lorsque la femme touche aux derniers jours de sa grossesse, circonstance assez rare par elle-même, soit après l'accouchement, alors que la mère est pleine de sollicitude pour l'entretien de son enfant : c'est ainsi que, même dès le premier jour, les femmes nouvellement accouchées et pourvues d'une bonne constitution voient leurs mamelles se gonfler d'une manière sensible. Mais ce n'est encore qu'une liqueur aqueuse qui apparaît et séjourne dans le sein ; la consistance en est ténue, assez semblable au sérum du lait ordinaire, ayant un aspect plutôt trouble que lacté. Cependant, vers le troisième ou même au commencement du quatrième jour, il se déclare dans les deux mamelles une réelle irruption de lait épais et copieux qui les remplit et les distend jusqu'à ce qu'il trouve une issue, ou que, se dissipant de nouveau, il ne reparaisse plus dans le sein.

§ IV. Néanmoins, l'on sait que l'excrétion naturelle du lait n'est ni spontanée, ni tellement facile qu'elle reprenne et poursuive son libre cours avec un certain degré d'intensité; mais, pour qu'elle s'accomplisse, il est indispensable d'intervenir, soit par une douce pression des mamelles, soit à l'aide de la succion du nouveau-né. De quelle manière que ce soit, mais surtout sous l'action d'une pression légère et modérée, — comme quand on trait, — les vaisseaux et *méats galactophores* se dilatent et laissent au lait une issue plus facile. Sans ces précautions, ce liquide, par un séjour

trop prolongé dans ces organes, y croupirait et y prendrait une consistance beaucoup trop grande.

§ V. Une chose bien digne de remarque ici, c'est la formation particulière de cette sécrétion. En effet, de même qu'en parlant du *sperme*, nous avons fait observer la *tolérance* spéciale de l'organe excréteur à son égard (alors que, pendant la perpétuelle et incessante sécrétion de cette liqueur destinée à être excrétée, il ne paraît cependant ni utile ni nécessaire d'effectuer naturellement une excrétion actuelle; bien qu'au contraire, sous l'acte continu d'une naturelle et incessante sécrétion, il y ait dans l'organe à ce préposé une disposition naturelle et efficace à l'excrétion de la semence); de même aussi nous trouvons dans le lait une raison contraire de sécrétion et d'excrétion.

En effet, lorsqu'il arrive que le lait afflue facilement et abondamment dans les mamelles, s'il y séjourne sans qu'il s'en effectue aucune excrétion durant deux ou trois jours, alors le lait se retire, — par résorption, — dans la masse universelle des humeurs, si bien qu'il résiste ensuite à tous les moyens attractifs, en persistant obstinément dans sa retraite, jusqu'à ce qu'une nouvelle cause reproductrice lui facilite les moyens de reparaître dans les mamelles, ce qui ne peut avoir réellement lieu qu'à l'occasion d'un nouvel accouchement.

C'est là un fait incontestable ; à tel point que si les femmes qui sont d'excellentes nourrices, et chez lesquelles la sécrétion du lait se fait d'une manière prompte, facile et copieuse en raison de la succion plus forte de leurs robustes nourrissons, si de telles femmes, disons-nous, sèvrent leur nourrisson pour allaiter un nouveau-né qui tète peu et dont la succion est faible, elles s'aperçoivent bientôt que leur lait se retire insensiblement et que sa sécrétion

finit par cesser, c'est-à-dire qu'à mesure qu'il est sécrété, il est de nouveau absorbé par les vaisseaux veineux qui l'avaient contenu auparavant, et entraîné ainsi dans la masse commune des humeurs.

§ VI. Pour ce qui est de la consistance et même de l'essence du lait, on peut affirmer, d'une manière générale, qu'elles ont la plus grande similitude avec celles du *vrai chyle* dépouillé de toutes *ses impuretés* et rendu plus *homogène*.

Mais on doit dire d'une manière plus spéciale que le lait est une substance composée de matières légèrement *mucilagineuses, graisseuses,* de matières *terreuses* très-subtiles et même d'une certaine quantité de particules *salines;* le tout dissous dans une *grande quantité d'eau* et constituant un liquide tenant le milieu entre la nature *animale* et la nature *végétale:* c'est ce caractère moyen qui lui donne encore un plus grand trait de ressemblance avec le chyle. En deux mots, le lait est une substance encore dans un état évident de *crudité,* différant de la crâse *animale* et se rapprochant un peu plus de la nature du chyle duquel il provient.

Or, puisque les animaux qui fournissent le lait *le meilleur* et le plus consistant, sont principalement ceux qui aiment à se nourrir de *végétaux,* comme par exemple les *quadrupèdes* herbivores, tels que les *vaches,* les *chèvres* et les *brebis,* etc., puisque aussi l'espèce humaine se nourrit habituellement et surtout de *pain fermenté* et *fermentescible,* ainsi que de *bière* et même de *vin* fortement *chargés de sels,* on peut conclure de là que dans le lait, c'est-à-dire dans un *chyle trop récent,* n'ayant pas encore éprouvé une *assimilation* suffisante avec la crâse *animale,* il y a les dernières traces de la nature végétale, parmi lesquelles domine l'*acidité* ou plutôt l'aigreur, c'est-à-dire une *fermentation acide*, en tout étrangère au reste de la *crâse animale*.

§ VII. La simple expérience nous démontre la véritable composition du lait.

D'abord, la séparation de la *crême* qui surnage sur le lait ne prouve-t-elle pas la présence d'une substance *grasse* dans cette humeur ? Et ce même fait ne devient-il pas plus évident encore par la séparation *actuelle* de cette *substance grasse*, c'est-à-dire du *beurre* contenu dans cette même *crême* épaisse du lait ? En outre, la simple apparence *grumeleuse* du lait, quand il s'aigrit, est pour nous une preuve de sa consistance *mucilagineuse ;* et, dans cet état, il est si *onctueux* et *glissant* au palais et au doigt, qu'il a donné lieu à cette locution allemande : « *Schlipffer milch*, — lait glissant. » Le *sérum*, de son côté, même après la séparation de la partie la plus épaisse du lait, conserve encore un caractère remarquable de *viscosité mucilagineuse*. Quant à la partie *terreuse* et *plus sèche*, elle se manifeste dans la consistance du *fromage*, dans cette substance *caséeuse* que l'on retire du lait une fois qu'on en a extrait la *partie graisseuse de sa crême*.

Nous ne dirons rien ici de l'*acidification* du lait, ou de la manière de provoquer son *acidité*, soit à l'aide d'une *chaleur douce et prolongée*, soit à l'aide d'une *prompte et subite fermentation :* ce serait chose superflue et inutile, attendu que tous ces faits sont connus du vulgaire.

§ VIII. Ce qui vient aussi rendre témoignage de ce mode de consistance, c'est que différentes particules, encore dans un état de crudité, ayant subi une moindre altération dans le corps, par cela même moins altérables et conservant quelque chose de leur nature *végétale* (à l'instar des substances nouvellement sécrétées par les intestins dans le *chyle* et transférées dans la masse des humeurs), parviennent enfin aux mamelles sous ce nom propre de *lait*.

Tout le monde sait, en effet, que c'est ainsi que les

jeunes enfants peuvent être purgés par les *médicaments* administrés à leurs nourrices dans ce but. Il est aussi connu du vulgaire lui-même que, lorsque pendant l'hiver les pauvres ne donnent pour toute nourriture à leurs vaches que la paille d'orge qui leur sert de *litière,* le lait qui en provient, outre qu'il est moins épais et qu'il a une saveur *un peu amère,* donne un *beurre* non-seulement *moins copieux,* mais même d'une *pâleur* et d'une *amertume* bien prononcées.

Quelques ménagères plus prévoyantes et profitant de cette leçon savent procurer et conserver la *consistance* et la *couleur* naturelles de leur beurre d'hiver, en mêlant au fourrage qu'elles donnent à leurs vaches dans cette saison, les *feuillages* et les *jeunes pousses* des *arbustes* qu'elles cueillent et font sécher en été ; ces animaux sont, du reste, très-friands de ce genre de nourriture.

§ IX. Au point de vue du *mouvement* particulier qu'effectue le *lait,* il est bon de faire remarquer que les femmes, au moment surtout de la première *irruption* de cette humeur dans le sein, accusent habituellement un certain sentiment de *douleur tensive* qui *des aisselles* et *des clavicules* se propage *de haut en bas* jusque dans les mamelles. C'est à cette occasion que nos dames germaines disent : « *Die milch komme ihnen über die Achfeln herüber gezogen, nicht anders als wie Strickchen.* — Le lait nous » monte dans les aisselles comme par traits. » Ce phénomène est dû bien certainement à la tension qui s'opère dans les *artères mammaires* et à la *contention* du *mouvement tonique* des parties musculeuses et fibreuses qui avoisinent les seins.

§ X. Une chose vraiment digne d'une considération toute particulière, c'est l'énergie du mouvement *tonique* dans la substance même des glandes mammaires. A ce point

de vue, en effet, il arrive assez souvent que, lorsque les femmes découvrent tout-à-coup leur sein et qu'elles ressentent l'influence subite du *froid,* ou même qu'elles éprouvent un sentiment pénible de *pudeur* en faisant téter leur enfant en public, il en résulte que leurs mamelles *se roidissent* avec une telle intensité qu'on n'en peut faire couler même une seule goutte de lait, quelque moyen de *pression* que l'on emploie pour les traire et quels que soient les efforts de l'enfant qui tète. Il suffit, en pareil cas, de frictionner légèrement le sein avec une brosse douce, — *einer weichen Rehr-Bürste* —, et aussitôt, sans avoir recours à d'autres moyens, on voit le lait sortir de lui-même et parfois même jaillir avec abondance. Au surplus, il y a une si grande variation dans l'énergie *tonique* des mamelles, que, lors même qu'il s'est déjà déclaré plusieurs *nodosités* ou indurations sous forme de tumeurs, on voit, non sans étonnement sans doute, ces sortes de *nodus* se dissoudre et les mamelles reprendre leur consistance naturelle en moins d'un quart d'heure, à la suite d'une copieuse émanation spontanée du lait par le mamelon; résultats satisfaisants obtenus au moyen d'une simple friction sur le sein avec une brosse très-douce, — *einer Sammet-Bürste.*

§ XI. Nous voyons quelque chose de semblable se produire dans les mamelles par suite d'un phénomène tout opposé, à l'occasion de cette *constriction tonique, soudaine* mais inégale, qui, sous l'influence d'une *terreur* subite, provoque des *nodosités* ou engorgements ganglionnaires du sein.

Les femmes le sentent très-bien, lorsquelles se plaignent, en disant: « *Es seye ihnen wie Messer, wie Nadeln, in die* » *Brust gefahren* — Nous sentons comme des couteaux, » comme des clous dans les seins », et cela à cause de cette

constriction soudaine qui se fait si diversement *ressentir* dans tout le reste du corps; de sorte que l'on reconnaît facilement ici ces atteintes de resserrements frémissants et subits, d'après le sentiment varié qu'ils provoquent; ce qui a fait dire aux Germains : « *Es seye ihnen wie ein* » *Messer durch dasz hersz gefahren.* — C'est comme si l'on » avait un couteau dans le cœur. » Mais c'est principalement à la région *précordiale* ou *épigastrique* que l'on ressent cette sensation : « *Sie seyen erschrocken, dasz es ihnen zu denen* » *Nageln hinaus gefahren sey, dasz es ihnen in denen* » *fingerkupffen wie Nadeln gestochen habe.* — Elles souf- » frent comme si on leur enfonçait des clous, comme si on » les piquait avec des aiguilles. »

En effet, lorsque cette sorte de *constriction* par *frémissement* survient d'une manière subite dans les mamelles, les parties *séreuses les plus ténues* du lait s'échappent par le mamelon; mais sa partie *la plus épaisse* est *retenue* dans le sein, et, s'y condensant de plus en plus, finit par s'y *coaguler* en vertu d'une sorte de fermentation *acide*, ce qui entraîne ordinairement les troubles les plus dangereux.

§ XII. Tout ce que les anciens ont dit touchant la prétendue communication directe et immédiate, c'est-à-dire l'*anastomose* des veines *épigastriques* avec les veines *mammaires*, n'est nullement d'accord avec l'observation exacte des faits *anatomiques*[1], mais bien une pure et simple hypothèse qui n'avait été alléguée que pour rendre raison de ce

[1] Il est positif pour nous aujourd'hui que l'artère et la veine *épigastriques* s'anastomosent avec les artère et veine *mammaires internes;* mais, outre que cette anastomose est la dernière des vaisseaux épigastriques, elle ne saurait d'ailleurs expliquer mécaniquement la sympathie qui existe entre l'utérus et les glandes mammaires, attendu qu'avant d'arriver à cette dernière division, et dès leur origine, ces vaisseaux ont des rapports beaucoup plus immédiats avec le péritoine, les organes sexuels externes, les muscles droit et larges de l'abdomen, ainsi qu'avec les artères lombaires et intercostales surtout.

phénomène, savoir : que le lait commence à envahir et à gonfler les mamelles presque *aussitôt après l'accouchement.* Ils imaginèrent, en effet, avec leur ingénuité ordinaire, que puisque la nature a, jusqu'à ce moment, dirigé vers l'utérus une grande quantité de sang comme *matière propre à la nutrition du fœtus,* aussitôt que cette fonction vient à cesser complètement, le sang doit subir une autre direction, de peur que, n'étant plus désormais soumis à son ancien usage, il n'occasionne et ne provoque un danger réel pour le corps. — Et cependant les anciens n'auraient pas dû redouter un pareil résultat, attendu qu'ils ne connaissaient pas la *circulation* du sang qu'ils regardaient comme un liquide *stagnant,* et que, pendant comme après l'*enfantement,* le sang pouvait facilement sortir de ce prétendu état de *stase* et d'inertie à l'aide des lochies. — C'est pourquoi ils supposèrent qu'immédiatement après l'accouchement il s'opère une prompte *régurgitation* sanguine de l'utérus vers les mamelles à travers les *vaisseaux hypogastriques,* qui, avec la plupart des vaisseaux utérins, tirent leur origine commune des *troncs iliaques internes.*

Or, n'est-il pas plus vrai de dire que cette communication et cette *transmission* immédiate de l'utérus vers les mamelles s'exécute, non pas tant pour *détourner* un certain danger, que dans le but tout *providentiel* de fournir au nouveau-né une alimentation convenable par les mêmes voies qui, par une sorte de conspiration, ont pourvu à la nutrition du fœtus dans le sein de la mère ?

Que si l'on veut bien se donner la peine d'apprécier sagement les faits, on ne pourra absolument reconnaître ici une *nécessité organique,* sans admettre au préalable que la nature, dans un dessein louable et dans un but final bien arrêté, établissant *d'après l'hypothèse* cette sorte de *travail,* puisse, facilement et sans encombre, le *diriger* selon ses propres vues à travers les vaisseaux *mammaires;*

et c'est là aussi ce qu'elle *fait habituellement* par son action propre à l'aide des *mouvements toniques et vitaux*[1].

Ainsi s'évanouissent et tombent d'elles-mêmes ces vaines et prétentieuses théories des anatomistes, aussi bien que leurs minutieuses recherches à l'égard de ces *anastomoses*, puisque, ainsi que nous l'avons dit, il est effectivement évident que c'est par simple hypothèse qu'ils ont allégué une communication entre les veines mammaire et épigastrique ; et il serait bien étrange d'entendre aujourd'hui quelqu'un qui prétendrait s'arroger une pareille découverte.

ARTICLE VIII.

Sécrétion de la salive.

§ Ier. Il nous reste à parler enfin de la sécrétion d'une humeur particulière que les anciens ont regardée comme simplement *excrémentitielle*, et à l'excrétion de laquelle ils ont cependant accordé, d'une manière fortuite, une certaine utilité bien *minime* et purement *passagère*. Mais les observations des modernes et des appréciations plus exactes à ce sujet ont fait présumer avec raison que cette humeur est d'une utilité plus grande et plus digne pour l'économie animale. C'est de la *salive* que nous voulons parler.

§ II. Ce n'est guère que vers ces derniers temps que l'histoire de la liqueur salivaire a été mieux connue. C'est presque de nos jours, en effet, qu'on a découvert non-seulement les *glandes* qui la fournissent, mais encore les divers

[1] Stahl juge ici en profond physiologiste; et, tout en admettant une communication entre les vaisseaux mammaire et épigastrique, il proclame bien haut que telle n'est pas la raison physiologique de la formation du lait. C'est pour lui un acte providentiel, c'est-à-dire une fonction naturelle exécutée par la nature conservatrice dans le but de pourvoir à la nutrition de l'enfant..... C'est une sorte de métastase naturelle ; c'est une sécrétion établie en vue d'une fin non mécanique, mais bien vitale et conservatrice.

conduits et méats [1] dont plusieurs médecins célèbres se sont disputé l'honneur de l'*invention*. On a été même jusqu'à attribuer à la salive une énergie spéciale pour préparer le bol alimentaire à une digestion facile, assertion qui, certes, n'est ni choquante ni invraisemblable.

§ III. Quoi qu'il en soit, et malgré ces intéressants travaux, la chose ne manque pas que d'avoir encore de nombreuses difficultés : 1° en ce que l'histoire de la salive, quelles que soient sa vérité et sa réalité physiques, n'offre qu'un bien petit intérêt au point de vue *médical*, vu qu'elle n'apporte aucun avantage direct à l'*art de guérir*, et qu'elle ne fournit même aucun enseignement pathologique pouvant de près ou de loin servir à la curation d'une affection morbide ; 2° en ce que c'est à peine si, dans cet exposé historique, l'on peut, par de simples paroles, bien loin de le pouvoir par une distinction réelle, établir une différence entre les diverses humeurs salivaires que l'on distingue et qui cependant, dans le fond, diffèrent entre elles d'une manière manifeste : nous voulons parler des différentes humeurs salivaires qui proviennent soit du canal de Sténon, soit des conduits sublinguaux de Warthon sous l'aspect d'un liquide ténu et limpide, ainsi que de cette humeur, un peu plus épaisse et de consistance presque muqueuse, qui coule de tout l'appareil glanduleux qui tapisse l'intérieur de la cavité buccale, sans oublier l'humeur plus visqueuse encore et plus consistante qui vient des *amygdales*. 3° Outre que l'historique de la salive n'est pas suffisamment connu, on ne s'est pas assez occupé aussi à donner des détails convenables sur cette abondante participation d'une humeur salivaire particulière qui provient du fond de l'*œsophage*, ainsi que le prétend longuement

[1] Sténon, Warthon, Rivinus, etc.

Geuder [1]. 4° De même que, selon l'opinion publique, la nature propre de ces fluides salivaires n'a pas encore été exactement déterminée, de même et pareillement l'histoire du suc *pancréatique* vient couvrir et envelopper ce fait d'une obscurité d'autant plus profonde que l'on a pris plus de soin à en dévoiler le mystère.

§ IV. En effet, bien que le suc pancréatique, sous quelque point de vue qu'on l'envisage, ne paraisse être rien autre chose qu'une simple humeur salivaire, cependant les physiologistes qui s'en sont occupés se gardent bien de parler ainsi, et le regardent simplement comme une humeur particulière, *sui generis*, bien loin de le confondre avec la salive.

Ce qui a surtout, à ce sujet, beaucoup plu aux demi-savants, c'est ce que Sylvius avait jugé à propos de dire pour embellir sa fable, quand il voulait que le suc pancréatique fût saturé d'une acidité particulière; car, quoique Sylvius n'eût donné de cette assertion aucune preuve ni *à priori* ni *à posteriori*, il suffisait qu'elle sourît à son illustre auteur pour que ces contes absurdes fussent colportés çà et là.

§ V. Pour ce qui regarde l'appréciation du *mouvement de la salive*, nous disons que, dans un organisme bien constitué, les glandes salivaires répandent dans la bouche une quantité suffisante et justement déterminée de salive, si bien qu'il s'en écoule sans cesse la quantité nécessaire pour humecter et lubrifier l'intérieur de la cavité buccale.

Mais lorsque l'on introduit dans la bouche des aliments ou des boissons savoureuses et qu'on procède à la mastication, la salive flue alors avec plus d'abondance et se mêle à ces substances pour constituer le bol alimentaire. Ce phé-

[1] Geuder (M.-F.), médecin et physicien allemand, *Diatribes contre les ferments*... Amsterdam, 1669, in-8°.

nomène est si manifeste et si vrai, que tout le monde sait très-bien qu'à la *vue* seule et surtout au simple *toucher* des substances savoureuses, — avant même de les déguster, — la salive afflue abondamment et d'avance dans la bouche. On remarque, en outre,. que l'effusion de la salive est non moins copieuse et spontanée quand on éprouve un sentiment d'aversion nauséabonde pour un objet quelconque, surtout quand on est sur le point de vomir.

§ VI. Bien qu'il soit certain et évident que la salive contribue, par son concours, au phénomène de la *dégustation* des substances alimentaires, il n'est pas moins vrai qu'elle est encore plus utile à leur *digestion* dans l'estomac. Il est positif, en effet, que la salive est de nature fermentescible, ainsi que le démontre la simple expérience de chaque jour; aussi est-il indubitable qu'une fois que la salive s'est mêlée aux aliments, qui ont besoin d'entrer aussitôt en fermentation pour la continuer dans l'estomac, cette humeur intervient pour beaucoup dans la production de cet effet.

§ VII. La salive, disons-nous, en se mêlant dans la bouche aux aliments qui subissent la mastication, prépare et facilite ainsi l'introduction de ces substances grossières dans l'estomac; mais c'est le suc *pancréatique* qui,. comme une nouvelle provision d'humeur salivaire, prend, à son tour, une bonne part à une nouvelle et profonde dissolution de ces mêmes aliments. Ce qui, *à priori,* nous porte à penser que le suc pancréatique est une espèce de liqueur salivaire, c'est la texture de la glande qui le fournit, c'est-à-dire la texture du *pancréas,* ayant la plus grande analogie avec celle de la *parotide,* qui, composée de nombreux globules glanduleux, se loge au-dessous de l'oreille et va répandre dans la bouche une abondante liqueur salivaire au moyen d'un conduit assez volumineux : *à posteriori,* ce qui

confirme encore ce fait, c'est que la salive ne paraît pas destinée simplement à provoquer la fermentation naturelle des substances alimentaires, c'est-à-dire celle qui est nécessaire à la mixtion convenable de ces substances, attendu que cette fermentation pourrait bien avoir lieu d'elle-même, ou que du moins elle ne saurait avoir besoin d'une si grande quantité de ferment quelconque et qu'il lui suffirait d'un léger stimulant; mais il nous semble, au contraire, que la liqueur salivaire est plutôt destinée à une nouvelle espèce de fermentation à laquelle elle prend part, ainsi qu'à provoquer une séparation spéciale et à faciliter l'association convenable et délicate d'une substance toute particulière, et, comme on le dit vulgairement, à imprimer enfin un caractère nouveau à ce bol alimentaire, au moment de son entrée dans l'estomac, et cela en y produisant, soit par l'interposition, soit par la transposition des parties constituantes, une nouvelle mixtion toute spéciale. — Un nombre infini d'exemples nous prouvent que, pour l'accomplissement de pareils phénomènes, l'intervention toute providentielle de phénomènes physico-chimiques *fermentatifs* est tout-à-fait nécessaire [1]. — Il est donc entièrement vraisemblable que ce suc pancréatique de nature salivaire est éminemment utile pour *renouveler,* ou plutôt même pour *restaurer matériellement* et mettre en jeu cette œuvre toute naturelle et spéciale de mixtion animale.

De sorte que, bien que des aliments *crus,* non digérés, aient déjà éprouvé dans l'estomac une certaine impression de ce genre, il pourrait bien se faire cependant que, à cause de l'abondance d'aliments d'une nature particulière, l'impression des *sucs gastriques* fût insuffisante et vînt à cesser,

[1] Comme on le voit, Stahl accorde une large part aux phénomènes physiques et chimiques, et n'en laisse pas toute la charge à son *âme* ou *principe de vie*, qui ne peut agir *dans* et *sur* le corps que tout autant que l'organisme est apte à accomplir ces actes.

et qu'au lieu d'une convenable fermentation vitale ces mêmes aliments fussent exposés à subir une fermentation naturelle et propre à leur caractère matériel, mais tout-à-fait contraire et étrangère à la crâse animale, si un *ferment* particulier, si le suc pancréatique, disons-nous, ne venait, par son influence fermentative, spécifique et virtuelle, arrêter et empêcher ce fâcheux résultat [1].

Telle est la puissance et l'efficacité du suc pancréatique, et c'est ainsi qu'il mène à bonne fin ce que la salive et les sucs gastriques avaient déjà entrepris dans l'estomac ; mais s'il arrive que la fermentation matérielle et physique des aliments a déjà prévalu dans l'estomac, le suc gastrique demeure alors tout-à-fait impuissant [2].

§ VIII. Les choses se passent effectivement ainsi par la transformation et la *permutation* très-spéciale de la mixtion des aliments en crâse animale, Ce qui prouve d'une manière évidente la vérité de ce fait, c'est la formation du *chyle,* résultat immédiat et naturel de la dissolution et de la digestion des aliments. Ainsi, bien que le chyle conserve encore les traces de sa primitive nature, végétale par exemple chez les herbivores, il porte cependant en lui-même les preuves les plus manifestes d'une certaine crâse nouvelle toute particulière, qui pénètre jusque dans les plus petites parties de sa mixtion, composée de particules *graisseuses, mucilagineuses, terreuses* et même

[1] Il est bien réel que, lorsque, par un motif quelconque, les aliments ne sont pas en d'heureuses conditions pour être digérés, ils sont livrés à l'action des lois qui président à la décomposition chimique des substances inorganiques, et entrent en une fermentation acide ou putride pouvant amener les conséquences les plus désagréables et parfois funestes à la santé.

[2] Ce fait est la conséquence inévitable des assertions émises ci-dessus. Un aliment, une fois que sa première digestion est mal opérée, ne peut plus, par les simples moyens que possède la nature, devenir bon à la nutrition du corps ; aussi voit-on, en pareil cas, son expulsion spontanée,... qu'il faut provoquer artificiellement si elle ne s'effectue pas naturellement.

salines, qui, à cause de leur caractère végétal beaucoup plus opposé, a, avec la crâse plus grossière de l'urine, une affinité et une analogie infiniment plus prononcées que tout ce qu'on peut rencontrer dans les substances végétales. C'est là ce que nous avons déjà dit plus haut, en établissant certaines considérations plus étendues sur le *chyle* et le *lait*.

§ IX. L'un des phénomènes qui, dans le corps de tous les animaux, s'opère de la manière la plus constante, mais à l'étude et à l'appréciation duquel on a toujours apporté le moins de soins et de sollicitude, c'est la sécrétion de la *graisse*. Que peut, du reste, par elle-même l'observation attentive de ces petits sacs, de ces cellules que l'on observe dans l'*épiploon?*.... Rien, sans doute, attendu que cet examen ne fournit et ne fait concevoir aucune probabilité sur la raison de sécrétion par laquelle la graisse se retire dans ces petits sacs, ni touchant le *lieu* où et la *manière* selon laquelle elle est prédisposée à cette sécrétion, ni comment elle peut être *séparée* ou préparée, dans une partie aussi frêle, avec tant de *promptitude* et une si grande abondance, ainsi que nous le démontrent les phénomènes dont nous sommes témoins. L'observation, enfin, ne pourra jamais démontrer par quelles voies et quels moyens cette substance adipeuse peut, de l'épiploon, être distribuée dans tout le reste de l'économie corporelle.

En un mot, comment se fait-il que la graisse soit, plutôt que toute autre sécrétion, dépourvue complètement, d'une manière directe et propre, de tout appareil *organique sécréteur* et des conditions ordinaires de sécrétion? Pourquoi n'existe-t-il pas pour cette substance un accès proportionnellement suffisant de matière? Oui, la graisse manque d'un appareil spécial quelconque de texture propre à l'acte particulier de la sécrétion, et l'on ne peut constater aucun

moyen d'issue propre pour la matière qui se sépare d'elle plus tard; et, qui plus est enfin, il est impossible de trouver un rapport convenable entre l'étendue de son effet propre et la mesure de sa dimension jointe à toutes ces circonstances.

§ X. Nous ne tâcherons point d'énumérer ici toutes les espèces animales chez lesquelles on ne trouve aucune trace d'épiploon, et qui cependant sont très-susceptibles d'acquérir très-promptement beaucoup de graisse. Nous ne citerons donc que les *oiseaux*, sur lesquels les oiseleurs ont fait des observations particulières vraiment surprenantes, — à moins qu'on ne veuille railler et révoquer en doute leur constante affirmation. — Ils ont observé, par exemple, que l'*alouette* est extrêmement grasse si, après avoir bien mangé pendant le jour et s'être tranquillement couchée le soir, elle est prise et tuée cette même nuit; tandis que si on ne la prend que quelques heures après dans la matinée du lendemain, elle est beaucoup plus maigre, et plus maigre encore pendant le jour qui suit cette nuit. Lorsque l'alouette est rassasiée au crépuscule et qu'elle va chercher le repos, en ce moment elle est un peu grasse, mais certes beaucoup moins que vers le milieu de la nuit, parce qu'elle n'a pas suffisamment digéré sa nourriture et que les sucs nourriciers n'ont pas encore été distribués dans tout le corps. Nous en dirons de même de ce petit animal que les friands désignent sous le nom d'*ortolan* : tout le monde sait, en effet, qu'en lui donnant abondamment à manger, cet oiseau acquiert en un seul jour un tel degré d'embonpoint, que non-seulement il est entièrement couvert de graisse, mais encore il est si gras que si l'on n'a pas la précaution de le priver de nourriture ou de le laisser voler librement, il succombe infailliblement sous le poids de sa graisse.

§ XI. Une chose bien remarquable aussi, c'est la facilité

et la promptitude avec laquelle les *porcs*, parmi les quadrupèdes, acquièrent ordinairement une si grande proportion de graisse, même en très-peu de temps, que, abstraction faite des os, des matières fécales et du sang, la graisse surpasserait de beaucoup en *poids*, sinon en *volume*, toute la masse de la texture charnue du corps de l'animal.

En présence de faits aussi concluants et aussi démonstratifs, il est évident que l'épiploon, quel qu'en soit l'organisme, ne peut point suffire à une sécrétion si prompte et si abondante de graisse[1].

§ XII. A toutes ces difficultés, dont se trouve hérissée cette question, il s'en joint une autre non moins sérieuse, savoir: que, soit dans la *présence* de la graisse, soit même dans sa production si *prompte* et si *copieuse*, on ne peut voir aucune *utilité* réelle, loin d'y découvrir la moindre *nécessité*.

On n'y voit, disons-nous, aucune utilité, c'est-à-dire aucun avantage réel en vue duquel le corps devrait acquérir cette *accumulation solide* de graisse, constituée par une texture toute particulière.

§ XIII. Mais il n'en saurait être de même de l'*usage* de la graisse dans le corps: en effet, ou la graisse peut avoir et a véritablement dans le corps un usage réel pour tout le reste de sa crâse, à tel point qu'on peut dire qu'elle a été instituée dans un but final certain et manifeste; ou bien elle

[1] Ainsi que ledit Stahl, et comme l'ont prouvé surtout les travaux des modernes à cet égard, la graisse n'a point un organe spécial de sécrétion... C'est une sécrétion du sang, qui s'opère dans toutes les parties du corps, mais particulièrement sous la peau, près des reins, à la base du cœur, dans l'épiploon, à la surface des muscles, à l'entour des articulations, etc. Les travaux de Raspail, Bussy, Lecanu, Orfila, Dupuy et de M. Chevreul surtout, ont jeté un nouveau jour sur la connaissance des propriétés physiques, chimiques et physiologiques de cette matière animale, dont la formation et la disparition sont parfois si promptes.

est une sécrétion anormale due simplement au hasard; ou bien enfin on doit la considérer comme une substance *récrémentitielle* qui, selon les apparences, peut s'amonceler et être séparée comme telle. Loin de nous cependant une pareille supposition ! Car, bien loin d'être une substance récrémentitielle impropre à tout usage positif dans le corps, il est pleinement évident que la graisse provient d'une *abondante et excellente nutrition,* et qu'elle disparaît quand le corps ne reçoit que la quantité *nécessaire* d'aliments.

Mais à quoi donc sert la graisse et quelle est sa véritable utilité? Certes on ne saurait révoquer en doute que son usage réel ne soit de *suppléer* à un manque d'alimentation, car c'est là un fait bien évident et généralement connu de tout le monde. Il est certain, et nous l'avons déjà dit, que ce n'est point par son *accumulation* et sa *consistance* solide, ou même par sa position toute particulière autour de telles ou telles parties du corps, que la graisse est utile, mais bien par sa consistance tendre, molle et presque *fluide*, en vertu de laquelle elle se trouve interposée dans les parties *les plus maigres* et les humeurs *muqueuses* propres à la nutrition; en sorte que ces parties amaigries acquièrent, par la présence de cette graisse, une souplesse convenable, et que le *sang* lui-même y puise surtout sa qualité *sulfureuse*.

On doit donc ne pas perdre de vue et bien peser cette observation de F. de Hilden[1], quand il dit que la *moelle* disparaît des os chez les personnes mortes de faim.

§ XIV. La *moelle des os* mérite ici une mention particulière, attendu que non-seulement elle constitue à elle seule une substance graisseuse d'une nature toute spéciale, et qui, par un privilège que ne partage pas l'autre humeur adipeuse répandue dans tout le reste de l'économie, est

[1] Fabrice de Hilden, *Oper. omnia.* Francfort, 1683.

constamment renfermée dans une partie déterminée et toujours la même chez toutes les espèces d'animaux, mais qu'encore elle paraît indiquer un peu plus clairement, par certains phénomènes particuliers, un mode spécial de sécrétion ou de retraite, du moins d'une manière plus réelle que cela n'a habituellement lieu pour la sécrétion de la graisse dans les autres parties du corps.

En considérant de près la substance *médullaire*, on s'apercevra facilement, surtout chez les animaux jeunes encore, qu'elle a des rapports immédiats avec le sang; aussi voilà pourquoi on voit dans la moelle de ces *jeunes* animaux une teinte *rougeâtre* provenant d'une profonde *imbibition* du sang. Une pareille constitution se perpétue même chez les adultes jusqu'à un certain âge, de telle sorte que, du moins autour de la *tête* des os percée de petits pertuis et spongieuse, on voit d'une manière manifeste le sang entretenir un commerce intime avec la substance grasse de la moelle qui transsude.

En effet, quoique les vaisseaux qui portent le sang dans les os n'y pénètrent pas à travers le tissu spongieux de leur tête, — soit pour éviter tout froissement et toute violence facile dans ces parties exposées à des mouvements plus brusques, soit parce que les vaisseaux sanguins pénètrent dans le conduit nourricier et occupent la partie médiane des os, en traversant les muscles à leur extrémité tendineuse, — il n'est pas moins vrai de dire cependant que les ramifications de ces mêmes vaisseaux pénètrent jusque dans les extrémités spongieuses de ces organes [1].

§ XV. Il est vrai, du reste, qu'en médecine on fait en

[1] Comme tous les anatomistes le savent, les vaisseaux artériels pénètrent dans les os (longs surtout) par le conduit nourricier qui se trouve à leur partie médiane, mais jamais à leur extrémité. Comme on le voit, Stahl n'a pas perdu de vue ce fait important.

général peu de cas de la *substance médullaire* des os; et quand même on en fît l'objet d'observations plus sérieuses, nous retirerions trop peu de lumières sur la méthode et la raison de sa formation, pour que nous pussions nous étendre sur ce sujet[1]. Nous dirons cependant que nous regardons comme vraisemblable que la moelle est le produit naturel et direct de la graisse à l'aide de certaines séparations primitives qui s'en opèrent; nous ajouterons que la graisse est le principe *générateur* de la moelle, et que tout ce qu'il y a de surabondant dans cette opération se mêle à tout le reste de l'économie.

Ce qui le prouve péremptoirement, c'est que la graisse n'est pas un produit constant, certain et obligé; tandis que, au contraire, la moelle fait réellement et positivement partie intégrante de la constitution matérielle du corps.

§ XVI. Il paraîtrait plus probable, sans doute, que la substance adipeuse, par une certaine raison plus naturelle de sécrétion, se sépare du reste de la masse sanguine. Une pareille opinion répugne d'autant moins au bon sens, que la séparation naturelle de la graisse d'avec la crâse universelle des humeurs paraît s'effectuer avec la plus grande facilité; attendu que le fait de la séparation d'une substance vraiment *graisseuse* d'avec une autre simplement *aqueuse*, s'appuie sur des phénomènes très-connus de tous, touchant la prompte séparation naturelle de ces divers genres de substances.

Or, la graisse, ainsi séparée de son intime mélange avec toute autre matière, peut, par sa propre ténuité, pénétrer à travers les pores les plus fins, ainsi que nous en voyons un exemple frappant sur un morceau de papier ou de parchemin mis en contact avec une substance grasse. Nous ne

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. LXVII; travaux des modernes à cet égard.

sortons donc pas de la vérité vraie des faits, quand nous disons que la graisse peut se séparer par transsudation de toutes les autres humeurs du corps plus épaisses qu'elle.

§ XVII. Ce qui vient singulièrement à l'appui de cette conjecture, c'est que cette sécrétion prompte, même copieuse et surtout si remarquable, de la graisse, s'effectue tant autour des vaisseaux sanguins les plus ténus qu'autour des vaisseaux lymphatiques, et principalement autour de ces derniers. Mais ce qui paraît seconder singulièrement cette naturelle sécrétion transsudatoire, ce sont ces membranes légères et ténues, qui entourent habituellement ces vaisseaux, si remarquables par la couche de tissu adipeux qui les entoure. En effet, tandis que ces vaisseaux, en vertu de cette densité particulière qui caractérise leur texture, et grâce à l'humidité naturelle qui humecte originairement et constamment leur enveloppe, ne laissent transpirer que les particules humides les plus déliées; il arrive ainsi qu'après la transsudation simultanée des matières grasses et humides, ces dernières se répandent avec plus d'extension à travers les voies déjà entièrement imbues de cette même substance; tandis que les particules graisseuses, déjà privées des parties humides qui s'en sont séparées, demeurent en leur même place, attendu que sans une nouvelle impulsion plus puissante elles ne peuvent pénétrer plus avant et traverser les pores obstrués par l'humidité. C'est là ce qu'on voit dans le phénomène de la filtration.

§ XVIII. Quoi qu'il en soit de tous ces faits, il n'est certainement aucune théorie *physico-mécanique* capable par elle-même d'expliquer les véritables lois, tant de la *sécrétion* de la substance adipeuse, que de sa conservation après sa sécrétion, telles que la simple observation cadavérique nous les présente.

En effet, la graisse ne se trouve pas tout simplement et confusément distribuée et adhérente dans toutes les parties du corps; mais on la voit renfermée, distribuée, divisée et logée séparément dans certains tissus particuliers. Elle ne tient certainement pas ce privilège d'elle-même, mais elle le doit spécialement à une autre cause capable de former et de fabriquer les tissus organiques. C'est ce qu'on voit évidemment, du reste, dans les tissus adipeux les plus grossiers, tels que le *lard,* qui ne présentent à l'étude de l'anatomiste qu'une masse confuse entourée d'une quantité innombrable de fibres extrêmement ténues.

§ XIX. Ce qui vient ici à l'appui de notre sentiment touchant le mode de sécrétion de la substance adipeuse accompagnée d'une légère aquosité qui en occasionne l'arrêt ultérieur et particulier, c'est ce phénomène remarquable que le tempérament *phlegmatique* est en général le plus propre à acquérir un développement plus marqué de graisse. Dans un pareil tempérament, en effet, ce résultat a lieu tant à cause de la crâse particulière des humeurs, que par la disposition naturelle plus aqueuse des *parties* ainsi saturées d'humeurs. D'après cette disposition, et surtout au moyen de cette légère et naturelle aquosité sus-indiquée, il est évident que la *femme* est beaucoup plus habituellement que l'*homme* sujette d'une manière plus particulière, nous dirons même plus *spécifique,* à acquérir non-seulement une corpulence plus délicate, plus développée, plus tendre, c'est-à-dire une texture plus humide et quelquefois contre nature, plus prompte à contracter soit des tuméfactions séreuses (œdème), soit de l'*amaigrissement,* mais encore un embonpoint *graisseux* ou, comme on le dit, une *rotondité* qui l'emporte de beaucoup sur celle de l'homme.

§ XX. Comme nous ne savons rien de positif sur la

génération et la production de la substance adipeuse dans le corps, moins encore connaissons-nous les lois naturelles et spéciales de sa conservation, à moins qu'on ne veuille se contenter de croire qu'elle est le simple résultat de la *filtration* perpétuelle de cette humeur aqueuse qui s'en échappe continuellement. Il est infiniment douteux, du reste, qu'il existe des vaisseaux particuliers proprement destinés à la sécrétion de la graisse, attendu que, ainsi qu'on l'observe chez les *porcs*, là où la substance adipeuse est extrêmement *abondante*, on ne saurait découvrir rien de semblable, et qu'on ne voit dans ces tissus que les vaisseaux sanguins et lymphatiques ordinaires, communiquant tant avec la peau qu'avec les principaux organes internes, et traversant plutôt cette même substance que la parcourant et s'y distribuant. Or, ils sont en bien petit nombre les vaisseaux qui paraissent se distribuer d'une manière spéciale et propre dans le tissu adipeux lui-même.

§ XXI. Il ne sera pas déplacé ici, nous pensons, de dire que les hommes qui sont d'un tempérament *plus sec* semblent, à cause de la plus grande capacité de tout leur système vasculaire en général, moins sujets à cette sécrétion transsudatoire de la graisse dont nous avons fait mention ci-dessus, et chez eux la substance adipeuse a plus de force de cohésion avec le sang. Il se manifeste, en outre, chez ces individus, sur toute la surface cutanée, une certaine excrétion particulière ayant un léger caractère graisseux et s'échappant avec la sueur. Voilà d'où vient que ces derniers ont la peau comme plus luisante et prenant peu à peu, à cause même de la présence de la substance graisseuse, une teinte noirâtre qu'une forte *lessive* peut faire disparaître, mais contre laquelle est impuissante l'eau pure; d'où ce dicton allemand : « *Je mehr sie sich waschen, je schwarszer* » *sie werden.* — Plus ils se lavent, plus ils sont noirs. »

§ XXII. Puisqu'il est question en ce moment de la *couleur de la peau*, nous dirons un mot en passant touchant la couleur spéciale et propre aux peuples de l'*Éthiopie*.

Il n'est guère plus personne aujourd'hui qui prétende que c'est à l'*ardeur* des rayons *solaires* qu'il faut attribuer la couleur noire des habitants de ces contrées, attendu qu'il est certain, d'une part, que les Éthiopiens peuvent engendrer des enfants ayant cette même couleur, dans toutes les parties de l'*Europe*, voire même dans les contrées du *nord;* que, d'autre part, il naît des *blancs* dans toutes les régions de l'*Afrique*, et que, d'une autre part enfin, sous toutes les latitudes de l'Amérique, tant sous l'*équateur* qu'ailleurs, il existe une grande variété de *Nègres* et de *Mulâtres*. Il ressort évidemment de ces faits que la différence de couleur de la peau provient plutôt de la *nature intime* des *races* que d'une cause purement *externe*. Par ces motifs, on peut, ce nous semble, affirmer que cette couleur noire des Éthiopiens est l'effet d'une substance de plus en plus *croissante*, que le *sang* dépose peu à peu à la surface de la peau ; car enfin l'histoire nous rapporte que, dans ces contrées, les hommes ne *naissent* pas ainsi tout-à-fait *noirs*, mais qu'ils le deviennent plus tard quand ils vivent en plein air : nous savons au contraire qu'ils sont, en naissant, d'une couleur *rouge foncé*, et que cette teinte *rougeâtre* ne disparaît que peu à peu avec le temps, pour devenir de plus en plus *sombre*, et prendre enfin la couleur *noire* et luisante qui est propre à ces peuples.

§ XXIII. Ce qui précède a, du reste, une certaine importance, ne serait-ce que pour jeter de la clarté sur un cas qui, dit-on, est arrivé de nos jours : il s'agit d'une femme blanche qui mit au monde un enfant noir. Or, il s'élève un doute à cet égard pour savoir si cette femme a

conçu cet enfant par la simple *vue d'un Nègre,* ou par le *commerce* qu'elle peut avoir eu avec lui. Il est très-probable, en effet, que tout ce qui arrive de semblable par le fait seul de l'*imagination,* acquiert, sinon son *plus haut* degré d'énergie, — ainsi que cela se passe si bien dans les autres cas d'*envies,* — du moins un degré bien *plus intense* que celui qui est naturel et *propre,* en pareil cas, au moment de la naissance, chez les Nègres.

§ XXIV. Du reste, les hommes qui constituent la race *blanche,* c'est-à-dire les Européens d'une apparence de *couleur vive,* donnant sur le *rouge,* ont entre eux une différence telle, que les personnes qui sont dites *sanguines* sont les *plus colorées;* après elles, viennent les individus d'un tempérament *cholérique* ou *bilieux;* les *mélancoliques* ont un teint rose pâle, mais ils ont la peau d'un *brun foncé.* Ceux qui ont la peau *blanche,* mis en opposition avec les *mélancoliques* et les personnes *pâles* pour les distinguer d'avec celles qui sont *un peu rouges,* sont doués d'un tempérament *phlegmatique.*

§ XXV. Toutes les nations diffèrent entre elles par l'aspect varié de la couleur de leur peau, et il est plus que vraisemblable que l'ardeur du *soleil* d'un côté, l'intensité du *froid* d'un autre côté, exercent sur ces phénomènes remarquables une influence, tant *positive* dans le premier cas que *privative* dans le second. C'est ainsi, en effet, que l'*Espagnol* surtout, le *Français* ensuite, et l'*Italien* enfin, diffèrent par leur teint plus ou moins *brun* d'avec les peuples situés dans les régions *septentrionales.*

Or, de même que les peuples du *Nord,* mais principalement les individus qui, parmi eux, sont d'un tempérament *plus sec,* en vivant sous un soleil plus généreux et par le concours d'une *sueur* pour eux inaccoutumée, contractent

en peu de temps la même *couleur* que les habitants du *Midi;* de même aussi, comme tout le monde le sait très-bien, quand les Méridionaux vont dans des régions plus froides, ou bien lorsqu'ils évitent avec soin dans leur propre pays l'ardeur brûlante du soleil, ils ne le cèdent en rien aux autres peuples par l'éclat de la *blancheur* de leur peau.

§ XXVI. Il existe encore dans les *yeux* une diversité de couleur bien plus remarquable et toute spéciale. Dans l'*iris,* en effet, ou bien dans la partie antérieure de la membrane *choroïde,* on peut constater chez les uns la couleur *bleu de ciel* ou *azur,* et chez les autres la couleur *gris* ou *châtain foncé.*

Ce qu'il y a de bien vrai ici, c'est que les *Méridionaux* et les *Orientaux* ont plus particulièrement les yeux *bruns foncés;* tandis que les hommes du nord et de l'occident de l'Europe ont les yeux *bleus.* Cependant, ainsi qu'une expérience récente vient de le prouver, de l'*union des Blancs d'Europe* avec les *Nègres d'Afrique* est sortie une race ayant les yeux *verts foncés,* et du mariage entre les individus ayant les yeux *bruns* ou *châtains foncés* et ceux qui ont les yeux *bleus,* il n'en résulte pas toujours une progéniture dont les yeux aient une couleur *intermédiaire* et comme résultant du *mélange* des deux couleurs primitives des parents; mais, parmi les enfants issus de ce genre d'union, les uns ont les yeux *bleus* et les autres les ont *gris foncés* ou *bruns.*

§ XXVII. Ce qu'il y a encore de bien remarquable, enfin, c'est cet exemple tout spécial et particulier de certaines *familles* et même des *nations* qui en sont issues, lesquelles, par leur pure et simple propagation exempte de tout mélange avec les races *étrangères* pour lesquelles elles éprouvent une profonde répugnance, conservent entre

elles, dans leur *progéniture,* un type particulier, une *ressemblance* de famille toute particulière, surtout en ce qui concerne les yeux. A l'appui de ces faits, nous citerons la race très-célèbre des *Juifs,* qui portent en eux quelque chose de si singulier qu'ils sont aisément reconnus des indigènes. Entre autres observations faites à leur égard, on a particulièrement observé que presque pas un Israélite n'a les cheveux *châtains clairs,* mais bien au contraire *noirs* ou *rouges.*

Les *Chinois* présentent pour signe distinctif une *petitesse particulière des yeux,* tant au point de vue de leur *ouverture* que sous celui du développement de la *cornée.*

Les Éthiopiens ont le *nez camus* et les *lèvres épaisses* fortement repliées en dehors; quelques historiens en attribuent la cause aux *manipulations arbitraires* des mères. Cette dernière supposition pourrait bien ne pas être fausse en ce qui concerne les *narines;* mais elle est purement gratuite et erronée pour ce qui regarde la forme des *lèvres,* et pour ce qui est surtout de la couleur et de la forme des *cheveux,* puisque, parmi tous les peuples *Nègres,* les Éthiopiens sont ceux qui les ont les plus *courts* et les plus *crépus.*

CHAPITRE VIII.

DE LA DIFFÉRENCE DU CORPS ET DES ACTIONS SUIVANT LE SEXE.

§ Ier. Nous n'avons parlé jusqu'ici que de ce qui touche directement à la *subsistance* vivante et incorruptible du corps humain considéré en lui-même; il nous reste encore à dire un mot de la différence qui existe entre les deux *sexes.*

Le *mâle* et la *femelle* diffèrent notamment entre eux,

non-seulement par la diversité manifeste des *organes* qui leur sont spécialement propres pour accomplir l'acte de la *génération ;* mais ils diffèrent encore sous divers autres rapports circonstanciels qui ne sauraient échapper à l'œil investigateur du physiologiste.

§ II. D'après ces faits, il est certain qu'il existe chez la femme une *sensibilité*, tant *physique* que *morale*, de beaucoup supérieure à celle de l'homme.

La *sensibilité organique* comprend diverses affections de plaisir et d'agrément dans l'ordre naturel, et, en dehors de cet ordre, elle constitue le fond des *commotions vitales extraordinaires*, plus promptes et plus violentes que d'habitude, mais trop puissantes pour éloigner et dissiper les embarras et les périls qui menacent la vitalité des mouvements distributifs et progressifs du sang. Voilà aussi pourquoi les femmes sont plus soudainement, plus violemment et plus impétueusement atteintes que les hommes de commotions hypochondriaques et spasmodiques, instituées dans le but unique de dissiper les obstacles qu'éprouve la libre et naturelle circulation du sang.

§ III. La *sensibilité morale* est encore bien plus grande chez la femme que chez l'homme, et l'on ne saurait révoquer en doute que les personnes du sexe ne soient plus promptes et plus faciles à éprouver une impression quelconque. Les femmes sont, en effet, plus timides et plus craintives; elles sont plus naturellement portées à un genre de vie tranquille et oisif qu'à l'agitation de la vie et au travail. Or, comme ces divers modes de sensibilité corporelle paraissent correspondre parfaitement au caractère de l'esprit, voilà pourquoi, chez la femme, cette grande et étonnante susceptibilité des mouvements spasmodiques paraît être subordonnée à une plus craintive et plus prompte appréciation des dangers qui menacent son économie vitale et organique.

§ IV. Qu'il nous soit donc permis d'examiner la raison éloignée de tous ces *modes affectifs* de la femme, et de la facilité avec laquelle son sexe délicat en subit l'influence: on ne saurait chercher cette raison ailleurs que dans le but final du sexe féminin, c'est-à-dire dans sa destination, en un mot dans la *génération*.

En effet, la source des affections de l'esprit, chez la femme, est triple dans sa nature, et peut être considérée sous trois points de vue principaux, qui sont le *plaisir,* la *crainte* et l'*inconstance*.

Et d'abord, le *plaisir,* ainsi que tout ce qui s'y rattache, paraît être fondé sur une intention d'amour et de son résultat suprême, ayant pour but la génération. En second lieu, la *timidité* et la *crainte*, chez la femme, semblent avoir une véritable raison d'être, non-seulement dans un but de vigilance et de souci pour elle-même, mais encore dans le but évident de *veiller* soigneusement et spécialement sur un autre *être* infiniment délicat et qui n'est pas elle, afin d'écarter du fruit de son amour, qu'elle porte dans son sein, les dangers graves qui peuvent lui venir du dehors et qu'elle a tout lieu de redouter dans sa tendresse maternelle. Troisièmement, enfin, l'*inégalité* de caractère, la *versatilité* d'esprit et l'*inconstance, ordinaires* aux personnes du sexe, semblent avoir quelque analogie avec la pluralité des fœtus à concevoir, attendu que la femme a été faite et destinée pour concevoir non une seule fois, mais bien un nombre de fois indéfini, quoique limité.

Voilà aussi pourquoi la femme préfère en général le repos, tant à cause des soins qu'elle doit à l'enfant qu'elle porte ainsi avec plus de tranquillité et de sécurité dans son sein, qu'à cause de la nécessité où elle sera plus tard de *prodiguer* à ceux qu'elle mettra au monde toute l'*attention,* la *surveillance* et la *protection* que doit une mère à ses enfants.

§ V. Il ne faudrait pas mettre au dernier rang des différences qui existent entre l'homme et la femme, celle qui repose sur la *délicatesse*, la *mollesse* et la *faiblesse* de la *texture*, bien plus remarquable chez les personnes du sexe féminin. Nous avons fait ressortir plus haut toute la réalité de ces faits en parlant des tempéraments; nous avons spécialement démontré, en effet, dans cet article, que la délicatesse des tissus, leur consistance humide et leur caractère lymphatique sont plus considérables chez la femme que chez l'homme.

§ VI. Quoiqu'il existe dans l'accomplissement de l'acte générateur, par le fait même de la nutrition du fœtus, une très-grande différence dans les deux sexes, il y en a certes une bien plus grande et plus spéciale encore, qui consiste dans la direction toute particulière du sang vers l'*utérus* chez la femme; direction qui, hors des temps de la grossesse, n'accomplissant pas la destination qui lui est propre, provoque néanmoins à travers l'organe utérin des évacuations périodiques qui sont de véritables *allègements* et qui constituent une *excrétion* réelle de sang. A part cela, toute excrétion sanguine est une vraie anomalie dans un corps parfaitement sain d'ailleurs.

Mais les évacuations sanguines par l'utérus sont dans l'ordre des choses naturelles chez la femme, en dehors des époques de *gestation* et d'*allaitement*, attendu qu'alors elle n'est pas chargée de pourvoir à la nutrition d'un enfant.

§ VII. Ce qu'il y a de bien particulier et de propre dans ce genre d'excrétion, c'est qu'elle se manifeste chez les jeunes filles à l'époque de la puberté, à cet âge de la vie où elles sont déjà nubiles et aptes à *concevoir ;* c'est que cette évacuation cesse et disparaît à jamais chez les femmes quand elles ne sont plus capables d'*engendrer*. Nous avons

exprimé notre sentiment à ce sujet, et nous avons dit qu'il ne faut pas croire raisonnablement que la femme perde ainsi la faculté de concevoir, parce qu'elle n'a plus ses *menstrues*, mais bien au contraire qu'elle n'a plus ses *évacuations mensuelles*, parce que la *faculté intentionnelle* de la *conception* manque en elle et est en défaut. Or, la vertu *génératrice* cesse et disparaît chez la femme, parce qu'elle a perdu la force et l'intention active de *produire* ultérieurement en son sein un *corps* réel et propre. C'est pourquoi, comme, une fois que cette intention formelle de procréer un corps a disparu, la femme voit aussi disparaître chez elle, par une espèce d'indifférence et de dégoût, l'intention de l'acte seul propre à favoriser la conception de cet *autre* corps ; de même et pareillement elle se voit dépouillée de cet *appareil* menstruel si nécessaire à l'accomplissement de la fonction procréatrice des êtres.

§ VIII. Voici en quoi consiste et de quelle manière s'exécute le phénomène naturel de cette excrétion sanguine par l'utérus. Les jeunes filles, vers l'âge de 13 ou 14 ans, éprouvent par le vagin et pour la première fois un écoulement de sang. Lorsque le corps se trouve dans un état satisfaisant de santé, la chose se passe *tranquillement* et *avec modération;* l'écoulement, en tant que tel, est naturellement *peu copieux* en lui-même, mais en somme son évacuation *successive* est ordinairement, au contraire, assez *abondante,* attendu que l'excrétion dure habituellement pendant quelques jours, *six* pour certaines femmes, *sept* pour d'autres, ni plus ni moins et toujours d'une manière normale.

§ IX. Le flux menstruel se manifeste plus régulièrement, nous dirons même plus légitimement, à l'époque des *phases* les plus remarquables de la *lune,* c'est-à-dire pen-

dant la *pleine lune* ou à la *nouvelle lune*, et cela *périodiquement* tous les mois lunaires[1]. Cette *période* est si bien observée, que les huit jours consacrés aux menstrues, joints aux trois semaines de repos, font exactement le mois entier; de telle sorte que d'une évacuation à l'autre il y a un mois complet, en y comprenant les six ou sept jours de la durée du flux. Et c'est justement à cause de cette période d'un mois qu'on a donné le nom de *flux menstruel* à cette sorte d'évacuation sanguine.

§ X. Nous avons exposé ailleurs, dans un *programme* particulier, notre sentiment touchant cette périodicité, et nous avons dit qu'il nous semble que le retour périodique des menstrues porte en lui-même une *raison* ou caractère *critique*. Car, de même que les autres crises affectent habituellement une période de *sept jours* (si bien que c'est précisément au *septième* et dernier jour que les matières nuisibles les plus gênantes sont expulsées du corps; que c'est au *quatorzième* jour que celles qui ont une puissance moindre de nuire sont éliminées à leur tour, et qu'enfin celles qui sont *le moins offensives* sont évacuées le *vingtième* ou le *vingt-unième* jour): de même aussi, comme ce phénomène de l'excrétion du sang menstruel suit et conserve en tout point la tendance constante et régulière à une évacuation, il n'est rien en dehors de ces conditions qui favorise ou provoque nécessairement cette évacuation, et nous croyons que les choses se passent ainsi, afin que cette *crise* soit établie suivant la mesure régulatrice de cette longue périodicité ordinaire, qu'elle doit conserver et suivre exactement.

§ XI. En effet, bien que l'on puisse constater un certain rapprochement entre le début de l'époque menstruelle et

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. LXVIII.

les phases de la lune, cependant ce qui prouve que l'influence lunaire n'exerce point sur cette fonction une puissance absolue et constante, mais que ses phases ne font que correspondre purement et simplement à la mesure naturelle des *septénaires*, c'est que l'on voit un grand nombre de femmes qui sont réglées, non selon les *phases lunaires*, mais bien suivant l'ordre et le nombre de leurs *jours menstruels*, de sorte que l'éruption sanguine débute vers le commencement de la *quatrième* semaine *durant laquelle* l'écoulement s'accomplit et ne revient qu'*après trois autres* semaines de repos : ce flux se renouvelle ainsi d'une manière périodique, quels que soient d'ailleurs les quartiers de la lune.

Ce qu'on ne saurait nier néanmoins, c'est que les évacuations menstruelles sont d'autant plus efficaces et régulières, qu'elles s'accordent et coïncident mieux avec les *principales phases de la lune*.

§ XII. Bien que les femmes ainsi réglées jouissent d'une excellente santé dans tout le reste de leur économie corporelle, et qu'elles n'éprouvent en général qu'un malaise presque insignifiant dans tout le corps, il arrive cependant que ces sortes d'*évacuations* périodiques n'ont jamais lieu sans provoquer, *à posteriori*, une certaine sensibilité assez évidente. D'après l'observation, en effet, les *femmes réglées* sont, sinon avant le flux menstruel ou bien au moment de son apparition, du moins durant l'évacuation même, sujettes non-seulement à certains dégoûts et à certaines fantaisies, mais encore à de vives impressions alternatives de *froid* et de *chaud* qui parcourent tous leurs membres et les incommodent beaucoup.

§ XIII. Nous dirons cependant qu'il peut survenir en cette occasion certaines circonstances particulières portant

obstacle à la libre excrétion du sang menstruel : c'est là, en effet, ce qui arrive lorsque le sang acquiert une trop grande consistance. Ce vice matériel de l'humeur sanguine provient d'une trop grande abondance de ce liquide, due à une nourriture trop copieuse ainsi qu'à une vie trop oisive et sédentaire, chose assez ordinaire au sexe féminin : or, cet épaississement du sang se forme assez facilement et assez promptement pour porter le désordre et le trouble dans l'exécution *normale et paisible* de cette évacuation. C'est aussi pour cette raison que la nature entreprend des *efforts* plus intenses, à l'aide desquels le sang, moins mobile à cause de son épaississement, devient plus fluide et peut enfin être convenablement dirigé vers ces voies délicates et être expulsé au-dehors à travers les organes excréteurs.

§ XIV. Ce qui contribue le plus à soulager le corps en pareille circonstance et à enlever l'obstacle qui s'oppose au libre écoulement des menstrues, c'est le *mouvement tonique* vital des parties molles mobiles, dont nous avons déjà fait mention en parlant de la *circulation* du sang. C'est par ce moyen, en effet, que, poussé d'une région du corps vers une autre, le sang peut, par une sorte de *pression vibratoire*, être exprimé à travers les méats des parties voisines et contiguës.

La preuve de ces faits se manifeste avec une telle évidence chez les femmes ainsi constituées, qu'elles éprouvent dans toutes les autres parties de leur corps une *condensation* sensible qui met obstacle au mouvement des humeurs et les porte en plus grande quantité vers les organes *internes*. C'est ainsi que se passe ce phénomène, et que l'on voit se manifester en même temps une diminution de la *chaleur* naturelle de la périphérie du corps, une pâleur générale de toute la surface cutanée, un *épuisement des vaisseaux* sanguins dans ces parties, comme s'ils n'y existaient pas et

qu'ils en eussent disparu, de plus une sorte d'*affaiblissement*, de *langueur* et de *marasme* général de l'économie corporelle; tandis que dans l'*intérieur* du corps il se passe des choses qui ne permettent pas d'ignorer que là il y a une influence réelle des mouvements vitaux toniques, se manifestant par des *resserrements* et des *constrictions* de poitrine et par des douleurs *tensives*, *pressives*, *pénétrantes* et *vibratoires* dans la région intestinale, semblables à de violentes *torsions*.

§ XV. De tous ces faits il résulte d'une manière évidente que ce *mouvement excréteur* du sang vers les organes génitaux, chez les jeunes personnes ayant une constitution pléthorique, a réellement lieu par une force active. Ce qui le prouve manifestement, c'est cette *périodicité* si *régulière* dans le retour des époques menstruelles, en faveur de laquelle personne n'osera invoquer une simple cause *mécanique*, soit pour la *quantité* exacte, soit pour la *qualité* toute spéciale du sang excrété; cause mécanique, disons-nous, de *grumosité obstruante*, par exemple, sans sortir des limites de la question actuelle touchant un temps périodique régulier et une machine telle que le corps humain; — alors surtout que cette marche *progressive* et *successive* du sang, même avec ses dérèglements manifestes dans la quantité, n'en suit pas moins une allure égale et en quelque sorte régulière; ce qui est clairement prouvé par une perte notable de l'appétit, et même par une abstinence complète accompagnée d'abondantes *hémorrhagies* spontanées ou de *saignées* artificielles préalables, etc.

§ XVI. Bien que cette *périodicité* de mouvement, imprimé à cette évacuation sanguine, prouve surabondamment qu'une certaine cause active est là, et que c'est elle qui dispose ainsi tout cet appareil pour l'*expulsion*

du sang menstruel ; néanmoins ce mode d'*activité* propre à l'excrétion des menstrues est également démontré par l'expulsion particulière qui a lieu au moyen des pressions exercées par les parties qui y conspirent.

Ce qui vient encore confirmer cette grande vérité, c'est le *but* ou la *fin* pour lesquels les phénomènes de cette expulsion du sang paraissent avoir été institués. Certes, personne n'osera révoquer en doute que la femme n'ait été ainsi faite et organisée, au point de vue physique, dans le but tout providentiel de la *propagation de l'espèce :* assertion qui semble trouver encore son entière confirmation en ce que la femme saine et bien portante, c'est-à-dire ayant son corps dans un état de santé parfaite depuis l'époque de la puberté, est toujours propre à *concevoir,* à *porter dans son sein* et à *nourrir* de son lait l'enfant, gage de son amour maternel. Voilà aussi pourquoi la femme qui se trouve dans ces circonstances, a besoin d'une nourriture plus abondante que celle qui n'a purement et simplement à pourvoir qu'à sa propre sustentation.

N'est-il pas naturel, en effet puisque la mère est destinée à suffire à la nutrition de l'*embryon* devenant plus tard *fœtus* et puis *enfant,* qu'elle ait réellement besoin d'une nourriture alimentaire proportionnellement assez abondante pour arriver à ces fins?

§ XVII. Mais lorsque la femme qui se trouve en dehors des époques de *gestation* et d'*allaitement,* absorbe une abondante quantité d'*aliments,* il arrive assez souvent, nous dirons même presque toujours, que la plus grande partie des substances alimentaires, c'est-à-dire que tout ce qu'elles contiennent de nutritif, se transforme en *sang.* Ainsi que nous le démontrerons bientôt, cette quantité excessive d'humeur sanguine porte un préjudice notable à la libre exécution de son mouvement vital ; il faut donc

que la nature possède une voie et une méthode simple et convenable, pour que cette substance qui se reproduit en si grande abondance puisse de nouveau disparaître au moyen d'une véritable et directe évacuation.

Mais, de même que cette substance qui contribue à augmenter la masse du sang, serait, pendant la gestation, *destinée à l'utérus,* même avant de devenir sang, — car, durant l'allaitement, elle est transmise *aux mamelles* dans un état encore très-éloigné de sanguification et simplement comme chyle; — de même aussi, en dehors de ces époques, le sang formé de cette substance s'introduit dans l'utérus, afin d'éprouver dans cet organe une sorte d'exonération.

§ XVIII. Tout le monde connaît du reste quelles sont les absurdes suppositions des anciens touchant l'*impureté spécifique, directe* et *absolue* du sang menstruel, et sa nature *vénéneuse* spécialement différente du reste de la masse universelle des humeurs. Mais le temps de ces rêves inconséquents est passé, depuis que la science a été dotée de la découverte de la circulation du sang, c'est-à-dire de ce mouvement circulaire qui porte le sang dans toutes les parties du corps. Nous soutenons, nous, que, ainsi que cela se passe souvent en physique, cette allégation, purement hypothétique, est tout-à-fait fausse et illogique; nous ne craignons pas même de regarder comme inconséquente et erronée l'*interprétation* que l'on donne à la loi de Moïse à ce sujet; puisqu'en effet, le sens *physique* de cette loi ne renferme rien de moins raisonnable que cette autre loi identique, qui déclare *impur* tout *écoulement ulcéreux,* qui blâme sérieusement tout contact plus intime et trop passionné avec le sang, et qui proclame enfin comme *coupable et criminelle* toute cohabitation avec une femme à l'époque de ses règles.

Maintenant l'on comprendra aisément le vrai sens et le but moral des paroles du sage législateur qui défend de cohabiter avec une femme qui a ses menstrues. N'est-il pas évident, en effet, que pendant tout le temps que dure cette active expulsion du sang par l'utérus, tout ce qui peut résulter de la cohabitation devient notoirement inutile, et que cet acte est, pour le moins, frivole en ce moment?

Nous ne voulons pas dire, par ces paroles, qu'à l'époque où le sang afflue dans l'utérus et sort abondamment de cet organe, certaines femmes, d'ailleurs plus *passionnées* pour l'*acte vénérien,* ne soient pas susceptibles d'éprouver certaines *impressions* d'*orgasme* séminal à l'occasion d'une commotion quelconque; certes non : mais nous ne saurions admettre non plus, avec trop de complaisance, toutes ces fables qu'on se plaît à débiter touchant ce prompt et violent désir immodéré du coït à l'époque des menstrues, ainsi que ce prétendu éréthisme organique. Comment, par exemple, une fille, pour si simple qu'elle soit, pourra-t-elle jamais croire qu'une femme qui a ses *règles* a le triste privilège *de ternir et d'altérer les miroirs par son regard corrupteur?*

§ XIX. Au reste, lorsque tout s'exécute normalement dans le corps de la femme, le flux menstruel suit cette règle constante, savoir : que, tant qu'une femme *nourrit* de son *lait* un enfant sain et bien portant, tant qu'elle suit elle-même un régime régulier et bien entendu, les évacuations menstruelles n'ont plus lieu, et c'est précisément pour atteindre les *fins* nécessaires à l'allaitement que les choses se passent ainsi.

§ XX. Bien qu'il ne soit pas dans nos goûts d'être prolixe et de nous répéter, nous ne pouvons cependant nous empêcher de recommander à la sage considération du

physiologiste ce que nous avons déjà dit, dans la présente section, touchant l'*énergie* de la nature relativement à l'*époque* où ces sortes d'évacuations *cessent ;* attendu que la *cessation* des menstrues, bien certainement pour les raisons que nous avons données plus haut, doit être regardée plutôt comme un simple *effet* que comme possédant l'énergie d'une véritable *cause;* c'est-à-dire que, dès que chez la femme toute *intention* de concourir à la nutrition du fœtus disparaît, dès-lors aussi doit disparaître *à posteriori* tout *appareil* relatif à cette fin et tout *résultat* subséquent, puisque toute intention *à priori* n'existe plus.

§ XXI. Il nous reste enfin quelques mots à dire touchant les vaisseaux au moyen desquels cette excrétion paraît s'opérer.

Un grand nombre de physiologistes pensent que, puisque les excrétions menstruelles proviennent de la partie interne de l'utérus, l'on ne doit pas admettre que d'autres vaisseaux autres que ceux appartenant *directement* et simplement à cet organe puissent participer à cette fonction; c'est pourquoi ils rejettent tout concours de la part des vaisseaux *hypogastriques* qui s'anastomosent avec les rameaux utérins et qui proviennent directement des troncs *iliaques* internes.

Mais comme, d'une part, l'utérus dans un état de *vacuité* est d'un volume *très-petit,* d'une consistance *épaisse, dense* et même *dure,* et que les vaisseaux qui, dans leur trajet, se dirigent vers cet organe et en arrosent la *surface* externe, sans pénétrer jusque dans l'intérieur de sa *cavité* exiguë, sont d'une très-petite *capacité;* comme, d'autre part, il n'est pas d'exemple dans tout le reste de la texture du corps humain que le sang puisse, même dans un cas hors nature, pénétrer et faire irruption à travers un tissu aussi *dense* que celui de l'utérus : pour ces motifs, il est certai-

nement bien difficile de croire que quelque chose de semblable puisse avoir lieu pour l'organe utérin seulement, alors surtout qu'il existe d'autres voies qui peuvent non-seulement manifester *à priori* une *aptitude* remarquable à intervenir dans cette importante évacuation, mais qui encore *à posteriori* paraissent, par les effets d'une réelle conspiration, donner des preuves d'autant plus vraies de leur destination et de leur utilité propres.

§ XXII. Les vaisseaux qui servent à l'accomplissement de cette fonction si remarquable, sont ceux qui, provenant de la *veine hémorrhoïdale*, vont se distribuer sur le col et la tête de l'utérus.

Ce qui prouve, en effet, que c'est par l'intermédiaire de ces mêmes vaisseaux que ces évacuations sanguines ont lieu, ce sont les divers phénomènes suivants:

1° Il arrive assez souvent aux femmes, même *enceintes*, qu'elles éprouvent, sans aucun dommage pour leur fœtus, des pertes de sang non-seulement paisibles, ainsi que cela se passe à l'époque des *règles*, mais encore copieuses et abondantes. Ce sont là des faits incontestables que nous ne tenons de personne et que nous avons eu lieu de constater nous-même.

2° On peut voir assez fréquemment, chez quelques femmes, des *évacuations menstruelles* avec des *caillots* de sang tels, que la *capacité* de l'utérus, dans son état normal, hors de la *gestation*, pourrait à peine en contenir la dixième partie, et que son *orifice* pourrait à peine les laisser passer. Tout le monde sait, en effet, qu'à l'époque des menstrues l'orifice de la matrice n'offre aucun accès au doigt qui le touche.

3° *A posteriori*, il existe une parfaite harmonie entre les *hypochondres* et l'utérus; et ce *consensus* est encore bien plus direct à l'époque des menstrues.

D'après toutes ces circonstances, il est tout-à-fait vraisemblable que le flux menstruel provient des veines hémorrhoïdales, qui se rattachent à la *veine porte*, plutôt, disons-nous, que des autres vaisseaux utérins.

C'est donc en nous appuyant sur cette mutuelle conspiration, que nous pensons que de ce *consensus* peut provenir non-seulement cette influence si grande qu'ont les embarras hypochondriaques sur les menstrues, mais encore, et *par réciprocité,* l'influence active d'une altération de l'évacuation menstruelle, qui, à l'aide de cette communication, réagit d'une manière fâcheuse sur l'intégrité et la régularité de la distribution du sang dans les hypochondres.

§ XXIII. C'est pourquoi, de même qu'on ne saurait perdre de vue l'utilité et même la nécessité de cette évacuation franche et naturelle du sang; comme on doit aussi prendre en considération le mode et le mouvement spontané de cet allègement que la femme éprouve habituellement et que l'on doit regarder comme étant naturellement *indispensable;* de même il n'est pas hors de propos de jeter ici un coup-d'œil sur ce qu'on a déjà dit touchant cette excrétion sanguine spéciale à la femme et sur l'explication qu'en ont donnée les auteurs : nous appuyant pour cela sur des raisons nombreuses et d'une très-haute importance, qui se feront clairement sentir à l'aide d'un raisonnement, comme *à priori* dans cette présente étude, ne traitant que de l'*état conforme à la nature ;* de même qu'*à posteriori* l'immense utilité, et plus encore l'absolue nécessité de cette observation, devient manifeste pour bien comprendre le premier degré de transition d'un état naturel à un état contre nature. Premier degré simple d'abord à son début, mais bientôt après très - compliqué et fécond en divers changements déréglés de commotions ultérieures ; et tout cela enfin sous le rapport perpétuel et vrai avec un *but*

salutaire et une *fin* vitale parfaitement *en harmonie* avec la disposition réfractaire de ces sortes de matières.

C'est là où se trouve le seul vrai et solide fondement de la véritable science *pathologique* du plus grand nombre des *affections* et surtout de la plupart des *phénomènes* morbides ; tellement que, en dehors de cette vérité, il n'est plus permis de concevoir et de reconnaître qu'erreur et mensonge sur le sujet qui nous occupe. C'est encore dans ces enseignements que l'on trouvera les bases les plus inébranlables d'une *thérapeutique* et d'une *méthode de curation* rationnelle et naturelle.

§ XXIV. Nous croyons enfin, sans sortir des bornes ordinaires de notre sujet, qu'il est de notre devoir de bien élucider ici ce phénomène si remarquable, et de démontrer d'une manière évidente que de *réelles excrétions sanguines* sont aussi, assez fréquemment, le lot du sexe masculin, en ayant le soin de noter dans quelles circonstances elles s'exécutent *sans troubles;* ou bien, quand il y a arrêt ou obstacle, comment il se fait qu'elles deviennent *périlleuses* et *préjudiciables.*

Nous nous contenterons cependant d'indiquer ici ces faits et de les poser simplement en thèse comme une réflexion, attendu que leur démonstration déductive, selon l'hypothèse, est du domaine doctrinal d'une constitution *contre nature*, et, par conséquent, du ressort de la pathologie.

ARTICLE UNIQUE.

Examen plus exact de l'excrétion sanguine.

§ Ier. Puisque, ainsi que nous l'avons fait remarquer plus haut, ce phénomène des *excrétions sanguines*, même dans le sexe masculin, mérite, par son apparition assez fré-

quente, la plus sérieuse considération, il est très-important de fixer notre attention sur la *constitution* du sang dans ces mouvements réguliers et tolérables dans l'*ordre naturel*, et en tant que cette humeur est disposée à produire ce phénomène excrétif. Ce n'est que par anticipation que nous parlons ici de ce qui concerne la quantité du sang, attendu qu'il serait plus convenable peut-être de n'en faire mention que lorsque nous exposerons la théorie de la *nutrition*. Cependant, comme cette franche et régulière excrétion — des menstrues —, que les femmes, d'après le sentiment unanime des médecins, éprouvent naturellement, nous fournit l'occasion d'examiner ici ce fait de la *quantité* du sang, en tant que facilitant surtout cette sorte d'excrétion, nous ne croyons pas inconvenant de parler de cette condition, mais simplement par *anticipation*.

§ II. Comme la *préservation* du sang, et même la conservation *vitale du corps*, au milieu de tous les dangers divers que court la vitalité de l'économie, consiste fondamentalement dans les perpétuelles et convenables fonctions naturelles de *sécrétion* et d'*excrétion*, et qu'il est nécessaire pour cela que la *circulation* du sang s'exécute d'une manière *libre*, *régulière* et *continue*; il est de la plus grande évidence que tout ce qui est relatif à ce libre mouvement *circulatoire* et *transitif* du sang doit s'exécuter le plus normalement possible; car, dans le cas contraire, on peut s'attendre inévitablement à des *embarras* réels et à des *dangers* imminents. Il faut, en outre, que ce mouvement progressif soit sans cesse librement et convenablement accompli, afin que le sang possède et conserve toujours, ainsi que sa *qualité* propre, une *quantité* absolument proportionnée aux besoins de la vie.

§ III. D'abord, pour ce qui est de la proportion *quan-*

titative du sang, il se présente une *double* considération des plus importantes. En effet, on doit considérer *à priori* le *rapport* convenable de la *masse* et du *poids* du sang avec la mesure de son *énergie motrice;* attendu qu'il est juste et raisonnable que, surtout avec des *voies* d'une certaine *capacité* bien proportionnée, cette masse, ce poids et cette *abondance* du sang, éprouvant une certaine résistance, exigent plus d'énergie pour être mus et pour franchir les *obstacles* naturels qui se présentent.

§ IV. Mais en deuxième lieu, et sous le point de vue, pris *à posteriori*, d'une conséquence ultérieure d'autant plus grande, il faut considérer qu'une juste *mesure* dans la *quantité* du sang se trouve absolument indispensable. En effet, s'il arrivait que le sang, soit par un défaut de proportion dans la capacité de ses *vaisseaux,* soit par un vice d'énergie des mouvements vitaux chargés de son impulsion notoire, vînt à *ralentir un peu trop* sa circulation, ce fluide subirait par-là, dans sa *qualité* propre, un *dommage* réel et une *altération naturelle,* ainsi qu'une singulière disposition à contracter les divers *inconvénients* qui pourraient résulter d'une pareille perturbation si propre à favoriser le dérangement, nous dirons même l'*altération* aussi *prompte* que *certaine* et *profonde* du mouvement progressif du sang. Car, de même que la *mobilité* du sang se maintient surtout à l'aide d'un *mouvement* qui lui est propre, et en vertu duquel, transporté à travers les parties *spongieuses,* il se trouve ainsi dans une incessante et puissante *agitation*: — et cela s'exécute avec d'autant plus de facilité que sont *plus courtes* les *périodes* de son perpétuel retour vers ces mêmes lieux et vers les organes propres à lui imprimer cette impulsion ; périodes qui sont notablement retardées et troublées par une *quantité* trop copieuse de sang; — pareillement aussi, il peut résulter d'une trop languissante

circulation de grandes incommodités, un vice réel des *fonctions* naturelles et successives du sang qui peuvent avoir pour conséquence de nombreux et très-graves dangers ultérieurs, c'est-à-dire l'*épaississement* de la masse des humeurs.

§ V. Puisque donc une juste mesure dans la quantité du sang est de la plus haute importance, il convient de bien observer quelles sont les circonstances *naturellement* les plus ordinaires qui donnent lieu à une pareille constitution de ce liquide, afin de bien en régulariser la quantité désirée et nécessaire à la vie, ou de pouvoir facilement mettre bon ordre aux dérangements qui peuvent survenir dans la masse de l'humeur sanguine.

Un axiôme dit : *Un bon régime fait le bon sang;* c'est pourquoi, comme la qualité des aliments a de l'analogie avec la qualité du sang, de même la quantité de ce dernier répondra parfaitement à la quantité des substances alimentaires.

§ VI. Il nous semble que c'est ici le lieu de rechercher si une nourriture trop succulente et *copieuse* peut produire une plus grande quantité de sang que le corps lui-même ne demande, ou plus qu'il ne lui est *nécessaire;* ce qui est encore plus en rapport avec la question importante qui s'agite en ce moment.

En général, depuis l'antiquité la plus reculée, les médecins sont d'accord sur l'affirmative, et appuient leur sentiment sur ce double document *à posteriori,* savoir : 1° que le fait lui-même prouve positivement cette vérité par l'apparente *abondance* affluente du sang; 2° que, surtout avec une pareille constitution apparente, les évacuations et les *diminutions* du sang *sont supportées* individuellement sans qu'on éprouve la moindre incommodité, puisque, au contraire, elles procurent plutôt un bien-être et un soulagement sensibles.

Le petit nombre de ceux qui nient la chose se fondent de leur côté sur cet argument douteux d'abord et peu acceptable dans sa seconde partie : *Dieu et la nature ne font rien en vain.* Certes, pour ce qui est de la puissance et de l'infaillibilité du Créateur de l'univers, nous adhérons pleinement, et nous croyons que Dieu ne fait jamais rien en vain; mais peut-on en dire autant pour ce qui regarde la *nature humaine* dont il est ici question, ainsi que toute nature *animale?* Et quel est l'homme assez insensé pour croire que la nature humaine ne fait rien en vain, elle qui, comme personne ne l'ignore, est sujette à de si nombreux et de si profonds *écarts?*

§ VII. Il nous semble donc que l'on doit faire subir aux termes de cette proposition une complète inversion, afin d'en changer absolument la forme. Cependant, pour éviter d'accuser gratuitement d'*erreur* et d'*écart* la nature, nous préférons donner *à priori* quelques preuves en faveur de l'*affirmative*.

Il est certain, en effet, et avéré de tous 1° que le corps humain, à partir du moment de sa *naissance*, nous dirons même de sa formation, doit *s'accroître* et *augmenter de volume*, c'est-à-dire *s'étendre* et *se développer;* 2° que le sang entre pour *la plus grande part* dans l'accomplissement de cette œuvre d'*extension* et de *développement*, et participe aussi, par sa présence, à *entretenir* l'acte incessant de la nature ; 3° enfin, que par son afflux copieux le sang *favorise, active* et *provoque* même ce développement du corps.

C'est pourquoi, comme cette *expansion*, dans un corps dont l'*accroissement* est régulier, non-seulement augmente et croît tous les jours, mais encore peut être accrue par le concours *expansif* du sang ; de même aussi, il paraît conforme à la raison de penser et de reconnaître qu'il y a dans cette circonstance une quantité suffisante, convenable

et *naturelle* d'un sang qui non-seulement est si analogue à la capacité *actuelle* du corps et suit exactement son développement successif, mais encore qui est en parfait rapport avec l'extension et le développement *ultérieurs* du corps, aux besoins duquel il fournit et pourvoit, à tel point que, par son active influence, il sert admirablement et *concourt* d'une manière remarquable à son entier développement.

§ VIII. Cette masse abondante de sang paraissant, selon son but final indiqué, remplir son *rôle* seulement durant le temps où l'*extension* et le *développement* organique du corps s'accomplit ; ce qu'il y a cependant de bien remarquable, quoique ce terme d'accroissement se prolonge jusqu'à la vingt-cinquième année, c'est que l'espèce humaine soit si promptement susceptible d'une *habitude* purement intentionnelle, mais devenant aussi motrice par l'effet de cette dernière intention.

Nous pensons que cette preuve suffit, et nous sommes préalablement en droit de conclure qu'il peut y avoir naturellement dans le corps surabondance de sang, c'est-à-dire une plus grande quantité qu'il n'en faut absolument pour la sustentation actuelle et immédiate du corps ; car cette masse est surtout destinée aux besoins ultérieurs de l'économie animale.

§ IX. Dans cet état, il peut, *à priori,* se manifester un excès dans la masse sanguine, plutôt par une sorte de ménagement pour une intention quelconque, selon une appréciation purement *morale,* que naturellement et selon une proportion *mécanique* indispensable. Cependant, pour ne point paraître avoir émis une opinion simplement gratuite sur des faits qui ne sembleraient dès-lors que *probables,* mais non appuyés sur un véritable témoignage, nous allons étayer notre assertion sur une preuve péremptoire, *à posteriori.*

Or, pour que notre argumentation et notre démonstration paraisse dans toute sa force et ne laisse plus aucun doute, il convient avant tout de faire l'exposé de la thèse qui devient l'objet de nos raisonnements, savoir : *que tout ce qui sert à l'entretien du développement du corps lui est facilement et promptement fourni avec abondance, et même au-delà de ses besoins présents et de ses actuelles nécessités.*

§ X. La sécrétion de la *graisse* fournit l'exemple le plus évident de ce fait. Il est démontré, en effet, soit par ce que d'autres auteurs ont déjà dit à ce sujet, soit par ce que nous en avons dit nous-même, que chez divers individus la nature accumule en grande quantité la graisse, la dispose avec soin et précaution, et veille constamment, par son action conservatrice et vitale, à ce qu'aucune espèce de corruption ne vienne jamais l'atteindre et l'altérer.

C'est pourquoi, pour parvenir à un tel but, la nature entreprenant, dans sa sollicitude, des actes ayant pour tendance finale les besoins futurs du corps et une *nécessité* absolue ; il n'est ni surprenant ni douteux que cette même nature ménage et favorise avec tant de soins, avec tant de *profusion* même, l'abondance de ce sang pour les grands et perpétuels *besoins* auxquels elle doit sans cesse veiller avec sollicitude et amour.

Mais à cette intention primitive qu'a la nature d'augmenter la masse du sang, vient aussi se joindre une sorte de *défectuosité* de ce liquide; car, tandis qu'un régime copieux et succulent et une *santé* actuelle très-florissante favorisent et augmentent la production de plus en plus abondante du sang, une vie nonchalante et *oisive*, empêchant la consomption nécessaire de ce liquide, en détermine l'*accumulation*, — *privative* comme on dit, — qui gêne sa libre circulation.

§ XI. Cette preuve pourrait suffire pour démontrer d'une

manière certaine, tant *à priori* qu'*à posteriori*, la possibilité de l'abondance du sang. A l'appui de ces raisons vient se joindre encore la vérité des faits qui se manifestent journellement à tous les âges et surtout à l'époque de la *jeunesse* : nous n'en exceptons même pas les personnes les plus avancées en âge, à la condition néanmoins que, dans leurs jeunes ans, elles aient éprouvé habituellement une diminution ou perte de sang par des évacuations naturelles ou violentes et qu'elles aient vu se réparer facilement cette perte. Il en est de même aussi des personnes qui, livrées à des *travaux pénibles* du corps, ont été toujours dans la *coutume de subvenir* à l'affaiblissement journalier du sang, au moyen d'une nourriture plus abondante et plus capable de restaurer leurs forces.

§ XII. Bien certainement, en effet, comme nous le dirons en son lieu quand il s'agira de l'*habitude*, il est évident que la nature, tant dans un cas de *perte* naturelle et directe de sang que dans un cas de *diminution* médiate par *consomption*, — ainsi que nous l'avons démontré en parlant de la production du *sérum*, — il est évident, disons-nous, que la nature *s'habitue* non-seulement à réparer d'une manière prompte et convenable toute déperdition du sang, mais encore à prévenir ces effets au moyen d'un mélange opéré comme par anticipation.

C'est aussi à la suite de pareils effets que se manifeste quelquefois une quantité de sang plus grande et *plus abondante* qu'il ne *paraît* simplement *nécessaire*, ou que le reste de l'économie organique ne peut réellement le supporter sans inconvénient.

§ XIII. Voilà pour ce qui est de cette habitude de la *quantité* du sang, au point de vue des lois de son efficacité : il convient maintenant de la considérer sous le rapport de la *tolérance*, c'est-à-dire d'examiner ici comment cette

copieuse quantité de ce liquide peut, par un accroissement indéfini, faire éprouver au corps un *malaise* remarquable, l'exposer à un péril *imminent*.

Nous devons faire observer cependant que l'on rencontre parfois bon nombre d'individus affectés d'une notable *abondance* de sang, et qui, néanmoins, supportent cette constitution avec assez de tranquillité, sans éprouver ni embarras ni malaise sensible dans leur santé, bien qu'ils soient sujets le plus souvent aux divers inconvénients ci-après.

§ XIV. *A*. Les individus à tempérament pléthorique fortement prononcé, qui se livrent *volontairement* à des *exercices* du corps, se sentent *généralement trop pesants* et *trop lourds* pour pouvoir suffire à un travail *long* et continuel, et sont *spécialement* plutôt fatigués que d'autres. Voilà aussi pourquoi, à moins que de vouloir s'exposer à de graves inconvénients, ils se voient forcés de renoncer à de telles occupations s'ils tiennent à leur santé.

B. Lorsque, assez imprudents pour ne pas reculer devant de semblables difficultés, ces sujets se livrent témérairement à des travaux trop pénibles, ils *s'échauffent* beaucoup plus vite et plus fortement que d'autres : de là, cette dilatation importune de leur sang, ainsi que ces *opplétions*, ces *tensions* et ces *pressions* internes occasionnées par la turgescence de l'humeur sanguine.

C. Lorsque la *chaleur* ambiante, modérée d'ailleurs, devient plus intense, et que ces individus pléthoriques font un usage abusif du *vin*, ou se livrent avec emportement soit à la *colère*, soit aux plaisirs de l'*amour*, soit enfin à de trop longues *veilles*, les résultats les plus ordinaires de ces sortes d'excès sont des *lassitudes opplétives*, des *agitations*, des *effervescences* vagues, des *douleurs* de tête et l'*insomnie*. Il arrive aussi bien souvent à ces mêmes individus que, pour peu qu'ils s'échauffent, ils ressentent aussitôt cer-

tains picotements désagréables à la peau, semblables à ceux qu'elles éprouveraient par une violente percussion avec les poils d'une brosse. Nous dirons enfin que ces personnes, douées d'une trop grande abondance de sang, sont aussi plus exposées que tout autre non-seulement à bien d'autres malaises extraordinaires, mais encore aux *douleurs aiguës* de la tête, des yeux, des oreilles, des dents, de la gorge, de la poitrine, des lombes, des intestins et des reins, aux *inflammations* promptes et graves pour les causes les plus légères, ainsi qu'aux *fièvres aiguës*, aux *fièvres intermittentes* chaudes et aux affections anormales les plus dangereuses qui se manifestent sous l'influence de la *contagion*.

§ XV. Mais lorsque tout se passe normalement chez ces individus pléthoriques, ce à quoi ils sont préalablement plus sujets, ce sont les *éruptions* sanguines franches, ou, en d'autres termes, les hémorrhagies ou *flux hémorrhagiques*.

Sans perdre de vue le fond de notre présent objet, qui est de traiter de la constitution du corps en tant que normalement constante, c'est-à-dire suivant les lois naturelles ou physiologiques; cependant, comme nous avons dû parler de l'excrétion du sang qui s'accomplit régulièrement chez la femme, et que cette excrétion est généralement reconnue comme un phénomène naturel, qui a indispensablement lieu; — car lorsque les choses ne se passent pas d'une manière normale, la tranquillité du corps court un *inconvénient* réel ou du moins un *danger* imminent : — comme, du reste, cette excrétion n'est ni plus ni moins qu'un phénomène identique aux autres hémorrhagies naturelles, s'appuyant *absolument* sur les mêmes principes ; il nous paraît juste et raisonnable de parler d'une manière plus générale et plus circonstanciée de cette loi, à laquelle sont soumises tant les hémorrhagies utérines de la femme que toutes les autres hémorrhagies *simples* et *spontanées*.

§ XVI. Il s'agit, en effet, de démontrer que cette loi ou condition hémorrhagique est, dans le corps humain, non-seulement commune, mais encore, sous certains rapports, absolument naturelle et même nécessaire à l'un et à l'autre sexe. C'est de la *pléthore* que nous voulons parler ici, c'est-à-dire de cet état de surabondance sanguine qui, lorsque l'*accroissement* du corps ou sa *consomption* par le travail ne s'exécute pas d'une manière énergique, — car l'*inertie*, ou le repos absolu, ne convient ni à la constitution finale, ni même au but de la vie de l'homme, — cet état, disons-nous, non-seulement occasionne, par l'accumulation du sang, un *désordre* notable et fâcheux dans toute l'économie corporelle qu'elle surcharge, et gêne de plus en plus la libre exécution des mouvements volontaires du corps, mais encore il expose tout l'organisme à des dangers positifs, aussi nombreux que graves.

§ XVII. D'après ces faits, personne n'osera prétendre sans doute que la raison générale des mesures prises par la nature contre de semblables désordres ne soient pas les mêmes chez l'homme que chez la femme, bien que le lieu d'excrétion soit différent. Cependant il faut encore, sous ce même point de vue, tenir compte de cet état naturel de tolérance, et il convient d'examiner avec soin ce que nous avons dit touchant cette *prompte ataxie* de la crâse du sang perdant sa ténuité naturelle, à cause même de sa propre abondance et de la suspension de ses *mouvements* énergiques.

On conçoit cependant la possibilité de cet *épaississement* du sang coexistant avec un certain degré de santé générale, et la faculté qu'a l'économie de le supporter assez long-temps sans éprouver de sérieux dérangements et sans courir de graves dangers ; nous devons donc faire

observer que, à raison de cette santé même et de cette abondance du sang, il peut, ainsi que cela arrive *habituellement*, survenir d'une manière directe et progressive diverses affections morbides et des *obstacles insurmontables* qui mettent la vie en péril.

SECTION II.

CHAPITRE Ier.

DES CHOSES NON NATURELLES.

§ Ier. Les physiologistes des derniers siècles ont fait mention dans leurs écrits de choses qu'ils appelaient *non naturelles*, et, à côté de celles-ci, ils en plaçaient d'autres qu'ils nommaient *naturelles*. Le vrai sens de ces diverses dénominations se fonde sur ce qu'ils se persuadaient que certaines choses appartiennent absolument à la constitution intérieure et à l'*existence* propre du corps, et en constituent la nature ou en font partie intégrante : ce sont là les *choses naturelles*; mais que, d'autre part, il y a des substances qui ne se rapportent qu'à la *subsistance* de l'économie corporelle, et que celles-ci ne doivent être considérées que comme fournies par le concours et la rencontre de choses étrangères au corps : c'est là ce qu'ils ont appelé *choses non naturelles*.

C'est donc en ce sens que ces médecins se sont livrés à l'étude des premières, en les regardant comme profondément enracinées, innées, infuses et inhérentes au corps, ainsi qu'à l'observation des secondes, qu'ils considèrent

comme associées, surajoutées, fournies par surcroît et concurrentes. Ainsi, il n'y a donc plus lieu de s'étonner de cette expression *quasi négative*, et qui semble exprimer que ces choses non naturelles ne peuvent nullement se trouver ensemble dans la nature humaine.

§ II. Les inventeurs de pareilles dénominations ont dû avoir bien de la peine, en effet, pour s'expliquer dans leur pensée la véritable signification de ces mots : *non naturel, hors nature* et *contre nature*. Aussi Galien avait-il raison de dire : « *In verbis simus faciles*. — Soyons clairs » et faciles en notre langage. »

Voici donc ce que l'on doit proprement entendre par ces mots *non naturel :* c'est tout ce qui n'appartient pas simplement et directement à l'*essence* intérieure du corps, ou bien, selon la formule ordinaire de la science, tout ce qui n'entre pas dans la *constitution essentielle* de l'économie corporelle, mais qui peut néanmoins contribuer à sa *conservation* et qui est d'une nécessité absolue pour son maintien et sa *durée*.

§ III. Nous ne saurions dissimuler que, dans les considérations établies par les anciens à ce sujet, on ne trouve assez nettement distincts et séparés les rapports sous lesquels le corps est considéré, ou simplement en soi, ou au point de vue de sa plus longue durée, c'est-à-dire de sa propre conservation *pour le temps*. Bien qu'en effet les anciens aient établi une distinction convenable entre la *nature* et la *vie*, ils n'ont cependant nullement attribué à la nature, prise dans ce sens et distincte de la vie, tous les actes qu'ils ont appelés *naturels*, ou bien ils les ont séparés, comme ils le disent, de toute la masse générale des *actes vitaux*.

Dans cette acception vulgaire, les actes naturels se résument, pour la plupart des physiologistes, dans l'appareil vital de la *nutrition*, puisque la nature, en tant que

distincte de la vie, doit être plutôt regardée comme la constitution du corps, et, pour parler leur langage, comme son entière et absolue perfection. C'est comme si l'on disait que, lorsque nous concevons ou que nous nous représentons l'homme dans une constitution naturelle, telle que fut, d'après notre foi, celle d'Adam le jour qu'il sortit des mains de son Créateur, non-seulement dans toute l'intégrité de tempérament, d'équilibre et de conformation parfaite de son corps, mais même dans toutes les dimensions et la consistance convenable de toutes ses parties, parfait et *accompli* dans tous ses organes et propre à exécuter n'importe quelles actions possibles, l'on doit appeler *nature humaine* la constitution parfaite du premier homme, telle qu'il nous est donné de la voir tout d'abord, ou qu'elle se présente à notre esprit. Quant à nous, nous avons l'habitude de désigner et d'indiquer clairement ailleurs cette nature humaine sous les noms et les conceptions de vrai *caractère naturel* et de *constitution* intime et absolue.

§ IV. Mais, comme on ne doit plus aujourd'hui considérer l'homme de cette même manière, et que, pour accomplir et perfectionner l'universalité de sa nature, c'est-à-dire pour acquérir toute l'*agilité* et le développement de son *corps* ainsi que l'activité de son *esprit,* il a absolument besoin d'un temps pendant les intervalles *successifs* duquel la *vie* d'un côté et la *nutrition* de l'autre s'exécutent et s'entretiennent d'une manière efficace, afin de fortifier le corps et de compléter son accroissement; il est évident par là que les choses non naturelles ont un rapport intime et direct avec les choses naturelles, qu'elles sont destinées non-seulement à *conserver,* mais même à constituer et à conduire à leur perfectionnement.

§ V. La chose devient encore bien plus manifeste dans la production et la formation de l'*âge,* que les anciens

économistes ont mis au rang des choses naturelles. Car, puisque l'âge suit en tous points les choses non naturelles, et que le cours ainsi que la succession de ces choses constituent l'âge, on doit aussi, avec plus de raison, faire rapporter l'âge aux choses non naturelles. De même, en parlant de la *vie* considérée dans son acte propre, nous dirons qu'elle appartient plutôt et plus franchement à l'ordre des choses non naturelles, tandis que la *vitalité* est du ressort des choses naturelles. Nous entendons par là, qu'on nous passe le mot, cette *vivacité,* cette faculté de rester vivant, cette aptitude, disons-nous, et cette disposition en tout directement propre à maintenir et à continuer la conservation du corps.

§ VI. Les anciens auteurs comptent généralement *six* espèces de choses qu'ils nomment *non naturelles,* savoir : 1° l'*air;* 2° les *substances alimentaires,* solides et liquides; 3° le *mouvement* et le *repos;* 4° le *sommeil* et la *veille;* 5° les *passions* de l'*âme* ou *affections* de l'*esprit;* 6° enfin, les *humeurs* qui doivent être excrétées. Nous allons traiter successivement chacune de ces choses.

α. Pour ce qui est de l'*air,* bien qu'il ne soit pas absolument nécessaire à la vie, ce qui est démontré par l'existence du fœtus dans le sein de sa mère, sans qu'il ait aucune communication avec l'*air atmosphérique,* il devient cependant d'une absolue nécessité à l'homme après sa naissance, c'est-à-dire que la *conservation* de l'homme *complet* et *capable* de bien remplir ses *fonctions,* une fois de ce monde, comme aussi toute sa constitution, même au point de vue de ses propres fins, nécessitent absolument, tant pour lui que pour les animaux qui respirent, le besoin de se trouver toujours en contact avec l'air atmosphérique.

Ainsi, quoique l'air, dans son acception commune,

n'entre pas dans l'essence intime et propre de l'homme, — car de tout ce que racontent les modernes sur l'*introduction de l'air dans le sang,* il n'y a rien de vrai, — et quoique son concours puisse ne pas paraître d'une absolue nécessité pour comprendre l'homme, il est néanmoins tout-à-fait indispensable à sa durée et à sa conservation ultérieure.

§ VII. L'homme et tous les autres animaux habitués à vivre en plein air ont avec ce dernier un double rapport bien remarquable : 1° par la *respiration,* 2° par l'*atmosphère ambiante* et par son *contact* perpétuel avec la surface externe de tout le corps. Or, bien que l'appareil de la *respiration* et tout ce qui le concerne soit plutôt du domaine de la *physique,* et n'ait, par conséquent, qu'un certain rapport éloigné avec l'observation vraiment *médicale,* nous pensons cependant pouvoir rappeler en peu de mots les traits principaux de son histoire.

§ VIII. Ce qui avant tout mérite d'être pris en sérieuse considération, c'est à l'égard des trois viscères — le *foie,* la *rate* et les *poumons* — qui comprennent dans leur texture un nombre infini de vaisseaux, et qui même se composent en très-grande partie de rameaux vasculaires bien différents ; c'est, disons-nous, cette ingénieuse et admirable diversité de contexture si propre à fournir un moyen d'*appui* à ces innombrables *ramifications,* afin qu'elles ne se confondent pas entre elles.

Dans le *foie,* par exemple, on rencontre *interposées* entre les nombreuses divisions vasculaires, une masse de petites *glandes* arrangées de manière que ces ramifications ne puissent jamais adhérer ensemble.

Dans la *rate*, il est on ne peut plus curieux de voir comment se fait cette distribution d'innombrables rameaux suspendus et attachés par des *fibres* particulières à des

pores d'un nombre incalculable, ainsi que leur *enlacement* mutuel et leur intime rapport, sans que cependant il puisse exister la moindre *confusion* entre eux ; bien qu'il semble que l'agencement de ces fibres soit tel, que leur organisation ait été laissée *en suspens.*

La texture de l'organe *pulmonaire* est celle qui offre la plus grande et la plus admirable complication. On distingue, en effet, dans le tissu des poumons, trois ordres principaux de *vaisseaux* et de *méats :* les *artères,* les *veines* et les petits conduits *aériens* provenant de la division de la *trachée-artère.* Quant à la lymphe, il est probable qu'elle n'y circule pas en aussi grande quantité que dans le foie, qui est un organe ou viscère entièrement *glanduleux.*

§ IX. Les innombrables *ramifications* de la *trachée-artère* dans le parenchyme pulmonaire occupent le premier rang, et méritent une mention toute spéciale au point de vue de leur utilité dans la structure de l'appareil respiratoire, qu'elles constituent proprement et dont elles complètent et parachèvent la merveilleuse organisation.

Une chose vraiment digne d'admiration, c'est que de même que la trachée-artère et ses divisions bronchiques *les plus considérables* possèdent une contexture composée d'*anneaux cartilagineux* bien distincts placés les uns au-dessus des autres et *unis* entre eux par une membrane *fibreuse,* de même aussi les *dernières* et *les plus profondes* ramifications des bronches, c'est-à-dire leurs plus petits *ramuscules,* sont des tubes *membraneux* d'une extrême exiguité et pourtant d'une résistance notable, en tout comparables à de petits *fourreaux* fabriqués avec un fil de soie excessivement délié ; et ces infiniment petits tubes aérifères sont si bien distincts entre eux, que toutes les fois que dans l'inspiration leur *membrane* est *distendue* par l'introduction de l'air, il se forme, par cette *dilatation,* une

sorte de *petite vessie* dans chacun de ces petits culs-de-sac membraneux.

Par le fait même de cette dilatation, ces conduits destinés à porter l'air dans les poumons, acquièrent une plus grande dimension tant *en longueur* qu'*en largeur;* mais aussitôt que cesse ce gonflement, ils reprennent leur primitive dimension, et diminuent beaucoup par ce moyen l'*expansion* de toute la masse pulmonaire renfermant un nombre infini de ramifications bronchiques; de même qu'ils en dilatent et en augmentent le volume à chaque nouvelle *inspiration*.

§ X. Les ramifications sans nombre tant des vaisseaux *artériels* que des vaisseaux *veineux* s'avancent, en quantité égale, d'une manière constante et progressive, avec ces conduits aérifères, en pénétrant dans les profondeurs du parenchyme pulmonaire. Quand ces tubes bronchiques, dont il vient d'être question, se compriment par le fait de l'*expiration,* ils se racornissent, *se rident,* s'affaissent pour ainsi dire sur eux-mêmes, et parviennent par ce moyen, dans leurs nombreux *tours* et *détours,* à crisper, à *raccourcir* et rétrécir les vaisseaux sanguins.

Il arrive de là que le sang n'a plus d'issue à travers les *artères* ainsi comprimées dans toute la *longueur* de leurs immenses *plis* et *replis;* tandis que le sang se porte au contraire avec une sorte d'impétuosité à travers *les veines* des plus petites ramifications, jusque dans les troncs les plus volumineux, et cela par le seul fait de l'affaissement de l'organe pulmonaire sur lui-même.

§ XI. A cette occasion, de l'*affaissement* des poumons dans le moment de l'expiration, nous dirons un mot de la part que prend toute la paroi *thoracique* à l'acte respiratoire, c'est-à-dire de sa participation active à l'*expansion*

et à l'*oppression* de la poitrine pendant la respiration. En effet, le *soulèvement* du thorax attire l'*air* atmosphérique dans les poumons, et à mesure qu'il se relâche et que toute sa masse antérieure s'affaisse de nouveau et de tout son poids, comme suspendue à l'épine dorsale son centre de gravité, dès-lors aussi la contraction des parois thoraciques entraîne, par le poids notable de cette masse, l'affaissement de la poitrine.

§ XII. C'est ainsi qu'une observation convenable de toutes ces circonstances nous montre clairement comment, au moment de l'*inspiration*, il arrive dans tout le *système pulmonaire* que : 1° par suite de l'*expansion* de tout l'appareil respiratoire, les *vaisseaux sanguins* qui parcourent les poumons, quittant tout-à-coup la forme *plissée* et *rugueuse* qu'ils avaient prise pendant la compression de l'organe, se dressent tout-à-coup en une certaine direction, et, semblables dès-lors à un *arbre* avec tous ses rameaux, ils ouvrent une voie facile et un libre accès à la circulation des humeurs ; phénomène qui ne pourrait certainement pas avoir lieu pendant cet état d'affaissement des poumons, alors que ces vaisseaux offrent une surface interne *profondément plissée* et *rugueuse* ; 2° pendant la *dilatation* des *vésicules* pulmonaires, les *vaisseaux* sont fortement comprimés sur tous les points de leur étendue, attendu qu'ils sont eux-mêmes adjacents et comme accolés aux *deux côtés* des *tubes* aérifères qui dans la *respiration* se dilatent en un nombre infini de *vésicules*, qui, en vertu de cette forte expansion vers leur extrémité, *compriment* énergiquement les vaisseaux sanguins. Alors, comme rien ne peut être *rétrogressivement* poussé des vaisseaux *artériels* dans le ventricule droit, il se fait une forte et violente pression de ces vaisseaux dans les veines, et des divisions capillaires de celles-ci dans leurs *grands*

rameaux jusqu'au ventricule gauche du cœur où vont se rendre les deux troncs principaux des veines pulmonaires; 3° enfin, cette *répression* sur et à travers les vaisseaux veineux, augmente dans le moment qui *succède* à l'*inspiration,* c'est-à-dire pendant l'*expiration,* en vertu de laquelle, ainsi que nous l'avons déjà dit, par le seul affaissement des parois thoraciques il s'exerce une forte compression sur l'appareil *pulmonaire* dilaté et sur les *vaisseaux* fortement *distendus.*

§ XIII. Tels sont les effets directs et *primitifs* de la *texture* spéciale des poumons, ainsi que de la distribution de ces sortes de *vésicules, dilatables* et *tubulaires* servant de passage à l'air atmosphérique et accompagnées dans tous les points par les vaisseaux sanguins qui parcourent cet organe. Les effets *secondaires* de la respiration et de la circulation pulmonaire sont, d'une part, *l'augmentation de la chaleur* du sang, ce dont nous avons déjà parlé en plusieurs circonstances; et, d'autre part, cette *excrétion halitueuse,* qui s'exhale en vapeurs s'effectuant au moment de l'expiration, et dont nous avons également parlé plus haut.

§ XIV. Encore quelques mots touchant cette énergie si remarquable en vertu de laquelle l'acte *respiratoire* s'accomplit. Schwamerdam a démontré fort ingénieusement la constitution mécanique de cette fonction; il a fort bien indiqué comment les poumons ne peuvent, par aucun *mouvement* qui leur soit *propre,* se dilater absolument d'eux-mêmes; mais qu'il leur est simplement donné de suivre l'élévation de la poitrine, qui s'exécute comme à l'aide d'une traction faite par en haut sur les parois du thorax, et qui favorise ainsi l'*expansion* de la cavité thoracique. Personne que nous sachions n'avait découvert et reconnu, avant nous, cette autre raison organique particulière, pour

laquelle ce soulèvement du thorax, surtout vers le point opposé au sternum, s'exécute au moyen de la tête même des côtes, à l'endroit où elles s'articulent avec les vertèbres dorsales; de sorte que *toute la masse des parois thoraciques* doive être soulevée et entraînée à son autre extrémité par une sorte de levier très-compliqué. Or, c'est à l'aide des muscles *longs-dorsaux* et *transversaires-épineux*, — les muscles *grands dentelés* n'y entrant absolument pour rien, — que s'exerce l'élèvement des côtes par leurs têtes [1].

§ XV. D'après l'observation de ce fait *à posteriori*, on peut très-bien se former une opinion générale, touchant la puissance de cette énergie, bien qu'il n'y ait pas lieu ici à une considération spéciale. Ce qui nous fournit une preuve encore plus frappante de la grandeur de cette énergie, c'est cette expérience que l'on fait, quand on pose sur le sternum un poids de cinquante livres; pourvu néanmoins que la plus grande partie de ce poids ne porte pas sur les parois abdominales trop peu résistantes. Malgré la pression, en effet, exercée par ce poids, la respiration s'exécute avec une égale facilité et avec autant de liberté qu'auparavant, en sorte que celui qui est soumis à l'expérimentation n'est nullement incommodé par ce poids, quelque lourd qu'il soit.

Ce poids surajouté à l'*effort spontané* de la respiration en augmente si peu la difficulté, que nous sommes portés à croire que le degré d'énergie qui est *ordinairement* déployé pour respirer, dépasse de beaucoup la force qu'il faudrait pour soulever un tel objet.

§ XVI. D'après une pareille considération, il est bien évident, que nous devons particulièrement fixer notre

[1] Fait anatomico-physiologique aperçu et reconnu d'abord par Stahl.

attention sur cette puissance, si efficace, capable de provoquer la chaleur du sang dans l'acte même de la *respiration;* puisque c'est par une force d'impulsion, égale à celle qui soulèverait un poids de cinquante livres, que le sang est poussé dans toutes les parties charnues du corps et y acquiert une *chaleur* remarquable dans sa violente agitation.

Nous ne tâcherons pas d'expliquer inutilement ici les difficultés qui recouvrent ces faits, touchant la nécessité *d'augmenter cette énergie,* selon les variations atmosphériques indiquées par le baromètre. Nous dirons seulement à ce point de vue que, par un temps pur et serein, plutôt que sous une température très-humide et avec un vent de sud, les parois de la poitrine se trouvent resserrées et comme emprisonnées sous la *pression* d'un poids équivalent à *200 livres.*

Cela suffit pour montrer, jusqu'à l'évidence, la grande et prodigieuse *activité* du *mouvement respiratoire.*

§ XVII. L'effet de la *respiration* à l'égard des vaisseaux sanguins distribués dans le parenchyme pulmonaire, est d'un caractère tel, que la respiration, dans son acte propre, les dilate et les *soulève* dans un sens si *direct*, que les vaisseaux se *dressent* pour ainsi dire, et sont dans un véritable état d'érection, de manière que par ce moyen la circulation du sang peut promptement et facilement prendre sa direction. Dans sa suprême et dernière tension, cette expansion des poumons comprime plus fortement les vaisseaux et pousse, avec une d'autant plus énergique intensité, le sang à travers les sinueux détours des ramifications capillaires les plus déliées : c'est précisément de ce mouvement impulsif que provient l'augmentation de la chaleur du sang. Le troisième et dernier effet produit directement par la respiration, c'est, à l'aide de cette puissante et subtile pression, la *douce* et favorable *agitation* si remarquable de la *lymphe*

avec le reste de la masse sanguine, phénomène dont nous avons déjà parlé.

§ XVIII. Nous dirons en passant que l'*air* même que nous aspirons dans nos poumons, naturellement chauds, vient par son introduction augmenter (plutôt d'une manière mécanique que physique) la chaleur ordinaire de cet organe, et que cet air, ayant acquis une plus grande *élasticité expansive*, produit alors, par un soudain gonflement des vésicules pulmonaires et avec une plus grande intensité, une *pression* beaucoup plus énergique.

Ce qui démontre clairement que, dans les lieux *très-chauds*: comme, par exemple, quand on entre dans une *étuve* fortement chauffée, on sent aux premières aspirations comme si le *souffle* ou l'*haleine manquait*; et même durant tout le temps que l'on demeure dans le *bain*, il semble que la respiration devient de plus en plus *embarrassée* et *pénible*, comme si elle allait *cesser*.

§ XIX. De même que l'*air* concourt assez évidemment et contribue d'une manière seulement *formelle*, ainsi qu'on le dit, à produire tout le phénomène de la respiration; de même aussi nous sommes parvenus à connaître quelque chose touchant son influence *matérielle*, c'est-à-dire à savoir *si*, *où*, de *quelle manière* et en *quelle proportion* l'air peut paraître contribuer *matériellement* au phénomène de la respiration. Bien qu'il soit positif et certain, de quelque manière que l'on considère la chose, que cette participation, quelle qu'elle soit, n'est ni *bien grande*, ni *bien évidente* et *palpable*; on ne saurait cependant affirmer que la constitution naturelle de l'*air atmosphérique*, telle qu'elle devrait être nécessairement, si elle était chargée de fournir matière à *la respiration*, soit absolument étrangère à l'accomplissement de cet acte. Quant à nous, nous croyons

que ce phénomène est dû plutôt à la présence d'un principe *phlogistique* dans l'air [1], à l'intervention de quelque élément primitif capable de fournir de la *chaleur* : bien que cependant sur ce fait on ne saurait trop se hasarder à *nier* ou à *affirmer* sérieusement la moindre des choses. En effet, sans nous étendre d'avantage à ce sujet, nous dirons que ce *principe* ne se trouve pas en si grande quantité dans l'*air,* pour que, à chaque *mouvement respiratoire*, il puisse produire quelque effet remarquable sur le sang et lui communiquer une propriété particulière ; assertion qui devient manifeste, *à posteriori,* par ce fait, que cette substance *inflammable* ne peut entrer qu'en très-petite quantité dans une très-grande masse d'air, même dans un lieu où il en pénètre un assez notable volume, comme cela arrive dans l'embrasement des substances inflammables [2].

Quoi qu'il en soit, et bien que toutes ces considérations soient fort *curieuses* et intéressantes en elles-mêmes, il n'y a cependant là rien de bien *important* pour l'art médical. Nous n'y consacrerons pas un plus long temps.

§ XX. On ne saurait certainement nier l'efficacité réelle et variée de l'air *ambiant* sur le corps. Elle agit, en effet, et tout d'abord d'une manière directe et visible sur la *sensibilité* générale ; et puis elle a, en dernier lieu, une influence non équivoque sur la *crâse* des humeurs. Ce n'est pas tant en vertu de son caractère naturel et propre que l'air, en tant que tel, produit de pareils effets, et parce qu'il éprouve facilement des modifications *élastiques ;*

[1] Ce fut à cette occasion que Stahl établit sa grande et belle théorie du phlogistique ; il ne connaissait pas encore l'existence de l'oxygène, qui ne fut découvert qu'en 1774 seulement par Priestley, etc.

[2] Stahl a le mérite d'avoir prévu l'existence de l'oxygène qui est réellement la partie respirable de l'air, et qui ne s'y trouve en composition que pour 0,21. C'est, en outre, aussi l'oxygène qui provoque, excite et entretient la combustion des substances inflammables.

mais c'est seulement parce qu'il subit lui-même les mutations variables du *froid* et du *chaud*, qu'il s'impreigne facilement de vapeurs *humides* qui lui donnent une consistance *nébuleuse* plus grossière et qu'il livre ainsi le corps à toutes les atteintes fâcheuses des intempéries des saisons.

§ XXI. Une chose bien digne de remarque, et qu'il ne faut pas manquer de noter, c'est que le *sentiment* de la *chaleur*, du *froid* et de l'*humide*, si la perception en est *égale* et *constante*, nous est infiniment plus supportable que l'impression inaccoutumée quoique *peu énergique* d'états atmosphériques contraires, comme par exemple le passage subit du *chaud* au *froid* et surtout au froid *humide*. Il n'est rien, en effet, qui affecte et accable plus le corps que le froid humide, alors surtout qu'il en est atteint d'une manière subite au moment où il se trouve dans une douce *chaleur*, qu'il perd aussitôt sous cette influence. L'expérience prouve, en effet, que c'est dans cette fâcheuse circonstance, c'est-à-dire sous l'impression du froid humide que s'engendrent dans l'économie corporelle les *altérations* sensibles les plus soudaines et les plus profondes.

§ XXII. Les phénomènes que produisent habituellement et sensiblement sur le corps de pareilles constitutions atmosphériques, provoquent dans l'économie certains *mouvements toniques* très-variés.

Lorsque l'on éprouve, en effet, une impression de *froid intense*, il se manifeste aussitôt sur toute la *surface* du corps une sorte de *mouvement constricteur* par lequel les *humeurs* sont *repoussées* vers les parties les plus intimes de l'économie; tandis que sous la douce influence d'une *chaleur* tempérée, les mêmes humeurs sont, au contraire, *rappelées* et affluent *vers la surface cutanée* par suite du *relâchement* de cet état de *constriction tonique*.

D'après ces faits, il arrive : dans le premier cas, une

pâleur générale de tout le corps, l'aspect d'un *resserrement* subit des pores (vulgairement appelé *chair de poule*); l'invasion soudaine du *froid*, la *disparition* apparente des *vaisseaux* sanguins de l'organe cutané; le sentiment, enfin, d'une certaine *tension gravative*. Les effets consécutifs du chaud, au contraire, sont une *chaleur* vive, une *couleur* vermeille de la peau, une sorte de *dilatation* de tous les organes, la *plénitude* des *vaisseaux,* la *gaîté* enfin et la vigueur du corps. Mais un excès de chaleur peut, à son tour, provoquer une sensation *tensive* ou *opplétive* des tissus, ainsi qu'une *fatigue accablante.*

§ XXIII. Que si nous voulions considérer et apprécier quelle est la raison des *variations* de ces *mouvements toniques,* certes nous ne saurions prétexter ici cette fameuse hypothèse de certains modernes, qui supposent que l'on doit rapporter ces phénomènes à la gravité ou pesanteur *spécifique* de l'air. Pourrait-on jamais imaginer un fait plus absurde et en même temps plus opposé à la véritable histoire des *phénomènes barométriques?* Puisque effectivement ce degré remarquable de *pression élastique,* — que l'on a prise jusqu'à ce jour, fort mal-à-propos, pour de la *pesanteur,* — a lieu précisément pendant que l'atmosphère est *froide* mais *sèche* et non *humide ;* et cependant, il est bien avéré qu'une température *froide* et *sèche* est de beaucoup *moins* apte et propre à produire les fâcheux résultats sus-indiqués, qu'un temps *humide* et *froid.* Cela est si vrai, que c'est évidemment par un temps de *sud,* vers la fin de l'hiver, alors qu'a lieu la fonte des neiges et que le *baromètre* descend le plus bas possible, que cette *impression sensible* et *importune* du froid incommode le plus notre organisme. Cela suffit, nous espérons, pour prouver l'erreur de l'opinion des modernes à ce sujet [1].

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. LXIX.

§ XXIV. Il existe encore, au point de vue des lois barométriques, une erreur beaucoup trop grossière : c'est que, à cette *énergie élastique et compressive*, qu'on attribue simplement à la *pesanteur* de l'air, viendrait se joindre quelque chose de si *universel* que son influence se ferait sentir dans *des contrées* entières avec une égale intensité. En pareil cas, l'atmosphère ne serait pas sujette d'elle-même à varier à une distance de quelques *pas*, même en plusieurs lieux à la distance *d'un pied* et à tout instant, bien qu'il soit réel cependant qu'elle puisse être modifiée à volonté.

Par exemple, si l'on passe d'un lieu humide et froid dans un autre lieu où se trouve un poële, et qu'on y reste quelque temps, tout l'effet qu'avait sensiblement opéré le froid sur le corps se dissipe aussitôt. Mais si, au contraire, on abandonne cet appartement ainsi chauffé, sans néanmoins sortir de la maison et que l'on s'expose à un courant d'air, la chose se passe bien autrement à l'égard du corps déjà *chaud* et en moiteur.

Une autre raison semblable de ce phénomène, c'est que ce n'est pas tant cette sorte de constitution universelle, de *froid humide*, qui provoque des effets si imminents ; mais ils sont produits surtout par l'influence passagère des *vents* sur le corps. Toutes ces choses et chaque fait en particulier détruisent l'opinion systématique des modernes, auxquels il n'est plus permis désormais d'alléguer avec quelque dignité ce ridicule argument, savoir : que, dans l'affaire de la *pression* atmosphérique, ou, comme ils le disent, de la *pesanteur* de l'air, l'efficacité d'une *chaleur sèche* et celle d'un *froid sec* produisent des résultats analogues. Personne, du reste, croyons-nous, n'a ressenti des effets identiques provenant de cette hypothétique *compression* si *vague* et si *variable* du corps.

§ XXV. C'est pourquoi, comme il faut nécessairement chercher ailleurs d'autres raisons de ce phénomène, nous dirons qu'elles ressortent évidemment d'une certaine efficacité des diverses constitutions atmosphériques, tant sur les *humeurs* de l'économie corporelle, que sur les parties *fibreuses* des organes, ainsi que d'une *destination vitale* et d'une *réaction convenable* contre de semblables effets.

Il est de notoriété publique que, sous l'influence du *froid* et surtout du froid humide, les humeurs ont une singulière tendance à *s'épaissir*, d'une manière *lente*, il est vrai, mais *énergique* et *tenace;* et tout le monde sait aussi qu'une semblable *température*, alors surtout qu'elle *persiste*, contribue à *ramollir* et à *relâcher* les *fibres* des parties charnues et solides.

Lorsque le corps a été déjà atteint d'une manière subite et *violente*, ou qu'il a été fréquemment l'objet de l'invasion réitérée et opiniâtre des insultes atmosphériques, il est *prudent* et raisonnable d'en prévenir les suites fâcheuses. Ce qui peut être fait de mieux en pareille circonstance, c'est que les *humeurs* soient mises à l'abri du *contact* de la substance qui leur nuit ainsi, et que, comme par une sorte de mouvement plus vigoureux, elles soient dirigées vers les parties les plus profondes du corps. Pour parvenir à ce résultat, il faut que les *fibres* organiques soient *contractées* par un mouvement tonique plus énergique que d'ordinaire, afin que cette *humidité* atmosphérique accidentelle ne puisse s'introduire profondément dans nos tissus, où elle ne manquerait pas d'exercer des ravages notables.

§ XXVI. Nous devons admirer la *justesse* et l'excellence de ces *intentions* de la nature répondant d'une manière si exacte à la constitution *matérielle* du phénomène, et si absolument conformes au but final conservateur de la *vie*. N'ont-elles pas du reste la plus parfaite analogie avec

l'*étiologie* de cette efficacité, plus encore que toute autre conception. Il est, en effet, entièrement convenable et nécessaire de fixer ici sérieusement notre attention, au point de vue des faits qui concernent la conservation vitale du corps, afin de pouvoir reconnaître que, de même qu'*à priori*, la constitution de ces choses *exige*, par une sorte de nécessité finale, des actions de ce genre, pareillement aussi ces mêmes actions, parviennent à cette *fin* en se conformant à cette *intention* et par une méthode d'invention telle, qu'elles *sont en rapport* avec un pareil effet, qu'elles y *satisfont*, qu'elles y *tendent* sans cesse par une sorte de *direction* et de *destination* vraiment surprenantes.

C'est là ce que nous avons voulu faire comprendre et démontrer dans ce paragraphe, attendu que dans l'affaire qui nous occupe on sent réellement qu'il y a de la part de l'*esprit* ou de la *volonté* une certaine *répugnance*, c'est-à-dire une certaine *intention* [1] générale d'éviter et de fuir une pareille constitution atmosphérique.

§ XXVII. Il nous reste encore à faire sur la *respiration* une dernière réflexion, savoir : comment se fait-il que l'enfant qui est encore dans le sein de sa mère n'ait pas besoin de respirer pour *vivre;* mais qu'aussitôt qu'il est né il *respire* et soit dans la nécessité absolue de *respirer continuellement* jusqu'à la fin de ses jours?

Bien que nous avouïons volontiers qu'il ne nous est pas donné de bien reconnaître, *à priori*, la cause de la *nécessité absolue* de respirer où sont tous les animaux qui vivent

[1] Stahl est conséquent ici avec lui-même, et, d'après les principes qu'il a posés dans son *Traité sur les tempéraments*, il conclut légitimement qu'à la répugnance *raisonnée* et *consciente* de l'âme intellective voulant fuir et éviter tout ce qui peut nuire à la santé de son corps, doit correspondre de la part de la *nature*, de l'*âme* végétative et sensitive, de la part du *principe vital* enfin, un acte instinctif affectant le même type intentionnel, capable d'éviter ces choses nuisibles et de prémunir l'économie animale contre leurs funestes effets.

en plein air ; il nous est cependant beaucoup plus facile, *à posteriori,* de donner la raison pour laquelle, *une fois* qu'un animal ou qu'un homme a commencé de respirer, il ne peut plus, sans un grave *danger* et même sans un *péril* inévitable, cessèr désormais de le faire.

En effet, avant que l'enfant respire, les grands vaisseaux *pulmonaires* sont encore tout simplement dans un état de *connivence* et ne reçoivent pas de sang; les poumons eux-mêmes se trouvent dans un état de plissement et de flaccidité. Mais, au premier acte respiratoire et à la première *expansion* de l'organe pulmonaire, dès que le signal de la vie extra-utérine est donné, ces vaisseaux *se dilatent,* et, comme par un acte de *succion,* ils aspirent et attirent à eux le sang qui dès-lors est progressivement poussé de plus en plus profondément par le battement du cœur.

Le sang une fois introduit dans les artères pulmonaires, jusque dans leurs dernières ramifications capillaires, ne pourrait plus *rétrograder vers le cœur* par un seul et même *acte vital* naturel, sans qu'une certaine et même une assez notable quantité de sang ne restât adhérente et frappée d'inertie dans les méats les plus profonds, à moins que de temps en temps l'acte de la respiration ne fût *continué*: car il faudrait s'attendre bien certainement à ce que, une fois que ce sang aurait *séjourné* dans les méats, ainsi que nous venons de le dire, il tombât en *corruption* et causât infailliblement la mort.

§ XXVIII. Ce fait pourrait trouver encore une autre explication plus naturelle, en ce que le *canal,* qui chez le fœtus ménage une communication entre l'*artère pulmonaire* et l'*aorte,* permettant au sang de passer par cette ouverture de l'aorte dans l'artère pulmonaire, ce canal, disons-nous, appelé *canal oblique* [1], *s'oblitère* et se ferme

[1] Trou de Botal.

entièrement peu à peu dès la naissance de l'enfant. En effet, tandis que s'opère la *dilatation* du poumon, l'artère pulmonaire est si fortement tendue en haut, que non-seulement la situation *oblique* de ce canal varie jusqu'à un certain point, mais encore son ouverture ou entrée se trouve tellement resserrée par cette forte *tension* qu'exerce l'artère pulmonaire ainsi énergiquement dirigée en haut, qu'elle perd la liberté de son passage. Mais, quoique toutes ces choses se passent de cette manière, il n'est pas cependant bien évident qu'il y ait là quelque raison ou conséquence *mécanique*, en vertu de laquelle le *trou ovale*, à l'aide duquel, chez l'embryon, le sang peut pénétrer *immédiatement* du ventricule droit dans le ventricule gauche, soit ensuite fermé, lorsqu'une fois est ouverte au sang une libre issue à travers les poumons.

§ XXIX. Une chose bien remarquable que ce trou ovale offre à l'observation, c'est cette disposition *circulaire* et rugueuse de sa double valvule, qui paraît ménager un plus prompt et plus facile passage de l'*oreillette droite* à l'*oreillette gauche*, et qui présente un certain détour apparent qui communique, en arrière, de l'oreillette gauche dans l'oreillette droite. Toutefois, comme la forme anfractueuse et en quelque sorte circulaire de cette ouverture n'a pu, pendant la vie intra-utérine, mettre obstacle à un libre et régulier passage du sang de l'oreillette droite dans l'oreillette gauche à chaque mouvement systaltique, de même on ne voit pas ce qu'il a pu survenir de remarquable dans cette partie aussitôt après que l'enfant a commencé de respirer, à moins qu'on n'admette que l'arrivée du sang de la veine pulmonaire dans le ventricule gauche, en passant par l'oreillette du même côté, ne produise quelque phénomène particulier : phénomène qui pourrait bien assurément être contrarié par la contraction du cœur, qui l'emporte de beaucoup en énergie sur cette pure et simple descente du sang.

§ XXX. On pourrait néanmoins donner à ce sujet l'explication suivante : le trou *ovale* ayant, ainsi que le démontre l'observation anatomique, une forme circulaire membraneuse telle qu'elle semble produire de gauche à droite et d'avant en arrière une certaine dépression qui obstrue toute espèce de libre communication, il arrive que, lorsque le sang est une fois poussé de la veine pulmonaire dans le ventricule gauche, à travers l'oreillette gauche adjacente à ce trou ovale, non-seulement cette forme circulaire est comprimée de gauche à droite vers le ventricule opposé, mais encore lorsque, une fois rempli de sang le ventricule gauche s'est contracté, cette tension se propage et se répète du côté gauche au côté droit du cœur.

Ce phénomène a lieu évidemment par un double mouvement successif (de systole et de diastole). En effet, l'injection du sang de l'oreillette gauche dans son ventricule presse et comprime d'abord cette membrane contre la paroi adjacente et opposée de l'oreille droite ; cette pression se continue ensuite avec plus d'énergie encore pendant toute la durée de la contraction du ventricule gauche ou systole. C'est là ce qui peu à peu provoque l'oblitération de ce trou de Botal qui n'était déjà, à la naissance, qu'un simple canal oblique.

Au reste, comme cette question n'apporte aucune lumière à l'observation vraiment médicale, nous devons mettre de côté toute curiosité inutile à ce sujet, et ne pas insister plus long-temps sur une pareille étude.

CHAPITRE II.

DES ALIMENTS ET DE LA BOISSON.

6. § Ier L'efficacité directe et réelle que produisent les *substances alimentaires* sur le corps étant généralement

connue de tout le monde, il nous suffira d'en dire quelques mots et de ne nous en occuper qu'au point de vue de ce qui a un rapport immédiat avec notre sujet actuel.

Le *sang* est, par nature, une substance tellement exposée à se dissoudre, que, pendant l'acte du mouvement qui préside à sa conservation, et même par lui-même, il se *détériore* successivement et tend toujours vers sa propre *dissolution;* aussi se trouve-t-il dans la nécessité d'une perpétuelle *restauration,* d'une incessante *réparation,* c'est-à-dire d'un *rétablissement matériel*, à l'aide duquel se *reconstitue* cette *quantité* de sang qui s'était consumée et perdue peu à peu.

C'est là le but qu'atteignent les aliments qui, absorbés tant sous la forme *solide* que *liquide,* réparent la substance organique de tous les *fluides* et solides qui composent le corps humain. De sorte que, non-seulement le régime alimentaire sert à *réparer* les pertes et les dommages de la masse sanguine, mais encore il sert indispensablement au développement et à l'*accroissement* de toutes les parties solides du corps : car, bien qu'il ne perde rien en réalité, il faut cependant y ajouter toujours quelque chose, et c'est pour cette fin que des substances alimentaires sont ingérées dans les voies digestives, pour servir à l'incessante nutrition de l'économie animale.

§ II. D'après cet axiôme communément admis : *Telle cause, tel effet,* et sa raison contraire, il est aisé de comprendre que les substances matérielles à l'aide desquelles cette réparation corporelle s'exécute, doivent aussi par leur nature grossière, du moins d'une manière générale, répondre nécessairement à la mixtion qu'elles sont destinées à produire, celle du *sang* et celle de toutes les *parties du corps*. C'est pourquoi, la mixtion corporelle étant principalement *mucido-adipeuse,* profondément mêlée à une

grande quantité de substance *terreuse sèche;* le bon sens nous apprend qu'on doit user d'aliments qui possèdent une semblable composition.

§ III. Cette mixtion n'étant pas exclusivement propre à la nature humaine, mais se trouvant identique pour l'universalité des êtres vivants et animés, la raison de ce genre de *nourriture* et de *vie* commun à tous les animaux mériterait une étude plus approfondie et un examen plus sévère, que nous n'entreprendrons pas ici. Ce qui fournit, en pareil cas, matière à une difficulté assez notable, c'est, d'une part, la considération générale des animaux qui vivent dans l'*eau*, et, d'autre part, l'observation toute spéciale des *serpents* qui, seuls parmi les *amphibies,* vivent un temps assez long (5 ou 6 mois, par exemple) sans prendre aucune espèce de nourriture *solide,* et qui se contentent même d'user, pendant ce laps de temps, d'une si petite quantité d'*eau de fontaine*, qu'il leur suffit de s'en rassasier pendant six jours.

§ IV. Voilà, certes, bien de quoi exercer l'esprit des ingénieux investigateurs de la nature; quant à nous, ne perdons pas de vue, avant tout, cette remarque lumineuse des anciens, quand ils disent que les animaux consomment d'autant plus d'aliments qu'ils possèdent une plus grande quantité de *calorique*. Ce qui démontre que cette énergie, si remarquable dans ces sortes d'animaux, est le fait de la *chaleur,* c'est que, ainsi qu'on l'admet généralement, les animaux à sang chaud, et surtout les plus *voraces* d'entre eux, non-seulement gardent toute leur vivacité durant les plus grandes rigueurs de l'hiver, mais encore ils conservent pendant tout ce temps une chaleur suffisante.

§ V. C'est ici le lieu de faire ressortir dans toute son évidence l'opinion émise plus haut touchant la puissante efficacité de l'impression du *froid* sur le corps, à l'aide

de la *sensibilité*, et pour ainsi dire d'après l'*appréciation des sens*. En effet, l'on voit souvent non-seulement tel ou tel individu supporter plus long-temps que tout autre les rigueurs du froid sans en paraître notablement incommodé, et cela par l'effet seul de l'*habitude* et sans en ressentir la moindre *crainte*, ni la moindre impression fâcheuse; mais encore nous pouvons citer en cette occasion les nombreux exemples si connus des *maniaques*, qui supportent et affrontent avec un courage inoui et si étonnemment contraire à toute *sensibilité* (surtout à la sensibilité si *délicate* de ces malheureux) un froid intense, tel qu'un homme jouissant d'une santé parfaite ne pourrait y résister. Cependant il est réel que, par le fait d'une administration extrêmement puissante et active des mouvements vitaux qui *réchauffent* et usent le sang, le corps de ces maniaques a pu se soustraire à l'action directe du *froid*. Il n'est personne qui doute qu'une pareille chaleur du corps ne soit extrêmement efficace pour provoquer une transpiration énergique, ainsi qu'une dissolution et une évaporation des humeurs animales.

§ VI. Les substances qui doivent être *choisies* de préférence comme *aliments*, sont celles qui sont le plus propres à remplir le *but final* auquel sont destinées en général les substances alimentaires, c'est-à-dire à restaurer le sang et à réconforter le corps. Notre intention n'est pas de traiter particulièrement un pareil sujet, et de nous étendre longuement pour savoir qu'elles doivent être la *nature*, les *qualités*, l'*origine* spéciale et le *lieu* de ces substances : l'expérience de tous les siècles a, du reste, suffisamment démontré que c'est principalement des *végétaux* et des *animaux* que l'homme retire sa nourriture. Ce qui prouve surtout que nos premiers parents eux-mêmes se nourrissaient de *végétaux*, c'est la *malédiction* de Dieu qui

s'appesantit sur *la terre,* condamnant l'homme à la *cultiver* par un long et pénible travail rempli d'*angoisses*, et à l'arroser de sa *sueur* avant d'en retirer le *pain* dont il devait faire sa nourriture.

§ VII. Quoi qu'il en soit et de quelque manière que l'on veuille juger l'affaire, il reste au fond à résoudre cette importante question, savoir : Quelles sont, entre toutes, les substances alimentaires dont l'usage est *préférable ?*

Il n'est personne, en effet, qui ne sache et ne convienne, certes la chose parle assez haut d'elle-même, qu'en bien des régions la nécessité naturelle et le manque de meilleurs aliments ont rendu indispensables certaines choses pour nourrir les hommes. Dans les contrées *hyperboréennes* les plus reculées, par exemple, les hommes ne pouvant retirer du sein de la terre ni fruits ni légumes, et ne voulant pas abandonner leur pays, se trouvent, pour apaiser leur faim, dans la nécessité de se nourrir de *poissons secs* et de *viandes* que leur infatigable industrie leur procure. Aussi est-ce principalement pour les pays où l'on *choisit* à volonté les substances alimentaires, au milieu de la profusion avec laquelle la nature les produit, que l'on peut justement se demander *quel est l'aliment le plus convenable* et le *meilleur* pour la santé du corps.

§ VIII. Cette question peut être considérée sous deux points de vue bien distincts : 1° touchant le *genre* même de l'aliment ; 2° touchant chacune *des espèces* de ce même genre. En d'autres termes, on peut demander d'abord lesquels, des *végétaux* ou des *animaux,* sont préférables comme aliments ; et puis, une fois cette difficulté enlevée, on peut rechercher encore quelles sont les espèces *animales* ou *végétales* qui sont les plus convenables au corps et qui peuvent le mieux et le *plus spécialement* s'accommoder avec le *but final* de la nutrition.

Il est bien positif, en premier lieu, que les *végétaux* pourraient seuls suffire à la *nutrition* du corps humain; car, bien que les hommes soient arrivés à un profond degré d'intempérance, et qu'ils regardent comme une bien grande punition d'être obligés de se nourrir de *pain* et d'*eau*, il est *physiquement* certain et vrai cependant, il est même démontré par une infinité d'exemples, qu'une nourriture composée de *pain* et d'*eau* pourrait parfaitement suffire à l'entretien de notre corps.

§ IX. Cette dernière assertion reçoit une démonstration plus que suffisante dans l'exemple des *animaux*, qui n'ont pour toute nourriture que des substances *végétales* et de l'*eau;* l'on sait, en effet, qu'ils vivent très-bien de cette manière, et qu'ils acquièrent même un embonpoint remarquable. Nous devons, du reste, faire observer ici, que, pour ce qui regarde *simplement* la *nutrition* du corps, il n'y a *absolument aucune différence* entre l'*homme* et la *bête*. C'est ainsi que l'histoire ancienne nous apprend que les hommes se sont nourris jadis de *glands* de *chêne* et de *hêtre*, et il faudrait bien se garder de suspecter la véracité des historiens à cet égard; car, bien que ces faits ne s'appliquent qu'à une seule *famille*, ou, comme on le disait chez les anciens, à une seule *nation*, on peut parfaitement bien, par extension, les rapporter à *tous les hommes*, et à la *race humaine* dont ils sont les membres.

§ X. Il serait curieux de savoir, bien que cela soit une question assez oiseuse, quel fut le premier homme qui imagina de *faire fermenter* la pâte de la *farine*. Mais il nous semble qu'il serait plus raisonnable de penser que cette découverte a été le résultat de l'*usage* que l'on a fait de la pâte, qu'elle n'est due qu'au *pur hasard*, et que ce n'est qu'*à posteriori* que, par la suite des temps, on a

mis ce moyen en pratique. Ce serait, disons-nous, bien plus raisonnable que de s'imaginer que cette fermentation ait été destinée tout d'abord et sciemment à cette fin spéciale et certaine.

Ce qui aurait pu cependant porter l'homme à une pareille découverte, c'est l'exemple des *oiseaux* qui se nourrissent de grains et qui en gardent dans leur *jabot* une très-grande quantité, jusqu'à ce que ces substances soient *ramollies* par l'*eau* qu'ils boivent après et qu'elles aient subi une sorte de *fermentation.*

Une expérience fortuite aurait pu apprendre aussi que des substances *farineuses non fermentées* donnent aux estomacs délicats beaucoup plus de difficulté pour être digérées que les substances ayant déjà subi une fermentation préalable.

§ XI. Tous les végétaux, et surtout les diverses espèces de fruits qu'on en retire, peuvent évidemment suffire à l'alimentation et à la nutrition de l'homme, mais on doit néanmoins se demander quelles en sont les espèces qui paraissent préférables. Ce n'est pas, certes, au point de vue de la *nécessité* qu'il faut envisager la chose, mais au simple point de vue de la commodité; car il n'est pas douteux que l'homme ne puisse s'accoutumer à faire sa nourriture des produits les plus grossiers et de la plus mauvaise qualité. Cependant, là où il est permis de faire un *choix,* il n'est pas indifférent de rechercher avec soin la meilleure qualité des végétaux, à part toute dépravation de goût.

On peut dire d'une manière positive que les fruits de la terre sont tous indistinctement assez nourrissants, mais avec des circonstances d'inconvénients plus ou moins notables.

En effet, l'*avoine,* par exemple, trouble ordinairement la tête, cause des *vertiges* et de violentes *céphalalgies,* si l'on en fait un trop copieux usage.

L'*orge*, qui, sous la forme de pain, peut se conserver plus long-temps, pour qu'il ne soit pas nécessaire de la faire recuire tous les jours, ne peut garder cette forme sans devenir *très-sèche* et sans se condenser comme si elle était gelée. La farine d'orge est d'ailleurs difficile à pétrir et même à moudre, et la pâte en est toujours mêlée à des fragments *grossiers* de son *enveloppe*.

Le *blé* est certainement assez nourrissant, mais il fournit un aliment *plus léger* que *solide*.

Le *seigle* seul fournit une pâte d'une consistance moyenne, ni trop *sèche*, ni trop *molle*. Aussi, voilà pourquoi, s'il s'agissait de faire un choix, le seigle serait préférable aux autres céréales, soit qu'on l'emploie *seul*, soit qu'on le mêle avec du *blé*. Cependant, si l'on recherchait moins l'agrément que la nécessité, l'*orge*, simplement *cuite* et non *pétrie*, mais convenablement dépouillée de son enveloppe, fournirait un aliment assez agréable et avantageux. La farine d'*avoine* bien épurée se ramollit aussi par la coction, et devient un aliment *simple* et *nutritif*.

L'histoire nous enseigne qu'un grand nombre de peuples orientaux se nourrissent exclusivement de *riz* simplement *bouilli;* que chez les peuples de l'*Afrique occidentale*, ainsi que chez ceux de l'*Amérique septentrionale*, le *blé-sarrazin*, comme nous l'appelons vulgairement chez nous, forme la base principale de toute leur alimentation; que chez d'autres peuples c'est le *maïs*, et chez d'autres enfin c'est la racine de *mandiocca* ou *manihot*[1].

§ XII. Les autres parties des *végétaux* sont également

[1] *Manihot* (maniot, manioque), espèce comestible du genre *Janipha* de Jussieu et de Kunth, appartenant à la famille des Euphorbiacées. La partie utile de cette plante est sa racine, qui acquiert un volume considérable et renferme une grande quantité de fécule, à laquelle on fait subir diverses préparations. On en retire le *couaque*, le pain de *casave* et le *tapioka* ou *sagou blanc*. C'est dans l'Amérique méridionale que croît cet arbrisseau.

propres à servir de nourriture aux hommes ; mais on ne pourrait en obtenir une assez grande *quantité* pour suffire à leur alimentation, ni pour fournir à tout le genre humain une nourriture absolument *uniforme* et *solide*. Dans cette catégorie, l'on peut placer principalement les *noyaux doux* et *oléagineux*, surtout ceux d'*amandiers* et de *pins;* telles sont encore les différentes espèces de *noix*, dont le goût cependant moins agréable, et dont la substance nutritive moins facile à digérer, peut provoquer certaines *acrimonies* ou *aigreurs* particulières dans les voies digestives.

La plupart des légumes sont plus durs, plus secs et moins susceptibles de se ramollir que les *grains*. Les *herbes potagères* sont en général assez peu gluantes et visqueuses. Il en est souvent de même des *racines* succulentes telles que les *raves*, les *navets*, les *carottes* et les diverses espèces de *panais* ou *pastenade*, etc.

Tous les autres *fruits* succulents que l'on mange ordinairement et que l'on peut se procurer en très-grande quantité, ont encore le même désagrément d'être ~~trop~~ *~~aqueux~~*, pas assez *consistants*, et fournissent une nourriture *insuffisante;* le plus souvent aussi ils ne sont que de très-courte durée : on ne peut pas facilement les conserver sans qu'ils soient sans cesse exposés à entrer *en fermentation* et à contracter une *âcreté* toute particulière, et alors ils ne fournissent qu'un aliment difficile à digérer.

§ XIII. D'après tous ces détails, il est évident que les céréales l'emportent sur toutes les autres espèces de végétaux et sur toutes leurs parties : celles qui en occupent le premier rang sont le *seigle*, l'*orge*, le *blé*, le *riz*, le *millet*, les *pois*, les *amandes*, les *pignons*, etc. Mais la chose la plus importante ici, c'est de savoir *choisir* prudemment parmi ces substances celles qui conviennent le mieux et d'en user alternativement. Il est cependant bien certain que les

céréales, légèrement fermentées, forment une meilleure nourriture que quand on les mange toutes *crues* ou simplement en *pâte*, ou *bouillies* et ramollies par la cuisson.

§ XIV. Puisque l'*expérience*, que l'on regarde avec raison comme la *grande maîtresse de la science des faits*, nous enseigne et nous démontre que l'homme *peut*, outre les *végétaux*, faire usage de *substances animales* et s'en nourrir sans inconvénient, il est convenable d'examiner ici quelles sont les *parties* qu'il est plus ou moins *avantageux* à l'homme de faire servir à sa nourriture.

Avant tout, jetons un coup-d'œil particulier sur la diverse structure de l'estomac chez l'*homme*, le *porc*, le *chien* et le *chat*, attendu qu'elle est identique et semblable à celle de l'estomac chez les animaux *carnivores*.

De même, en effet, que la structure de l'estomac chez ces derniers est presque absolument identique et que la structure de l'estomac des *oiseaux carnivores* diffère beaucoup de celle des *granivores*, et que les *quadrupèdes carnivores* diffèrent énormément, sur ce point, d'avec les *quadrupèdes herbivores*; de même aussi il nous semble fort à propos de faire remarquer, d'une manière toute particulière, la *ressemblance*, la *similitude* parfaite de structure qui existe entre l'*estomac* humain et celui des animaux *carnivores*, et, contrairement, la *différence* marquée et absolue qu'il y a entre cet organe digestif et celui tant des *granivores* que des *herbivores*.

§ XV. De cette première distinction fondamentale il paraît résulter, nécessairement, que, d'après la constitution, la structure et même la destination de son estomac, l'homme semble, *à priori*, sinon simplement et absolument destiné à se nourrir de *viandes*, du moins à en faire un usage

raisonnable, et à employer à sa nourriture toutes les substances animales les plus propres à faciliter la digestion.

L'expérience de chaque jour nous prouve que l'homme peut se nourrir indistinctement de toute chair animale et manger de toutes les parties du corps de l'animal, à l'exception des *os*, qui sont trop durs. Il est démontré même que son estomac peut digérer des viandes crues, ainsi que nous le voyons par l'exemple des *Tartares* les plus sauvages et des *Samoïèdes*, dont les plus jeunes enfants, aussitôt que leurs dents le leur permettent, mangent avec une sorte de voracité les viandes crues et même les chairs *mortes*, jusqu'à n'en rien laisser.

§ XVI. Parmi les diverses substances alimentaires que l'on peut retirer des animaux, il en est *une*, très-connue de tous, que l'on extrait seulement des espèces vivipares, et qu'un instinct naturel a porté l'homme à employer comme aliment : nous voulons parler du *lait*. En effet, bien que cette substance puisse, sinon d'une manière *intégrante*, du moins en vertu de quelques-uns de ses *principes constituants*, fournir aux personnes qui l'aiment une nourriture aussi agréable que variée ; il est néanmoins bien certain qu'on ne doit pas considérer le lait comme une substance expressément destinée aux besoins de l'homme, et comme un moyen unique de nutrition. Nous allons en donner les preuves les plus évidentes.

§ XVII. *A*. Nous dirons d'abord qu'il est généralement reconnu que le lait donné seul ne constitue pas une nourriture suffisamment solide pour l'entretien du corps, alors même qu'il est pris très-abondamment ; circonstance qui a donné lieu à cette réflexion vulgaire appuyée sur une véridique observation : que *les jeunes enfants qu'on ne nourrit que de lait, sans mélange d'aucun autre aliment solide,*

n'ont, par la suite, qu'une *texture* organique et une *constitution lâches et molles* : ce que nos Germains appellent *Schwammichtes weiches milch-fleisch*,— chair au lait molle et spongieuse. — C'est cette constitution qui les rend si sensibles et trop faibles pour résister aux injures du temps et aux accidents de la vie.

§ XVIII. Quoique l'on puisse prétexter ici la différence des diverses espèces de lait, de sorte que l'une de ces espèces pourrait suppléer à ce qui manque à l'autre, c'est là cependant un fait digne de fixer doublement notre attention.

Premièrement, en effet, le *lait maternel* devrait assurément suffire à son propre nourrisson, du moins pendant les trois ou quatre premiers mois : il est cependant certain que cela ne se passe pas ainsi, et que les enfants sont nourris moins avantageusement avec le seul lait maternel, quand on n'a pas recours à une substance plus solide.

Deuxièmement, bien qu'une égale quantité de lait de *vache*, par exemple, joint à celui de la mère, puisse durant la première enfance suppléer à toute nourriture, cette quantité ne saurait néanmoins être suffisante pour l'accroissement du corps et pour le développement naturel de ses forces.

§ XIX. *B*. Nous ferons observer, en second lieu, que la *formation*, le *développement* du corps et la constitution qui paraît en résulter *à priori*, joints à cette coutume basée *à posteriori* sur un principe particulier et mise en pratique par les nourrices, semble donner lieu à de sérieuses objections.

Et d'abord, puisque les hommes, comme les autres animaux, sont munis de dents, pour quelle fin ou quel usage leur naissent-elles, sinon pour broyer des aliments *solides?*

Nous voyons, en effet, que dans les diverses espèces d'animaux cela se passe évidemment ainsi, et qu'aussitôt qu'ils peuvent faire usage de leurs dents, non-seulement ils cherchent, avec une spontanéité toute instinctive, des aliments plus solides et propres à chacune de leurs espèces, mais encore ils n'approchent plus des mamelles de leur mère, et ils éprouvent même une espèce d'*éloignement* et de répugnance pour le lait, quand ils sont devenus et plus grands et plus forts.

§ XX. A ce qui vient d'être dit, nous pouvons ajouter, comme confirmant d'une manière évidente ces sortes de destinations, ce remarquable phénomène, savoir : que chaque animal, quand son appétit le porte vers des aliments plus substantiels, non-seulement sait, en évitant de toucher à d'autres, rechercher et trouver, parmi tant de nourritures diverses, celle qui convient d'une manière particulière et propre à son *espèce*, mais encore il la discerne parfaitement entre les diverses *espèces* de substances appartenant au même genre. On sait qu'il en est absolument de même des herbivores. Quant aux carnivores, on n'ignore point qu'ils ne se dévorent pas entre eux *spécialement*, — c'est-à-dire entre animaux de la même espèce, — mais qu'ils s'abstiennent même ordinairement de la chair de presque *tout le genre carnivore*[1].

Le parfait accord et l'harmonie qui existe entre ces faits semble donner une raison plausible, tant de la *structure* des organes de l'espèce *humaine* et de sa *constitution* d'après son *appétit* lui-même ou son *instinct inné* (au point de vue de son aptitude à se nourrir de substances solides) que de l'heureux effet qui en résulte.

§ XXI. Ce qui nous prouve le mieux que l'homme peut

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. LXX.

vivre assez commodément sans user de viandes, c'est l'aversion qu'il a pour les *aliments* empruntés au règne animal aussitôt qu'il éprouve quelque embarras dans son économie vitale, c'est-à-dire aussitôt qu'il *souffre* ou que sa santé est en danger. Dans ce cas, en effet, ce qu'il y a de bien remarquable chez l'homme, c'est non-seulement sa prompte et soudaine aversion pour les viandes, mais encore sa très-longue répugnance à en reprendre et *tolérer* l'usage ; tandis que, au contraire, il supporte avec beaucoup plus de facilité l'usage des *végétaux* les plus savoureux, tels que le *pain* de bonne qualité.

C'est ainsi qu'un remarquable passage d'Avicenne a été mal compris par ses traducteurs, lorsqu'ils lui ont fait dire : « *Omnis oppletio mala, panis autem pessima* », — « Toute » trop copieuse réplétion est mauvaise, mais celle du pain » est la pire de toutes » ; alors que la véritable pensée de l'auteur était que « *toute inappétence est fâcheuse, mais que* » *le dégoût du pain est ce qu'il y a de pire* [1]. »

§ XXII. En effet, quoique cette *aversion* de l'appétit puisse être raisonnablement et de préférence attribuée, comme conséquence, à la constitution particulière de certaines affections morbides capables d'entretenir un réel danger de *corruption*, et dont le *chyle* provenant d'une *mixtion* animale peut alimenter le germe corrupteur ; cas particulier dans lequel on doit se tenir en garde contre ce dégoût et cette inappétence ; il demeure cependant toujours certain que cette propension habituelle du chyle à la corruption a son principe dans cette *mixtion* animale, mais que le chyle qui provient des *végétaux*, bien que portant en soi un principe un peu âcre, est néanmoins propre à la *nutrition* et doit être regardé par sa nature comme étant

[1] D'après Stahl, le mot arabe que porte le texte d'Abou-ibn-sina (Avicenne) aurait dû être traduit par *inappetentia*. au lieu de *oppletio*; ce dernier mot, en effet, change et défigure complètement le sens de l'auteur.

plus *opposé* et contraire à un semblable inconvénient d'une prompte corruption putride.

§ XXIII. Nous ferons remarquer ici ce sentiment ridicule et scrupuleux des modernes pour le fait qui nous occupe, comme pour une foule d'autres. Nos contemporains craignent par-dessus tout et condamnent l'usage des substances *douces*, tant d'une manière générale, que principalement dans les *maladies* déjà déclarées [1]. Ils se fondent sur ce principe, que les *douceurs* deviennent *acides*, et que l'*acidité* coagulant le sang, dont elle contrarie le mouvement, peut causer les plus grands dangers. Or, quoiqu'on ne puisse et qu'on ne doive pas nier que des acides *violents* pris en *grande quantité* puissent certainement *épaissir* le sang, cependant un pareil danger n'est point à redouter, si l'on ne prend qu'une petite quantité d'un acide de nature peu violente, telle néanmoins qu'elle puisse, au contraire, être favorable à la *digestion* dans les *premières voies*. Mais on peut, en pareil cas, facilement *prévenir* ces fâcheux effets et *empêcher* que toute la masse des humeurs ne tombe en une immédiate corruption *putride*.

Comme d'ailleurs cette corruption *prend le dessus* et produit de prompts effets délétères dans le corps vivant, qu'elle se refuse à en être *expulsée*, et qu'elle *étend* profondément et plus loin ses ravages, surtout lorsque, *plus subtile* et *salino-sulfureuse*, elle provient de substances végétales ; de même et contrairement, ces principes *salins* et *acides* peuvent être aisément *sécrétés* et *excrétés*, ou même combattus et saturés par d'autres éléments *terreux* plus subtils. C'est là ce qui arrive d'autant plus promptement et d'une manière efficace, lorsque les *acides* que l'on absorbe sont ingérés et digérés dans l'estomac en

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. LXXI.

même temps que d'autres substances *terreuses* ou alcalines, ou contenant des sels alcalins.

§ XXIV. Mais, en outre, les aliments *doux*, en tant qu'ils peuvent devenir *acides*, c'est-à-dire prendre par la *fermentation* un caractère d'*acidité* propre, peuvent aussi facilement être mitigés et saturés pendant l'acte successif de la fermentation par le simple mélange de corpuscules *farineux* et *terreux* : du reste ce nouveau mélange, de consistance et de nature *solubles*, s'insinuant enfin dans les humeurs, y produit un effet plutôt *abstersif* et *liquéfiant* qu'un simple effet de condensation et d'*épaississement*.

§ XXV. Ainsi, à moins qu'il ne se présente le cas d'une *aversion* tout-à-fait *spéciale* et *individuelle*, surtout chez les femmes à cause de leur très-grande *susceptibilité*, il n'existe certainement pas une seule raison d'avoir le moindre scrupule sur l'usage modéré des substances alimentaires *douces* et légèrement *acidulées*. Il faut comprendre principalement sous ce nom l'*acidité du citron*, le *vinaigre* lui-même plutôt *plus fort* qu'*éventé*, la saveur plutôt *acide* qu'*insipide* des aliments ordinairement sujets à s'aigrir par la *fermentation*, — tels que les *choux* préparés en saumure, le *concombre* et le *pain* lui-même ; — nous pouvons même ajouter que la saveur des substances *douces*, surtout du *sucre* plus encore que du *miel*, pourvu qu'on en fasse *un usage modéré*, ne saurait jamais être à redouter dans ses effets sur le corps.

§ XXVI. Nous approuvons sans réserve le mélange des substances douces et légèrement acides avec les aliments qui, de leur propre nature, sont moins sujets à *fermenter* : tels sont, par exemple, les *concombres* et les *melons* ; les premiers, qu'on doit saturer de bon *vinaigre* et de *poivre*, et les seconds, de *sucre* et même de *poivre* et de *sel*, afin

de modifier convenablement la fermentation de ces substances, dont la consistance *s'affaiblit* et *se ramollit* par elle-même ; nous en dirons de même de la *laitue*. Ainsi, la *fermentation* de toute espèce de choux en *saumure*, ainsi que des concombres, si l'on n'a pas la précaution de provoquer leur acétification, — ce qu'on obtient surtout par l'addition de quelques semences un peu douces, comme celles d'*anis*, de *fenouil*, de baies de *genièvre*, etc., — ne donnera pour tout résultat qu'un *mélange insipide*, sans *consistance*, *moisi* et tout-à-fait *indigeste*, ou qu'il faudra ensuite couvrir de trop de sel ; ce qui le rendrait intolérable au palais et même dégoûtant.

§ XXVII. Bien que, d'après ce qui vient d'être dit, l'homme puisse se contenter d'une manière de vivre *plus simple*, comme il peut aussi user d'une *plus grande quantité* d'aliments, il convient qu'il fasse attention à ce que, dans une telle *multiplicité* de mets, il n'en absorbe pas une trop grande quantité, ce qui serait fort imprudent ; il doit, d'un autre côté, veiller à ce qu'un aliment vienne au secours d'un autre, afin que celui-ci compense ce qui peut manquer au premier ou en corrige l'effet.

Ceci regarde surtout les substances qui peuvent favoriser une suffisante *fermentation* que produisent d'une manière directe les substances *acides*, ainsi que les aromates *indigènes* et *étrangers* qui provoquent l'*acidité*.

§ XXVIII. Il en est du *boire* comme du manger : plus la *boisson* est de nature *simple*, mieux cela vaut ; et bien certainement l'*eau*, même toute pure et sans mélange, peut suffire. Il est néanmoins prudent de saturer les boissons de *particules alimentaires* et *solides*, surtout de substances *fermentescibles* et même parfois *fermentées* jusqu'à un certain point, comme la *cervoise* et le *vin*.

En effet, par ces précautions, on peut éviter l'inconvénient que le trop peu de consistance de l'eau ne la laisse trop promptement sortir du corps par les *sécrétions* et les *excrétions;* mais l'on peut encore ainsi rendre, dès le commencement du repas, la boisson tout-à-fait analogue au caractère naturel des humeurs du corps, qui est de *s'épaissir*.

§ XXIX. Il faut bien faire attention et prendre bien garde que les boissons *fermentées* trop *spiritueuses* peuvent donner à la tête. Mais comme cela n'arrive pas tous les jours, on doit en faire retomber la faute sur le caractère spécial des *substances* fournissant à la boisson, tantôt un principe particulier, tantôt une matière purement accessoire : telle est, par exemple, la *cervoise* fabriquée avec du *houblon* trop frais, ou avec trop d'*avoine* ou de l'*orge* cuite; car alors ce n'est pas le principe *spiritueux,* mais un principe enivrant, qui donne à la tête et trouble l'*intelligence*. Pour ce qui est de la vertu enivrante du vin, il est prouvé qu'elle diffère selon les lieux ou les contrées, ainsi que cela devient évident par les vins de Hongrie, de la Thuringe, de la Misnie, ainsi que par ceux qu'on retire des Gaules et qu'on altère en les faisant fermenter avec la *chaux* et les *alcalis;* quoique même on entende mal-à-propos ordinairement, sous ce nom, des vins, comme on dit, *calcaires,* tels que les vins d'Iéna en Thuringe.

On avait déjà remarqué depuis long-temps, à Athènes, qu'un pareil vin *portait fortement à la tête,* parce qu'on y mettait du plâtre : — *δὶα τὸ λαβεῖν γύψον*. — Nous ne voyons pas trop pourquoi Casaubon a ainsi paraphrasé ce passage : *qu'on met du plâtre dans les tonneaux,* attendu que ce *vin* peut posséder plus intimement dans sa propre substance et comme principe *inné* cette qualité enivrante.

§ XXX. Entre autres innovations nombreuses de ces

derniers temps, des Orientaux ont importé chez nous l'usage de *boire chaud*, et de là, la question s'il est *avantageux* ou *nuisible* d'adopter cet usage. Or, ici la réponse est facile. Non-seulement il n'est pas nuisible de boire quelquefois chaud, mais c'est, au contraire, aussi utile et même plus avantageux de le faire que de manger le *potage chaud*. Cependant, bien qu'il ne soit peut-être pas *directement* nuisible de *boire chaud continuellement*, en évitant cependant une chaleur brûlante, cette habitude pourrait devenir indirectement nuisible, puisque, par la suite du temps, elle pourrait rendre insupportables les boissons *un peu froides*, sans parler de celles qui sont *à la glace*.

On peut lire dans les journaux anglais, en preuve de ce fait, la mort subite d'un individu habitué depuis déjà longtemps à *boire chaud*, et succombant à une *boisson froide*.

§ XXXI. Quant à nous, à l'égard du boire et du manger, nous apprécions beaucoup cette *règle* qu'on suit en médecine, et qui s'accommode si bien avec la pratique civile, vu le cours actuel des choses : elle consiste en ce que l'homme doit *s'accoutumer* à manger et à boire avec *modération* toutes sortes d'aliments et de boissons, pourvu que ces substances ne soient pas contraires à une bonne digestion, et qu'on bannisse en quelque sorte toute répugnance exagérée, ainsi que toute *délicatesse* dans le *choix scrupuleux* qu'on en fait. Car tout homme qui, bien portant d'ailleurs, agit en ceci sans *crainte* et sans *précipitation*, n'éprouvera aucun inconvénient sensible d'un tel régime ; tandis que, dans un état déjà morbide, la raison même lui commande d'abord d'être circonspect ; un dégoût spontané rend ensuite, généralement, cette circonspection plus facile, dans ces moments de maladie, où le patient éprouve une répugnance naturelle pour les choses qui ne conviennent pas, — pourvu néanmoins que dans le nombre de ces choses, on

ne comprenne pas absolument toutes les substances *savoureuses, douces* et *acides,* et toujours *fermentescentes,* selon cette grande prévention que nous avons déjà blâmée avec raison.

§ XXXII. Il ne convient pas de nous appesantir sur ce qui concerne les *heures des repas.* Nous dirons simplement que le temps des repas le plus convenable à la nature est celui où un appétit *légitime* se fait sentir. Ce *légitime* et *naturel* désir de prendre des *aliments* comporte, avant tout, une manière de vivre très-simple, abstraction faite de tout autre *attrait* du goût, de tout *préjugé* à cet égard, ainsi que d'un trop grand empressement après une *longue abstinence.* C'est là ce qui arrive très-fréquemment avec un *régime de vie simple.*

§ XXXIII. A ce point de vue, on n'ignore pas qu'une personne sobre et bien portante d'ailleurs se livre difficilement à des excès lorsqu'elle se contente d'un seul plat et se nourrit de bon *pain;* mais, dans un repas copieux, alors même que l'appétit ne permet plus de manger d'un plat quelconque, si l'on sert sur table quelque *nouveau* ragoût, et même plusieurs autres, il survient aussitôt un appétit de *fantaisie* et de *caprice* auquel les hommes se laissent aller ordinairement *plus* qu'ils ne *le doivent,* même qu'ils ne *le peuvent.*

§ XXXIV. Cependant, au point de vue de la *règle naturelle* à suivre dans les repas, il convient de dire encore ici qu'on doit, avant de quitter la table, prendre autant de nourriture qu'il en faut pour satisfaire *son appétit.* Or, la *mesure* ou quantité d'aliments et de boisson que réclame la nature doit être telle que l'appétit soit raisonnablement satisfait. Mais si néanmoins les circonstances ne permettaient pas que l'estomac fût *rassasié,* et qu'on fût encore tourmenté

par la faim, il serait convenable de prendre des aliments, quel que soit le moment où notre appétit nous y excite *de nouveau ;* car cette appréhension, tout-à-fait populaire, que la *digestion* une fois commencée puisse être troublée par l'ingurgitation de nouveaux aliments, est, en réalité, frivole et vaine pour un corps *sain* et *bien portant ;* attendu que lorsqu'il en résulte quelques désagréments, ils proviennent toujours d'une *sensibilité mal habituée,* et jamais du simple assaisonnement des mets.

Nous le répétons, le principal rôle est ici dévolu à l'*habitude;* mais il importe de bien se garder de trop accorder aux *plaisirs habituels* de la table.

CHAPITRE III.

DU MOUVEMENT ET DU REPOS.

γ. § Ier. On doit, en troisième lieu, mettre au nombre des choses non naturelles les états alternatifs de *mouvement* et de *repos.* « *Quiconque ne travaille point ne doit pas manger* », a dit le grand Apôtre, et cette sentence paraît s'accorder parfaitement avec la nature ; elle s'applique surtout à un régime de vie un peu trop *abondant* ou *grossier.* Ce qu'il y a même de positif, c'est que l'*oisiveté* est tellement nuisible aux *mouvements progressifs du sang,* que ces mouvements, se succédant avec trop *de lenteur* ou *d'inégalité,* s'exécutent toujours mal, et qu'on peut ainsi s'attendre à quelque désagrément.

§ II. En effet, un exercice *modéré* seconde admirablement une *distribution* uniforme et convenable des *humeurs ;* il favorise leur compression et leur filtration à travers les tissus, et conséquemment l'*atténuation,* la *sécrétion*

et l'*excrétion* de ces mêmes liquides animaux ; il conserve l'*agilité* et la souplesse des parties du corps, il les rend même et les maintient de plus en plus agiles et flexibles. Bien plus, comme le mouvement est spécialement utile à l'homme pour exécuter ses actions naturelles, aussi bien qu'il l'est généralement à tous les animaux, il n'est possible d'arriver à cette facile exécution des mouvements que par l'exercice du corps. C'est donc à ce point de vue que nous disons que le mouvement est indispensable.

§ III. Comme d'après l'observation tout se passe paisiblement, avec tranquilité et modération dans l'économie corporelle, même au milieu des *mouvements* qui se succèdent dans toutes les parties du corps, il est pareillement très-naturel que le mouvement *volontaire* corresponde à un type semblable de tempérament; car il n'est ici question que du mouvement imprimé par la *volonté*. En effet, bien que la *vie* tout entière repose sur le mouvement (mais sur un mouvement purement *involontaire*, vu qu'il se produit en dehors de toute *intention* de la *pensée* et qu'il a lui aussi ses lois de *direction* ou *d'accroissement*); nous ne voulons cependant parler en ce moment que de cette sorte de mouvement qui s'accomplit *dans* et *sur* le corps avec plus de force, et qui se trouve sous la direction immédiate de la *volonté*.

§ IV. La *mesure* de ce mouvement dépend de ces deux circonstances principales, savoir : qu'il doit être plus modéré dans sa *vitesse* et plus long dans sa *durée*, poussée jusqu'à une légère *fatigue*. Car un mouvement impétueux agite le sang d'une manière trop soudaine, trop *inégale*, et même trop *violente;* d'où provient une mauvaise et fâcheuse disposition dans la crâse du sang, ainsi que des actes désordonnés toujours prêts à nuire. Mais aussi, comme un

mouvement trop court n'est en général que de peu d'utilité, il arrive, *dans l'espèce*, que, ne s'exerçant pas également sur toutes les parties du corps, il lui devient moins avantageux.

§ V. Ce qu'il y a de bien positif, c'est que les différentes proportions des corps déterminent de la manière la plus précise le mouvement volontaire ; attendu que des organes plus étendus en dimension et d'une contexture plus lâche, doivent, dans ces conditions, être soumis à une impulsion motrice plus sage et plus modérée, car ils supportent cet acte de mouvement avec plus de difficulté que des parties grêles, ténues et plus agiles ; bien que, là où les humeurs abondent, un mouvement convenablement *tempéré* soit effectivement *utile* et même *nécessaire*. Il faut, en pareil cas, que la nature emploie dans la direction de ses actes une telle circonspection, qu'elle doit veiller à ce que, en agitant les humeurs avec trop de *violence* et d'une *manière inégale*, elle n'occasionne des troubles graves dans l'économie.

§ VI. Il existe cependant plusieurs genres de mouvements vraiment utiles et profitables au corps, soit que, naturels et innés, ils se manifestent différemment dans les *membres* et le *tronc*, soit que, adventices ou acquis, ils affectent, de mille manières, le corps entier ou ses diverses parties. Du premier genre, sont les différentes espèces de *déambulations*, tantôt en *plaine*, tantôt en gravissant les *collines*, avec un plus ou moins *grand effort*; les *courses* plus ou moins précipitées ; les diverses manières de *plier*, de *courber*, de *fléchir* le corps avec plus ou moins de *souplesse* ou de *fatigue* (comme quand on *fend* péniblement un morceau de bois avec un *coin*, qu'on y enfonce fortement un *clou*, ou qu'on le coupe à grands coups de

haches); la *sonnerie*, à haute volée, des *cloches;* l'exercice à la *balle*, ou aux grosses *boules*, ou au *ballon*, etc. Du second genre de mouvements, sont l'*équitation* et les secousses qu'elle donne ; le *cahotage des voitures;* les *fardeaux* qui exercent si diversement le corps, etc. Ces dernières espèces de mouvements ont des avantages précieux, surtout contre les dispositions morbides actuelles : à cet égard, il est bon de lire ce qu'a écrit Sydenham, *touchant l'efficacité de l'équitation dans les affections de langueur.*

§ VII. En toute occasion, un mouvement modéré peut avoir ses avantages : d'où surgit cette question, naturellement relative aux tempéraments délicats, savoir : Leur est-il avantageux ou *nuisible* de se *livrer* à un mouvement *violent* immédiatement après le *repas?* La réponse devrait être faite ici par les gens de la campagne, par les ouvriers et par tous les hommes qui, gagnant leur pain à la sueur de leur front, passant tout simplement des travaux les plus pénibles à leur repas, et revenant gaîment de la table à l'ouvrage, se portent le mieux du monde. Pour ce qui concerne une bonne santé, en tant qu'elle se fonde principalement sur la liberté du mouvement des humeurs, nous pouvons dire qu'en général, la signification des mots latins, *potus* et *motus*, justifie ce fait. En effet, la *boisson* facilite éminemment la *motilité ;* le *mouvement* en favorise l'*effet* et en provoque les *fins* naturelles, c'est-à-dire les sécrétions et les excrétions convenables.

§ VIII. Nous avons d'ailleurs souvent fait remarquer jusqu'ici que, dans le corps humain, ainsi que chez les animaux, tout a été établi et disposé pour l'obtention de résultats paisibles bien ordonnés; nous pouvons dire de même pour ce qui regarde la question actuelle, que l'on ne peut s'attendre à de bons résultats qu'à la suite de mouve-

ments paisibles et *successifs*. C'est sous ce même point de vue que le *repos* doit succéder au mouvement ; conformément à cette pensée poétique : « *Quod caret alternâ requie, durabile non est.* — Il n'y a de durable que ce qui passe alternativement du mouvement au repos. » — Nous ne voulons point nous étendre longuement ici sur la question du *repos*, attendu qu'il suffit de le considérer dans un sens relatif à la cessation de tout mouvement, et de le distinguer d'une nonchalante *oisiveté*.

§ IX. A ce propos, il est une chose importante dont il convient de faire mention ici : c'est que, relativement au *délassement* que l'on est obligé de prendre, il faut bien se garder de passer plus brusquement qu'il ne faut et d'une manière *immédiate* du *mouvement* au *repos;* l'on doit d'autant plus se tenir sur ses gardes, que de diverses manières de se livrer au repos peuvent résulter certains inconvénients. C'est effectivement ainsi que, chez les individus d'une sensibilité excessive, un repos soudain, après de *violentes secousses,* peut, au milieu de l'agitation du sang, en occasionner une distribution inégale dans la circulation, et provoquer certaines congestions, du moins temporaires, mais presque inévitables.

§ X. Ce qui mérite encore d'être remarqué, c'est cette influence, bien reconnue de tout le monde, d'un repos pris à contre-temps. En effet, lorsque, par exemple, une personne peu accoutumée à la marche, ou qui même en a une grande habitude, *parcourt rapidement à pied* une certaine distance, et que, vers le milieu de sa course, elle s'arrête un peu trop long-temps pour prendre du repos, elle se sentira ordinairement bientôt après accablée de lassitude, ou du moins saisie de raideur et d'engourdissement, au point d'éprouver beaucoup plus de difficulté pour se remettre

en mouvement et poursuivre convenablement son chemin. On peut invoquer la même raison à l'égard de cette grande lassitude ou même de ce brisement des membres que l'on ressent lorsque, sans en avoir la coutume ou après en avoir perdu l'habitude, on entreprend de se livrer à un mouvement trop pénible, soit à pied, soit à cheval, soit même sur une méchante voiture mal suspendue, dans une longue et fatigante route, etc. Il est bien certain que, si après d'aussi violents exercices on se livre immédiatement à un indolent repos, il s'ensuivra infailliblement un malaise si grand dans le corps, que le lendemain on se sentira comme harassé de fatigue.

§ XI. Pour exprimer notre pensée en peu de mots, nous disons qu'il convient qu'il y ait une juste *proportion* entre le *repos* et le *mouvement* volontaire, et que cette proportion doit principalement consister en ce que le repos ne soit jamais d'une *plus longue durée* que le mouvement. C'est pourquoi il faut qu'un *mouvement* modéré et peu à peu ralenti soit le premier degré du *repos*, et qu'à un mouvement trop violent succède un *repos* d'autant *plus long;* mais, autant que possible, il ne convient pas qu'un *repos subit* succède *immédiatement* à un *mouvement, trop violent* surtout.

CHAPITRE IV.

DU SOMMEIL.

♂. § Ier. Quiconque voudra se donner la peine d'examiner le fait avec une sérieuse attention, comprendra facilement quel est le véritable rapport de différence qui existe entre le *repos* et le *sommeil,* attendu que le repos

est pour le *mouvement* volontaire ce que le sommeil est pour les *organes des sens*[1].

C'est à juste titre que l'on met au nombre des choses non naturelles le *sommeil* et les *veilles* qui lui sont opposées ; car, de même que le mouvement *local* et *volontaire* favorise et seconde de diverses manières les actions de la vie, en même temps qu'il aide la *raison* à atteindre le but auquel elle vise, et que les *veilles*, en facilitant le libre exercice *des sens*, sont d'une utilité réelle, tant pour les *soins qu'exigent les actes vitaux* que pour l'exercice de la *raison*, de même aussi le repos sert à réparer le *mouvement*, et le sommeil à rétablir l'énergie des *sens* et des *facultés intellectuelles*.

§ II. L'état de *veille* ne consiste réellement, en effet, que dans la prompte disposition de l'âme à *sentir* et à *penser*, attendu qu'en vérité, dans un état normal, *veiller* et *penser* sont deux choses absolument inséparables ; mais, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer en plusieurs endroits, comme l'*activité* de l'âme n'est point *absolue*, qu'elle est au contraire extrêmement *limitée* tant dans la *sensibilité* que dans la *pensée*, il arrive ainsi qu'elle ne peut point persister dans une action perpétuelle et incessante sans s'exposer sérieusement à de notables détriments dans l'*énergie*, l'*activité* et la *persistance* naturelles de ses actes[2].

§ III. L'âme répare ses pertes au moyen d'un repos que nous appelons *sommeil* : à ce sujet de nombreux auteurs ont émis des opinions on ne peut plus erronées. Ils regardent, en effet, ordinairement le sommeil comme un phénomène simplement *passif*, comme un saisissement du premier *sensorium*, comme un *obscurcissement des esprits* par

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. LXXII.
[2] *Voy.* T. VIII, Comment. LXXIII.

je ne sais quelles vapeurs, comme une trop grande *humidité* du *cerveau*, etc. Mais en réalité la chose se passe bien autrement : c'est là ce qui est évident *à priori* par la considération de l'*activité* ou *énergie* de l'*âme*, et *à posteriori* par la faculté tout-à-fait libre de se soustraire aux choses qui excitent d'ailleurs trop vivement sa *sensibilité;* car, bien certainement, puisque l'*âme* a ainsi de temps à autre besoin de relâche, on ne peut pas regarder le sommeil comme un état simplement passif, qui interrompt l'*activité* de l'âme et semble la retenir *captive*. L'on doit *plutôt expliquer le sommeil* comme étant un effet auquel l'âme se prête, qu'elle laisse librement s'accomplir, ou mieux encore comme un phénomène que l'âme elle-même *doit*, *peut* et *veut* habituellement se charger de *produire* et d'*exécuter* avec un ordre et une méthode à elle propres.

§ IV. La plus grande difficulté de concevoir et de bien comprendre comment l'*âme* peut goûter le *sommeil*, au moyen de la *suspension* de l'*activité* des sens, a dépendu jusqu'à ce jour de ce que l'on n'a pas compris suffisamment le caractère vrai de la *sensation*.

Comme il ne convient pas de donner ici une démonstration déductive du fait, il suffira de le regarder comme une simple *supposition*, en tant qu'il peut nous être utile, et de l'appliquer à la question présente. Ainsi, en supposant que l'âme, par une certaine *activité positive*, exécute elle-même en grande partie ses *sensations*, ou bien (comme on le dit vulgairement d'une manière plus générale et plus abstraite) qu'elle *influe* sur elles et y *concourt*, il sera évident que, aussitôt que l'âme suspendra son action propre, elle cessera par conséquent d'*agir* et d'*influer* sur cet effet, et le résultat de cette suspension d'activité produira le *sommeil*. Ce fait paraît être, au premier abord, à l'abri de toute espèce de doute, surtout si la *supposition* est convenablement démontrée ; ces

choses deviennent encore plus évidentes par la considération de tout ce qui se passe journellement et visiblement en cette affaire.

§ V. Ce qu'il y a de positif avant tout et que tout homme réfléchi ne peut ignorer, c'est que : 1° une profonde *sécurité d'esprit*, 2° l'*éloignement de l'âme de toute idée positive et fixe*, ainsi que de toutes les *spéculations* pénibles de la vie, 3° un certain *dégoût*, plutôt qu'un constant désir de *sensation* et d'*action*, non-seulement engagent beaucoup, mais encore concourent absolument à faire goûter un prompt et paisible sommeil.

§ VI. Personne n'ignore que l'excès et la persistance des sentiments de *crainte*, de *chagrin*, de *sollicitude*, sont très-capables d'interrompre le sommeil ; on sait aussi généralement combien un *ardent désir* et une impatiente *attente* d'objets agréables, des *fantaisies* de l'*imagination* et de *vives images de nos pensées* sont capables de troubler notre repos. Si le sommeil n'est pas toujours *interrompu*, tout cela du moins contribue à le *troubler*, à l'*agiter* et à le *plonger* dans les plus vives idées *fantastiques* de la *pensée*, c'est-à-dire dans des *rêves*.

§ VII. Mais nous avons des exemples particuliers, et souvent même journaliers, d'un sommeil provenant de la répugnance et du *dégoût* qu'inspirent les *objets* qui excitent trop violemment ou qui provoquent d'une manière quelconque la *sensation*. Aussi reconnaît-on comme fortement portés au sommeil non-seulement les hommes indifférents, stupides, se dégoûtant facilement, et très-peu capables d'apprécier les choses qui ont rapport aux sens ou à l'esprit ; mais fréquemment encore ceux qui, d'un caractère du reste assez vif, se trouvant en des lieux et en des occasions où ils ne rencontrent rien qui convienne à leur caractère et à leurs

goûts, sont, n'importe leur tempérament, tellement enclins à dormir à l'heure habituelle du repos, qu'on les voit presque dans l'impossibilité de s'en défendre.

§ VIII. A tous ces divers phénomènes nous en joindrons encore certains autres, parmi lesquels nous placerons en première ligne cette prompte *habitude* qu'a l'homme de *s'endormir* ou de *s'éveiller* à une heure déterminée. Nous avons la preuve du premier de ces faits dans cette coutume vulgaire de faire la *méridienne;* car, une fois qu'on s'y est livré à plusieurs reprises pendant quelques jours de suite, l'on voit journellement revenir *à la même heure* l'envie de dormir avec tant de puissance que l'on ne peut y résister, à moins que certaines raisons *morales* et *agréables* surtout ne nous tiennent en éveil et n'éloignent le sommeil, ou que du moins, — chose digne de remarque, — nous n'ayons dans notre esprit une profonde et évidente aversion pour le sommeil.

Le second fait est prouvé par l'*habitude* que nous avons de nous éveiller très-ordinairement, soit volontairement ou comme à dessein, soit même spontanément, à telle ou telle heure de la nuit ou du matin; car, si nous ne nous éveillons pas précisément à l'heure où nous avons résolu de le faire, surtout dans l'intention bien arrêtée de nous réveiller, du moins c'est à peu près *vers cette heure-là* et sur la *fin* de notre sommeil qu'il nous arrive de nous éveiller; ce qui a donné lieu, en Allemagne, à cette manière de parler en vogue : *Mit sorgen schlaffen,* — dormir avec préoccupation, — c'est-à-dire à cause de l'intention fixe de nous éveiller exactement à l'heure bien arrêtée dans notre esprit.

§ IX. Entre autres choses fort importantes en cette matière, nous devons considérer surtout que l'*âme humaine* peut accomplir tous ces divers phénomènes *à son gré,* ou

simplement selon son *libre arbitre,* et qu'elle n'a besoin en cela d'aucune *théorie complexe,* d'aucune *conception* en quelque façon *figurative* et *rationnelle* pour définir par la *pensée* l'*étendue* ou la *mesure du temps*. Et bien qu'il ne soit pas douteux que l'âme acquière par l'USAGE et l'HABITUDE cette connaissance de la mesure du temps, il n'est pas moins vrai néanmoins que quelque *habitude* que l'âme contracte, en cela elle ne peut rien saisir par l'INTELLIGENCE touchant le *mode* ou la *raison* de cette habitude, pas plus qu'elle ne peut exercer sa *pensée* sur toute cette affaire et *en avoir* CONSCIENCE.

Quant à l'objet principal qui nous occupe, nous devons conclure que le sommeil n'est point un état *passif* de la *nature humaine,* mais bien un état *actif* pour l'accomplissement duquel il faut admettre *à priori* une utilité et une nécessité réelles, et *à posteriori* un concours de la *volonté*: constitution évidente qui atteste qu'il y a en ceci quelque chose de tout-à-fait étranger à une *simple* réceptivité *passive* ou à une *inévitable invasion* du sommeil [1].

§ X. Le sommeil doit si bien être compté au nombre des choses *non naturelles,* que si l'on n'en fait un usage convenable, l'économie corporelle et les actes vitaux ne peuvent plus subsister selon leur institution et leurs destinations; aussi est-il indispensable de mettre une certaine règle et de la discrétion dans la mesure du sommeil et des veilles, et d'éviter de part et d'autre le *trop* ou le *trop peu*. Il convient surtout de ne pas perdre de vue, pour ce qui regarde le sommeil, la *différence* naturelle et frappante qu'il présente selon les *tempéraments* et les *âges;* car, chez les uns, le sommeil est *plus long* et *plus profond,* et chez les autres *plus court* et *plus léger*.

[1] Nous renvoyons ici nos lecteurs au savant traité de M. Lemoine sur le *Sommeil*, et à notre T. VIII, Comment. LXXIV, pour ce qui concerne les travaux de tous les physiologistes anciens et modernes à ce sujet.

§ XI. On appelle vulgairement sommeil *profond* celui d'où l'on ne sort que difficilement et lentement, si bien que la personne qui est dans cet état semble être entièrement privée de toute *activité* des *sens* tant *internes* qu'*externes*; tandis que celle dont le sommeil est léger se trouve plus sensible à l'impression des objets *extérieurs*, et est même, durant ce sommeil, si fortement agitée par les *fantômes* de l'*imagination* et les *souvenirs* de la *mémoire*, que, sous la vive peinture des *rêves*, un tel sommeil présente presque d'une manière positive et réelle toute l'*activité* de la *pensée* pendant l'état de *veille*.

§ XII. Les sujets à tempérament *bilieux* et *mélancolique* ont le sommeil *court* et *léger*; tandis qu'un sommeil *long* et *profond* est le propre des individus *sanguins* et surtout *phlegmatiques*. Chacun de ces phénomènes correspond à cet état de l'esprit que nous avons signalé plus haut et qui se manifeste de diverses manières suivant la diversité des tempéraments. Nous savons, en effet, que les personnes *bilieuses* ont un caractère inquiet et toujours porté à l'*activité*, et que les *mélancoliques*, aussi prompts à l'action que pleins de soucis et de sollicitude, sont timides, craintifs et méfiants pour leurs propres affaires; ils ont, les uns et les autres, cette disposition naturelle de conserver et de suivre dans toutes leurs *actions* ce même type caractéristique qu'ils poursuivent même pendant leur sommeil. Les hommes à tempérament sanguin et les phlegmatiques ont un caractère différent: les premiers agissent avec une libre sécurité, tandis que les autres sont apathiques et négligents; ils affectent en général, les uns et les autres, un semblable type dans leur sommeil. On voit cependant quelquefois, au milieu d'un concours de circonstances morales et d'habitudes qu'on contracte en ces occasions, des individus affectant pendant leur sommeil un type contraire, soit aux pensées qui avaient

captivé leur esprit, soit à leur sollicitude ou à leur crainte, soit même à la diversité du type de leur tempérament.

§ XIII. Au point de vue de l'âge, le sommeil est ordinairement plus long et plus profond chez les jeunes sujets; plus on avance au contraire dans la vie, plus aussi le sommeil est court et léger. La raison de cela, c'est que plus l'on est jeune, moins l'esprit est occupé par d'importunes pensées, et plus aussi sa volonté s'affranchit d'une certaine multiplicité d'action, comme s'il savait, par une intuition naturelle, qu'il a devant lui assez de temps pour se livrer à son activité.

Tandis que, lorsqu'on est plus avancé en âge, l'esprit, entrevoyant le terme fatal de la vie humaine, et voulant beaucoup faire en peu de temps, insiste sur son œuvre et, sans cesse en labeur, se dégoûte du repos.

Il faut néanmoins apprécier ici à leur juste valeur et mentionner ces sortes de modifications morales et occasionnelles qui, suscitant de notables inquiétudes dans l'esprit des jeunes gens, viennent, de temps à autre, troubler et interrompre leur sommeil comme leurs actions.

§ XIV. Nous signalerons encore ici une opinion émise contradictoirement à ce que nous avons déjà dit à ce sujet, et qui considère le sommeil comme étant un phénomène purement *passif, accablant* la nature, ou âme pensante, sous le poids de la fatigue des organes, ou comme d'épaisses *vapeurs* venues on ne sait d'où ni comment, ou enfin pour le moins comme le résultat de commotions ou d'agglomérations de semblables vapeurs (quelle qu'en soit d'ailleurs l'origine) après de grandes et de nombreuses fatigues; en sorte qu'il faudrait supposer que ces éruptions vaporeuses sont l'effet de certaines causes particulières et préalables, mais qu'elles ne sont pas là toujours en abondance ou

tout à propos; car on assure encore, dans cette hypothèse, que c'est le sommeil même qui les dissipe et les anéantit jusqu'à ce que l'âme soit enfin réveillée. Cependant, comme ce sont là des phénomènes passifs et simplement gratuits, il serait indispensable de supposer aussi tout ce que nous avons dit, c'est-à-dire que, contrairement à l'hypothèse même, il faut accorder à l'*âme* une activité particulière contre cette sorte de passivité. Mais un phénomène qui est complètement opposé à ces faits et milite contre eux, c'est que l'excès même du sommeil, simple effet direct d'une trop complaisante paresse, nous rend de plus en plus nonchalants, et communique à l'esprit une sorte d'inertie et d'engourdissement particuliers. Nous ne voyons pas, en effet, comment on pourrait équitablement concilier ces derniers faits avec toutes ces opinions hypothétiques, à moins qu'on ne consente à allier ensemble les choses les plus diamétralement contraires et opposées.

§ XV. On ne peut cependant nier qu'il y ait des causes matérielles capables de provoquer le sommeil, et l'on doit remarquer que toutes les substances soporifiques puissantes et efficaces font aussi sentir leurs effets sur l'âme d'une manière singulière : mais ce n'est pas, comme le prétend l'hypothèse, en lui faisant subir un obscurcissement passif, mais bien en surexcitant en elle une sorte d'*activité* toute spéciale, qui la fait se livrer à ses pensées avec beaucoup plus d'ardeur, c'est-à-dire aux plus *vives peintures fantastiques* de son *imagination,* et, d'après cela, aux péripéties de sa volonté, d'où proviennent, mais aussi mal fondés l'un que l'autre, et tantôt l'*espoir* d'obtenir quelque chose, et tantôt la *crainte* d'éprouver quelque désagrément. On peut voir des exemples de ces faits précisément dans l'*ivresse* avant l'arrivée du sommeil, et dans l'usage de l'*opium* avant comme après le sommeil. Qu'après s'être gorgé de boissons

et de viandes l'on soit et l'on se sente porté à un sommeil naturel, c'est là, *à priori*, un fait qui se trouve en parfaite harmonie avec la condition de tels phénomènes, attendu que ce qui s'accorde parfaitement avec la raison et ce qui convient le mieux à l'état subséquent de la digestion, c'est que, pendant tout le temps que la coction et distribution des aliments s'opère, la nature a une propension spéciale au repos, c'est-à-dire qu'elle évite toute espèce de surexcitation laborieuse et pénible, ainsi que toute réelle occupation; et cela dans le but unique de permettre à la digestion, à l'élaboration et à l'assimilation des substances alimentaires de se faire d'une manière plus tranquille et plus normale avec le concours et toute l'énergie des forces vitales.

C'est là ce qui a lieu naturellement par l'abstention paisible, volontaire ou spontanée de tout ce qui peut irriter les sens et provoquer un travail pénible de la *pensée;* en sorte que l'intention et l'activité de l'âme peuvent, par ce moyen, plus aisément vaquer ou se livrer à une seule et même occupation.

CHAPITRE V.

DES MATIÈRES EXCRÉMENTITIELLES.

ε. § I[er]. Nous nous permettrons ici d'intervertir l'ordre indiqué ci-dessus, en procédant à l'étude des *excrétions* avant de traiter des *affections de l'esprit;* nous croyons être autorisés à suivre ce nouvel ordre, quoique nous ayons déjà dit bien des choses à ce sujet. Nous examinerons, dans ce chapitre, pour quel motif on doit compter les sécrétions et les excrétions au nombre des choses non naturelles.

C'est pourquoi, ainsi que nous l'avons fait observer en son lieu, nous dirons que ces sortes de fonctions doivent

être rangées dans la catégorie des choses non naturelles, attendu qu'elles n'appartiennent pas directement à l'essence intime du corps : en d'autres termes, parce que les excrétions ne doivent pas tant être considérées comme absolument essentielles à l'existence de l'homme, que comme simplement propres à la conservation ultérieure de son corps.

§ II. L'homme se trouve dans la nécessité de *se nourrir* de substances dont toutes les parties ne sont pas également aptes à servir à l'usage voulu dans l'état où elles sont prises; elles contiennent, en effet, certaines parties si peu propres à la nutrition, qu'elles fournissent des éléments non-seulement étrangers et inutiles, mais encore nuisibles au corps: de là aussi la nécessité où est la nature de procéder à leur élimination.

§ III. Au reste, on emploie ordinairement, en traitant un pareil sujet, les locutions de choses à *rejeter* (excrémentitielles) et de choses à *retenir* (récrémentitielles). Mais il serait bien difficile de déterminer comment on peut nommer *choses non naturelles*, celles qui sont retenues dans le corps comme lui appartenant en propre. Il nous semble, en effet, d'après les considérations déjà faites touchant la *vie,* que l'on devrait donner de préférence à cette catégorie de faits les noms de *sécrétions* et d'*excrétions*.

§ IV. De même que toute excrétion suppose une sécrétion préalable, et qu'il s'opère réellement aussi dans l'économie certaines sécrétions dont les produits doivent être retenus dans l'intérieur du corps pour y subir une séparation entre leurs éléments inutiles et leurs éléments utiles (phénomène que nous avons déjà signalé en parlant de la lymphe), nous dirons pareillement que, dans ce même sens, les actes de ces sortes de sécrétions doivent être rangés au nombre des

choses *non naturelles*, attendu que, sous tous les rapports, l'acte sécréteur appartient moins naturellement à l'existence qu'à la subsistance du corps humain, c'est-à-dire à sa conservation ultérieure [1].

Ce que nous avons déjà dit plus haut touchant ces mêmes matières suffira, nous pensons, pour l'intelligence du sujet; aussi jugeons-nous à propos de ne pas nous y arrêter plus long-temps.

CHAPITRE VI.

DES AFFECTIONS DE L'AME.

ζ. § Ier. Les anciens ont, avec juste raison, mis au nombre des choses *non naturelles*, c'est-à-dire de celles sans lesquelles l'homme ne saurait prolonger *plus long-temps* son existence, les diverses AFFECTIONS DE L'AME [2], auxquelles, pour notre part, nous reconnaissons le droit d'occuper cette place, étant même disposé à étendre plutôt qu'à restreindre leurs limites. Nous ajouterons encore cette distinction, qu'un homme qui vit plus long-temps éprouve, sans aucun doute, des affections plus nombreuses, non-seulement en ce qui regarde simplement et directement la RAISON, mais en ce qui concerne proprement la VIE.

Car, bien que les affections de l'âme, ainsi que le reconnaissaient toutes les écoles médicales, aient plus naturelle-

[1] Stahl parle ici le langage de la vieille École; car les Galénistes disaient, en parlant des choses non naturelles: « *Res non naturales dicuntur, quia* » *eorum usu moderato sanitas conservatur, immoderato usu morbi gignun-* » *tur; quare nunc salubres, nunc insalubres vocantur, in quibus moderandis* » *pars artis medicæ, de tuendâ sanitate, consistit.* » Ces mêmes choses prenaient en pathologie le nom de *causes procatarctiques*.

[2] L'étude historique des diverses opinions émises à ce sujet méritant la plus haute considération, nous renvoyons le lecteur à notre T. VIII, Comment. LXXV, où nous donnons les détails les plus complets et les plus curieux à cet égard.

ment pour objet les actes de la raison, ou même principalement les actes de la *sensibilité rationnelle*; pour notre part, nous déclarons qu'en dehors de la sensibilité ou de son influence, de telles affections sont capables de causer des troubles réels dans les actions vitales, tant générales que spéciales.

§ II. Comme personne ne révoque en doute la première de ces deux propositions, c'est-à-dire que *l'esprit humain* ne saurait subsister sans éprouver diverses altérations; de même aussi, si l'on veut y prêter son attention, il sera également évident que tous les hommes, et chacun d'eux en particulier, sont *originairement* disposés à affecter constamment certains *types* moraux et certains mouvements de l'âme, en tout conformes et proportionnés à la constitution du corps, à l'état des humeurs et à leurs divers degrés de mobilité. Nous avons déjà donné, à ce sujet, un large développement en traitant des *tempéraments;* nous avons dit, à ce propos, comment *les mœurs de l'esprit se conforment au tempérament du corps.*

§ III. Mais tout ne se borne pas là; il est encore une certaine catégorie d'actes vitaux qui exercent une si notable influence sur les mouvements de l'esprit, que, selon que le corps se trouve *bien* ou *mal* disposé, l'esprit est sensiblement *alerte* ou *languissant;* et même, selon que les lésions corporelles sont plus ou moins profondes, l'esprit est sujet à de plus ou moins grands désordres : ce qui devient évident dans les différentes espèces de *délire,* surtout chez les personnes *mélancoliques.*

De plus, il est une autre considération également importante touchant l'influence réciproque des affections de l'esprit sur les actes vitaux eux-mêmes; si bien que les affections morales actuelles les plus légères ont un grand

retentissement dans l'organisme et y produisent quelquefois des effets très-fâcheux, provoquant tantôt un *excès*, tantôt un *défaut* dans les *mouvements vitaux*.

§ IV. Une preuve physiologique très-péremptoire et bien évidente de ce fait, c'est qu'une *joie subite*, un transport de *colère*, une grande *frayeur* provoquent un changement soudain et notable dans l'acte circulatoire et modifient singulièrement les battements du pouls.

On a vu encore un *soudain transport de joie* provoquer un mouvement anormal de resserrement du pouls et même la mort chez certains individus : accident qui s'est manifesté plus fréquemment encore après une violente *terreur*. On a vu enfin, à la suite d'une vive *colère*, et même au milieu des *alarmes* et des *inquiétudes* de la *peur* (malgré la ferme intention de *résister*, de *lutter* fortement ou de *se hâter de fuir*), les mouvements *toniques vitaux* tomber dans de graves et soudaines exacerbations *nerveuses convulsives*.

§ V. Les preuves de ces faits sont d'autant plus évidentes chez les *individus naïfs*, qui offrent partout une plus notable *conspiration réciproque* entre les actes *vitaux* et les actes *rationnels*, de même qu'ils présentent aussi d'une manière plus violente des désordres considérables déterminant des effets plus graves sur l'organisme, avant même que l'*âme* n'ait profondément ressenti ces violentes impressions.

Tels sont les individus qui possèdent une *plus grande simplicité* d'esprit, et qui sont comme naturellement et plus étroitement liés aux fonctions vitales, c'est-à-dire aux affaires de la vie : dans cette catégorie peuvent se ranger les *enfants*, les *femmes*, tous les *hommes* qui n'exercent pas beaucoup leur *raison* et qui ne l'ont pas *aguerrie* contre les cas fortuits. Mais ce genre de disposition affective est surtout

évident chez les *enfants;* l'expérience nous apprend, en effet, que lorsque ces frêles créatures sont *au sein* de leurs mères, les affections de l'esprit se traduisent habituellement chez eux par des effets perturbateurs survenus dans l'économie *vitale*.

§ VI. Ce n'est pas ici le moment de répondre à bien des *questions frivoles* sur ce sujet, et de dire en vertu de *quel principe* ou de *quelle manière* ces affections paraissent arriver dans l'esprit, ou bien encore comment leurs effets semblent retomber sur le corps. Entre autres futilités, on éprouve une sorte de répugnance à s'occuper de ces misérables interprétations des modernes, touchant la question de savoir comment les objets extérieurs peuvent, soit par le *rayon visuel,* soit par le *frémissement auditif,* soit par le *chatouillement des organes sensitifs,* produire un pareil effet sur ce petit nombre ou cette poignée d'esprits vitaux, en y imprimant leur *propre figure;* de sorte que ces esprits disposés ou réunis en telle ou telle forme, arrivant jusque dans le *cerveau* même, non-seulement y *impriment* (dans sa partie substantielle la plus molle) l'image *ineffaçable* de leur ressemblance, mais encore y excitent sur les *nerfs moteurs* un semblable désordre, etc. Il nous répugne, disons-nous, nous serions même honteux de nous appesantir plus long-temps sur de pareilles absurdités.

§ VII. Qu'il nous suffise donc d'exposer cette assertion moins subtile et moins extravagante qui attribue au mouvement tumultueux des esprits les effets des affections de l'âme sur les actions vitales du corps. D'après de pareilles théories, on suppose que l'âme, indécise au milieu du *tumulte* et se livrant avec précipitation à des actions intempestives et immodérées, mais seulement à des actes du domaine de son *intelligence* et de sa *volonté,* quoi qu'en

dise Van-Helmont ; on suppose, disons-nous, que l'âme, dans cette situation anormale, pousse plus violemment ces esprits qui lui sont familiers à des actes raisonnables insolites et désordonnés, et que ce trouble de l'âme, réagissant vivement sur tous les esprits, soit *vitaux*, soit même *animaux*, provoque dans la sensibilité un profond ébranlement, tel que ces esprits, dans cet état de violente surexcitation locale, amènent par la suite une grave perturbation dans les mouvements vitaux.

§ VIII. Avec de semblables interprétations, on pourrait sans doute se rendre compte de certains ébranlements généraux les plus universels, et l'on pourrait donner une raison, par exemple, de ce *tremblement* et de cette *puissance palpitante* qui s'empare de tout le corps au moment d'un *grand effroi*, ainsi que de ces mouvements *convulsifs* dont les membres sont atteints dans les graves transports de *colère*. Mais des explications aussi générales ne sauraient rendre raison des circonstances plus spéciales et même spécifiques des diverses affections de l'âme : circonstances qui indiquent une tout autre raison d'être, et surtout telle, que, s'accordant évidemment avec l'intention de l'âme (*intention positive et spécifique* sous l'influence d'une affection quelconque), elle indique suffisamment qu'elle dépend d'une pareille intention *passionnelle*, comme d'une cause qui, dans ce cas, n'agit pas indirectement, mais bien d'une manière tout-à-fait directe.

§ IX. Afin de pouvoir se faire une juste idée et acquérir, autant que possible, une notion *réelle des affections de l'âme*, il est absolument indispensable de savoir : « que les » affections de l'âme ne peuvent être autre chose que certaines déterminations intempestives et prématurées qu'elle » prend, soit d'après l'aperception des objets sensibles, soit

» d'après une simple fiction formée sur les données fournies » par la mémoire, dans une convenable appréciation de toutes » les circonstances, du moins les plus importantes et vrai- » ment rationnelles, et en les soumettant à une simple appré- » ciation morale plutôt qu'à un examen direct des sens. »

Lorsque l'âme prend ainsi une détermination sans réflexion et d'une manière prématurée, il en résulte des intentions ou des volontés intempestives et des mouvements volontaires en tout identiques et analogues au but final de ces intentions. Par exemple : les mouvements impétueux et les efforts que l'on fait dans la *colère* pour s'emparer d'un objet, pour le renverser, pour le repousser et le vaincre, etc.; dans la *terreur*, cette anxieuse intention de prendre la fuite ou du moins de se mettre à l'abri en se cachant, ou bien, lorsque le *danger* est très-imminent, un certain déploiement de force et de courage pour tâcher de résister et pour résister en effet, etc.; dans le *désir*, ces regards sans cesse tournés vers l'objet aimé ou du moins vers le lieu qui renferme cet objet de notre espoir, la tendance et les efforts vers cet objet pour le saisir, pour le posséder et en jouir, etc. : on peut voir les preuves naturelles de ce fait dans l'*ardeur* que les enfants montrent pour atteindre l'objet de leur désir, etc.

§ X. Dès-lors, si l'on considère ces effets qui résultent visiblement des affections de l'âme, même à l'égard des actes vitaux ; à l'égard, disons-nous, de ces actes qui paraissent n'avoir aucun rapport manifeste avec les intentions et les directions quelconques de la volonté, on s'apercevra sans doute que les excitations particulières et insolites des actes vitaux, sous l'empire de semblables affections de l'âme, sont en parfaite harmonie avec les autres actes et mouvements *volontaires* qui dépendent clairement et directement d'une intention positive et bien arrêtée.

Ainsi donc, dans un transport de colère, que peut signifier cette invasion que fait le sang dans toute l'étendue du corps et dans les parties musculaires, et cet état de tonicité palpitante qui va presque jusqu'à la raideur, sinon une préparation du corps à déployer une plus grande force et une plus grande vigueur dans les *mouvements* volontaires les plus énergiques et les plus violents? Bien plus, il se manifeste même des mouvements convulsifs coïncidant parfaitement avec ces *luttes* violentes qui quelquefois tourmentent les personnes en proie à une très-vive colère, tout en s'efforçant d'en *retenir* et d'en *arrêter* l'impétueux transport. Ce qui mérite encore d'être remarqué, c'est que, lorsque la colère est pleinement satisfaite d'après les sentiments qui agitent l'âme et qu'elle ne laisse aucune espèce de regret ou de repentir, elle ne nuit en rien au corps; tandis qu'au contraire, lorsqu'une violente *colère* est seulement *apaisée* sans avoir pu faire explosion, un long *ennui* et une *haine* cachée s'emparent de l'âme, le corps éprouve dans la *digestion* et dans la *nutrition* de profonds désordres accompagnés de *langueur* et d'*ataxie,* ainsi que de graves perturbations dans les *actions vitales;* l'on voit même quelquefois, en pareil cas, survenir le délire accompagné de *convulsions* [1].

§ XI. Ce qu'il y a encore de bien remarquable et digne de notre attention en ce genre de phénomènes, c'est, à l'égard des choses morales et vitales, cette parfaite égalité d'intention qui se manifeste lorsqu'il n'est pas possible d'exercer et d'assouvir directement sur l'objet de sa colère actuelle le violent emportement de l'âme, et que ce transport

[1] Personne n'ignore combien peut être préjudiciable la concentration d'un sentiment profond de haine, de vengeance, de langueur, etc., et surtout de colère; les plus cruelles affections peuvent en être la conséquence. Ce qu'il y a de bien positif au contraire, c'est qu'un transport de haine, de vengeance et de colère, assouvi ou pleinement satisfait, ne laisse après lui ordinairement aucune trace.

retombe sur le premier objet qui se présente, mais qui est déjà depuis long-temps un objet odieux et un juste sujet de tourment. C'est ordinairement sur un pareil objet de haine et de rancune que se porte et que s'assouvit la colère, dans le but d'en faire sa victime.

§ XII. Comme nous possédons, à cet égard, des preuves bien notoires de l'égalité d'intention au point de vue de nos actes volontaires tant privés que civils, nous ne comprenons pas pourquoi l'on voudrait séparer de l'intention bien arrêtée de l'âme cette efficacité énergique de la colère sur l'organisme, attendu qu'il est bien positif que c'est en vertu de cette efficacité que se manifestent des paroxysmes violents à la suite d'un accès de colère : telles sont, par exemple, les douleurs vives des affections *calculeuse, hypochondriaque, hystérique, arthritique, goutteuse,* etc., etc., qui se manifestent à cette occasion [1].

§ XIII. Or, de même que, dans ces sortes d'affections, il est évident qu'il existe un parfait accord entre ces espèces de commotions pathétiques ou mouvements passionnels, même dans les actes vitaux, et l'intention directe de l'*âme* elle-même et de la *raison,* de la *pensée,* ainsi que de la *volonté;* de même aussi, sans nous arrêter à de simples probabilités, comme si nous n'avions pas pour nous la certitude des faits, nous citerons comme péremptoire et enlevant toute difficulté à ce sujet, le phénomène pathétique de l'âme qu'on nomme communément *nausée.* Certes, on ne saurait supposer ici aucun désordre des esprits, attendu qu'il est manifeste que dans la nausée il n'y a aucun écart

[1] C'est en cette circonstance que, suivant les anciens, l'on peut regarder les affections de l'esprit comme causes procatarctiques ou prédisposantes à une infinité de maladies plus ou moins dangereuses selon l'idiosyncrasie des sujets... Stahl oublie dans son énumération les *éruptions cutanées*, les *congestions cérébrales*, *pulmonaires* et *abdominales*, etc.

de la raison, et qu'il n'est à redouter en ce cas aucune *perturbation secondaire.* Il est donc évident que la raison ne peut, dès-lors, porter le trouble et le *tumulte* dans les parties qu'occupent ces *esprits vitaux.*

Car, ces mouvements ne s'exécutant pas, dans ces circonstances d'une manière désordonnée, mais seulement d'une manière toute particulière sur une partie spéciale du corps, il eût été bien facile d'en faire une convenable appréciation.

§ XIV. Ce qui démontre clairement que la *nausée* simplement imaginaire est une affection réelle de l'*âme,* c'est qu'elle consiste dans une appréciation provenant d'un simple préjugé touchant des choses, soit contraires et *désagréables* au goût et à la mastication, soit répugnant particulièrement à la *déglutition,* tels que les *poils,* les substances *gluantes* et poisseuses, les matières *pulvérulentes, sèches* et *rudes,* etc. Lorsqu'il arrive, en effet, que quelqu'une de ces substances est introduite dans la bouche et dans le gosier, ce n'est ni au *gosier,* ni à l'*œsophage,* ni à l'*estomac,* qu'il faut attribuer ce profond dégoût, et, comme on dit, le soulèvement de cœur, mais bien certainement à ce *principe* dont le propre est de sentir et de juger à l'aide des sens et d'après eux, ainsi que de conformer habituellement son jugement et sa volonté sur les données de la sensation. Puisque donc ce principe a la plus grande part d'action dans ce phénomène important, c'est-à-dire dans cette appréciation imaginaire des choses, — comme par exemple lorsque, à l'occasion d'un *poil* qu'un autre individu a trouvé dans son *assiette,* ou même au *simple récit* de choses dégoûtantes, on se laisse aller à de telles susceptibilités; — il paraît plus raisonnable d'attribuer à ce même principe toutes ces excitations, ainsi que ces *directions* et cette continuité de persistance nauséeuse en parfaite harmonie avec les fins et les intentions de l'âme elle-même.

§ XV. Il paraît si évident qu'en cette affaire rien n'est l'effet d'un désordre ou de certains mouvements *fortuits*, que tout ce qui s'y passe répond exactement à cette *intention* naturelle qui se manifeste en ce même instant dans l'ensemble des idées que l'imagination et le raisonnement font naître dans l'esprit. Au nombre des preuves évidentes que l'on peut donner de ces faits, la plus notoire de toutes, c'est que, ainsi que nous l'enseigne l'observation, la *nausée* ou envie de vomir provient le plus souvent d'un simple souvenir ou d'une réminiscence plus vive; nous dirons même de la simple *vue*, ou encore de la simple *mention* touchant ces matières qui sont le sujet d'une telle aversion.

§ XVI. Nous espérons que cet exemple démontrera d'une manière claire et précise que les affections de l'âme ne sont pas tout-à-fait étrangères à la *raison*, mais seulement qu'elles perdent le caractère de leur énergie rationnelle dans l'acte d'appréciation comparative de toutes les circonstances concurrentes. Il deviendra non moins évident par ce fait que les commotions, soit volontaires, soit involontaires (à l'égard des actes *vitaux* subséquents), sont entreprises et administrées sans *trouble* ni confusion, mais seulement d'une manière véritablement conforme à des destinations non contraires ou étrangères à une appréciation rationnelle et à une sage intention vers un but final certain, positif et raisonnable.

§ XVII. Ce qui confirme encore ces faits en tout point, c'est que, comme tous les hommes ne sont pas en général *également* sujets aux passions de l'âme, de même aussi ils n'ont pas, chacun en particulier, une égale disposition à leurs effets sur l'économie des mouvements vitaux, attendu qu'ils y sont plus ou moins ou même nullement *sujets*. Cette différence provient du plus ou moins grand exercice habituel

auquel on soumet la raison, ainsi que de l'usage tranquille ordonné ou précipité qu'on en fait pour procéder avec ordre, justesse et modération, à la classification, à la comparaison des idées et au jugement qu'on en déduit.

§ XVIII. Nous sommes ainsi naturellement conduit par ces considérations à dire un mot ici de l'*habitude,* comme devant être mise au nombre des affections de l'âme pouvant être regardées comme exerçant une influence très-efficace sur les actions tant vitales et animales que raisonnables. Pour nous, l'*habitude* est une certaine *disposition naturelle*, facile et prompte, tant pour *entreprendre* que pour *exercer* normalement et convenablement différentes actions.

En effet, comme l'*habitude* exerce généralement son influence sur les *actions,* c'est-à-dire sur les *mouvements* qui ont lieu dans l'économie corporelle, ainsi que sur leurs directions; de même il est positif et réel que l'habitude a pour objet, d'une part, d'entreprendre, d'accomplir et de mener à bonne fin certains mouvements, ainsi que de *dédaigner, de redouter,* de *négliger,* d'*éviter* d'autre part ces mêmes mouvements, et d'exécuter de préférence d'autres mouvements contraires [1].

§ XIX. Nous venons de dire que l'*habitude* consiste dans une certaine disposition plus ou moins facile ou prompte, tant pour entreprendre que pour accomplir convenablement différentes actions. Or, comme les mouvements sont en réalité des actes entrepris régulièrement en vue d'une fin vers laquelle ils sont dirigés avec proportion et convenance,

[1] Cette dernière assertion complète la définition de l'habitude, surtout au point de vue *vital;* car il est bien évident que la nature, par l'habitude, parvient à accomplir des actes inaccoutumés et anormaux, tout aussi bien qu'elle abandonne certains autres actes naturels et jusque-là réguliers. C'est dans ce sens que Galien (*Opera omnia :* Venise, 1548) a dit avec Hippocrate : *Consuetudo velut acquisititia natura.... Consuetudine mollescit animæ irrationalitas....* etc.

on peut assurer qu'il y a dans une pareille disposition et dans une semblable exécution une *intention* primitive bien arrêtée d'entreprendre, une certaine *volonté* de perpétrer l'acte. Une foule d'exemples journaliers nous montrent évidemment combien l'habitude est puissante en cela, surtout si nous les prenons dans les choses qui doivent être exécutées avec le concours manifeste d'une appréciation exacte de l'intellect, comme quand il est question de saisir une *araignée* ou un *serpent*: en ce cas, en effet, une fois que l'esprit est dégagé de tout *préjugé*, de toute crainte mal fondée, il n'existe plus d'entrave ni pour la volonté ni pour l'exécution de l'acte. Mais, pour si peu qu'il y ait de l'hésitation dans l'entreprise, la détermination et l'exécution volontaire de l'acte, dès-lors, ou l'action ne s'exécute pas du tout, ou elle ne se fait qu'avec appréhension et précipitation, selon la répugnance qu'on éprouve à *saisir* l'objet.

Contrairement à ces faits, dès qu'une chose est prise en habitude, après une certaine série d'épreuves basées tant sur l'expérience que sur le raisonnement, l'esprit devient prompt dans son intention et sa détermination à agir : l'acte est aussitôt résolu, *sans balancer*, avec une inclination particulière de l'âme à exécuter l'action; et toutes les fois que l'occasion se présente, l'effet suit promptement et de près la résolution de l'acte.

§ XX. Cette *habitude* de soudaineté d'*intention*, c'est-à-dire cette promptitude de la volonté à agir ou à ne point agir, est de la plus haute importance dans l'appréciation des faits moraux. C'est effectivement ainsi qu'on peut observer tous les jours, relativement à la *frayeur*, comment, par l'effet de l'habitude, on n'éprouve plus les mêmes impressions à l'égard des mêmes objets pour lesquels on ressentait habituellement autrefois une certaine aversion accompagnée de frémissements et de tremblements spontanés; si bien que

l'on est désormais disposé à tourner en dérision les anciens préjugés qu'on se formait sur ces choses qui, en toute occasion, provoquaient habituellement naguère un sentiment de *frayeur* et l'*intention de fuir*.

§ XXI. C'est ainsi que, par l'habitude, cette promptitude dans l'exécution de l'acte imprime un type particulier, tant, au point de vue moral, à la méthode et à l'ordre que suit la nature pour agir conformément à la fin qu'elle se propose, que, sous le rapport corporel, à l'agilité nécessaire aux organes pour exécuter cet acte [1]. En effet, de même que, par un usage souvent répété, la nature adopte dans ses actes une méthode, un ordre, une combinaison de plus en plus arrêtés, si bien qu'elle finit par ne plus errer, relativement à la mesure et à l'opportunité de l'acte; de même aussi les organes, s'habituant insensiblement à l'exécution de l'acte, l'accomplissent peu à peu avec plus d'exactitude et d'aptitude, ainsi qu'on peut le voir par l'exemple de certains instruments.

§ XXII. Ce qu'il importe de considérer et de bien observer encore ici, c'est que l'*esprit* est souvent lui-même sujet à contracter l'*habitude* dans les actes purs de la *pensée*. En effet, sans chercher à établir sur des raisonnements ces faits dont nous avons parlé en traitant des affections de l'âme, et de sa simple et naturelle habitude *d'apprécier* et de *juger* les choses, ce qui confirme la réalité de notre assertion, c'est cet universel axiôme, savoir : que même les actes pour ainsi dire absolus de l'*esprit* doivent, par un naturel usage, c'est-à-dire par une répétition réitérée, par un long et fréquent exercice, parvenir enfin à un certain degré de perfection et arriver progressivement à une plus grande promptitude, je veux dire à l'*habitude* elle-même.

[1] *Consuetudo est signum naturalis cujusdam proprietatis.* (Galien, *De consuet. lib. unus*, p. 427 [21]; *Oper. omn.* : *Venet.*, 1548.)

§ XXIII. Nous devons ensuite faire remarquer que la méthode, la marche et l'ordre des actions vitales ne sont nullement sous la dépendance d'une raison *mécanique* des organes : c'est là un fait d'une vérité incontestable, attendu qu'aucune partie du corps, pas plus qu'aucun autre instrument, ne peut *d'elle-même* et de son *propre mouvement* ni *entreprendre* de produire un acte quelconque, ni le *continuer* d'une manière convenable, ni même le *conduire* avec une juste proportion à quelque fin spéciale, à moins, toutefois, que cet acte ne soit dirigé par une *cause supérieure* vers de tels résultats, dans un ordre parfait, avec une juste *méthode*.

§ XXIV. On attribue ordinairement à un certain *stimulus* particulier de la matière la faculté de déterminer le moment favorable de l'acte. Mais d'aussi absurdes prétentions sont anéanties par les circonstances d'un grand nombre de phénomènes très-remarquables : nous n'en citerons que deux, l'un *général*, et l'autre plus *spécial*.

Le phénomène *général*, c'est l'habitude d'agir en suivant des *périodes précises* de temps. Cette habitude est *arbitraire* dans les différents cas, même dès les commencements ; elle est telle d'ailleurs, qu'elle ne peut supporter aucune *comparaison* avec les choses *physiques* et *corporelles*, desquelles elle diffère visiblement.

Quant au phénomène *spécial*, les *paroxysmes* de la *fièvre* nous en fournissent une preuve, attendu que, à tout âge et quel que soit le volume du corps, l'accès revient à la même heure et à des intervalles égaux : phénomène qui doit nécessairement avoir lieu comme conséquence des proportions matérielles, et se trouvant parfaitement en harmonie, tant avec la quantité si variée des humeurs, qu'avec les proportions si diverses de leurs mouvements et l'étendue de leur circulation, ainsi qu'avec la grande multiplicité des causes

occasionnelles, survenues pendant le traitement de ces fièvres [1].

§ XXV. Notre intention n'étant pas d'entrer dans de plus longs détails à ce sujet, nous bornerons là nos exemples et nous nous contenterons d'en citer un seul, comme nous l'avons fait déjà en parlant du *sommeil*.

Personne n'ignore combien est commune cette habitude de s'éveiller toujours à la même heure, si bien que, après avoir répété quelquefois seulement l'expérience, on finit, suivant la vivacité du caractère, par se réveiller, soit volontairement, soit même involontairement à cette heure-là, et par contracter l'*habitude* de s'éveiller ensuite *tous les jours précisément à cette même heure*, quelque *profond et tranquille* que soit le sommeil.

§ XXVI. Voici un fait dans toute son exactitude. Supposez que, plongé dans un profond sommeil, un homme d'un caractère vif et agile, mais ennemi de toute sollicitude, et n'aimant ni les tumultes ni les soucis du monde, et d'un caractère assez tranquille, se trouve couché dans une chambre de la partie la plus basse du logis ; supposez, en outre, que ce lieu de repos soit à peine élevé de quelques centimètres au-dessus du niveau du sol, et que la rue adjacente soit, dès le plus grand matin, le théâtre d'un va-et-vient continuel de pesantes et lourdes charrettes dont le bruit et les violentes secousses ébranlent les murs de la maison ; joignez à cela le vacarme bruyant des hommes et le piétinement des chevaux, rien cependant n'éveille notre homme endormi d'un paisible sommeil ; mais, quand vient l'*heure* matinale à laquelle il a coutume de se lever pour vaquer à ses affaires, il se réveille exactement ou à peu près au

[1] *Consuetudo itaque curationis rationem indicat, per corporis naturam intercedentem*, etc. (Galien, *Oper. omn.* : *Venet.*, 1548 ; *De method. med.*, p. 903 [37].)

moment où l'horloge sonne, et précisément alors que le silence et la tranquillité règnent au-dehors comme au-dedansdu logis.

§ XXVII. Mais ce n'est pas tout, et nous pouvons, pour notre part, en raison de ce que nous éprouvons très-fréquemment, attester que lorsqu'on s'éveille ou qu'on est éveillé à une certaine heure, soit par occasion, soit à la suite d'une impression quelconque des sens, si l'on prend la détermination de se lever afin de se livrer aussitôt et gaîment à des occupations ordinaires d'esprit et de corps, il s'ensuit le plus souvent que pendant plusieurs jours de suite on s'éveille à la même heure, et même qu'on sort du sommeil le plus profond presque à la même minute ; en sorte qu'on peut être sûr de s'éveiller en entendant sonner l'heure sur laquelle s'est déjà fixée l'habitude. D'où nous concluons que c'est se livrer à de bien futiles spéculations que d'invoquer ici des théories, prétendant expliquer ces phénomènes à l'aide de causes *corporelles* et de certaines dispositions *matérielles* dans l'*atmosphère*, qui reviendraient, tous les jours et à un *instant précis* du jour, exercer leur même influence.

§ XXVIII. Nous avons déjà exposé plus haut que l'habitude consiste non-seulement à *agir*, mais encore à *s'abstenir* d'action et à *se reposer* après l'action même. Ce qui peut nous fournir une preuve de ces faits, ce sont, d'une part, ces mouvements qui se manifestent ordinairement à la suite des affections de l'*âme*, et d'autre part, ces autres mouvements simplement vitaux ou *animaux* qui agissent sur la *sensibilité*. Ainsi, par exemple, il arrive que l'habitude des mouvements cesse devant la crainte terrifiante de divers objets; qu'elle est réprimée par la satiété des regrets et des désirs, et qu'elle diminue l'énergie des transports de la *colère*. En outre, par l'habitude on finit par *tolérer* la saveur des substances peu agréables au goût et difficiles à digérer, ainsi que l'usage

de substances pour lesquelles on avait de l'aversion et qui provoquaient naguère la nausée. L'habitude fait résister plus facilement aux effets du *vin* et du *tabac;* elle nous préserve contre la vertu *enivrante et stupéfiante* de ces substances[1]. Par l'habitude on devient moins sensible aux impressions du froid et du chaud; par elle aussi, notre sommeil finit par ne plus être troublé, malgré le bruit qui peut se faire autour de nous.

§ XXIX. Nous devons faire observer d'ailleurs que, si par l'habitude nous parvenons à ne pas nous formaliser des choses qui nous inspiraient auparavant du *dégoût* et de la *crainte,* nous pouvons aussi, par un *long usage* et un *grand exercice,* rendre légers et supportables les mouvements les plus *pénibles,* et disposer le corps à les entreprendre de nouveau. Cela est si vrai, que c'est précisément contre cet écueil que viennent se briser les frivoles opinions des modernes, qui assignent à ces faits des *causes matériellement semblables;* puisque plus l'habitude a pris de force, plus prompte est l'exécution de l'acte sous les plus légères influences des anciennes causes matérielles. C'est là ce qui arrive, et ce dont nous avons des preuves manifestes, tant dans les affections de l'âme que dans les notables et remarquables variétés des actions vitales.

§ XXX. La force de l'habitude est réellement très-puissante, et c'est dans l'espèce humaine plutôt que dans toute autre espèce animale que l'on peut reconnaître de prime abord l'efficacité de cette promptitude d'action sus-mentionnée. On a une preuve de ce phénomène chez les jeunes enfants, dès le ventre de leur mère: il est vulgairement reconnu, en effet, que les enfants qui, à cause du

[1] *Consuetudo ad dyspathiam haud exiguam vim habet.* (Galien, *Oper. omn.:* Venet., 1548; *de Consuet.*, p. 427 [59].)

caractère et de la délicatesse de leur mère, pendant la grossesse, sont habitués à une trop délicate sensibilité, deviennent, après leur naissance, tellement sujets à cette même et inévitable délicatesse, qu'ils sont extrêmement impressionnables à la moindre influence d'*un air tant soit peu froid;* ils sont aussi très-sensibles au froid qu'éprouvent leurs nourrices, et ressentent même les mauvais effets des aliments et des *boissons* peu convenables dont ces dernières font usage; à tel point qu'il est très-difficile de leur faire contracter d'autres habitudes moins délicates, tandis que les autres enfants sont, à tous égards, mieux portants et plus vigoureux.

§ XXXI. Nous devons encore, avant de terminer ce chapitre, faire remarquer combien est opiniâtre le souvenir de l'*habitude;* et si on veut y faire sérieusement attention, on s'apercevra que l'influence de certaines habitudes anciennes est si grande et se perpétue si bien, que, quoiqu'elle ne s'exerce pas durant un long espace de temps, il arrive cependant que, après un intervalle quelquefois assez considérable, lorsque certaines occasions se présentent, les vieilles habitudes reprennent aussitôt leur influence primitive.

Les principales preuves de ce phénomène se voient dans les efforts *hémorrhagiques,* non pas tant rapportés que différés de l'âge de la première enfance et de l'adolescence à l'âge viril et même jusqu'à la vieillesse; de sorte que dans ce dernier temps les hémorrhagies reparaissent de nouveau, non avec le même type spécial qu'elles affectaient jadis, pas même en suivant le même mode général de succession, mais avec des indices ou appareils extérieurs généralement connus, bien qu'elles se présentent et s'accomplissent en des régions et en des parties spécialement différentes [1].

[1] Que de riches et fertiles conséquences découlent de ces grands principes physiologiques!... Quels enseignements peuvent y puiser la pathologie et la

§ XXXII. Ce n'est certes point d'une manière futile et vaine et pour établir simplement un fait historique, que nous avons dit que *les affections de l'âme, ses volontés très-positives et ses intentions formelles exercent une puissante influence sur l'économie vitale et animale;* mais nous n'avons avancé une pareille assertion que pour en faire ressortir toute l'utilité en pathologie.

Attendu que, dans les affections morbides auxquelles la nature doit veiller avec plus de sollicitude et donner une exacte direction aux mouvements vitaux, afin de parvenir par sa vigilance au rétablissement du corps, de subites et turbulentes *distractions* de l'esprit, plus vivement *tourné* vers d'autres objets, non-seulement attestent, renversent et changent la vigueur, la marche et le but entier des présentes actions vitales indispensables, mais encore leur effet est généralement très-efficace, profond et opiniâtre : si bien que, dans un tel désordre, il est ordinairement difficile de faire revenir les mouvements vitaux dans leur bonne voie, et de rappeler, après une pareille *aberration d'intention,* la nature à ce degré d'attention qui lui est particulièrement nécessaire ici pour l'administration de ses actes.

On voit par là combien de semblables écarts sont dan-

thérapeutique!... En effet, sauf quelques modifications amenées par les circonstances de l'âge, des professions et des idiosyncrasies, n'a-t-on pas toujours affaire, dans le fond, à la même affection, au même type pathologique, lorsque, pour ne parler ici que des affections hémorrhagiques, l'on a à traiter une épistaxis chez un adolescent, une hémoptysie chez un jeune homme, une congestion cérébrale chez un homme à l'âge viril, des hémorrhoïdes et une hématurie enfin chez des personnes ayant atteint l'âge mûr et même la vieillesse?... Les indications thérapeutiques, sauf encore quelques variétés dépendant du siége du mal, ne sont-elles pas toujours les mêmes?... Le clinicien, en un mot, n'a-t-il pas à traiter, à 16 comme à 25, à 30, à 40, à 60 ans, l'élément hémorrhagique? N'a-t-il pas aussi, en cela, à se conformer aux lois thérapeutiques indiquées par la nature elle-même?... Le *molimen hæmorrhagicum* n'est-il pas toujours son unique point de mire? etc.

gereux dans les affections *aiguës* ayant surtout un caractère de *malignité* [1].

§ XXXIII. De même que les affections de l'âme, en général, portent facilement un obstacle parfois sérieux à la perpétration régulière de ses actes *ordinaires*, de même aussi nous ne craindrons pas de dire que l'habitude doit être regardée comme capable de provoquer, aussi bien que toute autre affection de l'esprit, un désordre réel dans ses autres actes. Il arrive, en effet, parfois, que l'habitude peut retarder l'accomplissement prompt et facile de certains actes indispensables d'ailleurs, et peut provoquer, même dans la suite, l'arrêt subit de ces actes en cours d'exécution.

Le degré d'application qu'exige un acte habituel quelconque est moins énergique que toute autre affection de l'âme, attendu que cette tendance naturelle a plus de rapport avec les autres nécessités présentes de la vie. La raison en est que l'acte de l'habitude ne porte en soi rien d'insolite, rien de fâcheux, et qu'il exécute même avec une sorte de régularité, d'une manière paisible et tranquille, tout ce qu'il produit d'anormal dans l'économie. Les autres affections de l'âme s'éloignent généralement de ce type : 1° parce qu'elles se produisent simultanément et avec plus de violence, comme pour procéder à un *acte nouveau* ; 2° parce qu'elles s'arrêtent plus long-temps et avec plus de ténacité sur le même fait [2].

[1] *Vehementes animi perturbationes non minùs quàm immodicæ corporis exercitationes nos lædunt*, etc. (D. Liddel., Scott., 1634; *Oper. omn.* Lugd.)

[2] L'habitude, disait Stahl, s'insinue d'une manière si paisible, qu'elle n'exige aucune perturbation pour prendre droit de domicile chez la personne qui s'y livre ; elle finit cependant par exercer un tel empire sur l'ensemble de l'économie vitale et sur l'âme elle-même, qu'elle parvient non-seulement à modifier, à changer, à intervertir la marche des actes vitaux, mais encore à subjuguer l'âme et l'esprit, c'est-à-dire soumettre l'esprit à la matière par la PASSION... Je ne citerai ici que l'affreuse et cruelle habitude de l'*onanisme* ;... qui, insensible d'abord,... arrive à ruiner le corps en

§ XXXIV. Disons encore ici un mot, en passant et d'une manière générale, de l'*habitude* touchant les autres affections de l'âme. C'est en vertu de l'habitude, en effet, que ces affections modèrent leur impétuosité et finissent par ne plus affecter le même caractère de violence et d'irrégularité à l'occasion d'objets devenant, par ce moyen, moins étranges et moins inusités ; dès-lors, l'esprit ne s'y arrête pas avec autant d'opiniâtreté et n'est pas aussi distrait de ces autres intentions. Une chose très-importante que nous avons signalée en parlant de la *colère*, c'est que, lorsqu'elle est satisfaite, elle occasionne une moins grande perturbation dans l'exécution et la continuité des autres actions.

§ XXXV. D'après tous ces faits, il ne faut plus s'étonner que parfois et assez fréquemment même l'*abandon* subit des plus mauvaises *habitudes* puisse causer des désordres sensibles dans l'âme, et même dans le corps. On en a une preuve évidente dans la cessation, soit des transports de colère, soit de l'ivrognerie, soit des plaisirs vénériens, même abusifs : un fait non moins notoire, c'est que lorsque des individus depuis long-temps habitués à un régime grossier l'abandonnent tout-à-coup pour passer directement à un genre de vie beaucoup plus doux et plus agréable, ils s'en trouvent toujours plus mal, et éprouvent pour l'ordinaire les désagréments des mauvaises digestions et des crudités d'estomac.

§ XXXVI. On voit, en outre, les effets modérés des affections de l'âme et leur bon *usage* même, comme, par exemple, la gaîté ou la joie qu'on éprouve lorsque, après beaucoup de peine, on parvient au but de ses *désirs*, faire renaître et conserver dans l'économie corporelle, et

perdant l'âme et pervertissant l'esprit.... La santé, la vie,.... l'amitié et l'amour,.... Dieu lui-même, sont sacrifiés à cette honteuse *habitude*,.... à cette dégradante passion !...

dans l'âme, considérée dans ses rapports avec le corps, la *vivacité*, l'*ordre* et la *tranquillité* qui leur sont naturels [1]. Mais il en est bien autrement de l'*abus* de ces mêmes affections ; car il porte le *trouble* et le *désordre* dans le *corps* et dans l'*âme*, avec plus d'*efficacité* et d'*énergie*, que ne peuvent le faire n'importe quelles *lésions matérielles* ou *altérations corporelles*.

SECTION III.

DE LA NUTRITION.

§ Ier. Nous avons traité jusqu'à présent, d'une manière générale, de la constitution de l'homme considéré d'une manière absolue; nous avons même fait l'exposé des raisons et des conditions relatives aux moyens de le *conserver* plus long-temps en santé. Dans cette troisième et dernière section, nous allons mettre sous les yeux du lecteur quelques considérations générales pouvant expliquer d'une manière *plus spéciale* encore les résultats successifs et les autres circonstances de la *nutrition*.

Mais comme la plupart de ces choses, dans leur partie à peu près essentielle, regardent plutôt la *physique* que la *médecine*, nous éviterons autant que possible toute inutile et superflue prolixité, nous promettant bien cependant de

[1] J'ai vu des cas de *mélancolie*, de *langueur*, de *cachexie* même et de maladie réelle, disparaître comme par enchantement à l'aspect seul de l'objet aimé, désiré, et qu'on n'espérait plus revoir... Je citerai sur ces faits des exemples fort curieux, au volume de Pathologie spéciale.

ne rien oublier de ce qui regarde directement l'objet principal de notre *thèse* au point de vue *physiologique*, savoir : *que, dans le phénomène même de la nutrition, l'*AME *manifeste une puissante* ÉNERGIE, *tant de volition que de direction motrice proportionnée à des intentions certaines.*

§ II. Les phases les plus remarquables ou les divers degrés que l'on doit distinguer dans l'acte de la *nutrition*, sont : 1° l'*appétit;* 2° l'introduction des aliments dans la bouche et leur mélange avec la *salive;* 3° le *séjour* des aliments dans l'estomac durant un temps proportionné ; 4° la *contraction* successive de l'*estomac* et des *intestins ;* 5° la *mastication* ou *broiement* convenable de la substance alimentaire placée immédiatement sous leur action; un *ramollissement* suffisant pour devenir apte à former la *crâse* corporelle ; et 6° enfin, la *distribution* simultanée et successive de cette matière alimentaire, que l'on distingue vulgairement de l'*apposition* et de l'*assimilation,* mais qui, à bien apprécier le phénomène, ne font qu'une seule et même chose.

§ III. Tout le monde connaît les frivoles distinctions qu'ont établies, à l'égard de l'*appétit*, l'école d'Aristote, ainsi que ceux qui se plaisent à mettre en tout de subtiles distinctions et à multiplier les êtres, en distinguant l'appétit en *naturel, vital, nutritif* et *sensitif.*

Nous n'avons point à parler ici de l'appétit naturel, attendu qu'on l'attribue même le plus ordinairement aux êtres *inanimés* : quant à l'appétit vital-nutritif, il n'est en réalité que le simple *désir* amenant la volonté de boire et de manger.

§ IV. Nous disons que l'appétit est une *volonté* manifeste agissant si évidemment sur les autres opérations de l'esprit

et même sur ses *intentions* et ses *volontés* arbitraires, que si cette *volonté* appétitive ne parvient pas à être pleinement satisfaite, l'âme paraît dès-lors *indolente* et *revêche* à toute autre action [1].

Faut-il donc s'étonner que, pendant leur sommeil, les personnes *altérées* pensent et *se figurent* qu'elles boivent? Mais ce n'est pas tout : ce qui vient éclairer ces faits d'une vive lumière, c'est principalement cette autre *force* si remarquable de l'*imagination,* sous l'influence de laquelle un bon et légitime appétit change et se dissipe si subitement à la simple pensée d'une *nausée imaginaire,* que non-seulement l'appétit cesse et disparaît, mais même que l'*envie de vomir* et le dégoût en prennent la place. Ce n'est pas seulement la nausée qui produit cet effet ; il peut être aussi le résultat de la *frayeur,* de la *crainte,* de la *tristesse* et de toute autre *peine* ou anxiété de l'*âme.* Qu'y a-t-il, du reste, de plus ordinaire que de voir de sérieuses préoccupations de l'esprit faire *oublier* le temps et l'heure du repas, en sorte que l'un peut attribuer au *jeu,* l'autre au *spectacle,* celui-ci à ses *dissertations,* celui-là à des désirs et à un espoir *amoureux,* l'oubli complet du moment ordinaire de son appétit? Néanmoins un fait contraire et parfaitement connu de tout le monde, c'est que les femmes et les hommes habitués au travail sont aussi vivement tourmentés, dans les jours de *repos* ou de *chômage,* du désir de boire et de manger, et le satisfont avec la même ardeur que pendant les jours où ils se livrent à leurs pénibles travaux habituels.

§ V. Quoiqu'il soit naturel qu'un appétit bien réglé revienne immédiatement après que les aliments précédemment ingérés ont subi une complète élaboration (de telle sorte

[1] Un homme poussé par la faim ne pense qu'à la vie animale ; sa vie intellectuelle lui est subordonnée en ce moment... N'est-ce pas là l'ordre de la nature ?...

que c'est en ce moment même que se renouvelle le *désir* de manger et de boire, une fois que tout ce qu'ont pu fournir de nutritif les *substances alimentaires en dissolution* a été absorbé et est porté dans le torrent de la circulation du sang et des humeurs); cependant ce qu'il y a de bien positif et de certain, c'est que l'*habitude* est pour beaucoup dans cette affaire, si bien que l'on voit nombre d'*individus* consommer une grande quantité d'aliments sans que leur corps en profite d'une manière notable, tandis que d'autres s'engraissent en n'usant que d'une nourriture très-modérée. Il convient néanmoins de prendre ici en sérieuse considération le genre de vie des individus, selon qu'ils sont *oisifs* ou qu'ils se *livrent* à des *travaux* plus ou moins pénibles.

§ VI. Ce qui peut jeter un grand jour sur cette question de l'énergique *intensité* providentielle de l'*appétit* correspondant à ses propres *fins*, c'est que ce sont les individus principalement dans la période de l'*accroissement* qui mangent le plus et qui ont le meilleur appétit. C'est là ce que le peuple même, en parlant de l'âge adolescent, a coutume de rendre en ces termes : « *Junge leute, die da starck wachsen, môgen wohl essen.* » — « Les jeunes gens qui grandissent et se développent beaucoup, peuvent et doivent user d'une alimentation abondante. »

Tandis que, néanmoins, les personnes *plus âgées* ont généralement un appétit moindre; à moins qu'elles ne fassent exception à cette règle, soit à cause du genre de vie plus pénible qu'elles mènent, soit en absorbant une plus copieuse quantité de *vin*, soit enfin par pure *habitude*. Nous pourrions encore citer ici l'observation que font tous les jours les ménagères, relativement aux animaux qu'elles engraissent et qui sont arrivés à l'époque de leur accroissement : « *Das junge Vieh wolle alle Angenblick zu fressen*

haben, wenn es wohl fortkommen und zunehmen solle. » — « Les jeunes animaux doivent manger à chaque instant, si l'on veut qu'ils prospèrent et qu'ils prennent de l'accroissement. »

§ VII. Outre cela, on sait généralement que les personnes qui *consument,* dans leurs pénibles travaux, une grande quantité de sang en un très-court espace de temps, non-seulement jouissent en général d'un bon et constant appétit, mais encore sont, à de courts intervalles, tourmentées de nouveau par la *faim.* Voilà pourquoi les hommes soumis à des occupations fatigantes et à des exercices forcés font *régulièrement quatre* repas par jour, savoir : le *déjeûner* le *matin,* le *dîner* à *midi,* le *goûter* vers *quatre* heures de l'après-midi, et le *souper* à la *fin de la journée.* Il en est de même *des enfants* et *des jeunes adolescents* qui sont encore dans l'âge de l'accroissement du corps ; ils observent et suivent, en effet, ponctuellement ces mêmes heures des quatre repas.

§ VIII. Combien sont frivoles et vaines, ces antiques opinions, qui se plaisent à attribuer la principale raison de l'*appétit* à des *causes matérielles* et à des *actions purement mécaniques,* suivant le langage des modernes !

Les auteurs de pareils systèmes prétendent, en effet, que les vaisseaux sanguins se désemplissent par une sorte de *consomption* du sang; que ces *vaisseaux,* exerçant une *succion* réelle dans l'*estomac* et les *intestins,* y opèrent le vide et y produisent une *sensation* pénible, et que c'est là précisément le sensation à laquelle on donne le nom de *faim.* Mais comme personne ne peut aujourd'hui admettre comme vraie cette prétendue *succion,* une pareille théorie doit être regardée comme simplement hypothétique et contraire à la plupart des circonstances générales de l'*appétit.*

Car il est incontestablement reconnu de tous, comme nous venons de le dire, que lorsque les ouvriers et les gens qui vivent de leur travail, se reposent ou ne s'occupent que très-peu pendant les jours de fête et même pendant plusieurs jours de suite, ils conservent constamment un très-bon appétit pour les heures du déjeûner et du goûter, mais non pour celles du dîner et du souper.

§ IX. Bien qu'il ne faille pas confondre l'*appétit* avec la *faim*, attendu que l'appétit paraît plutôt correspondre à l'*habitude* et la faim à la *nécessité*, on est cependant en droit de conclure que, comme l'habitude est le propre d'un certain principe *supérieur* capable d'intention, et que cet appétit habituel ne diffère de la faim que par le degré d'affectivité et par la présente impression plus ou moins efficace de l'objet, de même aussi la faim véritable et naturelle n'est pas si diamétralement opposée à l'appétit ordinaire, que celui-ci dépende plutôt d'une intention réelle et que la faim paraisse provenir d'une nécessité mécanique et matérielle, en présence surtout des merveilleux procédés et des moyens qui provoquent nos *sensations*.

§ X. Il se présente encore ici une importante et singulière considération, c'est que le *besoin* de manger — si ce n'est une faim *canine* et *dévorante* — porte ordinairement en soi un caractère varié de *choix* spécial et scrupuleux d'aliments; de sorte qu'un individu éprouvant un simple besoin de manger ne se contente pas indifféremment de toutes sortes de mets simplement préparés ou de ragoûts peu savoureux. Si bien que, s'il n'a pas à sa disposition tel ou tel mets particulier auquel il est plus ordinairement habitué, sa *faim* n'est pas satisfaite, et il prend une quantité d'aliments bien inférieure à celle que son vif empressement ne semblait accuser.

§ XI. Il ne faudrait pas s'étonner que les fictions de l'esprit, ou, comme on dit, l'*imagination,* pussent tant altérer que surexciter l'appétit ou désir de manger[1] : c'est là, du reste, ce que l'on voit dans les désirs et les *envies* des femmes *enceintes,* ainsi que dans des goûts, des *désirs semblables* et de *semblables nausées* transmises héréditairement par les mères à leurs *enfants.* Cela est si vrai, que désormais non-seulement ces enfants éprouvent naturellement, soit un certain *appétit,* soit un *dégoût invincible* pour les mêmes objets qui avaient *spécialement* affecté leur mère, mais qu'ils portent même sur leur corps certains signes *figuratifs* de ces mêmes objets vivement désirés. On ne dirait jamais assez combien sont *admirables* de pareils phénomènes; car, bien qu'il soit universellement reconnu qu'il est impossible de découvrir et de bien comprendre la manière intime dont le fait a lieu, c'est-à-dire quelle en est la *raison formelle,* on conviendra néanmoins qu'il est absurde de vouloir obstinément nier ici tout concours général et causal touchant ces choses, et de refuser, par conséquent, d'admettre même l'évidence des arguments militant le plus en faveur des faits.

§ XII. Tout ce qui vient d'être exposé prouve que l'*appétit* est réellement une *volonté,* formée soit, *à priori,* en vue

[1] Une jeune personne de mes malades atteinte d'une affection chronique était tombée dans un dégoût si profond, qu'elle ne pouvait même plus supporter l'odeur des mets les plus exquis. Un jour se promenant, avec son père, sur un des quais du port de Cette, elle aperçut sur un petit bateau gênois cinq ou six matelots tirant simultanément d'une gamelle commune une nourriture grossière sans doute, mais qui excita une telle envie dans l'imagination de la jeune fille, que, bon gré mal gré, celle-ci parvint à se faire transporter sur le modeste bateau pêcheur, et à obtenir par ses supplications, du capitaine, que les convives lui cédassent leur place, moyennant un large dédommagement... Le père ébahi regardait, en tremblant, sa chère enfant si délicate naguère avaler ce plat fait pour un équipage entier... Et pourtant la jeune malade n'en fut pas incommodée, et dès ce jour la santé revint à grands pas.

d'une *fin* certaine et nécessaire, soit, *à posteriori,* par une idée occupée du choix d'objets réels. Entre autres raisons venant à l'appui de ce fait, nous dirons que ce qui est *matériel, corporel* et *mécanique,* ne peut être affecté que par des choses *corporelles :* mais l'appétit et même la faim naissent et se font sentir malgré l'absence des substances, des objets, disons-nous, corporels les plus sensibles (que la faim et l'appétit recherchent particulièrement, et par lesquels on pourrait croire qu'ils sont physiquement excités et provoqués). Il paraît même qu'il s'est généralement glissé de graves erreurs dans les conséquences qu'on a tirées à ce sujet, attendu que les anciens attribuent l'appétit à des succions intérieures, et que les modernes le font dépendre de certaines *énergies stimulantes.* Mais, bien certainement, ni les uns ni les autres n'ont pas prétendu qu'on dût regarder ces choses comme étant formellement l'appétit lui-même, mais bien seulement comme les simples causes de cet appétit.

Mais pour comprendre ce phénomène dans un sens rigoureux et vrai, il faudra se faire une tout autre idée *formelle* de l'appétit.

§ XIII. Une circonstance absolument étrangère à toute raison et à toute application matérielle et mécanique, c'est que l'appétit se fait sentir, non d'une manière simple et absolue, c'est-à-dire générale, mais bien certainement d'une manière toute *spéciale* pour des objets déterminés. Il existe, en effet, à l'égard du mécanisme de la *mastication* et de la *déglutition,* certaines théories erronées qui font la honte de la physique et de la médecine, et que soutiennent certains *mécanicistes* imprudents, qui prétendent que, lorsqu'on met un objet quelconque dans la bouche, toutes les parties qui constituent le mécanisme de la mastication sont aussitôt machinalement excitées, stimulées et mises en jeu. Mais quoi! les enfants même ne savent-ils pas que, si ce qu'on

leur met dans la bouche ne flatte pas agréablement le goût, l'acte de la mastication n'a pas lieu, etc.? D'après de semblables *rêveries*, il n'y aurait pas de raison pour que, en mettant un *caillou* dans la bouche, la *mastication* ne se fît.

Nous sommes donc en droit de dire, contre ces sortes d'assertions erronées, que quelle que soit la cause qui excite l'appétit, il ne se porte pas indifféremment sur un aliment quelconque, mais il s'arrête principalement sur des objets réels et de son choix. Si bien même que, si une faim extrême et dévorante ne nous presse, nous n'éprouvons aucun désir pour des aliments insolites et peu savoureux: c'est ainsi que le pain de seigle trop noir, sans être déjà dur, sec ou moisi, n'éveille pas plus l'appétit que ne le font des ragoûts de mauvaise odeur et parfois mal préparés.

§ XIV. En voilà certes assez pour faire comprendre que l'appétit est un *acte réel de ce principe vital, qui, naturellement uni à un corps organique et absolument intéressé à sa longue existence, doit non-seulement déployer toute son énergie pour la conservation et la réparation de ce corps, mais encore indispensablement vouloir les moyens répondant à cette fin vers laquelle tendent ses efforts*[1].

Or, c'est là ce que le principe vital exécute d'une manière exacte et parfaite au moyen de l'appétit, c'est-à-dire qu'il désire et qu'il veut réellement les matières si absolument nécessaires à la conservation du corps et à la réparation des pertes qu'il a éprouvées.

§ XV. Une fois que l'on a à sa disposition les choses que l'on désire pour *aliments*, on doit d'abord faire subir

[1] Malgré la netteté et l'évidence des arguments donnés par Stahl en faveur de sa doctrine au point de vue de l'appétit, la plupart des physiologistes modernes, ne tenant compte que des phénomènes organiques, ont osé soutenir que l'appétit n'est qu'un effet matériel de la vacuité des organes de la digestion... Mais c'est parler en dépit du bon sens que de soutenir qu'un désir puisse émaner de la matière, même organisée....

à ces substances alimentaires certaines modifications capables de les rendre propres à un usage convenable, ce à quoi l'on parvient au moyen des diverses préparations culinaires. Il serait inutile de nous étendre sur la trituration des aliments par la *mastication;* car bien certainement cette modification préalable des aliments n'est point une opération absolument indispensable, produisant ces effets qu'on préconise tant, mais elle favorise seulement la fermentation naturelle, qui peut dès-lors pénétrer d'une manière plus intime toutes les plus petites particules des aliments ainsi broyés, sans empêcher pour cela qu'une sorte d'effervescence putride ne se communique aux parties alimentaires qui n'ont pas subi une suffisante mastication, et dont le volume est plus grand. Car il arrive fréquemment, dans une prédisposition putrescible telle que celle où se trouvent les aliments en décomposition, que, avant qu'une fermentation légitime n'ait envahi toutes les parties alimentaires de la surface au centre, une libre corruption spontanée pénètre ces mêmes parties jusqu'à leur portion médiane.

§ XVI. Le principal avantage de la mastication se trouve dans l'épanchement ou afflux de la salive, surtout pendant l'exercice de cette fonction. Loin de nous toutes ces vaines théories hypothétiques des mécaniciens modernes, s'efforçant de nous persuader que c'est l'acte même de la mastication qui provoque l'excrétion salivaire! En effet, de nombreuses et remarquables expériences nous démontrent que la *salivation* se fait tantôt avec *abondance* en dehors même de toute *mastication*, qu'elle est parfois nulle pendant cet acte même, et que souvent, enfin, elle n'est pas plus abondante que d'ordinaire, malgré le mouvement de la bouche, des joues et de la mâchoire.

Rien n'est effectivement plus commun que le phénomène d'une abondante *salivation*, à la seule vue ou à la simple

approche de nos lèvres, d'objets *savoureux* et surtout *agréables au goût;* d'où cet adage vulgaire : « *Das Maul Wässere einem ze.* » — « L'eau lui en vient à la bouche. »

Mais, tout au contraire, lorsque des substances insipides et jusqu'à un certain point *désagréables* ou *contraires au goût*, ou dont on est rassasié, sont long-temps retenues dans la bouche, surtout en les mâchant, il arrive ordinairement que l'*excrétion* de la salive ne se fait pas, et que la *déglutition* en devient, à cause de cela, plus difficile ; et, pour si peu qu'on ait de la répugnance à avaler, on éprouve aussitôt de *vives envies de vomir;* d'où encore cette locution proverbiale : « *Der Bissen quelle einem im Munde; es seye nicht anders, als wann man Säge-Späne kauete, und konne es nicht hinunter bringen.* » — « Le morceau lui tombe de la bouche ; c'est absolument comme s'il mâchait du bois sec, qu'il ne pourrait avaler. »

Y a-t-il rien de plus facile enfin que de mouvoir les dents et les mâchoires quand on le veut, lors même que dans la bouche il n'y ait rien à triturer ? Et cependant, en pareil cas, on ne peut constater aucun *épanchement de salive;* tandis qu'au contraire, si l'on garde dans la bouche quelque chose de *savoureux*, la salivation s'opère sans qu'il y ait le moindre mouvement dans les organes de la mastication.

§ XVII. Il serait inutile de nous étendre trop longuement sur la déglutition, et d'insister pour démontrer que c'est là un acte purement *arbitraire*, sous la dépendance directe de la *volonté*. Ainsi, par exemple, il arrive quelquefois, dans la *nausée* basée sur une idée préconçue d'antipathie et de répugnance pour un objet, que l'acte de la déglutition se fait par un mouvement inverse et est remplacé par une envie de vomir ; de sorte que si, contrairement à cette idée d'aversion, on persiste à vouloir avaler, il en

résulte habituellement une violente secousse, toute contraire, qui se termine par le vomissement.

§ XVIII. Nous pensons qu'il est plus important de parler ici du *séjour* que font les aliments dans l'estomac, jusqu'au moment où ils ont atteint un certain degré de décomposition fermentative, et de dire un mot de cette *fermentation* elle-même. Depuis Van-Helmont, les écoles médicales s'accordent assez généralement à enseigner que la décomposition des aliments s'opère dans l'estomac par le moyen de la fermentation. Mais ces mêmes écoles, quand il s'agit de la raison spéciale de ce phénomène et de ses conséquences, se jettent dans un dédale de difficultés inextricables, dont les principales consistent en ce que, non-seulement certaines fermentations de matières vraiment fermentescibles s'exécutent beaucoup plus vite dans les estomacs des animaux, mais encore que des substances moins propres à une dissolution autre qu'une dissolution putride subissent néanmoins dans l'estomac une espèce de décomposition en quelque sorte différente, sans passer par cette fermentation qui leur est ordinaire; car ces matières alimentaires sont simplement soumises alors à une fermentation *digestive* [1].

A cela vient se joindre, enfin, une sorte de faculté caractéristique très-spéciale, en vertu de laquelle, chez tous les animaux, un certain mélange particulier et spécifique s'opère dans l'estomac et les intestins entre les parties les plus subtiles et les plus nutritives de ces substances alimentaires, pendant l'acte même de cette fermentation. Ce fait est prouvé par la différence du chyle non encore suffisamment élaboré, ou du lait, dans les animaux qui,

[1] Fermentation *sui generis*, qui n'en a pas de pareille dans toute la nature,.. attendu qu'ici le but de l'acte fermentateur est non-seulement de soumettre à un seul et même mode de préparation des aliments si variés, mais encore de les rendre aptes à subir les *actes successifs* de la fonction générale de la nutrition...

d'ailleurs, ont le même *genre de vie*, tels que les *brebis*, les *chèvres*, les *vaches*, les *juments*, etc., etc.

§ XIX. Pour dissiper tous les embarras que présentent ces sortes de phénomènes, les écoles modernes supposent ingénieusement que chacun d'eux est dû à un *ferment spécifique*. Certes, on ne saurait nier que les substances spontanément fermentescibles entrent d'autant plus promptement en fermentation qu'elles sont plus tôt mises en contact avec un ferment; mais il est démontré, en outre, par d'autres exemples, que des ferments spéciaux suscitent, d'une part, des mouvements particuliers dans les substances susceptibles de décomposition, et impriment, d'autre part, à ces mêmes substances une fois en fermentation, des caractères particuliers se manifestant par des *odeurs* et des *saveurs spécifiques*. Nous avons des preuves palpables de ces faits, non-seulement en ce que le *vinaigre* laissé en petite quantité dans un vase communique aussitôt son acidité au *vin* ou à la *bière* que l'on y verse, mais en ce que la *lie* d'un vinaigre corrompu oubliée dans un tonneau communique immédiatement au vin le meilleur la même corruption, et cela sans lui faire subir les diverses phases successives et habituelles d'acidité et de putridité consécutive.

§ XX. Bien que l'on puisse accepter ici les explications très-générales données par les modernes, attendu que nous ne pouvons pas en donner de plus spéciales, il n'est pas moins vrai pourtant que ces théories compromettent les assertions de leurs auteurs, puisqu'elles sont dans l'impuissance de déterminer la source et le siége réel de ces ferments.

Pour être d'accord avec leurs opinions, ces systématiques non-seulement assurent qu'il y a dans l'estomac un ferment particulier qui agit nécessairement sur les fonctions diges-

tives, mais ils lui donnent le nom spécial de *ferment stomacal*, considérant l'estomac lui-même non pas tant comme le *siége* que comme le *principe* et la véritable *source* de ce *ferment*. C'est ainsi que les écoles se jettent gratuitement dans ces sortes de difficultés. Ce qui met d'abord une telle assertion en défaut et la rend tout-à-fait douteuse, c'est que, dans toute la *contexture* de l'estomac, on n'aperçoit rien de particulier qui puisse rendre vraisemblables tant l'*élaboration* d'une matière spéciale fermentative que sa *préparation* et sa *séparation* non moins spéciale.

§ XXI. Mais voici encore de nouvelles difficultés soulevées par une autre assertion hypothétique, prétendant qu'un certain *souffle*, un *gaz fermentatif*, comme on l'a dit, passe de la *rate* dans l'*estomac* à travers les *vaisseaux courts*. Ici se présente, en effet, sous deux ou trois points de vue, une difficulté insurmontable, savoir :

A. Que la rate ne communique pas directement avec l'estomac au moyen des *vaisseaux courts*, en tant que *veineux*, mais que c'est au moyen de ces vaisseaux que l'*estomac* et la *rate* communiquent, en *rétrogradant*, avec le foie, où tout le sang contenu dans ces veines est déversé ;

B. Qu'il n'est nullement évident que certains principes *fermentatifs* se sécrètent et se préparent dans la rate ;

C. Que c'est un véritable préjugé de vouloir regarder comme probables l'efficacité de la rate et le caractère de ce fait, en poussant la chose jusqu'à attribuer, d'après l'hypothèse, une *saveur* un peu *âpre* ou même un peu *acide* à ce ferment.

C'est de là que les fauteurs de pareilles doctrines infèrent cette opinion erronée : que l'*acidité* est le fondement de toute *fermentation*, et que, partant, tout *ferment* doit avoir un caractère *acide*. Mais c'est avec raison que les savants anatomistes ont, comme fit Alexandre du *nœud gordien*,

tranché hardiment ces difficultés. On sait, en effet, par l'expérience, que les chiens qui digèrent si vite et si facilement, exécutent cette fonction d'une manière aussi puissante, même après qu'on leur a pratiqué l'*extraction de la rate*.

§ XXII. De même qu'il n'est d'aucune nécessité, tant *à priori* qu'*à posteriori*, que l'estomac *produise* cette sorte de ferment et lui livre un libre accès ; de même aussi, il est rationnel et probable que le corps humain n'a nul besoin du produit spécial et *domestique* de ce genre de ferment stomacal. Les partisans de l'hypothèse d'un ferment particulier de l'estomac, désigné par d'autres sous le nom de *menstrue*, s'accordent à dire que c'est la salive elle-même qui est cette espèce de liqueur fermentative et menstruelle ou provisionnelle : c'est dans ce but, en effet, que la salive se mêle aux aliments pendant la mastication et remplit l'office de ferment dans la digestion. Personne, du reste, ne doute que dans la mastication une assez notable quantité de salive se mêle ordinairement au bol alimentaire qu'elle accompagne dans la déglutition. D'après ces faits, il serait bien difficile de comprendre à quelle fin et par quelle *nécessité* on voudrait attribuer à l'estomac une *source nouvelle* et propre d'un tel ferment que la salive fournit suffisamment, en affluant en aussi grande *abondance*, et en se mêlant aux aliments avant même qu'ils ne soient ingérés dans l'estomac.

Par conséquent, sans qu'il soit besoin de supposer et d'admettre ici la présence d'une nouvelle matière fermentative particulière et spécifique, ainsi que (par pure abstraction) l'existence d'une certaine faculté digestive, d'un *archée* de l'estomac, par exemple, ou de *puissances* particulières *exerçant les fonctions gastriques*, nous soutenons que la salive possède une suffisante énergie fermentative, en vertu de laquelle les aliments absorbés sont naturellement

soumis à la fermentation et la subissent actuellement d'une manière positive et réelle.

§ XXIII. Chez les animaux qui vivent sur la terre, la *chaleur* est un élément très-favorable au phénomène successif de la fermentation. Ce n'est point, à vrai dire, dans l'estomac que s'accomplit en entier tout le phénomène et le travail de la digestion ; c'est là seulement que cette fonction commence. Elle se continue et arrive successivement à son but en parcourant la portion supérieure des intestins, où elle est secondée par la présence d'un *nouveau stimulus* de même nature que la salive, c'est-à-dire par le *suc pancréatique* dont nous avons déjà dit un mot. Il est bien positif et certain, en effet, que non-seulement le *suc pancréatique*, mais encore la *bile* elle-même, prêtent leur concours pour surexciter cette fermentation et pour la mener à bonne fin. L'on sait d'ailleurs que lorsqu'il y a une trop grande quantité de bile, et que, par leur présence, d'autres substances provoquent une fermentation plus forte, la bile active la fermentation naturelle, la surexcite jusqu'à son plus haut degré; d'où résulte une sorte d'acrimonie acide et brûlante, ainsi que nous l'atteste l'exemple du *choléra-morbus*.

Outre la *salive* qui est avalée avec les aliments, on peut affirmer que l'estomac reçoit encore une certaine quantité de bile, qui lui parvient directement de la vésicule du *fiel* au moyen de méats très-subtils ; mais il ne faudrait point prendre pour un moyen fermentatif *propre* à l'estomac cette portion de bile que l'on ne doit considérer ici que comme un simple auxiliaire étranger à cet organe.

§ XXIV. Ce qui confirme d'ailleurs cette subtile énergie dissolvante des substances alimentaires dans l'estomac, c'est ce phénomène d'*atténuation* produit par le suc *pancréatico-salivaire* surajouté aux aliments à leur sortie de l'estomac ;

phénomène à l'aide duquel la masse alimentaire, ayant jusque-là une consistance de bouillie, est sensiblement ramollie et devient fluide. De là, les aliments, une fois parvenus dans l'intestin *grêle*, leur dernier réservoir, éprouvent une nouvelle modification à l'aide d'un suc *lymphatico-salivaire* et *fermentatif* sécrété par les nombreuses glandes qui occupent la surface de la muqueuse intestinale. Ce qui peut nous convaincre que ces glandes sont destinées plutôt à la *sécrétion* qu'à l'*absorption*, et qu'elles sont chargées de transmettre leur lymphe salivaire en dehors de leur texture *conglomérée* (dont la fonction sécrétoire se rapproche beaucoup du caractère d'un certain épanchement), c'est la position même de ces glandes dans la portion *externe* de l'intestin, c'est-à-dire à l'opposite du *mésentère*, vers lequel elles devraient sans doute se distribuer, s'il existait réellement des conduits qui dussent recevoir n'importe quoi de ces glandes pour le transmettre au *mésentère*.

§ XXV. Nous avons déjà fait observer, en parlant de la *salive*, que cette fermentation n'est pas une simple surexcitation de commotion fermentative convenant directement à la mixtion naturelle des aliments absorbés, mais qu'elle est plutôt une surexcitation *spécifique* de cette même commotion, capable d'introduire une nouvelle impression particulière, c'est-à-dire d'opérer une mixtion tout-à-fait spéciale et même *spécifique*. Au point de vue du fait qui nous occupe, nous voudrions pouvoir dire ici toute notre pensée touchant l'énergie des *âmes* [1], — puisque cette activité, dans les innombrables *mixtions spécifiques*, toujours agissante au milieu de cette incessante continuité de *production*,

[1] Stahl veut parler ici du principe de vie en général, tant chez les animaux que dans les végétaux. — Ce principe de vie s'appelle *natura*, *principium vitale*, *vis plastica*, suivant l'espèce à laquelle on l'applique : le mot *anima* indique ce *principe*, cette *force* considérée d'une manière générale dans tous les êtres animés de la Création.

de *corruption* et de *restauration* perpétuelles, se manifeste et persiste chez *tous les individus,* même en dehors du *règne animal,* et cela par une nécessité *indispensable* et *essentielle.* — Mais comme nous avons déjà donné ailleurs [1] un ample développement sur cette question, nous ne nous y arrêterons pas ici, pensant qu'un pareil sujet s'éloigne trop du but *médical* et direct que nous nous proposons.

§ XXVI. Une fois que les aliments ont subi cette espèce de dissolution, pendant laquelle la partie la plus subtile de leur substance *se sépare* des parties plus grossières, sous une consistance *lactée ;* tandis que les portions les plus solides descendent peu à peu le long des intestins grêles; cette portion, la plus ténue et essentiellement nutritive, s'infiltre à travers des méats subtils et déliés (vaisseaux absorbants) qui viennent s'ouvrir à la surface de la tunique intestinale interne. Depuis bientôt quarante ans, les médecins diffèrent d'opinion sur ce point : les uns, en effet, prétendent que ce phénomène a *uniquement* lieu au moyen de conduits spéciaux et propres, appelés pour cela vaisseaux *lactés;* d'autres, au contraire, comme Bilsius, niant ces faits, se déclarent pour l'opinion des anciens, et veulent que le chyle se dirige simplement vers le *foie* par les rameaux mésentériques de la *veine porte;* d'autres, enfin, et telle est notre opinion personnelle, pensent que ce phénomène peut avoir et a ordinairement lieu *de ces deux manières.* Nous croyons cependant plus vraisemblable que la plus grande partie du chyle est absorbée par les vaisseaux *lactés.*

§ XXVII. Nous ne saurions partager l'opinion des médecins qui veulent que les vaisseaux lactés diffèrent essentiellement des lymphatiques, alors qu'ils ne constituent

[1] Voy. ci-avant, section I[re], chap. III, § II, III et IV, pp. 71, 72 et 73.

qu'un seul et même ordre de vaisseaux : les uns et les autres, en effet, ont pour usage *principal* et perpétuel de servir de véhicule commun à la lymphe et de recevoir ensuite le chyle, mais seulement d'une manière secondaire et par conséquent temporaire. Nous persistons dans notre propre sentiment, et nous l'étayons sur des preuves tant *à priori* qu'*à posteriori*.

Nous disons, en premier lieu, que le chyle, étant destiné à être immédiatement changé en *lymphe,* doit probablement être dirigé d'abord vers les organes réservés à la sécrétion de la lymphe et à sa préparation préalable. En second lieu, nous pensons que ces vaisseaux se remplissent évidemment de chyle tant que les aliments, convenablement dissous, séjournent dans le tube intestinal. Et, quoique d'ailleurs les vaisseaux lymphatiques ne charrient que la lymphe, et qu'ils continuent à la charrier en même temps qu'ils transportent ce chyle, cependant ceux de ces vaisseaux qui, de la région du foie, portent la lymphe au mésentère en suivant la même direction que les rameaux mésentériques, ne présentent en ce moment aucun indice d'un mélange de chyle, ce qui néanmoins n'aurait pas lieu si des vaisseaux aussi amples que le sont les vaisseaux mésentériques sanguins portaient *en même temps le chyle et le sang vers le foie;* car alors les vaisseaux lymphatiques de cet organe devraient probablement recevoir, en même temps que leur propre *lymphe,* le *chyle* de même nature que la *lymphe,* et la transporter du foie au mésentère, à l'instar des rameaux mésentériques eux-mêmes.

§ XXVIII. Bien loin d'attacher une grande importance à ces phénomènes, nous ne leur accordons qu'une utilité médiocre. Il arrive, en effet, que le chyle, absorbé par les vaisseaux *lymphatico-lactés* du *mésentère,* non-seulement est déversé en très-peu de temps dans la masse sanguine, en

passant par le canal *thoracique,* mais encore il est visiblement mêlé au sang (et même au sang veineux extrait après un repas copieux); tandis que, si ces choses se passaient exactement ainsi que nous venons de le dire, ce serait plutôt avec le sang *artériel* que le chyle devrait être mêlé, et, par lui, communiquer avec la *lymphe.*

Cependant, puisque de tels exemples confirment que le chyle coule, même long-temps après, avec le sang, il eût été d'autant plus facile de partager ce sentiment que, *dès sa première sortie des intestins,* le chyle va se mêler au sang veineux et se joindre à toute la masse sanguine.

§ XXIX. Nous avons déjà montré ailleurs comment le chyle subit une certaine atténuation et se change en lymphe, en sorte que, dans cet état, il devient une véritable substance nutritive. Nous avons voulu dire par là que la transition à un autre mode de *composition* ou de *juxtà-position* des *particules* est impossible, *si leur assemblage primitif et les rapports que ces particules ont entre elles n'a subi une profonde modification préalable.* Par conséquent, puisqu'il existe dans le *chyle* une composition ou une juxtà-position spéciale de particules et un mélange de matières tels qu'elles ne peuvent être admises à former une nouvelle mixtion animale, il est évident et logique qu'une décomposition préalable du chyle doit précéder sa mixtion, en sorte que toutes les particules de cette matière ainsi élaborée deviennent entièrement libres et propres, les unes à être *éliminées,* les autres à être *distribuées,* selon des usages particuliers et selon la partie à laquelle elles doivent être appliquées. Dans leur état de composition et de connexité mutuelle, ces particules forment une consistance solide; mais, une fois en *dissolution,* elles sont évidemment dans une disposition matérielle beaucoup plus ténue, *diaphane* et *gélatineuse,* bien qu'encore un peu consistante.

§ XXX. Comme c'est sous un point de vue *physique* et *historique* plutôt que *médical* et vraiment *physiologique* que nous avons développé ce sujet, afin de faire ressortir le concours actif et direct de la *nature en acte*, nous reprenons maintenant le fil de notre discours là où nous l'avons laissé.

Nous avons déjà vu de quelle manière la salive se mêle aux aliments, quelle est son utilité et quels sont enfin ses résultats; mais nous n'avons pas encore démontré suffisamment la proportion du temps nécessaire à ces effets, ainsi que ses limites déterminées par le mouvement. Ce qu'il y a de vrai et d'incontestable, c'est que les aliments doivent séjourner dans l'estomac, jusqu'à ce qu'ils soient suffisamment dissous par la fermentation; mais il est indispensable de bien connaître surtout quel est ce temps, quelle en est la durée, quelles en sont les limites, et quel est l'acte qui le termine.

Ce temps, dans un état conforme à la nature, se trouve exactement en raison directe de la proportion des aliments, eu égard à la première digestion résolvante; de telle sorte que les substances alimentaires, facilement broyées et dissoutes, sortent régulièrement et promptement de l'estomac, tandis que celles qui ne le sont que lentement et plus tard, y séjournent un peu plus long-temps.

§ XXXI. Cependant ce n'est pas sur la seule consistance des aliments que se fonde peut-être ce dernier fait, attendu que s'il en était ainsi, les substances solides ne pourraient sortir de l'estomac que lorsqu'elles auraient acquis une consistance plus fluide et partant plus propre à la mobilité; comme si l'estomac, se contractant peu à peu sur lui-même, poussait hors de sa cavité ce qu'il y a d'abord de ramolli, et en dernier lieu enfin, les substances élaborées les dernières. Mais il arrive bien souvent, au contraire,

que les matières les plus molles et les plus déliées séjournent plusieurs heures dans l'estomac et n'en sont éliminées qu'après une notable fermentation. Rien n'est, en effet, plus commun que le fait suivant, savoir : que deux ou trois heures après le repas du soir, quand on s'est livré à d'abondantes libations et que l'on est étendu dans son lit, on sent, au moindre mouvement, et l'on peut même facilement entendre, une véritable et réelle fluctuation dans l'estomac. C'est encore ainsi que parfois certains légumes, bien que aliments de peu de consistance, séjournent très-long-temps dans cet organe et n'en sortent qu'au bout de *cinq* ou *six* heures. Ce qui en est une preuve bien palpable, ce sont ces rapports qui s'exhalent de l'estomac et qui conservent encore l'odeur de ce que l'on a mangé. Nous avons, nous aussi, d'autres preuves journalières de ce fait, en ce que l'odeur et la saveur de l'écorce de citron employée dans les ragouts délicats de veau ou de poulet nous reviennent par des éructations, plusieurs heures après le repas.

§ XXXII. Mais, en outre, l'expérience de tous les jours nous apprend que les aliments mangés avec répugnance, ou avalés sans désemparer et d'une manière immodérée, sans une suffisante mixtion de salive, sont le plus souvent, au bout *d'un, deux,* ou même *plusieurs* jours, rejetés tels quels par le vomissement ; tandis que, d'autre part, nous voyons, par de nombreux exemples, que souvent deux ou trois heures après avoir mangé, on éprouve de véritables efforts de *vomissement* accompagnés d'abondantes mucosités, sans être suivis néanmoins d'aucune évacuation de substances alimentaires.

§ XXXIII. C'est là une preuve évidente que les matières déjà contenues dans l'estomac peuvent y être retenues par une *contraction particulière* de ce viscère ; tandis que

cependant, à l'aide d'une *torsion locale* et spéciale d'une portion quelconque, l'estomac peut rejeter, même avec violence, du lieu le plus voisin de cette contraction, une partie des substances alimentaires. On admet généralement que ce ne sont pas les aliments qui agissent sur l'estomac à l'aide d'un *stimulus matériel* et *spécial* pour l'obliger à se contracter ainsi. Il est reconnu, d'autre part, que ce n'est point au fur et à mesure que ces substances deviennent plus fluides que, par une simple pression et une contraction spontanée et successive, l'estomac les rejette au-dehors ; car il est évident, au contraire, que cette contraction dure tout le temps nécessaire, jusqu'à ce que ces matières soient suffisamment élaborées et préparées, non à une expulsion prochaine en vertu de leur fluidité, mais à une convenable et utile distribution, à l'aide d'une dissolution franchement fermentative.

§ XXXIV. Ce qui démontre la réalité de ces faits, c'est que les substances alimentaires molles, peu consistantes, faciles à être digérées et peu réfractaires à l'action de l'estomac, séjournent néanmoins assez long-temps dans cet organe, jusqu'à ce qu'elles y aient acquis un degré convenable de *coction* digestive ; tandis, au contraire, que les substances *plus dures*, qui se prêtent le moins à cette sorte de décomposition digestive, sont de très-bonne heure entraînées et expulsées avec les matières fécales. Nous en avons une preuve irréfragable dans les exemples fournis par les *noyaux* de *cerises* et de *prunes,* ainsi que par les *légumes,* les *sardines salées* et la *viande fumée de porc,* pour les personnes qui n'en font pas ordinairement usage. Ces faits sont encore confirmés par une foule d'autres preuves : c'est ainsi, par exemple, que la seule *idée* d'avoir avalé un *purgatif,* ou même la seule pensée de l'avoir *vu donner* à un autre, suffit pour soulever l'estomac et produire itérativement des contractions intestinales, absolument

identiques à celles qu'on éprouverait si l'on avait pris le purgatif soi-même.

§ XXXV. Une fois que cette contraction de l'estomac s'est effectuée, en temps opportun, d'une manière régulière et convenable, et qu'elle a naturellement produit ses effets, non en raison de la véritable proportion des *matières* alimentaires, mais en vue de la raison finale de leur *usage* spécial ; il s'opère ultérieurement dans les intestins une semblable *contraction successive,* proportionnée et convenable à une *distribution* normale de ces matières.

§ XXXVI. Nous ne saurions nous empêcher de reconnaître ici l'importance réelle de la disposition organique des intestins ; puisque, effectivement, tant chez l'homme que chez la plupart des animaux, les intestins *grêles* surtout sont non-seulement *très-longs,* mais encore, à cause de leurs nombreuses circonvolutions et des détours qu'ils suivent dans leur trajet sinueux, se trouvent dans un continuel état d'opposition au naturel progrès compressif des matières qui viennent au-dessus ; de sorte que, en pareil cas, le mouvement intestinal doit, en parcourant chacune de ces circonvolutions, progresser peu à peu et suivre la marche des matières aptes à recevoir ce mouvement.

§ XXXVII. Ce que nous venons de dire est incontestable pour tous les animaux en général ; mais nous devons faire observer ici qu'il en est cependant chez lesquels, malgré la brièveté du tube intestinal, la *nutrition* s'exécute parfaitement et ne laisse rien à désirer, avec cette seule différence que les animaux dont les intestins ont un *court trajet* sont d'autant plus vite affamés que leur digestion est plus prompte, et la transmission des aliments dans la masse des humeurs est plus rapide (c'est là surtout une chose remarquable

chez le *loup*, bien que le *chien* ait à peu près la même conformation).

§ XXXVIII. Mais si l'on considère la chose à fond, ce n'est pas tant l'*évacuation* des intestins que l'universelle *consommation* trop hâtive des substances alimentaires, et même l'*épuisement* du sang lui-même, qui, chez de telles espèces animales, sont la principale cause d'une faim toujours renaissante.

C'est pourquoi ces animaux *voraces*, dans leur état de nature, n'acquièrent pas en général de l'*embonpoint*, mais ont une complexion très-médiocre, quelle que soit d'ailleurs la quantité des aliments qu'ils dévorent : les *loups* en sont un exemple évident. Au surplus, si une nourriture suffisante fait défaut à leur naturelle voracité, on les voit aussitôt tomber dans une faiblesse extrême et *maigrir* à vue d'œil.

§ XXXIX. D'ailleurs, ce qui, au point de vue de la *longueur* et de la *brièveté* des intestins, diminue la puissance d'une raison *mécanique* et met en évidence l'efficacité d'une énergie simplement *organique* ou plutôt d'une force *organisatrice*, c'est ce qui, dans les animaux à boyaux longs, fait que la digestion peut non-seulement s'y opérer quelquefois en très-peu de temps, mais encore s'y opère habituellement *de cette manière*. Ainsi, rien de plus commun que de voir des hommes robustes, forts et bien portants, chez lesquels le passage successif des matières alimentaires à travers les intestins se fait en peu de temps, dans un ordre et un intervalle *si précis*, que les uns, à un moment donné du jour, et les autres, à telle ou telle heure arbitraire, vont à la garde-robe. Ces derniers possèdent si bien cette faculté, qu'ils peuvent retarder de plusieurs heures et même de plusieurs jours le besoin pressant d'aller à la *selle*, et n'y aller que *quand bon leur semble* ou *à volonté*. On voit

aussi communément des personnes qui, par des efforts volontaires et continus, peuvent, à l'aide de cette manœuvre arbitraire, parvenir à repousser au-dehors des matières encore liquides, et n'ayant pas acquis les qualités requises pour être rejetées et devenir matières fécales vraies.

§ XL. Il résulte assez clairement de ces circonstances que le mouvement de l'*estomac* et des *intestins* est parfaitement approprié aux lois et conditions du mouvement de la nature; si bien que, d'une part, le principe de ce dernier mouvement ne dépend pas tant d'une stimulation corporelle quelconque, que d'une appréciation de maturité convenable des matières alimentaires pour des usages ultérieurs; que, d'autre part, pour que rien ne se fasse avec trop de précipitation, une direction porportionnée est donnée à la marche de ces matières, et qu'enfin leur séparation naturelle s'exécute paisiblement, sans embarras ultérieur. En effet, pendant leur trajet dans toute la longueur de l'intestin, les parties alimentaires les plus aptes à la nutrition, et de la distribution desquelles nous avons déjà parlé, se séparent de la masse des aliments sous le nom commun de *chyle*. Mais la dernière distribution du chyle se fait *au profit* du sang *artériel;* car c'est avec ce sang que le chyle, une fois mêlé à la lymphe, en passant par le canal thoracique, est transvasé dans les poumons, où il subit une convenable *agitation*, et va se répandre ainsi avec ce sang artériel dans toutes les parties du corps où un libre accès lui est ouvert. C'est ainsi que le chyle, mélangé avec la lymphe, ou même enfin réduit et dissous en cette dernière substance, se sépare des vaisseaux sanguins, pour se diriger vers les parties les plus profondes et s'insinuer ainsi au fond de toutes les particules du corps dans lesquelles il peut librement pénétrer.

§ XLI. Reste enfin le dernier acte, celui qui réellement, par son utilité, est l'acte suprême de la nutrition, et partant le plus digne de considération. Les anciens, comme les modernes, ont donné à cet acte le nom d'*apposition* : les anciens le désignaient encore sous le nom d'*assimilation*; les modernes ne rejettent pas cette dénomination, seulement ils sont généralement très-réservés dans la définition qu'ils en donnent.

Pour bien considérer, sous toutes ses phases, le phénomène de l'assimilation, il faut : 1° observer la matière en proportion avec chacune des parties qui doivent prendre de l'accroissement; attendu que, pour la formation des *os*, par exemple, il faut une plus grande quantité de particules sèches qu'il n'en est requis pour les tendons, les membranes et les fibres charnues. 2° L'apposition ou assimilation des particules nutritives requiert une *quantité* de matière parfaitement déterminée, afin qu'il y ait toujours une juste proportion, soit entre tout le corps pris dans son ensemble et ses diverses parties, soit entre chacune d'elles avec toutes les autres prises collectivement ou considérées séparément, ainsi que cela se passe en réalité. 3° C'est encore sur une semblable nécessité que se fonde la construction de chaque partie du corps, fabriquée au moyen des plus petites particules élémentaires, qui sont aussi le principe matériel de la conformation ou configuration *extérieure* de toute la superficie du *corps;* et, sous ce même rapport enfin, une proportion réciproque entre le côté *droit* et le côté *gauche* du corps est particulièrement requise et même indispensable.

§ XLII. Pour ce qui est de cette première condition, les médecins qui, en cette circonstance, sont attachés à des conceptions *matérialistes* au point de vue du corps, ne peuvent alléguer, comme certains anciens, qu'un *appétit*

naturel, s'appuyant sur ce fait, que *les choses semblables ont entre elles des attraits mutuels;* d'autres, plus modernes, allèguent la nécessité de la matière, la convenance d'une même forme et figure, d'après laquelle une chose a des rapports directs avec une autre, et deux choses semblables sont plus promptement et plus étroitement apposées l'une auprès de l'autre en vertu de cette condition : l'apposition ou assimilation devient ainsi plus solide et plus durable.

Mais il est évident qu'en dehors de cette convenance de forme, on est forcé de supposer une certaine connaissance intérieure par laquelle une particule choisit et désire une autre particule semblable, et est imaginée tendre à s'allier avec elle et se réjouir même de cette union.

§ XLIII. Bien que les modernes tournent en dérision et veuillent paraître dédaigner, en paroles seulement, les assertions des anciens, cependant il est positif qu'en ne faisant que changer les mots, ils disent absolument la même chose. Ils prétendent, en effet, qu'il y a ici certains *efforts* capables de diriger et de gouverner le mutuel concours de tous les corpuscules nutritifs et les mouvements qui leur sont propres; mais il suffit d'une appréciation de ces faits touchant la *quantité*, l'*ordre* et le *succès* de ces actes, pour découvrir la vanité et le ridicule de ces utopies; attendu qu'il n'est pas question ici d'un simple et prompt concours de corpuscules quelconques, mais bien de la position et de la coordination les mieux proportionnées de tous ces corpuscules, tant sous le rapport de la quantité ou mesure que sous celui de la situation ou de leur universelle conformation : coordination et position qui ne correspondent et ne cadrent pas simplement et indifféremment avec une proportion quelconque de ces corpuscules, mais qui doivent être rapportées très-spécialement aux organes ayant telle ou telle forme.

§ XLIV. Enfin, c'est ici que trouve particulièrement sa place cette ridicule et gratuite supposition : que toutes ces particules élémentaires devraient être capables de connaître, de désirer, de rechercher même d'après telle ou telle *manière d'être* ou modalité les éléments nécessaires, et de diriger énergiquement tous leurs efforts, d'après telle fin et telle *intention*, pour former un agrégat spécifique qui convienne non-seulement à l'*espèce*, mais encore à telle ou telle *région*, à tel ou tel *membre* et à chaque plus petite partie du corps. Mais, par exemple, puisqu'il est probable, d'une part, que les *os* des animaux vivants sont tous composés d'une seule et même matière terreuse et compacte ; puisqu'il est d'ailleurs bien positif et certain que tous les os d'un même corps sont composés d'une même *matière*, et que chaque petit os pris isolément est absolument le même dans toute sa structure, comment peut-il être raisonnable de penser que les plus petites particules d'une semblable matière tendent, les unes, à aller constituer la tête, les autres la partie *la plus ample* du canal médullaire, celles-ci la partie *la plus étroite*, celles-là enfin la partie *courte* des os, etc., etc. ?

§ XLV. Il est bien évident pour tous que cette coordination, si exacte et si proportionnée, qui se manifeste et se conserve depuis la formation du fœtus jusqu'à l'entier développement et au dernier accroissement du corps animal quel qu'il soit, ne peut être autre chose qu'un acte vraiment *électif*, c'est-à-dire un naturel et pur *choix*, si bien réglé de point en point, que, à tout *âge*, quel que soit d'ailleurs le volume du corps, il poursuit et conserve constamment la *forme propre* et les *proportions* naturelles inhérentes à toutes les parties de ce même corps.

§ XLVI. Certes, si jamais occasion favorable s'est pré-

sentée aux conceptions *mécaniques* basées sur des faits *mécaniques*, c'est bien assurément le phénomène de la *formation* du corps. Nous ne saurions, à ce propos, admettre les théories *péripatéticiennes* touchant une pure *forme*, qui, étrangère aux corps, les envahit pour y *imprimer* tel ou tel type de figure, à la manière d'un moule sur lequel on formerait de petits globules de limon. Nous rejetons également cette assertion hypothétique d'Aristote, qui, voulant rendre raison de la résistance et de l'épaisseur des tuniques *artérielles* plus grandes que celles des *veines*, en attribue la cause à la chaleur du sang *artériel*, dont la violence fait qu'une plus grande quantité de matière gluante s'accumule sur la surface extérieure des artères qu'elle *épaissit* et où elle se sèche.

§ XLVII. Loin de nous encore les opinions erronées et véritablement trop absolues des mécaniciens modernes touchant l'invasion mutuelle, l'*entrelacement* des corpuscules de même figure et leur cohésion compressive, semblable à celle de deux tables de marbre bien polies et appliquées l'une sur l'autre, etc. ! Nous ne saurions admettre non plus toutes les *nécessités* actives, *à priori*, de la matière, ainsi que tous les *efforts* et *appétits* naturels qu'on lui prête. Qu'on se garde bien, en outre, d'adopter ces opinions, supposant que de tels assemblages, de telles mixtions intimes des matières, de telles juxta-positions des petites choses avec les grandes et même avec les grandes masses les *mieux ordonnées*, ont une tout autre cause qu'un *agent* de nature immatérielle, capable de *coordonner*, de *disposer*, d'*adapter*, de *réunir* ces diverses matières rudimentaires, et de leur donner une forme consistante selon ses intentions et le but qu'il se propose.

§ XLVIII. Quiconque est incapable d'établir une distinction réelle entre l'*organique* et l'*inorganique*, doit s'interdire

l'étude de toutes ces questions physiologiques; car il n'est proprement et absolument question ici que de la distinction qu'il y a entre ce qui se fait directement à l'aide des *organes* du corps, et ce qui, au contraire, est simplement et immédiatement affecté par l'*action* elle-même; en sorte que, dans le premier cas, l'action est dite *organique*, et, dans le second cas, elle doit absolument porter le nom d'*inorganique*.

En vérité, ces sortes d'actions inorganiques, c'est-à-dire les mouvements simples, auteurs de cette immédiate position très-spéciale, ultérieurement permanente, exécutent la grande affaire de l'apposition et de l'assimilation. En effet, c'est à l'aide de ces actes *inorganiques*, de ces mouvements, que cet agent immatériel applique les matières les plus convenables et même les corpuscules les plus minimes, et les joint ensemble, ou, dans la stricte signification des mots, en réunit un *nombre* déterminé, les emploie enfin tour-à-tour, même les plus petits, à la formation des organes, et leur assigne une *position* naturelle.

§ XLIX. Il est manifeste que la *nutrition* s'accomplit *formellement*, par un mouvement simple et direct, mais si bien réglé, que toutes les plus petites particules du corps entier sont parfaitement agencées selon leur nombre exact et leur *position* spéciale; car, de même qu'il n'est pas possible que, dans le corps humain, il y ait un seul linéament physique fabriqué sans raison, puisqu'en effet toutes les parties, les plus petites comme les plus grandes, y sont remplies de *méats*, d'*interstices*, de *pores*, et ont des *formes* particulièrement propres à leurs usages, de même aussi on ne saurait admettre que de telles dispositions, de si parfaites distributions des plus petits ou des plus grands atomes, puissent provenir des mouvements de la *matière* errant au hasard, et bien moins encore qu'elles puissent suivre des

mouvements *réguliers* et des effets *successifs* propres à atteindre un but déterminé et raisonnable.

§ L. Que dire maintenant de cette vaine et frivole hypothèse qui prétend que tous les corps de la nature, et chacun d'eux en particulier, que tous les individus, disons-nous, tant de l'espèce humaine que des animaux et des végétaux qui naissent ou qui peuvent naître, à moins qu'il n'en meure plus qu'il n'en naît avant de reproduire, se sont trouvés réellement contenus dans un premier individu, et ainsi de suite dans tout autre individu quelconque? Nous voulons parler ici des corps vivants, c'est-à-dire de ceux qui croissent et se développent dans toute leur masse, depuis le *ciron* et l'*ascaride* jusqu'à la *baleine*, etc. Mais il nous répugne beaucoup d'entrer dans les détails de conceptions aussi extravagantes, et nous ne saurions penser comme ceux qui osent soutenir « que tout *corps*, c'est-à-dire le corps de » chaque *individu* de toutes les espèces, a été primitivement » créé et formé dans toute sa structure, et que tous ces » corps, infiniment petits, imperceptibles et innombrables, » remplissent l'univers entier, l'air, les eaux, etc., et que » tour-à-tour ces infiniment petits corpuscules subissent une » certaine expansion, un développement réel, et prennent » la forme de ces grandes masses animales ou végétales. »

§ LI. Mais comment ne pas rougir de ces aberrations de l'esprit humain, alors que ceux qui veulent passer pour les plus sages osent prétendre et soutenir qu'en ceci, la seule vérité fondamentale, c'est que « *les corps animés n'ont pas* » *reçu d'un agent quelconque leur forme, leur constitution et* » *leur activité proportionnées à des fins réelles, c'est-à-dire* » *en harmonie avec les actions spécifiques de ce même agent,* » *mais que ces corps existent, subsistent et agissent par* » *eux-mêmes* »? Quant à nous, nous croyons que si l'on doit

regarder comme une vérité cette absurde hypothèse *du corps vivant et existant par lui-même*, et *non absolument en vertu d'un autre agent*, on doit dès-lors considérer comme une profonde erreur et une grossière ineptie cette puissante et naturelle énergie, si connue de tous, des *affections de l'âme*, c'est-à-dire l'effet si efficace de ses simples *intentions*, tant pour rendre le corps *difforme* que pour *changer* ses divers mouvements et pour en introduire d'*insolites*, mais non sans une *destination* réelle.

Admettre de semblables *hypothèses*, ce serait, disons-nous, considérer ces phénomènes comme le produit d'une stupide *imagination*, d'une extravagance contraire au *sens commun*, ou du moins de très-maladroites *explications*, aussi contraires aux *faits* qu'à tout *raisonnement logique*.

§ LII. Il nous sera facile maintenant de découvrir la vérité du phénomène de la nutrition, d'en étudier tous les secrets à l'aide de la raison, et de démontrer ensuite que l'*acte suprême* et *formel* de cette importante fonction, vulgairement appelé *assimilation*, est véritablement un acte *inorganique*, c'est-à-dire s'exécutant sans l'intermédiaire d'aucun organe ou instrument, mais d'une manière *immédiate* par un mouvement très-spécial, ou, en d'autres termes, avec une mesure, un ordre et une régularité admirables [1]. De sorte que « *l'assimilation nutritive consiste d'une* » *manière absolue : 1° dans la séparation de corpuscules* » *nourriciers — extraits de la lymphe lors de son trajet dans* » *les organes, et qu'elle se porte au-delà du lieu où l'appo-* » *sition doit s'effectuer; — dans la séparation*, disons-nous, » *de tels corpuscules, convenables à la consistance de toutes* » *les parties, d'avec d'autres corpuscules de nature différente;* » *2° dans le rapprochement ou l'application successive par* » *le mouvement; 3° enfin, dans la juxta-position et la*

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. LXXVI.

» *collocation de ces particules dans les parties où elles doi-* » *vent être fixées pour un temps.* » Ce phénomène est exécuté d'une manière absolument convenable et conforme au nombre de ces corpuscules, non en vertu de la quantité de la matière, mais selon les besoins continuels des organes eux-mêmes durant toute la *vie de l'individu.*

§ LIII. Tout le monde conviendra avec nous que, dans l'espace environ d'un an, chaque partie du corps reçoit beaucoup plus de substance alimentaire qu'elle n'en absorbe réellement dans l'acte de l'assimilation : d'où cette maxime vulgaire, aussi vraie que généralement connue, touchant les sujets d'une *faible* constitution, savoir : que les individus maigres et à tempérament sec ne prennent jamais de l'embonpoint, bien qu'en général ils aient un appétit vorace; tandis que les personnes dont la texture est spongieuse et lâche acquièrent beaucoup d'embonpoint, malgré le peu d'aliments qu'elles absorbent.

§ LIV. A ce propos, nous dirons que la graisse doit être considérée, au point de vue de son abondance, comme une matière nutritive en réserve et actuellement superflue, destinée d'une manière directe et plus naturelle à la *nutrition* ultérieure du *sang* plutôt qu'à celle des *autres parties* du corps. Cependant, comme la graisse, ainsi que nous l'avons dit en son lieu, se trouve placée dans un tissu d'un ordre tout particulier et spécialement distribuée dans tous les organes; comme aussi, en vertu d'un acte formel de nutrition, elle est régulièrement disposée pour la *conservation,* il nous est permis de la prendre pour exemple et pour preuve de nos assertions.

Ce qu'il y a de particulièrement remarquable en ceci, c'est que, dans les individus chez lesquels la *graisse* (véritable aliment abondant et superflu) se produit copieusement

et se met en réserve, la nutrition et l'accroissement, pas même d'une seule particule ou d'une partie quelconque, bien moins encore de tout le corps entier, n'en deviennent pour cela et à cause de cela ni *plus prompts* ni *plus abondants,* et *n'excèdent jamais les proportions ordinaires.* Voilà, néanmoins, quelle devra être la conséquence de ces hypothèses sur la naturelle nécessité et le *simple et indispensable afflux de la matière*

§ LV. A ces divers phénomènes nous devons ajouter celui de cette énergie d'accroissement de la structure du corps qui, comme on le sait, *s'exécute d'une manière étonnante et en si peu de temps chez les jeunes enfants et les adolescents,* alors surtout qu'il y a eu chez eux un arrêt quelconque ou un retard dans l'accroissement naturel. Il arrive, en effet, que les enfants qui ont éprouvé quelque *maladie* ou une fâcheuse *disposition* morbide moins évidente, deviennent *pâles, languissants, inquiets, dégoûtés,* et *partant faibles et amaigris;* mais lorsqu'ils sont enfin délivrés d'une affection *fébrile* qui portait l'agitation dans toute leur économie vitale, ils reprennent bientôt une notable *gaîté d'esprit,* et acquièrent même en quelques *mois* un si grand *accroissement,* que non-seulement ils *réparent* très-vite l'arrêt de développement perdu pendant ce temps de maladie, mais ils dépassent habituellement toute proportion naturelle à leur âge.

§ LVI. Nous ajouterons, en passant, que ce phénomène d'accroissement par la nutrition ne doit pas seulement être considéré à un simple point de vue matériel et corporel, mais encore comme très-profitable à l'esprit, qui, en pareil cas, était *méticuleux, triste, sombre* et *inquiet;* en sorte que, après l'entier rétablissement de l'économie animale, l'esprit reprend aussitôt sa vivacité, son alacrité, son activité

naturelle. En un mot, ce qu'il y a de plus saillant ici, c'est la disposition intentionnelle de l'âme à l'action, plutôt qu'aucune espèce d'énergie matérielle.

§ LVII. Bien que nous en ayons déjà dit assez à ce sujet, nous ne devons cependant pas passer sous silence ce fait, si bien connu de tout le monde, touchant *la différence de stature chez les individus d'une même espèce* : les uns, en effet, acquièrent une *taille* et un *volume* énormes, et sont très-vigoureux ; tandis que les autres ont toujours une *petite taille* et une *constitution frêle*. Cependant ils sont aussi *bien portants*, aussi *alertes* et *actifs* les uns que les autres, et l'on observe généralement que les plus maigres et les plus frêles consomment autant d'aliments que les plus forts et les plus robustes ; et pourtant, d'après l'hypothèse émise ci-dessus, ceux qui sont d'une constitution maigre et faible devraient, en vertu de la disposition matérielle égale chez tous les corps, obtenir un résultat identique, et devenir *grands, gros* et *robustes* comme les autres. Or, non-seulement on ne voit presque jamais rien de semblable, mais encore on peut constater individuellement le contraire ; à tel point que, chez les individus de petite et de frêle stature, toutes les parties de leur corps, depuis les plus petites jusqu'aux plus grandes, ont et conservent entre elles une proportion exacte et constamment identique dans leur dimension.

§ LVIII. Avant de terminer ce chapitre, nous dirons encore un mot d'une sorte de préjugé imaginaire, pareillement issu de ces *conceptions matérialistes,* et supposant faussement que la *texture* et la *matière très-spéciale de chaque partie du corps* diffèrent on ne peut plus de la texture matérielle de toutes autres parties. A cette fausse interprétation se rattachent ces hypothèses fantastiques que

certaines parties des animaux, prises en nourriture, sont plus propres à la nutrition de tels ou tels organes déterminés du corps, que ne le sont d'autres parties différentes de ces mêmes animaux ; à moins qu'il n'y ait là-dessous quelque enseignement philosophique plus élevé (ce qui est peu probable), c'est-à-dire à moins qu'on ne fasse allusion ici à ces *esprits architectes* qui, comme on le dit, intimement unis à la substance matérielle de ces portions animales dont nous nous nourrissons, devraient, pour cette raison, déployer et exercer encore leur énergique efficacité dans un tout autre corps.

Cependant, afin qu'on ne nous reproche pas de partager nous-même ces absurdes préjugés, et de rapporter ici des choses que personne n'a jamais dites, nous citerons, pour enlever tout doute à ce sujet, les opinions émises par certains médecins qui ont osé prétendre que la *tunique cartilagineuse interne de l'estomac des poules* a la faculté de donner de la force et de la vigueur à l'*estomac de l'homme;* que l'*utérus* du lièvre, en tant qu'animal *fécond*, a la propriété de guérir la *stérilité des femmes*, et que les *poumons des renards* ont la puissance de remédier à toute *affection pulmonaire* dans l'espèce humaine..... Mais nous ne saurions insister plus long-temps sur des faits qui sont plutôt du ressort de la *physique* que de la *médecine*. Arrêtant donc ici toute considération physiologique au point de vue de la constitution naturelle de l'*individu* humain, nous allons, dans la section suivante, nous occuper de ce qui regarde la *conservation de l'espèce*.

SECTION IV.

DE LA GÉNÉRATION.

§ I[er]. Bien que, dans ses circonstances *les plus générales,* le phénomène de la *génération* ne diffère en rien de celui de la *nutrition,* il présente cependant des circonstances toutes *spéciales* qui méritent un examen sérieux. Mais nous devons prévenir, avant d'entrer en matière, que, comme de cet examen il ne peut résulter presque rien d'*absolument utile et indispensable* au véritable but médical, ce ne sera qu'en vue des conséquences qu'on pourra retirer de cette étude, que nous allons entreprendre d'exposer, dans tous leurs détails, les faits qui ont un rapport direct avec notre objet[1].

§ II. Il est certainement hors de doute que, pour l'accomplissement de l'acte de la conception, il faut absolument, pour les diverses espèces animales qui ne vivent pas dans l'*eau,* l'union simultanée du *mâle* et de la *femelle.*

Nous devons donc rejeter avec mépris toutes ces vieilles fables qui prétendent faire accroire que les *juments* peuvent concevoir par le seul effet d'une *aura,* d'un *souffle*

[1] Stahl ne veut pas dire par ces paroles que l'étude du phénomène de la génération soit inutile au physiologiste : ce serait se méprendre d'une manière étrange sur sa pensée, qui signifie seulement que toutes les recherches simplement spéculatives, au point de vue de l'acte générateur, n'ont rien d'immédiat et de direct avec la médecine-pratique. Tous les développements qu'il donne à cet égard sont néanmoins des plus intéressants, bien qu'ils manquent d'une certaine précision dans les détails. Nous tâcherons de compléter cette importante question par nos remarques et les appréciations que nous donnerons successivement.

quelconque, et que la femme peut devenir mère, à son tour, par la seule puissance d'une vive *imagination :* pour ce qui regarde du moins une conception *vraie,* car, pour ce qui est d'une *fausse* conception, bien que les médecins aient en général soutenu la négative, la chose cependant ne saurait être démonstrativement mise hors de doute; à moins que par ces paroles, que ces phénomènes peuvent provenir proprement et *uniquement* de l'*imagination* et non des vices des *menstrues* ou plutôt des *hémorrhagies utérines,* on ne consente à admettre cette distinction que, en pareil cas, on doit tenir compte de la puissante énergie d'une *imagination fortement passionnée* [1].

§ III. Il faut penser néanmoins que l'accouplement d'un mâle et d'une femelle de la *même espèce* est plus réellement *fécond* que celui qui pourrait avoir lieu entre deux individus de sexe différent, mais non de la même espèce, surtout quand ils n'ont entre eux aucune *ressemblance* de type.

En effet, si l'accouplement du *cheval* et de l'*ânesse* ainsi que celui de l'*âne* et de la *cavale* est également fécond, c'est qu'il n'existe entre eux que des différences d'*individus* et qu'ils ont certains traits de *ressemblance* dans leur configuration. Mais ce qu'il y a de bien remarquable entre autres choses de ce genre, c'est que les animaux qui naissent de cet *accouplement mixte* sont ensuite *impropres à la reproduction,* c'est-à-dire absolument incapables de produire et *inhabiles à toute génération,* selon les lois ordi-

[1] Ce passage, extrêmement difficile quant à la lettre, l'est peut-être moins pour ce qui est de l'esprit ou de l'interprétation. L'auteur veut dire ici que, comme une imagination passionnée peut influer sur la régularité des fonctions menstruelles, et qu'à un arrêt du flux utérin pendant deux ou trois mois peut succéder un flux hémorrhagique violent, il ne faut pas prendre ce dernier pour un avortement,.... et supposer, par cela même, grossesse sans cohabitation.

naires de la nature : c'est là ce qu'on voit par l'exemple des *mulets*.

§ IV. Nous avons déjà prévenu dans la Ire section de ce traité, en parlant du *sperme*, qu'on ne peut connaître parfaitement la *nature formelle* de cette liqueur animale, ni savoir quels en sont les effets directs et immédiats, ni même quel est son mode de production.

Presque tous les physiologistes anciens et modernes ont principalement attribué au *sperme du mâle* une *force plastique* particulière, que d'autres, plus jaloux d'apporter plus de précision et de clarté dans leurs distinctions se sont plu à attribuer aux *esprits* : c'est ce qui a déterminé, non sans raison au point de vue général des esprits, le savant Mœbius [1] à supposer l'existence nécessaire d'un *esprit génital* spécial. D'autres pensent qu'il est plus commode d'attribuer la formation du fœtus à un *esprit vital* ; mais ils éprouvent bien des difficultés dans leur hypothèse, attendu qu'en prenant cette opinion au pied de la lettre, il faudrait attribuer le phénomène de la nutrition proprement dite, non pas tant à un esprit vital, *insinué* ou *adventice*, qu'à un esprit *inné* ou *naturel* dans chacune des parties du corps.

§ V. Bien que certainement la plupart des physiologistes

[1] Mœbius (Godef.), professeur de médecine à l'Université d'Iéna, et plus tard premier médecin de Frédéric-Guillaume électeur de Brandebourg, d'Auguste duc de Saxe, et de Guillaume duc de Saxe-Weimar, est l'auteur d'ouvrages fort estimés, dont un des plus remarquables avait pour titre : *Fondements physiologiques de la médecine*, 1678, in-4°. C'est dans ce volume que sont contenues les études de ce médecin sur la génération. Il professait la doctrine de Van-Helmont, comme presque tous les professeurs de l'école d'Iéna à cette époque.

Long-temps avant Mœbius, bien des physiologistes avaient enseigné, avec les anciens, que l'embryon, participant de la liqueur des deux parents, était formé en vertu d'une *faculté génératrice*, qui, plus tard, fut appelée par d'autres *esprit génital*, etc.

soient en l'étude de ces phénomènes aussi négligents qu'en toute autre chose (et ils sont en cela d'autant plus coupables qu'ils veulent faire preuve d'habileté et de sagacité), ce qui cependant vient confirmer notre assertion, c'est cette opinion traditionnelle constamment et universellement admise par eux, savoir : *que si les parties spermatiques ne se raniment pas ou ne se reproduisent pas, c'est à cause de l'affaiblissement de la puissance plastique primordiale.*

Mais, nous le demandons, pourquoi ce mot de *faiblesse* ou d'affaiblissement? *A l'égard de quoi* cette puissance plastique faiblit-elle? Cette force ou puissance plastique serait-elle donc un *être subsistant* par lui-même? Serait-elle quelque chose de *réel* capable d'exercer une si grande *activité* sur la matière? Ou bien, est-ce simplement une *force* inhérente *à un autre sujet?*

§ VI. Nous ne pousserons pas plus loin nos investigations à ce sujet; qu'il nous suffise d'avoir prévenu que nécessairement cette *force plastique* n'est pas le propre d'un *esprit vital influx* ou *insinué*. En effet, puisque cet esprit *survit*, tandis que, au contraire, la force plastique disparaît et *meurt*, il est donc évident et clair qu'une *telle force* ne peut convenir à un pareil esprit, *en tant que simplement tel*. Mais cette puissance plastique pourrait très-bien, ce nous semble, convenir à un *esprit vital* naturel et *inné;* tellement que, inné dans chaque partie, *né* en même temps qu'elle et capable de pourvoir à tous ses besoins propres, c'est ce même esprit qui, possédant une *connaissance parfaite de toute partie à former ou déjà formée*, et sachant la conserver dans son état normal, peut seul lui donner aussi la *forme* qu'elle a, ou la *disposer* convenablement. C'est encore cet esprit qui produit, façonne et dispose d'une manière *spécifique*, comme en son lieu

propre, cet *esprit influx* dépourvu jusque-là de toute énergie *formelle* [1].

1 De tout temps, trois idées primordiales ont présidé à la propagation des systèmes que les savants théologiens, philosophes et médecins se sont formés sur la génération, sur la formation et le développement de l'embryon. Pour les matérialistes, c'est toujours, aujourd'hui comme à l'époque d'Épicure et de Lucrèce, la matière qui d'elle-même *s'engendre*, *se forme*, *se développe*, et vit en vertu de ses propriétés physico-organiques ou mécaniques. Les vitalistes du double dynamisme veulent que la matière organisée soit *régie*, *administrée*, *formée*, *développée* et maintenue en *vie* par la puissance d'un *principe*, qui n'étant ni corps ni esprit (bien qu'immatériel) n'a reçu l'existence (que je sache) d'aucune puissance supérieure, mais n'en existe pas moins, doué d'une énergie extraordinaire, attendu qu'il forme le corps, l'entretient et le conserve, sans savoir ce qu'il fait ni dans quel but il le fait. Ce principe sait tout sans avoir jamais rien appris,... et, chose plus surprenante encore! comme, d'après les dualistes, l'âme en tant qu'être spirituel ne peut rien sur la matière, ce principe qui n'est ni corps, ni âme, ni intelligence, ni matière, a la singulière propriété d'être le *medium* à l'aide duquel s'accomplissent les fonctions qui sont du domaine mixte de l'âme et du corps:... telles, par exemple, les sensations exigeant une impression préalable des sens,... tels aussi tous les phénomènes de la sensibilité,... tels encore tous les faits physiologiques et pathologiques naturels et anormaux qui résultent de l'influence réciproque de l'âme raisonnable sur l'organisme et du corps sur l'âme... En un mot, d'après cette théorie, l'âme, intellect pur, serait reléguée dans un coin du cerveau (dans la glande pinéale ou toute autre partie de cet organe), et ne pourrait manifester sa présence dans cette machine, fabriquée pour elle seule, sans l'intervention ou l'intermédiaire de ce principe vital, si habile, si puissant, et pourtant purement hypothétique, en tant qu'agent vrai, principal, et seul auteur dans le grand phénomène de la vie humaine.... La troisième conception, celle que partagent tous les spiritualistes purs, est la doctrine enseignée par l'École Hippocratique d'un côté, par Aristote, Platon, S. Thomas, S. Augustin d'un autre côté: d'après cette théorie, la seule d'accord avec la tradition, la science et la raison, l'âme humaine, esprit de vie et d'entendement, est le seul principe qui, subsistant par lui-même, soit capable de mettre en acte cette vie en puissance dans le genre humain; c'est elle seule qui, par sa faculté vitale toute de *raison* et non de *raisonnement*, est assez puissante pour saisir, comprendre le but de l'organisation, et, partant, apte à exécuter les lois posées par Dieu pour vivifier le germe, le plastiquer, le former, en surveiller le développement, le conserver pour ses usages et le mener à la fin désirée.

Si donc, pour nous résumer, nous faisons (sans préjudice de ce que nous apprennent la microscopie et l'anatomie comparée, à cet égard) l'application de ces trois idées ou systèmes à la génération, nous verrons qu'il est formellement impossible et mathématiquement absurde que la matière, quelques propriétés qu'on lui accorde, puisse d'elle-même vivre et se déve-

Mais ces derniers faits ne doivent pas avoir échappé aux fauteurs de pareilles doctrines. N'affirment-ils pas, en effet, que cet *esprit inné* ou *insinué*, en tant que matériel du moins, ne demeure pas, durant la vie, *numériquement un et identique?* Ne soutiennent-ils pas aussi que l'*esprit inné* est susceptible d'être restauré par l'*esprit insinué ou adventice ?* D'autres ne disent-ils pas que l'esprit influx est fourni lui-même par la partie la plus subtile du *sang*, tandis que d'autres veulent que ce soit par l'*éther* et d'autres enfin par une *influence sidérale* que cet esprit insinué soit soutenu et vivifié, etc. ? Mais, nous le demandons, une fois lancé dans ce champ hypothétique, n'est-il pas permis à chacun de divaguer comme il lui plaît ?

C'est comme si l'on disait, en effet, que cet esprit influx est peu à peu *discipliné et formé* par l'esprit inné, afin qu'il apprenne l'emploi qu'il doit exercer, la fonction qu'il doit remplir dans la partie qu'il occupera par la suite.

Les *modernes* auraient dit que des particules *matérielles,* (évidemment) *rudimentaires* de l'esprit influx, sont *ébauchées et façonnées* pour mieux être en rapport formel avec les pores des parties; et selon eux, ce serait sans doute

lopper en vertu des lois physiques et mécaniques, et que le germe spermatique, en tant que simplement organique, puisse subsister et se développer. Nous verrons, de plus, qu'une force plastique quelconque ne peut accomplir un acte générateur, formateur et conservateur, s'il n'est préalablement doué d'une énergie supérieure à la matière, s'il ne connaît les fins pour lesquelles cette organisation doit être formée, à moins qu'on n'admette comme les Malebranchistes, l'*action* permanente de Dieu.... Cette force ne peut rien si elle n'est douée d'intelligence,... en un mot, si elle n'est âme... Nous comprendrons, en outre, l'inutilité, le danger même de multiplier les *forces-principes* dans un seul et même être, lorsqu'une seule peut suffire pour en expliquer tous les phénomènes physiques et moraux Nous conclurons enfin que, pour toutes les raisons que nous venons de donner, l'intervention directe et le concours actif d'une substance immatérielle ayant, en propre, vie et intelligence, sont éminemment nécessaires dans le corps humain pour vivifier le germe, le former et le conserver durant un temps indéterminé, en vue des fins *morales* et *physiques* pour lesquelles l'Éternel Créateur a uni une âme immortelle à un corps organique périssable!.....

par la *puissance* de cette force innée, que tout cela s'opèrerait dans la substance même des parties corporelles, etc. [1]

§ VII. Tout homme doué de sens et d'intelligence verra facilement combien sont contraires à la raison toutes ces conceptions imaginaires, et il comprendra qu'elles accordent beaucoup trop à ces prétendus esprits, de quelque manière que les fauteurs de ces théories se plaisent à jeter à la face des ignorants cette dénomination grecque, *γνώσει*, afin d'apporter une plus grande obscurité dans cette question et de *déguiser* en quelque sorte la *connaissance* réelle des faits, c'est-à-dire la vraie science des *causes* et des *fins*.

On peut donc désormais s'assurer de la vérité de nos assertions; car, bien que les partisans de *ces esprits*, par les *idées fantastiques* qu'ils en ont conçues, quelque implicitement qu'ils l'aient fait et quelque obscures et contradictoires que soient leurs paroles, ils n'en ont pas moins évidemment assigné au phénomène de la génération un *esprit génital* plus particulièrement propre et destiné à ces sortes de fonctions.

§ VIII. Mais n'est-ce pas là multiplier vainement et sans aucune nécessité des êtres ou des choses imaginaires ? Pour nous, ce qui a été déjà une raison sérieuse de rejeter de

[1] Descartes, qui avec juste raison ne croyait rien de ces prétendus esprits vitaux ou animaux, insinués ou acquis, naturels ou accidentels, mais ne pouvait s'expliquer le mystère impénétrable de la génération, admit avec les anciens que le germe humain procédait du mélange des liqueurs répandues par les deux sexes. Mais quand il arrivait au mode de développement de l'œuf, conséquent avec lui-même et ne voulant accorder aucune puissance à l'âme et rejetant tout *medium* ou force intermédiaire, il voulut expliquer tout par la mécanique, et osa soutenir en face du monde médical que c'est en vertu des seules lois du mouvement (physique) et de la fermentation que l'embryon se développe, et que c'est ainsi que se forment successivement un cœur, un cerveau, un nez, des yeux, etc. (Descartes, *De l'homme*, etc., p. 127.)

pareilles idées et nous semble devoir en faire proscrire à jamais l'application, c'est cette considération si importante que nous nous sommes sans cesse efforcé de recommander à l'appréciation des savants, savoir : *que l'âme elle même peut très-bien administrer toutes ces affaires, et qu'au surplus, à sagement penser, l'âme ayant seule le droit de jouir, c'est-à-dire étant l'usufruitière des avantages que promettent les fins et les usages de la structure du corps, elle doit et peut, mieux que tout autre agent, présider à tous les mouvements de l'économie vitale elle-même.* Mais l'âme doit très-vraisemblablement encore veiller à la libre exécution de tous ces actes, au moyen d'une certaine appréciation *morale*, attendu que c'est pour ses *propres usages*, ses *fins* et ses besoins particuliers, que tout est construit et fabriqué dans le corps humain [1].

§ IX. Ce que nous allons dire ici touchant l'efficacité de la puissance de l'âme, nous l'avons déjà dit en bien d'autres circonstances, et si nous ne le répétons ici, c'est que, malgré notre insistance, on affecte d'ignorer ces faits, ou du moins on en néglige obstinément l'étude et l'appréciation. Si donc nous y revenons, c'est d'abord afin de diriger vers cette étude les hommes sensés et d'inculquer ensuite dans

[1] Pour ceux qui ne considèrent l'homme qu'au point de vue du physique, je dirai même de la physiologie expérimentale, il est clair que la présence d'une âme est inutile, sinon à charge. Mais pour les personnes qui veulent se donner la peine d'étudier le roi de la création comme un être éminemment intelligent et spécialement mis sur cette terre en vue d'une vie future, et qui regardent la vie comme un passage, une épreuve ; pour ces personnes, dis-je, il sera clair que le corps a été donné à l'âme comme un instrument, *sicut organon*, dont elle est le possesseur et (pour parler le langage de Stahl) la légitime *usufruitière*. Pourquoi donc aller charger du soin de la formation et de la conservation de son organisme une autre puissance ou force aveugle, qui peut, à chaque instant, compromettre l'existence de cette officine dans laquelle et par laquelle l'âme doit exécuter les actes propres à satisfaire son instinct, ses désirs et sa volonté ?....

l'esprit des gens obstinés la vérité de ces faits méconnus jusqu'à ce jour : nous voulons parler de ces phénomènes si remarquables de *métamorphose*, de *substitution*, de *dégradation* et d'*altération* dans la *configuration* ordinaire des parties constituantes du fœtus, sous la seule influence d'idées et d'intentions *fantastiques* de l'imagination maternelle. Or, ces phénomènes démontrent, *à posteriori* tous les jours, d'une manière péremptoire, non-seulement la *puissance*, mais encore et surtout un *acte* vrai et l'*exercice* réel de l'AME.

C'est là un *argument* et même un *document* qui l'emporte sur tous les calculs contraires, imaginés par le caprice de nos savants ; car on ne saurait donner une raison plausible, pour si abstraite qu'elle soit, ni un moyen quelconque, à l'aide desquels on pût expliquer comment une pareille *communication* de l'*image*, — conformément *au type* de laquelle la *formation* générative du fœtus doit s'exécuter, — peut avoir lieu, surtout d'une manière aussi *prompte*, entre l'*âme raisonnable* de la mère durant ses *capricieuses* fantaisies et cette prétendue *force plastique*, cet *esprit génital matériel*, si *différent* (d'après l'hypothèse) de la *nature* de l'*âme*.

§ X. Nous insistons sur ces faits et nous engageons vivement les physiologistes à porter toute leur attention sur cette circonstance que nous avons toujours regardée jusqu'ici, — non sans y avoir sérieusement réfléchi, mais en nous basant sur le véritable et l'invincible caractère du fait, — comme le point principal de la question, savoir : que l'*idée-type*, provoquant une nouvelle *conformation* insolite, prend son origine dans une *âme raisonnable*, se livrant simplement aux caprices de son *imagination*. Car une simple *sensation* ne saurait jamais fournir l'occasion d'un vice de *conformation* par l'imagination; et il ne faut voir abso-

lument en ceci que le résultat d'une réelle *appréciation* particulière et la *contemplation* très-attentive d'un objet. Là seulement est la vraie cause de cette aberration. C'est ainsi que l'on est parvenu à comprendre et à s'expliquer ces phénomènes si communs de reproduction exacte (sur le corps du fœtus) d'objets même absents, tels que des fruits de la saison, par exemple, ainsi que cela se passe dans le cas d'éphélides congéniales, à la suite d'un simple désir de la mère. Ce qu'il y a de bien remarquable ici, c'est que, de quelque manière que l'on considère le phénomène, l'empreinte que porte le corps du fœtus est l'exacte reproduction, la fidèle image de l'objet qui a provoqué chez la mère ce profond sentiment de *désir,* de *surprise*, de *convoitise,* de *crainte,* d'*aversion,* d'*admiration*, etc., etc...[1]

Quoiqu'il soit impossible d'expliquer ici comment cette sorte d'*image* fictive, que d'autres appellent catégoriquement *ens rationis ratiocinantis, être de raison qui raisonne,* peut être *communiquée par l'âme de la mère à l'âme du fœtus ;* il est néanmoins généralement incontestable que, à l'égard des *imaginations* et des *appréciations,* il existe un mutuel assentiment, une réciproque *communication* entre des *êtres* faits pour *penser,* pour *imaginer,* pour *apprécier* et pour se comprendre, plutôt qu'entre des êtres — hypothétiques — absolument incapables d'avoir des *pensées,* d'établir une *estimation* quelconque, de former enfin

[1] Cette question des éphélides congéniales, toujours palpitante d'intérêt malgré l'insouciance des uns et l'opiniâtreté des autres, a été diversement agitée depuis des siècles. Nous dirons simplement ici que les anciens physiologistes et philosophes ont fait de ces phénomènes des études très-minutieuses; mais leur imagination, secondée des croyances superstitieuses de l'époque, a donné lieu à diverses interprétations plus ou moins erronées. Au moyen-âge, cette question a excité l'intérêt des savants. Après le XVe siècle, enfin, nous voyons ce sujet devenir l'objet de recherches extrêmement curieuses. Nous nous proposons de faire l'exposé critique de toutes les théories émises à cet égard dans notre Tome VIII, Comment. LXXVII.

un *jugement* et de représenter des idées *imaginaires* et *fantastiques*.

§ XI. Nous ne connaissons pas de conception philosophique plus futile, plus vaine et plus inintelligible, que celle qui prétend que d'autres *agents* que l'âme possèdent la puissante *énergie* des *mouvements*, mais que l'âme est nantie *seulement* de la faculté de les *diriger*; car, comme ces prétendus *agents vitaux*, et même, dans une grossière acception, leur *acte* propre, c'est-à-dire le *mouvement*, sont supposés être de nature *corporelle*, la *direction* confiée à cette *âme raisonnable*, qui selon nos adversaires est un être *métaphysique* ou du moins *pneumatique*, est comme non avenue et ne saurait avoir aucune espèce d'utilité ni d'application possible.

§ XII. A une première question ambiguë et perplexe en succède une autre qui ne l'est pas moins, et enfin une troisième, ainsi de suite, à n'en plus finir.

Voici d'abord quelle est la seconde objection : « Si l'*âme* » *humaine* est destinée à construire et à façonner le corps, » comment peut-elle être transmise et communiquée avec » le *sperme* ? » — En voici une autre non moins spécieuse : « *Peut-on* juger et *comment* pourra-t-on établir que l'*âme* » *soit divisible* ? »

Bien que ces sortes de questions soient spécialement et *formellement insolubles*, elles ne peuvent plaire aux demi-savants qui les font, que parce que, pour plus d'une raison, on ne peut y satisfaire d'une manière du moins générale.

Mais il nous suffit de savoir d'abord que *le fait* est vrai et réel en lui-même [1], quoique, à l'égard de son *mouvement* et de son *origine*, il ne nous soit pas donné absolument de savoir aussi dans quel ordre spécial la chose se fait et

[1] C'est-à-dire que c'est l'âme humaine qui préside à tous ces actes.

s'exécute ; et n'est-ce point assez que de savoir aussi d'une manière réelle, *à posteriori,* que l'âme raisonnable réside *dans le corps* et qu'elle exerce *sur lui* sa puissance, non-seulement quand le corps est *formé* et entièrement *achevé,* mais même pendant sa *formation,* ainsi qu'on peut s'en assurer par la *force de l'imagination?* En second lieu, il est aisé de convaincre ici d'*astuce* et de *malice* ceux qui exigent une solution définitive et complète de ces sortes de questions; car, faute de réponse, ils veulent vous contraindre à passer dans leur camp, alors qu'eux-mêmes n'en *savent pas* davantage, c'est-à-dire rien, absolument rien, à l'égard de ces mêmes questions. Il serait donc bien injuste qu'ils fissent peser sur nous tout le fiel de leur calomnie. En troisième lieu, pour ce qui est de la *division des âmes,* certes on comprend généralement que, comme l'*essence de l'âme,* autant qu'on peut le saisir, consiste principalement dans l'*activité motrice,* le *mouvement* consiste de même dans une perpétuelle division numérique; de sorte qu'aucun *mouvement* des différents *instants* de la vie n'est exactement le même avec l'instant précédent. Cette considération nous paraîtrait, jusqu'à un certain point, pouvoir s'appliquer, sans obstacle réel, à l'*agent moteur* lui-même; de sorte qu'il ne paraîtrait pas impossible que, puisque le mouvement est une chose vraiment *divisible,* le moteur pourrait bien aussi nous paraître divisible lui-même [1].

[1] Qu'on ne perde pas de vue que Stahl ne veut parler ici que de l'*âme*, agent vital, principe de mouvement dans le corps, et non de l'âme en fonction d'intelligence. S. Thomas a dit, et bien d'autres avant et après lui ont dit et répété, que l'âme des bêtes et la force plastique des végétaux meurt. C'est en ce sens que Stahl dit que, de même que le mouvement est divisible eu égard à la durée du corps, de même son agent pourrait être regardé comme chose de même nature que cet effet. Mais tout le monde sait que Stahl regarde le mouvement comme chose immatérielle, incorporelle, etc...., de même nature que l'âme, par conséquent, *un, indivisible* (physiquement), etc., etc.... Ce n'est donc ici qu'une simple appréciation hypothétique.

Mais gardons-nous bien de nous immiscer péniblement et *à priori* dans ces questions aussi stériles que réellement oiseuses ; qu'il nous suffise de les examiner *à posteriori* et sous leur véritable jour. Nous laissons à celui qui en a le loisir et le goût . le soin d'établir des commentaires sur la *transmission* des *âmes* ou leur *création* nouvelle par individu.

§ XIII. Quant à nous, il nous suffit, disons-nous, d'apprendre et de savoir, à l'aide du raisonnement et de l'expérience journalière, dont nous ne cessons d'invoquer le témoignage, que, non-seulement d'après la plupart des savants, mais encore d'après l'aveu de ceux qui s'obstinent à demeurer dans le doute, *l'âme humaine,* seule capable de *raisonner, d'apprécier* et *d'imaginer,* est elle-même la *puissance qui imprime des figures étrangères à la conformation du corps.*

Mais que ce soit l'âme de l'*enfant* lui-même qui reçoive d'abord ces *idées* de la mère, d'après lesquellee elle exécute une pareille configuration corporelle, c'est là un fait confirmé tant, *à priori,* par des preuves inébranlables, qu'*à posteriori,* par des exemples démonstratifs.

Pour ce qui est des *preuves,* nous dirons : 1° qu'aucun autre *être* ou agent, si ce n'est un agent ou un être *de même nature que l'âme pensante*, ne peut *recevoir d'*ELLE ces *idées* purement *fictives* ou *imaginaires,* se les *approprier* et les *imiter,* ou en suivre le plan; et cela d'autant mieux, 2° que de pareilles *idées*, en tant que simplement telles, sont sans nul effet, et qu'elles ne peuvent avoir uniquement et positivement un résultat, que tout autant que l'âme de l'enfant non-seulement s'en sera fait une *représentation,* mais encore les aura examinées et comparées attentivement, et les aura soumises à une réelle appréciation morale.

Attendu, en effet, qu'une simple *idée* ou une simple *contemplation* ne peut jamais produire aucun effet de ce genre, et qu'il ne résulte ordinairement de ces idées, purement contemplatives ou imaginaires, qu'un sentiment de *crainte*, de *terreur* ou même de vif *désir* [1].

§ XIV. Quant aux exemples ou démonstrations *à posteriori*, on les trouve spécialement dans cette sorte d'*efficacité* des impressions maternelles sur l'*esprit* même de son *propre fœtus;* en sorte que ce sont tantôt des *désirs* immodérés, tantôt d'insurmontables *terreurs*, des *craintes*, des *inquiétudes* qui naissent de cette même idée *fantastique* de la mère, d'après laquelle l'âme du fœtus imprime à son propre corps une forme hétéroclite, analogue à l'idée qu'elle a reçue de l'âme de sa mère.

Il ne faut pas non plus rejeter comme ridicule cette assertion vulgaire, savoir: que les femmes enceintes *qui se plaisent à commettre des larcins*, transmettent à leurs enfants ce *désir* et cette *passion du vol;* car, effectivement, entre ce fait *moral,* d'une *intention,* d'un violent *désir* de dérober furtivement un objet, de plus entre *l'opinion* d'un grand danger que l'on court et d'un dommage que l'on cause, et cette puissante et constante énergie d'une *crainte*

[1] C'est ici que viennent se briser toutes les théories de tous les physiologistes qui veulent introduire dans le corps humain un tout autre principe *formateur* que l'âme. Comment peuvent-ils expliquer le phénomène de la représentation sur le corps du fœtus de l'objet *désiré* ou causant un sentiment de *terreur* à la mère?... Ou le principe *informant* du fœtus est intelligent, ou il ne l'est pas. S'il est intelligent, pourquoi multiplier les âmes chez l'homme, et n'en a-t-il pas assez d'une?... Si ce principe n'est pas intelligent, comment se fait-il qu'il perçoive l'impression faite sur les sens de la mère, et la sensation agréable ou désagréable qui en résulte?.... Comment se fait-il qu'il reproduise d'une manière exacte et fidèle l'objet sensible, avec ses formes, ses couleurs et ses variétés parfois si monstrueuses?.... N'est-ce pas là, je le demande, le comble de la démence? Car, si ce n'est pas l'âme du fœtus qui préside à la formation, il faut du moins convenir que c'est l'âme de la mère, ou que le principe vital est intelligent.... Une chose ou l'autre!...

et d'une *terreur innées*, il n'existe aucune différence notable, au point de vue général [1].

Mais combien sont vaines et frivoles les opinions de ces hommes qui, sous le faux prétexte de vouloir établir ici d'habiles distinctions, ne font autre chose que jeter le trouble et la confusion dans leurs théories! Ils confondent, en effet, les *actions* et la *puissance de l'âme raisonnable*, avec les actions et l'énergie gratuitement *supposée*, soit de prétendus *esprits*, soit même de prétendues *autres âmes*.

§ XV. Van-Helmont, dont la doctrine n'a jamais formé école, s'est trouvé presque seul de son opinion, quand il a attribué la faculté même de raisonner à une *autre âme* qu'à l'âme vraiment *humaine*, et à laquelle il donne le nom de *mens*. On a vu cependant marcher sur les traces de ce savant médecin certains auteurs qui poussent si loin la distinction entre la ψυχῆ et le πνεῦμα, c'est-à-dire entre l'*âme* et l'*esprit*, qu'ils assignent clairement à l'âme (τῆ ψυχῆ) l'acte universel du *raisonnement*. Certes, si ces auteurs sont franchement attachés à leur sentiment, ils ne nous trouveront pas difficile à nous ranger de leur avis, pourvu néanmoins qu'ils regardent avec nous cette *âme raisonnable*, à laquelle on accorde la faculté de *raisonner*, comme étant cet agent moteur dont il a été tant de fois question jusqu'ici, en quelque partie du corps qu'ils veuillent ou qu'ils puissent le placer, et à quelque usage qu'ils prétendent l'appliquer et le préposer.

§ XVI. Quoique nous comprenions que nous en avons

[1] Ce que dit ici Stahl touchant de funestes penchants, de terreurs innées ou de vices honteux, n'est malheureusement que trop vrai, et nous avons eu l'occasion d'observer des cas bien regrettables de pareils résultats à la suite de grossesses, pendant lesquelles des mères parfaitement honnêtes d'ailleurs se livraient, sans raison connue, soit à des *larcins*, soit à l'*onanisme*, soit à la *boisson*, ou bien étaient devenues d'une *sensibilité* extraordinaire...

déjà assez dit sur des matières aussi incertaines et aussi perplexes, nous ne pouvons cependant passer outre sans nous arrêter un peu sur une autre question non moins ardue, et qui, bien que s'appuyant davantage sur une circonstance corporelle, n'en est pas moins obscure : il s'agirait de déterminer quel est le *sexe qui communique proprement ce principe actif,* tel que l'âme ou force vitale. Est-ce uniquement et absolument le *mâle* ou la *femelle?* Est-ce simultanément *l'un et l'autre,* ou *indistinctement* tantôt *l'un*, tantôt *l'autre* [1] ?

Malpighi [2] a essayé de démontrer que c'est du mâle que provient le principe vital actif; il va même jusqu'à affirmer avoir vu chez les *ovipares,* en prenant pour exemple ces œufs qui chez les gallinacés éclosent ordinairement sans aucun concours de la part du mâle, ces mêmes *germes rudimentaires matériels* qui, dans ces œufs, subissent et prennent ces étonnants premiers accroissements d'une *formation ultérieure*, que l'on observe dans les œufs fécondés.

Les générations *mixtes d'espèces si diverses* prouvent, d'une manière évidente, que les deux sexes, mâle et femelle, concourent *simultanément* à l'acte générateur. Telles sont les productions si communes des *mulets,* bien que chez diverses espèces très-particulières de *chiens* il se manifeste aussi ordinairement un certain caractère *mixte*.

Ce qui paraîtrait cependant *confondre* et renverser jusqu'à un certain point cette dernière opinion, c'est cette remarque spéciale des *muletiers* et des *maquignons* qui prétendent que le sexe des *mulets* est déterminé par le sexe de l'individu de l'espèce *cavaline* qui a pris part à l'acte copulateur ; en sorte que du croisement du *cheval* et de l'*ânesse* il naît toujours un *mulet*, tandis que de l'accou-

[1] Voy. T. VIII, Comment. LXXVIII.

[2] Voy. T. VIII, Comment. LXXIX. — Travaux de Malpighi sur la génération dans les espèces animales

plement de l'*âne* avec une *jument* il provient une *mule*. Mais il se présente ici une nouvelle difficulté à résoudre, savoir : Pourquoi une *cavale* ou *jument* qui de son croisement avec l'*âne* a produit une *mule*, si l'année d'après elle conçoit d'un *cheval*, produira-t-elle un *poulain* de race *cavaline*, mais ayant la *bouche* et les *cuisses* parfaitement semblables à celles d'un *âne*: «*Ein hirsch-oder Esels-creutz*, — ayant le train postérieur d'un âne ? »

§ XVII. Nous ne saurions encore passer complètement sous silence cette observation si commune dans l'espèce *humaine*, savoir : que l'enfant a le même *sexe*, les mêmes *allures du corps* et les mêmes inclinations *intellectuelles* et *morales* que celui des *auteurs* de ses jours qui a déployé une plus *forte volonté*, plus d'*énergie* et une plus grande *exaltation* sensuelle dans l'acte générateur. Il arrive cependant, en ce fait, de singulières anomalies ayant un rapport tout particulier avec l'un des conjoints. En voici un exemple bien remarquable :

Obs. — En une certaine ville, la fille, déjà pubère, d'un citoyen distingué devint illicitement enceinte. Lorsqu'elle eut enfanté, sur la demande qui lui fut faite pour savoir quel était le père de son enfant, elle déclara que c'était son frère : or, celui-ci avait déjà disparu depuis plusieurs semaines sans aucun motif excusable. La jeune fille, toujours taciturne, était comme frappée de la foudre et accablée de tristesse ; cependant, pressée par de nouvelles questions sur le même sujet, elle finit par déclarer comme auteurs communs de sa grossesse son *père* et son *frère*. Pour appuyer sa déclaration sur des preuves évidentes en ce qui regardait son père, elle lui imputa la conformation particulière des pieds de son enfant, assurant que tous les enfants de son père étaient pareillement conformés. En effet, elle-même et son frère avaient les doigts des pieds joints entre eux par des membranes comme les oiseaux aquatiques, et le même phénomène avait lieu chez le nouveau-né illégitime. Mais après avoir fait l'examen des parties, on s'aperçut que le père n'avait rien de semblable sur son corps ; qu'au contraire, c'était la mère de la jeune fille qui avait les pieds ainsi formés.

D'où l'on conclut que, de même que la mère avait mis au monde des enfants semblables à elle-même au point de vue de cette anomalie, de même aussi la fille avait pu communiquer à son enfant le même signe congénial [1].

§ XVIII. Ce serait en vain que l'on prétendrait donner de ces phénomènes une explication, une définition infaillible, tant que notre intelligence sera incapable de comprendre le mystère de cette communication de *simples affections morales*, comme on dit, non-seulement faites sur l'embryon pendant la grossesse, mais encore continuant leur puissance sur l'enfant après sa naissance, et tant qu'on ignorera comment il peut se faire que des communications ou des *impressions* qui n'ont été qu'*adventices* et *passagères* dans l'*esprit maternel* puissent se graver chez les enfants avec plus d'énergie et plus d'obstination.

§ XIX. Une antique tradition enseigne que c'est plutôt le mâle qui fournit le *principe de vie* ou *âme*, et que c'est la *femelle* qui fournit les matériaux du *corps* de l'embryon. On dirait même que l'histoire de la création confirme un pareil fait : on lit, en effet, dans la Genèse qu'une *âme* spéciale fut proprement et immédiatement unie au corps du premier homme créé ; tandis que, d'après le texte sacré, la femme, formée de la chair vivante et animée d'Adam, semble avoir participé aussi à l'âme ou principe vital de l'homme [2].

[1] Ce serait ici le lieu de faire une appréciation des doctrines des théologiens, philosophes, physiologistes et législateurs, au point de vue des monstres;.... nous renvoyons cette intéressante étude à notre Tome VIII, Comment. LXXX, où nous donnerons un historique complet des travaux faits jusqu'à ce jour sur les parturitions monstrueuses et prodigieuses.

[2] Le texte de la Genèse porte *(cap. II, v. 22)* : *Et ædificavit Dominus » Deus costam, quam tulerat de Adam, in mulierem; et adduxit eam ad » Adam.* » L'explication est aisée, et il est évident, d'après ce passage, qu'une sorte de vitalité est inhérente à nos organes, ainsi qu'aux humeurs qu'ils sécrètent; il est évident surtout que ce germe vital que nous possédons en nous et qui est transmis par voie génératrice, n'a qu'une vie en

Une semblable transmission est surtout remarquable dans la génération des oiseaux, puisque, dans la famille des *gallinacés*, on voit très-bien que la *femelle* fournit librement de ses flancs, et *sans aucune intervention du mâle,* tout ce qu'il faut pour la *nutrition* et la *formation* du poulet. Car les poules privées, de nos basses-cours, commencent et continuent de pondre leurs œufs durant toute l'année sans avoir de *coq.*

D'autre part, Harvey a observé qu'un *coq* a, en une seule fois, vivifié un certain nombre d'œufs qui devaient éclore successivement à des jours différents. Néanmoins, le fluide *spermatique* de ces animaux est non-seulement en très-petite *quantité,* mais encore il n'est simplement déposé qu'à l'*orifice* de la vulve, c'est-à-dire à l'*extrémité du conduit qui va à l'utérus*, et il effleure plutôt qu'il ne pénètre.

§ XX. Quoi qu'il en soit de toutes ces choses, bien qu'il demeure constant et positif que les femelles vivipares *nourrissent* leur fœtus depuis le premier instant de son existence jusqu'à son plus grand développement, il est cependant également hors de doute qu'elles ne lui fournissent que les éléments matériels de leur nourriture, et que, par leur propre énergie, elles ne peuvent nullement achever la *distribution,* l'*apposition* et l'*assimilation* de ces éléments nutritifs proprement dits. Ce qui est une preuve de ce fait, ce sont, comme nous l'avons déjà dit, les œufs de poule qui, produits sans l'*intervention du coq* et privés par conséquent de cette énergie *formatrice,* ne possèdent aucune *puissance nutritive* [1], bien que la *matière* y soit dans une parfaite intégrité. Mais si le mâle *intervient* préalablement

puissance, et qu'il a éminemment besoin de la présence de l'âme ou d'un principe *supérieur* quelconque pour subsister. Ce genre de vie, sans l'intervention de l'*âme*, s'éteint et meurt.. .. L'âme seule est un vrai principe de vie, existant et subsistant par lui-même.

[1] Bien entendu, au point de vue de la formation ultérieure d'un fœtus.

une seule fois, cela suffit pour constituer le fœtus en entier dans un autre œuf.

Bien plus, on peut, par l'exemple des œufs, prouver surtout que le *principe plastique* du fœtus s'appartient à lui-même, qu'il n'est pas *adventice* ou qu'il ne vient pas subsidiairement du *dehors*, puisque, en effet, il réside *enfermé* dans l'œuf et qu'il n'est pas absolument nécessaire qu'il soit *secondé* par une énergie spécifique. Nous voulons parler ici de la *chaleur* ou de tout autre moyen qui, par l'*incubation*, pourrait favoriser la *formation* du poulet ; attendu que non-seulement des sexes différents, comme des *chapons*, des poules de différentes espèces, telles que celles de Calcutta, et des poules couvant des œufs de *canard*, mais encore une simple *chaleur*, telle que celle des *fourneaux égyptiens*, peuvent suffire au phénomène de l'éclosion[1].

§ XXI. On comprendra facilement que tous ces raisonnements n'ont pas une grande importance dans l'esprit de ceux qui croient que notre corps se développe par une espèce de *gonflement* naturel ou de simple dilatation, et qu'il se meut ensuite comme une pure machine sans le secours d'une *âme;* car, s'il en est parmi eux qui accordent à ce corps une âme propre, ils n'en soutiennent pas moins que, de ce que fait cette âme *brute* et *matérielle*, selon eux, on ne peut rien conclure en faveur de l'*âme humaine*, supposée *immatérielle*.

Pour nous, nous nous contenterons de recommander à ces sortes de personnes d'apprendre à étudier sérieusement quelle est la *nature* du *mouvement* et celle des agents directement *moteurs*. Mais comme, pour notre part, nous

[1] Broussais, comme tout le monde le sait, fit, dans les derniers temps de sa vie, des expériences fort curieuses à cet égard :.... il faisait couver les œufs de ses poules par un chapon auquel il dépouillait de ses plumes tout le ventre, etc....

reconnaissons et nous comprenons véritablement la *présence* d'une *âme humaine* dans le corps de chaque *individu* pris seul et en particulier, nous reconnaissons aussi et nous concevons sans erreur que toutes les *actions* de l'âme, quelles qu'elles soient, s'effectuent uniquement *sur, dans* et *par* les choses corporelles.

Nous osons donc espérer que les fauteurs de ces théories finiront par renoncer à leurs frivoles labeurs, ainsi qu'à leur vaine sollicitude pour des conceptions qui portent une réelle atteinte, soit à l'*immatérialité de l'âme,* soit à la puissance de l'âme immatérielle sur le corps auquel elle a été étroitement unie, soit à la *convenance des actions* qui, dans un tel corps, sont exécutées par l'*âme,* soit enfin à la *nature de l'âme* elle-même [1].

§ XXII. Tout ce qui reste à accomplir dans le phénomène de la *génération* s'explique par la *formation* du corps, laquelle, dès la première ébauche *rudimentaire organique,* n'est autre chose désormais que la *nutrition* telle qu'elle s'effectue à partir de l'époque de la première formation jusqu'à la vieillesse *la plus reculée.* En effet, ce qui est une fois entièrement *formé* se conserve, du moins tel qu'il est, par un perpétuel renouvellement des parties; et si par hasard quelque altération survient, il y est naturellement *suppléé* et *pourvu* par une immédiate *réparation.* C'est ainsi que le corps *s'accroît* de plus en plus et finit par se trouver *réellement* et entièrement formé dans toutes ses parties. Par ce moyen, une incessante *assimilation* accompagne l'*apposition* sur toute l'étendue du corps, et cette *apposition* s'exécute d'une manière si immédiate avec un tel *ordre*

[1] Tout le monde peut apprécier ici les sentiments de Stahl à l'égard de l'immortalité de l'âme, et combien il était délicat sur ces matières. Qu'on vienne donc maintenant écrire encore que Stahl matérialise l'âme... A ceux-là, qui sont du reste bien à plaindre, on peut leur dire sans crainte de les offenser : Lisez avant de juger... ou sinon taisez-vous.

et une telle exactitude *locale*, que c'est en vertu de la méthode même d'aménagement moléculaire que l'*assimilation* se fait d'une manière positive [1].

§ XXIII. Au point de vue de l'*ordre* suivant lequel les parties se forment chez le fœtus, tout le monde connaît cette antique opinion d'Aristote touchant son *punctum saliens*. Personne n'ignore, en effet, qu'il voulait parler du *cœur* comme étant le premier organe formé et qui prend de l'accroissement [2]. Mais, dans ces derniers temps, l'œil *armé* du microscope a découvert que le *cerveau* avec la *moelle épinière* et les *nerfs* réclament pour eux cette primauté. C'est ce dont s'est aperçu, un des premiers, Malpighi, dans son *Examen des œufs couvés* [3]; or, toutes ces observations fournissent une preuve irréfragable que ce

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. LXXXI. — Étude critique des travaux des physiologistes anciens et modernes sur la formation et les premiers développements de l'œuf humain.

[2] Avant Aristote, Hippocrate lui-même, sans trop se lancer dans le champ des conjectures à cet égard, avait dit, avec la sagesse qui lui était ordinaire *(lib. I, de diætâ)* : « *Cùm delineantur partes simul omnes et augentur : nec » priùs aliæ aliis nec posteriùs, sed majores naturâ priores apparent mino- » ribus. Ac majores quidem non solùm mole, sed usu.... etc.* » Le Père de la médecine ne pouvait mieux parler, et semblait indiquer par là aux hommes d'expérience la ligne de conduite qu'ils avaient à suivre. Les expérimentations des modernes ont prouvé l'authenticité de cette déclaration. Aristote *(lib. III, de part. animal., c. 4)* prétend que le cœur est le premier organe formé : « *cor primum* ὀργάνον *formari.* » Plutarque, à son tour, rapporte, en parlant des opinions des anciens à cet égard *(lib. V, de placit. philosoph., c. 17)* : « *Aristoteles primùm lumbos in utero formari, ait, tan- » quàm carinam navis; Alcmæo* (fils d'Amphiaraüs) *caput, partem scilicet » principalem; Medici cor, in quo sunt venæ et arteriæ; alii magnum pedis » digitum; alii umbilicum.* » On voit, d'après le rapport de Plutarque, que les descendants d'Hippocrate avaient dégénéré et n'avaient pas suivi ces préceptes. Galien, Avicenne, Chrysippe, les médecins stoïciens, les péripatéticiens, J. Fernel, And. Dulaurens, Th. Fienus, D. Sancta-Cruz, Willis, Mérindol, Vésale, Alph. A. Caranza, Fallope, Riolan, Harvey et une masse d'autres savants, ont émis à cet égard des opinions que nous nous ferons un plaisir d'indiquer en leur lieu.

[3] *Voy.* T. VIII, Comment. LXXXII. — Travaux des modernes depuis Malpighi jusqu'à nos jours.

principe, qui déploie toute son *activité* dans le *cerveau* et par les *nerfs*, est aussi celui qui *préside* à la *formation* de tout le reste du corps. C'est effectivement pour cela que les parties qui constituent l'unique *instrument immédiat* de ses propres *actions* ont été formées les premières : ce qui est une preuve évidente que ce principe *doit*, ou du moins *peut*, par ces *parties* mêmes, opérer ses œuvres.

§ XXIV. Les observations de Malpighi démontrent, au surplus, que c'est par les nerfs, c'est-à-dire en se servant des nerfs comme d'un instrument, que ce principe actif effectue et complète la structure de tout le corps et de chacune de ses parties séparément, et qu'au milieu de tous ces remarquables éléments rudimentaires du *cerveau*, de la *moelle épinière* et des *nerfs*, on peut découvrir, à l'aide d'un bon microscope, deux petits globules qui sont reconnus devenir, avec le temps, *les yeux*. On peut voir à ce sujet la curieuse description qu'en fait Malpighi dans ses *Observations sur les œufs couvés ou fécondés* [1].

Or, comme l'*œil* est un organe *sensitif*, dont la structure exige la plus grande délicatesse, et qu'il est, par le nerf *optique*, directement adhérent à la *moelle allongée;* il est certainement on ne peut plus vraisemblable que l'*œil* doit être un organe des *premiers* formés, et que cette formation est réellement l'œuvre de ce même *principe* actif qui agit par le moyen des *nerfs*.

§ XXV. Il est également évident que ce *punctum saliens* d'Aristote, c'est-à-dire ce *petit viscère* palpitant avec un mouvement notable et subtil, le *cœur*, enfin, est constitué avec une très-grande et bien manifeste perfection de structure [2].

[1] *Voy.* M. Malpighi, *Op. omn. Amstelod.* 1700, de la pag. 105 à la pag. 120. *Object. et observat. de gallis.*

[2] On lit dans Mérindol (Ant.), professeur illustre de l'ancienne Université

Mais si l'on ajoutait foi aux menteuses théories du jour, comment expliquer le mode de génération du sang? Parviendrait-on à cette connaissance en supposant que le sang se forme par l'écoulement *spontané* et le *concours* fortuit de particules qui ont entre elles un mutuel rapport?

Quant à nous, il nous semble qu'il est assez conforme au sens commun et même très-raisonnable de croire que c'est toujours le même *principe* actif qui, disposant et harmonisant de *point* en *point* les parties *solides,* opère aussi, à l'aide d'un pareil acte, *le mélange naturel* de toutes les particules *fluides.*

§ XXVI. Le propre des êtres animés, c'est d'avoir des *corps* mixtes qui, non-seulement dans le genre, mais encore dans l'espèce, sont absolument sujets à une prompte dissolution de leur *mixtion;* qui plus est, c'est qu'au point de vue même du *peu de temps* qu'ils ont à vivre, ces mêmes corps mixtes sont, chez la plupart des êtres animés, soumis à une incessante corruption ou décomposition active, et doivent en conséquence, pour éviter ce fâcheux résultat, être intimement mélangés avec d'autres individus, par l'absorption de matières aptes à fournir d'une manière *générale* et *éloignée* une nouvelle *crâse très-spéciale* du même genre. Quant à la mixtion universelle des *végétaux,* il n'est pas du tout certain qu'elle existe *formellement* dans les substances dont ils se nourrissent; car cela ne pourrait avoir lieu d'une manière si prompte, si abondante et si variée, — vu la diversité *spéciale* des végétaux et celle de leurs *odeurs* et de leurs *saveurs,* — à moins qu'un certain *agent particulier* ne disposât toutes ces matières d'une manière proportionnelle aussi exacte que variée relativement au

d'Aix (en Provence) : « *Aristoteles assignat cordi facultatem esse membrum » cui primò insideat anima; idcircò appellavit cor, primum vivens et ultimum » moriens organon.. .. ut punctum saliens fœtûs.* » (*Voy.* Mérindol (Ant.), *Ars medica, pars prior*, p. 134, in-f°; Aix, 1631.)

nombre, à la situation et à l'*espèce* différente de ces mêmes matières.

§ XXVII. Mais ce qui apporte une véritable confusion dans les opinions émises touchant le *concours spontané* de mixtions si diverses et les rend inintelligibles, c'est de chercher à connaître la raison pour laquelle de si *différentes mixtions* ne se font pas *pêle-mêle* et sans ordre, mais bien d'une manière *très-spéciale et régulière* dans *chacun* des individus formant des espèces si variées. Or, ce qu'il y a de bien certain et d'indubitable ici, c'est que cela s'exécute par le moyen du même agent qui produit les espèces : mais ce serait une pure pétition de principe de soutenir qu'une certaine force capable de rassembler des matières si spéciales, etc., etc., se trouve réellement dans la *configuration* et la *situation* très-spéciale de la structure des pores existant préalablement dans les germes eux-mêmes.

Tout homme intelligent et expérimenté comprendra, en effet, que nous en sommes toujours à chercher quel est l'agent qui, dans les semences, à partir de leur germe le plus *rudimentaire*, produit cette configuration et cette disposition des pores qui les rend aptes et convenables à cette espèce de matière. C'est ainsi, comme on le voit, que la chose tourne toujours dans un même *cercle vicieux* ; et, d'après cette hypothèse, l'on ferait mieux de regarder comme arrivant par pur hasard, d'une manière conforme au temps et aux individus, ce que l'on croyait avoir été créé par nécessité et conformément à la matière [1].

§ XXVIII. Mais, disons-le, toutes ces opinions se réduisent à bien peu de chose et sont assurément renfermées

[1] Les partisans aveugles du hasard, dit Stahl, seraient plus conséquents avec eux-mêmes que *les matérialistes et les mécaniciens*, en ce sens qu'ils admettraient au moins une cause, inconnue il est vrai, mais au-dessus de la matière, qui ne pourrait jamais se développer d'elle-même.

dans ces différentes et bien frivoles *dénominations* de *semences*, de *ferments*, d'*images fermentatives*, d'*idée opératrice* de Platon, de *force informante* d'Aristote, de *force* ou *puissant effort* des modernes et d'*appétit naturel* des anciens, de *nécessité* de la *matière* et de *mouvement* imprimé à la *matière* par la *volonté de Dieu*, c'est-à-dire d'un *mouvement simplement inhérent, immanent à la matière et inséparable d'elle*.

Ce ne sont là, en effet, que de simples suppositions *fictives* par rapport au fond vrai de la *formation* des *corps organiques;* car ces assertions erronées ne portent que sur une seule de ces circonstances, savoir : que, ou elles ne parlent *simplement* que de *matière*, ou elles n'expriment absolument aucun rapport de *connexité* avec l'arrangement et l'harmonie des diverses parties de l'agrégat en général, et avec leur structure en particulier, surtout dans un *très-grand nombre* d'espèces *très-spéciales*. Elles ont encore moins d'analogie avec la disposition propre de ces parties pour une *fin organique;* ou bien enfin, dans l'acte même et dans la description réelle de sa constitution essentielle et propre, ces assertions supposent ou exigent une *définition véritable de l'âme*, du moins en ce qui regarde la généralité du fait. Cependant elles apportent une grande confusion en cette affaire et y introduisent je ne sais quoi d'étranger à la *nature de l'âme;* elles montrent enfin par là qu'il n'y a rien de vrai dans toutes ces propositions *contradictoires* et *contraires*.

§ XXIX. Ce qui vient d'être dit pourrait suffire, attendu que les considérations dans lesquelles nous sommes entré fournissent *une occasion* d'examiner sérieusement, d'une part, au point de vue de sa *qualité*, de sa *crâse* ou *mixtion elle-même* et de sa *quantité*, si le sang se forme et prend ainsi de l'accroissement d'une manière spontanée, en vertu

d'une simple *nécessité de la matière* et par son concours fortuit; s'il se maintient et se développe par l'action d'*organes* spécialement réservés à *s'emparer* d'une telle matière, aptes à la *garder* et à lui donner une forme quelconque *bien déterminée* et *proportionnée* à l'aide d'un acte *mécanique* de formation; ou bien, d'autre part, si tous ces phénomènes s'exécutent par le simple *choix* et l'*active disposition* d'un agent naturel et libre, — c'est-à-dire en vertu d'une *activité plastique* capable d'effectuer toutes ces choses d'après leur *nombre*, leur *ordre* et leur *disposition*.

§ XXX. Pour ce qui est donc de l'histoire de la génération du sang[1], nous dirons que ce liquide a primitivement une couleur *jaunâtre* et comme *ferrugineuse*, qui devient insensiblement de plus en plus *rouge* dans l'acte de la circulation.

Ce qui se passe chez les *ovipares* est une preuve suffisante, selon nous, que le sang pur n'est pas immédiatement transmis au fœtus par la *mère*. Tout le monde sait, en effet, que non-seulement on n'aperçoit aucun vestige

[1] Stahl, dans ce paragraphe, ne fait qu'exposer l'acte de la formation ou génération du sang.... Selon lui, le vitellus contribue à la génération du sang, et l'albumen à la formation des parties exsangues.... L'expérience a prouvé depuis lors qu'il existe une membrane appelée *prolifère* (blastoderme), enveloppant le germe. Cette membrane n'est, dans le principe, qu'une simple accumulation de globules imperceptibles à l'œil nu; peu à peu cette membrane se sépare en deux feuillets destinés à servir, l'un au développement des organes de la vie animale, l'autre à la formation de ceux de la vie de nutrition.

Le premier, nommé feuillet externe ou supérieur, est appelé *séreux*;... c'est en vertu des transformations qu'il subit qu'on voit apparaître successivement les systèmes *nerveux*, *musculaire*, *osseux*, *cutané*, etc.

Le second, interne, nommé *muqueux*, est en contact avec la membrane vitelline; il sert à la formation des organes pulmonaires et abdominaux.... Peu à peu, enfin, entre ces deux feuillets se manifestent de petites granulations, qui, par leur développement, constituent le feuillet *vasculaire*, premier rudiment du système vasculaire. L'appareil *génital*, enfin, se développe entre ces deux feuillets primitifs. Mais, comme le dit Stahl, le jaune et l'albumen concourent essentiellement, pour leur part, à ce développement.

de sang dans les œufs, mais qu'encore ce n'est qu'avec le temps que la masse du sang s'y forme par l'accroissement du cœur jusqu'au parfait développement du *poussin* : de sorte qu'on peut dire qu'il n'est en aucune manière besoin que la mère transmette *naturellement* et *immédiatement* le sang au fœtus [1].

Ce qui devient encore plus évident par la naissance des *ovipares*, c'est que la portion de matière qui, dans l'œuf, contient une notable quantité de *graisse*, devient aussi la principale et la vraie matière du *sang*, par un nouveau mélange des éléments constitutifs : car, tandis que tout le *blanc* de l'œuf, qui s'y trouve en plus grande quantité, est peu à peu employé à la construction des parties exsangues du corps du petit animal, le *jaune*, chez lequel la présence de la graisse est démontrée par l'exemple vulgaire d'une substance huileuse contenue dans les œufs, le jaune, disons-nous, paraît destiné à la formation et au développement progressif du système sanguin. Ce qui chez les jeunes animaux donne encore une raison et surtout une preuve irrévocable de ces faits, c'est cette communication matérielle et directe qui existe entre la moelle des os et le sang, plutôt que leur concours mutuel.

§ XXXI. Les frivoles hypothèses que nous venons de signaler ci-dessus et que nous avons appréciées à leur juste valeur, ne pourraient fournir une raison plausible de cette

[1] Le secret de la génération sera toujours pour l'homme un mystère impénétrable ici-bas ; mais ce qu'il y a de positif, c'est que si la science n'a pu plonger ses investigations jusque dans les profondeurs de l'essence même du phénomène, elle est parvenue, depuis Stahl, à découvrir presque tout ce qu'il nous est permis de savoir. — *Voy.* T. VIII, Comment. LXXXIII, dans lequel nous faisons un exposé critique des travaux des savants expérimentateurs et écrivains sur ces matières, dont les principaux sont ceux de Harvey, Haller, Spallanzani, Graaf, Wolff, Cuvier, Dutrochet, Prévost, Dumas, Bœer, Burdach, Velpeau, Coste, Flourens, etc., etc.

circonstance singulière de *temps* si bien circonscrit dans une *période* invariable, relativement à l'absolue et *parfaite* formation du fœtus, jusqu'à son complet développement, non-seulement d'une manière *générale* jusqu'au jour de la naissance, mais en particulier au point de vue de l'énergie sensible des mouvements *locaux* ou *animaux*. Il est bien positif qu'il existe à cet égard, chez les *ovipares*, un degré d'énergie bien différent que chez les *vivipares;* mais l'évidence réelle de cette différence se manifeste mieux encore dans l'espèce *humaine* que chez toutes les autres espèces *vivipares*. Il est, en effet, dans l'espèce humaine, un phénomène que l'on rencontre bien plus fréquemment que chez les bêtes, savoir : qu'il est très-ordinaire de voir la même *femme* ayant déjà mis au monde un enfant *robuste,* bien *développé,* avec des membres *grands* et *forts,* produire dans d'autres circonstances des enfants *petits, frêles, cacochymes, délicats* et *maigres*. On voit encore différentes mères donner le jour, les unes à des enfants *délicats, frêles* et *petits;* les autres à des enfants d'une constitution *robuste, grands* et *bien formés;* et pourtant la nature accorde à toutes les mères, et à chacune d'elles en particulier, non-seulement un seul et même *espace de temps* pour arriver à l'époque de la délivrance, mais encore, pendant la gestation, un moyen terme bien déterminé où le fœtus exécute ses premiers mouvements dans le sein maternel.

De semblables phénomènes ne pourraient avoir lieu de la sorte, si cette *apposition plastique* n'avait lieu elle-même que par un simple concours *mécanique* de la matière; attendu qu'il est contraire à tout bon sens, non-seulement qu'un *petit corps* requière et exige autant de temps qu'un *grand corps,* pour la *réunion* et l'assemblage de ses parties, mais encore que tant les *grandes* masses que les plus *petites* demandent pour leur formation une mesure exactement égale de temps.

§ XXXII. Quant à la *marche successive* et au temps précis de la formation du corps humain, il est de toute certitude que la raison en est bien différente de celle que Malpighi a pu constater dans la production des ovipares [1]. On a observé, en effet, dans les avortements forcés des femmes pléthoriques, que les embryons d'environ un mois et quelques jours n'excèdent pas en grandeur une grosse *fourmi*, et l'égalent tout au plus. On peut néanmoins discerner à l'œil nu dans ces corpuscules embryonnaires les *membres*, le *tronc* et la *tête*, de même que dans les *fœtus, avortons* de 2 à 3 mois et n'ayant pas plus de 2 pouces de longueur, on distingue déjà tous les membres, les *doigts*, les *narines*, les *lèvres*, le *sexe* enfin. Mais laissons à Dalempace ces prétendues *découvertes* faites à l'aide du *microscope* dans le *sperme* de l'homme, où il observe, dit-il, ce petit *linéament vivant*, déjà depuis long-temps indiqué par Leuwenhœck, et qu'il décrit lui-même comme représentant, une fois dépouillé spontanément de tout ce qui lui est étranger, un *corpuscule humain* tout *muni* d'une *tête*, de *membres* et d'un *tronc* distinctement formés [2].

[1] J. Muller a fort ingénieusement fait observer que la génération de l'individu (dans les diverses espèces animales) se trouve en raison directe du mode de génération et de formation du système cellulaire, qui a la vertu de convertir le fluide nutritif qu'il absorbe en une substance fluide élaborée et devenant la base de tous les tissus : on a donné le nom de *cytoblastes* à ces cellules primitives.

[2] Dans le courant de l'année 1752, il parut à Londres deux petites brochures, aussi excentriques par les opinions scientifiques qui y étaient émises, qu'indécentes au point de vue de leur teneur et des conséquences fâcheuses qu'elles auraient pu avoir pour les bonnes mœurs. Mais nos confrères d'Outre-Manche n'y regardent pas de si près.

La première de ces brochures, signée *Abraham Johnson*, est adressée sous forme épistolaire à la Société royale de médecine de Londres.... L'auteur s'efforce d'y prouver qu'une femme peut devenir mère sans avoir de commerce avec un homme ; elle est intitulée : *Lucina sine concubitu*..... La deuxième, signée *Richard Roe*, est adressée en réponse à l'auteur de la première brochure, et, sous ce titre : *Concubitus sine lucinâ*, l'auteur, fort spirituel il est vrai, mais faisant bon marché de la décence, s'efforce non-

§ XXXIII. Nous avons encore un mot à dire du sentiment de ceux qui prétendent que Dieu lui-même est l'auteur *immédiat* de l'*admirable* structure de notre machine animée; à cause, dit-on, de la *grandeur* et de l'*excellence* de l'ouvrage. Nous serions, certes, bien volontiers de cet avis, mais ce serait plutôt par un pur sentiment de respect et de piété que par raison et réflexion; cependant comme en partageant cette opinion nous ferions preuve de peu de bon sens, notre acte serait peu respectueux et partant peu méritoire.

Comment, en effet, oserait-on soumettre la Divinité à un état *affectif* aussi manifeste, et vouloir qu'elle règle l'énergie de sa puissance infinie selon le *caprice* et l'*imagination* des femmes enceintes? Une pareille condescendance peut-elle paraître digne de Dieu? Elle l'est certes d'autant moins, qu'il est on ne peut plus absurde de prétendre que le souverain arbitre de toutes choses a peut-être voulu punir les *mères* par l'apparition des *éphélides congéniales* sur le corps de leurs enfants; puisqu'il est effectivement de toute certitude que souvent de telles mères donnent lieu à ces sortes d'*éphélides* sans être coupables d'aucune *méchanceté*, ni d'aucune *faute* réelle envers le Tout-Puissant. C'est ce qu'on voit, par exemple, dans ces *terreurs* soudaines qu'une femme enceinte éprouve à la vue d'un assassinat *sanglant* ou des *flammes* d'un *incendie*, d'où résultent ces

seulement d'insinuer, par des raisons aussi absurdes que peu scientifiques, qu'il est possible qu'une femme puisse se débarrasser de son enfant avant le terme naturel et sans douleur, mais encore d'engager les jeunes filles et femmes à se livrer aux plaisirs de l'amour, attendu que, par son procédé, l'embryon sortait vivant après quelques jours. A. Johnson prétendait qu'il existe dans l'atmosphère une masse de petits animalcules mâles ou femelles, et que, suivant certaines conditions indépendantes de la personne, une fille ou femme pouvait devenir enceinte. Ceci n'était qu'absurde; mais R. Roé avait, disait il, inventé un appareil d'incubation pour faire avorter la mère, à l'instant même s'il le fallait. — *Voy*. T. VIII, Comment. LXXXIV.

éphélides de couleur sanguinolentes et d'un *rouge vif* de *flamme* ou *ignées* : « *Blut-und Feuer Mahl,* — taches couleur de sang et de feu », en même temps que s'imprime dans l'âme de l'enfant une pareille crainte.

§ XXXIV. Nous répétons encore, et pour la dernière fois, qu'attribuer à l'âme humaine cette puissance de *former* le corps et de l'entretenir par une *nutrition* continuelle durant toute la vie, ce n'est point lui imposer une fonction plus difficile que celle que nous lui attribuons en lui assignant la puissance de *régir* et de *diriger les mouvements du corps* : c'est là, sans contredit, un fait dont les sages appréciateurs de semblables phénomènes sont pleinement convaincus[1].

Si nous revenons si souvent sur ces matières, c'est afin que l'on n'oublie jamais que le rôle principal appartient ici aux *actions,* et nullement aux *matières,* et que ces *actions* ne s'exécutent pas *dans,* mais bien *sur* ces matières ; de telle sorte que ces dernières sont absolument *passives,* généralement très-indifférentes à l'égard des actions et purement obéissantes à la *disposition* tout *active* et à

[1] C'est en vain que certains philosophes et physiologistes ont prétendu qu'Aristote reconnaissait l'existence de trois âmes ; et certaines personnes poussant plus loin leur erreur à ce sujet ont eu bien tort de soutenir que le savant commentateur des écrits de l'illustre chef de l'École péripatéticienne, S. Thomas d'Aquin, a accepté et enseigné lui-même cette opinion. Non, il n'en a jamais été ainsi : Aristote a été trop explicite à cet égard pour qu'on puisse y trouver de la confusion. C'est, en effet, à cette occasion qu'il a dit : *Anima forma est corporis,... vis informans...* Les âmes *végétative, appétitive,* ou *sensitive* et *intellective*, de S. Thomas, expriment trois états divers de l'*âme*, force de vie et d'entendement... Depuis lors, mille utopies résultant des fausses interprétations d'Hippocrate, de Platon et d'Aristote, ont acquis, à droit ou à tort, un certain crédit dans la science anthropologique ; mais ce qu'il y a de bien positif ici, c'est que, en dehors de l'hypothèse d'une âme immortelle formatrice et conservatrice, on ne peut émettre que des opinions erronées plus ou moins invraisemblables, conduisant toutes au panthéisme, au matérialisme ou au scepticisme ; ce qui est à peu près la même chose en face de la vérité, qui est *une.*

l'*arrangement* qu'en fait l'*âme* pour *confectionner* telle ou telle structure sous telle ou telle *forme* : c'est là ce qu'il importe de remarquer.

§ XXXV. La *matière* employée à la formation du corps doit être, ce nous semble, étudiée sous deux points de vue distincts : 1° en tant que matière *primitive* ou *fondamentale* ; 2° comme matière *successive* ou *secondaire* et *accessoire* ; de telle manière, cependant, qu'on doit considérer cette matière plutôt au point de vue de ses rapports avec la *structure* du corps, que relativement à la simple *mixtion* des parties ; c'est-à-dire que nous devons nous occuper ici de la matière *rudimentaire* servant à la première *structure* du corps, plutôt que de la simple matière *corporelle* proprement dite.

§ XXXVI. La plupart des anthropologues sont jusqu'à ce jour persuadés que, sous ces deux derniers points de vue, c'est la *femme* qui fournit la *matière* pour la *formation* du fœtus[1] ; mais Leuwenhœck et ceux qui partagent ses opinions pensent que le principe matériel provient de l'*homme*[2]. Pour nous, nous sommes jusqu'à ce jour de l'avis des premiers ; nous nous fondons en cela sur une preuve ou plutôt sur un document (*κατὰ θέσιν*) et sur un argument non moins important (*κατ᾽ ἄρσιν*).

[1] Les expériences fort curieuses de Graaf, Haller, Prévost et Dumas, Bœer, et surtout celles de M. Coste, sur les mammifères, prouvent d'une manière concluante que le germe ou matière primitive vient de la mère. On sait généralement, en effet, aujourd'hui, que dans l'œuf des mammifères on découvre au microscope : 1° le chorion, ou membrane extérieure spéciale ; 2° une couche granulée ; 3° sa continuation, devenant la vésicule de Purkinge ; 4° enfin, la tache de Wagner. Ce qui peut se résumer à une membrane externe spécialement décrite par Valentin : c'est le chorion ; à une autre membrane, l'analogue de la vitelline des oiseaux, le vitellus enfin, ou masse d'un gris jaunâtre, granulée et semi-transparente.

[2] Aristote avait dit à ce sujet : « *Corpus quidem ex feminâ venit, anima ex mare : anima enim* (addit) *substantia corporis alicujus est.* » (Aristote, lib. 2 *de gen. anim.*, c. 4.)

Ce *document* est celui que nous fournit l'observation de Malpighi, qui a constaté la présence de ce même *linéament corporel* ou *rudimentaire* dans les *œufs de poule* conçus et éclos sans aucune *intervention du coq*. C'est là ce qui prouve évidemment que, dans les œufs *fécondés* par le *coq*, c'est le même linéament rudimentaire qui constitue les premiers éléments matériels de tout le corps du *petit poulet* dans ses *accroissements* visibles d'heure en heure et de jour en jour.

Or, ce rudiment primitif constitué par le *cerveau*, la *moelle allongée*, la *moelle épinière* et enfin les *nerfs*, n'est effectivement autre chose que le premier et le principal *organe* ou instrument de l'âme elle-même.

C'est comme si l'on disait que la femme fournit la matière première qui doit directement recevoir l'âme, lui servir de demeure et de centre d'opération, pour pouvoir dans la suite veiller et vaquer à ses propres affaires, et même faire servir d'une manière immédiate ces mêmes organes à l'exercice de sa *puissance motrice*, c'est-à-dire aux mouvements qu'ils sont destinés à exécuter durant toute la vie.

Les observations modernes viennent à l'appui de cette opinion, surtout en ce qu'elles confirment assez clairement que les testicules des *femelles vivipares* sont les *ovaires*. Ces faits sont encore attestés par d'autres expériences qui, soit par le moyen de sections des parois abdominales, et plus souvent encore par une simple observation médiate, donnent à penser qu'une pareille raison n'est pas sans fondement : nous voulons parler d'une *conception* et d'une *gestation* découverte dans la *trompe de Fallope*, jusqu'au parfait développement du fœtus[1]. Car ces trompes de Fallope

[1] J'ai été témoin de deux cas pareils de grossesse : l'un de ces cas exigea l'opération césarienne, que pratiqua heureusement feu mon illustre maître

constituent, dans l'espèce humaine, les *conduits* à travers lesquels les *ovules* sont transportés des ovaires dans la *cavité utérine*, et tiennent exactement la place des trompes utérines des espèces bestiales qui produisent plusieurs petits à la fois, et qui, conservant ordinairement dans ces trompes non pas seulement *un seul*, mais plusieurs fœtus, les y portent jusqu'à parfait développement et même jusqu'au jour de leur naissance.

§ XXXVII. Le second *argument* en question et qui rend bien douteuse l'assertion de Leuwenhœck, c'est principalement *cette riche fécondité de ces sortes de linéaments* que ce célèbre physicien prend pour tout autant d'*individus vivants*. Car, comme à l'aide de ces instruments microscopiques très-subtils qu'il avait fabriqués lui-même, on ne pouvait apercevoir en une seule fois qu'un très-petit point tout au plus égal à la tête d'une épingle, et que, dans ce cas, *une seule petite goutte de liqueur spermatique* faisant l'objet de l'observation, introduite dans ces petits tubes microscopiques, prend néanmoins une grande extension et présente plusieurs particules ou *animalcules*, c'est-à-dire des *petits vers d'une forme et d'une vivacité apparentes;* il résulterait de là que, dans une aussi grande quantité de *sperme* qu'il s'en éjacule *en une seule fois*, il existe un *nombre immense* de ces sortes de petits filaments ou corpuscules vivants. Or, il nous est impossible de croire que les choses se passent réellement de cette manière, et que, *à priori*, d'une si énorme multitude d'*individus humains, un seul et unique individu* puisse et doive voir le jour [1].

Lallemand; l'autre fut observé à l'amphithéâtre, alors que j'étais aide-anatomiste. La science en possède bien d'autres.

[1] L'objection présentée ici par Stahl est on ne peut plus sérieuse; certains physiologistes modernes se sont trop légèrement prononcés à cet égard. — *Voy.* T. VIII, Comment. LXXXV, nos appréciations sur ce point.

§ XXXVIII. Mais, si d'une part, nous admettons comme vraisemblable que la femme fournisse le *premier et immédiat réceptacle corporel* de ce principe actif qui dans la suite forme le corps et travaille d'une manière incessante à sa structure ; nous ne saurions douter, en outre, que la femme ne fournisse toute *l'autre matière* indispensable à la *formation* et au *développement entier* de toute la *masse* du fœtus. C'est là ce que prouve évidemment l'exemple des *ovipares,* dont nous allons dire un mot pour confirmer que, chez eux, et principalement chez les *gallinacés domestiques,* cette petite *lentille,* dans laquelle est contenue et se développe cette matière *filamenteuse* ou ce *filament,* — que Malpighi appelle *proéminence*, *cicatricule* ou *rudiment embryonnaire* [1], — et de laquelle proviennent les premiers principes élémentaires de la formation, du *cerveau* et de la *moelle épinière* avant tout, phénomène qu'on peut constater au moyen du microscope, est fournie par la *poule* elle-même et les autres *femelles* des oiseaux. D'où nous tirons cette conséquence assez évidente : que cette lentille est si étroitement liée au *jaune* ou *vitellus* [2] par deux solides *filaments* entrelacés en spire [3], qu'il paraît presque incroyable que, quelle que soit la vertu du sperme communiqué par le *coq,* cette liqueur puisse en si peu de temps trouver dans l'œuf les principes d'un si prompt et si solide accroissement. Car, de même qu'il est au-dessus de toute croyance qu'une

[1] Cette lentille a reçu différents noms, suivant les observateurs. Ainsi, après Malpighi, les modernes l'ont appelée tour-à-tour *noyau de la cicatricule* ou *blastoderme* (Pander), *cumulus* (Baër), *vésicule germinative* (Purkinge), *macula* ou *tache germinative* (Wagner), *blaste*, etc.... Mais toutes ces diverses dénominations, simplement imaginées pour la plus facile conception du phénomène générateur, désignent simplement le *germe.*

[2] Vitellus, jaune ou embryotrophe des modernes.

[3] Ces filaments solides et de forme spirale ne sont autre chose qu'une torsion de la membrane albumineuse dite de Dutrochet, au moment où l'œuf s'engage dans l'oviducte en s'échappant de l'ovaire :... c'est là ce qu'on appelle proprement la *chalaze.*

si petite quantité de substance spermatique, éjaculée par le coq en quelque sorte à l'orifice du canal qui conduit à l'*utérus*, puisse pénétrer en si peu de temps jusqu'à l'ovaire pour s'attacher au jaune de l'œuf; il est également difficile de penser que, en admettant même que le *jaune* parcoure la cavité de l'utérus jusqu'à son ouverture, cette petite *molécule* spermatique venant du *mâle* puisse prendre un si ferme et si grand accroissement[1] en un si court espace de temps. En effet, quoique l'on ne puisse pas nier que le phénomène de la conception et de l'accroissement des œufs de poule s'exécute avec une promptitude étonnante, cependant, de ce que ce phénomène peut se passer ainsi, même sans l'intervention du coq, il n'est pas permis d'en inférer directement une semblable promptitude de développement en ce qui regarde la molécule spermatique, si minime d'ailleurs selon toute hypothèse, qu'on croit être fournie par le coq.

[1] Ces appréciations sont on ne peut plus justes pour les oiseaux et les gallinacées. Si nous considérons maintenant le phénomène dans l'espèce humaine, nous trouverons également que Stahl est d'accord sur ce point avec les physiologistes modernes. En effet, pendant et même après l'acte d'un coït fécondant, il survient une excitation, un orgasme manifeste dans les organes génitaux; dans son mouvement spasmodique, la trompe, saisissant l'ovaire au moyen de son pavillon, opère une espèce de succion sur cet organe, qui, devenu (à l'aide d'un travail inflammatoire local) plus friable, se rompt en cette partie et livre passage à l'*ovule* fécondé dans l'acte vénérien. Celui-ci tombe dans la *trompe de Fallope*, qui le transmet (ordinairement) peu à peu à l'utérus, où il se greffe. L'ovaire revient plus tard dans son état normal, le point rupturé se cicatrise (cette cicatrisation constitue le *corpus luteum*) et l'œuf se développe. Or, que se passe-t-il ici?.... Un mystère! C'est certain; mais au simple point de vue physiologique, il est bien évident qu'en ce phénomène tout est vivant, le germe que fournit la femme, comme la semence que l'homme éjacule dans l'utérus!... Pourquoi et comment le phénomène de la fécondation s'opère-t-il?... C'est là le secret du Créateur; vouloir le scruter serait chose aussi vaine que téméraire. Toujours est-il qu'il résulte en ce cas un nouvel être qui reçoit d'une manière immédiate et instantanée une âme vivifiante qui doit présider désormais au développement de cette matière organique qui n'a, hélas! la vie qu'en puissance....

§ XXXIX. Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de bien positif et d'invariable dans la *formation du fœtus* et même dans celle des *œufs*, c'est que non-seulement le fœtus proprement dit, mais encore toutes les parties qui l'entourent et l'enveloppent d'une manière immédiate, jouissent de la vitalité qui est propre au fœtus et non d'une vitalité qui lui soit étrangère. En effet, bien que l'intime disposition de la matière constituant l'œuf entier, c'est-à-dire l'*albumen* et le *vitellus*, soit localement telle que sa mixtion est dans un état de parfaite intégrité et ne se détériore pas facilement (ce qui est prouvé par les œufs non fécondés), cependant il existe encore une autre sorte de vitalité destinée à sustenter dans la suite ces matières, qui non-seulement ont servi à former un petit corps, mais qui se sont encore transformées en *tuniques*, s'accroissant peu à peu, et qui se maintiennent par *l'acte vital de la circulation des humeurs, des sécrétions*, et même parfois par une sorte *d'élimination* remplaçant pour un certain temps *l'excrétion*. Or, cet acte vital qui conserve le corps même du fœtus et ses enveloppes à l'aide *du mouvement circulatoire* du sang, et sous l'influence de ce mouvement par des sécrétions et des éliminations variées, est établi par *l'activité des mouvements* provenant naturellement de ce principe *moteur* qui continue d'exécuter désormais les *mouvements vitaux* dans le corps.

Tous les *ovipares* nous fournissent encore ici une preuve de ce fait, attendu que cette *vitalité* se perpétue évidemment dans les œufs, complètement *séparés* de tout contact avec la mère.

§ XL. En outre, de même qu'il se trouve déjà dans l'œuf une quantité suffisante de matière nutritive pour en former le corps du poulet; de même aussi, quoique sous

un rapport bien différent, le fœtus *vivipare* reçoit sa nourriture par les vaisseaux de l'utérus maternel.

Les anatomistes pensent généralement que, chez certains animaux, il existe, même après le temps de la gestation, dans le but d'une semblable transmission, des vaisseaux particuliers fort remarquables, à cause de certaines protubérances auxquelles on a donné les noms de *cotylédons* et d'*acétabules*. Mais ils ne croient pas qu'une telle constitution existe pour cela, d'une manière invariable, chez tous les animaux : c'est ce que l'on peut voir chez ceux qui portent plusieurs petits à la fois, comme les *chiennes*, par exemple. En effet, si on en fait l'autopsie pendant qu'elles sont encore *pleines*, l'œil y aperçoit, dans les trompes utérines, à l'endroit même où le fœtus, au moyen d'une espèce d'écharpe glanduleuse, est intimement adhérent à cette cavité dépendante de l'utérus, l'œil y aperçoit, disons-nous, des *vaisseaux sanguins plus volumineux* même sur la surface externe de l'utérus, plus distendus que dans les autres parties de cet organe, où il n'y a aucune trace d'adhérence quelconque. Cependant l'*autopsie* elle-même ne permet pas de croire qu'il y ait *spécialement* là une différence particulière avec la constitution des *vaisseaux voisins*.

§ XLI. Il existe encore un *organe* particulier appartenant au fœtus humain, et à l'aide duquel celui-ci reçoit en quelque sorte sa nourriture du *sang maternel* transmis à l'utérus. Chez les autres espèces animales, et surtout chez les *carnivores* indistinctement, cet organe consiste en une réunion de corps *glanduleux* continus et formant une masse assez consistante. Chez les animaux vivipares, cet organe a la forme d'un *gâteau* et une consistance semblable à celle *du foie*, voilà aussi pourquoi on l'appelle tantôt *placenta* et tantôt *foie de l'utérus*. Chez les autres animaux, enfin, les *herbivores* surtout, cet organe se divise en divers

réceptacles ou lobes non immédiatement liés ensemble, et auxquels leur usage a fait donner le nom de cotylédons utérins [1].

Dans les unes comme dans les autres espèces animales, l'usage de ces corps glanduleux et de leurs systèmes est tout-à-fait commun, c'est-à-dire qu'ils servent à *séparer la lymphe humorale nutritive* des autres provenances du sang maternel. A cette fin, ces lobes ou cotylédons sont greffés à la substance même de l'utérus, soit à l'aide d'une certaine matière *glutineuse* [2], soit par les extrémités déliées des vaisseaux sanguins, qui viennent de part et d'autre aboutir dans ces petits corps glanduleux.

C'est par la *rupture* de ces mêmes vaisseaux, à l'occasion de l'accouchement, qu'a lieu l'écoulement abondant du sang *lochial*. Il est même raisonnable de penser que c'est par le moyen de cette substance glanduleuse, qui, chez la femme surtout, imite si bien la texture du *foie*, que s'exécute en même temps une certaine sécrétion permettant aux humeurs maternelles de recevoir, à titre de réciprocité, des sérosités récrémentitielles.

§ XLII. Les physiologistes admettent unanimement jusqu'à ce jour que, dans l'espèce humaine, cette substance, qui est sécrétée du sang de la mère par cet appareil glanduleux, se porte ensuite vers le fœtus, et lui est transmise au moyen de la veine ombilicale, en même temps que le sang qui lui est fourni par cette voie. Chez les *bêtes*, ce phénomène s'accomplit à l'aide d'un *vaisseau lymphatique* très-remarquable, beaucoup *plus fort* même que ne le comporte la nature des

[1] En physiologie, on est convenu d'appeler *cotylédons* (de κοτυληδών, *creux*) les nombreux lobes qui constituent le parenchyme du *placenta*. Dans les animaux ruminants, l'espèce bovine en particulier, ces lobes ou cotylédons forment autant de placentas séparés.

[2] C'est là ce que les modernes ont appelé membrane *caduque* de l'utérus.

autres vaisseaux lymphatiques du reste du corps, et qui s'étend immédiatement jusqu'à la *glande centrale du mésentère* ou *pancréas d'Aselli* et s'y greffe solidement [1].

Nous avons fait, il y a déjà vingt ans, la description de ce vaisseau, dont on voit encore un reste qui va de l'*ombilic* jusqu'à cette *glande* mésentérique même chez les petits chiens ayant à peine quelques semaines et qui commencent à marcher, à moins qu'ils n'aient déjà subi des secousses trop rudes. On peut constater ce même fait dans les plus petits animaux, dans les *rats*, par exemple, à l'état *embryonnaire ;* chez eux, en effet, on voit à l'œil nu ce vaisseau ombilical aussi ténu qu'un *cheveu ;* proportion assez remarquable d'ailleurs relativement au petit volume du corps de l'animal.

§ XLIII. Pour ce qui regarde la transmission et la réception de la substance nutritive destinée à former le fœtus, l'appareil en est bien plus simple chez les vivipares. Dans cette espèce, en effet, l'aliment nutritif est une sorte d'humeur *lymphatique*, composée à la fois de *particules terreuses et muqueuses* et de particules *graisseuses ;* de même que chez les *ovipares*, la substance *mucido-terreuse* existant dans le *blanc de l'œuf* et la substance *grasse* dans le *jaune*, constituent toute la nourriture du corps embryonnaire du poulet [2].

[1] C'est ce vaisseau qui a été appelé par les modernes *vésicule d'hématose embryonnaire* ou *allantoïde*. L'étude de cet organe est des plus intéressantes en physiologie et en embryogénie. On n'a pas observé cet organe chez tous les animaux, et chez l'homme il n'a été observé que dans la deuxième période de sa formation. (*Voy.*, T. VIII, Comment. LXXXVI, notre étude à ce sujet.)

[2] La substance nutritive du fœtus chez les vivipares est d'une nature analogue à celle de la lymphe. (*Voy.* ci-avant, de la p. 145 à la p. 252.) Pour ce qui est de la composition chimique de cette humeur nutritive du fœtus, elle est presque identique à celle de la lymphe de l'homme ; elle n'en diffère que par sa couleur rose plus foncée et par son odeur spermat

Telle est la matière employée à la *formation* du corps, tels en sont les *moyens* et les voies, telle en est aussi la marche *progressive*. Par le fait, chez les vivipares, cette matière n'arrive que *successivement*, tandis que chez les ovipares elle est collectivement et simultanément contenue dans l'œuf.

§ XLIV. Quant à la *formation* de tout le reste du corps *proprement dit*, nous avons assez amplement démontré ailleurs par quel *agent* il est vraisemblable que le corps est formé d'une matière toute spéciale. Il nous reste à dire, en peu de mots, et à répéter en quelque sorte, que cet *acte de pleine et entière formation du corps* requiert et exige une proportion particulière de temps. C'est là un fait universellement reconnu, *à posteriori*, par l'exemple très-ordinaire de la brièveté remarquable de la période de gestation chez les *ovipares*, chez les *petits animaux* d'une grande fécondité, tels que le *lapin*, le *porc marin* et le *lièvre*, ainsi que dans les *grandes espèces* d'animaux et même chez l'*homme*. Mais, *à priori*, nous ne pouvons pas même conjecturer de *quelle cause* peut dépendre, non-seulement en général, mais même *en particulier*, cette *mesure spéciale* de temps *si précise* et si bien *ordonnée* [1].

plus prononcée;.... sa saveur est moins salée et sa pesanteur spécifique est de 1024,25. J'ai obtenu à peu près le même résultat dans quatre expériences que j'ai faites sur des fœtus non viables et morts au moment de la délivrance. Quant aux ovipares, leur nourriture provient tant du *blanc* de l'œuf, qui est constitué par de l'*albumine* pure, que du jaune ou vitellus, qui, suivant Proust, est une émulsion formée de 0,17 d'*albumine*, 0,29 d'huile, 0,54 d'eau, de *phosphore* et d'une *graisse* cristalline non saponifiable.

[1] Toutes les assertions émises à ce sujet devraient être regardées comme non avenues; car, bien qu'elles s'appuyassent sur la conformation particulière de chaque espèce animale, et que l'on découvrît entre cette *mesure* et la constitution *individuelle* et *spéciale* une analogie réelle, ces découvertes ne dévoileraient en rien le secret du Créateur, dont les lois éternelles et immuables sont impénétrables à l'homme. Ici, nous n'avons qu'à constater des faits et à admirer la Sagesse divine dans les moyens si variés dont elle s'est servie pour orner la Création!...

§ XLV. Au point de vue de l'espèce humaine, l'acte de la formation du corps ne doit pas être considéré d'une manière si absolue qu'il faille le regarder comme accomplissant son œuvre jusqu'à la configuration visible externe de toutes les parties du corps ; mais il faut, en cela, observer surtout le rapport absolu que toutes les parties du corps et chacune d'elles en particulier doivent avoir avec l'*usage* auquel elles sont destinées. Tant s'en faut, en effet, sous ce point de vue, que l'entière formation de chaque partie s'accomplisse durant le temps que le fœtus est dans le sein de sa mère ; qu'au contraire, ce n'est qu'au bout de quelques années, de 7 ans au moins et même plutôt de 14, qu'un parfait développement paraît s'accomplir et se compléter.

§ XLVI. De ce qui précède il suit qu'il y a deux périodes distinctes pour l'entière formation du fœtus dans le *sein maternel*. La première comprend tout le *temps* nécessaire à cette complète *formation* (en sorte qu'il ne *manque* naturellement et numériquement rien à l'ensemble des parties, ni à la contexture *visible* de tout le corps, encore trop *frêle* et trop *délicat* pour être à l'abri du danger de toute lésion et corruption au milieu des *choses externes* sur lesquelles l'âme doit exercer son activité propre). La deuxième période de la *formation,* déjà parachevée, du corps, comprend non-seulement cette formation elle-même, mais encore le *raffermissement* des parties, de manière à ce que leur texture devenue *plus ferme* puisse supporter l'influence de légères impressions du *froid* et du *chaud,* de l'*humide* et du *sec* et même des épreuves plus rigoureuses sans être pour cela facilement exposée à de fâcheux inconvénients. Quant à la mesure ordinaire de ces deux périodes, l'observation prouve qu'elles sont constantes et invariables dans l'espèce humaine. En effet, la première qui comprend la formation entière de l'embryon, s'étend depuis le jour de la conception jusqu'au

septième mois de la vie intra-utérine : mais il est généralement admis, d'après l'expérience, qu'à cette époque le fœtus n'a pas une vie durable et assurée [1]. Pour ce qui est de la deuxième période, qui comprend depuis le septième mois jusqu'au moment de la naissance, l'observation constate que le corps du fœtus est plus propre à *une vie longue et durable* quand il a déjà atteint la *quarantième semaine* ou environ *neuf mois et demi lunaires* : c'est alors que l'enfant est dit viable. C'est dans cet espace de temps, disons-nous, que s'accomplit la période de la formation entière du fœtus, qui, parvenu à son terme naturel, *vient au monde* quelle que puisse être sa complexion, qu'il soit *grand* ou *petit*, *délicat* ou *vigoureux*. Tout le monde sait que c'est vers le milieu de ce temps de la gestation, c'est-à-dire au bout de vingt semaines environ, que le fœtus commence à faire quelques *mouvements* sensibles dans le sein de la mère. L'expérience prouve, en effet, que c'est habituellement à cette époque qu'un fœtus bien portant commence à se mouvoir.

§ XLVII. Bien que ce soit là à peu près tout ce que nous avions à dire sur le phénomène de la génération, au point

[1] Je possède sur cette matière des documents on ne peut plus précieux des médecins, philosophes, théologiens et législateurs anciens et modernes; le lecteur pourra en prendre connaissance au T. VIII, Comment. LXXXVII. Je me contenterai de dire seulement ici, en passant, que les anciens ont émis d'étranges opinions à cet égard. On lit, en effet, dans Hippocrate (*lib. de sept. partu*), dans Galien (*lib. de fœt. format., cap.* 1), dans Aristote (7. *de hist. anim., cap.* 4), dans Pline (*lib.* 7, *cap.* 5) et dans bien d'autres auteurs respectables, que l'espèce humaine est l'espèce animale qui offre le plus d'exemples d'anomalies relativement à l'époque de la parturition. A l'appui de cette assertion, ils citent, les uns et les autres, des cas d'enfantement au 7e, au 8e, au 9e, au 10e et même au 11e mois. Pline cite même une certaine Vestilie qui, ayant eu quatre maris, a mis au monde quatre enfants à quatre époques différentes, savoir : le premier au 7e mois, le second au 11e mois, le troisième au 7e mois, le quatrième, enfin, au 8e mois, tous viables et ayant rempli des charges importantes dans la république romaine. Mérindol, Alph. A Caranza, et avec eux bien d'autres auteurs modernes, nous ont transmis de curieux détails sur cette question. (*Voy.* T. VIII, Comment. ci-dessus, nos appréciations à ce sujet.)

de vue de la *formation* du fœtus, nous croyons cependant devoir ajouter l'histoire de quelques autres circonstances qui compléteront nos considérations à cet égard. Nous dirons donc que le fœtus est renfermé dans des *membranes propres*, qui l'empêchent d'être en *contact* immédiat avec l'*utérus* maternel : ces membranes sont au nombre de deux [1].

La membrane *externe*, que l'on nomme *chorion*, est plus consistante et plus forte que la membrane *interne*, vulgairement appelée *amnios*. Entre le chorion et l'amnios d'une part et le fœtus de l'autre s'épanche une certaine humeur, qui s'écoule, au moment *de l'accouchement*, par la rupture naturelle de ces membranes. La *position* normale et convenable du fœtus, c'est d'avoir *la tête en bas*, parce que dans un accouchement régulier et naturel la tête doit se présenter la première ; toute autre *position* peut rendre l'accou-

[1] Stahl aurait peut-être dû, pour compléter son travail sur la formation du fœtus, nous donner l'histoire de l'évolution organique de toutes les parties du corps ; mais, ainsi qu'il l'a dit, c'est là une étude qui fait essentiellement partie de la physique ou physiologie purement descriptive ou expérimentale. Son but à lui, c'est, avant tout, d'être utile aux médecins ; dès-lors, il s'est borné à l'exposé succinct des phénomènes pouvant directement servir à l'exercice de l'art médical. C'est là un fait que je tiens à relever devant un public désavantageusement prévenu contre l'illustre fondateur du vitalisme animique, auquel on s'est plu à reprocher, les uns, de ne pas être assez philosophe dans ses études physiologiques, les autres, de négliger la pratique médicale, d'autres enfin, de ne faire que de la médecine spéculative et vaine d'un côté, purement expectante de l'autre.

Stahl n'a jamais eu qu'une seule et même idée, qui l'a sans cesse possédé durant son honorable vie de maître et législateur en l'art médical : c'est de renverser l'hydre toujours renaissante du matérialisme, et de réédifier la doctrine médicale d'Hippocrate, presque oubliée de son temps. Il a voulu faire des médecins, et des médecins consciencieux : tel a été le but continuel de sa féconde imagination, de son esprit éminent.

On peut, du reste, trouver ces particularités dans toutes les physiologies élémentaires modernes.

Je dirai seulement ici, en passant, que les membranes qui enveloppent le fœtus, appelées *annexes*, comprennent, outre celles appartenant en propre au fœtus, une autre membrane, dont la nature et la formation ont donné lieu à diverses interprétations : je veux parler de la membrane *caduque*, appelée aussi *nidulante* (Burdach), *périone* (Breschet), *épichorion*, *decidua* (Hunter), etc. — (*Voy*. T. VIII, Comment. LXXXVIII.)

chement *laborieux*. Au moment de la délivrance, le corps du fœtus est recouvert, sur toute la surface de *sa peau*, d'une couche de *duvet pâle* et *onctueux*, enduit sébacé, épais, dont il doit être *nettoyé* en le frottant aussitôt après qu'il est né; car, s'il en reste quelque chose, il *se sèche* et adhère si fortement qu'on ne peut l'en séparer sans arracher en même temps la peau elle-même, ce qui peut retarder l'*accroissement* de la partie lésée; de sorte que, par la suite, il survient en ces parties des crevasses et des *fissures*.

§ LXVIII. Il se trouve aussi dans les *intestins* du fœtus une certaine saburre d'*un noir verdâtre*, qui enduit également toute leur surface intérieure et auquel on a donné le nom de *méconium*. Cette matière n'est autre chose qu'une *bile excrémentitielle*, qui, dans les derniers mois de la grossesse, coulant de la *vésicule du fiel*, par le conduit *cholédoque*, dans les intestins, et se mêlant avec un *mucus* pareillement *excrémentitiel*, pour être ensuite évacuée avec lui, y est tolérée et y séjourne jusqu'à ce que l'enfant reçoive enfin le jour.

C'est ordinairement presque immédiatement après la naissance que le *méconium* est évacué, soit par un mouvement naturel et *spontané*, soit par l'effet du *colostrum, premier lait, impur* et *trop séreux* de la mère, soit enfin au moyen d'un doux *laxatif*, tel que le *sirop de chicorée* mêlé au *sirop de rhubarbe ordinaire*, une légère *infusion de roses*, etc. Si le *méconium* n'est pas convenablement expulsé à cette époque, il est rendu plus tard sous forme de pourriture *âcre*, au moyen d'un *lait* plus nutritif; il est évacué alors en même temps que des matières alvines *tout-à-fait noires*, ce qui fait éprouver à l'enfant des *coliques* très-violentes, et même parfois d'atroces *convulsions* [1].

[1] J'ai vu beaucoup de jeunes enfants mourir dans un état convulsif et victimes du *strismus* de la mâchoire inférieure, rien que par le séjour trop prolongé du *méconium* et l'impéritie de la personne chargée de soigner l'enfant.

§ XLIX. Avant de pousser plus avant l'étude des circonstances qui se rapportent directement à l'enfant après sa naissance, nous devons dire encore un mot touchant son état dans l'utérus avant l'accouchement.

Nous venons d'annoncer que la position naturelle du fœtus dans le sein de la mère est d'avoir la tête dirigée en bas, *en attendant sa sortie;* nous dirons, en outre, qu'il a pour le moins toute sa tête plongée dans un certain *liquide* répandu autour de lui et qui le sépare de la surface interne de l'amnios ; il est, de plus, enveloppé par une autre humeur séreuse qui se trouve aussi entre les membranes *chorion* et *amnios*. Comment donc supposer que, dans une semblable situation, le fœtus *puisse respirer* [1] ? Cette supposition ne saurait avoir lieu que dans l'esprit de certaines *commères* qui, lorsqu'une femme en couche est *moribonde* ou *déjà morte*, recommandent par-dessus tout de lui laisser la *bouche ouverte*, de crainte que l'enfant, peut-être encore vivant, ne soit *suffoqué* [2].

[1] Il n'est plus aujourd'hui aucun médecin, aucune sage-femme qui soutienne une erreur aussi grossière. Il est positif, néanmoins, d'après les nombreux documents que nous possédons, que les anciens, Hippocrate et Galien en tête, ont cru que l'enfant respire dans le sein maternel.

Nous lisons, en effet, dans Hippocrate (lib. περὶ σαρκῶν) : « *Verum est fœtum in utero ex ore et naribus respirare.* » J. Mercuriale prétend, à son tour, qu'Hippocrate a répété la même chose dans son traité περὶ ἀρχῶν. Galien a dit aussi (lib. *de util. respir.*, c. 4) : « *Fœtus in utero ore spiritum ducit.* » Et au chapitre 7 du même livre, il est dit encore : « *Natura nihil frustrà agit, neque alicujus functionis organa incassùm effingit; à respiratione vita separari non potest,... sine respiratione mox fœtus suffocaretur et periret....* etc. » Galien ne connaissait pas la docimasie pulmonaire, car la moindre expérience à ce sujet aurait donné à ce profond génie de quoi réfuter les fausses assertions émises avant lui sur cette question.

[1] Se fondant sur les assertions erronées d'Hippocrate, de Polybe, de Galien et du chef de l'École péripatéticienne, MM. Weindrich, A. Libavius et Gilles-Fabre — *in anatomiâ rudes*, — vont jusqu'à prétendre « que les enfants vagissent dans le sein de leur mère. » (*V.* Mérind., *Ars medic.*, *exerc. II, p.* 373, *in-f°.*) Pline a dit en parlant des ovipares (*lib.* 10, *cap.* 53) : « *Vigesima die, ab incubitu, moveatur ovum, jàm viventis intrà putamen vox*

§ L. C'est chose futile et vaine que de vouloir débattre sérieusement cette question, savoir : si le fœtus est réellement en contact *avec l'air* et *respire;* il n'est pas moins absurde de l'*affirmer* (en s'appuyant sur le fait du sang formant de petites *bulles* dans les *conduits* de l'*air* dès la première *aspiration*), et de soutenir que l'air est transmis avec les sucs nourriciers, du corps de la mère au fœtus, et va se mêler ainsi aux humeurs de ce dernier. Il ne résulte, en effet, de ces assertions, aucun avantage pour la théorie *médicale;* que le fait soit vrai ou faux, peu importe. Mais on n'a nullement prouvé jusqu'ici, d'une manière assez démonstrative, que cette légère effervescence ne puisse point provenir de l'*expansion* soudaine de l'*air* lui-même; attendu que, après la première expiration de l'air atmosphérique contenu dans les poumons, ce qu'il en reste peut, en vertu d'une soudaine expansion, imprimer une violente secousse aux humeurs subtiles épanchées dans les tubes aérifères, et provoquer ainsi, dans cette première agitation, la sortie de ces humeurs sous forme de petites bulles, plutôt que de forcer l'air contenu dans ces dites humeurs à en sortir par cette pression.

Personne, que je sache, n'a jamais osé soutenir comme chose vraie le phénomène ci-dessus, touchant le sang de l'*embryon,* lors même que le fait serait positif pour le sang en général. Quoi qu'il en soit, nous ne voyons en ceci aucune espèce d'*utilité* pour une vraie et solide théorie médicale.

§ LI. Il en est de cette question, comme de cette autre, savoir: Le fœtus, dans le sein de la mère, *prend-il* ou

auditur »; et Aristote, avant lui, avait écrit (*lib.* 6, *de hist. anim.*, *cap.* 3): « Περί δὲ τὴν είκοστὴν ἤδη φθέγγεται τε κινοὺμενος ἔσωθεν; ἄν τις κινεῖ διελών. » Ce qui sinigfie : « Si, au vingtième jour de l'incubation, on prend un œuf fécondé et qu'on l'agite légèrement, on entend déjà piauler le poussin qui y est renfermé, etc...... » Mais ceci peut-il s'appliquer à l'œuf humain?

suce-t-il quelque aliment par la bouche, c'est-à-dire retire-t-il quelque nourriture de ce *liquide* contenu dans l'*amnios* et dans lequel il se trouve entièrement enveloppé ? Certes, *à priori*, il n'y a aucune raison apparente qui puisse rendre vraisemblable un pareil fait; car il sera aussi long-temps certain que le fœtus n'a nul besoin de ce mode de nutrition, qu'il sera impossible de prouver que la nourriture fournie par l'*ombilic* est insuffisante : mais, *à posteriori*, le principal argument en faveur de cette thèse est tiré de ce qu'il existe, dans l'estomac du fœtus, une substance muqueuse et blanchâtre qui en tapisse la surface interne et que l'on suppose devoir provenir de ce liquide ambiant. Mais il arrive que par oubli, sinon par ignorance, on néglige de dire que, dans tout le parcours intestinal et sur tous les points où cette membrane villoso-glanduleuse ou muqueuse se présente, on voit aussi une matière également *muqueuse*, destinée à une excrétion ultérieure, servant, du reste, à la *lubrifaction* de ces parties, pour faciliter la marche des matières *fécales* lors de leur passage et pour protéger la membrane muqueuse elle-même, tant contre la *dureté* que contre l'*acrimonie* des substances qui en parcourent la longueur. C'est cette même matière qui, séparée pour un moment de la bile dans l'estomac, vient contribuer à former le *méconium*, en se mêlant avec elle dans tout le reste du conduit intestinal.

Par où il est évident que toutes ces spéculations, laborieusement imaginées, sont aussi frivoles que les différentes questions oiseuses auxquelles elles donnent lieu.

§ LII. Ce n'est que lorsque le fœtus, avantageusement et abondamment nourri par la voie ombilicale, a atteint son développement naturel et qu'il a parcouru toute la *période* de la gestation, qu'il sort du sein maternel. Le jour de la naissance arrive en général après une période de *quarante*

semaines [1], ainsi que nous l'avons dit plus haut ; mais cette naissance a spécialement lieu avec plus d'exactitude à la même *époque* du mois ou de la *phase lunaire* à laquelle la femme enceinte avait l'habitude d'avoir *ses menstrues.* Aussi, en pareil cas, est-ce avec raison que les femmes ont la coutume de commencer à compter les semaines de leur grossesse à partir de la semaine même dans laquelle elles ont eu leur dernière évacuation menstruelle.

§ LIII. En ce qui concerne en lui-même le phénomène naturel de la parturition, nous dirons qu'il a communément lieu, et surtout quand tout se présente normalement, au moyen de soudaines commotions spasmodiques qui s'étendent depuis les reins et le coccyx jusqu'à la partie antérieure de la *poitrine et même jusqu'au sein.*

Les modernes ont soulevé une question à ce sujet, savoir : si l'accouchement dépend simplement de l'utérus lui-même, ou bien si l'enfant y prend part et y contribue pour quelque chose ou même pour beaucoup. D'après l'expérience, il est évident que les faits déposent en faveur de la première supposition [2].

[1] Les art. 314, 344 et 315 du Code civil, explicites à ce sujet, regardent comme prématurées les naissances ayant lieu avant le 280e jour à partir du jour de la conception, et comme tardives toutes celles qui s'effectuent après le 300e jour.... Stahl, en fixant le terme de la parturition après la 40e semaine, c'est-à-dire du 280e au 290e jour, demeure dans la vérité légale et scientifique, malgré ce qu'ont pu dire à cet égard une infinité d'auteurs anciens et modernes. (*Voy.* T. VIII, Comment. LXXXIX.)

[2] Non-seulement l'expérience, mais encore la raison et la science, viennent à l'appui de cette assertion on ne peut plus juste.

Les anciens, à la vérité, n'étaient pas bien fixés à cet égard, attendu que leurs connaissances anatomiques et physiologiques étaient bien au-dessous des nôtres, et qu'ils auraient bien pu rapporter à un effort naturel et mécanique de l'enfant le phénomène de la parturition.... Voici en peu de mots ce qu'en disent quelques auteurs. Hippocrate (*lib. de nat. pueri*) : *Cùm demulcendo calori insolito transpiratio non sufficit, embryon inspirationem quærens agitatur, gravesque matri molestias infert; tùm, partìm proprio impetu, partìm impulsu expultricis uteri jàm proritate pulsus, sibi viam*

En effet, 1° les femmes enceintes ressentent non-seulement des mouvements *saccadés*, mais encore des *efforts* manifestes, de violentes secousses de la part du fœtus, au point même d'en éprouver parfois un malaise, et cela sans qu'il se manifeste aucune *excitation* et qu'il se déclare les douleurs inhérentes à l'enfantement; 2° au moment même de la *parturition* et des *souffrances* qu'elle entraîne, les femmes ne sentent plus aucun *mouvement* de la part de l'enfant; 3° toutes les femmes savent parfaitement distinguer les *mouvements saccadés du fœtus* des véritables *douleurs* de l'*enfantement*; 4° aussi ces sortes de mouvements que font les enfants sont-ils extrêmement rares *au moment même* de l'*accouchement*; 5° un grand nombre de femmes en couches, *surprises* par les maux de l'enfantement, n'ont jamais éprouvé de semblables mouvements de la part du fœtus; 6° il ne faut point considérer comme accouchement naturel, non-seulement tout avortement *prématuré*, 7° mais encore tout avortement occasionné par des affections de l'âme, qui provoquent habituellement des commotions directes chez la mère (telles que l'*épilepsie*, le *calcul* et l'*arthrite*), plutôt qu'elles n'ont une action réelle sur le fœtus, etc.; 8° lors même que l'enfant soit *mort*, la mère n'en éprouve pas moins

facere et membranis quibus involvebatur diruptis nasci compellitur, etc. » Galien ajoute (15, *de usu part.*, *cap.* 7) : « *Partus fit, cùm fœtus ità jàm est perfectus, ut per os nutriri possit.* » Avicenne (*lib.* 3, *fen.* 21, *tract.* 1, *cap.* 2) dit à son tour : « *Quo tempore tria illi adveniunt, quibus ad nascendum proritatur :* 1° *penuria alimenti, necessitas frigidioris inspirationis et uteri ad fœtum expellendum lacessiti angustia*, etc. » Aristote avait dit la même chose (*lib.* 4, *de gener. anim.*, *cap.* 8).

M. Mercati, médecin distingué du XVIe siècle, partageait les mêmes opinions que les anciens, et il ajoutait (*lib.* 4, *de mulier. affect.*, *cap.* 1) : « *Cùm grandior fit fœtus et majorum artuum firmitatem acquirit, non suâ mole solùm, sed frequentiore et validiore motu, incipit utero esse molestior : tunc ex providentiâ Creatoris et lege naturæ nostri corporis rectrici impositâ ut nascituro provideatur.... etc.... et demùm expellitur fœtus.* »

Voilà tout autant d'opinions qui prouvent que les anciens, malgré leur ignorance en anatomie et leur infériorité en physiologie, étaient du même sentiment que les modernes à cet égard.

les douleurs de l'enfantement et tous les efforts *spasmodiques* qui accompagnent l'accouchement ; 9° du reste, ces mêmes efforts ont lieu, bien que quelquefois la femme n'accouche que d'une masse *informe de chair,* qu'on appelle *môle;* 10° les douleurs de l'enfantement ont parfois une certaine durée et reviennent fréquemment, d'une manière violente, même après l'accouchement, surtout lorsque les *lochies,* coulant immodérément, forment de volumineux *grumeaux* ou *caillots,* et nécessitent de semblables efforts d'impulsion; 11° il est bien positif, du reste, que les femmes raisonnables et qui n'en sont pas à leur premier enfant, savent très-bien discerner les impressions que font sur elles les mouvements de leur fœtus, d'avec les *tranchées* de la dyssenterie, quel qu'en soit le siége, et enfin d'avec les véritables douleurs de l'*enfantement;* 12° ajoutons à tout cela que les femmes en couches peuvent, par leur imprudence, interrompre subitement et arrêter sérieusement le cours des mouvements spasmodiques ou les véritables douleurs de la parturition, soit en *s'agitant immodérément,* soit en faisant des efforts à contre-temps, soit en poussant des cris inutiles [1], soit en *bavardant* à tort et à travers, soit en se répandant en *lamentations* oiseuses, soit enfin en *retenant* quelque temps la respiration et en poussant ensuite une *expiration* subite.

Voilà tout autant de faits dont il serait bien difficile de se rendre compte, s'il était réel que les mouvements de la parturition provinssent du fœtus. C'est pourquoi comme, d'une part, il est assez probable que tous ces faits, et chacun d'eux en particulier, ne peuvent en aucune manière

[1] C'est là principalement ce qui aggrave singulièrement la position des primipares, surtout lorsque l'accouchement est laborieux par lui-même. Il arrive, en effet, dans ces fâcheuses circonstances que, lorsque le médecin est appelé, la patiente n'a presque plus de forces, et que l'art doit, à lui seul, faire tous les frais d'un accouchement devenu dangereux, surtout par la défaillance des forces indispensables à cet acte.

se rapporter et s'attribuer à des *mouvements* et à des *efforts* que ferait le fœtus pour rompre les obstacles qui le retiennent ; de même il est manifeste, d'autre part, que c'est l'*utérus* lui-même qui opère toutes ces contractions nécessaires à la *délivrance*.

§ LIV. C'est ainsi que, par des efforts successifs, s'accomplit l'accouchement; de telle sorte néanmoins que d'abord, après un grand *effort spasmodique,* après une forte contraction, se propageant du fond de la *matrice* jusqu'à son *orifice,* les membranes qui enveloppent le fœtus se rompent et répandent les eaux qu'elles renferment. Dès-lors, la masse se trouvant diminuée, il est plus facile au fœtus de sortir de l'utérus. Aussitôt se présente à l'orifice la tête, qui ordinairement est la partie la *plus volumineuse;* vient ensuite le reste du corps, qui sort plus facilement : les épaules, légèrement comprimées dans leur passage; le tronc, contre lequel sont accolés les bras et les membres abdominaux enfin [1].

§ LV. Les accoucheurs et les sages-femmes sont généralement dans l'usage de ne faire la section du cordon ombilical, à l'aide duquel l'enfant est attaché au placenta, qu'après la sortie naturelle des *secondines* ou *arrière-faix*. La sortie du placenta (par les contractions utérines) prouve, une fois de plus, que l'expulsion du fœtus, ainsi que celle de l'arrière-faix, est un véritable acte de l'*utérus* lui-même. En effet, une fois que la délivrance a eu lieu, le placenta, qui occupe un espace assez notable, est arraché plus aisément du point où il adhère, à l'aide de vives constric-

[1] L'auteur ne parle et ne doit parler ici que des accouchements naturels, l'étude des accouchements laborieux et des positions anormales du fœtus faisant le sujet spécial d'un traité d'obstétrique.

Nous possédons à cet égard des ouvrages de la plus haute valeur, que le lecteur pourra consulter avec fruit.

tions de l'utérus, qui s'en sépare par un violent effort et par une subite contraction de ses fibres, en se repliant sur lui-même. Mais l'*avulsion* du placenta ne peut avoir lieu sans une *hémorrhagie* consécutive à la rupture de ces *petits* et *nombreux* vaisseaux qui, par de nombreuses ramifications, établissent une communication entre le corps maternel et le placenta, *où ils se répandent* et fournissent au fœtus sa nourriture durant tout le temps de la gestation.

§ LVI. Le nouveau-né est séparé du placenta par la section du cordon ombilical. C'est ordinairement à la distance de deux pouces environ du corps du fœtus qu'on doit couper le cordon. D'après une méthode vulgaire et qu'il ne faut pas dédaigner, on laisse au cordon ombilical une longueur de douze à dix-huit pouces, en ayant le soin néanmoins de faire à deux pouces du corps de l'enfant, comme il est indiqué ci-dessus, une forte *ligature* avec un fil en plusieurs doubles, de manière à ce qu'il ne se rompe pas facilement, et que, par son *petit* volume, il ne s'enfonce dans la substance même du cordon et n'y occasionne une lésion.

Par ce moyen, la partie du cordon qui est au-dessus de la ligature, et que l'on a eu le soin d'envelopper d'un linge, se flétrit et se dessèche dans quelques jours, et, à l'endroit même où la ligature a été pratiquée, le cordon se détache peu à peu et tombe avec la ligature elle-même. Pendant ce temps, s'opère naturellement la *consolidation* de cette partie des vaisseaux qui s'étend de la *ligature* vers l'intérieur de la cavité de l'abdomen.

§ LVII. La *saburre mucoso-bilieuse* qui constitue le *méconium*, doit être complètement expulsée des intestins du nouveau-né; car on est sûr, s'il n'en est point ainsi, que, par son mélange avec le lait de la mère, il peut provoquer plus tard des troubles graves dans le corps.

La *nature* paraît avoir elle-même sagement prévenu cet inconvénient, puisqu'avant même qu'un lait *épais* et d'une consistance pouvant devenir nuisible pénètre dans les méats suffisamment distendus des mamelles, elle fait couler un liquide séreux quelque peu consistant, auquel on a donné le nom de *colostrum*. Quelques femmes trop délicates (mais d'après elles plus prudentes) craignent de donner de ce lait *impur,* disent-elles, et *trop foncé* à leur enfant, de peur qu'il ne lui arrive quelque chose de fâcheux; mais c'est agir, en cela, contrairement aux lois de la nature, qui se sert habilement de cette matière pour laver l'intestin et expulser le *méconium*. Ce premier lait, du reste, ne risque jamais de faire subir à l'enfant d'aussi graves malaises que ceux qu'il éprouve quand il prend pour la première fois un véritable lait d'une consistance épaisse, et surtout avant l'évacuation convenable du *méconium*.

§ LVIII. Le nouveau-né se porte d'autant mieux, qu'il *dort* plus long-temps qu'il ne *veille;* car, de même que l'éclat de la lumière ne peut être supporté par *ses yeux* encore trop délicats, de même aussi, tant pour cette raison qu'à cause de l'impossibilité où se trouve l'enfant de faire un usage convenable de ses autres organes sensitifs, il doit nécessairement ne pas se trouver en rapport avec les objets extérieurs, en *veillant*. Or, non-seulement c'est là une preuve que l'enfant, à cet âge, est plus enclin à dormir qu'à veiller; mais encore ce fait confirme l'*avantage* de cette inclination naturelle et l'*aversion* qu'a l'*âme* de l'exercice des *sens,* aussi long-temps qu'il convient qu'elle soit plus attentive au phénomène *vital* de la nutrition; ce qui s'accorde parfaitement avec cette autre observation que, tant à cet âge qu'à toute autre époque plus avancée de la vie, la nutrition se fait d'une manière plus régulière et plus paisible lorsqu'on ne se livre à aucune occupation sérieuse

et que l'on n'est pas absorbé par de nombreux et pénibles travaux d'esprit [1].

§ LIX. C'est ainsi que peu à peu l'enfant croît et se développe, en donnant de plus en plus des signes d'*intelligence* à l'égard des choses extérieures. Il *sourit* surtout à certains *petits bruits*, au *sifflement* et aux *gestes* des personnes qui s'adressent à lui : on le voit aussi manifester de bonne heure des marques de *terreur* et d'*effroi*, tantôt et plus spécialement à l'occasion de *causes externes* agissant directement sur leur frêle corps, tantôt à la suite de pareilles sensations perçues par les nourrices et communiquées à la nature délicate de l'enfant, au moment où celles-ci sont saisies d'un tremblement convulsif général s'exerçant tant sur les mouvements toniques que sur les mouvements vitaux [2].

[1] Si la science moderne se livrait avec moins de passion à la simple appréciation des faits physiques; si elle n'accordait pas une absolue importance à l'expérimentation des faits sensibles, et qu'elle daignât s'élever un moment au-dessus d'une sphère où elle ne fait qu'entasser sans jamais rien édifier, elle parviendrait bientôt, avec les éléments que le Créateur a départis à l'intelligence humaine, et en s'appuyant sur les documents précieux des savants qui nous ont précédés, la science parviendrait, dis-je, à découvrir le fond vrai des choses et à acquérir ce degré de perfectibilité pour lequel Dieu a créé l'homme.

Cette réflexion est à l'adresse de ceux qui (quelque savants, quelque érudits qu'ils soient), sans cesse absorbés par la matière et dans la matière, ne voient dans l'organisme et dans le développement successif du fœtus qu'un phénomène physique dépendant uniquement des propriétés de la substance organique de nos tissus.... Pour eux, en effet, la vie, la sensibilité, l'intelligence même sont localisées dans une partie déterminée du corps....... Il n'y a de facultés que pour la matière, et, en poussant à bout leurs raisonnements on arrive à conclure que l'âme, reléguée dans une partie plus ou moins noble du microcosme, n'administre rien et est obligée de supporter toutes les impressions que lui fournissent les sens. Pour eux, la nutrition elle-même n'est que l'effet du jeu matériel et réciproque des organes et des humeurs.

[2] Nous possédons sur ce point des exemples très-nombreux, nous n'en citerons qu'un seul tiré de notre propre pratique médicale. Mme G... avait son fils en nourrice dans une localité près de Cette;... la nommée J. P... nourrice du petit A. G... eut dispute un certain jour avec une voisine, et, à

§ LX. Bien que, dès le moment de l'accouchement, la mère sente déjà ses mamelles se gonfler peu à peu, ce n'est cependant que vers le troisième ou au commencement du quatrième jour que la montée du lait a réellement lieu; c'est seulement alors qu'il est de *bonne qualité*, plus blanc, plus consistant et meilleur que les premiers jours, où il était *léger, ténu, séreux* et presque sans aucune consistance. C'est avec un tel lait que l'enfant est désormais avantageusement nourri; surtout si on lui donne peu à peu quelque aliment plus solide, pris parmi certaines substances dont nous avons déjà suffisamment parlé.

SECTION V.



DU SENS EN GÉNÉRAL[1].

§ Ier. Nous avons tâché jusqu'à présent de ne rien omettre de tout ce qui peut se rapporter d'une manière directe à l'acte même de la *conservation vitale;* nous l'avons fait avec assez de clarté et de développement, pour n'avoir rien oublié

la suite de cette violente colère, fut prise d'une attaque nerveuse épileptiforme... Quelques jours après, à la même heure, sans cause nouvelle appréciable, la même attaque se renouvela, et dans la nuit, à la même heure, le nourrisson fut atteint des mêmes symptômes.... Avis en fut donné aux parents, et je fus mandé aussitôt auprès de l'enfant, qui fut immédiatement changé de nourrice. .. Je traitai l'ancienne nourrice et l'enfant, qui guérirent tous les deux presque à la même époque. J'ajoute seulement que la nouvelle nourrice fut atteinte, pendant le traitement de l'enfant, de symptômes spasmodiques qui heureusement n'eurent aucune suite fâcheuse.

[1] Le texte porte *De sensu*, et si j'ai traduit par ces mots : *Du sens en général*, c'est que j'ai cru que ce titre pouvait le mieux convenir à ce traité dans lequel l'auteur s'occupe d'une manière spéciale (bien que sous un point

ce nous semble; il nous reste maintenant à exposer ce qu'il est indispensable de savoir relativement à un acte qui, bien qu'il ne paraisse pas concourir *directement* à la conservation de la vie, est du moins d'une grande utilité pour faire éviter au corps les plus communes occasions de *destruction* : or, ce fait est tellement inséparable, soit du *corps vivant*, soit de tout le *système* animal, qu'il en est le compagnon fidèle dans toutes les *fins* principales de la vie humaine.

de vue général et purement physiologique) du phénomène universel de la *sensibilité* physique, du *sens* en général, c'est-à-dire de cette faculté, dévolue au principe sentant, par laquelle il éprouve des sensations.

Il ne sera donc question dans ce chapitre unique de la 5e section que de la sensibilité physique ou externe. Trois conditions essentielles sont indispensables pour le libre et naturel accomplissement de cette fonction inhérente à la vie, ce sont : 1o la *commotion* ou *impression* des organes sensoriaux, précédant 2o la *sensation*, immédiatement suivie de *perception*, après laquelle vient 3o l'*appétit* ou *réaction* de l'âme pensante.

Telle est la division adoptée par l'auteur, d'accord en cela avec tous les philosophes et physiologistes spiritualistes anciens et modernes. Si Stahl ne prononce jamais dans le cours de cette section le mot de *sensibilité (sensibilitas)*, ce n'est pas qu'il distingue radicalement cette éminente faculté du *sens* et de la *sensation*, mais seulement parce que, pour lui physiologiste et philosophe, la sensibilité n'est autre chose qu'un *excès* d'activité, mais non un *état* simplement passif de l'âme ; c'est que la sensibilité est comme un effet réel, *prompt* et actif de la sensation, présupposant une *perception* vraie et entraînant toujours après elle des mouvements variés dans l'économie vitale et organique. Stahl traite, du reste, d'une manière spéciale, de la sensibilité, dans la 2e partie de sa Pathologie spéciale (*Voy*. T. IV de ma Traduction, sect. V, § 2, *Path. spéc.*) : c'est dire que l'auteur regarde la *sensibilité* proprement dite comme une faculté en acte et vraie de l'âme, se manifestant à la suite d'une vive sensation, ayant toujours un profond retentissement dans l'économie vitale et animale, et pouvant par conséquent devenir cause d'affections morbides variées. C'est donc avec raison que nous avons adopté ce titre : *Du sens en général*, comme étant le plus conforme à la pensée de l'auteur et aux phénomènes dont il va être ici question.

Quant à nous, comme le langage médical et le langage physiologique ne font aucune différence entre le phénomène général de la *sensation* et la faculté de sentir, c'est-à-dire la sensibilité ou le *sens*, nous emploierons indistinctement les mots de *sens* et de *sensibilité* pour exprimer la faculté sensitive en acte; celui de *sensation*, pour indiquer le phénomène qui se manifeste à la suite de l'*impression* des sens ; conservant aux mots *perception*, *estimation*, *appréciation*, *appétit*, etc., la même signification que tous les spiritualistes psychologues ou anthropologues leur donnent partout.

§ II. Nous voulons parler ici du phénomène universel de la *sensation*, que l'antiquité a considéré dans l'espèce *humaine* comme si nécessaire à l'acte solennel de la *raison*, qu'elle n'a pas balancé d'affirmer qu'il n'est rien dans l'intelligence qui ne vienne des sens : « *Nihil esse in intellectu, quod non priùs fuerit in sensu* [1]. »

N'est-il pas évident, en effet, que, sans le secours des *sens,* il nous serait impossible d'asseoir un jugement véridique

[1] Il est bien positif que les *sensations* et les perceptions qui en naissent n'auraient pas lieu si nous avions été privés des sens ; mais est-ce à dire pour cela que nous ne pouvons avoir d'autres *sensations* en dehors de celles que ces organes nous fournissent?... Certes, ce serait oublier les premiers éléments de psychologie que de prétendre pareille chose ; c'est pourquoi il faut bien s'entendre sur le véritable sens de ces mots : « *Nihil est in intellectu, quod non priùs fuerit in sensu.* » Cette assertion, en effet, n'est applicable qu'à l'âme considérée pendant son union avec le corps et dans l'état d'imperfection où l'a jetée le péché originel; car, appliquée à l'âme dans l'état d'innocence et après la séparation du corps, elle serait erronée. Il est dit, dans les Saintes-Écritures, que notre premier père Adam possédait la science de toute chose, et que ce ne fut qu'après sa prévarication qu'il a été condamné, lui et ses enfants, à toutes les misères de sa nature. L'âme, en cet état, est devenue si dépendante du corps, que désormais elle n'a pu revendiquer sa supériorité et son autorité sur la matière organisée qu'elle anime, qu'à la seule condition d'un libre et réciproque échange de services devant aboutir à la conservation de cette vie, devenue une épreuve incessante et une lutte perpétuelle contre le mal.... source de tout malheur!.... Nous disons donc, avec les anciens et avec Stahl lui-même, au point de vue physiologique et philosophique même, qu'il est réel que les sensations qui nous viennent des sens et que les opérations de l'âme qui en sont la conséquence, sont les seuls matériaux de notre sensibilité, de nos perceptions, de nos appréciations et même de notre jugement; de notre intelligence, en un mot

Nous ne craignons donc plus maintenant d'être accusé de matérialisme, ou du moins de sensualisme, dans les réflexions que nous ferons; il faut savoir accorder à chaque chose sa part : la sensibilité n'est pas la vie, comme l'ont prétendu quelques-uns; les sensations ne constituent pas non plus un état passif de l'âme et des sens; non, tout est actif ici, le *sujet* comme l'*objet*.... Il n'y a seulement qu'à se bien entendre sur la signification vraie des mots, et ne pas faire comme les Cartésiens et les Malebranchistes qui, dans leur aveuglement coupable, non-seulement ont voulu que le corps animal ne fût qu'une pure machine, mais encore ont prétendu que les sens ne sont qu'erreurs et qu'illusions. Une pareille exagération n'a plus cours aujourd'hui, dans un siècle où l'expérience (à l'aide des sens surtout) a imprimé à la science une marche progressive aussi remarquable.

touchant les choses en tant que *présentes (ut præsentibus)*? Tandis que toutes nos autres pensées, quelque vraies qu'elles soient abstraitement, ne peuvent cependant pas arriver à un degré réel de vérité tant qu'elles n'ont pas atteint comme but objectif les choses *qui existent en réalité,* tant qu'elles ne parviennent pas à déterminer *le lieu* où ces choses existent et *comment* elles existent : mais elles sont *générales,* et n'ont pour objet que des choses *vagues* et *incertaines,* surtout quant au *temps,* à la *quantité,* à la *qualité* et au *lieu*.

§ III. Cependant, pour ne pas trop nous appesantir sur cette question étrangère à notre sujet et ne pas y perdre notre temps, il nous suffira de fixer l'esprit sur ce point de vue ; que le phénomène de la sensation est non-seulement *avantageux* et *utile* à la *conservation* du corps, mais encore réellement et absolument *nécessaire* à cette même fin. De même que la vie a pour objet direct la mixtion du corps et son incessante délivrance des matières subtiles *corrompantes* ou *corrompues,* et cela à l'aide de *mouvements* subtilement *sécrétoires* et *excrétoires* proportionnés à de telles matières; de même aussi le *sens,* la *sensation,* le *sentiment,* la *sensibilité* en un mot, et le *mouvement local,* sont tout d'abord vraiment et directement préposés à la *conservation* de la *structure* du corps, et en quelque sorte occupés à le délivrer de substances trop *grossières;* et cela par des actes réellement *sensibles* et matériels, c'est-à-dire par l'éloignement *local,* soit du *corps* lui-même par rapport à ces substances, soit même de ces *substances* à l'égard du corps.

Mais comme, sous ce point de vue, l'avantage, que la *sensibilité* fournit à l'*intelligence* et que le *mouvement* donne à la *volonté,* se fonde sur la parfaite intégrité de la structure du corps, c'est pour cette raison que l'on doit mettre au premier rang cette *utilité* que la *sensibilité* et

le *mouvement* présentent immédiatement à la conservation de cette *intégrité;* de sorte que, selon cet ordre absolu des choses, la *fin première* de la sensation est, de toute manière, la *conservation de la structure* du corps, par le moyen des *mouvements volontaires* locaux, en mettant le corps à l'*abri* de tout objet nuisible, ou en l'*éloignant* de tout ce qui peut l'affecter péniblement [1].

§ IV. Or, bien que tout cela se passe réellement ainsi, il est bien positif cependant que ce qu'il y a d'avantageux en cette affaire n'est pas sous la dépendance directe du médecin et demeure au-dessus de sa puissance, à moins qu'il n'y coopère par une sage intervention. Celui-ci n'a, non plus, rien à voir dans la manière dont *s'opèrent* et *agissent,* soit la *sensation,* soit le *mouvement local.* Aussi voilà pourquoi cet ordre de choses devrait être exclu de la *Physiologie médicale;* mais comme il est d'usage d'en parler en traitant de cette science, nous consentons à en dire ici un mot, aussi brièvement qu'il nous sera possible [2].

§ V. La *sensation,* et avec elle le fait du *mouvement local,* constituent *une action* de l'*âme elle-même;* l'*action,* disons-nous, soit d'acquérir la connaissance des choses extérieures par le moyen d'*organes* formés dans une proportion

[1] Cette assertion devrait être regardée comme un axiôme en physiologie, et l'on ne devrait point oublier (au lieu de soutenir tant et tant de principes exclusifs) que le *but premier,* la *fin* réelle de la sensation, c'est de veiller à la conservation de l'espèce et de l'individu. C'est là cependant une vérité qui a passé long-temps inaperçue chez les spiritualistes Cartésiens, qui n'ont compté pour rien les sensations; chez les organicistes et les matérialistes de toute secte, qui ont toujours voulu compter sans la force *efficiente* qui veille providentiellement sur l'économie dans l'appréciation des phénomènes vitaux.

[2] Il n'y a plus à en douter après ces paroles : l'auteur ne s'occupe point de la sensation au point de vue philosophique, ou bien encore métaphysique, attendu que la science médicale n'a aucun avantage direct à en retirer; il ne veut l'étudier que sous ses rapports avec le corps humain et en tant qu'action de l'âme produite à l'aide des cinq sens.

vraiment mécanique, soit de prendre une détermination *affective* à l'égard des objets de sa volonté.

C'est principalement sur ce point que porte en général cette *question* depuis long-temps agitée, ou pour mieux dire cette assertion plus nettement posée par les plus hardis, savoir : *si la sensation est un phénomène actif ou simplement un phénomène passif mais principal de l'âme, ou bien, comme on ne craint pas de le dire, une impression faite sur l'âme.* Les individus enracinés dans ces *grossières* opinions ne font aucune difficulté de soutenir que la *sensation* ou la *perception* et la *discrétion sensuelle* est simplement et passivement *excitée* dans l'âme avec tant de violence, qu'elle ne peut absolument, comme disent les Allemands, que se heurter en bronchant contre les choses qui se présentent à elle et qui lui sont offertes [1].

[1] On entend généralement par *sensation*, une émotion qu'éprouve l'âme à l'occasion d'une commotion ou d'une impression organique d'un sens ; elle l'éprouve en vertu de sa faculté sensitive, c'est-à-dire de sa sensibilité. Voilà pour ce qui est de la sensibilité animale. On doit encore appeler *sensation*, toute émotion produite sur le principe sentant à la suite d'une commotion ou d'une impression organique provoquée sur une partie corporelle du domaine de la sensibilité organique. Il existe, en outre, d'autres espèces de sensations, morales, affectives, etc., etc. Or, je le demande, se peut-il que dans le phénomène de la sensation il n'y ait rien d'actif, et doit-on douter un seul instant (à moins qu'on ne veuille parler des sensations indifférentes) que l'âme déploie en ces cas une activité, une énergie réelles? « C'est à tort », dit Sauvages (F. du Boissier), *Nosol. méthod.*, disc. prélim., p. 218 et seq..., « c'est à tort que les modernes ont banni les facultés des » écoles médicales, pour leur substituer une matière subtile. Serait-ce parce » que leur essence nous est inconnue? Mais, sur ce principe, ils auraient dû » bannir également les noms d'élasticité, de gravité, etc., dont on ignore » aussi l'essence, etc. » Sauvages, une des plus chères illustrations de Montpellier, parlait ainsi à une époque bien mémorable pour notre grande École, et sa voix n'a pas été entendue, bien qu'il eût pour maîtres en cette matière Aristote, Leibnitz, Descartes lui-même, les Pères de l'Église, Hippocrate, Galien, Rivière, Du Laurent, Sydenham, Baglivi, Lancisi et Stahl, le grand génie médical et philosophique des XVIIe et XVIIIe siècles. Aussi qu'en est-il résulté? C'est qu'aujourd'hui la physiologie ne s'occupe presque plus que d'expérimenter sur les animaux vivants, de les tourmenter dans tous les sens, de les torturer, pour en conclure ensuite, les uns, que la sensibilité est une propriété, un attribut de la vie, la vie elle-même (A. Prost, *De la*

§ VI. Mais comme nous avons ici sous la main *deux* preuves du contraire, capables de démontrer péremptoirement que tout ce qu'il y a de principal dans la sensation est plutôt dû à une véritable *action* de l'âme qu'à toute autre chose ; il est juste et raisonnable de fixer là toute son attention, plutôt que d'imaginer ces vains appareils automatiques d'*un corps actif et puissant* en dehors de l'*activité et de la puissance de l'âme*. De ces deux preuves, la première se fonde, *à priori*, sur la vraie et incontestable nécessité de *conserver* la *structure* du corps, et de la *préserver* contre les dommages qui proviennent des choses au milieu

sensibilité, 1805) ; les autres, voulant tout expliquer par l'organisation, niant même l'existence de propriétés vitales (p. 57), éliminent les mots de *vie*, d'*âme*, de *principe vital*, etc. (p. 11), comme des abstractions, et, regardant la *vie*, l'*intelligence*, l'*imagination*, la *sensibilité*, avec l'œil séc de l'anatomiste, réduisent tout à des sensations perçues par les organes (p. 456), devenant ainsi siège des passions (p. 456) ; dès-lors, on appelle l'*imagination* la fonction suprême de l'encéphale (p. 458), et l'on regarde l'*intellect* lui-même comme une propriété primordiale du cerveau. (*Voy.* J.-C. Brachet, *Rech. exp. sur les fonct. du syst. nerv.*, p. 837.) D'autres, spiritualistes au fond, comme M. Virey, mêlent aux plus hautes conceptions psychologiques des opinions on ne peut plus exagérées et invraisemblables, soit sur la création organique, comme par exemple la *synergie* ou le mutuel consentement des *forces telluriques* (p. 4), soit sur les facultés de l'âme, quand il dit (p. 9) : « L'on peut dire que le nerf, la sensibilité, l'intelligence, émanent du soleil et des astres ou vivent par lui, etc. » (J.-J. Virey, *De la physiol. dans ses rap. avec la philos.*, 1844, in-8°.) D'autres, enfin, tantôt matérialistes, tantôt sensualistes, tantôt je ne sais quoi, bien qu'en réalité il y ait de la bonne foi dans leurs opinions, disent, répètent et enseignent avec M. P. Flourens (*De la vie et de l'intell.*, p. 27) : « Les propriétés ou forces du système nerveux sont au nombre de cinq : la *sensibilité*, la *motricité*, le *principe de vie*, la *coordination* des mouvements de locomotion, et l'*intelligence*. » Mais, de grâce, je le demande avec tout le sérieux dont est capable un homme de mon caractère, comment accorder à un appareil, pour si parfait qu'il soit, sensitif, moteur ou ganglionnaire, la faculté, la puissance de *sentir*, de *comprendre*, de *coordonner* quoi que ce soit ? Ce sont là, il faut bien l'avouer, de tristes et bien déplorables découvertes, qui ne feront jamais faire un pas à la vraie médecine. Les enseignements des anciens étaient bien plus relevés ; et combien doit s'enorgueillir la grande École médicale de Montpellier de n'avoir jamais dévié de ses premiers principes ! Ce qui ne l'empêche pas néanmoins de progresser dans la voie de la vérité.

desquelles il se trouve d'une manière absolue, nécessaire et inévitable, et qui, dans une pareille nécessité, le menacent sans cesse et sont toujours prêts à fondre sur lui.

Puisque le corps ne peut être délivré de ces funestes inconvénients, ni en être préservé par aucun autre moyen, si ce n'est à l'aide de *mouvements locaux* bien proportionnés, et que d'ailleurs cette proportion ne peut être établie qu'au moyen : 1° de la *perception* et de la *connaissance*, 2° de la *juste appréciation* moins des objets externes que des résultats préalablement supposés par l'imagination; il est évidemment positif que l'*âme* elle-même *doit* absolument, avant toutes choses, fixer son attention tant sur ces objets que sur leurs *probables effets* nuisibles. Par conséquent, l'âme doit exercer continuellement une *active surveillance* à l'aide des organes *sensoriaux,* non-seulement afin de reconnaître par leur moyen les choses qui *frappent* déjà les sens, même celles qui sont *imminentes* et menacent de devenir nuisibles sans avoir produit encore leurs funestes *effets,* mais encore afin de bien reconnaître de bonne heure celles qui sont réellement capables de nuire, pour les éloigner du corps à l'aide de *mouvements* convenables, ou pour mettre ce corps à l'abri de toute fâcheuse atteinte.

Tout homme de sens et d'intelligence concevra aisément qu'en ceci il y a positivement et nécessairement une *intention* active de l'âme humaine mettant en *action* et *dirigeant* les organes des sens vers ce but. Ce qui confirme encore la vérité de ce fait, c'est, en général, cette *puissance* remarquable qu'a l'âme de *diriger* en quelque sorte la plupart des organes sensoriaux en vue d'une perception plus exacte et plus délicate : c'est là ce qu'on observe principalement pour la *vue* et l'*ouïe* [1].

[1] Les partisans de la localisation de la sensibilité, de la perception, de l'intelligence, etc., dans certaines parties fixes et déterminées de l'encéphale, trouveront ces assertions étranges; mais, au moins, elles sont plau-

§ VII. La seconde preuve, qui est un véritable *document*, nous est surtout fournie par cette double circonstance, s'appuyant, d'une part, sur ce fait, savoir : que l'âme pleine de *sollicitude*, et cela ordinairement pour des dangers de pure *fiction* imaginaire, exerce avec l'*attention* et la *vigilance*, l'*assiduité* et la *constance* les plus grandes, toute la puissance de sa sensibilité; et, d'autre part, sur cet autre fait que l'âme dégagée de toute *sollicitude*, devenue étrangère par *ennui* ou par *dégoût*, et même *insensible* à tout commerce avec les choses extérieures, se soustrait à sa propre énergie de sensibilité, et cesse par là d'*agir* non pas tant *dans* les organes *sensoriaux* que *sur* et *par* ces mêmes organes.

Nous avons à tout instant des exemples de pareils faits, non-seulement dans toutes les circonstances *critiques* et qui peuvent nous causer de l'*inquiétude*, mais surtout lorsque l'*obscurité* d'un lieu ou les réduits *ténébreux* d'alentour font *craindre* constamment que quelque malheur imprévu n'arrive [1]. C'est alors, en effet, que quand il le faut, comme en plein jour, et même lorsque cela devient inutile, comme dans des ténèbres épaisses, par exemple, l'organe de la vue est vivement tendu; les mouvements de la tête se précipitent, afin de favoriser le mouvement des yeux qui se portent dans tous les sens; mais c'est surtout alors que les oreilles *se dressent*, — comme chez les animaux, — *se tendent*, et que la tête tournée vers ce même endroit

sibles et rationnelles. L'âme veille à la conservation du corps : 1° parce qu'elle a besoin, du moins en ce monde, des organes corporels pour accomplir ses actes de relation; 2° parce qu'elle a l'intelligence et la raison en partage. Peut-on en dire autant des organes ?

[1] Ici commence le jeu de l'imagination (*phantasia*); faculté puissante à l'aide de laquelle des objets sensibles et même supposés et purement imaginaires se présentent à nous sous des apparences qui portent le trouble dans notre âme, et parfois même de graves désordres dans l'économie vitale et animale. Peut-elle être un simple fait organique?...

semble y diriger aussi les *oreilles* comme pour mieux entendre ; afin de ne pas être trompé par un *son* ou par un bruit qui, en pareil cas, bien que *très-léger,* ne laisse pas que de provoquer dans l'âme des *perceptions* et des *appréciations* nettement distinctes. Mais il n'y a peut-être pas d'enfant qui non-seulement n'ait connaissance de cette délicate et craintive tension du *sens* du *toucher,* par laquelle l'*imagination* exagère les perceptions des *douleurs* par la profonde appréhension qu'on en a, dans la crainte, par exemple, d'être battu de verges ou de recevoir d'autres coups semblables, mais qui ne soit encore très-familier avec ce genre de sensation qui l'amuse et qu'on désigne sous le nom de *chatouillements.*

Cela est si vrai, que, sous l'influence d'une simple crainte préconçue, avant même que le corps ne soit touché, l'imagination est prompte à exciter, chez les personnes très-sensibles, de violents mouvements d'horripilation par la seule *menace* ou le seul *signe* qu'on fait de les chatouiller; on voit, en outre, d'autres personnes qui, se roidissant contre un pareil assaut déjà prévu, demeurent insensibles au chatouillement, ou du moins ne s'en ressentent que très-peu et beaucoup moins que lorsqu'on les prend par surprise [1].

[1] Tout le monde connaît les histoires plus ou moins véridiques, mais bien positives quant au fond, touchant les effets terribles provoqués par un chatouillement continué de force sur une personne qui les redoute : j'ai été témoin moi-même de deux phénomènes surprenants à cet égard.... Une jeune fille de 16 à 18 ans fut, dans un simple but de divertissement et sur son consentement, attachée et soumise à un chatouillement (sur les flancs) qui se prolongea assez long-temps; cet exercice excita d'abord une espèce de jouissance qui provoqua un rire naturel chez toutes les jeunes personnes auteurs ou sujet de cette expérience dangereuse;.... peu à peu les rires de la patiente se changèrent en cris, en pleurs, et la jeune fille tomba tout-à-coup dans un état de stupéfaction qui effraya ses imprudentes compagnes. Mais la scène changea aussitôt, et, à cet état d'abattement léthargique, succéda une hilarité insolite suivie de près de mouvements spasmodiques, de contractions de la face et des membres, et d'affreuses contorsions enfin qui jetèrent l'épouvante dans l'assemblée.... Je fus appelé sur ces entrefaites, et lorsqu'après avoir questionné les auteurs de ce drame

§ VIII. Sous le second point de vue des phénomènes de ce genre, nous possédons encore des exemples journaliers et beaucoup plus fréquents ; bien que cela arrive même à des individus dont l'esprit est réellement étranger et insensible à cette sorte de perturbation : c'est lorsque, au milieu du bruit confus des réjouissances publiques, *de spectacles tumultueux, du vacarme des chanteurs et du tapage insupportable des tambours et des trompettes,* certains individus, présents à ces amusements, sont saisis d'un dégoût *fastidieux* tel, que, même au plus fort de tous ces *moyens* très-capables d'*éveiller* et d'*irriter* la sensibilité, ils s'endorment tranquillement dans un sommeil non-seulement paisible, mais si *profond,* qu'il faut les plus violentes secousses pour les réveiller. A l'égard de ce fait, on ne manque pas d'alléguer des raisons aussi étranges que superflues, en en attribuant la cause à la *faiblesse* et à l'*atonie* survenue dans les *organes* pendant ce bruit et ce vacarme continuels [1]. Mais ce ne saurait être la vraie raison de ce fait, attendu qu'on voit jusqu'au plus petit laquais, et même bien d'autres

pathologique, j'eus appris tous les détails que je viens d'énumérer, je crus utile d'administrer une potion composée de musc, éther et assa-fœtida.... Le calme fut instantané ; mais la jeune fille, ayant repris ses sens, accusa de violentes douleurs à la région hypogastrique et à la tête. Qu'était-il arrivé ? N... avait ses menstrues : elles s'étaient arrêtées subitement sous l'influence de cette exaltation de la sensibilité. Trois mois après, la malade reprit sa santé ordinaire, avec le retour du flux menstruel.... Le second cas non moins curieux de ce genre, c'est l'exemple d'un jeune garçon âgé de 14 ans, qui fut soumis à une pareille expérience : après la scène ordinaire de rire, de joie, d'hilarité et de convulsions, il fut atteint d'épilepsie. Cette affection dura six mois environ : j'eus, il est vrai, le bonheur de triompher de cette affreuse maladie ; mais combien grande fut la désolation de la famille !....

[1] Si, comme le prétendent encore bien des physiologistes modernes, la faculté de sentir provenait simplement de l'appareil nerveux sensitif, moteur ou ganglionnaire, il y aurait nécessairement sensation et surexcitation de la sensibilité toutes les fois qu'un organe sensitif quelconque serait vivement impressionné ; la conséquence serait forcée. Lors donc qu'en pareille circonstance il n'y a pas sensation *exaltée*, c'est par une réaction volontaire de l'âme ; toute autre explication est insuffisante, incompréhensible même.

personnes, qui, regardant nonchalamment et écoutant fastidieusement toutes ces choses, surtout lorsque arrive le moment où ils ont l'habitude de *s'endormir*, — s'étant emparés, dès le *commencement* de ces spectacles bruyants, d'une place retirée avec l'intention formelle de se livrer au sommeil,—s'assoupissent et dorment sur les deux oreilles, et qui, se montrant étrangers à toute impression, réfutent ainsi par leur sommeil et par leur insensibilité toute cette *philosophie mécanique* que nous combattons. Les camps militaires nous fournissent de semblables exemples, alors que le soldat fatigué s'endort, au bruit du *canon*, pour réparer ses forces, et n'est pas le moins du monde dérangé de son sommeil [1].

§ IX. Mais c'est vraiment nous étendre trop longuement sur la démonstration générale de ce fait, puisque le seul exposé bien circonstancié de la vraie *manière* dont la *sensation se fait*, peut établir et démontrer suffisamment tout le phénomène. Or, l'acte *organique* de la *sensation* comprend en lui-même : 1° la *cause efficiente* agissant convenablement en vue d'une fin et conformément à cette fin; 2° l'*action* elle-même en général; 3° les *organes*; 4° la *manière d'être* tant de l'*action* que des *organes* à l'égard des *objets*; 5° leur *fin* même, tant *première, immédiate et prochaine*, que *médiate et dernière*.

A. Quant à la *cause efficiente* ainsi qu'à la *fin dernière*, nous avons eu déjà l'occasion d'indiquer ce qu'il est indispensable de savoir.

B. Pour ce qui est de l'*action* qui a ordinairement lieu dans ce phénomène, il faut admettre, qu'en général, c'est le mouvement qui la constitue. Mais sous un point de vue

[1] *Voy*. T. VIII, Comment. XC. — Étude critique sur les phénomènes d'insensibilité artificielle :... magnétisme, éthérisation, hypnotisme, fascination, etc...

spécial surtout, selon notre manière de considérer les faits, en tant que ce mouvement vient de l'âme elle-même, il doit être distingué de cet autre mouvement qui complète le *formel* des *objets* de la *sensation*, en tant qu'objets.

En effet, la *sensation*, prise à son point de vue *formel*, est, en général, un certain *mode* résultant du *concours mutuel* et *réciproque* de ces deux *mouvements*, dont le premier est celui que l'âme opère dans les organes sensoriaux, et le second celui que la subtilité de certains *objets extérieurs* imprime sur les organes des sens [1].

C'est ainsi que le mouvement établi par l'âme dans les organes sensoriaux, altéré par cet autre mouvement *adventice*, constitue *formellement* la sensation, en tant que cela se rapporte à une considération *corporelle*. Ce qui veut dire qu'avant toute chose, pour qu'il y ait sensation, une certaine et très-subtile espèce *tensive* de *mouvement* particulier est absolument requise de la part de l'*organe* sensorial, et qu'il est ensuite également requis de l'objet sensible un certain effet plus ou moins subtilement moteur, se communiquant actuellement aux *organes des sens* ainsi affectés. Toutes les choses se passant préalablement ainsi, c'est alors, disons-nous, qu'a lieu immédiatement après le phénomène de la sensation.

Mais ce qu'il y a de particulièrement remarquable en ceci, c'est une *direction* très-spéciale qui, naturellement *arbitraire*, choisit une seule de ces sortes d'*altérations* sensibles préférablement à une foule d'autres simultanément incidentes : ce choix est si *spécial*, que l'âme, en cet état, ne

[1] Telle a été l'opinion de Platon, d'Aristote et de son École, ainsi que de Galien lui-même (Galen., *lib.* 7, *de placit. Hipp.*) ; ils soutenaient unanimement que des corps sensibles s'émanait une sorte de vapeur, de flamme qui venait atteindre nos sens : « *Sensibilia autem aliquandò in organo intentionaliter tantùm recipi aiunt, et flammam à corporibus emanare, quæ in sensus feratur.* » (Plat., c. 7, *in Timæo.*) Les philosophes et les physiologistes modernes expriment la même opinion sous un autre langage.

fixe son attention sur aucune autre et n'en porte aucun jugement. Par exemple, lorsque dans un chœur très-nombreux nous distinguons la voix d'un seul individu et que nous y sommes exclusivement attentifs, nous ne percevons et ne sentons absolument rien de la symphonie des autres

§ X. *c*. Tous ces phénomènes seront peut-être beaucoup mieux compris un jour, lorsque les *organes* et leurs *rapports* avec une cause *supérieure* et avec leurs *objets*, après avoir été examinés de plus près, seront mieux connus désormais [1].

Or, comme notre intention n'est pas d'insérer ici l'histoire anatomique de la *structure* de ces organes, alors qu'il nous suffit, du reste, de parler de leur *usage*, ainsi que la chose le demande simplement, il nous suffira donc d'avertir que l'on doit considérer les organes *sensoriaux*, en général, sous un double rapport : le premier, au point de vue de l'*objet*; le second, au point de vue de leur usage propre et immédiat pour la *perception*.

d. A bien apprécier le fait, ainsi que nous venons de le dire, ce premier rapport, sous lequel on considère les organes, porte sur l'objet même des sens, et le but final de ce rapport est de provoquer, dans cet état normal, la perception d'une manière plus immédiate; attendu,

[1] Stahl fait ici un généreux appel à cette partie de la physiologie expérimentale, dont il pressentait l'heureux avènement. Il n'y a qu'une seule chose à regretter : c'est que l'esprit qui préside aux recherches si précieuses de nos savants expérimentateurs ne soit pas guidé par une pensée plus conforme avec la vraie méthode philosophique qui a guidé les Écoles spiritualistes. Une plus profonde connaissance des travaux des anciens, un plus grand respect pour les notions révélées et traditionnelles, une abnégation complète de toute idée systématique et préconçue, voilà les seuls éléments propres à atteindre le but si désiré par Stahl : je veux dire la découverte des lois mystérieuses qui régissent la matière organisée dans ses rapports intimes de dépendance à une cause première et créatrice, et à la caus seconde, efficiente, informante, directrice et conservatrice, pour laquelle cet organisme si parfait a été créé par l'ÊTRE SUPRÊME !...

en réalité, que les organes sensoriaux rassemblent, et, comme dit l'École, *concentrent* l'espèce sensible; si bien que, par ce moyen, ils effectuent et accomplissent l'introduction de l'image plutôt qu'ils n'en facilitent l'*accès :* de telle sorte que ce n'est pas simplement par elles-mêmes que les espèces sensibles trouvent cette entrée facile, mais c'est effectivement plutôt en vertu d'un acte vrai que, *réunies* comme à dessein, elles peuvent ainsi surexciter plus vivement la sensibilité, non-seulement à l'aide d'une puissance collective résultant d'une véritable synergie, mais encore d'une puissance augmentée par le spécial et merveilleux *mécanisme* des organes. Cela nous fournit encore une preuve que tout le phénomène de la sensation s'exécute et se poursuit tout particulièrement dans le *but d'une fin établie* à dessein, par la raison qu'il existe un rapport mutuel entre les organes et les objets; sans cette disposition spéciale, la plupart des objets sensibles ne trouveraient jamais aucune espèce de *passage*, ou, comme on dit ordinairement, d'*entrée* pour éveiller la *sensibilité* [1].

[1] L'âme pensante, intelligente et libre, pur esprit, ne saurait, dans son union hypostatique avec le corps, occuper une place déterminée, et une faculté ne saurait siéger dans tel ou tel organe, dans telle ou telle partie du corps. L'âme est pour son microcosme ce que Dieu lui-même est pour l'univers entier. Dieu est partout; le grain de sable et l'astre radieux qui nous éclaire sont sous sa puissance directe, immédiate, sans que cependant il siège dans aucune de ces parties matérielles, lumineuses ou autres. Dieu a son centre d'opérations dans un lieu inconnu à l'habitant de cette terre: là, au milieu des célestes milices des esprits bienheureux, il révèle plus particulièrement sa grandeur, sa puissance, sa majesté infinies, et du haut des cieux il dirige, administre et gouverne tous les univers, tous les êtres créés; il est toujours partout et en tous lieux, mais il ne réside physiquement nulle part. L'âme, faite à l'image de son Dieu, habite le corps de l'homme; elle en est la forme; elle l'anime, le vivifie, dirige ses actes, sans que pour cela il soit nécessaire qu'elle réside dans aucun lieu physiquement délimité; son centre d'opérations est le cerveau, au moyen duquel elle porte la vie, la sensibilité et la motilité partout, jusque dans les dernières molécules de son corps;... c'est elle qui sent,, c'est elle qui vit, c'est elle qui pense, et ce n'est que par elle que l'organisme peut être dit vivant, animé et sensible!...

Or, ce n'est pas sans motifs que nous employons ici le mot *disposition,* attendu que les organes eux-mêmes ont été formés, dès l'origine, propres à une semblable aptitude et dans une harmonie telle, qu'ils ne servent naturellement qu'à ce seul usage et jamais à aucun autre dans le corps humain.

§ XI. *E.* La seule chose que l'on puisse inférer, d'une manière évidente, de la constitution physique des organes des sens, c'est que leur *structure* spéciale, a été formée directement pour *cette fin,* c'est-à-dire pour que les espèces sensibles elles-mêmes puissent rencontrer comme une sorte d'instigation, un accès spécifiquement provoqué et comme un véritable droit de passage, sans que cependant cette structure organique indique ou donne à comprendre que cette entrée et cette vive impulsion, quelles qu'on les suppose, des espèces sensibles, soient telles et si grandes, en vertu seulement de leur efficacité *propre, naturelle* et *libre,* qu'elles puissent produire une simple émotion passive dans l'*âme* et *agir* directement et naturellement sur elle. Nous voulons dire par là que cette efficacité des organes des sens, à l'aide de laquelle les *objets* ou *espèces sensibles* se présentent à nous, consiste tantôt dans la *concentration,* la *collection* de certains objets sensibles, tantôt dans une insolite manifestation plus saillante, dans une *réduplication* et une augmentation d'influence active de la part de certains autres. Ce sont là des faits dont nous pouvons spécialement nous rendre compte par les organes de la vue et de l'ouïe.

La structure et la constitution des divers organes sensoriaux varie, il est vrai, selon la fonction à laquelle ils sont destinés; mais il existe entre eux un certain rapport d'identité au point de vue de leur consistance et de leur texture, eu égard à leur usage spécial pour la perception des objets extérieurs qui tombent sous les sens.

§ XII. Nous voulons dire tout simplement que ce qui rend complète et en quelque sorte parfaite l'admirable structure des organes sensoriaux, c'est la présence du système nerveux, à tel point que les nerfs doivent être regardés comme l'instrument suprême et immédiat de la sensibilité, à l'aide duquel la *perception* ou notion réelle des espèces sensibles est transmise à l'âme [1].

Or, comme ce sont aussi les nerfs qui, dans l'ordre naturel, sont le principal instrument du *mouvement local*, ainsi que du *mouvement tonique* et même, d'une manière absolue, de tout *mouvement* opéré dans les parties solides, nous sommes en droit de conclure que c'est là une preuve que *les nerfs, pour opérer le phénomène de la sensation, n'agissent que sous l'empire de cet agent moteur qui les met en action, selon l'impulsion de la volonté* et *en tant que* ce mouvement impulsif est *volontaire*. Mais de même que personne ne doute et ne soupçonne évidemment que l'action des *espèces* sensibles, dans le phénomène de la sensation, ne soit réellement un mouvement, même à partir de l'espèce la plus subtile, le *rayon* visuel, par exemple, jusqu'aux plus grossières impressions du tact, de même aussi de ce que le *mouvement* provenant surtout du *principe* qui *perçoit la sensation* se porte *sur les nerfs*, et *par eux* sur les autres organes du corps, on comprend clairement, d'après ces phénomènes presque visibles, que là où il y a une plus vive sensation à provoquer de propos délibéré, là aussi on observe

[1] Stahl dit : Le système nerveux est l'instrument immédiat de l'âme. J'ajouterai : Il n'est aucun organe qui ne reçoive sa part de nerfs, et plus un organe est complexe, plus il est important, plus son système nerveux est compliqué. La raison en est que l'âme, exerçant partout ses facultés vitales, doit avoir une influence médiate et néanmoins directe sur ces parties : l'âme porte partout la vie, la sensibilité et le mouvement, mais elle réclame des conditions organiques inséparables du service auquel sont subordonnées les diverses parties du corps. (Voy., au point de vue descriptif et expérimental, les beaux travaux de Willis, Vieussens, Winslow, Zime, Johnstone, Haasse, Reil, Meckel, Scarpa, Ribes, Lobstein, Serres, Flourens, Brachet, etc.)

une contention plus énergique des organes. Nous invoquerons encore en cela le témoignage des *yeux* et des *oreilles*.

§ XIII. Voilà donc pourquoi tout le phénomène de la *sensation* consiste en ce que l'*âme* — sans doute absolument à cause de ses besoins *rationnels* — imprime et communique aux petits *nerfs* très-déliés et très-délicats des organes sensoriaux, un certain *mouvement tonique* ou *tensif très-subtil;* c'est-à-dire que c'est véritablement l'âme qui exerce cette *action motrice* dans et sur ces organes. Et toutes les fois que, pendant cette opération de l'âme, un autre mouvement *adventice,* venant à l'encontre du premier, se trouve dans des conditions telles que, par sa subtilité, il pénètre et parcourt ces organes délicats, il arrive nécessairement que cette rencontre d'un mouvement *accidentel* altère l'acte de mouvement que l'âme exerce sur ou dans ces rameaux nerveux, avec tant de *précision,* dans une direction si spéciale et si profondément, que l'âme, au même instant, parvient simultanément à *reconnaître* et à *distinguer* le *degré,* le *mode* et le *caractère* de cette altération.

Nous avons, de ce phénomène (sans lui accorder plus d'importance qu'il ne convient), un exemple frappant de similitude dans l'*araignée,* qui, à l'aide des fils tendus de sa toile, sent instantanément les autres mouvements plus ou moins intenses qui la parcourent. La véritable raison de ce fait, c'est que le mouvement accidentel provoque une sorte d'ébranlement au mouvement tensif que l'araignée imprime à sa toile et exécute elle-même[1].

§ XIV. Cependant, s'il nous était permis de faire ici une légère et subtile digression philosophique, nous dirions

[1] Cette comparaison est on ne peut plus ingénieuse, et donne une idée (bien que faible) assez exacte de la promptitude et de l'exactitude des impressions faites sur les nerfs sensoriaux ou sensitifs.

que nous sommes bien loin de nier, dans un sens métaphysique, que cette *altération de mouvement* dans les *nerfs*, à l'occasion d'un mouvement adventice, puisse être regardée comme un simple état passif. Mais comme, en cette matière, il est question du *corps*, non-seulement *vivant*, mais encore *organique*, et par conséquent de la *direction* actuelle de ce corps vers son but, c'est-à-dire vers sa fin organique; comme aussi ce mouvement *tensif* est établi à dessein dans les nerfs sensoriaux, de telle sorte que les plus petits mouvements vagues et adventices sont en quelque manière épiés et attendus à leur passage, à tel point qu'ils ne peuvent pas lui échapper de quelque façon qu'ils se manifestent, c'est précisément sous ce point de vue et dans ce sens que cette altération de mouvement dans les nerfs doit porter plutôt le nom de *réaction*, que celui d'une vraie ou simple *passion* ou état passif.

§ XV. Qu'on n'aille pas s'imaginer cependant que, dans cette affaire, il soit question d'une chose peu importante ou des *hochets bruyants d'une fable métaphysique*; il faut penser, au contraire, que cette assertion, prétendant que les sensations éprouvées par l'âme sont de *simples* états *passifs*, est plutôt opposée à la véritable considération *physiologique* du corps, en tant que *vivant*, et véritable *officine* de l'*âme raisonnable*, et qu'elle est complètement étrangère à la vérité de ces mêmes faits.

Il importe principalement de savoir qu'une pareille assertion, soutenant que la sensation est, *dans l'âme*, un phénomène *purement passif* [1], a engendré des excentricités bizarres à l'égard de l'économie animale. La première, c'est que tout le phénomène de la *sensation* a lieu, même sans aucune *intervention active* de l'*âme*; mais, dit-on, d'une

[1] Aristote a dit à cette occasion (*lib*. 2 *de animâ*, text. 118) : « *Sentire est quoddam pati* »; et, de cette manière exagérée de parler, les médecins et les philosophes ont émis des assertions peu acceptables.

manière simplement *automatique*. La deuxième, — ici surtout quelques modernes prennent un air plaisant, — c'est que la *représentation* sensible d'un objet se fait par une simple impression *corporelle,* si bien qu'en partant de ce faux principe, ils s'imaginent que les représentations des choses sont comme de vraies *petites poupées,* formées par les *mouvements* ou émanations des *espèces* visibles, s'imprimant dans la substance molle du *cerveau* et s'y fixant désormais *à demeure* permanente [1]. Voilà une philosophie bien digne de pitié, surtout lorsqu'il en faut faire l'application à des espèces la plupart *fugitives, impondérables* et *incoërcibles,* telles que les *sons,* les *couleurs,* en tant que telles, les *saveurs* et les *odeurs* enfin, etc. La troisième de ces utopies, c'est que la sensation, étant une simple *nécessité automatique* de la *structure* du corps, ne peut avoir aucune *fin directe,* et que l'âme ne la *saisit* simplement que pour l'accommoder à ses propres besoins. La quatrième enfin, c'est que, nonobstant ses propres *intentions* et malgré ses *relations* avec les organes, l'âme n'a aucune espèce de droit naturel et de pouvoir *direct* sur l'administration des sensations.

[1] Mérindol, et avec lui presque tous les médecins des XVI[e] et XVII[e] siècles, disaient (voy. Mér., *Art. med. pars* 2, *de facult. anim.*, p. 175) : « *Est autem sensatio animadversio quædam ac quasi penetratio objecti, per quam facultas rei cognitæ imagine, quam speciem expressam nominant, infecta imò et informata remanet. Non aliter ac si ceram se apposito sigillo applicantem*, etc. » Willis disait dans un autre langage (*Op. omn. de sens. in gen.*, p. 86, c. x) : « *Impressiones quoque sensibiles à quibusque organis ad corpora striata velut undulatione quâdam convehuntur et irradiunt.* » Comme on le voit, il y a déjà long-temps que les physiologistes rapportent au cerveau la faculté de sentir par suite d'une impression physique et purement organique; mais à l'époque de Willis, de Mérindol et de Valleriola, on croyait aux esprits vitaux et animaux, messagers fidèles et diligents qui portaient à l'encéphale l'image même de l'objet et le gravaient sur la substance cérébrale, n'importe la partie, et l'âme pouvait tout à son aise percevoir cette impression, devenue par ce moyen sensible. Les modernes ne croient plus de pareilles fables ; mais, plus explicites et moins logiciens peut-être, ils accordent la sensibilité au nerf, et au cerveau la faculté de percevoir la sensation,... de penser même !...

§ XVI. Contrairement à toutes ces fausses allégations et à la description qu'on y fait de la *passivité* de l'âme pendant le phénomène de la sensation, il nous suffit de dire, par une comparaison pleine de vraisemblance, que, en fait de sensations, l'âme humaine est dans un état d'*attente*, de *patience* et de *passivité* semblable à celui où se trouve l'*oiseleur* quand les oiseaux se prennent dans ses filets ou à ses gluaux, et qu'il n'a qu'à s'en emparer pour en user comme il lui plaira, selon ses besoins, à moins cependant qu'il ne le veuille pas.

Or, quelque exagérée et ridicule que cette *comparaison* puisse paraître, il n'en est pas moins certain qu'elle nous fait aisément comprendre comment il peut réellement se faire que l'âme se trouve souvent et fortement *affectée* selon les *espèces* de choses qui tombent sous nos sens ; mais on pourrait alors lui appliquer ce que dit Horace dans ces vers :

. . . . *Amphora cœpit*
Institui : currente rotâ, cur urceus exit ?

D'abord tu nous promis le vase le plus beau :
De ta roue il ne sort qu'un méchant pot-à-l'eau !

Ce qui signifie évidemment que, lorsque l'âme, dans le but propre, positif et réel de *sentir,* tient (généralement parlant) dans un état de *tension* continue *tous les nerfs* préposés à cet effet, elle est nécessairement dans un état de passivité, et en quelque sorte *obligée de sentir* n'importe quelles impressions qui lui surviennent d'une manière *spéciale* ou confuse ; mais il est bien entendu néanmoins qu'en tout cela l'âme reste parfaitement libre de *choisir* et de prendre ce qu'elle veut proprement pour ses *fins,* soit *vitales,* soit *rationnelles* [1].

[1] Stahl veut dire ici que si l'âme était absolument passive dans la sensation, elle serait sans cesse forcée, bon gré mal gré, de sentir et d'éprouver des sentiments divers. Mais l'âme peut se refuser à cet exercice, soit en fixant son attention sur un autre objet, soit en demeurant indifférente ; ce qui n'aurait pas lieu si le phénomène était passif et simplement organique.

§ XVII. Il est donc utile de connaître à fond tout le phénomène de la sensation : pour en faciliter la conception, nous croyons devoir exposer sous les yeux un tableau synoptique qui le résume en entier.

A. Le corps se trouve inévitablement et sans cesse entouré de différents objets capables de le léser de diverses manières, de lui porter atteinte et même de le détruire, s'il n'était de bonne heure et à propos délivré ou mis à l'abri de leur funeste influence. C'est pourquoi, il est éminemment nécessaire que les choses se passent réellement ainsi, c'est-à-dire que le corps soit soustrait à l'action immédiate des objets qui l'entourent.

B. Mais comme, en outre, la constitution du corps, qui doit trouver *son salut* dans ces moyens, non-seulement prête son ministère à la *vie*, mais est aussi l'instrument à l'aide duquel la *raison* s'exerce et se manifeste, c'est-à-dire qu'elle sert à l'exécution de la *volonté* à l'aide des mouvements volontaires; comme, au surplus, les organes *des sens* doivent aussi fournir plus immédiatement à l'*intelligence* l'image des objets matériels, il est vraiment de l'intérêt de l'âme que les *organes sensoriaux et moteurs* soient conservés *sains et saufs*, en bon état, et *préservés* continuellement des atteintes unestes et corruptrices du dehors.

C. Un pareil résultat ne saurait être obtenu à moins qu'on ne connaisse très-bien l'apparition et la présence dans le *genre*, et la condition ou état naturel dans l'*espèce*, des choses qui peuvent ainsi nuire à la santé du corps. Une fois ces faits et ces conditions reconnus et bien avérés, il appartient désormais aux mouvements volontaires d'en *soustraire* et d'en *éloigner* les dangers, afin que le corps n'en soit point atteint.

D. Mais cette *connaissance* n'est possible que par le

concours et le ministère de la *sensibilité,* à l'aide de laquelle seulement l'âme *perçoit,* c'est-à-dire *discerne* et *comprend* la présence de ces choses nuisibles, dont la *répulsion* n'est possible encore que par un *mouvement local*, mais absolument *volontaire;* et cela, certes, par une *volonté parfaitement conforme* aux données de *l'intelligence*.

E. C'est donc dans ce but que s'exécute, avant tout, un certain acte moteur très-subtil dans les ramifications nerveuses les plus déliées, qui, en vertu de cet acte, persistent dans un état de *tension* assez *notable*, et qui, selon que la situation de notre corps paraît l'exiger, à l'égard des objets sensibles, *inclinent* et *dirigent* la partie des *organes sensoriaux* vers le lieu où ils peuvent réellement *saisir* l'image de ces objets; c'est-à-dire, non-seulement les *réunir* et les *grouper* synergiquement, mais encore, par un redoublement d'habileté naturelle, artificiellement accrue, les présenter à la perception et les y maintenir.

Voilà pourquoi le corps change subitement de position, et nous retournons la partie où siègent ces organes vers le *lieu* qu'occupent ces objets sensibles, ou bien vers celui d'où ils nous semblent devoir se présenter à nous.

F. Ce n'est donc qu'en de pareilles conditions et dispositions corporelles, que, pendant cet état de tension et d'attention des organes, l'espèce sensible vient enfin s'offrir à notre sensibilité par un mouvement subtil propre, et qu'elle semble confondre avec le mouvement qui s'exécute dans les *nerfs sensoriaux* : c'est ce phénomène que, dans une acception plus raisonnable, nous pouvons désigner, sous l'antique expression de *sens commun* (*sensus communis*).

G. Vient enfin, à son tour, l'*acte* vraiment *discrétif* de l'*âme,* en vertu duquel elle établit entre d'innombrables objets, mais s'adressant à un seul et unique sens, certaines *distinctions:* les unes, parfaitement désignées sous

une dénomination spéciale; les autres, simplement indéterminées, mais établissant entre ces objets une *différence* positive et basée sur la réalité du fait : par exemple, comme dans les *degrés* différents et même dans les différentes *espèces* de *couleurs* d'un seul et même genre; telles que les diverses variétés de la couleur *pourpre* qu'on *distingue* facilement sur les différentes fleurs, bien qu'il n'existe pas de mots pour exprimer ces *distinctions* : c'est là également une chose évidente et reconnue de tout le monde pour ce qui est des *saveurs* et des *odeurs*.

II. Les personnes capables d'une attention réfléchie peuvent donc, d'après ce qui vient d'être dit, être convaincues et conclure avec nous que l'*acte* de la sensation est positivement et simplement un phénomène *transitoire*, qui non-seulement a lieu en un instant, mais encore s'accomplit en ce même moment et passe d'une manière extrêmement fugitive [1]; sans laisser néanmoins une impression ou trace durable de son passage dans aucune partie *du corps*, ainsi que l'ont imaginé d'ailleurs ceux qui veulent prétendre plaisamment que cela se passe nécessairement de cette manière pour la *mémoire*.

§ XVIII. Il nous reste encore à ajouter quelques mots touchant le phénomène de l'appréciation par les sens; appréciation qui, suivant toujours presque pas à pas la sensation, établit le fondement des *mouvements volontaires* que nous entreprenons habituellement d'après l'impression faite sur les sens. Or, les résultats de l'appréciation des divers objets sensibles sont l'agréable et son contraire, ou le désagréable....

[1] D'après l'exposé de ces conditions, le lecteur doit voir combien Stahl sait faire la part de l'organisme à côté de celle de l'agent sentant. — *Voy.*, T. VIII, Comment. XCI, nos réflexions à ce sujet; elles sont du plus haut intérêt pour bien éclairer cette question toujours en controverse.

Quoique ces mouvements volontaires soient, en réalité, non-seulement des *actes vitaux*, mais encore positivement des actes purs de la *volonté*, il ne se trouvera néanmoins personne capable de les *comprendre*, d'établir aucun *raisonnement* à leur égard, de porter sur eux un *jugement distinct*, et de dire nettement ce qu'il en conçoit. On connaît, à ce sujet, le ridicule des anciens, qui, mettant en avant l'*appétit sensitif* et l'*instinct naturel*, et niant l'intervention de la volonté dans le phénomène de la sensation, voudraient faire avouer, qu'en pareille matière, on ne peut rien dire de positif parce qu'elles sont au-dessus de tout *raisonnement humain* [1].

§ XIX. En vérité, c'est à bien juste titre que nous regardons comme frivoles les opinions des anciens à ce sujet, mais elles sont effectivement d'un prix inestimable, si on les compare à ces extravagantes utopies des philosophes modernes, qui déclarent, avec emphase, que l'impulsion des *mouvements* que les objets sensibles impriment aux *organes des sens* est d'une violence et d'une énergie telles, qu'elle ébranle les *nerfs* sensoriaux, et qu'en y agitant les

[1] Stahl ne fait allusion ici qu'à certains physiologistes, car il est bien positif que les anciens ont distingué les sensations en instinctives et raisonnées. Aristote, en effet (*lib.* 2 *de animâ*, text. 34 et 17), et Galien (*lib.* 1 *de nat. facult.*, c. 415 et 9) ont reconnu (voy. P. Garcia-Carrero, fameux auteur de dissertations sur Galien et Avicenne, *Disp.* 29. *in 1. fen. lib. Avic.*, c. 4) que « *ab appetibili cognito, anima in genere causæ finalis movetur : nam appetibile cognitum, ut cognitum, est in facultate agnoscente*.... etc. »

En effet, puisque, ainsi que nous l'avons fait observer dès le début de cette section (afin de comprendre la pensée de Stahl), puisque, pour que la faculté sensitive de l'âme soit mise en acte, il faut le concours de l'impression organique, de la sensation ou émotion de l'âme et de la perception, il est évident que l'appétit et la volition sont précédés par ces phénomènes primordiaux, sans quoi pas de détermination ; et l'âme, dans son appétit, soit naturel, soit raisonné, fait un véritable acte volontaire conscient ou inconscient, c'est-à-dire tombant sous le raisonnement (λογίσμος), ou bien de simple raison et instinctif (λογὸς). Mais, d'un côté comme de l'autre, il y a *appréciation* volontaire, raisonnée ou simplement intuitive, et toujours du domaine de l'âme seule.

esprits qui sont sous leur dépendance, elle exerce ainsi par cette agitation et accomplit l'*acte de la sensation.* Ils prétendent, en outre, que cette même impulsion motrice pousse, soit ces mêmes *esprits,* soit encore d'autres *esprits* et les insinue bientôt dans les *muscles,* disposés dans une proportion, un ordre et une intention admirables vers le *but à atteindre*, et avec une soumission telle que tous les *mouvements*, depuis les plus importants jusqu'aux plus simples, s'exécutent d'une manière *régulière, ordonnée* et *successive,* dans une parfaite harmonie avec toutes les espèces, tous les modes divers et variés de ces *appétits sensitifs* mais *fictifs,* selon leur hypothèse [1].

§ XX. Qu'il nous soit permis de donner ici un petit échantillon de cette nouvelle espèce de philosophie.

Supposez, nous dit-on, qu'un colombier soit demeuré fermé durant toute la nuit et une bonne partie du jour: aussitôt que l'on en ouvre les issues, les pigeons qui y sont renfermés en sortent, soit naturellement, soit par imitation, et s'élancent d'un vol dans les champs pour y chercher leur nourriture; ce qui les a fait appeler vulgairement: *Feld tauben* (pigeons des champs).

Il est à croire, ajoute-t-on, que l'air est constamment rempli d'émanations qui s'échappent sans doute des particules de toutes ces petites graines des divers genres de légumes et de semences disséminées çà et là dans la campagne; il est probable que quelques-unes de ces particules

[1] Tel était le langage des philosophes et des médecins des XVIe et XVIIe siècles, Valleriola, Sennert, Zacutus-Lusitanus, Van-Helmont, Willis, et Tachénius peu avant Stahl. C'est ainsi que parlaient aussi à son époque toutes les Écoles allemandes et anglaises, sauf quelques hommes d'élite. Tel a été pour ainsi dire le sentiment de tous ceux qui, ne voulant pas admettre l'action et la réaction directe de l'âme sur le corps, ont invoqué, les uns, un fluide nerveux; d'autres, une humeur subtile animale; d'autres enfin, un esprit vital ou animal distinct de l'âme, l'électricité, l'irritabilité, etc.

émanées, influençant subitement la colombe, — est-ce par l'organe de l'odorat, est-ce par celui du goût ? — surexcitent en elle les esprits vitaux et animaux à tel point que, en rendant propres au vol toutes les parties corporelles de la colombe, ces mêmes esprits lui impriment le mouvement avec une telle vélocité, qu'il en résulte cet effet que nous appelons le *vol*. Ce mouvement rapide se continue jusqu'au lieu où se trouvent ces champs et ces campagnes si fertiles en grains ; et là, ces graines mêmes, alléchant plus vivement les colombes, surexcitent, par de plus fortes émanations, tous les autres organes de ces volatiles jusqu'à ce que ces grains deviennent leur pâture.

Mais, contrairement à une pareille opinion, nous demanderons : Comment se fait-il que ces sortes de pigeons, habitués à vivre dans la campagne (où, pendant l'automne, les granges sont encore pleines de céréales non encore battues, et où les greniers, presque toujours ouverts, regorgent d'une immense quantité de grains) ne soient pas engagés à y fixer leur séjour ?.... D'autre part, le retour de ces colombes dans leur propre demeure, présente à ces sortes de conceptions philosophiques des difficultés inextricables.

Nous laisserions sans doute dans le silence de l'oubli de pareilles difficultés si nous nous bornions à exposer ces théories ; mais, comme nous en faisons la réfutation, nous devons mettre en évidence tout ce qu'il y a en elles de frivole, de plaisant et de ridicule : une fois ce but obtenu, toute notre thèse reste intacte.

§ XXI. Ceux d'entre les physiologistes qui dédaignent de semblables innovations d'origine suspecte, penseront légitimement, avec nous, que les appréciations naturelles et raisonnables, de l'*agréable* et du *désagréable*, ainsi que les *appétits* conformes à ces appréciations, ne dépen-

dent pas évidemment d'une pure estimation habituelle, mais ont pour objet ordinairement les substances fournies à notre corps pour le *nourrir* et le *sustenter*, ainsi que celles relatives, propres et avantageuses à la *propagation* de l'*espèce*. Or, ces appréciations et ces appétits agréables rencontrent souvent des circonstances désagréables et pénibles qui s'opposent à leur accomplissement et peuvent tendre à la destruction du corps [1].

§ XXII. Au reste, n'oublions pas de noter, en passant, que les anciens ont désigné sous le nom d'*instinct naturel* l'opération qui se passe dans l'âme au point de vue seulement de l'*intelligence*, mais non de la *raison* ou de la *pensée*, relativement à la juste *appréciation* des objets sensibles en général et au *discernement* de ce qu'ils ont d'*agréable* ou de *désagréable*.

Nous mentionnerons encore ici cette récente opinion, non-seulement frivole et spécieuse, mais encore très-erronée des modernes, savoir : que le phénomène de la *sensation*, des mouvements ou *appétits* sensitifs et des mouvements locaux volontaires qui leur sont subordonnés, dépend, quant à son *efficacité*, absolument et immédiatement de la *volonté divine* ou de l'*action* imprimée par cette *même volonté*, dès la création du monde, sur tout être matériel, et se faisant toujours sentir par une incessante influence dans tous les individus existants [2].

[1] Ce serait ici le lieu d'exposer notre doctrine, qui n'est autre chose que celle de l'École de Montpellier et de Stahl, au point de vue des *sympathies* et des *antipathies*; mais nous préférons, pour être plus complet, renvoyer le lecteur au T. VIII, Comment. XCII, dans lequel nous ferons une étude critique et raisonnée à cet égard.

[2] Telle a été pendant long-temps l'opinion de cette secte mystique qui, tout opposée aux mécaniciens et ne voulant pas admettre soit un principe vital distinct, soit une faculté vitale inhérente à l'âme, faisait intervenir en tout et partout la volonté divine, sans vouloir jamais tenir compte des propriétés de la matière organisée et d'une puissance vivifiante. Malebranche

§ XXIII. Nous devons faire observer touchant cette *intelligence raisonnable*, mais non *raisonnante* et ne procédant pas par déduction, que le *discernement* des objets à l'aide des sens, c'est-à-dire la véritable *perception distincte* de chacun d'eux *en particulier*, est tout-à-fait du ressort et du domaine de la *raison* et de l'*intelligence*, bien qu'on ne puisse *comprendre*, *à posteriori*, ni *démontrer* par le *raisonnement* le fond mystérieux de cette *perception*, et que la *pensée* soit incapable d'en saisir toutes les vraies circonstances.

§ XXIV. De même, en effet, qu'il n'y a rien de plus obscur et de plus douteux que d'avancer et de soutenir que *la perception est une simple impression d'une idée formée à l'occasion d'un objet externe ou sensible, et transmise à l'encéphale par le moyen des organes;* de même aussi ce qu'il y a de bien positif et de vrai en ceci, c'est que l'*intelligence* et les autres facultés de l'*âme raisonnable concourent* d'une manière réelle et définitive à la perpétration de l'acte : ce qui est prouvé par cette remarquable circonstance, que dans les sensations subtiles de divers genres et presque totalement *fugitives*, comme celles des *odeurs* et des *saveurs* par exemple, et même dans le *jugement* plus exact qu'on porte touchant le *mélange des couleurs*, une certaine réflexion, une vraie *réminiscence* sont habituellement et successivement provoquées. C'est pourquoi l'âme a recours à un second examen à l'aide des organes des sens, afin que par un exercice réitéré, plus attentif et plus exact du *goût*, de la *vue* et de l'*odorat*, et enfin par une *application très-sérieuse* de l'*intellect* et de la *pensée*, « *et utilibet pensitabunda mentis et*

(*Entretien sur la métaph. et la relig.;* Rott., 1688, p. 230) prétend que la force motrice du corps humain n'est que la continuation de l'activité divine, de la Création. C'est cette pensée coupable qui avait conduit les philosophes de ce temps à dire : *Deus est anima brutorum.* Willis et Van-Helmont avaient là-dessus des idées plus nobles et plus dignes de la philosophie médicale.

animi applicatione », une dernière perception véritable, un discernement spécial soit par ce moyen essayé et acquis [1].

C'est ainsi, par exemple, qu'après avoir dégusté plusieurs fois quelque chose, nous sommes d'abord incertains si nous en avons goûté une semblable. Il arrive même, à propos de choses dont le goût nous est mieux connu, mais *mélangées avec d'autres saveurs*, que nous nous faisons cette question où perce le doute : « *Wornach schmecket doch nur dieses, etc., es ist mir bekandt, ich kan nur nicht darauf kommen. etc.* — Quelle est donc cette saveur? Elle m'est connue, et cependant je ne puis encore m'en rendre bien compte, etc. » D'où, après une dégustation *réitérée* et en faisant appel à notre *mémoire*, quoique ces souvenirs soient diversement *médiats* et obscurs, nous pouvons parvenir enfin à tirer une conséquence décisive et un jugement vrai.

Qui plus est encore, si, à propos d'un objet douteux et sur lequel nous n'osons pas nous prononcer, une circonstance quelconque vient nous suggérer une détermination arrêtée, notre assentiment se manifeste quelquefois d'une manière prompte et facile, mais ce n'est jamais qu'après un examen sérieux, préalable et répété des sens et de la raison.

[1] D'après les principes que nous avons émis jusqu'ici, il est bien positif qu'il ne peut y avoir de sensation ni de perception externes sans le concours des sens; mais il est incorrect et faux de dire avec beaucoup de physiologistes modernes que c'est le cerveau qui perçoit. Le cerveau, comme le disaient Hippocrate, Platon, Galien, Plutarque et Liron lui-même, le cerveau est l'organe immédiat de l'âme pour se mettre en rapport avec les objets extérieurs et se former sur eux des idées positives; mais ce n'est point à dire pour cela que la simple impression du cerveau provoque toujours une perception locale, une idée sensible d'un objet quelconque. Non, il faut encore une condition de réceptivité de la part de l'âme, et une réaction de celle-ci sur l'objet sensible, une vraie appréciation. « *Anima, licet per totum corpus diffusa, sibi tamen cerebrum quasi in regiam eligit. . Cerebrum autem inter principes nostri corporis partes primatum tenere, ut habetur Galeno ascripta, et asserebant Stoïci apud Plutarchum : exindè manifestum evadit, quòd anima in illo principes et nobilissimas actiones, ratiocinandi, memorandi et sentiendi exerceat.* » (Mérind., *Art. med. pars* 1, *de facult. et act.*, p. 145.)

§ XXV. Il est donc de la plus haute importance de fixer notre attention sur cette puissante énergie qu'a l'âme de former des jugements vrais, réels et rationnels. C'est, en effet, à l'aide de cette même énergie qu'elle peut, sans aucun effort de la pensée, c'est-à-dire, sans s'arrêter à des considérations minutieuses, véritablement apprécier et désigner nominativement un grand nombre d'espèces sensibles.

C'est effectivement ainsi, que lorsque l'odeur de la *violette,* de la *rose,* du *lys de nos vallées* vient frapper notre odorat, avant même que nous ayons *aperçu* la plante qui produit cette *fleur,* nous reconnaissons aussitôt et spécialement l'*odeur* que nous sentons et telle qu'elle est en réalité. Mais cette prompte et très-spéciale reconnaissance non-seulement suppose, en réalité, une *distinction particulière* entre l'odeur qui nous affecte présentement et d'autres différentes odeurs en ce que nous distinguons très-bien que ce n'est pas l'odeur de la *lavande,* de la *sauge* ou du *romarin,* etc., mais encore elle comprend en elle quelque chose de plus positif, savoir : la désignation de la substance vraie et certaine d'où émane en quelque sorte cette odeur. En d'autres termes, bien que tout ce qui peut nous être fourni par l'imagination à ce sujet ne nous donne pas une notion complète et rigoureuse de l'objet sur lequel s'exerce notre jugement ; attendu qu'en mentionnant ou en appréciant l'odeur de la rose ou de la violette, nous n'exprimons effectivement ni la nature ni l'essence de la chose odorante en elle-même, mais nous désignons seulement la partie qui la fournit et d'où elle émane ; cependant il est bien évident, pour tout observateur attentif, que nous ne pouvons désigner, en aucune manière, la substance dans laquelle réside une telle saveur ou une semblable odeur, sans l'avoir préalablement discernée en elle-même et en avoir établi une distinction réelle dans notre esprit.

De tous ces faits, nous concluons qu'il s'opère effectivement dans l'âme pensante une véritable distinction, lors même qu'il y aurait absence complète ou impossibilité du concours soit d'une représentation formelle de l'objet, soit d'un jugement détaillé naturellement basé sur plusieurs circonstances, soit enfin d'un raisonnement laborieux [1].

§ XXVI. Cette question soulève ici des difficultés encore plus grandes touchant la prompte, réelle et positive disposition naturelle ou l'habileté de l'âme humaine à comprendre et à se déterminer sans le secours de la pensée réfléchie (λογισμοῦ) ni d'aucune comparaison grossière. Néanmoins nous devons surtout faire ressortir la rectitude du jugement, la promptitude et l'instantanéité du discernement de l'âme en cette circonstance.

Mais ce n'est là en réalité qu'une ombre ou pour mieux

[1] Il ne faut pas ici devenir exclusif, car c'est le chemin infaillible de l'erreur. Nous pouvons, il est vrai, être abusés par les sens; mais il ne faut pas pour cela en refuser l'autorité, pas plus qu'il ne convient d'admettre leur témoignage comme infaillible, ainsi que le faisaient les Épicuriens. Il ne faut même pas en ce cas demeurer Stoïciens; mais il faut admettre franchement ce que l'expérience, la science et la raison nous démontrent comme vrai. Ainsi, tout le monde sait que chaque organe des sens reçoit trois ordres de nerfs: savoir, sensorial, moteur et sensitif. Le premier, provenant du système nerveux ganglionnaire, porte avec lui la vie organique en puissance; les deux autres, issus du système nerveux encéphalique et rachidien, fournissent au corps le mouvement et la vie animale, c'est-à-dire les appareils nécessaires à l'*impressionnabilité* si variable des tissus et au *mouvement local*. La cinquième paire a un rameau *nasal*, un filet *ophthalmique*, une branche du *limaçon*. Mais on serait dans une grave erreur de dire, avec Jacobson, que les filets de la portion ethmoïdale et la sphéno-palatine de la cinquième paire donnent au cheval et aux autres herbivores la faculté de *discerner les plantes vénéneuses*, pas plus que nous ne distinguons les *couleurs* par notre nerf optique : c'est là un langage vicieux qu'il est temps de faire disparaître de la science. L'âme sent les odeurs, distingue les couleurs, les sons et les formes par le moyen de certains appareils nerveux particuliers faits dans ce but et pour ce service; mais un instrument, un organe n'est que l'intermédiaire entre le monde extérieur et la puissance capable de sentir, voir, entendre, discerner, juger et raisonner. Parler autrement, c'est porter la confusion dans les mots et dans la pensée.

dire un bien léger rayon de cette intelligence et de cette profonde connaissance instantanée, que nos premiers parents possédaient à un si haut degré avant leur prévarication et qui paraît s'être, en quelque sorte, continuée jusqu'à nous : on lit, en effet, dans l'Écriture, qu'Adam donna à tous les êtres de la Création des noms qui répondaient parfaitement à leur nature. Il nous semble, en outre, apercevoir une preuve plus décisive encore en faveur de ces facultés diverses de l'âme, dans l'inconcevable promptitude de la *volonté* sensitive à assigner et à attribuer aux choses une qualité soit *agréable* soit *désagréable,* ou même un caractère de vanité et de frivolité qui nous les fait regarder comme inutiles et indifférentes [1].

§ XXVII. Nous devons encore signaler ici ce témoignage des sens, à l'aide duquel, *au premier coup-d'œil,* nous distinguons la plupart des objets sensibles. En effet, c'est en vertu d'un acte primitif, au premier regard, et par une disposition naturelle et attentive de la raison, que, dès l'âge le plus tendre et même chez les hommes apathiques, se forme dans l'esprit la principale et partant la *primitive* et même souvent la *seule* appréciation des objets, et que nous leur donnons un nom tel, qu'il exprime exactement l'idée de leur *manière d'être,* soit *à l'égard de notre corps,* soit *à l'égard de notre libre détermination* [2].

[1] Après avoir accusé Stahl, tantôt de sensualisme, tantôt de rationalisme, M. Lemoine (*Stahl et l'anim.;* mém. lu à l'Acad. des scienc. mor. et polit., 1858, p. 132), donnant une traduction, tant soit peu libre, du présent paragraphe, semble ne pas saisir la pensée de l'auteur, quand celui-ci donne à comprendre qu'il y a en nous une faculté intuitive naturelle venant d'en-haut, et qui, certes, était bien plus pure et plus énergique chez le premier homme avant sa chute. Quant à moi, je ne saurais être de l'avis de ce savant critique, attendu qu'on ne peut se refuser à accorder ce fait tel que Stahl l'énonce; la Révélation, la science, la raison et les Saintes-Écritures viennent à l'appui de cette assertion, on ne peut plus juste.

[2] Voilà encore un fait détruisant toute théorie de sensation, et encore moins de sensibilité organique. N'est-il pas certain, en effet, que les enfants

Mais les divers états de ces mêmes objets ne sauraient être absolus en eux-mêmes, ni simplement respectifs et réciproques entre eux; car ils ont ordinairement un rapport naturel avec *notre corps*, c'est-à-dire avec l'appréciation de notre volonté. D'où nous concluons que tout ce qu'on peut dire à ce sujet, se borne soit aux dénominations qualificatives d'*aigre*, d'*acide*, de *piquant*, de *brûlant*, de *mordicant*, de *corrodant*, de *pénétrant*, etc., soit à celles d'*agréable*, de *beau*, de *délicieux*, ou bien d'*antipathique*, d'*horrible*, de *hideux*, ou enfin de *fade*, d'*insipide*, d'*inutile*, d'*indifférent*, de *vain*, de *frivole*, etc. [1].

D'après ces faits, nous pensons avoir suffisamment démontré que le *but principal* et *immédiat* de nos sensations, abandonnées à elles-mêmes, consiste proprement et directement en ce que, par la médiation des sens, la disposition naturelle des objets extérieurs, *à l'égard de notre propre corps*, est ainsi soumise à un examen plutôt sérieux que prompt et irréfléchi.

§ XXVIII. Au reste, l'utilité de la sensation, si importante d'ailleurs pour l'exercice du *raisonnement* sur les objets extérieurs et sur toutes leurs circonstances individuelles, est si bien reconnue de tous, qu'il nous paraît

font éclater le *sentiment moral* jusque dans leurs yeux? etc. (Virey, *De la phys. dans ses rapp. avec la philos.*, p. 440). Il y a donc en nous autre chose que des sens physiques et des appareils nerveux : il y a un *sens intérieur* qui guide nos sensations, et en vertu duquel nous percevons les idées du *beau*, du *bon*, de l'*utile*, etc., du *laid*, du *désagréable*, etc. Les anciens disaient avec plus de fondement :

« *Est Deus in nobis, agitante calescimus illo.* »

Il vaut mieux encore reconnaître cela avec les Épicuriens eux-mêmes, que de nier l'intervention d'une puissance intelligente dans les phénomènes de la vie sensible de l'animal, et de l'homme surtout, le roi de la Création.

[1] Certes, il est bien positif que toutes ces diverses dénominations d'*aigre*, de *doux*, de *beau*, de *laid*, de *bon*, de *mauvais*, etc., n'ont pas été inventées pour exprimer des faits purement mécaniques, organiques? Non, et le premier individu qui a été soumis à de telles impressions n'a certes pas eu simplement recours à ces sens, mais bien à une appréciation interne.

oiseux de nous étendre plus longuement sur ce sujet, après tout ce qui vient d'être dit.

Pour nous résumer en peu de mots, il nous suffira donc de répéter que, lorsqu'il s'agit des actes de la *pensée* et même de n'importe quel acte ou degré de l'*intellect* et de la *volonté,* quelque connaissance que nous ayons des choses, l'*âme raisonnable* ne peut absolument rien en percevoir, à moins que, par le *ministère des sens,* elle ne parvienne à acquérir une aptitude particulière à cette connaissance ou qu'elle ne change en aptitude la disposition naturelle qu'elle a pour ces choses. Qui plus est, l'âme ne peut plus désormais, si ce n'est par le seul moyen de la sensation, manifester aucun phénomène à l'égard de ces objets *présents,* afin d'en bien apprécier le temps, le mode, la nature, le nombre et la constitution réelle [1].

Par conséquent, quel que soit l'acte que l'âme veuille entreprendre, faire et exécuter, pour son propre usage, il faut absolument qu'elle ait *recours aux sens* comme à ses instruments directs; qu'elle les mette en action et les *dirige* selon le *temps,* le *lieu,* le *mode,* le *moyen* et la *mesure* qui conviennent à ses vues, et surtout conformément à sa volonté, à sa puissance et à son énergie.

§ XXIX. Elle mérite donc une considération toute particulière, cette puissance qu'a l'âme de se prêter à l'accomplissement des phénomènes de la sensibilité, ou de les *éviter* même, ou bien de demeurer indifférente à leur égard, à moins que quelque circonstance particulièrement pressante ne la rende plus *vigilante* et spécialement plus *attentive*. C'est là une chose qu'il importe de bien *remar-*

[1] En d'autres termes, l'âme, en tant qu'unie au corps, ne peut absolument rien percevoir ni conclure touchant les objets sensibles, sans le secours médiat des sens. C'est là un axiôme philosophique et physiologique que nul ne saurait contredire.

quer, tant au point de vue moral et métaphysique qu'au point de vue des dangers et des accidents *vitaux et corporels* auxquels est exposée la machine animale.

En effet, dans les objets d'une *appréciation morale*, comme, par exemple, à l'occasion d'un violent *désir* ou d'une grande *appréhension*, l'âme manifeste une *vigilante* sollicitude et se trouve ainsi exposée aux divers désagréments d'une sensation imprévue, à moins que spécialement attentive et opiniâtrément occupée à un seul et unique objet, elle ne parvienne à se soustraire à l'influence des autres. Nous avons des exemples de ce fait, surtout dans les différentes aberrations *délirantes* de l'esprit survenues à la suite d'une modification dans la sensibilité. C'est sur de pareilles données que repose l'attentive sollicitude de l'âme sur les sens; sollicitude à l'aide de laquelle, lorsque la vie corporelle est en danger, l'âme, poussée à une plus grande et plus pressante vigilance, fait tous ses efforts pour observer à propos et découvrir à temps, afin de l'éviter, tout ce qui pourrait assaillir le corps.

§ XXX. On sait généralement, en effet, que dans les *fièvres aiguës*, par exemple, aussi bien que dans les *veilles* et les *insomnies*, la *sensibilité* des organes est si grande, que tout *éclat lumineux* les fatigue, toute espèce de *bruit* les émeut vivement, toute impression de *chaleur* les accable, toute *odeur* et toute *saveur* les pénètre trop fortement et trop profondément; qui plus est, encore, la *moindre excitation* venue de dehors interrompt tout *repos* déjà commencé, c'est-à-dire empêche toute *suspension de la sensibilité* et ramène l'âme à son état de *vigilance*, à l'*insomnie*, ou, en d'autres termes, à un exercice continuel de son activité sensitive [1].

[1] Bien que ce fût ici le lieu de dire un mot sur les prétentions des modernes à expliquer ces phénomènes par les simples propriétés organiques, je crois devoir renvoyer le lecteur au T. VIII, Comment. XCIII.

§ XXXI. Il est à propos de rappeler ici cette banale et vicieuse sentence contradictoire, qui suppose que tous ces phénomènes doivent être attribués à une *faiblesse* ou *défaillance* actuelle d'une certaine chose ou d'un certain principe quelconque. Mais, à moins de ne vouloir dire tout le contraire de la vérité, — puisque cet état de sollicitude démontre, de la manière la plus manifeste, la puissante *activité* de la part de l'âme sensible, — il serait aussi absurde que frivole de vouloir faire dépendre d'un *défaut d'activité*, tel qu'on le suppose ordinairement sous le nom de *débilité*, cette étonnante promptitude de l'agent actif à entreprendre et à exercer son action.

§ XXXII. Or, tous ces faits, pris indistinctement, démontrent, d'une manière péremptoire, non-seulement que l'*activité* qui concourt directement au phénomène de la sensation, mais encore que la *direction* des mouvements appartiennent d'une manière absolue et propre à l'*âme raisonnable* elle-même [1].

Ce qui prouve encore l'évidence de ces assertions et met au grand jour le phénomène intime et universel de la *sensation*, c'est que tout exemple de sensation, pour si exquise, si fréquente, si facile, si *étonnante* et même si *inouïe* qu'elle soit, démontre suffisamment que ce phénomène ne saurait avoir de raison fondamentale et spécifique autre que le fait ordinaire et constitutif de la sensation; c'est-à-dire qu'il s'appuie principalement et uniquement sur cet acte instigateur, *plus vif* et *plus intense*, qui fait ou accomplit lui-même la *distinction* ou la *perception spécifique* et l'*appréciation* même des choses *agréables* et *désagréables*.

[1] Prétendre, au contraire, comme le font la plupart de nos grands physiologistes expérimentateurs, que l'âme est passive en ce cas, et que ce sont les nerfs et le cerveau qui sentent, c'est prendre l'instrument pour l'agent, et prêter à l'organe la faculté que, seule, peut posséder une puissance active et douée de raison, sinon consciente et libre, comme en ce cas.

§ XXXIII. Nous voulons faire allusion à cet exemple que fournirait un individu ayant contracté, dès le sein de sa mère (à la suite d'un violent effroi que celle-ci aurait éprouvé), un degré de *sensibilité* telle, qu'aussitôt qu'il entrerait dans un réduit, ou qu'il s'approcherait d'un lieu où il croirait qu'un *chat* est caché, il serait soudain saisi d'une *profonde agitation* et d'une *commotion* morale et physique qui irait jusqu'à provoquer la défaillance ou *lipothymie*. Ce sentiment d'appréhension est d'ailleurs si vif et si profond, que si le chat pénétrait réellement dans sa chambre pendant qu'il dormirait, cet individu serait incontinent en proie aux plus violentes angoisses. Un pareil *phénomène* est digne de la plus sérieuse considération, en ce qui concerne la sensation en général. Nous allons tâcher de l'expliquer avec toute la *simplicité* dont nous sommes capable, en faisant un exposé méthodique des actes, tels qu'ils se passent dans leur ordre successif et naturel.

§ XXXIV. Ce qu'il y a d'abord de bien positif et d'indubitable en ceci, c'est que la *présence* d'un pareil objet, d'un *chat*, par exemple, ne parvient à notre *connaissance* que par le moyen de la *sensibilité* [1].

Or, bien que nous ne puissions pas comprendre à quel organe sensitif nous devons cette connaissance, il est néanmoins vraisemblable qu'on la doit à une certaine énergie du *tact*. Cependant, comme en ce cas, ni en aucun autre semblable, le sens du toucher n'a pu être employé pour reconnaître la présence d'un chat, par exemple, ou de toute autre chose, sans avoir recours au tact et à distance

[1] La sensibilité ne joue pas, à elle seule ici, le rôle d'agent instigateur, et l'imagination (faculté puissante de l'âme, que M. J.-C. Brachet regarde comme une fonction du cerveau) y joue le principal rôle en exagérant la réalité du danger ou en le supposant alors qu'il n'y en a pas du tout.

seulement, comme cela arrive ici; il semblerait évident, dans cette hypothèse, que cet *organe* pourrait être affecté par de très-*subtiles émanations halitueuses, insolites*, capables de provoquer une *perception*. Il paraîtrait, ensuite, que l'appareil organique et sensitif, à l'aide duquel cette *perception* aurait lieu, est *inconnu à celui qui la percevrait;* attendu qu'il lui serait impossible d'expliquer en quel *endroit* de son corps, dans quelle *partie* précise et de quelle *manière* il aurait éprouvé cette perception. D'où il serait encore évident (à moins d'attribuer cette sensation à un *sixième organe sensitif* tout spécial), qu'un *acte organique de la sensation* peut absolument avoir lieu sans que *nous y pensions* ou sans que nous nous en apercevions, en un mot, sans que nous en ayons conscience.

Or, il y a là non-seulement une *perception*, mais encore une conséquence d'*appétit*, c'est-à-dire une véritable *appréciation*, bien qu'erronée, d'une chose aussi *désagréable* qu'*effrayante* et *terrible;* si bien, qu'à cause de cela, il survient dans l'*économie vitale* de profondes *agitations diverses*, ainsi que de violents *mouvements* de *crainte* et d'*inquiétude*, c'est-à-dire ces agitations et ces mouvements qui parfois ont lieu, lorsque, après avoir distinctement perçu par les *sens* quelque chose *reconnu* ou *soupçonné* d'une très-grande et fâcheuse efficacité, nous jugeons qu'il faut le *fuir*, et nous déployons dans ce but toutes les forces naturelles d'esprit et de corps.

§ XXXV. Mais le phénomène le plus important à considérer ici, c'est que toute cette activité si grande et pourtant si délicate de la sensibilité, tire naturellement son origine de l'intention d'une *âme qui raisonne*, et même, comme disent les scholastiques dans un langage plus simple, d'un *être doué d'une raison qui raisonne*

C'est là effectivement une considération qui met pleine-

ment en évidence l'ordre naturel de tous ces phénomènes, en ce que :

A. L'*âme intelligente, pensante et voulante* (capable d'*apprécier* ce qu'elle doit désirer ou éviter), est ici pénétrée d'un profond motif de *crainte* et d'une perpétuelle *aversion* et horreur à l'occasion d'un chat [1].

B. Appliquant toute son attention à cette idée imaginaire, elle est continuellement *sur ses gardes,* veillant aux moyens de *percevoir* et d'*éviter* la présence effrayante d'un tel objet.

C. C'est ainsi que, sous l'*impression profonde* de l'idée qu'elle s'est faite de cet animal, elle s'imagine *qu'il est là,* qu'il nous *touche,* bien que d'ailleurs le fait soit absolument faux.

D. Nous pourrions enfin poser en dernier lieu cette question, savoir : si, les *organes* sensoriaux, à l'aide desquels une telle *perception* s'est présentée à l'*âme,* se trouvant déjà directement affectés en vue de cette perception, sont perpétuellement sous l'influence d'une *plus grande activité* pendant l'*actuation* tonique sensoriale. Nous laissons à d'autres le soin de prononcer là-dessus ; quant à nous, nous croyons que l'affirmative est plus que probable.

§ XXXVI. Ce serait vouloir se lancer dans les hypothèses les plus vaines, que d'attribuer le fait qui nous occupe à une *conformation* toute particulière des membres ou des organes chez des individus doués d'une pareille susceptibilité ; puisque de semblables suppositions nous amèneraient effectivement à conclure que l'*âme,* commettant une erreur réelle dans l'*appréciation* inexacte d'un grand danger attribué à la présence d'un chat, imprimerait au corps du fœtus, qu'elle

[1] Il est évident que si le sentiment de crainte ne provenait que d'une simple impression organique, il ne devrait pas y avoir d'exaltation de sensibilité, pas même le moindre phénomène de sensation, attendu que, dans le cas d'absence de l'objet redouté, il n'y a aucune impression réelle ; et pourtant l'organe sensitif se contracte d'une manière violente et insolite même.

forme, une *structure* organique telle, que, par la suite, celle-ci deviendrait la cause d'une prédisposition organique susceptible d'être impressionnée par un choc quelconque des émanations qui s'exhaleraient d'un tel animal. Mais on comprend aisément à quelles nombreuses et profondes erreurs paralogiques exposerait une pareille supposition, peu propre d'ailleurs à nous éclairer le moins du monde sur ces faits, attendu que personne n'ignore quelle différence existe entre *cette idée sensible* d'une chose matérielle et les émanations hypothétiques et inintelligibles dont il est ici question, ainsi que leur efficacité capable, soit d'inspirer une pareille *crainte* à la mère, soit de la communiquer au fœtus lui-même [1].

La *mère,* en effet, ne ressent aucune *exhalation* venant du chat, sachant bien qu'il ne peut s'exhaler du corps de cet animal quelque chose de funeste; ce qu'elle redoute uniquement, ce sont des *actes* que son *imagination* lui suggère comme étant sur le point d'avoir lieu (c'est-à-dire comme si un chat venait réellement, plusieurs fois durant la nuit, pour étrangler ceux qui dorment, et qu'il se trouvât enfermé dans un appartement, tout prêt à fondre sur sa victime, à la mordre, à lui presser la gorge, à l'étouffer enfin : que serait-ce donc si le chat lui sautait réellement dessus dans

[1] Sans nous arrêter à l'interprétation d'un phénomène aussi mystérieux que celui de la transmission d'une pareille susceptibilité à son fœtus par une mère, à caractère timoré et sensible, je reviendrai simplement sur un fait qui se passe journellement et que chacun de nous a pu éprouver.

Il n'y a rien de plus naturel que, lorsque nous sommes en présence d'une fleur, d'une odeur, d'un mets quelconque, nous en percevions l'odeur, le goût, etc., et nous ressentions même un certain plaisir à éprouver cette sensation. Ici, toutes les conditions sont remplies ; l'organe sensitif a été ébranlé, l'âme a perçu l'odeur, l'avant-goût de ces objets, et la sensibilité a été surexcitée au point de provoquer des désirs souvent difficiles à contenir : c'est bien. Mais comment expliquer, en n'admettant ici que la condition organique, comment expliquer que, lorsque l'objet sensible est absent, par le simple désir d'une chose aimée ou l'aversion d'un objet détesté, on semble voir, sentir, toucher réellement cet objet, et que l'on éprouve les mêmes sentiments de plaisir ou de peine que si l'objet était présent? Je le demande : Où en est ici la théorie des physiologistes sensualistes et organiciens?

un profond sommeil?...). Or, d'après ces hypothèses, une pareille association d'idées imaginaires serait assez puissante pour imprimer dans les *organes corporels* du fœtus une disposition particulière, *corporelle* ou organique, c'est-à-dire une *aptitude* à recevoir les émanations provenant d'un chat.

§ XXXVII. L'importance du phénomène dont nous venons de citer un exemple, nous conduit naturellement à une autre considération, plus importante encore, touchant l'étonnante *énergie de la sensation* ou *perception* sensoriale et du *mouvement* qui, à cette occasion, doit être dirigé avec une certaine proportion dans l'*économie vitale*: à ce propos, nous devons recommander de ne jamais oublier cet exemple, et de le considérer comme un véritable document en faveur d'un grand nombre de sensations de ce genre, qui ont réellement lieu sans le concours habituel de la *conscience*. Nous conseillons pareillement de ne point perdre de vue les *actions* qui leur sont proportionnellement opposées (d'après l'appréciation d'un objet capable de nuire), tant dans l'économie vitale au moyen du mouvement *local* des humeurs, du mouvement *tonique* des organes et du mouvement *direct* enfin des excrétions, que dans l'ordre moral et rationnel, par une *sollicitude*, une *anxiété*, une *défiance* réelles, par *crainte de la mort* et une *vigilance* perpétuelle analogue.

Nous recommandons, disons-nous, ce fait à l'observation, comme étant absolument identique à cet exemple de *sensation*, de *perception* et d'*appréciation* sus-mentionné : à ce propos, nous ferons observer encore que, tout incompréhensible que puisse paraître le phénomène, il est néanmoins, à tous égards, fondé sur la vérité; nous voulons dire qu'il se manifeste en ce cas une réelle sensation, et qu'il se produit, comme si la chose était effectivement présente, des mouvements vrais et proportionnés à l'appréciation

(bien que fictive) que l'âme s'en fait : mouvements non pas tant relatifs à la chose même ou à tout autre fait présent, qu'à des inconvénients ultérieurs, non réels et positifs, mais seulement fantastiques et imaginaires quant à leurs résultats.

§ XXXVIII. Nous déclarons, sans balancer, que cette manière de considérer le phénomène de la *sensation* est presque la *seule* ou du moins la *première* et la principale entre toutes par son utilité directe et son but franchement médical [1]. Elle fournit, en effet, à la *pathologie* le vrai fondement de l'étude des causes des divers mouvements, tant *vitaux* que *mixtes*, d'après leur génie propre et selon qu'ils sont volontaires et *rationnels* : nous voulons parler de ces mouvements naturels et analogues à un danger *imminent*, causés par la *crainte*, plutôt qu'exécutés en vue d'une simple raison physique, avant que ce danger imminent n'ait eu des conséquences réelles.

Toutefois, le phénomène en lui-même n'est pas du tout fictif, mais bien positif et vrai d'une manière générale, sur-

[1] Cette déclaration de Stahl devrait être prise en grande considération par les modernes, et il serait à désirer que beaucoup de savants qui consacrent à l'expérimentation tant et tant de moments précieux, tournassent un peu leurs regards sur cet art médical qu'ils veulent servir sans doute, mais dont ils n'agrandissent jamais que le cercle expérimental sans fournir aucune indication véritablement utile.

Si, depuis que Stahl retirant des décombres les traditions Hippocratiques pour élever à la science un monument digne d'elle ; si, dis-je, depuis cette époque mémorable, les savants eussent suivi (non aveuglément) la voie qu'il avait si largement et si généreusement tracée à l'observation et à l'expérimentation raisonnée, nous n'en serions pas encore aujourd'hui à nous demander pourquoi tant de scepticisme et de mauvais vouloir parmi ces intelligences d'élite que notre siècle a fournies.

Certes, la saine théorie médicale ne conspue point les faits et les expériences de tout genre ; mais elle demande dans l'intérêt de tous un peu moins de partialité, un peu plus de bonne volonté, et une intention bien arrêtée d'agrandir et de consolider ce vaste édifice scientifique, auquel nous devons tous apporter loyalement notre pierre, sans arrière-pensée ni opinion préconçue.

tout en ce qui concerne l'économie corporelle, vu qu'il favorise et provoque même, disons-nous, soit très-généralement, soit d'une manière toute spéciale, des mouvements qui ne s'exécutent pas toujours avec un *degré*, une *promptitude*, une *étendue* et un *ordre* naturels, mais qui s'éloignent, au contraire, quelquefois du but final nécessaire, consistant à délivrer le corps et à le mettre à l'abri de toute efficacité fâcheuse et nuisible des objets qui le menacent.

Tel est l'unique et véritable avantage que la médecine puisse retirer de l'étude du phénomène général de la sensibilité, attendu que le médecin n'exerce absolument aucune puissance sur la *texture* des organes qui reçoivent l'impression des objets, ni sur l'influence directrice de la cause qui agit sur les nerfs et par les nerfs, de quelque nature qu'on suppose d'ailleurs cette cause active.

A cet égard, toute la science médicale est oiseuse, frivole et inutile [1].

§ XXXIX. Pour ce qui concerne les *sens*, les *sentiments* et les *sensations internes*, comme on dit, en tant qu'opérations simples ou actions naturelles de l'*âme*, de pareilles appréciations ne sont nullement du domaine du médecin : nous devons donc nous abstenir d'entrer à cet égard dans aucune espèce de détail, par l'unique raison que toute cette question, sous ses points de vue simplement abstraits, a déjà jeté mille embarras dans le dédale inextricable des opinions

[1] Les considérations qui précèdent sont d'une grande importance pour le médecin philosophe et physiologiste, pour le pathologiste aussi bien que pour le thérapeuticien et le clinicien; l'hygiène surtout en retirera les enseignements les plus avantageux et bien autres positivement que de tout ce que peuvent dire à ce sujet nos physiologistes modernes, qui attribuent au cerveau la faculté de *mouvoir*, de *sentir*, de *discerner*, d'*imaginer*, de *penser*. Il serait temps de jeter un voile sur un passé pénible et peu consolant pour la science, et d'imprimer à l'étude de l'homme une tendance digne de la première des sciences et du plus noble sujet que l'esprit puisse soumettre à ses investigations.

philosophiques ; aussi exigerait-elle, pour être débrouillée, beaucoup plus de peine qu'elle n'en mérite réellement, puisque, quand même on en viendrait à bout, il serait encore impossible de soulever un coin du voile qui cache tant et tant de mystères impénétrables à l'œil de l'homme [1].

SECTION VI.

DU MOUVEMENT LOCAL.

§ Ier. C'est avec juste raison que l'on est communément d'avis d'appeler *volontaire* le *mouvement local*. Il succède, en effet, d'une manière immédiate au *jugement* et à l'*appréciation* de la *pensée*, touchant les choses que l'intelligence *perçoit* à l'aide de la sensibilité, suivant le plaisir ou la peine que l'âme éprouve à l'occasion des choses sensibles qui sont l'objet de son *appétence* ou de son *aversion* [2]. Ce

[1] Les anciens comme les modernes s'accordent à mettre une distinction entre le sentiment ou sensation et la sensibilité internes.

On entend généralement par sensibilité interne la faculté qu'a l'âme d'éprouver des sentiments; on entend par sentiment une émotion produite au-dedans de nous à l'occasion d'une notion intellectuelle quelconque. Ces derniers sont au nombre de sept suivant quelques philosophes; ce sont : le *sens commun*, la *puissance imaginative*, l'*appréciation*, l'*imagination*, la *réflexion*, la *mémoire* et le *souvenir*. Pour d'autres, au contraire, le nombre en est beaucoup plus limité; mais comme ces matières regardent plus particulièrement la psychologie, nous croyons devoir borner ici nos remarques, et nous renvoyons nos lecteurs aux traités spéciaux de philosophie.

[2] Depuis la plus haute antiquité, les mouvements ont été divisés en *naturels* ou *instinctifs* et en *volontaires* ou *animaux*, mais tous exécutés et imprimés d'après un appétit (instinctif ou volontaire). Telle était l'idée de Galien, d'Aristote et d'Hippocrate; Scaliger, G.-F. Laurent, Valleriola, Mérindol et tous les physiologistes en ont généralement pensé de même,

phénomène s'exécute surtout suivant l'importance, la dignité et la nécessité de l'objet principal sur lequel porte cette appréciation. Car, comme rien ne peut tomber sous les sens sans provoquer diverses sensations, suivant que les choses sont *agréables* et *utiles*, ou *désagréables* et *nuisibles*, ou même *indifférentes*, et par conséquent *inutiles*; de même aussi une fidèle et exacte perception à l'aide de la sensibilité nous fait légitimement prendre le parti de nous *procurer* et de *posséder* ce qui est *utile* au corps, mais d'en *repousser* et d'en *éloigner* tout ce qui peut lui être *nuisible* et de ne point nous laisser *séduire* par les choses *inutiles*, *demeurant de préférence en repos*, comme nous l'avons déjà fait remarquer en parlant de la propension au *sommeil*.

§ II. Le *mouvement local* a aussi lui-même une *destination* propre et une utilité très-efficace dans l'accomplissement des simples *intentions* et *directions* volontaires de l'*âme raisonnable*, lorsque celle-ci veut tout simplement et plus directement accomplir une action sur les objets *corporels* et produire quelque effet sur eux, ou bien quand elle désire ardemment d'éprouver quelque *sensation*, comme, par exemple, lorsque les *yeux*, les *oreilles*, les *mains* se dirigent vers les objets qui les environnent pour *voir*, *entendre* ou *saisir* quelque chose, etc. Et cependant, ainsi

Voici ce qu'en dit le savant Mérindol (*Art. med. pars* 1, *de facult. et act.*, p. 182) : « *Motus qui secundùm naturam est, appetitûs inclinationem et im- » perium sequitur : seu in actu exercito, scilicet tacitâ voluntate præcedente, » et καθ' ὁρμήν, id est, ab instinctu, ut nobis dormientibus : seu in actu » signato, quandò expressum est voluntatis imperium, aut, ut ex Scaligero » loquitur Laurentius* (*lib.* 9, *ana. q.* 19), *κατά προαίρεσιν, id est, ab elec- » tione, vigilantibus et cogitantibus nobis. Atque ideò meritò à medicis is » motus voluntarius appellatur, necnon animalis : quòd solis animantibus » insit.* »

Seulement les anciens et les modernes ne sont pas d'accord sur la cause efficiente de ces dits mouvements, même en ce qui regarde les mouvements volontaires. Nous reviendrons sur cette question importante dans le cours de cette section.

que nous venons de le dire, le plus *important* et le *premier* mouvement de l'organe *sensitif* est celui par lequel les objets *nuisibles* sont *repoussés* loin du corps, tandis que les choses qui lui sont *utiles* ou *nécessaires* en sont de plus près *rapprochées*, par *nécessité* plutôt que par *intention* arbitraire.

§ III. Du reste, toute l'affaire du mouvement *volontaire* repose, avant tout, sur le mouvement *tonique*[1] : non-seulement en ce que, sans l'énergie de ce mouvement spécial, les organes qui sont au service du mouvement volontaire ne sauraient jouir de la *vie*, c'est-à-dire être exempts de corruption ; mais encore parce qu'il y a préalablement une

[1] Stahl a consacré (outre ce qu'il en dit dans divers endroits de sa *Th. med. ver.*) un traité spécial (*de motu tonico et vitali;* Halle, 1702) pour le développement de sa doctrine à cet égard. Dans cet opuscule, sous forme épistolaire, il étudie le mouvement en général, qu'il divise en deux genres: le vital ou instinctif; l'animal, local ou volontaire (p. 1). Il n'est ensuite question que de ce dernier : il s'exécute, dit-il, par l'extension, la flexion, la contraction ou la tension fixe des organes soumis à la volonté (p. 2). Les anciens, dit-il, et même les modernes, ont parlé d'*atonie* et de *tonicité* organique; mais celles-ci n'ont rien de commun avec cet état de *raideur* ou de *flaccidité* ou *relâchement* volontaires; les artères, les veines, le cœur, les intestins, le cerveau lui-même, jouissent du premier, les parties musculaires jouissent du second; les mouvements pathologiques ou morbides sont du premier genre; mais, dans les parties soumises à la volonté, il existe, au fond, pour que la vie puisse se maintenir en eux, une sorte de mouvement particulier qu'il nomme *mouvement tonique vital* (pp. 20, 25, 30), qui, par une impulsion secrète, non volontaire, inconsciente, fait se dilater et se contracter les parties soumises à son empire; il s'exécute mécaniquement en vertu des lois hydrauliques, physiques et vitales, et moralement en vertu des lois finales de conservation locale et générale de l'économie animale. Ce genre de mouvement est l'instrument immédiat de la nature dans la vie, pour la conservation de la santé et pour la guérison de la maladie (pp. 31, 32). C'est par sa puissance que s'exécutent le passage libre des liquides à travers les pores de nos tissus, la circulation du sang, et surtout les sécrétions et les excrétions (p. 32); c'est lui qui joue le principal rôle dans les impressions organiques des sens, dans les spasmes .. Leur cause efficiente, c'est l'âme humaine en fonction vitale, mais non pensante et consciente. *Sanè quidem hæc mea anima vitaliter agens* (p. 51). La connaissance de ce mouvement est aussi indispensable en physiologie, qu'elle est de la plus grande nécessité dans l'étiologie des fièvres en général.

autre espèce de mouvement préalable, avant-coureur du mouvement volontaire, consistant dans la *tension* déjà un peu *raide* des organes moteurs[1]. Or, c'est cette tension, dont la direction de la volonté *augmente* le degré, qui fait naître dans ces organes un *accroissement de raideur* sensiblement manifeste.

§ IV. Les *instruments* propres à exécuter le mouvement volontaire sont de trois espèces : 1° ceux qui ont un *rapport direct*, plus immédiat avec l'agent *moteur*, et qui pour cela occupent le premier rang ; 2° ceux qui *effectuent* le *mouvement* en tant que sensible : on les appelle *médiats ;* 3° enfin, ceux à l'aide desquels ce mouvement local ou volontaire *s'applique* et se fixe en quelque sorte sur les choses externes pour les mouvoir. Les premiers de ces instruments sont les *nerfs ;* les seconds sont les *muscles*, les *tuniques* et les *membranes* diverses (et même les *fibres*, selon nos micrographes modernes) ; les derniers sont, sous le rapport *matériel*, les parties à texture *solide*, telles que les *os*, les *cartilages*, les *ligaments* et les *tendons ;* et, sous le rapport formel, la *conformation mécanico-organique* du corps, apte à prendre une position droite, courbe ou angulaire.

[1] C'est bien à tort que certains physiologistes même des plus recommandables, tels que Bordeu, Barthez, Bichat, Gall, MM. Lordat, Flourens, Jaumes et l'universalité des médecins, ont cru que Stahl prétendait que c'est l'âme pensante et consciente qui s'occupe des actes vitaux et des mouvements toniques ; c'est à tort surtout que M. P. Flourens a dit et répété si souvent que la tonicité de Stahl n'est autre chose que l'*irritabilité* de Glisson et de Haller, la *contractilité* de Blumenbach et de Bichat, la *sensibilité* de Bordeu, l'*archée* de Van-Helmont, l'*irritation* de Broussais, etc. ; mais ce qu'il y a de plus inconcevable, c'est qu'on ait voulu faire dire à Stahl qu'il mettait la vie des organes dans leur *tonicité*. Pour Stahl, la vie n'est pas dans une propriété organique, pas plus qu'il n'en fait un être à part ; pour l'éminent professeur, la *tonicité* et la *contractilité* sont des propriétés générales des tissus organiques ; l'*irritabilité* est une propriété spéciale de la fibre musculaire ; la *sensibilité* est une faculté de l'*âme*, et la vie organique est un résultat de l'action directe de cette même âme sur le corps, son instrument immédiat....

§ V. *1.* Entreprendre ici l'étude détaillée des organes qui constituent les instruments nécessaires au premier genre de mouvements, serait chose inutile et superflue.

Nous ne savons pas même s'il est convenable d'agiter sérieusement cette question, savoir : si les *nerfs* eux-mêmes sont mis en mouvement, et jusqu'à quel point cela a réellement lieu ainsi ? Ni même s'il est à propos de perdre son temps à chercher sur quelle probabilité se fonde cette assertion, affirmant que si l'on essaie de *lier* fortement un *nerf,* il perd alors la *force motrice* qu'il transmet habituellement aux parties auxquelles il se distribue. Les nerfs contiendraient-ils donc un *fluide* qui, à travers les canaux et les méats qu'on doit supposer en eux, *parviendrait* ainsi jusqu'aux muscles, et qui, partant, se trouverait comme le principal et suprême moyen impulsif des mouvements [1].

[1] Stahl soulève ici une question du plus haut intérêt; car, comme je le disais naguère, c'est sur l'appréciation de l'instrument immédiat des mouvements vitaux ou animaux (surtout) qu'ont différé et que diffèrent encore les physiologistes. Tous s'accordent bien à dire que les nerfs servent à porter le mouvement et la sensibilité dans toutes les parties du corps; mais quelle est, d'une part, la cause ou le principe de ces mouvements vitaux ou animaux, et, d'autre part, quelle est la nature de cet agent ou principe ?

Les anciens admettaient, non trois âmes comme on l'a eu dit, mais une âme unique munie de trois facultés, à l'aide desquelles celle-ci exécute tout dans le corps... Peu à peu sont venues l'hypothèse de trois âmes et l'invention des esprits vitaux et animaux (opinion qui a dû son retentissement si grand à Bacon, à Descartes et à Leibnitz (*monades*). *Voy.* T. VIII, Comment. XCIV). En même temps régnaient deux opinions opposées à toutes les autres, savoir : celle des matérialistes anciens et modernes, qui veulent que le cerveau ou les nerfs soient doués de sensibilité et de puissance motrice, et celle des spiritualistes enfin, qui, n'accordant à la matière que de simples propriétés physiques, expliquaient tous les phénomènes directement par l'âme douée de la double puissance vitale et intellective. A côté de toutes ces opinions divergentes vient l'idée d'un principe de vie, âme ou puissance immatérielle de second ordre qui, matérielle, est inutile et incompréhensible, et, immatérielle, est une superfétation inconséquente.

Si donc, reprenant la question soulevée par Stahl dans ce cinquième paragraphe nous cherchons à apprécier les diverses opinions émises par les anciens, les modernes et les contemporains, nous trouvons qu'Hippocrate, Aristote, Galien, S. Thomas, etc., admettaient des facultés (âme végétative,

II. Nous ne comprenons pas d'une manière plus évidente d'où vient l'aptitude naturelle des *muscles* à recevoir le mouvement et à le transmettre *localement* plus loin et plus profondément. Les seuls avantages que les *anatomistes* d'une part, et les *mécaniciens* de l'autre, aient pu retirer, soit de leurs recherches sur le corps humain, soit de leurs connaissances des lois statiques et de la multiplication de la force motrice, c'est qu'ils ont été entraînés à admirer le génie de leurs productions, si toutefois ils ont pu obtenir quelques résultats utiles de leurs travaux et de leurs opinions ; mais ce qu'il y a de bien positif et d'incontestable en ceci, c'est qu'une pareille étude devrait être regardée comme étrangère, tant à la *théorie*, qu'inutile à la *pratique médicales*.

Toute considération sur le mouvement local n'offre

âme sensitive, âme intellective) à l'aide desquelles l'âme humaine accomplissait dans le corps tous les actes vitaux et animaux. Nous voyons ensuite ces idées se corrompre, et trois âmes substantiellement admises pour expliquer ces mêmes phénomènes : c'était l'opinion des écoles mystiques de Paracelse et Van-Helmont. Ce dernier savant surtout multiplia fort ingénieusement les forces vitales, et, sous les noms de *blas*, *archée*, *anima*, *mens*, *spiritus vitalis*, il admit tout autant de principes matériels subtils, immatériels et spirituels, au moyen desquels il prétendait donner une explication de tous les actes de l'économie humaine. Avec les anciens qui distinguaient les mouvements en vitaux et animaux, involontaires et volontaires, Van-Helmont soutint la même chose; mais il fit intervenir son *blas* comme le principe de toute vie et de tout mouvement, son *archée* (et ses archées) comme l'agent (et les agents) de tous les phénomènes, son *anima* comme le principe présidant à la sensibilité, ses *esprits vitaux* comme les émissaires, les instruments subtils et immédiats des actes vitaux inconscients, volontaires, et son *mens* enfin comme le principe supérieur seul capable de raison et de conscience. Il n'admettait pas les esprits animaux, et son âme, de même nature que celle des bêtes, n'avait que l'instinct en partage, bien qu'immatérielle. Les physiologistes partisans des esprits s'appuyaient sur les principes émis par les trois grands philosophes qui, dans un sens opposé, s'étaient efforcés d'élever l'édifice scientifique. Bacon, avec sa philosophie expérimentale, ne prit pour guide de sa nouvelle doctrine que les sens et l'expérimentation, et, multipliant indéfiniment les forces, il admit dix-huit espèces de mouvements : « Chacun d'eux, dit-il, est dirigé par la puissance des esprits animaux (*Nov. org.*, de XXXV à XXXIX) dans les êtres organisés; il va même jusqu'à admettre un esprit particulier pour chaque être tangible » (*Nov. org.*, XL). Ce philosophe, esprit éminent et consciencieux, est encore celui

réellement rien de directement profitable à la science, si ce n'est certains avantages au point de vue de la connaissance des *causes* générales touchant les *solutions de continuité* ou les *lésions d'unité*, les *diastasis*, les *luxations*, les *entorses*, les *fractures*, et la *section* plus commode et plus méthodique des *fibres*, dans le sens de leur *longueur*, plutôt que dans celui de leur *largeur*. Malgré cette utilité secondaire, on voit néanmoins que toutes ces connaissances n'ont pas un rapport direct avec la vraie *théorie* du mouvement local universel, ni avec l'étude minutieuse et approfondie de ces *instruments grossiers* au point de vue de la raison formelle de leur emploi direct au mouvement.

§ VI. En outre, il ne convient pas non plus de nous

qui a le mieux rempli les conditions de la science. Descartes, plus absolu, nie la puissance de l'âme sur le corps, et admet une mécanique absolue pour les actes corporels. Suivant ce philosophe, les mouvements volontaires et même les involontaires se font à l'aide d'esprits animaux, qui, courriers diligents (et intelligents sans doute), vont se porter à travers les nerfs dans le cerveau, où ils excitent un ébranlement qui, retentissant jusque dans la glande pinéale, détermine les actes et les mouvements nécessaires.

Leibnitz, grand conciliateur, n'a rien dit de nouveau, et n'a fait que compliquer la question avec sa *monade* primitive et ses monades de second ordre : théorie imitée de Van-Helmont et niant l'action de l'âme sur le corps. Il finit, à cause de l'insuffisance de ses monades, par reconnaître une harmonie préétablie, en vertu de laquelle tout se fait en nous ; mais c'est la monade qui parcourt les nerfs et va au cerveau porter la sensation.

Les mécaniciens, les chimiatres, etc., ainsi que les organiciens de nos jours, non-seulement ont attribué aux nerfs et au cerveau une faculté sensitive et motrice, mais encore ils localisent l'intelligence, la pensée, l'imagination dans l'organe central de l'innervation. Mais est-ce à un fluide magnétique, électrique, spiritueux, vital ou autre, que ces organes doivent ces propriétés si éminentes ? C'est là ce que ces savants expérimentateurs n'ont pas dit encore : nous attendons leur dernier mot à ce sujet.

Les vitalistes et les vitalo-animistes, enfin, n'admettent aucune faculté organique ; pour eux, les nerfs et le cerveau ont la propriété de recevoir des impressions, et le principe vital, agent intermédiaire entre l'âme pensante et le corps, donne la vie et la puissance motrice et sensible à ces organes ; il n'existe entre ces deux idées-mères qu'une différence qui doit disparaître dans l'intérêt de la science. Mais, pour les uns comme pour les autres, les nerfs ne sont que des instruments passifs : l'âme seule sent et meut.

étendre longuement sur la *cause efficiente* du mouvement local; attendu qu'il y a dans cette question des difficultés embarrassantes et dangereuses qui opposent de toutes parts des obstacles insurmontables à tout généreux effort, en assignant, d'une part, aux mouvements même locaux un *cercle d'activité* propre, en dehors duquel ils ne peuvent pas s'exécuter et surtout suivre directement l'influence de la sensibilité, et en prétendant, d'autre part, qu'ils ont lieu sans une destination réelle à un *but final*, ou à quelque rapport de chose *agréable* ou *désagréable*. C'est sur un pareil aveuglement que se fondent les absurdes assertions de certains physiologistes et philosophes, osant prétendre que chez les *brutes* les phénomènes de la sensibilité et du mouvement s'exécutent, tantôt d'une manière purement automatique ; tantôt par la puissance d'*esprits*, n'importe de quelle nature, mais distincts cependant de la *propre puissance de l'âme;* tantôt en vertu d'un certain effort impulsif inné, créé avec le corps et mis *en acte* perpétuel par la *volonté de Dieu*, etc.[1] Mais n'est-ce pas là

[1] Si nous voulons faire à ce sujet une appréciation générale, nous dirons : 1° qu'Hippocrate et Platon, ainsi que le rapporte Galien (8 *et* 2 *de placit., Hipp. et Plat.*, etc.), enseignaient que l'*âme* est le principe de toute sensation et de tout mouvement volontaire. Valleriola ajoute que les Grecs appelaient βούλησιν et προάιρησιν la faculté à l'aide de laquelle l'âme provoquait les mouvements. (Vall., *enar.* IX, p. 277.) Bacon, voulant toujours multiplier les forces et les puissances, a été forcé d'invoquer la puissance des esprits, qu'il a placés dans tous les corps tangibles. C'est ainsi qu'il dit (*Nov. org.*, liv. 2, XL) : « Lorsqu'un esprit (substance invisible, impalpable et non intelligente) renfermé dans un corps tangible s'exhale, il contracte le corps et le dessèche ; s'il y est retenu, il l'amollit ou il le qualifie ; enfin, est-il tout-à-fait émis ou détenu, alors il figure, il forme des membres, il assimile, il évacue, il organise, etc... » Mais n'est-ce pas là embarrasser la question au lieu de l'élucider? Descartes, reléguant l'âme au centre cérébral, admet que ce n'est qu'en vertu des esprits animaux qu'elle réagit sur le corps, pure machine soumise aux lois de l'hydraulique et de la physique. Malebranche enseigne que rien ne se fait que par une incessante influence de la volonté divine... La plupart des matérialistes anciens, modernes et contemporains, veulent absolument que tous les phénomènes soient sous la dépendance directe de l'organisation. Mais aucun de ces sys-

véritablement se complaire dans l'ignorance d'un fait aussi évident, alors qu'en en défigurant le vrai sens, on préfère attribuer faussement à des conceptions fictives, plutôt qu'à une condition expresse d'un *esprit vigilant*, ce même *fait* naturellement inséparable des *mouvements locaux*, c'est-à-dire de la *direction* de ces mouvements soumis à la volonté, et ne s'exécutant qu'*en vertu de la volonté d'une âme raisonnable ;*

A moins qu'on ne préfère se retrancher encore derrière de nouvelles illusions, évidemment hypothétiques, mais capables d'enlever toute espèce de doute sur ce fait, en imaginant avec Van-Helmont que le *principe* ainsi que l'acte du *raisonnement* sont absolument distincts de l'*âme* ou *esprit*, je veux dire du *mens*[1].

Mais ce grand homme, très-libre penseur, a certainement ignoré ou feint de ne pas savoir, dans ses spéculations, que par cette raison même ce principe n'est absolument au fond différent ni de l'*esprit animal*, ni de l'*esprit vital* des anciens, tous deux nantis de *connaissance* γνῶσις, et qu'à juste raison

tèmes, si ce n'est celui des spiritualistes vrais, n'explique les faits tels qu'ils sont. Partout exagération et erreur, partout vice dans l'observation et dans le raisonnement. Il est indubitable que les mouvements, chez la brute comme chez l'homme, sont sous la dépendance directe d'une détermination de la volonté; mais il faut à côté de cela faire la part de l'organisme : l'acte est aussi impossible sans l'organe que sans la cause efficiente et motrice... Mais il est impossible que cette cause soit aveugle et ne connaisse pas ce qu'elle fait... Cela est si vrai, que Barthez, qui avait plusieurs fois nié l'âme des bêtes, dit très-clairement (*Nouv. méc. des mouv. des hom. et des anim.*, § XXI, p. 132) : « Chez un grand nombre d'animaux, on peut reconnaître de la manière la plus sensible que les affections habituelles de leurs *âmes*, ou du principe du *sentiment* et de la *volonté*, reçoivent des modifications, etc... » Or, on sait qu'ailleurs Barthez a dit que la force vitale de l'homme était assimilable au principe vital des animaux. Pourquoi donc ne pas dire tous ensemble que c'est l'âme (n'importe sa dignité) qui sent et qui meut, accordant à l'âme humaine seule le *moi* et le *raisonnement !...*

[1] *Atque ideò quod mens nostra debeat esse intellectualis, non autem rationalis...* (Van-Helmont, *Venat. scientiar. op. omn.*, p. 13). — *Voy.* notre note ci-devant (p. 460) sur la distinction captieuse établie par Van-Helmont entre *blas*, *archée*, *âme*, *mens* ou *intellect* et *spiritus vitalis*.

on ne doit pas surtout le séparer de l'*archée*, tant de Paracelse que de celui imaginé par Van-Helmont lui-même.

§ VII. Au reste, comme la *force*, les *efforts naturels* et *innés* à la matière, supposés par quelques auteurs modernes, exécutant *par* ou du moins *selon* la volonté divine tout ce qui se fait dans le corps, sont, en tout point, absolument identiques à cet agent ou principe doué de raison et raisonnant de Van-Helmont, nous abandonnons ces auteurs à leur propre sort, les laissant libres de se livrer à leurs investigations imaginaires.

Quant à nous, quel nom donnerons-nous à ce principe qui non-seulement *raisonne*, mais qui encore, en dehors de tout raisonnement, conçoit la vérité vraie des choses par le seul ministère de la sensation, c'est-à-dire au moyen d'un *organisme* qu'il meut, *dirige* et administre lui-même avec une sage *proportion*, selon sa *volonté* propre et d'après son appréciation vraie ou fausse?...

Nous donnerons à ce principe le nom d'*âme raisonnable*, et nous lui accorderons la puissance innée d'*établir* et de *diriger* les mouvements locaux.

§ VIII. Nous devons encore ici abandonner à leurs prétentions *outrées* et *ridicules* ces gens qui, ennemis acharnés de la vérité, ne voulant rien comprendre aux idées abstraites, s'acharnent opiniâtrément à soutenir qu'il faut mettre une distinction entre l'*action de mouvoir* et celle *de diriger le mouvement*.

Nous disons l'action de mouvoir, et ce n'est pas sans raison, attendu qu'une large part est ainsi faite à la *direction*, à partir du moment où l'acte commence jusqu'à sa complète perpétration : ces deux époques extrêmes de l'acte ont un rapport non moins exact avec l'acte lui-même, que la proportion du degré ou de la situation. D'après ces faits, les fauteurs de pareilles doctrines pourront examiner à leur

aise comment il leur sera désormais possible d'établir une distinction légitime entre l'*acte* lui-même et la *direction* du mouvement.

§ IX. Ce qui mérite encore de notre part une sérieuse considération, c'est ce phénomène dont nous avons tous les jours et à tout instant des exemples sous les yeux, savoir : qu'à l'occasion des plus simples fictions erronées de l'esprit, il survient une sorte de *défectuosité* dans les mouvements plutôt qu'un *redoublement* d'énergie ; comme, par exemple, lorsqu'après une vive impression de *terreur* et de *crainte* il nous est absolument *impossible* de remuer librement nos membres. Or, cette impuissance a réellement lieu sans qu'il n'y ait aucune lésion dans nos organes, ni le *moindre* obstacle physique ; elle est simplement l'effet, non pas tant d'un acte fictif et anormal quant au *présent*, que d'une supposition imaginaire touchant l'*avenir*, ou de conséquences immédiates. En pareilles circonstances, il existe une sorte d'impossibilité d'*intention* et d'*effort* à produire un acte de mouvement suffisant ; si bien que s'il y a défectuosité dans l'*acte*, c'est plutôt parce que la *direction* est en défaut pour l'action *à faire*, que pour l'action *qui se fait* présentement.

§ X. D'autre part, une circonstance relative à ce même phénomène et qui mérite d'être bien connue, c'est que, lorsqu'au fond de ces idées imaginaires il y a une sérieuse *intention* de produire un mouvement vigoureux et prompt, alors aussi se manifeste une *énergie* motrice proportionnée à son effet.

Les *maniaques* nous en donnent une preuve évidente, lorsque, n'éprouvant *aucune crainte*, ils montrent une *belliqueuse audace* conforme à l'idée fixe qu'ils se sont faite de *combattre* et de *triompher* dans une violente attaque ; en ces circonstances ils déploient une force telle, qu'on serait porté à croire qu'elle est surnaturelle. Cela arrive ordinairement

lorsque les personnes chargées de contenir ces *maniaques* et de les modérer, tombent elles-mêmes, par *crainte*, dans une inertie et une faiblesse notables. Or, cette force surprenante des *maniaques*, exercée même indistinctement sur les objets inanimés, est un témoignage sincère de leur *absolue énergie*, intimement liée à l'unique et ferme *dessein* d'exécuter ce qu'ils ont déjà résolu dans leur imagination [1].

§ XI. On peut voir, d'après ces divers exemples, ce que l'âme peut opérer et opère en effet pour exécuter, dans ces conditions, l'acte du mouvement; maintenant, il ne nous reste plus qu'à dire quelques mots au point de vue de la *direction* motrice et de son application à ce raisonnement que l'on formule contre le *concours de l'âme* à l'*acte du mouvement*.

Nos contradicteurs concluent en effet que l'*âme* n'a aucun droit sur les actes moteurs tant *vitaux* que *locaux*, parce que, disent-ils, elle n'a ni *conscience* ni *souvenir* de ces phénomènes; ce qui cependant devrait être, assurent-ils, puisque l'âme pensante est nantie de la puissance du *sens intime* et de la *mémoire*.

[1] Tout le monde sait que dans les différentes espèces de folie, soit *intellectuelle*, soit *affective*, soit *instinctive*, il y a lésion *vitale* ou *psychique*, et rarement lésion organique. Dans la lypémanie, il y a ou surexcitation ou lésion de la sensibilité; les passions sont tristes, oppressives, et modifient singulièrement l'intelligence et la volonté. Le lypémaniaque, comme dit Esquirol, est égoïste et ne vit qu'au-dedans; celui-là s'emporte rarement, et sa fureur n'est pas à redouter. Chez le monomaniaque, au contraire, la sensibilité est agréablement excitée; il est gai, expansif, bavard; sa vie est toute au-dehors, et l'on doit peu se méfier de lui.

Mais chez le maniaque, il y a vice dans la sensibilité, irrégularité dans les mouvements et aberration complète dans les facultés intellectuelles. Chez lui les sensations sont fausses, il ne vit que d'illusions et d'hallucinations; la pensée est prompte, et l'exécution des actes volontaires est en rapport direct avec les perceptions vives et fausses qu'il se fait dans son imagination en délire. Il est vindicatif, méchant; dans sa fureur, il développe une puissance nerveuse et musculaire qui dépasse toute supposition : c'est de ce dernier genre de folie que parle l'auteur... Or, comment expliquer tous ces phénomènes par les esprits vitaux, la force vitale, et surtout par l'organisation ?...

Mais toute personne capable de discernement s'apercevra aisément de la différence que l'on doit établir entre les faits de *pensée*, de *conscience* et de *mémoire*, et les phénomènes de simple raison sur lesquels la *réflexion*, l'*imagination* ou la *mémoire* n'ont aucune prise, comme le prouve l'exemple allégué plus haut des *saveurs*, des *odeurs*, des *sons*, des *couleurs*, et en général de tout ce qui est *agréable* ou *désagréable* : cette opinion vulgaire sur la question actuelle est réfutée par l'exemple même que présente l'hypothèse et dont nous parlons ici, c'est-à-dire par celui de la *direction* des mouvements. En effet, bien que tout le monde soit unanime à attribuer cette *direction* à l'*âme raisonnable*, vu qu'il est évident qu'elle l'exécute naturellement en vertu de son libre arbitre, cependant il est également certain et absolument manifeste que l'*âme humaine* (malgré la faculté qu'on lui suppose de se rappeler *distinctement qu'elle agit, ce qu'elle fait* et *comment elle le fait*) est aussi peu conséquente avec elle-même ou aussi peu *mémorieuse* de ses propres actions dans l'affaire qui nous occupe, qu'elle l'est à l'égard du *mouvement en général* [1].

§ XII. Parmi les nombreux exemples qui se présentent, nous n'en citerons qu'un ou deux, en preuve de la propo-

[1] L'âme humaine n'a pas plus conscience du mode d'effectuation des mouvements volontaires que des mouvements instinctifs et vitaux; avec la seule différence qu'elle peut se rendre compte des premiers après réflexion, tandis que les autres demeurent toujours pour elle un mystère profond; il doit en être ainsi, attendu que l'âme ne peut avoir conscience des objets et phénomènes sensibles qu'autant qu'ils tombent sous les sens. Or, l'âme peut acquérir la connaissance de ce qui se passe dans le corps, à l'aide de l'anatomie et de la physiologie; mais jamais elle ne pourra en découvrir l'essence. La psychologie ne peut, du reste, rien en ceci ;... elle sait par la science que le cœur bat et que le sang circule, mais elle n'a pas conscience qu'elle contribue pour la moindre chose à cet acte ;... il devait en être ainsi depuis la chute du premier homme ; attendu que, vicieux et révolté contre son créateur, l'homme aurait pu détruire son corps par un seul acte de sa volonté ,... le crime aurait été à l'abri de la flétrissure universelle des honnêtes gens,... c'aurait été l'inauguration du mal. Il ne devait pas en être ainsi.

sition que nous venons d'énoncer. Ainsi, lorsque nous avons l'intention de lancer une pierre à une certaine *distance*, ou de parcourir en marchant un *espace* quelconque bien déterminé, ou de *franchir* d'un saut une certaine étendue, ou enfin de *s'élever*, n'importe jusqu'à quelle hauteur soit en *montant*, soit même en *sautant*, ou mieux encore de gouverner *notre voix selon un rhythme musical;* pouvons-nous réellement avoir un plus exact souvenir de ce que nous faisons et de la manière que nous le faisons, que de l'acte lui-même en général? En d'autres termes, sommes-nous capables de porter distinctement notre attention sur ces divers faits, et d'avoir, au milieu de tous les détails de l'acte, une réminiscence réelle et positive de la *nature* de cet acte, de sa *raison d'être* et de son importance, à moins qu'on n'y apporte une attention générale et bien arrêtée.

Mais pourquoi cela? C'est parce que l'*âme* humaine a certainement, d'une manière plus manifeste et plus évidente, conscience de l'acte *en général*, ou du moins de l'acte pris *dans tout son ensemble;* et la pensée principale la mieux déterminée en ce cas, c'est de *vouloir* d'une manière générale imprimer un mouvement, jeter une pierre, franchir un espace, s'élever en montant, ou s'élancer par des sauts jusqu'à n'importe quelle hauteur. Certainement, l'âme peut bien se rappeler qu'elle a voulu lancer une pierre plus ou moins loin; mais elle n'a ni *souvenir* ni *conscience* d'un *rapport réel* et *positif* entre la *distance* et l'*énergie* du *mouvement* nécessaire pour la franchir. En outre, bien qu'elle parvienne à se rendre compte par la *pratique* et l'*exercice* de ses divers rapports de distance et d'énergie, au point de s'y conformer exactement, elle n'en a cependant aucune *conscience*, ni une *connaissance* réelle et manifeste.

§ XIII. La seule chose qui, de tout cet exposé laborieux et difficile des *mouvements locaux volontaires*, puisse être

de quelque utilité pour l'étude des *causes pathogénésiques*, c'est qu'un éloignement constant et continu pour l'exercice actif des mouvements locaux, peut devenir une cause funeste, capable d'empêcher, par la suite, la possibilité d'un mouvement quelconque [1].

Une pareille aversion pour le mouvement se forme, se continue et se maintient, par un certain préjugé d'une raison qui ne *raisonne* pas et qui, dans son activité ordinaire, procède avec *simplicité, certitude* et *constance;* en sorte que ni les *raisonnements* les mieux *appropriés,* ni la *volonté* la plus conforme à ces raisonnements, ne seraient capables de détourner de son *but systématique* cette opiniâtre antipathie pour le mouvement.

Nous possédons de ce fait quelques exemples dans les *aversions* qui ont quelque rapport avec l'économie *vitale,* comme, par exemple, lorsqu'un individu conçoit *éventuellement* une profonde répugnance pour un aliment quelconque, ou pour un liquide spécial: il éprouve *constamment* dans la suite un dégoût *nauséabond,* suivi de vomissement toutes les fois qu'on lui présente ces objets qu'il a en horreur ou pour lesquels il ressent une profonde aversion; et, quand même il aurait le plus grand désir de se corriger et de se guérir d'une pareille répugnance par les raisonnements les plus logiques, cette première et invétérée appréciation *naturelle* prend toujours le dessus, quoiqu'elle ne se fonde sur aucun ancien *rapport extérieur.*

Voici encore une autre expérience journalière, en quelque sorte beaucoup plus évidente et plus vulgaire, du même fait : bien des malades des deux sexes et surtout

[1] L'auteur veut dire ici que, tant pour les mouvements volontaires que pour les actes vitaux qui sont du domaine commun de la vie organique et de la vie animale, et même pour ceux qui appartiennent exclusivement à une habitude raisonnée, toute idée volontaire, instinctive ou naturelle d'immobilité ou de ralentissement dans l'activité, peut amener à l'inertie organique, à l'immobilité complète ou à la paralysie....

les *femmes* détestent les *remèdes ;* les uns abhorrent ceux qui ont une *odeur* et une *saveur forte et âcre ;* les autres, et ceux-là sont nombreux, détestent les médicaments *insipides* et sous forme *pulvérulente*.

C'est pourquoi, lorsque ces individus tombent dans quelque maladie grave et dangereuse, si l'on parvient à les persuader qu'il leur est utile de prendre certains médicaments, dès-lors, vu l'envie qu'ils ont de se voir délivrés de leur maladie, ils font tout ce qu'ils peuvent pour prendre sans répugnance de pareilles préparations jugées nécessaires ; mais, quelle que soit ici l'énergie de leur volonté, le premier *raisonnement* qu'ils ont formé dans leur esprit ne saurait déférer aux conseils les plus pressants et l'emporte toujours sur toute détermination ultérieure. Or, bien que cette première appréciation ne soit autre chose qu'un simple *raisonnement mal fondé*, une pure *fiction* de l'esprit et une *opinion* erronée, tant sur la composition des *mêmes remèdes* à prendre que sur la constitution *réelle* ou la disposition respective des *organes*, elle est cependant le résultat absolu d'un simple et naturel jugement préconçu. Par conséquent, puisque d'une simple appréciation arbitraire et fictive il peut résulter une intention formelle qui ne peut être altérée ni détruite par une autre appréciation mieux fondée sur des raisons plus précises; à plus forte raison sera-t-on moins en droit d'espérer que la *volonté*, avec des *intentions* mieux arrêtées, basées sur le *fait corporel* lui-même et particulièrement propres à imprimer ou non un mouvement, puisse jamais faire disparaître entièrement et subitement des idées fondées aussi sur des rapports *externes*, même *transitoires*.

§ XIV. Mais nous possédons encore un grand nombre d'exemples d'une absolue impuissance de mouvement local et volontaire chez les *paralytiques*, guérie par d'*énergiques*

efforts d'une *volonté rationnelle* : c'est là une preuve péremptoire de ce qu'il y a de vraisemblable dans le sujet qui nous occupe.

On trouve deux exemples de ce fait, l'un cité par Vallériola, l'autre consigné dans les *Actes des curieux de la nature:* le premier est celui d'un paralytique guéri par le *pressant danger* de périr dans un *incendie* [1]; le second signale une pareille guérison à la suite d'un violent *transport de colère.* Quant à nous, nous avons été témoin de deux cas de ce genre dans un incendie. C'étaient deux femmes atteintes de douleurs *arthritico-goutteuses*, qui ne pouvaient absolument faire aucun usage de leurs membres; effrayées à la vue du péril, frappées de terreur et comme affligées de ne pouvoir sauver le poids trop lourd de leurs membres, oubliant aussitôt et leurs douleurs et leur extrême faiblesse, elles firent un violent et suprême effort pour se soulever; le double résultat de cette vive volonté énergique fut non-seulement la guérison complète de leur double affection *goutteuse* et *arthritique*, mais encore la libre et facile exécution ultérieure de tous leurs mouvements.

§ XV. Un fait dont nous devons encore faire ressortir l'importance unique au point de vue des *forces* requises pour le *mouvement*, c'est que les forces motrices s'affaiblissent et dépérissent en réalité et ordinairement par l'usage même qu'on en fait. Mais qu'on n'aille pas cependant s'imaginer, comme cela arrive vulgairement, qu'il y ait en cela de simples raisons *corporelles*, ou des pertes de je ne sais quelles substances *corporelles*; la seule *habitude* du mouvement est ici une preuve du contraire. C'est par l'habitude, en effet, que les mouvements les *plus pénibles*, c'est-à-dire les plus

[1] Stahl cite tout au long, dans son *Collegium casuale* (*voy*. T. VII de notre traduction, obs. 76), ces deux cas de paralysie par la seule puissance de la volonté. (*Voy*. T. VIII, Comment. XCV, une dissertation à ce sujet.)

grands et les plus *longs*, peuvent être durant très-long-temps continués avec la *même force* et la même constance ; tandis qu'au contraire, sous l'influence d'une crainte quelconque ou d'une intention qui se refuse à agir par aversion ou par dégoût, cette même énergie abandonne tout-à-fait les personnes qui n'en ont pas l'habitude ; comme aussi un ardent *désir,* une violente cupidité, quel qu'en soit le motif, est à même de décupler nos *forces.*

§ XVI. Nous avons une preuve frappante de ce phénomène dans les *délires des maniaques :* en effet, quelle étonnante habileté, quelle grande *vigueur* non moins simultanée que *durable* et constante, ceux qui en sont atteints ne montrent-ils pas pour les *mouvements* les plus *forts?* Ce sont là des faits tellement connus, que le peuple est naturellement porté à soupçonner l'*intervention puissante* de quelque esprit *malin*. Mais un autre paradoxe qui se présente encore ici, c'est que, quoique l'énergie des *mouvements locaux* ne puisse en aucune manière se passer d'un repos *alternatif,* l'on voit cependant les *maniaques* faire continuellement les plus violents efforts et pousser *continuellement* des *cris* et des *hurlements terribles,* sans prendre aucun repos et *sans jamais dormir*. On peut donc conclure de tous ces faits et de ces mouvements violents, qu'il y a du moins au fond de tout cela une *vigueur* insolite veillant et guêtant l'occasion d'exécuter un projet ; ce qui arrive, en effet, avec la plus grande promptitude toutes les fois que l'*occasion* se présente d'atteindre l'imprudent qui s'approche sans méfiance de ces malheureux insensés [1].

§ XVII. Nous possédons, en outre, quelques exemples qui prouvent que cet état insolite peut ainsi durer, même pendant plusieurs années : or, c'est là positivement, ce nous

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. XCVI.

semble, une démonstration assez concluante de l'importance réelle d'une force d'*intention;* tant qu'il est simplement question du *mouvement,* alors surtout qu'il n'est pas survenu quelque complication dans l'administration de l'économie de certaines parties corporelles, c'est-à-dire dans les directions soumises au mouvement plutôt *vital* qu'*animal* et *volontaire*. Ce qui vient, enfin, jeter un nouveau jour sur cette puissante et si remarquable énergie des *maniaques* par rapport aux *mouvements locaux,* c'est cette force qui, en tout *conforme aux lois de la nature* relativement à l'augmentation et au *raffermissement* du mouvement, provient chez de tels sujets, comme on le sait, soit de la seule *habitude* que l'énergie rend *plus durable* et plus stable, soit d'une naturelle et temporaire vivacité de l'âme et de sa ferme résolution de produire et d'exercer effectivement certains mouvements violents; pour si passagère que l'on puisse supposer cette énergie.

§ XVIII. C'est ici que se présente maintenant à notre réflexion cette constitution de l'*activité,* non pas tant appartenant au corps que circonscrite dans le corps et s'exerçant si bien par son moyen, que (abstraction faite de toute interruption accidentelle et transitoire) on doit nécessairement s'attendre à une inévitable, essentielle et infaillible diminution de cette activité. Or, cet affaiblissement, qui se manifeste d'ordinaire à la même époque, vient, vers la quarantième ou plutôt vers la cinquantième année, si puissamment diminuer l'activité du corps et de tous ses organes, qu'on le voit bientôt accablé non-seulement sous le poids des années, mais principalement sous son propre poids matériel, et se refuse ainsi à toute volonté ferme de produire un effet quelconque.

§ XIX. C'eût été peut-être ici le lieu de dire quelque chose de l'*aptitude* multiple que les *organes* peuvent acquérir

par l'*exercice;* mais comme cela n'a de rapport qu'avec des considérations étrangères à l'art *médical*, nous avons jugé convenable de ne parler de cette disposition des organes que sous deux points de vue, afin de savoir : 1° quelle est la puissance de l'*intention* ainsi que la *direction* qui s'y conforme, et surtout la *disposition* universelle des mouvements qui, sous ce rapport, se fondent uniquement sur les intentions de l'âme, et qui, sans elle, n'auraient absolument jamais lieu ; 2° comment il se fait que les mouvements locaux *essentiels* à la nature humaine, par conséquent les plus usités chez tous les individus et qui servent non-seulement aux *usages*, mais encore, pour parler plus strictement, aux *nécessités* de l'économie animale, sont particulièrement aussi ceux qui suivent d'une manière plus immédiate et la *sensation* et le *jugement* qui en dérive · ce sont là évidemment les mouvements les plus propres à préserver directement le corps des lésions et même des dangers qui menacent sans cesse de le détruire [1].

§ XX. Il ne nous reste plus maintenant qu'à faire une seule et dernière observation : c'est que tous les principaux mouve-

[1] On lit dans Mérindol (*Art. med. pars pr. de fac. et act.*, p. 182): « *Ultima animalis facultas est locomotiva, progressivi motûs, apprehensionis, et cujuscumque alterius voluntarii motus auctor. Quæ nobis cœteris perfectis, animalibus tributa est, ut inclinationi appetitûs satisfaciat, et quod cupitum est bonum, vel quæramus vel amplectamur : malum autem quod abhorremus, vel expellamus vel fugiamus*, etc. » Mérindol, profond admirateur d'Hippocrate et de Galien, parle toujours au nom de ces deux grands génies : l'on peut voir par ses paroles combien de pareils sentiments étaient conformes avec ceux de Stahl, le plus grand représentant et défenseur des saines doctrines médicales. Mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que les modernes, faisant table rase de ces principes, veuillent soutenir que c'est le nerf qui a la faculté motrice, que c'est le cerveau qui est l'organe où siège cette faculté à côté de celle de l'intelligence et de la vie, comme si un organe, pour si parfait qu'il soit, pouvait jamais désirer, imaginer, comprendre, fuir ou éviter un objet quelconque. Je le répète encore, un pareil langage ne doit plus exister dans une science sur laquelle s'appuient tous les dogmes médicaux, et de laquelle découlent, comme de source, les vrais principes de la pathologie et de la thérapeutique.

ments vulgairement appelés *vitaux*, bien qu'involontaires, qui s'exécutent dans toute l'étendue du corps, n'ont cependant qu'un seul et même genre d'instrument, c'est-à-dire la *contractilité de la fibre musculaire*, spécialement destinée à produire cet effet. C'est ainsi que les *nerfs* concourent à cet acte et portent l'activité dans les fibres musculaires, afin de leur imprimer le mouvement à l'aide duquel elles se contractent et repoussent, en se repliant sur elles-mêmes, les matières fluides qui s'y trouvent ; c'est encore par une sorte de crispation, de plissement et de contraction alternative de la fibre musculaire, qu'il s'opère certains mouvements saccadés ; c'est enfin par un plus grand relâchement de ces mouvements actifs, que les matières épaisses, denses ou élastiques, trouvent place à leurs *distensions ;* ainsi que cela a naturellement lieu dans l'estomac et les intestins à l'occasion de l'ingestion d'aliments solides et de boissons copieuses ; ainsi qu'on le voit encore par les tensions, les dilatations anormales et le relâchement de ces mêmes parties par les substances *aqueuses* et *flatulentes* [1].

§ XXI. Or, de même que le mouvement local est ordinairement subordonné non-seulement à la *sensibilité*, mais encore à la *volonté*, de même aussi nous trouvons une preuve naturelle bien remarquable de ce fait dans le mouvement du fœtus encore dans le sein maternel.

En effet, bien que les circonstances accidentelles d'une excitation plus intense ou plus faible, plus fréquente ou plus rare du fœtus, répondent exactement, d'après l'observation,

[1] Tous les médecins et les physiologistes ont reconnu, dans tous les temps, que les muscles sont l'instrument médiat de tous les mouvements, et pour cela ils ont accordé à ces parties organiques la propriété contractile ; mais l'irritabilité musculaire est incompréhensible sans l'intervention des nerfs, de même que la propriété d'impressionnabilité que possèdent ceux-ci se trouve sous la dépendance directe de la sensibilité de l'âme, seule capable de donner la vie, la motilité et la sensibilité aux organes.

à l'énergie des causes sensibles (de telle sorte que, après l'usage de divers aliments plus *piquants,* comme à la suite d'excès imprudents de *chaud* et de *froid*, soit même après l'emploi de *médicaments stimulants,* on a réellement constaté que le mouvement de l'*embryon* se manifeste plus violent et plus énergique); cependant ce phénomène paraît se baser sur d'autres conditions, attendu que ce mouvement fœtal se produit régulièrement à une époque déterminée, et commence à se manifester d'une manière sensible et précise dans le cours de la vingtième semaine de la grossesse [1].

§ XXII. Néanmoins, bien que le mouvement local contribue ordinairement pour beaucoup à une prompte et facile *distribution* de l'humeur sanguine dans tout l'agrégat, et à provoquer l'*expansion* des parties molles poreuses et fibreuses, afin de faciliter ainsi le passage des fluides qui y circulent (avantage qu'on ne pourrait nullement refuser aux *mouvements embryonnaires*); on ne saurait cependant en conclure que la *proportion* des mouvements de l'embryon réponde d'une manière si exacte, soit *d'abord* à cette utilité, soit *ensuite* aux effets ultérieurs, pour qu'il

[1] Cette question, des plus intéressantes en embryogénie, en réveille une autre bien plus importante, et dont ne daignent plus s'occuper aujourd'hui les médecins, laissant tout ce soin aux théologiens et aux philosophes: je veux parler de l'époque de l'animation du fœtus, c'est-à-dire du moment où l'âme humaine est unie au corps de l'embryon ou du fœtus. Je le répète, cette question est des plus capitales en médecine; car de l'opinion que l'on se forme à cet égard dépend ensuite le jugement que l'on porte touchant la nature et les facultés du principe vital et intelligent chez l'homme; de là aussi toute une doctrine erronée ou vraie en physiologie, en pathologie même et en thérapeutique : de ces mêmes notions, enfin, découle toute une doctrine philosophique. (*Voy.* T. VIII, Comment. XCVII.)

Quant à l'époque précise à laquelle l'enfant semble commencer à se mouvoir dans le sein maternel, outre ce que nous en avons déjà dit dans notre préface, nous répétons que c'est généralement du 100e au 140e jour de la grossesse que de vrais mouvements s'exécutent. Les anciens fixaient cette époque après le troisième mois pour les garçons et après le quatrième mois pour les filles.

soit permis d'en faire une application directe et précise. Il est, en outre, vrai de dire que les parties *solides*, en tant que *molles* et *flexibles*, non-seulement doivent être aptes au mouvement, mais encore il faut qu'elles acquièrent de l'agilité et contractent l'habitude du mouvement, ce qui réclame assurément un exercice régulier de la part des organes. Au reste, il est encore naturel, raisonnable et nécessaire, que ces parties solides acquièrent peu à peu et exercent de plus en plus cette agilité, dès les premières périodes d'une texture plus raffermie ; mais comme il n'existe aucun rapport évident entre ces faits et cette *mesure particulière* de *temps*, après laquelle la mobilité de l'embryon se manifeste, on ne doit pas, par conséquent, s'arrêter à cette condition rigoureuse de temps réglé sur des lois naturelles et motrices préétablies, et s'efforcer de l'expliquer par des raisons évidentes, s'appuyant sur des données et des rapports qui nous sont connus. D'ailleurs, de même que les mouvements locaux des parties musculaires et des membres qui ont le plus d'étendue, ainsi que de toute la surface externe et poreuse du corps secondent la distribution progressive du sang, et qu'ils sont très-puissants pour aider avantageusement à la circulation quand elle éprouve quelque obstacle et même pour rendre plus agile la crâse du sang (ainsi que nous l'avons suffisamment fait comprendre en traitant plus haut des choses *non naturelles*) ; de même aussi, il est absolument conforme à la vérité des faits, que la plupart des *mouvements locaux*, même *involontaires* et ne répondant à aucune *sensation* y relative, ne sont nullement dépourvus d'une cause *matériellement objective*, ou simplement *finale*, c'est-à-dire *moralement* objective — comme on dit — à l'égard des *humeurs*, de leur *crâse* et de leurs mouvements *successifs*.

C'est ce qu'il y a surtout de remarquable dans les divers mouvements *convulsifs*.

Mais, comme de pareilles considérations regardent plus particulièrement la *pathologie*, je dois y renvoyer mes lecteurs, et mettre ainsi un terme à ce *Traité de physiologie*, en rendant grâces au Très-Haut, à qui seul doit en revenir toute la gloire [1] !....

[1] Cette manière de terminer ses grandes œuvres, en remerciant Dieu de lui avoir donné la force et l'intelligence nécessaires pour compléter son travail, a attiré à Stahl l'épithète de *mystique*, même de la part de médecins et de philosophes recommandables. (*Voy.* Lemoine, *Stahl et l'anim*, p. 26.) Mais pourquoi donc appeler Stahl *mystique*, et pourquoi le tourner en dérision d'une pratique aussi honorable envers le souverain auteur de toute chose? Quant à moi, je ne crains pas de penser et de dire qu'il serait à souhaiter que, moins vaniteux de leur personne et de leur science, tous les hommes, les plus savants surtout, rapportassent à Dieu leurs grands actes, et le remerciassent de ce qu'il daigue leur accorder l'intelligence et la raison!... Dieu seul, en effet, n'est-il pas le suprême auteur de toute vérité, le dispensateur de toute science et de toute raison?...



RÉCAPITULATION SOMMAIRE

DES POINTS LES PLUS IMPORTANTS

DE LA PHYSIOLOGIE MÉDICALE.

---

§ Ier. Comme dans le cours de ce traité nous avons été entraîné, presque malgré nous, dans de minutieux détails relativement aux questions qui se rapportent à la connaissance du corps vivant, nous avons jugé convenable de répéter ici en peu de mots, ou de récapituler dans un abrégé sommaire les points les plus importants de la physiologie, c'est-à-dire les principes doctrinaux qu'il est de l'intérêt du médecin de bien connaître et d'avoir constamment sous les yeux [1].

§ II. *L'agrégat matériel, éminemment corruptible* en lui-même à tous égards, l'est encore bien davantage lorsqu'on n'en considère que l'humeur sanguine; et si avec de semblables dispositions le corps ne tombe pas actuellement en corruption, c'est à la VIE que doivent être rapportés ce bienfait et ce privilège tout providentiels. En effet, la *vie* n'est absolument et *formellement* autre chose que la *conservation* même du

[1] Pour le professeur de Halle, la vraie physiologie médicale, celle dont l'étude doit puissamment contribuer à faire le bon pathologiste, le clinicien consciencieux, ne consiste pas seulement dans l'exposition froide et nue des faits et des fonctions du corps humain : pour lui comme pour tout médecin sérieux et vraiment digne de ce nom, la physiologie consiste principalement dans l'étude synthétique, dans la connaissance générale des grands principes de cette science, qui n'est autre chose que la science vraie des phénomènes qui se passent dans la nature humaine : rien de plus aride que l'expérimentation sans philosophie...... rien de plus vain que des faits sans une application directe et immédiate à la pathologie et à la clinique.

corps dans sa *mixtion* propre et *corruptible*, en dehors néanmoins de toute éventualité *actuelle* de corruption. Or, c'est à l'aide du mouvement que s'accomplit ce phénomène de conservation corporelle ; et cela non pas seulement d'une manière générale, car, pour atteindre ce résultat, il est absolument besoin d'autres mouvements auxiliaires plus spéciaux, c'est-à-dire d'autres diverses *espèces* de *mouvements, actes* ou *effets*.

§ III. Tant s'en faut, d'ailleurs, que le *mouvement* puisse, d'une manière générale et simple, accomplir cet acte de conservation ; qu'au contraire, en tant que simplement tel, le mouvement est plutôt et plus réellement favorable à la *dissolution*, et, partant, prédispose à la *corruption* de l'agrégat. Cette considération peut s'appliquer surtout à ce mouvement *intrinsèque* qui a actuellement et effectivement lieu dans le corps : nous voulons dire à ce mouvement *intérieur* en vertu duquel se perpétue la *fluidité* du *sang*, et à celui *plus subtil* encore qui entretient la *chaleur* dans ce même liquide. Ces *deux* mouvements, en effet, ainsi considérés d'une manière absolue, deviennent un *instrument* réel et direct de corruption, et un véritable moyen de décomposition en harmonie avec le caractère naturel de ce genre de mixtion.

§ IV. On peut constater effectivement que, malgré l'*universelle influence de la vie*, la mixtion du sang s'altère constamment, et que son identité constitutive ne se conserve pas intacte ; l'observation nous montre, au contraire, que, malgré l'incessant concours de l'agent vital, le sang subit des pertes réelles, un véritable épuisement, une naturelle consomption dans les éléments constitutifs de sa mixtion.

Ce genre de décomposition auquel notre corps est soumis

est si *spécial,* que, si la mixtion matérielle de l'agrégat humain était livrée à elle-même sans le secours de la vie, il s'y déclarerait aussitôt une dissolution dont les effets seraient aussi prompts et actifs que profonds et violents. Car l'espèce de corruption à laquelle est directement exposée la mixtion du corps animal, et surtout la mixtion du *sang*, est bien certainement une *putréfaction unique en son genre,* produisant principalement ses effets sur le sang [1].

§ V. Nous affirmons donc que l'opinion physiologique la plus vraisemblable que l'on puisse soutenir à cet égard, bien qu'elle ait un caractère paradoxal, c'est « que le corps » animal, dans toute sa mixtion intime et par sa propre » nécessité *matérielle*, est entièrement exposé à une *pu-* » *tréfaction* très-prompte, mais qu'il n'en subit nullement » les tristes effets tant qu'il jouit de la *vie,* c'est-à-dire » tant qu'il est *vivant;* tandis qu'il en est subitement » atteint, aussitôt que *l'influence active et directe de la vie* » *l'abandonne* [2]. »

§ VI. C'est à ce dernier point de vue que l'on peut dire que la conservation du corps en constitue réellement la *vie,* tandis que sa dissolution putride en constitue la *mort.* Nous appelons donc conservation ou *vie corporelle* ce phénomène en vertu duquel le corps est dit *vivant*, et par lequel ce corps vivant est distinct du corps *simplement mixte,* du

[1] Le sang est la partie constitutive du corps la plus exposée à subir une décomposition chimique; aussi certains médecins avaient-ils mis (avec une sorte de raison) le principe de vie dans le sang, et les partisans des esprits vitaux pensaient-ils que ceux-ci n'étaient autre chose que la portion la plus subtile de ce liquide si précieux à la vie.

[2] Lorsque l'âme abandonne le corps, celui-ci se conserve à l'abri de la décomposition, tant qu'il y a encore en lui un reste de vitalité, c'est-à-dire la trace de la puissance vivifiante du principe qui l'animait; mais une fois que la chaleur est éteinte et que la raideur s'est emparée des parties, la décomposition s'ensuit et la corruption devient de plus en plus active.

corps éminemment corruptible, et pour cette raison *mortel* et même *réductible en poussière*. Sous ce dernier rapport, le corps est si différent de son état *vital*, que si quelque nouvel et puissant empêchement ne s'oppose réellement à son entière dissolution, il lui est absolument impossible de demeurer même un seul jour ce qu'il a été, c'est-à-dire *corps mixte*, dans les mêmes conditions.

§ VII. Nous ferons remarquer ici qu'il existe une réelle et bien grande différence entre la *vie du* CORPS et la *vie de l'*AME. La vie du corps, en effet, est cet état particulier de l'organisme en vertu duquel le corps est dit *vivant* (état qui a été déjà pour nous le sujet d'une sérieuse étude dans notre Traité de physiologie); tandis qu'en parlant de l'âme, on ne la nomme vivante qu'en tant qu'on la considère sous le point de vue de sa puissance vivifiante relativement au corps.

Cet acte de *vivification* que l'*âme* accomplit ne s'exécute pas, comme on l'a si maladroitement interprété, en vertu du simple fait de son *union* avec l'*agrégat* matériel, mais bien en vertu d'un acte propre qu'elle exerce sur lui, et qui, loin d'être *indéterminé*, constitue une véritable action *mécanico-physique*, c'est-à-dire s'accomplissant: 1° à l'aide de l'*élimination* perpétuelle des *matières* qui *s'usent* et *se corrompent* insensiblement (action qui constitue *proprement* et *directement la vie*, considérée à son point de vue *instrumental* ou *organique*); 2° par la réception de nouvelles matières qui sont absorbées et assimilées à sa substance corporelle en remplacement des matières excrétées: c'est là ce que nous appelons fonctions de NUTRITION [1].

[1] Il est bien évident que si Stahl était aussi absolu dans sa doctrine que ce que ses adversaires veulent le dire et qu'ils le sont eux-mêmes dans leurs opinions, il soutiendrait que si l'âme donne la vie au corps, celui-ci

§ VIII. Ce n'est point vers la recherche laborieuse et difficile de ce fait, savoir : si l'âme est immédiatement elle-même la *directrice* de cet *acte vital*, que le médecin doit diriger les efforts de son intelligence; mais ce qui lui importe infiniment, c'est de bien comprendre combien est grande l'utilité de tous les *mouvements vitaux*, c'est-à-dire de toutes les *fonctions de la vie*, non-seulement indispensables à la conservation du corps, mais encore administrées avec la plus admirable *sagesse* dans une proportion exacte et en tout convenable à une *saine raison*; à tel point qu'il ne doit pas se borner à croire simplement que les choses se passent réellement de cette manière, mais il doit s'efforcer surtout de comprendre et de bien saisir *pour quelle raison* et *pour quelle fin*, *comment* et *de quelle manière* ces phénomènes ont ainsi lieu et doivent s'effectuer *de cette façon*... Il doit s'appliquer à rechercher quelle est l'analogie, le lien intime et réel que toutes ces choses peuvent avoir avec la constitution et les rapports *physiques (matériels* et *organiques)*, ainsi qu'avec les rapports *moraux* (ou de finalité) et la constitution de chaque individu. Or, nous affirmons que cette considération est de la plus haute importance pour l'usage *médical*, attendu qu'à l'aide de cette connaissance, le médecin pourra parfaitement comprendre non-seulement ce qui *se passe* de réel dans l'économie

n'a nul besoin de nourriture, et que sa volonté seule peut lui suffire pour le faire vivre, de même que Dieu régit, gouverne et conserve l'univers par le seul acte de sa volonté toute-puissante; mais outre que Stahl est incapable de commettre un pareil acte d'impiété, il est trop raisonnable et trop bon logicien pour ne pas comprendre et enseigner que, bien que l'âme donne la vie au corps, il faut néanmoins que ce corps se trouve dans des conditions de vitalité, c'est-à-dire qu'il possède toujours la vie en puissance. Or, il l'a dit et répété bien souvent lui-même, le corps humain a besoin pour vivre que tous les actes organiques s'exécutent normalement en lui; il faut que le sang circule, que les sécrétions et les excrétions s'accomplissent, que la nutrition, en un mot, suive son cours normal; sans cela le corps serait inutile à l'âme, et une pareille union serait inconcevable.

vivante et animée, mais encore ce qui *doit* s'y passer pour la régularité, l'harmonie et le profit du corps : si bien qu'il saura enfin distinguer quels sont les *phénomènes dignes de son observation,* et quels sont les moyens qu'il doit employer pour sagement *administrer, régler, diriger, modérer* ou *imiter* les actes mêmes de la nature.

§ IX. Mais comme le phénomène de la vie se manifeste à l'aide des MOUVEMENTS plutôt que par le moyen des *matières,* il ne faut jamais perdre de vue que la SENSATION elle-même s'exécute aussi naturellement par un semblable moyen, c'est-à-dire à l'aide de directions particulières des *mouvements.* Or, bien que ces deux phénomènes s'accomplissent par l'intervention d'*organes corporels,* cependant l'*effet,* en ce qu'il a de vraiment formel, ne dépend certes pas tant des conditions corporelles que d'une proportion et d'une action, d'un mouvement, disons-nous, plutôt exercé sur ces organes que directement exécuté par eux[1].....

§ X. Nous ferons également remarquer ici, comme fait saillant, que la *raison* et la *proportion organiques,* dont sont nantis les organes corporels en vue des usages propres auxquels ils sont destinés, se trouvent absolument

[1] Ceci revient à dire que, quelle que soit la perfection de la structure des organes, la sensation et le mouvement ne sauraient nullement avoir lieu d'une manière normale sans la présence et l'action réelle immédiate d'un principe vital et d'un agent intellectuel. MM. Brachet, Magendie, Flourens et toute l'École italienne moderne disent et répètent tous les jours : Ce sont les nerfs qui sentent, ce sont les muscles qui meuvent. Eh bien! ces locutions sont aussi vicieuses que si l'on disait : C'est le cerveau qui pense (plusieurs sophistes l'ont déjà soutenu, du reste). L'âme unie au corps se sert de ce dernier comme d'un instrument, et tout en lui ne peut et ne doit être considéré que comme tel et jamais comme agent. On a beau reconnaître trois systèmes nerveux différents, on a beau prouver que leurs fonctions varient; tant que l'on voudra les regarder comme des *agents,* on ne fera qu'obnubiler les faits et retenir la science dans ses langes!

et naturellement en dehors du pouvoir de toute coopération artificielle étrangère, et que le médecin n'a, à cet égard, ni la puissance ni le droit de participer et de coopérer en quelque sorte d'une manière positive, réelle et directe, à la construction et à la conformation si délicates des parties organiques.

Nous le répétons, le médecin n'a ni le droit ni le pouvoir de *seconder* même et de *provoquer* la formation de la structure et la conformation des parties du corps, c'est-à-dire l'*acte* même de construction de l'agrégat. Il ne peut rien entreprendre de tout cela, disons-nous, même en se conformant à la raison et à la méthode *propres à la nature;* bien qu'il lui soit permis, d'une manière toute particulière et privative, de séparer des parties contiguës, et d'arrêter l'afflux ou congestion anormale des humeurs qui se portent sur une partie spéciale du corps.

§ XI. Contrairement à ces faits, il est au pouvoir du médecin, et par des moyens variés, tantôt de *provoquer* et tantôt d'*arrêter* ou de *modérer* les *mouvements vitaux;* et quoiqu'il lui soit à peine donné de concevoir quelquefois la raison intime et vraie de la *structure* organique, il lui est cependant permis de comprendre assez facilement la raison d'*ordre*, de *temps*, de *succession* et d'*harmonie* si parfaite qui règle et régit les mouvements vitaux.

§ XII. Tous ces *mouvements*, ainsi que nous l'avons déjà démontré, sont *répulsifs* ou *attractifs.* Les premiers sont des mouvements vitaux à l'aide desquels *sont expulsées* du corps les matières *nuisibles* et étrangères à l'économie, provenant soit des aliments ou des boissons, soit de la crâse intime, se décomposant ou se corrompant dans le corps. Les seconds, appelés *attractifs*, sont des mouvements par lesquels d'autres matières sont attirées (en vertu de la loi

d'assimilation) et mises à la place de celles qui ont été préalablement rejetées comme impures.

§ XIII. Ces *derniers* mouvements ne sont aucunement d'une manière *directe* et encore moins d'une manière immédiate et *prochaine* sous la *puissance* du médecin ; c'est-à-dire que celui-ci ne peut agir sur eux d'une manière *positive*, bien loin d'exercer sur leur accomplissement une action directe, immédiate, spéciale, pas même *privative*. Personne au monde, disons-nous, n'est ni assez puissant, ni assez ingénieux, pour que la *nutrition* se fasse d'une manière normale et convenable, quelles que soient la bonté et la quantité des substances alimentaires; ce qui rappelle ici cette maxime touchant les personnes *maigres*, que, pour tant qu'elles consomment de vivres, elles ne parviennent jamais à acquérir de l'embonpoint. D'autre part, cependant, la *nutrition* peut éprouver des embarras réels, soit par des repas trop *distancés*, soit par la *suppression* d'une partie des aliments, soit par une nourriture grossière et *malfaisante*. D'autre part aussi, elle peut être altérée d'une manière plus immédiate et *prochaine* par la puissance de *passions* qui portent le *trouble* dans l'*âme* : telles sont la *tristesse* surtout, le chagrin, l'inquiétude, la sollicitude et de violents *désirs*, ainsi que d'opiniâtres *nausées*, etc.

Pour ce qui est des mouvements excréteurs, il est positif que le médecin peut, d'une manière plus directe et plus efficace, les provoquer, les modérer et les arrêter à volonté [1].

[1] Le médecin, dit souvent Stahl, ne peut rien sur l'acte vital en lui-même, sa puissance est négative ; il ne peut que compliquer les difficultés et enrayer la marche de la nature lorsqu'il voudra prétendre à ce pouvoir. Ce qu'il lui est donné de faire, c'est de chercher à comprendre l'enchaînement des actes successifs du principe conservateur, et de provoquer l'obtention de son but légitime, lorsque, par une raison quelconque, cet agent inconnu, mais se rendant manifeste par ses actes, ne peut atteindre de lui-même ce but si désiré. C'est là ce qu'on obtient habituellement en physiologie, en ranimant

§ XIV. La parfaite connaissance de ces sortes de *mouvements vitaux* est donc de la plus grande utilité, nous dirons même d'une réelle nécessité pour le médecin. Mais la science ne doit pas simplement se borner à étudier le *mécanisme* des organes, c'est-à-dire à savoir *comment le mouvement peut être appliqué à un instrument corporel*, et quel juste *rapport* existe entre la *structure* de cet organisme et le *mouvement* lui-même : certes, non ; mais il lui est bien plus important de connaître ces mouvements à leur point de vue *physico-historique* et savoir quels sont ceux qui ont lieu, *sur* quelles parties matérielles ils agissent, et *au moyen* de quels organes ils s'accomplissent : il importe surtout de savoir sous quel point de vue *moral* et *final*, dans quel *but* et pour quel *usage physique* absolu, et plus strictement *vital* et *conservateur* tous ces mouvements s'effectuent.

§ XV. Cette dernière considération est plus sérieuse et plus importante qu'on ne pense, car elle exige de la part du médecin une connaissance suffisante de la constitution *intime* de l'agrégat ; en d'autres termes, de la *mixtion* elle-même du corps et de ses principales parties ; de sa *disposition* matérielle, en un mot, et de sa faculté de résister long-temps à la *corruption*, ou au contraire de sa facilité ou *aptitude* à en subir la fâcheuse influence.

§ XVI. Le médecin doit encore avoir une notion suffisante de la *proportion* et de la convenance même de ces

ou en surexcitant une fonction affaiblie ou enrayée, et, en pathologie, en provoquant par les sueurs, la salivation, les urines, les saignées, les flux du ventre et autres excrétions, des évacuations utiles et salutaires.

Ces préceptes renferment implicitement toute une doctrine thérapeutique, méconnue par beaucoup de médecins enracinés dans de coupables théories, mais qui a été si habilement mise à profit par des praticiens aussi peu instruits que délicats et consciencieux, en employant dans tous les cas cette méthode évacuante sans la soumettre à la raison et à l'expérience

mouvements, considérés soit d'une manière isolée, soit collectivement et dans leur état de conspiration à l'égard de la *disposition des matières* et des circonstances de *lieu*, de *motif*, de *manière*, de *temps*, dans lesquelles les mouvements répondent normalement à leur fin prédestinée et naturelle; et tout cela, principalement, afin que le médecin, après avoir pris connaissance et s'être réellement rendu raison de l'harmonie et de l'*accord* parfait qu'il y a entre de pareils *mouvements* et de semblables *matières*, puisse aisément comprendre, dans la pratique, quand est-ce qu'il y a une lésion ou altération quelconque, en quelle partie du corps le phénomène anormal a proprement lieu, quels en sont la *source*, le *motif* et la *raison finale*, afin qu'il puisse dire ou s'il y a altération de la *matière* elle-même (soit par rapport à sa *corruptibilité* réelle et croissante, soit par rapport à sa *mobilité* languissante), ou s'il y a une lésion dans les *organes*, soit dans leur proportion avec la *matière* à laquelle ils sont destinés, soit relativement aux *mouvements* qu'ils devraient subir); ou bien s'il existe un vice évident dans le *mouvement* lui-même, de manière à pouvoir reconnaître si ce vice est étranger à la constitution de la *matière* et des *organes*, à leur *proportion*, à leur *usage* et à leur *fin* naturelle; ou bien encore, si cette défectuosité dépend d'un vice de la *matière* ou des *organes;* ou finalement, si c'est là plus simplement et plus *directement à priori* une erreur et une perturbation de l'*action motrice* elle-même, sans qu'il y ait nulle lésion *matérielle organique*, proportionnée aux désordres consécutifs des mouvements.

Nous osons espérer, d'après ces considérations que nous regardons comme extrêmement importantes, que le médecin ne regardera pas comme frivole et inutile de savoir si ces mouvements, qui ont lieu *en dehors de toute règle ordinaire,* sont réellement *anormaux* et défectueux, c'est-à-dire

non-seulement s'ils s'écartent de la *loi* et du *type* ordinaires, mais encore s'ils sont *contraires* à toute utilité relative à l'intégrité et aux besoins du corps, et, qui plus est, entièrement *nuisibles* et funestes à l'économie corporelle.

§ XVII. Nous pensons, en outre, qu'après avoir convenablement apprécié les choses, le médecin comprendra aisément que certains mouvements, s'écartant quelquefois du degré de la *mesure naturelle* et éprouvant divers changements, sont en général des mouvements *naturels*, et que, alors même qu'ils aient lieu d'une manière insolite, ils sont, néanmoins, administrés de manière à avoir une utilité réelle, et sont directement et efficacement dirigés contre quelque lésion vraiment passive ou en vue de quelque nouvelle *épreuve*. Le médecin sera encore d'autant mieux convaincu, par la *multitude* même, la *fréquence* et la *promptitude* de ces sortes d'actes vitaux, que, de toutes parts, tous ces mouvements si remarquables en général, et chacun d'eux en particulier, sont, d'une manière universelle, naturelle et absolue, non-seulement destinés, mais encore préalablement appropriés aux usages du corps, et font voir par leurs effets, que ce sont eux-mêmes qui produisent en réalité de semblables phénomènes.

§ XVIII. Or, nous le répétons ici, le plus grand *avantage* qu'on puisse retirer de l'étude sérieuse de tous ces phénomènes et de leur parfaite connaissance, c'est que : 1° *c'est l'âme elle-même qui administre, dirige et exécute les mouvements vitaux* [1]; 2° ces mouvements sont des actes

[1] Sans aller chercher à raviver ici une polémique que nous croyons avoir épuisée dans notre préface à ce T. III, nous dirons simplement avec Hippocrate, Platon, Aristote, S. Paul, Galien, S. Eusèbe, S. Grégoire (de Nysse), S. Basile, S. Augustin, S. Bernard, S. Bonaventure, S. Thomas, del Garbo, Scaliger, Fernel, Argentier, Valleriola, A. Caranza P. Zacchias, Suarez,

véritablement *organiques* exercés à l'aide d'*instruments corporels* par une cause *active supérieure* pour produire certains effets non-seulement généralement constants et spécialement *nécessaires*, mais encore très-spécialement et particulièrement *proportionnés* avec les besoins inévitables, selon les diverses modifications du temps et des causes externes *accidentelles*.

Mais ce serait en vain qu'en se basant sur les élucubrations de certains modernes, on s'efforcerait de mettre au nombre de ces *mouvements,* ces actes qui *pour l'ordinaire* dépendraient seulement d'une disposition *matérielle* du corps, et qui s'accompliraient sans *utilité réelle,* c'est-à-dire sans *but final* ou *fin directe*. De pareils mouvements, en effet, sous l'influence de variations extraordinaires survenues à l'occasion du concours des matières étrangères, éprouveraient des altérations et des changements tels, que leur administration sans *but* réel et sans *intention* arrêtée n'aurait pas une *direction* analogue à une fin déterminée.

§ XIX. C'est pourquoi nous ne saurions nous empêcher de manifester ici toute notre admiration, contrairement aux opinions hypothétiques ci-dessus, pour cette admirable *énergie* si *puissante,* si *subtile,* si *prompte* et si *familière* des simples *intentions* naturelles, absolument et véritablement *abstraites* et comme on dit *immatérielles* d'une *âme* qui *raisonne* (et dont la volonté suit en tout ses propres raisonnements) : ces intentions constituent ce qu'on comprend sous le nom d'*affections* ou de *passions de l'âme pensante* ou *esprit*.

Bacon, Campanella, G. Ramirez, A. Dulaurens, Mérindol ; Rivière, Willis, Bossuet, Sauvages, etc., et tous les spiritualistes de l'École moderne, que l'âme humaine est le vrai principe en vertu duquel nous *vivons*, nous *sentons*, nous nous *mouvons* et nous nous *élevons* aux conceptions les plus abstraites de l'intellect. « *Anima est principium quo vivimus, sentimus, movemur, intelligimus et, sine superaddito principio aliquo, elicimus omnes operationes* »

Or, de même que dans ces sortes d'états affectifs, l'*âme raisonnant* pendant l'*acte* même ne se rappelle pas *ce qu'elle fait, pourquoi elle le fait,* ni *ce qu'elle veut* et *pourquoi elle le veut,* mais qu'elle se hâte seulement d'*exécuter* cette *sienne* et propre *volonté* sans autre réflexion; de même aussi, à l'aide d'une sage et sérieuse attention on parviendra à découvrir que l'âme exerce puissamment l'effet de sa *volonté* ou *intention* propre, même sur les *actes* et sur les *organes vitaux;* ce qui est principalement prouvé par le fait de la *nausée* qui porte à vomir, par celui des *palpitations* et *agitations* du cœur, par le fait même des *lipothymies* et par celui enfin des *convulsions* occasionnées soit par une vive *terreur* et un *effroi,* soit surtout par une violente *colère* [1].

§ XX. Mais comme, d'une part, il est impossible d'attribuer au corps en tant que tel, même une simple raison de *durée,* de *pérennité,* c'est-à-dire une raison en vertu de laquelle le corps, absolument considéré *en lui-même,* doive être conservé *long-temps;* comme, d'autre part, le caractère propre et absolu des actions de l'*âme,* réclame et exige de son côté une *pérennité* réelle et une véritable durée *successive,* marquée par de simples divisions de temps; comme enfin il est on ne peut plus évident que l'acte entier,

[1] Ces phénomènes prouvent péremptoirement que l'âme réagit d'une manière notable sur les organes qui sont sous l'influence directe du *nerf intercostal* (grand sympathique). C'est là ce qui a fait dire aux anciens que l'âme végétative avait son siége à l'épigastre, et qui avait fait déterminer Van-Helmont à placer son âme au centre épigastrique, sous la protection de son grand archée, qu'il nomme fort ingénieusement *janitor animæ.* C'est par le cœur et par l'épigastre que ressentent les plus vives impressions les individus à tempérament nerveux ou lymphatique, etc. Il n'est personne qui ignore les profondes sympathies qui existent entre le cerveau et le cœur d'une part, et l'épigastre, le cœur et le cerveau de l'autre. Or, vouloir expliquer ces phénomènes par les anastomoses si multiples du plexus soléaire et cardiaque avec le pneumo-gastrique, ne serait-ce pas prendre toujours pour agent ce qui n'est qu'instrument passif?...

le phénomène intégral d'une conservation *durable* du corps s'accomplit pour l'avantage spécial de l'*âme;* de même et pareillement, il est hors de doute ici que c'est à l'*âme* qu'est dévolu et qu'incombe positivement le devoir et le *soin* de veiller d'une manière active et directe à la *conservation* du corps, vu qu'elle lui est *indispensable* pour l'accomplissement de ses actes en ce monde.

Mais l'*âme* est-elle capable de remplir exactement cet office? C'est là un fait démontré *à priori* par la raison que la *conservation* universelle du corps a lieu d'une manière absolue et formelle à l'aide du *mouvement*. Or, le mouvement est réellement en lui-même une chose *incorporelle,* appliquée au corps, et il a *génériquement* une nature et une manière d'être universellement identique à celle de l'âme elle-même [1].

§ XXI. Il faut cependant remarquer que le *corps,* à la conservation duquel il est *indispensable* de veiller attentivement, se trouve, sous deux points de vue différents, exposé à subir un état de *corruption*: 1° parce que sa *crâse,* sa composition intrinsèque, comme nous l'avons dit plus haut, se détériore d'*elle-même* et inévitablement; 2° parce que le corps peut recevoir quelque fâcheuse atteinte, soit du choc violent des objets *extérieurs,* soit de leur dangereux concours.

[1] Si, comme tous les principaux physiologistes l'admettent, on entend par mouvement le phénomène résultant d'une *impulsion* donnée, il est évident qu'il faudra qu'il y ait d'abord un *agent* (ενορμον), *impetum faciens*, et puis un sujet ou patient qui en est l'organe. Le premier, que vous l'appeliez *âme*, *principe vital*, *archée*, *entéléchie*, *monade*, etc., ne peut être qu'un principe supérieur à la matière.... Le résultat de cette impulsion est généralement appelé *mouvement*; il constitue l'acte de l'agent *incorporel*, *immatériel*, et ne peut par cela même être chose matérielle. Le mouvement est pour Stahl le seul *medium* entre l'âme et le corps..... La *tonicité*, la *contractilité*, l'*élasticité*, etc., ne sont que propriétés physiques, et sans la *vie*, la *motilité* et la *sensibilité*, ces propriétés ne sont qu'une puissance dans les organes.

Outre cela, il importe d'observer également que la variété des *lésions* corporelles réclame différents moyens de *conservation*, attendu que le corps peut être altéré, soit dans sa *mixtion*, soit dans sa *structure*, et que les objets extérieurs peuvent, en des cas plus fréquents, plus soudains et plus communs, l'atteindre dans sa *structure* plutôt que dans sa *mixtion* ou mélange matériel de ses parties ; bien qu'il soit vrai de dire que les lésions faites sur la *structure* du corps peuvent aussi occasionner des altérations dans sa *mixtion* ; — en vertu de cette loi, que la *structure*, dans son ensemble, sert proprement et directement d'*instrument* à la conservation de la *mixtion* corporelle.

§ XXII. C'est à cause de ces *nécessités* prises sous un triple point de vue que s'accomplit dans le corps humain : 1° le phénomène de la *vie*, c'est-à-dire de la *conservation* de la *mixtion* organique ; 2° celui de la *nutrition*, qui n'est autre que le phénomène non-seulement de la *formation* et de l'*ordination*, mais encore de la *réparation* de la *structure*; 3° enfin, le phénomène de la *sensation*, véritable *instrument* de *préservation* contre tout ce qui peut nuire à la santé du corps, précieux moyen employé par la nature pour *éloigner* à propos toute cause fâcheuse imminente, et pour *éviter* même les causes externes qui menacent, bien que de loin encore, de porter quelque préjudice notable à l'économie.

Or, c'est spécialement à ce dernier moyen ou but de *préservation* que le *mouvement local* est indispensable. Mais tous ces phénomènes, et chacun d'eux en particulier, tant le phénomène de la *vie* et de la *nutrition* que celui de la *sensation*, s'accomplissent en général d'une manière naturelle et absolue par le *mouvement*.

§ XXIII. Toutes les parties organiques du corps viennent encore seconder et favoriser l'obtention de ces résultats, c'est-à-dire, d'une part, les mouvements vitaux de translations *sécrétives* et *excrétives*, *absorbantes* et *nutritives*, d'autre part, les *sensations* et les *mouvements* locaux ou animaux. C'est pourquoi, outre l'utilité de connaître et de bien savoir quels sont les *organes* qui prêtent leur intervention ou leur ministère aux fonctions *végétatives*, — *vitales* et *nutritives*, — ainsi qu'aux actions *animales*, il est encore nécessaire de ne pas ignorer quelle est la *région* du corps et quel est le *point* précis de l'organisme qu'occupent ces parties, quelle est leur naturelle et légitime *conformation* ordinaire, et avec quelles autres parties elles ont des rapports de connexité. Néanmoins, cette étude est moins importante, à certains égards, pour la médecine proprement dite que pour certains cas de pathologie et pour l'*application extérieure* ou *topique* des médicaments ; elle est surtout d'une grande utilité en *pathologie chirurgicale* et dans les cas où l'art est appelé à prononcer sur la simple *inspection* des cadavres, c'est-à-dire pour l'*anatomie pathologique*.

Pour ce qui est de la véritable proportion directe et intime qui existe entre les parties organiques et les *mouvements* eux-mêmes, soit que ces derniers doivent généralement s'exercer sur les divers organes, soit qu'ils soient particulièrement exécutés par eux, cette harmonie est un véritable mystère impénétrable à toute la sagacité des investigations de l'esprit humain, qui, malgré son opiniâtreté, ne parviendra jamais à en découvrir les éternels secrets [1].

[1] Malgré l'ignorance où nous nous trouvons encore sur le fond principal de cette question, je saisis ici avec empressement l'occasion de rendre justice aux recherches des savants physiologistes modernes; et, bien certainement, si nous ne sommes pas parvenus à dévoiler les mystères de l'organisation, nous n'en devons pas moins admirer, à cet égard, les immenses travaux des

§ XXIV. Voilà donc pourquoi le physiologiste doit ne jamais perdre de vue, souvent considérer et ne jamais oublier que la vraie connaissance de ces sortes de *mouvements* doit uniquement se puiser, soit dans l'exposé *historique* et vrai de l'observation expérimentale, soit, — sous un point de vue scientifique, — dans la *nature* de la *matière* à laquelle ces *mouvements* sont appliqués, plutôt que dans la disposition des *organes* destinés à recevoir de tels *mouvements*; d'autant plus que les raisons et les conditions *intrinsèques* du *mouvement* n'ont absolument rien de commun avec les dispositions *matérielles* des organes, attendu que cette même disposition organique n'a été établie qu'en vue d'une certaine *motilité*. Mais cette disposition naturelle de l'*organe* à la *motilité* ne comporte pas nécessairement avec elle la condition d'un mouvement actuel;... car il existe une tout autre raison et un tout autre but pour lesquels l'*acte* est entrepris, excité, exécuté et perpétré. D'un autre côté, nous dirons que la proportion de l'*instrument* organique ne fait absolument rien au *degré* du mouvement, en sorte que celui-ci doit être nécessairement ou *fort* ou *doux*, ou *violent* et *rapide* ou *lent* et *modéré*. Il est bien évident, au contraire, que les *proportions* du mouvement sont naturellement *dirigées* conformément à la *disposition* des *matières* sur lesquelles ce mouvement doit s'exercer d'une manière proportionnée et relative.

Il en est de même de la raison de la durée de l'acte et de tout ce qui a rapport au *temps*, comme l'harmonie du rhythme des mouvements, leur *étendue* ou intervalle déterminé. De toutes ces choses, en effet, il n'en est pas

Bordeu, des Haller, des Sauvage, des Glisson, des Fouquet, des Barthez, des Bichat, des Blumenbach, des Grimaud, des Ch. Bell, des Magendie, des Brachet, des Geoffroy-Saint-Hilaire, des Coste, des Flourens, des Longet, des Bérard, des Cl. Bernard, des Puccinotti, des Franceschi, etc., etc.

une seule qui dépende en propre de la disposition des *organes*, et tout homme tant soit peu versé dans l'étude des phénomènes de la nature comprendra aisément que tous ces faits ont pour principe diverses *directions* intentionnelles, et répondent parfaitement, tant à la *proportion* de la *matière* qui doit être mue qu'à une raison particulière de *but final*.

§ XXV. De ces considérations découle en première ligne et d'une manière évidente cette *raison vraie et fondamentale* de la *physiologie* médicale, savoir : que le phénomène universel des *sécrétions* et des *excrétions* ne se fonde pas plus sur la proportion de la *matière* qui doit subir le *mouvement*, que sur une *nécessité organique* quelconque, mais que la vraie et solide raison fondamentale du mouvement des organes chargés d'accomplir les actes sécréteurs et excréteurs repose proprement et absolument sur un *but final*, sur une fin fixe et déterminée par le motif d'une *estimation* et d'une intention variées ; c'est-à-dire que le *corps* doit être conservé dans toute son *intégrité*, non comme étant actuellement organique, mais comme devant *demeurer* ultérieurement corps organisé.

§ XXVI. D'où cette considération que nous avons établie, touchant la disposition de la *mixtion* organique de tout le corps et principalement du sang à une *corruption putride* ; considération qu'aucun autre n'avait émise avant nous, la première en son genre, qui n'est jamais venue en la pensée des spéculateurs modernes et qui cependant nous fournit la véritable et unique intelligence de ces choses, en dévoilant, pour ainsi dire, à nos yeux cet étonnant phénomène de la nature. Or, non-seulement il est, pour ce motif, très-urgent d'opposer à cette espèce de corruption des moyens préservatifs *généraux*, puisqu'il est manifeste que le corps doit

être *conservé* pour les *usages* et les *besoins de l'âme;* mais encore l'on reconnaît plus clairement, par là, la véritable raison et la *proportion* réelle de tous ces *mouvements* qui s'exécutent dans notre corps. Si l'on porte, en effet, son attention sur la manière avec laquelle ces mouvements correspondent à tout cet *appareil* de corruptibilité, comment ils opèrent le *déplacement*, la *séparation* et l'*élimination* entière des matières propres à *subir* une prompte corruption *putride*, on s'apercevra que ce n'est pas parce que ces matières sont susceptibles d'être atteintes de corruption, ou parce qu'elles sont *corporellement* atteintes d'une corruption actuelle, que de pareils actes éliminateurs sont entrepris par la nature, mais bien dans un simple but de conservation et pour mettre le corps à l'abri d'une trop funeste atteinte corruptive.

§ XXVII. Ce qui confirme mieux encore cette dernière assertion, c'est la *puissance* positive et évidente que l'*agent, principe* de ces *mouvements* (quel qu'on veuille le supposer) déploie, *pour mouvoir* ou *ne pas mouvoir*, pour mettre en mouvement de telle ou telle manière ou différemment, d'une façon *convenable* ou *inconvenante*, en suivant une marche normale ou anormale, en *dédaignant* même des rapports *nécessaires* et importants, pour se livrer capricieusement à des actes *insolites*, *contraires* et *fictifs* et à des mouvements calqués sur des rapports également *arbitraires* [1].

[1] Si les actes vitaux ou animaux entrepris par l'âme en fonction vitale, instinctive, ou en exercice de ses facultés intellectuelles ; si ces actes, dis-je, étaient, ainsi que l'ont toujours prétendu les physiologistes, sensualistes ou matérialistes, la conséquence directe, immédiate et nécessaire du jeu organique et de l'impression faite sur les parties corporelles, il est bien positif que la volonté ne serait pour rien dans ces phénomènes, attendu que l'âme, bon gré mal gré, serait tenue de percevoir des sensations pénibles ou agréables. Cependant le pouvoir de l'âme sur le corps est si grand, que, par la seule puissance de la volonté, la souffrance la plus cruelle ne devient

Ces faits deviennent on ne peut plus notoires dans les divers genres d'*excrétions*: par exemple lorsque, sous une simple et légère *impression* de froid, dans une *frayeur* subite et *fugitive*, dans un transport passager de *colère*, dans la *nausée*, dans l'*anxiété* et la *tristesse* et les ardents *désirs* de l'âme, les excrétions s'exécutent d'une manière opposée et contraire à leur marche ordinaire, peu conforme d'ailleurs à une disposition convenable des *matières* et des *mouvements* et tout-à-fait différente aux *usages* habituels.

§ XXVIII. Par conséquent, l'objet principal, pour ne pas dire l'unique et en quelque sorte le plus important de la *théorie médicale*, est sans contredit de bien comprendre et la description *historique* de pareils mouvements et leurs rapports avec certaines fins; c'est-à-dire les *proportions* dans lesquelles ils se trouvent ou doivent se trouver, et la raison pour laquelle ces mêmes proportions sont et doivent être plutôt ainsi et non autrement.

Vient en seconde ligne la connaissance des *organes* et des *lieux*, ainsi que celle des *matières* ou *humeurs* sur lesquelles agissent les *mouvements*.

plus qu'un jeu, malgré la gravité et la profondeur des lésions physiques..... ou que, par l'effet seul de l'imagination, la moindre contrariété ou la plus futile des choses peut, au contraire, occasionner de grandes douleurs morales et provoquer dans l'économie les désordres les plus graves et même mortels. Or, ceci est autant pour les phénomènes de la vie organique que pour ceux de la vie animale; les exemples pullulent. Et qu'on n'aille pas croire que je ne compte pour rien l'organisation : mon observation fait au contraire ressortir, on ne peut plus, l'influence du corps sur l'âme et la puissance de cette dernière sur l'organisme ;... mais cette réciprocité ne peut s'accomplir qu'à l'aide d'une organisation apte à l'accomplissement de ces phénomènes. L'âme ne pourrait pas plus sentir sans nerfs, qu'elle ne pourrait conserver le corps sans nutrition, sans circulation et sans excrétions. Il y a, entre le physique et le moral de l'homme, des lois et des rapports aussi inviolables que les lois et les rapports que Dieu a établis pour la conservation de l'univers !

§ XXIX. Un simple exposé descriptif des *organes* devra suffire au médecin, attendu qu'il n'est point donné à l'intelligence humaine de pénétrer plus avant dans ce genre d'étude. Pour ce qui est de la connaissance plus approfondie des *matières*, le médecin éprouvera non-seulement une égale difficulté, mais encore une véritable impuissance pour saisir ou pour bien combiner les rapports qu'il y a entre l'*efficacité réelle des médicaments* et de telles matières. Effectivement, rien n'est plus contraire à toute tentative d'explication scientifique que ces frivoles et vaines plaisanteries sur le mutuel rapport des *matières morbides* et des *substances pharmaceutiques,* opinions erronées issues des *idées chimiques* encore mal comprises elles-mêmes et n'ayant aucune espèce de connexité avec le fait pathologique pour tant qu'on en grossisse et exagère la fiction. Telles sont les absurdes hypothèses émises touchant la spécificité des acides sur la *coagulation* et de l'alcali sur la *fluidité des humeurs,* ainsi que touchant encore les *acides* et les *absorbants* spécifiques, sans parler des suppositions faites à plaisir sur les *viscosités sulfureuses* et d'autres *inventions* semblables.

§ XXX. Ici se présente une double considération plus importante et plus utile encore, que l'on doit chercher à déduire de l'*histoire* et de l'*expérience* plutôt qu'à l'expliquer à l'aide de l'*étiologie,* à savoir : 1° quels sont les rapports qui existent, entre les matières, d'une part, et les organes, les méats et les mouvements, d'autre part ; 2° quelles sont les *périodes* et la *durée* de ces *matières,* quels mouvements progressifs doivent-elles suivre et quelles issues leur sont-elles réservées ?

L'expérience vient, en outre, montrer l'évidence de faits semblables au point de vue de la *matière médicale,* il faut

avant tout les classer dans sa mémoire afin de s'en servir au besoin; mais on ne doit procéder à ces diverses expériences qu'avec une très-grande prudence et l'intelligence préalable d'une bonne *méthode étiologique* étudiée avec soin et à loisir: une fois qu'on est parvenu à ce but désiré, il faut soumettre avec précaution les faits à un sage et minutieux examen, afin de parvenir par ce moyen à comprendre la raison de ces opérations naturelles.

C'est enfin et surtout à l'aide de l'expérience que, dans l'étude de ces phénomènes, on doit apprendre, afin de mieux les observer ensuite au besoin, quelles sont les proportions de temps, de mutuelles *subordinations* et de concours réciproques présidant à ces phénomènes.

Telle est la méthode théorique à suivre dans l'étude de tous les actes particuliers de l'économie, autrement dit des *mouvements vitaux*. C'est celle qu'il convient surtout d'étudier, de connaître et de bien apprendre, non en la faisant reposer sur le simple état des organes, ni sur la comparaison de leur disposition avec les effets qui ont lieu, ce qui serait un travail sans fruit, mais au contraire en l'appuyant uniquement et plutôt sur la nature même et la proportion des parties organiques: proportion et nature non pas simplement considérées en elles-mêmes, mais uniquement au point de vue de la *pérennité* et de la *conservation du corps*, ainsi que de ses dispositions naturelles aux *sécrétions* et aux *excrétions* aussi nécessaires dans le genre que convenables et opportunes dans l'espèce.

§ XXXI. C'est de cette manière enfin que l'on découvrira la *subordination*, la *conspiration*, l'*accord*, la *proportion* et conséquemment la *raison d'être* de certains *mouvements* vitaux qui se passent dans le corps: nous voulons parler des mouvements *sécréteurs* et *excréteurs* à l'aide desquels non-seulement les matières *utiles* sont distribuées

selon leurs usages, mais encore les matières *inutiles* et pouvant devenir peu à peu nuisibles sont régulièrement et tranquillement expulsées par divers actes progressifs et successifs tout particuliers; de telle sorte que, même dans leur marche et leur action expulsive, ces mouvements produisent encore des effets intermédiaires utiles et subsidiaires au succès et à l'heureuse issue d'autres actes de second ordre.

§ XXXII. C'est sur de tels principes, étudiés ensemble ou séparément avec la prudence et l'habileté qu'exige un pareil sujet, selon l'*ordre* et le *but* indiqués, que se fonde la véritable doctrine de la *physiologie médicale;* c'est sous de tels auspices qu'est fermée à tout jamais une issue quelconque à ces sortes de conceptions étrangères à la médecine. De telles théories, en effet, ne considérant le corps humain qu'en dehors du principe simple, fondamental et direct de sa propre *vitalité,* non-seulement ne fournissent pas matière à des considérations utiles à un but médical, mais encore, à bien considérer la vérité des choses, déjouent et rendent inutile toute théorie solide et n'ayant rien d'imaginaire.

§ XXXIII. Sous ce dernier point de vue, il est préalablement convenable de bien connaître et surtout de bien comprendre le phénomène de la *circulation du sang* et ses diverses manières d'être, tant en général qu'en particulier, à l'égard des fonctions vitales tant *sécrétoires* qu'*excrétoires.*

C'est principalement sous ce dernier rapport que doit être considérée la transpression (la filtration) du sang à travers les tissus spongieux qui enveloppent le corps de toutes parts. Par ce moyen, en effet, le sang conserve toujours une convenable fluidité, en sorte que non-seulement

il demeure toujours apte à une perpétuelle et incessante circulation, mais encore il est plus propre à une élimination convenable (de sa masse), de toute substance impure et ne pouvant, sans danger, séjourner dans le corps.

§ XXXIV. Le phénomène de cette impulsion du sang à travers les parties molles et poreuses offre encore deux points à considérer : l'un très-remarquable et pouvant servir à l'observation pathologique, l'autre assez important mais appartenant plutôt à l'*étiologie physique* qu'à la *pathologie médicale*. Le premier de ces faits est celui du *mouvement tonique vital,* qui s'exécute et se poursuit naturellement sans l'intervention de la volonté ni de la conscience [1].

Or, c'est en vertu de ce mouvement que les parties poreuses contractées et fortement condensées reçoivent moins de sang, et que, par un relâchement alternatif, elles donnent un facile accès à une plus grande quantité de ce liquide vivifiant.

Ce qu'il y a surtout de remarquable ici, ce sont les promptes et faciles modifications de ce mouvement tonique, pouvant varier d'un moment à l'autre et affectant plus ordi-

[1] M. P. Flourens a eu tort, ce nous semble, de dire que Stahl admet le mouvement tonique comme la condition essentielle de la vie, comme la vie elle-même. Si cet éminent physiologiste avait bien voulu examiner la chose de plus près, il aurait compris que, en dehors des grands phénomènes vitaux et animaux, il y a des conditions de vitalité locale. Ces conditions, pour la circulation du sang et des humeurs dans l'intimité de nos tissus et pour leur normale répartition, sont : 1° vitales, 2° organiques. Les conditions organiques sont, d'une part, la *porosité*, l'*élasticité*, la *contractilité*, etc. Les conditions vitales sont une impulsion préalable donnée aux liquides, un agent moteur et directeur de l'acte. Leur ensemble constitue, là, les grands mouvements circulatoires, sécrétoires, excrétoires, etc. ; ici, les mouvements d'assimilation, d'élimination, de dilatation, de contraction, de condensation, de filtration, etc. ; mais partout et toujours conspiration, synergie de l'agent et du sujet,... action du principe, et propriétés ou conditions physiques et organiques. Telles sont les conditions du mouvement tonique vital : conditions et facultés réciproques et indispensables !...

nairement l'état de *constriction* que celui d'*expansion* ou de *relâchement*.

§ XXXV. Le second de ces deux faits, c'est l'*échauffement* du sang, tant sous l'action et par l'action même du mouvement *impulsif* et *tonique* de la *circulation*, que sous l'influence directe d'une intensité toute particulière de part et d'autre ; c'est pourquoi il convient de bien comprendre le *mécanisme* pur de cet acte, c'est-à-dire que la chaleur du sang ne dépend nullement d'une cause matérielle, abstraction faite néanmoins de la disposition toute particulière et matérielle de ce liquide, mais bien du simple mouvement qu'il a reçu et de la plus ou moins grande intensité de l'acte, provenant tant de la violence de l'impulsion que de la raideur tonique des parties plus ou moins tendues ou relâchées. Nous avons une preuve de ce fait surtout dans les *refroidissements* soudains, survenus soit à l'occasion de terreurs et d'effrois, soit dans les paroxysmes fébriles : alors, en effet, une profonde et subite constriction des parties oppose un obstacle manifeste à la libre circulation du sang. Quant à l'*échauffement tonique* du sang, nous en possédons également les preuves les plus évidentes dans les mouvements volontaires du corps, et dans le mouvement respiratoire tant ordinaire et régulier qu'extraordinaire et plus intense ; et cela contradictoirement aux opinions de ceux qui prétendent que *la respiration rafraîchit le sang* [1].

[1] Les anciens, qui avaient très-peu de connaissances en anatomie, pensaient que, dans la respiration, l'air se répandait dans tout le corps par le moyen des artères. C'est ainsi que Dioclès (célèbre médecin contemporain de Théophraste) et Philistion d'après Hippocrate, et Galien après eux, disaient que la respiration n'était autre chose que le rafraîchissement de la chaleur naturelle du corps (*ventilatio caloris innati*) par l'aspiration de l'air atmosphérique. Galien ajoutait qu'une fois arrivé dans la poitrine par la bouche et dans le cerveau par les narines, l'air se répandait dans tout le corps pour en modérer la chaleur. Voici comment il s'exprime :

§ XXXVI. Bien qu'il soit avantageux de connaître le vrai mécanisme et l'utilité du mouvement de la circulation, il est cependant bon de dire que cette circulation ne constitue pas d'une manière directe et propre tout le phénomène de la *vie*, et qu'elle ne peut être sous l'empire immédiat du médecin. En effet, le ministre de la nature n'a, en réalité, aucun pouvoir sur le phénomène de la circulation du sang, si ce n'est que par une intervention spéciale il peut le surexciter en provoquant des mouvements plus violents du corps; pourvu, néanmoins, que rien ne s'y oppose et que les forces le permettent. Mais un pareil moyen employé, surtout chez des sujets peu accoutumés à ce genre de traitement, peut non-seulement être sans efficacité, mais encore être souvent très-funeste aux fonctions importantes et normales des sécrétions et des excrétions naturelles.

§ XXXVII. Ce qui doit donc attirer et fixer plus particulièrement l'attention du médecin, ce sont les résultats du

« *Respiratio definiri potest : aëris per os in pulmones, ac per nares in cerebrum, ad innati caloris commoderationem et spirituum generationem seu nutritionem, attractio : fumidique excrementi per easdem vias expurgatio.* » (*Galen., lib. de diffic. resp. cap.* 4 *et* 5 ; — *lib. de util. resp., cap.* 5, *et alibi.*)

Ces mêmes opinions ont été professées dans presque toutes les écoles médicales jusqu'au milieu du XVIe siècle. A cette époque et presque en même temps, Ml Servet en Espagne et Gme Harvée en Angleterre imprimèrent à la science physiologique une nouvelle et salutaire impulsion par la découverte de la circulation du sang.

La théorie de la circulation donna lieu, comme toutes les découvertes, à mille et mille interprétations et applications. Les mécaniciens et les chimiatres crurent désormais tout expliquer par ce moyen ; ils soutinrent à cet égard les mêmes opinions que les anciens ; mais, moins conséquents que ces derniers, ils en firent une arme puissante pour se faire battre eux-mêmes. Ce ne fut guère que sous Boërhaave et sous Stahl que la théorie de la circulation fut bien étudiée. Stahl surtout imprima un mouvement très-grand aux idées saines par sa théorie du phlogistique appliquée à la respiration.

mouvement de la circulation *générale* des humeurs, au point de vue des sécrétions et des excrétions; c'est-à-dire, ces mouvements sécréteurs et excréteurs à l'aide desquels, pendant l'acte général de la circulation, différentes parties du sang sont séparées de toute la masse humorale en passant à travers certains organes, appelés pour cela *colateurs*.

Nous pourrions dire encore un mot ici, en passant, des assertions absurdes de quelques modernes touchant leurs minutieuses recherches sur la forme *spécifique* des *pores* organiques servant à de semblables fonctions; mais de pareils raisonnements sont entièrement renversés par d'autres circonstances contraires et bien manifestes. Celle qui tient le premier rang parmi ces dernières, c'est cette observation démontrant que les excrétions sont différemment modifiées, suivant l'influence exercée sur la *tonicité* des tissus; c'est-à-dire, suivant l'état de relâchement et de dilatation des pores des organes colateurs, ou suivant l'état de constriction ou de plus grand resserrement exercé sur ces parties. C'est là un fait qui a journellement lieu d'une manière naturelle, et qui se manifeste sous l'influence active et puissante de certaines circonstances passagères; comme, par exemple, à l'occasion d'un sentiment de *terreur* ou de *colère*, d'une *impression violente de froid*, ou même d'une *douce chaleur* halitueuse ou humide. Ce même fait est encore prouvé par les promptes *rétrocessions* et les *translations* des matières excrémentitielles d'un organe sécréteur ou excréteur vers un autre.

§ XXXVIII. On voit par là combien est important le rôle que joue le *mouvement tonique* [1], et combien il l'em-

[1] La fibre organique, musculaire, pulmonaire, rénale, hépatique, splénique, etc, est le dernier organe médiat que la nature conservatrice, médicatrice et nourricière, emploie pour l'exécution des actes vitaux et même

porte en efficacité sur toutes les autres espèces de mouvements. Or, cette tonicité qui s'exerce *pour, par* et *sur* des parties déterminées, ne s'effectue pas purement et simplement d'une manière *mécanique*, mais elle est réellement *dirigée* et *gouvernée* avec exactitude, convenance et régularité, c'est-à-dire, selon la proportion qui existe entre la matière à sécréter et ce mouvement, selon le lieu ou l'*organe* convenable, selon le temps et les résultats légitimes de l'action; et tout cela enfin, d'après l'*activité* de la matière nuisible à éliminer, suivant l'importance et la dignité des parties en danger.

§ XXXIX. C'est après la sérieuse observation de semblables phénomènes fréquents et presque journaliers, que s'évanouissent toutes ces prétentions mensongères se plaisant à attribuer aux *matières* excrémentitielles une puissance particulière d'*excitation* et d'*irritation*, au moyen de laquelle les organes *colateurs* et en quelque sorte *moteurs*, une fois *irrités*, se contractent (comme on le dit) et, à la manière des éponges, expriment et rejettent, par des compressions successives et répétées, tout ce qu'ils ont absorbés; mais la science possède à cet égard des exemples qui prouvent tout le contraire de ces faits.

§ XL. Par exemple, lorsque l'estomac n'éprouve que des contractions naturelles, paisibles et habituelles, il digère

volontaires. Un muscle est mu, un organe sécrète, c'est bien, au point de vue général du fait; mais si le physiologiste veut scruter jusqu'en leurs plus profonds replis et l'acte et l'organe, il s'aperçoit que chaque atome est mis en jeu pour contribuer à la fonction. Eh bien! Stahl vous dit : C'est en vertu de certaines dispositions particulières de la matière organisée (liquides et solides) et par la puissance active d'un agent moteur que tout cela s'exécute..... Il appelle l'acte en lui-même *mouvement tonique vital.* Voilà son idée.

en quelques heures les aliments qu'il contient et les pousse vers les intestins inférieurs; mais lorsque ce viscère renferme quelque substance prise avec répugnance et provoquant ensuite la nausée, ou bien encore lorsqu'on a mangé soit un aliment *gâté* ou *corrompu,* soit quelque chose d'*irritant* et qui surexcite la *bile,* soit enfin une substance qui prend un caractère d'âcreté à cause de la mauvaise qualité des autres aliments déjà consommés; il arrive fréquemment que ces matières alimentaires sont retenues dans l'estomac deux, trois, quatre et même cinq fois plus long-temps que d'ordinaire, jusqu'à ce qu'enfin, à l'aide d'un mouvement insolite[1], et par des efforts qui portent une sorte d'anxiété dans l'âme, ces aliments soient rejetés au-dehors par le vomissement. Mais si les matières *renfermées* dans l'estomac y séjournent et ne sont pas vomies, alors provoquant dans cet organe un sentiment d'*ardeur* fort incommode, elles y déterminent des états inflammatoires, *καυσώδεα mala formant.*

Or, ces faits démontrent que tout cela se passe sans l'intervention active et immédiate de ces *stimulations,* qui cependant auraient dû manifester leur puissance en ces derniers cas, avec d'autant plus d'efficacité que ces prétendues énergies excitantes et irritantes ne s'introduisent dans ces matières que d'une manière successive; si bien, qu'elles auraient dû provoquer des mouvements d'expulsion en produisant divers *degrés d'irritation* dans l'estomac, et, suivant l'hypothèse, en rejetant ces matières que cet organe n'aurait pas dû tolérer si long-temps, sous l'influence d'une cause aussi violente, etc.

[1] Anti-péristaltique, c'est-à-dire agissant de bas en haut et dans un sens tout opposé au mouvement *péristaltique*, qui se fait naturellement de haut en bas, en vertu de lois vitales préétablies, et par le moyen des mouvements successifs que les fibres circulaires et longitudinales de la tunique musculaire intestinale exécutent en se contractant, etc.

§ XLI. D'après ces considérations, il n'est rien de plus évident que les rapports intimes existant entre ces sortes de mouvements et l'*utilité,* nous dirons même la *nécessité* de la *conservation* du corps, c'est-à-dire entre ces mouvements et le corps, en tant qu'ils peuvent lui être *utiles* ou *nuisibles*.

C'est d'après cette réciprocité de rapports surtout, que lorsqu'il y a défectuosité dans les mouvements, les matières sont retenues dans l'estomac, et qu'elles en sont expulsées, au contraire, lorsque ces mêmes mouvements établis dans un *but* excréteur exercent leur action.

Tel est le rapport mutuel des *matières* et des *mouvements* avec cette *fin* suprême de la *conservation vitale:* rapport mutuel, disons-nous, qui, répondant à cette fin et s'harmonisant avec une juste et efficace *proportion mécanico-organique,* est réellement le *véritable objet* de toute considération *physiologique* et *médicale,* ainsi que de toute *constitution* corporelle, non considérée sous un simple point de vue *mécanique,* mais bien au contraire sous un rapport franchement *organique;* constitution établie et *gouvernée* avec une sage modération et une *direction* proportionnée à cette *même fin* de la conservation du corps.

§ XLII. Nous ne voyons pas quel avantage on peut retirer en ceci d'une connaissance exacte de la *structure* du corps[1],

[1] Ainsi que je l'ai dit dans ma préface au T. II, il ne faut pas se méprendre sur le vrai sens de ces paroles. Stahl, profond physiologiste, n'était parvenu à ce haut enseignement que par la connaissance parfaite de l'organisme, de l'agrégat. Ici, sa pensée ne porte que sur l'avantage qu'on peut retirer de l'anatomie touchant les mouvements en général et le mouvement tonique en particulier; il ne veut pas parler de l'utilité physique et réelle de cette science; il ne fait allusion qu'à l'avantage médical de cette étude *minutieuse*. Nous avouerons avec Stahl qu'en pareille circonstance, la constatation du phénomène par l'expérience de chaque jour est plus fructueuse qu'une longue et pénible expérimentation sur le cadavre. L'anatomie comparée seule et les vivisections peuvent porter un grand jour en ces questions.

attendu que de pareilles considérations ne sauraient nous faire soupçonner, bien loin de nous faire comprendre, non-seulement comment de pareils mouvements sont établis en un moment donné et quels en sont les degrés divers, mais encore comment à la plus légère occasion et sous l'influence même de l'imagination, malgré la présence d'autres circonstances plus importantes et plus sérieuses, ces mêmes mouvements s'exécutent ou ne s'exécutent pas ; c'est-à-dire, qu'ils peuvent *avoir lieu* et *ne pas avoir lieu* dans le même organe.

§ XLIII. C'est pourquoi dans un mouvement *vital* quelconque, on doit surtout observer quels sont ses rapports avec la fin qu'il doit atteindre et accomplir ; et cela plutôt *à priori*, en raison de l'*intention* elle-même, c'est-à-dire en raison de l'*entreprise* de la *direction*, qu'*à posteriori*, en raison du *degré*, du *temps*, de l'*ordre* en harmonie avec une telle fin ou issue. Il suffit, dès-lors, d'avoir une simple connaissance même *générale* des *organes* et de savoir quels sont ceux qui sont proprement destinés à tel ou tel mouvement, et comment on peut les reconnaître dans leur état d'*intégrité* réelle, pour qu'il soit permis de distinguer la lésion ou le vice (apparent surtout) qui peut se trouver en eux.

§ XLIV. Nous nous plaisons à le répéter ici, une semblable considération renferme en elle quelque chose de vraiment *médical* et offre un avantage réel à l'observation du médecin ; de sorte que si on découvre quelque anomalie dans les *mouvements*, c'est à l'homme de l'art lui-même d'y prêter toute son application et de donner tous ses soins, soit pour les *calmer* et les *mitiger*, soit pour les *provoquer*, soit pour les *conserver* et les *maintenir*, soit pour les

modérer et les *régler,* soit enfin pour les *imiter* d'une manière exacte et vraie au point de vue des *fins* à obtenir [1].

Le médecin peut agir avec d'autant plus d'efficacité sur ces sortes d'actes vitaux, qu'ils sont, en quelques sorte, les seuls sur lesquels il puisse exercer sa puissance, et cela avec plus de certitude et d'une manière plus directe que sur tout ce qui regarde la constitution intime des *organes*.

§ XLV. Le médecin *physiologiste* doit tellement s'appliquer à discerner sagement ces *faits* et ces *rapports*, qu'il ne doit jamais oublier que toute autre considération est étrangère à son véritable *but,* qu'elle ne lui sert de rien, qu'elle l'éloigne même plus facilement de son objet et le met dans l'*incertitude* sur ce qu'il *doit* et même sur ce qu'il *peut* réellement faire à l'égard de pareilles considérations;

Tandis, au contraire, qu'une sage appréciation des circonstances mentionnées ci-dessus le conduit comme par la main à la connaissance fondamentale de la véritable constitution *vitale* et de ses *besoins,* ainsi qu'à une sage et régulière administration de l'économie vivante.

§ XLVI. C'est par ce seul moyen, c'est-à-dire par la parfaite connaissance de la constitution vitale et non par l'application de son esprit à une autre étude, que le médecin parviendra à la véritable méthode qu'il faut employer pour soulager l'économie corporelle. Cette connaissance, en effet, lui dévoile l'admirable *synergie* qu'il y a dans les actes *médicateurs;* synergie que les praticiens ont quelquefois

[1] On le voit maintenant d'une manière claire, Stahl, homme d'expérience et de pratique, écrivant pour des médecins, explique ici sa pensée, et nous dit avec Sydenham et Hippocrate : La vraie science du médecin consiste à bien *observer*, à *saisir* et à bien *comprendre* la nature en acte, afin de pouvoir l'*arrêter*, l'*aider*, la *calmer* ou la *surexciter*, mais jamais la *contrarier*.

indiquée sans l'avoir jamais convenablement définie[1]. Elle ne saurait être autre chose dans le corps *vivant,* en tant que *vivant,* que le concours des *actes vitaux* de ce corps; concours que le médecin ne doit jamais perdre de vue; attendu que, *spontanément* et sans l'*intervention de l'art,* cette synergie *résiste* si facilement à l'influence des causes morbides, qu'elle peut les *dissiper* et les *vaincre.*

§ XLVII. Or, comme cette synergie des mouvements vitaux se manifeste et agit d'une manière continue et incessante, il est absolument impossible que le médecin n'en constate pas la présence et ne sache point l'apprécier dignement; qui plus est, il doit laisser la nature dans son entière liberté d'action, afin que ses *opérations* ne soient en rien témérairement dérangées ou troublées. Il est donc utile que l'homme de l'art connaisse la puissance de cette synergie, afin qu'il puisse, dans les moments douteux et critiques, porter secours à la nature et en seconder les efforts salutaires. Nous voulons dire que le médecin doit diriger et porter tous ses soins à préparer de son mieux un heureux succès à l'*activité domestique,* en agissant de concert avec elle, de telle manière qu'il ne doit pas s'attendre, de la part de la nature, à une coopération directe aux moyens médicateurs fournis par l'art et qui constituent ses seules et propres ressources; mais il doit reconnaître plutôt que la nature elle-même, c'est-à-dire l'*activité vitale,* est déjà en œuvre et a commencé son travail curateur, dans le but

[1] Cette doctrine de la synergie des actes est la même que celle des Anciens et de tous les Hippocratistes; c'est celle qu'a toujours enseignée l'École de Montpellier et même celle de Paris jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle. Mais comment la bien comprendre avec les théories nouvelles sur les esprits, les forces vitales multiples, les propriétés, les facultés organiques, etc.? L'unité des actes vitaux ne peut être bien enseignée et bien comprise que par l'admission de l'unité du principe moteur et intelligent.

de le terminer, autant que possible, sans le secours du médecin [1].

Le vrai ministre de la nature doit donc se borner seulement aux choses *accessoires* et *subsidiaires;* il doit observer d'abord ce qu'il peut et doit faire, et porter ensuite un prompt et efficace secours au travail de la nature : c'est ainsi qu'il pourra coopérer avec elle.

§ XLVIII. En réalité, le premier soin et le principal office de la nature est de s'intéresser tout d'abord à la santé du corps, attendu qu'il est de toute convenance et justice non-seulement qu'elle veille avant tout à sa propre sûreté, mais encore qu'elle se livre activement à ce soin, qu'elle procède à cet acte sans balancer et qu'elle s'occupe des intérêts du corps, en résistant énergiquement aux causes morbides, avant même que le médecin intervienne. En outre, elle est et demeure tout entière à son travail et poursuit avec succès ce qu'elle a entrepris ; si bien que, même sans aucune espèce de secours étranger de l'art médical, la nature parvient seule à triompher complètement et de la cause morbide et de ses résultats prochains, tant par la convenance de sa propre méthode, que par la puissance de son énergie.

§ XLIX. Il importe donc infiniment au médecin de bien connaître cette admirable *énergie* de la *nature,* et de savoir surtout que c'est plutôt à lui de venir en aide à la nature, en coopérant avec elle, qu'il n'appartient à celle-ci de lui aider à lui-même : ce qui veut dire que le médecin doit savoir

[1] C'est là un point des plus saillants de la doctrine Hippocratique, promulguée par Galien, reprise par Stahl et si bien continuée par Barthez, M. Lordat et tous les vitalistes vrais. Le médecin, dit Sydenham, n'est que le ministre de la nature, et le plus habile est celui qui sait le mieux comprendre ce qu'elle fait et dans quel but elle le fait.

se prêter à suivre les *mouvements* et les *modes d'action* de la nature, plutôt que vouloir agir librement, sans égard pour les dispositions et la marche de cette *force active* et *vigilante*.

Quelque bon et convenable que puisse être tout ce que le médecin a résolu par lui-même de faire et d'administrer selon son bon plaisir à l'égard des mouvements corporels, il lui est absolument indispensable de reconnaître que toute l'action, en tant que telle, ne peut être accomplie que par la nature elle-même, c'est-à-dire qu'il n'y a que ce principe d'activité qui, dans le corps humain, soit le premier et le seul à mettre tout en action et en mouvement, et qui, disons-nous, puisse accomplir les actes suscités par le médecin.

§ L. En terminant ce traité de physiologie, il nous reste encore à renouveler ici cette importante recommandation, savoir : de ne point oublier que la principale attention du médecin doit être de bien connaître et de parfaitement comprendre non-seulement les *mouvements* en général, mais encore et surtout la méthode qu'emploie ordinairement la *nature* lorsqu'elle pourvoit elle-même à sa propre sûreté sans le secours de l'art médical, et lorsqu'elle poursuit même sa marche avec et malgré le concours des moyens fournis par l'art lui-même.

Par conséquent, il est absolument indispensable que le médecin agisse de façon à ne point contrarier le travail de la nature, et qu'il lui *porte secours* d'une manière directe, en aplanissant les voies, afin qu'elle arrive plus facilement à son but salutaire.

Ce n'est donc qu'en suivant cette solide et infaillible *théorie* naturelle, que le médecin peut être sûr d'avoir obtenu le véritable et unique avantage qu'on doit retirer

d'une vraie *physiologie médicale* : cette science ne saurait reposer, en effet, sur des bases et des principes autres que ceux qui ont été enseignés dans le cours de cet ouvrage [1].

[1] Je dirai, en terminant ici mes notes sur ce *Traité de physiologie*, que, en dehors des progrès que la science a faits au point de vue expérimental et physique, il n'est aucun livre plus propre à guider le médecin (maître ou élève) dans le chemin si ardu de l'art médical. Ici, rien n'est stérile ni décourageant; on se sent, malgré soi, entraîné à l'étude sérieuse et approfondie des faits. L'enseignement y est relevé, et toujours digne de l'esprit supérieur qui l'a inauguré à une époque où la science, en lutte avec les utopies et l'erreur d'un siècle, hélas! trop célèbre, tendait à rentrer dans une voie honteuse pour l'humanité.

Stahl a été l'inaugurateur de la nouvelle ère scientifique qui s'est ouverte devant nous et qui est sur le point de s'accomplir. Que les intelligences d'élite ne fassent point défaut à son généreux appel, et la médecine aura bientôt atteint ce degré de gloire et d'honneur, qui doit la placer à son vrai rang, au premier rang de toutes les sciences humaines!...



FIN.

RÉFLEXIONS ET COMMENTAIRE

SUR

LA PHYSIOLOGIE DE STAHL,

PAR LE PROFESSEUR A.-L. BOYER.

RÉFLEXIONS ET COMMENTAIRE

SUR LA PHYSIOLOGIE DE STAHL.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Nos lecteurs ont dû reconnaître que la considération de la cause finale ou du but est ce qui domine dans les écrits de Stahl : c'est elle qui lui sert de guide principal dans l'étude de la nature et la composition de ses ouvrages ; elle le dirige dans le choix des matériaux, leur disposition, leur enchaînement, le relief qu'il donne à chaque partie. Pour bien comprendre le caractère de sa physiologie, nous commencerons donc par examiner quel en est l'objet. L'auteur veut nous donner surtout une physiologie générale, essentiellement médicale et pratique, servant de guide au lit des malades et formant une introduction à la clinique ; il veut la ramener à quelques idées législatrices, à quelques dogmes fondamentaux et féconds dont il présente le résumé, en indiquant sommairement quelques-unes de leurs nombreuses applications. Il tient cependant à établir et à démontrer ses préceptes, de manière à convaincre des lecteurs éclairés, en les appuyant sur la raison, l'observation, l'histoire. A la partie dogmatique il joint une polémique justificative et une polémique critique. Dans celle-ci, il réfute toutes les doctrines différentes de la sienne : c'est le mode Hippocratique. Ce vaste cadre est renfermé dans un ouvrage bien court, eu égard à toutes les questions qu'il renferme, puisque son livre n'a que 267 pages, format in-16, dans l'édition Choulant (Leipsick, 1831).

On conçoit, dès-lors, les difficultés qu'il a dû vaincre et celles plus grandes encore qui s'offrent à ses lecteurs. Celles-ci tiennent : 1° aux sujets qu'il traite ; 2° à la forme compacte sous laquelle il les a resserrés ; 3° à la rapidité de la composition, qui ne lui a point permis de suivre une méthode régulière, simple, facile ; 4° à l'obscurité, à la sècheresse de son style, enveloppé, par-dessus tout cela,

de nombreuses métaphores ; 5° à sa phrase scholastique plus allemande que latine ; 6° au genre de lecteurs auxquels il croit s'adresser et auxquels il suppose sagacité, patience, bonne volonté (*benevoli lectori*, au lecteur bienveillant) et une profonde connaissance de la science passée, de la science contemporaine et surtout de tous ses écrits précédents. Ces considérations nous expliquent comment sa *Physiologie* fut, pour les hommes de son époque et ses successeurs immédiats, une sorte d'énigme que l'on ne put déchiffrer qu'avec de prodigieux efforts ; cependant on en comprit si bien l'importance, que les plus beaux génies ne reculèrent point devant un si pénible travail, soit pour défendre le Stahlianisme, soit pour le combattre, soit pour le perfectionner, soit pour l'appliquer. La philosophie, les sciences physiques et médicales choisirent cette doctrine comme un champ de bataille sur lequel s'établirent les luttes les plus violentes, les plus opiniâtres, les plus prolongées; elles se continuent encore aujourd'hui, elles ont exercé depuis, elles exercent maintenant, elles exerceront dans l'avenir la plus grande influence sur les sciences philosophiques, physiques et médicales, considérées dans leur ensemble et leurs différentes parties.

De ces remarques, nous pouvons rigoureusement déduire ces deux conclusions : 1° la Physiologie de Stahl est, pour nous, une œuvre de la plus haute importance, qui doit avoir un grand poids dans les destinées futures des sciences les plus élevées, car elle doit faire de nos jours ce qu'elle a fait jusqu'ici ; elle doit continuer à mettre en contact, en face de la raison, de l'expérience, de l'histoire, le génie antique et le génie moderne, pour les fortifier et les éclairer l'un par l'autre au moyen de ce contact incessant ; elle doit, en un mot, représenter l'Hippocratisme baptisé dans le spiritualisme chrétien pratique, et tendant à se vivifier de plus en plus par le génie propre et les grandes découvertes des XVIIe, XVIIIe, XIXe siècles. 2° Le travail au moyen duquel on peut accomplir cette œuvre, en prenant pour base la Physiologie Stahlienne, est entouré de difficultés nombreuses, qui réclament surtout de la persévérance, des recherches longues et pénibles, beaucoup de temps, parce que les doctrines au milieu desquelles Stahl a vécu, la langue dont il fait usage, sont peu connues et presque oubliées ; parce qu'enfin, la médecine, la philosophie, la physique grecques, et les mêmes sciences latines, qui n'en

offrent le plus souvent que de pâles copies, nous sont si peu familières, qu'elles nous sont présentées partout, sauf quelques rares exceptions, sous un aspect incomplet ou même faux sur presque tous les points. On a défiguré bien plus encore l'arabisme et le moyen-âge; la renaissance et le XVIIe siècle n'ont pas même été épargnés. Bacon, Descartes, Leibnitz, etc., d'une part; Paracelse, Van-Helmont, Sydenham, Boërhaave, Hoffmann, etc., de leur côté, auraient bien de la peine à se reconnaître sous le masque et les vêtements d'emprunt qu'on leur a capricieusement imposés: ce sont des médailles dont l'empreinte s'est peu à peu effacée en passant dans une foule de mains profanes qui n'ont pas eu le soin de les respecter. Heureusement le XIXe siècle, avec son esprit et son habileté archéologiques et historiques, s'applique à les restaurer pieusement, avec autant d'ardeur que de succès. Dans quelques années, nous pourrons comprendre les admirables monuments que les esprits supérieurs de tous les temps et de tous les pays nous ont légués; nous pourrons nous entretenir familièrement avec leurs auteurs; nous verrons alors, de plus en plus, que la science et le génie d'une époque ne déploient toute leur puissance et n'ensemencent largement l'avenir, qu'en ayant le soin de joindre à leurs propres forces celles que leur donnent la science et le génie du passé.

Si nous voulions remplir en ce moment dans son entier, au triple point de vue de l'histoire, des doctrines, de la pratique, la tâche laborieuse mais éminemment utile que nous avons acceptée, nous devrions, dès à présent: 1° compléter l'exposition de la Physiologie Stahlienne, en présentant sur chacun de ses points les nombreux développements qui lui ont été donnés par le chef lui-même et par ses disciples immédiats les plus éminents, dans une série de dissertations très-étendues, où chaque question a été longuement traitée *ex professo;* 2° comparer ces dogmes avec ceux de leurs principaux adversaires, qui sont aussi des hommes de la plus haute valeur; 3° juger ces travaux divers d'où sont sorties nos idées physiologiques actuelles, en faisant la part des erreurs et des vérités qu'ils renferment, et montrant le rôle que chacun d'eux a rempli dans les progrès réels qui ont été successivement obtenus; 4° nous devrions enfin y joindre un résumé succinct mais complet des grandes recherches contemporaines, en déterminant ce qu'elles contiennent de positif,

de douteux; en mettant à découvert ce qui nous paraît faux ou prématuré, bien que généralement adopté, sans oublier d'en indiquer l'origine, la filiation, et de tracer les lois qui ont été saisies dans leur évolution. Une œuvre de ce genre formerait un ouvrage beaucoup plus long que le texte de Stahl, et reproduirait une partie considérable de nos études physiologiques, dont un petit nombre se trouve consigné dans quelques mémoires, tandis que la plupart ont été développées dans nos leçons: ce sera l'objet d'une publication spéciale[1]. Nous en esquisserons seulement le cadre dans le rapide commentaire que nous allons placer sous les yeux de nos lecteurs.

I. Au commencement du *Vindiciæ*, Stahl nous apprend qu'il a fait connaître sa doctrine, en mettant au jour une série d'opuscules et de dissertations publiées sous son nom ou sous celui de ses élèves, de manière à embrasser ainsi dans son ensemble la médecine tout entière; plus tard, il a résumé ces divers travaux dans un livre court qu'il s'est efforcé de rendre complet et où il a voulu que tout se trouvât méthodiquement disposé. Cet ouvrage est intitulé: *Theoria medica vera*.

On comprend aisément les avantages de cette marche. Dans ses opuscules, Stahl avait soumis au contrôle de la discussion publique une suite d'études habilement coordonnées, d'après un plan unitaire où chaque point de la science était largement fouillé, soigneusement approfondi. Ces recherches avaient subi l'épreuve des vives controverses qu'elles avaient soulevées, et qui avaient porté dans chaque question une plus vive lumière. Le professeur de Halle avait donc obtenu ainsi d'immenses matériaux, perfectionnés par de longues méditations devenues plus profondes au contact de la critique et par des épurations successives: c'est là qu'il vint puiser et qu'il choisit pour construire son grand édifice.

Ne croyons pas néanmoins, comme on le suppose généralement, que la *Theoria vera* contienne Stahl tout entier et suffise pour le faire

[1] Ceux qui désireront étudier la physiologie dans ses détails pourront consulter notre *Dictionnaire des sciences physiologiques*. Cet ouvrage, plus étendu que la *Physiologie de Müller*, est sous presse en ce moment. Nous nous sommes efforcé de résumer les écrits des grands physiologistes antérieurs à notre époque, et les recherches si nombreuses et si intéressantes des auteurs contemporains, en y joignant les résultats de nos travaux personnels.

bien connaître : c'est un simple manuel qu'il faut commenter et développer à l'aide de tous ses autres écrits ; sans cela on n'en comprend ni le sens réel ni la haute portée.

II. Avant-propos général de Stahl. — Cet avant-propos est d'une grande finesse. « Un rhéteur corinthien annonça qu'il guérissait tous les maux avec des phrases médicales, etc. » Stahl ne frappe pas seulement les pratiques superstitieuses de ceux qui employaient des mots magiques et des incantations ; il s'élève aussi contre cette médecine verbale fort en honneur à son époque et dont on trouve des traces dans tous les temps, mais qui cache sous la pompe des mots l'ignorance des choses et obtient la confiance de la foule, en l'éblouissant par un cliquetis de phrases sonores dont on se sert pour dissimuler le vide des doctrines et l'absence des principes. C'est ce charlatanisme scientifique qui alluma la verve de Molière et lui inspira ces traits piquants, pleins d'esprit et de raison, qu'il dirigea non contre la médecine, mais contre la tourbe des médecins [1].

Pour sortir de cette science verbale, il faut substituer aux rêves de l'imagination l'étude réelle des faits et de la nature. L'homme a deux facultés fondamentales : *voir ce qui est, imaginer ce qui peut être*. La première de ces facultés est seule solide ; on l'étouffe souvent pour se livrer sans réserve à la seconde, plus brillante, plus facile, plus séduisante parce qu'elle flatte à la fois notre orgueil et notre paresse. Stahl fera taire son imagination pour écouter sa raison ; il s'enfermera dans le sanctuaire de la nature et lui dérobera ses secrets. C'est par cette méthode, par ces moyens, qu'il veut jeter les fondements d'une physiologie et d'une pathologie vraies ; c'est de là qu'il veut déduire une thérapeutique qui n'éblouira point le vulgaire, mais qui guérira les malades.

[1] On se trompe fort quand on place Montaigne, Molière, J.-J. Rousseau, etc., parmi les ennemis de la médecine : ils en sont au contraire les sages amis. Les plus grands ennemis de notre art sont les mauvais médecins, d'autant plus dangereux que leur réputation est plus grande ; aussi les médecins, amis de notre art, ne les ont jamais épargnés. « Pesez le mal que font les faux médecins et le bien que font les vrais praticiens, disait Boërhaave, et vous verrez que le premier l'emportera de beaucoup sur le second. » (De Jaucour, *Diction. encyclopéd.*, art. *Médecine.*) En conclurons-nous qu'il ne faut pas de médecins ? Non ; il faut multiplier les bons. « Méfiez-vous des hommes qui n'ont que le masque du médecin, ce sont des histrions sous l'armure d'un héros. » (Hippocrate.)

Sur sa route il rencontrera bien des rêveurs qui ne voudront point se réveiller et renoncer à leurs chimères; ils l'attaqueront avec des sophismes, des calomnies, des injures; que lui importe? Il n'écrit point pour la foule et pour ses contemporains, mais pour les esprits d'élite et pour la postérité; il ne recherche point la gloire, mais la vétrité : c'est là qu'il trouvera un calme et une force que rien ne saurait ébranler. « Le ciel, nous dit-il, prodigue ses dons en abondance aux hommes de bien; eux seuls peuvent espérer d'obtenir les suffrages de leurs descendants, comme une digne récompense de leurs luttes et de leurs efforts. »

III. Avant-propos spécial de la physiologie. — Ici, Stahl veut nous montrer le point de vue particulier auquel il s'est placé en écrivant sa *Physiologie*. Il n'a point prétendu nous donner une physiologie générale s'appliquant à tous les êtres vivants, ni même un traité *De usu partium*, mais une physiologie médicale servant d'introduction à la pathologie et à la thérapeutique. Il ne traitera qu'en passant les questions transcendantes, et les considèrera surtout dans leurs rapports avec la clinique.

Il faut, dit-il tout d'abord, bien distinguer la *médecine science*, la *médecine art*, la *médecine pratique*. La première doit admettre un certain luxe, une ampleur plus grande dans son domaine; elle n'a pas besoin d'exiger dans ses dogmes une précision, une exactitude, une rigueur absolue; la seconde, au contraire, dont les théories servent de base à la pratique, ne peut accepter que ce qui est vrai, démontrable et démontré, ce qui permet de diriger convenablement un malade. La physiologie médicale se rapporte à l'art médical et à la pratique; elle se distingue de la physique ordinaire, et ne se borne même point à la physique médicale qui n'en est qu'une partie. Celle-ci s'occupe : 1° de la crâse des molécules vivantes; 2° de leur disposition intime pour former les fibres vivantes, leurs interstices, etc.; 3° de l'assemblage de ces éléments pour constituer les tissus; 4° de l'union des tissus pour produire des organes; 5° de l'enchaînement des organes pour devenir des appareils; 6° de l'accord instrumental des appareils qui en élève l'ensemble à la hauteur d'un organisme unitaire, d'un instrument unique dans sa multiplicité, marchant ainsi vers un seul but final, pour l'accomplir sous la direction d'un agent interne bien distinct et supérieur par sa nature, etc. Tout cela

n'est que de la physique médicale, et ce sont d'admirables mystères que nos physiologistes, purement physiciens, n'ont pas même soupçonnés. Ce n'est pourtant là qu'une introduction à la physiologie médicale : *Ubi desinit physicus, incipit medicus.* Au-delà et au-dessus de la *physique médicale* se trouve la *dynamique médicale*, embrassant : 1° l'étude des forces qui mettent en jeu l'instrument corporel, et du principe vivifiant qui dispose de ces forces et les dirige en vertu d'un instinct primordial irréfléchi de proportion ; 2° la détermination des lois expérimentales que les forces et l'agent vivifiant suivent dans tous leurs actes. Cet agent suprême, avec les facultés spéciales qui lui sont propres, constitue ce qu'Hippocrate nomme la nature, l'agent vivificateur renfermé dans l'instrument pour animer toutes ses parties. Or, c'est ce dynamisme, ces forces, ces lois que l'on néglige complètement aujourd'hui.

Notre physiologie embrassera tout à la fois la physique et la dynamique médicales normales, en insistant sur la seconde bien plus que sur la première, quoique celle-ci plus facile soit encore peu connue. Entre la crâse, le tissage intime, la texture et la structure externes, le mécanisme instrumental, les mouvements, les forces motrices, le principe moteur, le but final, il y a des rapports si étroits, que l'étude de chacun de ces objets répand sur les autres une lumière plus vive.

On ne nous accusera pas, dit Stahl, de négliger l'instrumentation, la *physiologie organique* et la *physique médicale*, malgré l'attention que nous portons à la *physiologie dynamique:* nous mériterions plutôt le reproche opposé, car nous avons ramené à l'organisme plusieurs faits qui semblaient appartenir au dynamisme.

La physiologie organique et dynamique une fois constituées, le médecin ne doit pas oublier que la physiologie médicale est, avant tout, une introduction à la pathologie et à la thérapeutique ; il faut donc qu'il glisse rapidement sur les questions transcendantes, philosophiques plutôt que médicales, sur celles qui sont douteuses ou secondaires, et qu'il insiste sur les principes positifs, démontrables, fondamentaux, pratiques. Telle est la véritable pensée de Stahl, représentée avec méthode et débarrassée des obscurités dont il l'a enveloppée sous sa phraséologie rude et tortueuse : tel est l'esprit qu'il a porté dans tout son ouvrage.

Nous noterons trois points sur lesquels nous devons surtout nous arrêter : 1° la distinction de la médecine science, art, pratique; 2° celle de la physiologie organique, de la physiologie dynamique, de la physiologie psychologique ; 3° le caractère de la physiologie médicale.

§ 1er. *Distinction de la science, de l'art, de la pratique médicale.* — Cette distinction, dont nous avons dit quelques mots, est fondamentale; elle se trouve déjà dans Hippocrate[1]. Bordeu, Barthez, Dumas, Lordat, F. Bérard, l'École de Montpellier tout entière s'en sont beaucoup occupés.

Rappelons ce qu'a dit à ce sujet M. Lordat. « Dans toute science pratique inductive, il me semble qu'on peut distinguer cinq parties : 1° une qui se compose des faits et des propositions qui en ont été déduites exactement, *c'est la partie substantielle;* 2° une seconde, *conjecturale*, composée de tous les essais tentés pour rechercher les causes autrement que par l'*induction* (par exemple, par l'analogie éloignée, l'hypothèse, l'inspiration, etc.) ; 3° une troisième, *canonique expérimentale*, composée des règles déduites concurremment de la partie substantielle et de l'expérience ; 4° une quatrième, *canonique conjecturale*, renfermant les règles et les principes déduits *à priori* de la partie conjecturale ; 5° une cinquième, *partie technique*, qui consiste dans l'*exercice de l'art*, dans le faire : elle

[1] « La médecine, dit le Vieillard de Cos, est une science autonome, distincte de toutes les autres et cependant unie avec elles, de même que l'homme, dont elle s'occupe, est un être distinct de tous les autres et lié pourtant avec le reste de l'univers. Notre science a donc une partie qui lui est propre, et dont les dogmes se constituent par l'observation directe des objets spéciaux qui lui appartiennent. Ici, l'on n'a que des faits et les principes rigoureux qui s'en déduisent par une induction sévère et immédiate; là-dessus repose la science pratique, et l'art médical qui n'en est que l'application. Il y a, de plus, une seconde partie qui s'appuie sur des emprunts faits aux autres sciences, dont elle ne néglige pas même les hypothèses probables; mais les principes ainsi obtenus sont des jalons pour le progrès, des sentinelles avancées et souvent perdues qui attendent en regardant l'avenir. Ce n'est point sur des dogmes de ce genre, dont les meilleurs sont de simples anticipations, que le praticien prudent jouera la vie et la santé de ses malades. » (*Voy.* nos Études sur quelques opuscules Hippocratiques.) Ce point de vue que nous développerons ailleurs doit jeter un nouveau jour sur l'esprit des doctrines et des écrits du Père de la médecine, qui sont en général imparfaitement appréciés.

embrasse tout ce qui se rapporte à l'exécution des règles et à la conduite de l'artiste [1]. »

« Les parties *substantielle* et *canonique expérimentale* (qui s'agrandissent à mesure que la science marche), sont pérennes, inébranlables; les parties *conjecturale* et *canonique conjecturale* sont variables et caduques; la partie *technique individuelle* peut être assez indépendante de la science pour que celle-ci ne puisse ni s'en vanter ni en assumer la responsabilité [2]. Il importe, ajoute M. Lordat, de s'exercer à une *spagyrite mentale* qui nous permette de distinguer ces cinq parties, afin deles apprécier, de les classer, de s'en servir, suivant leur valeur et leur importance.

Telle est la règle qu'a suivie Stahl, en s'attachant aux dogmes substantiels pérennes et à leurs applications pratiques : c'est ce qui constitue le fond de sa *Theoria medica*, tant en physiologie qu'en pathologie; il insiste sur le *vitalisme expérimental*, moulé sur l'Hippocratisme. L'animisme ne forme que le couronnement de son œuvre. Nous l'avons déjà démontré, nous en donnerons par la suite des preuves multipliées, irrécusables, surabondantes même, pour qu'il ne reste pas l'ombre d'un doute sur un point si capital, si évident, et pourtant toujours obscurci, toujours contesté.

« La *médecine art* exige, dans l'esprit, une certaine aptitude spéciale naturelle, unie *dans la pratique* à une raison droite. Il faut que cette rectitude de la raison ne s'applique pas simplement à l'acte pratique, mais qu'elle s'attache aussi, avec un soin encore plus grand,

[1] Lordat, *De la perpétuité de la médecine*, p. 61. — Hippocrate avait déjà dit : « Il y a deux choses en médecine : 1° les propositions scientifiques, ce que l'on sait positivement, ce qui est; 2° les opinions, ce que l'on suppose, ce qui peut être : les propositions scientifiques forment seules la science constituée. » Platon a répété cette distinction. M. Lordat, voulant combattre certaines tendances de son époque, a fait ici une part trop large à l'induction seule : nous aurions désiré qu'il eût rappelé, à cette occasion, les remarques judicieuses de Barthez (*a*). Notre célèbre Chancelier a indiqué, comme D'Alembert, Baker, etc , les difficultés, l'insuffisance, les dangers même de l'induction Baconienne dont l'auteur de l'*Organon* a exagéré la portée, dont il n'a pas bien compris les détails, le mécanisme, les fondements réels, et qu'il a souvent mal appliquée aux sciences physiques : il ne connaissait celles-ci que très-superficiellement. (*Voy.* le parallèle de Bacon et de Galilée, par Hume.)

[2] Lordat, même ouvrage, pag. 324.

(*a*) *Nouv. élém*, T. Ier, notes p. 18.

aux motifs d'où cet acte doit découler : il est donc évident que ces motifs font partie de la pratique médicale (bien qu'ils ne la constituent pas directement), car ils en sont l'âme et le principe directeur [1]. »

Cette proposition, empruntée à Hippocrate, nous montre que la médecine pratique exige le tact médical naturel ou acquis, et que la thérapeutique (science des indications) domine l'art de les remplir (par l'hygiène, la pharmaceutique, la chirurgie).

§ 2. *Distinction de la physique et de la physiologie; de la physiologie organique, dynamique, etc.* — La physiologie est la physique des êtres vivants, en prenant le mot *physique* dans le sens le plus large : elle diffère beaucoup de la physique ordinaire, car elle ne s'occupe point d'un mécanisme physique, mais d'un organisme vivant, c'est-à-dire d'un appareil instrumental spécial dirigé par un principe interne particulier, qui travaille pour lui-même dans un but déterminé, fixé d'avance par l'architecte suprême. La physiologie humaine embrasse une partie physique ou organique, une partie dynamique vitale, une partie dynamique psychologique. La *physiologie physique* scrute les détails physiques, mécaniques, chimiques, etc., du matériel de l'instrumentation; la *physiologie dynamique vitale* s'élève jusqu'aux facultés et aux lois de la force vitale, jusqu'à cette force elle-même et à sa nature expérimentale ; enfin, la *physiologie psychologique* résout les problèmes relatifs à la substance spirituelle qui pense en nous et qui nous distingue de tout ce qui nous environne. Ces trois parties de la physiologie se retrouvent partout et s'unissent par d'indissolubles liens. Stahl signale ce qui manque à la physiologie physique : c'est l'anatomie des tissus, l'anatomie micrographique, l'anatomie chimique, etc..., et leurs conséquences physiologiques, c'est-à-dire plusieurs branches importantes dont on attribue l'idée première au XIXe siècle, et qu'on avait amplement esquissées avant nous ; il présente, à leur sujet, des points de vue dont nous pourrions profiter encore aujourd'hui. Grâce à son influence et à ses luttes, la

[1] Stahl, Avant-propos, p. 56. — *Voy.* Mathias, *περὶ χρέους ἀδιδάκτου*, et Nenter, *Physiol. medica :* cet auteur nous apprend (p. 35) que sa pratique, d'abord malheureuse, fut ensuite couronnée des plus heureux succès, quand il eut compris les œuvres de Stahl.

physiologie mécanique a commencé à céder à la physiologie organique une partie de la place que celle-ci doit occuper, ou elle s'est tout au moins cachée sous sa livrée, et l'on a pénétré davantage dans le domaine de la physiologie dynamique. Mais la route même que suivent la plupart de nos contemporains, n'est ni assez large ni assez franche; on retombe trop souvent, sans se l'avouer, dans l'ornière du mécanico-chimisme, et l'on veut, à tout prix, faire rentrer d'une manière absolue la *physique animale* et même la physiologie dynamico-vitale dans la physique générale. Quant à la physiologie, elle languit toujours par l'isolement des philosophes qui ne sont pas médecins, et des médecins qui ne sont pas philosophes. L'étude attentive de l'instrumentation démontrerait, à elle seule, que les êtres vivants ne sont point de simples machines, et que l'homme est quelque chose de plus qu'un être purement vivant. Quand on aura bien compris les rapports intimes qui existent entre l'étude de la physiologie organique, celle de la physiologie dynamique vitale et de la psychologie humaine, ces trois branches de la physiologie, que leur isolement laisse encore bien imparfaites (malgré les efforts qu'ont faits Hippocrate et ses disciples, Platon et surtout Aristote), changeront de face et feront de nouveaux progrès aussi rapides qu'assurés. Le Stahlianisme perfectionné, rectifié, peut offrir, à cet égard, de précieux documents.

§ 3. *Caractère propre de la physiologie médicale.* — Stahl insiste, à chaque instant, sur le caractère distinctif de cette physiologie. Malgré l'étendue et la profondeur de ses connaissances en physique, en chimie, en anatomie humaine et comparée, normale et pathologique, en psychologie et en philosophie générale, il s'arrête particulièrement sur les lois du *dynamisme vital humain*, parce qu'elles forment plus spécialement le domaine propre du médecin, de la *physiologie médicale*, et qu'elles sont fort négligées par ses contemporains, trop peu pénétrés des exemples donnés par les écoles légitimement Hippocratiques.

« J'ai enseigné avec succès, dit-il, les diverses branches des sciences physiques et anatomiques, j'y ai fait des découvertes nombreuses et importantes, j'ai cultivé, mieux que les autres, la psychologie et la philosophie; mais ce que je veux enseigner surtout, dans la portion physiologique de ma *Theoria medica vera*, c'est la

biologie humaine ; ce que je veux tracer avant tout, c'est l'histoire de la force vitale chez l'homme, considérée en elle-même et dans ses rapports avec le monde extérieur, avec son instrumentation, avec les facultés psychiques. » Cette marche, empruntée à Hippocrate, a été suivie par Barthez : ainsi, dans sa *Mécanique des mouvements de l'homme et des animaux*, il traite longuement du mécanisme; dans son livre *sur le Beau* et dans quelques autres écrits, il se montre grand psychologiste ; ses *Nouveaux éléments de la science de l'homme* sont particulièrement consacrés à la biologie humaine. Ce livre devait avoir trois parties : l'une pour la *physiologie physique*, l'autre pour la *physiologie vitale*, l'autre pour la *physiologie psychique et les rapports du physique et du moral :* il n'a publié que la seconde dans son entier [1].

« Toutes les connaissances relatives à la *mécanique du corps humain* ou à la *métaphysique de l'âme*, ne peuvent avoir aucune application aux principaux objets que je traite dans la première partie de cet ouvrage, tels que les forces du *principe vital de l'homme, leurs sympathies, leur réunion en système, leur modification dans les tempéraments et les âges*, etc... ; mais dans les autres parties de la *science de l'homme*, que je traiterai dans la suite de cet ouvrage, l'application de ces sciences *étrangères* devient indispensable [2]. »

Le même esprit de distinction et d'union, d'analyse et de synthèse, se trouve dans Sauvages, Bordeu, Grimaud, Dumas, F. Bérard, etc.; il forme le caractère spécial de l'École de Montpellier, qui cultive et applique, avec autant d'étendue que de sagesse, les sciences physiques, anatomiques, philosophiques, historiques, théologiques, anthropologiques pures, pour embrasser l'anthropologie dans son entier : tel est le cachet spécial des études variées dont M. le professeur Lordat enrichit depuis plus de cinquante ans les sciences médicales.

IV. De la vie et de la santé. — Nous avons déjà parlé plusieurs fois de l'importance que Stahl attache à donner de la vie, non pas simplement une idée claire, mais une idée tout à la fois claire,

[1] *Voy.* l'introduction aux *Nouveaux éléments*, 1re édit. 1778, et le titre même de cet ouvrage sur lequel on lit : 1re *partie*. La seconde édition ne renferme aussi que cette partie accompagnée de notes très-étendues.

[2] Barthez, *Nouveaux éléments de la science de l'homme*, 1re édit 1778, T. Ier; discours préliminaire, p. 21.

distincte et autant que possible adéquate. Il veut la connaître *subjectivement*, *instrumentalement*, *dynamiquement*, *substantiellement*, *objectivement*, c'est-à-dire qu'il veut savoir quel est le principe moteur substantiel d'où elle part, le sujet matériel où elle s'exerce et se réalise, l'instrument que le moteur emploie, les forces dont il dispose, le but final vers lequel il doit aboutir. Il est ainsi plus complet que les purs Baconiens, Cartésiens, Newtoniens: les premiers veulent surtout des idées claires; les seconds paraissent croire trop souvent que ce qui reste d'impérissable dans les sciences n'est guère constitué que par les faits seuls, isolés de leurs conclusions dogmatiques, sans voir assez nettement qu'au-dessus d'eux il y a les idées-principes marquées du cachet de la pérennité; enfin, les Newtoniens, persuadés qu'il faut s'arrêter aux forces abstraites et à leurs lois, ne s'aperçoivent point que, par la constitution propre de son entendement, l'homme doit s'élever franchement, mais avec circonspection, jusqu'aux substances, et qu'eux-mêmes remontent malgré eux jusque-là, sans connaître la véritable route qui y conduit. Stahl comprend aussi toute la valeur de la finalité; il se place ainsi au-dessus des trois écoles que l'on regarde comme les représentants de la réforme scientifique moderne. D'où lui vient cette supériorité?

Pour répondre à cette question, nous devrions aborder un problème dont la solution contient l'avenir tout entier de la science actuelle. Quelle est la valeur réelle de la réforme moderne? Qu'y-a-t-il de neuf, de vrai, de faux dans le Baconisme, le Cartésianisme, le Newtonisme, dans ces trois doctrines qui se disputent aujourd'hui l'empire de la science? Un pareil sujet, sur lequel nous avons longtemps médité, est trop important pour que nous reculions devant lui, quelque délicat qu'il doive paraître : mais il demande à être sondé dans toutes ses profondeurs, et nous ne pourrions le toucher ici qu'en passant. Nous lui consacrerons un chapitre très-étendu quand nous serons plus avancés dans le Stahlianisme, parce que le professeur de Halle et ses grands disciples en ont été sans cesse préoccupés.

Il y a trois classes d'hommes dans le XVIIe siècle : les réformateurs radicaux, les conservateurs absolus, les éclectiques. Les premiers veulent ou croient tout refaire; les seconds, tout conserver; les troisièmes cherchent tout à la fois à conserver et à renouveler.

Les Baconiens, les Cartésiens, les Newtoniens appartiennent à la première classe; les Stahliens à la dernière. Les premiers et les seconds connaissent trop peu le passé pour apprécier suffisamment l'étendue, l'utilité, la réalité de leur œuvre : ainsi, plus d'une fois Descartes et Newton ont cru refaire quand ils retouchaient à peine; ils ont renversé ce qu'ils auraient dû respecter avec le plus de soin. Les grands éclectiques sont plus érudits, plus sages, plus circonspects; ils s'inclinent avec respect devant les incontestables grandeurs des siècles écoulés, tout en préparant de plus larges voies à l'avenir.

Tel est le caractère de Stahl. Il pense qu'Hippocrate, Galien, Platon, Aristote, Cicéron, Sénèque, etc., que surtout S. Paul, S. Augustin, S. Thomas, etc., pèsent dans la balance des destinées humaines, plus encore qu'un Bacon ou même qu'un Descartes, etc., et cependant il mesure aussi toute la hauteur du génie moderne : mais il règle les écarts des novateurs en leur attachant le contrepoids de l'esprit antique, et donne à ce dernier les ailes brillantes et hardies de l'esprit nouveau [1].

[1] Nous ne craignons pas d'affirmer que les préjugés les plus dangereux pour les sciences règnent encore sur la valeur respective de la méthodologie, de la logique, de la psychologie, de l'ontologie, etc., de la haute scholastique, et des mêmes parties de la philosophie réformées par le Baconisme, le Cartésianisme, etc. L'avantage est du côté de la première. Les réformateurs ont développé, chacun dans un sens, l'induction ou la déduction, etc., et les facultés correspondantes, tout en resserrant trop les autres; ils ont fait dévier l'esprit humain, les uns d'un côté, les autres de l'autre; aussi voyons-nous que le génie moderne, s'élançant partout avec une incomparable vigueur, incline toujours, depuis ce moment, dans des sens opposés, sans retrouver son équilibre : la haute scholastique avançait moins vite, mais elle marchait plus droit et sur un front de bataille beaucoup plus étendu. Quand on la comprendra bien, quand on saura unir le véritable esprit scholastique au véritable esprit nouveau, la philosophie et toutes les sciences, radicalement transformées, étonneront par la rapidité, la sûreté, la grandeur de leurs progrès. Cette réforme se poursuit de tous côtés aujourd'hui par fragments qui tendent à se coordonner. Stahl l'a tentée au XVIIe siècle, se montrant souvent supérieur à ses contemporains. Voilà sous quels rapports il est du XIXe siècle. Mais s'il voit le but, il se trompe plus d'une fois en le poursuivant; sa marche et son exposition sont lourdes, obscures, embarrassées. Le véritable homme du XIXe siècle, tel qu'il cherche à se constituer, c'est Bossuet, génie plus général, plus élevé, plus puissant, et d'une incomparable clarté.

Nous voyons un exemple de sa méthode dans ses études sur la vie : suivant avec raison la marche des anciens, il pose le problème dans son entier, sans en écarter aucune partie sous prétexte de subtilité ou d'impuissance ; il sait associer pour sa solution les éléments modernes et les données antiques. Les recherches sur la vie sont, dans le Stahlianisme, un point si capital, et pourtant si faiblement analysé, si imparfaitement compris, que nous ne saurions trop y insister : c'est la clef de voûte de l'édifice. Stahl y revient à chaque instant : malheureusement son exposition est tortueuse, morcelée, enveloppée dans une phraséologie ténébreuse, sous les formes et le langage des mauvais temps de la scholastique déjà discrédités à son époque, et que l'on ne connaît presque plus aujourd'hui. Aussi avouons-nous, sans hésiter, qu'il doit s'imputer en grande partie à lui-même les résistances opposées à sa doctrine malgré son incontestable valeur, ainsi que les altérations de tout genre qu'elle a subies sous la plume même de ses commentateurs et de ses plus zélés disciples. Le vêtement de Stahl paraîtra toujours déplorable à tous ceux qui ne l'auront pas profondément examiné ; il contraste trop avec nos habitudes modernes ; les longues entrées de son édifice rebuteront de très-grands courages. Nous croirons avoir rendu un véritable service si nous parvenons par nos arguments et nos commentaires à donner à Stahl un vêtement plus nouveau, à le traduire fidèlement dans la langue de nos jours. « Stahl, m'écrivait un médecin qui l'a beaucoup médité et qui lui voue un véritable culte, est entré dans le sanctuaire de la médecine, mais il en a seulement entrebâillé les fenêtres : on l'admirera toujours, en l'étendant souvent et le corrigeant quelquefois, dès qu'on sera parvenu à les ouvrir. »

Écoutons d'abord le professeur de Halle : « Personne, jusqu'à ce jour, n'ayant encore donné une définition bonne et exacte de la vie, les diverses classifications qu'on a adoptées ont produit de grands embarras et favorisé les perplexités qui règnent partout à cet égard ; on n'a pas su apercevoir et apprécier convenablement *les rapports qui existent entre la vie et le support ou sujet auquel on l'a trouvée inhérente et unie :* aussi l'on n'est point parvenu à s'en former une idée claire, exacte, vraie, qui puisse s'appliquer à tous les êtres qu'on nomme *vivants*. Nous devons donc reprendre la question dans son entier, en suivant la seule méthode capable de conduire l'homme

à la vérité, et qui consiste dans l'art de s'élever des faits spéciaux aux faits généraux, des idées particulières aux idées générales[1]. »

Stahl recherche ensuite l'idée qu'on doit se faire de la vie du corps, de l'âme, de Dieu. Le corps a sa vie propre; il a de plus une vie qui résulte de son union avec l'âme; celle-ci a de même sa vie particulière. En se laissant guider par l'analogie, on peut étudier aussi la vie ou l'activité de Dieu dans ses rapports avec les créatures, tout en reconnaissant que la vie suprême de Dieu est sa vie propre, indépendante, qui se passe en lui-même.

§ 1. *De la vie propre du corps considéré isolément.* — Le corps humain, l'agrégat matériel jouit de propriétés physiques, chimiques, et, de plus, de propriétés hyperorganiques ou vitales (impressionnabilité, motilité, plasticité, etc.) qui lui sont inhérentes. Ce corps semble donc avoir en lui tout ce qu'il faut pour vivre (il a la vie en puissance), et cependant il ne vit point sans une condition nouvelle, sans un moteur qui lui donne l'impulsion et qui la soutienne, sans un agent vivificateur. C'est ainsi qu'un orgue a une foule d'airs musicaux *en puissance*, qui ne se réalisent pas sans un organiste. Une môle vit dans l'utérus par la vie de la mère; un cadavre vit quelque temps de cette vie qu'on a nommée *cadavérique*, parce que l'impulsion vivifiante première s'y continue faiblement pendant quelques heures; mais ces phénomènes diminuent et disparaissent bientôt, l'instrument corporel lui-même se dissout rapidement par l'absence du principe moteur et conservateur.

[1] Stahl, *De mixti*, § XLVII, T. II, p. 402. — Remarquons la justesse de cette observation : « On n'a pas encore bien défini la vie, aussi n'a-t-on pu donner à ce sujet de bonnes classifications, etc. » Bichat, élevé d'abord par son père docteur de notre École, et par son premier maître, M. A. Petit, dans le vitalisme de Montpellier, a accepté, en les dénaturant, la définition et les classifications de la vie proposées par Stahl; mais il s'est arrêté à un *vitalisme à peu près purement nominal* qui est devenu presque exclusivement physique. Buisson, parent, ami, condisciple de Bichat, s'est efforcé de rester plus près de Stahl, dont il veut être le disciple, dans son livre intitulé : *Additions aux recherches de Bichat sur la vie et sur la mort, ou de la division la plus naturelle des phénomènes physiologiques.* Buisson, comme Bichat, Richerand, Chaussier, Dumas, Pinel, Desgenettes, Laënnec, etc., avaient beaucoup lu Grimaud et y avaient puisé un grand nombre d'idées Stahliennes qu'ils ont développées dans des directions diverses. Buisson adopte la définition de l'homme donnée par M. de Bonald : *L'homme est une intelligence servie par des organes.*

§ 2. *De la vie du corps uni à l'âme, ou de la vie corporelle, de la vie associée de l'âme dans le corps qu'elle anime.* — Pour que le corps humain commence à vivre, pour que cette vie dure et se maintienne, il faut donc que son agrégat matériel vital et instrumental (organico-vital) contienne en lui un agent d'impulsion et de conservation qui le mette et l'entretienne toujours en acte : cet agent, c'est son principe vivifiant, son âme vivifique [1].

« Le corps, par rapport à l'âme, étant un organe, un instrument, l'action que cette âme exerce dans ce corps et par lui est une action organique, c'est-à-dire qu'elle consiste dans l'*actuation* de cet instrument par un agent supérieur, l'âme : *Actionem causæ superioris in instrumentum sive* ACTUATIONEM *vulgò dictam instrumenti.* C'est là ce qui constitue la vie. Il est étonnant qu'aucune École n'ait encore donné cette définition de la vie [2]. »

Ainsi, quand Stahl parle de la vie corporelle de l'âme, il désigne par là : 1° l'ensemble des actes que l'âme, en tant que vivifique, exécute dans son corps et avec son concours, pour former, développer, entretenir, réparer, etc., ce corps, de manière à ce qu'il puisse servir à tous les usages de cette âme ; 2° l'ensemble des forces (perceptives, excito-motrices, excito-plastiques, etc.) qui, unies à l'impressionnabilité, la motilité, la plasticité, etc. organico-vitales, président à ces fonctions ; 3° les lois auxquelles tous ces objets sont soumis, etc. Cela constitue le corps et le centre de la physiologie médicale.

On voit apparaître dans le passage suivant de Bordeu le Stahlianisme didynamique ou plutôt le monopsychisme didynamique, spécial aux demi-Stahliens de Montpellier. « Sauvages, ennemi des mécaniciens et animiste décidé, avait toujours recours, ainsi que Stahl, à l'âme raisonnable, qu'il mettait à la place de la nature et de l'archée : Lamure et Venel savent que notre *sensibilité et motilité, inhérentes à la fibre animale, et éclairées ou enrichies dans l'homme*

[1] Le mot *principe vivifiant* vaut mieux que celui de *principe vital*, qui donne lieu à de dangereuses équivoques ; aussi Stahl, comprenant la valeur de la terminologie Aristotélique, traduit fidèlement l'ἀρχὴ βιωτικὴ, *principium vivificum* : il ne contient pas les propriétés vitales spéciales du corps inhérentes à ce dernier, telles qu'elles sont en lui ; mais, par des facultés correspondantes, il les met en jeu, les dirige, les conserve, les soutient.

[2] Stahl, *De mixti*, § LII, T. II, p. 405.

par la présence de l'âme spirituelle et immortelle, prit naissance des disputes de Fizes et de Sauvages, etc.[1]»

Dumas est plus fidèle à la pensée Stahlienne, qu'il rend plus claire, plus précise, plus vraie dans le passage suivant :

« Stahl admit, outre les forces physico-chimiques, des forces hypérorganiques dirigées par un principe intelligent[1] qui les applique à des usages prévus, et qui, les distribuant avec une sage économie, les *proportionne* ou les accommode aux divers besoins de l'individu. Cet *homme de génie* est le premier écrivain moderne qui ait traité la science de l'homme sur un plan général et dans un ordre philosophique. *Il avait une instruction immense et choisie;* mais, attentif à la maîtriser, il se montra supérieur aux savants ordinaires, en reconnaissant dans chaque science *une métaphysique propre* qui la circonscrit. Il évita d'associer des choses disparates, *les vivants avec les morts*, d'expliquer la *nature vivante* par des lois regardées à tort comme universelles, tandis qu'elles ne s'appliquent rigoureusement qu'aux êtres inanimés. *Sa doctrine, étayée d'une multitude d'observations importantes et faciles à constater*, balança les inconvénients des hypothèses bâties au hasard sur un appareil séduisant de vérités physiques; celles-ci furent complètement ruinées par leur opposition avec les faits les plus simples de l'économie animale, dès qu'on les eut dépouillées d'un vain étalage scientifique qui devait facilement tromper[2]. »

« Cette doctrine devint celle de tous les médecins philosophes..... elle fut défendue avec enthousiasme et chaleur par tous ceux qui l'embrassèrent. L'Université de Montpellier essaya, la première, de l'introduire en France, après l'avoir dépouillée de tout ce qu'elle avait de spéculatif et d'exagéré. On vit naître de son sein les idées vastes et lumineuses que cette École exposa sur l'économie animale pendant le XVIIIe siècle[3]. »

[1] Bordeu, *Œuvres complètes*, T. II, p. 972.

[2] Dumas, *Principes de physiologie*, 1re édit. (1800), T. I, p. 126.

[3] Dumas, ouvr. cit., T. I, p. 135. — Nous examinerons plus tard les doctrines de Bordeu, de Dumas, de Barthez, etc., de notre École, en les comparant à celles de Stahl. Le professeur de Halle ne s'explique pas assez nettement sur les forces hypérorganiques et sur le rôle de cette *anima præses actuum;* ses idées, à cet égard, sont encore nuageuses, indécises, et obscurcies par des formes et un style ténébreux. A chaque instant, la lumière

Ce que Stahl vient de dire sur la vie corporelle de l'homme s'applique à tous les êtres vivants : ils ont besoin d'un corps organique (instrumental), physico-vital, et d'une âme vivifiante qui vient l'actualiser. Aussi, fidèle à la doctrine Mosaïque souvent suivie mais parfois voilée ou altérée dans l'Hippocratisme, le Platonisme, le péripatétisme, etc., Stahl admet une âme vivifiante dans tout le règne organique : cette âme est végétative, végétativo-sensitive, végétative sensitive et raisonnante, selon qu'il s'agit des végétaux, des animaux, ou de l'homme.

§ 3. *De la vie propre de l'âme humaine.* — L'âme humaine, n'étant pas simplement végétative et sensitive, mais offrant de plus un caractère spécifique (la faculté raisonnante), a une vie propre qui se passe tout-à-fait en elle et constitue en sa faveur une existence supérieure, une vie intelligente, sociale, morale, religieuse, etc., tout-à-fait distincte de toute vie corporelle, même humaine. C'est là ce qui a fait admettre chez l'homme, dans plusieurs Écoles, non pas seulement un mode vital intellectuel, mais une âme intellectuelle tout-à-fait différente de l'âme vivifique : l'âme intellectuelle serait alors seule, spirituelle et immortelle, tandis que l'âme vivifique serait corporelle et périssable.

Stahl s'est attaché à combattre cette dernière doctrine, qui est celle du vitalisme dipsychique ou vitalisme dualiste, bien qu'elle lui parût séduisante, ainsi que nous le ferons voir par la suite. Le vitalisme dualiste a cru pouvoir se rattacher au Mosaïsme, à Hippocrate, Platon, S. Paul, S. Augustin, S. Thomas, etc., et même quelquefois à Stahl ; les hommes éminents qui se sont efforcés de lui donner ce grand appui traditionnel, ont déployé pour cette œuvre une grande habileté unie à toutes les ressources d'une vaste érudition ; cependant, quand on examine de près les textes dont ils ont fait usage, on s'aperçoit qu'ils ont commis de très-bonne foi d'incontestables erreurs, signalées et démontrées plusieurs fois par l'Église [1].

qui réside au foyer de son esprit est prête à se traduire dans son exposition ; elle apparaît même par de nombreux éclairs qui s'échappent de son génie, mais elle n'est pas complète et lucide ; les forces vitales de Stahl paraissent à demi mécaniques, les éléments végétatif et sensitif de son âme humaine semblent trop absorber l'élément libre et spirituel.

[1] Barthez est peut-être celui qui a rassemblé, sous la forme la plus saisissante, les arguments qui pourraient le mieux militer en faveur du

Le professeur de Halle se pose nettement cette question : « L'âme humaine a-t-elle, indépendamment de ses actes vivifiques, de sa vie en faveur du corps, une autre vie séparée en quelque sorte, dans laquelle elle oublie de plus en plus son enveloppe et sa vie terrestres, pour se renfermer dans ses pensées et s'élever progressivement à une vie supérieure qui lui montre sa fin dernière et sa céleste origine? » Il répond par l'affirmative. « Est-il vraisemblable, dit-il dans plusieurs passages, que l'âme humaine ait un mode d'existence dont le but soit l'acte simple et absolu de la pensée, de telle sorte qu'elle se livre alors à des actes qui lui soient entièrement propres, qui ne se rapportent qu'à elle, et qui l'absorbent si complètement qu'elle n'intervienne plus dans les fonctions qui ne la regardent pas directement et dont elle se sert d'une manière précaire et secondaire pour ses usages intellectuels? Nous croyons pouvoir affirmer tout-à-fait cette vraisemblance, etc. » Il énumère ensuite les motifs de cette croyance, qui a, pour lui, non pas une certitude physique humaine, mais une certitude morale et religieuse qui présente à ses yeux une valeur bien supérieure.

La doctrine de Stahl, relative à la vie intellectuelle de l'âme considérée dans ses divers degrés, ne se rapporte point directement à la *physiologie médicale pratique;* elle apartient à la *physiologie philosophique et théologique:* aussi l'a-t-il présentée avec peu de développement, sous une forme abrégée, et dans quelques traités spéciaux qu'on a peu consultés : il a laissé, d'ailleurs, à quelques-uns de ses élèves, entre autres à Samuël Carl, le soin de la compléter. Dans sa *Theoria medica vera*, il a surtout pour objet d'étudier les fonctions de l'âme relatives à son corps, à sa vie terrestre; il fait alors vivement ressortir l'influence du physique sur le moral. Ceux qui n'ont pas bien saisi le but de ce livre, l'ont accusé souvent de sensualisme et même de matérialisme; mais il y a plusieurs passages où l'on trouve des élans si élevés d'un spiritua-

vitalisme dualiste D'après lui, cette dernière doctrine aurait été dominante chez les anciens et les modernes, tandis que le monopsychisme n'aurait été défendu que par l'Aristotélisme et le Cartésianisme. Nous montrerons que notre illustre chancelier a été trompé plusieurs fois par les textes qu'il a cités, et surtout qu'on a, depuis, exagéré souvent la portée de ses doctrines et de celles de ses disciples, dont on n'a point compris l'esprit réel, les véritables tendances.

lisme supérieur, qu'on a cru y remarquer des contradictions avec le reste de l'ouvrage, ou des hésitations, ou un idéalisme mystique. Ce sont là deux erreurs par rapport au Stahlianisme. La doctrine du professeur de Halle est homogène et unitaire, c'est toujours le spiritualisme chrétien pratique: mais son allure change selon qu'il traite de la vie corporelle de l'âme ou de sa vie intellectuelle dans ses rapports avec les choses corporelles, avec elle-même, avec la société, avec Dieu, etc.; selon qu'il touche à la vie de Dieu lui-même. Si l'on ne tient pas compte de cette remarque importante, le Stahlianisme devient une lettre close. Du reste, on conçoit facilement les méprises des commentateurs de Stahl, pour peu qu'ils soient mal intentionnés, prévenus ou inattentifs. Il a eu le grand tort de ne pas exposer avec assez de clarté sa méthodologie, sa logique, son ontologie, les principes de sa philosophie générale. Ses fragments historiques sont profonds mais écourtés. On voit encore que sa *Theoria medica vera* est formée avec des fragments de ses divers ouvrages, dont le lien n'est pas toujours facile à saisir : il semble même parfois manquer entièrement [1].

Stahl n'a pas eu le temps d'en faire un livre; il a lui-même conscience de ses défauts : « *Cùm autem per alios meos labores, quibus imprimìs Spartæ mihi concreditæ, tùm etiam proximè auxilium meum postulante inservire connitor, hoc perficere per tempus non liceat, cujuslibet propriæ industriæ atque curæ commendo, etc.* » C'est ainsi qu'il termine son *Præmium physiologiæ*.

Il a énoncé les idées-mères, les idées législatrices *physiologiæ veris physicis et organicis conditionibus et medico scopo præcipuè vindicatæ:* quant au perfectionnement des détails, au fini de l'œuvre, il le recommande *cujuslibet propriæ industriæ atque curæ*, au génie

[1] On peut consulter, pour l'étude des rapports du physique et du moral, les deux discours de Gaubius : *De regimine mentis quod medicorum est, primus 1747, alter 1764.* Dans le premier, l'auteur montre l'influence du physique sur le moral, c'est-à-dire du corps vivant et de la vie corporelle de l'âme sur la vie spirituelle ; dans le second, il traite de l'influence du moral sur le physique ou de la vie intellectuelle et morale sur la vie corporelle. Bien que Gaubius fût élève de Boërhaave, il se rapproche beaucoup de Stahl : voy surtout sa dissertation inaugurale : *Idœa generalis solidarum partium* (1724), son *Oratio de chemiâ* (1732), etc. : il se déclare partout contre les prétentions exagérées des iatrophysiciens et des iatrochimistes.

propre de ses successeurs; *sed omninò veram hujus rei, quinetiam usus illius agnitionem et cognitionem omninò utique commendo.* Sa physiologie n'est point une anthropologie complète ; c'est surtout une physiologie médicale pratique ramenée aux véritables données organico-physiques.

Ces explications nous montrent l'utilité de l'œuvre de M. Blondin. Une traduction de la *Theoria medica vera* doit être accompagnée de celle des œuvres qui la complètent : cela même est insuffisant, si l'on n'y joint des arguments, des commentaires particuliers et généraux, des notes, des traités originaux confiés *propriæ industriæ atque curæ* d'auteurs spéciaux, etc. « Il faut, me disait un fervent animiste, que Stahl trouve parmi nous des exécuteurs testamentaires; il le mérite, et ce pénible travail doit tourner au profit de la science moderne. » Tel est le but que M. Blondin et ses collaborateurs s'efforceront d'atteindre. Les deux derniers volumes, sous le titre de *Commentaires*, contiendront, en abrégé, un cours complet des sciences médicales pratiques.

Quand le professeur de Halle aborde les questions délicates de la physiologie philosophique, il montre en général autant de réserve que de fermeté, autant de finesse que de science. N'oublions point que dans la partie physiologique de sa *Theoria*, que nous commentons en ce moment, il s'agit particulièrement de *physiologie médicale pratique*, de la vie de l'âme dans ses rapports avec son corps. Nous n'aurons donc guère ici à parler de la vie intellectuelle, considérée dans ses régions supérieures : nous nous occuperons spécialement de cette dernière, à propos des écrits que Stahl et ses élèves lui ont consacrés; nous montrerons alors les liens qui unissent ses travaux avec les dernières pensées de Maine de Biran, avec les idées de M. de Bonald et des grands théologiens de nos jours.

IV. Du but final du corps.— Stahl va traiter particulièrement de la vie de l'âme dans le corps, pour confirmer sa théorie et bien connaître l'agent vivifiant. Ici, trois questions se présentent : Quel est cet agent, ce principe qui vit dans le corps et par lequel le corps vit d'une vie complète, soutenue, réelle? De quelle manière, sous quelles conditions s'accomplit la vie du corps et la vie corporelle de l'âme? Quel est le but de cette vie? La cause finale ou le but occu-

pant le premier rang parmi les causes, puisque c'est elle qui dirige la cause efficiente dans l'accomplissement de ses actes, Stahl donne la priorité à la troisième question; puis il passe à la seconde (la cause instrumentale), pour résoudre enfin la troisième et remonter ainsi à la cause efficiente. Stahl, très-religieux et même piétiste, est convaincu de l'existence d'une vie future, dont la vie présente n'est qu'une période préparatoire; il croit, de plus, que, dans cette vie passagère, l'âme humaine, profondément altérée, s'est beaucoup éloignée de son type primitif: « il lui reste de bonnes *intentions*, d'excellentes *tendances;* mais elle se trompe souvent, à chaque instant, dans l'*invention*, *les moyens d'exécution*. » L'âme est faite pour penser, aimer, vouloir, accomplir le vrai, le beau, le bien : tel est le but, la fin de sa vie propre. Par malheur, pendant sa vie terrestre, elle a toujours besoin de s'appuyer sur son instrument corporel, de s'accommoder à ses exigences, qui sont grossières et brutales dans un état de civilisation peu avancé : elle cède souvent à ses faiblesses, à ses caprices, à ses besoins artificiels, plus délicats, mais plus nombreux et plus impérieux peut-être, sous l'empire d'une civilisation plus perfectionnée. Depuis que la vie corporelle a pris un si grand développement, l'âme est dominée par son corps et perd à chaque instant son indépendance et sa liberté.

§ 1er. *Cause finale du corps et de la vie corporelle de l'âme.* — « Quand nous voulons nous mettre en rapport, pendant notre vie terrestre, avec les choses corporelles qui nous entourent, nous voyons que, *par nos facultés naturelles*, notre âme ne peut absolument rien sans nos instruments corporels, même en ce qui concerne directement son acte principal et supérieur (la pensée, la volonté). En effet, nous ne pouvons rien embrasser au moyen de nos sens, et, par conséquent, nous ne pouvons avoir des idées et des connaissances précises sur les objets qui nous touchent, qui sont sous nos yeux, etc., etc., sans l'intermédiaire préalable de nos sens corporels : de même nous ne pouvons rien effectuer, nous ne pouvons exécuter aucun acte volontaire concret, sans le ministère des organes corporels moteurs [1]. »

On a vivement attaqué cette proposition fondamentale du Stahlia-

[1] Stahl, *De scopo aut fine corporis*, § III.

nisme : on a dit qu'elle était sensualiste, contraire à l'orthodoxie philosophique et religieuse, qu'elle conduisait au matérialisme, etc. Stahl a répondu victorieusement à toutes ces accusations, en expliquant et développant sa pensée [1].

« L'homme, ainsi que l'enseigne la théologie, n'est pas simplement un esprit; c'est un esprit *naturellement* uni à un corps, et si bien fait pour cela, qu'au moment de la résurrection, il reprendra ce compagnon naturel, transformé, purifié selon ses mérites. » La théologie, restant dans le vrai, et se plaçant au-dessus des rêves dorés de l'idéalisme et des théories funestes des divers sensualismes, a maintenu à leur véritable place le corps et les corps, en tant qu'instruments de l'âme, en tant que milieux au sein desquels elle est placée [2]. Nous ne sommes plus simplement une intelligence servie par des organes, mais une intelligence unie à des organes, ministres nombreux, imparfaits, indociles, influencés par le monde extérieur, et qu'il est difficile de ramener à l'harmonie, lors même qu'ils ne troublent point l'âme dans l'ensemble unitaire de ses facultés. Voilà ce qui est, ou du moins ce que nous pouvons humainement démontrer, au nom des sciences physiques : nous pouvons aller plus loin, mais alors nous entrons dans un autre domaine, et nous ne sommes plus de simples physiologistes praticiens. Ceci, du reste, nous montre notre faiblesse, la nécessité d'une révélation; cela nous fait concevoir le besoin

[1] *Voy.*, entre autres, son *Negotium otiosum.*

[2] L'âme vit dans son corps, qui est son milieu immédiat; le corps vit au sein du monde extérieur, qui lui sert aussi de milieu ; enfin l'âme a aussi une vie spéciale dans un milieu supérieur au sein de la Divinité, ainsi que nous l'enseignent ces magnifiques paroles de l'Apôtre, dont le panthéisme s'est efforcé d'abuser en les dénaturant : « *In Deo vivimus, movemur et sumus.* » Cette pensée traditionnelle, empruntée au Mosaïsme, se trouve souvent dans Platon. « L'âme humaine, dit-il, a dans les profondeurs de son être une racine sublime, par laquelle on la voit suspendue à Dieu qu'elle touche et qui la touche de toute part. » Aristote nous enseigne que le λογὸς humain, son entendement, est directement illuminé par le λογὸς ou l'entendement divin, et que le véritable instrument par lequel il accomplit cet acte est la vertu, le principe moral. Nous retrouvons les mêmes idées dans les Péripatéticiens successeurs d'Aristote, dans Cicéron, Sénèque (surtout dans ses derniers écrits, où l'on aperçoit mieux l'influence chrétienne), dans Marc-Aurèle, etc. Platon et toute l'École alexandrine adoptent et développent, malgré leur antagonisme panthéistique issu du paganisme, le dogme chrétien de la vie spirituelle de l'âme, et la nécessité de la conversion de l'âme vers Dieu. (*Voy.* Chauvet, *Théorie de l'entendement dans l'antiquité.*)

absolu et, par suite, la réalité de la miséricorde infinie de Dieu, qui n'est limitée que par sa justice infinie [1]. »

« Il faut donc, chez l'homme, que les sens corporels (internes et externes) frappent à chaque instant à la porte de l'entendement, et que les organes moteurs soient toujours au service de la volonté; il faut qu'il en soit ainsi, non point pendant quelques instants, mais pendant un temps considérable, car la science, composée d'une série de pensées longuement et lentement enchaînées, ne s'acquiert que péniblement et à force de temps, de même que nos actes exécutifs, successifs et pénibles comme nos pensées, réclament aussi une durée prolongée. »

« Ainsi, pendant son existence terrestre, l'âme ne peut, en aucune manière, se passer de son corps, instrument de ses pensées et de ses volontés; l'agrégat matériel doit être disposé, organisé, comme nous le voyons, pour servir à ces usages; il doit y avoir un rapport exact entre la nature et le développement des organes corporels, sensitifs, intellectuels, volontaires, et les facultés correspondantes de l'âme; la perfection instrumentale doit être obtenue et conservée en s'accommodant aux destinations spéciales des âges, des sexes, etc. Le corps humain n'est pas fait seulement pour vivre, mais il vit pour que l'âme remplisse les hautes fonctions auxquelles elle a été destinée; il est fait pour une âme humaine, c'est-à-dire pour un esprit d'un ordre particulier, comme cet esprit est fait pour ce corps : aussi l'âme d'un animal, parfaitement vivifique pour le corps d'une brute, ne saurait vivifier le corps d'un homme. »

C'est en s'appuyant sur ces données que Stahl réfute les chimères

[1] *Voy.* Stahl, *Negot. otios.*, et les développements donnés par J. S. Carl, son élève, dans ses traités : *De principiis cognitionis, sive de naturalis veritatis criterio trino in unum confluente, experientiâ, ratione, revelatione, percipiendo sensu intellectu, fide*, 1725, *et diætetica sacra* 1717. C'est surtout dans S. Bonaventure et dans son école, que l'idée de Dieu considéré comme le milieu au sein duquel vit l'âme humaine (*In eo vivimus, movemur et sumus*) est présentée sous toutes ses formes. Le *sens divin de l'âme* est, avant tout, du sentiment; par lui, *nous goûtons Dieu, nous nous enivrons de ses parfums, nous le voyons, nous entendons sa voix*, etc., non pas avec une conscience nette et distincte, mais par un sentiment plein de charmes, par une inspiration qui échappe à l'analyse, et que l'analyse affaiblirait loin de lui donner plus de force, etc. (Voy. *Itinerarium, theologia; voy.* aussi l'exposition de Gerson.)

de la métempsycose; il croit, au contraire, qu'un esprit d'un ordre supérieur peut, pendant un certain temps, prendre la place de l'âme humaine et vivifier notre corps[1].

« Puisque l'âme spirituelle a un si grand besoin de son corps disposé et maintenu dans une grande perfection pour accomplir les actes suprêmes de sa vie intellectuelle, il est très-probable, *à priori*, qu'elle le connaît à fond, dans tous ses détails; qu'elle le dirige en tout; qu'elle maintient et surveille toute la conservation corporelle instrumentale; on doit même croire qu'elle a une large part dans sa construction. »

Cette proposition *inductive*, d'après laquelle Stahl confie à l'âme toutes les fonctions, tant vitales qu'animales, qui s'exécutent en faveur du corps, est très-logique. « Sur qui doit-on compter pour la fabrication, l'entretien d'un pareil instrument, plus que sur l'ouvrier qui doit s'en servir? Supposons qu'on en charge un agent moins intéressé à cette œuvre, il aura des négligences : or, ici un moment d'oubli suffit pour l'altérer et même le détruire, car toutes ses parties tendent et doivent tendre sans cesse à se dissoudre; en supposant même sa conservation possible, il est évident que, si l'agent vital n'obéit pas au moindre signe de l'âme, la pensée ne saurait plus se produire, la volonté cesserait de s'exécuter.» Aussi les adversaires du monopsychisme, quand ils sont de bonne foi, conviennent que l'animisme est la doctrine la plus rationnelle, et qu'on ne peut la combattre qu'*à posteriori*, par des faits : c'est pour cela que Stahl s'efforce partout de joindre à ses arguments rationnels si puissants, des preuves expérimentales tout aussi démonstratives. Pour lui, l'âme spirituelle n'*éclaire* pas seulement le corps organique vital, « elle ne l'influence pas simplement par sa présence, elle le dirige positivement et directement vers son but, dont elle a une con-

[1] Platon a répété trop souvent que le corps est la prison de l'âme ; il a trop rabaissé l'instrument; il a supposé que les âmes des animaux pouvaient, en s'épurant, devenir des âmes humaines, enlevant ainsi à ces dernières leur caractère propre et leur dignité. Plus fidèles à la tradition Mosaïque, Hippocrate et Aristote ont redressé cette double erreur. S. Thomas croit que le seul tort de Platon c'est d'avoir voilé sa pensée sous des métaphores; entre autres mérites, Aristote aurait eu celui d'enlever ces voiles : tel est un des procédés que S. Thomas emploie pour concilier le Lycée et l'Académie.

naissance intuitive ; elle accomplit cette œuvre en lui imprimant un mouvement spécial déterminé dont elle fixe la quantité, la direction, les qualités; en le surveillant dans tous ses détails, d'après ses lois propres; en réalisant une idée-type imprimée en elle par le Créateur et modifiée par diverses circonstances importantes, mais accessoires. Entre l'âme humaine et son corps, il n'y a pas de principe vital végétatif, pas d'âme sensitive, pas d'esprits naturels, vitaux, animaux, intellectuels, etc., rouages hypothétiques, compliquants, embarrassants, etc.; il n'y a que le mouvement émané de son activité motrice. »

§ 2. *De l'instrument direct de l'âme spirituelle.* — « Si l'on médite sur le but final du corps et de sa vie corporelle, qui ne sont faits, l'un et l'autre, que pour le service de l'âme spirituelle, et sont subordonnés à l'acte de l'intellection, de la pensée, de la volonté, et cela durant long-temps, on en voit ressortir suffisamment (par une déduction tirée *à priori* de ce but) la démonstration de cette proposition : « que l'âme spirituelle est bien la cause efficiente de la vie corporelle, qu'elle est le *principe vivifiant du corps.* » Nous trouverons, en faveur de cette vérité, un second *argument déductif* appuyé sur la nature de l'instrument immédiat à l'aide duquel l'âme accomplit tout à la fois les fonctions de sa vie corporelle et celles de sa vie spirituelle [1].

Cet instrument est le mouvement. En effet, le mouvement appartient à l'essence de l'âme et caractérise spécifiquement son activité. Le mouvement est l'élément fondamental des actes vitaux, végétatifs, conservateurs, des actes sensitifs, locomoteurs, de la pensée; car l'âme se meut dans ses pensées, et les parcourt en les

[1] Stahl, *De scopo seu fine corporis*, § VII.

Les arguments de Stahl sont déduits (par *à priori* ou par syllogisme descendant) de ces deux propositions préalables, expérimentales et rationnelles : 1° Le corps est l'instrument corporel de l'âme ; 2° le mouvement est l'instrument immédiat tout à la fois général et formel (spécial) de ce principe animateur. Stahl établit que les théologiens ont toujours tenu bon pour le monopsychisme médical; mais, plus disposés à censurer qu'à détruire radicalement les doctrines des autres sciences, que l'on pouvait, par un excès de rigueur, accuser de s'éloigner de leurs dogmes (*immittere unguem potiùs quàm falcem*), ils ont toléré les esprits vitaux, animaux, etc., à la condition qu'on n'en tirerait pas un double psychisme substantiel.

enchaînant par un mouvement discursif [1]. Le mouvement, considéré dans son essence intime et générale, est *incorporel;* c'est l'acte abstrait d'un principe moteur avec lequel il semble se confondre; il conserve cette incorporéité, même quand il se détermine en se réalisant dans un corps, comme quand il se réalise dans un esprit. Il est donc d'un genre analogue à l'âme elle-même, et s'accommode pourtant à l'essence des corps sur lesquels il agit [2]. Les mouvements vitaux humains se rapportent d'ailleurs tous à une même intention, à un même but général, la connaissance et la pensée.

Le passage dans lequel Stahl énonce ses idées à ce sujet, mérite d'être reproduit, en serrant le texte de très-près : « L'agent instrumental de l'âme est une chose réelle tout-à-fait étrangère à l'essence et à la nature entière du corps, tandis qu'il est doublement de la même famille que l'essence et la nature absolue et spécifique de l'âme; car, 1° il est *incorporel*, en soi, comme cette dernière, et 2° comme elle aussi, il s'unit au corps pour exercer sur lui son efficacité, son activité. De plus, il est très-évident que cet agent est l'instrument de l'âme, non-seulement dans l'accomplissement de ses fonctions vivifiques nécessaires pour l'existence et la durée de ce corps, mais encore et bien davantage dans celles qui se rapportent aux usages et aux intentions indépendantes, propres *(nudis)*, pures et directes de l'âme même. Cela est poussé si loin que, dans ses actes les plus éminents, dans ceux où elle déploie le mieux son activité spécifique, l'âme exerce sur cet agent un empire si absolu, qu'elle le gouverne, le dirige, augmente ou diminue son intensité; qu'elle le tourne, le ploie selon son libre arbitre et sa volonté. Cet agent est approprié d'une manière si complète et si naturelle aux fonctions immédiates de l'âme, que tous les actes essentiels et propres qu'elle doit entreprendre et achever sont exécutés et accomplis entièrement au moyen de cet agent, qui n'est pas seulement son instrument véritable, mais qui

[1] Cette proposition, que Stahl attribue à Aristote, n'appartient pas directement au chef du péripatétisme; on la trouve dans les livres des *Épidémies* d'Hippocrate, qui a distingué de même l'acte (ἐνεργεία), de la puissance (δύναμις), dans son traité πέρὶ τροφὴς.

[2] Voy. *Negot. otios.*

est son acte propre et générique, son intermédiaire direct et immédiat plutôt qu'un pur moyen instrumental. Cet agent, c'est le mouvement [1]. »

Ainsi, ce qui domine d'abord dans l'essence de l'âme, c'est la faculté motrice, et c'est son acte moteur qui lui sert d'instrument immédiat le plus capital dans les actes de sa double vie corporelle et spirituelle; or, un acte moteur est *incorporel*, c'est-à-dire de la même famille que l'âme, et cependant il peut comme elle s'unir à un corps. Ces déclarations sont fondamentales, car là réside le caractère propre au véritable animisme, et la réfutation d'une foule de systèmes physiques, métaphysiques, médicaux. Stahl aborde les questions de *force*, de *matière*, d'*esprit*, de *vie*, de *mouvement*, etc., c'est-à-dire les problèmes dont la solution explicite et implicite est indispensable, et décide le caractère et l'avenir de toute doctrine. Les mots que nous indiquons ici sont employés à chaque instant, et cependant un grand nombre d'auteurs distingués n'ont, sur les objets qu'ils représentent, aucune idée fixe, exacte, vraie, et divaguent à chaque instant, se cachant souvent à eux-mêmes, sous l'ambiguité des mots, le vide, l'embarras, les contradictions de leur pensée : de là, ces paralogismes si étranges de la plupart de nos systématiques, et cet arrêt qui déclare la physiologie un roman, en étendant à la science entière une accusation justement méritée par tant d'hommes qui ont voulu en être les interprètes [2].

Kurt Sprengel [3] et beaucoup d'autres avec lui ne comprennent point que le mouvement est quelque chose d'*immatériel*. Cet auteur confond *immatériel* et *spirituel* avec *incorporel*; il ne conçoit nullement la pensée de Stahl, et n'a jamais analysé les idées de *mouvement*, de *force*, etc., sur lesquelles il a émis des opinions fort diverses et même contradictoires. Le mouvement suppose 1° un agent moteur, 2° un acte moteur, 3° un mobile, 4° un déplacement de celui-ci. Quand un astre se meut, je vois l'astre (le mobile) et son déplace-

[1] *De scopo corporis*, § VII et VIII.

[2] *Voir*, sur l'ontologie de Stahl, la thèse de M. Gausserand, sur le Propempticon de Stahl, *De commotionibus sanguinis* (Montpellier, 1859) : ce travail a été rédigé sur des notes prises à nos leçons.

[3] T. V, p. 207.

ment qui sont des choses *sensibles, matérielles;* mais je n'aperçois ni l'agent ni l'acte moteur, qui sont des choses *intelligibles*, non sensibles, incorporelles. Qui de nous a jamais vu l'attraction ou force attractive Newtonienne, l'électricité avec ses doubles forces attractive et répulsive, etc.? Et cependant nous admettons l'existence et la réalité de ces forces, de ces agents : toute force, tout acte moteur intime n'est pas une chose *sensible, corporelle;* c'est une chose *intelligible, incorporelle*, à moins qu'on ne confonde les sens avec l'entendement, ce qui est corporel avec ce qui est incorporel, et que l'on n'aperçoive rien au-delà de la matière. Dans ce dernier cas, « on manque d'un sens, on est aveugle, ce qui n'empêche pas de parler de lumière et d'imiter même les hiboux soutenant que leurs yeux sont plus perçants que ceux des oiseaux de haut vol. » (Aristote.)

Nous avons emprunté à Stahl et à ses partisans les observations que nous venons de faire sur les adversaires du Stahlianisme et sur les erreurs nombreuses qu'ils ont commises dans leurs objections à l'animisme : ces erreurs tiennent à l'absence d'idées suffisamment justes et précises sur les forces, les causes, la matière, l'esprit, la vie, etc. Mais, tout en reconnaissant ce qu'il y a là d'exact et de légitime, nous devons avouer aussi que les Stahliens et leur chef ont fourni des armes puissantes contre eux-mêmes par une exposition peu méthodique, une désolante ambiguité, un langage difficile, des expressions trop vagues et mal déterminées. Le professeur de Halle aurait dû distinguer l'agent moteur, la force motrice, l'acte moteur, enfin le changement survenu dans le mobile, c'est-à-dire le mouvement réalisé. Quand un mobile est mû, ce qu'on nomme vulgairement mouvement c'est le déplacement du mobile, c'est-à-dire l'effet de l'acte moteur; c'est par ce déplacement qu'on mesure le mouvement. Quand l'acte moteur s'exerce dans l'esprit, celui-ci passe d'une pensée à l'autre; cette succession des pensées est le mouvement de l'esprit et lui sert de mesure; ce mouvement peut servir à compter le temps, comme l'écoulement du sable dans un chronomètre à sablier.

De même, quand Stahl dit que le mouvement est d'une tout autre espèce que l'essence des corps et de la même famille que l'essence de l'âme, il aurait dû le prouver rigoureusement, de

manière à rendre toute contestation impossible. Il le pouvait, et ne l'a fait nulle part sans tergiversation, sans détour ; aussi les discussions ont continué et continuent encore. Il tenait ce fameux fil du labyrinthe dont Bacon parle tant, et qu'il ne connaissait pas assez ; mais il n'a pas bien su en faire usage ; il s'est engagé dans un dédale où il parvient à se retrouver, mais où il nous laisse perdus. Le professeur de Halle a retourné ces questions dans plusieurs sens, surtout dans son *Negotium otiosum;* mais il s'y est pris de telle sorte, que celui qui connaît ces sujets à fond peut seul s'assurer de l'étendue de sa science philosophique, tandis que le lecteur qui ne les possède point parfaitement ne peut guère le prendre pour guide et doit le trouver presque inintelligible. Les riches trésors du Stahlianisme sont à moitié perdus si l'on n'en donne pas la clef : on comprendra mieux maintenant le but du livre de M. Blondin et de ses collaborateurs. Quelle est l'essence : 1° de la matière inorganique ; 2° des êtres simplement vivants ; 3° de ceux qui sentent, vivent et ont même un certain degré d'intellectivité ; 4° de l'âme humaine ; 5° des esprits supérieurs ; 6° de Dieu lui-même ? Telles sont les questions suprêmes que le XVII[e] siècle s'est efforcé de résoudre, dans les limites de nos moyens de connaître. Ces questions nous ont été léguées par nos prédécesseurs, et nous les poursuivons, comme on les poursuivra de nouveau, car l'humanité doit les résoudre. Avons-nous avancé beaucoup ? Oui, dans un certain sens, tout en reculant dans d'autres. Pouvons-nous faire beaucoup mieux ? Oui, sans doute ; cette œuvre est même plus laborieuse que difficile. Quel procédé faut-il mettre en usage ? C'est surtout la méthode historique. Quels auteurs faut-il principalement consulter ? Les grands Scholastiques et le XVII[e] siècle, à la tête duquel marche Bossuet, le plus grand philosophe de cette époque.

Les Baconiens et les Cartésiens ne voient que des corps et des esprits : cela est évident pour les seconds, et n'est pas moins certain pour les premiers, qui ne savent même pas exactement ce que sont les corps et les esprits. Quand Bacon déclare que l'âme humaine irrationnelle est *une substance corporelle atténuée et rendue invisible par la chaleur,* on ne peut douter qu'il n'en fasse une matière ; lorsque, plus tard, il lui donne le sentiment et une sorte d'intelligence, il allie monstrueusement les qualités des corps à celles des

esprits et suppose une matière qui pourrait très-bien penser [1]. Bacon et Descartes ignorent ce qu'est la vie. Le philosophe français donne aussi une idée inexacte de la matière et des esprits, quand il regarde l'*étendue* seule comme l'essence de la première, et la *pensée* comme l'essence unique des seconds : il ne distingue point les divers genres d'essences *génériques, spécifiques*, etç. Si les corps ne sont qu'*étendus*, si les esprits ne sont que *pensants*, ils ne peuvent agir les uns sur les autres; le monde spirituel et le monde corporel n'ont plus de lien. S'il n'y a que des corps et des esprits, les plantes et les animaux sont de simples machines; le règne purement vivant, le règne vivant et sentant sont effacés tout d'un coup, et l'univers est doublement mutilé : dès-lors, la science de la vie n'existe plus. Dans le Baconisme, les difficultés deviennent plus grandes encore, les erreurs se multiplient; nous rétrogradons vers le pneumatisme du traité *περί φύσιων*, *de pneumatibus*, vers l'éther ou le feu intelligent de l'opuscule *περί αρχων* et des Stoïciens; nous sommes en plein panthéisme [2].

Les disciples de Descartes, et avant tous Leibnitz et Malebranche, comprennent que leur maître s'est trompé dans la définition qu'il a donnée de la *matière* et de l'*esprit*, dans sa conception de l'*étendue*, de la *force* et du *mouvement ;* ils cherchent à y introduire des

[1] Cette âme corporelle est un *souffle* d'une nature d'air et de feu, préparée par la mollesse de l'air à recevoir les *impressions*, et par la vigueur du feu, à lancer l'*action;* elle est nourrie de parties aqueuses et de parties huileuses, entretenue et fortifiée par le sang spiritueux des artères; elle se rassemble surtout vers la tête, parcourt les nerfs, etc. (Bacon, *De augment. scient.*, IV, 3.) On voit que le *rigoureux* Bacon, avec sa méthode inductive, ne recule pas devant l'hypothèse : son principe vital est le *πνεῦμα* sensitif et moteur de quelques anciens, le *blas sensitivum* et *motivum* de Van-Helmont, notre fluide nerveux, etc. Pour lui, le corps vivant est une *machine* dirigée par une vapeur sensitive et motrice.

[2] On voit par ce qui précède que, dans le Cartésianisme comme dans le Baconisme, les corps vivants sont nécessairement des machines : aussi, sous la domination de ces deux doctrines, les théories médicales du XVIIe siècle durent être essentiellement mécaniques. Au XVIIIe siècle, Haller, cartésien en physiologie comme son maître Boërhaave, suivit, à peu de chose près, la même impulsion; qui n'a pas encore perdu son empire de nos jours. C'est aux écoles de Stahl et de Montpellier que revient la gloire d'avoir attaqué sans cesse un aussi dangereux système, en déterminant exactement l'idée de vie, en distinguant la matière brute, les êtres vivants, les esprits : elles ont ainsi ramené l'anthropologie à ses véritables principes.

modifications utiles ; mais ils s'égarent en chemin, et imaginent, le premier, son *harmonie préétablie ;* le second, son *occasionalisme* et sa *vision en Dieu*. Dès-lors, le panthéisme les envahit, à leur tour, comme Spinoza, par des voies différentes. Malgré tous ces efforts, la véritable notion de la *matière* et de l'*esprit* ne peut avoir sa place, et l'on ne sait où se prendre pour trouver celle de la vie [1]. Kant et ses successeurs, Reid et l'École écossaise s'enfoncent de plus en plus dans ce chaos, où ils jettent en passant quelques lumineux éclairs. Depuis plus d'un demi-siècle, cette philosophie, aussi savante que ténébreuse, superficielle tant qu'elle semble claire, obscure dès qu'elle veut devenir profonde, a tout envahi, même en Italie et en France, où quelques bons esprits ont résisté seuls à la foule, en se rattachant aux saines traditions du spiritualisme chrétien pratique. Jusqu'à ce jour, l'Allemagne n'a pu sortir entièrement du panthéisme qui marque la plupart de ses œuvres de son cachet ineffaçable ; il se retrouve même dans la partie pratique de ses travaux physiologiques (si remarquables d'ailleurs sous une foule de rapports), et nous enveloppe souvent sous ses étreintes puissantes.

Stahl avait aperçu tous ces dangers : de là ses luttes énergiques contre les déviations des Écoles Baconienne et Cartésienne ; de là sa prédilection pour le véritable spiritualisme pratique, et pour tous ceux qui l'avaient enseigné ; de là ses recherches incessantes sur l'essence de la matière, de l'esprit, de la vie, du mouvement, du temps, de l'étendue, de la force, etc. Il revient à l'animisme primitif ; malheureusement il craint de sortir de l'animisme médical, et sa pensée, qui ne remonte pas assez haut, n'a pas l'élévation, la profondeur, l'étendue, la clarté qu'elle aurait s'il se fût livré plus librement à ses aspirations philosophiques. Il cherche surtout à bien préciser les idées de vie, de mouvement vital, parce qu'elles sont

[1] Guidés par la rigueur des déductions logiques, qui devient désastreuse quand les prémisses sont inexactes, Leibnitz et Malebranche complètent le mécanisme universel enveloppé dans les principes de Descartes. Celui-ci, tout en faisant de l'homme vivant une machine, avait conservé la liberté à l'homme intellectuel et moral. Ses deux disciples en font une machine, un automate intellectuel et moral que Dieu fait penser, aimer, vouloir : dès-lors, plus de liberté pour nous, plus de responsabilité dans nos actes, plus d'immortalité réelles. L'univers n'est qu'une machine, ainsi que l'a montré Stahl dans sa polémique contre Leibnitz. (Voy. *Negot. otios*)

les plus méconnues et qu'elles servent de lien à toutes les autres. Aussi veut-il que l'on examine avec soin ce qu'est la vie dans le végétal, dans l'animal, dans l'homme; en quoi consiste la vie des corps organisés, celle des âmes, de l'homme, des esprits, de Dieu même; en quoi un organisme diffère d'un mécanisme, un mixte organique d'un mixte vivant, etc... Mais il s'arrête trop tôt: ses analyses incomplètes [1] ne portent que sur un nombre d'objets trop limité, et introduisent des défauts analogues dans ses synthèses. En un mot, il retrouve et retrace le véritable chemin; il marque les jalons, indique les étapes qu'il faut parcourir, esquisse le cadre dont les divers points doivent être remplis; mais il est loin d'accomplir l'œuvre même dans ses principaux détails. Cependant les matériaux ne lui manquaient point. Pourquoi n'a-t-il pas été plus loin? Son génie et sa science n'étaient-ils point à la hauteur de son entreprise? Non, certainement. Pourquoi n'a-t-il pas rendu à la science des services plus grands encore que ceux qu'il lui a rendus? Pourquoi n'a-t-il pas exploité plus largement la mine féconde qu'il avait sous les mains? Cela tient à des circonstances que nos lecteurs peuvent déjà pressentir, et sur lesquelles nous nous expliquerons avec de nouveaux détails.

Il y a dans l'homme trois degrés de vie : l'un inférieur, *vie propre du corps*, sorte de mécanisme transcendant; l'autre moyen, *vie du corps uni à son âme en tant que vivifique;* l'autre supérieur, *vie propre de l'âme*, analogue à la vie de Dieu. Stahl rétablit cette distinction capitale qui, du reste, ne lui appartient point; puis, au lieu de développer avec soin chacune de ces vies et d'en montrer les liens, il glisse sur la vie inférieure et la vie supérieure, sur lesquelles il prouve par quelques fragments qu'il avait d'importantes notions, pour s'arrêter à la vie moyenne qui absorbe presque toute son attention, parce qu'en effet elle se rattache plus directement au but médical. Nul, parmi ses successeurs, n'a rempli le cadre dans son entier, en

[1] *Voy.* sur l'unité du ψυχὴ, sur la force, le mouvement, l'essence des esprits, etc., la thèse de M. Gausserand, p. 80. Les Cartésiens et les Baconiens, supprimant la vie, ne voient que des corps et des esprits; Bichat, supprimant les esprits, n'admet que des corps et des êtres vivants. « Il y a dans la nature deux classes de phénomènes, d'êtres, de sciences : des êtres organiques ou inorganiques, des propriétés vitales ou non vitales, des sciences physiologiques et physiques. » (*Anat. gén., disc. prélim.*)

donnant à chaque partie un développement en rapport avec son importance et avec le degré de clarté qu'elle doit répandre sur l'ensemble : or, c'est le seul moyen d'arriver à une physiologie complète où tout se tienne et s'enchaîne, où tout soit clair et précis.

Stahl établit que l'âme pensante peut à elle seule, au moyen de sa force motrice : 1° travailler la matière organico-vitale de son corps, qui lui est donnée à l'état de substance informe, de manière à y créer un instrument durable propre à servir à sa fonction suprême, sa vie intellectuelle, morale, etc.; 2° entretenir ce corps, le mouvoir, le diriger, le faire passer habituellement en toute chose, de la puissance à l'acte, etc.; rien de mieux : mais cette force motive directrice suppose, au-dessous d'elle dans le corps, des forces motrices, des motilités qu'elle dirige, et au-dessus d'elle dans l'âme même, un principe supérieur qui dirige à son tour la force motive. Il fallait donc étudier *minutieusement*, d'une part, les forces motrices corporelles, de l'autre, les facultés psychiques directrices de la force motive de l'âme, et, tout cela, dans les fonctions vitales, animales, intellectuelles, etc. : or, il ne l'a pas fait suffisamment, avec netteté, avec relief, et ce reproche, que lui ont adressé Leibnitz et son École (voy. le *Negotium otiosum*), est parfaitement fondé, bien qu'exagéré. Là, il aurait vu clairement l'influence de l'imagination, de la mémoire, des appétits, des passions, de la volonté, sur les diverses fonctions anthropologiques, et nous aurait laissé sur ces sujets des notions exactes et complètes : on a été injuste quand on a dit qu'il n'a ni connu ni traité ces questions, mais il est certain que, dans ses ébauches, il ne les a pas régulièrement élucidées. Il reprend ses avantages, lorsque, conformément à ses prémisses, il soutient que l'on a craint à tort d'exagérer l'activité de l'âme, et de lui donner trop d'occupation en lui attribuant la direction des fonctions vitales et l'accomplissement entier des actes intellectuels. Si elle peut seule suffire à tout cela, il est inutile et peu raisonnable de lui adjoindre des intermédiaires autres que ces facultés mêmes : placés entre elle et son corps, ils ne feraient que l'embarrasser. Stahl trouve une nouvelle confirmation de sa doctrine, en réfutant tous les systèmes dans lesquels on admet ces agents.

§ 3. *Réfutation des opinions relatives à l'existence des agents intermédiaires.*— Un grand nombre d'auteurs anciens et modernes ont

supposé, entre l'âme et le corps, l'interposition de divers principes actifs : on a été forcé d'imaginer ces rêveries pour échapper aux conséquences absurdes et dangereuses d'un premier axiôme métaphysique qu'on regardait comme inattaquable, et qui est parfaitement faux. Voici ce canon fameux : « Un esprit immatériel ne peut agir sur la matière, car un être ne peut agir que sur son semblable. » On a conclu de là que l'âme humaine raisonnable, étant immatérielle, ne peut agir sur son corps. Dès-lors il a fallu chercher d'autres agents afin de les charger d'être les ministres de l'âme dans la direction des fonctions corporelles, végétatives et sensitives. Mais on aurait dû prendre garde à ce foudroyant dilemme qui ruine par sa base tout ce frêle édifice : ces agents végétatifs et sensitifs sont nécessairement matériels ou immatériels; or, ils ne peuvent être ni l'un ni l'autre sans détruire l'axiôme établi : en effet, sont-ils matériels, ils ne peuvent communiquer avec l'âme immatérielle; sont-ils immatériels, ils ne sauraient communiquer avec le corps matériel.

Vous aurez beau faire de ces agents des matières très-subtiles ou des esprits très-grossiers, ils n'en seront pas moins des matières ou des esprits.

Il y a plus, ces matières subtiles ou ces esprits grossiers doivent avoir plus d'intellectivité [1] que l'âme raisonnable elle-même, puisqu'ils dirigent avec une merveilleuse sagesse les actes vitaux et sensitifs si compliqués; qu'ils obéissent aux moindres signes, aux moindres mouvements de l'âme. Ce sont des ministres beaucoup plus habiles que cette âme dans les objets qui les concernent : ils se chargent presque seuls des affaires qui l'intéressent au plus haut degré.

« Quelques-uns ont compris l'étrangeté de ces théories qui

[1] Il est certain que la faculté végétative a, dans la sphère étroite où elle est renfermée, une *intellectivité instinctive*, une *volonté instinctive* plus sûres que notre intelligence raisonnante, parce qu'elles suivent plus fatalement, plus rigoureusement les lois que le Créateur leur a imposées pour atteindre le but qu'il leur a marqué. Une machine bien faite exécute son œuvre plus régulièrement qu'un homme, mais elle n'est bonne que pour cela. Sous le rapport des instincts, les animaux sont des machines vitales merveilleusement disposées par l'intelligence divine à accomplir certains actes; aussi admirons-nous divers instincts animaux qui portent l'empreinte de l'architecte suprême : mais les instincts ne sont pas des forces purement physiques.

donnent à la matière ou à ces agents subalternes plus d'intelligence qu'à l'âme pensante, et ils ont supposé que les actes végétatifs et sensitifs n'étaient point dirigés par un être réel, concret, positif, par un principe vital substantiel (matériel ou spirituel), mais par un principe abstrait, occulte, par une harmonie préétablie émanant immédiatement de la volonté divine : cette harmonie immuable pourrait tout au plus être altérée par quelque circonstance fortuite. Dans ce système, ni les actes sensitifs, ni les actes locomoteurs, ni les actes vitaux ne dépendent en rien de l'âme comme cause efficiente; entre celle-ci et ces actes il n'y a aucun lien direct : or, rien n'est plus contraire à l'expérience, ainsi que le montre l'influence des passions de l'âme sur les sensations, les mouvements, les fonctions végétatives[1]. Notre doctrine est évidemment plus simple, plus en rapport avec les faits, la raison, la philosophie, la logique. »

§ 4. Stahl va répondre maintenant aux difficultés soulevées par ses adversaires. On nous oppose deux objections : l'une, *à priori*, et d'après un axiôme de simple raison : « Un esprit ne peut pas agir sur un corps; » l'autre, *à posteriori* et au nom de l'expérience : « L'âme n'a aucune conscience de ses actes végétatifs ou organiques. »

Nous avons longuement répondu à la première objection; elle repose sur une erreur. Il est facile de prouver, rationnellement et expérimentalement, qu'un esprit peut agir et doit agir sur les corps, sans déroger à sa nature propre et à sa haute dignité.

Quant à la seconde objection, elle s'appuie sur une erreur tout aussi grave. On suppose que l'âme n'intervient que dans les actes dont elle a une connaissance parfaitement claire : on ne remarque pas qu'elle n'a point une conscience nette, distincte, réfléchie, lumineuse, de tous les actes auxquels elle préside ou qu'elle accomplit; néanmoins, ce fait n'a pas échappé à de grands philosophes, il est même connu du vulgaire. Dans ses facultés vivifiques (végéta-

[1] Cette remarque a dû frapper Barthez : « Si j'ai produit la *secte* qu'on appelle des *vitalistes*, c'est assurément sans le savoir; et si l'on a bien défini les opinions qu'on a dit leur être *propres*, mes écrits ne peuvent avoir exercé d'*influence sur leurs dogmes, puisque je les y ai réfutés*. Ainsi, l'on dit que les *vitalistes* rapportent tous les phénomènes de la vie à *un principe intermédiaire entre l'âme et le corps*; mais j'ai remarqué ci-dessus (p. 25) qu'un *tel être moyen* est un *être de raison.* » (Barthez, *Nouv. élém.*, T. Ier, notes p. 99, édit. de 1806.)

tives, sensitives, motrices), et même dans ses facultés intellectuelles, morales, le plus franchement volontaires, il y a une partie obscure ou tout-à-fait ténébreuse où règne le λόγος et non pas le λογισμὸς qu'il importe de bien distinguer.

Le λογισμὸς, la faculté raisonnante a besoin, pour bien s'exercer, de se représenter les objets sous une forme visible, palpable, tangible (par l'imagination), de les reproduire par la mémoire, de les décomposer, de les analyser, de les comparer, de les juger : c'est là-dessus que repose le travail inductif, déductif, démonstratif, etc. Or, cette faculté logistique de l'âme est très-bornée ; ses opérations, longues, difficiles, embarrassées, peuvent aisément se trouver entachées d'erreurs par leur complication même. Les idées claires, distinctes en apparence, qui s'obtiennent par ce pénible labeur, sont souvent frappées d'inexactitude ou de fausseté.

Mais, indépendamment du λογισμὸς, il y a dans l'âme un vaste domaine où règne le λόγος, faculté en partie instinctive, en partie intuitive, qui peut saisir de nombreuses vérités, tout d'un coup, et sans le secours ou avec un très-faible secours de l'imagination, de la mémoire, de l'analyse. Ces vérités, ces principes intuitifs ou instinctifs sont quelquefois plus hauts et plus sûrs que les principes logistiques et peuvent servir à les redresser. Les actes de la faculté végétative, ceux de la faculté sensitive, appartiennent au λόγος ; voilà pourquoi l'âme n'en trouve en elle, dans beaucoup de cas, ni la conscience ni le souvenir, ou que, dans les circonstances les plus favorables, elle n'en a qu'une conscience et un souvenir vagues et confus.

Beaucoup de sensations externes les plus délicates (sensations olfactives, gustatives, etc.), un grand nombre de mouvements volontaires très-précis, les actes intellectuels et moraux dans ce qu'ils ont d'intime, appartiennent plus ou moins au λόγος et échappent au λογισμὸς.

Ainsi, nous distinguons parfaitement et tout d'un coup les diverses odeurs, saveurs, etc. ; nous les classons en nous-mêmes, de manière à en établir les spécialités, les individualités, sans pouvoir nous les représenter sous une figure visible, tangible, nettement et distinctement sensible, sans pouvoir en reproduire un souvenir saisissant, sans les soumettre aux actes rationnels et logistiques, dans le sens ordinaire du mot.

Quand nous franchissons un fossé, que nous dansons ou chantons en cadence, nous mesurons immédiatement l'espace à parcourir, nous suivons les rhythmes rapidement, tout d'un coup, sans analyse logistique, sans nous aider même d'un souvenir.

Tout le monde pense, et néanmoins l'âme parvient-elle à analyser les actes intimes si compliqués de la pensée? En connaît-elle le mécanisme? Se représente-t-elle la série des mouvements intérieurs par lesquels elle est passée? Peut-elle en conserver le souvenir?

Nous nous livrons à chaque instant à des mouvements volontaires: nous en proportionnons l'intensité au but que nous voulons remplir, comme lorsque nous élevons le pied à la hauteur d'une marche; nous saisissons à l'instant ce qui est agréable, désagréable, dans son degré, sa nature spécifique, etc.: or, tout cela se fait-il par des actes profondément raisonnés? En avons-nous une conscience, un souvenir parfaitement analytiques, parfaitement distincts dans leur intimité? La conscience et le souvenir nets, précis, complets, ont-ils quelque prise sur la nature de l'âme elle-même, sur ses actes propres de pensée et de volonté que tout le monde lui attribue, et sur le lien intérieur qui l'unit avec le corps et lui permet d'agir sur lui dans tel ordre, dans tel degré, dans telle proportion? Nous sommes convaincus que l'âme agit sur son corps, comme sur un instrument docile qui lui sert à accomplir ses pensées et ses volontés par un travail successif dont elle mesure et dirige le degré, l'intensité, l'enchaînement; c'est une notion intuitive de sentiment, mais nous n'avons ni la conscience ni le souvenir de ce lien intime, de ces actes profonds et si bien accommodés à leur but: aussi la faculté analytique, comparative, logistique, la conscience, le souvenir sont impuissants pour en sonder et en parcourir les mystérieux replis. Si les actes sensitifs les plus délicats, si les actes intellectuels et volontaires se dérobent ainsi à l'imagination, à la mémoire, à l'analyse, à la conscience, etc. (du moins dès qu'on exige que nous parvenions à en obtenir par cette voie une connaissance nette, précise, approfondie), il n'est pas étonnant que les actes organiques et végétatifs se trouvent dans des conditions analogues.

Ces exemples suffisent pour montrer la différence qui existe entre les notions et les actes simplement intuitifs et instinctifs d'une part, et de l'autre les connaissances et les actes qui peuvent être saisis

par la représentation imaginative, la mémoire, le raisonnement, l'ensemble des facultés logistiques : ces dernières facultés ne s'appliquent nettement qu'aux objets extérieurs, et même seulement à ceux que nous pouvons nous représenter sous des figures visibles et tangibles, ayant des dimensions que l'on puisse mesurer. Mais quand il s'agit de choses qui se passent en nous-mêmes, que nous ne pouvons pas projeter au-dehors, en les revêtant de quelque circonstance figurable, nous devons avouer que nous n'en avons, par nos actes et nos facultés logistiques, aucune perception, aucune compréhension nette, distincte, approfondie.

L'âme a donc, dans sa *perceptivité* (sensibilité), une foule de degrés par lesquels elle s'élève, du mode le plus obscur (sensibilité organique, végétative, purement vitale), au degré le plus supérieur (sensibilité avec conscience humaine, nette, réflexive), en passant par toutes les nuances d'une demi-conscience (sensibilité animale).

Dans son examen critique de la doctrine des intermédiaires, Stahl renverse les doctrines exclusivement physico-chimiques, organiques pures, dualistes, etc., aussi bien que l'harmonie préétablie de Leibnitz, l'animisme exclusif, spécial des Cartésiens, etc. Si la force vitale est purement *physique*, les corps vivants sont de simples machines, comme le veut Descartes, et alors on se demande d'où leur vient la sage contingence de leurs actes. Faites de l'agent vital un *esprit matériel* très-subtil, et accordez-lui de l'intelligence, ce n'est plus de la matière, à moins que celle-ci ne soit intelligente et ne pense ; mais alors l'esprit et la matière se confondent par leurs attributs, et l'on tombe dans le dédale du panthéisme. Imaginez au-dessous de l'âme intellectuelle une seconde âme subalterne, un véritable esprit, sous le nom de principe vital, vous multipliez les *êtres* sans nécessité (contrairement aux lois de la logique), et vous compliquez toutes les questions. Réfugiez-vous dans le vitalisme expérimental abstrait, vous aurez l'avantage de pouvoir établir, par l'observation, les lois de la vie : mais vous en tiendrez-vous là ? Souvent vous croirez avoir beaucoup avancé quand vous saurez que *nous sentons par la sensibilité, nous nous mouvons par la motilité*, *nous sommes échauffés par la caloricité*, etc. ; puis, un jour, las d'un pareil langage, vous voudrez donner une valeur concrète à votre principe vital abstrait, et vous en ferez ou un être physique ou un esprit, croyant avoir

beaucoup fait, dans le premier cas, en le transformant en un impondérable (calorique, électricité), ou même en un corps plus délié, fluide, nerveux, et fier dans le second de ne lui avoir accordé que des idées obscures. L'animisme des Cartésiens a aussi un défaut capital; il sépare l'âme du corps et rend leur commerce impossible : dès-lors, le corps ne peut être qu'une machine, et l'âme s'isole dans ses pensées. Leibnitz, Malebranche, etc., ont imaginé de nouvelles erreurs pour pallier les conséquences de l'erreur Cartésienne. Nos systèmes les plus modernes n'étant que des reproductions de ceux que nous venons d'indiquer, la réfutation donnée par Stahl conserve tout son à-propos et semble écrite pour nous.

Dans son examen critique, le professeur de Halle fait justice de cet axiôme premier : « L'immatériel et le matériel ne peuvent communiquer ensemble, agir l'un sur l'autre »; dans sa réponse aux objections, il combat de même celui-ci : « Les actes dont nous avons une conscience nette sont les seuls qui appartiennent à l'âme »: c'est là un préjugé qui nous vient surtout du Cartésianisme, et qui nous domine si bien que les meilleurs esprits attaquent en son nom les vérités les plus solides : on l'accepte généralement comme un axiôme mathématique, prenant une assertion mille fois répétée sans preuves pour une démonstration.

Les actes avec conscience nette appartiennent à l'âme, rien de plus vrai; mais on ne doit pas en conclure que les actes avec conscience obscure, ou même que tous ceux où la conscience manque, ne lui appartiennent en rien. La mécanique des nerfs (mouvements excito et reflecto-moteurs) a sa part légitime; mais elle ne doit pas absorber celle qui appartient légitimement à l'âme. Leibnitz, avant Stahl et après beaucoup d'autres, avait signalé ces idées obscures, ou même tout-à-fait inaperçues de la conscience, comme n'en résidant pas moins dans l'âme. Ces remarques sont d'une grande fécondité; elles changent les bases de toute la psychologie philosophique et médicale qu'on nous enseigne depuis long-temps, et doivent la transformer dans son entier : alors, mais alors seulement, on pourra avoir une psychologie comparée et une doctrine des rapports du physique et du moral (*doctrina fœderis*), qui jusqu'ici ont été simplement ébauchées.

Stahl, en face de ses contemporains, est resté fidèle à cette grande

règle de Bacon, si souvent négligée : N'acceptez pas trop vite les axiômes premiers très-généraux, et appesantissez-vous long-temps sur les axiômes moyens ; chacun d'eux a sa valeur propre ; ils se réfléchissent les uns sur les autres, s'éclairent et se fécondent réciproquement. Bacon s'est pourtant trop méfié des premiers, tandis que les Cartésiens se sont trop hâtés de les appliquer. Il nous resterait à faire ressortir l'utilité de la distinction du λόγος et du λογισμὸς après l'avoir rendue plus claire, plus compréhensive, plus pratique ; à montrer la supériorité du λόγος dans certains actes vitaux, sensitifs, moraux et intellectuels ; à traiter en détail des intuitions, des instincts et de leurs divers modes (intuitions et instincts intellectuels, vérités de sentiment, sentiments moraux, religieux, etc.) ; à comparer les vérités qui en proviennent avec celles que nous devons aux sens externes, aux raisonnements et à ses divers modes, etc. Mais toutes ces questions fondamentales, sur lesquelles la science possède les plus riches matériaux encore épars, exigent de longs développements, que nous donnerons à mesure que les textes mêmes de Stahl nous en fourniront l'occasion. Plusieurs de ces problèmes ont été soulevés par Leibnitz et Stahl dans leur polémique, dont les fragments sont réunis dans le *Negotium otiosum*.

V. De la disposition matérielle intime du corps pour servir d'instrument a la vie. — Ce chapitre est une esquisse, un essai de l'anatomie générale analytique (étude des éléments anatomiques intimes), telle qu'on la poursuit aujourd'hui ; seulement l'auteur se borne à en indiquer les résultats les plus élevés. L'acte fondamental de la vie corporelle végétative se rattache à la crâse ou à la mixtion des éléments atomiques constitutifs des humeurs vitales et des solides tels qu'ils doivent être.

Ces éléments constitutifs atomiques premiers sont et doivent se rencontrer surtout dans les parties molles ou fluides douées d'une vitalité supérieure, ils sont composés : 1° d'une matière grasse ; 2° d'une matière muqueuse (fibrino-albumineuse) ; 3° de principes aquoso-séreux, augmentant la flexibilité des parties ; 4° il faut y joindre les sels et d'autres éléments inorganiques, etc. Ce sont les atomes dont le tissage ou la disposition en cellules libres, membranes, etc., diversement associées, forment les organes : ceux-ci, par leur union, deviennent les appareils organiques qui, par leur ensemble, donnent

l'organisme tout entier. Or, les atomes, en vertu de leurs propriétés chimiques, tendent sans cesse à se séparer par un travail de dissolution, de fermentation, etc.; le corps, chimiquement considéré, se trouve ainsi éminemment disposé à se dissoudre de même : pour qu'il se maintienne dans son état normal, il faut donc un travail chimique supérieur qui conserve cet équilibre opposé aux lois chimiques ordinaires.

L'humidité et la chaleur favorisent en général cette dissolution; mais quand elles sont à un degré convenable, elles aident, au contraire, à la conservation de ces atomes. La force vitale doit donc entretenir l'humidité et la chaleur à ce degré vital qui concourt avec elle à donner de la stabilité à ce mélange. La vie corporelle dans ses actes végétatifs a, par conséquent, pour but de conserver à la crâse organique assez d'instabilité pour qu'elle ait une flexibilité et une mobilité suffisantes, et assez de stabilité pour que la dissolution corruptive ne vienne pas s'établir. Si l'équilibre commence à se rompre, la dissolution, la fermentation qui ont des tendances à s'élever jusqu'à la putridité, se montrent, faiblement d'abord, et s'accroissent ensuite rapidement : c'est pour cela que la force vitale motrice provoque et soutient partout des mouvements intimes pour rétablir cet équilibre continuellement menacé, et enlever les éléments dès qu'ils sont prêts à fermenter, à se dissoudre et à entraîner les autres dans des actes analogues.

Le sang étant la partie la plus disposée à cette dissolution chimique, la force vitale excite en lui, avec le plus de soin, ces mouvements conservateurs. Ces derniers sont de deux sortes : le grand mouvement circulatoire, les actes plastiques intimes. Ces deux mouvements concourent synergiquement au même but et s'associent aux mouvements, aux actes sécréteurs et excréteurs : ainsi s'obtiennent la température à peu près constante de ce liquide, sa composition, sa texture peu variables. La nature travaille sans cesse le sang par des dépurations de toute sorte, pour maintenir dans son état normal, d'abord sa crâse atomique, puis sa texture. Or, le sang étant l'aliment de tous les organes, ces derniers se trouvent déjà conservés par ces actes protecteurs de la constitution sanguine; aussi le danger est grand dans les maladies sanguines putrides.

Les parties dures, les parties blanches où les éléments inorga-

niques sont relativement plus abondants, où les éléments les plus vitaux du sang (fibrineux, rouges, etc.,) pénètrent peu ou sont absents, se trouvent moins exposées à la corruption; aussi la vie, les actes vitaux conservateurs y sont moins actifs et moins prononcés: la force vitale s'en occupe avec moins de sollicitude (*minùs intentis et anxiis motibus*). La crâse intime des atomes formant la base de la texture, c'est vers elle que la nature dirige ses principaux efforts; dès qu'elle est sérieusement menacée, la force vitale déploie une énergie considérable, des mouvements anxieux qui démontrent ses tendances salutaires pour la rétablir. S'ils viennent à cesser, à être trop lents, trop faibles, trop peu réguliers, etc., la vie succombe et la mort s'empare inévitablement de la partie affectée. Toute-puissante sur la texture, la force vivifique a moins d'influence sur la mixtion atomique, dont les forces macrocosmiques ou inorganiques viennent lui disputer l'empire. Dès que les mouvements sécrétoire, excrétoire, supplétoire, etc., c'est-à-dire les mouvements vitaux, perdent leur libre action, les organes sont en proie à l'œuvre destructive du monde extérieur (air, chaleur, humidité), etc., et n'appartiennent plus à l'organisme vivant dont ils sont réellement isolés.

Les considérations précédentes servent à classer nos tissus élémentaires d'après leur importance et leur dignité. La force vitale s'occupe surtout des systèmes vasculaire et nerveux, où elle domine et qui dominent à leur tour dans les organes les plus essentiels: les parties centrales de ces systèmes sont les plus soignées, les plus protégées. Le système nerveux a besoin d'être soumis à de nouvelles analyses: il contient des fibres distinctes servant d'instrument à la sensibilité, à la motilité, à la plasticité, à l'intellectivité et à leurs modes divers.

VI. Coup-d'œil général sur la texture du corps. — Ici nous voyons un aperçu plus net de l'anatomie générale des tissus, fondée depuis par Bordeu, Hunter, Dumas, Bichat.

Le tissage des atomes en cellules, fibres, etc., constitue les fluides, les solides, les organes. Pour l'établir, il faut que chaque atome prenne sa place en suivant une proportion déterminée d'après un plan général, afin que les os, les cartilages, les muscles, etc., reçoivent des éléments osseux, musculaire, etc., que chaque muscle ait sa forme et son volume, que chaque groupe possède les muscles, les nerfs, les os, etc., qui lui appartiennent, etc. On

doit donc penser que la force vitale architectonique ou plastogénique a une connaissance intuitive (*intellectum*) de la crâse atomistique, aussi bien que du tissage et de l'assemblage des parties.

Cela s'observe même chez les végétaux où la force plastique (*vis plastica*) se montre avec tant de puissance. Les principes gras dominent prodigieusement dans leurs éléments atomiques; ils les puisent dans l'atmosphère plus que dans le sol, comme on le voit par les arbres résineux végétant avec vigueur dans des terrains maigres et sablonneux. Leur pouvoir plastique est si grand, qu'ils fabriquent directement leurs *atomes gras* en assemblant les éléments inorganiques premiers qui doivent les constituer; car la matière grasse, si abondante dans le règne végétal, n'existe pas, ou se rencontre en faible proportion dans les substances dont ils se nourrissent. Ils créent de même ces principes odorants et sapides si nombreux, si variés, qui donnent à chaque genre, à chaque espèce, etc., des saveurs et des odeurs caractéristiques [1]. La chair des différents animaux a aussi une odeur et une saveur tout-à-fait spéciales.

Quel est le mécanisme vital intime de ces actes plastogénétiques créateurs? Ce problème est difficile à résoudre. Disons seulement que les explications mécaniques, physiques, chimiques, ne peuvent se concilier avec les faits; il y a là des *attractions électives* portant sur les éléments premiers, sur les molécules atomiques, sur leur tissage, leur assemblage de plus en plus compliqués; il y a même un *choix intentionnel* se coordonnant vers un but manifeste, sage et utile, irrévocablement fixé d'avance. Nous croyons trouver dans ces diverses considérations soigneusement pesées et comparées un ensemble d'arguments inductifs suffisant pour nous permettre de penser logiquement que tout, dans cette œuvre plastogénétique, est dirigé par le principe animateur interne (*anima*) qui est l'ordonnateur unitaire et suprême de toutes ces fonctions synergiquement enchaînées [2].

[1] Les travaux modernes ont démontré plus largement les lois que Stahl formule en quelques mots : les êtres vivants, comme le disent les physiologistes allemands, réalisent dans toutes leurs fonctions un type idéal que le Créateur leur a imprimé; ils remplissent ainsi dans le monde une fonction publique à laquelle ils ont été destinés.

[2] On voit que Stahl donne ici son vitalo-animisme comme la doctrine inductive la plus probable, d'après l'expérience et la raison : *Quo intuitu*,

Il est certain, d'après ce qui précède, que Stahl admet nettement dans les végétaux un principe vital ou vivifique (*anima vegetativa*) doué surtout d'une *force plastique* puissante. M. Lemoine s'est trompé, après beaucoup d'autres, en le niant. « Si l'âme est le principe de la vie, les plantes ne sont-elles pas des *êtres vivants?* Ne doivent-elles pas avoir une âme à ce titre? C'est une conclusion à laquelle Stahl aurait dû être amené par la rigueur de sa doctrine; mais, soit qu'il ne vît pas assez manifestement *l'acte vivifique de l'âme (le mouvement) dans ces animaux enracinés*, soit que *son bon sens reculât cette fois devant cette conséquence extrême*, les végétaux ne sont pour lui que des êtres *mélangés non vivants* qui se propagent fortuitement, non par désir et volonté, etc.[1]. »

Voici le texte de Stahl, sur lequel on peut facilement se tromper quand on ne l'analyse point avec une minutieuse attention. « *Hoc quod autem in hoc genere (mixtorum non viventium) verè contingit simpliciter fortuitum est, et ab externarum potiùs causarum concursu et occursu pendent; planè contrariâ ratione, quàm in vivis, utpotè è quibus vegetabilia quidem ipsamet semina suæ speciei, aut germina simpliciter propagando augescentia proferunt: animalia verò peculiari instinctu, appetitu, voluntate, desiderio, tùm à priori ad actus eò pertinentes feruntur, tùm à posteriori amore suæ sobolis afficiuntur*[2]. »

« Les êtres purement *mélangés non vivants* sont soumis *en toutes choses* au concours et à l'action des causes extérieures: pour eux tout est fortuit. Il en est bien autrement des *êtres vivants;* cependant les végétaux *qui appartiennent à cette dernière classe (in vivis, utpotè è quibus vegetabilia*, etc.) portent en eux *les semences ou*

quo instinctu talem specie propriam portionem adsumat, etc., arbitror ejus modi connexas circumstantias, etc. Par quelle puissance intuitive et instinctive, le végétal choisit-il ainsi pour chacune de ses parties les éléments qui lui conviennent, et les assemble-t-il avec tant de sagesse ou de science? Ne trouve-t-on pas là un ensemble de raisons *plausibles* pour rapporter ces actes aux facultés intuitives et instinctives d'un principe animateur végétatif, etc.? (Physiol. sect. 1, m. 3, *De structurâ corporis*, p. 249). La doctrine qui donne ainsi aux plantes une faculté élective douée du pouvoir de choisir (*electiva, arbitraria*) *est une conception difficile*, dit Stahl, mais elle se plie mieux que toute autre à l'interprétation des faits.

[1] Lemoine, ouv. cit., pag. 85.

[2] Stahl, *De mixti*, § IX.

les germes propres à chaque espèce, dont le développement sert à leur propagation; tandis que chez les animaux cette propagation est confiée à l'instinct, à l'appétit, au désir, à la volonté qui les pousse vers l'union sexuelle et à l'amour de leur progéniture, etc. »

Cela est parfaitement clair : chez les *mixtes non vivants*, tout, sans exception, est fortuit; chez les *êtres vivants* végétaux, il y a des *semences*, des *germes spécifiques*, dont la dissémination est confiée au monde extérieur; chez les *animaux, deuxième classe d'êtres vivants*, l'espèce est propagée et maintenue par l'appétit sexuel, la volonté, l'amour maternel, etc. C'est une gradation, parce que l'agent animateur des plantes est purement végétatif, que sa force motrice n'est point dirigée par des désirs, des appétits, etc., dans l'acte générateur; tandis que l'agent vital des animaux est de plus sensitif, et qu'il y a en eux un appétit générateur qui porte le mâle vers la femelle ou vers ses œufs qu'il va féconder, etc. Stahl est évidemment conséquent à ses principes, et *ne recule point devant la conclusion à laquelle il est amené par la rigueur de ses doctrines.*

Le professeur de Halle ne touche qu'en passant la physiologie végétale, ce qui rend son exposition incomplète et obscure; mais on voit que sa logique est rigoureuse. Sa physiologie végétale nous permet d'étudier les actes plastiques et moteurs, souvent plus marqués et s'exerçant en dehors de l'influence sensitive.

VII. Du mécanisme instrumental de la conservation vitale de la crase par la vie végétative. — Ce mécanisme est confié à trois grandes fonctions motrices : la circulation, les excrétions et sécrétions, la nutrition.

Art. 1er. *De la circulation de la masse humorale sanguine.* — Il faut étudier relativement à cette masse humorale : 1° la crâse et la structure, 2° les lieux qu'elle parcourt, 3° les mouvements et les agents moteurs, 4° le but final de la circulation.

1° *Masse humorale sanguine.* — *A.* L'analyse physique nous montre que cette masse est formée par l'union des globules sanguins (sang proprement dit), de la lymphe nourricière (plasma), du sérum (portion aquoso-séreuse saline, partie principalement excrémentitielle).

B. L'analyse chimique nous découvre les éléments atomiques gras, les atomes fibrino-allumineux plastiques, l'élément aquoso-

séreux, formant par leur agrégation la crâse constitutive de cette masse. A quoi servent ces divers atomes? La question est difficile; on peut dire cependant que la matière fibrino-allumineuse est surtout nutritive; que le sérum aquoso-salin contribue à la fluidité, à la flexibilité par l'eau et à la consistance par les sels; que l'élément graisso-sulfureux a aussi sa part dans la fluidité, la flexibilité des liquides et des solides; qu'il joue de plus ici, comme partout, un rôle important dans la calorification. Le sang n'a point, en tous lieux, une composition parfaitement identique : le sang veineux, surtout dans les viscères et principalement dans ceux de l'abdomen, contient moins de lymphe plastique.

2° La masse humorale pénètre partout; elle est logée dans les vaisseaux et dans le tissu parenchymateux, poreux, intermédiaire (tissu muqueux de Bordeu, tissu cellulaire d'aujourd'hui), qui forme la base des organes. On a supposé que les artères et les veines formaient un système continu, qu'elles constituaient même par leurs replis les glandes, et que celles-ci n'étaient que de petits canaux vasculaires. Ces données anatomiques ne nous paraissent point légitimées par l'observation. Nous croyons que le système vasculaire artériel est fermé, que ses capillaires s'étalent sur un tissu poreux, spongieux, indépendant, placé en dehors des artères et de leurs capillaires : c'est là que transsudent, à travers les pores artériels, la lymphe nourricière et le sérum, qui passent de là, par transsudation, dans les capillaires veineux sécréteurs et excréteurs[1]. Le tissu parenchymateux ne contient pas le sang proprement dit; il ne renferme que les portions lymphatiques et aquoso-séreuses de la masse humorale.

[1] Dans ce qui précède, Stahl soulève ou résout plusieurs questions dont on a senti de nos jours toute l'importance. Quels sont les usages spéciaux du plasma, des globules, de leurs diverses parties, de leurs différents éléments? Le plasma est la portion nutritive; dans les élaborations sécrétoire et nutritive, il passe à travers les pores vasculaires. Le sang est-il homogène partout? Legallois a fait, à ce sujet, un long mémoire. On sait aujourd'hui que le sang n'est pas homogène dans toutes les veines, conformément aux idées de Stahl. Ainsi, dans les veines sus-hépatiques, ce liquide contient du sucre (Claude Bernard). Stahl n'admet pas la continuité des artères et des veines, que des recherches anatomiques ont établie. Cette rectification ne détruit pas l'importance du tissu intermédiaire spongieux qui joue un grand rôle dans l'école Stahlienne.

3° Le sang circule dans les vaisseaux sanguins sous l'influence de l'impulsion cardiaque et des vaisseaux. Le cœur est actif dans la systole seulement, sa diastole est passive; il agit par impulsion et non par aspiration. Les artères sont actives aussi, mais seulement dans la systole : il n'y a pas dans le cœur et dans les vaisseaux un *esprit naturel ou vital moteur*, mais une *force motrice propre* dirigée par la force motive de l'agent vital animateur. Aux forces motrices précédentes il faut joindre la force vitale tonique, qui est partout.

4° La circulation sert à porter en tous lieux la masse humorale sanguine, afin de la distribuer convenablement. Il y a, en outre, dans cette masse, pendant qu'elle circule, un travail plastique et moteur interne qui maintient la température, la fluidité, la crâse de ce liquide. Tous ces mouvements ont, en effet, une grande influence sur la chaleur; l'acte respiratoire mérite surtout, pour cet objet, une sérieuse attention.

On a cru généralement jusqu'ici que la respiration rafraîchit le sang; nous croyons, au contraire, qu'elle l'échauffe. Les anciens admettaient dans le sang un *calorique inné*, une flamme vitale qui avait son foyer principal dans le cœur et s'y entretenait par l'aspiration d'un éther calorifique : les poumons devenaient alors des soufflets, des ventilateurs qui tempéraient cette flamme. Nous avons attaqué depuis long-temps cette théorie de la flamme vitale cardiaque, et montré que la chaleur vitale s'entretenait dans tous les points par le mouvement : on sait, en effet, que l'exercice accroît la chaleur; que celle-ci, même pendant le repos, devient plus grande quand le mouvement circulatoire s'active (dans la fièvre, par exemple). Le mouvement respiratoire, la vaste circulation pulmonaire deviennent ainsi de grandes causes de calorification.

Depuis nos travaux, plusieurs auteurs ont admis, comme nous, que la respiration est une fonction éminemment calorifique; seulement, à notre explication mécanique, ils ont substitué une théorie physique. Pour eux, l'air absorbé par les poumons y dépose son éther calorifique et provoque l'exhalation de vapeurs fuligineuses dépuratoires : bien que nous admettions l'introduction d'une certaine quantité d'air dans les poumons par suite de l'acte respiratoire, et que l'exhalation vaporeuse pulmonaire soit un fait remarquable,

nous nous en tenons encore à notre théorie mécanique de la calorification respiratoire [1].

Le travail plastique intime qui marche de concert avec le mouvement circulatoire pour maintenir la crâse et la fluidité de la masse sanguine, se combine avec les sécrétions, les excrétions, la nutrition.

5o La circulation et l'état du sang exercent une grande influence sur toutes les fonctions végétatives, sensitives, intellectuelles; celles-ci ont, à leur tour, une action très-marquée sur le sang et ses mouvements. Les passions, la pensée et ses divers modes impriment leur cachet spécial aux battements du cœur, au rhythme du pouls; la circulation et les conditions particulières du sang réagissent aussi sur l'exercice des facultés intellectuelles et morales, ainsi que nous allons le voir à propos des tempéraments.

Art. 2. *Des tempéraments.*— Dans les débris des traditions antiques, nous trouvons beaucoup de fragments mutilés ou défigurés prouvant que chez les auteurs *les plus anciens* il y avait un certain ensemble d'observations et de doctrines relatives à la physique médicale, qui embrassaient des idées supérieures, par leur évidence et leur utilité, à celles que leurs successeurs leur ont attribuées ou ont acceptées franchement. Tels sont ces deux principes: « 1o Les tempéraments physiques dépendent de la crâse et de la texture des fluides et des solides; 2o les habitudes de l'âme sont liées aux tempéraments. »

On a altéré ces deux aperçus, au lieu de les perfectionner, en admettant simplement des tempéraments froids ou chauds, secs ou humides, d'après le mélange des éléments et des qualités élémentaires; en parlant sans métaphore, d'esprit chaud, ardent, froid, torpide, lâche, humide, mou, sec, dur, lourd, ferme, etc., se réglant sur leurs tempéraments corporels analogues; en établissant des tempéraments fondés sur la prédominance de tels ou tels organes, etc. Au milieu de bien des choses fausses et stériles, il y a pourtant là des

[1] Stahl établit que la respiration sert à produire de la chaleur; il n'en découvre pas la théorie chimique. Mais nous pourrions montrer comment les premiers germes de la chimie pneumatique sont nés de ses discussions à ce sujet. On voit qu'il est déjà question ici de l'absorption de l'air, de l'exhalation vaporeuse des poumons, de la déposition dans le sang d'un principe éthéré calorifique extrait de l'air absorbé, etc.

germes d'une doctrine solide, dont nous allons indiquer les bases en quelques mots [1].

1° Les tempéraments dépendent de la prédominance, dans les solides et les fluides, de tels ou tels éléments atomiques, graisso-sulfureux, fibrino-plastiques, séroso-salins, qui forment la base du corps vivant et de la texture correspondante de la masse humorale sanguine et des divers tissus. Ainsi, quand l'élément graisso-sulfureux domine, le sang est plus bilieux, les vaisseaux plus denses, le tissu spongieux plus serré; alors le tempérament est bilieux (chaud et sec des anciens) : ici le sang est bien coulant, mais inflammable; il circulerait difficilement, au milieu de solides trop résistants, s'il n'y avait un dynamisme vital énergique. Dans les atrabilaires, les sels sont trop abondants, les tissus encore plus denses; le sang est noir, épais et facilement stagnant : c'est le tempérament (ou l'intempérie) froid et sec. Les lymphatiques (ou plutôt les sujets à tempérament séreux) ont trop de principes séreux; leur sang est aqueux, leurs tissus lâches, imbibés d'humidité; leur dynamisme vital peu actif: c'est le tempérament froid et humide. Enfin, l'on rencontre chez les sanguins un plus grand équilibre dans les divers éléments; l'élément fibrino-plastique est un peu surabondant : c'est le tempérament chaud et humide.

Cette doctrine de Stahl, convenablement retouchée, serait féconde en utiles applications physiologiques, pathologiques, thérapeutiques. Ainsi, les bilieux ne seraient point caractérisés par la prédominance primitive de la sécrétion biliaire; celle-ci ne s'établit que consécutivement pour épurer un sang trop bilieux. Dans le Stahlianisme, tous les tempéraments sont classés d'après un mode général, uniforme, la crâse atomique de l'organisme, qui entraîne celle de la masse humorale sanguine, aussi bien que la texture de tous les tissus, de tous les organes, etc. Les tempéraments réels sont le plus souvent une association des tempéraments cardinaux; mais le tempérament sanguin, le plus naturel à l'espèce humaine, est ordinairement la base de cette association.

[1] On voit apparaître ici la double doctrine des tempéraments liés aux qualités élémentaires et des tempéraments organiques (vasculaires, nerveux, musculaires, hépatiques), etc. On comprend aussi d'après quels principes il faut les modifier. Ce serait une doctrine à remanier dans son entier.

2° Les habitudes morales et intellectuelles sont liées aux tempéraments, c'est-à-dire aux rapports qui existent entre les humeurs et les conduits, les méats des solides : tel est le fait dont Galien avait reconnu simplement l'existence, ce qui prouve dans ce médecin une grande sagacité. Stahl en précise la démonstration expérimentale, et voici l'explication qu'il en donne : La première faculté que l'âme met en jeu, est sa faculté vitale constructrice et plastique, parce qu'avant de sentir et de penser, elle doit organiser son corps, son instrument; la vie végétative (organique) précède la vie sensitive (animale) et la vie humaine (la pensée, la volonté); de plus, la force vitale et les actes végétatifs ne se suspendent jamais, tandis que les actes sensitifs, animaux et intellectuels, sont intermittents : dès-lors, on conçoit sans peine que le dynamisme vital de l'âme, par son action qui débute et ne s'interrompt pas, exerce sur le dynamisme sensitif et intellectuel une grande influence, et lui imprime des modes analogues aux siens. Ainsi, le dynamisme vital des lymphatiques, étant froid, mou, peu énergique, communique à la sensibilité et à la pensée une froideur, une mollesse, une apathie correspondantes; au contraire, chez les bilieux, le dynamisme et l'organisme vital étant ardents, actifs, énergiques, communiquent au dynamisme sensitif et intellectuel des tendances et des habitudes analogues. Nous n'avons pas la conscience directe, nette, de ces modes du dynamisme vital propres aux divers tempéraments, parce que nous n'en avons qu'une notion intuitive, un sentiment instinctif que nous ne pouvons nous représenter sous une forme sensible, et qui échappe à la mémoire. Néanmoins, le lymphatique a le sentiment vague de sa faiblesse, comme le bilieux de sa vigueur. On peut dire aussi que, réciproquement, les modes sensitif et intellectuel se réfléchissent sur les modes vitaux.

Cette doctrine remarquable de Stahl contient un utile élément de la science des rapports du physique et du moral : ceux qui ont cru y voir une opposition radicale avec l'animisme, et un sensualisme évident, n'en ont point assez pesé les termes : ils n'en ont bien saisi ni l'esprit général ni la portée véritable. Si le professeur de Halle n'est pas irréprochable dans son exposition, il a néanmoins bien senti les rapports qui unissent les actes de la vie végétative, animale, intellectuelle et morale, de manière à faire voir que les dynamismes

vital, animal et intellectuel, sont trois facultés qui se rattachent à une même substance incorporelle et spirituelle; il a indiqué de même ici et développé ailleurs les applications de l'étude des tempéraments aux affections qui dépendent des lésions de l'agrégat matériel et des troubles (ataxie) des divers dynamismes.

ART. 3. *De l'énergie de la force vitale et des modifications que lui impriment les âges.* — Stahl vient de nous montrer que la force vitale et la vie végétative varient avec les tempéraments physiques, avec la crâse, la texture, la disposition instrumentale de l'agrégat matériel, et que de plus, les variations du dynamisme vital ont, dans les différents tempéraments, des rapports positifs avec celles des dynamismes sensitifs et intellectuels; il va prouver maintenant qu'il en est de même relativement aux âges.

La durée de la vie, pour chaque espèce vivante, dépend moins de l'agrégat matériel que du dynamisme vital et des impulsions primitives ou successives données à cet agrégat par l'activité vitale de son dynamisme; sans cela, on ne concevrait point qu'un cheval ne vive en moyenne que vingt ans, tandis qu'une baleine vit, dit-on, pendant plusieurs siècles. De même, les variations bien déterminées apportées par les âges tiennent plus aux variations primordiales du dynamisme qu'à celles de l'agrégat et du milieu dans lequel il vit. Ces variations du dynamisme sont soumises à la loi primordiale de la septennalité, loi bien établie expérimentalement, et dont la cause rationnelle, encore mystérieuse, éclairerait bien des points de la médecine, si on pouvait la découvrir.

Pourquoi le fœtus est-il viable à sept mois? Pourquoi naît-il à neuf? Pourquoi la première enfance finit-elle à 7 ans? Pourquoi la puberté commence-t-elle à 14? Pourquoi la menstruation s'établit-elle d'abord à 14 ans, se reproduit-elle chaque 28 jours (4 fois 7)? Pourquoi finit-elle à 49 ans avec la fécondité, etc.? La mécanique, la physique, la chimie, l'anatomie, etc., sont insuffisantes pour expliquer complètement ces faits, qui sont plus dynamiques (organiques) qu'inorganiques [1].

La vie et le dynamisme sensitif, comme la vie et le dynamisme

[1] Dumas a fait remarquer que le mot *inorganique* (supérieur à l'organisme physique) est mal choisi pour l'opposer à l'expression *organique* (physique) : il lui substitue l'épithète *hypérorganique*.

intellectuel, obéissent, ainsi que le dynamisme purement vital ou végétatif, à la même loi primordiale de la septennalité. Ici encore les théories organiques sont insuffisantes; il faut y joindre les lois dynamiques. Pourquoi l'enfant a-t-il plus de mémoire, l'adolescent plus d'imagination, l'adulte plus de jugement, le vieillard plus de circonspection? Cela dépend, dira-t-on, de ce que l'adolescent ou l'adulte ont développé davantage, par l'exercice, le matériel de leurs organes cérébraux: ces explications sont trop superficielles. Développez beaucoup le cerveau d'un enfant par un exercice intellectuel prématuré, avant que le dynamisme intellectuel ait pris à l'époque marquée par la nature son développement normal, vous étoufferez ou vous dévierez cette intelligence; vous aurez un arbre précoce qui portera des fruits prématurés, mais imparfaits, et n'en donnera jamais de bons au moment de la maturité. Ce qu'il importe de remarquer ici, c'est que le dynamisme vital et le dynamisme sensitif souffriront comme le dynamisme intellectuel, et que la vie, la crâse, la texture, l'instrumentation seront altérées, au point de vue sensitif et intellectuel, comme dans leur partie végétative; vous aurez *sensibilitas et mens morbosæ in corpore morboso*. Pourquoi cela? Parce que l'âme humaine est un tout végétatif, sensitif, intellectuel, moral; que ce tout forme, avec la crâse, la texture, l'instrumentation, un second tout harmonique dont l'évolution est soumise à des lois primordiales synergiquement coordonnées. Certainement, le matériel joue un rôle important, mais le dynamisme est fait pour le dominer.

On voit aisément l'analogie qui existe entre cette doctrine et celle que M. Lordat a développée avec tant de supériorité dans son beau Traité de l'insénescence ou agérasie du sens intime [1]. Le dynamisme vital et l'agrégat matériel s'affaiblissent et s'usent avec l'âge, tandis que le dynamisme intellectuel ne vieillit pas: ce qui manque au vieillard, c'est la force et l'activité vitales, c'est l'organe physique; artiste consommé, il est trahi par son instrument. Nous irons encore plus loin; nous suivrons la tradition Mosaïque adoptée par Platon et par son école, la pensée de la haute scholastique,

[1] Les germes de cette pensée Hippocratique avaient été déjà largement commentés par Aristote et son école, et surtout par plusieurs médecins du moyen-âge et de la renaissance. (*Voir* Arist., *De animâ*, avec les commentaires d'Albert le Grand, de S. Thomas, des Coïmbrois, etc.)

celle des Stahliens théologiens, et nous dirons avec eux : « La partie immortelle de l'âme humaine, c'est-à-dire ses facultés intellectuelles et morales, tendent toujours à grandir pendant cette vie passagère, comme elles continuent à le faire dans un monde meilleur ; l'âme humaine est riche de nombreux trésors obscurs et cachés qui travaillent, suivant l'expression Thomiste, à passer sans cesse de la puissance à l'acte, des ténèbres à la lumière, de sorte que notre vie future (*in patriâ*, dans les cieux), où l'intelligence marchera de clartés en clartés, suit absolument, sous ce rapport, la même loi que notre vie terrestre, lorsque nous sommes assez sages pour ne point en dévier. Aussi l'homme qui, pendant le cours de son existence, ménage son organisme physique, son dynamisme vital et sensitif, et développe, par un exercice convenable, les facultés de son esprit et de son cœur, étonne encore, dans sa verte vieillesse, par la maturité, la vigueur, la fermeté des hautes qualités qui le distinguent. » La vraie physiologie médicale et psychologique des tempéraments et des âges est un vaste domaine où nous pourrions recueillir un grand nombre de vérités aussi neuves qu'importantes.

Art. 4. *Des sécrétions et des excrétions en général.* — Stahl blâme la théorie toute mécanique très-compliquée des iatromécaniciens ; il la réfute d'après les véritables lois de la physique et de la physiologie, et lui substitue une partie mécanique plus simple et plus rationnelle. Sa doctrine est fondée en grande partie sur ce principe : « Dans toute sécrétion, la portion la plus ténue, la plus liquide, d'une humeur, s'échappe à travers les pores des conduits qui la renferment, et la portion la plus consistante continue sa route dans ses conduits. »

Prenons pour exemple la sécrétion de la sérosité. Le sérum est la portion la plus liquide du sang ; à mesure que la masse sanguine chemine dans les capillaires artériels, elle se débarrasse d'une certaine quantité de sérum qui transsude à travers les pores de ces vaisseaux, et pousse sa marche vers les capillaires veineux, où elle arrive d'autant plus consistante, qu'elle s'est dépouillée davantage de sa sérosité : voilà pourquoi tous les tissus sont imprégnés de ce fluide aqueux, qui est plus abondant et plus ténu dans les organes les plus lâches et les plus poreux ; voilà aussi pourquoi le sang veineux

tend à s'épaissir par les sécrétions. Sans l'absorption veineuse, cet épaississement serait considérable.

Voici maintenant le mécanisme de cette transsudation.

Le sang pénètre par ondées dans les capillaires artériels, sous l'impulsion intermittente de la systole cardiaque et artérielle; à mesure qu'une ondée s'écoule, l'ondée suivante qui la remplace la heurte et la pousse : de là résulte un choc qui presse une ondée sur la suivante et sur les parois vasculaires, et oblige la sérosité moins consistante à sortir par les pores de ces canaux. Cet élément mécanique des sécrétions est désigné, dans quelques doctrines allemandes, sous le nom de *tension vasculaire*[1].

Les sécrétions sont donc, dans ce mode physique, une filtration des parties ténues de la masse sanguine, opérée par un choc à travers les pores des capillaires : la consistance de la matière sécrétée dépend de la force du choc et de la grandeur des pores.

A l'appui de sa théorie, Stahl fait intervenir les remarques suivantes. 1° Tous les liquides sécrétés sont, au moment de la sécrétion, plus ténus que le sang; on peut voir, en effet, qu'aucun d'eux ne contient des globules sanguins. 2° Les liquides sécrétés les plus abondants sont les plus ténus (liquides séreux, aqueux). 3° Leur abondance et leur ténuité augmentent à mesure que l'on introduit dans l'économie une plus grande quantité d'eau, que l'on fait plus d'exercice, que la circulation est plus active (on urine et l'on transpire beaucoup quand on fait de longues courses après avoir bu largement des boissons aqueuses; alors aussi les urines et la sueur sont peu consistantes). 4° Partout où les pores se resserrent par un spasme, une irritation compressive, la sécrétion diminue. 5° Les liquides les plus ténus (urine, transpiration cutanée, etc.) sont sécrétés par des tissus denses et fibreux (les reins, le derme, etc., etc.).

On objectera sans doute que certaines sécrétions (la bile, le sperme, le lait, etc.) sont fort épaisses; mais ceci vient confirmer la théorie. Ces liquides, en effet, ne deviennent denses qu'en parcourant les canaux qui les renferment : ainsi, le lait, le sperme etc., sont peu consistants au moment de leur sécrétion, c'est-à-dire avant

[1] *Voir* Phys. de Müller.

leur pénétration dans les conduits galactophores, spermatiques, etc.; ils acquièrent plus de densité à mesure qu'ils y cheminent, qu'ils y circulent, parce qu'ils se dépouillent ainsi de leurs portions ténues, toujours au moyen de la transsudation. Aussi leur excrétion est rapide, cette transsudation est moindre, et la sécrétion plus fluide dans les flux diabétiques, séminaux, diarrhéiques, etc. Plusieurs sécrétions (biliaire, lactée, spermatique, etc.) ne présentent une consistance prononcée que dans les réservoirs où elles séjournent et où la transsudation se continue.

Telle est la partie mécanique de la sécrétion et de l'excrétion; mais il y a aussi la partie dynamique et vitale. C'est l'agent vital qui dirige l'élargissement ou le resserrement des pores et des conduits, le degré d'impulsion des liquides, afin d'accommoder partout le mécanisme sécréteur aux besoins de l'organisme. Pour se mettre en harmonie avec les exigences variées de l'âge, du sexe, du tempérament, etc., le principe vital augmente les sécrétions séreuses, biliaires, salivaires, etc., il en modifie aussi les qualités. Ainsi, chez les lymphatiques (tempérament séreux), la spoliation séreuse est plus considérable; chez les bilieux, la sécrétion des matières graisso-sulfureuses est plus abondante; aux périodes menstruelles, et chez les pléthoriques sanguins, c'est du sang qui est excrété, malgré la consistance de ce fluide (ceci est une excrétion et non une simple sécrétion ordinaire). De même, pendant les périodes successives de la digestion, on voit augmenter tour-à-tour les sécrétions salivaires, pancréatiques, biliaires, etc. Tout cela ne se fait point aveuglément, mécaniquement, mais avec sagesse, avec régularité, avec une *intention*, une *tendance prévoyante*, dirigée vers un but d'ensemble: nous ne sommes plus dans le domaine d'une nécessité fatale et rigide, mais dans celui d'une contingence élastique; nous sortons du monde inorganique et du mécanisme, pour entrer dans un organisme vivant, réglé par un agent spécial, l'agent vital, dont la présence active et pleine de sollicitude marque tout de son cachet supérieur: il meut tout par des mouvements spéciaux, vitaux, parmi lesquels la tonicité se place en première ligne.

La théorie que nous donne ici Stahl est-elle irréprochable et complète? Non certainement; mais elle est, d'une manière générale, bien supérieure à celle de ses contemporains, qu'il a soumise à un

remarquable examen critique; elle contient de précieux éléments qu'on n'a pas encore suffisamment mis à profit. Ce que l'on doit surtout regretter, c'est qu'il n'ait pas accordé à la partie chimique, dynamique, psychologique, toute l'attention qu'il pouvait lui donner : mais l'auteur n'a pas dit son dernier mot sur les sécrétions et les excrétions dans sa *Physiologie;* il a examiné sous d'autres aspects les questions qui s'y rattachent, dans divers écrits dont les principales idées seront mises successivement sous les yeux de nos lecteurs. Cette remarque s'applique à la physiologie tout entière; mais n'anticipons point, puisque nous suivons pas à pas le médecin allemand, et que nous ne voulons le devancer qu'avec une sage mesure, même dans les progrès que nous voulons accomplir avec lui. Plaçons néanmoins ici quelques remarques sur les sécrétions et les excrétions en général.

En forçant plus ou moins les analogies, quelques auteurs ont ramené tous les actes végétatifs et même ensuite toutes les fonctions, sans en excepter celles qui sont du domaine intellectuel, à de simples sécrétions; l'économie entière a été ainsi transformée successivement en une série d'organes glanduleux. C'est ce qu'avaient fait quelques prédécesseurs ou des contemporains de Stahl, sortis de l'école de Van-Helmont. Pour eux, la nutrition était une sécrétion de sucs nutritifs; les organes nerveux, centraux ou périphériques, sécrétaient les esprits naturels, vitaux, sensitifs, intellectuels, et l'on arrivait ainsi à un matérialisme pneumatique complet, qui s'est reproduit plus tard sous une autre forme et en changeant seulement les mots, quand on a dit que le système nerveux sécrétait la sensibilité, la motilité, etc., et qu'enfin le cerveau sécrétait la pensée. Cabanis n'a donc pas eu le *mérite entier* de cette singulière invention. Ses imitateurs mêmes lui ont reproché la fameuse phrase que nous indiquons, parce que, exprimant nettement leur pensée commune, elle met à nu tous les vices et tous les dangers de cette doctrine.

Quand on examine sérieusement les sécrétions, on y découvre les éléments suivants : 1° une absorption; 2° une élaboration; 3° un mouvement de progression, etc. Dans les excrétions, il y a aussi : 1° des exhalations, c'est-à-dire des absorptions en sens inverse (de dedans en dehors); 2° des élaborations; 3° des mouvements progressifs, etc.

Tous ces actes élémentaires dans lesquels on trouve des opérations physiques, chimiques, etc., soit ordinaires et connues, soit transcendantes et mystérieuses encore pour notre science appelée à tant de découvertes ultérieures, sont dirigées, suivant les besoins et le but par le λογὸς de la force vitale, c'est-à-dire par sa sagesse ou science intuitive sans conscience, sans souvenir, innée, pour parler le langage Mosaïque d'Hippocrate, de Platon, de Stahl, de toutes les Écoles monothéistes sorties de l'Égypte et de la Judée : ce sont les lois positives de ce λογὸς que le vitalisme cherche à déterminer d'après les règles d'une méthodologie et d'une logique expérimentale et rationnelle légitimes. Les vitalistes croient que l'abeille, dans la confection de son miel et de ses cellules, que le pavot, en fabriquant l'opium, que le foie, en sécrétant de la bile, du sucre, etc., déploient beaucoup de science, de sagesse, etc., en mettant en œuvre les trésors du λογὸς qui est dans l'organisme vivant; mais ce λογὸς est raisonnable et non raisonnant; il n'agit pas moins d'après des lois qui se trouvent dans tout acte sage mis en rapport avec sa fin. Dans nos actes les plus sublimes, nous rencontrons un élément qui se rattache au λογὸς : l'inspiration des grands poètes, celle qui produit des traits sublimes de dévouement et de vertu, n'appartiennent pas simplement au domaine du raisonnement froid et calculé.

Dans les absorptions, les élaborations, les mouvements progressifs sécrétoires, la faculté vitale fait usage de toutes sortes de forces mécaniques (transsudation, imbibition, endosmose et exosmose, etc.), physiques (électricité, etc.), chimiques (réactions diverses, etc.); mais elle les varie, les combine, les dirige, etc., suivant des sensations, des idées intuitives, instinctives, obscures, ou même sans conscience; d'après des intentions, de simples tendances vers un but marqué d'avance par le suprême ordonnateur, etc. Telle est la pensée-mère, législatrice, qui domine le Vitalisme, l'Hippocratisme, le Stahlianisme, et qui se retrouve dans toutes les nuances des grandes Écoles allemandes modernes, où l'on reconnaît le cachet plus ou moins modifié, plus ou moins combiné des disciples de Stahl et de Leibnitz [1].

[1] *Voy.* l'article *Sécrétion* (*Absonderung*) du Dict. de physiol. de Wagner (en allemand) et la Physiologie allemande de Valentin.

L'élaboration plastique et sécrétoire ne produit que des fluides plus ou moins organisés, et ne dépasse point la formation de la cellule : cette dernière, variable dans sa composition, ne se trouve même que dans certains liquides, ainsi qu'on peut le voir dans le chyle, la lymphe, le sang, le lait, le sperme ; en général le liquide sécrété est d'autant plus élaboré, que les conduits qu'il parcourt sont plus longs ou plus étroits, que le contact avec les solides vivants est plus prolongé. L'élaboration plastique nutritive produit des liquides destinés à se solidifier en s'organisant davantage, elle donne naissance non-seulement à des cellules, mais aussi à des fibres qui s'unissent, s'associent et finissent par constituer des organes, des appareils, etc.

Le chyle est sécrété au moyen des aliments qui lui servent de matériaux ; toutes les autres sécrétions (sécrétoires et nutritives) se font avec le plasma du sang (car les globules ne servent point à cet usage). On ne s'est pas assez occupé des sécrétions gazeuses ; il reste aussi beaucoup à faire sur le développement des impondérables (calorique, électricité, lumière à laquelle se rattache la phosphorescence), sur la sécrétion des venins, la production des virus, etc. La division des sécrétions en excrémentitielles, récrémentitielles, excrémento-récrémentitielles ou mixtes, a besoin d'être retouchée. Les sécrétions excrémentitielles ne sont pas seulement dépuratives, elles ont aussi d'autres usages ; plusieurs contiennent des ferments, des agents catalytiques : tel est le suc gastrique. Certains organes renferment des appareils sécréteurs de divers genres. Les sécrétions s'opèrent par divers modes : tantôt le liquide sécrété s'échappe directement à travers la membrane sécrétante, tantôt il se porte à l'extérieur après la rupture des cellules, parfois il parcourt des canaux excréteurs ; dans d'autres cas, il s'accumule dans des réservoirs munis à leur tour de conduits d'excrétion. Quand il y a des canaux excréteurs, on trouve des muqueuses qui les tapissent, tandis que celles-ci manquent dans les membranes et les cellules purement séreuses, etc.

Art. 5. *De la lymphe.* — La lymphe est la partie fondamentale du sang ; c'est elle qui, jointe au chyle, le rajeunit et le répare : sa sécrétion est confiée aux glandes et aux vaisseaux lymphatiques. Ce que nous devons surtout remarquer, c'est : 1° la ténuité des

parois; 2° l'augmentation du calibre des vaisseaux, en remontant des surfaces aux parties profondes; 3° les valvules, comme dans les veines; 4° la longueur des vaisseaux repliés cent fois sur eux-mêmes; 5° leur accollement avec les artères qui les fait participer à l'impulsion circulatoire, etc. Le but de ces dispositions organiques (instrumentales) est facile à déterminer : la lymphe récrémentitielle est mêlée à beaucoup de sérosité excrémentitielle qui en altère la pureté; elle s'en débarrasse pendant sa longue circulation, par l'expulsion transsudatrice de cette sérosité ténue à travers les minces parois des lymphatiques. Les secousses artérielles, viscérales, les mouvements toniques, etc., favorisent cette transsudation, et la lymphe pénètre ainsi dans les veines, plus épaisse, plus épurée, plus récrémentitielle.

Art. 6. *Des sécrétions séreuses.* — Les liquides séreux purs sont excrémentitiels; leur sécrétion, très-abondante, s'effectue dans des points et par des organes très-variés, dont chacun fournit une sérosité différente par sa consistance et sa composition. Il y a dans le sérum quatre éléments principaux, variant par leurs qualités et leur proportion dans les diverses sérosités; ce sont: une aquosité ténue, des parties aqueuses salines plus consistantes, des viscosités plus épaisses, des portions bilieuses c'est-à-dire sulfuro-graisseuses. Les principales sérosités sont : l'urine, les exhalations cutanées, pulmonaires, gastro-intestinales, etc. Leur ténuité est en rapport avec celle des parties sécrétantes: ainsi, l'exhalation pulmonaire est plus ténue que celle de la peau. Il faut aussi tenir compte de la disposition des vaisseaux, du trajet parcouru dans les conduits excréteurs, du séjour dans des réservoirs, etc. : ces dernières circonstances contribuent à l'épaississement du liquide sécrété, qui est moins consistant quand la sécrétion et l'excrétion sont rapides. Les excrétions séreuses sont bien souvent, sous forme de vapeurs, plus ou moins chargées de principes volatils odorants[1].

[1] De ce qui précède, il est facile de conclure que la sérosité des séreuses n'est point de la sérosité pure, mais un liquide séro-lymphatique récrémento-excrémentitiel; on peut en dire autant de la sérosité du tissu cellulaire. Dans l'albuminurie, il y a un mélange de sérosité urinaire et de lymphe albumineuse nourricière dont la perte épuise l'organisme; il en est de même dans les hydropisies albumineuses. Grimaud a parlé de l'albuminurie avant Bright. Les séreuses sont de véritables glandes à une seule tunique, sans

Art. 7. *Du mucus.* — Le mucus est un fluide excrémentitiel sécrété par la peau et les muqueuses qui exhalent aussi de la sérosité. Cet excrément sert à lubrifier les parties sur lesquelles il se répand, à y rendre les glissements plus faciles, à les prémunir contre les effets d'un contact trop intime des substances dures, irritantes : ainsi, chez les enfants, il garantit les intestins de l'action trop excitante de la bile, qui y séjourne jusqu'au moment de l'expulsion du méconium, excrément formé par l'union de la bile et du mucus. La surabondance du mucus, ses altérations physiques, chimiques, vitales, etc., par le durcissement, les fermentations, etc., amènent de fâcheux accidents.

Art. 8. *Sécrétion de la bile*[1]. — Ce liquide n'est point, comme on l'a soutenu, l'extrait immédiat de la portion la plus subtile, la plus utile, la plus pure, des aliments ; il n'est pas non plus, dans sa totalité, une substance essentiellement balsamique : c'est une sécrétion excrémento-récrémentitielle dont une partie seulement doit rentrer dans l'organisme, tandis que l'autre, chargée de matériaux usés et nuisibles, est irrévocablement expulsée. Voici ce qu'on peut dire ou ce qu'on a dit sur ses usages : 1° Willis a soutenu que la bile précipite et sépare le chyle contenu dans la masse alimentaire; dans tous les cas, elle partagerait cette fonction avec le suc pancréa-

canal excréteur : les follicules et les glandes en tube sont des glandes séreuses à double tunique fibro-séreuse ; les reins sont des glandes séreuses plus compliquées; la peau et les muqueuses, considérées dans leurs fonctions d'exhalation, se rattachent aussi aux organes sécréteurs séreux ; la peau renferme, en outre, des glandes séreuses (sudorifiques). Certains liquides séreux (le suc gastrique, par exemple) ont des usages spéciaux.

[1] Des travaux récents d'une haute importance, parmi lesquels nous placerons en première ligne ceux de M. Claude Bernard, ont imprimé à la physiologie de remarquables progrès relativement aux actes de la vie végétative : on peut en faire d'utiles applications. Le foie sécrète la bile, du sucre, etc. La première fonction, confiée aux glandes et aux conduits biliaires, débarrasse l'organisme et le sang de l'excédant du principe nommé *graisso-sulfureux* par Stahl ; la seconde fonction est peut-être réservée au tissu hépatique interstiticiel ; les veines sus-hépatiques servent de canal excréteur à ce produit. Le sang artériel n'est pas le seul qui apporte au foie les matières de sa sécrétion, le sang de la veine-porte remplit le même office. Nous pourrions citer divers faits zoologiques analogues relatifs à plusieurs autres sécrétions, dont les matériaux sont fournis par le sang veineux : c'est à celui-ci que se rattachent surtout les sécrétions graisseuses, comme nous le prouverons ailleurs.

tique auquel elle se mêle. 2° L'on a prétendu que la bile est un *baume* qui, résorbé avec le chyle, se mêle à la masse humorale et la préserve d'un épaississement muqueux ou d'une fermentation évaporatrice qui les priverait de leurs éléments nutritifs les plus puissants et les plus utiles *(vapidam corruptelam)*, et deviendrait ainsi la cause d'une diathèse séreuse et hydropique ; mais cette doctrine soulève bien des difficultés. Quelle est cette portion balsamique dans la bile, car ce liquide n'a point ce caractère dans tous ses éléments? Quelle est sa composition? Par quel mécanisme s'opère cette action préservatrice? etc. 3° Ce que l'on peut affirmer positivement, c'est: *a.* que la bile donne de la couleur aux excréments; *b.* que les acides portés par la bouche dans le tube digestif activent la sécrétion biliaire, la rendent plus âcre, plus excitante, et donnent aux excréments une teinte verte plus prononcée; *c.* que la bile excite les sécrétions et les mouvements des intestins et facilite l'excrétion des matières stercorales.

Art. 9. *Des matières fécales.* — Celles-ci se dépouillent de plus en plus dans leur trajet des éléments nutritifs et des sérosités qu'elles contiennent; elles subissent aussi d'autres modifications qui en changent l'odeur, et auxquelles la bile, avec ses éléments sulfureux, nous semble prendre une part évidente, sans qu'on ait besoin de supposer un ferment stercoral particulier. Chaque espèce animale a des matières fécales caractéristiques dont le cachet ne dépend pas simplement de la nature des aliments. Les diarrhées sont dues assez souvent à une augmentation du mouvement intestinal qui paraît se lier, dans plus d'un cas, à une augmentation de la sensibilité : cette *hypéresthésie* n'est pas toujours *avec conscience*, car toutes ces diarrhées ne s'accompagnent pas de douleur.

Art. 10. *Du sperme.* — La sécrétion de la liqueur séminale s'accompagne chez l'homme, à la puberté, d'un changement notable dans la voix et les organes thoraciques : c'est alors aussi que le système pileux apparaît à la face et dans d'autres régions de la peau; la femme subit aussi des modifications analogues; seulement, l'élément pileux se porte spécialement à la chevelure. C'est alors aussi que la texture du corps devient de plus en plus dense chez l'homme; que les muscles se montrent plus forts, plus charnus, imprégnés de sucs plus visqueux; tandis que les chairs de la femme restent plus

lâches, plus humides. Il y a aussi une odeur spéciale plus marquée chez les mâles, dans les animaux, comme on le voit dans le bouc, le taureau. Les mâles châtrés tiennent le milieu entre les deux sexes : aussi la chair du taureau, du bélier, du coq, etc., répugne par sa densité, son odeur, sa saveur âcre, tandis qu'on estime peu celle de la vache, de la brebis, etc., fade et se desséchant par la cuisson. La chair du bœuf et du mouton est bien supérieure. Les castrats conservent un timbre vocal féminin, de la rondeur dans les formes; la barbe leur manque; leurs cheveux sont longs et soyeux; ils sont peu exposés à la calvitie.

Ces remarques de Stahl pourraient donner lieu à des applications physiologiques et médicales d'un grand intérêt, en montrant les changements généraux et spéciaux introduits par une seule sécrétion.

Notons ici les pensées et les songes érotiques provoqués par l'accumulation du sperme dans ses réservoirs, ainsi que l'influence des idées et des lectures lascives sur la sécrétion et l'excrétion séminales : cela prouve l'influence réciproque de la vie végétative, de la vie sensitive, de l'imagination, des passions, des actes intellectuels et moraux[1].

On n'a émis que des hypothèses insoutenables sur l'essence du sperme. Stahl réfute l'opinion des anciens d'après laquelle on affirmait que le sperme, provenant de tous les organes, en contenait tous les rudiments; il attaque de même le système de l'évolution défendu par Leuvenœck, Malpighi, etc. Pour le premier, les spermatozoïdes étaient de petits hommes qui n'avaient qu'à grandir; pour le second, l'homme en miniature était renfermé dans les ovules, de sorte que l'ovaire de la première femme contenait tout le genre humain à l'état microscopique : Stahl se déclare donc pour la théorie de l'épigénèse. Ce qui lui paraît probable, c'est que l'activité plastique formatrice, en tant qu'inhérente à l'agrégat matériel, est communiquée par le sperme.

[1] Dans la sécrétion spermatique, il faut distinguer deux périodes et deux actes divers : 1° la sécrétion proprement dite, c'est-à-dire la séparation des éléments spermato-poiétiques qui proviennent du sang et passent dans les conduits séminaux; 2° l'évolution, l'élaboration du sperme qui acquiert ses propriétés et ses principes spéciaux, ses globules, ses spermatozoïdes, sa spermatine, etc. La même remarque s'applique, avec des modifications convenables, aux autres sécrétions.

Art. 11. *Sécrétion du lait.* — La sécrétion lactée n'est vraiment une sécrétion que chez les sujets du sexe féminin, et n'existe qu'aux époques où ils doivent accomplir l'allaitement : le but à remplir est évident et se coordonne avec lui. Le lait, comme le sperme, peut se résorber et devenir un véritable aliment pour celui qui le sécrète, parce que le lait est un liquide récrémentitiel analogue au chyle : c'est un aliment tout préparé, fort disposé, comme la lymphe, à se transformer rapidement en sang. Le lait qui provient d'une nourriture végétale est, comme le chyle puisé à la même source, plus *acescent*, plus *fermentescible*, plus abondant et moins animalisé que celui qui est donné par des aliments végétaux. Le lait, comme le chyle, la lymphe, le sang, contient des éléments gras, des éléments fibrineux plastiques, des acides, des sels. Quand les femmes sentent le *trait*, l'ascension du lait, elles éprouvent dans le trajet des artères mammaires et de leurs divisions les plus déliées une douleur tensive; la mamelle se durcit et s'érige : c'est le résultat du mouvement tonique qui augmente l'action des vaisseaux afférents et des conduits galactophores élaborateurs. De douces frictions suffisent pour diminuer le ton des conduits excréteurs, et le lait coule en abondance; or, tout cela se fait par des excitations mécaniques, physiques, vitales, psychiques, qui manient, travaillent, modifient ces mouvements toniques, l'un des grands instruments des actes vitaux. La sécrétion du lait n'a pas pour objet principal de transporter sur un autre organe l'activité vitale et les matériaux excédants qui existent encore dans l'utérus après la parturition; les anciens ont commis une erreur sur ce point, car les lochies, etc., peuvent accomplir en grande partie cette œuvre importante : la sécrétion lactée est une œuvre de prévoyance et de providence divine instituée pour le nourrisson plus encore que pour la mère qui l'a porté.

Art. 12. *Sécrétion salivaire.* — Les modernes seuls ont commencé à comprendre l'importance des sécrétions salivaires; mais ce sujet n'est encore qu'ébauché. Nous disons les sécrétions salivaires, car on doit ranger dans cette classe non-seulement celles qui proviennent des parotides et des glandes sus et sous-maxillaires, mais encore celles que fournissent les glandes buccales, pharyngiennes, etc., et le pancréas : chacune d'elles présente une certaine diversité dans ses qualités, et doit offrir des différences correspon-

dantes dans ses usages. Les sucs salivaires excitent dans les aliments la fermentation à laquelle ils sont disposés, et la rendent plus active : ce travail, préparé par la digestion buccale, pharyngienne, etc., se poursuit encore dans l'estomac, où les éléments nutritifs sont déjà dissous en partie et absorbés par les chylifères. Les portions qui ne sont pas suffisamment élaborées rencontrent dans le duodénum un nouveau liquide salivaire; le suc pancréatique, plus récent, plus pur, plus actif, qui s'unit à la bile, complète la dissolution des aliments, ainsi que la séparation du chyle. Cette élaboration se continue encore plus ou moins loin dans l'intestin [1]. La sécrétion et l'excrétion de la salive ne sauraient être expliquées par des actes ou des lois purement mécaniques : les agents physiques, comme les impressions psychiques, excitent les opérations vitales qui les produisent : c'est ainsi que des mets succulents, des assaisonnements de haut goût, les nausées, certains médicaments provoquent et augmentent la sécrétion de la salive, accélèrent son émission, qui a lieu par jets plus ou moins prononcés, etc.

Art. 13. *Sécrétion de la graisse.* — L'étude des substances adipeuses et de leur sécrétion est curieuse, importante et encore assez peu avancée. Quels sont les lieux, les agents, le mécanisme de leur sécrétion et de leur distribution?

1° *Organes et lieux de la sécrétion graisseuse.* — Ce n'est point

[1] L'action digestive de la salive et des autres sécrétions buccales peut-elle suffire dans certains cas et dans certaines limites, en se substituant à toutes les autres? Ceux qui soutiennent cette doctrine s'appuient sur des faits analogues au suivant :

Chez un malade atteint d'un rétrécissement considérable du cardiaque avec un resserrement excessif de tout l'estomac, on pouvait s'assurer que le pharynx et l'œsophage, largement dilatés, étaient devenus un vaste réceptacle où s'accomplissait une digestion ressemblant beaucoup à celle de l'estomac : les matières rendues de temps en temps par le vomissement, ou retirées de cette poche après sept ou huit heures d'élaboration, offraient les principaux caractères des aliments soumis à la digestion stomacale.

Des faits de ce genre bien étudiés, accompagnés d'examens physiques, chimiques, etc., etc., et d'expériences physiologiques soigneusement instituées, pourraient fournir de précieux documents. On croit généralement aujourd'hui que la salive et le suc gastrique sont destinés, la première, à la digestion des féculents, le second, à celle des principes azotés; tandis que le fluide pancréatique émulsionne les substances grasses, transforme les féculents, etc.

aux petits sacs épiploïques seuls que cette sécrétion est confiée, car il est des animaux qui n'ont pas de véritable épiploon, bien que l'on observe chez eux un engraissement considérable et rapide : tels sont les oiseaux. Ainsi, l'alouette, après s'être largement rassasiée dans la journée, engraisse prodigieusement dans une seule nuit, à mesure qu'elle digère pendant le sommeil; l'ortolan, bien nourri, se surcharge tellement de graisse, qu'il périt bientôt par cette pléthore graisseuse. Le porc est également susceptible d'un engraissement prodigieux.

2° *Usages de la graisse.* — Les sécrétions adipeuses ont une utilité réelle; elles s'interposent partout, donnent aux organes plus de mollesse, de souplesse, de flexibilité, de *tendreté;* le sang y puise son élément sulfureux (combustible); enfin, c'est un aliment que la nature met en réserve comme une provision dont elle fait usage dans les moments où la nourriture et l'assimilation deviennent insuffisantes. L'on devrait porter une attention particulière sur la substance adipeuse des os contenue dans les aréoles de la membrane médullaire qui tapisse leur canal central et les vacuoles de leur tissu spongieux [et même du tissu compact (canalicules de Clopton Havers et Howship)] : elle a des rapports intimes avec le sang qui arrose abondamment cette membrane, surtout chez les jeunes sujets[1].

[1] Tout ce qui se rattache à la sécrétion graisseuse normale ou pathologique présente un grand intérêt : il serait utile de réunir les travaux nombreux publiés à ce sujet, de les compléter, et d'établir les lois assez simples qui régissent cette fonction. Pour cela, il faut mettre à profit : 1° les résultats obtenus par ceux qui pratiquent plus ou moins empiriquement et sur une grande échelle l'engraissement de certains animaux (oies, canards, porcs, etc.); 2° ceux que donne la méthode anglaise de l'entraînement pour produire chez l'homme un amaigrissement rapide; 3° les cas d'engraissement et d'amaigrissement survenant sans que nous les recherchions ou malgré nos efforts pour les empêcher; 4° les hypertrophies graisseuses de certains organes tenant à une diminution et à un vice de leur nutrition (ramollissement gras des muscles, des os, des viscères, etc.). On verrait alors la lutte de l'organisme contre un état anormal qui lui est imposé, lutte où il déploie les forces régulières de son dynamisme vital qui triomphe parfois de tous les obstacles. Ainsi, j'ai vu à Strasbourg, dans mes études spéciales sur l'engraissement des oies, plusieurs sujets absolument réfractaires; d'autres, déjà très-gras, très-malades, dont le foie était énorme et le sang réduit à n'être que de la graisse unie à quelques globules et à un peu de fibrine, étaient pris de dévoiements graisseux abondants et incoërcibles,

3° *Mécanisme de la sécrétion.* — La transsudation directe, l'imbibition en est un grand élément. On sait, en effet, que les substances grasses fluidifiées, divisées, émulsionnées dans un véhicule aqueux, transsudent aisément à travers les pores des membranes qu'elles imbibent. Du reste, aucune théorie mécanique, physique, chimique, etc., ne peut expliquer complètement tout ce qui concerne la sécrétion, l'organisation, la conservation, la distribution régulière, les quantités, les dispositions, les qualités variées des productions adipeuses dans telles régions déterminées, dans tels âges, tels sexes, tels tempéraments, telles espèces vivantes, telles circonstances. Il faut nécessairement remonter jusqu'à l'agent vital directeur et à ses lois, jusqu'au but final qui doit être obtenu.

4° Les sujets d'un tempérament sec, dont les vaisseaux sont plus amples et le sang moins séreux, sécrètent moins de graisse ; mais, en revanche, leur peau est plus huileuse, plus luisante, plus brune : cela peut répandre quelque lumière sur les questions relatives à la couleur de la peau. Celle-ci tient moins au climat qu'aux races ; car les nègres qui ne se croisent pas continuent à avoir une postérité noire dans les pays froids, de même que la race blanche conserve sa couleur dans les pays chauds. Les Éthiopiens sont, en naissant, d'une couleur rouge foncée, qui devient de plus en plus sombre, et enfin tout-à-fait noire, sous l'influence de l'air, du soleil, etc., à mesure que la sécrétion pigmentaire se montre plus abondante. C'est à la même cause qu'il faut rapporter la couleur plus ou moins foncée des yeux et des cheveux : on ne doit point oublier l'action manifeste des agents extérieurs, tels que l'air, la lumière, la température, etc. [1].

VIII. Du sexe. — Nous avons fait remarquer avec Stahl les rap-

jusqu'au moment où ces crises salutaires les ramenaient à l'état normal : ils n'étaient plus alors, de long-temps du moins, susceptibles d'engraissement. Ces faits, que j'ai étudiés dans tous leurs détails, sont bien connus des *engraisseurs* (*voy.* à ce sujet les travaux de MM Persoz, Boussingault, etc.). L'étude des sécrétions graisseuses et de leurs usages se lie à un grand nombre de questions de haute physiologie; Stahl, dans divers écrits, en a posé plusieurs des plus importantes. Nous publierons bientôt l'ensemble de nos recherches sur cet objet.

[1] *Voy.*, à propos des sécrétions et des excrétions, Bordeu : *Recherches anatomiques sur les glandes et leurs usages*, *et l'analyse médicinale du sang*.

ports qui unissent la crâse et la texture corporelle de la femme avec ses facultés vitales, sensitives, psychiques, et le but, la fin pour laquelle Dieu l'a créée : nous ajouterons que Stahl, ici, est trop resté dans le domaine physique; la femme n'est pas seulement destinée à concevoir, à porter, à mettre au monde, à allaiter des enfants; elle est appelée à remplir dans la famille et la société des fonctions plus délicates, plus importantes, plus élevées qui doivent être jointes aux précédentes et les dominer. C'est dans l'examen de ces fonctions que l'on doit chercher les données fondamentales qui peuvent permettre d'expliquer dans son entier sa constitution physique et morale : c'est ce que l'on a trop oublié. L'amour, qui joue un si grand rôle dans la vie de la femme, n'est pas simplement l'amour sexuel ou maternel; il n'est point physique par-dessus tout, comme on l'a souvent répété : la femme aime avec son âme plus qu'avec son corps et ses sens, et son amour, large et compréhensif, s'élève sans effort, malgré les déviations que diverses civilisations lui ont imprimées jusque dans les régions les plus pures, pour se reposer dans le sentiment de la charité, transfiguration divine et chrétienne de ce lien puissant, mais insuffisant encore, que l'on nomme *humanité*. La femme présente un développement considérable des deux grands éléments de la vitalité: le sang et le système nerveux sensitif et affectif. Stahl a insisté sur le premier fait, sans le poursuivre dans ses nombreux et féconds développements; il s'est moins arrêté au second. Il ne savait pas, et l'on ne sait pas encore assez aujourd'hui, que le système nerveux sensitif et affectif dans ses parties centrales (cervelet, cordons postérieurs de la moelle), et dans ses parties périphériques (nerfs sensitifs), est plus volumineux que chez l'homme, dans lequel domine le système nerveux moteur. A ces différences quantitatives s'en joignent d'autres qualitatives correspondantes, et les facultés vitales, sensitives, intellectuelles, morales, sont en harmonie avec ces dispositions instrumentales, etc. De cet exposé succinct, sous forme d'ébauche, découle une foule de considérations qui ont échappé à Stahl et à ses successeurs, de sorte que la physiologie de la femme a besoin d'être remaniée en entier [1]. Stahl a laissé, pour son époque, d'excellentes études sur

[1] Ce travail formera un long article dans notre Dictionnaire de physiologie.

la menstruation, sur son mécanisme et son utilité; sur le concours synergique de tout l'organisme, et surtout des forces toniques qui poussent le sang vers l'utérus; sur l'activité que déploie la force vitale pour accomplir ce qu'il nomme ses intentions finales; sur l'accord de cette force avec les dynamismes sensitif, intellectuel et moral, etc.

IX. De l'excrétion du sang pur. — Cette excrétion est une fonction normale chez la femme par la menstruation; elle peut, par d'autres voies, devenir une fonction anormale mais hygide dans les deux sexes; elle sert alors, comme le flux menstruel, à prévenir les dangers de la pléthore. Celle-ci est commune, en voici les motifs: 1° jusqu'à 25 ans, au moins, l'homme prend de l'accroissement; son alimentation doit être assez abondante pour être plus que réparatrice; 2° après cet âge, l'alimentation dépasse les besoins par suite de l'habitude contractée, par une prévoyance de la nature, pour satisfaire le plaisir que l'on trouve à se livrer à une alimentation succulente, etc. L'adulte et souvent le vieillard mangent au-delà de leurs besoins; ils ne consomment point par la nutrition, les sécrétions, les excrétions, l'exercice corporel, etc., l'excès de sang qu'ils produisent: de là résulte la pléthore, qui est une altération quantitative du sang, unie souvent à une modification qualitative. La pléthore détermine des troubles dans la circulation et une série de viciations qualitatives dans la masse sanguine: les hémorrhagies naturelles s'établissent alors, et deviennent, sous de certaines conditions, des fonctions anormales hygides. Chez les adultes et les vieillards, ces excrétions du fluide sanguin s'effectuent, en général, comme le flux menstruel, par les vaisseaux du bassin[1].

X. Des choses non naturelles. — Art. 1er. *Considérations générales.* — Les anciens ont compris la nécessité de bien savoir ce que sont les choses non naturelles, les choses naturelles, les actes naturels, les actes vitaux; mais, tout en convenant qu'ils ont laissé là-dessus des aperçus ingénieux, nous devons constater aussi que tantôt ils n'ont pas assez distingué, tantôt ils ont trop séparé. Stahl essaie d'être plus précis et plus clair. Il fait néanmoins observer que

[1] *Voy.* la thèse de M. Gausserand.

ces objets se touchent et se mêlent si profondément, qu'on ne saurait les isoler dans la réalité. Les choses naturelles sont celles qui appartiennent d'une manière absolue à l'essence matérielle et dynamique des corps vivants. Avec elles, l'être vivant a la vie en puissance, ainsi que toutes les fonctions vitales; les choses non naturelles se rattachent bien plus au milieu dans lequel il vit: sans elles, les fonctions vitales et la vie ne peuvent passer en acte, ou du moins durer un certain temps. Ainsi, une graine fécondée est vivante par l'existence en elle de ses éléments vitaux naturels constitutifs; mais elle ne peut se conserver et germer sans le concours de l'air, de l'eau, etc., c'est-à-dire des agents extérieurs non naturels ou différents de sa nature propre. Dans cette doctrine, suivant Stahl, l'évolution des âges dépend des choses non naturelles comme des naturelles; la force vitale est un élément naturel, les fonctions vitales s'appuient sur les choses non naturelles autant et plus que sur la force vitale primitive que ces agents modifient si énergiquement. On admet généralement six choses non naturelles; passons-les rapidement en revue.

Art. 2. *De l'air.* — Arrivés à la vie indépendante, les animaux à respiration pulmonaire ne peuvent vivre long-temps sans être plongés dans de l'air libre et non combiné. Ce fluide agit par l'acte respiratoire et par son contact avec le corps.

1° A propos de l'acte respiratoire, notons la texture éminemment vasculaire des poumons, du foie, de la rate; mais occupons-nous ici exclusivement des poumons. La respiration pulmonaire est une fonction qui produit de la chaleur, en donnant au sang et aux solides un mouvement rapide, et en introduisant dans l'organisme du phlogistique emprunté à l'air. Dans l'inspiration, les capillaires artériels se dilatent énormément en même temps que les tuyaux bronchiques, et le sang s'y précipite en abondance sous l'action de cette succion érectile; dans l'expiration, la masse sanguine est poussée violemment de ces capillaires comprimés vers les veines. L'énergie motrice déployée dans ces actes est extrêmement grande, et produit partout une chaleur considérable qui s'ajoute à celle qu'on doit attribuer à l'absorption du phlogistique : celle-ci réclame de nouvelles études. 2° L'air ambiant agit mécaniquement sur le corps; il modifie les forces sensitives, motrices, et, de plus, la crâse des

liquides et des solides; l'air froid, chaud, sec, etc., affecte la sensibilité; il met aussi en jeu les mouvements toniques. Ainsi, le froid resserre les parties et porte les fluides à l'intérieur en provoquant des contractions toniques, tandis que le chaud détermine des effets opposés. Ceci ne peut s'expliquer mécaniquement par les variations barométriques de l'air; cela tient à une action vitale. L'air humide, par exemple, relâche les tissus, et excite l'organisme vivant à provoquer des mouvements toniques constricteurs pour remédier à ce relâchement. Ceci donne la clef de beaucoup d'affections morbides préparées ou accomplies par l'air humide chaud ou froid, etc. [1] Dans cette excitation du mouvement tonique, venant de l'action propre du dynamisme vivant pour remédier aux mauvais effets d'une constitution atmosphérique nuisible, nous voyons un exemple des *valontés tacites* du principe vital directeur, poursuivant une *intention*, une tendance conservatrice.

Art. 3. *Des aliments et des boissons.* — Les animaux se nourrissent continuellement de leur sang, d'abord pour réparer leur corps et l'accroître, plus tard pour réparer simplement leurs pertes. Les aliments et les boissons servent à nourrir le sang, et, par son intermédiaire, le corps tout entier; ils doivent donc contenir les éléments du sang, c'est-à-dire 1° la substance adipo-fibrineuse qui en forme la base organique, 2° l'eau, les sels, etc., qui lui sont propres. Les animaux à sang froid qui vivent dans l'eau, les serpents surtout parmi les amphibies, supportent aisément la diète. Ce fait serait curieux à bien étudier; il se rattache à cette remarque des anciens : l'appétit et l'activité digestive sont en rapport avec la force calorifique propre [2]. La résistance au froid dépend aussi de l'état et des

[1] Ici l'on trouve un élément important pour éclairer l'étude des affections catarrhales et rhumatismales. (*Voy.* Stahl, *De rheumatismo.*)

[2] Il ne faut point oublier que les animaux à sang chaud, forcés d'entretenir leur température propre par des actes spéciaux énergiques, sont de vastes foyers de combustion et d'autres actes intimes calorifiques : il faut donc que les aliments leur fournissent de la matière combustible et tout ce qui est nécessaire pour la calorification. Au milieu des circonstances qui exigent un grand développement des fonctions calorifiques, un dynamisme vital puissant a besoin de puiser dans une alimentation abondante, substantielle, adaptée à son objet, les matériaux nécessaires pour réaliser le but qui doit être atteint. Hippocrate et les Hippocratistes nous ont fourni, à cet égard, d'importants documents pratiques, dont les rapports avec nos théories les plus récentes ne sont pas difficiles à saisir.

modes des forces sensitives, motrices, psychiques, ainsi que le prouve l'étude de l'aliénation mentale. Quel est le régime alimentaire qui convient le mieux à l'homme? Est-ce la diète végétale ou la diète animale? Quelles sont les substances, appartenant à chacune de ces deux classes, que nous devons préférer? Il est certain d'abord que les végétaux, et même l'eau et le pain, pourraient nous suffire; la diète végétale convient si bien à l'homme, que, dans une foule d'états morbides, il éprouve de la répugnance pour les substances animales; néanmoins, les considérations anatomiques semblent faire pencher la balance du côté de ces dernières : en somme, les hommes sont naturellement omnivores et s'accommodent de régimes très-variés.

Art. 4. *Du mouvement et du repos.* — Le mouvement, ainsi que nous l'avons dit, est l'acte fondamental de la vie; mais nous ne parlons point ici des mouvements involontaires ou demi-volontaires, nous nous occupons surtout de ceux qui sont réglés par la volonté. Entre les uns et les autres il y a bien des analogies : les premiers, comme les seconds, ont aussi des régulateurs. Un grand principe pour les mouvements volontaires, c'est qu'ils doivent être prolongés plutôt que violents, et poussés jusqu'à une légère fatigue; il est bon de ne point passer brusquement d'un grand exercice à un repos complet, etc.

Art. 5. *Du sommeil et de la veille.* — Ces deux actes, comme l'exercice et le repos, sont placés justement parmi les choses non naturelles, parce qu'ils aident les forces naturelles. Le repos répare la locomotilité volontaire que l'exercice avait mise en jeu; le sommeil répare la sensibilité correspondante et les forces intellectuelles. La vie végétative peut se déployer alors sans trouble et avec plus d'énergie. Le sommeil ne saurait être expliqué par des causes simplement mécaniques, telles que la compression, l'humectation du centre sensitif, l'obscurcissement des esprits par des émanations vaporeuses, etc. Il ne suffit point de tenir compte des modifications organiques ou instrumentales; il faut remonter aussi jusqu'aux dynamismes et avoir égard aux facultés de l'âme, qui ne veut plus sentir et penser parce qu'elle éprouve de la satiété pour ces actes. Elle obéit alors par une volonté formelle ou tacite au besoin raisonné ou instinctif de reposer ses organes sensitifs et intellectuels, de mettre énergi-

quement en jeu ses autres facultés, de donner plus de développement à d'autres fonctions, etc. Pendant le sommeil, la vie végétative pure, la vie nutritive s'accomplit avec plus de puissance et de régularité. On objectera peut-être que la circulation est moins rapide, le pouls plus lent, la respiration moins fréquente: mais ces fonctions ne sont point exclusivement végétatives; le système nerveux, intellectif, sensitif, locomoteur, n'a pas besoin de recevoir un sang aussi abondant et aussi stimulant; les fluides et les forces viennent se concentrer vers les viscères nutritifs, et Hippocrate a posé ce principe: *In somno labor visceribus*. C'est pendant le sommeil que les organes élaborateurs et surtout les voies digestives travaillent le mieux. Le sommeil est troublé lorsque ce travail est pénible : la réciproque est également vraie. Le rêve est un demi-sommeil pendant lequel les sens éprouvent des sensations subjectives; alors la mémoire, l'imagination veillent aussi; l'entendement, la volonté mettent en œuvre ces matériaux; la vie sensitive et morale s'exercent ainsi suivant des modes spéciaux subordonnés à ces conditions particulières. Dans l'ivresse, les différents narcotismes, ces modes spéciaux varient; voilà pourquoi l'ivresse par le vin, la bière, etc., le narcotisme par l'opium, la belladone, le haschisch, etc., ont des modes distinctifs dont l'étude présente un très-grand intérêt. Il y a dans ces modes de curieux antagonismes : c'est ce que l'on voit, par exemple, pour l'opium et le vin. Nous ferons remarquer, en passant, que l'âme n'est jamais inactive dans toutes ses facultés à la fois, pas plus que l'organisme dans toutes ses parties: quand un ressort se relâche pour se reposer, l'autre se tend davantage pour mieux agir[1].

Art. 6. *Des excrétions.* — Les excrétions sont des choses non naturelles, en ce sens qu'elles ne sont point nécessaires pour l'existence pure, mais pour sa durée. Il s'introduit dans les corps vivants

[1] Des gradations analogues s'observent dans les divers êtres : les forces inorganiques (attraction, affinité, lumière, électricité, etc.) offrent leur plus grande puissance dans le règne inorganique; là les éléments premiers sont plus nombreux et plus combinés. Dans le règne végétal et les animaux inférieurs, les forces élaboratrice, plastique, reproductive, ont plus d'énergie; les animaux supérieurs ont les sens plus actifs et plus fins, quoique moins délicats que l'homme (l'aigle a la vue perçante, le vautour, le porc, le chien ont des facultés olfactives prodigieuses, etc.); enfin, l'homme seul a un entendement, un sens moral et religieux qui lui marquent sa destination sur cette terre et lui présagent ses destinées futures.

des substances inutiles ou nuisibles; elles pénètrent seules ou unies à des matériaux utiles: il faut donc qu'elles en soient séparées, puis éliminées. La sécrétion opère la séparation, l'excrétion se charge du travail éliminateur.

Art. 7. *Des passions de l'âme.* — Tout n'est pas intellectuel, raisonné, tout ne se rapporte pas même à la sensation avec conscience, dans les passions de l'âme; on y trouve aussi un élément matériel, organique, un autre dynamico-vital: il y a là un type dépendant de la crâse des solides et des liquides, de leur texture, de leur mécanisme instrumental, de leurs rapports avec la dynamité vitale; ce type, transmissible par hérédité, se réfléchit sur le dynamisme intellectuel et moral, et lui crée des habitudes, des mœurs, dont les effets modifient le type primitif que lui a imprimé le suprême Créateur. Par là, l'embryon, le jeune enfant sucent en quelque sorte les passions de leur mère et de leur nourrice avec le sang et le lait qu'elles leur donnent en aliment: c'est ainsi que divers éléments passionnels qui peuvent tourner en habitude, s'introduisent en nous par tous nos rapports avec le monde extérieur. Il ne faudrait pas en conclure que notre dynamisme intellectuel et moral, et notre âme spirituelle qui le possède, sont dans une dépendance absolue de ces éléments étrangers : elle peut les dominer par sa force proportionnelle ou acquise; elle peut les modifier par un juste discernement dans leur usage, mais on ne doit point méconnaître leur influence. Il importe, au contraire, d'étudier les lois de leur action, pour les diriger. Les changements qui surviennent dans la crâse matérielle, la texture, la disposition des organes, le dynamisme vital, retentissent dans les facultés intellectuelles et morales, et réciproquement. Si l'instrumentation mnémonique, imaginative, etc., est puissante, si leur dynamisme vital est vigoureux, les actes de ces facultés seront énergiques; si vous les soumettez à un exercice convenable, leur instrumentation et leur dynamisme vital acquerront un développement correspondant. Ce principe est fécond en applications utiles dans l'agronomie, la zoologie, l'anthropologie physique et morale, surtout quand on songe aux transmissions instrumentales dynamico-vitales et sensitives par la voie de l'hérédité [1].

[1] *Voy.* Hippocrate, *Des airs, des eaux et des lieux* (texte, traduct. et comment. de Coray, 1800); — Galien, *Quod animi mores temperamenta*

Art. 8. *De l'habitude.* — A propos des passions, Stahl dit quelques mots sur l'habitude, nous nous en occuperons avec lui dans la pathologie. (*Voy.*, en attendant, la thèse de M. Gausserand.)

XI. De la nutrition. — « Jusqu'ici nous avons étudié, d'une part, la force vitale et ses actes considérés en eux-mêmes et d'une manière absolue ; d'autre part, cette force et ces actes examinés sous *un point de vue général*, dans leurs rapports avec les circonstances extérieures qui assurent leur développement et leur durée, nous allons maintenant ajouter quelques considérations qui feront connaître plus spécialement l'enchaînement et quelques détails intimes des fonctions nutritives. Ces recherches appartenant surtout à la *partie physique* de la physiologie, nous insisterons particulièrement sur les questions qui se rapportent à la *partie vitale*, aux *lois du dynamisme vital*, et nous montrerons que l'âme déploie ses forces directrices dans le gouvernement des fonctions nutritives, en poursuivant, à leur égard, ses tendances, ses intentions, ses volontés spéciales. »

Dans la nutrition, nous distinguons la succession régulière des actes suivants : l'*appétit directeur*, l'*insalivation*, la *rétention des boissons et des aliments*, leur *élaboration*, qui en fait des substances en rapport avec la crâse de l'organisme, la *séparation des éléments réparateurs*, leur *distribution*, leur *assimilation* et leur *apposition dans toutes les parties*, enfin l'*expulsion des résidus*.

1° L'on s'est efforcé de séparer les appétits naturels, l'appétit vital nutritif, l'appétit sensitif. L'*appétit vital nutritif* est un acte volontaire de l'âme vivante, qui dirige, d'après son arbitre, conformément à ses intentions, à ses tendances vers un but fixé, les divers actes nutritifs : de là les manifestations de cet appétit qui se poursuivent pendant les songes, qui subissent tant de variations, de formes diverses sous l'influence de l'imagination et des passions. Cette remarque s'applique à tous les appétits vitaux. La *faim* est plus pressante, plus vive chez les enfants, les jeunes gens, les

sequuntur; — Huarte, *Examen des aptitudes pour les sciences*, et le remarquable travail de Guardia sur ce sujet (1855). — *Voy.* aussi De Sèze, *Sur la sensibilité*, etc. Coray, De Sèze, Guardia sont des docteurs de notre École. Joignez à cela F. Bérard, art. *Passions* (*Rapports du physique et du moral*) ; — Lordat, sur le même sujet ; — S. Thomas, *Traité des vertus, des vices*, etc., *dans la Somme*, etc.

hommes livrés à de rudes travaux corporels. L'*appétit* est plus inconstant, plus délicat : il choisit et varie ses préférences suivant les pays, les états divers normaux et anormaux du corps et de l'esprit. Mais la faim comme l'appétit naissent dans l'âme, et en partent, indiquent ses idées, ses intentions, ses tendances, qui se formulent dans la volonté pour s'exécuter par des mouvements. Toutes les explications fondées sur des actes mécaniques, sur des dispositions anatomiques, des stimulations physiques, chimiques, etc., sont insuffisantes : on doit voir là principalement des excitants, des éléments accessoires qui mettent en jeu la faculté appétitive de l'âme, mais qui ne la constituent point. Avec une volonté forte, l'homme peut résister à leurs sollicitations les plus puissantes et mourir volontairement d'inanition. Cela s'applique aux divers appétits.

2° *Élaboration digestive.* Un fait saillant dans ce travail élaborateur, c'est la dissolution des substances alimentaires dans laquelle la fermentation a une part remarquable [1].

Nous devons faire observer que cette fermentation est spéciale, souvent différente de celle qui est naturelle aux substances élémentaires, à tel point, qu'elle arrête leur fermentation putride. L'élaboration digestive donne aux mêmes aliments chez les diverses espèces (bœufs, moutons, chevaux, etc.), une crâse (*temperies*) analogue à celle du sujet qui digère cet aliment.

Quel est le ferment digestif? Quelles sont ses sources? Y a-t-il un suc gastrique spécial? Ce sont là des questions difficiles : nous croyons que les sucs salivaire, pancréatique, biliaire, suffisent à tout [2].

Quels sont les vaisseaux qui absorbent le chyle réparateur extrait des aliments? Nous pensons que ce sont particulièrement les vaisseaux chylifères, sans exclure les autres lymphatiques.

[1] Il n'y a pas seulement dissolution ; on observe, de plus, une transformation : les féculents, les saccharins deviennent du glucose ; les substances protéimiques, de l'albuminose. Les aliments gras subissent sans doute des changements analogues après avoir été émulsionnés, etc.

[2] Il est inutile de faire observer que, dans tout cela, nous exposons en général les opinions de Stahl, en les développant quelquefois ; nous les jugerons plus tard, en les appréciant d'une manière précise. On connaît bien mieux aujourd'hui le rôle spécial des diverses glandes salivaires, du suc gastrique, du liquide pancréatique, de la bile, etc. (*Voy.*, entre autres, les remarquables travaux de M. Claude Bernard.)

Un point capital du travail assimilateur et désassimilateur qui se rencontre dans la nutrition, c'est la dissolution des éléments réparateurs et de ceux qui doivent être rejetés. De même que les éléments sont fluidifiés, dissociés avant d'être employés dans l'organisme, de même aussi les parties usées et vieillies de celui-ci sont liquéfiées et séparées : tout cela est de la physiologie physique. Ce que nous devons étudier avec plus d'attention, ce sont les actes du dynamisme vital, et le soin avec lequel il règle tout, en s'accommodant à tous les besoins. La quantité, les qualités des fluides élaborateurs, la durée du séjour dans chaque compartiment digestif, l'activité de l'absorption, etc., tout se fait avec une mesure d'autant plus admirable, qu'elle se modifie avec une foule de circonstances en se mettant avec elles dans une parfaite harmonie. Il y a là des marques manifestes d'une élection, d'une estimation tacite, d'un entier accord caché dans les forces et les actes divers; on y trouve partout un caractère intuitif échappant à la conscience, mais que l'observation et l'analyse viennent mettre en évidence. Ceci est encore plus saillant dans l'apposition des molécules nouvelles, se disposant d'après ce plan primitif ou suivant les modifications qu'elles doivent naturellement subir.

XII. De la génération. — Les hommes qui se sont occupés avec le plus grand soin de la génération, et qui ont donné dans cet acte la part principale au sperme, ont pensé qu'il devait y avoir dans celui-ci un *esprit génital plastique créateur spécial*, ou *que l'esprit vital plastique général y recevait une modification spécifique* à laquelle il devait *sa puissance créatrice distinctive ;* en outre, ils lu ont attribué la connaissance *intuitive* de son œuvre de *création*, et la force motrice nécessaire pour construire le nouvel être au moyen de la matière organique qui doit le former. Mais à quoi bon multiplier ces esprits vitaux, génitaux, etc., sans nécessité, lorsque la faculté vivifique de l'âme, douée de cette science *intuitive*, de cette force plastique directrice que nous avons reconnue, peut suffire pour accomplir toutes ces fonctions ?

Nous ferons valoir à l'appui de notre animisme un argument puissant : si l'acte générateur plastique est étranger aux facultés de l'âme, pourquoi une affection morale vive, une passion violente, une impression qui frappe fortement l'imagination de la mère, altèrent-elles si énergiquement l'acte formateur du fœtus, qui, tout en étant

un être indépendant, se trouve aussi, sous quelques rapports, un membre de plus ajouté à l'organisme de la mère à laquelle il s'est incorporé?

La faculté plastique de l'âme maternelle est évidemment modifiée par l'impression que reçoit sa faculté intellective et morale, et une modification correspondante vient retentir sur le fœtus, en tant que formant une portion intégrante de son corps; car le fœtus peut, dans de certaines limites, être comparé à un bourgeon spécial détaché de la mère, revêtu d'une existence indépendante, mais greffé pour quelque temps sur celle qui l'a conçu [1].

Ici, la viciation de l'acte plastique formateur du fœtus, qui se continue du côté de la mère, est en dehors du type normal que suit la faculté plastique directrice de l'âme; elle dépend de l'affection profonde produite par l'imagination, la crainte, le désir, etc., dans ses facultés psychiques, qui se réfléchit sur ses forces vitales et en trouble les opérations. Quel est le mécanisme intime de cette communication de l'âme du fœtus et de celle de la mère? On ne peut pas le dire exactement, mais le fait est constaté par l'observation [2].

XIII. De la sensation. — La sensation est un acte par lequel 1° nous percevons les modifications de notre âme et celles de notre

[1] De ces considérations on peut déduire le rôle important de la femme pour la perfection physique et morale des races et de l'humanité. L'homme porte en lui-même, un instant seulement, un des éléments de son enfant; la femme élabore longuement celui qu'elle doit fournir; puis elle garde pendant neuf mois, comme faisant partie de son corps, l'embryon et le fœtus. Durant neuf mois, elle le nourrit de son sang; pendant un temps plus long encore, elle nourrit de son lait ce fœtus devenu un enfant. Dans ses premières années, elle le nourrit encore de ses enseignements et de ses exemples. Enfin, quand l'enfant est adolescent, adulte, vieillard, c'est la femme qui l'entoure sans cesse de ses soins et de son amour. C'est la femme qui fait la famille, et par suite la société, dont elle est la base, le ciment et le lien; aussi les nations s'élèvent ou s'abaissent selon que la femme obtient ou perd le rang qu'elle doit occuper, le culte sage, juste, vrai, que l'homme doit lui accorder. Voilà ce que le Christianisme enseigne; voilà ce que la Médecine devrait enseigner à son tour.

[2] La manière dont nous avons présenté le problème peut aider à le résoudre, en se renfermant dans des limites vraies, que Stahl a dépassées parce qu'il n'a point soumis les faits à une critique suffisante. Les lois d'évolution des malformations primitives dans l'espèce humaine offrent, par rapport à celles que l'on constate dans les autres êtres vivants, des modifications que nous pourrions expliquer.

corps, soit que ces dernières surviennent spontanément, soit qu'elles s'établissent à la suite de provocations extérieures; 2° nous apprécions ces modifications et nous éprouvons du plaisir ou de la peine, de la sympathie ou de l'antipathie, de l'amour ou de l'aversion: la faculté sur laquelle reposent ces perceptions et ces émotions se nomme *sensibilité*. Dans les actes de *sensibilité vitale*, les perceptions et les émotions sont obscures; elles échappent plus ou moins à une analyse nette et bien arrêtée. Dans les actes de *sensibilité animale*, *d'intelligence*, de *sentimentalité morale*, la perception et les émotions sont plus claires: on peut s'en rendre compte avec plus de précision. Par la sensibilité, la sentimentalité, accompagnées et suivies de tous les actes qui s'y rattachent, nous apprécions la convenance et la disconvenance du monde extérieur, des états de notre corps et de notre âme par rapport à nous-mêmes; nous nous y abandonnons, nous les recherchons, ou bien nous tâchons de nous y soustraire, nous les évitons. La sensibilité suppose entre ces modifications et nous un rapport intime, un lien secret par lequel elles nous sont pénibles ou agréables. A la sensibilité se rattachent nos sensations et nos sentiments physiques, nos sentiments affectifs (humanité, bienfaisance etc.), nos sentiments intellectuels et moraux les plus élevés (amour du vrai, du beau, de l'Être infini source unitaire et inépuisable du bien, du vrai, du beau). Si nous poursuivons le vrai malgré les nuages qui l'enveloppent; si nous admirons le beau malgré les voiles qui le couvrent; si nous tâchons de réaliser le bien malgré les obstacles que nous rencontrons en cherchant à l'accomplir; si nous nous élançons vers l'Être infini malgré la mystérieuse auréole qui l'environne de toutes parts, c'est que nous éprouvons pour ces œuvres un attrait irrésistible qui soutient et récompense nos efforts.

Il y a donc en nous une sensibilité physique, une sensibilité intellectuelle, une sensibilité morale (car tout cela sont des modes de sentir), et cette sensibilité nous fait apprécier le monde extérieur et notre monde intérieur de telle ou telle manière, agréable ou pénible, selon des rapports primitifs établis par Dieu même, mais qu'une foule de circonstances peuvent modifier. Quand ces rapports restent normaux et se perfectionnent dans ce sens, nous aimons, dans la sphère physique intellectuelle et morale, ce qui est vrai-

ment beau, bon et vrai; nos appétits, nos aspirations, notre volonté libre nous dirigent dans cette voie; nous donnons au beau physique, intellectuel et moral, la part qui lui revient, subordonnant le premier au second, l'un et l'autre au sens moral. Quand ces rapports sont intervertis, nous dévions vers des voies d'autant plus funestes que la perversion elle-même est plus profonde. Envisagée à ce point de vue général, la sensibilité joue un grand rôle dans la vie physique, intellectuelle et morale; Stahl l'a compris, mais il n'en a guère montré ici qu'un côté. C'est surtout à l'École de S. Thomas qu'il faut remonter pour trouver la doctrine dans son ensemble : le Thomisme, sous ce rapport, n'a pas été suffisamment étudié. Les médecins et les psychologistes ont, presque tous, sur la sensibilité, des idées inexactes; elles manquent de largeur, de précision, de justesse. Stahl nous avertit, du reste, qu'il ne veut s'occuper ici que de la sensibilité considérée dans ses relations avec les objets externes et physiques : « *De sensibus internis ullam prolixitatem subire placet* »; il nous annonce aussi que l'étude intime de la sensation, *non pertinet ad physiologiam medicam*, et qu'il en traitera *minimâ prolixitate*, aussi brièvement que possible.

Il serait néanmoins assez facile de trouver dans ce chapitre si court les germes évidents d'une doctrine complète, dont plusieurs points fondamentaux sont énoncés souvent par quelques mots dont on n'aperçoit pas d'abord la portée; mais ceci exigerait un long commentaire, qui se trouvera dans la suite de notre travail.

Stahl a cependant esquissé un cadre et posé d'utiles jalons, par exemple, dans les §§ IX et XVII; il a insisté sur un fait majeur : l'activité de l'âme dans la sensation.

L'âme a la faculté de tendre volontairement ses organes et ses facultés sensitives, de les actualiser par rapport à un but; l'âme humaine a conscience de son action, de l'effort qu'elle lui coûte, et c'est ainsi qu'elle arrive à la connaissance nette et vraie de sa volonté, de sa personnalité, de sa liberté. Là-dessus repose la solution complète du problème psychologique le plus important et le plus difficile, sur lequel les hommes les plus éminents discutent encore aujourd'hui, et que l'on n'a qu'imparfaitement élucidé. Maine de Biran, marchant sur les traces de Stahl et de Leibnitz, a bien vu qu'il fallait partir de l'effort actif et volontaire de l'âme; mais il n'a

point assez précisé le point de départ et le but, et il a frappé par côté. Il manque là plusieurs éléments majeurs que nous devrons développer. Maine de Biran a cru que l'homme arrive à la connaissance de sa personnalité par le sentiment de l'effort musculaire que dirige sa volonté; mais ce sentiment est purement physique, et l'animal l'a comme nous[1]. C'est dans l'effort intellectuel et moral, effort volontaire et indépendant, dans lequel l'homme exerce librement sa volonté, qu'il a le sentiment de sa personnalité libre et volontaire, et qu'il trouve le sentiment de son *moi*, des limites que lui impose son organisme matériel, une puissance supérieure, celle du Créateur, etc. Il arrive ensuite à une notion précise de sa personnalité par un travail très-compliqué qui lui permet de transformer ce sentiment en une connaissance scientifique. Il faut pour cela qu'il s'élève aux idées générales de cause et d'effet, de substance et d'accident, d'esprit, de matière, de vie, etc. Mais ce sont là des questions de haute psychologie, très-obscures et très-difficiles quand on n'a pas le fil conducteur, très-claires et très-lumineuses dès qu'on a saisi le nœud de la difficulté. C'est surtout en abordant ces sujets que brillent S. Paul, S. Augustin, S. Thomas et leurs grands disciples.

Conclusion. — Nous avons dit précédemment que nous nous proposions d'examiner : 1° ce que Stahl a emprunté à ses prédécesseurs; 2° ce qui lui appartient en propre; 3° l'influence qu'il a exercée sur tous ses successeurs jusqu'à ce jour. Les documents que nous avons déjà fournis sur ces trois points importants, seront bientôt complétés. Nous nous bornerons, en ce moment, à faire observer que l'impression produite par les écrits de Stahl et de ses disciples, joints surtout à ceux des médecins de Montpellier, fut si grande, que le triomphe des doctrines Hippocratiques mises à la hauteur des travaux modernes fut définitif et universel dans le monde médical. Les grands chefs de l'iatromécanisme et de l'iatrochimisme, Hoffmann et Boërhaave, abandonnèrent furtivement leur

[1] *Voy.* la thèse de M. Gausserand, où ce sujet n'a pu être qu'indiqué. — *Voy.* aussi F. Bérard, *Rapports du physique et du moral.* Le physiologiste de Montpellier est remonté plus haut que M. de Biran, et cependant sa théorie est encore incomplète, soit dans son ensemble, soit dans ses applications.

système, pour se rallier à l'Hippocratisme Stahlien, ainsi qu'on l'a démontré dans notre École. Baglivi, solidiste plus ou moins mécanicien en physiologie, devint de plus en plus vitaliste, naturiste, Hippocratiste en pathologie, et déclara qu'il fallait, au lit du malade, abandonner toutes les théories physico-chimiques. Dès-lors, tous les médecins sérieux du XVIIIe siècle arborèrent le drapeau du Vitalisme, et furent classés en Stahliens purs et Stahliens mitigés ou demi-Stahliens. On citerait difficilement quelques hommes remarquables dont les écrits soient restés et méritent d'être consultés, qui ne se placent pas eux-mêmes ou qui ne puissent pas être placés dans l'une de ces deux catégories. La plus nombreuse est celle des Stahliens mitigés, c'est-à-dire des Vitalistes qui modifièrent et perfectionnèrent le Vitalisme Stahlien en le ramenant à un Hippocratisme plus pur, plus expérimental, plus pratique, plus largement enrichi par les travaux de tous les siècles, et par les conséquences rigoureuses que l'on pouvait tirer du Stahlianisme même et que le chef de cette doctrine n'en avait pas fait sortir. Parmi les Stahliens purs ou mitigés les plus éminents, parmi les grands Vitalistes du XVIIIe siècle, nous pouvons citer : en Allemagne, en Suisse et dans les pays du Nord en général, Haller, Unzer, Gorter, Junker, Kaaw Boërhaave, Van-Swiéten, Stoll, De Haën, les deux Plater, Zimmermann... ; en Angleterre, les deux Hunter, Monro, Porterfield, Cullen, Pringle, Whytt, etc. ; en Italie, Morgagni, Bianchi, Zinnani, Porta, Spallanzani, Fontana, etc. ; en France, Fabre, Lecat, Du Hamel, Quesnay, la plupart des membres de l'Académie de chirurgie, Nenter et plusieurs médecins illustres de Strasbourg ; enfin, l'École de Montpellier, qui se plaça au premier rang dans les voies du vitalisme moderne, comme elle l'avait fait dans celles du vitalisme antique, successivement perfectionné par les travaux des grands médecins de toutes les époques. On vit sortir de ses rangs un nombre considérable d'hommes supérieurs qui se répandirent de tous côtés en France et dans les pays étrangers, peuplèrent les universités et les académies, défendant, agrandissant, propageant la doctrine traditionnelle par la puissance de la parole, par le charme, la vigueur, la solidité de leurs écrits. Lapeyronie fonda l'Académie de chirurgie ; Ferrein donna une impulsion nouvelle à l'Académie des sciences, au Collége royal, au Jardin des plantes de Paris, et

à l'Université de Greiswald dont il fut quatre fois recteur; Bordeu, Astruc, etc., formèrent autour d'eux à Paris une école puissante qui fit reposer l'Hippocratisme sur des bases si solides que les plus grands efforts ne sont pas parvenus à les ébranler; Tissot dans la Suisse française, M.-A. Petit à Lyon, Bichat, Bayle, Laënnec, De Sèze, Lieutaud, Portal, Pinel, Maine de Biran [1], et une foule d'autres médecins éminents, donnèrent, sur tous les points de la France, une forme nouvelle au Vitalisme, qui s'étendit et se perfectionna de jour en jour. Enfin, Sauvages, de Lamure, Venel, Barthez, Grimaud, Fouquet, Lafosse, Vigarous, etc., etc., professeurs à Montpellier, y portèrent la doctrine traditionnelle au plus haut degré de splendeur.

Cette impulsion vigoureuse n'a point cessé de se faire sentir pendant la plus grande partie du XIXe siècle, surtout dans le Midi de la France, en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Suisse, en Allemagne et dans tous les pays du Nord. Obscurci un instant, dans quelques écoles, par le génie aventureux des Organiciens, qui ont voulu créer une doctrine hybride où le physico-chimisme exagéré s'est uni à un vitalisme nominal mal analysé, l'Hippocratisme reprend aujourd'hui un nouvel essor, et ramène à lui avec une force croissante ses adversaires les plus éminents, en se servant des armes même avec lesquelles on a cherché à le combattre, et en tirant des conclusions légitimes des documents précieux que nous ont fournis les grandes recherches des physiciens, des chimistes, des vivisecteurs, des histologistes, de la zoologie, de la physiologie végétale, etc. L'Allemagne surtout et les pays du Nord sont restés profondément Stahliens; les plus illustres professeurs de ces universités nombreuses auxquelles nous devons, en physiologie, des travaux si importants, portent tous l'empreinte du Professeur de Halle, dans les points même où ils semblent en être le plus éloignés. Il est facile de s'en convaincre, quand on connaît à fond le

[1] Bichat, père de Xavier Bichat, fut, avec M.-A. Petit, le premier maître de l'illustre auteur de l'*Anatomie générale*. Laënnec l'oncle, élève de notre École, enseigna nos doctrines au professeur de Paris, dont le *Traité de l'auscultation* et les autres écrits portent partout l'empreinte de l'Hippocratisme. Maine de Biran, père du philosophe, fut un médecin remarquable élevé dans nos doctrines.

Stahlianisme, en méditant les écrits de Meckel, Burdach, Müller, Carus, Heule, Schwann, Wagner, Lehmann, Gurlt, Frérichs, Valentin, etc. Citons un seul passage de Müller[1] : « Si Ernest Stahl avait connu les faits que nous signalons, il se serait attaché avec une force nouvelle à la doctrine par laquelle il soutient que l'âme, raisonnable elle-même, est le premier moteur de l'organisation; qu'elle est elle-même l'artisan suprême et unique de la puissance organisatrice; que l'âme construit, développe, conserve et maintient son corps par des actes harmoniques, d'après des lois primitives qui résident dans sa propre activité; que c'est elle qui guérit les maladies par sa force active organisatrice. Les contemporains, les disciples et les successeurs de ce grand homme n'ont pas compris sa doctrine dans son entier, quand ils ont cru que, dans la pensée Stahlienne, la faculté de l'âme qui crée les idées avec intention et conscience, est aussi celle qui donne l'impulsion à l'organisme simplement vivant.......... La force plastique organisatrice ne saurait être regardée comme identique à la conscience, et ses créations, aveuglément soumises aux lois de la nécessité, ne peuvent être comparées à la formation libre des idées. Nos idées, dans cet ensemble qui constitue un tout organique unitaire, ne sont que des représentations, des images scientifiques dont nous avons conscience, tandis que la force organisatrice, la cause première de la vie organique dans l'être vivant, est une force créatrice qui imprime à la matière des changements harmoniques[2]. L'être organisateur, l'organisme, est constitué par l'association harmonique unitaire de la puissance organisatrice et de la matière organique; elle est l'unité harmonique de ces deux facteurs. Peut-on assurer que ces deux facteurs aient jamais été séparés, que la force vitale créatrice, les principes proto-plastiques représentés par les *idées* typiques de Platon considérées comme des êtres indépendants, aient été primitivement unis à la matière? C'est un problème que l'on ne peut

[1] Nous traduisons directement le texte allemand, pour éviter les infidélités que Jourdan a laissé plusieurs fois échapper dans une traduction trop rapide.

[2] La pensée que Müller émet dans ce passage se comprend, mais l'expression en est obscure : nous l'avons traduit textuellement pour ne pas l'altérer.

résoudre scientifiquement[1]. » Müller dit ailleurs, dans son Parallèle de l'âme et de la force vitale : « S'il est permis de séparer l'âme de la force vitale, on peut remarquer, etc... » Ses idées, à ce sujet, sont vagues, flottantes, mal arrêtées ; sa psychologie est tronquée, défectueuse : c'est la partie la plus faible de ses travaux. Burdach, plus profond sous ce rapport, n'a jamais abordé ces sujets de front ; il s'est contredit plusieurs fois, et semble avouer une compétence insuffisante pour des questions dont il proclame cependant toute l'importance. Nous sommes plus avancés en France, et nous pouvons donner aujourd'hui des solutions précises d'une haute valeur pour la morale et la civilisation.

[1] Müller, *Hanbuch der Physiologie*, T. I, pag. 24. — Ici M. Jourdan n'a point compris le texte ; il n'a pas senti la force du mot *getrent* (séparé), et ne l'a point traduit : là réside tout le sens de ce passage. Müller fait allusion aux *idées séparées* de Platon, qui, pour le philosophe grec, sont des principes vitaux, pensants, etc., des êtres animateurs. Les traducteurs de Platon, Aristote, Hippocrate, Galien, ont généralement mal compris leurs textes, au point de vue de leur doctrine philosophique et de leur théorie première qu'ils ont singulièrement altérées. C'est une œuvre à reprendre en entier.

FIN.

ARGUMENT

DU TRAITÉ DE M. TISSOT SUR LA CORRÉLATION DYNAMIQUE ENTRE LE CORPS ET L'AME.

Le savant document que nous joignons à nos travaux, ainsi qu'aux importantes réflexions de M. le professeur Boyer, tendant à rendre plus complet le *Traité de physiologie médicale* de G.-E. Stahl, est dû à la généreuse coopération du savant professeur de philosophie de la Faculté des lettres de Dijon....... Nous sommes on ne peut plus flatté d'une collaboration aussi honorable, et nous avons tout lieu d'espérer qu'à sa voix bien des incrédules seront ébranlés, et que les travaux de ce philosophe serviront à élucider la question si intéressante du Vitalisme animique.

Le travail que M. le professeur J. Tissot livre aujourd'hui à la publicité, à la suite de la Physiologie de Stahl, a pour titre : *Corrélation dynamique entre le corps et l'âme.*

CHAPITRE I[er]. — L'auteur, philosophe profond, physiologiste minutieux, critique délicat, s'efforce de montrer, dans ce chapitre, combien est intime et naturelle la corrélation qui existe entre les phénomènes psychiques et organiques, et réciproquement quelle est l'influence des phénomènes organiques sur l'âme, principe de vie et d'entendement.

§ 1[er]. *Influence du corps dans les opérations de la raison et de l'entendement en général*, et § 2. *Influence du corps sur quelques opérations de l'entendement en particulier.* — Ici, la négligence des physiologistes pour l'étude des faits de l'ordre psychologique est la seule cause de leurs erreurs et des différences qui existent entre eux, au point de vue des interprétations des faits qu'on observe chez les animaux. Les physiologistes sont, en général, étrangers à toute distinction entre l'entendement et la raison,.... entre la spontanéité et la volonté,.... entre la volonté et la liberté;.... ils confondent tout depuis la conception jusqu'à la sensation. — L'auteur analyse ici, à grands traits, les travaux des savants physiologistes modernes, sur l'*action du cerveau* dans les phénomènes de la pensée; il démontre combien sont contraires et contradictoires les opinions émises par eux. D'après Magendie, les *lésions* les plus profondes de l'*encéphale* ne sauraient détruire l'*intégrité* des *mouvements* et empêcher le *libre exercice* des *facultés intellectuelles*[1].

[1] Lec. sur le syst. nerv., T. I, p. 217.

Cette opinion diffère essentiellement de celle de M. P. Flourens, qui ne professe pas à ce sujet une opinion conforme à celle de MM. Bouillaud et Calmeil. — Ici, l'auteur fait une sage appréciation critique des travaux de M. le professeur Bouillaud, si différents de ceux des autres expérimentateurs. M. Flourens, de son côté, pousse trop loin la chose lorsqu'il prétend : 1° que *l'intelligence dépend du cerveau*; 2° que *l'équilibration des mouvements tire sa source du cervelet;* 3° que *la sensibilité et le mouvement sont localisés dans la moelle épinière*, et 4° que *le principe de vie a son siège dans la moelle allongée*. Sans doute que l'illustre physiologiste ne prend pas ces choses au pied de la lettre, mais toujours est-il que, dans son langage vicieux, il confond le *mouvement*, la *sensation*, la *pensée* avec la *motricité*, la *sensibilité* et l'*intelligence*, avec les causes *organiques* ou *occasionnelles* et avec leur cause *efficiente* et véritable[1]. — L'auteur démontre ici que la faculté de *mouvoir*, et bien moins encore la *sensibilité* et l'*intelligence*, ne souffrent aucune espèce de *localisation*. — J. Müller repousse toute localisation du principe *sentant*, *pensant* et *voulant;* il ne voit dans les organes que des conditions physiologiques des phénomènes spirituels : il est vrai que Müller va trop loin, en disant que *l'âme a besoin de l'organisation* pour exister comme *conscience;* car, quoi qu'en dise Leibnitz, l'âme une fois *séparée du corps* ne sera pas *privée* de la *pensée*. — L'auteur conclut de ces faits qu'il faut commencer à bien s'entendre sur les faits que la plupart des hommes compétents accordent généralement. — Ici commence l'appréciation sérieuse de ces faits, pour démontrer l'*influence* réelle de l'*organisme* sur les *conceptions* ou idées de *raison pure*.

La destruction de l'encéphale ne peut point abolir, *chez l'animal*, les conceptions de raison pure, attendu qu'ils en sont dépourvus; mais une pareille expérience *lèse les opérations de l'instinct* qui les remplacent. — Il faut bien se garder de confondre, comme on est porté à le faire, l'*influence* avec la *cause*. L'âme peut subir l'influence du cerveau, quand elle pense ; mais ce n'est pas à dire pour cela que la fatigue de l'organe soit une conséquence immédiate de son service et de sa résistance à l'action spirituelle. Dans ce cas, en effet, le cerveau aiderait ou contrarierait l'action de l'intellect dans ses opérations, selon qu'il laisserait plus ou moins de liberté à la pensée pure. — Certaines lésions du cerveau développent certaines facultés en en affaiblissant d'autres : exemples. — L'aliénation mentale ne présuppose pas une constante lésion de l'encéphale ; l'on voit, au contraire, de profondes altérations de cet organe coïncider avec une parfaite lucidité et intégrité des facultés intellectuelles. On a vu des *aliénés recouvrer leur raison* quelques heures avant la mort, et cependant, comme le dit Magendie lui-même, une *modification matérielle du cerveau* ne pourrait s'évanouir subitement.

[1] Telle est, quant au fond, l'observation que nous avons déjà établie, dans notre Préface et nos Notes de ce Tome III.

Il ne faut point accorder une trop grande importance à la *configuration*, au *volume* et au *poids* de l'encéphale. — Jamais la science ne parviendra à établir la différence qu'il y a entre le cerveau d'un sage et celui d'un fou. — MM. Bouillaud et Longet, en désaccord avec Gall, placent dans les lobes cérébraux le *souvenir* des sensations et des perceptions ; la destruction de ces lobes en enlève tout souvenir, bien que les sensations et les perceptions soient encore possibles. — La pensée ne dépend pas du volume des lobes cérébraux. — La sensation elle-même s'opère dans les lobes et sans les nerfs du système cérébro-rachidien, pourvu que la portion centrale du nerf subsiste. — La lésion de l'extrémité centrale de l'appareil nerveux moteur amène une paralysie complète du mouvement, bien que l'activité intellectuelle et volontaire reste entière. — Il est des animaux chez lesquels l'ablation de l'encéphale n'empêche pas les mouvements instinctifs. — La formation des nerfs est sporadique. — Il ne faut pas confondre l'*irritabilité* et la *contractilité* avec la sensibilité et le mouvement. — Aperçu général de la relation qui existe entre les divers tempéraments et les dispositions naturelles de l'esprit. — Anomalies en ce genre. — États pathologiques correspondants. — Le cerveau ne joue que le rôle d'instrument dans les actes intellectuels auxquels il coopère. — De la mémoire en particulier. — Le cerveau n'est pas la cause efficiente des opérations de l'esprit ; son intervention est même douteuse en pareil cas, mais toujours son influence est réelle. — De la parole.

§ 3. *Influence de la raison et de l'entendement sur le corps.* — Cette influence est encore plus frappante. — La pensée du plaisir, du luxe, nous anime ; le corps déploie en cette circonstance une activité outre mesure. — Passions. — L'attention seule change la physionomie, fait disparaître une sensation déjà existante. — L'imagination est encore plus puissante sur l'organisation : les exemples pullulent. — Les phénomènes si surprenants du somnambulisme naturel ou artificiel sont une bien grande preuve de cette puissance. — Exemple de Crésus, et de paralysie à la suite d'une impression morale. — Hydrophobie après des mois et des années. — Contagion non existante et se manifestant par l'effet de l'imagination.

On ne peut expliquer ces faits par la théorie du principe vital séparé de l'âme : ceci complique la question. — Effets de la joie et de la tristesse sur le corps. — Guérisons opérées et maladies provoquées par l'idée. — Visions. — Sensations subjectives. — Nombreux exemples des effets de l'imagination sur l'organisme. — Langage des passions. — Instinct d'imitation même chez l'animal.

§ 4. *Intervention du corps dans les sensations et les perceptions.* — Les organes des cinq sens, la moelle et tout l'encéphale y sont pour quelque chose. — En l'absence même des nerfs sensoriels préposés aux sensations et aux perceptions, ces dernières ont lieu. — Conditions. — Causes des variétés des sensations et des perceptions. — Deux espèces de sensibilité organique : 1° propre, 2° commune ou générale (tactile). — Il est inconvenant de les réduire toutes à

celles du toucher : preuves. — Le même organe peut servir à plusieurs espèces de sensations agréables ou désagréables. — Analogies entre les diverses sensations. — Action multiple dans les sensations ; simultanéité des sensations et des perceptions par plusieurs organes : ce ne sont donc pas les nerfs qui sentent. — Unité du *moi* et de son intention, unité de sensation et de perception : exceptions. — La notion de *mouvement* est nécessaire pour expliquer ce qui se passe dans l'organisme, et ce qui arrive jusqu'à nous du dehors. — On ne doit pas localiser les états de l'âme. — La sensation et la perception n'existent que dans le *moi*. — Inexactitude des lois posées par Müller à l'égard des sensations. — Lois qui président à l'intensité et à la sympathie.....

La machine corporelle forme un tout dont les parties sont liées par des tissus divers sensibles et susceptibles de mouvements. — Sympathie : sa définition,.... organes sympathiques.

Étude des cinq sens : odorat, goût, ouïe, vision et tact, sources des sensations perçues par le *moi*. — Rôle que joue l'imagination en ces circonstances. — Différence entre nos sensations et celles des animaux. — La paralysie des organes préposés à la sensibilité n'empêche pas le sentiment. — L'ablation de la partie antérieure et supérieure du cerveau n'empêche pas la sensation et la perception.

Chap. II. *Rapport du physique et du moral dans le plaisir et la peine*. — Pour ceux qui placent la douleur physique dans la lésion organique, il y a douleur partout où il y a lésion. La souffrance est en raison de l'altération physique des tissus, et là où il n'y a pas de douleur, là aussi il n'y a pas de lésion. — Bien qu'il soit réel que la douleur physique suit habituellement l'altération organique, ces trois principes sont également exagérés et même erronés en bien des circonstances. — Effets de la douleur. — Du plaisir : opinions diverses émises à ce sujet. — État physique pendant le plaisir ; état moral correspondant. — Le plaisir, comme la peine et la douleur, peut provoquer des contractions musculaires, la syncope, la mort même. — La douleur peut cesser sans entraîner le plaisir. — L'espérance est un sentiment agréable qui a plus de rapport avec le plaisir qu'avec la peine ; elle soutient les forces physiques et morales ; la douleur les abat et les use. — L'un et l'autre, le plaisir et la douleur, ont une grande influence sur le physique.

Chap. III. *Rapport du physique et du moral dans les besoins, les inclinations*, etc. — Les besoins varient suivant l'état du corps. Dans la santé, nous recherchons le repos, la fraîcheur, la chaleur, le mouvement, etc. Dans la maladie, ce n'est plus la raison qui guide. — Des sensations réitérées deviennent un besoin naturel, une habitude ; les organes eux-mêmes contractent des habitudes en se prêtant aux incitations internes.

Les passions qui ont un but physique ont une origine organique ; mais leur siège est différent. — Le cerveau est une des principales conditions organiques dans les passions ; néanmoins, les auteurs

ont exagéré la valeur réelle de ces locutions ; car la honte n'est pas plus dans les joues que la crainte dans les jambes et la colère dans les dents. — Quel est l'organe à l'aide duquel les passions réagissent sur tout l'organisme ?..... Est-ce par le sang ? Est-ce par les nerfs ?

Les passions déprimantes exercent sur le sang des effets plus dangereux qu'une lésion locale. — La colère empoisonne le lait de la mère ; le nourrisson en ressent les plus funestes effets. — La douleur tue. — La morsure et l'inoculation de la salive d'un homme en colère est funeste et venimeuse. — La mélancolie (qu'on appelle affection nerveuse) est plutôt le résultat d'une affection sanguine que nerveuse.

Les passions viennent de l'âme, mais les dispositions du corps engendrent dans l'âme des instincts passionnés. Leur siège est douteux, mais leur action est reconnue de tous. — Influence originelle du physique sur le moral. — Hérédité. — Idiosyncrasie alliée à l'éducation. — Habitudes naturelles ou acquises. — Elles deviennent un besoin impérieux si on ne sait les surmonter : *Principiis obsta.* — Chaque âge a ses instincts, son esprit et ses mœurs ; ils déterminent presque toujours les vocations. — Le mouvement n'est d'abord que le produit de l'instinct, un effet de l'âme, et ne devient que plus tard un effet du *moi ;* puis enfin il s'associe aux sensations et aux sentiments, aux notions, aux vocations, etc., etc. Le mouvement, tant spontané que volontaire, est inconnu dans ses profondeurs. — Exemples des sangsues, du corail et des pyrosomes.

Chap. IV. *Des modifications apportées par des influences diverses.* — § 1er. *Influence de la constitution et des caractères.* — On a essayé d'établir un rapport intime entre les qualités de l'esprit et la constitution organique (sèche, humide, froide, etc.) du corps, le tempérament physique, etc., de sorte que, par ces dispositions corporelles, on pourrait deviner ou même produire les divers degrés des différentes facultés de l'entendement. Tous ces efforts n'ont pas encore fourni de résultat bien positif. On ne peut contester l'influence du tempérament sur les opérations de l'âme et sur ses modes variés, mais il ne faut point les exagérer : il y a là un thème qu'il serait utile de développer, plusieurs auteurs l'ont esquissé (voyez entre autres Carus, Virey, Kant, etc.)

§ 2. *L'influence des âges sur le corps*, les actes vitaux, intellectuels et moraux, est généralement connue ; mais les relations que l'observation constate entre ces divers objets, ne s'expliquent point d'une manière suffisante par l'état matériel des parties ; celui-ci dépend d'ailleurs du dynamisme vital lui-même.

§ 3. *Influence des sexes.* — L'homme et la femme diffèrent physiquement, non-seulement par leurs attributs sexuels, mais encore par la constitution intime de leurs appareils organiques : de là des différences analogues dans leurs modes de sentir, de penser, de

vouloir, d'agir. Partout où les appétits brutaux dominent, la femme est tyrannisée ; elle se relève, au contraire, vers une égalité croissante, à mesure que les besoins moraux prédominent.

§ 4. *Influence du sommeil.* — Pendant la veille l'excitation vient surtout du dehors ; elle part plutôt de l'intérieur pendant le sommeil : ici, les organes digestifs, génitaux, le cerveau, etc., exercent une action plus ou moins énergique suivant les âges, les professions et un grand nombre d'autres circonstances.

§ 5. *L'influence des maladies* se manifeste en faisant perdre certaines dispositions et en en développant quelques autres. Ainsi, quand les névroses dépendent de l'affaiblissement de l'estomac joint à une susceptibilité très-grande de cet organe, on observe une débilité musculaire profonde unie à la langueur et à la mobilité des opérations intellectuelles. Dans l'hystérie, les organes des sens ont plus de délicatesse et de vivacité ; ils deviennent faibles et obtus dans plusieurs autres névropathies, etc.

§ 6. *L'influence de la température, du moment, de la journée, de la saison, du climat,* ne saurait être contestée. Sous un climat froid et humide l'intelligence est plus développée ; ses actes sont languissants dans les climats humides et chauds ; un climat tempéré, plutôt chaud que froid (celui de la Grèce, de l'Italie), développe les facultés qui se rapportent aux beaux-arts ; la folie est plus commune sous les températures extrêmes, etc.

§ 7. *Influence de l'éducation, de la profession, du régime, du genre de vie, de la condition, de l'état de fortune, de la constitution civile ou politique, des croyances religieuses, du degré de civilisation et des races.* — L'action de l'homme sur les plantes et les animaux, par l'intermédiaire des agents extérieurs, est très-grande ; celle de l'homme sur lui-même et sur ses semblables est encore plus prononcée, parce que les agents sont bien plus nombreux et plus variés. L'éducation, en prenant ce mot dans un sens large, occupe l'un des premiers rangs ; après elle, l'état ou la profession est ce qui exerce sur l'homme le plus d'influence dans l'usage qu'on lui fait faire de son activité. Les genres de vie constituent en grande partie les degrés de civilisation et marquent de leur cachet spécial, au moral et au physique, les diverses classes de la société, les laboureurs et les soldats, les peuples pasteurs et les populations nomades, ceux qui exercent leur intelligence par de profondes méditations, leur imagination par la culture des arts, leur force musculaire par des exercices violents, etc.

Chap. V. *Caractères physiques auxquels on a cru pouvoir reconnaître immédiatement le moral par le physique.* — § 1er. *Caractères qui indiqueraient le développement plus ou moins grand des facultés et la prédominance de l'une d'elles.* — Une opinion qui a eu de tout temps de nombreux défenseurs, est celle qui consiste à prendre le volume du cerveau pour la mesure de l'intelligence ; mais cette théorie, peu rationnelle d'ailleurs (puisque la pensée n'est

pas, comme la force musculaire, un acte physique), n'est point confirmée par l'observation.

Le cerveau étant le principal instrument des phénomènes psychiques, ses qualités diverses doivent être en rapport avec la nature et le développement de celles-ci; mais il faudrait tenir compte de toutes ces qualités, et joindre à l'examen du volume celui du poids relatif par rapport au corps entier, aux autres parties du système nerveux, etc. De là sont nés autant de procédés bien incomplets, même dans leur ensemble. Examen critique de la théorie de Camper (angle facial); du système crânioscopique de Gall.

§ 2. *Caractères physiques auxquels Lavater a cru pouvoir reconnaître les dispositions, les habitudes et les états de l'âme.* — L'organisme étant un effet, une cause ou l'élément d'un tout harmonique, est une sorte de langage que l'âme parle fatalement; le corps, dans toutes ses parties, est donc le signe de l'âme dans tout ce qu'elle a de plus intime, et l'on doit ainsi, par l'instrument, remonter à l'agent qui le met en jeu. Là-dessus repose le système physiognomonique de Lavater (exposition de cette doctrine).

CHAP. VI. *De la vie, de ses formes, de leur unité harmonique.* — La vie de l'homme dans ses modes intimes, comme dans ses manifestations, présente trois degrés : le végétatif, l'animal, le mode humain caractéristique (la vie humaine). Quelques naturalistes ont soutenu que, dans son évolution successive, l'homme passe, même matériellement et dynamiquement, par tous ces degrés. Sans admettre cette opinion dans ce qu'elle a de plus absolu, on doit reconnaître que nous subissons des modifications nombreuses sur lesquelles repose la division de la vie en plusieurs périodes ou âges.

L'influence qu'exercent sur ces transformations les objets qui nous environnent, est incontestable. Mais doit-on en conclure que nous ne sommes qu'une partie d'un grand tout, et proclamer la vérité de la doctrine d'une vie universelle ? Non, certainement; il y a des touts individuels qui conservent leur personnalité malgré leur union harmonique avec l'ensemble de l'univers.

Grâce à la conscience, nous avons le sentiment et la preuve irrévocable de notre individualité propre, parfaitement distincte de tout le reste, malgré ses rapports avec lui. Il n'y a pas plus de vie universelle que de sujet vivant universel.

En supposant, avec le panthéisme extrême, une âme du monde, elle ne détruirait pas la certitude psychologique consciente des âmes individuelles; mais cette hypothèse s'écroule devant l'idée d'une cause supérieure sagement créatrice ou ordonnatrice, qui suffit pour expliquer le monde entier et sa merveilleuse harmonie.

Dans le panthéisme, il n'y aurait qu'un seul principe, qui ne serait ni esprit ni matière, et qui produirait cependant les phénomènes spirituels et corporels.

Dans notre dualisme, au contraire, il y a deux principes distincts, deux essences différentes : l'une pour ce qui est matériel, l'autre pour ce qui ne l'est pas.

Donc, puisqu'il y a plusieurs genres de vie, il y a plusieurs âmes ou principes de vie : il y en a autant que de degrés vitaux, de sphères vitales.

Mais qu'est-ce que le degré de vie le plus inférieur ? Si tout principe de vie est force, toute force est-elle un principe de vie? Les forces corporelles elles-mêmes ne seraient-elles pas des foyers vitaux? Mais si elles agissent sans conscience, sans intelligence, sans spontanéité, comme cela est présumable, elles diffèrent radicalement par leur nature des forces vitales (animales et végétales).

Ces forces, purement intelligibles, ne sont pas étendues; ce que nous appelons étendue n'est que l'impression produite sur nos sens par la matière invisible qui produit en nous cette sensation.

Les forces physiques sont donc, comme les forces vivantes, inétendues, simples, indivisibles, douées d'énergie, toujours en action; mais elles en diffèrent par l'immobilité de la sensation qu'elles produisent d'ordinaire : ce ne sont donc point des forces vitales, ou du moins elles ne pourraient l'être que virtuellement.

Si les forces que déploient les énergies supérieures peuvent conserver celles des ordres inférieurs, il s'ensuivrait que les forces végétatives comprendraient les dynamismes physique et végétatif; que les forces animales embrasseraient les dynamismes physique, végétatif et animal; qu'enfin, le principe pensant, chez l'homme, suffirait à lui seul pour expliquer les phénomènes physiques, les actes végétatifs, animaux, et ceux enfin qui sont propres et exclusifs à la vie humaine.

Nous croyons cependant qu'entre les forces physiques et vitales il y a une différence trop grande pour les rapporter à un même principe, et que chez les êtres vivants il y a deux essences, deux ordres de forces appartenant à des principes distincts.

Mais la force vivifiante est-elle unitaire, quoique avec des facultés diverses, dans un même être vivant, de sorte que l'âme, purement végétative chez le végétal, serait en même temps végétative et animale chez l'animal, végétative, animale et intellectuelle tout à la fois chez l'homme? Nous acceptons cette doctrine.

CORRÉLATION DYNAMIQUE

ENTRE LE CORPS ET L'AME.

CHAPITRE Ier.

INFLUENCE DU CORPS SUR L'AME ET ACTION DE L'AME SUR LE CORPS DANS L'ÉTAT NORMAL DE LA VIE.

§ Ier. *Influence du corps dans les opérations de la raison et de l'entendement en général.*

L'ordre naturel de l'étude qui va suivre serait de reprendre chacune des fonctions intellectuelles que nous sommes censé connaître pour en avoir fait une étude à part sous le titre commun de *Psychologie expérimentale*[1], d'en rechercher les causes, les conditions organiques, ainsi que les effets qu'elles peuvent déterminer dans le corps. Mais, il faut le dire, les physiologistes sont malheureusement si peu psychologues, qu'ils ont rarement distingué ce qui doit l'être, et que leur méthode, leur classification et leur vocabulaire, en ce qui touche les phénomènes spirituels, laissent considérablement à désirer. De là, un désaccord encore plus apparent que réel entre eux; de là, des faits qu'ils croient avoir observés chez les animaux et qui n'en sont que l'apparence, tels que la comparaison, le jugement, la généralisation, l'induction, la déduction.

Il faut surtout se garder de leur demander une distinction entre la raison et l'entendement, entre les conceptions fournies par l'une et les notions formées par l'autre, entre la conscience et ses déterminations, entre la spontanéité et la volonté, entre la volonté et la

[1] C'est ce que nous avons fait; mais cette partie de notre travail n'a pas encore été publiée.

liberté. Toutes ces différences leur sont, en général, complètement étrangères; ils confondent tout, depuis la conception jusqu'à la sensation.

Cette déplorable confusion nous met donc dans l'impossibilité absolue de procéder avec détail dans l'étude des rapports du physique et du moral, comme nous l'avons fait dans l'étude du moral seul. Tant qu'un psychologue habile n'aura pas fait lui-même, ou fait faire sous ses yeux, les expériences physiologiques propres à jeter du jour sur les rapports du corporel et du spirituel, ces sortes d'observations manqueront de méthode, de netteté et de justesse. Nous serons donc obligé de procéder ici par grandes masses : par exemple, de parler d'intelligence sans distinction de raison et d'entendement, et parfois même sans distinction de perception.

Il n'est pas inutile, avant de passer outre, de faire comprendre par des faits la justesse de la critique qui précède. Mais hâtons-nous de dire que notre respect pour les noms éminents que nous allons passer en revue n'en est pas moins réel, et que nous voudrions seulement que les physiologistes comprissent comme nous qu'il n'y aurait guère moins d'avantage pour eux à être versés dans la psychologie, qu'il n'y en aurait pour les psychologues à posséder la physiologie. Il serait donc temps, quand on a la louable intention de connaître l'homme, de l'étudier sérieusement dans toutes ses parties, et de comprendre qu'il n'y a de physiologie vraiment saine et complète qu'à la condition de passer par la psychologie, ni de psychologie suffisamment éclairée qu'à la condition réciproque de n'être point étrangère à la physiologie; il serait temps, en un mot, de substituer l'anthropologie à l'étude exclusive de l'une quelconque de ses deux parties, et cela dans l'intérêt même de chacune d'elles.

Que les physiologistes cependant ne s'y trompent point : l'une de ces parties de la science totale de l'homme peut plus facilement se suffire que l'autre; les faits de conscience peuvent très-bien être étudiés comme tels ou en eux-mêmes, indépendamment de tout autre point de vue; tandis que le physiologiste, qui a la prétention non-seulement de décrire les phénomènes visibles des fonctions organiques, mais d'en assigner les causes et les effets, ne peut souvent se dispenser de sortir du visible ou du physique pour en rechercher les effets ou les causes dans un autre ordre de faits.

Consultons à présent les physiologistes sur l'action du cerveau dans les phénomènes de la pensée.

Magendie nous démontrera d'abord qu'on peut percer le crâne d'un oiseau, d'un pigeon, par exemple, d'avant en arrière, de gauche à droite et de droite à gauche, l'embrocher en tout sens, avec la seule précaution de ménager certaines parties de la base, sans que l'animal témoigne la moindre douleur, sans qu'il perde rien de ses facultés perceptives. On peut enlever presque en entier les lobes cérébraux d'un canard, sans déterminer des changements très-notables dans ses habitudes [1]. Une jeune fille de 11 ans n'avait pas de cervelet, n'en avait jamais eu, et cependant rien n'annonçait en elle l'absence de cet organe. Ses mouvements, en particulier, n'avaient rien de désordonné [2]. Que devient, dès-lors, la théorie de M. Flourens, d'après laquelle le cervelet serait l'organe de la coordination des mouvements, ou que deviennent les observations et les expérimentations de Magendie si on les rapproche de celles de M. Flourens? Voilà donc un sujet qui peut penser, vouloir, agir sans cervelet; voilà des animaux qui peuvent sentir, percevoir, agir avec spontanéité, quoique privés de la presque totalité des lobes cérébraux.

Ceux qui s'imaginent que les animaux ont des idées générales, qu'ils jugent et raisonnent, qu'ils sont doués de conceptions, par exemple de celle du moi; ceux-là, disons-nous, seront bien obligés de convenir que toutes ces opérations sont possibles sans l'encéphale, d'autant plus que les parties inférieures de cet organe sont bien plus indispensables à certaines perceptions dont elles renferment les organes, à la sensibilité, à la vie organique encore, qu'aux fonctions de l'intelligence, à celles de la raison pure, et que si elles ne doivent servir qu'à une fonction, c'est visiblement à celle de la dernière espèce.

De deux choses l'une donc : ou les animaux pensent d'une pensée supérieure et presque humaine, et alors non-seulement ce n'est pas le cerveau qui pense, mais le cerveau n'est pas même la condition organique de la pensée [3]; ou bien ils ne pensent pas de cette sorte

[1] Leçons sur le système nerveux, T. I[er], pag. 189, 176, 179, 181, 184, 200, 201, 281.

[2] Pag. 207, 217.

[3] *Voir* l'avant-dernière note.

de pensée, et alors un organe est inutile à cet effet; alors encore la manière dont nous avons jugé leurs opérations psychiques se trouve confirmée.

Il y a plus, le cerveau et le cervelet, surtout s'ils sont attaqués par une maladie qui les anéantisse insensiblement, qui les réduise peu à peu à un état de décomposition tel que les fonctions en seraient presque anéanties complètement, ne paraissent pas immédiatement nécessaires à la pensée dans l'homme; ils peuvent être indispensables à la vie, à la sensibilité, à la perception, à la vigueur même des opérations de l'entendement et de la raison, comme condition plus ou moins prochaine; mais tous les ordres de conceptions, ainsi que la faculté de former les notions, subsistent encore chez des sujets dont l'encéphale est fortement endommagé : « Les deux hémisphères cérébraux ont même pu être labourés par une balle sans qu'il en résultât de troubles nerveux, autres que ceux qui accompagnent en général toute espèce de plaie de tête sans lésion de la substance cérébrale. On a vu des portions de lobes, des lobes entiers écrasés, et la mort ne s'en est pas immédiatement suivie; souvent même les malades ont conservé l'intégrité de leurs mouvements et le libre exercice de leurs facultés intellectuelles [1]. »

La conservation des facultés s'explique mieux encore dans les cas où l'organe n'est pas frappé de stupeur par une lésion subite; alors le principe pensant bat pour ainsi dire en retraite méthodiquement en face de l'ennemi; il s'habitue à la privation croissante de ses instruments corporels, à un usage extraordinaire de ce qui lui en reste, comme l'aveugle parvient à la longue à remplacer jusqu'à un certain point l'usage des yeux par celui des autres organes; comme l'estomac et les autres organes de l'appareil digestif, comme tout le système de la nutrition, enfin, s'habitue au poison par un usage gradué de cette substance.

Voici pourtant d'autres faits qui s'accordent peu avec les précédents.

« La *vue* et l'*ouïe*, en supposant qu'elles résident réellement dans le cerveau, n'y ont pas les mêmes conditions organiques que les facultés intellectuelles, suivant M. Bouillaud. Il a enlevé plusieurs

[1] Magendie, *ibid.*, pag. 217.

portions des lobes cérébraux sans altérer les sensations de la vue et de l'ouïe, bien que les animaux eussent perdu, par cette ablation, une ou plusieurs facultés intellectuelles. Il cite à l'appui un passage de l'ouvrage de M. Calmeil sur la *Paralysie des aliénés*, d'ou il résulte que ces infortunés ne peuvent souvent entendre que des sons vagues et confus; qu'ils ont perdu toute intelligence, et qu'il faut leur enfoncer les aliments dans la bouche; qu'ils se salissent sans s'en apercevoir; qu'ils ne s'occupent plus de ce qui les environne; que cependant ils entendent, voient, goûtent, perçoivent les odeurs fortes; mais qu'on les affecte difficilement, et qu'on n'est pas toujours sûr que la sensation soit réelle. Une femme atteinte d'une paralysie générale qui la retenait sur son fauteuil, finit par ne plus distinguer sa main droite de sa main gauche, son œil de son nez; il fallut l'habiller, la coucher, la faire manger; elle voyait, elle sentait, elle entendait; mais elle avait absolument perdu la faculté de penser, et cette abolition de l'entendement s'opéra d'une manière lente et presque insensible.

» Si l'on enlève ou si l'on désorganise à un animal la partie antérieure des hémisphères cérébraux, il est aussitôt privé des exercices d'un nombre plus ou moins considérable d'actes intellectuels; mais il conserve encore certaines facultés qu'on ne rencontre que chez les êtres dits *intelligents*. Ce qu'il y a d'évident, c'est qu'il continue à jouir de ses facultés sensitives, les perceptions des cinq sens. Ils sont encore accessibles à la crainte, à l'impatience, à l'étonnement; cherchent à éloigner les objets qui les irritent. Mais les plus dociles, les plus intelligents, les chiens par exemple, ne sont plus caressants, ne comprennent plus ce qu'on leur dit, deviennent indifférents aux menaces et aux caresses, aboient irrésistiblement dès qu'on les contrarie, et ne profitent d'aucune correction. Ils ont perdu sans retour la connaissance des personnes; ils voient les objets sans en connaître les rapports utiles ou dangereux.

» Lorsqu'on ne détruit ou qu'on ne désorganise qu'une portion de la région antérieure des lobes cérébraux, la dégradation intellectuelle est moins étendue....

» Des animaux qui présentent toutes les marques d'une stupidité profonde, n'en conservent pas moins la faculté d'éviter les obstacles en marchant et de se préserver de certains dangers; par exemple,

d'éviter une chute d'un lieu élevé, tel qu'une table. Ils conservent donc des idées de hauteur, de distance, et cependant ils ne savent ni boire, ni manger, ni s'abriter, ni reconnaître leur plus mortel ennemi. L'idée, la notion d'aliment ou de qualité alimentaire, est en quelque sorte une notion surajoutée à la sensation qui fait voir l'objet; et cette notion, ce rapport, l'animal cesse de les saisir, de les comprendre, quand il est privé de la partie antérieure du cerveau, bien qu'il continue à voir. Or, cette faculté de trouver, de reconnaître des rapports, est essentiellement intellectuelle, et diffère évidemment des facultés sensitives [1].

» Une poule, continue M. Bouillaud, à laquelle on avait enlevé les lobes cérébraux, tournait la tête, la mettait sous l'aile, se secouait, agitait les ailes, ouvrait les yeux, se réveillait par suite d'une irritation; elle portait çà et là des regards stupides, changeait de place, marchait spontanément, cherchait à s'échapper lorsqu'elle était dans une cage, voulait fuir lorsqu'on la prenait; elle s'agitait, criait sans aucune irritation extérieure; elle caquetait et chantait un peu; elle ne connaissait ni les lieux, ni les objets, ni les personnes, et ne donnait aucun signe de mémoire; elle ne savait ni saisir ni avaler le grain ou toute autre nourriture qu'on lui mettait au bec. Une sorte d'attention semblait cependant se réveiller en elle sous l'influence d'une violente irritation; elle ne savait, du reste, ni éviter son ennemi, ni se défendre [2]. »

Voilà une poule qui semble réduite, par cette opération, à la sensation, à la perception visuelle et tactile, et à quelques mouvements spontanés, mais dans laquelle le souvenir et les instincts sont profondément altérés. L'auteur nous laisse supposer que l'ablation des lobes cérébraux a été entière. On s'étonne alors de voir dans l'animal un reste de perception visuelle. Si les lobes n'ont pas été complétement enlevés, au contraire, il était très-important de le dire. Quoi qu'il en soit, M. Bouillaud conclut de cette expérience « que les lobes du cerveau sont le siége de la mémoire des sensations auditives et visuelles, de toutes les opérations intellectuelles, telles que la comparaison, le jugement, l'induction, le raisonnement; qu'ils régissent toutes les actions qui supposent ces opérations diverses de l'enten-

[1] M. Bouillaud, *Nosographie*, T. IV, p. 17-24.
[2] *Nosographie*, T. IV, p. 17 et 18.

dement[1]; mais qu'il ne faut pas en conclure, avec M. Flourens, que les lobes cérébraux soient le réceptacle unique des instincts et des volitions[2]. »

On ne voit pas pourquoi M. Bouillaud ne fait pas des lobes du cerveau le siège de la mémoire en général, et non pas seulement de la mémoire des sensations auditives et visuelles[3].

Remarquons, en outre, que le mot *siège* est mis ici pour condition organique, ce qui est fort différent.

Nous dirons, de plus, qu'attribuer aux animaux la comparaison, le jugement, l'induction, le raisonnement, c'est prendre l'apparence pour la réalité. Nous avons vu, en psychologie[4], que ces opérations s'expliquent, chez les animaux, par l'association des sensations et des perceptions. Même erreur quand on suppose des volitions dans des créatures qui ne peuvent avoir de *moi*, ni par conséquent de volonté proprement dite.

Nous ne voyons pas non plus que M. Bouillaud soit autorisé, par les faits qu'il cite, à nier, contre M. Flourens, que les lobes du cerveau soient la condition organique exclusive des mouvements instinctifs et spontanés, si surtout l'on entend par mouvements instinctifs tous ceux de la vie de relation qui ont pour but la conservation de l'individu et celle de l'espèce, puisque la poule en question n'en fait plus aucun de ce genre.

Quant aux mouvements spontanés, la conclusion de M. Bouillaud sera plus fondée, puisque la poule fait encore quelques mouvements sans buts connus. Rien pourtant ne nous prouve que dans le battement des ailes, dans la marche de l'animal, dans son regard, si hébété qu'il soit, il n'y ait pas encore un reste d'instinct; ce qui alors condamnerait, jusqu'à un certain point, les aperçus de M. Flourens.

Il faut encore remarquer que cette expérience, alors même qu'elle

[1] L'auteur dit : « qui supposent la connaissance de tous ces objets »; ce qui ne nous a pas paru suffisamment clair.

[2] Bouillaud, *Nosographie*, ibid.

[3] *Voir* ci-après.

[4] Nous prions le lecteur, une fois pour toutes, de vouloir bien nous excuser de renvoyer ainsi à un ouvrage inédit, mais que nous espérons publier prochainement.

semblerait détruire tous les *mouvements* instinctifs, ne permettrait pas de conclure que les *instincts* ont leur siège dans les lobes cérébraux. Autre chose est l'instinct comme incitation, *stimulus;* autre chose le *mouvement* qui lui obéit. Les lobes cérébraux, sans être la condition organique primitive d'un instinct, par exemple de l'instinct de la propagation, peuvent encore être une condition sans laquelle cet instinct n'agit pas sur le principe vital, et ne détermine pas les mouvements qui en sont la conséquence naturelle et ordinaire.

Dans un autre endroit de sa *Nosographie*, M. Bouillaud paraît bien reconnaître que les mouvements de l'animal qu'on a privé des lobes cérébraux, n'ont plus rien qui ressemble à un moyen propre à atteindre un but en harmonie avec la destinée de l'individu, puisque « l'animal heurte contre tous les obstacles. » Cette fois, il semble supposer clairement que l'ablation de ces lobes a été complète, puisqu'il conclut de l'opération, que ces parties de l'encéphale ne sont pas la condition organique « essentielle de toute perception », attendu que l'animal regarde encore çà et là d'un air stupide, et que la pupille se contracte à une forte lumière. Les nerfs optiques seuls avaient sans doute été ménagés dans cette opération, qui est vraisemblablement la même que ci-dessus.

Quelle est donc enfin la fonction des lobes cérébraux dans les opérations de l'esprit ? C'est ce qu'il est difficile de dire. MM. Bouillaud et Longet paraissent en faire le siège des souvenirs des sensations et des perceptions, puisque l'animal qui en est privé ne paraît plus jouir d'aucun souvenir de cette sorte. Ainsi, des sensations et des perceptions sont encore possibles sans cette partie de l'encéphale; mais les souvenirs de ces sensations et de ces perceptions ne le sont plus.

D'où il faudrait conclure, contre le système de Gall, qu'autre chose est la perception ou la sensation, autre leur souvenir, et que l'organe qui préside à la mémoire n'est pas l'organe à l'aide duquel l'âme sent et perçoit.

Mais comment serait-il possible qu'un organe conservât le souvenir de sensations et de perceptions qu'il n'aurait pas éprouvées ? Comment conserverait-il l'idée d'états affectifs ou cognitifs qu'il n'a jamais

[1] T. IV, p. 6-9.

connus, qui n'ont jamais été les siens ? N'est-il pas nécessaire que ce qui se souvient de la sensation et de la perception ait senti et perçu? Assurément. D'où il faut conclure qu'aucun organe ne sent et ne perçoit, qu'aucun autre ne se souvient, mais que le même principe qui se souvient est aussi celui qui sent et perçoit. Et comme, d'après les expériences qui nous occupent, des organes divers fonctionneraient cependant lorsqu'il s'agit de sentir et lorsqu'il s'agit de rappeler la sensation, il faut en conclure aussi que les organes ne sont ici et là que des instruments ou des conditions, et que le principe qui se sent et se souvient est une troisième chose distincte des organes de la sensation et du souvenir; que cette troisième chose est la même ici et là.

Nous croyons trouver aussi dans ce passage de la *Nosographie* de M. Bouillaud la raison pour laquelle il restreignait tout-à-l'heure aux lobes cérébraux la mémoire des sensations auditives et visuelles? C'est sans doute que d'autres observations, faites cette fois sur l'espèce humaine, porteraient à penser « qu'une grave et profonde lésion des lobules antérieurs n'empêche ni la mémoire des mots ni l'articulation des sons, quoique la parole proprement dite soit abolie. »

D'où M. Bouillaud conclut que « ces parties du cerveau président aussi à la coordination des mouvements organiques de la parole »[1], et que cette fonction n'est point le partage exclusif du cervelet, comme le prétend M. Flourens.

Nous avons ici plusieurs remarques à faire.

Jusqu'à quel point est-il rationnel de confondre ainsi les expériences faites sur les animaux et les faits constatés sur l'espèce humaine? Vous avez conclu, dirions-nous à l'illustre médecin, en partant de l'observation faite sur l'homme, qu'une poule qui ne paraît plus avoir aucun souvenir des sensations visuelles et auditives, *après l'ablation des lobes cérébraux*, pourrait cependant bien avoir d'autres souvenirs, puisque la mémoire des mots n'a pas entièrement disparu chez l'homme dont les *lobules antérieurs* ont été *grièvement et profondément lésés*.

De même, sans doute, vous concluez, d'après ce qui s'est passé dans la poule à laquelle on enlève les lobes cérébraux, que l'homme

[1] *Nosographie*, T. IV, p. 6-9.

pourrait encore avoir des perceptions visuelles et auditives, mais qu'il n'aurait aucun souvenir de ces perceptions. Toutes ces conclusions nous semblent très-peu rigoureuses, et voici pourquoi :

1° Il s'agit d'espèces différentes, et aussi différentes que l'homme et la poule. Or, on sait que les mêmes opérations n'amènent pas toujours les mêmes résultats, même chez les animaux, et chez des animaux de même espèce[1].

2° Il y avait d'autres expériences à faire encore sur la poule et sur d'autres animaux, pour s'assurer si les sensations de l'odorat, du goût, du toucher, subsistaient également après l'ablation des lobes cérébraux, avant de nous dire que les sensations auditives et visuelles étaient seules conservées.

3° La situation est fort différente dans le cas de la poule et dans celui de l'homme : on enlève à la poule les deux lobes cérébraux ; l'homme présente seulement des lésions graves et profondes aux lobules antérieurs.

4° La différence dans les résultats n'est pas d'ailleurs aussi grande qu'on nous le dit. Si la poule ne parle pas, si elle n'a pas conservé la mémoire des mots, elle caquette, elle chante encore. Il est vrai que cette opération peut être instinctive et sans souvenir aucun ; mais le souvenir des sons n'est pas impossible ici, et rien ne démontre qu'il n'existe pas.

5° Nous ne comprenons pas bien quelle différence on met ici entre la parole proprement dite et la mémoire des mots, s'il s'agit de la mémoire des mots comme signes, et non des mots comme sons purs et simples. Comment encore l'articulation des sons reste-t-elle possible quand la parole proprement dite ne l'est plus ? De quoi donc se compose la parole, sinon de sons articulés destinés à exprimer la pensée ? Il y a dans ce passage une obscurité sur laquelle nous n'insisterons pas, puisque nous n'avons pas à deviner la pensée de l'auteur.

6° M. Gerdy, d'après M. Bouillaud, reconnaîtrait aussi à l'animal qui a subi l'ablation des lobes cérébraux, le pouvoir d'exécuter divers mouvements spontanés ou instinctifs, et même des mouvements volontaires. Cela suffit sans doute pour prouver qu'on ne peut regarder les

[1] *Voir* Magendie, *Leçons*, etc. *passim*.

lobes cérébraux comme la faculté organique du mouvement; mais on se tromperait si l'on croyait à l'existence de mouvements volontaires proprement dits chez les animaux. C'est avec raison, du reste, que M. Gerdy confond les mouvements spontanés des animaux avec les mouvements instinctifs, du moins en ce qui regarde la vie de relation.

7° Quant à l'action que peuvent avoir les lobes cérébraux dans la coordination des mouvements, elle ne peut se conclure de l'absence de cette coordination dans la parole, par les raisons suivantes: 1° L'impossibilité d'*agencer* des sons de manière à former des mots et des phrases, peut tenir à l'impossibilité de penser. Il faudrait donc s'assurer si l'homme qui ne peut plus parler dans ce cas, peut encore penser. 2° Il faut distinguer entre la coordination des mouvements et les mouvements eux-mêmes. Si ce sont là deux fonctions distinctes, comme le prétend M. Flourens, il suffit que le mouvement de la parole soit impossible, pour que l'organe de la coordination n'y ait plus rien à faire, sans toutefois qu'on puisse en conclure qu'il ne préside pas à la coordination des mouvements de la parole comme aux autres. C'est donc par des arguments plus décisifs qu'on pourrait attaquer utilement la théorie de M. Flourens. 3° Il y a des mouvements plus ou moins compliqués, et si ceux qui sont nécessaires à l'articulation de certains sons doivent encore être regardés comme assez complexes, on ne voit pas pourquoi ils ne s'expliqueraient pas encore par l'influence du cervelet.

Pour démontrer que le cervelet ne jouit pas de la faculté que lui attribue M. Flourens, ou qu'il n'en jouit du moins ni exclusivement ni à tous les degrés, il faut prouver qu'en l'absence du cervelet, il y a encore tels ou tels mouvements complexes, organiques ou spontanés, soit, par exemple, le mouvement par lequel l'animal se roule, celui par lequel il tourne sur lui-même, cet autre qui lui fait décrire des cercles comme fait un cheval dans un manège, cet autre qui le porte en avant, cet autre encore qui le fait marcher à reculons. Tous ces mouvements sont très-complexes, et les organes qui les exécutent doivent agir de concert pour les produire. Il y a donc là coordination; et si le cervelet n'est pas nécessaire, dans la théorie de M. Flourens,

[1] M. Bouillaud semble bien être de notre avis en ce point, comme on va le voir par les rectifications qu'il va opposer à l'opinion de M. Flourens.

pour les produire, cet organe ne rend pas raison de tous les mouvements coordonnés[1].

Entend-on par coordination des mouvements, leur appropriation à un but raisonnable dans l'homme à un but instinctif dans l'animal? A la bonne heure. Mais alors il faudrait ne faire résider le cervelet qu'à la coordination des mouvements spontanés de l'animal ou des mouvements volontaires de l'homme. Et encore, l'exemple de la jeune fille de onze ans qui manquait de cervelet et dont les mouvements n'avaient rien eu de désordonné, prouverait-il péremptoirement que le cervelet n'est pas absolument indispensable à l'existence des mouvements les plus complexes et les plus libres.

Et cependant les idées de M. Flourens, par rapport aux fonctions attribuées au cervelet, sont adoptées, même par ceux qui en contestent l'exactitude. C'est ainsi que M. Bouillaud reconnaît que «le cervelet préside, comme l'a reconnu le premier M. Flourens, à la coordination des mouvements, quoique pas d'une manière aussi absolue que le prétend cet expérimentateur. M. Bouillaud restreint cette fonction aux actes de la station et de la progression. Ces deux actes ne sont pas distincts, mais momentanément bouleversés seulement par l'irritation du cervelet. On observe des sauts, des culbutes, des pirouettes et autres mouvements bizarres très-rapides. Une lésion profonde de l'organe, sa destruction fait perdre à l'animal la faculté de se tenir debout et de marcher; mais il peut encore exécuter des mouvements partiels et remuer ses membres dans tous les sens[1].»

Mais M. Bouillaud irait lui-même trop loin, du moins d'après M. Magendie[2], en refusant toute sensibilité au cervelet. Il convient toutefois que des perturbations profondes sont la suite de la lésion de cet organe. Il résulte, dit-il, des expériences de MM. Magendie, Flourens, Lafargue et Longet, que si l'un des *pédoncules cérébelleux moyens* est coupé, l'animal roule sur lui-même selon l'axe de sa longueur. Ce curieux phénomène a lieu également quand on divise, un peu en dehors de la ligne médiane, le pont de Varole, c'est-à-dire les fibres transversales et superficielles de la protubérance. Le mouvement de rotation a lieu dans un sens en quelque sorte

[1] Bouillaud, *Nosographie*, T. III, pag. 612-614.
[2] *Leçons*, etc., T. I, p. 179 et 180.

croisé, ou de droite à gauche si le pédoncule droit est coupé, ou de gauche à droite si c'est le gauche....

« Si l'on coupe un des *pédoncules cérébraux* immédiatement au-devant de la protubérance, ou un peu au-delà, les animaux soumis à cette opération exécutent un mouvement circulaire ou de manége, qui a toujours lieu du côté opposé à la lésion, comme dans la section de l'un des pédoncules cérébelleux moyens [1]. »

En prenant toutes ces expériences relatives au cervelet, on arrive à cette conclusion générale, que si cet organe n'est pas absolument indispensable au mouvement, et même à la régularité des mouvements, il y est néanmoins pour beaucoup; mais il n'y est pas pour tout, car on voit les mouvements cesser ou devenir très-désordonnés lorsqu'on attaque certaines parties inférieures du cerveau. C'est ainsi que « les couches optiques doivent être considérées principalement comme des *centres d'innervation locomotrice*, suivant les expériences de M. Longet. Enlevez, dit-il, chez un lapin les deux hémisphères cérébraux, puis les deux corps striés eux-mêmes, et la station, ainsi que la progression, seront encore possibles; mais à peine aurez-vous supprimé la couche optique droite, par exemple, que l'animal tombera sur le côté gauche, et *vice versâ*. L'action des couches optiques est également croisée chez l'homme. »

Bien qu'excessives peut-être, les opinions de M. Flourens sur les fonctions de l'encéphale doivent être connues. Ses expériences tendraient donc à prouver ces quatre points :

1° Les facultés *intellectuelles* dépendent du *cerveau ;*

2° La faculté d'*équilibrer le mouvement*, du cervelet;

3° La *sensibilité* et le *mouvement* lui-même, de la moelle épinière;

4° Le *principe de la vie*, enfin, aurait son siège ou sa condition dans la partie moyenne de la *moelle allongée*, qu'il appelle le *nœud vital*.

De plus, les facultés s'éteindraient progressivement dans cet ordre [2].

Cet illustre physiologiste ne paraît pas avoir changé de sentiments, car il nous dit dans un écrit bien postérieur : « Dans mes expériences

[1] *Nosographie*, T. III, p. 610.

[2] *Journal des savants*, avril 1847.

sur le système nerveux, je suis parvenu à localiser bien des forces : j'ai localisé la *motricité* dans certaines fibres des nerfs et de la moelle épinière, la *sensibilité* dans certaines autres, la *coordination* des mouvements de locomotion dans le cervelet, l'*intelligence* dans les lobes ou hémisphères cérébraux ; la force même de la vie, la force pure et simple de la vie, dans ce que j'appelle le *nœud vital*. Toutes ces forces sont également obscures[1]. »

Alors même que les résultats dont parle M. Flourens seraient de tous points incontestables, les explications qui en sont implicitement données par l'auteur ne seraient pas littéralement admissibles. En effet, il confond le mouvement, la sensation, la pensée avec la motricité, la sensibilité et l'intelligence, avec les causes organiques ou occasionnelles des phénomènes, et avec leur cause efficiente et véritable.

Ne prenons dans chacune de ces séries de choses que l'un des trois éléments qui la composent : par exemple, le mouvement. On peut bien s'assurer que tel organe ou tel tissu se met en jeu dans telle circonstance physiologique ; mais autre chose est le mouvement, autre la cause motrice, autre la condition organique de l'action de cette cause. Vous constatez, je suppose, qu'en excitant telle partie de la moelle épinière, on détermine un mouvement dans un certain membre ; soit. Mais, outre qu'il peut se faire que la vertu motrice de la moelle épinière dépende du cerveau[2], et que cette propriété cérébrale soit à son tour l'instrument pur et simple d'un agent inorganique, il est toujours inexact de dire que la motricité est localisée. Une cause comme cause, et le mot *motricité*[3] ne veut sans doute pas dire autre chose ici que force motrice, ne peut être localisée, parce qu'une force véritable n'a rien à démêler avec l'étendue, et

[1] *Journal des savants*, septembre 1853, p. 532. — Nous parlerons ailleurs d'un ouvrage encore plus récent du même auteur : *De la vie et de l'intelligence*, où les mêmes doctrines sont amplement reproduites.

[2] C'est ainsi que l'ont entendu MM. Foville et Pinel-Grand-Champ, qui ont considéré la substance blanche du cerveau comme affectée aux *mouvements* dont elle peut être le principe, et la substance grise ou corticale comme destinée aux *fonctions intellectuelles*. — M. Bouillaud, *Nosographie*, T. IV, p. 10.

[3] Mot dont la formation pèche contre l'analogie, puisqu'il indique l'activité par son radical et la passivité par sa désinence.

que les nerfs moteurs de la moelle épinière ne sont pas plus des causes efficientes ou proprement dites que quelque autre partie du corps que ce puisse être, bien qu'ils soient des causes instrumentales.

Ai-je besoin de dire que la sensibilité, comme capacité d'être affectée agréablement ou désagréablement, et l'intelligence, comme faculté de connaître, se laissent bien moins localiser encore que la faculté de mouvoir?

Il faut donc entendre le langage de M. Flourens et de la plupart des physiologistes comme il demande à l'être, c'est-à-dire ne voir dans la motricité, la sensibilité et l'intelligence localisées, que des conditions organiques de la locomotion, de la sensation et des idées, ou tout au plus le siége où ces phénomènes spirituels semblent se manifester.

Il serait encore plus inexact de faire de ces trois causes, considérées dans leur essence, comme trois foyers d'action, comme trois forces substantielles, réelles et distinctes. C'est pourtant ce qu'insinue ailleurs le même physiologiste. C'est prendre les fonctions diverses d'une même cause pour cette cause même, et la multiplier non-seulement sans raison, mais contre cette raison péremptoire de l'unité de la force motrice, sentante et pensante en nous, unité invinciblement proclamée par celle du *moi*, comme centre unique et indivisible d'où tout part en nous et où tout aboutit.

C'est l'opinion professée par un physiologiste du premier mérite, qui a sur la plupart des autres naturalistes l'avantage d'être plus familiarisé avec les phénomènes psychiques, et de mieux comprendre toute la différence qui existe entre une cause instrumentale et une cause efficiente : nous voulons parler de J. Muller, qui repousse toute localisation du principe sentant, pensant et voulant; qui n'en admet point la divisibilité, et qui ne voit dans les organes que des conditions physiologiques des phénomènes spirituels. « Rien ne nous autorise, dit-il, à admettre dans le cerveau des organes ou des départements particuliers qui soient consacrés aux opérations diverses de l'esprit, ou à considérer ces opérations elles-mêmes comme autant de facultés spéciales de l'âme. Ce ne sont que des modes d'action d'une seule et même force, quoique la clarté de la conception, la profondeur de la pensée et la vivacité de la passion soient modifiées par des changements matériels du cerveau, et que l'intégrité de cet organe soit

indispensable pour la conscience ; cependant la vie intellectuelle ne saurait être expliquée par des changements matériels qui surviennent en lui : on doit la regarder comme une activité tout-à-fait indépendante de la matière [1]. »

Il est regrettable que Muller ne soit pas toujours aussi fermement spiritualiste, et qu'il dise, par exemple, que l'âme a besoin de l'organisation pour exister comme conscience [2] ; ce qui est vrai cependant si l'on n'entend parler que de la conscience de l'homme comme composé d'un corps et d'une âme. Mais comme il n'est pas certain que l'âme doive toujours être unie à un corps, quoi qu'en ait dit Leibnitz, rien ne prouve que, dans sa condition d'âme séparée du corps, elle doive être sans pensée.

Nous croyons donc pouvoir ici nous séparer de Muller, d'autant plus que ce n'est point là précisément une question de physiologie. En physiologie même, le psychologue, qui ne peut guère expérimenter, fera sagement de garder une certaine réserve, et de n'accepter le témoignage des plus grands maîtres eux-mêmes qu'avec une extrême circonspection, puisqu'ils sont loin d'être d'accord. Nous ne devons point oublier les paroles de l'un des physiologistes les plus autorisés : « La pathologie cérébrale se prostitue en quelque sorte à toutes les opinions, témoigne servilement pour ou contre toutes. Elle est si riche de faits, qu'elle n'en refuse à aucun système ; tout ce qu'on veut y voir, on l'y trouve ; tout ce qu'on lui demande, elle le donne. Selon la manière dont on l'interroge, elle conduit à l'erreur, au doute ou à la vérité [3]. »

Ce que nous avons de mieux à faire, c'est donc de nous appliquer à la recherche des faits sur lesquels règne une sorte d'accord entre les hommes les plus compétents, sans toutefois dédaigner les opinions différentes, et sans négliger même les questions sur lesquelles le désaccord est encore entier. Dans les sujets obscurs et difficiles, l'esprit humain est d'abord réduit à tâtonner. Ce travail préliminaire, indispensable, mérite toute notre estime, puisqu'il est le plus ingrat ; gardons-nous de le mépriser ou de le décourager. Une

[1] *Manuel de physiologie*, T. II, p. 493.

[2] *Ibid.*, p. 485-487.

[3] *Anatomie et physiologie du système nerveux*, T. I, p. VII.

hypothèse en peut amener une autre déjà meilleure, et conduire à travers les chimères à une vraisemblance déjà précieuse.

Reprenons donc le fil de notre étude. Après avoir été quelque temps détourné par la doctrine un peu confuse des physiologistes, dont nous venons de parcourir provisoirement les opinions sur le rôle de l'encéphale et de ses parties principales dans les phénomènes de l'ordre spirituel, nous avions à rechercher plus spécialement quelle pouvait être l'influence de l'organisme sur les conceptions ou idées de la raison pure.

Qu'elles ne soient point abolies chez l'animal par la perte de l'encéphale, rien de plus simple, puisqu'elles n'existent pas chez eux et qu'elles y sont remplacées par des opérations instinctives qui nous abusent. Au surplus, comme l'instinct lui-même est profondément atteint dans la plupart des animaux soumis à ce genre d'opérations, il est vrai de dire qu'elle entraîne pour eux l'équivalent de la perte de la raison pour nous.

Si la perte de tel ou tel organe de l'encéphale, lors surtout qu'elle est lente et graduée, ne semble pas entraîner infailliblement la perte de la raison dans l'homme, mais plutôt affaiblir cette faculté à des degrés divers, ce n'est pas une raison de penser que l'encéphale pris dans son entier ne soit cependant pas un organe de la pensée la plus pure. Mais notons soigneusement deux choses : la première, que la nécessité absolue de cet organe pour la pensée en général, c'est-à-dire pour les phénomènes psychiques, et surtout pour cette partie spéciale de la pensée que nous appelons notions pures de la raison ou conceptions, n'est point démontrée ; la seconde, que le résultat serait le même, c'est-à-dire qu'il y aurait également absence de conceptions dans le cas où l'encéphale ne serait que la condition de la vie organique ou animale dans l'homme, et dans le cas où cet organe servirait d'instrument immédiat pour la production des conceptions.

C'est donc la même chose en apparence, que l'encéphale soit seulement une *condition de la vie* ou l'*organe immédiat* des conceptions ; dans un cas comme dans l'autre, elles seraient impossibles sans lui.

Mais au fond, cependant, les choses seraient fort différentes, puisque, dans le second cas, l'âme humaine ne pourrait pas penser,

de sa pensée la plus propre même, sans le secours de l'organe, ou du moins qu'elle ne pourrait penser ainsi que dans son état d'union avec le corps qu'à cette condition; tandis que, dans le premier cas, elle pourrait absolument penser de la sorte sans le corps, mais qu'elle ne pourrait animer le corps, y remplir ses autres fonctions qu'à l'aide de l'encéphale.

Mais si l'on fait attention qu'un grand nombre de conceptions ne sont produites qu'à l'occasion des sensations et des perceptions, et que ces dernières, quoique absolument possibles dans l'âme sans l'intervention de l'organisme et sans l'action des choses extérieures sur lui, ne se manifestent cependant qu'à cette double condition, il en faudra conclure que sans l'organisme, et sans cette partie de l'organisme qui préside plus spécialement à la reproduction des sensations et des perceptions, une partie des conceptions de la raison n'aurait pas lieu.

Ce n'est pas à dire que les organes des sensations et des perceptions soient aussi les organes des conceptions qui les accompagnent; bien loin de là : les sensations et les perceptions semblent seules être la condition de l'action de l'âme dans la production des conceptions qui se rattachent à ces deux sortes d'état. Il faudrait, pour que le cerveau, par exemple, fût l'organe de l'âme dans la production de certaines conceptions, des plus approchantes de la perception, de celles que Kant appelait *sensibilité* ou *intuition à priori*, celles d'espace et de temps en un mot, que l'âme ne pût les produire sans l'intervention directe du cerveau, même après que cette partie de l'encéphale a déjà rempli une première fonction dans la production de la sensation et de la perception; il faudrait que mon cerveau fonctionnât d'une manière directe dans la production des conceptions qui font la plupart des idées que je cherche en ce moment à faire comprendre. Cela se peut, sans doute; mais est-ce vraisemblable, lors surtout que je prends ces conceptions une à une, sans aucune intention de les arranger en une pensée suivie?

Il ne faut pas confondre, comme on est extrêmement porté à le faire, l'*influence* avec la *cause*. Que mon âme, ma raison subisse l'influence de mon cerveau lorsqu'elle pense, qu'elle en ressente plus ou moins les entraves, c'est un fait. Mais qui peut dire que la fatigue cérébrale résultant de la pensée soit la conséquence du service

rendu à l'âme par l'organe, ou la suite de la résistance qu'il présente à l'action spirituelle de l'âme? Dans cette dernière hypothèse, la facilité et la difficulté plus ou moins grandes de la conception ne dépendraient nullement du service plus ou moins énergique et prompt du cerveau, mais tout au contraire des entraves ou moindres ou plus fortes qu'il apporterait à l'âme. Le meilleur cerveau pour l'âme ne serait plus celui qui l'aiderait le mieux dans la pensée pure, mais celui qui lui laisserait le plus de liberté d'action, qui interviendrait le moins dans les affaires les plus propres de l'âme. Le cerveau le plus défavorable à la pensée pure serait, au contraire, celui qui laisserait à l'âme le moins de liberté, qui tendrait toujours à la servir de la manière à lui propre.

C'est ainsi qu'on pourrait, à la rigueur, expliquer ce qu'on appelle l'influence du cerveau dans les affections intellectuelles résultant de l'irritation, de la compression, d'une conformation vicieuse, de l'hydrocéphalie, des lésions organiques accidentelles.

Une exaltation plus ou moins marquée, le délire, résulte de l'irritation. Le vertige, la torpeur, la défaillance, la perte de la connaissance, de la conscience, ou celle du souvenir au moins, sont les suites ordinaires de la compression. Une conformation vicieuse peut engendrer un défaut d'harmonie dans l'exercice des facultés, l'affaiblissement de quelques-unes, ou l'idiotie, qui est le presque anéantissement d'elles toutes. L'hydrocéphalie intérieure ou extérieure, suivant que le liquide compressif se forme dans le cerveau ou à sa surface externe, peut amener les mêmes affections; mais l'hydrocéphalie extérieure est beaucoup plus fréquente que l'autre. Ce qu'il y a de singulier dans les lésions, c'est qu'il en est qui sont favorables à certaines facultés: c'est ainsi, dit-on, qu'un savant bénédictin, Mabillon, ne devint un prodige de mémoire qu'à la suite d'une chute contre une borne où il faillit s'assommer.

On se tromperait, du reste, si l'on croyait que toutes les affections mentales tiennent à des lésions graves du cerveau; il est très-fréquent, au contraire, de rencontrer autant ou plus de désordres apparents dans l'encéphale des personnes qui avaient été fort raisonnables que dans celui des aliénés; ou, si l'on aime mieux, les cerveaux d'aliénés ne présentent souvent pas plus de lésions apparentes que ceux des hommes sains d'esprit.

Un autre fait qui mérite une attention toute spéciale, c'est que le dérangement des facultés intellectuelles est si loin de pouvoir être attribué toujours à une lésion organique, qu'on ne peut tout au plus le rapporter qu'à un vice dans les fonctions des nerfs, puisqu'il n'est pas rare de voir des aliénés recouvrer toute leur raison quelques heures avant la mort. « Une modification matérielle du cerveau ne pourrait ainsi s'évanouir », dit avec raison M. Magendie [1].

Il ne faut pas non plus accorder trop d'importance à la configuration, au volume et au poids de l'encéphale. Nulle différence appréciable souvent sous ce triple aspect entre le cerveau d'un fou et celui d'un sage [2]. Le front de Montesquieu, aussi projeté en arrière que celui d'un Éthiopien ou d'un Malais, n'était pas moins celui d'un homme de génie, et tel autre front d'un angle de 90 degrés ou davantage n'est que celui d'un imbécile.

Pourquoi la baleine, qui a près des $^2/_5$ de plus de cerveau en poids que l'homme le plus intelligent, a-t-elle moins d'esprit que le renard ou le chien? Qu'importe qu'elle ait moins de cerveau que l'homme proportionnellement au poids de son corps? La pensée est-elle donc plus difficile à effectuer dans une masse de 25 mètres de long que dans une de 1 mètre et quelques fractions de mètre? Calculer le poids du cerveau par rapport à la masse du sujet, au lieu de comparer cerveau à cerveau quant au poids, c'est donc sortir de la question. Si c'est le cerveau qui pense, ou même s'il est l'instrument *sine quâ non* de la pensée, et que la force et l'étendue de la pensée doivent être proportionnées au poids du cerveau ou à son volume, il est nécessaire qu'un cerveau plus pesant ou plus volumineux, quelle que soit l'espèce qui le porte, pense avec plus d'étendue et de profondeur. Et alors c'en est fait de la supériorité de l'homme.

Veut-on, au contraire, que la qualité, le type ou la contexture du cerveau soit ici pour quelque chose, pour beaucoup, pour tout même? A la bonne heure! mais qu'on ne nous parle plus d'angle facial, ni de volume, ni de poids absolu ou proportionnel, ou qu'au moins on ne mette tout cela qu'en seconde ligne.

[1] *Leçons sur le système nerveux*, T. Ier, pag. 93, 94, 190.

[2] M. Lelut, *Rejet de l'organologie*, pag. 7, 11.

Si de l'intelligence nous passons à la sensibilité, nous reconnaîtrons, avec Magendie et d'autres physiologistes, que les deux tiers supérieurs de l'encéphale, et peut-être davantage, peuvent être enlevés sans que le sujet témoigne aucune souffrance, mais qu'il n'en est pas de même pour les parties inférieures. Les expériences faites sur les nerfs sensitifs du système cérébro-rachidien, et par conséquent sur la moelle épinière, prêtent à la même conclusion, puisque, séparés de l'encéphale, ils ne peuvent plus servir à la sensation.

Bien plus, la sensation s'opère sans eux, à l'aide de la portion centrale du nerf qui subsiste encore, par suite d'une impression du dehors ou par l'action seule du cerveau sur les extrémités internes des nerfs, ou peut-être encore sans elle (quoique moins vraisemblablement), au point de faire éprouver des douleurs dont le siége semble être encore dans des membres depuis long-temps séparés du tronc. Ce sont des sensations subjectives, dit-on. Je le veux; mais elles ne sont ni moins réelles, ni moins indépendantes des extrémités originellement périphériques des nerfs auxquelles on les rapporte. Cette relation, fatalement conçue par le moi, est donc un effet de la liaison du corps et de l'âme, de la loi qui préside à la localisation apparente de déterminations du moi, déterminations qui ne sont réellement que dans l'âme.

Si déjà la sensibilité commence à se dégager ici de l'organisme, elle s'en montre on ne peut plus indépendante, du moins en apparence, lorsque le plaisir ou la peine ont une cause toute spirituelle, une idée, une idée rationnelle pure, comme celles d'utile et de nuisible, de beau et de laid, d'honnête et de deshonnête, de juste et d'injuste, de vrai et de faux, etc.; d'où l'on voit que si le cerveau doit intervenir dans les sentiments, c'est de la même manière qu'il intervient peut-être dans les conceptions de la raison pure. Mais rien ne prouve cette intervention immédiate.

Mais il paraît bien certain que si le système nerveux intervient dans le sentiment, ce n'est point le même que celui qui préside aux sensations : en effet, la paralysie des nerfs de la sensibilité physique, quand elle ne va pas jusqu'à éteindre la vie, quand le moi persiste, n'empêche point la sensibilité morale ; loin de là, puisque les malheureux paralytiques, qui ont conscience de leur état, des peines

qu'ils donnent à ceux qui les entourent de soins, y sont très-sensibles.

Nous observons un phénomène tout semblable dans l'activité intellectuelle comparée à l'activité organique, c'est-à-dire entre la volonté et le mouvement. Les nerfs moteurs, séparés de l'encéphale ou frappés d'une lésion grave dans quelque point de leur étendue, ne peuvent plus servir au mouvement dans toute la partie au-dessous du point lésé; la partie supérieure peut fonctionner encore, et toujours ainsi, en faisant remonter la lésion jusqu'à l'origine centrale de ces sortes de nerfs. Mais si la lésion atteint l'extrémité centrale, alors paralysie complète, mais paralysie du mouvement seule; l'activité intellectuelle ou volontaire reste entière. Il faudrait un autre genre de lésion, celle du cerveau, pour que la volonté fût empêchée; et peut-être qu'alors encore elle ne l'est qu'indirectement, c'est-à-dire parce que la vie animale, qui est comme le support de la vie intellectuelle, se trouve atteinte. C'est encore pis si la vie organique, base de la vie animale elle-même, n'est plus possible.

Il ne faut pas oublier cependant qu'il est des animaux privés d'encéphale en qui l'on ne peut méconnaître de la sensibilité et de l'instinct : tels sont les mollusques, les insectes, etc., et que la sensibilité physique, ainsi que le mouvement spontané, ne sont point en raison des nerfs, puisqu'il y a des parties dépourvues de nerfs, de nerfs visibles du moins, qui sont parfois d'une sensibilité extrême, et qu'il en est d'autres, au contraire, qui, tout en renfermant beaucoup de nerfs, sont insensibles ou doués seulement d'une sensibilité vague dans l'état de santé. Tels sont, d'une part d'abord, le tissu cellulaire, les méninges, les cartilages, les os, la moelle; d'autre part, la plèvre, le mésentère, le tube intestinal, le cœur, etc. [1]. On sait que le grand sympathique est fort peu sensible, si tant est que la sensibilité qui s'y manifeste ne soit pas due à des filets du système encéphalo-rachidien.

On a remarqué aussi que des mouches auxquelles on a enlevé la tête continuent de marcher ou de voler, que des guêpes privées de la même partie du corps dardent encore leur aiguillon, et que des sauterelles guillotinées ne laissent pas de s'accoupler. Des tortues, des poissons et d'autres animaux à sang froid peuvent survivre

[1] Gioja, *Ideologia*, T. I, p. 135-136.

plusieurs semaines à l'ablation totale du cerveau; des canards et des pigeons supportent une opération analogue sans perdre entièrement la faculté de sentir et celle de se mouvoir d'eux-mêmes.

Si, dans l'état de complète formation des animaux vertébrés, la sensibilité et le mouvement n'ont lieu qu'à la condition qu'il n'y ait pas solution de continuité entre les nerfs et le cerveau, à une époque moins avancée une sorte de mouvement, celui de la formation organique, paraît s'accomplir en dehors de ces conditions, que le système rachidien se forme ou non dans toute son étendue à la fois. S'il se forme pour ainsi dire sporadiquement sur un point, sur un autre, et qu'il tende à s'unir de la périphérie au centre et du centre à la périphérie, ou que, dans le même temps et sur tous les points du système, il y ait action simultanée; toujours est-il que cette action formatrice ne peut, dans son premier moment, s'expliquer par l'influence du système nerveux.

Plusieurs raisons d'ailleurs semblent prouver, indépendamment de l'observation, qui serait ici d'accord avec le raisonnement déduit d'autres données, que la formation des nerfs est sporadique, qu'ils ne naissent point du centre cérébral, pas plus que le centre cérébral n'en est la terminaison, et n'en forme à ce titre un ganglion ou un plexus terminal (suivant qu'on l'envisage par sa partie supérieure ou par sa base). En effet, si les nerfs partent du cerveau, comment peuvent-ils exister indépendamment de cette origine centrale, non-seulement chez les animaux qui sont dépourvus de ce centre nerveux, mais naturellement encore chez ceux qui n'en sont privés qu'accidentellement, comme les acéphales des mammifères? N'est-il pas singulier encore que les nerfs de la région lombaire soient plus volumineux que ceux de la région dorsale et de la cervicale, quoique plus éloignés de leur origine [1]?

Si ce mode de formation des nerfs était le véritable, ce serait un argument de plus contre le système de la préexistence des germes, et pour celui de la formation du germe lui-même par le principe vital. Mais quel que soit le mode de formation auquel on s'arrête, il demeure toujours certain qu'il y a un acte de formation ou de

[1] *Voy.* Burdach, *Traité de physiologie*, T. III, p. 417; Gioja, *Ideologia*, T. I, p. 133.

développement qui ne peut s'appeler un *mouvement proprement dit*, et qui s'exécute par une force naturelle où la sensibilité et l'irritabilité ne sont pour rien.

Il faut se garder de confondre avec la sensibilité et le mouvement deux autres phénomènes analogues : l'*irritabilité* et la *contractilité*. L'irritabilité est indépendante des nerfs, puisqu'elle s'observe dans les plantes comme dans les animaux. Le tissu musculaire est éminemment contractile, lors surtout qu'il est muni de nerfs; il n'est pas même nécessaire que ces nerfs communiquent avec le centre cérébral. Cependant le défaut de communication avec cet organe est loin d'être favorable au phénomène de l'irritation, sans doute parce que les nerfs sensitifs, en communication avec le centre cérébral, sont la condition de la durée de la vie organique. Certains nerfs eux-mêmes, ainsi pris isolément, sont irritables aussi, mais à un bien plus faible degré.

L'irritabilité n'est point la sensibilité, et ne se manifeste que par un mouvement de contraction aussi étranger à la spontanéité, et à la volonté surtout, que l'irritabilité même. L'irritabilité et la contractilité sont donc deux phénomènes propres à la vie organique, et qui, soit en s'accomplissant chez les animaux comme chez les végétaux, n'arrivent pas jusqu'à la conscience et n'en partent pas.

Comme l'irritabilité et la contractilité se tiennent à titre présumé de cause et d'effet; comme l'irritation ne nous est connue que par la contraction; comme la dénomination d'*irritabilité* fait supposer involontairement dans l'organe irritable une certaine susceptibilité qui ne ressemble pas mal à la sensibilité; comme, enfin, des physiologistes s'y sont trompés et s'y trompent encore, malgré les explications de Haller, au point de supposer dans les tissus contractiles une sensibilité latente, et dans les ganglions du sympathique, ou dans les autres parties du corps qui se meuvent sous l'influence d'une irritation quelconque, mais dont nous n'avons pas conscience, un foyer de sensibilité propre, une sorte d'âme locale; il nous semble qu'il conviendrait de ne plus employer le mot d'*irritabilité* et de le remplacer par celui de *contractilité*. Celui-ci n'indique que l'aptitude de l'organe ou du tissu à se contracter, sans rien préjuger sur la cause de la contraction elle-même; il ne dit donc rien que de connu et de certain.

§ II. *Influence du corps sur quelques opérations de l'entendement en particulier.*

Tout ce qui porte au mouvement, à la distraction, à la légèreté est un obstacle à la fixité de l'esprit. D'un autre côté, l'insensibilité, l'indifférence, en laissant l'esprit tranquille, ne le provoquent point. Une grande sensibilité est très-mobile, sans doute; mais aussi elle est facilement impressionnable. En général, les esprits froids ou les esprits passionnés, ardents, les constitutions lymphatiques, bilieuses, sont ou plus difficiles à distraire, ou plus appliquées et plus tenaces. Les constitutions sanguines et les nerveuses, plus faciles à émouvoir, sont bien moins fixes.

Les habitudes font beaucoup encore : les hommes dont les muscles sont généralement plus exercés que le cerveau, sont peu capables d'une attention forte et soutenue. Aussi nos pieux paysans sont-ils peu sensibles à l'éloquence de nos Massillons de campagne, surtout pendant la saison des travaux des champs.

On a cru remarquer que les constitutions lymphatiques des hommes du Nord ont généralement plus d'aptitude pour les langues et les travaux d'érudition que les constitutions contraires des hommes du Midi, et qu'ils ont plus de mémoire. Ne serait-ce pas plutôt qu'ils travaillent davantage, que la nature extérieure les altère moins, les tient plus renfermés dans leurs habitations et au-dedans d'eux-mêmes, les rend plus méditatifs, en un mot? Si les hommes du Nord ont plus de mémoire que ceux du Midi, ils ne semblent pas avoir moins de jugement et de raison, deux choses qui ne vont pas toujours ensemble.

Une remarque plus fondée, c'est que la mémoire de l'enfance est plus vive, plus nette, plus sûre, plus tenace que celle des autres âges; que les petites filles surpassent les petits garçons pour la mémoire mécanique ou non raisonnée. Cette faculté tient-elle, comme on le suppose, à la nature plus molle du cerveau dans l'enfance et dans la femme, ou plutôt à l'intérêt tout particulier avec lequel l'enfant observe tout ce qui est encore nouveau pour lui? L'attention est pour beaucoup dans le souvenir, et dès que, par l'habitude ou par suite de préoccupations, notre esprit devient exclusif, il

est naturel que nous n'ayons de mémoire que pour ce qui nous intéresse.

La mémoire est, du reste, la faculté qui semble, quant à la matière du souvenir, dépendre plus spécialement du cerveau.

Et d'abord, les perceptions qui font image, celles de la vue ou celles qui semblent se graver dans l'esprit par le rhythme, la mesure et le ton combinés, comme le chant, se retiennent plus facilement que les perceptions ou les sensations plus obscures, plus animales. Cette différence peut s'expliquer aussi bien, et peut-être mieux encore, par l'intervention plus marquée de la raison dans les perceptions supérieures de l'ouïe et de la vue, que par une action plus puissante du cerveau, et surtout que par des traces ou plus nettes ou plus profondes, ou par des mouvements plus prononcés et plus faciles à reproduire ; d'autant plus, en effet, que personne n'a vu des traces ou des mouvements de cette nature.

Expliquera-t-on plus aisément par l'action du cerveau la facilité plus ou moins grande avec laquelle nous retenons telle ou telle espèce d'idées? Ces spécialités en fait de mémoire ne s'expliqueraient-elles pas aussi bien par la constitution intellectuelle et par les habitudes de l'esprit?

Comment encore expliquer le souvenir des perceptions ou des idées par l'organe vrai ou supposé qui préside à leur acquisition, comme on le prétend dans le système de Gall, quand on voit des hommes doués d'une vue excellente et manquer de la mémoire des perceptions visuelles? Ne sait-on pas, d'autre part, que le souvenir des perceptions visuelles peut être très-vif, la partie de l'imagination qui y correspond très-ardente chez des aveugles? Démocrite, Homère, Milton en sont la preuve. Que devient dès-lors l'assertion de Darwin, qui prétend expliquer le souvenir des perceptions par la reproduction des mouvements nerveux des organes, du dehors au dedans? Au contraire, il peut y avoir souvenir sans reproduction des mouvements dans les sens externes, comme il peut y avoir oubli avec faculté de reproduire ces mouvements.

On peut perdre la mémoire des mots sans perdre celle des choses ou des idées correspondantes : preuve que les idées sont indépendantes du langage; que le souvenir des idées des choses, aidé sans doute par l'imagination, par le sentiment, ou de quelque autre

manière, est par là même plus tenace que le souvenir des mots, qui n'est pas soutenu par les mêmes moyens ou le même intérêt. On a vu des personnes, à la suite d'une maladie, sans souvenir aucun de leur propre langue, obligées de s'exprimer par signes comme des sourds-muets, quoiqu'elles eussent recouvré la faculté de lire, dans un degré très-limité, par exemple, les prières du soir et du matin, sans, du reste, pouvoir se rappeler les mots qu'elles avaient lus, quand ils n'étaient plus sous leurs yeux.

Voilà donc des intelligences qui ne peuvent plus aller des idées aux mots, mais qui peuvent aller des mots qu'elles lisent (ou sans doute aussi qu'elles entendent), mais dans des limites très-restreintes, aux idées.

Un phénomène analogue, c'est celui d'une personne qui apprend une langue étrangère par la lecture, et qui peut bien dire ce que signifie, dans sa langue maternelle, le mot en langue étrangère qu'il voit, mais qui ne peut faire l'opération inverse. L'association de ces deux idées n'a pas été réciproque; elle a deux sens; on n'est habitué qu'à un seul. Il en est de même de la récitation de l'alphabet ou de la table de Pythagore, en commençant par la fin.

D'autres fois la mémoire ne fait défaut que pour une classe de mots, pour les substantifs communs et propres, tandis que les adjectifs sont rappelés fidèlement.

Un notaire avait oublié, à la suite d'une attaque d'apoplexie, jusqu'à son propre nom, celui de sa femme, ceux de ses enfants. Il ne savait plus ni lire ni écrire; mais il se rappelait les actes qu'il avait faits, et indiquait les cases où ils étaient déposés.

Une bizarrerie plus étrange, c'est de ne savoir plus lire et de savoir encore écrire.

Il en est aussi qui ont oublié la vraie signification des noms, et qui, par exemple, demandent leurs souliers ou une armoire quand ils veulent leur montre ou leur tabatière. Un genre d'affection analogue est celui qui fait transposer les lettres d'un mot de manière à dénaturer les expressions.

Enfin, il y a des mémoires qui ne se rappellent que les mots comme sons, sans y attacher d'idées, ou qui sont fort peu sûres des idées qu'ils expriment. Les personnes qui sont dans ce cas, ne peuvent pas se faire entendre; elles se perdent dans des phrases inintelligibles.

Ce n'est pas toujours ce qu'on sait le mieux qui s'oublie le plus difficilement : ainsi, l'on voit des cas d'épilepsie ou d'apoplexie qui emportent la mémoire des mots de la langue maternelle, et laissent subsister le souvenir de ceux d'une langue morte ou d'une langue étrangère apprise dans l'enfance. Y aurait-il donc autant de facultés cérébrales qu'il y a de langues possibles, ou la différence dans le souvenir des unes et des autres ne tiendrait-elle pas plutôt aux habitudes intellectuelles, au degré d'attention apporté au langage, et, si l'on veut encore, aux mouvements plus familiers du cerveau dans l'acte de la parole, si tant est qu'il y ait mouvement ?

Puisqu'il y a une si grande différence entre un souvenir et un autre, quant à la matière, il est très-naturel qu'on en retrouve une non moins grande entre la mémoire et le jugement, bien que la mémoire fournisse au jugement ses matériaux ; aussi voit-on d'excellentes mémoires sans jugement, et de très-bons jugements avec des mémoires fort ingrates. D'où nous concluons deux choses : 1° que ce n'est pas plus l'organe de la mémoire et des perceptions qui compare et qui juge, que ce n'est celui qui perçoit ; 2° que psychologiquement on distingue avec raison le jugement d'avec la mémoire, et, dans la mémoire et le jugement, la matière d'avec la forme. Cette distinction trouvait déjà son application dans le phénomène des spécialités de la mémoire, car la différence dans la facilité relative du rappel ne tient point à la forme, mais uniquement à la matière. D'où l'on voit que la psychologie spéciale confirme nos idées sur la psychologie générale.

Parfois la mémoire subsiste quand la sensation, la perception et même le jugement font défaut. C'est ainsi que Baudelocque, dans une maladie, reconnaissait au son de leur voix les personnes qui le visitaient (il avait perdu la vue), et n'avait aucun sentiment de son existence physique ; il ne croyait avoir ni tête, ni bras, ni corps en général. Une dame, mère de famille, avait oublié qu'elle était mariée, mère de plusieurs enfants, et ne pouvait consentir à le croire. Elle ne recouvra jamais le souvenir de la première année de son mariage. Elle oubliait qu'elle venait d'être saignée, quoiqu'elle eût fait les préparatifs de l'opération.

On a remarqué des mémoires qui étaient plus heureuses dans les aiso ns froides que dans les chaudes. Ce sont surtout les maladies

qui agissent dans le souvenir, ainsi qu'on l'a vu plus haut déjà. Mais cette cause n'agit pas uniformément, parce qu'elle n'est pas elle-même uniforme : ainsi, le plus souvent la mémoire, quand elle est atteinte, n'est qu'affaiblie ; quelquefois elle est détruite en totalité ou en partie ; d'autres fois, mais plus rarement, elle s'en trouve fortifiée. Les épileptiques et les somnambules ne se rappellent généralement point ce qui s'est passé en eux pendant leurs accès. Certaines fièvres abolissent les souvenirs du passé et du présent. La peste d'Athènes, décrite par Thucydide, avait effacé dans l'esprit de quelques malades jusqu'à leurs propres noms.

La mémoire perdue peut revenir, mais rarement dans sa plénitude, et l'intelligence entière s'en trouve souvent affaiblie. Mais il est des maladies telles, que la mémoire exhume des souvenirs depuis long-temps oubliés, en même temps qu'elle laisse échapper le souvenir de faits plus récents et bien connus avant la maladie ; puis, par un retour à l'ordre naturel des choses, ces vieux souvenirs, un instant ravivés, disparaissent avec le retour de la santé, en même temps que les autres reviennent. D'autres fois, par exemple, dans un coup reçu à la tête, la perte de la mémoire ne porte que sur des évènements très-récents.

La mémoire peut encore recevoir des atteintes par suite d'affections morales trop vives ou imprévues, tels que la frayeur, la colère, les chagrins.

La contention excessive de l'esprit, comme le défaut habituel d'attention, produisent des effets analogues.

Quand les souvenirs reparaissent, ils suivent une marche inverse à celle de leur disparition : les souvenirs des faits qui ont été les derniers à s'évanouir sont les premiers à reparaître, puis ceux des qualités ou des mots qui les expriment ; viennent ensuite les noms communs, et enfin les noms propres [1].

Quoiqu'il ne soit pas impossible, tant s'en faut, que le cerveau ait un rôle à jouer dans le souvenir, mais un rôle subordonné ou d'instrument, il est pour le moins aussi vraisemblable que les souvenirs, qui ont été d'abord des états de l'âme accompagnés de conscience, lorsqu'ils cessent d'être présents à la pensée, au moi,

[1] Gioja, *Ideologia*, T. II, pag. 158-170.

subsistent dans l'âme à l'état latent, pour donner conscience d'eux-mêmes par le retour de l'esprit sur eux. Comment expliquer autrement que par un travail secret et spontané de l'âme, un souvenir qu'on a voulu susciter d'abord, qu'on a provoqué avec effort, et qui, long-temps rebelle et abandonné, se présente enfin comme de lui-même à la conscience et semble lui dire : « Me voici ; il m'a fallu le temps nécessaire pour répondre à ton appel ; l'âme qui me retenait avec beaucoup d'autres de mes pareils, a dû m'évoquer à son tour et me faire monter insensiblement jusqu'à toi. » Que le cerveau intervienne ou non dans cette opération involontaire et secrète, toujours est-il qu'il ne peut agir que comme instrument, et qu'il n'est pas plus dépositaire des souvenirs qu'il n'est l'âme ou le moi, le principe pensant en général.

Or, nous ferons voir qu'il ne peut pas l'être. Il nous suffit de savoir pour le moment que le principe qui se souvient n'est pas différent du principe qui pense ou connaît tout d'abord.

Nous disons maintenant que si rien ne restait d'une connaissance passée dans le principe pensant quel qu'il soit, une fois que la conscience de cette connaissance aurait cessé d'être, nous serions toujours comme au début de la connaissance, c'est-à-dire que nous ne pourrions jamais rien apprendre, puisqu'en vain nous aurions eu autrefois des idées qui auraient disparu de notre conscience, attendu, par hypothèse, qu'elles n'auraient pas plus laissé de trace dans l'âme que dans le moi. Et si l'on dit que ce qu'il en reste dans l'âme c'est beaucoup moins ces idées elles-mêmes à l'état latent qu'une disposition plus grande à les reproduire, une habileté et un penchant à les replacer sous l'œil de la conscience, nous répondrons que cette vertu spéciale, que cette pensée *habituelle* (d'*habitus*, *habilitas*), par opposition à la pensée *actuelle*, nous suffit.

Notre distinction de l'âme et du moi nous fournit donc un moyen facile d'expliquer le souvenir latent, sans recourir à l'hypothèse absurde des traces dans le cerveau, ou à l'hypothèse évidemment contradictoire et fausse de la présence permanente, mais sans conscience, des souvenirs dans le moi, si affaiblie que puisse être cette prétendue conscience.

L'association des souvenirs, celle même des sensations et des

perceptions fournies par des organes divers, la comparaison qu'on en fait, le jugement qu'on en porte, et par-dessus tout le principe unique qui est le sujet de tous ces états, la cause de toutes ces opérations, ne permet pas de considérer le cerveau avec ses parties diverses, fonctionnant ou non séparément, comme étant ce sujet et cette cause. Il faut un centre absolu d'états et d'opérations : un *sensorium commune*, s'il est organique, n'explique rien, et ne peut être tout au plus qu'un instrument de toutes ces pensées. Encore ne parlé-je point du flux incessant du corps, de sa disparition intégrale et de son renouvellement complet environ tous les sept ans, suivant certains physiologistes, ni de l'impossibilité physiologique que nos souvenirs pussent remonter jamais au-delà de cette période dans cette hypothèse.

L'imagination poétique ou créatrice, qui est un composé de souvenirs et de conceptions, ne peut donc pas plus être l'œuvre immédiate du cerveau que les souvenirs et les conceptions elles-mêmes. Il n'est pas douteux cependant, qu'alors même que le cerveau n'interviendrait point ici comme organe, il n'exerce une influence marquée sur ces opérations particulières de l'esprit comme sur toutes les autres.

Autant donc son action comme cause efficiente est nulle, autant encore son intervention comme cause instrumentale est douteuse en beaucoup de cas, autant son influence est certaine dans tous. Quelle que soit la nature de nos travaux intellectuels, toutes nos dispositions corporelles, et par suite nos dispositions cérébrales, agissent d'une manière très-sensible sur la nature et le cours de nos idées et de nos sentiments. Un jour les idées, les pensées se présenteront avec abondance et dans un ordre parfait ; elles seront justes, faciles, claires, profondes, étendues, pleinement satisfaisantes, en un mot. La parole en sera la fidèle expression ; elle en reproduira sans peine, avec lucidité, avec élégance, avec force et bonheur, tous les caractères. Un autre jour les pensées, et des pensées de même ordre, se feront prier pour venir, ou même n'apparaîtront point malgré tous nos efforts, ou bien elles manqueront de justesse, de clarté, de précision, d'éclat, de profondeur ou d'étendue ; et le langage, à son tour, révèlera toutes ces misères. C'est là ce que nous surprenons chaque jour en nous-mêmes. Quelle différence n'apercevrions-nous

pas si nous pouvions un instant comparer notre situation intellectuelle avec celle des autres hommes, en passant de la pensée si puissante d'un Newton, d'un Leibnitz ou d'un Kant, à la pensée si débile de l'homme de peine, sans culture intellectuelle, à celle du pâtre qui passe sa vie presque entière avec son troupeau !

Mais cette influence n'est pas celle du cerveau seulement; c'est celle encore de tout le reste du corps par le cerveau si l'on veut, celle même du monde extérieur par le corps entier.

C'est dans le sens qu'on vient de dire que le style est l'homme, bien plus que dans le sens moral : il est bien plus facile d'afficher la santé de l'âme qu'on n'a pas, de dissimuler les vices dont on souffre, que de montrer des qualités intellectuelles qu'on ne possède point, ou de consentir à laisser transpirer des défauts d'intelligence dont on est naturellement exempt.

Il y a, du reste, dans la parole, comme dans la plupart des opérations de l'âme, deux périodes bien distinctes: celle de l'instinct et celle de la volonté. La parole instinctive, qui mérite à peine le nom de parole, et qui nous est commune avec les animaux, se compose des cris, des gestes, de tout le langage d'action en général, en tant qu'il est spontané ou inspiré. Ce langage persiste même lorsque le langage artificiel ou appris est acquis ; mais il est généralement d'autant plus réduit ou plus effacé, que le langage proprement dit est plus parfait : l'homme qui trouve dans la parole de quoi rendre toute sa pensée, surtout si cette pensée est exempte de passions et de sentiment, si elle approche de celle d'une raison pure et sans mélange d'animalité, ne fait qu'un médiocre usage des gestes. Au contraire, celui dont la langue est rebelle, qui ne sait ou ne peut dire par la parole seule tout ce qu'il voudrait dire, recourt à la déclamation extérieure ou corporelle, comme il use souvent outre mesure du langage figuré, et tombe dans l'enflure, l'exagération et le faux, dans la déclamation parlée, en un mot. Même impuissance, comme même défaut, ici et là.

Mais ce qu'il nous importe plus particulièrement d'observer, c'est que le langage naturel, instinctif, d'abord parlé sans intelligence, sans volonté, sans confiance, part néanmoins de l'*âme*, mais pas encore du moi. Ce n'est qu'après l'avoir ainsi parlé long-temps sans qu'il s'en doute que le nouveau-né y associe des sensations, des

perceptions, des souvenirs, qu'il finit par le remarquer, par remarquer que ce langage part de son âme, du fond de son être, et qu'il peut volontairement le produire ou l'empêcher. De ce moment seul l'enfant parle, quoiqu'il ne fasse encore que crier.

Mais de ce moment il sait aussi qu'il peut parler; et comme il conçoit qu'il peut parler beaucoup mieux qu'il ne le fait, surtout s'il prend la parole toute faite de ceux qui l'entourent, il l'étudie, la grave dans sa mémoire, la fait passer dans l'organe vocal, qu'il exerce et forme en conséquence. Cette langue volontaire, acceptée, n'est plus une langue naturelle, la langue instinctive de l'âme; c'est la langue du *moi*, la parole étudiée, réfléchie, plus ou moins savante et artificielle: parole qui n'exclut point le langage naturel, qui ne peut être apprise sans son secours, mais qu'elle est appelée à remplacer dans une mesure plus ou moins étendue, suivant la mesure d'après laquelle la raison l'emportera sur la sensibilité, la liberté sur la spontanéité et la conscience sur l'instinct. Cette mesure est elle-même déterminée par les circonstances physiques et sociales au sein desquelles on se trouve placé par l'éducation reçue, par la nature des occupations habituelles, et surtout par la constitution ou le tempérament des sujets. L'homme sanguin ne parle pas, non plus qu'il ne pense, ne sent et n'agit, comme le bilieux ou l'athlétique, ni l'athlétique et le bilieux comme le nerveux et le lymphatique, ni le lymphatique et le nerveux comme le sanguin[1].

§ III. *Influence de la raison et de l'entendement sur le corps.*

Si l'influence du corps sur l'âme est incontestable, celle de l'âme sur le corps est encore plus frappante.

La pensée de quelque utilité à retirer, de quelque avantage à se procurer, la présomption que les chances favorables sont pour nous, qu'elles sont considérables, cette pensée, dis-je, nous anime; l'ambition s'allume, le courage et la persévérance se joignent à l'envie de posséder ou de parvenir, et l'on déploie parfois une activité dont on ne se croyait pas capable. La passion du beau et du sublime, de

[1] Voir sur ce dernier point Virey, *l'Art de perfectionner l'homme*, T. II, pag. 55-67.

l'honnête et du juste, du vrai et du divin, fait les enthousiastes, les poètes, les artistes, les savants, les héros et les saints. Quand le feu sacré, sous une forme ou sous une autre, s'empare d'une âme, elle n'est plus qu'un instrument de cette force d'en-haut, jusqu'à ce qu'elle soit consumée par l'ardeur même qui l'anime, mais qui la dévore en l'excitant.

La seule attention la plus humble de toutes les opérations intellectuelles, donne à la physionomie, aux organes qui en sont comme le véhicule, une expression toute spéciale, et où resplendit à des degrés divers et sous des formes variées, la supériorité et la puissance de la pensée. L'attention opère bien d'autres merveilles dans l'organisation, suivant qu'elle se porte ici ou là; elle fait disparaître à un certain degré la sensation qui existe, ou crée celle qui n'existe pas. C'est ainsi que le goutteux appliqué à sa partie d'échecs oublie sa douleur, et que l'homme bien portant finira par croire, à force d'y penser, qu'il éprouve dans quelque partie de son corps une sensation, une douleur qu'il n'y apercevait pas.

Nous avons encore des dispositions à tousser, mais nous sommes convalescents, l'affection a presque entièrement disparu : qu'on nous demande des nouvelles de notre bronchite, aussitôt notre pensée se porte à l'organe encore un peu souffrant, et nous y sentons à l'instant une irritation à laquelle nous ne pensions plus, et qui détermine en nous l'acte de tousser. Une sensation agréable ou désagréable est rendue beaucoup plus intense par l'attention.

Mais c'est surtout l'imagination qui exerce une puissance prodigieuse sur l'organisme. Je ne rapporterai point ce qu'on débite de l'influence de cette faculté sur l'embryon ou le fœtus; assez de faits incontestables attestent l'empire souvent irrésistible de cette puissance; et si l'on voulait établir la possibilité de l'action de la pensée de la mère sur l'enfant qu'elle porte encore dans son sein, il suffirait de rappeler des faits non moins merveilleux, mais beaucoup moins contestés.

Qui ne sait que l'entourage dont l'imagination enveloppe l'idée d'un mal ou d'un bien encore à venir, donne au sentiment qui résulte de cette idée plus de charme ou d'amertume que le bien ou le mal lui-même n'en feront ressentir, et qu'ainsi l'imagination est souvent au-dessus du réel? que la crainte du mal est quelquefois pire que le

mal même, l'attente d'un bien au-dessus de la jouissance, outre qu'elle n'est point soumise à la lassitude ni au dégoût?

L'imagination, cette enchanteresse de la vie, n'en est pas moins souvent le mauvais génie, et sa palette est riche en couleurs de toutes sortes; souvent encore ces couleurs sont si vives qu'elles dominent celles du monde réel, les transforment ou les font même disparaître. Alors nous vivons comme dans un monde enchanté, où le mensonge se mêle profondément et largement à la vórité, où la veille n'est encore qu'un songe, la vie entière qu'une grande et continuelle illusion.

Que ceux qui ne peuvent admettre qu'une somnambule trouve à un verre d'eau le goût du vin ou de toute autre liqueur que le magnétiseur veut lui faire prendre sous cette forme, nous disent comment une dame qui respire de l'air atmosphérique avec la persuasion que c'est du protoxyde d'azote, éprouve tous les effets attribués à ce dernier.

Faut-il crier à l'impossible, lorsqu'on nous parle de l'usage de la parole subitement recouvré par le fils de Crésus sous une impression forte et soudaine? quand nous voyons une paralysie subite frapper un membre à la suite d'une idée fâcheuse et inattendue, ou une paralysie disparaître à l'instant sous l'influence d'un acte extraordinaire et subit de la volonté?

Comment se fait-il qu'un homme qui vient d'avaler un pain à cacheter et auquel on dit que ses intestins vont être collés, soit saisi d'une telle frayeur qu'il en meure? D'où vient que des personnes mordues depuis des années par des chiens qu'elles ne savaient pas alors être atteints d'hydrophobie, éprouvent tout-à-coup cette terrible affection après avoir appris, par hasard, que ces animaux étaient réellement enragés? N'a-t-on pas vu des personnes rendre le dernier soupir à jour dit et presque à heure dite, par suite d'un pressentiment d'un sort imaginaire, ou d'une hallucination qui s'était convertie en idée fixe, en monomanie fatale?

Pourra-t-on révoquer en doute l'action de la pensée, de l'imagination sur certaines affections qui ne sont point contagieuses de leur nature, et qui ne le deviennent qu'en passant par cette faculté? Il n'est que trop certain que la folie, l'épilepsie peuvent s'emparer d'un sujet faible par une sorte d'imitation, de même que le bâillement

et le bégaiement, certains tics et certaines allures. Comment expliquer l'effet souvent funeste de la démoralisation dans les maladies, l'abattement physique à la suite de la prostration morale? Le principe vital, s'il était distinct de l'âme, et si l'âme elle-même n'était pas substantiellement identique avec le moi, ne défendrait-il pas toujours la place avec la même énergie, le même succès ou la même impuissance?

On prétendra expliquer tout cela, je le sais, par des influences? Mais je crains fort qu'on n'abuse du mot, et qu'il soit bien plus difficile qu'on ne le croit généralement, de comprendre l'action de tant de principes divers les uns sur les autres, difficulté qui disparaît dans l'hypothèse de l'identité substantielle du moi, de l'âme et du principe vital.

Plus tard nous aurons à voir, une fois pour toutes, ce qu'il convient d'entendre par l'influence du corps sur l'âme, de l'âme sur le corps, par l'action d'une chose sur une autre en général. Il ne s'agit pour le moment que de la coïncidence ou de la succession régulière des phénomènes d'ordres différents. Quel que soit le lien secret qui les unisse, peut-on ne pas apercevoir une sorte de liaison causale entre les états de l'âme et du corps dans la joie et dans la tristesse? L'allégresse n'allége-t-elle pas pour ainsi dire le corps, n'en rend-elle pas toutes les fonctions plus faciles, ne produit-elle pas dans toute la machine un bien-être général, qui est comme la sensation de la bonne santé et de l'heureux équilibre de toutes les facultés? La tristesse, l'abattement ne produit-il pas tous les effets contraires? Il y a donc des idées, des images, des ensembles d'idées et d'images, des décorations intérieures, des revêtements de l'âme qui font vivre, vivre longtemps et vivre heureux; qui conduisent paisiblement et par une transition insensible de la vie la plus active et la plus pleine, à la vie qui s'arrête et s'éteint tout-à-fait, à la difficulté de vivre, comme disait Fontenelle en parlant de lui-même. S'il n'y a pas d'idées qui ressuscitent les morts, il y en a qui raniment les mourants, qui guérissent plus sûrement les malades que tous les arcanes de la pharmacopée la plus savante et la plus habilement appliquée.

Mais il y a d'autres idées qui sont la vraie cause première de maladies chroniques incurables: le chagrin continu mine, épuise, tue le sujet qu'il ronge. Il agit à la manière des poisons lents. Il amène,

pour finir, des lésions organiques qui portent le dernier coup, la phthisie pulmonaire, l'ulcération de l'estomac, la métrite carcinomateuse, etc.

D'autres idées agissent comme le fluide le plus délétère; elles asphyxient et paralysent momentanément les sujets: telle est l'idée subite d'un éminent danger. D'autres fois leur action est plus terrible et plus décisive encore, puisqu'elles frappent d'une mort soudaine comme la foudre.

L'idée subite d'un grand bonheur imprévu, inespéré; celle d'un malheur extrême auquel on n'était point préparé, agissent sur l'âme par le moi, sur le principe de l'organisation, sur l'âme, de manière à troubler ou à paralyser pour toujours les fonctions les plus importantes de la vie.

Quelqu'un qui se croit seul, dans l'obscurité, s'imagine entendre ou entend réellement une voix qui lui crie d'un ton sépulcral: *Il faut mourir*. On le lui répète jusqu'à trois fois. Il se persuade que c'est une voix du ciel, il en est frappé comme d'une sentence irrévocable. Peu de jours après il meurt[1].

D'où viennent les sensations subjectives qui font souvent souffrir de très-grandes douleurs à des membres qu'on a perdus depuis longtemps?

Il est remarquable, cependant, que cette espèce de phénomène n'a pas lieu pour les perceptions: le sourd-muet de naissance ne croit jamais entendre, l'aveugle-né ne croit jamais voir, et vraisemblablement un homme privé originellement du goût, de l'odorat et du toucher, ne croirait jamais sentir des odeurs, goûter des saveurs, percevoir des résistances ou des formes; mais rien ne nous prouve qu'il ne fût pas encore sujet à des douleurs analogues à celles de la brûlure et de la déchirure des tissus. Quant aux autres sensations internes, telles que les rhumatismales, il n'y a pas de doute qu'il pourrait les éprouver encore.

Quand l'imagination volontaire ou non peut opérer de semblables effets dans la vie organique, en troubler les lois, les suspendre ou les arrêter pour toujours, il n'est pas bien surprenant qu'elle agisse encore d'une foule d'autres manieres sur cette partie du système

[1] Moritz, *Magazin für die Seelenkunde*, T. V, p. 62.

nerveux, qui est généralement en dehors de l'action de la volonté, au moins de son action directe. C'est ainsi qu'une grande appréhension agit puissamment sur les entrailles, qu'une certaine timidité, une pudeur qui s'effarouche aisément, agissent sur le cœur et sur le poumon, que le chagrin semble serrer le cœur, fermer l'orifice du cardia et fait perdre l'appétit; de même que la joie favorise les fonctions digestives et rend la respiration plus libre et la circulation plus active. Une grande joie, une émotion tendre, une grande douleur, la colère, la rage font couler les larmes. Un simple souvenir, le spectacle de maux imaginaires peuvent produire le même effet. La colère surtout dévaste une organisation; elle met tout le corps en mouvement, y détermine des phénomènes divers suivant la nature de l'émotion et ses degrés, suivant la constitution du sujet qui s'y livre, et mille autres circonstances.

Toutes les passions ont aussi leur langage involontaire, que la physiologie, la médecine, la psychologie, la morale, la physiognomonie, la peinture, la statuaire, la poésie ont souvent rendu chacune à leur manière.

L'instinct d'imitation pourrait avoir en partie sa raison dans l'influence de l'idée sur les membres : une pensée susceptible d'être réalisée, la vue d'un mouvement nous met presque en action nous-mêmes. On dirait que l'image du mouvement circule dans nos membres, les sollicite. Et quand à cette image vient se joindre la mesure, la cadence, le rhythme, l'instinct est plus fort encore. L'animal lui-même y est sensible.

Mais nous pouvons être comme obsédés par l'idée d'une action possible sans même la voir faire. C'est ainsi que beaucoup de mauvaises tentations prennent le caractère d'idées fixes, de monomanies, et précipitent dans le mal. Quelquefois elles aboutissent au bien; mais celles-là sont moins remarquées. Il faut expliquer de la même manière certains défis que la nature semble nous jeter, comme de nous précipiter du haut d'une tour, défis que nous avons quelquefois la faiblesse d'accepter, et cela peut-être encore pour faire acte de liberté et d'indépendance : dérision de la fatalité !

On pourrait parler ici des songes, du somnambulisme, des pressentiments, d'un certain mysticisme, de l'extase, des hallucinations, de tout ce cortége de l'imagination, qui est comme l'introduction

naturelle à la folie. Mais comme les aberrations de l'esprit méritent une attention spéciale, et que la méthode exige qu'on parle d'abord des phénomènes ordinaires et réguliers avant de traiter de l'extraordinaire et de l'irrégulier, nous ne parlerons des actes qui approchent des aberrations caractérisées et y conduisent, qu'en dernier lieu et au moment de nous occuper de la folie.

§ IV. *Intervention du corps dans les sensations et les perceptions.*

Les organes des cinq sens sont les conditions physiologiques des sensations et des perceptions qui leur sont propres. Mais ce ne sont pas les seules; la moelle allongée et le reste de l'encéphale y sont aussi pour quelque chose. La part de ces deux dernières parties du corps est plus difficile à déterminer que celle des organes.

On a cru long-temps que les nerfs de chaque organe étaient la condition organique propre de la sensation ou de la perception de chacun d'eux. Il n'en est rien cependant. Leur sensibilité propre, et même leur sensibilité générale ou tactile, qu'il faut distinguer de la première, provient surtout des nerfs de la cinquième paire (le trijumeau ou trifacial), bien que la cinquième paire ne puisse les remplacer. Ainsi, les nerfs optiques privés de son action ne sont plus sensibles aux couleurs, et ce n'est cependant pas le nerf optique qui perçoit les couleurs.

Les sensations et les perceptions, en tant qu'elles dépendent du jeu des nerfs sensoriels, sont rapportées aux organes auxquels ces nerfs aboutissent et qui ont été impressionnés par les objets extérieurs.

Il arrive cependant que des personnes qui ont perdu ces organes ont encore des sensations qu'elles y rapportent. Il suffit, pour qu'il en soit ainsi, que la portion de nerf qui aboutit à l'encéphale subisse un mouvement pareil à celui qu'aurait déterminé en lui l'action d'un corps étranger, pour que l'âme, en vertu des lois qui président à son union avec le corps, rapporte la sensation à l'extrémité périphérique du nerf destiné à la recevoir en apparence.

Il n'est pas même nécessaire, pour qu'un phénomène semblable existe, que la portion restante d'un nerf sensoriel soit stimulée par son extrémité externe ou par quelqu'un des points placés au-dessous

de son extrémité centrale. Il suffit, en effet, que cette extrémité soit affectée par une cause organique ou spirituelle, pour qu'il en soit ainsi. Nous disons par une cause spirituelle : il est probable, en effet, que beaucoup de sensations qui ont lieu pendant les songes ou sous l'empire d'une image, d'un souvenir sans objet extérieur en rapport avec l'organisme, ne sont pas dues à une autre cause. Il est peut-être possible même que ces sortes de sensations subjectives se réalisent par le seul fait de l'imagination et après l'abolition complète de tout l'organe, de tout nerf de cet organe. C'est, en effet, ce que semblerait prouver le souvenir fort net des couleurs chez des sujets dont les nerfs optiques ont été complétement détruits ou rendus insensibles.

N'est-ce pas ainsi qu'on peut expliquer les hallucinations et tous les états psychiques analogues ? Que l'âme agisse ou non sur les nerfs d'un organe pour produire en elle les déterminations qui sont ordinairement la conséquence du jeu de cet organe ; que cette action, d'ailleurs involontaire, ait sa cause première dans une perturbation de l'activité spirituelle ou dans celle d'un mouvement organique cérébral, toujours est-il que les sensations et les perceptions subjectives sont un fait très-commun dans les songes, dans le délire, dans les hallucinations, dans l'extase, etc.

Les sensations et les perceptions varient comme les organes, comme les individus, comme les agents du dehors qui les excitent, comme les circonstances externes au milieu desquelles opèrent ces agents, comme les conditions organiques ou psychiques même où se trouve le sujet.

Chaque organe, d'ailleurs, a deux sortes de sensibilité : l'une qui lui est propre ; l'autre qui lui est commune, et qu'on appelle pour cette raison *générale* ou *tactile*.

C'est assez dire qu'on a mal-à-propos voulu ramener toutes les sensations au toucher. Qu'il y ait ceci de commun entre le toucher et tous les autres sens, qu'un certain contact, une certaine relation physique soit indispensable ici et là entre l'organe et quelque corps extérieur pour qu'il y ait sensation, rien de mieux ; mais autre chose est ce rapport physique, autre la sensation ou perception tactile. Cela est si vrai : 1° que le même organe est d'autant moins propre à exercer sa fonction spéciale, qu'il remplit mieux et plus exclusivement

celle du toucher, s'il n'est pas l'organe du toucher lui-même, par exemple, l'œil, la langue, l'intérieur du nez; 2° qu'au contraire, il n'y a pas proprement sensation du toucher dans la perception des couleurs, des sons, des saveurs, des odeurs; 3° que la sensation spéciale se perd quelquefois sans que celle du toucher disparaisse, comme dans la cécité, le coryza, la section du nerf lingual; 4° que, dans le toucher lui-même, on distingue à merveille les sensations de froid et de chaud d'avec les perceptions tactiles proprement dites; 5° qu'en général, les sensations tactiles sont exemptes de jouissance ou de souffrance, tandis qu'il n'en est pas ainsi des sensations spéciales.

Le même organe n'est pas réduit à une seule espèce de sensation; il peut en avoir en nombre indéfini, et qui sont agréables ou désagréables, ou même indifférentes.

Il y a entre les sensations et les perceptions d'un même organe une sorte d'harmonie qui a permis de les classer entre elles, non-seulement quant à l'intensité, mais quant à la qualité. Cette classification a surtout lieu pour les sons. Elle est moins rigoureuse pour les couleurs, pour les saveurs et pour les odeurs.

Il y a quelque analogie entre les sensations et les perceptions d'un organe, et d'un autre, par exemple, entre les couleurs et les sons; et cette analogie se révèle dans le langage par des métaphores. Il serait, sans doute, possible d'établir une échelle graduée de ces analogies.

On s'est demandé si le même nerf du même organe, le même filet nerveux, plutôt, est propre à déterminer indistinctement toutes les variétés de sensations dont cet organe est capable, et d'où vient alors la différence physique d'un effet organique qui est le même, au moins quant à l'organe. Suffit-il, pour expliquer cette différence, d'admettre une action diverse des agents étrangers sur les mêmes nerfs, sans que la fonction du nerf soit elle-même différente; ou la fonction du nerf sera-t-elle différente sous une impression identique, ou l'impression et la fonction diffèreront-elles en même temps? Ne faudrait-il pas plutôt supposer que chaque agent du dehors n'a d'action que sur tel ou tel filament nerveux d'une gaîne totale appartenant au même sens? S'il n'en est pas ainsi, comment, par exemple, les nerfs simples qui composent les nerfs acoustiques, peuvent-ils,

sans trouble, fonctionner tous en même temps de façon à donner tous ensemble, et dans le même instant, les sons variés de plusieurs instruments, les intonations diverses qui constituent l'harmonie? N'est-ce pas là, ce semble, faire plusieurs choses à la fois?

Quoi qu'il en soit de l'action identique ou diverse, successive ou simultanée de toutes les fibres qui composent un nerf, il y a une pluralité qui ne peut en aucune manière se concilier physiologiquement ni physiquement avec l'unité du sujet qui sent et qui perçoit; d'où il faut conclure que ce ne sont point les nerfs qui sentent. Cette conclusion tire une nouvelle force de la simultanéité des sensations ou des perceptions par plusieurs organes.

L'unité du moi, l'unité de son attention, ne serait-elle pas la véritable cause pour laquelle non-seulement nous ne voyons pas double le même objet, pour laquelle nous n'entendons pas double le même son, mais pour laquelle encore nous n'entendons pas l'un et ne voyons pas l'autre autant de fois qu'il y a de filament nerveux dans les nerfs optiques et dans les acoustiques? S'il est des cas où une double image se forme momentanément, cette exception elle-même confirmerait notre conjecture, puisque avec une direction inharmonique des yeux, ou avec une vue d'inégale intensité dans l'un et l'autre, l'âme, qui ne peut donner son attention à la fois à deux images différentes ou d'inégale netteté, ne tarde pas à ne se servir que d'un œil, et à laisser tomber l'autre dans une faiblesse et une inertie croissante.

Tout ce qui se passe au-dehors et qui arrive jusqu'à nous, en agissant sur nos organes; tout ce qui s'accomplit dans notre organisme même, considéré comme corps, ne peut être conçu que sous la notion de mouvement, et rentre dans les lois mécaniques, physiques ou chimiques qui régissent les corps. Si donc les sensations et les perceptions n'ont rien de commun avec un mouvement quelconque, si ce sont des états tout spirituels, des phénomènes tout psychiques, des déterminations pures et simples du moi, rapportées au corps ou non; il s'ensuit que les impressions des agents extérieurs sur nos organes, le jeu même de ces organes ne sont que des conditions de ces états spirituels et des conditions toutes contingentes encore; c'est-à-dire des conditions dont la raison ne conçoit en aucune manière la nécessité, qu'elle ne peut regarder comme des

causes efficientes, et qu'il y a un abîme entre ces conditions, tant externes qu'organiques, et les phénomènes psychiques qui les suivent.

Ce n'est donc qu'improprement qu'on regarde les antécédents organiques et autres des sensations et des perceptions comme des causes de ces phénomènes, et plus improprement encore qu'on localise les états de l'âme, en les rapportant aux nerfs et aux organes, comme en étant des modes ou des produits. L'expression est encore plus forcée, quand on fait transmettre de l'organe au cerveau l'état purement psychique, ou qu'on transmet les actes psychiques du centre nerveux à ses branches. La sensation, la perception n'existent ailleurs que dans le moi ; ni l'une ni l'autre ne se déplacent ; elles naissent, durent et s'évanouissent au sein de la conscience. De même, la volonté y prend naissance dans l'activité réfléchie du moi, et n'en sort point. A la suite de ses volitions, qui ne se déplacent pas plus que la volonté elle-même, que le moi dont elles ne sont que des modes, les organes se meuvent. Voilà le fait : le surplus est imaginaire.

Il est facile, d'après cela, d'apprécier ce qu'il y a de vrai ou de littéralement inexact dans les lois suivantes empruntées à Müller. D'ailleurs, les inexactitudes elles-mêmes représentent une apparence psychique ou physiologique, qui est encore un fait, et qui a droit, à ce titre, d'être formulée.

a. Nous ne pouvons avoir, par l'effet de causes extérieures, aucune manière de sentir que nous n'ayons également sans ces causes et par la sensation des états de nos nerfs.

b. Une même cause interne (v. g. l'accumulation du sang dans les vaisseaux capillaires des corps sans nerfs) produit des sensations différentes dans les divers sens, en raison de la nature propre à chacun d'eux.

c. Une même cause externe (v. g. un coup, l'électricité, une influence chimique) produit des sensations différentes dans les divers sens, en raison de la nature propre à chacun d'eux.

d. Les sensations propres à chaque nerf sensoriel peuvent être provoquées à la fois par plusieurs influences internes et externes.

e. La sensation est la transmission à la conscience, non pas d'une qualité ou d'un état des corps extérieurs, mais d'une qualité, d'un

état d'un nerf sensoriel, déterminé par une cause extérieure, et ces qualités varient dans les différents nerfs sensoriels.

f. Un nerf sensoriel ne paraît être apte qu'à un mode déterminé de sensation. Un sens ne peut donc pas être suppléé par un autre sens.

g. On ignore si les causes des énergies diverses des nerfs sensoriels résident en eux-mêmes ou dans les parties du cerveau et de la moelle épinière auxquelles ceux-ci aboutissent; mais ce qu'il y a de contraire, c'est que les parties centrales des nerfs sensoriels au cerveau sont susceptibles d'éprouver, indépendamment des cordons ou conducteurs nerveux, les sensations déterminées propres à chaque sens.

h. Les nerfs sensoriels ne sentent immédiatement que leurs propres états, ou le sensorium sent les états des nerfs sensoriels; mais comme ces derniers, en leur qualité de corps, participent aux propriétés d'autres corps, comme ils occupent de l'étendue dans l'espace, qu'un ébranlement peut leur être communiqué, et qu'ils sont susceptibles d'éprouver des changements chimiques de la part de la chaleur et de l'électricité, il suit de là que, quand ils viennent à être modifiés par des causes extérieures, ils indiquent au sensorium non-seulement leur état propre, mais encore les qualités et les changements du monde extérieur, et cela d'une manière propre à chaque sens, en raison de ses qualités ou de ses énergies sensorielles.

i. Il n'est pas de la nature même des nerfs de placer actuellement hors d'eux le contenu de leurs sensations; l'imagination (la raison), instruite par l'expérience qui accompagne nos sensations, est la cause de ce déplacement.

j. Non-seulement l'âme reçoit le contenu des sensations acquises par les sens, et les interprète de manière à produire des représentations et des idées, mais encore elle a de l'influence sur ce contenu, en donnant plus de précision et de netteté à la sensation. Cette intention peut s'isoler, pour les sens qui distinguent l'étendue, aux diverses parties de l'organe sensible, et pour ceux qui distinguent le temps, aux divers actes de la sensation. Elle peut aussi faire acquérir à un sens la prépondérance sur les autres [1].

[1] Müller, *Man. de phys.*, T. II, p. 251-272.

k. En général, le passage rapide d'un état d'excitation à l'état contraire doit être nuisible à l'organe, et quelquefois il le détruit.

l. On diminue la sensibilité en comprimant les organes.

m. L'application continuée d'un stimulant en diminue l'intensité, excepté dans les cas suivants :

Si le stimulant blesse l'organisation ;

Si le besoin du stimulant même se reproduit ;

Si l'usage du stimulant est accompagné d'attention et s'arrête, pour ainsi dire, aux degrés de la délicatesse.

n. L'habitude de faire usage d'un stimulant en développe un besoin tel qu'il y a douleur à s'en priver.

o. Un organe épuisé par la fréquente répétition d'un stimulant peut être excité par l'application d'autres substances stimulantes.

p. Les parties d'un tissu vivant semblent être solidaires ; elles s'affectent et se guérissent, pour ainsi dire, les unes les autres.

q. Ce qui fait que deux fonctions un peu importantes et insolites ne peuvent s'exercer avec énergie en même temps.

r. La lacération des tissus vivants est plus douloureuse que leur section, celle-ci fût-elle plus étendue.

s. Les poisons tirés du règne végétal, comme ceux qui proviennent du règne animal, produisent des effets plus prompts et plus dangereux lorsqu'ils pénètrent dans l'intérieur par une plaie, que quand ils sont pris par la bouche.

Notre machine corporelle forme un tout : chaque partie tient à toutes les autres d'une manière plus ou moins intime, et par des tissus divers plus ou moins bons conducteurs de la sensibilité et du mouvement, s'il est permis d'assimiler par analogie des choses d'ailleurs très-différentes.

Mais il faut observer que les relations sympathiques n'existent pas toujours entre les organes qui semblent avoir anatomiquement le plus de relations; que, lorsqu'elles existent, les affections ne sont pas identiques, mais qu'elles varient en nature comme en degré suivant le caractère propre des parties affectées primitivement et sympathiquement ; que l'affection sympathique est quelquefois plus prononcée que l'affection directe, ce qui prouve qu'elle n'est pas comparable à un mouvement communiqué, mais qu'elle est le fruit d'une action propre de l'organe excité consécutivement; qu'il n'y a pas réciprocité dans

l'action de deux parties du corps, et que A ne reçoit pas toujours de B l'équivalent de l'influence qu'il exerce sur lui ; que l'influence s'exerce parfois à distance, c'est-à-dire sans que les parties intermédiaires s'en ressentent, et même sans qu'elles tiennent entre elles par un lien commun.

On a défini la sympathie : une correspondance entre les organes de la machine animale, telle que, sans l'intervention d'une cause mécanique sensible, l'affection de l'un détermine dans d'autres plus ou moins éloignés un état de douleur, ou de plaisir, ou de mouvement, ou de volume, ou de couleur, etc.

Les sympathies ont lieu principalement de nerf à nerf, du cerveau au cervelet, des organes des sens entre eux ou avec d'autres organes, du système osseux au système fibreux, d'une partie du système musculaire à une autre, de la peau à d'autres parties du corps, entre les vaisseaux sanguins et le cœur, entre les glandes et les vaisseaux lymphatiques, entre les organes de la sécrétion, entre les organes génitaux, les poumons, l'estomac et d'autres organes.

De même des mouvements musculaires s'associent comme les sensations, et quelquefois les sensations par les mouvements et les mouvements par les sensations.

Il nous reste à dire quelques mots sur les phénomènes physiologico-psychiques les plus remarquables sur chacun des cinq sens. On trouvera plus de détails dans notre *Anthropologie*[1], et surtout dans les physiologistes[2].

ODORAT. — Nous avons dit précédemment que les branches de la cinquième paire étaient cause, au moins partielle, de la sensibilité générale et particulière des nerfs propres de chaque organe, puisque si on la coupe la sensibilité disparaît ; mais que la cinquième paire ne peut cependant jouer le rôle affecté aux nerfs sensoriels, puisque la sensation spéciale n'a pas lieu non plus quand on détruit ces nerfs. Nous lisons néanmoins dans la *Physiologie* de Magendie, que « si l'on détruit dans un chien les deux nerfs olfactifs et qu'on présente à l'animal des odeurs fortes, il les sent parfaitement et se comporte comme s'il était dans son état ordinaire. » D'où l'auteur conclut, ce

[1] T. I, pag. 36-114.

[2] Même ouvrage, T. II, pag. 251-484.

qui a été démontré plus tard [1], que les nerfs de la cinquième paire pourraient bien être ici la cause de la sensibilité générale et de la sensibilité particulière.

On sait cependant que la sensibilité tactile peut subsister encore quand la sensibilité olfactive a disparu. Mais, outre que les nerfs olfactifs sont vraisemblablement pour quelque chose dans cette dernière, il faut reconnaître qu'il n'y aurait aucune impossibilité à ce qu'il en fût encore ainsi dans le cas même où les deux sortes de sensibilité tiendraient essentiellement à l'intégrité de la cinquième paire, puisqu'il est très-vraisemblable qu'un nerf ne fonctionne pas de la même manière dans la production de deux phénomènes différents, et que l'empêchement d'une fonction n'entraîne pas nécessairement l'impossibilité d'une autre. Ajoutons à cela que des fibres particulières peuvent être affectées à chaque espèce de sensibilité.

On sait aussi que la susceptibilité des organes varie avec les individus. Lecat, dans son *Traité des sens*, cite plusieurs exemples de personnes qui avaient l'odorat aussi fin que les animaux qui l'ont le plus. On a vu des Noirs, dans les Antilles, qui suivaient d'autres hommes à la piste, comme des chiens de chasse suivent le gibier, distinguant à l'odeur un Noir d'un Blanc. Bougainville raconte que les Otahitiens avaient découvert par le seul odorat, parmi les personnes à bord, une jeune fille habillée en homme qui accompagnait le navigateur, et dont aucune personne de l'équipage n'avait jusque-là soupçonné le sexe. Le chevalier Digby parle d'un enfant, élevé dans les bois, qui avait l'odorat si fin, qu'il découvrait par ce moyen l'approche d'un ennemi, c'est-à-dire sans doute l'approche d'un homme ou d'un animal qu'il pouvait redouter. Le *Journal des savants* de 1684 fait mention d'un individu qui distinguait à l'odorat une fille d'une femme, et une femme chaste d'une femme qui ne l'était pas [2].

Goût. — Il est d'autant plus naturel que les nerfs du goût tiennent leur sensibilité générale et particulière de la cinquième paire, qu'ils en font partie [3]. Le nerf lingual est le principal organe du

[1] *Leçons sur le système nerveux*, T. II, pag. 280-281.

[2] Moritz, *Magazin*, etc., T. V, 1re part., pp. 18-20, ann. 1787.

[3] Magendie, *Leçons*, etc, T. II, pp. 289, 291, 292. L'hypoglosse et le glosso-pharyngien sont des nerfs moteurs, et ne donnent pas de sensibilité.

goût; le palais, les gencives, la face interne des joues sont aussi sensibles aux saveurs.

Pour qu'il y ait sensation de saveur, il faut que l'organe ne soit pas desséché, et que la salive puisse dissoudre les parcelles des corps sapides, ou leur servir de véhicule, en même temps qu'elle donne plus de souplesse et de délicatesse aux nerfs. Cependant la nature et le degré de la sensation ne peuvent point s'expliquer par là. La sapidité des corps n'est point en rapport avec leur solubilité. Un phénomène remarquable, c'est que les dents s'imbibent promptement, on ne sait de quelle manière, des liquides avec lesquels elles sont en contact.

Ouïe. — Les nerfs acoustiques ne sont pas non plus sensibles par eux seuls. La grande sensibilité de l'oreille, dit Magendie, est à la partie extérieure. Elle est déjà fort obtuse dans la caisse, et le nerf acoustique est subordonné, pour ses fonctions, à la cinquième paire. Quand ce nerf est coupé ou malade, l'ouïe est faible et souvent abolie. Beaucoup de personnes ont l'ouïe fausse, c'est-à-dire ne distinguent pas nettement les sons. Si l'on se bouche exactement une oreille, et que l'on fasse produire à quelque distance de soi un bruit léger dans un lieu obscur, il sera impossible de juger de la direction du son.

Vision. — La rétine est peu ou point sensible, et c'est à tort que sa sensibilité passe pour excessive. Elle ne peut concourir à la vision que sous l'influence de la cinquième paire, laquelle étant coupée, la vue devient presque nulle. Ce n'est qu'au concours d'un autre nerf que la rétine est encore redevable d'être sensible à la lumière après la section de la cinquième paire. Elle n'est donc point le principal organe de la sensibilité de l'œil. Il est probable que le nerf optique transmet au cerveau, dans un instant indivisible, l'impression que la lumière fait sur la rétine; mais on ignore absolument par quel mécanisme. Le nerf optique soumis à l'expérience présente les mêmes résultats que la rétine, avec dépendance de la cinquième paire.

Son entrecroisement avec celui du côté opposé est certain.

La section du nerf ophthalmique est constamment suivie, chez les animaux, d'une violente inflammation avec suppuration abondante de la conjonctive; mais la surface de l'œil n'en reste pas moins

insensible. C'est la conjonctive qui rend l'œil si sensible : si les nerfs qui y aboutissent sont coupés, elle n'est pas même sensible à l'action délétère de l'ammoniaque.

On a observé que chez les individus affaiblis par les excès vénériens, la pupille est très-large, ainsi que chez les personnes qui ont des vers intestinaux, un engorgement abdominal, une hydrocéphalie, etc.; qu'une application, pendant quelques heures, de plantes narcotiques sur la conjonctive, particulièrement de belladone, dilate la pupille; que souvent dans les affections cérébrales la pupille est ou très-élargie, ou très-contractée.

L'harmonie des yeux est ce qui fait que nous ne voyons pas les objets doubles. Dans le strabisme, on reçoit deux impressions d'un même objet.

Il paraît que l'action réunie des deux yeux est absolument nécessaire pour juger exactement de la distance.

Quant à la question de savoir pourquoi nous ne voyons pas les objets renversés, quoiqu'ils se peignent ainsi au fond de l'œil, on a essayé plus d'une solution. Les uns disent que l'âme voit réellement les objets renversés, comme leur image; d'autres, qu'elle ne voit que l'image et la voit telle qu'elle est, c'est-à-dire renversée, le haut de l'objet en bas et le bas en haut; d'autres, qu'elle ne voit rien ainsi sens dessus dessous, parce que, tout étant renversé, c'est en définitive comme si rien ne l'était, puisque cette idée est essentiellement relative, et que, sa corrélative manquant, elle ne peut être conçue faute d'opposition.

Les partisans des deux premières opinions recourent à l'expérience et au raisonnement pour faire redresser les objets par l'âme. Mais, outre qu'une pareille expérience et un semblable raisonnement ne sont pas nécessaires à la plupart des animaux pour apprécier la position des choses et de leurs parties par rapport à eux, nous pourrons dire encore que ces deux opérations n'ont laissé aucune trace dans notre esprit. De plus, la première opinion suppose, en outre, deux perceptions quand il n'y en a qu'une : celle des choses au-dehors et celle de leur image au fond de l'œil. C'est au moins une de trop. La seconde opinion, plus sobre, n'est peut-être guère plus vraie; car il est très-probable, nous oserions dire certain, que l'âme ne perçoit point l'image qui semble se dessiner au fond de l'œil, et

qui ne s'y dessine peut-être que pour un spectateur du dehors. Pour percevoir cette image, comme l'aperçoit un étranger, c'est-à-dire comme une image véritable, il faudrait que le principe percevant fût muni d'un second œil, qui lui permît de voir ce qui se passe dans le premier. Il faudrait qu'elle fût placée avec cet œil, non pas dans les profondeurs du cerveau ou du *sensorium commune*, mais sur la rétine elle-même; car autrement à quoi servirait une image qui ne peut être transmise par le nerf optique dans les profondeurs ténébreuses du cerveau? Nous donnerions déjà la préférence à la troisième opinion, si elle ne supposait aussi que l'âme voit une image.

Le vrai, selon nous, c'est que l'âme, pour percevoir, n'a pas besoin d'avoir perçu; ce qui d'ailleurs irait à l'infini. Il n'y a donc perception visuelle dans l'âme qu'à la condition que les antécédents organiques voulus aient eu lieu; jusque-là, point de perception. Mais, une fois ces conditions remplies, un phénomène d'une tout autre nature que ce qui précède s'accomplit à son tour, la perception visuelle. Or, la perception, telle qu'elle est dans l'âme, n'a rien, absolument rien de commun avec une image, puisqu'elle est la modification intellectuelle d'un être simple, indivisible, inétendu, incorporel, et qu'ainsi elle est elle-même inétendue, invisible, spirituelle. Pas donc d'image dans l'âme, pas d'image même à percevoir pour elle et par elle; seulement, à la suite d'un ordre de phénomènes, d'autres phénomènes d'un ordre tout différent se présentent sans qu'on puisse en saisir la connexion. Puis donc que l'âme ne voit ni les objets, ni leurs images renversées, ni les uns par les autres, comme dans une glace, puisqu'elle ne perçoit les objets qu'en elle-même et par ses propres états qui n'ont rien d'étendu, la question du renversement des images n'était pas même posable; en d'autres termes, elle se résout par l'absurde.

Tact. — Il faut distinguer le tact du toucher : le tact est, à peu d'exceptions près, généralement répandu dans tous nos organes, et particulièrement sur les surfaces cutanées et muqueuses. Dans l'exercice du tact, nous pouvons être considérés comme passifs, tandis que nous sommes essentiellement actifs quand nous exerçons le toucher. Le *tact* existe chez tous les animaux, tandis que le ***toucher*** n'est exercé que par les parties évidemment destinées à cet

usage. Le toucher n'existe donc pas chez tous les animaux, et n'est autre chose que la contraction musculaire dirigée par la volonté. Jusqu'ici, les physiologistes avaient considéré tous les nerfs comme pouvant concourir au tact et même au toucher. Cette idée est loin d'être exacte ; l'expérience montre, au contraire, qu'un grand nombre de nerfs ne paraissent pas doués de cette propriété, et dans le même nerf tous les filets ne la présentent pas.

Les sensations et les perceptions tactiles sont celles qui se localisent le plus sensiblement. Il est néanmoins permis de croire que cette localisation est chez l'homme une affaire d'éducation, du moins en ce sens que l'homme ne peut rapporter avec intelligence une sensation à l'une quelconque des parties de son corps, même au toucher, qu'après avoir appris à connaître son corps et ses membres. La sensation s'accomplit d'abord dans le moi, qui n'en sait pas davantage, et qui ne peut songer à la rapporter à une partie qu'elle ne connaît pas.

Celui qui est étranger à l'anatomie rapportera de même plus difficilement à son véritable point (je ne parle pas du nom de la partie, qu'il ne connaît pas ou qu'il ne sait comment appeler) une sensation qu'il éprouve dans les profondeurs de son corps, que celui qui est versé dans ces sortes de connaissances.

Maine de Biran rapporte un fait qui confirme ce que nous disons là : c'est qu'un paralytique, qui ne voit pas la partie de son corps sur laquelle on exerce une action assez forte pour réveiller sa sensibilité, ne saura pas où la rapporter, et ne l'éprouvera que comme une douleur dont le siège est indéterminé ; tandis que s'il voit exercer l'action, il la rapportera au membre qui est affecté [1]. L'imagination fraierait-elle pour ainsi dire le passage à la sensibilité, de manière à rétablir imparfaitement l'action organique à la suite de l'action de la pensée?

Les sensations intérieures ne se localiseraient pas davantage si le moi ne connaissait pas son corps au moyen des sens, et surtout de sa raison.

Les animaux n'ayant pas les conceptions d'interne, d'externe,

[1] *Nouvelles considérations sur les rapports du physique et du moral*, pp. 96-97.

de corps propre, de corps étranger, ne localisent donc point leurs sensations; ils n'ont aucune idée des parties qu'elles affectent. Les mouvements qu'ils font en conséquence de ces affections sont donc purement instinctifs.

Cette réflexion, suffisamment fondée par tout ce qui a été dit dans la Psychologie sur l'identité apparente de certaines facultés chez l'homme et chez l'animal, nous rappelle l'opinion qui fait consister le connaître dans le sentir, et qui résout même le sentir dans la sensation.

Nous avons déjà traité cette question en psychologie; mais comme le point de vue physiologique ne pourrait qu'ajouter encore aux raisons tirées de l'ordre des faits spirituels, la question serait également à sa place ici.

Deux faits déjà constatés suffiraient pour la résoudre : c'est 1° que la paralysie des organes de la sensibilité physique n'entraîne point celle du sentiment; 2° que les animaux auxquels on a enlevé la partie antérieure et supérieure du cerveau, ont encore des sensations et des perceptions, mais ne possèdent généralement plus les facultés analogues à celles de l'entendement humain, non plus que l'instinct, qui leur tient lieu de raison. Il en est de même de l'homme dont l'encéphale a souffert une lésion analogue.

CHAPITRE II.

RAPPORTS DU PHYSIQUE ET DU MORAL DANS LE PLAISIR ET LA PEINE.

En plaçant le siège de la douleur physique dans les lésions organiques, il était naturel de conclure : 1° qu'il doit y avoir douleur partout où il y a lésion; 2° que l'intensité de la souffrance est en raison du désordre physique apporté à l'organe; 3° qu'il n'y a pas lésion où il n'y a pas douleur.

En fait, cependant, il y a des lésions organiques qui ne sont pas accompagnées de douleurs, comme il y a des douleurs qui ne sont pas proportionnées aux lésions, et des douleurs qui se ressentent à d'autres endroits qu'au siège même de la lésion organique.

Si grands que soient les désordres qui surviennent dans notre machine, s'ils ont lieu insensiblement, la douleur est nulle et n'en révèle pas l'existence. Au contraire, le changement le plus léger, s'il est rapide, se fait sentir.

La péripneumonie latente est un des exemples les plus frappants d'une profonde altération possible d'un organe important sans qu'il y ait douleur. La lésion se fait lentement, le poumon s'engorge peu à peu et devient incapable de remplir ses fonctions sans que la plus légère irritation en avertisse. Quelquefois même le malade succombe sans que l'observateur le plus attentif ait pu reconnaître l'existence de la maladie.

Pas non plus de proportions entre la douleur et la gravité de la lésion. Les parties nobles du corps, celles dont l'intégrité est le plus indispensable à l'existence et à la force, sont peu sensibles dans l'état de santé, et peuvent être profondément atteintes sans qu'il y ait souffrance. La plèvre peut être ossifiée ; le poumon hépatisé ou en état de suppuration ; le péritoine enflammé ; le foie tuberculeux, dur, plein d'hydatides ; la vésicule du fiel remplie de calculs ; la rate et le pancréas durcis ; le cerveau à l'état de liquide purulent, etc., sans que le sujet en souffre très-sensiblement. L'odontalgie, les névralgies, le panaris, sont accompagnés de douleurs très-vives, tandis qu'une attaque d'apoplexie ou de catalepsie est souvent sans souffrance.

Il ne faut pas toujours s'en rapporter, pour apprécier l'intensité de la douleur, aux signes qu'en donnent les sujets : Posidonius et un Sybarite en donneraient également une fausse idée. L'intensité des effets de la douleur est un signe moins trompeur que les actes spontanés qu'elle peut provoquer. Au nombre de ces effets sont l'insomnie, l'inappétence, les nausées, l'amaigrissement, l'apathie, l'ennui, la tristesse, la petitesse et la concentration du pouls, la fièvre, l'altération de la physionomie, la contraction extraordinaire de tous les muscles (comme dans le Laocoon).

On a soutenu que le plaisir n'a rien de positif, que c'est une simple cessation d'action, celle de la douleur ; qu'il n'y a pas deux plaisirs consécutifs possibles ; que la douleur est le seul mobile de l'homme. Toutes ces propositions peuvent être combattues par des faits de l'ordre physiologique, comme par ceux de l'ordre spirituel pur.

a. C'est ainsi, par exemple, que dans le plaisir, les organes qui en sont le siège se dilatent et semblent aller au-devant de la jouissance; ils multiplient, pour ainsi dire, leur surface pour accroître leur volupté. Le phénomène contraire se manifeste dans la douleur.

Une peine ou un plaisir excessifs altèrent également la digestion et peuvent produire la syncope.

Les sensations agréables sont accompagnées d'efforts musculaires destinés à les faire durer, et les désagréables, d'efforts destinés à les faire cesser.

Des réflexions ou rêveries agréables déterminent dans le physique des effets tout différents de ceux qui accompagnent ou qui suivent des réflexions pénibles. Il en est de même de l'effet d'une lecture qui plaît, et de celui d'une lecture qui ennuie. Qui ne sait qu'on peut être frappé de mort par une joie comme par une douleur excessive? On succombe subitement quelquefois à une douleur physique, telle que la torture, au chatouillement, à l'angoisse, au dépit, à la goutte, à la colère, à l'effroi, etc.

b. Il y a des douleurs qui cessent tout-à-coup sans qu'il y ait plaisir : tel est le cas de certaines névralgies qui agissent à la façon de la secousse électrique. Il en est de même dans l'apaisement subit des douleurs de dents par le *pyrethrum* ou l'éther, dans l'extraction d'une épine qui est entrée dans les chairs.

c. Il y a des plaisirs consécutifs ou sans douleurs intermédiaires : on prend encore volontiers le café après un bon dîner; et si la société est agréable, le temps peu propice, on cause avec plaisir au coin du feu, jusqu'à ce qu'il prenne fantaisie de faire une partie de jeu, ou qu'une belle musique vienne interrompre la causerie, ou que le temps, plus engageant, permette de faire une promenade dans des lieux que l'art et la nature ont embellis de concert.

d. L'intensité du plaisir, en tout cas, ne correspond pas toujours à celle de la douleur; elle est tantôt inférieure, tantôt supérieure.

Si le plaisir ne pouvait pas être plus grand que la douleur, s'il consistait uniquement dans la satisfaction d'un besoin, il serait assez difficile de comprendre comment on pourrait avoir des besoins factices, de luxe, d'autres besoins en un mot que ceux de première nécessité, et comment il ne serait pas indifférent de les apaiser par un des moyens quelconques qui y sont propres. Or, cependant, une

même situation du corps et de l'âme étant donnée, le plaisir change de caractère suivant la nature de l'objet extérieur qui le produit.

e. Le moteur principal de l'homme est l'espérance, et ce sentiment est agréable : on l'a appelé le *baume de la vie.* C'est une force morale qui soutient et conserve les forces physiques, tandis que la douleur les abat et les détruit.

Le plaisir et la douleur influent diversement sur les traits de la physionomie, sur le sommeil, la digestion, les forces physiques, les facultés intellectuelles et morales, la santé, la maladie, le bonheur, la durée de la vie, etc. Plusieurs de ces effets se rencontrent même chez les animaux [1].

CHAPITRE III.

RAPPORTS DU PHYSIQUE ET DU MORAL DANS LES BESOINS, LES INCLINATIONS, LES PASSIONS, LES HABITUDES, LES INSTINCTS ET LES MOUVEMENTS.

Dans l'état de santé, une foule de sensations semblent avoir leur origine, comme leur siège, dans le corps : besoins de repos, de mouvement, de sommeil, de chaleur, de fraîcheur, d'air, d'aliments, de boissons; besoin de débarrasser le corps des résidus de l'alimentation; besoins relatifs à la propagation de l'espèce, etc.

Dans l'état de maladie, des besoins d'une nature anormale se développent : on connaît les goûts bizarres des hystériques, des aliénés [2].

Des sensations réitérées, qui d'abord n'étaient pas suggérées par la nature, qui y étaient même opposées, finissent par être redemandées, par devenir un besoin : c'est ainsi que se créent les habitudes du tabac, de l'eau-de-vie, de la bière, etc.

Il en est de même de certaines habitudes actives. Le système musculaire aussi a ses incitations, ses tendances, à la suite des habitudes auxquelles on le plie d'abord.

[1] Gioja, *Ideologia*, T. II, p. 3-56. — Virey, *l'Art de perfect. l'homme*, T. I, p. 358-374.

[2] Virey, *l'Art*, etc., T. II, p. 437-445.

Les passions qui ont un but physique, qu'elles répondent ou non à des besoins naturels ou primitifs, ont aussi leur origine organique; mais on diffère sur le siége de plusieurs d'entre elles. La plupart des physiologistes le placent hors du cerveau, dans le foie, dans la bile, dans le cœur, dans les ganglions nerveux, etc. Lacaze, Bordeu, Buffon y donnent un rôle considérable au diaphragme. Comment alors expliquer les phénomènes analogues à la passion dans les reptiles et les poissons, qui manquent de ce muscle?

Le cerveau semble bien n'être pas étranger aux passions, et même en être une des principales conditions organiques. En effet, l'idée et le sentiment, auxquels le cerveau participe, ont une large part dans la passion. La joie, la tristesse, l'amour, la haine, etc., ne naissent pas en nous sans l'intervention de l'intelligence et de la sensibilité. En second lieu, si les passions dépendaient plutôt des autres viscères que du cerveau, comment se fait-il que l'homme y soit plus sujet que l'animal; que l'homme soit même le seul être à nous connu qui ait des passions? Pourquoi les herbivores, qui ont quatre estomacs, un foie volumineux, des poumons, un cœur, sont-ils si peu passionnés? Les idiots, les imbéciles, qui sont plus dominés par l'estomac que par le cerveau, ne sont cependant pas les plus passionnés des hommes. Les quadrupèdes dont les viscères du tronc ressemblent le plus à ceux de l'homme, le bœuf et le pourceau, n'approchent pas de lui pour les passions. D'un autre côté, les viscères du loup, du tigre, de la brebis, du lièvre, du castor, présentent bien plus de ressemblance qu'on n'en trouve dans les mœurs de ces différentes espèces d'animaux. Comment le cœur, par exemple, serait-il l'organe de la férocité dans le loup, et l'organe de la douceur dans la brebis? Les insectes, qui n'ont ni foie ni bile, ne laissent pas d'être très-colères, et les oisons ne manquent pas d'ardeur amoureuse, quoiqu'ils n'aient pas de diaphragme.

Qu'est-ce qui peut donc porter à reconnaître un si grand nombre d'origines physiologiques des passions? Est-ce la difficulté d'expliquer des phénomènes très-divers pour un seul organe, ou plutôt la manifestation des effets physiologiques des passions dans plusieurs parties du corps? Mais voudrait-on, par hasard, placer la honte dans les joues, la crainte dans les jambes, la colère dans les dents? Et comme les passions exercent leur action sur tout le corps, il n'y

aurait plus qu'à les répandre dans toute l'économie organique ; et encore faudrait-il varier le siège principal des mêmes passions, suivant les individus, puisque chez les uns c'est l'estomac qui en souffre le plus, chez les autres le foie, la tête ou le poumon. On n'est point embarrassé de ces différences, en donnant le cerveau pour siège principal aux passions, puisque le cerveau rayonne sur tout le reste du corps[1].

Les physiologistes sont aussi partagés sur la manière dont les passions agissent du cerveau sur les autres organes. Est-ce par l'intermédiaire des nerfs ou par celui du sang? La première opinion est la plus générale. On dit, en faveur de la seconde, que l'effet de la honte est une preuve frappante de l'influence des affections de l'âme sur le sang, et par le moyen du sang sur l'organe qui le met visiblement en action, le cœur. Alors, sans doute, le cœur bat plus fort, mais la rougeur ne s'explique point par cette action plus marquée du cœur ; c'est le contraire, le mouvement plus rapide du cœur s'explique par celui du sang, car souvent il y a battement précipité du cœur sans rougeur. Il y a pour le sang une vie supérieure universelle et totale, manifestée par la joie et par la honte, un *turgor vitalis* qui se développe sous l'action croissante du principe universel de la vie. Au contraire, dans l'angoisse et la crainte, il y a plutôt collapsus dans le sang. On comprend donc comment un excès de joie ou de crainte peut tuer subitement, tandis qu'une joie modérée, durable, est une passion douce, une seconde force vitale pour le corps et l'esprit humain. Le long chagrin est, au contraire, un poison lent qui agit principalement sur le sang artériel, sur le sang mâle, et qui tue par conséquent les hommes plutôt que les femmes[2].

Les passions déprimantes ou oppressives exercent sur le sang des effets plus dangereux que les blessures. La colère empoisonne ordinairement le lait de la mère, le nourrisson en ressent tout-à-coup des crampes et en meurt souvent : la salive même d'un homme en colère devient amère et venimeuse. On sait combien les passions sont propres à déterminer des affections du cœur, du foie, du bas-ventre, de la rate. La mélancolie et l'hypochondrie dépendent plus

[1] Gioja, *Ideologia*, T. I, p. 147-180.
[2] Steinheim, *die Humoralpathologie, ein kritisch-didaktischer Versuch.* 1826, p. 565.

des affections du sang que de celles des nerfs. Il ne faut donc pas s'étonner de ces paroles d'Harvey : *Utrumque autem sensum scilicet et motum sanguini inesse, plurimis indiciis fit conspicuum, etiamsi Aristoteles id negaverit* [1].

Si le siége et le mode d'action des passions sont encore une question, leur influence sur le corps n'a jamais été douteuse ; elle a été décrite mille fois et sous tous les points de vue. Plutôt que d'effleurer un sujet traité tant de fois et avec plus ou moins de bonheur, nous préférons renvoyer aux principaux ouvrages sur la matière, à Cureau-de-la-Chambre, Lebrun, Alibert, Descuret, Delestre, etc. ; il nous suffira de faire quelques remarques.

Tout en admettant que les passions proprement dites semblent avoir leur origine dans les idées et les sentiments, il n'est pas douteux, néanmoins, que les dispositions du corps engendrent dans l'âme même des instincts passionnés. « Des fibres d'une grande sensibilité, dit Bonnet, un sang bouillant et qui coule avec impétuosité, donnent à l'homme un certain sentiment de ses forces qui est inséparable de la confiance, et cette confiance est le principe du courage et de la valeur. Des papilles médiocrement sensibles, et un estomac modéré dans son action, sont la cause naturelle de la sobriété. Un genre nerveux délicat, une imagination qui peint avec assez de force et qui peut faire ressentir à l'âme quelque chose d'analogue à ce que les malheureux éprouvent, constituent le matériel de la pitié. Des solides d'une élasticité tempérée, des humeurs qui circulent difficilement, sont le physique de la douleur. »

L'influence originelle du physique sur le moral dans les passions, si elle pouvait être mise en doute, serait suffisamment attestée par ce fait indubitable, l'hérédité des complexions, et avec elles celle des maladies intellectuelles et morales dont elles sont le germe ; seulement, l'influence en est corrigée par celle du père ou de la mère qui ne sont pas atteints du même vice. Les goûts les plus dépravés, les penchants les plus criminels, les passions les plus impures, ont ordinairement pour causes primitives et si souvent inaperçues, ces spécialités d'organisation que les médecins appellent idiosyncrasies, et dont l'influence, réunie aux effets d'une mauvaise

[1] Ennemoser, *der Geist des Menschen in der Natur, oder die Psychologie in Uebere instimmung mit der Naturkunde.*

éducation et d'un pernicieux exemple, ne peut être méconnue dans la plupart des hommes qui sont devenus honteusement célèbres par la licence et la dépravation de leurs mœurs, ou par l'énormité de leurs crimes.

Les bonnes ou les mauvaises habitudes peuvent avoir leurs principes organiques dans la constitution, dans le corps en général; mais elles peuvent aussi être le fruit de la volonté, de la persévérance, de l'éducation, du genre de vie et du régime. L'inclination et le goût une fois contractés, la passion peut naître; et si la volonté y cède trop aisément, la passion pousse des racines de plus en plus profondes, et ce qui n'était qu'une conséquence ordinaire du mal peut en devenir un effet désastreux. C'est ainsi qu'une volonté mauvaise d'abord, et qui peut n'être que faible ensuite, se trouve si puissamment tyrannisée à la fin, qu'elle ne peut résister sans des efforts héroïques[1] : *Principiis obsta.*

Quoique « chaque âge ait ses instincts, son esprit et ses mœurs », il y a aussi dans chacun de nous des tendances communes plus profondes, essentiellement humaines, et qui sont seulement modifiées par les instincts spéciaux. Ces tendances peuvent être regardées comme les instincts universels de l'espèce. Il y en a de corporels et de spirituels, suivant la nature des besoins qui les excitent. Nous connaissons la double fin des premiers; quant aux seconds, ils ont leur cause dans les besoins de la raison comme faculté du saint, du beau, du vrai, du juste et du bien.

Ces instincts universels sont modifiés par les instincts spéciaux, qui constituent les vocations, les prédestinations même.

Instincts généraux ou spéciaux, s'ils sont pratiques, ils tendent à se traduire au-dehors par le mouvement; leur idée veut être exprimée en actes. S'ils sont spéculatifs, encore leur faut-il les mouvements qu'exige la contemplation[2].

Le mouvement lui-même n'est d'abord que le produit de l'instinct, un effet de l'âme; ce n'est que plus tard qu'il devient un effet du moi. Ces deux sortes de mouvements coexistent ensuite ou se succèdent dans la vie, comme on le voit en particulier dans les passions.

Les mouvements s'associent aux sensations, aux sentiments, aux

[1] *Voy.* Virey, *op. cit.*, T. II, p. 446-447.
[2] *Voy.*, pour les *instincts*, Cabanis, T. III, p. 232-394.

notions, aux conceptions, aux volitions, aux mouvements eux-mêmes, et se coordonnent de manière à produire l'effet voulu par l'agent, ou qu'il est dans les lois de son instinct de réaliser.

Encore bien qu'un mouvement soit volontaire dans l'homme, spontané dans l'animal, tel que la marche, le saut, le vol, la reptation, la natation, etc., le jeu en est parfaitement inconnu dans ses profondeurs secrètes, et la volonté ne l'explique point, moins encore la spontanéité.

En considérant les mouvements spontanés par rapport à un centre nerveux qui en serait la condition organique première, et qui marquerait le point où les phénomènes de l'irritabilité et de la sensibilité expirent et semblent se transformer, on rencontre certains faits dignes d'attention, et qui méritent qu'on en tienne compte dans l'examen de la question du principe vital. Ainsi, par exemple, expliquerait-on par un principe unique la vie et le mouvement des sangsues, du corail, des pyrosomes ? Une sangsue coupée en deux marche de même que quand elle était entière. Le corail, d'après M. Ehrenberg, n'est ni un simple assemblage d'animaux volontairement réunis, ni un animal unique à plusieurs têtes ou seulement fendu, ni un tronc végétal portant des fleurs animales, mais un tronc animal vivant, dont les animaux se développent sans cesse sur leurs prédécesseurs et sont susceptibles de jouir d'une pleine indépendance, bien qu'ils ne puissent pas se la procurer eux-mêmes. Les pyrosomes sont des mollusques composés, réunis en un cylindre creux ouvert à une de ses extrémités ; ils sont libres dans la mer, et l'on dit que le cylindre marche par l'effet des contractions simultanées de tous les animalcules [1].

CHAPITRE IV.

DES MODIFICATIONS APPORTÉES PAR DES INFLUENCES DIVERSES.

§ Ier. *Influence de la constitution et des caractères.*

Un auteur espagnol, Huarte, dans un livre intitulé : *Examen des esprits*, fait dériver toutes les différences qui se remarquent

[1] Müller, *Manuel*, etc., T. II, p. 102-103.

entre les intelligences humaines des divers degrés de chaleur, d'humidité et de sècheresse de nos corps. Et si nous citons Huarte, ce n'est pas, tant s'en faut, qu'il soit le seul qui ait professé une semblable doctrine; mais elle a chez lui un caractère si net, si tranché, si géométrique pour ainsi dire, et l'application en paraît si facile, qu'en vérité la préférence lui est due.

Voici le point de départ; rien n'est plus simple; je laisse parler le traducteur : « Mettons, par exemple, quatre hommes malades en la composition de la puissance visive, et qu'en l'un une goutte de sang s'imbibe dans l'humeur cristalline, dans l'autre une goutte de bile, dans le troisième une de pituite et dans le quatrième une de mélancolie. Si, ceux-ci ne sachant rien de leur infirmité, nous leur présentons à tous devant les yeux un morceau de drap bleu pour les faire juger de sa véritable couleur, il est certain que le premier dira qu'il est rouge, le second qu'il est jaune, le troisième qu'il est blanc, le quatrième qu'il est noir, et que chacun d'eux ne craindra point d'en jurer, et se moquera de son compagnon comme d'une personne qui se laisse tromper en une chose si claire. Et si nous faisions passer ces quatre gouttes d'humeur jusqu'à la langue, et donnions à quatre personnes un verre d'eau à boire, l'un dirait qu'elle est douce, l'autre qu'elle est amère, le troisième qu'elle est salée et le dernier qu'elle est aigre..... Faisons remonter ces quatre humeurs en plus grande abondance jusque dans le cerveau, de sorte qu'elles y fassent une inflammation, et nous verrons mille sortes de folies et d'extravagances : d'où vient qu'on a dit que *chacun a sa folie où il s'obstine*. Ceux qui ne sont pas incommodés de cet excès nuisible semblent être d'un jugement fort sain, et dire et faire des choses fort raisonnables; mais, en effet, ils extravaguent, encore qu'on ne le remarque pas, à cause de la douceur et de la modération avec laquelle ils s'y portent [1]. »

Voilà qui est on ne peut plus positif, et rien n'est plus approprié, ce semble, à la théorie mathématique des proportions. Qui ne croirait, après cela, que notre auteur va tracer d'une main ferme les caractères des diverses constitutions intellectuelles, lors surtout

[1] J. Huarte, *l'Examen des esprits*, 2e vol., an XII. Paris, 1668, T. I, préface.

qu'il intitule ainsi un de ses chapitres [1] : « Où il est prouvé que de ces trois qualités seules, la chaleur, l'humidité et la sècheresse, proviennent toutes les différences d'esprit qui se trouvent parmi les hommes » ? Et comme il réduit toutes les facultés à trois, l'entendement, l'imagination et la mémoire, il ne s'agit plus, semble-t-il, que de reconnaître la qualité physique qui répond à chacune de ces qualités intellectuelles, et qui, par sa prépondérance, constitue la faculté prédominante de l'esprit. Vaine attente cependant! C'est à peine si l'on peut dire que l'opinion de l'auteur incline à donner la sècheresse, l'humidité et la chaleur comme conditions organiques de l'entendement, ou, comme il l'appelle, de la faculté raisonnable; l'humidité présiderait plus particulièrement au souvenir et la chaleur à l'imagination. Après cet échec, on est moins surpris de ne point trouver au chapitre XVIIIe ce que le titre semble promettre, quoiqu'il soit soit précédé de cette note : *très-considérable*. Ce serait très-considérable, en effet, si l'auteur avait tenu parole, puisqu'il promet de « rapporter de quelle diligence doivent user les pères pour engendrer des enfants sages et pourvus de l'esprit que demandent les sciences [2]. » Mais, hélas! le monde marche encore depuis 1668 comme auparavant, c'est-à-dire que la majorité est encore ce qu'elle a toujours été. Est-ce la faute de la formule? Est-ce la faute de l'application? Ni l'une ni l'autre, car il n'y a pas même de formule.

S'il fallait passer en revue tout ce qu'on a débité d'extravagances sur les constitutions élémentaires ou simples, sur les principes qui en sont la base, sur les combinaisons variées dont ces principes sont susceptibles, sur les caractères auxquels on peut reconnaître une constitution simple ou mixte, sur les influences multipliées que chacune d'elles opposent dans nos instincts, nos états, nos opérations, nous dépasserions de beaucoup les limites d'un ouvrage dont la sobriété doit faire un des mérites, et qui est beaucoup plus dogmatique d'ailleurs qu'historique.

Nous nous bornerons donc à quelques-unes des indications générales qui nous semblent le plus incontestables et le plus fécondes.

Il n'y a pas de constitution pure, c'est-à-dire telle qu'un système,

[1] Chap. VIII, p. 138, etc., T. I.
[2] Tom. II, p. 464.

le sanguin, le bilieux, le nerveux ou le musculaire, exerce toujours une influence prépondérante. Mais il y a peut-être des constitutions pures, en ce sens que tel ou tel système y est proportionnellement plus marqué que dans la moyenne des constitutions ; proportion qui entraîne dans tous les états et dans toutes les opérations des différences plus ou moins notables.

La constitution la plus heureuse, mais qui n'est sans doute qu'un idéal, serait celle où les différents systèmes qui ont le plus d'action sur tout le reste seraient tellement proportionnés, équilibrés, que l'empire d'aucun ne se fît point sentir. Encore n'est-on pas bien sûr que ce parfait équilibre ne ressemblerait pas à un morceau de chant où il n'y aurait aucune note dominante, aucune marche indiquée, aucun ton régulateur.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les constitutions sont diverses, et qu'elles présentent, au moral comme au physique, des accidents qui leur correspondent par l'influence variée qu'elles exercent sur le fond commun des phénomènes de la vie.

Il n'est pas douteux non plus que si une constitution est tempérée par une autre, les accidents plus propres à la première en seront altérés ou affaiblis.

C'est un fait encore que les mariages peuvent être assortis de manière à corriger un tempérament par un autre, et à ramener dans les produits de l'union conjugale une sorte de diapason plus voisin de ce qu'il est convenu d'appeler l'*harmonie idéale* des principaux systèmes de notre être physique.

Le libre arbitre de l'homme, joint au régime le plus intelligent, ne va pas sans doute jusqu'à pouvoir changer du tout au tout une constitution originelle ; mais un régime alimentaire et médical bien conçu, un genre d'exercice et d'occupation bien choisi et bien calculé peuvent, avec les années, apporter des modifications profondes dans une constitution, et produire ce qu'on appelle un *tempérament acquis*. La force des choses, la conduite la moins réfléchie opèrent inévitablement des effets analogues; mais ils peuvent être fâcheux, comme ils auraient pu être salutaires si la sagesse ou des circonstances favorables y avaient présidé.

Indépendamment de la part de la liberté sur la constitution naturelle, il faut faire celle des sexes, des âges, des conditions, des

professions, de l'éducation, de la religion, des mœurs, du climat, des races, de la civilisation, des habitudes de veille et de sommeil, de certaines maladies enfin.

Il faudrait, pour bien étudier les tempéraments, passer en revue les modifications qu'apporte chacun d'eux aux différents phénomènes de la vie, tant intellectuelle qu'organique; mais ce travail aurait, en outre, l'inconvénient d'être long et fastidieux. C'est là toutefois un thème qu'il serait peut-être utile de développer, au moins pour soi; on en trouve l'esquisse dans plus d'un auteur [1].

Qu'il suffise d'indiquer ici le trait principal de chaque tempérament. Suivant Carus, le tempérament sanguin porte à la légèreté : c'est celui de l'enfance et du Français. Le bilieux ou cholérique est marqué par l'action : c'est celui de la jeunesse et des Italiens. Le mélancolique ou mâle se distingue par la profondeur : c'est celui de l'homme fait et des Anglais. Enfin, le tempérament phlegmatique se distingue par la débilité, la lassitude et le repos : c'est celui de la vieillesse et des Allemands.

Le caractère, fruit du tempérament, réagit sur lui et tend à fortifier encore son action; il peut être étudié dans les sexes, dans les âges, dans les individus, dans les nations et les races [2].

§ II. *Influence des âges.*

Ici encore il suffirait de renvoyer aux grands moralistes, aux poètes mêmes, s'il ne s'agissait que de psychologie [3]; mais comme il s'agit encore de l'influence du physique sur le moral et de celle du moral sur le physique, il convient tout au moins de citer des physiologistes.

[1] *Voy.* surtout Carus, *Nachgelass. Werke*, T. II, p. 92-121; — Müller, *Man. de phys.*, T. II, p. 545; — Gioja, *Ideol.*, T. I, p. 69-74, 174, 194, 202; — Cabanis, *Rapports*, etc., T. III de l'édit. de 1824; *Œuvres complètes*, p. 366-437 et 429-454 pour les tempéraments, et tabl. alph. des matières; — Virey, *l'Art de perfect. l'homme*, T. I, p. 79-115; — Kant, *Anweisuny zur Menschen und Weltkenntniss*, p 54; *Menschenkunde oder philosophische Anthropologie*, p. 338; *Anthropologie in pragm. Hinsicht*, p. 215; — Lavater, avec les notes de Moreau (de la Sarthe).

[2] *Voy.* Kant, ouvrages précédemment cités, et à la suite de ce qui est relatif aux tempéraments.

[3] *Voy.* Aristote, *Rhétorique*; Bossuet, Juvénal, Horace, Boileau.

On divise ordinairement la vie en quatre périodes : l'enfance, la jeunesse, l'âge moyen et la vieillesse. Chacun de ces âges ne se distingue pas moins des autres par les caractères physiologiques que par les caractères psychiques [1].

Mais ces deux sortes de caractères se tiennent; les uns amènent les autres. Il en est du moins qui ne s'expliquent point par eux-mêmes, tel que l'affaiblissement des perceptions dans la vieillesse.

Au point de vue des âges, le corps semble exercer sur l'âme plus d'influence qu'il n'en reçoit; mais n'oublions pas que les phénomènes mêmes de la vie sont un effet d'un principe vital, et que le corps ne rend qu'en raison de ce qu'il reçoit.

Les idées du premier âge sont des sensations et des perceptions associées; l'instinct d'imitation porte ensuite l'enfant à répéter des sons, des mots, auxquels il n'ajoute encore aucun sens. Les premières idées générales qu'il forme manquent souvent de justesse, parce qu'il ne distingue pas assez, qu'il prend des ressemblances grossières et éloignées pour des similitudes par identité. De nouvelles comparaisons le mettent en état de réformer les vices de ces premières notions. Son langage prend plus de précision à mesure que ses idées deviennent elles-mêmes plus justes; les idées aident à rendre la parole plus exacte, et la parole à mieux former les idées. L'adolescence se distingue par une imagination vive et brillante, par une mémoire facile mais peu tenace, par l'exaltation de la sensibilité et par l'avidité des récits romanesques. Le jugement, mal sûr encore, est rapide, irréfléchi, souvent faux. Une curiosité inquiète et vague tient constamment l'esprit en haleine; la vie paraît pleine de mystères qu'on brûle de pénétrer. Les arts, surtout la musique, le dessin et la poésie, sont les délices de l'imagination, plus forte encore que le jugement et le raisonnement. La virilité amène la réflexion, et avec la réflexion, la maturité et la justesse du jugement. L'esprit brille d'une lumière tout à la fois plus vive et plus pure. L'importance de la vie sociale et des affaires publiques se fait sentir; un nouvel intérêt plus sérieux que ceux qui avaient absorbé la pensée jusque-là, réclame l'emploi de toutes les facultés. Mais arrive enfin la vieillesse, où les sensations et les perceptions

[1] *Voy.* Burdach, *Traité de physiologie*, T. V, p. 515-530.

s'éteignent peu à peu; la mémoire et l'imagination partagent cette décadence; le jugement tient plus long-temps, et gagne peut-être en lucidité ce que les facultés précédentes ont perdu en vivacité et en force. A la fin, il faiblit et s'éteint; une nouvelle enfance survient, mais bien plus triste que la première, puisqu'elle marche à pas redoublés vers la tombe.

On remarque entre les âges des différences non moins sensibles dans la conduite et les sentiments, que dans les phénomènes de la pensée. L'enfance, docile et timide, est accessible à des craintes déraisonnables qui durent quelquefois toute la vie. Ses sympathies ont leur raison dans les complaisances qui flattent ses besoins ou ses caprices et ses antipathies, dans les refus ou les sévérités qu'elle essaie. D'autant plus impérieux et plus ingrat qu'il est entouré de plus de soins, l'enfant n'a conscience de sa faiblesse et du prix des attentions dont il est l'objet qu'autant qu'il est traité avec une raison aussi ferme que bienveillante. L'adolescent, plein de fougue, est impatient du frein; l'autorité, sous toutes ses formes, lui pèse et lui déplaît. Audace, imprudence, confiance excessive en ses forces, amour des nouveautés, passion pour toute espèce de gloire, candeur, générosité, intempérance de paroles, tels sont encore les traits de son caractère. Dans son besoin d'expansion, il contracte aisément des amitiés; mais ce même besoin, joint à la légèreté de cet âge, à une imagination qui exagère tout, à l'entraînement de la mobilité, rendent ses affections peu solides et peu durables. Toute réalité tombe bientôt au-dessous de l'idéal, et le désenchantement qui survient, peut-être le défaut d'aliment sérieux à une passion dévorante, engendre une mélancolie que le temps seul peut faire disparaître. Sans être complètement guéri d'une passion qui a tenu dans l'adolescence une place considérable, le jeune homme qui atteint la virilité, se sent aiguillonné par des passions qui seront peut-être un peu moins tyranniques, mais dont l'empire pourra durer plus long-temps: je veux parler de l'ambition et de l'amour de la gloire. La passion des richesses, du jeu, des plaisirs, laissera peut-être une assez grande place à celle de la famille encore; mais l'amour du bien public ne se fera jour à travers cet égoïsme que dans les âmes d'élite. L'affaiblissement des forces amènera celui de la volonté, du caractère et du courage. Les vastes desseins seront exécutés ou ne

pourront évidemment plus l'être. L'espérance ne soutenant plus des efforts jugés impuissants, l'indifférence pour des événements auxquels on ne peut plus être mêlé, activement du moins, remplacera l'ardeur d'autrefois; ou si la vieillesse n'a pas encore glacé les sentiments, on restera spectateur, encore intéressé sans doute, mais atteint de la tristesse inséparable du sentiment de l'impuissance, et du regret de voir le courage survivre aux forces qu'il réclame pour agir. Un sentiment plus prononcé de cette faiblesse fait revivre la timidité du premier âge, la docilité qui naît de la dépendance bien sentie. Heureux si cette même faiblesse, accompagnée comme la première d'une grande irritabilité, n'est pas de plus qu'elle en proie à l'humeur sombre et grondeuse, hélas! trop naturelle à la conscience de notre décadence précipitée!

Les modifications apportées par les années dans nos tissus ne peuvent rester étrangères à celles que le cours du temps nous fait apercevoir dans les faits de l'ordre spirituel. Dans les enfants, le volume proportionnel des vaisseaux sanguins est considérable, et l'irritabilité musculaire très-grande, ainsi que la distension des glandes et de tout l'appareil lymphatique : de là sans doute, la grande mobilité de cet âge, sa grande faiblesse musculaire et ses opérations tumultueuses.

Un peu plus tard, c'est-à-dire de sept à quatorze ans, le cerveau perd par degrés de son volume proportionnel; mais son action et celle des autres stimulants deviennent plus fermes, sans cesser d'être aussi vives.

Dans l'enfance, les humeurs se portent vers la tête. A l'approche de l'adolescence, elles commencent à se diriger sur la poitrine, avec laquelle les organes de la génération soutiennent une relation cachée mais intime. Bientôt ces derniers organes entrent en action, et il s'introduit dans l'économie animale un nouveau principe qui en accroît la chaleur et la force.

Tant que règne la supériorité des puissances sur les résistances, la pléthore sanguine est dans le système artériel, et le sentiment de bien-être et de confiance subsiste; mais quand l'action de la vie commence à être balancée par la rigidité des parties solides, la pléthore veineuse se manifeste.

Vers la fin de l'âge mûr, c'est-à-dire de cinquante à cinquante-six

ans, il s'opère un commencement de décomposition dans les humeurs, qui amène la goutte, la gravelle et la pierre, les rhumatismes et les dispositions apoplectiques. Quelquefois l'acrimonie des humeurs excite une réaction de l'organe nerveux sur lui-même, et produit momentanément une sorte de seconde jeunesse; mais bientôt le vieillard existe, agit et pense avec difficulté, ne songe qu'à lui, et enfin n'aspire qu'au repos qui doit mettre fin à cet état pénible.

Si lorsque la mémoire nous abandonne, on se rappelle mieux les impressions de l'enfance que celles reçues postérieurement, c'est que la vivacité de ces premières impressions, leur facile et fréquente répétition, la rapide communication des divers centres de sensibilité, les a, pour ainsi dire, identifiées à l'organisation et rapprochées des opérations automatiques de l'instinct. Il est encore à remarquer que, dans la vieillesse, la faiblesse du cerveau, et celle des opérations qui se font sentir, rendent à ces déterminations les mêmes caractères qu'elles ont eues dans l'enfance [1].

§ III. *Influence des sexes.*

L'homme et la femme diffèrent physiquement par les attributs sexuels, par les tissus, par leur disposition, par la forme du squelette, par la taille, la force corporelle, l'époque de la puberté, les limites de la fécondité, le pouls, la voix, les sens, les odeurs, etc.

Les instincts diffèrent en conséquence; ils sont plus turbulents chez les petits garçons, plus pacifiques chez les petites filles. La raison et la folie apparaissent plus tard chez l'homme que chez la femme; mais le nombre des aliénés est plus grand chez les premiers. Une imagination plus forte et plus fixe; plus de capacité pour les sciences; plus de génie, plus de force, d'étendue et de profondeur; des occupations plus viriles ou qui exigent plus de savoir, de raisonnement, de force ou de courage; le soin des affaires publiques caractérisent l'homme au point de vue intellectuel. La femme a une imagination plus vive, plus mobile; sa mémoire est plus mécanique; elle a plus de capacité pour les arts, la musique, la danse,

[1] *Voy* Gioja, T. I, p. 80-83, 172-174, 192-194; — Cabanis, T. III, p. 229-292, et l'analyse de Destutt de Tracy; — Virey, T. I, p. 115, 281; T. II, p. 146; — Adelon, *Traité de physiologie*, T. IV, p. 379-644.

le dessin que pour les sciences ; elle a plus de talent, plus d'esprit et de tact ; elle sent plus qu'elle ne raisonne. L'économie domestique est plutôt son affaire que l'économie politique, l'éducation de ses enfants plutôt que le gouvernement de l'État; mais si elles ne règnent pas souvent, souvent néanmoins elles gouvernent, et cela non-seulement au sein des familles, mais encore dans l'État.

Au point de vue moral, la femme diffère de l'homme par une sensibilité plus vive mais plus superficielle, par un dévouement maternel sans bornes, par une plus grande part faite à l'amour, par une délicatesse supérieure des sentiments, par la pusillanimité, le penchant à la vengeance, l'obstination, la vanité, le respect humain, l'avarice, l'envie, la superstition. L'homme, au contraire, est naturellement plus grossier, plus courageux, plus colère, moins entêté, plus accessible aux sentiments nobles; sa vanité a un caractère moins personnel. L'ambition, la générosité, l'émulation, le fanatisme sont aussi des traits de son caractère.

En rapprochant la nature physique de la nature spirituelle des sexes, on en voit aisément certaines corrélations. Si la faiblesse musculaire, par exemple, porte naturellement les femmes à des habitudes sédentaires et à des soins plus délicats, la force du même système doit faire naître chez les hommes le besoin du mouvement et de l'action.

Pour concevoir comment un grand nombre de dispositions de l'âme peuvent dépendre de l'influence des organes de la génération, il suffit de remarquer : 1° que les parties génitales sont animées par des nerfs venant de différents troncs ; 2° que l'action de tout système nerveux est puissamment et diversement modifiée, lorsque quelques-unes des parties avec lesquelles il correspond commencent ou cessent d'agir, ou éprouvent des affections insolites ; 3° que les parties essentielles des organes de la génération sont de nature glandulaire, et que l'état des glandes influe grandement sur le cerveau ; 4° que ces organes préparent une liqueur particulière qui, résorbée dans la circulation générale, lui donne une énergie nouvelle; 5° qu'apparemment les dispositions primitives inconnues qui sont cause que l'embryon est mâle ou femelle, le sont aussi des différents effets des deux sexes.

Chez les femmes, la pulpe cérébrale est plus molle et le tissu

cellulaire plus muqueux et plus lâche, tandis que chez les hommes la vigueur du système nerveux et celle du système musculaire s'accroissent l'une par l'autre.

Aussi, à l'époque de la puberté, les organes de la génération agissent diversement chez les uns et chez les autres; leur développement rend la différence des sexes plus marquée; mais ce développement a des effets communs dans tous deux. Si cette révolution échoue, il en résulte une maladie propre à cet âge.

Mais l'homme et la femme jouent un rôle différent dans ce grand acte de la reproduction, dont la nature leur a fait un besoin pressant et le premier de leurs intérêts. La femme peut y être contrainte; l'homme ne peut qu'y être excité. Par cela seul, leur existence est déterminée; toutes leurs habitudes morales sont, pour ainsi dire, obligées. Mais partout où les appétits brutaux dominent, la femme est tyrannisée; elle approche, au contraire, de plus en plus de l'égalité, à proportion que les besoins moraux se développent davantage.

L'homme agit sur toute la nature par la force; la femme agit par sa grâce sur l'homme sensible; elle est propre à remplir les autres fonctions par son extrême mobilité.

L'individu entre dans un nouvel ordre de choses quand il perd la faculté d'engendrer, comme quand il l'acquiert. Ces deux passages sont plus marqués chez les femmes [1].

§ IV. *Influence du sommeil.*

Dans la veille, l'excitation vient principalement du dehors; dans le sommeil, elle procède surtout du dedans, c'est-à-dire des viscères ou du jeu propre du cerveau, de l'action et de la réaction de ces organes.

Le passage de la veille au sommeil ne s'effectue pas en même temps pour tous les sens; il en est de même de leur retour du sommeil à la veille. On remarque aussi qu'une forte impression exercée

[1] Gioja, T. I, p. 220-224. — Cabanis, T. III, p. 293-365, et analyse de Destutt de Tracy. — Burdach, T. I, p. 276. — Roussel, *De la femme*. — Menville, *Histoire médicale et philosophique de la femme*, 3 vol. in-8°, 1845. — Virey, *l'Art*, etc., T. II, p. 14. — Carus, *op. cit.*, p. 5-26.

sur un sens réveille moins facilement qu'une impression moins forte exercée sur un autre. Le toucher lui-même n'est pas également sensible dans toutes les parties du corps.

Les sensations et les perceptions subjectives des songes ont quelquefois leur occasion dans les impressions antérieures que le corps éprouve; mais le plus souvent elles sont déterminées par les mouvements organiques des viscères. Dans les deux cas, ces états sont subjectifs; l'imagination les détermine pour ainsi dire à son gré, en sorte qu'elles ont fort peu de rapport avec les réalités présentes ou passées. Cet état est donc comme une folie universelle, périodique et régulière.

La périodicité du sommeil tient sans doute à l'influence de notre système planétaire sur notre être physique, ou à une harmonie préétablie entre ces deux choses. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'obscurité, le silence, la fatigue, le repos qui la suit, l'air frais, un bruit monotone, les bains tièdes, les boissons rafraîchissantes, les liqueurs fermentées, les narcotiques; en un mot, toutes les circonstances capables d'émousser les impressions, ou d'affaiblir, momentanément du moins, la réaction du centre nerveux commun sur les organes, favorisent l'assoupissement et le sommeil.

Mais une lassitude excessive, douloureuse; une faiblesse devenue maladive et qui a dégénéré en irritation des organes, empêchent le sommeil, loin de le favoriser.

Tout mouvement spontané n'est pas éteint dans le sommeil: les sphincters sont encore contractés; on peut même se tenir à cheval et marcher pendant le sommeil ordinaire. Nous ne parlons pas du somnambulisme, qui est un état exceptionnel.

Le cerveau semble aussi continuer sourdement le travail de la pensée régulière de la veille, puisqu'au réveil on le trouve quelquefois plus avancé qu'au moment de s'endormir.

Mais les organes qui exercent le plus d'influence sur les songes, surtout dans une certaine période de la vie, ce sont ceux de la génération; ils agissent sur le cerveau qui réagit sur eux. L'état de sommeil et de rêve est si intéressant, qu'il mérite une étude à part[1].

[1] *Voir* Cabanis, T. IV, p. 355-394, et 515-519; — Virey, T. II, p. 186-237; — Lemoine, *Du sommeil*, etc.; — Gauthier, *Histoire du somnambulisme*.

§ V. *Influence de la maladie.*

Le corps humain acquiert dans les maladies des dispositions particulières, et en perd d'autres.

Les sensations s'en trouvent souvent dénaturées, ou rendues plus vives ou plus obtuses. Les hystériques, les hypochondriaques en sont des exemples.

Les maladies affectent principalement les solides, ou les fluides, ou tous les deux ensemble, ou des systèmes tout entiers, ou des organes particuliers. Le système nerveux, spécialement, peut pécher, ou par excès, ou par défaut, ou par perturbation générale, ou par mauvaise distribution de son action. Tous ces dérangements peuvent être idiopathiques ou sympathiques, et, dans toutes ces circonstances diverses, les effets sont différents.

Par exemple, quand les affections nerveuses sont l'effet de la faiblesse de l'estomac et d'un excès de sensibilité dans son orifice supérieur, on remarque une grande énervation des muscles; il s'ensuit une grande langueur dans les opérations intellectuelles, et souvent une si excessive mobilité, qu'elle produit une succession de petites joies et de petits chagrins qui va jusqu'à la puérilité.

Lorsque ces affections viennent des organes de la génération, elles produisent plus souvent l'exaltation, les extases. On observe que les effets des dérangements par excès de sensibilité se confondent avec ceux par irrégularité des fonctions; car l'excès dans une partie entraîne la perturbation dans l'ensemble.

L'affaiblissement général de la faculté de sentir produit tantôt un accroissement considérable dans la force des muscles et l'état convulsif, tantôt la stupeur et l'engourdissement de la paralysie.

Toute maladie peut être regardée comme une crise; elle a trois époques : celle de la préparation, celle du plus violent effort, et celle de la terminaison; chacune est accompagnée de phénomènes intellectuels particuliers.

Dans l'hystérie, la vue est plus pénétrante; elle saisit des objets plus petits, et perçoit quelquefois dans la plus profonde obscurité. Certaines folies, chez l'homme, donnent à la vue le même degré d'acuité.

Il est, au contraire, des fièvres adynamiques et ataxiques dans lesquelles la vue devient si faible, que les malades reconnaissent à peine les personnes qui les environnent. Dans l'hydrocéphalie interne, si les deux yeux ne sont pas devenus insensibles, le malade ne souffre que d'un œil.

Les affections du genre épileptique rendent la susceptibilité nerveuse excessive; le moindre bruit, par exemple, produit des secousses presque convulsives. La surdité, au contraire, est un symptôme fréquent des fièvres inflammatoires ou des fièvres putrides.

L'odorat est de la plus grande finesse chez les hystériques; elles reconnaissent par là, comme des chiens, les personnes, les objets qu'elles ont touchés, dont elles ont fait usage. Des fièvres ataxiques produisent des sensations subjectives d'odeur *sui generis*. La fièvre jaune occasionne des effets analogues.

Les maladies hystériques développent également à un très-haut degré le sens du goût. L'organe semble parfois doué d'un instinct qu'on ne rencontre que chez les animaux, celui de reconnaître les substances qui peuvent servir de remèdes. Les chlorotiques ont ordinairement le goût perverti; elles savourent avec délices des choses d'une saveur détestable, le sel, la craie, les fruits verts, etc.

Dans l'extase et l'épilepsie, le toucher est insensible; l'homme est, pour ainsi dire, mort extérieurement. Dans une foule de maladies, la sensation de froid ou de chaud prend une intensité anomale.

Les causes physiques suivantes peuvent produire la folie : la suppression subite des menstrues, des lochies, du lait, des hémorrhoïdes, d'un vieil ulcère, d'un cautère, d'un flux de sang habituel; la répercussion d'un exanthème, de l'érysipèle, des dartres, de la goutte, etc.; les coups à la tête, ou les chutes qui s'y font ressentir. La raison reparaît quelquefois avec le rétablissement des évacuations, ou à l'époque de leur suppression naturelle. On a vu à la Salpêtrière une femme qui était devenue folle à sa première menstruation, et qui guérit à l'âge de 42 ans.

Les talents extraordinaires qu'amènent parfois avec elles les maladies nerveuses, peuvent aussi disparaître avec leur cause. C'est ce qu'on remarque encore lorsque l'exaltation provient d'une con-

tinence forcée ; la cessation du mal physique met fin à la supériorité des talents.

Les rachitiques, dont le cerveau est extraordinairement développé et irrité, sont assez souvent doués d'une intelligence peu commune.

Les maladies aiguës entraînent l'affaiblissement de la mémoire du jugement. Les accès d'épilepsie font perdre momentanément toute connaissance. L'onanisme porte d'abord atteinte à la mémoire, puis au raisonnement, et entraîne enfin l'idiotie. Les maladies fébriles, en général, affaiblissent l'ensemble des facultés ; elles font naître l'anxiété, la tristesse, le délire, l'impatience, la colère, l'incertitude de la volonté [1].

§ VI. *Influence de la température; — du moment de la journée; — de la saison et du climat.*

Si l'air est humide et manque d'élasticité, la machine humaine se détend, la sérénité et la gaîté de l'esprit font place à l'oppression, au mal de tête, à une mauvaise humeur sans raison apparente. Les hypochondriaques sont particulièrement sensibles à cet état de l'atmosphère.

Un air plus élastique facilite la transpiration et tous les mouvements ; les sensations, les pensées et les actes acquièrent plus d'intensité. Les fonctions deviennent plus actives, et communiquent à l'existence un bien-être indépendant des circonstances et des motifs.

Un climat froid et humide, surtout dans les gorges des montagnes, est plus fécond en idiots et en imbéciles : c'est la patrie des crétins.

Sous un climat chaud et humide, la vie est languissante et timide, les facultés sont inertes ; il y a nonchalance et découragement dans le travail.

La folie est plus commune dans les températures extrêmes, surtout dans les grandes chaleurs ; c'est aussi la saison où il y a le plus de suicides, d'émeutes et peut-être de crimes. Hippocrate prétendait déjà que la folie est plus commune en Afrique qu'en Europe. Il est

[1] *Voy.* Virey, *ibid.*, T. I, p. 61-67, 178-208 ; — Gioja, *ibid.*, T. I, p. 75-79, 178-182, 202 ; — Cabanis, T. III, p. 438-500 ; T. IV, p. 487-490 ; — et tous les pathologistes.

sûr, d'un autre côté, que le caractère et la moralité publique valent mieux dans le Nord que dans le Midi, quoiqu'on s'y tue davantage.

Un climat tempéré, plutôt chaud que froid cependant, tel que celui de l'Italie et de la Grèce, semble plus favorable aux arts que les climats du Nord. Mais sous un ciel plutôt froid que chaud, et où les beautés de la nature sont moins engageantes, l'homme est porté à vivre davantage avec lui-même; il est pour ainsi dire plus retiré au-dedans de lui. Il s'y livre plus volontiers et avec plus de patience aux travaux de la pensée réfléchie; il a plus de profondeur et de solidité : c'est la patrie naturelle des Leibnitz et des Kant.

Sous un ciel très-chaud, le cœur bat plus vite, la vie est plus rapide, l'exaltation cérébrale plus ordinaire. C'est là surtout qu'on rencontre les solitaires, les contemplatifs, les ermites, les moines, les fakirs, les caloyers, les brahmes, les derviches, les marabouts, les bonzes, les talapoins gris, blancs, noirs, et les dispositions les plus marquées aux querelles religieuses. Là se trouvent aussi un grand nombre d'épileptiques, d'hypochondriaques et d'hystériques. La profondeur et la bizarrerie, les idées les plus sublimes et les visions les plus extravagantes s'y donnent la main.

Sous un climat très-froid, tel que celui des Lapons, des Samoïèdes, des Groënlandais, où il n'y a point d'agriculture, où les hommes se nourrissent de la chair du renne et du veau marin, les longs sommeils sont nécessaires pour réparer une grande dépense de force. Un soleil pâle, une nature monotone, les longues nuits d'hiver, un froid engourdissant tendent aussi à donner à l'homme des habitudes d'hibernation. Une stupidité sombre, l'idiotie, l'ignorance des causes naturelles des phénomènes, une grande superstition, la magie, la sorcellerie, la diablerie sont les traits saillants des intelligences ainsi enchaînées [1].

Le passage subit d'une température humide et tiède à une température glaciale, aux vents froids du nord, augmente généralement les dispositions irascibles. Ce qui accroît encore l'irritabilité dans les temps froids, c'est que ce sont aussi les saisons où il y a le plus de besoins et le moins de ressources [2].

La différence du jour et de la nuit exerce une influence marquée

[1] Gioja, p. 132-184.
[2] *Ibid.*, p. 203-205.

sur les végétaux, les animaux et les hommes, dans l'état de santé comme dans l'état de maladie. Un grand nombre d'observations ont été recueillies à ce sujet, surtout par des médecins [1].

La différence des saisons a des effets non moins marqués sur notre globe : la terre elle-même y est visiblement soumise, au moins suivant les régions et les saisons. Pour elle comme pour tous les êtres vivants qu'elle nourrit, il y a la saison du repos, du sommeil, de l'engourdissement, celle de la fécondité et de la production. Dans chaque espèce animée, la reproduction de l'espèce a son temps privilégié, même chez l'homme. Les maladies apparaissent aussi plus volontiers dans telle ou telle saison, et certaines maladies plutôt à telle période de l'année qu'à telle autre [2]. L'alouette perd son allégresse et son chant par les temps de pluie. Les animaux timides le sont encore davantage par les temps lourds, quand règnent les vents du midi ou du sud-ouest [3].

Le climat s'entend de toutes les influences extérieures, du chaud, du froid, des vents habituels, des eaux, de la végétation, de la nature du sol, de sa disposition montueuse ou plane, de sa latitude, de la distribution du jour et de la nuit, etc. : c'est ce qu'Hippocrate appelait les *airs*, les *eaux* et les *lieux*. On sent combien toutes ces circonstances doivent amener de différence dans la manière d'être, de sentir, de penser et de vivre chez l'homme. On voit différentes races d'animaux modifiées insensiblement suivant les lieux. L'homme est encore plus sensible à toutes ces influences extérieures que l'animal; il y est soumis par un plus grand nombre de points. Son régime de vie, ses habitudes en sont profondément modifiés, et par là toute sa nature. Sa constitution en est directement atteinte, et, suivant qu'elle est telle ou telle, un genre de vie particulier s'établit et entraîne une foule de conséquences physiques et morales très-distinctes. Les climats tempérés et agréables rendent plus communs le tempérament heureux, caractérisé par la liberté de toutes les fonctions. Des circonstances moins favorables et très-diverses produisent celui que l'on désigne spécialement sous les noms d'*atrabilaire* et de *mélancolique*.

[1] Virey, T. I, p. 265-273; — Perrin, *De la Périodicité*, p. 9.
[2] Perrin, *op. cit.*, p. 3-9; — Virey, T. I, p. 249-265.
[3] Gioja, T. I, p. 103.

Mais l'influence du climat sur la maladie ne tient pas seulement à son influence sur le tempérament. Il est notoire qu'il les produit directement; que plusieurs maladies sont endémiques, et que presque toutes sont liées à des degrés divers aux changements des saisons.

Parmi les maladies, celles qui ont les effets les plus constants sur les opérations intellectuelles, telles que les inflammations lentes du cerveau ou des organes de la génération, et même celles du poumon, sont particulièrement propres à certains pays et à certains climats.

D'autres, qui ont des effets différents, appartiennent à d'autres circonstances locales. Celles des pays marécageux et humides sont les catarrhes, les pituites, les épanchements lymphatiques; celles des pays brûlants et secs intéressent particulièrement le système nerveux.

Il y a plus, nombre d'exemples prouvent que dans les divers climats les mêmes maladies n'ont pas le même cours, et ne doivent pas être attaquées par le même traitement.

De tous les effets de climat, celui qu'ont les pays chauds de hâter le moment de la puberté des deux sexes, et de conduire à une impuissance précoce, est celui qui a le plus d'influence sur les habitudes et sur l'existence tout entière.

Le climat agit aussi sur les organes de la voix, et, par eux, il semble devoir agir également sur le caractère des langues [1].

L'influence du climat n'est pas la même sur le riche et sur le pauvre; le premier a beaucoup plus de moyens que le second de se soustraire à ses influences fâcheuses.

Les plantes marines et les poissons qui vivent dans les profondeurs des grandes masses d'eau sont les êtres vivants qui sont le moins soumis aux influences des climats [2].

§ VII. *Influence de l'éducation, de la profession, du régime, du genre de vie, de la condition, de l'état de fortune, de la constitution civile et politique, des croyances religieuses, du degré de civilisation et des races.*

L'action de l'homme sur les animaux et sur les plantes en modifie jusqu'à un certain point les qualités naturelles. A plus forte raison

[1] Cabanis, *Rapports*, etc., T. IV, pag. 132-231, 497-501.
[2] Gioja, T. I, pag. 83-94, 204-209.

le même genre d'influence doit-il être sensible lorsqu'elle s'exerce sur l'homme. Aussi le moral et le physique s'en ressentent-ils profondément; ils en reçoivent d'abord une impression directe, et réagissent ensuite l'un sur l'autre. La nature des aliments, les habitudes de sobriété ou d'intempérance, le nombre des repas, le lieu qu'on habite, l'heure du lever et du coucher, la nature et la durée du travail, sa variété ou son uniformité, la culture de telle ou telle faculté, l'inertie où certaines autres peuvent être laissées, ou la manière même de les exercer amènent des différences considérables dans le sujet. Un art de plus ou moins qu'on aura cultivé, par exemple la musique, sera une grande affaire. Il en est de même de la gymnastique, de la natation, de l'équitation, etc.[1]

Après l'éducation générale, qui doit être très-large, puisqu'elle doit s'étendre à toutes les facultés physiques, intellectuelles et morales, ce qui exerce le plus d'influence sur l'homme dans l'usage qu'on lui fait faire de son activité, c'est l'état ou la profession. Toutes ses facultés prennent alors, comme une direction et des habitudes spéciales, qui tendent d'autant plus à rapetisser l'homme que la fonction professionnelle est elle-même restreinte à un plus petit nombre de pensées et d'opérations, par exemple, dans le travail divisé de la plupart des industries, et qu'on y est plus long-temps et plus exclusivement astreint.

Quelle différence dans la vie et le caractère, suivant les professions, par exemple, entre la mère de famille campagnarde et bonne ménagère, et les femmes coquettes et désœuvrées de nos grandes cités! Une éducation de femme, sous l'une ou l'autre de ces deux influences, engendre des différences profondes tant au physique qu'au moral; différences morales par le physique, différences physiques par le moral[2].

Quelle différence encore entre l'homme qui ne se sert que de son cerveau et celui qui ne fait usage que de ses membres!

Les effets de ces causes sont encore accrus par un régime généralement en harmonie avec le genre d'occupation[3], par les influences

[1] Virey, T. II, pag. 1-41.
[2] Gioja, T. I, pag. 194-197. — Carus, *op. cit.*, pag. 150 et suiv.
[3] Cabanis, T. IV, pag. 3-131, 411-497.

morales du dehors, et surtout par les croyances et les pratiques religieuses.

N'oublions pas non plus que les conditions inférieures ou supérieures, la constitution politique et celle de la vie civile, la richesse et la pauvreté, le genre d'industrie nationale, les croyances, ont aussi une influence considérable sur les idées et les mœurs d'un pays.

Et comme les genres de vie constituent en grande partie les degrés de civilisation, il est clair que la vie errante et solitaire, la vie pastorale et nomade, la vie agricole, industrielle, commerciale, littéraire, etc., doivent avoir des effets très-prononcés sur les deux principes de l'homme. Ces différents états se compliquent encore par les influences extérieures, par le caractère propre des races et des individus.

CHAPITRE V.

CARACTÈRES PHYSIQUES AUXQUELS ON A CRU POUVOIR RECONNAÎTRE IMMÉDIATEMENT LE MORAL PAR LE PHYSIQUE.

§ Ier. *Caractères qui seraient en conséquence l'indice du développement plus ou moins grand des facultés et de la prédominance de l'une quelconque d'entre elles.*

Platon s'était imaginé que, chez les hommes d'une taille élevée, ou dont le cou est long, le cerveau se trouvait trop éloigné du cœur pour en être suffisamment stimulé. S'il est vrai, en général, que les grands hommes sont rarement des hommes grands, il ne faut pas oublier deux choses : la première, que les tailles exceptionnelles sont par là même peu communes; la seconde, que des hommes d'une stature élevée ont été pourtant des grands hommes, même par la force de la pensée; qu'enfin, on ne voit pas bien que l'élévation de la taille empêche la proportion, et qu'il est dès-lors naturel que le plus grand trajet que le sang doit parcourir soit compensé par une

[1] Gioja, T. I, pag. 83-94, 168-184, 204-209. — Virey, T. I, pag. 238, 244. — Carus, pag. 122. — Dumoulin, *op. cit.*, pag. 160-163. — Ennemoser, *op. cit.*, pag. 872-390.

impulsion plus forte. Des modernes, tels que Bacon, Richerand, Virey, ont cependant cru que l'opinion de Platon n'était pas dépourvue de fondement.

Mais une autre opinion généralement répandue, c'est que, toutes choses égales d'ailleurs, l'intelligence est en raison du volume de l'encéphale. Aristote, Pline, Galien, étaient déjà de cet avis; et beaucoup de modernes, tels que Soemmering, Blumenbach, Monro, Vicq-d'Azir, l'ont partagé.

Il paraît assez naturel de penser que, si le cerveau est la cause de l'intelligence, que cette cause soit efficiente ou qu'elle soit purement conditionnelle ou instrumentale, son énergie doit être proportionnée à son volume.

On ne fait pas attention cependant que c'est assimiler la pensée dans son rapport avec le cerveau à un effet physique produit par un agent matériel : par exemple, à un mouvement produit par une cause mécanique. Plus cette cause sera puissante, c'est-à-dire plus le volume sera considérable à densité égale, plus forte aussi sera l'action qu'elle exercera dans la chose. Mais la pensée n'étant pas un effet physique, il n'y a pas de raison d'affirmer qu'elle doit être, quant à son énergie, proportionnée au volume de l'organe qui contribue à la produire. Que l'action mécanique d'un organe, par exemple, la force d'un muscle destiné à faire mouvoir un membre, soit en raison de la force de ce muscle, et cette force en raison du volume, cela se conçoit encore, bien que des muscles plus grèles et plus faibles en apparence soient souvent plus forts que d'autres plus volumineux. Mais la pensée n'est point le produit d'une force physique, et la force physique ne peut être la mesure, unique du moins, de celle de la pensée. Le rapport entre la force qui produit un effet physique et celle qui engendre un effet psychique, n'est point un rapport d'identité, mais d'analogie, par la raison que le quantum d'un phénomène corporel et celui d'un phénomène spirituel n'ont point de commune unité de mesure, et ne sont eux-mêmes qu'analogues. Comparez, en effet, si vous le pouvez, au même dynamomètre tel degré de l'énergie musculaire et les degrés de l'énergie de l'attention ou du raisonnement.

Il est vrai cependant que le cerveau est en général l'organe immédiat et principal des phénomènes intellectuels; que l'homme en

a plus que les animaux domestiques qui l'environnent, et les animaux supérieurs plus que les inférieurs.

Mais, qu'on y prenne garde, si le volume de l'encéphale était à lui seul la raison, le signe, et pour ainsi dire l'expression visible de l'intelligence, on ne s'expliquerait plus pourquoi l'homme, dont l'encéphale est moins volumineux absolument que celui de l'éléphant et surtout de la baleine, pourquoi, disons-nous, il est cependant plus intelligent que ces deux espèces d'animaux. On ne s'expliquerait pas davantage pourquoi le cheval et l'âne, qui ont plus de cervelle que le chien et le singe, sont cependant moins intelligents; pourquoi le loup a d'autres instincts que la brebis, le porc ou le tigre, quoique le volume de l'encéphale soit à peu près le même dans ces trois espèces; pourquoi le pigeon et l'épervier, qui sont à cet égard dans le même cas, sont loin cependant d'avoir les mêmes mœurs. Comment surtout se rendre raison du prodigieux instinct du formica-leo, de l'abeille, de l'araignée, de la fourmi et de tant d'autres insectes ou animaux, dont l'encéphale est ou nul, ou problématique, ou tout au moins si peu de chose en volume?

N'est-il pas encore très-évident que, si la différence en volume entre ces cerveaux était la principale, l'unique même dans l'hypothèse, il ne pourrait y avoir qu'une différence en degré entre l'intelligence et les mœurs des différents animaux?

Il faut donc renoncer à ce terme de comparaison.

On s'est rejeté sur le poids de l'encéphale comparé au poids total du corps, et l'on a prétendu qu'un animal est d'autant plus intelligent que le quotient exprimant le rapport du poids du corps divisé par le poids du cerveau est plus petit.

Mais ce moyen d'appréciation n'est guère moins fautif que le précédent. Pourquoi, en effet, comparer le poids du cerveau au poids du reste du corps? La pensée est-elle donc plus difficile à produire dans un gros corps que dans un petit?

Que de faits et de conséquences se réunissent pour combattre cette hypothèse! Le rapport qui exprime le poids relatif du corps et de l'encéphale est en moyenne, chez l'homme, dans les quatre grandes périodes de la vie, $^1/_{22}$, $^1/_{25}$, $^1/_{30}$, $^1/_{35}$. D'où il suit que l'intelligence de l'enfant devrait être supérieure à celle du vieillard dans le

rapport de $^1/_{22}$ à $^1/_{35}$, à celle de l'homme mûr et dans toute la force de l'âge de $^1/_{22}$ à $^1/_{30}$, etc.

Comme le rapport du poids du cerveau à celui du corps est le même pour le dauphin, le babouin, la musaraigne et la taupe que pour l'homme, ces animaux devraient avoir la même intelligence que lui.

Bien plus, le rapport dont il s'agit étant de $^1/_{14}$ pour le canari, de $^1/_{23}$ pour le moineau et le serin, de $^1/_{25}$ pour le coq, de $^1/_{27}$ pour le pinson, de $^1/_{32}$ pour le rouge-gorge, le canari devrait avoir plus d'intelligence que Descartes, Leibnitz et Newton; le moineau et le serin plus que tout homme au-dessous de 25 ans; le pinson plus que le raisonneur le plus consommé; le rouge-gorge plus que le vieillard le plus expérimenté.

A ce compte, une linotte pourrait avoir plus de tête qu'un Ulysse ou un Nestor.

Suivant la même loi, la taupe, l'âne, la brebis, le veau, la plupart des quadrupèdes et des oiseaux seraient supérieurs à l'éléphant; le lièvre, le lapin, le chevreau, l'emporteraient sur le castor, les oiseaux sur le chien.

Pourquoi encore les animaux qui se trouvent dans le même rapport auraient-ils une intelligence et des mœurs différentes? Il faut donc que cette double différence tienne à quelque autre cause qu'à celle du poids relatif de l'encéphale au poids du corps.

On n'est pas plus heureux en substituant à la loi précédente celle qui se fonde sur le rapport du poids de l'encéphale au reste du système nerveux encéphalo-rachidien, et qui détermine les degrés croissants d'intelligence sur le chiffre qui exprime l'approximation de plus en plus grande de l'encéphale et de son terme de comparaison, ou son égalité ou sa supériorité.

A ce compte, en effet, la réputation de ruse qu'on a faite au serpent serait bien mal fondée, puisqu'il est certain de ses nerfs qui l'emporte sur tout l'encéphale.

Chez les batraciens et les poissons le volume des nerfs est encore supérieur. Chez les mammifères des degrés les plus élevés, le poids de l'encéphale approche davantage de celui des nerfs, mais il ne l'atteint pas encore.

Mais le jeune dauphin, le chien de mer, les oiseaux ont, à cet

égard, l'avantage sur l'homme, et devraient avoir plus d'intelligence que lui. Le dauphin devrait l'emporter sur l'orang-outang, le phoque sur le chien, et tous les trois sur le reste des animaux.

Les résultats ne sont pas plus satisfaisants si l'on compare seulement le poids du cerveau et celui du cervelet.

Ces deux parties de l'encéphale sont chez l'homme dans le rapport de 9 à 1, rapport plus fort dans les singes. Suivant la même loi, le bœuf devrait avoir plus d'intelligence que le cheval; la taupe, le rat, le lièvre, le bœuf encore, le mouton, plus que le castor.

Sœmmering, Cuvier, Ébel, ont aussi cherché un moyen d'apprécier comparativement l'intelligence des animaux dans le rapprochement de largeur de la base du cerveau et de la moelle allongée. Mais, sous ce rapport encore, des faits importants viennent contredire la théorie. Ainsi, l'homme serait inférieur au dauphin dans le rapport de 7 à 13; le chien serait moins intelligent que le lapin, le bœuf moins que le veau.

Camper imagina un autre moyen d'estimer la force respective des intelligences : ce moyen consiste à prendre la mesure de l'angle facial formé par les deux lignes qui se rencontrent à la dent laniaire supérieure, et dont l'une se dirige vers le point le plus élevé du crâne, et dont l'autre traverse le trou auditif externe. Plus l'ouverture formée par ces deux lignes approcherait de l'angle droit, plus le sujet possèderait d'intelligence.

Lavater, partant de cette donnée, a construit une sorte d'échelle du développement progressif des intelligences, depuis la grenouille jusqu'à l'Apollon du Belvédère.

Mais ici, comme dans tous les systèmes précédents, les faits sont loin d'être d'accord avec l'hypothèse. C'est ainsi, par exemple, que l'enfant devrait avoir plus d'intelligence que l'homme fait, puisque l'angle facial du premier est à celui du second comme 90 est à 80. Le plus borné des Blancs devrait être supérieur au plus intelligent des Noirs. Le lièvre, la marmotte, le babyroussa, auraient plus d'entendement que le cheval. Les trois quarts des animaux connus auraient les mêmes instincts, la même industrie, et ne différeraient des autres qu'en degrés. Comment expliquer alors la différence de mœurs et d'instincts du chien et du loup?

Que deviennent, dans cette hypothèse, les différences qui peuvent exister entre les individus, d'après la plus ou moins grande quantité de liquide encéphalo-rachidien, d'après le plus ou moins de développement des sinus frontaux et des muscles sourciliers?

On n'est guère plus avancé lorsqu'on divise la face en trois régions, dont la supérieure, qui s'étend depuis la racine du nez jusqu'au point le plus élevé du front représente l'intelligence; dont la moyenne, qui s'étend depuis la bouche à la racine du nez, correspond aux sentiments, et dont la troisième, qui part de la bouche et va jusqu'à l'extrémité du menton, est affectée aux instincts, particulièrement à la sensibilité.

Sans nous demander ce qu'on entend ici par instincts, par sentiments et par intelligences, nous pouvons faire observer, et nous aurions pu le faire plus tôt, que les apparences peuvent être fort trompeuses pour la partie supérieure, puisque l'hydrocéphalie donne une tête très-faible en pensée et très-forte en volume. Que l'affection soit dans les ventricules du cerveau ou en dehors, ou bien à la fois et en dehors et en dedans de cet organe, elle a toujours pour conséquence, chez les jeunes sujets principalement, de développer outre mesure la partie supérieure de la tête, et de faire perdre en intelligence à proportion.

Les peuples du Nord en général, sans en excepter les sauvages de l'Amérique, ont cette partie de la tête plus développée que ceux des régions moyennes et méridionales, sans pour cela posséder une dose supérieure de facultés.

Un autre système, qui a fait plus de bruit que les précédents, et qui compte encore des partisans, le système de Gall, a cela de commun avec la plupart des autres: il suppose que le cerveau est l'instrument de l'intelligence, que l'intelligence est en raison du développement de l'organe. Mais il a cela de propre que : 1° tout en admettant l'unité de l'encéphale, il le suppose cependant composé d'autant d'organes distincts et dont les fonctions de chacun sont indépendantes de celles des autres, qu'il y a de facultés fondamentales; 2° que ces facultés sont aujourd'hui connues, ainsi que les parties du cerveau qui en sont au moins l'instrument sinon la cause; 3° que ces organes partiels sont situés à la surface du cerveau ou y aboutissent tout au moins, etc.; 4° que celles qui forment des pro-

tubérances correspondent à ces facultés prépondérantes; 5° que les dépressions physiques correspondent à des faiblesses de l'ordre psychique; 6° qu'en un mot, il y a entre les deux ordres de faits parallélisme complet, constant, perceptible; 7° que ce parallélisme constitue la phrénologie, et sa percevabilité, la crânioscopie.

En réfléchissant quelque peu à ces propositions essentielles du système de Gall, on est tout naturellement conduit à faire ses réserves pour la partie commune à ce système et aux précédents, et à maintenir les observations critiques applicables ici comme là.

Quant aux propositions essentielles au système, on se demande :

1° Comment, si l'encéphale forme un organe complexe, mais unique néanmoins dans sa complexité, comment il peut fonctionner diversement, et surtout d'une manière indépendante dans chacune de ses parties ? Une simple machine, telle qu'une horloge destinée à marquer les années, les mois lunaires, les mois solaires, les jours, les heures, les minutes et les secondes, par autant d'aiguilles, ne formerait une machine unique qu'à la condition d'avoir un seul mobile, une maîtresse roue, qui, par des engrenages successifs et multipliés, imprimerait aux différents systèmes de rouages qui composent la machine un mouvement propre à produire l'effet voulu. Cette maîtresse roue ne dépendrait point des autres, mais toutes en dépendraient, sans du reste qu'elles se commandassent entre elles; en sorte qu'une partie secondaire de la machine pourrait se briser sans que le reste en fût altéré, cela jusqu'à ce qu'il ne restât plus que la zone première, mais dont le mouvement ne produirait aucun des effets voulus.

Ce système sera déjà une sorte d'organisme, mais extrêmement imparfait en comparaison de celui des êtres vivants, où l'on distingue non-seulement une multiplicité d'appareils, d'organes ou de rouages, mais encore une influence réciproque de l'un sur l'autre, une solidarité plus ou moins prononcée entre tous. Or, si dans une machine ordinaire, quelque simple qu'elle soit, il y a nécessairement unité de mobile, transmission du mouvement dans toutes les parties, dépendance unilatérale de toutes ces parties par rapport à celles qui les séparent du moteur, à plus forte raison cette dépendance doit-elle exister dans une machine vivante telle que l'encéphale.

On se demande en outre :

2° Comment les phrénologistes sont parvenus à dresser leur double liste des facultés et des organes, et quelle est cette liste, quels sont ces organes ?

3° Comment il se fait que les parties si diverses de l'encéphale qui occupent la région centrale du cerveau et sa base, la base du cervelet, la partie supérieure de la moelle allongée, n'aient aucun rôle à jouer dans les phénomènes psychiques, ou comment ce rôle peut se manifester à la surface de l'encéphale ? Comment, s'ils restent oisifs dans le jeu organique du sentir, du penser et du vouloir, comment des parties beaucoup plus similaires, homogènes, telles que les différentes portions de la substance corticale du cerveau, peuvent produire des faits cependant si divers ? Comment encore des animaux dont la partie externe du cerveau ne présente point ces anfractuosités qui se remarquent chez d'autres, et auxquelles on fait jouer un si grand rôle chez l'homme, peuvent avoir des instincts analogues à ceux des animaux dont le cerveau est plein de ces circonvolutions ?

Beaucoup d'autres difficultés surgissent des différentes parties du système ; elles viendront en leur lieu.

Il faut voir maintenant quelle est la valeur des raisons qui ont porté Gall à reconnaître plusieurs organes dans un seul. C'est : 1° la diversité même des phénomènes psychiques ; 2° celle de l'insensibilité diverse des facultés, par exemple, entre la mémoire et le jugement ; 3° celle de l'aptitude plus ou moins grande de la même faculté appliquée à divers ordres d'idées, par exemple, la plus grande facilité à se rappeler les faits que les dates ; 4° l'apparition et la disparition successives des facultés ; 5° l'affaiblissement des unes, tandis que les autres conservent toute leur puissance, par exemple, la perte de la mémoire et la persistance du raisonnement ; 6° le repos des unes quand les autres travaillent, comme le délassement par le changement d'occupations intellectuelles ; 7° le sommeil des unes et la veille des autres, ce qui est manifeste dans le sommeil et le somnambulisme ; 8° le désordre de celles-ci et la régularité de celles-là, comme dans les monomanies.

Si c'étaient là des raisons suffisantes d'admettre un nombre indéfini d'organes, à fonctions distinctes et pour ainsi dire isolées, il faudrait qu'on ne pût pas expliquer autrement les faits : je veux

dire par une hypothèse plus naturelle ou moins violente. Or, tout en admettant que l'encéphale est l'instrument de l'âme dans toutes ses fonctions, il n'y a nulle nécessité à le diviser en plusieurs organes distincts, alors même que la continuité de ses parties et son unité organique ne s'y opposeraient pas physiquement et physiologiquement.

En effet : 1° pour qu'un même instrument produise des effets divers, par exemple, un orgue des airs différents, il suffit qu'il soit mis en jeu de plusieurs manières. 2° La diversité dans l'intensité des phénomènes s'explique de même par une intensité d'action variée dans la cause de leur mouvement. 3° Pas plus de difficulté pour comprendre la différence dans l'exercice d'une même faculté, en ce qui regarde la participation du cerveau : la cause peut en être dans l'âme qui n'a pas la même aptitude pour faire un usage également habile de l'organe dans un cas et dans un autre, tout de même que l'artiste ne réussit pas également bien avec les mêmes instruments à rendre tous les effets de son art. Il suffit que l'organe doive subir un jeu différent, pour produire les phénomènes divers, et qu'il ne soit pas également propre à remplir ces jeux variés sans l'action de l'âme, ou que l'âme elle-même n'ait pas l'habileté suffisante pour tirer toujours un parti également bon d'un instrument d'ailleurs excellent, mais qui ne produit des effets variés qu'à la condition d'être employé différemment. Si parfois des facultés disparaissent ou donnent des produits désordonnés quand d'autres subsistent et fonctionnent régulièrement, la faute peut en être à l'âme ou à l'organe : si elle en est à l'organe, c'est un rouage secondaire qui se brise ou se détraque, c'est un instrument qui n'est plus monté comme il doit l'être.

Pas donc la moindre nécessité, pour expliquer ces faits d'ailleurs incontestables, de recourir à l'hypothèse forcée de la multiplicité des organes dans un seul.

Il suffirait, au besoin, d'admettre que telle partie doit jouer le rôle principal dans un cas, telle autre partie dans tel autre cas, mais sans qu'il y eût absence de toute coopération ou de tout retentissement dans toutes les parties environnantes.

Si dans le sommeil mes perceptions visuelles, auditives, etc., n'ont pas la même régularité, la même fixité que dans l'état de

veille, est-ce à dire encore que le cerveau fonctionne par d'autres parties dans l'état de veille que dans l'état de sommeil? Ne suffit-il pas, pour rendre raison de cette différence, de savoir que dans l'état de veille il y a impression des choses extérieures sur mes organes ; que cette impression est subordonnée à la distribution des objets visibles dans l'espace, à la direction des regards, à leur fixité ou à leur inconstance, quand, au contraire, dans l'état de sommeil, le jeu s'exerce en dehors de toutes ces conditions de régularité et de fixité par le mouvement imprimé accidentellement ou suivant une loi en apparence désordonnée aux extrémités nerveuses internes[1]?

Nous connaissons les idées fondamentales du système de Gall et les motifs qui les ont produites : il faut en voir l'exécution.

Il doit y avoir dans la détermination des organes partiels des facultés un parallélisme constant. Mais comme les idées des organes et des facultés, ainsi que celle du rapport qui les unit, sont de l'ordre contingent, l'expérience seule peut faire connaître et ces facultés et ces organes, et le rapport déterminé qui existe entre ces deux choses. Encore est-il vrai de dire que les facultés, prises en elles-mêmes, ne sont pas des phénomènes, que leurs produits seuls possèdent ce caractère.

Cela étant, comment procéder dans l'observation de ces trois faits? Il est bien évident tout d'abord que le rapport ne peut s'observer avant les deux termes qu'il relie. Il est clair encore que si les protubérances peuvent être connues comme telles, on ne peut les connaître, au contraire, comme organes, qu'après avoir reconnu l'existence des facultés et le rapport de concomitance qui les rattache aux organes. Encore faut-il, comme dans toute connaissance expérimentale qui aspire à être érigée en loi, que cette concomitance soit constante ; qu'elle ait été observée souvent et invariablement.

Si l'organe peut exister sans la faculté ou la faculté sans l'organe, l'organe n'est plus nécessaire à la faculté, et n'en est plus ni l'effet ni la cause. Nous disons ni l'effet ni la cause, parce qu'il peut être l'un ou l'autre, et, jusqu'à un certain point, l'un par l'autre. En effet, l'organe, dans le sens des phrénologistes matérialistes, serait la cause de la faculté. Mais il peut en être l'effet d'abord, et ensuite

[1] Gioja, *op. cit.*, T. I, pag. 151-170.

une cause instrumentale des produits de la faculté, d'autant plus énergique même que la faculté s'en sera servie plus souvent et avec plus d'habileté.

Une seule chose, des trois que nous considérons, peut donc être observée, déterminée sans les deux autres : ce sont les facultés. Ainsi, la psychologie est parfaitement exécutable sans l'organologie, tandis que l'organologie n'est pas possible sans la psychologie.

Il serait donc très-rationnel d'arrêter d'abord la liste des facultés d'après l'observation interne. Cette liste une fois dressée, on ne pourrait procéder à celle des organes qu'en passant d'un sujet à un autre, et en s'attachant aux facultés prépondérantes ici ou là. Car, chez un sujet où cette inégalité ne se rencontrerait pas, que du reste les facultés prises dans leur ensemble fussent également fortes ou également faibles, il n'y aurait pas là de prééminence, par conséquent pas d'organologie possible.

Il faut donc qu'il y ait inégalité dans les facultés et dans les organes, et que la seconde suive fidèlement la première chez tous les sujets. Ce n'est qu'après avoir constaté cette coïncidence non pas une fois, mais des centaines ou des milliers de fois, c'est après avoir constaté les coïncidences contraires, qu'on pourra établir les lois de la phrénologie ; jusque-là ce n'est qu'une hypothèse, une pure chimère peut-être. C'est même une science démontrée impossible, faute de fondement dans la nature, si ce qu'on nous donne comme facultés ou groupes de facultés est impossible.

Or, si l'on se rappelle ce que nous avons dit précédemment des facultés, de leur nature, de leur nombre et de leur classification, et si nos résultats doivent être considérés comme l'expression de la vérité, on sera forcé de reconnaître que la liste et la classification des facultés par les phrénologistes ne peuvent être admises.

Gall reconnaît trente-cinq facultés, dont neuf instincts ou penchants, douze sentiments, douze facultés perceptives et deux facultés réflexives.

Cette division des facultés en quatre catégories n'est pas fondée. En réalité, il n'y a que sensibilité et intelligence. L'activité est au fond de toute phénoménalité d'une espèce ou d'une autre.

Les penchants ou instincts sont des phénomènes complexes, qui se rattachent à la sensibilité, à l'intelligence, et qui supposent, comme

tous les autres, l'activité. Mais tantôt cette activité se sait et se possède, tantôt elle s'ignore et ne s'appartient pas. Les actes instinctifs diffèrent beaucoup chez l'homme et chez l'animal. Dans l'homme, développé surtout, l'instinct est peu ou point séparable de la raison.

Les organes de la raison, ceux de la perception, doivent donc fonctionner simultanément dans les actes instinctifs. Il en est de même dans les sentiments, dans les facultés perceptives et dans les réflexives. C'est donc une erreur grave de prétendre qu'à chacune de ces classes de facultés est affectée une région spéciale de la substance encéphalique, et dans cette région une place particulière pour chacune des subdivisions de ces régions premières.

Notons aussi que les penchants et les autres facultés ont été distingués, fort mal distingués, suivant leurs objets, parce que ces objets ne sont point déterminés : ce sont encore des abstractions.

Il fallait ou considérer les facultés d'une manière très-générale, très-abstraite, ou d'une manière très-concrète. Dans le premier cas, on n'aurait eu qu'un très-petit nombre de facultés; dans le second, on en aurait eu une infinité. Pourquoi, par exemple, si l'on distingue la mémoire des couleurs de la mémoire des sons, ne distinguerait-on pas une mémoire spéciale pour chaque espèce de couleur, et une mémoire plus spéciale encore pour chaque nuance d'une même couleur ? Pense-t-on, au contraire, avoir de bonnes raisons pour s'arrêter dans ces subdivisions à un certain degré d'abstraction ? Qu'on dise donc quelle est cette raison. Elle est prise, dit-on, du langage, qui n'admet pas seulement la perception, mais encore des couleurs. Soit; mais le langage n'admet pas seulement des couleurs, il a aussi les termes de bleu, de rouge, de jaune, etc. Il fallait donc descendre jusque là, ou rester dans la généralité plus élevée de perception, ou descendre tout au moins aux perceptions déterminées de chaque sens. Or, par une inconséquence bizarre, on donne la faculté des sons, des couleurs, et l'on ne donne pas celle des odeurs ni des saveurs.

De même, quand on admet l'instinct de la constructivité, pourquoi ne pas admettre autant d'instincts secondaires qu'il y a d'espèces réelles de constructions ; par exemple, l'instinct de faire des nids, celui de faire des toiles, celui de construire des cellules, des terriers, des tas de terre ou de brins d'herbe sèche, de

bois, etc.? Il fallait donc ne pas descendre jusqu'à la constructivité, ou pousser beaucoup plus la subdivision; car la faculté de construire, la constructivité, n'est qu'une abstraction : on ne construit pas sans construire quelque chose, et chaque espèce construit à sa manière, et cette manière de l'espèce se trouve encore modifiée par les individus.

Sous le titre de sentiments, on a confondu beaucoup de choses très-distinctes : les conceptions, les sentiments proprement dits, les passions, les facultés de l'entendement; et, d'un autre côté, ni les facultés intellectuelles, ni les passions, ni les sentiments, ni les conceptions n'y sont énumérés complètement. Double vice fort grave : confusion, énumération incomplète.

Il en est de même des facultés perceptives : toutes les espèces de perception ne se rencontrent pas sous ce titre, et l'on y trouve par contre une multitude de conceptions qui n'auraient point dû s'y rencontrer.

Enfin, les facultés dites réflexives, — et pourquoi réflexives? — sont au nombre de deux : la comparaison et la causalité. Ce qui est une confusion et une énumération incomplète encore. La comparaison est un acte de l'entendement, une opération préliminaire d'une autre, et naturellement une faculté spéciale, puisqu'elle ne donne aucun produit distinct ou propre. La causalité ou plutôt la raison, qui donne la notion de cause, en donne une multitude d'autres qui ne sont pas moins primitives et *sui generis* que celle-là : telle est par exemple celle de substance.

Voilà donc un premier point jugé : c'est que les facultés de l'âme sont mal observées et mal classées. Je ne dis pas qu'elles sont mal nommées, c'est la moindre des choses. Elles ont, en outre, le vice fort grave, dans le système surtout, de n'être pas pour la plupart fondamentales ou premières. Un autre vice qui est comme le pendant de celui-là, c'est que des facultés fondamentales, telles que l'intelligence et la sensibilité, ne s'y trouvent point. Que même les divisions les plus générales de ces facultés n'y ont pas de place encore; on y chercherait en vain la conscience psychique, l'attention, la réflexion, la mémoire, la sensation, le sentiment proprement dit, etc., etc. [1]

[1] Voir, sur ce sujet, notre *Anthropologie*, pag. 181-340.

Si l'un des termes du parallèle qui doit constituer la phrénologie est manqué, et c'est ici le terme capital, il est impossible que l'autre soit bien observé et bien classé : il ne peut pas y avoir d'organes pour des facultés imaginaires ; et s'il y a les organes pour les facultés réelles, comme ils n'ont pu être cherchés, attendu que ces facultés sont restées la plupart inconnues dans leur propriété constitutive ou essentielle aux phrénologistes, ils n'ont pu être trouvés. On a donc été conduit, à la suite d'une première méprise, à chercher ce qui ne pouvait pas se trouver, à imaginer par conséquent ce qui n'existait pas, et à ne pas remarquer ce qui, dans la pensée fondamentale du système, ne pouvait être remarqué.

C'est ainsi, en effet, que la théorie se trouve, dans la partie organique, en contradiction avec les résultats de l'expérience de bien des manières : nous ne parlerons que d'un petit nombre.

1° Elle suppose que la substance cendrée ou corticale du cerveau et du cervelet, par ses circonvolutions, joue un rôle jusque dans les phénomènes psychiques, et un rôle presque exclusif. Déjà nous avons fait remarquer combien il est peu vraisemblable que les parties qui sont à la base ou dans le milieu de l'encéphale, parties d'ailleurs beaucoup plus distinctes et plus caractérisées que celles qui forment la superficie de l'encéphale, n'aient pas une importance aussi grande au moins ; que la vivisection faite sur l'homme et les animaux prouve, au contraire, de concert avec l'anatomie, que ces parties inférieures ou centrales sont réellement plus importantes que le reste. Nous ajoutons maintenant que les encéphales des animaux qui ne présentent point de circonvolution, qui sont unies, n'en sont pas moins les instruments d'un instinct supérieur ; qu'il y a bon nombre d'animaux qui ne possèdent point de ces circonvolutions, par cette raison radicale qu'ils n'ont point d'encéphale, et qu'ils n'en sont pas moins pleins d'industrie ; qu'il en est enfin chez lesquels ces circonvolutions sont aussi nombreuses ou plus nombreuses même que chez l'homme, par exemple l'éléphant, et qui ne sont cependant pas au-dessus de l'homme par l'intelligence, ni même au niveau.

2° Que ni le volume ni le poids absolu ou relatif de l'encéphale n'est un caractère distinctif essentiel de l'étendue et de l'énergie des facultés, pas plus que du jeu régulier de leurs fonctions, puisque les idiots n'ont pas moins d'encéphale, proportionnellement à leur

taille, que les hommes sains d'esprit, et que chez eux le poids de cette partie du corps n'est pas non plus inférieur au poids moyen de celle des hommes les mieux doués [1].

3° Que la distribution des différentes classes de facultés, et de quelques-unes d'entre elles en particulier, a été faite d'après une analogie qui n'a rien de rigoureux, puisqu'elle n'a pour base qu'une métaphore. C'est ainsi qu'ayant appelé l'une de ces classes *supérieure*, une autre *moyenne*, une troisième *inférieure*, suivant qu'elles deviennent de plus en plus le partage commun de l'homme et des animaux, ou qu'elles sont de moins en moins rationnelles ou de plus en plus expérimentales, le créateur de la phrénologie s'est imaginé que c'était là une raison suffisante de placer au sommet de l'encéphale les organes de la classe supérieure, en bas et derrière ceux de la classe inférieure, dans la région moyenne enfin les organes des facultés intermédiaires. C'est ainsi que, dans les détails encore, l'organe qui fait rechercher les hauteurs, qui attache aux montagnes, est aussi l'organe de l'orgueil [2].

Si Gall a semblé un instant avoir raison sur ce point, c'est en ce qui regarde les fonctions du cervelet.

Or, il est reconnu aujourd'hui, et par de nombreuses observations faites par divers physiologistes, que si le cervelet préside à une fonction quelconque, ce n'est point à celle qui lui avait été dévolue d'abord [3].

Il a été reconnu encore que des lésions organiques affectant d'autres régions que celles qui étaient censées présider à certaines facultés, à celle de la parole, par exemple, entraînaient la perte de ces facultés, malgré l'état parfaitement sain des parties organiques qui auraient dû présider à l'opération [4]. On a reconnu encore des penchants très-prononcés, par exemple ceux du meurtre et du vol, celui du calcul, chez des sujets qui, loin de présenter un développement extraordinaire des organes qu'on prétend être la cause ou l'effet de ces penchants, semblaient plutôt en manquer [5].

[1] Voir M. Lélut, *Rejet de l'organologie*, pag. 7, 8, 195-196, 315-333.
[2] Lélut, *ibid.*, pag. 171.
[3] Lélut, *ibid.*, pag. 128-129, 151-154-157; 3, 4, 312.
[4] Lélut, *ibid*, pag. 3 et 4.
[5] *Ibid.*, pag. 312.

Quelle confiance peut-on d'ailleurs avoir en un système conçu avec tant de précipitation, de confiance et de mauvaise foi, que la détermination de l'organe d'une faculté ne se fonde quelquefois que sur un fait unique, encore pris chez les animaux plutôt que chez l'homme seulement, ou que d'autres fois l'organe indiqué n'existe pas dans l'espèce animale à laquelle on l'assigne, ou que, s'il existe, il est mal indiqué, ou que si l'indication est juste, le volume relatif de l'organe n'est pas celui que l'auteur accuse; que les dessins sont ou infidèles ou en désaccord avec la lettre qui les explique ; qu'il n'y a pas accord entre les phrénologistes ni sur le nombre, ni sur la place occupée par les organes; que la liste de Gall a été tellement remaniée par ses successeurs qu'elle est en grande partie changée, tant par le déplacement des facultés reconnues par tous que par une multiplicité d'autres qui ont été ajoutées aux premières, par le dédoublement de quelques-unes qui ont paru composées, par la réunion de quelques autres qui ont semblé n'en former qu'une seule[1] ? Mais ce qui achèverait d'ôter tout crédit au système de Gall, alors même qu'il aurait un certain fondement, c'est le charlatanisme frauduleux dont il a cru devoir user pour mieux accréditer sa doctrine. Nous laissons parler M. Leuret.

« Il y a dans la collection de Gall, collection qui fait maintenant partie du Musée d'anatomie du Jardin des Plantes, trois portions de crâne attribuées chacune à trois individus différents : l'une à un musicien (il n'est pas dit si ce musicien était ou non aliéné); l'autre à une certaine baronne Franke qui, dans un accès de lypémanie, se serait suicidée; on montre sur cette portion de crâne l'organe de la circonspection excessivement développé pour une tête de femme. La troisième portion du crâne est attribuée à un marchand, mort dans un accès de folie érotique; les cavités qui logent le cervelet y sont indiquées comme ayant des dimensions considérables. Or, les trois portions de tête, savoir : celle du musicien, celle de la baronne Franke, celle du marchand érotique, ne sont pas autre chose que trois portions d'un même crâne..... Le tout réuni forme une belle tête d'homme[2]. »

[1] Lélut, *op. cit.*, pag. 206-246, 262-289, 53, 54.

[2] *Traitement moral des aliénés*, pag. 51. — Voir aussi sur tout le système de Gall, Carus, *op. cit.*, pag. 377; Ahrens, etc., T. I, pag. 221-247. —

§ II. *Caractères physiques auxquels Lavater a cru pouvoir reconnaître les dispositions, les habitudes et les états de l'âme.*

Tout le corps, pour Lavater, est un signe de l'âme. L'organisme, qui est ou un effet, ou une cause, ou l'élément d'un ensemble harmonique, est donc une sorte de langage que l'âme parle fatalement. Plus tard, lorsque l'habitude de la réflexion est venue se mêler aux mouvements de la nature, le moi peut, dans une certaine mesure, commander à l'âme et au corps, et, par l'exercice d'une liberté plus ou moins puissante, contenir ou modifier les penchants, en faire naître qui n'existaient pas dans le principe. De cette manière, les signes corporels peuvent être eux-mêmes modifiés, ou n'exprimer qu'une tendance qui n'est point obéie, ou bien rester muets quand cependant le cœur et l'intelligence parlent. En d'autres termes, l'usage raisonné de la liberté peut modifier ou contredire la nature extérieure comme signe de l'intérieur.

C'est dire que la physiognomonie serait d'une pratique beaucoup plus sûre si l'homme n'était pas libre. Comme science, elle aurait encore ses difficultés : il s'agirait toujours de découvrir le signe externe qui correspond à la disposition interne.

La physiognomonie est, en effet, une science d'observation, où le procédé de Bacon peut être très-utilement appliqué. On peut donc ici dresser trois tables : table de présence, table d'absence, table de proportion. Mais cette méthode elle-même n'est sûre qu'autant que les observations sont faites sur une très-grande échelle, et que les résultats sont assez constants pour qu'on puisse les regarder comme des lois, sinon certaines, du moins d'une probabilité imposante.

Pour faciliter encore le travail, on peut, comme le prescrit Lavater, distinguer dans le corps humain les parties solides et les

Les physiologistes les plus éminents sont peu favorables à la phrénologie. Cuvier, Georget, Longot, Flourens, Müller, Magendie, quand ils ont eu occasion de s'en expliquer, ne se sont pas bornés à un doute ou à un défaut de sympathie. M. Magendie appelle le système en entier « des créations d'esprit tout-à-fait arbitraires et souvent contradictoires. » (*Leçons sur le système nerveux*, T. I, pag. 54 et suiv.) Voir aussi pag. 81, 89, 90, 167, 193, 213; et T. II, pag. 11 et 13. — Balmès, *Mélanges religieux, philosophiques*, T. II, pag. 62-105, 155-176, 274-296.

parties molles, en diviser les capacités en trois régions : celle de la tête, celle de la poitrine et celle de l'abdomen. On peut diviser de même la tête, comme la région qui, à elle seule, représente éminemment la vie sous toutes ses formes. On peut s'aider aussi des différentes figures géométriques qu'affectent plus ou moins sensiblement cette partie du corps, ou les parties de cette partie.

Mais ce sont là des moyens ou des règles qui ne peuvent réussir qu'entre les mains d'observateurs sagaces et opiniâtres. Et, quand bien même on y joindrait tous les autres expédients plus ou moins ingénieux que prescrit Lavater, par exemple, de rapprocher les aptitudes extrêmes, les habitudes les plus opposées, l'Institut et Charenton, la crosse et l'épée, tout cela ne donnerait point le talent de l'observation à qui ne le possèderait pas. Rien donc ne peut suppléer à une certaine aptitude naturelle.

Et encore qu'on possédât ce talent, et qu'on l'appliquât de la manière la plus circonspecte et la plus méthodique, il resterait toujours beaucoup à faire. Lavater lui-même est loin d'avoir rempli son programme. L'eût-il fait, eût-il possédé une science peut-être possible en soi; en eût-il consigné par écrit, avec la plus grande précision, tous les résultats; eût-il fait connaître avec la même exactitude tous les procédés par lui employés ou à employer, cette science ne pourrait cependant s'acquérir par un autre qu'à la condition, non-seulement de suivre avec soin la même marche, mais encore d'observer long-temps, d'observer beaucoup, et par-dessus tout de posséder le tact nécessaire [1].

CHAPITRE VI.

DE LA VIE, DE SES FORMES, DE LEUR UNITÉ HARMONIQUE.

La vie, considérée dans ses effets, se compose de deux ordres de phénomènes, les physiologiques ou corporels, et les psychiques ou

[1] Voir Lavater, et l'abrégé que nous avons donné de la doctrine, avec une appréciation critique, dans le T. II de notre *Anthropologie*, pag. 57-181; Ahrens, T. I, pag. 219-221; Virey, T. II, pag. 55-67, 131-171; Carus, pag. 448.

spirituels. Il en est qui participent de ce double caractère, telles que les sensations et les perceptions.

La vie, considérée dans son principe, consiste dans sa cause unique ou multiple qui produit les phénomènes corporels et psychiques.

Considérée dans ses effets et dans sa cause tout à la fois, la vie pourrait donc être définie: les déterminations constamment variables d'un sujet, résultant de l'action incessante et propre, fatale, spontanée ou volontaire de ce sujet même.

On distingue trois degrés de vie, qu'on appelle aussi des espèces de vie : la végétative, l'animale et l'humaine [1].

Si les êtres qui occupent les degrés supérieurs de la vie n'ont pas passé par les degrés inférieurs, ou plutôt s'ils ne s'y sont pas arrêtés et n'en ont par conséquent pas revêtu les formes d'une manière bien déterminée, s'il n'y a pas eu pour eux métamorphose proprement dite, il est certain cependant qu'ils gardent encore quelque chose des degrés inférieurs, qu'ils les cumulent avec les degrés supérieurs, et que ceux-ci ne peuvent pas être, à certains égards, sans ceux-là. C'est ainsi que la nature humaine suppose la nature animale, et celle-ci la nature végétale. Ce qui ne veut pas dire cependant que des natures raisonnables ne puissent pas exister sans être unies à des corps, ni même que la sensibilité soit inconcevable sans une organisation.

Des naturalistes ont soutenu que nous passons rapidement par tous les degrés inférieurs de l'animalité, pour arriver à celui que nous occupons, et qu'ainsi le fœtus humain passe par les états successifs d'œuf, de ver, de têtard, de poisson, etc., quoiqu'il n'ait aucune de ces formes parfaites. Ainsi ,i l aura du têtard la queue, qui sera promptement résorbée, et du poisson la forme de la tête. Ce qui prouve, du reste, que ces états successifs sont bien plus éloignés de notre forme véritable, c'est que nous ne les revêtons que peu dans l'existence de la vie intra-utérine, et dans la période de cette vie la moins avancée. A cette époque nous ne vivons pas encore d'une vie propre ou indépendante, en sorte qu'on peut dire à certains égards

[1] Voir pour les différences de ces trois sortes de vie, Ennemoser, *op. cit*, p. 136, 159, 227; Virey, *op. cit.*, I. 309; Müller, *op. cit.*, T. II, p. 498.

que ces formes premières sont plutôt des transitions pour arriver à la forme humaine véritable que cette forme elle-même.

On donne cependant comme un témoignage frappant de ces formes primitives, les ghilanes ou nègres du soudan de Gondar, qui conservent toute leur vie l'appendice caudal, que nous ne gardons qu'à l'état d'embryon. Mais, en supposant le fait avéré, ce qui ne l'est pas, aux yeux de plusieurs physiologistes du moins, on ne connaît pas de race humaine qui ait conservé une configuration de cerveau semblable à celle des poissons, ou dont le cœur ne soit encore qu'un simple tuyau comme il l'est d'abord.

Ce qu'il y a de certain toutefois, c'est qu'il y a une sorte de transformation organique. Sans parler des expériences de M. Serres, qui aurait fait descendre à des lombrics l'échelle de l'animalité de trois ou quatre degrés, les degrés des arénicoles, des hélianthoïdes et des polypes, il est certain que notre corps change avec les années; et sans même admettre qu'il est complètement renouvelé tout les sept ans, il subit d'autres changements peut-être plus profonds, suivant les âges : ce sont d'autres goûts, d'autres aptitudes, d'autres dispositions maladives, et quelquefois une constitution profondément modifiée.

Quoi qu'il en soit de ce qui se passe dans notre organisation, depuis le moment de sa formation jusqu'à celui de sa dissolution, il n'est pas douteux que l'action des choses du dehors, de tout ce qui entoure l'homme, contribue aux changements qu'il subit. On se demande par conséquent si notre organisme serait autre chose qu'une partie du tout immense de l'univers, et s'il n'en serait pas de notre corps par rapport à tout le reste comme d'une de ces parties organiques de ce corps qui passent et sont remplacées par d'autres. En termes différents : notre existence, notre vie est-elle aussi indépendante qu'elle paraît l'être au premier abord, ou n'est-elle pas plutôt une parcelle d'une vie supérieure, de la vie universelle? Plus généralement : y a-t-il plusieurs vies, ou n'y en a-t-il qu'une seule, la vie du tout, la vie universelle?

Cette question, à laquelle beaucoup répondent affirmativement, peut se transformer ainsi : La vie existe-t-elle, peut-elle même exister en dehors des sujets vivants; et y a-t-il un sujet vivant universel, peut-il même y avoir quelque chose de semblable? La ques-

tion ainsi posée est d'une solution beaucoup plus facile. La réponse ne peut être affirmative que pour ceux qui doutent dans le réalisme le plus outré, qui ne peuvent distinguer une abstraction et une généralisation d'avec une réalité.

Mais on verra, si l'on y fait attention, que, malgré l'harmonie qui existe entre les différentes parties de l'univers, malgré même l'influence mutuelle qui peut exister entre ces parties, il en est cependant qui forment des touts individuels; que ces touts, sans cesser d'être soumis à des lois qui leur sont communes avec d'autres, sont doués cependant d'une force propre qui en fait des êtres distincts.

On pourrait peut-être douter de l'existence de ces forces individuelles, et regarder les individus visibles comme des produits de modes d'action particuliers d'une force unique et universelle, si nous-mêmes, en tant que nous nous connaissons, n'étions pas une de ces forces individuelles. Mais, grâce à la conscience, nous savons que nous sommes nous et pas autre chose, malgré les influences innombrables auxquelles nous nous trouvons soumis. Nous savons de science certaine que notre moi, la sphère de notre pensée, notre âme vivante, forme un cercle parfaitement clos en tout sens, une individualité distincte; que nous avons une existence propre, finie, qui ne se confond avec aucune autre, quoique mêlée avec beaucoup d'autres. Nous savons cela de la science la plus évidente, et il faut douter de tout ou reconnaître cette vérité fondamentale.

Sans doute, notre existence ne s'explique pas par elle-même; sans doute, elle suppose une cause. Mais autre chose est de supposer une cause dont on relève, autre chose est de supposer un sujet substantiel dont on n'est qu'un accident ou un mode. Eh bien! le moi humain se conçoit un sujet propre, substantiel, qui n'est l'accident de rien autre, tout en se concevant l'effet d'une puissance antérieure et supérieure. C'est ainsi qu'il conçoit toute chose visible et finie. Et quand même notre sujet substantiel, notre force pensante, tiendrait indissolublement et sans cesse à la force créatrice par des racines si profondes que la conscience n'y peut pénétrer; quand même elle ne serait en réalité qu'une partie ou une expression de cette force-principe, toujours est-il que, comme sujet pensant, nous avons chacun une sphère d'existence à nous, à nous seuls,

une existence propre ou individuelle par conséquent. Cela nous suffit pour admettre également en nous une existence substantielle, indépendante et propre; c'est du moins, s'il pouvait y avoir doute, la très-grande vraisemblance.

Cela étant, la question de la vie universelle est très-facile à résoudre. Non, il n'y a pas de vie universelle, pas plus qu'il n'y a de vie sans sujet vivant, pas plus qu'il n'y a de sujet vivant universel. Non, il n'y a pas de vie universelle possible, parce qu'il implique contradiction qu'un sujet, un sujet véritable, c'est-à-dire substance *une* et indivisible, soit multiple, indéfiniment *multiple*. *Un* sujet *universel* étant une contradiction, *une* vie *universelle* n'est donc pas possible.

Mais s'il n'y a que des vies particulières et indépendantes substantiellement, il y a unité harmonique entre chacune d'elles et le reste des existences, puisqu'il y a compossibilité, et action réaction, influence salutaire réciproque en tout cela. Il ne faut pas confondre l'unité harmonique ou d'accord, qui est une unité de relation ou d'ensemble, sans objet réel qui lui soit propre, avec l'unité substantielle ou d'existence. L'unité harmonique ou d'ensemble, loin de supposer un sujet substantiel qui lui corresponde immédiatement, ne suppose pas même nécessairement une force distincte ayant pour mission spéciale de produire cette harmonie; elle ne suppose donc aucune âme du monde; il suffit, pour l'expliquer, de l'hypothèse d'une cause supérieure sagement créatrice ou ordonnatrice. Mais, dans l'hypothèse même d'une âme du monde, et dans l'hypothèse encore où cette âme serait Dieu, dans l'hypothèse extrême du Panthéisme enfin, les âmes individuelles ne seraient pas moins certaines psychologiquement, et l'âme cosmique ne serait pas tellement universelle qu'elle rendît impossible l'individualité dans des âmes subordonnées.

Nous croyons donc avoir suffisamment établi que l'esprit et la matière ne sont pas de simples modes d'un principe unique plus profond; que les phénomènes externes et internes, considérés dans leur cause, ne sont pas des effets de deux fonctions différentes, d'un principe supérieur et unique, au lieu d'être dus à deux forces spéciales, à deux essences distinctes.

Dans le système d'un principe universel et unique, à fonctions

diverses, système qui est le fond du Panthéisme de toute couleur, il y aurait :

1° Un principe unique ;

2° Deux grandes fonctions de ce principe, destinées à produire, l'une les phénomènes de la physique, l'autre ceux de la vie à tous les degrés ;

3° Ces phénomènes eux-mêmes.

Il n'y aurait, par conséquent. ni esprit ni matière ; mais quelque chose qui ne serait ni l'un ni l'autre quant à son essence, et qui néanmoins expliquerait l'un et l'autre quant aux phénomènes.

Mais en reconnaissant, au contraire, comme nous l'avons fait, que l'esprit et la matière sont des essences substantielles distinctes, il faut que ces essences, tout en relevant d'un principe supérieur unique quant à leur existence, et quoiqu'elles y soient soumises, aient une existence propre.

Cette existence individuelle, qui n'est qu'apparente et vraisemblable pour les choses matérielles, est rendue évidente pour le principe pensant, par son activité et sa conscience propre, individuelle ou personnelle. La sphère de la conscience ne peut, sans contradiction, n'être qu'une limite, un degré dans l'infini indivisible : ces limites, ces degrés dans l'infini, dans l'indivisible plutôt, ces diversités dans l'identité, ces multiplicités dans l'unité absolue, sont inconcevables.

De cela seul donc qu'il y a plusieurs vies différentes, nous sommes sûrs qu'il y a plusieurs principes de vie ou plusieurs âmes, puisque les âmes ou principes de vie ne sont autre chose que les sujets vivants, et qu'il y a autant de sujets vivants que de sphères de vie distinctes.

Mais où se termine la vie proprement dite, ou quels sont les phénomènes du plus bas degré qui en soient les effets ? Si tout principe de vie est force, toute force ne serait-elle pas un principe de vie, et tout phénomène quelconque une manifestation de la force vitale ? N'y aurait-il pas ainsi autant de foyers de vie qu'il y a de foyers de force ; et les forces corporelles elles-mêmes, considérées dans leurs principes, ne seraient-elles pas autant de foyers de vie dont les effets ne s'étendraient pas au-delà des propriétés générales du corps ?

Ce qu'il y a de certain, c'est que les masses corporelles, petites ou grandes, semblent agir les unes sur les autres, en vertu d'une certaine force qu'il est convenu d'appeler *attraction*, et qu'elles sont impénétrables les unes aux autres; qu'elles se résistent mutuellement à des degrés divers, proportionnés à leur densité respective; qu'elles s'ébranlent mutuellement aussi par le choc, en raison de leur masse et de la vitesse qui les anime. Elles ont, de plus, des attractions électives ou des affinités spécifiques, qui font que certaines d'entre elles semblent rechercher les unes et faire les autres; et quand bien même il faudrait attribuer ces sympathies et ces antipathies apparentes à la présence de fluides divers, comme ces fluides, impondérables ou non, sont sans doute corporels encore, on peut élever à leur sujet la même question qu'en ce qui regarde les corps solides ou liquides. Si l'on aime mieux que ces fluides soient inétendus, incorporels, nous le voulons bien ; mais nous demanderons alors s'ils sont des forces, et si ces forces n'ont d'autres fonctions que de produire dans les corps des phénomènes de l'ordre mécanique, physique ou chimique. Si ces phénomènes sont produits sans conscience, sans intelligence, sans spontanéité, comme c'est présumable, ces forces sont essentiellement différentes des forces animales et humaines que nous appelons des âmes; elles diffèrent aussi des principes vivifiants des végétaux. Elles déterminent, par leurs affinités électives ou chimiques, ou par leur attraction universelle, des masses qui présentent un certain ordre, par exemple dans la forme rectiligne et variée, des cristaux, dans la forme curviligne, des grandes masses corporelles ou de certains liquides. Mais elles ne peuvent produire, par elles seules du moins, les phénomènes si complexes et si variés de la vie végétative.

Si donc il y avait au fond de la matière, c'est-à-dire dans son essence, un quelque chose qui méritât le nom de *force*, comme nous le croyons, cette force n'aurait du moins que la vertu de produire, et les phénomènes généraux qui se rencontrent dans tous les corps, et les phénomènes spécifiques qui distinguent une sorte de matière d'une autre espèce. Ces qualités spécifiques des corps exigeraient donc qu'aux forces capables de produire les phénomènes qui constituent tous les corps comme corps à nos yeux, fussent réunies d'autres forces qui fussent la raison des qualités spécifiques,

ou, ce qui nous semblerait plus vraisemblable, que toutes les forces douées de vertus spécifiques fussent en même temps capables de produire les phénomènes généraux de la matière. De cette manière, il y aurait d'abord autant de sortes de forces physiques distinctes qu'il y a d'espèces de corps bien tranchées ou absolument irréductibles. Ce n'est pas tout encore : il devrait exister individuellement autant de sortes de forces qu'il y a d'éléments fondamentaux ou derniers dans les corps. Ces individualités dernières sont la seule chose qui soit réelle dans la matière ; elles constituent la matière véritable.

Elles ne sont pas étendues, parce que la force n'a d'autre grandeur que celle de son intensité, parce que encore l'étendue continue du corps n'est qu'apparente, parce que, de plus, fût-elle réellement continue, elle n'appartient pas aux corps, mais à l'espace qui est le lieu possible ou réel des corps ; parce qu'enfin cet espace lui-même, l'étendue pure, l'étendue extensive par excellence ou le vide, n'est que l'étendue résistante possible, ou, en d'autres termes, la possibilité objective des corps par cette matière inétendue en soi et en apparence, mais qui est de telle nature cependant qu'en agissant sur nos sens, elle fait concevoir à notre raison l'étendue.

La matière n'est pas aux corps qu'elle semble composer, comme des parties sont au tout qu'elles forment. Non, il n'y a pas ici un rapport de plus à moins, de tout à partie, un rapport de degré, mais bien un rapport de cause occasionnelle à effet. La matière invisible, force pure dans ses éléments derniers, les seuls véritables, agit sur nos sens ; et, à la suite de cette action, notre raison se met en jeu, et produit, dans des circonstances spéciales que l'analyse psychologique détermine, la conception d'étendue, conception qu'elle objective, qu'elle semble réaliser même en l'appliquant, en l'incorporant pour ainsi dire à la matière. Cette opération de la raison forme à elle seule l'étendue des corps. Elle forme, jusqu'à un certain point par conséquent, les corps mêmes ; elle les forme du moins en tant qu'ils sont conçus étendus, divisibles, composés de parties en dehors les unes des autres (*partes extra partes*), comme distincts entre eux en tant qu'ils sont aussi en dehors et séparés les uns des autres.

Dans l'étendue résistante, tangible, ce qui résiste n'est donc pas

l'étendue ; c'est la force que l'étendue semble recouvrir ; c'est la matière seule, c'est-à-dire quelque chose d'un, de simple, d'inétendu en soi. De même, *mutantes mutandis*, pour l'étendue vitale.

Il résulte de tout ce qui vient d'être dit que les forces physiques pures ont cela de commun avec les forces vivantes proprement dites ou les âmes, qu'elles sont inétendues, simples, indivisibles, douées d'énergie, toujours en action. Mais il y a cette différence entre ces deux sortes de forces, que l'action des forces physiques n'ont souvent qu'une sension immobile : par exemple dans leur cohésion permanente, et que, mobiles ou non, ces forces sont bornées à des effets distincts des phénomènes qui composent les trois degrés de la vie totale des êtres, et qu'ainsi les forces physiques pures ne sont point des forces vivantes, dans l'acception propre du mot ; ou que si elles sont des forces vivantes, c'est-à-dire si elles sont capables de produire d'autres phénomènes encore que ceux qui s'observent dans les corps inorganiques, mais que, par le fait de circonstances qu'il nous est impossible d'apprécier, elles ne puissent déployer dans cette situation que les énergies propres à produire les phénomènes de l'ordre physique chimique pur, ces forces ne sont vivantes que virtuellement, et qu'il faut d'autres circonstances, d'autres situations pour qu'elles déploient toutes leurs énergies.

Si, à mesure que des forces parviennent à déployer des énergies supérieures, elles conservent toutes celles de l'ordre ou des ordres supérieurs, il s'ensuit que les forces végétatives pourraient être en même temps les forces matérielles qui apparaissent sous la forme de phénomènes purement corporels dans les végétaux ; que les forces animales seraient en même temps le principe des phénomènes de la vie végétative pure, et des phénomènes physiques ; qu'enfin le principe pensant dans l'homme suffirait pour expliquer en nous, non-seulement la vie hominale, mais encore la vie végétale et les qualités de notre corps comme corps.

Est-ce ainsi que les choses se passent? N'y a-t-il pas une trop grande différence entre les phénomènes de l'ordre physique pur et ceux des ordres supérieurs, pour qu'on puisse raisonnablement les expliquer par un principe unique? Nous le croyons. Il nous semble donc que les forces physiques pures doivent être admises pour rendre compte des phénomènes physiques en général, et que des forces

d'un autre ordre doivent être reconnues comme exclusivement douées des vertus propres à produire les phénomènes des trois degrés de la vie.

Reste à savoir maintenant si nous devrons encore admettre des forces spéciales pour chacun des trois genres de vie, ou si nous attribuerons les trois genres de vie à une force unique dans les êtres vivants supérieurs, et si l'âme humaine sera ainsi chargée non-seulement du rôle de la pensée, mais encore de celui de sentir, de mouvoir et de faire vivre l'animal et le végétal en nous; si même elle doit organiser le germe corporel avec une matière première qui, dans l'ordre général des choses, aura subi une première préparation par d'autres âmes vivantes et vivifiantes, ou avec une autre matière plus rudimentaire encore. Les âmes des animaux seraient, en conséquence, chargées des mêmes fonctions, à la différence de celles qui distinguent l'homme de l'animal, et les animaux des espèces inférieures d'avec les animaux de degrés plus élevés. Les âmes des végétaux n'auraient plus enfin qu'à remplir les fonctions générales de la vie végétative, et celles propres à l'espèce de végétal dont elles porteraient en elles la raison.

Mais, dans ce système, il resterait encore à savoir si les âmes des végétaux renferment virtuellement les énergies des âmes animales, si celles-ci sont virtuellement des âmes humaines, et si enfin les circonstances seules font toute la différence; ou bien, au contraire, s'il n'y a dans les âmes des végétaux que des vertus végétatives; dans les âmes des animaux que des vertus animales pures, ou des vertus animales, plus des vertus végétatives; dans les âmes humaines, enfin, que des vertus purement humaines, ou des vertus humaines, plus des vertus animales, plus encore des vertus végétatives.

Les vitalistes à principe distinct sont eux-mêmes si persuadés que c'est le même principe de vie qui pense, sent et habite en nous, qu'il leur paraîtrait fort peu raisonnable de mettre en nous l'homme d'un côté et l'animal de l'autre, de les scinder ontologiquement, et de n'admettre de l'un à l'autre que des influences.

Mais si nous les identifions substantiellement, si en nous l'âme de l'homme est en même temps l'âme de l'animal, on ne voit pas trop pourquoi un pas de plus dans cette voie serait impossible, c'est-à-dire pourquoi l'âme humaine ne remplirait pas aussi les

fonctions de la vie organique pure; pourquoi, en d'autres termes, elle ne serait pas en nous l'âme végétative, et, par conséquent, le principe unique de la triple forme de la vie.

Nous reviendrons ailleurs plus opportunément sur ce sujet de métaphysique.

FIN DE L'APPENDICE.

TABLE DES MATIÈRES.

Page

Préface du Traducteur. — Études générales sur le Vitalisme animique, considéré au point de vue historique, philosophique et physiologique, pouvant servir d'introduction à la Physiologie de Stahl, par le Dr T. Blondin...... de I à CCLVIII

Argument, par M. le professeur L. Boyer............... 1

Vraie Théorie médicale.

Introduction à la vraie Théorie médicale............... 25
Avant-propos de la Physiologie...................... 32

Physiologie. — *Section* 1re. De la vie et de la santé........ 41
Chap. 1er. Du but final du corps...................... 45
Chap. 2. De la disposition matérielle du corps à la vie..... 62
Chap. 3. De la structure du corps en général........... 70
Chap. 4. Des lois organiques qui président aux lois vitales. 78
Art. 1er. De la circulation des humeurs avec le sang. 82
Art. 2. De l'organisme du mouvement des humeurs. 94
Art. 3. Des tempéraments.................. 103
Chap. 5. De l'activité vitale........................ 121
Chap. 6. De la sécrétion et de l'excrétion, etc.......... 132
Chap. 7. Art. 1er. Sécrétion de la lymphe............. 145
Art. 2. Sécrétion du sérum................. 152
Art. 3. Sécrétion du mucus................. 165
Art. 4. Sécrétion de la bile................. 168
Art. 5. Des matières fécales................ 173
Art. 6. Sécrétion du sperme................ 178
Art. 7. Sécrétion du lait.................. 188
Art. 8. Sécrétion de la salive................ 197
Chap. 8. De la différence du corps et des actions suivant le sexe............................... 215
Art. unique............................... 230

Section 2. Chap. 1er. Des choses non naturelles.......... 241
Chap. 2. Des aliments et de la boisson........ 261
Chap. 3. Du mouvement et du repos......... 281
Chap. 4. Du sommeil..................... 286
Chap. 5. Des matières excrémentitielles....... 295
Chap. 6. Des affections de l'âme............. 297
Section 3. De la nutrition.......................... 318
Section 4. De la génération.......................... 355
Section 5. Du sens en général....................... 411
Section 6. Du mouvement local....................... 455

Récapitulation sommaire des points les plus importants de la Physiologie.................................... 479

Réflexions et Commentaire sur la Physiologie de Stahl, par M. le professeur L. Boyer.................. 515—600

Corrélation dynamique entre le corps et l'ame, par M. le professeur Tissot.................................. 601

Chap. 1er. Influence du corps sur l'âme, et action de l'âme sur le corps dans l'état normal de la vie....... 601
Chap. 2. Rapports du physique et du moral dans le plaisir et la peine............................. 660
Chap. 3. Rapports du plus et du moins dans les besoins, les inclinations, les passions, les habitudes, les intérêts et les mouvements. 665
Chap. 4. Des modifications apportées par des influences diverses........................ 668
Chap. 5. Caractères physiques auxquels on a cru pouvoir reconnaître immédiatement le moral par le physique................................ 687
Chap. 6. De la vie, de ses formes, de leur unité harmonique.................................. 704

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME III.

MONTPELLIER, IMPRIMERIE DE JEAN MARTEL AINÉ.